
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 9969





LES PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

TOME SEPTIÈME



LES

PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

de l'Ancien et du Nouveau Testament

des Martyrs, des Pères, des Auteurs sacrés et ecclésiastiques

DES VÉNÉRABLES ET AUTRES PERSONNES MORTES EN ODEUR DE SAINTETÉ

NOTICES SUR LES CONGRÉGATIONS ET LES ORDRES RELIGIEUX

Histoire des Reliques, des Pèlerinages, des Dévotions populaires, des Monuments dus à la piété
depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui

D'APRÈS LE PÈRE GIRY

dont le travail, pour les Vies qu'il a traitées, forme le fond de cet ouvrage

LES GRANDS BOLLANDISTES QUI ONT ÉTÉ DE NOUVEAU INTÉGRALEMENT ANALYSÉS

SURIUS, RIBADENEIRA, GODESCARD, BAILLET, LES HAGIOLOGIES ET LES PROPRES DE CHAQUE DIOCÈSE
tant de France que de l'Etranger

ET LES TRAVAUX, SOIT ARCHÉOLOGIQUES, SOIT HAGIOGRAPHIQUES, LES PLUS RÉCENTS

Avec l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Sainte Vierge, des Discours sur les Mystères et les Fêtes
une Année chrétienne
le martyrologe romain, les martyrologes français et les martyrologes de tous les Ordres religieux
une Table alphabétique de tous les Saints connus, une autre selon l'ordre chronologique
une autre de toutes les Matières répandues dans l'Ouvrage, destinée aux Catéchistes, aux Prédicateurs, etc.

Par Mgr Paul GUÉRIN

CAMÉRIER DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

SEPTIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE
(Huitième tirage)

TOME SEPTIÈME

DU 14 JUIN AU 2 JUILLET



PARIS

BLOUD ET BARRAL, LIBRAIRES-ÉDITEURS

4, RUE MADAME, ET RUE DE RENNES, 59

1888


ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

VIES DES SAINTS

XIVe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Césarée, en Cappadoce, l'ordination de saint BASILE, évêque, qui, du temps de l'empereur Valens, jeta un merveilleux éclat par sa science, par sa sagesse et par toutes sortes de vertus, et défendit l'Eglise contre les Ariens et les Macédoniens avec une constance admirable. Vers 379. — A Samarie, en Palestine, saint Elisée [1], prophète, dont le sépulcre fait trembler les démons, au rapport de saint Jérôme. Le prophète Abdias [2] y repose aussi. 835 avant Jésus-Christ. — A Syracuse, saint Marcien, qui fut ordonné évêque par saint Pierre, apôtre, et, après avoir prêché l'Evangile, fut tué par les Juifs. IIIe s. — A Soissons, les saints martyrs VALÈRE et RUFIN, qui furent décapités, après beaucoup de tourments, dans la persécution de Dioclétien, par le commandement de Rictiovare. Vers 287. — A Cordoue, les saints martyrs Anastase, prêtre, Félix, moine, et Digne, vierge. 853. — A Constantinople, saint Méthode, évêque [3]. 846. — A Vienne, en Dauphiné, saint Ethère, évêque. Vers 620. — A Rodez, saint Quintien, évêque [4]. 527.

1. Il quitta la charrue pour suivre Elie et reçut de lui, avec son manteau sacré, l'esprit prophétique et le don des miracles. Il rendit saines les eaux de la fontaine de Jéricho, qui étaient malfaisantes, maudit des enfants de Béthel qui l'insultaient, et qui furent aussitôt dévorés par des ours, prédit à Joram et à Josaphat, qui se voyaient sur le point de périr de soif avec leur armée au milieu des déserts, qu'ils allaient trouver de l'eau en abondance et qu'ils battraient les Moabites; fit cesser la stérilité d'une femme de Sunam; ressuscita quelques années après le fils que cette femme avait perdu; guérit Nahaman de la lèpre; frappa d'aveuglement les soldats de Ben-Adad, et prédit au roi Joas, assiégé dans Samarie, qu'il triompherait des Syriens. Il mourut à Samarie. Saint Jérôme dit que de son temps on voyait à Césarée le tombeau du Prophète. Quelques-uns de ses ossements, échappés aux profanations des soldats de Julien l'Apostat, furent portés à Alexandrie, en 463, dans le monastère de Saint-Paul le Lépreux, un autre à Constantinople, un autre en Abyssinie. En 761, on enrichit de ces reliques l'église Saint-Laurent de Ravenne. Dans l'église Saint-Apollinaire, de la même ville, on conserva longtemps une tête qu'on croyait être celle du Prophète. Les Carmélites honorent le saint Prophète d'un culte particulier. — L'auteur de l'*Ecclésiastique* (LXVIII, 13-15) fait ainsi son éloge : « Elie avait été enlevé dans un tourbillon de feu, mais son esprit se reposa tout entier sur Elisée. Dans les jours de sa vie, nul prince ne le fit trembler, nulle puissance humaine ne triompha de son courage, aucune menace ne le détourna de sa route, et ses ossements eux-mêmes conservèrent la vertu qu'avait eue le Prophète. Il sema sa vie de prodiges et sa mort fut elle-même féconde en miracles ».

2. Voir sa Vie au 19 novembre.

3. Issu d'une des plus illustres familles de Sicile, il prit d'abord l'habit dans un monastère de l'île de Chio, qu'il avait fondé. Le saint patriarche Nicéphore l'attacha plus tard à l'église de Constantinople, où il eut beaucoup à souffrir pour son zèle contre l'hérésie des Iconoclastes. Les temps étant devenus meilleurs, l'impératrice Théodora le fit placer sur le siége de Constantinople, devenu vacant par la mort de Nicéphore qui expira dans l'exil. Le nouveau patriarche s'attacha à faire disparaître complétement l'hérésie; il y arriva et institua, par reconnaissance, la fête de l'*Orthodoxie*. Il mourut après un épiscopat de quatre ans, et l'on commença à célébrer sa fête sous saint Ignace, son successeur. Saint Méthode a laissé des *Canons pénitentiaux*, des *Sermons*, et un *Eloge de saint Denis l'Aréopagite*.

4. Il fut successivement évêque de Rodez et de Clermont, en Auvergne. Le martyrologe romain lui donne ce dernier titre au 13 novembre, que l'on pense être le véritable jour de sa mort. Nous lui consacrons une notice sous ce jour.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Bourges, saint Simplice, évêque, loué dans une lettre de saint Sidoine Apollinaire à saint Perpet, de Tours. Il était engagé dans le mariage et avait plusieurs enfants, quand les évêques de la province s'assemblèrent à Bourges, en 472, pour donner un successeur à saint Eulode. Tous les suffrages se réunirent sur Simplice, déjà célèbre par sa sainteté. Il s'acquitta avec zèle de sa nouvelle charge, s'opposa vigoureusement à l'hérésie des Ariens, et combattit la simonie qui infestait son clergé. Il mourut, après quatre ans d'épiscopat, le 1er mars, jour où il est mentionné aussi au martyrologe de France[1]. 477. — A Vienne, en Dauphiné, saint Bobon ou Bobolin, évêque. Vers 718. — A Paris, le décès de saint Euspice, prêtre, fondateur de l'abbaye de Saint-Mesmin, près d'Orléans. Il était prêtre du clergé de Verdun, quand les habitants de cette ville le députèrent à Clovis, qui assiégeait la place (498), pour le faire désister de son entreprise. Le roi se laissa toucher, et charmé des vertus d'Euspice, il voulut même le placer sur le siége de Verdun, alors vacant par la mort de saint Firmin. L'humble prêtre refusa et fit tomber le choix sur saint Vannes, son neveu; il suivit alors Clovis qui lui donna, près d'Orléans, une terre où il fit construire l'abbaye de Micy ou de Saint-Mesmin, dont il fut le premier abbé. Commencement du VIe siècle. — En l'abbaye de Moissac, au diocèse de Cahors, saint Léophaire, Liphary, Naufary ou Naufray, honoré comme évêque. — A Verdun, le vénérable RICHARD, abbé du monastère de Saint-Vannes de cette ville, dont la vie a été écrite par son disciple Hugues de Flavigny. An 1046. — A Lanslevillard, au diocèse de Maurienne, saint LANDRY, curé de cette paroisse. XIe s. — Au diocèse d'Autun, le bienheureux Jean de Portugal, religieux du monastère des Pères Cordeliers de Châlon, qui édifia longtemps cette ville par ses vertus. 1525. — En Bresse, Claude-Antoine Billaud, prêtre, victime des fureurs révolutionnaires. 1794.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Césarée, en Cappadoce, l'ordination de notre Père saint Basile le Grand.

Martyrologes des Bénédictins, des Camaldules, de Vallombreuse. — A Cordoue, les saints martyrs Anastase, prêtre, Félix, moine, et Digne, vierge, qui souffrirent dans la persécution des Arabes.

Martyrologe des Carmes. — A Samarie, en Palestine, saint Elisée notre Père. — A Césarée, en Cappadoce, l'ordination de saint Basile.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Laodicée, en Phrygie, saint Anthéon, martyr. — A Ephèse, en Asie, les saints Miggène, Gallien, Juvin ou Vivin, martyrs, indiqués au martyrologe de saint Jérôme. — En Afrique, les saints Quintien et Théodole, et les saintes Tècle et Festine, martyrs. — A Sphécie, dans l'île d'Eubée, les saints Antonin, Afre, Cantionella, martyrs. — A Lucera delli Pagani, dans la Pouille, saint Marc, évêque de cette ville et patron de Bovino, où fut transporté son corps. Vers l'an 328. — A Pembrock, dans le pays de Galles, saint Dogmaël, en l'honneur duquel une abbaye fut fondée au XIIe siècle dans le bourg qui porte son nom. Il était, sous le nom de saint Toël, patron titulaire d'une chapelle aujourd'hui détruite, qui était située sur le territoire de la paroisse de Pomérit-Jaudi, autrefois du diocèse de Tréguier. VIe siècle. — Chez les Grecs, sainte Julitte, différente des saintes Julitte d'Ancyre, de Césarée et de Séleucie. — A Bénévent, en Italie, saint Martien, évêque de ce siége. VIe s. — En Calabre, saint Gérasime, moine de l'Ordre de Saint-Basile. — Au diocèse de Salzbourg, saint Hartwich, archevêque de ce siége, qui se distingua par sa charité et son dévouement durant la peste et la famine qui ravagèrent cette partie de l'Allemagne en 994. Après avoir passé de longues années dans la pratique de toutes les vertus, il termina sa glorieuse carrière par une sainte mort. 1023. — A Saint-Ange *in Vado*, en Italie, la bienheureuse Castore-Gabrielli, veuve, du Tiers Ordre de Saint-François, et le bienheureux Bartholo, de l'Ordre des Servites. La première fut ensevelie à Macérata, dans la Marche d'Ancône, et son corps est tous les ans exposé à la vénération des fidèles, le jour de l'Ascension. XIVe s.

1. Voir le 1er mars et le 17 juin.

SAINT RUFIN & SAINT VALÈRE,

MARTYRS DANS LE SOISSONNAIS

287. — Pape : Saint Caïus. — Empereur : Dioclétien.

Cuncti martyres devotissine percolendi sunt, sed specialiter ii venerandi sunt a nobis quorum reliquias possidemus.

Nous devons avoir une grande dévotion pour tous les Martyrs, mais nous devons honorer surtout ceux dont nous possédons les reliques.

S. Ambr., *Serm.* LXXVII.

Rufin et Valère, selon les uns, étaient de nobles romains, venus avec d'autres ouvriers évangéliques pour implanter la religion chrétienne dans la Gaule Belgique et le Soissonnais ; selon d'autres auteurs, ils étaient originaires du pays même où ils ont été martyrisés, c'est-à-dire d'une bourgade située sur la Vesle, à une lieue et demie de Braine, et qui a pris dans la suite le nom de Bazoches, où était le palais impérial. Ce qui est hors de doute, c'est que Rufin et Valère étaient préposés à la garde des grains destinés à l'approvisionnement du palais impérial élevé par les Romains en ce pays. Ces deux fervents chrétiens ne perdirent pas de vue les obligations de leur baptême et de la mission qui leur avait été confiée à leur départ de Rome, et, soit par leur vie édifiante et mortifiée, soit par leurs discours, soit par leurs aumônes, ils se concilièrent peu à peu la confiance et l'affection des populations au milieu desquelles ils vivaient ; aussi le nom de Jésus-Christ commença à être vénéré dans toute la contrée et beaucoup sollicitèrent la grâce de la régénération. C'était à l'époque où le Préfet du prétoire, Rictiovare, parcourait la Gaule Belgique pour exécuter les ordres sanguinaires de l'empereur Maximien-Hercule et détruire jusqu'aux derniers vestiges du christianisme. En quittant la ville de Fismes (Marne), où il venait de faire subir le martyre à sainte Macre, il s'arrêta au palais impérial dont nous avons parlé ci-dessus. Il eut bientôt découvert que les deux intendants étaient chrétiens, et il ordonna qu'on les fît comparaître devant son tribunal ; mais ceux-ci ayant été instruits à temps de ses desseins, avaient pris la fuite et s'étaient cachés dans une caverne, près du chemin public, non loin de Bazoches, et dont l'entrée était obstruée par d'épais buissons d'épines, résolus d'attendre dans ce lieu sombre que la persécution fût passée ou de s'élancer de là dans la carrière du combat. Mais ayant été bientôt découverts par les satellites du tyran, ils furent arrêtés, chargés de chaînes et conduits en prison au palais de Bazoches. Amenés à son tribunal, les deux préposés subirent un interrogatoire où, en exposant la pureté de leur foi, ils firent ressortir l'opposition de la religion nouvelle avec celle de Rome.

— « Rufin et Valère », leur dit le gouverneur, « quel Dieu adorez-vous ? » — « Nous adorons », répondirent-ils, « un seul Dieu tout-puissant, immuable, éternel, créateur de toutes les choses visibles, remplissant tout, gouvernant tout, et un seul Seigneur Jésus-Christ, réparateur de tout ce qu'il y a dans les cieux et sur la terre. Quant à ces dieux, vains simu-

lacres formés par l'art des hommes avec une matière sujette à la corruption et à l'altération, auxquels il a donné une forme et le génie de la beauté, nous ne les adorons pas. En effet, la substance divine ne tire pas d'elle-même son origine. Existant avant le temps, elle n'est pas sujette à ses vicissitudes. Elle n'éprouve pas de diminution, mais elle demeure éternellement dans la plénitude d'elle-même; elle est toujours simple, uniforme, constante, parfaite. C'est par son Verbe que le monde a été fait avec ses ornements, c'est par son Esprit que toute créature est établie et gouvernée, et c'est à lui que nous immolons chaque jour une hostie de louange et que nous offrons le sacrifice d'un cœur contrit ». — Le préfet dit : « Nos princes invincibles vous ordonnent de quitter une superstition qui vous fait adorer un Dieu crucifié pour honorer les dieux puissants de la République romaine, car c'est un crime d'abandonner la religion de ses ancêtres qui a élevé l'Empire, qui le gouverne et le protége, et de passer, par légèreté, à des nouveautés puériles ». — Rufin et Valère répondirent : « Nous ne rougissons pas de la croix du Christ qui a donné le salut au monde, ni de celui qui, par sa mort, nous a procuré la résurrection et la vie ». Et ils lui développèrent les mystères du Fils de Dieu, auxquels ils ajoutèrent, selon les actes de leur passion, une foule d'autres considérations non moins spiritualistes sur la rédemption des hommes, sur la religion nouvelle, sur le ridicule des faux dieux, les crimes et les infamies que leur attribuaient les païens, leur contradiction avec la morale enseignée par les philosophes, la vanité des idoles et l'impuissance de ces dieux. — « Trop longtemps », s'écria le préfet, « notre modération a supporté vos calomnies contre nos dieux. Si, conformément aux ordres des *Augustes*, vous ne leur rendez pas le culte qui leur est dû, je vous ferai endurer divers supplices. Et il ordonna qu'on les chargeât de chaînes et qu'on les mît en prison dans l'espoir qu'ils apostasieraient, mais il se trompait; les saints confesseurs, se réjouissant de participer aux souffrances de Jésus-Christ, trouvèrent ces chaînes légères, bien loin de succomber sous leurs poids ».

Le lendemain, le préfet les fit de nouveau paraître devant lui et essaya sur eux les séductions de la flatterie et des présents :

« Croyez-moi, Rufin et Valère, honorez nos Dieux Jupiter et Mercure, Diane et Vénus, et aussitôt je vous comblerai d'or et d'argent et vous serez les premiers dans le palais de l'empereur ». — « Que ton or et ton argent », répondirent-ils, « soient avec toi dans l'enfer, et qu'on les verse liquéfiés dans ta bouche, là où tu verras le démon ton père brûler dans un feu inextinguible; mais pour nous, rien ne pourra nous séparer de la charité du Christ ».

Rictiovare indigné ordonna alors d'étendre sur le chevalet Rufin et Valère et de les battre avec des lanières armées de plomb. Les martyrs, durant ce supplice, disaient : « Nombreuses sont les tribulations des justes, mais le Seigneur les délivrera de chacune d'elles; le Seigneur veille à la garde de leurs ossements, pas un seul ne sera brisé ».

Mais plus ils invoquaient le Dieu de majesté, plus le tyran donnait des ordres sévères pour augmenter leurs tourments; il pressait les bourreaux de décharger sur eux toute la vigueur de leurs bras nerveux. En quoi il fut parfaitement obéi; et toute la charpente du corps des bienheureux martyrs fut disloquée, au point que les os se déboitaient et qu'on entendait à peine un léger souffle s'échapper de leur poitrine.

Le tyran dit alors : « Enlevez-les du chevalet et reconduisez-les dans le cachot jusqu'à ce que j'aie inventé quelques nouvelles tortures ».

Les Bienheureux, étant rentrés dans la prison, chantaient les louanges du Seigneur et disaient : « Aidez-nous, ô notre Sauveur, et pour l'honneur de votre nom, délivrez-nous ». Dans la nuit, un ange du Seigneur leur apparut et leur dit : « Rufin et Valère, agissez virilement et que votre cœur s'affermisse, notre maître ne tardera pas à vous admettre dans les rangs des saints martyrs; là vous recevrez les couronnes qu'il vous destine et que je vais vous montrer en ce moment ». En parlant ainsi il déposa ces couronnes sur leurs têtes; elles étaient d'une beauté merveilleuse, et resplendissantes comme des émeraudes.

Le matin étant venu, Rictiovare ordonna de lui présenter de nouveau les saints Martyrs. Il vit avec étonnement sur leurs joues la fraîcheur et l'éclat des roses, et sur leurs corps la blancheur des lis. Mais au lieu d'attribuer ce prodige à une vertu divine, il l'attribua à la magie. Il traita ces hommes innocents de scélérats et d'impies, et ordonna à ses gardes de leur lier les mains derrière le dos pour les traîner à sa suite. Ils allèrent ainsi l'espace de cinq ou sept mille cinq cents pas, jusque vers un lieu nommé Quincampoix, et on leur trancha la tête près de la voie publique, sur les bords de la Vesle, le 18 des calendes de juillet. — Selon la plus commune opinion, ce serait sur l'emplacement même du château de Bazoches, où une fontaine rappelle leur souvenir, qu'ils auraient été décapités et leurs corps jetés dans un cloaque. Les fidèles les en auraient retirés pour leur donner une sépulture honorable.

La persécution étant passée, on leva leurs corps de terre et on leur construisit un énorme tombeau. C'est de dessous cet édifice qu'on tira de nouveau leurs reliques pour les placer dans la basilique qu'on bâtit en leur honneur à Bazoches.

La crainte des ravages des Normands fit transporter dans le IXe siècle les corps des saints Martyrs tantôt à Reims, tantôt à Soissons; mais quand le danger était passé on les rendait à la basilique de Bazoches. — Au commencement du XVIIe siècle, les reliques de saint Rufin et de saint Valère étaient placées à Soissons dans l'église de Saint-Etienne. En 1617 elles furent déposées à la cathédrale, les échevins ayant présenté une requête à l'évêque Hennequin pour empêcher que les religieuses de l'abbaye de Saint-Paul ne les emportassent avec elles à Reims où elles avaient acheté par échange un nouveau couvent.

Saint Loup, treizième évêque de Soissons, au commencement du VIe siècle, avait établi un collége de soixante-douze clercs à Bazoches, dans l'église dédiée à saint Rufin et saint Valère. C'est le premier séminaire du diocèse de Soissons. Il a subsisté pendant quatre cents ans après la mort de son fondateur. Bazoches a donné, dans le XIIIe siècle, trois évêques au siége de saint Sixte et de saint Sinice. Jacques de Bazoches a sacré saint Louis, en 1226, et Milon de Bazoches, Philippe le Hardi, en 1272. — Le troisième évêque originaire de Bazoches, est Nivelon II, prédécesseur de Milon.

Le nouveau Propre Soissonnais met la fête de saint Rufin et de saint Valère le 15 juin, au lieu du 14, jour de leur mort. — Ces saints martyrs sont les patrons de Bézu-le-Guéry, de Coulonges, de Loupeigne, de Vierzy et de Vregny, ainsi que de Braine, du mont Notre-Dame, de Paars et de Sermoise, situés près de la Vesle, dans le diocèse de Soissons.

Nous avons composé cette vie d'après Tillemont; les *Actes des Martyrs*, par les RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de France; les *Annales du diocèse de Soissons*, par l'abbé Pécheur; et des *Notes locales* fournies par M. Henry Congnet, doyen du chapitre de la cathédrale de Soissons.

S. BASILE LE GRAND, ARCHEVÊQUE DE CÉSARÉE

DOCTEUR DE L'ÉGLISE

329-379. — Papes : Saint Sylvestre Ier; saint Damase. — Empereurs : Constantin Ier; Gratien.

Clades illi et calamitas erat quod non sæpe posset martyrum pro veritate certamina imitari.

Il regrettait profondément une chose, c'était de ne pouvoir endurer plusieurs martyres pour la défense de la vérité.

S. Grég. de Naz., *Orais. funèbre de saint Basile.*

Saint Basile, d'une famille où la sainteté semblait héréditaire, naquit à Césarée, métropole de la Cappadoce, vers la fin de l'année 329. Ceux dont il avait reçu le jour étaient nés aussi dans le même pays. Son père cependant était originaire du Pont, et ses ancêtres y avaient joui longtemps d'une haute considération. Sainte Macrine fut son aïeule paternelle. Cette sainte et son mari, dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous, furent dépouillés de leurs biens et souffrirent de cruelles tortures pour la foi, sous le règne de Maximin II, en 331. Ayant une autre fois pris la fuite pour se soustraire aux recherches des persécuteurs, ils restèrent sept ans cachés dans les forêts du Pont, où Dieu, selon saint Grégoire de Nazianze [1], pourvut miraculeusement à leur subsistance.

Saint Basile l'Ancien et sainte Emmélie, dont Dieu se servit pour donner au monde le saint archevêque de Césarée, se rendirent recommandables par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Le ciel bénit leur mariage par la naissance de dix enfants. Il y en eut neuf qui lui survécurent et qui tous se distinguèrent par une sainteté éminente ; ceux qui restèrent dans le monde, dit saint Grégoire de Nazianze, parurent ne le pas céder en piété à ceux qui embrassèrent l'état de virginité pour se consacrer plus parfaitement au service de Dieu. Sainte Macrine était l'aînée de tous ces enfants ; elle aida sa mère dans l'éducation de ses frères et de ses sœurs, et travailla de concert avec elle à leur inspirer de vifs sentiments de religion. Il y avait quatre garçons : saint Basile, Naucrace, saint Grégoire de Nysse et saint Pierre de Sébaste.

Sainte Emmélie dut à ses prières la naissance de son fils Basile ; mais à peine était-il au monde, qu'il causa de vives alarmes à la tendresse de sa famille. Il fut attaqué d'une maladie dangereuse que les médecins jugèrent incurable. Le rétablissement de sa santé fut regardé comme le fruit des prières que l'on avait faites pour lui. Nous apprenons ces particularités de saint Grégoire de Nysse.

On l'envoya, dès son enfance, chez sainte Macrine l'Ancienne, son aïeule, qui demeurait à la campagne, auprès de Néocésarée, dans le Pont : ce fut là qu'il puisa les premiers principes de vertu. « Je n'ai jamais oublié », disait-il depuis, « les fortes impressions que faisaient sur mon âme encore tendre les discours et les exemples de cette sainte femme ». Son père, qui passait la plus grande partie de sa vie dans le Pont, et qui était l'ornement de cette

1. Or. xx.

province, autant par sa piété que par son éloquence, se chargea lui-même de lui enseigner les premiers éléments de la littérature ; et il le fit jusqu'à sa mort, arrivée peu de temps après la naissance de saint Pierre de Sébaste. Le jeune Basile fut alors envoyé à Césarée, où les sciences étaient très-florissantes ; il s'y distingua au-dessus de ceux de son âge par la rapidité de ses progrès, et il s'attira en même temps par sa régularité et par sa ferveur l'admiration de toutes les personnes qui le connaissaient. Il était, dit saint Grégoire de Nazianze, « au-dessus de son âge par son instruction, au-dessus de son instruction par la fermeté de ses mœurs : rhéteur parmi les rhéteurs, même avant de s'asseoir devant les chaires des sophistes ; philosophe avant les dogmes de la philosophie, et, ce qu'il y a de plus grand, prêtre pour les chrétiens avant le sacerdoce ».

Les plus habiles maîtres de Césarée n'ayant plus rien à lui apprendre, ses parents le firent partir pour Constantinople, où Libanius, le plus célèbre rhéteur de son temps, et l'un des premiers hommes de l'empire, donnait des leçons publiques avec un applaudissement universel [1]. Ce grand maître sut distinguer Basile dans la foule de ses disciples ; il ne pouvait se lasser d'admirer en lui les plus heureuses dispositions pour les sciences, jointes à une modestie rare et à une vertu extraordinaire. Il dit, dans ses épîtres, qu'il se sentait comme ravi hors de lui-même toutes les fois qu'il entendait Basile parler en public. Il entretint toujours depuis avec lui un commerce de lettres, et il ne cessa de lui donner des marques de cette haute estime et de cette vénération profonde qu'il avait conçues pour son mérite [2]. De Constantinople, Basile se rendit à Athènes, dans le dessein d'y puiser de nouvelles connaissances [3]. Cette ville avait toujours été regardée comme le temple des muses depuis Périclès. On s'y rendait de toutes parts pour se former à cette pureté de langage et à cette élégance antique qui ont rendu si célèbres les bons écrivains de la Grèce [4].

1. Libanius, païen de religion, enseigna la rhétorique à Constantinople, à Nicomédie et à Antioche. Il fut singulièrement honoré de Julien l'Apostat. Il survécut à l'empereur Théodose, qui l'éleva à la dignité de préfet du prétoire. Nous avons encore de lui des *Epîtres*, des *Oraisons* et des *Déclamations*, où l'on trouve de fréquentes invectives contre l'empereur Constantin le Grand et contre la religion chrétienne.

2. Libanius, *ap. S. Basil.*, Ep. 145, 152.

3. Saint Basile fait une excellente remarque dans son traité *de Legendis gentilium libris*. L'Ecriture et les maximes de la vie éternelle doivent, dit-il, faire la principale étude des chrétiens; mais il ne faut pas conclure de là que l'éloquence et les autres parties de la littérature leur soient inutiles; on doit au contraire les regarder comme les feuilles qui servent aux fruits d'ornement et de protection. Partant de ce principe, il veut que l'on prépare la jeunesse à l'étude sublime des oracles sacrés, par la lecture réfléchie des meilleurs poëtes et des meilleurs orateurs de l'antiquité profane; il ordonne en même temps que l'on use de discrétion dans le choix des livres que l'on met entre les mains des jeunes gens. On doit, ajoute-t-il, leur interdire absolument tous ceux où il se trouverait des exemples et des maximes capables de leur corrompre le cœur.

Julien l'Apostat sentait mieux que personne l'utilité que notre religion retirait de l'étude des belles-lettres; il jugeait qu'il lui serait impossible d'anéantir le christianisme, comme il se l'était proposé, tant qu'il aurait pour défenseurs les plus savants hommes de l'empire, tels qu'un saint Athanase, un saint Grégoire de Nazianze, un saint Hilaire, un Diodore de Tarse, un Apollinaire. Ce fut ce qui le porta à défendre aux chrétiens d'enseigner la grammaire, l'éloquence et la philosophie. Les Pères ne furent pas les seuls qui regardèrent cet édit comme un acte insigne de tyrannie; les païens en portèrent le même jugement. On peut voir ce qu'en dit Ammien-Marcellin, qui était de la religion de Julien, et le panégyriste de ce prince, l. XXII, c. 10; l. XXV, c. 4. On lira aussi avec beaucoup de satisfaction ce qui concerne ce trait d'histoire, dans l'*Histoire du Bas-Empire*, par Le Beau, l. XII, n. 24, t. III, p. 171.

Cet historien observe, d'après le témoignage des Pères et des historiens contemporains, que Julien donna un second édit, par lequel il était défendu aux chrétiens de lire les auteurs profanes. Pour suppléer à cette perte, Apollinaire et saint Grégoire de Nazianze composèrent des poëmes sur des sujets de piété; mais on n'était pas dédommagé des chefs-d'œuvre de l'antiquité par des ouvrages faits à la hâte, quelques beautés qu'ils pussent d'ailleurs renfermer.

4. La langue grecque se conserva dans l'Orient avec une grande partie de sa pureté primitive, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, au milieu du XVe siècle. Le goût de la belle littérature périt plus tôt en Occident. Il commença à déchoir sous le règne de Tibère, et il s'évanouit entièrement à l'arrivée des Barbares, dont les incursions ramenèrent les ténèbres de l'ignorance.

Ce fut en 352 que saint Basile arriva à Athènes. Il y trouva saint Grégoire de Nazianze, avec lequel il avait formé à Césarée la liaison la plus intime. Comme celui-ci connaissait déjà les mœurs des Athéniens, il donna de sages avis à son ami, et disposa tous les esprits à le bien recevoir. La gravité de Basile, jointe à l'idée avantageuse que l'on avait conçue de lui, le préserva des mauvais traitements auxquels les nouveaux venus étaient toujours exposés de la part de ceux qui fréquentaient les écoles publiques [1].

L'amitié de nos deux Saints était bien différente de celle des jeunes gens, qui n'est fondée d'ordinaire que sur l'intérêt ou l'amour du plaisir. Ils s'aimaient, parce qu'ils s'estimaient et se respectaient mutuellement. Il y avait d'ailleurs en eux une admirable conformité de penchants et une ardeur égale pour l'acquisition de la vertu et des sciences. Leur unique objet était de se consacrer parfaitement au service de Dieu ; et, pour parvenir à cette grande fin, ils saisissaient toutes les occasions de s'animer et de se soutenir l'un et l'autre : mais comme il peut se glisser des abus dans les amitiés même les plus saintes, ils étaient continuellement sur leurs gardes, afin de ne pas tomber dans les piéges de l'ennemi. Ils priaient assidûment, et vivaient dans une mortification continuelle de leurs sens. A juger d'eux par la gravité de leur conduite, on les aurait pris pour des anges dénués de corps. Avec cette vigilance sur eux-mêmes, ils trouvaient dans leur amitié réciproque mille consolations et mille moyens pour s'entr'exciter à la pratique du bien. Ils demeuraient ensemble et avaient une table commune. Leur union n'était jamais interrompue par la diversité des sentiments, et ils paraissaient n'avoir qu'une même volonté. L'esprit de propriété ne régnait point parmi eux. Dans toutes leurs actions, ils n'envisageaient que la gloire de Dieu : c'était là qu'ils rapportaient leurs travaux, leurs études, leurs veilles, leurs jeûnes et généralement l'emploi de toutes les facultés de leur âme.

Mais inutilement auraient-ils apporté les précautions dont nous venons de parler, pour mettre leur innocence à l'abri du danger, s'ils n'eussent été fidèles à éviter les mauvaises compagnies. C'est la remarque que fait saint Grégoire de Nazianze [2]. « Nous n'avions », dit-il, « aucune liaison avec les étudiants qui montraient de la grossièreté, de l'impudence et du mépris pour la religion : nous ne fréquentions que ceux qui étaient paisibles et réguliers, que ceux dont la conversation pouvait nous être profitable Nous nous étions persuadés que c'était une illusion de se mêler avec les pécheurs sous prétexte de travailler à les convertir, et que nous devions toujours craindre qu'ils ne nous communiquassent leur poison ».

Saint Grégoire de Nazianze ajoute, en parlant de lui et de son ami : « Nous ne connaissions que deux rues de la ville : l'une conduisait à l'église et aux ministres sacrés qui y célébraient les divins mystères et nourrissaient le troupeau de Jésus-Christ du pain de vie ; l'autre, pour laquelle nous n'avions pas à beaucoup près la même estime, conduisait aux écoles publiques et chez ceux qui nous enseignaient les sciences. Nous laissions aux autres les rues par lesquelles on allait au théâtre, aux spectacles et aux lieux où se donnaient les divertissements profanes. Notre sanctification faisait notre grande affaire ; notre unique but était d'être appelés et d'être effectivement chrétiens : c'était en cela que nous faisions consister toute notre gloire ».

Saint Basile se rendit fort habile dans la connaissance des différentes parties de la littérature. Il savait que cette connaissance contribue beau-

1. S. Greg. de Naz., *Or.* xx. — 2. *Ibid.*

coup à étendre les facultés de l'esprit, et qu'elle est absolument nécessaire à quiconque veut exceller en quelque science, surtout dans l'art oratoire, qui était en grande estime chez les Grecs et chez les Romains. Ayant dessein, ainsi que son ami, de se mettre en état de servir utilement l'Eglise, ils s'appliquèrent l'un et l'autre à se perfectionner dans la véritable éloquence.

Saint Basile excellait aussi dans la philosophie, dans la poésie et dans les autres parties de la littérature. Pour peu qu'on lise attentivement ses écrits, et surtout son livre *de la Création* ou *de l'ouvrage de six jours,* qu'il a intitulé *Hexaëmeron*, on reconnaîtra qu'il avait sur l'histoire naturelle des idées plus justes et des connaissances plus étendues qu'Aristote, malgré les secours que procuraient à celui-ci les trésors d'Alexandrie. Il possédait si supérieurement la dialectique et l'art d'enchaîner les conséquences aux principes, qu'on ne pouvait résister à la force de ses raisonnements ; ils étaient si liés et si pressants, selon saint Grégoire de Nazianze, qu'on aurait eu plus de peine à s'en débarrasser qu'à sortir d'un labyrinthe. Il prit une teinture générale de la géométrie, de la médecine, et d'autres sciences semblables, étant persuadé avec raison que sans cette teinture on ne peut guère exceller dans aucun art en particulier ; mais il méprisa tout ce qui était inutile à un homme uniquement dévoué à la défense et à la gloire de la religion. En mettant ainsi des bornes à sa curiosité, dit saint Grégoire de Nazianze, il ne se montra pas moins admirable pour ce qu'il négligea dans les sciences que pour ce qu'il en apprit. Le cours de ses études préliminaires étant achevé, il s'appliqua sérieusement à méditer l'Ecriture, cette source inépuisable de sentiments et de connaissances qui élèvent l'homme jusqu'au ciel. Il lisait aussi les ouvrages des Pères de l'Eglise avec beaucoup d'assiduité. Par tous ces moyens réunis, il amassa un riche trésor de sciences, et se rendit capable d'exercer, avec cette supériorité que l'on connaît, l'important ministère de la parole divine, et de contribuer avec une force merveilleuse à l'avancement de la piété dans les âmes.

Basile fut bientôt regardé à Athènes comme un oracle qu'on devait consulter sur les sciences, soit divines soit humaines. Les étudiants et les maîtres de cette ville, pleins d'estime pour son mérite, employèrent toutes sortes de moyens pour le fixer parmi eux ; mais ils ne purent y réussir : Basile crut qu'il était comptable à sa patrie des talents que Dieu lui avait donnés. Ayant donc laissé son cher Grégoire à Athènes, il en partit en 355 pour se rendre à Césarée en Cappadoce, où Grégoire ne tarda pas à le suivre. Quoiqu'il fût jeune encore, il ouvrit dans cette ville une école de rhétorique. Ses amis le déterminèrent aussi à faire partie du barreau : car c'était par ces deux voies que les orateurs et les personnes de qualité commençaient à se faire connaître et se perfectionnaient dans l'éloquence.

Déjà la philosophie avait élevé Basile au-dessus de l'ambition, et il ne se sentait que du mépris pour les places distinguées et pour tous les vains avantages qu'il pouvait se promettre dans le monde. Toujours il avait mené une vie fort régulière et ne s'était occupé qu'à chercher le royaume de Dieu ; mais l'accueil honorable qu'on lui fit dans son pays, joint aux applaudissements qu'il recevait de toutes parts, l'exposa à une tentation bien délicate, à celle de la vaine gloire. Il ne se fut pas plus tôt aperçu du danger qu'il courait, que la frayeur s'empara de son âme. Peu de temps après, il résolut de renoncer entièrement au monde, afin de s'éloigner davantage du précipice sur le bord duquel il avait marché. Sainte Macrine, sa sœur, et saint Grégoire de Nazianze ne contribuèrent pas peu à l'affermir dans cette résolution. En lui représentant les avantages de la pauvreté volontaire,

ils firent naître en lui le mépris d'une gloire périssable et lui inspirèrent un désir ardent de tendre à la perfection. Basile, par leur avis, donna aux pauvres la plus grande partie de ses biens, et, semblable à un homme qui sort de léthargie, il commença à voir la lumière de la sagesse céleste, et à sentir tout le néant des choses créées. Dans ces dispositions, il se consacra aux travaux de la pénitence en embrassant l'état monastique. Libanius fut singulièrement frappé d'un si généreux mépris du monde, et il ne pouvait se lasser d'admirer la grandeur d'âme qui en était le principe.

Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze mettent souvent l'éloquence au nombre des choses qu'ils abandonnèrent en renonçant au monde ; mais par là ils entendent ce vain assemblage de fleurs et d'ornements qui n'ont d'autre effet que de charmer les oreilles. Peut-être parlent-ils de l'usage profane de l'éloquence, auquel on ne renonçait point à leur âge sans faire un grand sacrifice. Quoi qu'il en soit de leur pensée, on voit par leurs écrits qu'ils n'ont point condamné l'éloquence considérée en elle-même ; et leur exemple servira toujours à confondre ceux qui, sous prétexte d'imiter la simplicité des Apôtres, annoncent la parole de Dieu avec une rusticité qui vient de leur paresse ou de leur ignorance.

Mais laissons parler saint Grégoire de Nazianze, et nous verrons ce qu'il pensait sur ce point. « Après avoir abandonné le monde », dit-il, « je ne me suis réservé que l'éloquence. Je ne me repens point des peines et des fatigues que j'ai essuyées tant sur mer que sur terre pour acquérir la connaissance de cet art ; je voudrais, et pour moi et pour mes amis, que nous en possédassions toute la force et toute la perfection [1] ». Il dit dans un autre endroit [2] : « Il ne me reste que l'éloquence de tout ce que j'ai possédé ; je l'offre et la consacre entièrement à mon Dieu. La voix de ses commandements et l'impulsion de son esprit m'ont fait abandonner tout le reste, afin d'échanger ce que j'avais contre la pierre précieuse de l'Evangile. Je suis donc devenu, ou plutôt je souhaite avec ardeur devenir cet heureux marchand qui donne des biens périssables pour s'en procurer d'éternels : mais, en qualité de ministre de l'Evangile, je me dévoue uniquement au soin de le prêcher; voilà mon partage, et jamais je ne manquerai au devoir qui m'est imposé ».

Basile, après sa retraite, ne voulut plus vivre que pour Dieu. Persuadé que le nom de moine ne servirait qu'à sa condamnation, s'il ne remplissait fidèlement les obligations de son état, il entreprit, en 357, de voyager dans la Syrie, dans la Mésopotamie et dans l'Egypte. Son but était de visiter les moines et les ermites qui habitaient les déserts de ce pays, afin d'acquérir une connaissance parfaite des devoirs auxquels son nouveau genre de vie l'assujétissait. Il fut très-édifié en voyant ces saints solitaires, qui montraient par toute leur conduite qu'ils se regardaient comme étrangers sur la terre, et comme les citoyens du ciel. Leurs exemples et leurs discours l'affermirent encore dans sa première résolution. Nous apprenons de lui-même [3] que dans tous ses voyages il ne choisit pour directeurs que ceux dont la foi était conforme à celle de l'Eglise catholique.

En 358, il revint dans la Cappadoce. Diané, son évêque, qui l'avait autrefois baptisé, l'ordonna lecteur. Ce prélat faisait profession d'être attaché à la doctrine de l'Eglise; mais il eut l'imprudence de s'engager dans des démarches favorables aux Ariens. Cette conduite causa une vive douleur à Basile, qui respectait Diané comme son pasteur, et qui de plus remarquait en lui plusieurs belles qualités; mais l'obligation de garder l'unité dans la

1. Or. III. — 2. Or. XII. — 3. Ep. CCIV.

foi agissant sur lui plus puissamment que tout autre motif, il se sépara de sa communion, surtout lorsqu'il l'eut vu souscrire le formulaire de Rimini.

Le Saint quitta la Cappadoce en 358, et se retira dans le Pont, où il choisit pour demeure la maison de son aïeule, qui était située sur le bord de l'Iris, à Annési. Emmélie, sa mère, et Macrine, sa sœur, avaient fondé là un monastère pour les personnes de leur sexe. Ce monastère était alors gouverné par Macrine. Basile en fonda un pour des hommes de l'autre côté de la rivière, et il en eut la conduite pendant quatre années, c'est-à-dire jusqu'à l'an 362, époque à laquelle il se démit de cette place en faveur de saint Pierre de Sébaste, son frère. A sept ou huit stades du monastère de Sainte-Macrine était l'église des Quarante-Martyrs, enrichie d'une portion considérable des reliques de ces bienheureux soldats de Jésus-Christ, et si renommée dans les écrits de saint Basile et de ses amis. Cette église n'était pas éloignée de Néocésarée.

Outre le monastère dont nous avons parlé, saint Basile en fonda plusieurs autres, tant pour des hommes que pour des femmes, dans différents endroits du Pont. Il conserva une inspection générale sur ces communautés, même durant son épiscopat. Ce fut pour leur instruction qu'il composa ses ouvrages ascétiques, entre autres ses *grandes* et *ses petites règles*. Il y donne à l'état des cénobites la préférence sur celui des ermites; le premier lui paraissait en général beaucoup plus sûr que le second. Souvent il y répète qu'un moine doit découvrir à son supérieur ce qu'il y a de plus secret dans son âme, et se soumettre en tout à ses décisions. En même temps qu'il prescrit l'hospitalité envers les étrangers, il défend qu'on lui serve des mets délicats; ce qui, selon lui, serait aussi ridicule que si les moines changeaient d'habit pour les recevoir. Une vie austère, continue-t-il en parlant à ses religieux, vous délivrera des visites inutiles, et éloignera de chez vous les personnes qui ont l'esprit du monde. Votre table doit prêcher la sobriété même aux étrangers [1]. Il fait l'énumération des heures canoniales et en montre l'excellence. Par celle de *Prime*, dit-il [2], nous consacrons à Dieu les prémices de nos pensées, nous remplissons nos cœurs de pieux sentiments et de cette joie salutaire qu'excite en nous la pensée de Dieu [3]. Les *Constitutions monastiques*, qui portent le nom de saint Basile, diffèrent en plusieurs articles des règles dont nous venons de parler, et ne sont point attribuées à ce Père par les anciens auteurs : elles paraissent être d'une date un peu postérieure [4]. La Règle de Saint-Basile est suivie encore aujourd'hui par tous les moines d'Orient, par ceux même qui se disent de l'Ordre de Saint-Antoine.

Basile s'est peint dans ses écrits avec la plus grande vérité : mais il faut le représenter dans sa retraite, pour ne pas priver sa vertu des hommages qui lui sont dus; d'ailleurs, considéré sous ce rapport, il a toujours servi de modèle à ceux qui, dans les différents siècles, ont voulu parvenir à une sainteté éminente. Jamais il ne portait qu'une tunique et un manteau; il couchait sur la dure, veillait quelquefois les nuits entières et ne faisait point usage du bain, ce qui était une grande mortification dans les pays chauds, surtout avant qu'on se servît de linge. Il se couvrait pendant la nuit d'un cilice, qu'il quittait le jour, afin de cacher aux hommes son amour pour la

1. Regulæ fusius explicatæ, reg. XX. — 2. *Ibid.*, reg. XXXVII.

3. Dom Cellier, t. IV, p. 384, a réfuté solidement Bulteau, qui, dans son *Histoire monastique d'Orient*, l. II, avait avancé que l'heure de *Prime* était inconnue, du temps de saint Basile, aux moines de Cappadoce.

4. Voir Dom Ceiller, t. VI.

pénitence. Il s'accoutuma, malgré toutes les répugnances de la nature, à souffrir le froid excessif qui règne sur les montagnes du Pont. Chaque jour il ne faisait qu'un repas, et ce repas consistait en un peu d'eau et de pain, à quoi il ajoutait quelques herbes les jours de fêtes. La nourriture qu'il prenait était en si petite quantité qu'on eût presque dit qu'il vivait sans manger. Saint Grégoire de Nysse comparait son abstinence au jeûne d'Elie; et saint Grégoire de Nazianze lui disait, à l'occasion de son extrême pâleur, que son corps paraissait à peine animé [1]. Il ajoute dans un autre endroit [2], en parlant toujours du Saint, qu'il était dénué de biens, de chair, et presque de sang. Basile nous apprend lui-même qu'il traitait son corps comme un esclave toujours prêt à se révolter, s'il n'avait soin de le tenir continuellement en bride. On voit par ses épîtres qu'il était sujet à des infirmités fréquentes et même continuelles. Il dit dans une lettre que dans le temps où il se portait le mieux, il était plus faible que ne le sont ordinairement les malades abandonnés des médecins [3].

La mortification des sens était accompagnée en lui de celle de la volonté ; et celle-ci tenait en quelque sorte du prodige : il y joignait encore une humilité extraordinaire. C'était par un effet de cette vertu qu'il avait un désir si ardent de s'ensevelir pour ainsi dire dans la solitude et de vivre entièrement inconnu aux hommes. La solitude cependant ne lui communiquait rien de triste ni d'austère ; il était d'une douceur et d'une patience à l'épreuve de tous les événements. Son inaltérable douceur de caractère avait causé à Libanius la plus grande admiration ; elle tirait un nouveau lustre d'une aimable gravité par laquelle elle était tempérée. La moindre faute contre la chasteté lui faisait horreur, et son amour pour cette vertu le porta à bâtir plusieurs monastères pour des vierges auxquelles il donna une règle écrite.

Durant une famine qui fit sentir ses ravages vers l'an 359, il vendit le reste de ses biens pour assister les malheureux. Il voulut vivre, dit saint Grégoire de Nazianze, dans la plus grande pauvreté possible, et jamais rien ne put l'ébranler dans sa résolution. En se dépouillant de tout ce qu'il possédait au monde, il se mettait en état de passer plus sûrement la mer orageuse de cette vie. Son dépouillement fut si entier qu'il ne se réserva pas la plus petite partie de ses biens ; et même, quand il eut été élevé à l'épiscopat, il n'avait, pour fournir à sa subsistance, que les libéralités de ses amis. Suivre dans une nudité parfaite Jésus crucifié, voilà quelles étaient ses richesses.

Dans les différents exercices de la vie monastique, il s'efforçait d'imiter et même de surpasser les excellents modèles qu'il avait vus en Syrie et en Egypte. A l'exemple de ces pieux solitaires, il portait un habit fait d'une étoffe grossière qu'il attachait avec une ceinture ; mais ces marques extérieures de pénitence n'étaient en lui, comme en eux, que les symboles d'un grand fond d'humilité, de détachement et de mortification. Il partageait son temps entre la prière, le travail des mains et la méditation de l'Ecriture Souvent il allait dans les villages voisins pour enseigner les principes de la foi aux paysans et pour les exhorter à la pratique de la vertu [4].

Il manqua d'abord quelque chose à son bonheur, parce qu'il ne jouissait pas de la présence de saint Grégoire de Nazianze. Il lui écrivit donc plusieurs lettres pour l'engager à venir partager avec lui les charmes de la solitude, et il le pressa de la manière la plus vive de ne pas lui refuser le secours qu'il attendait de sa compagnie et de ses exemples. Dans une de ses lettres, il lui dépeint admirablement les avantages que fournit la retraite pour prier avec

1. Ep. VI. — 2. Or. XIX. — 3. Ep. CCLVII. — 4. Ep. II, ed. Ben.

ferveur et pour remporter une victoire complète sur ses passions. Un moine, selon la définition qu'il en donne, est un homme qui prie continuellement; qui sanctifie le travail des mains par une union continuelle avec Dieu, surtout par le chant des psaumes ; un homme dont le cœur est toujours élevé vers Dieu et qui n'a d'autre objet que d'orner son âme des vertus par la méditation des livres saints. Il dit qu'un moine ne doit vivre que de pain et d'eau, et ne faire qu'un repas par jour ; que son sommeil ne peut être prolongé au-delà du milieu de la nuit, et qu'il faut que, se levant alors, il persévère jusqu'au jour dans la prière. Basile, au rapport des deux saints Grégoire, a tracé son véritable portrait dans la lettre dont il est ici question.

Saint Grégoire de Nazianze se rendit aux invitations de son ami et alla le joindre dans le Pont. Renfermés l'un et l'autre dans une pauvre cabane, ils y menaient une vie fort austère. Ils avaient un petit jardin dont le sol était extrêmement stérile et qu'ils cultivaient eux-mêmes [1]. Grégoire, ayant été depuis tiré de sa solitude, regrettait amèrement la tranquillité et le bonheur dont lui et Basile jouissaient en chantant les psaumes, en veillant dans la prière, qui élevait leurs âmes jusqu'au ciel, en exerçant leurs corps par le travail des mains, qui consistait à porter du bois, à tailler des pierres, à planter des arbres, à creuser des canaux [2], etc. Les deux Saints avaient aussi des heures réglées pour l'étude de l'Ecriture. En 362, Basile prit avec lui quelques-uns de ses moines, et retourna à Césarée en Cappadoce.

Julien l'Apostat avait été revêtu de la pourpre l'année précédente. A son avénement à l'empire, il écrivit à Basile, qu'il avait autrefois connu à Athènes, pour l'inviter à venir à sa cour. Le Saint lui répondit qu'il ne pouvait se rendre à ses désirs, à cause du genre de vie qu'il menait. Le prince dissimula pour lors son ressentiment; mais quand Basile fut arrivé à Césarée, il lui écrivit une seconde lettre pleine d'artifice, où, après lui avoir dit qu'il conservait toujours pour lui les mêmes sentiments, il lui ordonnait de payer mille livres d'or aux officiers chargés de ses finances; ajoutant qu'en cas de refus il ferait raser la ville de Césarée [3]. Le Saint ne se laissa point effrayer par de telles menaces; il répondit tranquillement qu'il n'était pas en état de fournir une telle somme et qu'il n'avait pas même de quoi subsister pour un jour. Prenant ensuite un ton plus ferme, il marque au prince qu'il est surpris de voir qu'il néglige les devoirs essentiels de la souveraineté et qu'il allume contre lui la colère céleste en méprisant ouvertement le culte du Seigneur [4]. L'empereur fut vivement piqué de ce refus, et il jura d'immoler saint Basile et saint Grégoire de Nazianze à son ressentiment, après son retour de l'expédition de Perse, où l'on sait qu'il périt en 363.

Vers le même temps, Diané, évêque de Césarée, tomba malade. Il envoya chercher le Saint; il lui protesta qu'en souscrivant le formulaire de Rimini, il n'avait pas connu le venin qu'elle contenait; que jamais il n'avait eu d'autre foi que celle des Pères de Nicée, et qu'il déclarait y être sincèrement attaché. Sur cette déclaration, Basile se réconcilia avec lui.

Diané étant mort, Eusèbe, encore laïque, fut élu pour remplir son siége. Peu de temps après, ce prélat éleva Basile au sacerdoce ; mais il fallut faire une sorte de violence au Saint pour l'engager à consentir à son ordination. C'est ce que nous apprenons de saint Grégoire de Nazianze, qui, en cette occasion, lui écrivit pour le consoler et pour lui donner des avis relatifs aux circonstances où il se trouvait [5].

Basile continua de vivre à Césarée comme il avait vécu dans sa retraite. Il y établit des monastères pour les personnes des deux sexes. A ses travaux

1. Naz., Ep. VIII. — 2. Ep. IX. — 3. S. Bas., Ep. CCVII — 4. Ep. CCVIII. — 5. Ep. XI.

ordinaires il joignit la prédication de la parole de Dieu. Eusèbe, en l'ordonnant prêtre, s'était proposé de s'attacher un homme qui pût instruire les peuples et l'aider dans le gouvernement de son diocèse ; mais, par une de ces faiblesses où tombent ceux qui n'ont pas soin de veiller sur eux-mêmes[1], il se brouilla depuis avec lui et le chassa même de son église. Le peuple de Césarée et plusieurs évêques se déclarèrent contre Eusèbe et condamnèrent hautement sa conduite. Le Saint ressentit une grande joie en se revoyant en liberté ; il sortit secrètement de la ville, et retourna dans le Pont en 363. Saint Grégoire de Nazianze alla l'y joindre.

Des auteurs ont rapporté que saint Basile avait été quelque temps en correspondance et uni de communion avec Basile d'Ancyre, Eustate de Sébaste et Sylvain de Tarse, qui furent les chefs du parti des semi-Ariens : car ces trois prélats cachaient alors leurs erreurs sous des déclarations orthodoxes. Saint Athanase et saint Hilaire se comportèrent envers eux comme saint Basile, dont nous parlons, lorsqu'ils écrivirent leurs livres *des Synodes*.

Cependant, Valens, associé à l'empire (364) par son frère Valentinien, qui lui abandonna l'Orient, s'étant laissé séduire par Eudoxe de Constantinople et par Euzoïus d'Antioche, se déclara le protecteur de l'arianisme. En 366, il fit un voyage à Césarée, dans l'intention de mettre les églises de cette ville entre les mains des hérétiques. Basile fut alors rappelé par l'évêque Eusèbe. Alarmé du danger que courait la foi, il se hâta de voler à son secours. Il montra tant de zèle et de prudence, que les Ariens furent obligés, après plusieurs tentatives inutiles, de se désister de leurs prétentions. Les discours qu'il prononça confirmèrent le peuple dans la doctrine de l'Eglise. Il ne se borna pas à prémunir les fidèles contre le venin de l'hérésie ; il les exhorta encore à pratiquer l'Evangile de la manière la plus parfaite. Il réunit les cœurs divisés, par de sincères réconciliations, et vint à bout d'étouffer toutes les semences de discorde. Durant une famine qui désola le pays, il donna des preuves d'une charité sans bornes et fit trouver aux pauvres une ressource assurée dans les aumônes des personnes riches. Il leur lavait les pieds, les servait à table et leur distribuait de ses propres mains toutes les provisions nécessaires à leur subsistance. Une telle conduite lui gagna l'amitié d'Eusèbe ; ce prélat conçut même pour lui une haute estime et n'entreprit plus rien d'important sans l'avoir consulté. Après sa mort, arrivée vers le milieu de l'année 370, Basile fut élu pour lui succéder. La nouvelle de ce choix causa une satisfaction extraordinaire à saint Athanase, et il annonça dès lors les victoires que saint Basile remporterait sur l'hérésie régnante.

Cette nouvelle dignité fit briller plus que jamais les vertus de Basile ; il parut autant se surpasser lui-même qu'il avait précédemment surpassé les autres. Il prêchait soir et matin, même les jours où les fidèles vaquent à leurs travaux ordinaires. Son auditoire était si nombreux qu'il lui donne le titre de *mer*[2]. On courait à ses discours avec un tel empressement, qu'il se compare à une mère qui, lorsque ses mamelles sont épuisées, ne laisse pas de les présenter encore à son enfant, afin que par là elle puisse empêcher ses cris. Son troupeau, comme il nous l'apprend lui-même, avait une si grande faim de la parole de Dieu, qu'il était obligé de faire entendre sa voix dans un temps où une longue maladie lui avait ravi ses forces, et où il était à peine en état de parler[3]. Il établit à Césarée plusieurs pratiques de dévotion

1. L'expression dont se sert saint Grégoire de Nazianze donne lieu de croire qu'Eusèbe agit par le motif d'une jalousie secrète.

2. Hexaem., hom. II et III. — 3. In Ps. LIX.

qu'il avait vu observer en Egypte, en Syrie et en d'autres endroits, surtout celle de s'assembler le matin à l'église pour faire la prière en commun et pour chanter certains psaumes avant le lever du soleil. La plupart de ceux qui se trouvaient à cette assemblée paraissaient pénétrés d'une vive componction et versaient un torrent de larmes[1]. Le peuple communiait le dimanche, le mercredi, le vendredi, le samedi et toutes les fêtes des martyrs[2].

La province ayant été affligée d'une grande sécheresse, Basile demanda au ciel la cessation du fléau ; et ses prières, au rapport de saint Grégoire de Nysse, furent exaucées. Aucun évêque ne porta plus loin que lui l'amour des pauvres, dont il se regardait comme le défenseur et le père. Non content de faire d'abondantes aumônes, il fonda à Césarée un vaste hôpital, appelé par saint Grégoire de Nazianze *une nouvelle ville*, qui, à cause de son fondateur, fut nommée *Basiliade*, et qui était célèbre longtemps encore après l'épiscopat du Saint. « On peut », ajoute saint Grégoire de Nazianze en parlant du même hôpital, « être compté parmi les merveilles du monde, tant est grand le nombre des pauvres et des malades qu'on y reçoit, tant sont admirables l'ordre et le soin avec lesquels on y pourvoit aux divers besoins des malheureux ». Saint Basile y allait souvent pour consoler ceux qui souffraient et pour les instruire à faire un bon usage de leurs peines.

Ils s'attendrissaient spécialement sur le déplorable état de ceux que le vice, le schisme et l'hérésie avaient écartés de la voie du salut ; il sollicitait leur conversion par des prières ferventes et des larmes continuelles. Il n'y avait ni peines ni dangers qui pussent ralentir son zèle quand il s'agissait de les ramener à Dieu. Rien ne prouva mieux la force et l'activité de ce zèle que la victoire qu'il remporta sur l'empereur Valens.

Ce prince, voyant que Basile était comme une tour imprenable contre laquelle les efforts de l'hérésie ne pouvaient rien, résolut d'employer contre lui les voies de rigueur. Déjà il avait jeté par ce moyen de vifs sentiments de crainte dans l'âme des évêques orthodoxes. Après avoir traversé plusieurs provinces où il avait déchargé tout son ressentiment sur ceux qui ne voulaient pas embrasser l'arianisme, il arriva dans la Cappadoce. Son intention était de perdre l'archevêque de Césarée, dans lequel il trouvait plus de résistance à ses volontés que dans tous les autres prélats. Il se fit devancer par le préfet Modeste, avec ordre d'engager Basile, par menaces ou par promesses, à communiquer avec les Ariens. Le préfet, s'étant assis sur son tribunal et ayant autour de lui les licteurs armés de leurs faisceaux, cita l'archevêque à venir comparaître devant lui. Basile se présenta avec un visage serein et tranquille. Modeste le reçut avec honnêteté, et le pressa, par des paroles insinuantes, de faire ce que l'empereur exigeait de lui. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, il prit un air menaçant, et dit avec un ton de colère : « Y pensez-vous, Basile, de vouloir vous opposer à un si grand empereur, aux volontés duquel tout le monde obéit? Est-ce que vous ne craignez pas de ressentir les effets de la puissance dont nous sommes armés? — Basile. A quoi peut donc s'étendre cette puissance? — Modeste. A la confiscation des biens, à l'exil, aux tourments, à la mort. — Basile. Menacez-moi de quelque autre chose ; car rien de tout cela ne fait impression sur moi. — Modeste. Que dites-vous ? — Basile. Celui qui n'a rien est à couvert de la confiscation. Je n'ai que quelques livres et les haillons que je porte ; je ne m'imagine pas que vous soyez jaloux de me les enlever. Quant à l'exil, il ne vous sera pas facile de m'y condamner : c'est le ciel, et non pas

1. Ep. LXV. — Ep. CCLXXXIX.

le pays que j'habite, que je regarde comme ma patrie. Je crains peu les tourments. Mon corps est dans un tel état de maigreur et de faiblesse, qu'il ne pourra les souffrir longtemps ; le premier coup terminera ma vie et mes peines. Je crains encore moins la mort, qui me paraît une faveur ; elle me réunira plus tôt à mon Créateur, pour qui seul je vis. — Modeste. Jamais personne n'a parlé à Modeste avec une telle audace. — Basile. C'est sans doute la première fois que vous avez affaire à un évêque. Dans les circonstances ordinaires, nous sommes, nous autres évêques, les plus doux et les plus soumis de tous les hommes ; nous n'avons nulle fierté avec le moindre particulier, à plus forte raison avec ceux qui sont revêtus d'une telle puissance ; mais quand il s'agit de la religion, nous n'envisageons que Dieu, et nous méprisons tout le reste. Le feu, le glaive, les bêtes, les ongles de fer font alors nos délices. Employez donc les menaces et les tortures, rien ne sera capable de nous ébranler. — Modeste. Je vous donne jusqu'à demain à délibérer sur le parti que vous avez à prendre. — Basile. Ce délai est inutile ; je serai demain tel que je suis aujourd'hui [1] ».

Le préfet ne put s'empêcher d'admirer l'intrépidité du saint archevêque. Le lendemain, il alla trouver l'empereur, qui était arrivé à Césarée, et l'informa de tout ce qui s'était passé. Valens, irrité du mauvais succès de la conférence, voulut qu'il s'en tînt une autre, où il assista avec Modeste et un des officiers de sa maison nommé Démosthène. Cette tentative ne réussit pas mieux que la précédente. Le préfet en fit une troisième ; mais elle ne servit, comme les autres, qu'à couvrir le Saint de gloire. A la fin, Modeste dit à l'empereur : « Nous sommes vaincus ; c'est un homme au-dessus des menaces, invincible à tous les discours, inébranlable à toutes les persuasions. On peut tenter d'abattre ceux qui ont moins de courage ; mais pour lui, il le faut chasser par une violence ouverte, ou ne pas s'attendre à le faire céder par des menaces ». Valens le laissa donc tranquille pour quelque temps. Ayant été le jour de l'Epiphanie à la grande église, il fut autant surpris qu'édifié du bel ordre et de la manière respectueuse avec lesquels on y célébrait l'office divin. Ce qui le frappa surtout, ce fut la piété et le recueillement dont l'archevêque était pénétré à l'autel. Il n'osa se présenter à la communion, de crainte qu'on la lui refusât ; mais il fit son offrande, qui fut acceptée comme celle des orthodoxes, Basile croyant que dans une pareille occasion il était de la prudence de ne pas observer la discipline ecclésiastique dans toute sa rigueur.

Cependant l'empereur, obsédé par les Ariens, changea bientôt de dispositions ; il se laissa persuader de donner un ordre pour l'exil de l'archevêque de Césarée : mais Dieu prit visiblement en main la cause de son serviteur. La nuit même du jour où l'ordre avait été expédié, Valentinien-Galate, fils de Valens, et âgé d'environ six ans, fut attaqué d'une fièvre violente, à laquelle les médecins ne purent apporter aucun remède. L'impératrice Dominica dit à l'empereur que cette maladie était une juste punition de l'exil du saint archevêque ; elle ajouta de plus qu'elle avait été fort inquiétée par des songes effrayants. Là-dessus, Valens envoya chercher Basile, qui se préparait à quitter la ville. Le Saint ne fut pas plus tôt entré dans le palais, que le jeune prince se trouva mieux, et Basile assura qu'il ne mourrait point, pourvu qu'on s'engageât à le faire élever dans les maximes de la doctrine catholique. La condition ayant été acceptée, il se mit en prières, et l'enfant fut guéri. Valens, obsédé de nouveau par les hérétiques, ne tint point la parole qu'il avait donnée ; il permit à un évêque arien de baptiser son fils,

1. S. Greg. Nyss., *in Eunom.*, l. I, p. 313 ; Théodoret, l. IV, c. 16 ; Rufin, l. II, c. 9.

qui retomba malade et mourut peu de temps après [1]. Ce coup ne convertit pas Valens ; il condamna une seconde fois Basile à l'exil. Lorsqu'on lui eut apporté l'ordre pour le signer, il prit un de ces roseaux dont on se servait alors au lieu de plumes [2] ; mais il se rompit entre ses mains, comme s'il eût refusé de servir à l'iniquité. Il en demanda un second et un troisième, qui se rompirent également. En ayant demandé un quatrième, il sentit dans sa main et même dans son bras un tremblement et une agitation extraordinaires. Saisi de frayeur, il déchira le papier et laissa l'archevêque en paix [3]. Le préfet Modeste se montra plus reconnaissant que Valens envers Basile. Comme il avait été guéri, par ses prières, d'une maladie dangereuse, il publia hautement qu'il lui était redevable de la vie ; depuis il lui fut toujours sincèrement attaché.

Ce ne fut pas la seule persécution que souffrit Basile, ni le seul service qu'il rendit à l'Eglise. Eusèbe, vicaire du préfet du prétoire d'Orient, ou gouverneur des provinces du diocèse du Pont, oncle de l'impératrice Dominique, et arien comme elle, fut un des persécuteurs de saint Basile, et ce fut à l'occasion d'une veuve de grande naissance, qu'un assesseur de ce magistrat voulait épouser par force. Elle se réfugia dans l'église et alla embrasser l'autel, d'où elle espérait qu'on ne l'arracherait pas. Eusèbe la demanda, et saint Basile refusa de la rendre, d'abord à cause de la sainteté de l'asile, et ensuite parce que les évêques sont obligés de protéger les veuves et les vierges. Le gouverneur, transporté de colère, envoya de ses gens pour chercher cette femme jusque dans la chambre de saint Basile, espérant par là décrier un Saint dont la chasteté exemplaire était à l'abri de tout soupçon. Eusèbe n'en demeura point là : il donna ordre aussi qu'on lui amenât saint Basile pour l'obliger à répondre devant lui comme un criminel. Etant assis sur son tribunal, et saint Basile debout, il commanda qu'on lui arrachât le méchant manteau qui le couvrait. Le Saint offrit de se dépouiller encore de sa tunique, s'il le voulait. Cette généreuse disposition offensa encore Eusèbe, qui osa le menacer de le faire frapper. Le saint évêque présenta son corps, c'est-à-dire le squelette de ses os couvert de sa peau, pour recevoir les coups. Le gouverneur, irrité encore davantage, comme si le Saint l'eût insulté, lui dit en fureur qu'il le ferait déchirer avec des ongles de fer et lui ferait arracher le foie des entrailles. Saint Basile lui répondit en souriant : « Vous m'obligerez en me débarrassant d'une chose qui m'est si incommode ». Cependant, le bruit de ce qui se passait se répandit par la ville de Césarée, qui s'émut aussitôt du péril de son évêque. Chacun regarda l'injure qu'on lui faisait comme son propre mal. Tout le monde en rumeur commença à se soulever et à marcher pour la défense du père commun du peuple. Les armuriers, les brodeurs et drapiers, qui travaillaient pour la cour, se montrèrent les plus ardents. Chacun se faisait des armes des outils de son métier ou de ce qui se rencontrait sous sa main. On courait au lieu où était le gouverneur, le flambeau d'une main, des pierres ou des bâtons de l'autre ; les femmes mêmes s'armaient de leurs fuseaux et de leurs quenouilles, et tout le peuple ensemble, ne suivant que le mouvement de sa fureur, cherchait le gouverneur pour le mettre en pièces. Cet homme si fier, se voyant environné si subitement d'un danger imprévu, changea en un instant de langage et de maintien ; il parut tremblant et humilié, réduit à faire le personnage de suppliant. Saint Basile en eut compassion lui-même,

1. Voir saint Grégoire de Nazianze, Théodoret, Socrate, Sozomène.
2. Il y a encore aujourd'hui des peuples en Orient qui se servent de roseaux pour écrire.
3. Voir saint Grégoire de Nysse, saint Ephrem et Théodoret.

et il employa son autorité pour le tirer du péril et lui sauver la vie.

Il déploya toujours la même constance et le même zèle. Il ne se plaignit pas lorsqu'on dénatura sa doctrine pour le rendre odieux, ni même lorsqu'on le maltraita. Il veilla non-seulement sur le clergé de son diocèse, dont tout le monde admirait la régularité, mais sur les évêques et les métropolitains des onze provinces dont il était primat ; il s'entendait avec d'autres prélats, surtout avec le souverain Pontife, pour déraciner les abus dans toute l'Eglise, et détruire les hérésies. Il convertit beaucoup d'hérétiques, entre autres les Macédoniens.

Il eut en 273 une maladie si dangereuse, qu'on désespéra de sa vie : on crut même une fois qu'il était mort [1]. Il se vit obligé d'avoir recours aux remèdes de la médecine et de se servir de bains chauds. Enfin le mal diminua, et il parvint à recouvrer une entière guérison. Le rétablissement de sa santé le mit en état de continuer ses travaux ordinaires pour l'utilité de l'Eglise.

Trois ans après, Démosthène, vicaire du préfet du prétoire, eut le gouvernement de la Cappadoce. Il se déclara le protecteur d'Eustate de Sébaste et de tous ceux qui professaient l'arianisme. En même temps il excita une violente persécution contre les catholiques et surtout contre les amis de saint Basile. Cette persécution dura tout le reste du règne de Valens, qui mourut au mois d'août de l'année 378. Gratien, successeur de ce prince [2], rendit la paix à l'Eglise.

La même année, saint Basile tomba malade et sentit qu'il devait se préparer au passage de l'éternité. La nouvelle du danger que courait sa vie ne fut pas plus tôt répandue, que la consternation devint générale. Il se faisait à sa maison un concours prodigieux, tant était vif l'intérêt qu'on prenait à sa santé ; mais le Saint touchait au moment où ses travaux allaient être couronnés. Il mourut le 1er janvier 379, après avoir dit : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ». Il était âgé de cinquante et un ans.

Nous ajouterons à ce que nous avons déjà dit de son amour pour la pauvreté, qu'il ne se laissa point de quoi se faire faire une tombe en pierre ; mais ses diocésains, non contents de lui élever dans leur cœur un monument durable, l'honorèrent aussi par de magnifiques funérailles. Son corps fut porté par les mains des Saints et accompagné par une multitude innombrable de peuple. Chacun s'empressait de toucher le drap mortuaire qui le couvrait, ainsi que le lit sur lequel on le portait, dans la persuasion qu'il en retirerait quelque utilité. Les gémissements et les soupirs étouffaient le chant des psaumes. Les païens et les juifs pleuraient avec les chrétiens : tous déploraient la mort de Basile, qu'ils regardaient comme leur père commun et comme le plus célèbre docteur du monde. Ceux qui l'avaient connu prenaient plaisir à raconter ses plus petites actions et à rappeler ce qu'ils lui avaient entendu dire. Plusieurs affectaient d'imiter son extérieur, sa démarche et même sa lenteur à parler. On le copiait jusque dans la forme de son lit et de ses habits.

C'est de saint Grégoire de Nazianze que l'on apprend toutes ces particularités. Dans le panégyrique qu'il prononça en l'honneur de son ami, il peignit ses vertus avec les couleurs les plus vives et les plus touchantes ; et l'on peut assurer que son discours ne sera pas moins immortel sur la terre

1. Ep. CXLI.

2. Valens ayant été défait dans la Thrace par les Goths, qu'il avait lui-même infectés de l'hérésie arienne, fut brûlé par ces peuples dans une chaumière où il s'était sauvé.

que la mémoire de celui qu'il s'était chargé de célébrer [1]. Saint Grégoire de Nysse, saint Amphiloque et saint Ephrem firent aussi des panégyriques en l'honneur du saint archevêque de Césarée. Selon les deux premiers, les Grecs, immédiatement après sa mort, célébrèrent sa fête le 1er juin, jour auquel ils la font encore aujourd'hui. Les Latins l'ont remise au quatorzième du même mois, qui fut le jour de son ordination épiscopale.

Théodoret donne à saint Basile le titre de *Grand*, et ce titre lui a été confirmé par le suffrage des siècles suivants. Il est appelé par le même Père, *le flambeau de l'univers;* par saint Sophrone, *l'honneur et l'ornement de l'Eglise;* par saint Isidore de Péluse, *un homme inspiré de Dieu ;* par le Concile général de Chalcédoine, *le Grand Basile, le ministre de la grâce, qui a expliqué la vérité à toute la terre.*

Saint Grégoire de Nazianze dit, en parlant des écrits de saint Basile [2] : « Quand je lis son traité de la création, il me semble voir mon Créateur tirer toutes les choses du néant. Quand je lis ses ouvrages contre les hérétiques, je crois voir le feu de Sodome tomber sur les ennemis de la foi et réduire en cendres leurs langues criminelles. Si je parcours son livre du Saint-Esprit, je sens en moi l'opération de Dieu, et je ne crains plus d'annoncer hautement la vérité. En lisant son explication de l'Ecriture sainte, je pénètre dans l'abîme le plus profond des mystères. Ses panégyriques des martyrs me font mépriser mon corps et m'inspirent une noble ardeur pour le combat. Ses discours moraux m'aident à purifier mon corps et mon âme, afin que je puisse devenir un temple digne de Dieu et un instrument propre à le louer, à le bénir et à manifester sa gloire avec sa puissance ».

On le représente : 1° portant une église sur la main, pour marquer qu'il est le fondateur des Basiliens ; 2° présentant à un pauvre un plateau chargé de nourriture, sans doute parce qu'il avait fondé un hôpital où il servait les malades et nourrissait les malheureux; 3° recevant les offrandes des fidèles ; 4° devant le préfet Modeste, qu'il confond par ses réponses.

ÉCRITS DE SAINT BASILE.

Dans l'indication des ouvrages de saint Basile, nous suivrons l'ordre selon lequel ils sont rangés dans l'édition en 3 vol. in-fol.

Le premier volume contient : 1° L'*Hexameron,* ou l'explication de l'ouvrage des six jours, en neuf homélies. Cet ouvrage a toujours été singulièrement estimé des anciens et des modernes, tant pour l'érudition qui y est déployée, que pour l'élégance incomparable qui se fait remarquer dans la composition. 2° Treize homélies sur les *Psaumes.* Saint Basile, au rapport de Cassiodore, avait expliqué toute l'Ecriture; mais ses explications ne sont point parvenues jusqu'à nous. Le commentaire sur *Isaïe* ne peut être contesté au saint Docteur, comme Dom Cellier l'a prouvé contre Dom Garnier. 3° Les cinq *Livres contre Eunomius.* C'est une réfutation de l'arianisme; elle fut écrite contre l'apologie de cette hérésie, faite par Eunomius. Cet hérésiarque, né en Cappadoce, avait été élevé au diaconat par Eudoxe, patriarche arien d'Antioche. Il eut dans son parti encore plus de réputation qu'Aétius, dont il était disciple. Ayant causé de grands troubles à Antioche, à Chalcédoine et à Constantinople, il fut exilé par l'empereur Théodose à Halmyride, sur le Danube. Peu de temps après, on lui permit de retourner à Césarée, en Cappadoce. Il se retira dans une terre qu'il avait à Dacore, dans la même province, et y mourut en 393. Il ne se contentait pas de soutenir que le Verbe était une pure créature, il ajoutait encore à l'arianisme plusieurs autres erreurs.

Les ouvrages contenus dans le second volume sont : 1° Vingt-quatre *Homélies* sur divers sujets de morale et sur les fêtes des martyrs. On doit principalement distinguer, pour la beauté et l'élégance, celles où le saint Docteur combat l'usure, la gourmandise et l'ivrognerie. 2° Les *Ascétiques.* Sous ce titre, on comprend trois discours détachés intitulés *Ascétiques :* les traités du jugement de Dieu et de la Foi, les *Morales*, les *Grandes Règles* (au nombre de cinquante-cinq), les trois cent treize *Petites Règles.* Saint Basile composa ces ouvrages en différents temps, pour

1. *Or.* xx. — 2. *Ibid.*

l'instruction de ceux qui l'avaient suivi dans sa retraite ou qui s'étaient rangés sous sa conduite. Les *Morales* sont un recueil de passages de l'Ecriture sur la pénitence et sur les principaux devoirs de la vie chrétienne. Dans le même volume sont deux discours qui n'ont point de titre particulier, quelques règlements pour la punition des moines et des religieuses, des constitutions monastiques. Il n'est pas certain que les deux discours soient de saint Basile. Les *Règlements* et les *Constitutions monastiques* ne peuvent lui être attribués.

On trouve, dans le troisième volume : 1° Le livre *du Saint-Esprit*, qui est adressé à saint Amphiloque, et qui fut écrit en 375. La divinité du Saint-Esprit y est prouvée par divers passages de l'Ecriture, par la création du monde, par les dons de la grâce et des miracles, et par tous les divins attributs que l'on reconnaît en lui. L'auteur prouve la même chose par la tradition de l'Eglise, dont il montre supérieurement l'usage et la nécessité, c. XXVII, p. 54. La divinité du Saint-Esprit, ainsi que la nécessité de la tradition, est aussi très-bien prouvée dans le premier des livres contre Eunomius. 2° Des *Lettres*, au nombre de 336. Photius les propose pour modèles à ceux qui veulent exceller dans le genre épistolaire. Trois sont appelées *canoniques*. Le Saint y fixe le terme de la pénitence publique qui devait être enjointe aux pécheurs. Béveridge en a donné une bonne édition dans le recueil des canons de l'Eglise grecque. Dans la lettre à Césaria, qui fut écrite en 372, saint Basile dit que, durant la persécution de Valens, temps où les prêtres se voyaient souvent dans la nécessité de se cacher, il était permis aux fidèles d'emporter chez eux l'Eucharistie et de se communier eux-mêmes [1]. Dans la lettre 207, p. 311, il fait une belle apologie des moines qui se levaient à minuit pour prier, qui louaient Dieu dans l'exercice continuel de la componction. La seule vengeance qu'il souhaite tirer de leurs ennemis est qu'ils se déterminent aussi dans les larmes et la pénitence. Dans une autre lettre, il exhorte Suranus, son parent, qui était duc ou gouverneur de Scythie, à continuer de soulager les chrétiens qui souffraient en Perse, et le prie de lui procurer des reliques des Martyrs qui depuis peu avaient donné leur vie pour Jésus-Christ [2]. Saint Basile exhorte souvent les fidèles à célébrer les fêtes des Martyrs [3]. Il témoigne une grande vénération pour les reliques des Saints, devant lesquelles il dit que les chrétiens prient dans leurs besoins, et que ce n'est point inutilement qu'ils réclament l'intercession de ces amis de Dieu [4].

3° Le livre *de la Virginité* est indigne de saint Basile, quoiqu'il porte le nom de ce Père et qu'il ait été écrit dans le même siècle. Il est adressé à Letoïus, évêque de Mélitine, auquel saint Grégoire de Nysse écrivit sa lettre canonique. Letoïus ne fut fait évêque qu'en 381, deux ans après la mort de saint Basile. On trouve, dans le livre *de la Virginité*, deux exemples de la confession sacramentelle, p. 646. Saint Basile inculque souvent lui-même l'usage de la confession auriculaire des péchés [5].

Nous avons, sous le nom de saint Basile, une *Liturgie* qui est suivie par presque toutes les Eglises grecques, au moins depuis le VIe siècle [6]. Les liturgies des Cophtes et des Egyptiens n'en sont qu'une traduction, selon Renaudot [7].

Nous apprenons de saint Grégoire de Nazianze, de saint Procle, de Pierre Diacre, du septième concile général, etc., que saint Basile avait compilé une liturgie; mais nous n'osons affirmer qu'elle soit précisément la même que celle qui porte aujourd'hui son nom, et qui est suivie par les Grecs, les Cophtes, les Arabes, etc.

Erasme, dans la belle préface qu'il a mise à la tête de l'édition qu'il donna des œuvres de saint Basile, appelle ce Père l'orateur le plus accompli qui ait jamais paru; il ajoute que son style doit servir de modèle à ceux qui aspirent à la véritable éloquence. Son jugement a été confirmé par celui des critiques modernes. Rollin dit qu'on doit au moins placer saint Basile dans la première classe des orateurs, et le regarder comme un des plus habiles maîtres de l'eloquence.

Mais écoutons Photius, qui était si bon connaisseur en ce genre. « Quiconque », dit-il, *cod.* 141, « veut devenir un panégyriste ou un orateur accompli, n'aura besoin ni de Platon ni de Démosthène, s'il prend Basile pour modèle. Il n'y a point d'écrivain dont la diction soit plus pure, plus belle, plus énergique, ni qui pense avec plus de force et de solidité. Il réunit tout ce qu'il faut pour persuader, avec la douceur, la clarté et la précision. Son style, toujours naturel, coule avec la même facilité qu'un ruisseau qui sort de sa source ».

Semblable à Thucydide et à Démosthène, il pense beaucoup et sait lier ensemble les pensées qui se présentent en foule à son esprit. Il y a autant de clarté dans ses expressions que de vivacité et de justesse dans ses idées, que de brillant et de fécondité dans son imagination. En lui, la profondeur ne nuit point à l'harmonie des périodes. Il possède si bien l'art des transitions et celui de placer les figures à propos, qu'il le dispute en douceur à Platon et à Xénophon. Ce qui le rend surtout recommandable, c'est le talent de concevoir les choses sans confusion, de les présenter sous un jour convenable, de les animer, de leur communiquer une sorte de vie, de porter la lu-

1. Ep. XCIII, p. 186. — 2. Ep. CLV, p. 244. — 3. Ep. XCV, CLXXVI, CCXLIII, CCLII, CCLXXXII, etc.
4. *Hom. in Quadrag. Mart.*, p. 155; *Hom. in Barlaam Mart.*, p. 139, etc.
5. *In Ps.* XXXII, *Ep. canonic.* II, *can.* XXXIV, et *Reg. brev.*, c. 228.
6. Voir Pierre Diacre, *L. de Incarn.*, c. 8. — 7. *Liturgie orient.*, t. I, et le P. Le Brun, *Liturg.*, t. II.

mière dans ce qu'il y a de plus obscur, et d'imprimer dans l'esprit de ses lecteurs ces images vives qu'il s'était lui-même formées.

La meilleure édition que nous ayons des œuvres de saint Basile est celle que les Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur ont donnée à Paris. Les deux premiers volumes parurent en 1721 et 1722, par les soins de Dom Garnier. Dom Prudent Maran publia le troisième volume en 1730, et y joignit la Vie du saint Docteur.

Cette édition a été reproduite par MM. Gaume et par M. l'abbé Migne.

Pour l'histoire de cette Vie, nous avons suivi et le plus souvent reproduit Godescard, qui en a mieux mis en lumière que le Père Giry les principaux traits. — Voir les panégyriques et oraisons funèbres prononcées en son honneur par saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Nazianze, saint Amphiloque et saint Ephrem, qui tous l'avaient connu particulièrement, ainsi que les anciens historiens ecclésiastiques; Hermant, Tillemont, Cave, Jos. Asseman, *in Calend. univ. ad* 1 *jan.*, t. VI, p. 4; Fialon, *étude litt. sur S. Bas.*

LE VÉNÉRABLE RICHARD,

ABBÉ DE SAINT-VANNES DE VERDUN (1046).

Au nombre des saints dont Dieu se servit pour rétablir dans le nord de la France l'état monastique, que de longues guerres et surtout les invasions des Normands et des Hongrois avaient presque entièrement anéanti, il faut compter le bienheureux Richard, abbé de Saint-Vannes de Verdun.

Il naquit d'une illustre famille du royaume, et fit de brillantes études à Reims, dont les écoles jouissaient à cette époque d'une grande réputation. Richard y acquit la vertu et la science, et s'y fit admirer par les aimables qualités de son cœur. L'archevêque de Reims, voulant l'attacher à son église, le nomma chanoine et précenteur de sa métropole ; mais Richard sentait que Dieu l'appelait à un autre genre de vie et à une retraite plus entière du monde. Il était tout pénétré de cette idée, lorsqu'un jour le noble comte Frédéric, parent de l'empereur saint Henri, vint lui communiquer le dessein qu'il avait formé de quitter le siècle pour embrasser l'état religieux. Richard vit dans cette rencontre un avertissement du ciel. Il communiqua à son tour à Frédéric les sentiments dont son âme était remplie, et tous deux, le cœur plein de joie, se rendirent à l'abbaye de Saint-Vannes, à Verdun.

A la mort de l'irlandais Finden, qui gouvernait cette communauté, l'évêque de Verdun, Haimon, choisit Richard pour lui succéder. Le nouvel abbé ne tarda pas à se concilier le respect et l'affection des religieux par la sagesse et la fermeté qu'il déploya dans son administration. Il y avait dans ses manières comme un charme irrésistible, qui lui gagnait tous les cœurs ; aussi beaucoup lui avaient-ils donné le surnom de *Grâce de Dieu*, pour indiquer ce don particulier que le ciel lui avait départi. La réputation de l'humble abbé de Saint-Vannes devint telle que beaucoup de princes, de prélats et de nobles seigneurs, lui confiaient la direction ou la Réforme des monastères qui leur étaient soumis, ou qui se trouvaient dans leurs Etats. Sur la demande de Baudri, évêque de Liége, il entreprit la Réforme de l'abbaye de Lobbes qui, pour le temporel, dépendait de ce diocèse. Baudouin, comte de Flandre, lui soumit aussi, dans la même intention, les monastères de Saint-Amand, de Saint-Bertin, de Saint-Josse-sur-Mer, et plusieurs autres. Gérard Ier, évêque de Cambrai et d'Arras, qui avait pour Richard une affection toute particulière, lui confia la Réforme de celui de Saint-Vaast d'Arras, où le vénérable abbé eut à déployer toutes les ressources de son zèle et de sa prudence [1].

Cette œuvre importante du rétablissement de la discipline soulevait quelquefois des oppositions très-vives, et qui, sans être générales, n'en devenaient pas moins un obstacle au bien. Plus d'une fois même, la vie des saints réformateurs ne fut pas en sûreté dans ces asiles de la religion, où, à côté d'âmes pieuses, douces et pacifiques, on trouvait aussi des natures ardentes, des caractères inflexibles et souvent d'anciens hommes d'armes, à qui la violence n'était pas encore tout à fait étrangère. Richard rencontra, au monastère de Saint-Vaast d'Arras, un de ces religieux que la passion poussa à un attentat horrible et que le repentir conduisit ensuite à l'héroïsme de la vertu. Leduin, c'était son nom, ne supportait qu'avec un dépit mal dissimulé les changements apportés par le Bienheureux dans certaines pratiques contraires aux prescriptions de saint Benoit. Ce sentiment, nourri dans son cœur, y souleva une de ces tempêtes qui deviennent d'autant plus terribles,

1. On trouve le bienheureux Richard dans le catalogue des abbés de ces monastères ; il est le trentième dans celui de Saint-Amand, le vingt-huitième dans celui de Saint-Vaast d'Arras.

qu'elles surgissent dans une âme que la grâce enveloppe pour ainsi dire de toutes parts. Une nuit donc, pendant que la communauté était plongée dans le plus profond sommeil, Leduin, accompagné d'un autre religieux à qui il avait inspiré sa haine, se lève en silence, et, prenant un glaive qu'il cache sous sa robe, il se rend auprès de Richard, qui reposait sur sa couche. Le malheureux allait frapper, quand tout à coup son bras se roidit et refusa de servir sa vengeance. Malgré la fureur qui le transportait, Leduin comprit que le ciel prenait lui-même la défense de sa victime. Cette pensée le fit aussitôt rentrer en lui-même et jeta dans son âme le trouble et le remords. Quelques heures plus tard, tous les religieux arrivèrent au chœur pour chanter l'office. Leduin, malgré la fièvre violente qui l'avait saisi et les terreurs dont son âme était remplie, se rendit à sa place ordinaire, au milieu de ses frères. Il voyait à quelques pas de lui le vénérable abbé qu'il avait voulu assassiner, et sa présence réveillait en lui les remords les plus poignants. Le souvenir de Jésus-Christ, dont on rappelait ce jour-là même la douloureuse passion, contribuait encore à inspirer à l'âme du coupable des sentiments de tristesse et de repentir. Tout à coup, au moment où l'on chantait la prière : « Seigneur, ayez pitié de nous », Leduin, quittant sa place, vient se jeter aux pieds du vénérable Richard, et répète ces paroles avec l'accent le plus touchant : « Seigneur, ayez pitié de moi ». L'abbé le relève avec bonté, et, comme l'office finissait, il le prend à l'écart et lui demande ce que signifient cette douleur et ces pleurs qu'il répand en abondance. Leduin, prosterné de nouveau contre la terre qu'il frappait de son front en signe de repentir, était suffoqué par les sanglots et avait tous les membres violemment agités. Faisant un effort sur lui-même, il prend enfin la parole pour répondre à Richard, qui le presse de lui dire le sujet d'une semblable douleur. « Mon père », dit Leduin, « j'ai péché contre le ciel et contre vous : moi qui ne voulais plus être votre fils, je me suis fait votre persécuteur ». Tirant alors le glaive qu'il tenait caché sous ses habits : « Voilà », continue-t-il, « le glaive que j'ai levé cette nuit sur votre tête pour vous frapper ; mais le Seigneur vous a défendu. J'ai tiré l'épée contre vous ; mais Celui à qui appartient la force a arrêté mon bras ; il vous a délivré de la mort et m'a délivré en même temps du malheur de commettre un homicide. Pardonnez-moi donc, car je suis disposé à me convertir, à me rendre à vos avertissements et à me soumettre aux règles par vous établies : seulement pardonnez-moi l'offense dont je me suis rendu coupable envers vous et priez Dieu pour moi ». Le vénérable Richard reçut avec bonté le fils pénitent que la grâce ramenait à ses pieds. Il lui donna tous les témoignages de l'affection la plus sincère et l'assurance du pardon. Dès ce jour, Leduin devint le modèle de ses frères, et, dans la suite, il fut choisi pour remplir les fonctions d'abbé sous le vénérable Richard lui-même, que des affaires importantes appelaient souvent hors de sa communauté.

Après avoir travaillé longtemps et avec grand succès à sa mission, le Bienheureux se sentit inspiré du désir d'entreprendre le voyage de Jérusalem. Il y alla avec sept compagnons qu'il édifia par son esprit de pénitence et sa tendre piété. A son retour en France, il alla prêcher dans la Normandie la *Trêve de Dieu*, par laquelle on cherchait à mettre un terme aux guerres continuelles que se faisaient beaucoup de seigneurs. Cette dernière œuvre accomplie, le digne abbé rentra dans son monastère de Saint-Vannes, où, jusqu'à la fin de sa vie, il continua de donner à ses enfants spirituels les exemples de la perfection religieuse. Il mourut entre les bras de l'évêque de Verdun, le 14 juin 1046. Il fut enterré dans un caveau sous le maître-autel de l'église de son monastère, d'où il a été depuis transféré sous un tombeau de marbre.

L'abbé Destombes : *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras.*

SAINT LANDRY, CURÉ DE LANSLEVILLARD (XIe siècle).

Au nombre des religieux qui vinrent consoler et ramener à Dieu les malheureuses populations du diocèse de Maurienne, après l'expulsion des Sarrasins, était Landry. On ne sait rien ni de ses parents, ni de sa naissance, dont on ne connaît pas même la date. La tradition nous apprend seulement qu'il était né à Bonneval ou à Lanslevillard et que, dégoûté du monde, il s'était retiré à la Novalaise pour se consacrer au Seigneur, dans la prière, le travail et l'observance de la Règle de saint Benoît, que ce monastère avait adoptée depuis l'an 726.

Ses supérieurs, qui appréciaient son mérite, le chargèrent de desservir, avec l'aide d'un autre religieux, Lanslebourg, Bessans, Bonneval et Lanslevillard, où il fixa sa résidence. La tradition

nous montre saint Landry visitant fréquemment sa paroisse, pour consoler les affligés, terminer les différends, réconcilier les ennemis et recommander à tous, à l'exemple de saint Jean, de s'aimer les uns les autres. On ne sait pas combien de temps Landry exerça ce ministère aussi méritoire devant Dieu que fructueux pour les âmes ; on sait seulement qu'il aboutit au martyre.

Bonneval se composait, au temps de notre Saint, de deux hameaux : celui de l'Ecot, et celui de Faudant. Les habitants du dernier étaient, en grande partie, des Sarrasins qu'avaient attirés les mines découvertes dans les environs. Ils avaient acquis des richesses considérables ; mais en même temps le luxe, la fréquentation des infidèles, la privation de prêtres et de secours religieux pendant bien des années, avaient développé parmi les chrétiens de ce hameau le germe de tous les vices. Landry courut à la recherche de ces brebis égarées. Mais tous les efforts qu'il fit pour les ramener au bercail furent inutiles : il ne recueillit que de la haine, et enfin quelques-uns des plus endurcis, ne voulant plus supporter la fermeté tout évangélique de ses réprimandes, résolurent de se défaire de lui. Un jour que le Saint allait à l'Ecot, ils l'attendirent au passage, fondirent sur lui et le précipitèrent dans la rivière de l'Arc.

Le Seigneur avertit lui-même les habitants de Lanslevillard de la mort de leur pasteur bien-aimé. Tout à coup les cloches sonnent comme aux grandes fêtes. Ces sons inusités mettent la population en émoi. On court au clocher : mais on n'y trouve personne, et cependant les joyeuses volées continuent. Alors l'anxiété est à son comble : tout le peuple va à l'église attendre qu'il plaise à Dieu de faire connaître sa volonté. A peine y est-il assemblé, que la croix des processions, s'élevant à hauteur d'homme, s'avance vers la porte. Le prêtre qui dessert la paroisse avec saint Landry, la suit, revêtu du surplis et de l'étole, et le peuple l'accompagne, désireux de voir la fin d'un événement aussi merveilleux. La procession descend le chemin qui conduit à la rivière. Enfin la croix, que personne n'a portée, s'arrête près d'une caverne creusée sous un rocher que baignent les flots de l'Arc. On entre, et la première chose qu'on aperçoit, c'est le corps de saint Landry, la tête appuyée sur la main droite, appuyée elle-même sur une pierre ; de la main gauche il tient une palme. Après avoir vénéré le saint corps que le Seigneur confie à la piété filiale des habitants de Lanslevillard, on le met dans un linceul dont quatre personnes prennent les coins, et la procession reprend, au chant des hymnes, le chemin de l'église [1].

Le corps de saint Landry fut déposé dans la sacristie, où il resta jusqu'en 1765. Le 23 juillet 1764, Mgr Filippa de Martiniana, revenant d'une mission à laquelle il avait présidé lui-même à Bessans, scella la châsse dans laquelle les saintes reliques venaient d'être transportées, et permit de les exposer publiquement à la vénération des fidèles. M. Esprit Combet, curé de Lanslevillard, avait, malgré de fortes oppositions, fait ouvrir, du côté de l'Evangile, une chapelle pour les recevoir. Elle fut bénite le 19 mars 1765, sous le vocable de saint Joseph. Le 10 juin suivant, la châsse y fut solennellement placée sur l'autel, après avoir été portée en procession au lieu où le corps avait été trouvé et où l'on avait élevé, en l'honneur du Saint, un petit oratoire qui existe encore, à côté du chemin qui conduit à Bessans.

Pendant les mauvais jours de la Révolution, les saintes reliques eurent beaucoup à souffrir des profanations. Toutefois, Dieu ne permit pas qu'elles fussent perdues totalement. Ce qui en reste repose dans une magnifique châsse en bois doré, qui décore la chapelle de Saint-Joseph de Lanslevillard. La châsse a environ cinq pieds et demi de longueur sur trois pieds de largeur; des anges la surmontent, tenant une couronne.

Le corps de saint Landry est presque entier ; il n'y manque que quelques os, le bras droit, le crâne et la mâchoire supérieure, dont l'église de Lanslebourg a été enrichie, on ne sait à quelle époque. Mais les sceaux des reliquaires qui les renferment ayant été brisés, ces dernières reliques sont aujourd'hui privées d'authenticité.

Il y a encore dans l'église de Lanslevillard un petit reliquaire, en forme de bras, que l'on porte aux processions et dans lequel on a mis, en 1809, de la chair du bras gauche de saint Landry.

Rien de si touchant que la confiance que les habitants de la Haute-Maurienne ont toujours eue en saint Landry. Les prodiges qui amenèrent la découverte de son corps au XIe siècle étaient un témoignage suffisant de la gloire dont il jouissait dans le sein de Dieu. Aussi la paroisse de Lanslevillard l'honora-t-elle tout aussitôt comme un Saint et comme son protecteur naturel.

La fête de saint Landry se célébrait, avant la révolution, le 10 juin. Son origine devait remonter à plusieurs siècles, car on ne trouve aucun vestige de son institution. On exposait sur le maître-autel le reliquaire, qui contient de la chair du bras de saint Landry ; on chantait ensuite le

1. Tous ces faits furent représentés sur deux plaques d'airain que l'on plaça de chaque côté du maître-autel. Elles furent vendues, au XVIIIe siècle, par le conseil communal, qui, avec le prix qu'il en retira, acheta les trois lampes qui sont dans le chœur de l'église.

Veni Creator et l'*Iste Confessor*, et l'on se rendait en procession à la chapelle de Saint-Joseph. Là, le curé, après avoir chanté l'oraison du Saint, bénissait le peuple avec le reliquaire, et l'on rentrait à l'église au chant de l'hymne ambroisienne. A l'autel de Saint-Joseph, le curé bénissait une seconde fois le peuple avec le reliquaire, et la cérémonie se terminait par la célébration du saint sacrifice et la bénédiction du Saint-Sacrement.

Cette fête, interrompue depuis 1793, a été rétablie en 1847, par Mgr Vibert, et fixée au 14 juin.

Nous avons abrégé ce que nous venons de dire de saint Landry de la notice détaillée qu'on peut lire dans l'*Histoire hagiologique du diocèse de Maurienne*, par l'abbé Truchct, curé de Saint-Jean-d'Arves.

XVe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

Dans la Lucanie, près de la rivière du Silaro, le triomphe des saints martyrs VITE, ou VIT ou GUY, MODESTE et CRESCENCE [1], qui, de la Sicile, furent amenés dans cette province sous l'empereur Dioclétien, et, après avoir enduré courageusement, par le secours divin, la chaudière de plomb bouillant, les bêtes féroces et les chevalets, achevèrent le cours de leur glorieux combat. Vers 303. — A Dorostore, en Mysie, saint Hesyque, soldat, qui fut arrêté avec le bienheureux Jules, et martyrisé après lui sous le juge Maxime. IIIe s. — A Cordoue, en Espagne, sainte Bénilde, martyre. 853. — A Zéphyre, en Cilicie, saint Dulas, martyr, qui fut battu de verges pour le nom de Jésus-Christ, sous le président Maxime, étendu sur un gril arrosé d'huile bouillante, passa par beaucoup d'autres tortures, et, victorieux, reçut la palme du martyre. 304. — A Palmyre, en Syrie, les saintes martyres Lybie et Léonide, sœurs, et Eutropie, jeune fille de douze ans, qui parvinrent à la palme du martyre par divers tourments. — A Valenciennes, le décès de saint LANDELIN, abbé [2]. 686. — A Clermont, en Auvergne, saint ABRAHAM, confesseur, illustre par sa sainteté et par ses miracles. 472. — En Valais, sur le mont Jou, saint BERNARD DE MENTHON, confesseur. 1008. — A Venise, le bienheureux Grégoire-Louis Barbadigo [3]. 1697.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Lyon et de Paris, saint Ferréol, prêtre, et saint Ferjeux, diacre, martyrs, dont saint Grégoire de Tours loue la constance [4]. 211. — A Espalion, sur le Lot, en Rouergue, saint HILARIAN, massacré par des impies. VIIIe s. — A Séez, saint LOTHAIRE ou LOYER, évêque, qui fut tiré d'un ermitage pour être placé sur ce siége épiscopal avant saint Godegrand, frère de sainte Opportune. 756. — Dans l'ancien diocèse de Léon, aujourd'hui diocèse de Quimper, saint Vouga ou Vio, évêque, qui quitta son siége d'Armagh, en Irlande, pour vivre solitaire dans les déserts de notre Bretagne. Au siècle dernier, on montrait encore, dans la chapelle de Saint-Vio, dans la paroisse de Tréguennec (diocèse de Quimper), une partie des reliques de notre Saint, ainsi qu'un missel qu'on prétendait lui avoir servi. Les églises dédiées en son honneur prouvent qu'on lui a toujours rendu un culte public en Bretagne. 585. — A Soissons, saint Rufin et saint Valère,

1. Les diocèses de Mayence, de Naples, de Montpellier et de Nevers en font un office particulier en ce jour; ceux de Cologne, de Viviers, de Limoges et de Lyon, une simple mémoire.

2. Les diocèses de Cambrai et d'Arras en font un office particulier sous ce jour.

3. Il naquit à Venise en 1626, fut sacré évêque de Bergame en 1657, créé cardinal trois ans après par Alexandre VII, et transféré en 1664 à l'évêché de Padoue. Cette ville lui fut redevable de l'établissement de son séminaire qui fait encore aujourd'hui l'ornement, non-seulement de l'Etat de Venise, mais encore de l'Italie et de toute la chrétienté. Il y plaça des professeurs habiles dans la théologie et les langues étrangères, y forma une bibliothèque des meilleurs livres en chaque genre, et y fonda une imprimerie pour l'usage de cette bibliothèque. Sa mort fut édifiante comme sa vie avait été sainte. Divers miracles opérés par son intercession ayant été prouvés, Clément XIII publia la bulle de sa béatification le 18 février 1761.

4. Voir au jour suivant.

martyrs, nommés hier. Vers 304. — A Beauvais, saint CONSTANTIN, évêque de cette ville et confesseur. Vers 700. — A Montbrison, au diocèse de Lyon, le décès de saint Albrique ou Aldrique, évêque d'Autun. On rapporte que, s'étant rendu à Montbrison pour le synode provincial, il tomba malade dans cette ville et y fut enterré dans l'église de Saint-André. On y conserve la chaussure et la ceinture du saint évêque, et cette dernière relique a déjà guéri miraculeusement plus d'un malade. — A Pibrac, diocèse de Toulouse, sainte GERMAINE COUSIN. Vers 1601. — A Limoges, saint SAUMAY ou PSALMODE, solitaire, qui guérit miraculeusement la fille du duc d'Aquitaine d'une morsure de vipère. 589. — A Viviers, saint Mélan, évêque de ce siége, apôtre du Vivarais et confesseur [1]. VIe s. — A Nogent-le-Roi, en Bassigny, la vénérable Jeanne Mance, vierge. Elle se dévoua au soulagement des malades et parcourut, dans cette intention, le Canada pour y créer des établissements hospitaliers, et fonda l'Hôtel-Dieu de Montréal (Bas-Canada). Elle y mourut en odeur de sainteté, et fut inhumée dans l'église de cette maison. 1673.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — Dans le Valais, au Mont-Jou, saint Bernard, qui fonda en ce lieu un monastère des Chanoines réguliers, dont il avait embrassé l'Ordre dans la ville d'Aoste ; il mourut à Novare, au monastère de Saint-Laurent, et il y fut enseveli ; mais son chef fut porté au mont Saint-Bernard. 1008.

Martyrologe des Prémontrés. — Saint Isfrid ou Isfroi, qui, de prieur du monastère de Jérichow, devint évêque de Ratzbourg, et s'envola au ciel, illustre par le zèle qu'il mit à confirmer les Vandales dans la foi, et, entre autres miracles, par la guérison d'un aveugle. 1204.

Martyrologe des Bénédictins, des Camaldules et de Vallombreuse. — Saint Jean de Saint-Facond.

Martyrologe des Cisterciens. — A la Cambre, en Brabant, au monastère de Sainte-Marie, de l'Ordre de Cîteaux, sainte Aliz de Scarembec, vierge d'une sainteté extraordinaire, qui éclata par de grands miracles. Elle émigra vers son époux céleste le 11 de ce mois.

Martyrologe des Franciscains. — Saint Jean de Saint-Facond.

Martyrologe des Carmes. — Saint Basile, évêque.

Martyrologe des Hiéronymites. — A Rome, au mont Janicule, saint Nicolas, de Forca-Palena, dans le diocèse de Sulmone, propagateur de l'Ordre de Saint-Jérôme, de la congrégation de Saint-Pierre de Gamba-Curta, de Pise, et fondateur du monastère de Saint-Onuphre, de Rome, de Sainte-Marie-de-Grâces, à Naples, lequel, après de longs pèlerinages et de nombreuses afflictions corporelles, rendit son âme à Dieu le 29 septembre. Son corps repose sous le maître-autel de l'église de Saint-Onuphre, où il est entouré d'une grande vénération. Clément XIV a confirmé, en 1774, le culte qu'on lui rendait de temps immémorial. 1449.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au diocèse de Cologne, sainte Marguerite, reine d'Ecosse, mentionnée au 10 juin par le martyrologe romain. — A Alexandrie d'Egypte, saint Cerdon, quatrième évêque de cette ville. An 110. — Dans l'ancienne ville de Barbarie, en Mauritanie, les saints Gaïen, Jovien, Philippe, martyrs, mentionnés par le martyrologe de saint Jérôme. — En Lucanie, les saints Nivite, Candide, Cantien, Cantianille, Prote, Chrysogone, Antéon, Quintien, Théodule, Joconde, Silvius, martyrs, indiqués par le même. — A Aquilée, les saints Clément, Prodite et quatre de leurs compagnons, martyrs, cités au martyrologe de saint Jérôme. — A Constantinople, les saints Mucius, Mégétias, Mingin, martyrs. — En Abyssinie, saint Timothée, martyr, et sainte More, son épouse. IIIe s. — Chez les Grecs, saint Nerse et sainte Vetula, martyrs ; et les saints Fortuné, Achaïque, Stéphanas, appelés apôtres, c'est-à-dire confesseurs de la foi. — A Naples, saint Fortunat, neuvième évêque de cette ville. Son corps fut enseveli d'abord au-delà des murs de la ville, dans une église dédiée sous son vocable ; dans la suite on le transféra en l'église Saint-Etienne de Naples. Il repose actuellement dans l'église de Saint-Euphèbe, de la même ville, enfermé dans une châsse de plomb avec celui de saint Maxime, autre évêque du même siége. Vers l'an 350. — En Egypte, saint Orsise, abbé, second successeur de saint Pacôme dans son monastère de Tabenne, dans la haute Thébaïde. Il continua glorieusement l'œuvre si bien commencée par saint Pacôme, gouvernant avec sagesse les nombreux monastères de la dépendance de celui de Tabenne et en fondant de nouveaux. Il eut de grandes relations avec saint Athanase d'Alexandrie, à qui il avait été recommandé par le grand saint Antoine, le plus célèbre des solitaires de la Thébaïde. On l'appelle quelquefois Orcèse, Orsièse et Orièse. Vers l'an 380. — A Winchester, en Angleterre, sainte Edburge, fille du roi Edouard Ier,

1. Ce prélat vénérable est connu par les larges libéralités qu'il fit à son église et par les actes du cinquième concile d'Orléans, célébré en 549. Entre autres biens, il donna à son église le monastère de Chassiers qu'il avait fondé et doté.

Vers l'an 960. — A Oviédo, en Espagne, le bienheureux Pierre, surnommé *le père des malheureux*, de l'Ordre des Frères Mineurs. Il fonda le premier monastère de son Ordre à Oviédo, où il mourut après avoir longtemps édifié tous ceux qui eurent quelque rapport avec lui. Les habitants d'Oviédo entourent son tombeau d'un culte tout particulier[1]. 1216. — A Sainte-Marie d'Aspre, dans la Basilicate, en Italie, le bienheureux Ange de Cingoli, second supérieur de l'Ordre des Clarins, institut qui porta d'abord le nom d'Ermites-Célestins, et qui était soumis aux ordinaires sous la Règle de Saint-François. Il mena une vie tout angélique et de nombreux miracles illustrèrent son tombeau[2]. 1337. — A Kiew, en Russie, saint Jonas, archevêque de ce siége, et thaumaturge. 1470.

SAINTS VITE, MODESTE & CRESCENCE, MARTYRS

Vers 303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs : Dioclétien et Maximien.

Ipsa mors martyrum præmium vitæ est.
Les martyrs trouvent dans leur mort la récompense de leur vie,
S. Ambr., *Orat. de fide resurr.*

Vite, appelé aussi Vit ou Guy, était d'une illustre famille de Sicile, et fils d'un seigneur nommé Hylas, que ses emplois et ses richesses faisaient beaucoup honorer dans le pays. Cet homme était païen et extrêmement adonné au culte des faux dieux ; mais Vite eut le bonheur d'avoir pour gouverneur un chrétien nommé Modeste, et pour nourrice une femme chrétienne, nommée Crescence, qui l'élevèrent dans une juste aversion des idoles, et dans un amour sincère et ardent pour Jésus-Christ. Il fut baptisé à l'insu de son père ; et, comme il était prévenu d'une grâce extraordinaire, il brilla parmi les infidèles par des actions héroïques et par le zèle avec lequel il gagnait des âmes à Dieu ; il reçut aussi le don des miracles ; et, par ses prières, les aveugles recouvraient la vue, les malades la santé, et les possédés étaient délivrés de la tyrannie du démon.

Vite n'avait encore que douze ans lorsque Valérien vint en Sicile, de la part de l'empereur Dioclétien, moins comme préfet et gouverneur que comme persécuteur des chrétiens et bourreau. Parmi ceux qu'on lui dénonça fut Vite, qui, tout petit qu'il était, ne laissait pas d'être considéré par les idolâtres comme le plus fort et le plus dangereux de leurs ennemis. Valérien fit venir Hylas, son père, et lui dit qu'ayant appris que son fils était de la secte des chrétiens, il avait droit de le faire arrêter et de le punir selon les lois impériales ; mais qu'en sa considération il voulait bien surseoir cette poursuite, dans l'espérance que son père le remettrait en son devoir ; Hylas devait donc employer toute son autorité paternelle, et même quelque chose de plus, pour lui faire quitter le culte de Jésus-Christ et l'amener au culte des dieux, qui était la religion de l'empire. Hylas promit de le faire ; et, en effet, étant retourné chez lui, il employa toutes sortes de moyens pour gagner, ou, pour mieux dire, pour séduire ce bienheureux enfant. Il l'embrassa, lui baigna les joues de ses larmes, lui remontra que, s'il ne se rendait aux volontés de l'empereur, il allait perdre en un instant, non-seulement tous les grands biens qu'il lui avait acquis et dont il était l'unique héritier, mais aussi l'honneur et la vie ; qu'il allait diffamer sa famille et

1. Voir notre *Palmier séraphique.*
2. Voir sa vie dans notre *Palmier Séraphique,* au 15 juin.

laisser son père dans une amertume et un chagrin qui le conduiraient bientôt au tombeau ; enfin, il tâcha de lui inspirer du mépris pour une religion dans laquelle on adorait un crucifié, un homme mort ignominieusement sur un gibet ; mais tous ces artifices ne firent point d'impression sur le cœur invincible de Vite ; au contraire, comme il était fort bien instruit de la sainteté de nos mystères et de l'extravagance du culte des dieux, il en parla divinement à son père, et lui donna de puissantes raisons pour l'obliger à suivre son exemple ; lui protestant, au reste, que ni promesses, ni menaces, ni pertes de biens, ni tourments, quelque cruels qu'ils pussent être, ni la mort même, ne pourraient jamais le séparer de la charité de Jésus-Christ.

Valérien fut averti du mauvais succès d'Hylas auprès de Vite ; apprenant, d'ailleurs, que cet enfant continuait de faire des prodiges qui propageaient le christianisme, il le fit arrêter et commanda qu'on l'amenât devant son tribunal. Il lui demanda pourquoi, n'étant encore qu'un enfant, il résistait aux volontés de son père et ne se soumettait pas aux lois des empereurs, et s'il ne savait pas bien que lui, Valérien, avait ordre de châtier rudement ces sortes d'opiniâtres et même de les faire mourir. L'enfant répondit « qu'il ne désobéissait aux empereurs et à son père que pour obéir à Dieu, qui était son souverain seigneur et son premier père ; quant aux châtiments, il les endurerait très-volontiers pour ne pas adorer des démons, qui sont les ennemis jurés des hommes ». Hylas, qui était présent, jeta des cris de douleur et dit « qu'il était bien malheureux d'avoir un fils assez insensé pour se perdre lui-même par son opiniâtreté ». Mais Vite répondit que « bien loin de se perdre, il travaillait à son salut en restant fidèle à celui qui, lui ayant donné la vie, lui donnerait aussi la gloire immortelle ». Le préfet, perdant patience, commanda qu'on lui donnât des coups de bâton ; ce qui fut exécuté, mais sans que le martyr perdît rien de son courage et de sa résolution. Le préfet ajouta : « Qu'on le dépouille et qu'on le fouette comme il le mérite ! » Les bourreaux se mirent en état d'obéir ; mais leurs bras perdirent leur force et devinrent desséchés ; il en arriva de même à la main de Valérien, qu'il avait étendue pour prononcer cette sentence. Alors ce juge s'écria que « cet enfant était un magicien et qu'il savait user de sortiléges » ; mais le Saint répondit « qu'il n'était point magicien, et qu'il n'avait jamais appris d'autre sortilége que de louer et bénir Jésus-Christ, qui est le maître tout-puissant de toutes les créatures ». Il guérit ensuite ses propres persécuteurs, pour faire voir que l'esprit de Jésus-Christ est un esprit de simplicité et de douceur, et que ses véritables disciples n'ont que de l'amour pour tous leurs ennemis.

Valérien, touché de ce miracle, rendit Vite à son père, avec ordre de ne rien épargner pour lui faire changer de sentiment. Le père, s'imaginant que le meilleur moyen était de le plonger dans les délices, tâcha d'amollir son cœur par mille caresses ; le nourrit plus délicatement qu'à l'ordinaire ; l'environna de fêtes, de danses, le confia à de jeunes servantes chargées de le corrompre. Mais le saint enfant, au milieu de tous ces piéges, ne faisait autre chose que gémir et soupirer ; et, ayant perpétuellement les yeux baignés de larmes et le cœur élevé vers le ciel, il disait à Dieu : « Seigneur, ne méprisez pas et n'abandonnez pas un cœur contrit et humilié ». On lui disposa aussi une chambre magnifique, et dont l'ameublement était relevé de broderies d'or et de pierres précieuses, et on l'obligea d'y loger ; mais à peine y eut-il fait sa prière, qu'une lumière céleste et un parfum délicieux la remplit et qu'il y parut douze pierres d'une couleur et d'un éclat merveilleux. Les domestiques furent témoins de ce prodige, et ils s'écrièrent

d'admiration, que, dans leurs temples mêmes, il ne s'était jamais rien vu de semblable. Hylas accourut pour voir ce qui se passait dans la chambre de son fils, et il y vit douze anges d'une splendeur et d'une beauté indicibles ; mais à peine les eut-il vus qu'il se trouva aveugle et qu'il sentit une douleur insupportable aux yeux. Il alla sur-le-champ chercher un remède dans le temple de Jupiter ; mais ce fut sans aucun résultat ; il lui fallut s'humilier devant son fils, et le prier de lui rendre la vue, que sa curiosité et son incrédulité lui avaient ôtée. Vite connut bien qu'un si grand bienfait ne le convertirait pas ; néanmoins, pour faire voir la puissance infinie de Jésus-Christ et pour gagner une partie des assistants à la foi, il lui mit la main sur les yeux, et, ayant fait cette prière : « Seigneur, qui avez donné la vue à un homme qui était aveugle de naissance, donnez-la aussi à mon père, afin que vos ennemis soient confondus, et que ceux qui confessent votre nom soient comblés de joie », il le guérit parfaitement, apaisant toutes ses douleurs et lui rendant la faculté de voir.

Ce miracle n'empêcha pas ce père dénaturé, qui craignait de perdre sa fortune en irritant l'esprit du préfet, de tourmenter son fils et de former le dessein de le faire mourir. Mais un ange apparut à Modeste, gouverneur de Vite, et lui ordonna, de la part de Dieu, de le prendre avec lui et de l'emmener en Italie ; ils montèrent donc sur mer, accompagnés de Crescence, et arrivèrent, sous la conduite de cet esprit bienheureux, au royaume de Naples, au bord du fleuve Silaro. Un aigle les y nourrit quelque temps, pendant lequel ils s'occupèrent à louer Dieu et à le remercier de l'abondance de ses grâces ; mais comme Vite fit de grands miracles, et que les possédés publièrent partout sa venue, il fut bientôt reconnu, et on s'empressa de le venir voir et de lui amener des malades pour être guéris.

Il arriva en ce temps-là que le fils de Dioclétien, ce grand persécuteur des chrétiens, fut possédé d'un démon qui le tourmentait cruellement. Ce prince employa toutes sortes de superstitions pour sa délivrance ; mais le démon répondit toujours insolemment qu'il ne sortirait pas avant que Vite, qui était en Lucanie, vînt le chasser. L'empereur fit donc chercher Vite de tous côtés ; on le trouva enfin, on l'amena à Rome avec Modeste et Crescence, et on le fit entrer dans le palais. Dioclétien lui demanda s'il pouvait guérir le jeune prince. Il lui répondit : « Qu'il ne le pouvait pas, mais que Jésus-Christ, qui est un Dieu tout-puissant, le pouvait par son moyen ». Dioclétien le supplia d'employer tout ce qu'il avait de crédit auprès de ce Dieu. Vite s'approcha du possédé, et, lui mettant les mains sur la tête, il parla au démon, au nom de Jésus-Christ, avec une force et une autorité si grandes, qu'il le contraignit de sortir : cela se fit avec un bruit horrible, et beaucoup d'idolâtres, qui avaient insulté les saints Martyrs, furent frappés de mort.

Dioclétien, loin de reconnaître la puissance de Jésus-Christ qui venait de délivrer son fils, n'épargna rien pour corrompre le jeune Vite et le détacher du christianisme. Il lui offrit pour cela sa faveur et son amitié, un logement dans son palais, une place à sa table, une grande partie de ses trésors et même une portion de son empire. Mais l'admirable Serviteur de Dieu lui répondit généreusement « que ce qu'il lui offrait n'était rien en comparaison de ce qu'il lui voulait ôter ; que Jésus-Christ était un trésor incomparable qu'il ne quitterait pas pour tous les empires du monde ; que, le possédant lui seul, il possédait toutes choses, et qu'ainsi il n'avait pas à délibérer sur ses propositions ». L'empereur lui dit qu'il parlait en enfant ; mais que, s'il méprisait ses faveurs, il lui ferait souffrir des tourments si

terribles et si inouïs, qu'il y succomberait enfin. « Je parle en serviteur du vrai Dieu », répondit Vite ; « mais sachez que les supplices ne me font point peur, et que je les attends au contraire avec impatience, pour endurer quelque chose pour mon Maître ». Sur cette réponse, cet empereur ingrat et infidèle commanda que Vite, avec les deux personnages qui l'accompagnaient, fussent jetés dans un cachot et chargés chacun d'une chaîne du poids de quatre-vingts livres, sans qu'il fût permis à personne de les visiter ni de leur donner aucun soulagement. Cet ordre fut exécuté ; mais les saints Martyrs, qui étaient dépouillés du secours des hommes, furent visités par les anges et par Jésus-Christ même, qui remplit leur prison d'une lumière et d'une odeur toutes célestes ; puis il anima saint Vite en lui disant : « Courage, Vite, mon fils, persévère constamment dans la fidélité à mon service ; je serai avec toi jusqu'à la fin de tes combats ».

Dioclétien ayant appris que le cachot était devenu pour les Martyrs un lieu de délices, les en fit tirer et fit jeter ensuite saint Vite dans un four embrasé où il avait fait mettre de la poix-résine et du plomb fondu. Mais le Saint ayant fait le signe de la croix et invoqué Celui qui conserva les trois enfants au milieu de la fournaise de Babylone, y demeura sans aucun mal et en sortit sans que la violence du feu eût grillé un seul de ses cheveux ; il semblait, au contraire, qu'il eût acquis dans ce fourneau une nouvelle beauté ; il dit à Dioclétien : « Est-il possible, misérable, que tu ne reconnaisses pas ton aveuglement, et que tant de prodiges ne te convainquent pas de la puissance souveraine et infinie du Dieu des chrétiens ? » Mais ce Pharaon, plus endurci que jamais, fit exposer le martyr à un lion terrible dont le rugissement seul épouvantait toute l'assemblée ; le lion, au lieu de se jeter sur le Martyr et de le dévorer, vint doucement le flatter et lui lécher les pieds : ce qui fut cause de la conversion d'un grand nombre d'idolâtres.

L'empereur, attribuant ce nouveau miracle à l'art magique, dans lequel il se persuadait que les chrétiens étaient fort savants, fit étendre saint Vite avec saint Modeste et sainte Crescence, sur le chevalet, et, par la violence des supplices, leurs os furent déboîtés, leurs nerfs rompus, et leurs corps tellement déchirés qu'on voyait jusqu'à leurs entrailles. Le temps était fort beau et le ciel serein ; mais saint Vite ayant fait sa prière au milieu de ses tourments, l'air se troubla en un instant, le tonnerre commença à gronder d'une manière épouvantable, et ce bruit, joint à une infinité d'éclairs, remplit tout l'amphithéâtre d'une horrible frayeur. La foudre tomba ensuite sur les temples des idoles, qui écrasèrent par leurs ruines beaucoup de païens. L'empereur même s'enfuit plein de confusion et de dépit de se voir vaincu par un jeune enfant.

Alors un ange descendit du ciel, détacha les Martyrs du chevalet, les rétablit en santé et les ramena miraculeusement de Rome au bord du fleuve Silaro, d'où Dioclétien les avait fait venir. Lorsqu'ils y furent arrivés, saint Vite fit sa prière à Dieu et lui demanda qu'après les avoir rendus, par sa grâce, victorieux de tant de tourments, il daignât retirer leurs âmes des dangers de ce monde, pour aller jouir de lui dans l'éternité. Sa prière fut exaucée, et une voix du ciel apprit aux saints Martyrs que le temps de leur récompense était venu. Ils en rendirent leurs actions de grâces à Dieu ; et lorsque le même saint Vite eut supplié ceux qui étaient présents de les enterrer en ce lieu, et les eut assurés qu'on obtiendrait par son intercession et par celle de ses bienheureux associés, tout ce qu'on demanderait à Dieu pour son salut, ils envoyèrent leurs âmes au ciel chargées de mérites et de gloire ; ce qui arriva le 15 juin de l'an 303, ou environ.

On représente saint Vite dans une chaudière pleine de résine, de poix ou de plomb fondu; il est souvent accompagné de sa nourrice, sainte Crescence, et de saint Modeste, son père nourricier, qui partagèrent avec lui ce supplice, mais ne moururent que sur le chevalet. — En Italie, on le trouve représenté çà et là tenant un chien en laisse, peut-être pour exprimer la fidélité touchante de ses gouverneurs qui se livrèrent au martyre pour sauver de l'apostasie leur nourrisson qu'un père idolâtre entourait de séductions sataniques. — Les Allemands ont coutume de peindre saint Vite avec un coq, peut-être à cause de leur usage d'invoquer ce jeune martyr contre le sommeil trop prolongé et la léthargie et pour obtenir de se réveiller exactement à une heure fixe. — Enfin on le trouve représenté ayant à ses côtés des lions et autres animaux farouches pour rappeler qu'il fut exposé aux bêtes.

Saint Vite est le patron des comédiens et des danseurs, par allusion, sans doute, à l'affection connue en médecine sous le nom de *Danse de saint Gui*. — On l'invoque contre la chorée et le sommeil trop prolongé, peut-être parce qu'il souffrit le martyre *de bonne heure*, et étant encore enfant. — On l'invoque aussi, et nous avons dit pourquoi, pour les chiens et contre la rage.

CULTE ET RELIQUES.

Les corps de nos saints Martyrs furent inhumés par les fidèles en un endroit nommé Mariano. Depuis, celui de saint Vite fut transporté à Rome, et de là il fut apporté à Saint-Denis, en France, par l'abbé Fulrade, sous le règne de Pépin, père de Charlemagne. Mais, plusieurs années après, la foi ayant été portée en Saxe, et l'Ordre de Saint-Benoît y ayant fondé un célèbre monastère, appelé la Nouvelle-Corbie, Warin, qui en était abbé, supplia Hilduin, abbé de Saint-Denis, de lui donner ce précieux trésor pour en enrichir son église; ce qu'il fit, du consentement du roi et empereur Louis le Débonnaire. Ainsi, l'an 836, les reliques de saint Vite furent transportées avec beaucoup de solennité à la Nouvelle-Corbie, qu'on appelle Corwey, en Saxe, sur le Weser, entre la Westphalie et le duché de Brunswick. Cette translation se fit avec une pompe si solennelle, qu'il ne s'était encore rien vu de semblable en ce genre. Ce ne fut qu'une procession de prêtres, de moines, de peuples en foule, depuis Saint-Denis jusqu'à Corwey, le long d'un chemin de près de cent cinquante lieues. Ses reliques faisaient beaucoup de miracles à Saint-Denis; mais celui qui a écrit l'histoire de cette translation, dit qu'elles en firent plus de quatre cents dans les vingt stations de ce voyage, et qu'elles apportèrent avec elles l'abondance et le bonheur en ce pays. Saint Venceslas, duc de Bohême, en obtint quelques ossements pour Prague, ville capitale de son Etat.

Les trois saints martyrs sont patrons de Ligny-sur-Canche, au diocèse d'Arras. Des reliques de saint Vite sont conservées à Saint-Paul et aux Ursulines d'Abbeville, au Carmel d'Amiens.

Ces actes sont tirés d'un ancien manuscrit que Surius nous a donné. Baronius parle aussi de saint Vite, de saint Modeste et de sainte Crescence, tant en ses *Annales* qu'en son Martyrologe.

SAINT CONSTANTIN, ÉVÊQUE DE BEAUVAIS

700. — Pape : Sergius Ier. — Roi de France : Childebert III.

Utile et salutare est cum se episcopus fratribus præbet imitandum.

C'est une chose utile et salutaire que l'évêque puisse se donner pour modèle à ses frères.

S. Cyprien, *Epist.* IV.

Constantin descendait de la noble famille des comtes de Bulles, en Beauvaisis. Il fut élevé à la célèbre école du Palais, qui a donné à nos rois d'ha-

biles ministres, à l'Etat des guerriers intrépides, et à l'Eglise des Pontifes, des prêtres, des religieux, souvent aussi remarquables par leurs vertus que par leur science. Au nombre de ses condisciples, nous voyons saint Philibert, le futur fondateur de Jumiéges et saint Amalbert, avec lesquels il vécut dans une louable émulation de piété et d'étude.

Le Saint renonça, jeune encore, aux honneurs qui l'attendaient dans le monde. La reine Bathilde et saint Ouen, son ministre, lui voyant des dispositions pour la vie religieuse, contribuèrent beaucoup, par leurs conseils, à la résolution qu'il prit de se retirer dans un monastère. Philibert l'y avait déjà précédé, et guidait vers le ciel une sainte et nombreuse phalange de religieux. Jumiéges, fondé et gouverné par ce pieux abbé, comptait neuf cents moines et quinze cents frères convers [1]. Constantin alla augmenter le nombre de ces fidèles serviteurs de Jésus-Christ. Il ne se fut pas plus tôt consacré à Dieu dans l'abbaye de Jumiéges, qu'il mit généreusement la main à l'œuvre de sa sanctification. En même temps qu'il ornait son esprit par l'étude des saintes Lettres, il se formait à l'humilité, à l'abnégation et à la patience. Pour empêcher son corps de devenir un instrument de péché, il le soumettait au jeûne et à de rudes pénitences. Il ne croyait pas déroger à la noblesse de son extraction, en travaillant de ses propres mains, comme le plus humble de ses frères.

Elevé au sacerdoce, Constantin, accompagné de quelques religieux de Jumiéges, sortit souvent de son abbaye pour aller évangéliser les populations voisines. Dans ses courses apostoliques, il n'oublia pas de visiter le Beauvaisis, où il possédait de riches domaines. Partout où il fit entendre sa voix, il se concilia le respect et l'admiration des peuples, et réveilla dans les cœurs l'amour de la loi de Dieu. Jamais il ne s'éloigna du diocèse de Beauvais sans laisser aux pauvres, aux églises et aux monastères, des marques de sa généreuse libéralité. La ville de Beauvais trouva bientôt l'occasion de montrer au zélé et charitable religieux, en même temps que sa reconnaissance, la haute estime qu'elle avait pour son savoir et ses vertus. Clément, son évêque, étant mort, elle eut Constantin pour son successeur, après le jeûne et les prières usitées alors en pareille circonstance.

Constantin, redoutant la responsabilité attachée à la dignité qui lui était offerte, opposa une vive résistance aux vœux des Beauvaisiens. L'obéissance seule put avoir raison de son refus. Convaincu par ses supérieurs que son élévation était l'œuvre de Dieu, il consentit enfin à recevoir l'onction épiscopale. Suivant la jurisprudence ecclésiastique de cette époque, ayant fait agréger son élection par le roi, il fut sacré dans l'assemblée des évêques de la province [2].

Le nouvel évêque arriva au milieu de son troupeau avec la résolution de lui sacrifier ses biens, ses forces et sa vie même, s'il le fallait. Il se montra le débiteur de tous, réservant toutefois une plus large part, dans sa sollicitude, aux petits, aux ignorants et aux affligés. Son zèle, béni du Seigneur, contribua au retour d'un grand nombre de pécheurs et à la persévérance des justes. Persuadé que les prières et les mérites des âmes pieuses

1. L'abbaye de Jumiéges fut fondée, en 655, par saint Philibert, à l'ouest, et à cinq lieues environ de la ville de Rouen, dans une presqu'île formée par la Seine. Elle était de l'Ordre de Saint-Benoît. Elle subit, à la Révolution, le sort des autres maisons religieuses.

2. Avant l'élection de Constantin, un évêque de la province avait fait publier le vingt-cinquième canon du concile de Reims de l'année 625, conçu en ces termes : « On n'élira pour évêque d'une ville qu'une personne qui soit du pays, et l'élection se fera par le suffrage de tout le peuple, du consentement des évêques de la province. Si quelqu'un est élu à l'épiscopat par une autre voie, qu'il soit déposé et que ceux qui l'auront ordonné, soient suspendus trois ans des fonctions de leur ministère ». (*Dict. univ. des Conciles*, par M. Peltier, II, 485.)

désarment le courroux du ciel et attirent sur les hommes les divines miséricordes, il fonda de nouveaux monastères, dota les anciens et travailla à maintenir dans tous une sage discipline. Les abbayes de Précis-sur-Oise et de Tussonval [1] furent érigées par ses soins ; celles de Saint-Lucien et de Saint-Denis virent leur prospérité augmentée et affermie par ses dons et par la constance qu'il mit à défendre leurs droits [2]; tandis que, sous sa paternelle surveillance, les communautés de l'Oratoire et de Saint-Germer observaient leurs Règles avec une édifiante ponctualité.

Constantin jouit d'un grand crédit auprès des rois Thierry Ier, Clovis III et Childebert III. Il siégea plusieurs fois dans les solennelles assemblées de ces princes, et y défendit les intérêts de la religion et de l'Eglise avec une indépendance aussi ferme que respectueuse. Indifférent, pour lui-même, aux honneurs et aux biens de ce monde. il faisait tourner au profit des couvents et des pauvres l'ascendant que ses vertus lui donnaient sur le cœur des puissants de la terre. Il donna souvent des preuves de sa tendre dévotion envers les Saints, dont le culte est si propre à ramener et à soutenir la foi des chrétiens; on le vit honorer de sa présence la solennelle translation des reliques du bienheureux martyr Firmin, dans la cathédrale d'Amiens. Le nom de ce glorieux apôtre rappelait d'ailleurs des souvenirs trop chers à l'Eglise de Beauvais, pour que la reconnaissance ne fît pas un devoir à Constantin d'aller prendre part à une cérémonie destinée à en relever la gloire [3].

Notre Saint avait conservé, au milieu des honneurs de l'épiscopat, l'humilité et les habitudes d'un religieux. Il aimait beaucoup la vie solitaire à laquelle il ne se dérobait que pour l'accomplissement des devoirs de sa charge ou l'exercice de la charité. Souvent il allait s'enfermer et prier pour les besoins de son diocèse, dans une petite cellule du monastère de Saint-Lucien. Quelquefois aussi, il se plaisait à visiter l'abbaye de Jumiéges, et à recueillir son âme dans ce pieux asile, témoin de ses premiers pas dans la vie religieuse. Pendant une meurtrière épidémie qui décima les membres de cette communauté, Constantin s'empressa de leur porter secours, se dévouant courageusement au service et au soulagement des malades, les soignant de ses propres mains, les consolant dans leurs souffrances et préparant leurs âmes à paraître devant Dieu. Avant de regagner son diocèse, prévoyant que l'heure de sa mort n'était pas éloignée, il exprima la volonté d'être inhumé au milieu de la bien-aimée famille de saint Philibert, et désigna lui-même le lieu de sa sépulture. Peu de temps après, il fit donation de son château de Bulles aux religieux de Saint-Lucien, déposa le fardeau de l'épiscopat et alla demander à cette même abbaye de Jumiéges le repos et le calme nécessaires à l'âme prête à entreprendre le voyage de l'éternité.

La mort du Saint arriva vers l'an 700. Plusieurs miracles ayant eu lieu à son tombeau, son corps fut levé de terre et solennellement transféré dans l'église du monastère. Au IXe siècle, la crainte des Normands porta les religieux à le confier une seconde fois à la terre. Il fut exhumé dans la suite, placé dans un riche reliquaire, et exposé à la vénération publique. En l'an-

1. Abbaye détruite, près de Chambly, ou de Blaincourt (Oise).

2. Citons encore le monastère de Sainte-Marie sur Loire, dont il reçut et confirma la dotation avec quatorze autres prélats. Sa signature se trouve à l'acte rédigé à cette fin. — Le P. Mabillon a fait graver cet acte tel qu'il était écrit primitivement, et nous l'a conservé au tome Ier de sa Diplomatique, p. 383 : on y voit la signature de Constantin.

3. Le lieu où reposaient les reliques de saint Firmin avait été révélé d'une manière surnaturelle à saint Salve, évêque d'Amiens. Les évêques de Noyon, de Cambrai et de Thérouanne, se trouvaient aussi à cette célèbre translation.

née 1667, un religieux de l'abbaye de Jumiéges, le révérend Père Dom Césarée Robillard, s'exprimait en ces termes, au sujet du culte rendu au saint évêque : « Nous célébrons de temps immémorial, en ce monastère de Jumiéges, la fête de la translation des saints Constantin et Pérégrin, confesseurs pontifes, et en faisons l'office *double*. Autrefois, on en faisait grande fête avec chapes, ainsi qu'on le voit par un Directoire manuscrit fort ancien, qui a, je pense, plus de six ou sept cents ans [1] ».

Ce religieux ajoute que les reliques de ces deux Saints ont été conservées à Jumiéges jusqu'à l'époque où l'abbaye fut pillée par les Huguenots.

Vie des Saints de Beauvais, par l'abbé Sabatier.

SAINT BERNARD DE MENTHON,

APOTRE DES ALPES

FONDATEUR DES HOSPICES DU SAINT-BERNARD

1008. — Pape : Jean XVIII. — Empereur d'Allemagne : Henri II.

Singularis profecto est vocatio, quæ in beneficiorum cœlestium agitur speculo.
C'est une admirable vocation que celle qui nous donne en perspective les biens célestes.
S. Laur. Just. *Lib.* II *de Spirit. resurr.*, c. 22.

Saint Bernard naquit en Savoie, au mois de juin de l'année 923, de Richard, seigneur de Menthon, et de Bernoline de Duingt, petite-fille du chevalier Olivier, comte de Genève, pair de France et compagnon des conquêtes de Charlemagne. Honneurs, richesses, alliances, tout concourait à rendre cette famille une des plus puissantes du pays. Ses parents vertueux mirent tous leurs soins à cultiver de bonne heure les excellentes dispositions de cet enfant, unique objet de leurs tendresses. Dès l'âge le plus tendre, il montra un goût décidé pour les exercices religieux et une grande facilité pour l'instruction qu'il recevait au sein de sa famille.

A l'âge de sept ans, on lui donna un précepteur, homme distingué par ses talents et ses vertus ; le pieux Germain lui fit faire de grands progrès dans les sciences ; cet homme sage se montra digne d'être l'ange tutélaire de cet enfant de bénédiction. Ses premières études étant avancées, ses parents jugèrent à propos de l'envoyer à Paris, sous la conduite de son précepteur, pour y faire des études plus étendues et plus solides ; il n'avait que quatorze ans quand il arriva dans cette ville. Il fit son cours de philosophie, et se livra ensuite avec beaucoup d'application à l'étude du droit et surtout de la théologie ; toujours docile aux sages conseils de son guide, fidèle aux impressions de cette religion sainte qui remplit toutes ses pensées, il sut mettre sa vertu à l'abri de toutes les séductions.

La vue des désordres et des ravages affreux que le vice causait parmi les jeunes étudiants de son âge révoltait son cœur innocent et pur ; entouré

1. *Hist. de Gerberoy,* p. 309.

de périls, suspendu sur les bords d'un abîme, ses regards se levaient vers le ciel ; c'est alors qu'il confia à son précepteur le vif désir qu'il éprouvait d'entrer dans la carrière ecclésiastique pour fuir davantage la corruption du siècle. Son précepteur, sans toutefois combattre son dessein, lui fit observer qu'il ne devait rien décider à cet égard, sans avoir auparavant, dans une affaire si importante, consulté Dieu, son directeur, des personnes prudentes et ses inclinations. Bernard suivit ce conseil, et, de l'avis de son directeur, il consulta Dieu pendant les trois années qu'il étudia la théologie.

Une si longue épreuve, bien loin de le rebuter, ne fit qu'augmenter son penchant et sa ferveur ; alors il forma la résolution de ne plus vivre que pour le ciel et de chercher dans le sanctuaire un asile assuré pour sa vertu : il fréquentait les sacrements deux fois le mois ; il s'éloignait des plaisirs et des divertissements permis aux jeunes gens de son rang ; toujours il avait en souvenir la piété et la science qui sont nécessaires à un prêtre. Son directeur lui déclara enfin que l'état auquel Dieu l'appelait était le sacerdoce et que son salut y était attaché. Cette décision fixa pour toujours sa vocation ; il fit à l'instant vœu de virginité et d'entrer dans l'état ecclésiastique ; son précepteur, qui partageait ses desseins et qui avait formé la résolution d'embrasser l'état religieux, affermit Bernard dans sa vocation ; et pour ne rien omettre de ce qui pouvait assurer leur choix, ils prièrent saint Nicolas d'être le protecteur de leur entreprise.

Cependant les parents de Bernard, ne pouvant supporter une plus longue absence de leur fils unique, le rappelèrent au château de Menthon ; le père, en faisant soigner son éducation, s'était proposé d'en faire un gentilhomme accompli, capable de soutenir un rang élevé et la gloire de sa famille ; l'héritier de son nom et de sa fortune devait être un grand homme, selon les idées du temps. Bernard, qui sait que l'obéissance est la première vertu d'un enfant bien né, se rend sans hésiter au sein de sa famille.

Arrivé au château de Menthon, il goûte avec délices le plaisir de se retrouver au sein de sa famille. Toute la noblesse du voisinage est venue prendre part à la fête, chacun s'empresse d'accueillir un jeune homme auquel se rattachent tant d'intérêts ; on se livre avec transports aux amusements, aux plaisirs naïfs de cet âge. On sait quelles étaient la courtoisie, la gaîté et toutes les aimables folies qui embellissaient les fêtes d'un vieux manoir gothique. Bernard, qui avait renoncé aux plaisirs du monde, fut peu sensible aux réjouissances que son retour causa, aussi son père ne put s'empêcher de lui faire sentir son indifférence, et comme pour le remettre des fatigues du voyage qu'il prétexta à cette occasion, et dans l'intention de le rendre plus joyeux, il lui déclare ses desseins : « Mon fils », lui dit-il, « il est temps de régler votre sort et de me décharger sur vous des fatigues d'une pénible administration : vous allez être le consolateur de ma vieillesse ; c'est de vous que dépend tout mon bonheur ; c'est vous qui devez perpétuer ma famille, dont vous êtes le seul espoir. Il faut donc vous décider à conclure bientôt une alliance honorable que je vous ai ménagée ».

A ce discours, le trouble s'empare du jeune Bernard ; il se jette aux genoux de son père, le suppliant de ne pas lui imposer des engagements qui l'effraient.

Par ménagement pour le cœur de son père, il n'ose lui découvrir son âme ; il se contente d'en être surpris ; il s'excuse sur sa jeunesse, et le vif désir qu'il avait de voyager pour son instruction lui fournit un motif plausible ; mais le baron de Menthon, au lieu de se laisser attendrir, s'emporte

contre son fils et le menace de le priver de sa succession, s'il ne se rendait au plus tôt à ses vœux.

La baronne se joint à son époux pour exercer sur le cœur de son fils un pouvoir plus irrésistible : les caresses, les pleurs, les prières, les menaces, cette tendre mère employa tout. Comment résister aux accents de la voix maternelle ? Bernard, tout ému, ne sachant comment se défendre, se contente de demander quelque délai.

Le baron, persuadé que la vocation de son fils et ses dégoûts pour le monde ont été inspirés par le pieux Germain, prend le parti d'éloigner ce conseiller importun ; Germain qui, de son côté, brûlait du désir de suivre sa vocation, profita de l'occasion pour se retirer à Talloires, où vivaient quelques cénobites sous la conduite de saint Benoît, et où il trouva la paix de l'âme, qu'il cherchait.

L'éloignement de Germain ne fit rien changer aux vœux de Bernard ; ce fut dès lors au contraire qu'il conçut pour la pureté cet amour vif qui ne fit qu'influer davantage sur toute sa conduite. Cependant le père, persuadé que son fils serait vaincu, dès qu'il verrait celle qu'on lui proposait pour épouse, lui ordonna d'aller rendre visite au baron de Miolans, qui était venu le voir à son retour de Paris ; il crut même devoir le conduire lui-même dans la famille de l'épouse qu'il lui avait choisie.

Marguerite de Miolans réunissait toutes les qualités les plus distinguées pour captiver le cœur d'un époux ; mais celui de Bernard ne pouvait s'attacher à aucun bien périssable ; Marguerite n'obtint que son respect et son estime ; les parents, qui ne pouvaient se douter de ce qui se passait dans l'esprit de Bernard, croyant apercevoir sa sympathie dans cette entrevue, ne songent plus qu'à régler les conditions et les préparatifs du mariage ; tous sont dans la joie, excepté Bernard : sa conscience et ses goûts repoussent les chaînes qu'on lui veut imposer. Cependant il n'ose se prononcer ; la piété filiale ne peut lutter avec les prétentions paternelles ; le contrat est dressé ; ne voyant aucun moyen de refuser, le jeune baron le signe.

Le jour fixé pour la cérémonie avance ; il faut partir pour Miolans. Bernard dissimule son chagrin pendant ce voyage, ayant sans cesse dans l'esprit le vœu qu'il avait fait à Paris, jusqu'à ce que, de retour au château de Menthon, la veille de la célébration du mariage, il se retire le soir dans sa chambre, et là, se prosternant devant un crucifix, il adresse à Dieu cette prière : « Seigneur, vous voyez l'extrémité à laquelle je me trouve réduit ; vous savez que je vous appartiens et que je ne puis être à vous sans pratiquer cette vertu que je vous ai vouée et qui vous a fait choisir la sainte Vierge pour Mère ; et puisque je ne saurais être à mon épouse, sans cesser d'être à vous autant que je le dois, si mon sacrifice vous plaît, aidez-moi, Seigneur, à vous le présenter, en m'apprenant les moyens de m'éloigner de celle qui est à la veille de me séparer de vous ». Puis, s'adressant à saint Nicolas : « Grand Saint », lui dit-il, « vous qui vous êtes déclaré autrefois pour des vierges que la nécessité allait perdre, me refuserez-vous le secours que je vous demande, pour rester vierge, comme je l'ai promis à mon Dieu ? C'est vous-même qui m'avez fait connaître que je devais être un jour tout à lui ; que ce soit donc vous, grand Saint, qui m'aidiez à lui conserver mon âme et mon corps dans une inviolable pureté ».

On est aisément écouté, quand on ne fait des vœux que pour plaire au ciel ! Il croit entendre une voix qui lui commande la fuite. Il trace quelques lignes pour faire connaître à ses parents les desseins du Seigneur sur lui et leur donner le dernier adieu. La prière qu'il vient de faire le remplit d'une

force toute divine ; ne pouvant sortir par les portes qui étaient toutes fermées, il s'échappe par une fenêtre de sa chambre, en rompant une barre de fer qui lui faisait obstacle. On montre encore aujourd'hui la fenêtre par laquelle a eu lieu son évasion. De là, errant à l'aventure, il arrive, après quelques jours de marche, aux portes de la ville d'Aoste, où il se présente au vénérable Pierre de la Val-d'Isère, archidiacre, qui le reçut avec beaucoup de bienveillance et de charité ; il eut le bonheur de rencontrer un autre père dans ce personnage de haute sainteté.

Cette fuite, qui avait mis en repos Bernard, ne produisit pas le même effet dans le château de son père ; les officiers qui allèrent le matin pour l'habiller, trouvant la porte fermée, furent contraints de l'enfoncer.

On trouva, au lieu d'un époux qu'on cherchait, une lettre à l'adresse de son père, dans laquelle il lui expose qu'il serait indigne d'être appelé son fils, s'il lui dissimulait sa vocation ; que s'il lui doit l'éducation, il en doit à Dieu la première grâce ; que sa volonté divine doit être écoutée quand elle parle.

Il lui déclare le vœu de chasteté qu'il a fait à Paris, en le priant de ne pas le blâmer s'il quitte tout pour suivre Dieu ; qu'il abandonne sa fortune pour suivre celle de la Providence ; qu'il abandonne son épouse, pour ne pas manquer à sa parole, ayant promis fidélité à la croix ; il termine ainsi :

« Je conjure ma charitable mère d'agréer avec vous les résolutions de mon cœur, puisque je ne m'éloigne de vous que pour vous retrouver tous un jour dans l'éternité bienheureuse ».

Nous laissons au lecteur le soin de deviner le trouble que cette terrible nouvelle causa dans le château ; nous dirons seulement, en peu de mots, le ressentiment que le baron de Miolans éprouva, et combien il fut sensible à un affront dont le seigneur de Menthon n'était point coupable ; il est rapporté qu'il en aurait tiré vengeance à main armée si Marguerite, se jetant aux pieds de son père, ne l'eût intercédé pour obtenir son pardon ; et si elle n'eût choisi elle-même pour époux Jésus-Christ, dans un couvent du Dauphiné.

Cependant le saint fugitif eut grand soin de taire son pays et sa famille à Aoste ; il changea même de nom. Soit que Bernard eût confié à l'archidiacre le secret de sa noble origne ; soit que le sage vieillard ait respecté le silence mystérieux du jeune inconnu, il est certain qu'il sut apprécier le trésor que le ciel lui confiait. Lui-même se chargea de cultiver cette jeune plante ; il trouvait de la consolation à former un sujet doué de si heureuses dispositions et dont il semblait présager la glorieuse carrière. A l'ombre du sanctuaire, ce nouveau Samuel respirait le calme de la paix que le monde n'avait pu lui donner. Tout entier au recueillement, à la prière, à l'étude, docile aux leçons du vertueux archidiacre, il ne cessait d'orner sa belle âme des connaissances et des vertus qu'exige le sacerdoce, auquel il ne tarda pas à être élevé. Pierre de la Val-d'Isère parlait souvent aux chanoines des vertus et des talents de l'étranger ; charmés de ses mérites, ils voulurent le recevoir parmi eux et lui obtinrent un canonicat.

Le zèle et les talents de Bernard l'appelaient aux fonctions apostoliques; il lui eût été difficile de contenir en lui-même le feu divin qui le consumait. Ses travaux dans l'œuvre des missions ne tardèrent pas à être accompagnés des fruits les plus abondants et les plus heureux. Son bienfaiteur, le vénérable archidiacre, étant venu à mourir, Bernard fut élu pour lui succéder à cette dignité. L'évêque d'Aoste, qui connaissait aussi tout son mérite et sa prudence, désirant se reposer sur lui pour la conduite de son diocèse, le

nomma grand vicaire ; ce nouvel emploi fit éclater tout son zèle et ce que peut une âme forte inspirée de l'amour de Dieu ; bientôt la Vallée se trouva renouvelée par ses soins. Ses travaux apostoliques s'étendirent encore dans les diocèses de Novare, de Sion en Valais, de Tarentaise et de Genève; partout on lui voit déployer son zèle infatigable, partout ses efforts prodigieux obtiennent les plus heureux succès.

Persuadé que les vices n'ont jamais plus d'empire que sous le règne de l'ignorance, source de tous les désordres, il organise l'instruction publique, très-négligée dans ce pays. Bernard réunit des hommes dignes et capables à la cité ; il fonde des écoles dans les campagnes ; il se fait un devoir de n'accepter pour cette mission que des hommes vertueux et instruits ; par ses visites assidues, il rétablit le respect qu'on doit aux églises, et remet en vigueur la discipline ecclésiastique par l'observance des canons et par la piété dont lui-même donne l'exemple.

Pendant que ce saint homme marquait ainsi chaque jour par quelques bonnes œuvres, il apprend les désastres que l'idolâtrie causait très-fréquemment sur les Alpes, en attaquant les voyageurs et les pèlerins qui se rendaient aux tombeaux des saints Apôtres, par les deux voies romaines qui existaient.

L'une de ces voies établissait la communication entre la vallée d'Aoste et la haute Tarentaise, en coupant les Alpes grecques par la montagne appelée *Colonne-Joux*, à cause d'une colonne consacrée au culte de Jupiter. L'autre voie traversait les Alpes Pennines et conduisait dans le Valais, par un col étroit et difficile, nommé Mont-Joux. Sur cette montagne existait un ancien temple païen dans lequel on adorait encore une statue de Jupiter-Pennin ; l'Olympe chassé de toute part s'était réfugié sur ce dernier rempart où il se croyait inexpugnable.

Les voyageurs qui échappaient à la violence des tempêtes et aux rigueurs du froid, ainsi qu'à la cruauté des brigands, descendaient à la cité à demi morts de fatigues et de terreur et faisaient un tableau effrayant des dangers qu'ils avaient courus et des horribles cruautés éprouvées par leurs frères victimes des monstres qui habitaient ces lieux.

Bernard ne pu résister plus longtemps aux mouvements de son cœur; inspiré par cette religion sublime, qui ne connaît aucun obstacle quand il y a des larmes à essuyer, il prend la résolution d'aller planter la croix au sommet des Alpes et d'y dresser une tente hospitalière. L'entreprise était périlleuse ; il s'agissait de conquérir un désert presque inabordable et d'humaniser les féroces habitants de ce dernier repaire de l'idolâtrie. On sait combien il est difficile d'extirper de vieux préjugés, surtout quand l'ignorance et le fanatisme sont liés à une infâme cupidité ; notre Saint ne se laisse point abattre par toutes ces difficultés; sa grande confiance en la Providence lui aplanit toutes les voies ; sa vie même, il en fait le sacrifice.

Nous rapportons, d'après Richard de la Val-d'Isère, successeur de saint Bernard, qui fut témoin de ses miracles sur les Alpes, comment il apporta remède à tant de maux. « Ce fut à la suite d'une mission que saint Bernard exécuta son dessein ; après avoir laissé au pied de la montagne l'évêque, le clergé et le peuple qui y étaient venus en procession, il monta accompagné de neuf pèlerins français qui avaient été cruellement maltraités à leur passage sur les Alpes, où un brigand appelé Procus, adorateur de l'idole et surnommé le *Géant* à cause de la grandeur de sa taille, venait de leur ravir un de leurs compagnons, comme par droit de dîme. Arrivés vers l'idole, au pied de

laquelle était le Géant, ce monstre de cruauté se fit voir sous la forme d'un dragon prêt à les dévorer ; mais le Saint, ayant fait le signe de la croix, entreprend de le terrasser, et plein d'un zèle intrépide et d'une sainte confiance, il lui jette son étole au cou, qui se change aussitôt en chaîne de fer, excepté les deux bouts qu'il tenait à la main. C'est ainsi qu'un zèle accompagné de la prière et de la confiance en Dieu désarme l'enfer ». Les compagnons de saint Bernard le mirent aussitôt à mort. On conserve encore les deux bouts de l'étole de saint Bernard dans le trésor des reliques de l'abbaye de Saint-Maurice, en Valais ; de là cette coutume de voir partout saint Bernard représenté tenant le démon enchaîné. Le corps de ce monstre d'iniquité fut mis dans une grotte près du monastère ; car, en creusant les fondements de l'église qui subsiste aujourd'hui, on déterra une pierre en forme de sépulcre, qui portait cette épitaphe : *Ci-gît un magicien, appelé Procus, ministre du démon.*

Mais notre Saint, peu content de ses victoires s'il ne pouvait en assurer les fruits et mettre en sûreté ces deux montagnes, crut qu'il était nécessaire d'y établir un asile assuré aux voyageurs, et dans cette intention, il jeta, l'an 962, les fondements des deux hôpitaux qui y sont encore aujourd'hui, appelés de son nom : le Grand et le Petit-Saint-Bernard.

Les épargnes qu'il fit sur son bénéfice, et les pieuses libéralités de l'évêque d'Aoste et de plusieurs autres personnes vertueuses lui fournirent des sommes considérables avec lesquelles il mit bientôt les deux maisons en état de recevoir et de loger tous les voyageurs. Il les fit habiter et desservir par des religieux, sous le titre et la Règle des chanoines réguliers de saint Augustin, tels qu'ils subsistent encore aujourd'hui. Les deux maisons établies sur les ruines de l'idolâtrie parurent, au jugement de tout le monde, d'un si grand avantage pour la sûreté et la commodité des voyageurs que, de son vivant même, on lui donna le nom si glorieux d'Apôtre des Alpes et de père des pauvres. L'idolâtrie ne put tenir devant tant de charité et tant de miracles ; il convertit même à Jésus-Christ un riche nommé Polycarpe, qui avait élevé l'escarboucle à Jupiter sur les Alpes grecques.

En peu d'années les pieux cénobites de saint Augustin firent bénir le nom de Bernard dans toute l'Europe ; la reconnaissance des voyageurs ne se borna pas à une stérile admiration : les princes de l'Eglise et les grands de la terre voulurent s'associer au mérite d'une si grande œuvre, pour offrir à Bernard les moyens de perpétuer cet établissement de charité dans ces lieux où règne un hiver presque perpétuel.

La haute opinion qu'on avait de son mérite et de sa sainteté ne lui permettait plus de vivre inconnu ; sa grande réputation devint pour le Saint la cause d'une épreuve assez singulière : des pèlerins revenant de Rome passèrent à Menthon, où ils furent bien reçus ; la conversation s'engagea après le souper ; le baron de Menthon interrogea les étrangers sur les choses curieuses qu'ils avaient observées dans leur voyage ; ceux-ci lui exposèrent ce qu'ils avaient vu de plus intéressant, et en particulier ils lui firent connaître que la route des Alpes commençait à être bien fréquentée : que le grand vicaire d'Aoste procurait à tous les voyageurs des secours de toute espèce, avec une charité la plus admirable ; qu'eux-mêmes avaient été très-bien reçus dans les maisons hospitalières qu'il avait fait bâtir au point le plus élevé de la Colonne-Joux ; en un mot, que le personnage passait partout pour un juste et un saint ; qu'il avait même fait des prodiges en renversant une idole par un signe de croix, en terrassant un géant et en défendant au démon de ne plus faire la désolation de ce pays ; qu'enfin il

avait détruit l'idolâtrie et ramené au culte du vrai Dieu les habitants de ces montagnes.

Le baron et la baronne de Menthon, qui n'avaient point encore cessé de regretter leur fils unique, résolurent d'aller auprès de cet homme extraordinaire, pour le prier de consulter le ciel sur le sort de leur enfant perdu ; le baron de Beaufort les en découragea à cause de leur grand âge ; mais il était réservé à eux-mêmes de découvrir celui qu'ils pleuraient depuis tant d'années. Arrivés au Mont-Joux, avec le baron de Beaufort qui avait voulu les accompagner, la première personne qui se présenta à eux fut l'illustre archidiacre.

Le visage angélique du Saint, ses manières polies et honnêtes, quoiqu'il y eût plus de vingt-six ans qu'il eût quitté le monde ; cette charité grande qui embellissait son extérieur les remplit de l'espoir qu'ils apprendraient par son organe ce qu'était devenu leur fils. Quel combat pénible pour Bernard qui a reconnu son père et sa mère ! Quoique maître absolu de tous ses sens, la nature à cette occasion ne laissa pas de réveiller en lui des sentiments que la vertu la plus solide ne peut étouffer, mais peut difficilement dissimuler ; c'est ce que fit saint Bernard. Le baron de Menthon n'eut rien de plus pressé que de faire part à l'archidiacre du sujet de leur voyage ; il raconta la fuite de son fils unique, leurs regrets, leurs larmes, qui depuis plus de vingt-six ans n'avaient pu tarir ; et après bien des plaintes : « Je m'aperçois », conclut-il, « que mes souhaits sont inutiles ; et puisque c'est la volonté du Seigneur, que ce fils m'a abandonné, je m'y résigne ; si au moins je le savais en lieu de sûreté ». On peut difficilement se faire une idée des souffrances que dut éprouver le Saint en entendant répéter les afflictions qu'il avait causées à ses parents par sa fuite, et quelle violence il dut se faire pour cacher extérieurement ce qui se passait au fond de son âme. « Sans doute », leur dit-il, « avec la plus aimable modestie, c'est le ciel qui a inspiré à votre fils une résolution si extraordinaire. Consolez-vous ; espérez que Dieu le ramènera peut-être au moment où vous y penserez le moins ». La mère, prenant alors la parole, s'écria : « Que je plains les mères infortunées qui vont quelquefois jusqu'à demander au ciel des enfants qui doivent causer tant de chagrins aux auteurs de leurs jours !... » L'archidiacre lui répond : « Dieu mit le cœur d'Abraham à une épreuve bien plus rude ; mais la foi de ce patriarche lui rendit son fils. Si Dieu a voulu exiger de vous un sacrifice de ce genre, ne murmurez pas contre sa divine Providence : le chemin de la croix est la route du chrétien ».

Après avoir dit ces mots, le Saint se sépare d'eux et va se prosterner au pied du Crucifix. Pendant son absence, les deux étrangers se communiquent mutuellement les pressentiments qui s'étaient emparés de leur âme. Les traits du vénérable archidiacre leur avaient rappelé ceux du tendre objet de leur amour... Mais ils repoussent une idée si inconcevable... ; ils gardent ensuite le silence, et leurs larmes continuent d'exprimer des sentiments que leurs paroles ne peuvent plus rendre...

Enfin, l'homme de Dieu rentre dans la chambre : « Consolez-vous », leur dit-il, « votre fils est en parfaite santé : il ne vous a abandonné que pour suivre sa vocation... »

Alors ses larmes, trop longtemps comprimées, coulent en abondance ; il n'est plus maître des élans de son cœur. Il se jette au cou du vieillard, en disant : *C'est moi qui suis votre fils Bernard!* — « O mon fils ! » s'écrie son père... ; et sa mère, ivre de joie, répète : « O mon fils !... » Elle veut continuer, mais ses paroles expirent sur ses lèvres... Il se fit un instant de

silence que la plume retrace difficilement, le cœur seul pourra le rendre.

Cependant le baron de Beaufort, qui était présent à cette scène attendrissante, craignant des suites fâcheuses pour la tendresse paternelle, prit la parole, en proposant au père ainsi qu'à l'archidiacre un moyen de les consoler, en proposant de demander un évêché pour l'Apôtre des Alpes ; le Saint lui répondit que les charges et surtout les dignités éclatantes de l'Eglise le faisaient trembler et qu'il refuserait toujours, comme il avait déjà refusé l'évêché d'Aoste, qui lui avait été offert par l'évêque lui-même. Le Saint remercia ses parents de toutes les offres les plus obligeantes qu'ils lui firent ; seulement, comme il désirait faire prospérer les deux établissements qu'il avait fondés, il leur demanda seulement de l'aider de leur fortune pour augmenter le revenu de ses hôpitaux, leur déclarant le vœu qu'il avait fait de ne changer jamais ni d'état, ni de pays.

Après avoir donné, pendant quelques jours, un libre cours à l'effusion de leurs sentiments, le père et la mère de saint Bernard revinrent au château de Menthon, admirant les voies de la Providence et bénissant Dieu comme le vieillard Siméon, quand il eut vu l'objet de ses longs désirs ; ils revirent pleins de joie et de consolation leur antique demeure. Désormais la plainte ne s'élèvera plus au fond de leur cœur ; ils ne cesseront d'unir leurs voix pour célébrer les bienfaits du Seigneur ; trop heureux d'avoir un Saint dans leur famille, ils s'efforceront d'imiter ses vertus.

Cependant Bernard continuait ses travaux et s'appliquait à perfectionner son ouvrage ; ses soins les plus assidus furent appliqués à se former des disciples dont le zèle et le dévouement fussent à l'abri du relâchement et de toutes les vicissitudes. Il se transportait alternativement de l'un à l'autre de ses deux monastères, pour diriger ses confrères, pour les consoler et partager leurs travaux. Sa présence seule était pour eux la plus efficace de toutes les leçons. Il mettait aussi beaucoup de soins à suivre les règlements et les sages constitutions qui donnent la stabilité aux établissements et en perpétuent les heureux fruits. Bernard parlait le langage de la foi à des cœurs dociles ; le feu divin qui le consumait passa dans l'âme de ses chers hospitaliers.

Pendant que Bernard travaillait avec tant de zèle à raffermir son œuvre, il reçut la nouvelle de la mort de ses parents ; ce fut Germain, son ancien ami, qui fut chargé de l'informer de cette perte.

Cette nouvelle toucha vivement notre Saint ; mais il modéra sa douleur en apprenant qu'ils étaient morts de manière à vivre avec le Seigneur ; il savait aussi se résigner à la volonté de Dieu ; il ne laissa pas néanmoins de prier tous ses prêtres d'offrir pendant un an le saint sacrifice de la messe pour le repos de leurs âmes.

N'ayant plus rien qui pût l'attacher à la terre, saint Bernard se livra plus que jamais aux soins de ses hôpitaux. Les sommes considérables que les héritiers de ses parents lui envoyèrent, et les fonds qu'on lui assignait de toutes parts, contribuèrent même à recevoir gracieusement tous les voyageurs. Sur ces entrefaites, un gentilhomme Anglais, curieux de voir par lui-même tout ce que le bruit public en répandait, passa à ces hôpitaux, fit, en reconnaissance de la charité avec laquelle il fut reçu, une cession de tout ce qu'il possédait et finit par entrer dans l'Ordre.

Malgré l'attachement particulier du Saint pour ses établissements, son zèle ardent pour la vérité et la religion le poussa à partir pour la Lombardie, où des hérésies s'étaient manifestées ; le succès couronna l'entreprise ; il obtint la conversion des hérétiques. C'est alors que, prévoyant qu'il avait besoin de

la confirmation du Saint-Siége pour assurer l'existence de ses hôpitaux, il alla à Rome l'an 996. Le pape Grégoire V le reçut avec l'affection la plus tendre et lui accorda plusieurs priviléges; il lui permit, entre autres, de recevoir des novices à la profession religieuse pour perpétuer sa congrégation naissante.

De retour au Mont-Joux, Bernard s'étudia près de neuf ans à former lui-même à la piété, à la science, et surtout à la pratique de la charité, une quantité de sujets vertueux qui se présentèrent pour le noviciat; il leur représentait avec une bonté et une douceur insinuante qu'étant destinés par leur état de chanoines hospitaliers à passer leurs jours à loger et à secourir les étrangers, la charité devait être leur étude continuelle. Il leur donnait en tout l'exemple : il recevait les passants et les servait lui-même; il avait surtout un soin tout particulier des malades.

Cependant ses forces commençant à diminuer, il sentit approcher le terme de sa carrière; mais Dieu, qui se plaît à faire connaître ceux qui cherchent le plus à se cacher, lui réservait une autre gloire avant sa mort. Dans une ville assez considérable, deux seigneurs de Novare, bienfaiteurs distingués de ses hôpitaux, avaient entre eux un différend qui pouvait amener leur ruine; notre Saint l'ayant appris, n'hésita pas, malgré son âge et sa faiblesse, d'aller les réconcilier; il eut encore le bonheur de réussir dans cette occasion. Il prêcha même dans cette ville, au monastère Saint-Laurent, avec une force et une onction merveilleuses. Comme il se disposait à retourner à ses hôpitaux, il tomba malade; il fit appeler aussitôt quelques-uns de ses religieux qui se rendirent près de lui. Il leur donna alors ses derniers avis, leur recommandant de fuir toute nouveauté en matière de religion, de rester inviolablement attachés à la chaire de saint Pierre, de regarder l'hospitalité comme un devoir sacré qu'ils ne pouvaient négliger sans crime; il leur défendit même de laisser jamais bâtir aucune auberge sur la montagne, parce qu'elle serait directement opposée à sa dernière volonté, et qu'elle empêcherait une bonne œuvre telle que l'hospitalité; il leur recommanda encore l'observance exacte de la Règle de saint Augustin, qu'il leur avait donnée, et de faire porter son corps au monastère, pour être enterré dans le lieu de la sépulture des voyageurs. Puis il leur demanda les derniers sacrements, qu'il reçut avec une ferveur et une piété admirables. Il récita ensuite les psaumes de la pénitence, et, voyant les anges descendre au-devant de lui, il rendit son esprit à Dieu pour être associé à leur bonheur, le 28 mai de l'an 1008, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, dans le monastère de Saint-Laurent, à Novare, en Milanais.

D'après ces dispositions, son modeste héritage appartenait à sa Congrégation et son corps devait reposer dans le sépulcre des hôpitaux; mais les Bénédictins de Novare retinrent la sainte relique dans leur monastère, qui fut ruiné dans la suite par Charles V, en 1552. De là le corps du Bienheureux a été transféré dans l'église cathédrale de Novare, où on le conserve avec grande vénération. Son chef est à Mont-Joux, au diocèse d'Aoste, dans le monastère qui porte son nom.

A peine avait-il quitté la terre, que l'admiration et la reconnaissance des peuples lui décerna un culte religieux, autorisé d'ailleurs par des prodiges incontestables et par l'approbation de l'Eglise; le pape Innocent XI le fit inscrire dans le catalogue des Saints, l'an 1681.

On le représente : 1° enchaînant le démon près de la montagne qui a pris depuis lors le nom du Saint. Ce pourrait sembler une manière de dire qu'il établit le culte de Notre-Seigneur sur cette cime où les idoles avaient

été honorées. Peut-être aussi prétendrait-on exprimer de la sorte les nombreux malheurs et pertes d'hommes auxquels le Saint obvia par l'établissement hospitalier qu'il institua sur une route si dangereuse ; 2° enfermé dans le château de son père, où il est délivré par saint Nicolas, qui le fait évader par la fenêtre.

NOTICE SUR LE GRAND-SAINT-BERNARD.

La partie des Alpes, où est situé l'hospice du Grand-Saint-Bernard, fut connue anciennement sous le nom d'Alpes Pennines ou, selon quelques-uns, *Pœnines.* Ce mot paraît dérivé de *Pennus,* ancienne divinité adorée dans le Valais. Le docteur Schidner prétend qu'il vient de *Pœni, Carthaginois,* à raison de leur fameux passage des Alpes. On l'appela aussi le Mont-Joux, à cause de Jupiter à qui l'on y avait érigé un temple. Le plateau sur lequel est assis l'hospice est élevé de 1257 toises au-dessus du niveau de la mer, suivant MM. de Saussure et Pictet. La hauteur moyenne du baromètre y est de 20 pouces et deux lignes.

A partir de Martigny, le chemin qui conduit au Grand-Saint-Bernard a huit lieues de montée plus ou moins rapide. On traverse successivement les vallées de Saint-Brancher, d'Orsières, de Lidder, et l'on arrive au bourg de Saint-Pierre. Il est impossible de rendre les impressions diverses qu'éprouve le voyageur au milieu de ces masses gigantesques de rochers qui s'élèvent sur sa tête. Des torrents impétueux dont les eaux se brisent à grand bruit parmi les rocs, à des profondeurs effrayantes; de vieux arbres à demi tombés ou roulés par les avalanches; des sites enchanteurs que vous découvrez tout à coup, après avoir été comme perdu dans des labyrinthes ténébreux; des abimes sans fond, des précipices horribles, un vaste silence, tout provoque à la fois l'admiration et l'épouvante.

Après qu'on a quitté le bourg de Saint-Pierre, on voit changer tout à coup le spectacle que présente cette route. La montée devient plus rapide et la nature plus sauvage et plus aride. Bientôt on n'aperçoit plus ni sapin, ni chalet, ni culture. On découvre des amas de rocs brisés par la foudre, ou minés et usés par le temps, des croix qui rappellent le souvenir des morts, des cimes qui se perdent dans les nues : on entend, pendant la plus grande partie de l'année, les vents qui mugissent, les avalanches qui bruissent et glacent d'effroi.

Avant d'arriver à l'Hospice, on traverse une dernière vallée qui porte le nom de *Vallée des Morts.* On y rencontre d'abord un petit édifice appelé la Chapelle *des Morts;* il est destiné à recevoir les cadavres des infortunées victimes des orages et du froid. Ensuite on parvient à un autre bâtiment qui sert d'asile à ceux qui sont assaillis par la *tourmente.* C'est dans ce dernier endroit que le *Maronier*, ou domestique, se rend chaque jour, en hiver, portant avec lui tout ce qui est nécessaire pour secourir les voyageurs.

Enfin, l'on arrive à l'Hospice du Grand-Saint-Bernard, situé sur un plateau qui n'a que quelques toises de largeur. Au bas, et tout près de l'Hospice, du côté d'Aoste, se trouve un petit lac alimenté par la fonte des neiges. A peu de distance du monastère, on découvre encore les débris d'un temple de Jupiter. Le sol, ou plutôt le roc n'est découvert que durant trois mois : pendant tout le reste de l'année, l'hiver règne dans ces hautes régions. Pour toute végétation, on y voit, dans le mois de juillet, quelques mousses et quelques chétifs gazons. Les vents soufflent avec impétuosité dans cette gorge resserrée : on ne peut y faire croître le plus petit arbuste. Tout ce qui est nécessaire à la vie y est transporté à dos de mulet. La neige y tombe en telle quantité que souvent elle cache presque entièrement l'hospice. C'est là le séjour des enfants de Bernard de Menthon.

La congrégation est composée d'un prévôt, d'un prieur, d'un chantre, d'un sacristain, d'un procureur et de quelques autres chanoines réguliers de Saint-Augustin. Leur habit ordinaire est celui des prêtres séculiers, à l'exception d'une écharpe étroite de toile blanche qu'ils portent constamment. De vigoureux domestiques, suivis de chiens dont l'instinct est presque l'intelligence, vont, chaque jour, pendant ces longs hivers, à une grande distance du couvent. Les religieux se transportent aussi sur divers points, ou pour observer du haut de quelque roche, ou pour fouiller des monceaux de neige et enlever les cadavres ensevelis, ou, enfin, pour conduire et transporter même, au besoin, les voyageurs à l'Hospice. Nous n'entrerons pas dans le détail des soins touchants qu'ils leur prodiguent. L'on conviendra, dit M. de Saussure, dans son *Histoire des Alpes*, qu'il n'y a que l'aspect des récompenses de l'avenir qui puisse engager des hommes d'une condition honnête à se vouer à un genre de vie aussi triste et aussi pénible.

Nous nous sommes servi, pour composer cette vie, d'une brochure intitulée : *Vie de saint Bernard de Menthon, apôtre des Alpes et fondateur des hospices du Saint-Bernard.* Annecy, 1852.

SAINTE GERMAINE COUSIN, VIERGE,

BERGÈRE DE PIBRAC

1579-1601. — Papes : Grégoire XIII; Clément VIII. — Rois de France : Henri III; Henri IV.

Familiaris est Dominus simplicibus, quibus non dedignatur arcana sua revelare.
Dieu aime les âmes simples ; il ne dédaigne pas de leur révéler ses mystères.
S. Albert le Grand, *De Parad. animæ.*

Germaine Cousin naquit à Pibrac, petit village à quinze kilomètres de Toulouse, vers l'an 1579. Son père était un pauvre cultivateur, auquel la tradition donne le nom de Laurent, et sa mère s'appelait Marie Laroche ; mais leurs mœurs honnêtes et leur ardente piété remplaçaient les biens terrestres dont ils étaient dénués. L'enfant qui venait accroître cette famille indigente parut, dès les premiers instants, vouée à la souffrance et aux afflictions. Elle apportait en naissant de cruelles infirmités, étant percluse de la main droite et atteinte de scrofules. A peine sortie du berceau, elle devint orpheline ; Dieu lui retira sa mère. Son père ne tarda pas à se remarier, et il eut des enfants de sa seconde femme. Celle-ci, comme il arrive presque toujours, au lieu de prendre en pitié l'orpheline que la Providence lui confiait, n'eut pour elle que des regards de haine et de mépris, auxquels elle joignit bientôt les plus barbares traitements. Ainsi notre Bienheureuse, déjà pauvre, infirme, orpheline, fut placée sous le joug d'une marâtre cruelle. Ce furent là les premières grâces de Dieu, qui jeta tout de suite dans le creuset l'or de cette belle âme, pour en tirer le trésor dont il voulait enrichir la terre et le ciel. Voilà l'école où Germaine apprit de bonne heure l'humilité, la patience et les autres vertus. Elle aima la douleur comme une sœur née avec elle, placée avec elle dans son berceau, et qui fut sa constante et unique compagne depuis son premier cri jusqu'à son dernier soupir.

Sous prétexte que c'était un grand danger pour leurs autres enfants de vivre avec une scrofuleuse, sa marâtre persuada à son mari de la tenir éloignée de la maison, en lui confiant la garde des troupeaux. A peine sortie de l'enfance, elle remplit, jusqu'à la fin de sa vie, l'humble fonction de bergère.

Dans ce métier où l'on vit trop souvent avec soi-même, ou presque toujours avec les mêmes personnes, Germaine vivait continuellement avec Dieu : aussi, loin de perdre son innocence, comme beaucoup d'enfants, ou de rester dans l'ignorance des choses spirituelles, elle trouvait dans la solitude une source de lumière et de bénédiction. Le grand Dieu qui se cache aux savants et aux superbes, mais qui prend plaisir à se révéler aux petits et aux humbles, se faisait entendre à son cœur. Elle sut de bonne heure ce que n'apprennent jamais ceux qui ne lui demandent pas de les instruire. Entourée des créatures de Dieu, elle les entendait louer Dieu : tous les mouvements de son cœur s'unissaient à leur cantique éternel. Le monde n'avait plus rien à enseigner à cette ignorante qui connaissait Dieu, et rien à donner à cette indigente qui aimait Dieu. Prévenue d'une telle grâce, la solitude que lui imposait sa profession lui devint délicieuse, non pas tant parce

qu'elle y était à l'abri des duretés et des mauvais traitements de sa marâtre, que parce qu'elle y jouissait de la présence de celui que son cœur cherchait seul. Elle devait dire comme un Père du désert : *O beata solitudo! O sola beatitudo!* « O bienheureuse solitude! O seul bonheur! »

A l'exemple des plus grands Saints, elle se créait une retraite dans la retraite même. Jamais on ne lui vit rechercher la compagnie des autres jeunes bergères : leurs jeux ne l'attiraient point, et leurs rires ne troublaient point son recueillement. Si quelquefois elle parlait aux filles de son âge, c'était pour les exhorter doucement à se souvenir de Dieu. Soumise aux ordres de la Providence, elle s'occupait uniquement de donner à Dieu, d'une manière toujours plus parfaite, ce qu'il voulait d'elle dans l'état où sa main miséricordieuse et sage l'avait placée. Elle estimait sa pauvreté et ses infirmités comme des moyens de salut. Exposée aux rigueurs des saisons, elle y voyait, elle y bénissait des occasions de pénitence. Après que Dieu lui eut témoigné sa complaisance en suspendant pour elle, pauvre petite, les lois ordinaires de la nature, elle ne le pria point de guérir un seul des maux qui l'accablaient. Il lui sembla meilleur, quand Dieu l'aimait, de rester dans le rebut du monde, et de garder ce fardeau de misère qui la détachait d'elle-même.

Elle ne supportait pas avec moins de constance et de résignation les peines bien autrement sensibles qui atteignaient son cœur. Il n'y avait rien pour elle dans le cœur de son père, qui aurait dû, par ses caresses, lui faire oublier les duretés de sa marâtre : on ne lui faisait point sa place au foyer : loin de satisfaire en rien le plus grand besoin, celui d'être aimé sous le toit qui nous a vu naître, à peine lui accordait-on dans la maison paternelle un asile et un abri. La marâtre, toujours irritée, la renvoyait dans quelque coin et la réduisait à prendre son repos dans l'étable ou sur un tas de sarments, au fond d'un couloir. Peu satisfaite de tant de dureté, cette femme, par un caprice de son humeur méchante, défendait encore à Germaine d'approcher les autres enfants de la famille, ses frères et ses sœurs, qu'elle aimait tendrement, cherchant toutes les occasions de les servir, sans témoigner aucune jalousie des préférences odieuses dont ils étaient l'objet et elle la victime.

Dieu lui apprenait à aimer assez les souffrances pour accepter avec joie les humiliations et les injustices. Elle se taisait et se cachait : et comme si sa croix lui eût paru encore trop légère, elle y ajoutait des austérités. Elle se refusa durant toute sa vie toute autre nourriture qu'un peu de pain et d'eau. Malgré sa faiblesse et ses incommodités, elle assistait tous les jours au saint sacrifice de la messe. Les obligations même de son état ne l'en dispensaient pas. Pleine de confiance, elle laissait son troupeau dans la campagne et et courait se réfugier aux pieds du divin Pasteur. Une telle conduite eût été blâmable en beaucoup d'autres, et ceux-là ont une dévotion mal entendue, qui, pour la satisfaire, négligent les devoirs de leur état. Mais Germaine ne faisait qu'obéir à l'inspiration de Dieu ; elle savait qu'aucun accident n'arriverait à son troupeau et que le bon Dieu le garderait en son absence ; aussi, même lorsque ses moutons paissaient sur la lisière de la forêt de Boucône, riveraine des champs de Pibrac, et dans laquelle les loups sont en grand nombre, notre sainte bergère, au son de la cloche, plantait en terre sa houlette ou sa quenouille et courait à l'appel de celui qui a dit : « Ne craignez rien, petit troupeau, je serai avec vous ». A son retour, elle retrouvait ses moutons où elle les avait laissés, tranquilles et en sécurité comme au bercail ; jamais les loups ne lui en enlevèrent un seul, et jamais ce troupeau, gardé par la quenouille de la bergère absente, ne s'écarta des limites

qu'elle lui avait marquées, ni ne causa le moindre dommage dans les champs voisins. Et, comme Dieu s'était plu à bénir les troupeaux de Laban, sous la conduite de son serviteur Jacob, de même il bénissait celui que conduisait sa servante Germaine. Dans tout le village, il n'y en avait pas de plus nombreux, il n'y en avait pas de plus beau. La marâtre n'en prenait pas moins occasion des absences de notre Bienheureuse pour l'accabler de reproches et d'injures, malgré les remontrances des habitants de Pibrac, plus d'une fois témoins du prodige qui enveloppait le troupeau quand l'innocente bergère était à l'église.

Sainte Germaine avait une dévotion d'autant plus grande au saint Sacrement de nos autels, qu'elle devait connaître les sacriléges que les protestants commettaient de tous côtés dans les églises des environs : on peut supposer qu'elle était dévorée d'une sainte ardeur de réparer tant d'outrages, en pleurant aux pieds de son Sauveur, sur l'aveuglement de ceux qui méconnaissent les excès de son amour. Elle n'était pas moins assidue à recourir au sacrement de la Pénitence, pour recevoir avec plus de fruit le corps et le sang de Notre-Seigneur : persuadée de la nécessité de ses secours pour quiconque veut suivre avec constance et fermeté la voie de la justice, on la voyait s'en approcher chaque dimanche et chaque fête de l'année. La ferveur avec laquelle elle recevait la sainte communion offrait un spectacle si touchant, que ceux qui la voyaient en étaient ravis, et que l'impression n'en put être effacée par une longue suite d'années. Dès son bas âge elle avait donné des preuves de cette tendre et solide piété envers la Mère de Dieu, qui, selon la doctrine des saints Pères, est une marque de prédestination. Son chapelet, qu'elle récitait souvent, était son seul livre. Elle trouvait dans l'*Ave Maria* une source intarissable de lumières, de consolations et de ravissements. Elle le prononçait encore d'un cœur plus tendre aux heures où l'airain sacré nous invite à saluer avec l'ange, avec sainte Elisabeth et avec l'Eglise, *Marie pleine de grâce*. Au premier son de la cloche, elle se mettait à genoux, en quelque lieu qu'elle se trouvât. On la vit souvent s'agenouiller ainsi au milieu de la neige et de la boue, sans prendre le temps de chercher une meilleure place, et si la cloche se faisait entendre dans le moment qu'elle traversait le ruisseau qui arrose le territoire de Pibrac, sans hésiter, elle tombait à genoux dans l'eau et faisait sa prière. Toutes les fêtes de la Reine des saints augmentaient la ferveur de Germaine : elle s'appliquait à les sanctifier par quelques œuvres de piété et de pénitence. Une de ces œuvres que lui inspirait l'amour de Jésus et de Marie était de réunir autour d'elle, quand elle le pouvait, quelques-uns des petits enfants du village. Elle s'appliquait à leur faire comprendre les vérités de la religion, et leur persuadait doucement d'aimer ce qu'elle aimait elle-même uniquement.

Comme elle cherchait en tout les intérêts de son Sauveur et non les siens propres, le monde, qui fait le contraire, devait s'indigner de trouver en elle la condamnation de ses maximes et de sa conduite : il rit de sa simplicité et tâcha de la décourager par ses railleries ; mais, à l'exemple de son Sauveur, elle n'opposa que le silence et la prière à ses ennemis. En récompense, le ciel voulut montrer par des miracles combien cette fille si pauvre et si délaissée lui était agréable.

Pour se rendre à l'église du village, elle était obligée de traverser un ruisseau qu'elle passait à gué, sans difficulté, dans les temps ordinaires, mais que les pluies d'orage rendaient quelquefois infranchissable. Un jour, des paysans, qui la voyaient venir de loin, s'arrêtèrent à quelque distance,

se demandant entre eux, d'un ton railleur, comment elle passerait : car la nuit avait été pluvieuse, et le ruisseau, extrêmement gonflé, roulait avec fracas ses eaux qui auraient opposé une barrière à l'homme le plus vigoureux. Germaine arrive sans songer à l'obstacle, peut-être sans le voir; elle approche : ô merveille de la puissance et de la bonté divines ! les eaux s'ouvrent devant elle, comme autrefois devant les enfants d'Israël, et elle passe sans mouiller seulement sa robe. A la vue de ce prodige, que Dieu renouvela dans la suite très-souvent, les paysans s'entre-regardèrent avec crainte, et les plus hardis commencèrent à respecter celle dont ils avaient voulu se railler.

Si quelqu'un sur la terre pouvait se croire dispensé d'exercer la charité en faisant l'aumône, c'était notre Bienheureuse. Certes, elle n'avait point de superflu à donner, puisque le nécessaire même lui manquait. Quelle convoitise à retrancher dans cette vie de privation et de pénitence ? Quelle épargne faire sur les fruits du travail pour lequel elle ne recevait qu'un peu de pain et d'eau, des injures et des mauvais traitements ? Mais, d'un autre côté, comment, en voyant un pauvre, n'aurait-elle pas vu dans ce pauvre Jésus souffrant ? et comment aurait-elle pu voir dans les souffrances celui qui l'avait aimée jusqu'à la mort, sans le secourir ? Elle partageait son pain avec lui dans la personne des pauvres. Ses pieuses libéralités, que Dieu multipliait peut-être, rendirent sa fidélité suspecte : on l'accusa de voler le pain de la maison. Sa marâtre la crut aisément coupable et n'en demanda pas davantage pour la traiter avec la dernière rigueur. Un jour, pendant la plus grande rigueur de l'hiver, elle apprend ou croit s'apercevoir que notre Sainte avait emporté, dans son tablier, quelques petits morceaux de pain. Elle court aussitôt après elle, pleine de fureur, un bâton à la main et gesticulant déjà, lui jetant des injures avant d'avoir pu l'atteindre. Deux habitants de Pibrac, qui cheminaient de ce côté, voyant cette femme hors d'elle-même, devinèrent son projet et la suivirent en doublant le pas, dans le charitable dessein d'arrêter les coups prêts à tomber sur l'innocente victime. Ils rejoignent donc la marâtre, et apprenant le sujet de son emportement, ils arrivent avec elle auprès de Germaine : on ouvre son tablier; mais, au lieu de pain qu'on y croyait trouver, il n'en tomba que de belles et fraîches fleurs nouées en bouquet. Le sol de Pibrac n'en avait jamais produit de semblables, et d'où pouvaient-elles venir dans cette rigoureuse saison, sinon du ciel ? Saisis d'admiration, les témoins de ce miracle allèrent aussitôt dans Pibrac publier ce qu'ils venaient de voir. Depuis cette époque on ne la regarda plus que comme une Sainte. Son père, prenant des sentiments plus tendres, défendit à sa femme de la maltraiter davantage et voulut lui donner place dans sa maison avec ses autres enfants. Mais l'humble bergère refusa une telle faveur; elle le pria de la laisser dans le lieu obscur où l'avait confinée sa marâtre.

Après l'avoir ainsi sanctifiée par l'humiliation et les souffrances, Dieu la retira de ce monde lorsque les hommes, devenus plus équitables, commençaient à rendre à sa vertu les honneurs qu'elle méritait. Un matin, son père ne l'ayant pas vue sortir comme à l'ordinaire, alla l'appeler sous l'escalier où elle avait voulu continuer de prendre son repos. Elle ne répondait point; il entra et la trouva morte sur son lit de sarments. Elle s'était sans doute endormie dans la prière. Dieu l'avait appelée : « Venez, ma douce colombe » ; — *Veni, columba mea*, lui avait-il dit, et son âme était partie vers son Bien-Aimé, qui lui adressait de si tendres invitations. Ce fut l'an 1601, vers le commencement de l'été. Elle avait vingt-deux ans.

La nuit même de sa mort, deux religieux allant vers Pibrac, surpris par l'obscurité, avaient été obligés de se reposer parmi les ruines du vieux château des anciens seigneurs de Pibrac, situé sur la route qui conduisait à la demeure des parents de la servante de Dieu et d'y attendre le jour. Au milieu des ténèbres, ils virent passer deux jeunes filles, vêtues de blanc, qui se dirigeaient vers la ferme; quelques instants après, l'apparition reprit le même chemin, mais au milieu des deux vierges il y en avait une autre, vêtue aussi de blanc et couronnée de fleurs. Etonnés de cette vision, les deux religieux pensèrent qu'une âme sainte avait quitté la terre. Le lendemain, au point du jour, les religieux entraient dans le village : ils demandèrent si quelqu'un était mort; il leur fut répondu négativement, car on ignorait encore que Dieu eût appelé à lui la pieuse Germaine. A la nouvelle de sa mort, la foule accourut la voir; les funérailles furent célébrées au milieu d'un immense concours de peuple : on voulut honorer celle qu'on avait trop longtemps méprisée et trop tard connue.

Elle fut enterrée dans l'église paroissiale de Pibrac, suivant l'usage de cette époque, en face de la chaire. Toutefois, sa place n'eut rien qui la distinguât des autres, et ne fut marquée par aucune inscription. Le souvenir de ses bons exemples et de ses vertus ne périt point parmi les habitants de Pibrac. Mais ceux qui l'avaient connue disparaissaient peu à peu; on oublia la place où elle reposait, lorsqu'enfin il plut à Dieu de manifester hautement la gloire de son humble servante et de lui donner en quelque sorte une vie nouvelle. Ce fut vers l'an 1644, à l'occasion de l'inhumation d'une de ses parentes, nommée Endoualle : le sonneur, se disposant à creuser la fosse dans l'église, avait à peine levé le premier carreau, qu'un corps enseveli se montra. Aux cris que poussa cet homme, effrayé de trouver un cadavre, quelques personnes, venues pour entendre la messe, accoururent près de lui; elles virent et elles ont constaté que le corps était à fleur de terre, et que l'endroit du visage, qui avait été touché par la pioche, offrait l'aspect de la chaire vive.

Le bruit de cet étrange événement s'étant aussitôt répandu, les habitants du village vinrent en foule à l'église pour voir, par eux-mêmes, ce qu'on leur avait annoncé. Alors, et en présence de tout le peuple, ce corps, qui n'avait pu que par miracle être ainsi élevé presque sur la surface du sol, fut découvert entièrement. On le trouva entier et préservé de la corruption : les membres étaient attachés les uns aux autres et couverts même de l'épiderme. La chair paraissait sensiblement molle en plusieurs parties; les ongles des pieds et des mains étaient parfaitement adhérents : la langue même et les oreilles, desséchées seulement, étaient conservées comme le reste. Les linges et le suaire qui revêtaient ces restes précieux, avaient pris la couleur de la terre; mais ils n'avaient pas été plus atteints que le corps lui-même. Les mains tenaient un petit cierge et une guirlande formée d'œillets et d'épis de seigle. Les fleurs n'étaient que légèrement fanées, les épis n'avaient rien perdu de leurs couleurs; ils contenaient encore leurs grains, frais comme au temps de la moisson. A l'une des mains se remarquait une difformité, et le cou portait des cicatrices; à ces signes, tous les anciens de la paroisse publièrent que c'était là le corps de Germaine Cousin, morte depuis quarante-trois ans, qu'ils avaient eux-mêmes connue et dont ils avaient vu les funérailles. Tous les souvenirs aussitôt se réveillèrent : la miraculeuse apparition et la miraculeuse conservation de ce corps n'étonnèrent plus personne. On le plaça debout, près de la chaire de l'église, et il y fut laissé dans la même situation, exposé à la vue de tout le monde.

jusqu'à ce qu'un nouveau miracle donna lieu de le placer plus décemment.

Vers l'an 1645, dame Marie de Clément Gras, épouse de noble François de Beauregard, éprouvant quelque sentiment de répulsion pour ce corps qui était placé près du banc qu'elle occupait dans l'église, avait ordonné qu'on l'éloignât. Peu de temps après, cette dame fut affligée d'un ulcère au sein, et son enfant unique, qu'elle nourrissait, devint malade et fut bientôt à la dernière extrémité. Les médecins et les chirurgiens de Toulouse, qu'elle fit venir à diverses reprises, ne purent donner aucun soulagement à ses extrêmes souffrances. Son mari alors lui rappela le mépris qu'elle avait témoigné pour le corps de Germaine, et lui dit que peut-être Dieu s'en était offensé et voulait la punir par ce mal cruel dont elle souffrait. A ces paroles, la dame de Beauregard, rentrant en elle-même, s'agenouilla humblement et demanda pardon.

Le pardon ne se fit pas longtemps attendre. Durant la nuit suivante, la malade, s'éveillant tout à coup, vit dans sa chambre une grande clarté et crut même reconnaître la bienheureuse Germaine, qui l'assurait de sa guérison et de celle de son enfant. Pleine de joie, elle appela ses domestiques et leur dit ce qui venait de se passer; jetant ensuite les yeux sur la plaie, elle la trouva déjà presque entièrement fermée. Elle se fit apporter aussitôt son fils, et l'enfant, parfaitement guéri, suça abondamment le lait qu'il refusait depuis plusieurs jours.

Dès le lendemain, la dame de Beauregard se rendit à l'église, où elle répara publiquement l'outrage qu'elle avait fait aux restes de la bienheureuse Germaine. Pénétrée en même temps de reconnaissance, elle offrit une caisse de plomb pour recevoir ce corps saint. Le curé et les plus notables habitants y enfermèrent eux-mêmes le dépôt vénérable, et il fut porté dans la sacristie.

Soixante ans s'étaient écoulés depuis la mort de Germaine, et un grand nombre de grâces et de miracles avaient été obtenus par son intercession, sans que l'autorité épiscopale eût paru en avoir aucune connaissance; mais Dieu voulait que le nom et les œuvres de sa servante sortissent de cette longue obscurité.

Le 22 septembre 1661, Jean Dufour, prêtre vénérable par ses vertus et sa piété, archidiacre de l'église métropolitaine et vicaire général de l'archevêque de Toulouse, Pierre de Marca, vint à Pibrac pour faire la visite pastorale au nom de ce prélat. Sa présence avait attiré une foule considérable, et les curieux étaient entrés avec lui dans la sacristie. Là, son attention fut attirée par la caisse qui renfermait les restes de Germaine. Etonné de voir un cercueil en pareil lieu, il le fit ouvrir, après avoir pris quelques informations. Les témoins étaient en grand nombre : le corps fut trouvé tel qu'on l'avait vu seize années auparavant, enveloppé de même, intact, admirablement conservé et flexible.

Alors on raconta au vicaire général les particularités de la vie de Germaine, et de quelle manière son corps avait été retiré de terre. Pour ajouter plus de force à ces récits, Dieu permit que deux vieillards, Pierre Paillès et Jeanne Salaires, âgés l'un et l'autre de quatre-vingts ans, se rencontrassent là pour confirmer toutes les dépositions. Non-seulement ils avaient connu Germaine, mais ils étaient ceux-là mêmes qui se trouvaient présents au miracle des fleurs.

Voulant s'assurer de leur véracité, Jean Dufour se fit indiquer dans l'Eglise le lieu où le corps avait séjourné plus de quarante ans. Par son ordre et en sa présence, on ouvrit la fosse, on creusa, et, à la profondeur

ordinaire, on trouva les restes brisés et décomposés de cette femme nommée Endoualle, enterrée vingt ans auparavant à la place même d'où le corps de Germaine avait surgi par miracle. On ne pouvait donc plus douter de la nature du sol : c'était par la seule volonté de Dieu que les dépouilles de sa servante Germaine avaient été préservées de la corruption commune.

Le curé de Pibrac fit ensuite connaître au vicaire général un registre authentique des nombreuses guérisons opérées par l'intercession de Germaine. Ces relations étaient signées des personnes guéries, attestées par les témoins, certifiées par les notaires. Plusieurs habitants se présentèrent, déclarant qu'ils avaient reçu des grâces semblables, et confirmant par leurs paroles ces nombreux témoignages écrits.

Le vicaire général admira les voies de la Providence, fit renfermer le cercueil et dressa procès-verbal du tout. En même temps, il défendit au curé, sous peine d'excommunication, d'exposer le corps à la vénération publique ni de le changer du lieu où il venait d'être replacé dans la sacristie. Il permit, toutefois, de recevoir les offrandes que les fidèles pourraient faire au nom de la pieuse Germaine, jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur de manifester plus clairement sa volonté à cet égard, ainsi que la sainteté de la personne de sa servante, et que l'Eglise en eût autrement ordonné.

D'année en année, de nouveaux et nombreux prodiges montrèrent visiblement que Dieu voulait glorifier, aux yeux des hommes, celle dont la condition avait été si basse, l'humilité si profonde, la vie si pauvre et si cachée. C'est pourquoi, en 1700, on songea sérieusement à demander au Saint-Siége sa béatification, et à commencer, dans ce but, le procès informatif de l'Ordinaire. Déjà une enquête juridique sur les vertus et les miracles de Germaine Cousin avait été ordonnée, non-seulement par l'archidiacre Jean Dufour, grand vicaire de l'archevêque Pierre de Marca, mais aussi successivement par plusieurs autres évêques, et, entre autres, en 1698, par Colbert, qui occupait à cette époque le siége de Toulouse. Jacques de Lespinasse, syndic de la commune de Pibrac, fut chargé de poursuivre la cause en qualité de postulateur.

A sa requête, le 5 janvier 1700, le révérend Père de Morel, vicaire général de l'archevêque Colbert, se rendit dans l'église de Pibrac pour commencer le procès. Cette première visite fut suivie de deux autres, durant lesquelles il procéda, comme nous l'allons dire, à l'enquête qu'il nous a laissée.

Le bruit de son arrivée s'étant répandu, avait attiré un grand concours de peuple. Le premier jour, il eut la consolation de donner la communion à près de cinq cents personnes. Toutes les fois qu'il reprit le cours de ses opérations, il célébra la sainte messe et fit une exhortation à cette multitude de gens qui accouraient de toutes parts.

Plusieurs encore avaient vu les reliques lorsqu'elles furent levées de terre. On les leur montra, et ils assurèrent qu'elles étaient entièrement les mêmes.

Le révérend Père de Morel eut soin de faire assigner toutes les personnes qui pouvaient attester quelques miracles. Il entendit lui-même leurs dépositions, faites sous la garantie du serment.

Il dressa un procès-verbal de l'état où il trouva le corps, que l'on reconnut tel exactement qu'il avait été décrit en 1661, par l'archidiacre Jean Dufour.

En outre, sa prudence l'obligea de faire procéder au même examen par deux maîtres chirurgiens, auxquels il imposa préalablement le serment

solennel de dire en tout la vérité. On lit dans leurs actes, après le détail de la vérification, qu'ils ont remarqué que le corps n'avait jamais été embaumé, en sorte qu'il n'a pu se conserver sans altération par les moyens naturels, et que la Providence seule a pu opérer ce prodige.

Il convient d'ajouter ici que le révérend Père de Morel et les chirurgiens essayèrent de rompre les linges et le suaire, où avait été enveloppé le corps de Germaine ; mais quelque effort qu'ils fissent, ils ne purent y parvenir. Tout ce qui touchait à ce corps béni avait été soustrait, comme lui-même, aux effets ordinaires de la mort et du temps.

Revenons à l'histoire de la bienheureuse Germaine :

Les actes de l'enquête de 1700 furent confiés à un religieux Minime, qu'une obédience appelait à Rome. En même temps, le titre de postulateur fut expédié dans cette même ville au curé de Saint-Louis des Français. Mais, d'une part, le religieux qui avait porté les pièces du procès reçut, dès le lendemain de son arrivée, l'ordre de partir pour les missions du Levant ; et, d'autre part, après la remise des pièces à la Congrégation des Rites et un commencement d'exécution, les travaux préparatoires furent bientôt arrêtés par défaut de ressources pour parer aux frais de la procédure. Dans les révolutions qui suivirent, ces premiers travaux se sont perdus.

Toutefois, la confiance des peuples aux prières de sainte Germaine et le concours à son cercueil allaient croissant, Dieu se plaisant toujours à récompenser la piété des fidèles par de nouvelles grâces et de nombreux miracles. Les archives de Malte en ont conservé la mémoire. Les procès-verbaux de la visite générale du grand prieuré de Toulouse, auquel Pibrac appartenait, attestent unanimement ces faits : « Nous avons vu dans la sacristie », disent les visiteurs, « un petit monument où repose le corps de la dévote et bienheureuse Germaine, qui naquit et mourut à Pibrac, faisant des miracles : ce qui attire un grand concours de fidèles infirmes et estropiés, qui recouvrent instantanément la santé ou obtiennent une amélioration dans leur état par son intercession auprès du Dieu tout-puissant ».

On atteignit ainsi les funèbres jours de 1793. L'impiété régnant en souveraine s'appliquait à soustraire à la vénération des fidèles et à détruire tout ce qui avait un caractère religieux. Elle voulut anéantir le corps de la sainte bergère, qui s'était conservé jusque-là dans une intégrité parfaite, tel qu'on l'avait trouvé cent cinquante ans auparavant, lors de sa miraculeuse exhumation.

Un fabricant de vases d'étain, membre du district révolutionnaire de Toulouse, le trop fameux Toulza, dont le nom est resté couvert de l'exécration publique, se chargea de cette opération sacrilége. Quatre hommes du village furent requis pour l'aider. L'un d'eux se sauva, les autres consentirent volontiers à l'ingratitude et à l'infamie qu'on leur demandait. Après avoir retiré le corps de la caisse en plomb, qui fut confisquée pour faire des balles, ils l'enfouirent dans la sacristie même, et jetèrent dessus en abondance de l'eau et de la chaux vive, afin d'en assurer la prompte et complète dissolution.

Un prompt châtiment frappa ces trois misérables : l'un fut paralysé d'un bras, l'autre devint difforme ; son cou se raidit et lui tourna hideusement la tête vers l'une des épaules ; le troisième fut atteint d'un mal aux reins qui le plia pour ainsi dire en deux, l'obligeant à marcher le corps entièrement courbé vers la terre. Ce dernier porta son infirmité au tombeau. Les deux autres, plus de vingt ans après, recoururent humblement à l'innocente vierge, dont ils avaient si indignement profané les précieux restes,

et obtinrent leur guérison de ses prières et de la clémence de Dieu.

Dès que les temps devinrent meilleurs, le maire de Pibrac, Jean Cabriforce et l'abbé Montrastruc, tout administrateur intrus qu'il était de la paroisse, cédant au vœu de la population, firent ouvrir la fosse. Ils eurent la consolation de voir que le complot scélérat des révolutionnaires n'avait pas entièrement réussi. Sauf les chairs, que la chaux vive avait dévorées, le reste du corps s'était conservé miraculeusement.

Le suaire de soie qui entourait la tête, des fleurs, plusieurs autres objets, précipitamment enfouis avec la vénérable relique, par les violateurs de 1793, furent retrouvés intacts. Le tout, soigneusement recueilli et enveloppé d'un très-beau suaire, don de la piété du peuple, reprit place, dans la sacristie, au même endroit que les fidèles de Pibrac et les pèlerins du dehors connaissaient depuis si longtemps.

Du reste, les malheurs de l'époque ne purent interrompre le concours des affligés qui venaient, auprès du cercueil de Germaine, la prier d'intercéder pour eux. Il fallut même que l'autorité diocésaine mît des bornes à cette dévotion ; car, dans le désir de vénérer de plus près les reliques de la servante de Dieu, les catholiques entraient dans l'église de Pibrac, desservie, comme nous venons de le dire, par un schismatique, et y prenaient part à son culte réprouvé. A cette occasion, le vénérable administrateur catholique de l'église toulousaine, Mgr Du Bourg, mort évêque de Limoges, leur adressait cette instruction :

« Les canons de l'Eglise », leur disait-il, « défendaient aux fidèles de se prosterner devant les sépulcres des martyrs pour implorer leur secours, afin d'obtenir la santé, quand ils étaient au pouvoir des hérétiques ; et notre souverain Pontife nous défend d'entrer dans les églises des constitutionnels, comme Paul V, dont il cite le Bref, le défendait aux Anglais. Une pareille défense a été renouvelée par les supérieurs ecclésiastiques. Ces règlements doivent être rappelés au souvenir des fidèles qui habitent la campagne, et qui, dans leurs infirmités, vont présenter leurs vœux au pied des précieuses cendres de cette sainte fille, connue sous le nom de sainte Germaine, Il n'est jamais permis de faire un mal pour un bien, quel qu'il soit ; on n'honore point les saints, on ne mérite pas leurs bienfaits par un acte contraire à la fidélité due à l'Eglise ».

Ces avis étaient imprimés dans un journal religieux, *le Catholique du pays*, que le pieux administrateur faisait publier chaque mois, afin de suppléer au défaut d'instructions, dont le malheur des temps privait alors les chrétiens. Les Evangiles et les Epîtres du dimanche y étaient reproduits avec quelques explications. On y exposait différents points de doctrine ; on y rapportait les nouvelles religieuses ; on y donnait des avertissements aux fidèles ; on y annonçait les bonnes œuvres ; on y proposait jusqu'à un sujet d'oraison. Enfin, cette feuille périodique était consacrée à la gloire du Sacré-Cœur de Jésus, dévotion alors très-répandue et à laquelle tout porte à croire que la France dut le terme de ses malheurs.

Un aveugle était le distributeur du journal et le portait secrètement aux familles catholiques de Toulouse. Sans autre guide que son bâton, il allait dans toutes les rues, montait à tous les étages, et déjouait ainsi la police révolutionnaire, si minutieuse et si tyrannique à l'endroit de la religion.

Soumis aux ordonnances de l'autorité légitime, les catholiques n'entrèrent plus dans l'église de Pibrac. Ils se contentèrent d'aller prier en dehors du cimetière, du côté correspondant à la sacristie, où reposait le corps de la Bienheureuse. Le Seigneur, récompensant la dévotion et surtout l'obéis-

sance de ces fervents chrétiens, leur accordait des grâces extraordinaires, dont ces années de douloureuse mémoire n'ont pu interrompre la chaîne ni étouffer le retentissement.

Enfin le schisme disparut; la paix, en rendant à l'église l'unité, lui rendit aussi ses temples. Dès lors, les fidèles purent avoir la consolation de s'approcher du cercueil de la pieuse bergère, de le toucher, de contempler de leurs yeux ses vénérables restes. Le pèlerinage de Pibrac reprit une splendeur nouvelle.

Dans les derniers jours de l'année 1813, la Confrérie de la Sainte-Epine, établie à Toulouse, après la Révolution, par un saint prêtre, et composée des catholiques les plus fervents, amèrement affligée de voir se prolonger la captivité du souverain pontife Pie VII, demandait à Dieu sa délivrance. Confiants au crédit de sainte Germaine, les confrères, dans cette douloureuse circonstance, implorèrent son appui auprès de Dieu, et firent vœu d'aller tous les ans en pèlerinage à son tombeau, si le Seigneur daignait exaucer leur prière.

Quelques temps après, le Saint-Père, quittant sa prison sans avoir néanmoins encore reconquis sa liberté, prenait la route d'Italie à travers le midi de la France. Le 2 février 1814, il longeait tristement les murs de Toulouse, dans une voiture fermée à clef. Une population immense, accourue de tous côtés, se pressait sur son passage. A genoux, et les larmes aux yeux, elle implorait avec amour la bénédiction de l'illustre et saint captif. On distinguait surtout les nombreux confrères de la Sainte-Epine, levant les mains au ciel, conjurant le Seigneur d'achever son œuvre et de rendre enfin à son siége le chef de l'Eglise.

Dès cette année, la Confrérie de la Sainte-Epine accomplit son vœu et n'a cessé, depuis ce temps-là, de se rendre à Pibrac le jour de Saint-Pierre. La Messe et les Vêpres sont chantées dans l'église du village avec la plus grande solennité. Il est ordinaire d'y voir ce jour-là jusqu'à huit ou neuf cents personnes s'approcher de la table sainte.

Le pape Léon XII a favorisé ce pieux pèlerinage d'une indulgence plénière.

Pour la Saint-Pierre de 1849, l'affluence au tombeau de la bienheureuse Germaine fut plus considérable que jamais. Les confrères venaient encore cette fois pour la fin de l'exil et le retour dans son siége du Vicaire de Jésus-Christ, l'illustre successeur et ami du Pontife qui avait été l'objet de leur premier vœu.

Présentées au Seigneur par la pieuse bergère, leurs prières furent exaucées. La nuit suivante, l'armée française prenait d'assaut la ville sainte, occupée et profanée par des hordes d'impies venus de tous les coins du monde, et replaçait sur son trône l'immortel Pie IX. On raconte que depuis le commencement du siége (aux premiers jours de juin), un des confrères, homme grave, d'une piété reconnue et honorée, était poursuivi nuit et jour, surtout dans ses prières, par la pensée que Rome serait prise sitôt après le pèlerinage de la Congrégation au tombeau de la bienheureuse Germaine, et qu'en conséquence il devait en demander aux supérieurs l'anticipation, afin que la capitale du monde chrétien fût plus tôt délivrée. Après avoir résisté plusieurs jours à cette pensée, il ne put s'empêcher davantage de la communiquer au directeur de la Confrérie, qui ne voulut rien changer à l'usage ordinaire. Néanmoins le siége se prolongea et n'eut réellement sa fin que la nuit qui suivit le jour du pèlerinage.

Plus on approchait de l'époque marquée par la divine Providence, pour

l'exaltation et la glorification de son humble servante, plus on voyait s'accroître le nombre des fidèles qui venaient implorer sa protection ou attester leur reconnaissance.

L'hiver comme l'été les pèlerins affluaient à Pibrac, non-seulement des cantons voisins, mais même des provinces de la France les plus éloignées. Ils se tenaient dans l'église avec respect et recueillement, et la plupart y communiaient. On remarquait parmi eux des personnes de la plus haute classe de la société, des prêtres en grand nombre ; on y vit aussi quelques évêques. Deux illustres princesses qui, l'une et l'autre, connurent longtemps les douleurs de l'exil, regrettant de ne pouvoir visiter elles-mêmes le tombeau de Germaine, y firent porter leur offrande. Les congrégations religieuses, établies à Toulouse ou dans les environs, les filles de Saint-Vincent de Paul, les sœurs de la Croix, les dames du Sacré-Cœur, en faisaient souvent le but d'une pieuse excursion ; les Pères Jésuites y envoyaient de temps en temps leurs novices ; les curés du voisinage avaient pris l'usage de s'y rendre tous les ans, accompagnés des enfants de leur paroisse admis à la première communion.

Il faut dire que le culte rendu à la vénérable Germaine alla même trop loin, car il dépassa les bornes voulues par l'Eglise, dans les honneurs à rendre aux serviteurs de Dieu dont elle n'a pas encore reconnu la sainteté.

La sacristie, étant devenue trop étroite pour cette affluence de visiteurs, on en dût bâtir une nouvelle, plus belle et plus spacieuse, où le corps fut transféré. Mais cette construction étant humide et défectueuse, au bout de quelques années, il parut convenable de déposer les reliques dans un lieu plus sain, et le vénérable curé de Pibrac, M. Dupoix, entraîné autant par sa tendre dévotion que par la piété reconnaissante des fidèles, les porta dans l'église. On pratiqua dans le mur de la chapelle de saint François de Sales, exposé au midi, une ouverture que les dévots de Germaine, dirigés par le zélé vicaire de la paroisse, M. Montagne, aujourd'hui curé, s'empressèrent d'orner d'une magnifique grille et de marbres précieux, enrichis eux-mêmes d'une inscription en lettres d'or. Le corps fut exposé à la vénération des fidèles, heureux de le voir. Les prêtres ouvraient la grille tous les jours, et passaient une partie de la matinée à faire toucher aux ossements bénis les linges qui, portés ensuite aux malades, leur rendaient souvent la santé.

Cette translation et cette exposition dans le lieu saint, violaient formellement les sages décrets d'Urbain VIII. Les conseils d'un ecclésiastique romain, attaché à la sainte Congrégation des Rites et appelé à Toulouse par Mgr d'Astros, firent promptement supprimer ce culte public. Il eût été un obstacle insurmontable au succès du procès de béatification qu'on avait résolu d'entreprendre une seconde fois.

Le corps de la servante de Dieu fut placé en dehors de l'église, dans un monument construit sur le sol du cimetière.

Il était temps de reprendre cette cause, entamée il y avait cent quarante-trois ans. Un plus long retard pouvait la perdre à tout jamais. La tradition, qui s'était conservée à l'aide des miracles, passant sans altération des pères aux enfants, allait s'obscurcir ou disparaître. Les troubles de la Révolution, surtout les guerres de l'empire, en retenant et en dispersant la jeunesse loin des foyers paternels, avaient rompu la chaîne jusque-là si nette des témoignages domestiques. Les générations nouvelles n'auraient pu attester que le souvenir général de l'héroïcité des vertus de la Bienheureuse et l'évidente continuité des miracles. Il importait d'interroger les anciens, ceux qui, venus au jour dans un temps plus tranquille, et ne connaissant

guère d'autre histoire que celle de leur village, la savaient parfaitement pour l'avoir recueillie de leurs ancêtres, presque contemporains eux-mêmes de cette bergère dont la vie était le grand événement local. Dieu semblait conserver ces témoins chargés d'années pour leur donner le temps de remettre à l'Eglise le dépôt des pieuses traditions qui, autrement, allaient mourir avec eux.

Toutefois, avant de mettre la main à ce grand ouvrage et d'embrasser tant de fatigues et de sacrifices, le sage archevêque consulta ses collègues dans l'épiscopat, voulant s'assurer si la réputation des vertus et des miracles de Germaine était aussi établie et répandue qu'on le disait. Un de ses prêtres parcourut les diocèses où la vierge de Pibrac était connue, chargé de recueillir tous les témoignages qui la concernaient, et de demander en même temps aux évêques leur concours. Des procès-verbaux attestant légalement plus de quatre cents miracles ou grâces extraordinaires attribuées à l'intercession de Germaine Cousin, et trente lettres postulatoires d'archevêques et évêques français qui, conjointement avec le Chapitre de leur cathédrale et leur clergé, s'unirent à l'archevêque de Toulouse pour solliciter du Saint-Siége la béatification de la servante de Dieu : tel fut le résultat de ces démarches préliminaires.

Le vénérable métropolitain n'hésita plus, et il confia spécialement le soin de la cauze au zèle du prêtre qu'il y avait déjà employé.

Parmi les nombreux miracles dont nous venons de parler, nous ne raconterons que ceux que Dieu a opérés dans notre siècle pour glorifier sa servante :

Un jeune homme de la paroisse de Mauvesin, au diocèse d'Auch, nommé Dominique Gauté, perdit tout à coup la vue et demeura entièrement aveugle. Il sortit de son pays pour aller consulter les médecins les plus célèbres, et ne réussit qu'à acquérir la triste certitude qu'il ne guérirait pas. Il avait été atteint de la goutte sereine, mal de sa nature incurable.

Son frère Georges, qui l'avait accompagné, non moins désolé que lui, lui dit alors de recourir à Germaine, et tous deux firent bientôt le pèlerinage de Pibrac, avec une vive espérance et une vive foi. Ils entendirent la messe en se recommandant à la servante de Dieu. Les yeux de Dominique étaient couverts d'un linge qui avait touché le corps de la bergère. Dieu voulut les éprouver un peu, et les deux frères sortirent de l'église et se remirent en route tels qu'ils étaient venus, mais cependant pleins d'espérance. Ils avaient raison d'espérer. Bientôt Dominique put apercevoir au loin les ailes des moulins qui tournaient, et avant de rentrer dans sa paroisse, il avait recouvré la vue.

Elisabeth Gay, jeune fille de dix-huit ans, depuis longtemps aveugle par suite d'une humeur qui s'était portée à son visage et sur ses yeux, fut guérie à Pibrac, où ses parents l'avaient menée. Jusqu'à sa mort, qui n'arriva que longtemps après, elle n'eut aucune atteinte du mal dont elle avait souffert.

M. de Castex, curé d'Angoumer, atteste que Françoise Ferrière, sa paroissienne, aveugle depuis sa naissance, a été guérie par le moyen d'un linge qui avait touché le corps de Germaine.

Le premier août 1839, on porta à Pibrac un enfant de dix mois, aveugle-né, fils d'Antoine Nous, patron sur le canal du Languedoc. L'enfant recouvra la vue par l'intercession de la bienheureuse Germaine. Une enquête dressée à ce sujet, par M. l'abbé du Bourg, vicaire général, est déposée dans les archives de l'archevêché de Toulouse.

Antoinette Estellé, habitante de Pibrac, atteste que son fils avait perdu la vue à l'âge de deux ans et demi. On plaçait devant ses yeux divers objets, on faisait avec la main le geste de le frapper, ses paupières restaient immobiles. On le porta au tombeau de Germaine, et il vit : « Il a maintenant quarante-trois ans », ajoute l'heureuse mère, « et il a conservé la vue et le souvenir de la grâce que Germaine a obtenue pour lui ».

Un miracle plus signalé récompensa la foi de Bertrande Lafon. C'est trop peu dire que l'intercession de Germaine rendit la vue à son fils : elle lui donna des yeux. Cet enfant, nommé François, était né avec une infirmité pire que la cécité. Lorsqu'on soulevait ses paupières, toujours abattues, on ne distinguait ni pupille, ni cornée; mais seulement une matière informe comme un morceau de chair.

Deux habiles médecins de Toulouse, MM. Massol et Duclos, après avoir essayé pendant trois mois toutes les ressources de leur science, finirent par déclarer à Bertrande qu'il n'y avait rien à faire, que son enfant était né aveugle et resterait aveugle. Dans son affliction, Bertrande ne désespéra pas de la bonté divine. Elle implora la protection de Germaine, et, dès le soir même, en couchant le petit François, elle posa sur ses yeux un linge qui avait touché le corps de la bergère bénie. Vers minuit, elle priait encore auprès de son cher enfant, demandant à Dieu de le guérir, lorsque tout à coup elle crut apercevoir au-dessus du berceau une lumière, une sorte d'auréole. Sa prière en devint plus fervente. Se sentant comme assurée en son cœur d'obtenir ce qu'elle demandait, elle oublia le sommeil et pria jusqu'au jour. Alors, s'approchant du berceau, elle enlève d'une main émue le linge qui couvrait le visage de l'enfant. Bonté céleste ! ce petit visage, auparavant si morne, est animé de deux yeux vifs et brillants qui se fixent sur elle. Son enfant la voit et lui sourit ! Folle de joie, elle s'agite, elle pleure, elle crie miracle ! et, se précipitant à la fenêtre, elle appelle du geste et de la voix tous ses voisins, leur criant de venir voir ce que Dieu venait de faire pour elle. Les voisins, qui savaient combien elle s'affligeait du triste état de son enfant, crurent que l'excès de la douleur lui avait ôté la raison. Ils montèrent avec un sentiment de compassion, pour la calmer et l'empêcher de se porter à quelque extravagance dangereuse. Ils virent son bonheur. L'enfant souriait comme s'il eût eu conscience de la grâce qu'il avait reçue, et les regardait de ses beaux yeux tout pleins de vie; et tous ensemble rendirent grâces à Dieu qui daigne accorder aux hommes de telles faveurs par les mérites de ses Saints.

Plusieurs paralytiques reçurent l'usage de leurs membres par l'intercession de notre Bienheureuse. Nous nous contenterons de rapporter la guérison récente de Jean-Charles-Raymond Cahusac.

Une maladie de l'épine dorsale l'avait depuis plusieurs mois privé de l'usage de ses membres. Il ne pouvait ni se tenir, ni marcher. Quand on le soutenait perpendiculairement, ses jambes étaient flottantes comme celles d'un squelette; si l'on appuyait ses pieds à terre, elles fléchissaient aux articulations, sans offrir au poids du corps la moindre résistance. La paralysie de ces extrémités inférieures était complète, il y avait atrophie. Les soins de la médecine avaient été entièrement infructueux. Le 28 avril 1840, il fut porté dans l'église de Pibrac.

Pendant la messe, au moment de l'élévation, le jeune malade se lève et se met à genoux, en disant : *Je suis guéri !* Il reste dans cette position jusqu'à la fin de la messe. Incontinent après, il marche légèrement appuyé sur le bras de la baronne de Guilhermy, sa grand'mère. C'était environ à neuf

heures du matin. A cinq heures du soir, le même jour, il parcourut à pied, sans être soutenu, plusieurs rues de Toulouse, fit des visites, monta des escaliers. Saisi d'étonnement, le médecin distingué, qui avait soigné jusque-là ce jeune enfant, déclara que Dieu seul avait pu opérer cette guérison si subite et qui s'est parfaitement soutenue.

Pour tout dire en quelques mots, on peut avancer qu'il n'y a point de sortes de maladies et d'infirmités que Dieu n'ait guéries miraculeusement pour glorifier l'humble bergère, et presque toujours instantanément à la seule invocation du nom ou au contact des précieuses reliques. Nous allons signaler quelques miracles qui, après mûr examen, ont reçu l'approbation de la Congrégation des Rites et ont été confirmés comme tels par le souverain Pontife.

Vers l'année 1845, il y avait, dans la communauté des religieuses dites du *Bon Pasteur*, à Bourges, dix-sept religieuses, cinquante-neuf pénitentes et quarante jeunes filles : en tout cent seize personnes. Ce nombre croissant toujours et les ressources diminuant, la maison se trouva dans la détresse. Dans cette gêne, la sœur Marie du Sacré-Cœur, supérieure du monastère, se sentit portée à demander secours à la bienheureuse Germaine. Elle ordonna de commencer une neuvaine de prières dans toutes les classes; elle voulut qu'on lût chaque jour quelques passages de la vie de la Bienheureuse, que l'on plaçât une médaille à son image dans le grenier, et que chaque Sœur en portât une sur elle, en priant avec une foi vive. Deux religieuses converses étaient chargées de faire tous les cinq jours le pain nécessaire à la consommation de la Communauté; elles y employaient chaque fois vingt-quatre corbeilles de farine, qui donnaient quarante gros pains, pesant chacun vingt livres. Pleine de confiance, la supérieure ordonna aux Sœurs de n'employer pour les prochaines fournées que seize corbeilles de farine, au lieu de vingt-quatre qui étaient nécessaires, et elle pria la vénérable Germaine de suppléer à ce qui manquerait. Les sœurs obéirent, mais point de miracle. Les pains suffisaient à peine pour trois jours. Enfin, à la troisième fois, la bonne mère s'adressa à la vénérable Germaine et la supplia de ne pas permettre que les pains fussent si petits. Les deux panetières, ennuyées d'être encore obligées de faire le pain avec huit corbeilles seulement pour chaque fournée au lieu de douze, l'expérience leur ayant prouvé que la chose ne réussissait pas, résolurent, la pâte faite, de bien remplir les corbeilles, pour que l'on vît clairement qu'il y avait un plus petit nombre de pains et que la supérieure connût bien qu'on ne pouvait réussir à ce qu'elle désirait. Mais à mesure qu'on remplissait les corbeilles, on voyait que la pâte ne diminuait pas en proportion dans la huche. Il y en eut assez pour remplir toutes les corbeilles; il en resta même assez pour ajouter à tous les pains et deux ou trois livres de plus dans la huche. Il y eut donc dans cette fournée, avec huit corbeilles, vingt pains qui furent encore plus gros que les pains ordinaires produits par douze corbeilles de farine : il en fut de même pour la seconde. Le miracle étant connu, les religieuses, les élèves accoururent au four pour voir de leurs propres yeux le pain que Dieu leur avait donné. La supérieure fit rendre des actions de grâces à Dieu et à la bienheureuse Germaine, qui s'était souvenue de leur détresse; le même prodige se renouvela deux autres fois.

Les bienfaits temporels de notre Bienheureuse pour cette maison ne s'arrêtèrent pas là; à la multiplication du pain succéda la multiplication de la farine Dans la même année 1845, il y avait dans le grenier trois cents mesures de farine qui, entamées le 4 novembre, devaient être épuisées dans

les premiers jours du mois de janvier suivant. Cependant la farine dura jusqu'au mois de février. Il y eut donc une augmentation miraculeuse de cent cinquante mesures environ. Le premier dimanche de janvier, la supérieure avait conduit les religieuses dans le grenier, afin qu'elles vissent de leurs propres yeux le miracle qui les nourrissait. Prosternées et laissant couler leurs larmes, elles baissèrent la tête et restèrent quelque temps à prier les bras en croix.

Jacquette, fille de Jean Catala et de Louise Morens, naquit le 7 avril 1821. A l'âge de trois mois, elle eut la petite vérole. Promptement guérie, elle se porta bien jusqu'à dix-huit mois; mais alors elle fut prise d'un mal qui la jeta dans une extrême faiblesse, et qui, croissant de jour en jour, la réduisit au plus triste état. La cheville du pied et la rotule du genou s'enflèrent extraordinairement; les jambes et les cuisses s'amaigrirent au point que la peau était collée aux os; une fièvre lente la consumait. Sa mère, dans sa sollicitude, lui fit longtemps prendre une multitude de remèdes, et, enfin découragée, laissa le mal suivre son cours. Les douleurs de la malheureuse petite fille, loin de diminuer, augmentaient avec l'âge. Au commencement, elle avait pu faire quelque pas, quoique avec beaucoup de peine; bientôt ses pieds contournés et son extrême faiblesse obligèrent de la tenir sans cesse au lit ou attachée sur une chaise. Parfois encore son ventre se gonflait, et elle souffrait alors des coliques affreuses. La désolation de ses parents était sans mesure, surtout celle de sa mère, qui la voyait privée de toute espérance de guérison. Dans l'excès de son malheur, cette mère puisa une confiance sans bornes dans la miséricorde de Dieu; et comme elle avait une grande dévotion à la bienheureuse Germaine, elle fit vœu d'aller trois fois en pèlerinage à Pibrac, les deux premières fois seule, la troisième fois avec son enfant. Elle s'acquitta bientôt de la première partie de ce vœu. Des affaires domestiques étant survenues, l'empêchèrent longtemps d'accomplir la dernière, ou sa foi peut-être avait chancelé. Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'elle conduisit l'enfant infirme à Pibrac, en 1828 ; la petite infirme était dans sa septième année. Voici sa déposition :

« Je partis à pied », dit-elle, « avec une de mes amies. Devant nous marchait une bête de somme chargée de deux paniers. Dans l'un j'avais ma petite Jacquette, dans l'autre un autre de mes enfants, et, entre les deux, un troisième âgé de dix ans. Le voyage n'eut rien d'extraordinaire. Nous entrâmes dans l'église. C'était un dimanche, et Monsieur le curé prêchait. Je pris place sur un banc avec mes enfants, Jacquette entre son frère et moi; et nous la gardions tous deux. Je suivais la messe. Lorsqu'on sonna pour le *Sanctus*, Jacquette poussa un cri, et j'entendis moi-même un craquement qui me sembla venir de ses os. J'étais dans un état difficile à expliquer. Il me vint à l'esprit que ma fille était guérie; cette pensée venait me distraire sans cesse de mes prières. Au moment de la communion, je recommandai à mon aîné de surveiller sa sœur : à cause des regards des assistants, il m'avait répugné d'attacher cette pauvre petite à la chaise, comme je faisais d'ordinaire. J'arrivai à la sainte Table. Quand j'y fus agenouillée, grand Dieu ! voilà que Jacquette se retire des mains de son frère et vient s'agenouiller auprès de moi, toute seule, sans que personne la soutienne, sans que personne la guide ! Mon émotion redoubla et je ne puis dire ce qui se passa en moi, quand je vis cette innocente, imitant ce qu'elle me voyait faire, prendre la nappe comme pour communier. De la main, je fis signe à Monsieur le curé qu'elle ne devait point communier, et je revins à ma place. Elle me suivit. Elle s'assit; elle resta assise sans avoir be-

soin d'être soutenue. Ses pieds avaient repris leur position naturelle. Elle était toute joyeuse. A la bénédiction du prêtre, voyant tout le monde se mettre à genoux, elle se lève sans être aidée, et, prenant une chaise sur laquelle elle était assise, elle la tourne avec adresse et s'agenouille dessus.

« Mon vœu était accompli. Je repartis de suite, le cœur ravi et plein de reconnaissance pour une guérison si prompte. Ni mes enfants, ni moi, ni la personne qui nous accompagnait, nous ne songeâmes seulement à manger. Nous arrivâmes à Toulouse vers les trois heures après-midi. Dès que nous fûmes arrivés devant la maison, Jacquette apercevant son père, se mit à crier : « Je suis guérie ! Prenez-moi dans vos bras, et puis mettez-moi à terre, et vous verrez comme je marche bien, et comment Germaine Cousin m'a rendu la santé ».

« En effet, le père la prit sur ses bras, puis la posa à terre et la vit marcher à l'instant même, en présence des habitants du quartier, qui est très-populeux. Elle marchait libre et agile, sans fatigue, sans la moindre difficulté. Elle était bien guérie, et, depuis ce jour, elle n'a plus ressenti aucun mal ».

Philippe Luc, enfant du village de Cornebarrieu, avait environ douze ans, lorsqu'il éprouva dans la hanche des douleurs très-vives que le moindre mouvement excitait et qu'on ne put faire disparaître. Après deux ans, il y vint une tumeur qui perça sous l'action d'un onguent et qui se ferma après avoir légèrement suppuré, mais qui ne tarda pas à se rouvrir avec un caractère inquiétant. Trois habiles médecins, consultés tour à tour, reconnurent une fistule. Elle était large de deux lignes, profonde de deux pouces, livide et violacée; les bords de l'ouverture étaient abaissés et calleux. On conseilla au malade de se faire porter à l'hôpital Saint-Jacques de Toulouse. Là, pendant deux mois consécutifs, les médecins le soignèrent avec tout le zèle possible, mais sans résultat. La fistule avait toujours fait des progrès : elle arrivait jusqu'à l'os, qui commençait à se carier. L'enfant sortit de l'hôpital et revint à Cornebarrieu plus malade qu'il n'était parti. Ce fut alors qu'il sentit naître en son cœur une vive confiance qu'il obtiendrait sa guérison par l'intercession de la bienheureuse Germaine.

Cornebarrieu n'est qu'à une lieue de Pibrac; mais c'était une longue distance pour le pauvre malade. Il partit néanmoins à pied, avec sa mère, souffrant des douleurs si aiguës, qu'il fut obligé de s'arrêter assez longtemps à moitié chemin. Enfin il arrive, il entend la messe et prie auprès du tombeau de Germaine. Il n'obtient rien, mais il ne perd ni confiance, ni espoir. Durant le retour, il s'excitait dans ses sentiments, disant à sa mère que Germaine lui accorderait certainement plus tard ce qu'elle semblait encore lui avoir refusé. Rentré chez lui, il se coucha, et sa mère, ayant enveloppé la plaie des linges qu'ils avaient posés sur le corps de la Bienheureuse, il s'endormit paisiblement.

Après un court sommeil, Philippe appela sa mère et lui demanda de panser de nouveau sa plaie. Elle accourt avec empressement comme elle avait coutume de faire. Elle enlève les linges : ils étaient secs, la fistule était entièrement fermée.

Les médecins furent frappés d'étonnement : « Je restai stupéfait », dit M. Laurent Stevenet, l'un d'eux, « quand on me présenta cet enfant parfaitement guéri. J'examinai l'endroit où était la plaie : une cicatrice bien formée indiquait que le mal avait existé; mais maintenant il n'existait plus; il n'y avait aucune difformité dans l'os, pas la moindre disposition au retour du mal. La fistule était fermée, aucune autre ouverture ne s'était

faite. Je dois indiquer encore un caractère merveilleux de cette guérison : c'est la mobilité de la peau et la reprise du tissu fibreux qui forme la cicatrice intérieure de la cavité fistuleuse ».

Germaine fut béatifiée par le pape Pie IX, le 7 mai 1854. Il serait trop long de décrire avec quelle pompe, quelle piété, quel concours de fidèles, on célébra aussitôt des fêtes en l'honneur de la Bienheureuse, à Toulouse et à Pibrac. Dans ce village, patrie de Germaine, la sainte communion fut distribuée à *huit mille* personnes, et beaucoup furent obligées de se retirer de l'autel, tristes et résignées, sans avoir pu apaiser leur faim spirituelle. En trois jours, environ soixante-dix mille fidèles, au fort de la moisson, par des journées très-chaudes et après une année de disette, accoururent dans un petit village honorer une bergère; on se pressait pour baiser, voir ces ossements, auxquels, lorsqu'ils faisaient partie d'un corps vivant, on refusait un abri sous le chaume, et qu'on vénère aujourd'hui dans une châsse reluisante d'or et de lumière, en attendant que, réunis à l'âme, ils participent à sa gloire immortelle.

Monseigneur Pie, évêque de Poitiers, et le R. P. Corail, de la Compagnie de Jésus, ont fait l'éloge de la Bienheureuse; le discours du vénérable et éloquent successeur de saint Hilaire se trouve à la fin de la *Vie de la bienheureuse Germaine*, par M. L. Veuillot. Apprenons surtout, en méditant cette vie pauvre, humble et cachée, que le Seigneur abat la fausse grandeur, confond la fausse science et la fausse sagesse, et qu'il relève l'humble et celui qui fait passer avant toutes les sciences celle de Jésus crucifié. Notre bergère n'a jamais fréquenté d'autres leçons que celles de la religion.

« On se demande si elle savait lire », dit Mgr l'évêque de Poitiers, « et tout porte à croire que, de l'alphabet, elle ne connut jamais que le signe que nos pères n'oubliaient jamais de mettre au frontispice de l'Abécédaire chrétien : je veux dire *la Croix de Dieu.* Mais ce qu'elle apprit sous l'empire de la grâce divine, à l'école de cette croix du Sauveur et à celle des secrètes inspirations de l'Esprit-Saint, lui tint lieu de toutes les autres connaissances. Son ignorance fut si savante, sa simplicité si éclairée aux yeux de Dieu, que, non content de lui donner dans les cieux l'auréole des élus, il a voulu glorifier son tombeau, depuis deux siècles, par une série non interrompue de miracles, et couronner enfin sa tête du nimbe radieux par lequel l'Eglise signale juridiquement la sainteté de ses enfants ».

Le 29 juin 1867, le souverain pontife Pie IX, après avoir approuvé de nouveaux miracles, l'inscrivit au livre des Vierges.

On peut la représenter avec une houlette, un chien de garde ou un simple mouton, pour marquer l'office de bergère qu'elle remplissait; avec des fleurs dans son tablier, ou avec une quenouille. Nous avons donné dans sa vie l'explication de ces caractéristiques.

Vie de la bienheureuse Germaine, **par M. L.** Veuillot; *Eloge de la bienheureuse Germaine,* **par** Mgr **l'évêque de** Poitiers.

SAINT ABRAHAM,

ABBÉ DE SAINT-CIRGUES, A CLERMONT (472).

Saint Abraham vint au monde en Syrie, sur les bords de l'Euphrate, vers la fin du IVe siècle. Après avoir fait de grands progrès dans les voies de Dieu, où il était entré dès sa jeunesse, il pensa que, pour y réussir et s'y perfectionner, il devait imiter le grand patriarche du peuple de

Dieu, dont il portait le nom, et sortir comme lui de son pays. Il voulut aller voir les saints anachorètes de l'Egypte, pour tâcher de s'en faire des modèles ; mais il fut pris par des Sarrasins qui, après l'avoir dépouillé, le maltraitèrent indignement en haine de Jésus-Christ, et le mirent dans les fers où ils le retinrent pendant cinq ans.

Après que Dieu l'eut délivré, il quitta l'Orient. Traversant alors la Méditerranée, il vint dans les Gaules, et s'arrêta dans la ville de Clermont, en Auvergne, auprès d'une église dont on venait de poser les fondements, et qu'il acheva de bâtir lui-même en l'honneur de saint Cirgues [1], martyr. A cette église il ajouta un monastère, où il forma un grand nombre de disciples par ses exemples et ses instructions, et où il parvint lui-même à la plus haute perfection.

Saint Abraham fut même favorisé pendant sa vie du don des miracles. Nous en choisissons un entre mille. Le jour de la fête de saint Cirgues, une foule de pèlerins affluaient à l'église, et le monastère avait la coutume de leur fournir le vin nécessaire à leur réfection. Saint Abraham recommandait un jour au cellérier de tenir prêts, pour cette occasion, des tonneaux pleins de vin. « Vous ne considérez pas, mon père », lui repartit l'économe, « qu'outre la foule qui doit remplir demain la ville, vous avez invité Monseigneur l'évêque, le comte de Clermont et les notables de la contrée, et que toutefois il ne vous reste pas à la cave une mesure de vin ». Le saint abbé descendit alors à la cave : « Faites-nous cette faveur, ô mon Dieu », s'écria-t-il, « que le vin ne vienne pas à manquer avant que tout ce peuple, qui va venir honorer votre serviteur, en ait bu suffisamment ». Sa prière fut exaucée. Non-seulement le vin ne manqua pas, mais on constata qu'il n'avait même pas diminué.

Notre saint Abbé parvint à une rare vieillesse; sa bienheureuse mort arriva vers l'an 472. Son corps fut enseveli dans l'église de Saint-Cirgues, qui était autrefois une paroisse de Clermont.

Ceux qui sont tourmentés de la fièvre trouvent ordinairement du soulagement devant son tombeau.

Propre de Clermont; Cf. J. Branche : *Vies des Saints et Saintes d'Auvergne.*

SAINT PSALMODE OU SAUMAY, SOLITAIRE DANS LE LIMOUSIN (589).

Psalmode, contemporain de Grégoire le Grand, issu d'une noble famille, dans la Grande-Bretagne, fut élevé dans les lettres divines et les mœurs chrétiennes par Brandan, abbé. Il était encore jeune, lorsqu'un jour, s'étant endormi au bord de la mer, sur un faisceau d'algue, l'algue fut soulevée par les eaux, jusqu'à ce que les flots, en se retirant par le reflux, le laissèrent sain et sauf sur le rivage, occupé à chanter les louanges de Dieu. Un peu plus tard, voulant vaquer plus librement à la contemplation, il se retira à Saintes, ville d'Aquitaine, où l'évêque saint Léonce le reçut avec honneur. Un fait miraculeux vint confirmer l'opinion que saint Léonce avait conçue de sa sainteté. L'évêque ayant fait conserver de l'eau dans laquelle Psalmode avait lavé ses mains, une femme aveugle en baigna ses yeux, et aussitôt elle recouvra la vue.

Le bruit de ses miracles attira tant de monde, qu'il fut obligé de s'éloigner de Saintes pour retrouver la solitude. Il vint dans le Limousin, trouva dans un bois très-épais, non loin d'Eymoutiers, un lieu tel qu'il le désirait, et s'y fixa pour y passer ses jours dans la contemplation et la prière. Chaque jour il récitait, outre d'autres prières, le Psautier tout entier, d'où lui est venu le nom de Psalmode. Il jeûnait tous les jours, excepté les jours de fête.

Il guérit, avec de l'eau bénite, la fille du duc d'Aquitaine, laquelle avait été mordue par une vipère. Il délivra un possédé, et rendit la vue à une femme aveugle. Mais ces prodiges lui procurant une gloire dont souffrait son humilité, il demanda à Dieu de lui retirer le pouvoir d'opérer des miracles. Il s'envola au séjour de la gloire immortelle le 15 juin.

Son corps fut enseveli à Eymoutiers (Haute-Vienne), où il est honoré religieusement.

Propre de Limoges.

1. Plusieurs hagiographes pensent que ce saint Cirgues est le même que saint Cyr, fils de sainte Julitte, dont nous donnons la vie au 16 juin.

SAINT LANDELIN,

FONDATEUR DE LOBBES, ET PREMIER ABBÉ DE CRESPIN (686).

Landelin, de la noble race des Francs, naquit sous le règne de Dagobert, entre Bapaume et Cambrai, dans une villa nommée la Vallée ou Vaulx. Dès son enfance il montra un heureux naturel, et ses parents confièrent le soin de son éducation à saint Aubert, évêque de Cambrai. Celui-ci exhortait le jeune homme à vivre pieusement et saintement, et le prémunissait contre les dangers du monde. D'un autre côté, quelques membres de sa famille ne négligeaient rien pour le détourner des choses célestes et lui faire préférer les voluptés et les délices de la terre. Il finit par prêter l'oreille à leurs perfides conseils ; il se montra rebelle aux exhortations de l'évêque, et même il le quitta, et se jeta bientôt dans tous les égarements d'une vie coupable, jusqu'à se mettre à la tête d'une troupe de voleurs. Le bon Père pleurait déjà son disciple comme mort. Après un intervalle de temps assez long, la mort horrible et imprévue d'un de ses compagnons frappa Landelin d'une si grande terreur, qu'abandonnant tout le reste, il vint se jeter aux pieds de l'évêque pour implorer le remède de la pénitence.

Son maître le reçut avec une grande effusion de joie et de tendresse ; pendant quelque temps il lui fit suivre les exercices des clercs en lui laissant l'habit séculier. Landelin renonça cette fois au monde pour toujours : ses vertus progressèrent de jour en jour ; il entra dans les ordres, fit trois fois le voyage de Rome pour y vénérer le tombeau des saints Apôtres, et partout il édifia les étrangers par sa piété et sa charité, comme il avait édifié ses frères par son obéissance, son humilité, sa douceur. Quand il fut prêtre, il demanda et obtint de saint Aubert la permission de se retirer dans la solitude pour y pleurer les désordres de sa vie passée. Il choisit pour le lieu de sa retraite le désert de Laubac, où il s'exerça aux œuvres de pénitence. Un grand nombre de disciples étant venus se mettre sous sa direction, il fonda le monastère de Lobbes, sur la Sambre. Il en construisit bientôt deux autres, celui d'Aune ou Alne, et celui de Wallers. Il dota ces monastères avec les biens qu'il tenait de la libéralité des rois de France.

Ces monastères une fois fondés, se jugeant indigne de les gouverner, il les confia à la direction d'Ursmar et de Dodon, qu'il avait fait élever à la dignité épiscopale. Puis, voulant se donner plus complétement à Dieu dans l'oraison et la macération du corps, il s'enfonça, accompagné de saint Adelin et de saint Domitien, dans une épaisse forêt, entre Mons et Valenciennes. Les trois solitaires vécurent là dans des cellules de branches d'arbres. Leur renommée leur attira des disciples ; ils bâtirent une chapelle qui fut le grain de sénevé d'où s'éleva l'abbaye de Crespin, sur la rivière de Hon, non loin de l'Escaut et de la ville de Condé. Croyant alors que, pour opérer un grand bien, il serait bon de séparer Adelin et Domitien, il les envoya dans des lieux différents travailler à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes. Le premier se fixa près de la rivière de Hon, le second, sur la Haine. Pour lui, il resta au monastère de Crespin, dont il prit le gouvernement, et se prépara à la mort par la méditation des choses divines.

Saint Landelin, en effet, n'était pas loin du terme de sa longue pénitence. Attaqué soudain d'une fièvre violente, il fit venir ses religieux et, leur faisant ses adieux, il leur déclara que c'était pour la dernière fois qu'ils le voyaient sur la terre. A ces mots tous fondirent en larmes, mais Landelin les rassura : « Ne vous attristez point de ma mort, mes enfants », leur dit-il, « Jésus-Christ, votre premier père, sera toujours avec vous, et l'ennemi de vos âmes ne pourra pas vous nuire ». Il se fit alors coucher sur la cendre et remit paisiblement son âme à Dieu. C'était le 15 juin 686.

Son corps fut enseveli dans le monastère même de Crespin.

Propre d'Arras; — Cf. Destombes : *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras;* Van Drival : *Hagiologie du diocèse d'Arras.*

SAINT LOTHAIRE OU LOYER, ÉVÊQUE DE SÉEZ (756).

Lothaire était lorrain, issu d'un sang très-noble. Quelques hagiographes le font fils de Lambert, prince de Moselle et Lorraine. Il fut élevé à la cour des rois de France et porta les armes. Mais,

ayant vu mourir sa femme Tarente, fille d'Astolphe, roi des Lombards, il ouvrit les yeux à l'inconstance des choses humaines, embrassa la pauvreté de Jésus-Christ, et, renonçant au monde, il entra dans les sentiers d'une vie plus calme et plus sûre.

Il partagea ses biens à ses fils, et, prenant un habit pauvre, il se mit à visiter les lieux de pèlerinage. Ensuite il chercha dans les plus âpres déserts de Neustrie une solitude où il pût demeurer ignoré de tous. Il la trouva près d'Argentan, sur une colline alors couverte de grands arbres ; il s'y construisit une cellule en forme de tombeau ; et oubliant le monde et lui-même, il vaquait nuit et jour à l'oraison, au jeûne et à Dieu seul. Le désert se peupla, par suite de la foule de fidèles qu'y attirèrent les miracles du saint anachorète, et il s'y forma un village qui prit le nom du pieux solitaire, appelé vulgairement Lohier ou Loyer; c'est aujourd'hui Saint-Loyer des Champs (Orne).

Mais la renommée de sa sainteté se répandit de plus en plus. Il en résultat que les habitants de Séez le demandèrent pour évêque, et malgré sa résistance il fut élevé sur ce siége par les suffrages unanimes du peuple.

Il gouverna et défendit son Eglise avec autant de sagesse que de courage. Après un long épiscopat, se sentant brisé par les travaux et les ans, il demanda à ses diocésains la permission de déposer la mitre, et reprit le chemin de son ermitage. Là il vécut encore de longues années, se préparant par la prière, les jeûnes et les mortifications, à sa bienheureuse mort qui arriva le 15 juin de l'année 756.

Propre de Séez. — Nous donnons, au *Supplément*, des détails sur les reliques de ce saint Evêque, d'après des documents qui ne nous sont parvenus qu'après l'impression de cette Notice.

SAINT HILARIAN, PRÊTRE ET MARTYR EN ROUERGUE (VIIIe siècle).

Saint Hilarian naquit dans le VIIIe siècle, à Espalion ou dans les environs, de parents nobles et pieux qui prirent soin de lui donner une éducation chrétienne. Il fut instruit dans les lettres sacrées et profanes, dont il acquit une connaissance approfondie. Ses vertus furent encore plus remarquables que sa science : de bonne heure, il se fit admirer par la ferveur de sa piété et la candeur de son âme qui se traduisaient sur son extérieur. Son visage riant et agréable, ses manières aimables et douces, la distinction et la beauté qui régnaient dans toute sa personne n'étaient que le doux reflet de la beauté et de la sérénité de son âme innocente et vertueuse. Tant de qualités lui attirèrent l'estime et l'affection de tous : il fut choisi pour être élevé aux sublimes fonctions du sacerdoce.

Hilarian, par son savoir et ses vertus, attira les regards de l'illustre Charlemagne : ce prince lui confia la direction de quelques écoles ; et il professa une telle estime et une telle vénération pour ce saint prêtre, qu'il le choisit pour son confesseur. Il put avoir occasion de se servir de son ministère, pendant le séjour qu'il faisait quelquefois dans sa villa de Cassaneuil, située sur les bords solitaires du Lot. Hilarian se livra donc avec succès à l'œuvre de la régénération morale de son pays, qui, depuis longtemps, était converti au christianisme.

Mais, à cette époque tourmentée, on ne pouvait se promettre une tranquillité de longue durée. Les Sarrasins, plusieurs fois repoussés du Rouergue par Charlemagne, firent souvent dans ce pays des incursions et des ravages, même sous le grand empereur. Ils s'établissaient dans des forts inaccessibles, et de là, comme d'un repaire, ils s'élançaient dans toutes les directions pour piller, quand ils se voyaient hors de la portée de leur vainqueur. C'est ainsi qu'ils restèrent quelque temps les maîtres du territoire d'Espalion ; et, sous leur domination, la religion fut persécutée et les prêtres dispersés ou mis à mort.

Hilarian ne voulut pas abandonner son peuple dans la persécution ; il se cacha avec sa mère dans quelque retraite ignorée ; et de là il se portait dans tous les lieux où son ministère pouvait être utile. Et afin de célébrer avec plus de sécurité le saint sacrifice, il se rendait souvent à Lévignac, à un quart de lieue seulement de l'église de Perse, qu'il desservait ; et, comme il lui fallait traverser le Lot, plusieurs fois, à défaut de barque, il étendait son manteau sur les eaux, et, par ce moyen, passait et repassait la rivière.

Ses ennemis s'efforcèrent souvent de s'emparer de lui, pour le faire périr ; mais le ciel le protégea quelque temps visiblement, ne voulant pas priver trop tôt le peuple du secours de son ministère. Un jour même, ses persécuteurs ayant tenté de le poursuivre au-delà du Lot, furent submergés dans ses eaux en les traversant. En ce même endroit, on voit une croix devant laquelle la

procession s'arrêtait autrefois, aux jours des Rogations. On montre aussi, dans les environs, un roc creusé en forme de sarcophage et à la mesure d'un homme, cavité qu'on croit s'être formée pour recevoir et cacher le Saint, un jour qu'on le cherchait pour le faire mourir. Une croix y est aussi plantée sur le rocher, et la procession y faisait pareillement une station.

On raconte que la mère d'Hilarian, pleine d'inquiétude pour la vie de son fils exposée si souvent, lui disait quelquefois : « Mon fils, vous finirez par laisser la tête dans l'une de vos excursions ». — « Ma mère », lui répondit celui-ci avec enjouement, « s'il m'arrive d'y perdre la tête, je vous la rapporterai ».

Enfin le ciel voulut couronner tant de vertus et tant de dévouement par la gloire du martyre. Le saint prêtre fut atteint un jour par ses persécuteurs, qui lui tranchèrent la tête. Le vaillant athlète du Christ donna volontiers sa vie pour son divin Maître ; mais, dès que les meurtriers se furent éloignés, il se releva, prit entre ses mains sa tête sanglante et la lava lui-même à une fontaine appelée depuis Fontsange ; il lui communiqua ainsi, dit-on, une vertu miraculeuse ; les habitants de ce pays viennent souvent y puiser.

Le saint Martyr, ayant donc repris sa tête, se dirigea ainsi vers la demeure de sa mère et vint remettre son chef entre ses mains, comme un gage de piété filiale, selon la promesse qu'il lui en avait faite de son vivant. D'autres prétendent qu'il le porta dans l'église de Perse. Son peuple fidèle inhuma le corps du saint Martyr dans cette église, et, pénétré de la plus légitime admiration pour ses vertus et pour sa mort glorieuse, il s'empressa de lui rendre un culte public et de l'invoquer comme son protecteur et son patron.

Un manuscrit sur parchemin, daté de 1450, rappelle avec quel concours de peuple et quelle pompe la fête du Saint était célébrée, le 15 juin. A l'occasion des ravages exercés par la peste, en 1451 et en 1456, les habitants d'Espalion se vouèrent à saint Hilarian.

On peut voir encore, sur les deux colonnes du maître-autel de l'église paroissiale d'Espalion, un bas-relief qui représente le martyre de saint Hilarian et le miracle qui l'accompagna. Cette sculpture date du XVe siècle ou du commencement du XVIe.

Le 12 octobre 1524, François d'Estaing, évêque de Rodez, fit sa visite pastorale à la ville d'Espalion et y consacra solennellement l'église dont nous venons de parler ; le procès-verbal fait mention d'une relique de saint Hilarian qu'on y vénérait. Les habitants de la ville profitèrent de la présence de leur pasteur, pour faire l'ouverture du tombeau de leur saint patron, afin d'opérer la translation de ses reliques dans un lieu plus honorable. Le pieux François d'Estaing voulut lui-même présider la cérémonie. Une procession fut organisée avec une pompe extraordinaire, et la foule se pressa dans l'église de Perse, trop étroite pour la contenir. Cette église, construite au XIe siècle, subsiste encore et est un beau monument d'architecture romane.

On procéda donc à l'ouverture du tombeau massif et volumineux du saint Martyr. Le prélat recueillit soigneusement tous les os du corps et de la tête, qui se trouvaient renfermés dans cette tombe, ainsi que des lambeaux de vêtements sacerdotaux que le temps n'avait pas encore consumés. Ces reliques, déposées sur l'autel, furent soigneusement mises en ordre par le pieux prélat et placées par lui dans une châsse précieuse ; il ordonna que cette châsse fût renfermée à son tour dans un vase de cuivre ou de bronze, et exposée à la vénération des fidèles dans un endroit élevé.

Un procès-verbal d'une visite du même évêque constatait la présence d'une relique de saint Hilarian dans l'église de Flaujac. L'abbaye de Bonneval, dans le Rouergue, possédait une châsse d'argent très-précieuse où l'on gardait un os du bras de saint Hilarian.

Une autre relique de saint Hilarian était vénérée à Thérondels, où elle avait été apportée par un vicaire général de Voyer de Paulmy, en 1668, ainsi que le constate le procès-verbal encore existant.

On conservait avant la Révolution, dans l'église de Perse, une ancienne châsse dorée, qui contenait presque tous les os d'un même corps, très-blancs et très-solides. On croit que c'étaient les reliques de saint Hilarian ; mais cette châsse fut vendue par les profanateurs révolutionnaires et les ossements jetés au vent.

Abrégé de la Vie qu'en a donnée M. l'abbé L. Servières, dans les *Saints du Rouergue*.

XVIe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Besançon, dans les Gaules, les saints martyrs FERRÉOL ou FARGEAU, prêtre, et FERJEUX, ou FERGEON ou FERRUTION, diacre, qui furent envoyés par saint Irénée, évêque, pour prêcher la parole de Dieu, et endurèrent plusieurs tourments sous le juge Claude, qui leur fit trancher la tête [1]. 212. — A Tarse, en Cilicie, les saints martyrs CYR et JULITTE, sa mère, mis à mort sous l'empereur Dioclétien ; Cyr n'était qu'un petit enfant de trois ans ; mais, en voyant sa mère entre les mains des bourreaux, qui la fouettaient cruellement avec des nerfs de bœuf, en présence du président Alexandre, il jeta de si grands cris, sans pouvoir être apaisé, qu'on lui brisa la tête contre les degrés du tribunal. Pour Julitte, après cette flagellation et d'autres grands tourments, elle fut décapitée, et acheva ainsi le cours de son martyre [2]. 304. — A Mayence, le martyre de saint AURÉE, de sainte JUSTINE, sa sœur, et de leurs compagnons, qui, célébrant les saints mystères dans l'église, furent massacrés par les Huns, qui ravageaient l'Allemagne. 451. — A Amathonte, en Chypre, saint Tychon, évêque, du temps de Théodose le Jeune. ve s. — A Lyon, le décès de saint AURÉLIEN, évêque d'Arles. 551. — A Nantes, saint SIMILIEN, SIMILIN, SAMBIN ou SEMBLIN, évêque et confesseur. 310. — A Misne, en Allemagne, saint Bennon, évêque [3]. 1106. — Au village de La Louvesc, au diocèse de Viviers, saint JEAN-FRANÇOIS RÉGIS, confesseur, de la Compagnie de Jésus, homme d'une charité et d'une patience admirables dans ses travaux pour le salut des âmes. Il a été mis au nombre des Saints par le pape Clément XII. 1640. — En Brabant, sainte LUTGARDE, vierge. 1246.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Mende, saint Ilpide, martyr, lequel, après avoir enseveli un grand nombre de martyrs que la persécution moissonnait tous les jours, mérita d'être joint à leur compagnie par une mort glorieuse. IIIe s. — A Auxerre, saint Censure ou Censoir, évêque de ce siége, mentionné au martyrologe romain du 10 juin [4]. — A Vienne, en Dauphiné, saint Domnole, archevêque de ce siége, qu'il gouverna avec autant de piété que de sagesse. Parmi ses vertus, on remarquait surtout sa charité pour les pauvres et sa générosité pour le rachat des captifs, œuvre à laquelle

1. Outre le diocèse de Besançon, ceux de Paris, de Saint-Dié et de Strasbourg ont un office propre de saint Ferréol et de saint Ferjeux.

2. Les diocèses d'Arles, de Nevers et de Saint-Flour en font une office particulier : le culte des saints Martyrs est surtout célèbre à Nevers dont ils sont les patrons principaux.

3. Il a un office propre dans le diocèse de Cologne. — Né l'an 1010, à Hildesheim, dans la basse Saxe, il fut placé sur le siége de Misne par saint Annon, évêque de Cologne. Non content d'évangéliser son diocèse, il prêcha la foi chrétienne aux Slaves. Dieu bénit ses travaux, et un grand nombre de barbares se convertirent. Dieu honora son tombeau de plusieurs miracles. Son corps fut levé de terre vers 1270 par l'évêque Witigon qui lui érigea un superbe tombeau dans l'église de Misne. Les papes Alexandre VI et Jules II s'occupèrent de sa canonisation, et le décret en fut publié en 1523 par Adrien VI. Ce fut à l'occasion de la publication de cette bulle que Luther fit paraître un livre impie intitulé *Contre la nouvelle idole qu'on doit élever à Misne*. En 1576, ses reliques furent transférées à Munich, d'après la demande de l'électeur de Bavière. Dans l'église collégiale de Sainte-Marie de cette ville, on admire de nos jours une magnifique chapelle qui lui est consacrée. Sous un dôme splendide se dresse un autel de toute beauté (style Renaissance), avec cette inscription :

A la gloire du Dieu tout-puissant et à la pieuse mémoire de saint Bennon, ancien évêque de Misne. La bonté de Dieu et le zèle du très-illustre Albert V, électeur de Bavière, ont valu au peuple de Munich l'insigne honneur de posséder ses reliques. Elles reposent dans cette chapelle élevée en 1604 par la générosité des fidèles.

La mitre, la chasuble et la crosse du saint évêque se conservent dans le trésor de l'église.

Les Bollandistes (t. IV jun.), donnent trois planches magnifiques à ce sujet. C'est là que nous avons puisé ces détails archéologiques.

4. Voir à ce jour une note qui le concerne.

il consacra des sommes considérables. Vers 627. — A Chaumont-Porcien, au diocèse de Reims, les saints Bertaud et Amand, prêtres et solitaires, sous l'invocation desquels était dédiée l'ancienne abbaye de Chaumont-la-Piscine. C'était un monastère de l'Ordre des Prémontrés fondé, en 1140, par Réginald de Roset ; il a donné naissance sans doute au bourg actuel de Chaumont-Porcien, aujourd'hui chef-lieu de canton du département des Ardennes. Vers 540. — A Ruffey, en Franche-Comté, le martyre de saint Antide, évêque de Besançon [1]. 411. — A Limoges, l'apparition de Notre-Seigneur à saint Martial [2]. — A Avranches, saint Ausbert ou Autbert, qui, au témoignage de Sigebert, fit bâtir l'église de Saint-Michel du Mont, où il fut enterré. Vers 720. — Au Forêt, en Brabant, sainte ALÈNE, vierge et martyre. 640. — A Périgueux, saint Léonce ou Léon, évêque de ce siége et confesseur. Son corps fut enseveli dans l'église de Saint-Pierre le Vieux où il demeura longtemps en grande vénération. Quand cette église fut ruinée, on fit des fouilles sur son emplacement et on découvrit, entre autres tombeaux, celui du saint évêque que l'anneau d'or qu'il portait au doigt avec son chiffre fit reconnaître. Ses reliques furent alors transférées en l'église de Saint-Etienne, et enfermées dans une châsse d'argent. Cette translation eut lieu en 1054. En 1127, ces restes précieux furent profanés comme beaucoup d'autres et jetés au vent.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Misne, en Allemagne, saint Bennon, confesseur, de l'Ordre des Chanoines réguliers, et évêque de cette ville, qui resta invinciblement attaché à saint Grégoire VII, dans la défense de la liberté ecclésiastique.

Martyrologes des Bénédictins, des Camaldules et de Vallombreuse. — Saint Basile, évêque...

Martyrologe des Cisterciens. — A Guistres, en Brabant, sainte Lutgarde.

Martyrologe des Franciscains mineurs. — A Gnesn, en Pologne, la bienheureuse Jolente, fille de Béla IV, roi de Hongrie, qui, ayant été mariée à Boleslas, grand duc de Pologne, embrassa, après sa séparation d'avec lui, la vie monastique dans l'Ordre de Sainte-Claire ; elle s'y exerça à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, jusqu'à ce que, comblée de mérites, elle s'envola auprès de l'Epoux céleste le 11 de juin.

Martyrologe des Hiéronymites. — Saint Léon III, pape, mentionné le 12 juin.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Afrique, les saints Cyriaque, Valérie, Marcie, Diogène et Mica, martyrs, portés au martyrologe de saint Jérôme et dans plusieurs autres. — A Messine, en Sicile, les saints Saturnin et Cendène, mentionés par les mêmes. — A Volaterres (aujourd'hui Volterra), en Etrurie, les saintes Actinée et Grécinienne, vierges et martyres, honorées en l'église de Saint-Just des Camaldules de cette ville. Règnes de Dioclétien et de Maximien. — A Apollonias, en Asie-Mineure, saint Marc, évêque et martyr. — Chez les Grecs, le martyre de cinq confesseurs de la foi, natifs de Nicomédie. — A Rome, le supplice de quarante martyrs qui furent brûlés ensemble en haine de la religion. — A Spolète, en Ombrie, saint Maur, prètre, avec son fils, Félix, et sa nourrice, étrangers venus de Césarée à Rome, qui délivrèrent la contrée d'un serpent monstrueux, et dont la sainteté fut révélée par des miracles. VIe s. — Au diocèse de Constance, en Allemagne, les saintes Cunégonde, Mechtonde, Wibrande et Chrischone ou Chrétienne, vierges. Leurs corps furent levés de terre, en 1504 (16 juin), et déposés avec honneur dans l'église d'Eichsel, au diocèse de Constance, à l'exception de celui de la dernière qui vint enrichir l'église de Sainte-Chrétienne du Mont, au même diocèse. IXe ou Xe s. — A Carrare, ville forte du duché de Modène, saint Cécard, évêque de l'ancien siége de Luna, en Etrurie (diocèse actuel de Sarzane), et martyr. En 1600, son corps fut levé de terre et placé dans une belle chapelle de marbre en l'église de Carrare. Il est le patron de cette ville et on l'invoque avec succès dans toute espèce de nécessité. Xe s.

1. Voir sa notice au 25 juin. — 2. Voir sa vie au 30 juin.

SAINT FERRÉOL [1] & SAINT FERJEUX [2],

FONDATEURS DE L'ÉGLISE DE BESANÇON

212. — Pape : Saint Zéphirin. — Président de la Séquanie : Claude.

Martyres usque ad mortem suorum corporum pro veritate certarunt, ut innotesceret vera religio, falsis religionibus fictisque convictis.

Les Martyrs ont combattu pour la vérité jusqu'à sacrifier leurs corps à la mort, afin de faire connaître la vraie religion en démasquant la fausseté des autres prétendues religions.

S. Aug., *De civit. Dei, lib.* III, *cap.* 27.

La mort de saint Pothin, fondateur de l'Eglise de Lyon, laissait à saint Irénée le soin de cultiver un sol fécondé par le sang des martyrs. Comprenant toute l'importance et toutes les difficultés de sa mission, il se rendit à Rome pour prendre les ordres du pape saint Eleuthère, et reçut de sa main la consécration épiscopale. De retour dans son église, il s'efforça d'imiter, en l'administrant, saint Polycarpe, son maître, ce modèle parfait, formé lui-même à l'école du disciple qui avait reposé sur le cœur de Jésus-Christ. C'est pourquoi, sans cesser de se dévouer à son peuple, il s'appliqua à former des prêtres pleins de zèle et de talents, à l'exemple du grand évêque de Smyrne, dont le clergé avait été une pépinière de Saints. Sous l'inspiration de l'illustre docteur, Lyon devint en Occident ce que Smyrne avait été en Orient, le foyer de la tradition, le gymnase où l'orthodoxie se fortifia par la discussion des doctrines, le séminaire des apôtres et des martyrs. Alors commencèrent les grandes missions entreprises sous ses ordres. Il envoya presque en même temps Bénigne à Dijon et à Langres, Thyrse et Andoche sur les bords de l'Ain, Félix, Fortunat et Achillée à Valence, Ferréol et Ferjeux à Besançon.

Ferréol et Ferjeux, amis intimes selon les uns, frères selon les autres, avaient reçu le jour dans l'Asie mineure. Selon l'usage du temps, ils achevèrent leurs études dans les écoles d'Athènes, où ils se firent remarquer par l'élévation de leur esprit et par l'étendue de leurs connaissances. Ayant eu le bonheur de connaître et d'adorer Jésus-Christ dès leur enfance, ils portèrent dans la pratique des vertus chrétiennes la beauté d'une âme que l'erreur et le vice n'ont jamais souillée. Pleins de jeunesse, de force et de zèle, ils brillaient dans le sanctuaire comme des pierres précieuses dont la pureté égale la splendeur. Ferréol était prêtre, et quelques critiques croient même, non sans raison, qu'il avait reçu le caractère d'évêque. Ferjeux, qui n'était que diacre, assistait son compagnon dans la célébration des saints mystères, et s'occupait particulièrement du soin des pauvres et des veuves. Les deux frères arrivèrent à Besançon vers l'an 180, sur la fin du règne de Marc-Aurèle. La tradition nous apprend que dès leur entrée dans cette ville, des signes éclatants annoncèrent la ruine du paganisme. Les prêtres des idoles se troublèrent, les démons ne rendirent plus leurs oracles accoutumés, des

1. *Alias*. Fargeau — 2. *Alias*, Fergeon ou Ferrution.

présages funestes apparurent dans les entrailles des victimes, et on crut que les dieux irrités refusaient l'encens des mortels.

Les deux étrangers vivaient pauvrement et prêchaient, tantôt dans les villes, tantôt dans les campagnes environnantes, les vérités évangéliques. Cette doctrine nouvelle étonna d'abord ceux qui l'entendaient, car les esprits, préoccupés de toutes les erreurs de l'idolâtrie, ne pouvaient guère s'accommoder de la profondeur de nos mystères, et la rigueur de la morale chrétienne révoltait naturellement des cœurs accoutumés à ne rien refuser à leurs désirs. Cependant la grâce triompha peu à peu des passions aussi bien que des préjugés dans l'âme de quelques païens. Les nombreux miracles des deux apôtres attestèrent la divinité de leur mission ; leurs vertus, plus éloquentes encore que leurs paroles, achevèrent de l'accréditer, et Dieu, qui a tout promis à ceux qui l'invoquent en l'imitant, daigna enfin se laisser fléchir en faveur d'une terre arrosée par tant de sueurs.

A mesure que le nombre des fidèles augmentait dans cette chrétienté nouvelle, Ferréol et Ferjeux redoublaient de zèle et de ferveur. Ils vaquaient pendant le jour aux travaux de la prédication, et passaient la nuit dans l'exercice de la prière. Non loin de Besançon, se trouve une grotte profonde, creusée dans le roc, et dont l'accès fut longtemps défendu par les buissons qui la couvraient. Cette crypte solitaire servit d'asile aux deux apôtres. Ce fut vraisemblablement la première église de la Séquanie. Tandis que le paganisme célébrait ses orgies dans de somptueux édifices, l'assemblée des chrétiens, peu nombreuse et bien timide encore, se réunissait à l'entrée de la nuit dans l'obscurité sainte de cette humble retraite. Ferjeux lisait d'abord quelques écrits des Prophètes ou des Apôtres, et Ferréol les expliquait ensuite en exhortant les fidèles à mettre en pratique les belles leçons contenues dans la lecture du jour. « L'Eglise », disait-il, « croit en Dieu, Père tout-puissant, créateur du ciel, de la terre, de la mer, et de tout ce qu'ils renferment, et en un seul Jésus-Christ, Fils de Dieu, incarné à cause de notre salut, et au Saint-Esprit, qui a prédit par les Prophètes les desseins de Dieu, l'avénement de Jésus-Christ, sa naissance miraculeuse, sa passion, sa résurrection d'entre les morts, et son ascension dans les cieux. L'Eglise croit qu'il s'y est élevé avec notre chair, et qu'il viendra dans la gloire de son Père pour ressusciter tous les hommes, afin que, selon l'ordre qu'en a porté le Père, tout genou fléchisse au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur, notre Dieu, notre Sauveur, notre Roi, que toute langue le confesse, que Jésus lui-même juge tous les hommes, qu'il condamne au feu les rebelles et les apostats, les hommes impies, injustes, iniques et blasphémateurs, qu'il admette à l'incorruptibilité, à une vie heureuse, à une gloire éternelle, les hommes justes, équitables, soumis à ses préceptes, fidèles à son amour, ou depuis le commencement de leur vie, ou depuis leur retour à Dieu par la pénitence [1] ». Après avoir récité ce symbole, que saint Irénée avait composé, Ferréol développait quelque point important de la doctrine chrétienne. A l'exemple de son maître, qui le tenait lui-même du saint évêque de Smyrne, disciple des Apôtres, tantôt il enseignait l'unité de la nature divine dans la trinité des personnes ; tantôt il racontait les bienfaits, les miracles et la vie du Sauveur ; tantôt, s'étendant sur l'institution de l'Eucharistie, autant pour satisfaire son amour qu'à cause de l'importance de la matière, il rappelait les figures qui ont annoncé ce sacrifice auguste, la manière dont Jésus-Christ l'a institué, les prodiges ineffables qui s'y opèrent, et les dispositions qu'il faut apporter en le recevant [2]. « Jésus-Christ », disait-il encore,

1. S. Iren., *ad hæres.*, l. I, c. 10. — 2. *Ibid.*, l. IV, c. 17.

« a laissé ici-bas une société dont il a confié le soin au zèle de ses Apôtres et de leurs successeurs. Là où est l'Eglise, là est aussi l'Esprit-Saint. Là où est l'Esprit-Saint, là se trouve la vérité ; donc la vérité est dans l'Eglise. Elle a été fondée et constituée à Rome par saint Pierre et saint Paul. C'est dans elle que les fidèles trouvent la tradition transmise par les Apôtres ; c'est à elle que doivent nécessairement s'unir toutes les Eglises répandues sur la terre. Après avoir fondé l'Eglise, les Apôtres en confièrent le gouvernement à Linus, dont parle saint Paul dans ses épîtres à Timothée. A Linus succéda Anaclet, qui eut à son tour Clément pour successeur. Le siége de Rome fut ensuite occupé par Alexandre, Sixtus, Télesphore, Hygin, Pius, Anicet, Soter et Eleuthère, qui règne aujourd'hui [1] ».

Quand les instructions étaient terminées, on se levait et on adressait en commun des prières au Père céleste pour la persévérance des chrétiens et pour la conversion des infidèles. Saint Ferréol offrait ensuite le divin sacrifice de l'Eucharistie. Après s'être nourri lui-même de la manne divine, il se tournait du côté du peuple et lui présentait le pain vivant descendu du ciel. Chacun des assistants le recevait de sa main dans les transports d'une piété tendre et sincère. Saint Ferjeux, remplissant ensuite son ministère de diacre, recueillait dans un voile bénit ce qui restait de l'aliment céleste, et le portait aux frères absents que leurs infirmités ou d'autres raisons graves avaient retenus loin de l'assemblée des fidèles.

Cependant l'apostolat des deux disciples d'Irénée ne se prolongea pas bien longtemps ; Dieu fit connaître aux apôtres de Besançon et de Valence les desseins qu'il avait sur eux. Voulant les disposer d'avance au témoignage de sang qu'ils devaient lui rendre, il les instruisit de leur sort par une voie extraordinaire. Félix, Fortunat et Achillée occupaient aux portes de Valence une humble cabane, qui était devenue le berceau d'une chrétienté nouvelle, comme à Besançon, la grotte des saints Ferréol et Ferjeux. Un jour Félix raconta à ses deux compagnons une vision qu'il avait eue. « J'ai vu des lieux enchantés qu'éclairait une lumière céleste. Au milieu était un tabernacle étincelant d'or et de pierres précieuses. Cinq agneaux sans tache paissaient au milieu des roses et des lis. J'entendis alors une voix qui me criait avec force : « Courage, bons serviteurs, parce que vous avez été fidèles dans de petites choses, je vous établirai sur de plus grandes. Entrez dans la joie du Seigneur votre Dieu. Venez, disciples d'Irénée, joignez-vous à vos frères ». A ces mots, Fortunat et Achillée s'écrièrent dans le transport de leur amour : « Gloire vous soit rendue, ô divin Jésus, qui daignez soutenir notre faiblesse par les promesses que vous avez faites à votre serviteur Félix. Maintenant, ô roi de gloire, remplissez-nous tous de vos célestes consolations, afin que nous soyons dignes de souffrir la mort pour votre nom ».

Cette prière était à peine terminée qu'un chrétien envoyé par Ferréol et Ferjeux vint leur remettre de leur part une lettre conçue en ces termes : « Ferréol et Ferjeux, aux très-pieux frères de Jésus-Christ, Félix, Fortunat et Achillée, salut dans Notre-Seigneur. Celui dont la sagesse gouverne le temps et régit le monde, a bien voulu découvrir à ses serviteurs les secrets de son cœur et les exhorter à une courageuse persévérance dans leur foi. M'étant endormi dans une des veilles de la nuit, je vis au ciel, autour d'une croix lumineuse, cinq anges resplendissants de clarté, qui tenaient, chacun dans leurs mains, une couronne brillante faite de l'or le plus pur et ornée de pierres précieuses. Comme je considérais tout hors de moi un spectacle si ravissant, une voix céleste me dit avec force : « Venez, disciples d'Irénée,

1. S. Iren., *ad hæres.*, l. III, c. 3.

recevez la récompense que votre Père vous a préparée. Vous avez fait sur la terre la volonté de Dieu, possédez maintenant dans les cieux un royaume éternel ». Ranimons donc notre courage, veillons, prions avec ferveur, afin que Satan ne nous dérobe pas notre trésor ».

Les apôtres de Valence répondirent à ceux de Besançon par le récit de la vision de Félix. Dès lors les cinq disciples d'Irénée, adorant les desseins du Seigneur, redoublèrent de zèle et multiplièrent leurs prières en vue d'obtenir la grâce du martyre. Félix, Fortunat et Achillée eurent le bonheur de mourir les premiers pour le nom de Jésus-Christ. Ils durent cette faveur à l'arrivée du général romain Cornélius qui visitait, au nom de l'empereur, les provinces lyonnaises, accompagné des préfets des villes principales, venus à sa rencontre pour exécuter ses ordres sanglants.

Les apôtres de Besançon ne tardèrent pas à rejoindre dans le ciel les autres compagnons de saint Irénée. Parmi les personnages distingués qui étaient venus à la rencontre de Cornélius, se trouvait Claudius, préfet de la Séquanie. Après avoir assisté à l'interrogatoire et au supplice des trois confesseurs, il crut que l'occasion était favorable pour se plaindre des progrès que le christianisme faisait à Besançon, soit qu'il voulût par là faire sa cour à Cornélius, soit qu'il crût servir la cause des empereurs, soit enfin que la conversion de son épouse à la religion nouvelle lui parût un outrage assez grave pour être dénoncé au général romain. « Deux étrangers », lui dit-il, « sont récemment arrivés dans notre ville pour prêcher une doctrine nouvelle. Ils adorent un homme crucifié, persuadent aux vierges de ne pas se marier, et ont poussé l'audace jusqu'à entraîner ma femme dans la pratique de leur culte ». — « Dieux invincibles ! s'écria alors Cornélius, votre nom serait donc méprisé et votre puissance anéantie par ces chrétiens ! Que faisons-nous, cher Claudius ? Je vais vous donner mes volontés par écrit, et quand vous serez de retour en Séquanie, vous ferez subir à ces deux hommes des tourments tels, que leurs partisans mêmes en seront effrayés et qu'ils renonceront au christianisme ». — « Vos ordres seront exécutés », répondit Claudius.

A peine le préfet est-il arrivé à Besançon, qu'il envoie chercher Ferréol et Ferjeux. Il les presse de sacrifier aux faux dieux, en leur offrant, s'ils consentent à le faire, les plus brillantes récompenses. A cette proposition, les deux confesseurs se hâtent de marquer leur front du signe de la croix, pour fortifier leur âme contre la tentation. Ensuite, Ferréol, prenant la parole : « Que votre argent périsse avec vous », répondit-il au préfet ; « faites de nous ce qu'il vous plaira, nous n'avons d'espoir et de confiance que dans le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Cette confession augmente la jalousie et la fureur du tyran. Il ordonne qu'on étende les deux apôtres sur un chevalet, et qu'on les fouette cruellement. Pendant cette flagellation, Dieu, dans sa miséricorde, les rend insensibles à la douleur ; une douceur angélique brille sur leur front, et le peuple, frappé de ce spectacle, témoigne hautement l'admiration qu'il lui inspire. Claude, rougissant de s'avouer vaincu, s'imagine alors qu'en gagnant du temps il triomphera de la sainte persévérance des deux confesseurs. Il fait donc cesser les tourments, et ordonne qu'on les reconduise en prison.

Trois jours après, Ferréol et Ferjeux paraissent de nouveau devant le gouverneur de la province. « Sacrifiez aux dieux », s'écrie Claude, « ou mourez ». — « Je suis chrétien », répond Ferréol ; Ferjeux répète les mêmes paroles : « Je suis chrétien ! » A ces mots, la colère du préfet ne connaît plus de bornes. Il fait signe au bourreau, qui les étend de nouveau sur le che-

valet. On leur arrache la langue ; mais, par un prodige inattendu, ces bouches éloquentes ne cessent pas de parler. Ce miracle ne fait qu'endurcir le cœur du tyran. D'après ses ordres, on enfonce trente alènes aiguës dans les pieds, dans les mains et dans la poitrine des deux apôtres ; mais leur courage croît avec les tourments, et leur sérénité déconcerte de plus en plus les persécuteurs. On plante dans leur tête d'énormes clous en forme de couronne ; mais ils sourient, sous le diadème sanglant, au meurtrier qui les déchire. Enfin, on leur tranche la tête avec une épée ; ils priaient encore, leur prière s'acheva dans le ciel.

Tels sont les actes des saints Ferréol et Ferjeux. Ils furent mis à mort le 16 des calendes de juillet de l'an de grâce 212.

On les représente l'un à côté de l'autre, tenant dans la main leurs têtes que le bourreau vient d'abattre ; c'est la caractéristique ordinaire de la décollation.

CULTE ET RELIQUES.

Les saints Ferréol et Ferjeux, si glorieusement martyrisés à Besançon, furent bientôt connus et invoqués dans toutes les Gaules. On trouve dans un missel gallican, ouvrage du Ve siècle, une messe composée en leur honneur. Un martyrologe du même temps, qu'on attribue à saint Jérôme, fait mention de leur mort héroïque. Saint Germain de Paris consacra un autel à leur culte, et à mesure que le christianisme se répandit dans la contrée arrosée de leurs sueurs et fécondée de leur sang, nombre d'églises furent placées sous leur vocable. On en compte encore aujourd'hui plusieurs qui les honorent comme leurs patrons. Ce sont, dans le diocèse de Besançon, les églises de Saint-Ferjeux (Doubs), Lavernay, Miserey, Vaux, Villers-Buzon, Amagney, Trepot, Flangebouche, Cubrial, Fontenelle-lez-Montby, Etray, Etouvans, Soing, Chenevrey, Bard-lez-Pesmes, Gevigney, Betoncourt-sur-Mance et Saint-Ferjeux (Haute-Saône), et dans le diocèse de Saint-Claude, les églises de Saligney, Aumont, Fay et Champagne.

Les corps des saints Martyrs furent recueillis avec soin par leurs disciples, et inhumés dans la grotte qui leur avait servi de retraite pendant leur apostolat.

Oubliée pendant quelque temps, leur mémoire fut rappelée au respect et à la vénération des fidèles, et il fut réservé à saint Agnan de découvrir et de reconnaître leurs corps. Le 5 septembre 370, dit la légende, un tribun militaire, préposé à la garde de Besançon, sortit un jour pour faire une partie de chasse. A peine s'était-il avancé à un mille et demi de la cité, que ses chiens ayant fait lever un renard, il se mit à le poursuivre. L'animal, vivement pressé, s'enfuit dans une caverne où les chiens ne peuvent l'atteindre. Or, cette grotte souterraine n'était pas autre chose que la crypte même où avaient été déposés les restes sacrés de nos saints apôtres. Le tribun persiste à poursuivre sa proie. Il ordonne à ses soldats d'élargir l'ouverture de la caverne, et, lorsqu'ils y sont descendus, ils découvrent tout à coup le sépulcre où reposaient les corps des saints Ferréol et Ferjeux. Le tribun fit aussitôt prévenir l'évêque de ce merveilleux événement. Saint Agnan s'empressa d'accourir sur les lieux, car il savait déjà que la tradition populaire plaçait en cet endroit le tombeau des saints Martyrs, et il saisit avec joie cette heureuse occasion de manifester son zèle pour leur gloire. Par son ordre, on ouvrit aussitôt le monument, et l'on y trouva les corps des saints Ferréol et Ferjeux. Les Martyrs offraient encore les traces glorieuses du supplice où avait brillé leur constance, car leurs têtes vénérables portaient les clous dont ils avaient été percés : couronne glorieuse qui ceignait leurs fronts et attestait tout à la fois la cruauté des bourreaux et le courage des victimes. Saint Agnan voulut que ce trésor précieux reposât dès lors dans un lieu plus convenable. Le tribun et ses soldats formèrent une garde d'honneur autour du saint Pontife, et les corps des Martyrs furent aussitôt rapportés en triomphe dans la cité de Besançon. On les déposa avec le plus grand respect dans l'église cathédrale de Saint-Jean l'Evangéliste, l'an 370, sous le règne des empereurs Valentinien et Valens.

Trop heureux d'avoir trouvé un pareil trésor, saint Agnan s'occupa dès ce moment de faire bâtir une église sur la crypte même où l'on avait découvert les saintes reliques, et quand cet édifice fut achevé, il y fit porter les restes des Martyrs, les embauma et les recouvrit d'une tombe d'albâtre sur laquelle ils étaient représentés. Dieu glorifia le tombeau de ses serviteurs. Cette solitude, auparavant inaccessible, devint dès lors le rendez-vous de tous les pieux fidèles. Les peuples accouraient pour vénérer les restes sacrés de nos pères dans la foi, et des grâces miraculeuses obtenues en les invoquant, attestèrent plus d'une fois leur puissance auprès de Dieu. A côté de l'église élevée sur la sépulture des saints Ferréol et Ferjeux, saint Agnan fit construire une maison pour une communauté de clercs soumis aux règles de la vie religieuse. Ils étaient destinés à veiller à la garde des saintes reliques et à servir Dieu en honorant ses Martyrs.

Le monastère de Saint-Ferjeux était habité du xe au xie siècle, par quelques prêtres indisciplinés et ignorants qui veillaient avec peu de zèle à la conservation des saintes reliques. On avait déjà tenté plusieurs fois de les enlever, quand Hugues Ier, archevêque de Besançon, résolut de mettre en sûreté ce précieux dépôt. Il ordonna une procession solennelle au tombeau de nos apôtres et y invita le peuple et le clergé. Jamais plus grand concours de fidèles ne répondit à l'appel du prélat. Une foule immense, accourue des campagnes les plus éloignées, vint entendre la messe qu'il célébra pontificalement, et l'accompagna jusqu'à la grotte de Saint-Ferjeux. L'archevêque fit ouvrir le sépulcre en présence de toute l'assemblée. L'odeur agréable qui s'en exhala fut, pour le peuple et pour l'évêque, un nouveau témoignage du mérite et de la gloire des deux Martyrs. A la vue de leurs corps, les assistants versèrent des larmes d'attendrissement, et plusieurs furent ravis en extase par la douce joie qu'ils éprouvaient. Hugues Ier mit une partie de ces reliques dans l'autel de la grotte et rapporta l'autre dans la cathédrale de Saint-Jean où elles furent déposées sous l'autel de la sainte Vierge. Cette translation eut lieu le 30 mai 1053 ; l'Eglise de Besançon en fait encore mémoire, chaque année, dans l'office et dans la messe de ce jour.

Le 2 septembre 1246, Guillaume, archevêque de Besançon, fit faire une reconnaissance authentique des reliques des saints Ferréol et Ferjeux. Il les tira de l'autel où son prédécesseur les avait placées, et les mit dans des châsses de bois doré, en présence de Jean, évêque de Lausanne, de Séguin, évêque de Mâcon, d'Alexandre, évêque de Châlons, et de plusieurs autres prélats. Le 31 mai 1421, veille de la fête de la Pentecôte, Robert de Combeton, abbé de Saint-Paul, transféra une partie de ces reliques de la cathédrale de Saint-Jean dans l'église abbatiale de Saint-Vincent. Le 8 mai 1424, Thiébaud de Rougemont, archevêque de Besançon, mit dans une châsse nouvelle celles qui étaient restées dans la cathédrale de Saint-Jean. Ce fut dans cette circonstance qu'on détacha quelques parties des corps saints pour en enrichir quelques églises. Les paroisses de Sainte-Madeleine et de Saint-Pierre obtinrent chacune une côte, les Cordeliers de Salins un os, et le prélat garda deux dents pour lui. Antoine de Vergy, archevêque de Besançon, les plaça, en 1539, dans une châsse d'argent du poids de quarante marcs, offerte par le chapitre et les gouverneurs de la ville. Enfin, le 12 juin 1636, comme les Suédois ravageaient les campagnes de Franche-Comté, les reliques qui se trouvaient encore dans la grotte de Saint-Ferjeux furent transférées solennellement dans l'abbaye de Saint-Vincent. L'abbé et les religieux de ce monastère, saintement jaloux du dépôt sacré qui leur avait été confié, établirent dans leur église une association pieuse, destinée à invoquer spécialement les saints apôtres, et à rendre à leurs reliques la vénération qui leur était due. Le pape Clément X, par une bulle donnée en 1674, accorda à cette confrérie un grand nombre d'indulgences. Enfin, Antoine-Pierre II de Grammont, archevêque de Besançon, ayant examiné les statuts qu'elle lui présenta, reconnut qu'elle contribuerait à l'accroissement de la religion, et l'approuva par une ordonnance rendue le 16 juin 1736.

L'association établie en l'honneur des saints Ferréol et Ferjeux subsiste encore aujourd'hui dans l'ancienne église de Saint-Vincent, devenue l'église paroissiale de Notre-Dame. Quant aux restes des illustres protecteurs de Besançon, la ville a eu le bonheur de les conserver. Il en existe des parcelles dans l'église de la métropole, dans celle du séminaire, dans la grotte de Saint-Ferjeux et dans plusieurs autres églises et chapelles. On conserve dans l'église du diocèse de Saint-Pierre le chef de saint Ferréol, sur lequel les archevêques de Besançon prêtaient serment le jour de leur sacre.

C'est la paroisse de Notre-Dame qui possède aujourd'hui la portion la plus considérable des reliques des saints Ferréol et Ferjeux.

L'Eglise de Besançon célèbre, le 21 du même mois, une fête qui se rattache au culte de nos saints Martyrs, et dont il est juste de dire ici quelques mots. La ville de Besançon s'est distinguée de tout temps par son inébranlable attachement à la religion catholique. En vain les novateurs du xvie siècle tentèrent-ils d'y semer leurs erreurs, ils ne purent y parvenir. Pour s'en venger, les Calvinistes imaginèrent, en 1575, de surprendre la ville pendant la nuit et de la punir de sa fidélité à l'antique foi. Ils descendirent en effet le Doubs dans des bateaux légers, et parvinrent, protégés par l'obscurité de la nuit, à escalader le faubourg de Battant. Les gardes furent taillées en pièces, et les hérétiques étaient sur le point d'entrer en ville; mais l'intrépide archevêque Claude de la Baume, conjointement avec le comte de Vergy, gouverneur de la Franche-Comté au nom du roi d'Espagne, se mirent à la tête de la bourgeoisie, fondirent sur les Calvinistes, en tuèrent un grand nombre, en firent prisonniers beaucoup d'autres et délivrèrent ainsi la ville. Les habitants attribuèrent la victoire qu'ils venaient de remporter à la protection des saints Ferréol et Ferjeux, pendant l'octave desquels cette affaire avait eu lieu. L'archevêque institua une fête annuelle pour rendre de solennelles actions de grâces au Tout-Puissant, qui avait si visiblement protégé la ville.

Le bras des illustres Martyrs ne s'est pas raccourci, et la piété de notre siècle n'a rien à envier à celle des âges précédents. En 1849, comme le choléra menaçait d'envahir la Franche-Comté, Mgr Mathieu, archevêque de Besançon, recommanda son troupeau à Notre-Dame de Gray et aux saints Ferréol et Ferjeux. La ville de Gray fut atteinte par le fléau, mais le reste du diocèse fut épargné. Pour témoigner sa reconnaissance envers Marie et nos saints patrons, Mgr l'archevêque, aidé des offrandes des fidèles, a offert à Notre-Dame de Gray une statue en argent, ornée de pierreries. C'est dans les mêmes vues qu'ayant découvert de nouvelles reliques des saints

Ferréol et Ferjeux, il en a fait présent au Chapitre métropolitain, après les avoir enfermées dans un reliquaire très-riche, en forme de châsse, que l'on porte processionnellement à Saint-Ferjeux, le jour de la fête de la Délivrance.

On lit sur cette châsse l'inscription suivante : *Sanctis Ferreolo et Ferrucio, urbis Bisuntinæ et totius diœceseos defensoribus et patronis, in memoriam præstitutæ salutis tempore cholera-morbi, J.-M.-Ad.-C. Mathieu, Arch. Bisunt., voto vovens gratus solvit et venerabili capitulo dono dedit, die quindecimâ junii, anno Domini* MDCCCL.

Abrégé de la *Vie des Saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collége de Saint-François-Xavier de Besançon ; — Cf. Hunckler, *Vie des Saints d'Alsace.*

SAINT QUIRIC OU CYR ET SAINTE JULITTE,

MARTYRS, PATRONS DU DIOCÈSE DE NEVERS

304. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs : Dioclétien et Maximien.

Martyrium appellatur tam corona quam baptisma quia baptizat pariter et coronat.
Le martyre est appelé à la fois et couronne et baptême, parce qu'il baptise et couronne également.
S. Cypr., *De singular. cleric.*, c. XX.

Les édits de Dioclétien contre le christianisme étant arrivés dans la Lycaonie, Domitien, qui en était gouverneur, les exécuta avec la dernière cruauté. Une femme d'Iconium, nommée Julitte, qui était du nombre des fidèles, résolut de prendre la fuite, conformément à ce qui est conseillé dans l'Evangile pour les temps de persécution : elle se sauva donc à Séleucie avec Cyr, son fils, qui n'avait encore que trois ans, et deux filles qui la servaient. Elle ne balança point de quitter tous les avantages dont elle eût pu jouir dans le monde ; car elle était issue du sang des rois de l'Asie, et possédait des biens considérables. Au reste, son cœur n'avait jamais été attaché aux richesses, et elle ne s'en était servie que pour satisfaire aux besoins indispensables de la nature.

En arrivant à Séleucie, elle sut bientôt que le gouverneur, nommé Alexandre, ne haïssait pas moins les chrétiens que le préfet d'Icône ; elle se mit donc en route pour aller à Tarse de Cilicie ; Alexandre entra dans cette ville à peu près en même temps qu'elle. Ayant été reconnue, on l'arrêta avec son fils qu'elle tenait entre ses bras, et on la conduisit devant le tribunal du gouverneur. Les deux filles de sa suite l'abandonnèrent et s'enfuirent, de peur que l'on ne se saisît aussi de leurs personnes ; mais elles se tinrent à portée, afin d'observer au moins à distance les supplices et le combat de leur maîtresse.

Alexandre demanda à Julitte quels étaient son nom, sa qualité et son pays. Elle ne répondit à ces diverses questions que par ces mots : « Je suis chrétienne ». Alors le gouverneur, outré de colère, lui fit ôter son enfant, puis ordonna qu'elle fût étendue et frappée avec des nerfs de bœuf. Quant au petit Cyr, il se le fit apporter. Rien n'était plus aimable que cet enfant : un certain air de dignité qui annonçait son illustre naissance, joint à la douceur et à l'innocence du premier âge, intéressait en sa faveur tous ceux qui étaient présents. On eut beaucoup de peine à l'arracher des

bras de sa mère, et il étendait continuellement les siens vers elle de la manière la plus touchante. Ses cris et ses pleurs marquaient toute la peine qu'il ressentait de la violence qu'on lui faisait. Le gouverneur le mit sur ses genoux, essayant de le baiser et de l'apaiser ; mais l'enfant avait toujours les yeux sur sa mère, et s'élançait fortement de son côté. Il égratignait le visage odieux du gouverneur et lui donnait des coups de pieds dans l'estomac ; et lorsque sa mère, au milieu des tourments, s'écriait : « Je suis chrétienne ! » il redisait aussitôt : « Je suis chrétien ! » Alors le monstre furieux saisit l'enfant par le pied, et, du haut de son siége, le jette à terre. La tête de cette noble et innocente victime se brisa contre les angles des degrés ; par la violence du coup, la cervelle jaillit, et le tribunal tout entier fut arrosé de sang. Ainsi, l'enfant remettait son âme entre les mains de Dieu son père, dont il s'était montré digne.

Julitte, ayant vu ce qui s'était passé, remercia Dieu d'avoir accordé à son fils la couronne du martyre. La joie qu'elle témoignait, augmentait encore la fureur du juge. Il ordonna au bourreau d'élever la Martyre et de la suspendre pour l'écorcher vive, puis de verser sur ses pieds de la poix bouillante. Pendant l'exécution, un héraut criait à Julitte : « Aie pitié de toi, et sacrifie aux dieux ; délivre-toi de ces tortures, redoute la mort affreuse qui vient de frapper ton fils ». Mais la bienheureuse Martyre, inébranlable au milieu des supplices, élevait à son tour la voix, et répondait avec une généreuse constance : « Je ne sacrifie point à des démons, à des statues sourdes et muettes ; mais j'honore le Christ, le Fils unique de Dieu, celui par qui le Pèr , a créé toutes choses : j'ai hâte de retrouver mon fils. C'est dans le royaume des cieux qu'il me sera donné de le voir ». Après cette réponse, le gouverneur voyant qu'il ne pouvait vaincre le courage de sa victime, la condamna à avoir la tête tranchée ; il ordonna de plus que le corps de Julitte et celui de son fils fussent portés au lieu où l'on jetait les cadavres des malfaiteurs. Les remords et la confusion qu'il éprouvait, à l'occasion du crime qu'il avait commis en faisant périr un enfant de trois ans, l'avaient rendu semblable à une bête féroce qui ne suit que la fougue d'une aveugle impétuosité.

Les bourreaux fermèrent la bouche de Julitte au moyen d'un bâillon qu'ils attachèrent avec violence, puis ils la conduisirent, d'après des ordres du tyran, au lieu de l'exécution. Julitte leur demanda par signe quelques instants pour prier Dieu. Les bourreaux se laissèrent fléchir ; ils lui accordèrent un moment, et détachèrent le bâillon. Alors la Sainte se mit à genoux, et fit à Dieu cette prière : « Je vous rends grâces, Seigneur, d'avoir appelé mon fils avant moi, et d'avoir daigné lui accorder, pour la gloire de votre nom terrible et saint, en échange d'une vie passagère et vaine, la vie éternelle dans le séjour des Bienheureux ; recevez aussi votre indigne servante, et que j'aie le bonheur d'être réunie aux vierges prudentes, à qui il a été donné d'entrer dans la demeure des esprits célestes, où rien de souillé ne peut pénétrer, où mon âme bénira Dieu votre Père, le Créateur et le Conservateur de toutes choses, ainsi que l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. *Amen* ». Au moment où elle achevait de dire ce dernier mot, le bourreau brandissant son glaive avec effort, abattit la tête de la généreuse Martyre. Ceci eut lieu en 304, ou au plus tard l'année suivante. Les deux filles de sa suite enlevèrent secrètement son corps avec celui de son fils, et les enterrèrent dans un champ près de la ville.

Quand on représente saint Cyr et sainte Julitte ensemble, sainte Julitte, jeune femme richement costumée, pour rappeler sa royale origine, donne

la main droite à son enfant et tient une palme de l'autre main ; une semblable palme est dans la main droite du petit saint Cyr. M. Chantrier a eu l'heureuse idée de représenter saint Cyr sans palme, mais cherchant à s'élever pour saisir la palme de sa mère ; on voit à leurs pieds une couronne royale et un sceptre. — Quand saint Cyr est seul, il est nu, monté sur un sanglier ; c'est ainsi qu'on le voit sur les armes du chapitre. Sur les méraux d'Issoudun, il est seulement auprès de son sanglier, qu'il retient par les soies ou par les oreilles. Ailleurs, on complète le tableau en plaçant Charlemagne, soit debout, soit à genoux, devant le saint enfant, souvent perçant de son glaive l'animal furieux. C'est ainsi qu'on le voit sur un pilier de la cathédrale, sur un des méraux d'Issoudun, sur les vitraux de Saint-Saulge, diocèse de Nevers, et de Saint-Julien-du-Sault, diocèse de Sens. — Cette manière de représenter saint Cyr rappelle le songe suivant de Charlemagne : Il lui sembla un jour, pendant son sommeil, être à la chasse, quand tout à coup, se trouvant seul au milieu d'une forêt, il aperçut un sanglier furieux qui allait s'élancer sur lui ; sa première pensée, dans ce pressant danger, fut de se jeter à genoux et d'implorer la protection de Dieu. En même temps, il vit auprès de lui un enfant nu, qui lui promit de le délivrer du péril qu'il courait, s'il voulait lui donner un voile pour le couvrir. L'empereur ne balança pas à faire cette promesse ; aussitôt l'enfant sauta sur le sanglier, et, le tenant par ses défenses, il le conduisit à l'empereur qui le perça de son épée et le tua.

CULTE ET RELIQUES.

Quelques années après la mort de nos saints Martyrs, le grand Constantin mit fin à toutes les persécutions dirigées depuis si longtemps contre les chrétiens, en se déclarant lui-même disciple de Jésus-Christ. Une des servantes de sainte Julitte vivait encore ; elle fit connaître le lieu où elle avait déposé les corps des saints Martyrs. On lit dans leurs Actes, que, après cette découverte, « les fidèles du pays s'empressèrent de se procurer quelque portion de leurs reliques, espérant y trouver une sauvegarde contre les accidents de la vie, et qu'ils se rendirent en foule à leur tombeau pour y glorifier Dieu ». Les plus anciennes maisons de Lycaonie se faisaient gloire de reconnaître sainte Julitte comme leur parente ; tous les ans, au rapport de Théodore, évêque d'Iconium, elles s'assemblaient pour célébrer sa fête, avec une pompe digne d'une Sainte et d'une fille des rois.

Saint Amateur, évêque d'Auxerre [1], prédécesseur de saint Germain, dans un voyage qu'il fit en Orient, rapporta, dit-on, d'Antioche, les corps de saint Cyr et de sainte Julitte. Il donna un bras de saint Cyr à Savin, homme de qualité et compagnon de son voyage, et renferma le reste à Auxerre, dans l'église qui a ensuite porté son nom ; mais, craignant que ce précieux dépôt ne vînt à se dissiper et à se perdre, soit dans les guerres, soit dans d'autres calamités publiques, il le plaça dans un mur sur lequel il fit peindre une petite image de saint Cyr et une inscription qui devait servir d'authentique ; puis, au moyen d'un contre-mur, il cacha ce tombeau.

Longtemps les habitants d'Auxerre ignorèrent le précieux dépôt qu'ils possédaient ; ce ne fut que du temps de saint Jérôme, évêque de Nevers, qu'il fut découvert. Ce saint évêque avait une dévotion toute particulière à saint Cyr et à sainte Julitte, sa mère. Il avait fait construire en leur honneur une chapelle attenante à sa cathédrale, et désirait mettre son diocèse tout entier sous leur protection, en dédiant à ces Saints la nouvelle église qu'il espérait faire construire, quand il plairait à la Providence de seconder ses vœux.

Bientôt, grâce aux libéralités de Charlemagne, il entreprit la reconstruction de sa cathédrale. Sur ces entrefaites, le mur que saint Amateur avait fait construire à Auxerre s'écroula tout à coup, et découvrit le dépôt sacré que le saint évêque avait caché, avec les images des saints et les inscriptions qui indiquaient les noms et les reliques de chacun. Les peuples se rendaient en foule à Auxerre pour vénérer ces précieuses reliques ; Jérôme s'y rendit lui-même, et fut assez heureux pour en obtenir une partie ; on lui remit le bras du saint enfant, ce même bras, dit-on, que saint Amateur avait autrefois donné à Savin, et que celui-ci laissa à Auxerre lorsqu'il partit pour le Poitou.

Jérôme transporta avec solennité ce précieux trésor à Nevers, où il fut reçu avec joie et bonheur. Un grand nombre de miracles s'opérèrent par son intercession, et les malades, guéris de leurs

1. Saint Amateur mourut en 418.

infirmités, proclamaient au loin les louanges des saints Martyrs. Le bras de saint Cyr fut déposé dans la nouvelle basilique et, depuis cette époque, saint Cyr et sainte Julitte devinrent les patrons du diocèse de Nevers.

A la fin de l'année 1857, dans une opération de drainage, on a trouvé à Imphy un certain nombre de pièces de monnaies de Pépin, la plupart inédites. Une de ces pièces, timbrée d'un côté du sigle de Pépin P. R. *Pipinus rex*, porte au revers cet exergue : *Sancti Cirici*. On sait que, pendant les guerres d'Aquitaine, Pépin tint son quartier général à Nevers, de 761 à 763. — Le culte de saint Cyr était-il déjà célèbre dans le Nivernais à cette époque ? Cette pièce curieuse autorise à le penser. Dans ce cas, saint Jérôme l'aurait trouvé établi, et n'aurait fait que lui donner plus d'extension.

Tédalgrin, évêque de Nevers, qui monta sur ce siége en 932, reçut de Guy, évêque d'Auxerre, une partie du chef de saint Cyr, que le roi Raoul fit enchâsser en or. Nulle part, le culte de saint Cyr ne fut répandu autant que dans le diocèse de Nevers ; quatre jours dans le courant de l'année étaient consacrés à honorer le jeune Martyr et sa sainte mère. Dans le Bréviaire imprimé en 1494, par les soins de Pierre de Fontenay, évêque de Nevers, on trouve, au 4 juin, mémoire de saint Cyr et de ses compagnons, martyrs ; au 16 du même mois, la fête solennelle de saint Cyr et de sainte Julitte ; au 15 juillet, leur martyre ; et enfin, au 27 octobre, la fête de la Susception du bras de saint Cyr.

Outre la cathédrale de Nevers qui est sous le vocable de saint Cyr, les paroisses de La Nocle, dans le doyenné de Flours, et de Chevannes, dans celui de Brinon-les-Allemands, sont placées sous son patronage.

Un grand nombre d'églises, en France, se faisaient gloire de posséder une partie des reliques de saint Cyr et de sainte Julitte ; telles que celles d'Issoudun, au diocèse de Bourges ; de Saint-Cyr de Berchères, au diocèse de Chartres ; de Saint-Cyrgues, au diocèse de Clermont en Auvergne ; de Saint-Sernin de Toulouse, où on en voit encore des portions considérables ; le couvent des Mathurins d'Arles, d'où, avec l'autorisation du pape Clément VII, on transporta, au XVIe siècle, à Villejuif, au diocèse de Paris, un os d'une jambe de saint Cyr, et une partie de la mâchoire de sainte Julitte [1]. Sancerges, au diocèse de Bourges, qui honore saint Cyr comme son patron, devait aussi posséder autrefois quelques reliques de ce saint Martyr. Saint-Amand, en Hainaut, possède aussi quelques reliques de saint Cyr.

Beaucoup d'autres localités sont placées sous le vocable de ce saint Martyr, telles que Saint-Cyr-sur-Loire, près de Tours ; Saint-Cyr, au diocèse de Limoges, dans l'archiprêtré de Rochechouart; Saint-Cyr-le-Cordière, près de Toulon, dans le diocèse de Fréjus, etc.

En 1493, Philibert de Champange fit la remise à la cathédrale des reliques assez importantes de saint Cyr qu'il avait en sa possession.

Quant au reliquaire d'or donné par le roi Raoul, on ne sait aujourd'hui ce qu'il est devenu. Les reliques de sainte Julitte et de saint Cyr demeurèrent renfermées avec d'autres dans le rétable vitré qui surmontait l'autel de Sainte-Julitte, autrefois nommé de Saint-Cyr. Il fut démoli, en 1858, pour être remplacé par un autel roman plus en rapport avec le style de la chapelle. Le 2 brumaire an II (24 octobre 1793), le représentant du peuple Fouché, ayant ordonné de dépouiller les églises du département de la Nièvre de tout ce qu'elles pouvaient avoir de précieux, le vicaire épiscopal Goussot réussit à sauver les reliques déposées dans la cathédrale. Ces reliques, accompagnées de leurs authentiques, furent transportées à Nolay, où elles se trouvent encore aujourd'hui dans plusieurs reliquaires.

Le plus précieux de ces reliquaires est celui qu'on nomme *Christ-aux-Reliques*, à cause du grand nombre de reliques renfermées dans la croix. Elles ont été vérifiées de nouveau et authentiquées par Mgr Dufêtre, évêque de Nevers. On y remarque entre autres un ossement de sainte Julitte, de dix centimètres, et un os du bras de saint Cyr, de cinq centimètres.

1. M. l'abbé Pruvost, curé de Villejuif, nous écrivait le 22 mars 1859 :

« J'extrais d'un petit livre intitulé : *Abrégé de la Vie de saint Cyr et de sainte Julitte, sa mère, patrons de la paroisse de Villejuif, proche Paris*, imprimé en 1686, les détails suivants : « M. Guillaume Levavasseur, né à Rouen, chirurgien et valet de chambre ordinaire du roi François Ier, obtint du pape Clément VII, le 3 novembre 1533, et du roi son maître, alors à Marseille, le 10 du même mois, que le supérieur des RR. PP. Mathurins d'Arles lui donnât : 1° l'os du col de saint Roch, appelé espondille ; 2° l'os de la cuisse de saint Cyr et une partie de la mâchoire de sainte Julitte où tenait encore une dent. Ces reliques reconnues par Jean du Bellay, évêque de Paris, furent déposées à Villejuif, le premier dimanche de mai 1535. Guillaume Levavasseur demanda qu'à perpétuité on chantât pour lui et les siens l'*O salutaris* pendant l'élévation de la grand'messe, par acte passé par-devant notaire, ce que nous exécutons encore ».

« La tradition de Villejuif porte qu'une croix fut érigée à l'entrée du pays à l'endroit où le clergé vint recevoir les saintes reliques. Cette croix a été déplacée, il y a 5 ou 6 ans, et relevée tout à côté par les soins de la fabrique et de mon prédécesseur. Tous les premiers dimanches de mai, nous faisons l'office de la Susception des saintes reliques ; avant la grand'messe, nous allons en procession jusqu'à cette croix en chantant des hymnes et répons tirés de l'office de saint Cyr et de sainte Julitte pendant l'aller et le retour, et aux pieds de la croix le psaume *De Profundis* pour le repos de Levavasseur et sa famille. Tous les ans, au 16 août, nous faisons l'office de saint Roch : la grand'messe est précédée d'une procession autour du pays à laquelle deux membres de la Confrérie de Saint-Roch portent nos saintes reliques ».

Il paraît que le sieur Goussot ne put enlever qu'une partie des reliques déposées dans le rétable de sainte Julitte, car l'abbé Guérin, de son côté, sauva une dent de sainte Julitte, et un os de saint Mathieu. Ces deux reliques ont été déposées dans le reliquaire de la cathédrale, scellé du sceau de Mgr Charles de Houdet d'Auzers, avec un acte authentique du 28 novembre 1830. Les autres reliques renfermées dans ce reliquaire sont celles de saint Jacques le Majeur, de saint Sulpice, archevêque de Bourges, de saint Anselme, de saint Jérôme, évêque de Nevers, et des saintes Eugénie et Euphémie ; plus un ossement assez considérable de saint Cyr.

Enfin on possède, à l'évêché, la mâchoire inférieure de sainte Julitte, à laquelle il ne reste plus qu'une dent, et des fragments d'ossements de saint Cyr ; ces reliques avaient été primitivement examinées par Mgr d'Auzers et scellées de son sceau ; ce sceau a été remplacé depuis par celui de Mgr Dufêtre.

Plusieurs églises du diocèse de Nevers ont aussi des reliques de saint Cyr et de sainte Julitte, déposées dans le tombeau de leurs autels ; nous pouvons citer entre autres les églises de Saint-Benin d'Azy, de Donzy, de Fours, d'Arbourse, de Saint-Agnan de Cosne.

En 1845, Mgr Dufêtre détacha quelques parcelles des ossements de saint Cyr et de sainte Julitte, en faveur de l'église de Saint-Cyr-sur-Loire, au diocèse de Tours. La cérémonie de la translation solennelle de ces reliques, si précieuses pour cette paroisse, eut lieu le 20 juillet, et Mgr Dufêtre voulut bien présider lui-même cette fête, qui avait attiré une foule immense.

Quelques années plus tard, en 1856, la paroisse d'Angres, au diocèse d'Arras, obtint la même faveur.

Le 16 juin 1857, eut lieu, à Nuits-sur-Armançon, la translation solennelle des reliques de saint Cyr et de sainte Julitte.

Saint Cyr et sainte Julitte sont nommés dans le martyrologe romain sous le 16 juin ; mais il est plus probable qu'ils furent martyrisés le 15 juillet. C'est en ce dernier jour qu'on célèbre leur fête chez les Grecs, chez les Moscovites [1], chez les Arméniens [2] et chez les Nestoriens [3]. Les Abyssins [4] les honorent deux jours avant le 19 de leur mois de *Hamle* et le 20 janvier.

Tiré de leurs actes sincères, publiés par Dom Ruinart ; de l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier. — Cf. Tillemont, t. v, p. 349 ; le P. Papebrock ; les *Actes des Martyrs*, par les RR. PP. Bénédictins.

SAINTE ALÈNE OU ALINE [5], VIERGE ET MARTYRE

640. — Pape : Séverin. — Rois de France : Sigebert II; Clovis II.

Non ideo laudabilis virginitas quia in martyribus reperitur, sed quia ipsa martyres faciat.
La virginité n'est pas louable parce qu'elle se trouve dans les martyrs, mais parce qu'elle fait les martyrs.
S. Ambr., *lib.* 1 *de Virginitate.*

Alène naquit dans les premières années du septième siècle de parents nobles et puissants ; son père, appelé Levolde, était chef ou seigneur de Dielbeck en Brabant, et sa mère avait nom Hildegarde. Comme la plupart des habitants du pays, ils étaient idolâtres et très-attachés à leurs fausses divinités. Un jour que Levolde, selon sa coutume, était allé à la chasse, il rencontra, sur les bords de la Senne, un chrétien que les prédications des apôtres de l'Evangile avaient gagné depuis peu à Jésus-Christ. La conversation s'engageant entre eux, ils ne tardèrent pas à parler de la nouvelle doctrine que l'on entendait annoncer dans le Brabant, et tous deux avec une égale ardeur se mirent à défendre leur religion. La discussion se prolongeait, lorsque le chrétien, pour la terminer et sans doute dans l'espérance d'un plus facile succès, proposa au seigneur de Dielbeck de recevoir chez lui

1. Voir le P. Papebrock, *ante Maium*, t. I, p. 36, et M. Jos. Assemani, *Cal., univ.*, t. VI.
2. Jos. Assemani, *Bibl. Orient.*, t. III, p. 647, 652. — 3. *Ibid.*, t. IV, p. 366.
4. Voir le calendrier des Abyssins, dans Ludolf, et celui qui a été publié dans le journal de Berne, en 1761, t. I, p. 146.
5. *Alias :* Hélène.

l'hospitalité. « Demain », dit-il, « quand les sacrés mystères seront célébrés, vous verrez par vous-même combien le Dieu des chrétiens est bon, et combien sont heureux ceux qui espèrent en lui ».

Cette proposition était bien de nature à étonner Levolde : une secrète curiosité le détermina à accepter, et il se dirigea vers le Forêt où on lui témoigna tous les égards dus à sa qualité. La maison qu'habitait le fervent néophyte, et qui dans la suite fut changée en église par saint Amand, renfermait une petite chapelle dans laquelle un prêtre qui servait Dieu avec beaucoup de piété, célébrait quelquefois le sacrifice de la messe. C'est là que la famille convertie se réunissait, avec quelques fidèles des environs, pour assister à la prière, aux enseignements de la foi et à la participation des Sacrements, renouvelant ainsi, dans les forêts de la Belgique, les scènes touchantes qu'avait offertes l'église dans les catacombes de Rome ou dans les déserts de la Thébaïde.

Le prêtre célébra donc le divin sacrifice au lever de l'aurore, en présence de Levolde qui considérait attentivement ce qui se passait sous ses yeux, et écoutait toutes les paroles que prononçait l'assemblée. Que de vœux ardents, de prières ferventes montaient alors au ciel pour sa conversion ! mais l'heure de la grâce n'était pas encore arrivée. Opiniâtrément attaché à ses idoles, il méprisa dans son cœur la loi de Jésus-Christ, et c'est avec ces sentiments qu'il revint dans son château. Là, il raconta à son épouse et à Alène sa fille, tout ce qui lui était arrivé, et blasphémant le Dieu des chrétiens, il jura que les siens étaient plus grands et plus puissants.

Que les voies de Dieu sont admirables, et qu'il sait bien par toutes sortes de moyens arriver à la sanctification de ses élus ! Ces paroles qui auraient dû, ce semble, confirmer dans l'erreur deux âmes idolâtres, devinrent le principe de la conversion d'Alène qui, par l'effusion de son sang, obtiendra plus tard celle de ses parents eux-mêmes. Dès ce moment, en effet, la grâce commença à agir sur cette innocente jeune fille qui, sans pouvoir s'expliquer ce qui se passait dans son cœur, éprouva un vif désir de voir le chrétien dont son père lui avait parlé, et chez qui il avait reçu l'hospitalité. Quelque chose la pressait de chercher à connaître cette loi des chrétiens qu'il méprisait et avait en horreur. Pour cela il fallait user d'adresse et agir avec le plus profond secret, car d'un côté Alène redoutait la colère de Levolde qui ne manquerait pas de s'opposer à son dessein, de l'autre elle craignait que les gardes du château ne l'aperçussent. Oubliant donc la timidité naturelle à son sexe et les dangers d'une fuite nocturne, elle partit seule, à travers des taillis et des bois, et arriva au Forêt sans avoir rencontré personne dans sa course. C'est là que la grâce l'attendait, et elle triompha aisément dans un cœur simple et droit où la vérité ne trouvait point d'obstacles. Avec quelle ardeur Alène priait dans ce modeste et solitaire oratoire, où Dieu commençait à se communiquer à elle ! Quels pieux désirs elle formait pour le salut de son père et de sa mère ! Quel amour de Dieu s'allumait dans son cœur, quand elle considérait la grâce inestimable qu'il lui avait accordée !

Ce fut pendant ce temps, que saint Amand, comme on le voit dans de très-anciens hagiographes, instruisit dans la religion la pieuse néophyte, et eut la consolation de la baptiser : il ne paraissait pas possible qu'elle continuât longtemps de venir en ce lieu, sans que son père en eût connaissance.

En effet, Levolde, informé des visites fréquentes que rendait sa fille à la famille chrétienne de Forêt, s'abandonna à toute la brutalité de son carac-

tère; et son fanatique attachement à l'idolâtrie le rendant encore plus furieux, il donna aussitôt à ses hommes d'armes les ordres les plus sévères. Quels étaient ces ordres? De quelle manière furent-ils exécutés? Quels sombres incidents signalèrent le tragique événement qui se passa alors? On ne trouve point dans les auteurs un récit qui offre assez de garanties d'authenticité pour entrer dans ce détail. Bornons-nous à dire qu'Alène mourut, soit dans la lutte contre les gens qui voulurent l'arrêter, soit entre les mains des ministres sanguinaires d'un père irrité.

Un sang pur, versé pour la cause de Jésus-Christ, n'est jamais stérile, et Dieu se plaît souvent à montrer par des témoignages sensibles, combien lui est agréable ce sacrifice de la vie que lui font ses fidèles serviteurs : on le reconnut bientôt au Forêt, où avait été enterré le corps de la jeune vierge. Les nombreuses guérisons qui s'y opéraient firent grand bruit dans les contrées voisines : aussi le modeste sanctuaire ne tarda pas à être fréquenté par toutes sortes de personnes, qui venaient réclamer le secours de Dieu sur le tombeau de la nouvelle Martyre.

C'est alors, dit-on, qu'un seigneur du pays, nommé Osmonde, homme illustre et riche, mais aveugle et impotent, se fit amener près de Levolde, et lui parla en ces termes : « Puisque les malades se portent en foule vers la tombe d'Alène et que par ses mérites ils y trouvent la guérison, je vais y aller moi-même et j'espère y recouvrer la vue ». « Jusqu'ici », répondit Levolde, « j'ai regardé comme des fables tout ce qu'on m'a rapporté, mais si tu reviens guéri, j'abandonne mes dieux et j'embrasse la loi des chrétiens ». Osmonde, satisfait de cette promesse, se fit conduire à la chapelle où était enseveli le corps d'Alène, pria le Seigneur de l'exaucer par les mérites de la jeune vierge et recouvra incontinent la vue. Transporté de joie, il retourna auprès de Levolde qui abjura au même instant le culte de ses idoles et courut, les yeux baignés de larmes, au tombeau de sa fille, confessant publiquement qu'il était lui-même l'auteur de sa mort. Aussitôt il se fit instruire des vérités de l'Evangile, reçut le Baptême, changea son nom en celui d'Harold et eut la consolation de voir son épouse partager sa foi et son bonheur. Tous deux commencèrent à mener une vie nouvelle et pratiquèrent avec ferveur les vertus chrétiennes jusqu'au jour de leur mort. On les enterra à Dielbeck dans l'église de Saint-Ambroise qu'ils avaient fait bâtir eux-mêmes.

On la représente avec un bras arraché; et quelquefois ayant près d'elle, ou sur sa tête, une couronne.

CULTE ET RELIQUES.

La chapelle de Sainte-Alène est très-célèbre par les bienfaits et les guérisons miraculeuses que Dieu y accorda de tout temps. Ces prodiges multipliés ont inspiré aux habitants du pays une grande dévotion pour leur patronne. Nicolas, de la famille de Chièvres, qui monta sur le siége de Cambrai en 1140, se proposait de consacrer cette église à cause de l'affluence extraordinaire du peuple; mais, dit un historien contemporain, ayant appris qu'elle l'avait été par saint Amand dans des temps très-reculés, il s'en abstint, par respect pour le saint apôtre du Brabant.

En 1193, Gui, aussi évêque de Cambrai, ordonna à Godescalc, abbé d'Afflighem, d'aller au Forêt lever les reliques de la Sainte et de les exposer à la vénération publique : de nombreux miracles furent encore opérés en cette occasion. On cite spécialement la guérison d'une jeune personne d'Enghien qui avait perdu un œil, et qui souffrait tellement de l'autre depuis sept ans, qu'à peine pouvait-elle diriger sûrement sa marche. Elle recouvra parfaitement la vue et retourna chez ses parents sans la moindre trace de son infirmité. En 1523, le 3 janvier, la châsse qui renfermait ces reliques fut ouverte et visitée sur l'ordre de Robert de Croy, évêque de Cambrai, par Adrien, évêque *in partibus* et vicaire-évêque du même diocèse. Le corps fut trouvé intact et parfaitement reconnu. En 1660, Mgr Mathias Hove, archevêque de Malines, dans le diocèse duquel se trouvait

alors cette église, la fit pareillement visiter par un doyen de Bruxelles, licencié en théologie, avec toutes les procédures ordinaires. Cette châsse fut, en 1644, remplacée par une autre en argent, et appartenant au monastère.

Lors de la révolution de 1793, au moment où les troupes républicaines pénétraient dans la Belgique, les religieuses du Forêt émigrèrent en Allemagne, avec le corps de leur sainte patronne. Elles le rapportèrent après les jours de la terreur, et l'autorité ecclésiastique le reconnut solennellement en 1823.

On voit encore aujourd'hui la petite chapelle élevée sur le tombeau de sainte Alène ; elle a été incorporée dans l'église bâtie en 1482. Ce tombeau est couvert d'une pierre de marbre noir, posée sur des arcades de même matière.

La fête patronale se célèbre le dimanche avant la Saint-Jean ; on voit affluer ce jour-là au Forêt une multitude d'habitants de Bruxelles et des lieux voisins qui viennent vénérer les reliques de leur patronne et implorer sa protection auprès de Dieu.

Vies des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes ; — Cf. *Act. Sanct.*, t. IV Jun.

SAINTE LUTGARDE, VIERGE,

ET RELIGIEUSE A L'ABBAYE D'AYWIÈRES

1246. — Pape : Innocent IV. — Roi de France : Saint Louis.

> *Ipse mundus dum tot amaritudinibus cruciat, dum tot calamitatibus ingeminat, quid aliud nisi ut non ametur clamat ?*
>
> Le monde même, par les amertumes dont il nous abreuve, par les calamités dont il nous accable, que nous crie-t-il, sinon de ne pas l'aimer ?
>
> *Saint Antonin.*

Lutgarde était de Tongres, ancien séjour des évêques de Liége. Son père, qui l'aimait tendrement, pensa d'avance à son avenir, et pour lui préparer une dot (car il n'était pas riche), il donna à un marchand de ses amis vingt marcs d'argent qui devaient rapporter davantage dans le négoce.

Pour elle, elle ne s'éloignait nullement des intentions de son père, et quoiqu'elle ne fît rien contre l'honnêteté et la pudeur, elle aimait néanmoins la vanité et s'attendait tout à fait à être mariée ; mais Dieu, qui l'avait choisie de toute éternité pour en faire une de ses plus belles épouses, renversa tous ces projets ; le marchand fit de mauvaises affaires ; au lieu de tirer un gain considérable des vingt marcs d'argent qu'il avait pris en société, il perdit le capital même en divers voyages qu'il fit en Angleterre, et, de vingt, se vit réduit à un.

Ce malheur affligea Lutgarde, sans la dégoûter du monde. Elle continua à se parer, à rechercher les divertissements ordinaires de son âge, à faire et à recevoir des visites, et à écouter des paroles de mariage que divers jeunes hommes lui portaient. Sa mère, qui voyait bien qu'après la perte qu'ils avaient faite, il n'était pas possible de doter Lutgarde selon sa condition, la sollicita souvent de renoncer à toutes choses et d'entrer dans un monastère, où elle pourrait avoir Jésus-Christ pour Epoux : néanmoins cette sage mère n'usa point d'artifice ni de violence. Lutgarde résista longtemps à ces désirs qui n'étaient point les siens. A la fin, elle consentit à être mise en pension au monastère de Sainte-Catherine, auprès de la ville de Saint-Trond, à trois petites lieues de Tongres, sur les limites du Brabant

et du pays de Liége. C'est là que Notre-Seigneur avait résolu de lui ouvrir les yeux et de changer l'amour qu'elle avait pour la créature en un amour très-pur et très-parfait pour sa bonté.

Quoique pensionnaire, elle vit encore les jeunes gens qui la recherchaient dans le monde. Un jour qu'elle s'entretenait avec l'un d'eux, Jésus-Christ lui apparut subitement dans la même forme qu'il avait sur la terre, et, lui découvrant sa poitrine sacrée, il lui dit : « Contemple ici, Lutgarde, ce que tu dois aimer et comme tu dois aimer; laisse là les attraits de l'amour insensé des créatures, et tu trouveras en mon cœur les pures délices du divin amour ». Ces paroles furent comme une flèche ardente qui lui enflamma le cœur; elle se sentit à l'heure même si merveilleusement changée, que le monde ne lui était plus rien, et que toutes ses affections étaient pour Dieu; de sorte que le même jeune homme l'étant ensuite revenu voir, elle lui dit, comme sainte Agnès à celui qui la recherchait pour épouse : « Retirez-vous de moi, j'appartiens à un autre fiancé ». Elle demeura néanmoins, encore quelques années, séculière. Elle sortit une fois de son monastère pour aller chez sa sœur : un gentilhomme, qu'elle avait souvent rebuté, même avec injure, fit tous ses efforts pour l'enlever; mais Dieu la sauva miraculeusement par le ministère d'un Ange, et fit voir, par un châtiment terrible dont il punit l'écuyer de ce gentilhomme, que cette vierge était sous sa protection.

Etant retournée à ce monastère, elle commença une vie si pénitente, si retirée et si adonnée à l'oraison, que les autres religieuses disaient que cela ne durerait pas, et que ce n'était qu'un feu qui passerait. Ces paroles remplirent Lutgarde de crainte et de défiance d'elle-même, et lui firent répandre beaucoup de larmes; mais la sainte Vierge lui apparut et l'assura qu'elle ne perdrait jamais la grâce qu'elle avait reçue de son Fils, et qu'au contraire, elle en recevrait des accroissements continuels. Depuis ce temps-là, elle entra dans une si grande familiarité avec son Epoux, qu'elle lui parlait cœur à cœur, et que, lorsqu'elle était obligée par l'obéissance de vaquer à quelque affaire, elle lui disait avec une simplicité pleine d'amour : « Attendez-moi, je vous prie, mon divin Epoux; lorsque j'aurai expédié cette affaire pour votre gloire, je reviendrai sur-le-champ vous trouver ». Sainte Catherine, martyre, patronne du monastère, la consola d'une visite et lui dit d'avoir bon courage, parce que Notre-Seigneur avait résolu de l'élever au mérite des plus excellentes d'entre les vierges. Mais, afin que la communauté ne doutât plus de l'excellence de sa vocation, le jour de la Pentecôte, lorsqu'on chantait au chœur le *Veni Creator*, on la vit élevée de terre de deux coudées par la ferveur de son oraison, et, peu de temps après, il parut sur sa tête, au milieu de la nuit, une flamme dont la vive lumière surpassait celle du soleil.

Dieu lui donna aussi la grâce de guérir toutes sortes de maladies; sa salive était un remède efficace; mais, comme le grand nombre des personnes qui venaient implorer son secours interrompaient son silence, elle pria son cher Epoux de lui changer cette grâce en une autre plus utile pour son salut : il lui demanda ce qu'elle souhaitait; elle lui dit que c'était l'intelligence de tout le Psautier, afin que, comprenant ce qu'elle disait en chantant ses divines louanges, elle le fît avec plus de ferveur et de dévotion. Cette faveur lui fut incontinent accordée, et elle entra d'une manière admirable dans les sens cachés de ces cantiques sacrés; mais elle connut par expérience que son humble ignorance, qui l'obligeait de s'unir à son Epoux en lui-même, ne lui était pas moins avantageuse que la connaissance

du sens de l'Ecriture ; ainsi elle retourna à notre Sauveur et lui dit : « Qu'est-il nécessaire, Seigneur, qu'une pauvre sœur comme moi pénètre les secrets de vos divines paroles? Changez-moi, je vous prie, encore cette grâce ». — « Que veux-tu donc? » lui dit son Bien-Aimé. — « Ce que je veux et ce que je vous demande », dit-elle, « c'est votre cœur ». — « Mais moi », dit le Sauveur, « je veux plutôt avoir le tien ». Cette réponse, bien loin de l'affliger, la combla d'une joie incomparable : « Qu'il en soit ainsi! » dit-elle aussitôt; « prenez mon cœur, purifiez-le par le feu de votre amour, mettez-le dans votre poitrine sacrée, et que je ne le possède jamais qu'en vous et pour vous! » De sorte qu'il se fit entre Jésus et Lutgarde un heureux échange de cœurs, non d'une manière corporelle, mais spirituelle : c'est-à-dire qu'il se fit une union si étroite et si parfaite de l'esprit créé avec l'esprit incréé, que Jésus était toujours dans Lutgarde pour l'occuper et pour l'enflammer, et que Lutgarde était toujours hors d'elle-même pour ne vivre qu'en Jésus et pour Jésus. Cela fit que son cœur était si bien gardé et si parfaitement muni, que nulle tentation de la chair, et nulle autre pensée mauvaise n'en osaient approcher.

Peu de jours après, une grande sueur lui ayant pris pendant la nuit, elle crut qu'il était à propos qu'elle se dispensât des Matines, pour ne pas y aller toute trempée, et ne pas s'exposer au danger de tomber malade; mais elle entendit une voix qui lui dit : « Pourquoi demeures-tu ainsi dans le lit? lève-toi promptement; tu ne dois pas avoir égard à cette sueur, mais commencer à faire pénitence pour les pécheurs ». Elle se leva promptement et tout épouvantée; puis, lorsqu'elle fut à la porte du chœur où l'on chantait déjà Matines, Notre-Seigneur lui apparut attaché en croix et tout couvert de sang; et, s'approchant d'elle, il détacha un de ses bras pour l'embrasser avec beaucoup d'amour, et lui fit porter ses lèvres sur la plaie sanglante de son côté. Cette grâce la remplit de tant de suavité, que les plus grandes austérités ne lui paraissaient plus rien, et sa bouche avait contracté, par l'attouchement de la plaie sacrée du Fils de Dieu, une douceur merveilleuse.

Lorsqu'elle ressentait quelque peine, ou du corps ou de l'esprit, toute sa consolation était de se mettre devant l'image de Jésus-Christ crucifié; et alors cette plaie du côté s'ouvrant en sa faveur, elle répandait dans son âme une si grande plénitude de joie et d'onction, que toutes ses peines se dissipaient en un instant. Un jour qu'elle était affligée d'une fièvre intermittente, elle se consolait en pensant à saint Jean l'Evangéliste, qui a eu le bonheur de coucher sa tête sur la poitrine sacrée de Notre-Seigneur, et d'y puiser les eaux salutaires de l'Evangile. En ce moment, un grand aigle lui apparut en esprit; il avait des ailes si éclatantes, qu'elles étaient capables d'éclairer tout le monde de leur splendeur; et, lui ayant mis le bec dans la bouche, il remplit son âme d'une telle lumière, qu'elle lui découvrit les plus grands mystères de notre religion et de la conduite de Dieu sur les âmes. Aussi le pieux Thomas de Cantimpré, qui a écrit sa vie, nous assure que ce qu'elle disait était si profond et si relevé, et qu'elle y mêlait des paroles si efficaces et si enflammées, qu'il ne pouvait l'entendre sans un extrême étonnement, et que, si l'extase où son entretien le mettait eût duré longtemps, il n'eût jamais pu la supporter sans mourir.

Elle entrait aussi quelquefois dans cet état que nous appelons l'ivresse spirituelle, qui faisait qu'étant tout hors d'elle-même, elle allait de côté et d'autre inviter tout le monde à l'amour de son Epoux : cela lui arriva surtout un jour qu'elle était dans l'ermitage d'une recluse. Cette grande fer-

veur, dont elle était remplie, lui fit souhaiter de recevoir la consécration virginale des mains de son prélat, nommé Huart, évêque de Liége; car, quoiqu'elle fût religieuse, elle n'avait pas encore reçu cette bénédiction. Plusieurs autres filles reçurent cette faveur avec elle; mais, quoique l'évêque ne leur mît à toutes que la même couronne faite de fil, il y eut néanmoins un saint homme qui le vit en mettre une d'or d'une beauté extraordinaire sur la tête de Lutgarde. Son admiration fut d'autant plus grande, qu'ayant demandé à l'aumônier pourquoi on faisait cette différence, l'aumônier l'assura qu'on n'en faisait point. Depuis ce moment elle s'attacha à Jésus-Christ d'une union encore plus étroite; et elle était une de ces âmes chastes qui suivent l'Agneau partout où il va. Son humilité était si parfaite, que rien n'était capable de lui donner un sentiment d'orgueil; personne n'était plus pauvre qu'elle; et elle était même détachée de ce qui était le plus nécessaire à la vie, toute sa joie étant de souffrir quelque chose pour Dieu; mais elle faisait tout son possible pour que les autres ne souffrissent point, parce que la miséricorde et la compassion avaient pris une entière possession de son cœur.

La prieure, qui gouvernait alors le monastère de Sainte-Catherine, étant venue à mourir, les religieuses l'élurent pour leur prieure. Elle s'acquitta quelque temps de ce devoir avec beaucoup de vigilance et de perfection; mais son humilité lui donnant horreur du commandement, et étant d'ailleurs avertie de la part de Dieu de le quitter, elle passa au monastère d'Aywières [1], de l'Ordre de Cîteaux, dans le Brabant : pour n'être point élue supérieure, ni dans cette maison, ni dans les autres du même Ordre que l'on fondait en France, elle demanda à Notre-Seigneur une incapacité d'apprendre la langue française; cette faveur lui fut accordée jusqu'à un tel point, que dans l'espace de quarante ans qu'elle fut avec des religieuses qui la parlaient, à peine put-elle apprendre à demander du pain en français; cela fit qu'on ne l'occupa point aux ministères extérieurs, et qu'on lui donna tout le temps de s'appliquer à la contemplation.

En ce temps-là, les hérétiques albigeois faisaient de terribles ravages dans beaucoup de provinces de l'Europe, et surtout dans le Languedoc. La sainte Vierge, à qui l'on donne cet éloge, que c'est elle qui combat, qui surmonte et qui vainc toutes les hérésies, voulant rendre l'Eglise victorieuse de celle-ci, apparut à Lutgarde avec un visage triste et défiguré, et avec des habits de deuil et une manière toute négligée. La Sainte lui demanda d'où venait, qu'étant belle comme la lune et éclatante comme le soleil, elle était dans un état si digne de compassion ? Elle lui dit : Le sujet de mon affliction est que les hérétiques albigeois crucifient de nouveau mon Fils; en punition d'un si grand crime, la colère de Dieu est près d'éclater sur la terre et d'y exercer partout des vengeances terribles et inouïes; pour remédier à ces maux, il vous faut entreprendre un jeûne de sept ans, sans autre nourriture que du pain et de l'eau; et durant ce même temps, efforcez-vous d'apaiser par vos larmes la rigueur de cette redoutable justice. Lutgarde s'y offrit de très-grand cœur, et observa en effet ce long jeûne avec un courage et une patience invincibles. Lorsqu'elle l'eut achevé, Notre-Seigneur lui en commanda un autre aussi long et aussi sévère, en faveur

1. Cette abbaye *(Aquiria,* ou *Aviria)* fut fondée en 1202, dans un village nommé *Aywiers,* à deux lieues de Liége; mais les guerres continuelles qui régnaient dans ce pays contraignirent les religieuses à se retirer dans le Brabant. Elles choisirent en 1210 un village nommé le *Loux,* qu'elles abandonnèrent en 1217 pour aller se fixer dans un endroit plus avantageusement situé, et éloigné de deux lieues et demie de Nivelles. Les religieuses dépendaient pour le spirituel de l'abbaye d'Alne. — Continuateurs de Godescard.

des catholiques qui vivaient dans le péché, lui permettant seulement d'y ajouter quelques légumes; et pour l'y obliger avec plus de suavité, il lui apparut tout couvert de plaies et de sang, et lui dit : « Vois-tu, ma fille, en quel état je me présente à mon Père pour attirer sa miséricorde sur les pécheurs ? je veux aussi que tu souffres pour eux, et que tu m'offres tous les jours au sacrifice de la messe, pour les réconcilier avec lui ». Elle accomplit encore ce second septenaire avec la même ferveur que le premier, et elle conçut, sur l'exemple de son divin Epoux, une si grande tendresse pour les pécheurs, qu'il appelle siens, parce qu'ils lui ont été donnés pour les rendre justes, qu'elle ne cessait jamais de prier et de pleurer pour eux.

Aussi ses prières étaient si efficaces, que la bienheureuse Marie d'Oignies assurait qu'il n'y avait personne sur la terre qui eût tant de pouvoir pour impétrer la conversion des pécheurs et la délivrance des âmes du purgatoire, que cette fidèle amante de Jésus. Sa sainte confiance allait jusqu'au point de dire quelquefois à Notre-Seigneur, dans l'ardeur de ses prières : « Seigneur, ou effacez-moi de votre livre, ou faites miséricorde à cette créature pour laquelle je vous prie ». Et par cette sainte importunité, elle a obtenu à plusieurs personnes, tant religieuses que séculières, une parfaite contrition de cœur. Nous avons aussi beaucoup d'exemples d'âmes du purgatoire dont elle a abrégé les peines, ou qu'elle a entièrement délivrées par la force de son intercession et de ses larmes; tels furent un abbé de l'Ordre de Cîteaux, nommé Simon, qui était condamné à onze ans de tourments, et le prieur d'Oignies, appelé Baudoin, qui, à l'heure de sa mort, lui fut recommandé dans une vision céleste.

Elle fut, toute sa vie, la terreur des démons, et ces monstres d'enfer la craignaient si fort, qu'ils n'osaient pas même s'approcher d'elle, ni de l'oratoire où elle faisait ordinairement son oraison. C'était assez, pour les mettre en fuite, qu'elle dît, en esprit, ce premier verset du psaume LXIXe : « Mon Dieu, venez à mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir ! » Quelque peine et quelque tentation qu'eussent les personnes qui avaient recours à elle, elle les en délivrait aisément par ses entretiens ou par ses prières; celles mêmes que les différentes agitations de leur cœur avaient portées jusqu'au désespoir, elle les calmait par la douceur de ses paroles, et les remplissait d'une ferme confiance en Dieu. Elle avait excellemment le don de prophétie et la grâce de connaître les choses cachées ou éloignées, et les plus secrètes pensées du cœur. Elle prédit, par ce moyen, que les Tartares, qui s'étaient jetés sur la Pologne, la Russie et la Bohême, ne passeraient pas outre et ne viendraient pas dans les Pays-Bas, et elle apprit aussi la mort, précieuse devant Dieu, du bienheureux Jourdain, général de l'Ordre des Jacobins, et du cardinal Jacques de Vitry. Bien qu'elle ne sût pas la langue française, lorsque des personnes ne parlant que cette langue avaient besoin de ses consolations, elle les entendait et se faisait aussi entendre à elles par miracle, en parlant la langue tudesque. Elle a souvent guéri plusieurs malades qui lui étaient recommandés. Mathilde, grande dame du pays de Liége, était si sourde qu'elle n'entendait pas même le chant des religieuses au chœur : Lutgarde, en lui touchant du doigt les oreilles, lui donna sur-le-champ l'usage de l'ouïe. Une religieuse nommée Elisabeth ne pouvait se lever du lit à cause de la grande faiblesse de ses membres : elle lui obtint ses forces premières par ces paroles, que lui dit Notre-Seigneur : « Levez-vous, levez-vous, fille de Jérusalem, qui avez bu jusqu'à présent le calice de la colère de Dieu ». Un enfant étant extrêmement tourmenté du mal caduc, elle lui mit un doigt dans la bouche, im-

prima le signe de la croix sur sa poitrine, et, depuis ce temps-là, il n'en ressentit plus aucune attaque.

Les visites des anges et des âmes bienheureuses lui étaient ordinaires; mais rien n'était capable de la contenter que la vue et la possession de son Epoux. Comme elle passait sa vie dans des gémissements et des pleurs continuels pour les pécheurs, de sorte que ses yeux semblaient être deux sources inépuisables de larmes, ce Seigneur infiniment aimable lui apparut un jour, et, après l'avoir remerciée de ce qu'elle avait si bien plaidé la cause de ses pécheurs, il lui essuya le visage de cette même main qu'il a étendue pour eux sur la croix, et la dispensa de pleurer dans la suite, l'assurant qu'elle n'obtiendrait pas moins par la ferveur d'une oraison tranquille, que par ses soupirs et par les cris continuels qu'elle avait si longtemps envoyés vers le ciel.

Au reste, malgré toutes ces faveurs, elle vivait dans une telle humilité de cœur, qu'elle craignait en toutes choses de déplaire à Dieu; de sorte qu'elle pouvait dire, comme Job, qu'elle « surveillait toutes ses œuvres ». Elle eut surtout de grandes peines pour la récitation de ses heures canoniales; et, quoiqu'elle ne s'arrêtât jamais volontairement à aucune distraction, néanmoins, lorsqu'elle reconnaissait que quelque pensée étrangère lui avait occupé l'esprit, elle répétait une et deux fois ce qu'elle avait déjà dit. Mais Notre-Seigneur la délivra de ce scrupule : un berger vint dire à Lutgarde de sa part de ne plus s'inquiéter à ce sujet. Il lui dit aussi lui-même dans une vision : « Ne crains rien, ma fille; je suppléerai à ce défaut ». Enfin, il l'assura une autre fois, par un ambassadeur céleste, qui lui vint parler sous la forme d'un homme fort vénérable, que sa vie était selon son cœur, et qu'elle devait être en repos. A la suite de ces assurances, elle eut un grand désir de sortir de ce monde, pour aller jouir de son Bien-Aimé; elle le priait jour et nuit d'abréger son exil, pour la faire jouir de ses divins embrassements; mais il lui apprit, dans un ravissement où elle le vit tout couvert de plaies, et les pieds, les mains et le côté tout ensanglantés, qu'elle devait plutôt souhaiter de souffrir pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, que de mourir pour sa propre consolation. Le désir du martyre l'embrassa aussi de telle sorte qu'elle demandait instamment à son Epoux de répandre son sang pour lui, comme sainte Agnès. Elle fut exaucée en quelque manière : car, un jour que ce désir était si véhément qu'il la faisait presque mourir, elle se rompit une veine auprès du cœur, ce qui lui fit verser une si grande abondance de sang, que tous ses habits en furent teints. Elle garda cette plaie jusqu'à la mort, et Notre-Seigneur lui promit que, pour ce sang que le désir du martyre lui avait fait répandre, elle aurait dans le ciel une récompense semblable à celle de sainte Agnès.

Elle eut encore d'autres croix par lesquelles son céleste Epoux la purifiait entièrement et la conduisait à un degré très-éminent de sainteté. Sa coutume était de communier tous les dimanches, selon le conseil de saint Augustin, qui exhorte les fidèles à ne pas s'approcher plus rarement de la sainte table; mais, quoique, pour une âme aussi embrasée que la sienne du feu de l'amour divin, ces longs intervalles d'une communion à l'autre pussent paraître insupportables, cependant son abbesse, appelée Agnès, portée par le relâchement et l'indévotion de ce temps-là, crut qu'elle communiait trop souvent, et lui prescrivit à sa guise un autre règlement. Lutgarde reçut les ordres de sa supérieure avec beaucoup de douceur et de soumission; elle l'avertit seulement que Notre-Seigneur l'en punirait; en effet, il envoya à cette abbesse un mal insupportable qui l'attacha au lit

et la mit dans l'impossibilité, non-seulement de communier, mais aussi d'aller à l'église et d'assister au sacrifice de la messe : ce qui dura jusqu'à ce qu'elle eût reconnu sa faute et permis à Lutgarde de communier à son ordinaire.

Onze ans avant sa mort, Dieu la visita par un fléau qui eût paru intolérable à toute autre personne, mais qu'elle reçut avec une joie merveilleuse : celui de la cécité ; elle fut donc privée de la vue de toutes les choses sensibles et extérieures, et ne pouvait plus marcher qu'en tâtonnant ; mais son âme fut, en récompense, éclairée d'une lumière admirable, qui lui découvrit les vérités de l'autre vie et les mystères de la Divinité. Elle ne laissa pas, durant ce temps, d'assister au chœur et d'y chanter avec une ardeur et une allégresse extraordinaires : ce qui fit qu'une religieuse vit un jour un grand feu sortir de sa bouche. A la quatrième année de cécité, Notre-Seigneur lui commanda de faire un troisième septenaire de jeûnes, c'est-à-dire de jeûner encore sept ans, pour détourner un grand mal dont l'Eglise était menacée : elle le fit avec la même ardeur qu'elle avait fait les deux autres, et ne le termina qu'avec la vie. Dieu ayant égard à cette pénitence, rompit les desseins et les embûches d'un ennemi secret du peuple chrétien. Deux ans après, c'est-à-dire cinq ans avant son décès, elle prédit à sa compagne qu'elle mourrait le dimanche d'après la fête de la sainte Trinité, auquel on lit la parabole d'un homme qui fit un grand festin : ce qui arriva effectivement. Le reste du temps qu'elle vécut, et surtout les deux dernières années, Notre-Seigneur lui apparut souvent pour l'avertir que l'heure et le moment de sa récompense approchaient. Il lui dit un jour « qu'il ne voulait pas qu'elle fût plus longtemps séparée de lui, mais que, comme disposition à leur union consommée, il lui demandait trois choses : la première, qu'elle rendît des grâces infinies à son Père éternel pour les faveurs qu'elle avait reçues de lui ; et que, comme elle n'était pas capable de reconnaître ses miséricordes, elle invitât tous les anges et les Saints à l'aider dans ce devoir de justice ; la seconde, qu'elle ne cessât point de le prier pour les pécheurs, afin qu'ils se convertissent ; la troisième, qu'elle se reposât sur lui de toutes choses, et que toute son occupation fût de désirer ardemment et d'attendre avec une sainte impatience de le posséder ».

Ses incommodités ne l'empêchaient pas de faire une correction charitable à ses sœurs, lorsqu'elle les voyait dans le relâchement. Entre autres choses, elle les reprit souvent de l'indévotion et de l'irrévérence avec lesquelles elles chantaient les divins offices, leur représentant que la majesté d'un Dieu, à qui elles parlaient, méritait bien qu'elles le fissent avec attention et avec une sainte frayeur ; mais comme elle vit qu'elles ne s'amendaient point, elle les assura que Dieu les punirait sévèrement. En effet, peu de temps après sa mort, la peste se déclara dans ce couvent, et quatorze religieuses des plus considérables en furent atteintes et en moururent.

Enfin, le temps qui lui avait si souvent été prédit étant arrivé, elle eut diverses extases, dans lesquelles elle vit des choses tout à fait surnaturelles ; et ses yeux, qui étaient fermés depuis onze ans, s'ouvrirent miraculeusement pour apercevoir une armée de bienheureux qui la venaient congratuler de la gloire qu'elle devait bientôt posséder. Elle reçut tous les Sacrements avec une dévotion digne de son grand amour ; et au milieu d'une allégresse dont elle était comme inondée, son âme s'envola dans le sein de Dieu, pour y régner éternellement avec lui. Cette mort arriva le 16 juin de l'an 1246, le samedi au soir d'après la sainte Trinité, l'office du dimanche étant déjà commencé, selon sa prédiction. Son corps fut ouvert à l'instant

d'une blancheur si éclatante, qu'elle surpassait celle des lis, et ses yeux demeurèrent très-beaux et ouverts vers le ciel, sans que jamais on les pût fermer.

Il s'est fait tant de miracles à son tombeau, que, bien qu'elle n'ait pas été canonisée avec les cérémonies ordinaires, elle est néanmoins reconnue et publiée pour Sainte dans le martyrologe romain. Surius a rapporté sa vie, composée, comme nous l'avons déjà dit, par Thomas de Cantimpré. Ceux qui ont écrit sur les saints et les saintes de l'Ordre des Cîteaux, en parlent aussi avec beaucoup d'honneur. Ses reliques reposent actuellement à Bas-Ittre, près de Nivelles; leur authenticité a été reconnue par l'évêque de Malines.

On représente sainte Lutgarde en face de Notre-Seigneur qui lui apparaît et lui montre son cœur blessé pour la faire renoncer à tout autre amour que le sien. On la représente encore avec Notre-Seigneur qui lui apparaît montrant ses plaies à Dieu, son Père, afin d'arrêter sa colère prête à frapper la terre à cause des crimes des Albigeois.

Vie de sainte Lutgarde, par Thomas de Cantimpré. — Cf. Godescard, éd. Bruxelles.

SAINT JEAN-FRANÇOIS RÉGIS,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

1597-1640. — Papes : Clément VIII; Urbain VIII. — Rois de France : Henri IV; Louis XIII.

Officium prædicationis Patri misericordiarum omni sacrificio est acceptius, maxime si fuerit studio charitatis impensum.

L'office de la prédication est plus agréable au Père des miséricordes que toute espèce de sacrifice, surtout quand on l'accomplit avec une ardente charité.

S. François d'Assise, *in suis Opusc. collat.* 17.

Quoique moins remplie d'événements extraordinaires que celles de beaucoup d'autres saints Apôtres, la vie de saint Jean-François Régis n'en est pas moins propre à nous donner le spectacle édifiant de toutes les merveilles que la grâce a coutume d'opérer dans les âmes. Un désir immense de procurer la gloire de Dieu ; un courage que nul obstacle, que nul danger ne rebutèrent jamais ; une application infatigable à la conversion des pécheurs ; une douceur inaltérable qui le rendait maître des cœurs les plus rebelles ; une inépuisable charité pour les pauvres ; une patience à l'épreuve de toutes les contradictions et de tous les mauvais traitements ; une fermeté que les menaces et la vue même de la mort ne purent jamais ébranler ; l'humilité la plus profonde, l'abnégation la plus entière, le dépouillement le plus absolu, l'obéissance la plus exacte, une pureté d'ange, un souverain mépris du monde, un amour insatiable pour les souffrances, en un mot, toutes les vertus par lesquelles on se sanctifie soi-même et on sanctifie les autres, tel est le résumé de cette admirable vie.

Jean-François Régis naquit le 31 janvier de l'an 1597, à Fontcouverte, dans le diocèse de Narbonne, d'une famille qui s'était signalée par sa fidélité

à la foi catholique dans un pays hérétique. Son père, Jean de Régis, était fils d'un cadet de la maison des Desplas, sans contredit l'une des plus illustres du Rouergue, et sa mère, Madeleine d'Arse, était fille de M. d'Arse, seigneur de Ségure, très-brave et très-digne gentilhomme. Notre Saint fut tenu sur les fonts du Baptême par François de Brettes de Turin, baron de Péchairic, et par Claire d'Aban. Encore enfant, il se faisait déjà remarquer par sa piété. Il était né apôtre, il le fut dès le collége. Son zèle s'exerça sur ses compagnons d'études, dont plusieurs s'amendèrent par ses exemples et par ses conseils. Ses entretiens n'étaient que sur les choses de piété ; il en parlait avec tant d'onction et de vivacité, qu'il inspirait à tous l'amour de la vertu. Plusieurs de ceux que sa piété édifiait, pour être plus à portée de ses conseils et de ses exemples, vinrent habiter la même maison que lui. Non content d'être lui-même leur règle vivante, il composa une règle écrite. Les heures d'étude étaient fixées, les conversations inutiles interdites, on lisait pendant le repas un livre de piété. Il y avait examen de conscience le soir ; tous les dimanches on communiait et on entendait la parole de Dieu. Régis se trouvait chef d'une petite communauté la plus régulière et la plus exemplaire. Il vécut de la sorte jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Une maladie très-grave qu'il fit alors et dont Dieu le délivra lorsqu'on s'y attendait le moins, changea en résolution invincible le désir qu'il nourrissait dès longtemps de consacrer sa vie au salut des âmes.

Le 8 décembre de l'an 1616, dans sa dix-neuvième année, il entra comme novice, à Toulouse, dans la Compagnie de Jésus. Dès les premiers jours, il se fit admirer des plus fervents. Il ne trouva rien de pénible dans la Règle, accoutumé dès longtemps à tout ce qu'elle prescrit : silence, recueillement, humilité, obéissance, abnégation, mortification. Une des épreuves auxquelles on soumet les novices, dans la Compagnie de Jésus, c'est de les envoyer à l'hôpital pour les accoutumer à vaincre leur délicatesse et à exercer les plus pénibles ministères de la charité chrétienne. Régis fut admirable dans cet exercice. Les malades les plus rebutants étaient ceux auxquels il s'attachait de préférence : il les consolait, il aidait à panser leurs plaies, il faisait leur lit, et cela avec un épanchement de cœur qui montrait assez qu'il ne voyait que Jésus-Christ dans la personne des pauvres.

Son noviciat fini, Régis reprit ses études d'éloquence et de philosophie, comme c'est l'usage chez les Jésuites. L'ardeur qu'il avait mise à se rendre pieux, il l'apporta de même à acquérir la science. Toutefois, chose assez peu ordinaire, son application à l'étude ne diminua en rien sa piété. La réputation de sa sainteté perça au dehors, et, quand il sortait, ceux qui le voyaient passer le montraient sous le nom de l'*Ange du Collége*. Ce fut pendant qu'il étudiait la philosophie à Tournon qu'il débuta dans la carrière des missions, où il devait plus tard opérer tant de merveilles. Il entreprit la sanctification du bourg d'Andance. Le succès de cette première mission du grand serviteur de Dieu fut admirable. On vit les vices qui régnaient le plus dans ce bourg, l'ivrognerie, les jurements, l'impureté bannis, et le fréquent usage des Sacrements rétabli. L'odeur de sainteté qu'il y laissa, subsiste encore aujourd'hui. C'est là qu'il établit, pour la première fois, la Confrérie du Saint-Sacrement, pour ramener parmi les fidèles le culte de la divine Eucharistie. Il dressa lui-même les règlements d'une si sainte institution, qui depuis s'est répandue partout, mais dont on doit reconnaître pour fondateur Régis, âgé seulement de vingt-deux ans.

Quoique Régis eut recueilli des fruits si abondants dans cette première mission, ses supérieurs l'appelèrent cependant, au moins pour un temps, à

d'autres occupations. En 1625, il fut désigné pour aller enseigner les belles-lettres dans la ville du Puy. Là il fut le modèle des professeurs : tout entier à ses élèves, il ne s'occupait que de ce qui pouvait les faire avancer dans la science et dans la vertu. Il se préparait à faire sa classe, comme à une affaire de la plus grande importance ; la préparation à laquelle il était le plus fidèle, c'était d'aller prier devant le saint Sacrement. Des exhortations à la piété, courtes et vives, se mêlaient d'elles-mêmes à ses enseignements, et produisaient les plus heureux effets sur les esprits des jeunes gens. Il avait pour ses élèves la tendresse d'une mère. Il s'empressait particulièrement de soulager ceux qui étaient pauvres. L'un d'eux, Jacques Gigon, étant dangereusement malade, Régis s'approcha de son lit, fit le signe de la croix sur lui en disant : « Ayez bon courage, mon fils, vous guérirez ; Dieu veut que vous le serviez désormais avec plus de ferveur que vous n'en n'avez fait ». Aussitôt l'enfant se trouva mieux, et en quelques jours il fut guéri.

En 1628, il fut envoyé à Toulouse pour y étudier la théologie. La nuit, il sortait secrètement de sa chambre et se rendait à la chapelle de la maison. Le supérieur en fut averti. « Ne troublez pas », répondit-il, « les entretiens de cet ange avec son Dieu. Ce jeune homme est un Saint, et je serais bien trompé si l'on ne célèbre pas sa fête quelque jour dans l'Eglise ». On ne douta pas que ce supérieur, qui était le Père François-Tarbes, homme très-pieux et très-austère, n'eût été éclairé extraordinairement de Dieu sur l'éminente sainteté du jeune théologien.

Régis fut ordonné prêtre en 1630. Il célébra sa première messe avec une dévotion si tendre, qu'il ne fit que fondre en larmes pendant les sacrés mystères : les assistants ne purent s'empêcher de pleurer eux-mêmes. Ils croyaient voir un ange à l'autel, par sa modestie et par le feu divin qui brillait sur son visage. Le respect et la sainte frayeur que la présence de Jésus-Christ imprimait dans son âme, paraissaient dans toute sa personne.

Les pestiférés de Toulouse eurent les prémices du ministère de notre Saint. Ses supérieurs, qui craignaient d'exposer sa jeunesse, ne lui accordèrent, qu'à force d'instances de sa part, la permission d'aller servir et consoler les victimes du fléau. Mais la permission obtenue, l'héroïque jeune homme ne s'épargna guère. Il voulait mourir martyr et gagner le ciel par un effort unique et violent.

Comme la piété vaut mieux encore que la science, c'est par des exercices de piété que saint Ignace a voulu non-seulement commencer, mais encore terminer et compléter l'instruction et la formation de ses enfants. Une année entière, vouée uniquement à la piété, couronne heureusement l'admirable éducation des Pères Jésuites. Il est inutile de dire comment Régis passa cette dernière année de noviciat ; comme il n'y a pas de bornes à la sainteté, la sienne s'accrut encore à cette occasion.

Un ordre du général de la Compagnie le tira de sa retraite et l'envoya à Fontcouverte pour y régler certaines affaires de famille. Cependant les choses du ciel continuèrent de l'occuper beaucoup plus que celles de la terre. Les matins, il prêchait au peuple et faisait le catéchisme aux enfants : après quoi il entendait les confessions de tous ceux qui se présentaient. Le soir, un peu avant la nuit, il faisait un second sermon. Le reste du jour était employé à visiter les pauvres, et même à mendier pour eux. Ses frères en rougissaient et lui reprochaient d'oublier sa naissance. Un jour, comme il traversait la place, portant sur ses épaules une paillasse à un malade, le Saint fut hué par des soldats à qui ce spectacle parut nouveau.

Les frères de Régis résolurent alors de mettre des bornes à ce zèle qui

l'exposait à la risée publique. Ils lui parlèrent de bienséance. Il répondit que toutes les ignominies du monde ne le détourneraient pas des exercices de la charité. — « A la bonne heure », répliquèrent les frères, « exercez les œuvres de miséricorde ; mais ne le pouvez-vous sans nous couvrir de confusion, en vous rendant ridicule par les scènes que vous donnez en public ? » Régis répondit alors que ce n'est pas en s'humiliant que les ministres de l'Evangile déshonorent leur caractère ; que, pour lui, il était bien résolu à régler sa conduite par les vertus de l'Evangile et non par les maximes du monde. Mais ce qui le justifia mieux que toutes les paroles qu'il aurait pu dire, ce fut le changement de mœurs qu'il opéra dans toute la ville.

Les conversions nombreuses opérées à Fontcouverte déterminèrent les supérieurs de Régis à le destiner uniquement aux missions : l'été il évangélisait les villes, et l'hiver les campagnes.

Il commença par Montpellier ; son langage était simple et populaire, mais le feu de la charité, dont il était brûlé au dedans de lui-même, donnait à ses discours une puissance telle que toute la ville venait l'écouter, et que personne ne pouvait l'entendre sans fondre en larmes. On sortait de ses instructions la contrition dans le cœur, on se convertissait en foule. Un prédicateur éloquent et renommé l'ayant entendu, dit : « C'est bien en vain que nous travaillons tous à orner nos discours. Tandis que les catéchismes de ce saint Missionnaire convertissent, notre beau langage ne fait qu'amuser sans produire aucun fruit ».

Régis s'adressait à toutes les conditions ; il n'avait de préférence que pour les pauvres : « Venez, mes chers enfants », leur disait-il, « vous êtes mon trésor et les délices de mon cœur ».

Souvent il restait dans son confessionnal entouré de pauvres, jusqu'au soir, sans prendre de nourriture. Quelqu'un lui en ayant fait l'observation : « Je vous assure », répondit-il avec simplicité, « que, quand je suis occupé auprès de ces pauvres gens, je ne puis penser à autre chose ». On le vit encore à Montpellier, comme à Fontcouverte, aller par les rues, chargé de bottes de paille qu'il avait mendiées pour coucher les pauvres malades. Les enfants attroupés se divertirent du bizarre équipage ; et quelqu'un lui ayant dit qu'il s'était rendu ridicule : « A la bonne heure », répondit-il, « on gagne doublement quand on soulage ses frères au prix de son humiliation propre ».

Un grand nombre de femmes pécheresses corrompaient la jeunesse de Montpellier ; le Saint en convertit un bon nombre, et, joignant la prudence au zèle, il assurait leur conversion en les confiant à la garde de personnes charitables. Les difficultés particulières à cette œuvre n'empêchèrent pas le Saint d'y travailler toute sa vie et d'y obtenir des succès merveilleux. Plus tard, le nombre des conversions augmentant, il créa, pour les recevoir, des *maisons de refuge*, dont il confia le soin à de saintes religieuses. Il fonda plus tard un refuge du même genre dans la ville du Puy, devenue le centre de ses travaux. Il trouva des embarras et des déboires inouïs dans cette entreprise vingt fois mise en péril par des écueils de tout genre, et vingt fois sauvée par son zèle et par sa persévérance.

La carrière apostolique du Père Régis dura dix ans, pendant lesquels il fit refleurir la religion à Montpellier, dans le Languedoc et le Vivarais, dans la ville du Puy et dans tout le Velay. Il opéra une véritable transformation dans les pays désolés par l'hérésie et par la corruption des mœurs, qui en est la conséquence naturelle.

L'irréligion et le déréglement étaient très-grands à Sommières, capitale

d'un beau pays qu'on appelle le Lavonage, laquelle est à quatre lieues de Montpellier. Une mission suffit pour tout changer. Le serviteur de Dieu, étonné lui-même des miracles de conversion que Dieu opéra par son ministère, écrivit après sa mission à son général, que le fruit avait surpassé son attente, et qu'il n'avait point d'expression pour l'expliquer. On eût dit que les habitants étaient devenus d'autres hommes, tant la ville était devenue pieuse et réglée.

Le saint homme institua la Confrérie du Saint-Sacrement à Sommières et dans tous les bourgs et villages du Lavonage. Il mit la paix dans toutes les familles; il établit la prière du soir et du matin dans chaque ménage; il régla la manière de secourir le pauvres de chaque paroisse ; il prit enfin toutes les mesures nécessaires pour maintenir le bien qu'il avait fait dans le pays.

La rigueur de la saison ne l'empêchait point de pénétrer dans les lieux les plus inaccessibles de tout le pays. Ses austérités étaient extraordinaires. Toute sa nourriture se réduisait au pain et à l'eau ; quelquefois il y ajoutait un peu de lait et quelques fruits. Dès ce temps-là, il s'était interdit la viande, le poisson, les œufs et le vin. Jamais il ne quittait le cilice ; et le peu de repos qu'il accordait à la nature, il le prenait sur un banc ou sur le plancher. Des soldats calvinistes se préparant à piller une église, il s'avança vers eux le crucifix à la main, et il leur parla avec tant de force, qu'ils se désistèrent de la résolution sacrilége qu'ils avaient prise. Une autre fois, il alla demander à un officier, aussi calviniste, la restitution des biens qu'on avait enlevés à un pauvre homme. L'officier, instruit des mauvais traitements que Régis avait essuyés de la part des soldats, fut si édifié du silence qu'il garda sur ce qui le concernait personnellement, qu'il lui accorda sa demande.

Nul pays de France n'avait autant souffert de l'hérésie calviniste que le diocèse de Viviers et tout le Vivarais. La religion y était presque éteinte. Les églises de ce pays, qui n'étaient pas dépourvues de pasteurs, étaient desservies par des curés ignorants et scandaleux. Les vices les plus abominables régnaient partout.

La mission du Père Régis dans le Vivarais dura trois ans : que de travaux et de fatigues pour le saint homme dans ces montagnes qu'il parcourait en toute saison et par tous les temps ! Mais aussi quelle abondante moisson vint récompenser sa peine ! Au bout de ces trois ans, le pays n'était plus le même : l'hérésie vaincue et presque étouffée, la religion universellement connue et pratiquée, les bonnes mœurs rétablies, les églises relevées de leurs ruines et pourvues de pasteurs instruits et pieux, l'autorité divine et humaine respectée : voilà ce qui s'était fait dans l'espace de trois ans.

Parmi les nombreuses conversions opérées par le Saint, il y en eut surtout deux qui en entraînèrent beaucoup d'autres. Ce fut celle du comte de La Mothe-Brion, qui, après avoir vécu comme les sages du monde, entra dans la carrière de la pénitence, et se dévoua tout entier à la pratique des bonnes œuvres, et celle d'une dame calviniste fort riche, qui habitait le village d'Usez. Celle-ci était connue par son zèle pour l'hérésie. Le Père Régis l'alla trouver.

— « Madame », lui dit-il en l'abordant, « il y a longtemps que Dieu vous appelle ; voulez-vous donc être toujours rebelle à la grâce qui vous presse intérieurement ? Avez-vous dessein de perdre votre âme, pour laquelle un Dieu a bien voulu répandre son sang sur la croix ? Avez-vous jamais compris ce que c'est de se perdre pour une éternité ? »

Cette dame parut un peu surprise ; mais charmée de l'air modeste de l'homme de Dieu, elle lui répondit :

— « A Dieu ne plaise, mon Père, que je veuille perdre mon âme ! je n'ai rien plus à cœur que de la sauver.

— « Il faut donc », reprit le Saint, « que vous embrassiez la religion catholique, qui a été la religion de vos pères, et qui est la seule fondée par Jésus-Christ, la seule où l'on trouve le salut.

— « Vous me demandez ma conversion », dit-elle, « et je suis étonnée de n'avoir rien à répliquer. J'ai résisté jusqu'ici à tous ceux qui m'ont parlé; mais je ne sais quelle impulsion intérieure du Saint-Esprit me force à me rendre présentement. Je veux être catholique : instruisez-moi, je m'abandonne à votre direction. Il se passe en moi quelque chose de surnaturel que je ne comprends pas et dont je ne puis me rendre compte ».

Elle abjura, en effet, entre les mains de l'évêque de Viviers. Cette dernière conversion donna un nouveau lustre à la sainteté de Régis, et confirma les peuples dans l'opinion où ils étaient déjà que Dieu agissait visiblement par son ministère.

Vers le même temps, le ciel permit qu'il s'élevât un violent orage contre le saint missionnaire. On l'accusa de troubler le repos des familles par un zèle indiscret, de remplir ses discours de personnalités et d'invectives contraires à la décence. L'évêque de Viviers prit d'abord son parti ; mais à la fin, il écouta les plaintes réitérées qu'on lui portait. Croyant qu'elles étaient au moins fondées en partie, il écrivit au supérieur des Jésuites, afin qu'il rappelât Régis. En même temps il envoya chercher celui-ci ; puis, après lui avoir fait de sévères réprimandes, il lui dit qu'il était obligé de le renvoyer. Régis n'eut recours à aucune des raisons qui auraient pu le justifier ; il se contenta de répondre qu'il n'était que trop coupable devant Dieu, et que, vu son peu de lumières, il lui était sans doute échappé bien des fautes. « Au reste », ajouta-t-il, « Dieu, qui voit le fond de mon cœur, sait que je n'ai eu d'autre fin que sa gloire ». Le prélat, charmé d'une réponse si humble et si modeste, soupçonna qu'il pouvait avoir été trompé. Les éclaircissements qu'on lui donna ensuite, le firent entièrement revenir de ses préjugés. Il rendit publiquement hommage à la vertu de Père Régis, jusqu'au commencement de l'année 1634, époque à laquelle celui-ci fut appelé au Puy par ses supérieurs. Le prélat, en renvoyant le missionnaire, écrivit au provincial une lettre où il faisait de grands éloges de la vertu et de la prudence du digne ouvrier qui avait travaillé dans son diocèse, et un seul reproche, celui de prodiguer trop sa santé. « C'est la seule chose », ajoutait-il, « en quoi nous n'avons jamais pu nous accorder ; je lui reprochais toujours qu'il en faisait trop ; et lui prétendait qu'il n'en faisait pas assez. Je vous le remets entre les mains ; c'est à vous de vous servir de votre autorité pour l'obliger à ménager plus qu'il ne fait une santé si précieuse, et d'empêcher que le plus charitable de tous les hommes envers les autres ait tant de dureté pour lui-même ».

Régis, après avoir pris congé de l'évêque, se rendit au Puy, selon l'ordre qu'il avait reçu de ses supérieurs. Ce fut alors qu'il exprima le désir d'aller porter l'Evangile aux Canadiens. Il voulait aller chercher dans l'Amérique du Nord, chez les sauvages, la palme du martyre, objet suprême de son ambition. Mais Dieu voulut le conserver à la France.

Au commencement de 1635, le comte de La Mothe ayant à cœur de ramener à la vraie foi la ville du Cheylard, infectée des erreurs de Calvin, se ressouvint de celui à qui il devait lui-même son retour à la vérité, et il appela le Père Régis. Celui-ci ne trouva au Cheylard qu'un triste assemblage d'hérétiques et de mauvais catholiques. Au bout de quelque temps, le même

miracle de conversion et de retour à Dieu, qui suivait partout les prédications de Régis, fut accompli. Il ne renfermait pas son zèle dans l'enceinte de la ville. Il faisait de fréquentes excursions dans les villages environnants et dans les habitations isolées. Il s'égarait dans les sentiers inconnus de ces montagnes; il fut plusieurs fois obligé de passer la nuit dans les bois.

Le zèle du saint homme se communiquait à toute la population. C'était un spectacle touchant de voir, au milieu de l'hiver, des villages entiers abandonner leurs maisons et leurs affaires domestiques, faire trois et quatre lieues à travers les neiges et les glaces, pour avoir la consolation d'entendre le serviteur de Dieu et de se confesser à lui. Du reste, leurs démarches n'étaient jamais vaines. A quelque heure du jour ou de la nuit qu'ils vinssent, Régis était à eux. Un jour qu'il sortait de l'église bien fatigué, après avoir fini les fonctions de la matinée, il trouva une troupe de gens qui arrivaient de fort loin. « Mon Père », lui dit l'un d'entre eux, « pour l'amour de Dieu ne nous refusez pas le secours de votre charité. Nous avons marché toute la nuit, et nous avons fait depuis hier douze lieues par d'horribles chemins, pour profiter de vos instructions : donnez-nous la consolation que nous sommes venus chercher de si loin et avec tant d'incommodités ». Le saint missionnaire, attendri de ce discours jusqu'aux larmes : « Venez, mes enfants », leur dit-il, « je vous porte tous dans mon cœur ». Soutenu par son zèle qui lui donnait des forces, il prêcha tout de nouveau, comme s'il n'eût rien fait ce jour-là; il entendit leurs confessions; et, après avoir donné à chacun des conseils salutaires, il les renvoya comblés de joie et animés du désir de vivre en véritables chrétiens.

Après cette mission, le Saint alla en faire une à Privas, qui ne produisit pas moins de fruits. Jamais il ne refusait le bienfait de son ministère à ceux qui venaient le chercher de loin, excepté lorsque sa fidélité à sa parole et sa ponctualité, qu'il mettait avant tout, s'y opposaient. Un jour qu'il donnait une mission à Sainte-Aggrève, une nombreuse troupe de paysans se présenta à lui, demandant à entendre ses instructions. Mais il avait fait annoncer la mission pour le lendemain à Saint-André, et rien ne put l'empêcher de partir. On vit alors une chose merveilleuse et qui rappelle assez bien les courses de Notre-Seigneur Jésus-Christ à travers les montagnes de la Judée. Ces bonnes gens, avides de la parole de Dieu, prirent le parti de l'accompagner : ils le suivirent tout le jour pour se confesser à lui sans penser à manger. Le voyage fut une espèce de mission : le Saint s'arrêtait de temps en temps pour produire et faire produire à la troupe des actes de contrition et d'amour de Dieu ; toutes les montagnes d'alentour retentissaient d'hymnes sacrées et de cris d'allégresse, qui annonçaient la venue du saint apôtre ; à mesure qu'il avançait, les habitants des villages qui se trouvaient sur la route, venaient grossir le nombre de ceux qui l'avaient suivi.

Le Père Clément, procureur des Jésuites de Tournon, passait alors sur ces montagnes. Apercevant de loin tant de gens qui marchaient ensemble, il demanda ce que ce pouvait être, et ce que signifiaient tant de voix confuses qu'il entendait : « C'est », lui dit-on, « le Saint qui passe accompagné des habitants de plusieurs villages ». Continuant son chemin, il vit à l'entrée d'un gros bourg, beaucoup de monde qui en sortait et qui courait avec précipitation : il eut encore la curiosité de s'informer où ces gens allaient : « Ils vont », lui répondit-on, « au-devant du Saint qui approche ». Il entra ensuite dans le village de Saint-André, et, ayant aperçu devant l'église

une foule prodigieuse de peuple, tant du village que des lieux voisins, il demanda à quelques-uns ce qu'ils faisaient là : « Nous attendons le Saint qui vient faire la mission », dirent-ils.

« Il exposait les vérités chrétiennes », dit le comte de La Mothe, à l'occasion de cette mission dont il fut témoin, « avec une netteté et une simplicité qui les rendaient sensibles aux plus stupides ; avec une solidité et une force qui convainquaient les plus opiniâtres ; avec une onction divine qui forçait les plus insensibles à les aimer. Sa vie sainte donnait une nouvelle efficacité à ses discours : sans parler, il persuadait et touchait.

Une autre mission eut lieu à Marlhes.

Quelques jours après qu'il y fut arrivé, une femme, voyant son manteau percé de toutes parts, et qui s'en allait en lambeaux, le pria de lui permettre de le recoudre et d'y mettre des pièces : à quoi il consentit. L'opinion que cette femme avait de sa sainteté, fit qu'elle retint les morceaux déchirés et qu'elle les garda précieusement. Elle fut bientôt payée de sa charité par un double miracle que Dieu opéra sur deux de ses enfants. L'un était malade d'une hydropisie formée, l'autre d'une fièvre continue très-ardente ; elle appliqua à chacun d'eux un des morceaux qu'elle avait conservés ; sur-le-champ ils recouvrèrent une santé parfaite. Ces mêmes morceaux d'étoffe furent depuis une source féconde de guérisons miraculeuses. Les fruits de la mission répondirent à ce début : « Après la mission », dit le curé de Marlhes, « je ne reconnus plus mes paroissiens, tant je les trouvai changés et transformés en d'autres hommes. Dans l'espace d'un mois, il entendit, lui seul, dans ma paroisse, plus de deux mille confessions, presque toutes générales. Non content de se sacrifier tout entier au service de ma paroisse, il faisait des courses dans tout le voisinage, avec un courage qui étonnait tous ceux qui le voyaient. Je l'ai vu moi-même, dans les temps les plus rigoureux, obligé de s'arrêter au milieu des forêts, pour contenter l'avidité de ceux qui voulaient l'entendre parler du salut. Je l'ai vu sur le haut d'une montagne, élevé sur un monceau de neige durcie par le froid, distribuer au peuple le pain de la parole de Dieu, passer les jours entiers dans cet exercice, et s'occuper encore toute la nuit à entendre les confessions ».

Il employa les quatre dernières années de sa vie à la sanctification du Velay. Pendant l'été, il prêchait au Puy ; l'hiver, il parcourait les villages et les montagnes. La ville du Puy changea bientôt d'aspect par l'apostolat du saint homme. Tous les jours, il faisait une instruction aux enfants sur le catéchisme. La foule y était si grande, qu'on y retenait les places deux ou trois heures à l'avance. Bientôt l'église du collége des Jésuites se trouvant trop petite, il passa à celle de Saint-Pierre-le-Moustiers, qui appartenait aux Bénédictins. Les catéchismes du Père Régis attiraient dans cette église jusqu'à cinq mille auditeurs. Voici ce qu'en rapportait le Père Mangeon, qui devint plus tard confesseur de la duchesse d'Orléans.

« Les catéchismes du Père Régis », dit-il, « étaient touchants et éloquents, mais d'une éloquence plutôt infuse que naturelle ou acquise. Le Père Jean Filleau, provincial, quoiqu'il dût partir le lendemain, voulut que je le conduisisse à l'église où le Père Régis les faisait : il était environ midi et demi ; comme je lui disais qu'il n'y aurait plus de place pour lui et pour moi : N'importe », répondit-il, « je veux avoir encore une fois la consolation de voir cette foule infinie de peuple qui me fit hier tant de plaisir. Nous y allâmes et je lui trouvai place, non sans beaucoup de peine. Il l'écouta debout pendant une heure. Il versa tant de larmes et fut si touché, qu'il me dit en sortant : Si ce Père prêchait à quarante lieues d'ici, j'irais l'entendre

à pied. Cet homme est plein de Dieu et de l'amour de Jésus-Christ ; il n'y a pas son pareil ».

Mais rien ne faisait tant d'impression que la sainteté de sa vie, qui n'éclata nulle part autant qu'au Puy. Il redoublait ses austérités : il ne faisait plus qu'un repas par jour, qui consistait en quelques fruits ou quelques légumes. « Pendant deux ans que j'ai vécu avec lui », dit Antoine de Mangeon, « je ne lui ai jamais vu manger de viande. Pour le vin, tout le monde sait qu'il se l'était interdit depuis longtemps ».

A la prédication, le Père Régis joignait une application continuelle et infatigable à secourir les pauvres.

A peine avait-il fini le catéchisme, que, tout épuisé et tout couvert de sueur, il allait les visiter dans leurs maisons, dans les prisons et dans les hôpitaux. Il assemblait trois fois la semaine tous ceux de la ville, et comme il ne séparait jamais l'instruction de l'aumône, il commençait par leur faire faire la prière, qui était suivie d'une exhortation fervente ; il distribuait ensuite du pain ou de l'argent. Il finissait cet exercice de charité par l'action de grâces que l'on rendait à Dieu. Il fonda parmi les dames de la ville une association charitable pour le soulagement des familles pauvres. Non content de cela, il sollicitait sans cesse les riches en faveur de ceux qui étaient dans le besoin. Il obtenait ainsi des aumônes considérables. Argent, blé, vêtements, lits, linge, tout lui était bon. Il avait une chambre où il déposait tout cela, et qui devint vraiment le trésor des pauvres.

Il avait un magasin de blé où tous les nécessiteux de la ville venaient puiser. On ne les renvoyait jamais. Le magasin contenait toujours de quoi les satisfaire. Il y eut une disette pendant laquelle le Saint nourrit miraculeusement tous les pauvres. Marguerite Baud, une femme pieuse, était la gardienne et la distributrice de son blé. Un jour que Marguerite Baud l'avait averti qu'elle n'avait plus ni blé ni argent pour en acheter, il ne laissa pas de lui envoyer une pauvre femme chargée de plusieurs enfants, avec ordre de lui donner le blé qu'elle lui demandait. Marguerite, surprise de cet ordre, alla le trouver sur-le-champ, et lui dit qu'il paraissait étrange qu'il lui donnât un tel ordre, sachant fort bien qu'elle était dans l'impuissance de l'exécuter. « Allez », lui répondit-il, « retournez et remplissez le sac de cette pauvre femme ». Marguerite répliqua qu'il ne lui restait pas un grain de blé. — « Allez, vous dis-je », reprit le Saint, « vous trouverez abondamment du blé pour elle et pour plusieurs autres ». Marguerite obéit ; et, s'en étant allée, elle trouva son magasin qui regorgeait de blé. Ce miracle de multiplication se renouvela plusieurs fois pendant la même disette : et tous les pauvres qui s'adressèrent à Régis furent secourus.

Assister les mourants était une œuvre à laquelle il se livrait avec un zèle et un succès tout particuliers. Lorsqu'on l'appelait pour confesser les malades, il quittait tout sur-le-champ. Dieu lui avait donné une grâce particulière pour les disposer à mourir saintement. Aussi, les malades voulaient-ils tous avoir la consolation de mourir entre ses bras. Pour être plus à portée de courir où le besoin le demandait, il ne se déshabillait jamais la nuit.

On raconte plusieurs miracles que Dieu fit à la prière de Régis pour manifester sa propre puissance avec la vertu de son serviteur.

Il avait confessé une femme abandonnée des médecins et qui était, en effet, sur le point d'expirer. Les parents le conjurèrent de demander sa guérison. Régis, touché de leur foi, mit la médaille de son chapelet dans un vase d'eau, et, après avoir béni l'eau, il la fit boire à la mourante, qui se

trouva au même moment sans fièvre et dans une santé aussi parfaite que si elle n'eût point été malade.

Une demoiselle qui l'avait aidé dans ses œuvres charitables, se trouvait à l'extrémité. Le Père Régis se jeta à ses genoux, et, au nom des pauvres, il conjura le bon Dieu de ne pas leur enlever celle qu'ils aimaient comme leur mère. Après cette prière, il se leva, et, appelant la mourante par son nom : « Rendez grâces à Dieu », dit-il, « qui a la bonté de prolonger vos jours, afin que vous le serviez, et les pauvres, ses enfants, avec plus de ferveur ». Revenue alors comme d'un profond sommeil, et reprenant ses esprits à la vue du saint homme : « Ah ! mon Père ! » lui dit-elle, « en quel état me trouvez-vous ? » — « Bien », répondit-il, « vous voilà guérie ; faites un bon usage de la santé qu'il a plu à Dieu de vous rendre ».

Il n'y avait rien qu'il ne fît pour s'opposer au mal et au péché, de quelque nature qu'il fût. Il y exposait sa vie sans la moindre hésitation. Un jour, il apprend qu'un homme de qualité avait attiré une jeune orpheline dans une maison, où il cherchait à la séduire par ses promesses. Le Saint s'y rend à l'instant : sa vue trouble d'abord cet homme ; mais il se remet et lui dit avec hauteur : « Que venez-vous chercher ici, mon Père ? vous vous mêlez de bien des choses qui ne vous regardent point ». — « Je viens », répond Régis, « chercher cette innocente brebis que vous enlevez à Dieu comme un loup ravissant ». — « Retirez-vous », reprend ce furieux ; « autrement votre imprudence pourra vous coûter cher ». — « Je ne me retirerai pas que je n'aie sauvé cette orpheline ; quant aux menaces que vous me faites, sachez qu'elles ne sont pas capables de m'ébranler, et que je me ferai gloire d'être exposé à votre aveugle fureur ». Cet homme, ne se possédant plus, tira son épée et s'avança sur le Saint pour l'en percer. — « Ah ! très-volontiers », s'écria le serviteur de Dieu, « je répandrai mon sang pour Jésus-Christ ». Et, découvrant sa poitrine : « Frappez », dit-il, « je mourrai content, pourvu que Dieu ne soit pas offensé ». Surpris de tant d'intrépidité, le libertin se retira tout confus. La jeune fille fut placée dans une maison pieuse, où elle vécut et mourut saintement.

Il fit plusieurs prophéties qui s'accomplirent toutes. Marcellin du Fornel, jeune gentilhomme de Saint-Didier, dans le Velay, passant par le Puy, lui fit visite, et lui dit qu'il allait se faire recevoir docteur en droit à Valence.

« N'avez-vous nul autre dessein ? » lui répondit le saint homme. — « Je pense à me marier », repartit le jeune gentilhomme; « on m'offre un parti considérable, et l'affaire doit se conclure au premier jour ». — « Dans peu de jours », lui dit le Saint, « vos espérances s'évanouiront avec vos projets ambitieux ; et avant que l'année se passe, vous serez novice de notre Compagnie.

Le mariage se rompit bientôt ; le jeune homme, dégoûté du monde, se donna à Dieu dans la Compagnie, comme le Père Régis le lui avait prédit.

Pendant les hivers des quatre dernières années de sa vie, notre Saint parcourut les bourgs et les villages des diocèses du Puy, de Valence et de Viviers, qui se trouvent dans le Velay. Il fit sa première mission dans la petite ville de Fay et dans les lieux voisins, au commencement de l'année 1636. Il rendit la vue à un jeune homme de quatorze ans, Claude Sourdon, chez le père duquel le saint homme avait accepté un logement ; puis à un homme qui était dans sa quarantième année, et qui avait perdu la vue depuis huit ans. Ces deux miracles disposèrent merveilleusement les esprits, et la mission produisit les fruits les plus abondants. Pour donner une juste

idée de la conduite qu'y tint Régis, nous allons insérer ici ce que Claude Sourdon en a déposé juridiquement en présence des évêques du Puy et de Valence.

« Tout en lui inspirait la sainteté. On ne pouvait ni le voir, ni l'entendre, sans se sentir embrasé de l'amour divin. Il célébrait les saints mystères avec une dévotion si tendre et si ardente, que l'on croyait voir à l'autel, non pas un homme, mais un ange. Je l'ai vu quelquefois dans les entretiens familiers se taire tout à coup, se recueillir et s'enflammer, après quoi il parlait des choses divines avec un feu et une véhémence qui marquaient que son cœur était transporté par une impulsion céleste. Il s'exprimait, dans les instructions qu'il faisait au peuple, avec une onction qui pénétrait tous ses auditeurs. Il passait le jour et une partie considérable de la nuit à entendre les confessions, et il fallait lui faire une sorte de violence pour l'obliger à prendre un peu de nourriture. Jamais il ne se plaignait de la fatigue ni des manières inconvenantes de ceux qui s'adressaient à lui.

« Après avoir travaillé avec une ardeur infatigable au salut des habitants de Fay, il se donna tout entier à celui des peuples voisins. Il partait tous les jours de grand matin pour aller visiter les paysans dispersés dans les bois et sur les montagnes. Les pluies, la neige et les autres rigueurs de la saison ne pouvaient le retenir. Pendant tout le jour, il allait de chaumière en chaumière, et cela à pied et à jeun, si ce n'était que ma mère le forçait quelquefois à prendre une pomme qu'il mettait dans sa poche. Nous ne le revoyions qu'à la nuit, et alors toutes les fatigues du jour ne l'empêchaient pas de reprendre ses fonctions ordinaires ; il ne se délassait du travail que par de nouveaux travaux. Les calvinistes le suivaient avec autant d'empressement que les catholiques ».

Au mois de novembre de l'année 1637, il alla faire à Marlhes une seconde mission. Les chemins par où il passa auraient effrayé les personnes les plus hardies. Il fallait, tantôt grimper sur des rochers couverts de glace, tantôt descendre dans de profondes vallées remplies de neige, tantôt marcher à travers les ronces et les épines. Comme il grimpait avec beaucoup de peine sur une des plus hautes montagnes du Velay, n'ayant d'autre appui que des broussailles auxquelles il se tenait, la main et le pied lui manquèrent tout à coup ; il tomba, et se cassa une jambe. Cet accident ne l'empêcha point de continuer sa route avec sa tranquillité ordinaire, et de faire encore deux lieues appuyé sur son bâton, et soutenu par celui qui l'accompagnait. Arrivé à Marlhes, il ne lui vint pas seulement dans l'esprit d'envoyer chercher un chirurgien. Il alla droit à l'église, où une grande multitude de peuple l'attendait, et il y entendit les confessions pendant plusieurs heures. Le curé, averti par le compagnon de Régis de l'accident qui lui était arrivé, le pria, mais inutilement, de se retirer. Après que le Saint eut satisfait pleinement sa charité, il laissa visiter sa jambe, qui se trouva parfaitement guérie.

A ces immenses travaux il ajoutait des macérations étonnantes. Le recteur du collége du Puy en ayant été informé, lui ordonna d'obéir au curé de Marlhes dans tout ce qui concernait le soin de sa santé. Le Saint fit ce que son supérieur exigeait de lui ; il se soumit avec la dernière exactitude à tout ce qu'il plut au curé de lui prescrire, quoique les ménagements qu'on avait pour sa personne lui fussent à charge. Le curé se levait quelquefois la nuit pour l'observer : il le voyait tantôt à genoux, le visage prosterné contre terre et baigné de larmes ; tantôt debout, les yeux tournés vers le ciel, absorbé dans une profonde contemplation ;

d'autres fois il l'entendait pousser de profonds soupirs, et s'écrier dans les transports de son amour : « Qu'y a-t-il au monde qui puisse attacher mon cœur, si ce n'est vous, ô mon Dieu ? » Il lui arriva de le voir souvent, tandis qu'il priait, enflammé comme un séraphin, immobile pendant plusieurs heures, ne paraissant avoir ni sentiment, ni connaissance. C'est ce qu'il attesta depuis dans une déposition juridique. Il ajouta encore que le Saint avait guéri en sa présence, par une simple bénédiction, un homme qui s'était démis l'épaule, et que, par le signe de la croix, il avait délivré du démon un énergumène qui souffrait depuis plus de huit ans, sans que les exorcismes réitérés de l'Eglise lui eussent procuré aucun soulagement.

Régis étant à Saint-Bonnet-le-Froid, le curé du lieu, qui s'aperçut que toutes les nuits il sortait secrètement de sa chambre, eut la curiosité d'examiner où il allait et ce qu'il faisait. Après l'avoir inutilement cherché dans la maison, il s'avança vers l'église, qui n'en était pas éloignée ; il le trouva en prières devant la porte, à genoux, les mains jointes et la tête nue, malgré le froid qui était excessif. Il lui représenta le danger auquel il exposait sa santé ; mais le voyant déterminé à continuer ses entretiens avec Dieu, il lui donna la clef de l'église, afin qu'il y fût à couvert des injures de l'air.

En retournant au Puy à la fin de l'hiver, il s'arrêta chez le curé de Vourcy, qui autrefois avait été son écolier, et qui lui était tendrement attaché. Celui-ci lui représentant qu'il ne ménageait point sa santé, et qu'il était important, pour la sanctification des âmes, qu'il mesurât son travail sur ses forces, le saint homme lui dit en confidence ce qui lui était arrivé quelques mois auparavant, lorsque, s'étant cassé une jambe, Dieu l'avait guéri miraculeusement. « Après une marque si visible de la bonté de Dieu », ajouta-t-il, « ne dois-je pas mettre ma vie entre ses mains, et me reposer entièrement sur lui du soin de ma santé ? »

Dans l'hiver de 1638, il reprit ses missions de la campagne, commençant par le bourg de Montregard. Etant arrivé de nuit en ce lieu, il alla, selon sa coutume, droit à l'église, qu'il trouva fermée. Il se mit à genoux devant la porte ; il y pria si longtemps, et avec un recueillement si profond, qu'il ne s'aperçut pas qu'il était tout couvert de la neige qui tombait en abondance. Des paysans qui le virent en cet état, le pressèrent d'entrer dans une maison voisine pour y prendre un peu de nourriture.

La moisson fut très-abondante à Montregard. Régis y retira de l'erreur un grand nombre de calvinistes, entre autres Louise de Remezin. C'était une jeune veuve de vingt-deux ans, qui était singulièrement estimée dans sa secte pour son savoir et sa naissance. Le saint missionnaire se fit estimer d'elle dans divers entretiens qu'ils eurent ensemble. Il éclaircit les difficultés qu'elle lui proposa sur les points controversés, et principalement sur l'Eucharistie, dissipa tous ses préjugés, et l'amena au point de faire abjuration de l'hérésie. La nouvelle de son changement souleva contre elle sa famille et tous les chefs du parti huguenot. On voulut la rengager dans la secte qu'elle avait abandonnée ; mais sa foi était trop solide pour céder à une pareille épreuve.

Sur la fin de l'automne 1639, le Saint alla reprendre ses missions aux environs de Montregard, à Issengeaux, à Marcoux, au Chambon, à Monistrol, où il n'avait, pour ainsi dire, fait que paraître. Au mois de janvier 1640, il se rendit à la petite ville de Montfaucon, qui est à sept lieues du Puy. Le succès répondait à son zèle et à son désir, lorsque le travail fut interrompu par les ravages de la peste. Régis se dévoua généreusement au service de ceux qui étaient attaqués de ce fléau. Lorsqu'en traversant les rues il trou-

vait un malade abandonné, il le portait sur ses épaules à l'hôpital. Sa charité ranima celle des ecclésiastiques. Le danger auquel il s'exposait donna de vives inquiétudes au curé de Montfaucon ; il lui ordonna de sortir de la ville, de peur qu'il ne devînt la victime de son zèle, comme cela était déjà arrivé à plusieurs ecclésiastiques. Il obéit, mais ce fut en versant un torrent de larmes. « Eh quoi ! » dit-il alors, « on est donc jaloux de mon bonheur? Faut-il que l'on m'envie, par une fausse compassion, le mérite d'une mort si précieuse, et que l'on m'enlève la couronne, lorsque je suis sur le point de la recevoir ? »

La peste ayant cessé peu de temps après à Montfaucon, Régis y alla reprendre sa mission ; mais il fut bientôt rappelé par le recteur du collége du Puy, afin de remplacer un professeur qui manquait. Ce contre-temps le pénétra de la plus vive douleur. Il obéit toutefois par respect pour l'ordre de son supérieur ; mais il écrivit à son général pour lui demander la permission de se dévouer le reste de ses jours aux missions de la campagne, et d'y employer au moins six mois chaque année. Le général, qui connaissait son zèle, ne balança pas de souscrire à ses désirs.

Au commencement de l'automne de 1640, le Père Régis reprit sa mission de Montfaucon. Les heureuses dispositions qu'il trouva parmi le peuple redoublèrent sa ferveur et son courage. Après un mois de travail, il passa à Raucoules, et de là à Veirines, où il s'appliqua à la sanctification des âmes avec la même ardeur et le même succès ; il annonça ensuite la mission de la Louvesc pour le dernier jour de l'Avent ; mais ayant connu par une lumière céleste qu'il approchait de sa fin, il alla faire une retraite au Puy, pour se préparer à la mort. Au bout de trois jours, passés dans une entière solitude, il fit sa confession générale comme s'il eût dû mourir ce jour-là ; puis s'entretenant avec son confesseur, il lui témoigna, avec les sentiments les plus tendres et les plus vifs, l'impatience où il était de posséder Dieu. Il ne soupirait plus qu'après l'éternité. Il dit confidemment à un de ses amis qu'il ne reviendrait point de la mission qu'il allait entreprendre ; il déclara aussi la même chose à d'autres personnes, mais ce ne fut qu'en termes mystérieux.

Il partit du Puy le 22 décembre, afin de se trouver à la Louvesc pour la veille de Noël. Outre qu'il eut beaucoup à souffrir de la difficulté du chemin, il lui arriva encore de s'égarer le second jour. La nuit l'ayant surpris au milieu des bois, il marcha longtemps sans savoir où il allait. Enfin il se trouva près du village de Veirines. Accablé de fatigues, il se retira dans une maison abandonnée qui était ouverte de tous côtés et qui tombait en ruines ; il y passa la nuit couché sur la terre et exposé à la violence d'une bise très-piquante. Le passage subit du froid au chaud lui occasionna une pleurésie, qui fut accompagnée d'une fièvre très-ardente. Ses douleurs devinrent bientôt très-vives. La vue de la maison où il était couché lui rappelait l'étable de Bethléem, et il s'estimait heureux de pouvoir imiter dans la même saison la pauvreté et les souffrances de son divin Maître.

Le lendemain matin, il gagna la Louvesc avec beaucoup de peine, et y fit l'ouverture de la mission par un discours qui ne se ressentait nullement de la faiblesse de son corps. Il prêcha trois fois le jour de Noël et le jour de saint Etienne, et passa le reste du temps au confessionnal. Après le troisième sermon du jour de saint Etienne, il lui prit deux défaillances pendant qu'il entendait les confessions. Les médecins jugèrent que son mal était sans remède. Il recommença sa confession générale, puis demanda le saint Viatique et l'Extrême-Onction, qu'il reçut en homme tout embrasé de

l'amour divin. Comme on lui présentait ensuite un bouillon, il le refusa, en disant qu'il souhaitait d'être nourri de la même manière que les pauvres, et qu'on lui ferait plaisir de lui donner un peu de lait ; il demanda ensuite, comme une grâce, qu'on le laissât seul.

Il souffrait des douleurs violentes ; mais la vue d'un crucifix, qu'il tenait entre ses mains et qu'il baisait continuellement, adoucissait ses souffrances. Son visage fut toujours tranquille, et l'on n'entendait sortir de sa bouche que des aspirations tendres et affectueuses, que des soupirs ardents vers la céleste patrie. Il demanda à être porté dans une étable, afin d'avoir la consolation d'expirer dans un état semblable à celui de Jésus-Christ naissant sur la paille. On lui fit entendre que la faiblesse extrême où il était ne permettait pas de le transporter. Il remerciait Dieu sans cesse du bonheur qu'il avait de mourir au pied des pauvres.

Il demeura tout le dernier jour de décembre dans une paix parfaite, les yeux tendrement attachés sur Jésus crucifié, qui seul occupait ses pensées. Sur le soir, il dit à son compagnon avec un transport extraordinaire : « Oh! mon frère, quel bonheur ! que je meurs content ! Je vois Jésus et Marie qui daignent venir au-devant de moi pour me conduire dans le séjour des Saints ». Un moment après, il joignit les mains, puis levant les yeux au ciel, il prononça distinctement ces paroles : « Jésus-Christ, mon Sauveur, je vous recommande mon âme, et la remets entre vos mains ». En les achevant, il rendit doucement l'esprit vers minuit du dernier jour de l'année 1640. Il avait près de quarante-quatre ans, et il en avait passé vingt-quatre dans la compagnie de Jésus. On l'enterra le 2 janvier dans l'église de la Louvesc. Il y eut à ses funérailles un concours prodigieux du clergé et du peuple.

La douleur que sa mort avait causée se changea bientôt en vénération. On accourut de toutes parts pour visiter son tombeau où s'accomplirent bientôt de nombreux miracles. Nous allons en rapporter quelques-uns. En 1656, une religieuse du Puy, nommée Madeleine Arnaud, attaquée d'une hydropisie, et paralytique de tout le corps, sans pouvoir se remuer, était si mal qu'on lui administra les derniers Sacrements. Elle s'affaiblit au point que l'on crut qu'elle allait expirer, et les médecins ne lui donnaient plus qu'une demi-heure de vie. Comme elle était encore en pleine connaissance, on lui présenta une relique du serviteur de Dieu. Ayant prié avec ferveur, elle la mit sur sa poitrine, et dans le moment elle se trouva parfaitement guérie. Ce fait a été attesté, avec serment, par quatorze témoins oculaires. Un bourgeois du Puy obtint par le même moyen la guérison d'une maladie absolument incurable. Deux femmes aveugles, plusieurs paralytiques et d'autres malades de toute espèce, furent aussi guéris par l'intercession du serviteur de Dieu. On comptait parmi ces malades des personnes distinguées par leur naissance.

En présence de tant de prodiges, vingt-deux archevêques et évêques du Languedoc écrivirent au pape Clément XI : « Nous sommes témoins que devant le tombeau du Père Jean-François Régis, les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les muets parlent, et le bruit de ces étonnantes merveilles est répandu chez toutes les nations ».

L'héroïsme des vertus du Père Régis ayant été mûrement examiné à Rome, et la vérité des miracles opérés par son intercession y ayant été juridiquement attestée, il fut béatifié en 1716 par Clément XI. Clément XII le canonisa en 1737, sur la requête de Louis XV, roi de France, de Philippe V, roi d'Espagne, et du clergé de France, assemblé à Paris en 1735. Sa fête a été fixée au 16 juin.

On le représente tantôt avec la pèlerine de cuir, et le bourdon surmonté d'un crucifix ; tantôt avec un crucifix à la main comme missionnaire.

CULTE ET RELIQUES. — ASSOCIATION DE SAINT-FRANÇOIS RÉGIS.

Le corps de saint François Régis ayant été levé de terre par l'archevêque de Vienne, le 30 septembre 1716, fut placé sur un autel qui lui était dédié dans l'église de la Louvesc. Avant la Révolution, les reliques étaient dans un coffret de bois et renfermées dans une châsse d'argent. A cette époque désastreuse, quatre jeunes gens du lieu, qui étaient frères et appartenaient à une famille chrétienne, pénétrèrent de nuit, avec l'agrément de leur curé, dans l'église, ouvrirent la châsse, en retirèrent les reliques, afin de les préserver de la profanation, et les emportèrent chez leur père nommé Buisson, où elles restèrent cachées pendant plusieurs années. Peu de temps après ce pieux larcin, la châsse d'argent fut enlevée et détruite par les autorités révolutionnaires.

Lorsque l'Eglise de France eut recouvré quelque tranquillité après la publication du concordat, on songea à rendre les précieux restes de saint Jean-François Régis à la vénération des fidèles. Le 13 juillet 1802, Mgr de Chabot, évêque de Mende, dans le diocèse duquel se trouvait alors la Louvesc, se rendit dans ce village et procéda à la vérification des reliques qui furent trouvées dans l'état que désignait le procès-verbal. La tête était entière, à l'exception de la mâchoire inférieure, et il y avait à peu près la moitié des ossements. Elles furent portées processionnellement à l'église, exposées au milieu du chœur et replacées ensuite dans le lieu qu'elles occupaient autrefois. Depuis ce moment, le pèlerinage de la Louvesc n'a cessé d'être fréquenté par un très-grand nombre de fidèles, qui accourent de toutes parts réclamer la protection auprès de Dieu du saint apôtre du Velay.

Saint François Régis est le patron d'une association pieuse, formée de nos jours, à l'effet de réhabiliter les unions illégitimes et de mettre un frein aux désordres des mœurs qui affligent la société civile et religieuse.

Un pieux laïque, M. Gossin, alors vice-président au tribunal de première instance de la Seine, et depuis conseiller à la cour royale de Paris, fonda, en 1826, cette association, qui s'est étendue à un très-grand nombre de villes de France et de l'étranger.

Nous laisserons M. Gossin rapporter lui-même le vœu qu'il fit au tombeau de saint François Régis et les conséquences qui en résultèrent :

« Au nom de la sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit :

« Je soussigné, vice-président du tribunal de première instance du département de la Seine, demeurant à Paris, atteint, depuis plusieurs mois, de diverses infirmités graves et craignant pour le rétablissement de ma santé;

« Me suis rendu au tombeau de saint Jean-François Régis, au village de la Louvesc, diocèse de Viviers, le mardi 29 juin 1824, jour de la fête des saints apôtres Pierre et Paul, dans l'intention de demander à Dieu, avec une ferme foi, ma guérison, par l'intercession puissante du saint Apôtre du Velay et du Vivarais. Après avoir, aussitôt mon arrivée, fait ma prière au tombeau de ce grand serviteur de Dieu, m'être confessé dans la sacristie de l'église et en avoir conféré avec mon confesseur qui m'a donné son approbation, j'ai mis par écrit le vœu ci-après pour icelui être placé sur l'autel et être fait par moi, de cœur, au moment de la consécration, pendant la messe à laquelle j'aurai, s'il plaît à Dieu, le bonheur de communier aujourd'hui 30 juin 1824, fête de la commémoration de saint Paul, à six heures du matin.

Teneur du vœu. — « S'il plaît à Dieu de me rendre la plénitude de mes anciennes forces et de mon ancienne santé, je fais le vœu d'entreprendre aussitôt et de continuer jusqu'à ma mort, pour l'extirpation du concubinage et la célébration des mariages religieux dans la capitale de ce royaume, l'exécution des projets que Dieu sait que je médite à cette fin depuis nombre d'années, sans que j'aie eu, jusqu'à ce jour, le courage d'essayer de les réaliser. Cette œuvre sera le but principal de mes pensées, de mes travaux et de mes efforts, je m'y consacrerai *tout entier*, sous la direction de l'autorité ecclésiastique, dans les moments dont mes autres et plus anciens devoirs me permettront de disposer. Tout ce qui, dans le moment actuel, serait, sous ce rapport, considéré comme inexécutable, je le tenterai de nouveau dans des temps meilleurs. Si je ne puis réussir à fonder pour toujours l'œuvre dont la conception est, depuis tant d'années, présente à mon esprit, je m'occuperai sans cesse (pour me consoler de ce défaut de succès) de la réhabilitation isolée d'un certain nombre d'unions illicites par le moyen du saint Sacrement de mariage. Si je cesse d'habiter Paris, je porterai cette œuvre et toutes ses conséquences dans le lieu de ma nouvelle résidence.

« En un mot, si je reviens à la santé, je ne vivrai plus que pour procurer, selon mes faibles moyens, la gloire de Dieu et l'édification du prochain, notamment sous le rapport de l'amélioration des mœurs et de la cessation des scandales, ainsi qu'il est ci-dessus expliqué.

« Plaise à la divine Bonté m'accorder, dans ce cas, l'intelligence, la force, la persévérance, l'humilité et la confiance dont j'aurai besoin pour l'accomplissement du présent vœu, et agréer que cette œuvre (placée immédiatement sous la protection de la sainte Vierge et de saint Joseph)

reçoive le nom de *Saint-François Régis.* S'il entre dans les desseins de Dieu de rejeter ce vœu et de me laisser dans mon état de souffrance et de maladie, ou même de mettre incessamment un terme à mes jours, plaise à sa miséricorde infinie m'accorder surtout l'esprit de patience, de repentir, de mortification et de résignation qui m'est et qui me sera si nécessaire pour sanctifier le reste de ma vie et le redoutable passage de la vie à l'éternité. — Ainsi soit-il.

« Fait à la Louvesc, le 30 juin 1824, avant la messe de six heures ».

La santé fut rendue au pieux magistrat, et il s'occupa dès lors à mettre son vœu à exécution. Le 12 février 1826, Monseigneur l'archevêque de Paris donna son approbation à l'œuvre qui porta dès lors le nom de Saint-François Régis. Jusqu'à ce jour, dans la ville de Paris seule, la société de Saint-Régis a rétabli l'ordre dans plus de quinze mille familles. M. Gossin fut particulièrement secondé dans sa sainte entreprise par M. P.-X. Fougeroux, chef de bureau au ministère des finances, qui mourut en odeur de sainteté en l'année 1838. M. Gossin a écrit la vie de ce serviteur de Dieu, et de plusieurs autres de ses dignes collaborateurs de la société de Saint-Régis (1 vol. in-18, Paris, Gaume frères, 1839). Lui-même, après une vie pleine de travaux et de mérites, a rendu son âme à Dieu, le 1er avril 1855, à l'âge de soixante-six ans.

Vie de saint Jean-François Régis, par le P. Daubenton, jésuite; *Vies des Saints*, par le P. Croiset; Godescard; *Notes locales.*

SAINT SIMILIEN, ÉVÊQUE DE NANTES (IVe siècle).

Saint Similien, évêque de Nantes, après avoir gouverné son église avec toute la vigilance et la fidélité d'un excellent pasteur, fut enterré par les chrétiens dans le lieu où fut depuis bâtie une église qui porte son nom, et qui est, dit-on, située dans le lieu où l'on croit qu'il se retira au temps de la persécution de Dioclétien, et où il construisit un oratoire. Elle subsistait déjà du temps de Clovis Ier. Les Barbares assiégèrent Nantes vers la fin du IVe siècle ; le siége avait déjà duré deux mois, lorsque, selon Grégoire de Tours, les peuples virent vers minuit des hommes, habillés de blanc, sortir de la basilique des martyrs Donatien et Rogatien avec des cierges allumés, et une pareille troupe sortir de la basilique du grand confesseur l'évêque *Similin.* Ces deux troupes parurent se joindre, se saluer, prier ensemble, et puis se retirer chacune au lieu où elle était d'abord partie. Il pourrait bien se faire qu'il n'y eût pas de vision véritable, et que ce fussent effectivement deux processions qui unissaient leurs prières pour attirer le secours du ciel. Quoi qu'il en soit, les Barbares prirent l'épouvante, et s'enfuirent avec tant de précipitation, que le lendemain matin il n'en demeura pas un seul au siége. La même vision produisit un autre effet sur celui qui commandait cette armée; il s'appelait Chilon, et n'était pas encore régénéré par l'eau et le Saint-Esprit. Touché intérieurement, il se convertit et reçut le Baptême.

L'église de Saint-Similien fut depuis ruinée par les Normands, qui, plusieurs fois, ont pris et saccagé la ville de Nantes. Il y avait dans cette église un puits, où ils jetèrent le chef du saint évêque; depuis elle fut donnée en propre par l'évêque Waltier, aux Chanoines de Nantes, à condition qu'ils la répareraient. C'est apparemment à leurs soins qu'on est redevable de celle qui subsiste aujourd'hui, et qui a été considérablement agrandie et embellie en 1834.

Dom Lobineau, *Saints de Bretagne;* — Cf. *Bréviaire de Nantes;* S. Grég. de Tours, *De la gloire des Martyrs*, ch. 40.

S. AURÉE, ÉVÊQUE DE MAYENCE, Ste JUSTINE, SA SŒUR, ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS (451).

Dans le temps que les Huns infestaient de leurs incursions les provinces des bords du Rhin, et que, animés de la fureur de l'hérésie arienne, ils portaient partout dans les églises catholiques le trouble et la désolation, Aurée, évêque de Mayence, très-célèbre par sa sainteté comme par sa doctrine, fut chassé de son siége et exilé de sa ville épiscopale. Sa sœur Justine, vierge consacrée à Dieu, le suivit, ainsi que quelques autres personnes dévouées à la foi catholique. Les Barbares renversèrent la cité et dispersèrent les fidèles, et, lorsque le prélat revint, il ne trouva plus que des ruines à relever. Ce fut l'occupation à laquelle il consacra les dernières années de son épiscopat.

Les Ariens ne purent souffrir le spectacle d'une église catholique qui renaissait à une vie nouvelle. Ils attaquèrent le prélat comme il était à l'autel, le massacrèrent avec sa sœur, et précipitèrent leurs cadavres dans un puits voisin. Ils restèrent là enfouis sous un amas de décombres jusqu'au règne de Charlemagne, époque à laquelle l'archevêque de Cologne, Riculphe, les fit porter au monastère de Saint-Alban, qu'il venait de construire. Ils y furent placés avec honneur.

Dans la suite des temps, leurs tombeaux furent oubliés. Mais il arriva que les pavés usés du monastère furent renouvelés; alors, entre autres corps saints, on retrouva ceux de saint Aurée et de sainte Justine. Ils étaient encore tout couverts de sang, d'une conservation parfaite et fort beaux. Dieu, en outre, les honora par des miracles nombreux et des guérisons surnaturelles de toutes sortes.

Propre de Mayence.

SAINT AURÉLIEN, ÉVÊQUE D'ARLES ET CONFESSEUR (551).

Aurèle ou Aurélien succéda à Auxane, sur le siége d'Arles (546). Il florissait au temps du pape Vigile et de Childebert Ier, roi des Francs. Quel homme il fut, quel rôle important il joua, quel zèle il déploya, de quelle autorité il jouit auprès des rois et des évêques, quelle était sa vigueur, sa vigilance, son amour de la discipline et ses autres vertus : on en peut facilement juger par les lettres des souverains pontifes Vigile et Grégoire. Vigile, à la demande du roi Childebert, le nomma vicaire du Saint-Siége dans les Gaules et lui accorda le *Pallium.* Il assista au saint concile d'Orléans, célébré sous le pontificat de Vigile, la trente-huitième année du règne du roi Childebert, le 28 octobre 549.

Il donna, en une mémorable circonstance, une preuve frappante de son attachement à la saine doctrine. L'empereur Justinien avait condamné ce qu'on appela les *trois Chapitres*, c'est-à-dire les écrits de Théodoret contre saint Cyrille, la lettre d'Ibas, évêque d'Edesse, à Maris Persan, et les écrits et la personne de Théodore de Mopsueste, le coryphée du nestorianisme. Les Eutychiens avaient poursuivi avec ardeur cette condamnation dont ils espéraient tirer de grands avantages, et la plupart des catholiques en étaient alarmés, dans la crainte qu'on n'en abusât pour donner atteinte au concile général de Chalcédoine. Cet édit fut publié en 546. Le pape Vigile, qui s'était rendu à Constantinople en 547, refusa d'abord de recevoir l'édit impérial, mais, séduit ensuite par l'espérance de voir la paix rétablie dans l'Eglise, il condamna lui-même les *trois Chapitres* avec cette réserve : « Sauf l'autorité du concile de Chalcédoine ». Cette décision ne contenta personne, et des diacres de l'Eglise de Rome écrivirent à quelques églises d'Occident que le Pape avait abandonné le saint concile. Aurélien, ayant reçu une de leurs lettres, voulut s'assurer de la vérité, et envoya à Constantinople un clerc de son église, nommé Anastase, avec des lettres pour Vigile. Celui-ci répondit, le 29 avril 550, au saint évêque d'Arles : « Qu'il n'avait rien admis qui fût contraire, soit aux constitutions de ses prédécesseurs, soit à la foi identique des quatre conciles de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse et de Chalcédoine, ni rien qui pût faire injure soit aux personnes de ceux qui avaient souscrit à la définition de cette foi sainte, soit aux décrets de ses prédécesseurs Célestin, Xiste, Léon et les autres ; que son respect, sa vénération pour les conciles susdits ne pouvait être mise en doute ; qu'il condamnait au contraire tous ceux qui s'écartaient de la ligne de foi de ces conciles, tous ceux qui la rejetaient, soit partiellement, soit totalement.

« Que Votre Fraternité », continuait le Pape, « en qualité de vicaire du Saint-Siége, avertisse tous les évêques qu'ils ne doivent point se laisser surprendre par les écrits supposés que l'on répand, ou par les faux bruits qu'on débite... Votre envoyé Anastase vous rapportera ce qu'il a été en notre pouvoir de faire pour la défense du dépôt de la foi, qui nous a été transmis par les saints conciles et nos prédécesseurs. Lorsque l'empereur nous aura permis de retourner en Italie, nous vous enverrons quelqu'un pour vous instruire plus en détail de ce qui se sera passé ». Le Pape exhorte ensuite Aurélien à prier instamment Childebert de protéger l'Eglise dans la triste nécessité où elle se trouvait ; à écrire au roi des Goths, Totila, qui venait d'entrer à Rome, de ne porter aucun dommage à l'Eglise romaine, de ne rien faire qui fût de nature à troubler la foi catholique. Totila se laissa fléchir par les prières d'Aurélien, et s'abstint de piller Rome.

Aurélien soutint, par ses talents et par ses vertus, la gloire d'un siége illustré par tant de grands et de saints évêques. En 548, il fonda à Arles un monastère pour les hommes et fut secondé dans cette œuvre par le roi Childebert qui avait pour lui la plus haute estime. Il enrichit l'église de ce nouveau monastère de reliques fort précieuses et la consacra sous le titre des Apôtres et

des martyrs. Il donna aux religieux une règle pleine de l'esprit de sagesse et de mortification. La même année, il fonda, dans sa ville épiscopale, un autre monastère destiné à réunir les filles qui voudraient se consacrer à Dieu dans la retraite. Il le mit sous la protection de la sainte Vierge et donna, aux religieuses qui y vivaient, une règle copiée presque mot à mot de celle qu'il avait donnée aux moines.

Quelques écrivains mettent la mort du saint évêque en 550, d'autres la reculent jusqu'en 553, mais une inscription découverte, en 1308, sur son tombeau, dans l'église de Saint-Nizier de Lyon, en fixe la véritable époque. Il y est dit expressément qu'Aurélien mourut dans cette ville le 16 des calendes de juillet, la onzième année après le consulat de Justin, indiction XIV, ce qui revient au vendredi 16 juin 551.

L'Eglise d'Aix, d'Arles et d'Embrun célèbre sous le rit double, le 17 juin, la fête de saint Aurélien, évêque et confesseur.

Propre d'Aix; — Cf. La *France pontificale,* par Fisqnet.

XVIIe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la fête de deux cent soixante-deux bienheureux Martyrs, qui furent mis à mort pour la foi de Jésus-Christ, dans la persécution de Dioclétien, et furent ensevelis sur l'ancienne voie Salaria, au bas de la colline du Concombre [1]. — A Terracine, saint Montan, soldat, qui, après beaucoup de tourments, reçut la couronne du martyre, sous l'empereur Adrien et le consulaire Léonce. IIe s. — A Vénafro, les saints martyrs Nicandre et Marcien, décapités durant la persécution de Maximien [2]. 173. — A Chalcédoine, les saints martyrs Manuel, Sabel et Ismaël, qui, faisant la fonction d'ambassadeurs du roi de Perse auprès de Julien l'Apostat, pour traiter de la paix avec lui, reçurent l'ordre, de la part de cet empereur, de vénérer les idoles, et sur le refus qu'ils en firent, eurent la tête tranchée. 362. — A Apollonie, ville de Macédoine, les saints martyrs Isaure, diacre, Innocent, Félix, Jérémie et Pérégrin, natifs d'Athènes, qui eurent la tête tranchée après divers tourments, par arrêt du tribun Triponce. — A Amélia, en Ombrie, saint Himère [3], évêque, dont le corps a été transféré à Crémone. Vers 500. — En Berry, saint Gondon ou Gondulfe, évêque [4]. VIe s. — A Orléans, saint AVIT ou AVY, prêtre et confesseur. 530. — En Phrygie, saint Hypace, confesseur. 452. — De plus, saint Bessarion, anachorète. Ve s. — A Pise, en Toscane, saint Raynier, confesseur. 1160.

1. Les Bollandistes adjoignent à ces deux cent soixante-deux bienheureux Martyrs, Quiriacus, Blastus, Tribun, Diogène, Anas, Nicandre, Dorostole, Eusicius, Aquila, Cantianus, Longin et Jean, prêtre.

2. Maxime et Nicandre avaient servi quelque temps dans les armées romaines. Les actes nous représentent Darie, femme de Nicandre, exhortant son mari à rester fidèle à Jésus-Christ et le suivant avec son enfant au martyre. — La femme de Marcien donna un spectacle bien différent; mais le martyr sut rester ferme. Les saints Marcien, Nicandre et Darie, sont patrons de Vénafro.

3. Saint Himère était calabrais. Il mena d'abord la vie anachorétique dans une île déserte; l'admiration qu'excita sa sainteté le fit appeler à la vie cénobitique. Ensuite il fut élu évêque d'Amélia, en Ombrie. Diligent dans l'observation de la discipline, une des choses à quoi il tenait le plus, c'était de ne rien prescrire aux autres qu'il ne se fût premièrement commandé à lui-même. Lorsqu'il visitait les malades, il se souciait encore plus de la santé de leurs âmes que de celle de leurs corps. Il mourut avec la même piété qu'il avait vécu. Son corps, enseveli d'abord à Amélia, fut transféré solennellement à Crémone, vers le milieu du Xe siècle.

4. On pense que saint Gondulfe avait été d'abord évêque de Milan. La *Nova Bibliotheca* du savant jésuite le Père Labbe de Bourges (tome II, p. 346), le compte parmi les Saints de son diocèse parce qu'il y termina sa vie sous le froc de l'ermite et qu'il y fut enseveli dans une localité à laquelle il donna son nom, le bourg de Saint-Gondon, à trois lieues de Gien (Loiret), où les Bollandistes assurent que son culte était autrefois des plus célèbres.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Arles, Aix et Embrun, saint Aurélien, évêque d'Arles, mentionné hier. — Au diocèse de Nantes, saint Cyr et sainte Julitte, nommés au jour précédent. — Aux diocèses de Paris, de Laval et du Mans, saint Avit, nommé en ce jour au martyrologe romain. — Au diocèse de Saint-Flour, saint Jean-François Régis, nommé hier au même martyrologe. — A Châtillon-sur-Seine, saint VÉROUL ou VORLES *(Verolus)*, confesseur et patron de cette ville, où son corps fut transféré du bourg de Marcenay au diocèse de Langres, dans lequel il était décédé. 591. — A Bourges, saint SIMPLICE, évêque de cette ville et confesseur, nommé le 14 de ce mois. 477. — Aux diocèses de Quimper et Léon et de Rennes, saint Hervé, Hoüarné ou Harvian, ermite, qui eut l'âme d'autant plus éclairée des lumières de la grâce et de la connaissance des choses célestes, que son corps était privé par la cécité de la vue du soleil et de tout ce qui est sur la terre. Le lieu où notre Saint fut enterré, a depuis porté son nom et s'appelle encore aujourd'hui Lan-Hoüarné : c'est une église paroissiale de l'ancien diocèse de Léon, entre Landiviziau et Lesneven (Finistère). Le précieux corps y resta jusqu'en 878, époque à laquelle, pour éviter la fureur des Normands, il fut transféré à la chapelle du château de Brest, où il resta jusqu'en 1002. Le duc Geoffroi Ier l'ayant alors fait mettre dans une châsse d'argent, le donna en présent à l'évêque de Nantes, qui en enrichit le trésor de son église, où les précieuses reliques se sont conservées jusqu'à la Révolution. Les serments ordonnés par la justice se faisaient autrefois sur cette châsse. L'église de Faouet, dans l'ancien diocèse de Tréguier, a saint Hervé pour patron et possède une petite portion de ses reliques. Il y en a aussi dans l'ancienne cathédrale de Léon. Vers 568. — Au diocèse de Digne, fête de saint OURS, archidiacre d'Aoste, qui évangélisa la vallée de Barcelonnette : sa fête, marquée au 1er février, est transférée à ce jour, à cause de l'encombrement des neiges. VIe s. — A Avignon, saint Vérédème ou Vrime, évêque, successeur de saint Agricole, et qui fut tiré de la solitude pour remplir ce siége[1]. 720. — Au Forêt, près de Bruxelles, sainte Alène, vierge et martyre, nommée hier[2]. Vers 640. — Au diocèse de Quimper, saint HERBAUD, qui passa sa vie dans une profonde solitude de la Bretagne, qu'il illustra par ses vertus et ses miracles. VIIIe s. — A Utrecht, saint Adulfe, évêque et confesseur, dont la vie était si admirable que, bien qu'il fût étranger et Anglais, on l'éleva néanmoins avec une joie universelle sur la chaire de cette église. VIIe s. — Aux Pays-Bas, saint Julien, compagnon de saint Landoald. — A Rouen, saint Romain, évêque de ce siége, dont le décès est marqué au 23 octobre. Le plus pieux des pontifes rouennais, il lutta énergiquement contre l'idolâtrie. C'est à lui qu'on doit la fermeture et peut-être la destruction des autels consacrés à Vénus, à Apollon et à Mercure, dont on découvrit les images dans le sol de Rouen. Son plus beau triomphe fut la démolition du grand amphithéâtre romain de cette ville, alors païenne. Le tombeau de notre Saint était primitivement dans la crypte de Saint-Godard de Rouen. A présent, il forme le maître-autel de l'église qui lui est dédiée depuis 1802. C'est une auge de marbre rouge qui présente tous les caractères des sépultures mérovingiennes. 639. — A Châtillon-sur-Loire, en Nivernais, saint Pozan, prêtre, recommandable par sa merveilleuse simplicité. — A Pamiers, saint Raymond, évêque de ce siége et confesseur. — A Bourges, saint David, archevêque. IXe s. — Au diocèse de Reims, le vénérable Foulques, archevêque de ce siége. Foulques, issu d'une famille très-illustre, fut successivement chanoine de Notre-Dame de Saint-Omer, abbé de Saint-Bertin, abbé élu de Saint-Vaast d'Arras, en 851, chanoine et archidiacre de Reims, en 852. Il fut ordonné évêque suffragant de Reims en 876, et élu archevêque en 882, à la mort d'Hincmar. L'année suivante, il reçut le Pallium du pape Marin. Le 10 février 892, il sacra Charles le Simple, dont il devint le chancelier et le ministre. Foulques fit don à l'Eglise de plusieurs domaines, restaura les écoles, entoura la ville de murs en 896 ; il fut assassiné par

1. Saint Vérédème, grec de nation, résolut dès sa jeunesse de mener la vie érémitique. La colère de son père l'obligea de fuir en Gaule. Il y vivait, jeûnant et priant, dans un petit réduit situé près du confluent de la Durance, ou, selon d'autres, dans une grotte, près du Gardon, lorsque saint Gilles, qu'animait la même ferveur cénobitique, et qui d'Athènes était allé à Arles, vint le trouver, passa quelques années avec lui, opérant l'un et l'autre un grand nombre de miracles, et attirant auprès d'eux une grande affluence de personnes pieuses. Gilles quitta ensuite notre Saint et chercha plus loin une solitude plus profonde. Quant à Vérédème, sa renommée se répandit dans tout le pays, au point que le bienheureux Agricole, en mourant, le désigna pour son successeur à l'évêché d'Avignon (700). Elevé malgré lui à la dignité épiscopale, sa sainteté brilla encore d'un nouveau lustre. Pendant vingt ans, il illustra ce siége par sa prudence et sa piété, et continua, dans ce poste élevé, ses habitudes d'anachorète. Il mourut le 17 juin 720 ou 722.

Ses précieuses reliques, déposées d'abord dans l'église de Saint-Agricole, furent transférées dans la suite par le pape Jean XII dans l'église cathédrale de Notre-Dame des Dons, où elles étaient exposées sur le maître-autel, enfermées dans un buste d'argent. Elles ont été dispersées par les impies pendant la Révolution française.

On honorait autrefois notre Saint à Saint-Paul-Trois-Châteaux, à Cavaillon, à Arles, à Apt, à Carpentras, etc. — *Propre d'Avignon.*

2. Voir le 16 juin.

Winemare, à l'instigation de Baudouin, comte de Flandre, le 17 juin 901. Il fut enterré dans l'église de Saint-Remi, de Reims. — Au même diocèse, saint Rigobert, archevêque de ce siége et confesseur. — A Aix, la fête de saint Aurélien, dont le décès est marqué le 16 de ce mois [1]. — A Sens, la fête de saint Agrice, dont le décès est marqué le 13 de ce mois [2]. — A Bayeux, la fête de saint Ursin, dont la translation des reliques est indiquée au 9 novembre et le décès marqué au 29 décembre [3]. — Encore à Bayeux, la fête de saint Imère, mentionné au martyrologe de ce jour. — Au diocèse d'Arras, le vénérable Lambert de Guines, évêque de ce siége. 1115. — A Bruxelles, sainte MARIE surnommée LA DOULOUREUSE. 1294. — A Sarlat, au diocèse de Périgueux, saint Avit, solitaire, distinct de l'abbé de Micy, fêté ce même jour. Il servait dans les armées d'Alaric, lorsqu'il fut fait prisonnier à la bataille de Vouillé (Voulon) par les soldats de Clovis. Ayant payé sa rançon, il prit l'habit monastique dans le Poitou, mena ensuite la vie érémitique à Mauroy, puis à Ruffec, en Périgord, où il mourut vers l'an 518. — A Neuffontaines, au diocèse d'Autun, Adelon, curé de cette paroisse, et victime de la Révolution de 1793. Il mourut à l'hôpital Saint-Louis. 1794.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Camaldules. — Saint Léon III, pape.

Martyrologe des Cisterciens. — Saint Jean de Saint-Facond.

Martyrologe des Hiéronymites. — A Venise, le bienheureux Pierre Gambacorta de Pise, qui, après avoir fondé notre Congrégation sous le nom de Saint-Jérôme, et selon la Règle de Saint-Augustin, mena la vie solitaire pendant environ cinquante-cinq ans au Mont-Cessano, près d'Urbin, jusqu'à ce que, comblé de mérites, il s'endormit dans le Seigneur, le 18 mai. Il fut béatifié par les souverains Pontifes, et nous avons obtenu la permission de célébrer sa fête avec messe et office.

Martyrologe des Théatins. — Le bienheureux PAUL D'AREZZO. 1578.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au diocèse de Naples, le bienheureux Paul Bural, évêque de ce siége. — A Brescia, en Italie, sainte Digna-Merita et ses deux enfants, martyrs, à une époque incertaine. — En Egypte, saint Joseph et saint PRIOR ou PIOR, anachorètes. IVe s. — A Côme, en Italie, saint Agrippin, évêque. Vers l'an 586. — En Angleterre, avec saint Adulphe, mentionné ci-dessus, saint Botulphe, abbé, son compagnon. Peu de Saints ont été honorés en Angleterre avec plus de dévotion. Quatre églises de Londres lui sont encore dédiées. Différents lieux portent aussi son nom, tels que le bourg de Botulphe, aujourd'hui Boston, dans le comté de Lincoln, le pont de Botulphe, aujourd'hui Bottlebridge, dans le comté de Huntingdon. L'abbaye de Thorney, dont l'abbé avait droit de siéger au Parlement, fut fondée en l'honneur de Notre-Dame et de saint Botulphe, et c'est là que son corps fut enterré, ainsi qu'un grand nombre d'autres Saints et Saintes anglo-saxons. 655. — En Irlande, saint Molingue ou Dayrgelle, évêque de Fearnes. VIIe s. — A Ratisbonne, en Bavière, saint Ramuold, abbé de Saint-Emméran de cette ville. Comme tous les Saints, Ramuold rencontra plus d'une épreuve dans la vie. Privé de l'usage de ses yeux pendant deux ans, tombé dans la disgrâce de l'empereur, il supporta ce double malheur avec une résignation angélique. An 1001. — En Bavière également, la bienheureuse Euphémie, abbesse du monastère de Saint-Alton, entre Munich et Augsbourg : elle était sœur de Mechtilde de Diessen. An 1180. — En Portugal, les saintes Taraise, veuve, et Sanche ou Sancie, vierge, toutes deux filles du roi Sanche, et religieuses de l'Ordre de Cîteaux. 1230 et 1250.

1. Voir le jour précédent. — 2. Voir ce jour.
3. Nous donnons sa vie au 9 novembre.

SAINT PRIOR, ERMITE DE NITRIE

Fin du IVe siècle.

Melius est habitare in extrema solitudine quam inter hominum scelera commorari.

Mieux vaut habiter le fond d'un désert que de demeurer au milieu des crimes des hommes.

S. Hier., *lib.* II *sup. Jerem.*, c. 9.

Prior, originaire d'Egypte, fut un des premiers disciples de saint Antoine. Il quitta, étant encore fort jeune, la maison de ses parents, et promit à Dieu, dans le mouvement de sa ferveur, de ne plus les revoir des yeux du corps, tant était ferme la résolution qu'il avait prise de renoncer parfaitement au monde. Il alla se mettre sous la conduite de saint Antoine, et il fit de si rapides progrès dans la perfection, qu'en peu d'années il fut en état de vivre seul dans le désert. Ayant communiqué à son père spirituel le désir qu'il se sentait pour la vie érémitique, Antoine l'approuva et lui dit : « Allez, Prior, demeurez où vous voudrez. Vous reviendrez me voir lorsqu'il s'en présentera une occasion raisonnable ». Il avait alors vingt-cinq ans.

Il fixa sa demeure dans le désert de Nitrie, du côté de celui de Scété. Sa vertu était principalement fondée sur la mortification, l'humilité, le détachement du monde et de lui-même. Il ne mangeait ordinairement par jour qu'une demi-livre de pain et quelques olives, encore marchait-il en prenant ce peu de nourriture. Quelqu'un lui en ayant demandé la raison, il répondit : « J'agis de la sorte, parce que le manger n'est pas une action à laquelle on doive s'appliquer, ainsi je la fais comme une chose passagère. Je ne veux pas non plus que mon âme éprouve de satisfaction sensuelle lorsque je mange ». Voici un exemple de son détachement des choses de la terre. Il avait été faire la moisson chez un laboureur, et en cela il imitait d'autres solitaires qui, par là, voulaient gagner leur vie à la sueur de leur front. La moisson finie, le laboureur remit à un autre temps à lui payer son salaire. Prior, sans insister, retourna à sa cellule. L'année suivante, il revint travailler chez le même laboureur. Celui-ci le renvoya encore sans lui rien donner, et en fit autant l'année d'après. Prior ne témoigna aucune impatience et ne diminua rien de son ardeur pour le travail. Sa conduite toucha le laboureur, qui, à la fin, résolut de s'acquitter. L'ayant cherché dans plusieurs monastères, il le trouva avec beaucoup de peine. Lorsqu'il l'aperçut, il se jeta à ses pieds, lui demanda pardon et lui offrit ce qu'il lui devait. Prior allégua d'abord diverses raisons pour ne pas l'accepter, puis il lui dit de le porter au prêtre.

Nous avons observé que Prior, en quittant le monde, avait résolu de ne plus revoir ses proches. Il y avait environ cinquante ans qu'il était sorti de sa patrie, lorsque sa sœur, devenue veuve, apprit qu'il vivait encore. Elle obtint de l'évêque qu'il écrivît aux supérieurs des monastères, afin qu'ils ordonnassent à son frère de venir lui rendre une visite pour la consoler. Là-dessus saint Antoine l'envoya chercher, puis, après l'avoir instruit de l'intention de l'évêque, lui commanda d'aller procurer à sa sœur la con-

solation qu'elle demandait. Prior, prenant un des frères avec lui, partit sans aucun délai. Lorsque sa sœur eut ouvert la porte, il lui parla les yeux fermés et ne voulut point entrer dans la maison ; il fit ensuite sa prière et retourna dans sa solitude.

Le lieu qu'il habitait était un des plus affreux de l'Egypte ; il n'y avait d'autre eau que celle d'un puits creusé de ses propres mains : cette eau, d'ailleurs, était si amère et si salée que personne ne pouvait en boire ; en sorte que ceux qui venaient le voir étaient obligés d'en apporter pour leur usage.

Quoique dur envers lui-même, il était plein de douceur pour les autres, sans en excepter ceux qui tombaient dans de grandes fautes. Se trouvant à une assemblée qui se tenait à Scété, les solitaires, après le sacrifice, se mirent à conférer ensemble. Quelques-uns parlèrent d'une faute commise par un frère qui était absent. Prior gardait le silence ; mais, voyant à la fin qu'on blessait la charité, il sortit de l'assemblée, prit un sac qu'il remplit de sable, et le mit sur ses épaules derrière son dos ; il prit ensuite un petit panier, qu'il remplit aussi de sable, et le porta devant lui. Les autres lui ayant demandé quel était son dessein, il leur fit cette réponse : « Ce sac rempli de sable représente mes péchés, qui sont en grand nombre ; c'est pour cela que je les ai mis derrière mon dos pour ne les pas voir et pour m'épargner un sujet de confusion et de larmes. Ce panier que je porte devant moi, et qui ne contient qu'un peu de sable, représente les péchés de ce frère que j'ose considérer pour le juger et le condamner. Il vaudrait bien mieux que je misse mes péchés devant moi pour y penser sans cesse et pour prier Dieu de me les pardonner ». Tous les solitaires furent touchés de ce discours et convinrent que c'était le chemin par lequel on devait parvenir au salut[1].

On lit dans Pallade[2] que saint Prior fut favorisé du don des miracles. Il mourut à la fin du IVe siècle, âgé d'environ cent ans. Il est honoré par les Grecs le 17 juin.

Acta Sanctorum, 17 junii ; — Cf. *Vies des Pères du désert*, par le P. Michel-Ange Marin ; Godescard, etc.

SAINT AVIT OU AVY,

TROISIÈME ABBÉ DE MICY OU SAINT-MESMIN, PRÈS D'ORLÉANS

530. — Pape : Boniface II. — Roi de France : Childebert Ier.

Vita socialis necessaria est ad exercitum perfectionis, solitudo autem perfectis competit.

La vie en communauté est utile pour former à la perfection ; mais la solitude ne convient qu'aux parfaits. *Thomas à Kempis.*

Puisque Dieu a fait le riche et le pauvre, et que l'un et l'autre sont également l'ouvrage de ses mains, il n'est pas plus avantageux devant sa majesté d'être né d'une princesse que d'avoir une paysanne ou une mendiante pour mère. Celle du Saint dont nous écrivons la vie, étant encore fille,

1. Rosweide, l. 5, lib. IX, n. 9. — 2. Ap. Rosweide, l. VIII, c. 83, et Ammon, Tabennas, *ep. ad Bolland. ad* 14 *maii, in Vit. sancti Pachomii*, n. 21.

fut contrainte, par l'extrême pauvreté de ses parents, de quitter la ville de Verdun, dont elle était native, pour chercher ailleurs de quoi subsister. La Providence divine la conduisit à Orléans, où, après quelque temps de séjour, elle épousa un laboureur du pays de la Beauce. Comme ce mariage se fit dans la crainte de Dieu, il porta bientôt après un fruit de sa bénédiction. Lorsque la mère de saint Avit le mit au monde, sa chambre, toute pauvre qu'elle était, fut remplie d'une lumière céleste, comme une autre étable de Bethléem. C'était une marque sensible de la bienveillance de Dieu sur cet enfant, et du haut degré de sainteté où il s'élèverait dans la suite du temps.

Après une éducation toute sainte, il se fit religieux en l'abbaye de Micy, qui, depuis, a été appelée de Saint-Mesmin, à cause de saint Mesmin ou Maximin, son principal fondateur et son second abbé, au diocèse d'Orléans. Sa bonté et sa simplicité étaient si grandes, qu'il obéissait sans résistance à tous les autres religieux : ce qui faisait que quelques-uns d'entre eux le traitaient d'idiot et de stupide ; mais le saint abbé Maximin, qui lui avait donné l'habit, pénétrant mieux que les autres dans les excellentes dispositions de son âme, admirait surtout sa grande charité pour les pauvres, qui faisait qu'il se dépouillait pour les revêtir, et qu'il se privait tous les jours d'une grande partie de sa portion pour les nourrir ; il lui donna une cellule à part, et lui permit, selon la coutume de ce temps-là, d'y vivre solitaire, pour y exercer en secret les austérités que l'esprit de Dieu lui inspirerait, sans pouvoir être taxé de singularité ni de vaine gloire. Quelque temps après, les religieux ne pouvant plus douter de la solidité de sa vertu, supplièrent l'abbé de lui donner l'office de cellérier du monastère ; il le fit, et notre Saint accepta cet emploi par la seule inclination de l'obéissance, regrettant d'ailleurs d'être arraché de sa chère retraite, où il goûtait, avec une heureuse plénitude, les délices sacrées de la contemplation. Mais, comme ceux mêmes qui lui avaient procuré cet office lui firent plusieurs insultes, et n'étaient guère contents de la régularité avec laquelle il s'en acquittait, il forma le dessein, par un mouvement particulier du Saint-Esprit, de s'enfuir secrètement et d'aller vivre seul dans un désert.

Ainsi, ayant mis toutes les clefs de son office dans le lit de son abbé pendant qu'il était endormi, il se retira la nuit dans une forêt fort épaisse du pays de Sologne, éloignée de cinq lieues de son monastère. Là, s'étant fait une pauvre cellule avec des branches d'arbre, il commença à vivre dans un dégagement si parfait de toutes les choses du monde, et une si grande élévation d'esprit en Dieu, qu'il n'était plus que de corps sur la terre. Saint Maximin, homme très-éclairé dans les voies de l'esprit, vit bien que sa sortie ne venait pas de légèreté ni d'impatience, mais de l'inspiration de cette souveraine Sagesse qui dispense les hommes, quand il lui plaît, des conduites ordinaires, et les mène par des voies dont il ne nous est pas permis de juger. Il le laissa donc en repos dans le lieu de sa retraite, d'autant plus agréable au Saint, qu'elle était plus destituée de toutes les choses qui sont nécessaires à la vie, et qu'il n'y pouvait avoir pour nourriture que les feuilles, les racines et les fruits sauvages qui croissent d'eux-mêmes dans les forêts.

Peu de temps après, le même saint Maximin mourut, et il se fit un si grand changement dans les sentiments et les inclinations des religieux de Micy, qu'ils élurent unanimement saint Avit pour leur abbé. Ils l'allèrent donc chercher dans son désert, et, l'ayant trouvé, l'emmenèrent par force avec eux, et l'obligèrent de recevoir la bénédiction et l'investiture des

mains de Léonce, évêque d'Orléans. Cette nouvelle dignité fut pour lui une source de gémissements et de larmes ; il pleurait continuellement de n'être plus dans un état où l'oubli des créatures lui donnait le moyen de jouir des délices du ciel et de goûter parfaitement Dieu au fond de son cœur. Cependant, il ne laissa pas de s'appliquer avec grand soin à toutes les fonctions de sa charge et de travailler avec un grand courage en son monastère à réprimer les vices naissants, à augmenter le règne de la vertu, et à maintenir l'observance et la discipline régulières. Mais comme il vit que, malgré toutes ses remontrances, le relâchement se glissait parmi ses religieux, il médita une seconde fuite, et se retira dans un autre désert extrêmement affreux du comté du Perche et du diocèse de Chartres. Ce lieu était si éloigné de tous les villages, qu'il y demeura longtemps inconnu sans avoir d'autre aliment que les pommes et les autres fruits qui naissent naturellement dans les bois. Mais il y passait joyeusement les jours et les nuits avec un saint religieux, qui l'avait accompagné dans cet exil volontaire [1], à chanter les louanges de Dieu, à contempler les mystères de sa divinité et de son incarnation, et à le remercier des œuvres de sa miséricorde.

Cependant la Providence divine, qui en voulait tirer plus de gloire, le découvrit enfin par un événement miraculeux. Comme la forêt où il avait bâti son ermitage, était fort abondante en glands, deux porchers, dont l'un était muet, y amenèrent leurs troupeaux, selon la coutume, pour y paître quelque temps. Un soir, qu'ils avaient allumé leurs flambeaux pour se conduire dans les ténèbres de la nuit, il survint une si grande tempête et un orage si furieux, qu'il éteignit ces flambeaux et fit fuir les animaux de côté et d'autre, sans qu'il leur fût possible de les arrêter. Ils furent obligés de se séparer l'un de l'autre pour les rassembler, et l'un d'eux, qui était le muet, entra si avant dans le bois, qu'il ne savait plus ni où il était ni par où il en pouvait sortir. Dans cette inquiétude, jetant les yeux de tous côtés, il aperçut de loin une lumière, au lieu où était la cellule du Saint : ce fut pour lui un grand sujet de joie ; mais, y étant accouru, il y trouva plus de secours qu'il n'eût osé espérer : car le serviteur de Dieu, non-seulement ralluma son flambeau et lui montra son chemin, mais ayant aussi fait le signe de la croix sur sa bouche, il lui rendit l'usage de la parole, qu'il avait perdue depuis longtemps. Ce miracle, que ce pauvre homme, malgré la défense du Saint, ne put s'empêcher de divulguer, le fit connaître dans tout le pays. On vint le visiter en foule, on lui amena toutes sortes de malades pour être guéris par l'imposition de ses mains, et le nombre de ceux qui vinrent implorer son secours fut si grand, que son désert fut changé, pour ainsi dire, en une ville.

Comme, parmi ceux qui s'adressaient à lui, il y en eut plusieurs qui souhaitèrent de se mettre sous sa conduite, il fut obligé de bâtir un monastère qu'il gouverna avec tant de prudence et de sainteté, que l'on y a vu longtemps fleurir, avec beaucoup d'éclat, la discipline régulière de cette manière de vivre tout angélique, dont le grand saint Antoine a donné l'exemple et les règles. Ce monastère fut depuis appelé *la Celle de saint Avit*. Quelque affection qu'il eût pour la solitude, la charité néanmoins le tira quelquefois de son désert pour venir à Orléans. Ce fut en l'un de ses voyages qu'un nombre infini de malades, d'estropiés et de misérables étant sortis au-devant de lui pour être soulagés par son attouchement, il guérit, entre autres, un enfant qui était aveugle de naissance : ce que l'auteur de sa vie

1. Ce religieux était Lœtus, que nous appelons maintenant saint Lié, attiré du diocèse de Bourges par la réputation d'Avit.

dit avoir appris de la bouche même de l'aveugle qui avait été guéri. Il eut aussi tant de pouvoir sur l'esprit des magistrats de cette ville, qu'à sa prière, ils en ouvrirent les prisons et donnèrent la liberté à tous ceux qui étaient dans les fers. En un autre voyage, il exhorta le roi Clodomir, fils du grand Clovis, qui avait l'Orléanais dans son partage, de traiter avec douceur Sigismond, roi de Bourgogne, sa femme et ses enfants, qu'il avait faits prisonniers de guerre. Comme il le vit résolu à les faire mourir, il lui déclara que, s'il en usait envers eux d'une manière si cruelle, il périrait lui-même malheureusement, et serait tué dans la première bataille qu'il donnerait : ce qui arriva effectivement, comme nous l'avons dit, dans la vie du même saint Sigismond, au premier jour de mai.

C'était la coutume de saint Avit de faire, de temps en temps, des retraites dans le plus épais de la forêt où était son monastère, ou en quelque autre lieu plus éloigné, pour s'y appliquer avec plus de tranquillité à l'oraison. Un jour qu'il s'était écarté fort loin, le religieux qui l'avait suivi lorsqu'il s'enfuit de l'abbaye de Saint-Mesmin, mourut; et, en mourant, il pria ses confrères de ne le point enterrer avant que le saint abbé fût de retour. On l'alla avertir promptement de cette mort ; il revint sur ses pas, fort triste d'avoir perdu un si saint religieux, et le trouva déjà exposé au milieu de l'église. Ce spectacle ne le découragea point : il se mit en prières, se prosterna humblement le visage contre terre, arrosa longtemps le pavé de ses larmes, et sentit enfin que Dieu lui avait accordé la vie de ce cher disciple ; il se leva, et lui commanda, au nom de Dieu, le Père tout-puissant, de ressusciter. Le mort, ne pouvant résister à la force de ce nom, obéit aussitôt, et, donnant la main à son bienheureux Père, il descendit de son cercueil et se mit avec ses confrères à chanter les miséricordes infinies de Notre-Seigneur. Ce miracle devint fort célèbre, et saint Lubin, évêque de Chartres, assura son peuple, dans l'un de ses sermons, qu'il l'avait appris du religieux même qui avait été ressuscité.

Enfin, il plut à Dieu de terminer les travaux de saint Avit par une heureuse mort, qui le mit dans la jouissance de ce qu'il souhaitait uniquement. Elle arriva le 17 juin de l'année 530 ou environ. Il y eut grande discussion entre les habitants d'Orléans et ceux de Châteaudun, pour la possession de son corps ; ceux-ci disaient qu'il leur appartenait, puisqu'il était mort dans leur voisinage, et qu'il y avait demeuré depuis sa sortie de Micy ; les Orléanais, au contraire, prétendaient qu'il était à eux, puisque sa première maison et le lieu de sa profession était l'abbaye de Micy. Mais cette contestation fut terminée au contentement des uns et des autres, comme lui-même l'avait prédit : car les Orléanais eurent la plus grande partie de cette sainte dépouille, et ceux de Châteaudun obtinrent un membre considérable. Ainsi, il fut transporté avec beaucoup de solennité à Orléans, et déposé dans l'église de Saint-Georges, à cent pas des portes de la ville. Depuis, le roi Childebert, étant revenu d'Espagne chargé de gloire et de dépouilles, fit bâtir un temple magnifique sur ce tombeau, reconnaissant qu'il devait l'heureux succès de ses voyages aux mérites de saint Avit. Cette église fut démolie en 1710 pour étendre les constructions du séminaire. Les Châteaudunois, de leur côté, édifièrent aussi une église pour y placer, avec honneur, la relique qu'ils avaient obtenue, selon la promesse qu'ils en avaient faite au Saint avant sa mort. Au rapport de saint Grégoire de Tours, un vigneron ayant répondu à quelques personnes qui le reprenaient de ce qu'il osait travailler ce jour-là : « Qu'Avit avait été un pauvre jeune homme comme lui, et que son père et sa mère avaient été obligés, aussi bien que lui, de gagner

leur vie à la sueur de leur front », la tête lui tourna à l'heure même sur les épaules, et il fut obligé de venir en cet état dans l'église du Saint, où une foule immense était assemblée, pour lui demander pardon, et implorer son assistance : ce qui lui fit obtenir sa guérison[1].

Le martyrologe romain et les autres martyrologes font mention de saint Avit. Il est honoré à Orléans, à Paris et dans d'autres lieux.

On le représente ressuscitant un de ses moines qui, comme il était sur le point de mourir durant l'absence de l'abbé, avait demandé à ne pas être enterré avant que le Saint eût prié sur son corps.

Nous avons sa Vie dans Surius, composée par un auteur qui était presque de son temps. De la Saussaye, doyen d'Orléans, en parle aussi fort honorablement au livre III des *Antiquités* de cette Eglise. On trouvera dans les *Notes* de Baronius les autres auteurs qui en ont parlé.

SAINT OURS, ARCHIDIACRE D'AOSTE

FONDATEUR DE LA COLLÉGIALE DE SAINT-PIERRE ET DE SAINT-OURS

VI[e] siècle.

Ante fores gehennæ stat misericordia, et neminem permittit in carcerem mitti qui misericordiam fecerit.

La miséricorde se tient à la porte de l'enfer, et elle ne permet pas qu'aucun de ceux qui l'ont pratiquée soit jeté dans l'abîme.

S. Aug., *Hom.* XXXIX.

Saint Ours naquit dans l'île d'Ecosse[2]. Tous les auteurs qui ont parlé de lui sont d'accord sur le pays de son origine, mais ne le sont pas de même sur l'époque précise de sa vie ; cependant, il paraît certain qu'il a vécu vers la fin du V[e] siècle ou au commencement du VI[e]. C'est à cette époque qu'il quitta sa patrie et vint se fixer à Aoste. Le motif qui guida ainsi ses pas, fut le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, le désir de soutenir la foi chancelante, et de propager les vertus chrétiennes et religieuses qui brillaient de son temps dans l'île des Saints. Ce fut le même motif qui, dans le même siècle, porta saint Gall, saint Colomban et leurs douze compagnons à quitter l'Irlande pour venir en Bretagne d'abord, puis en Suisse et enfin en Italie, où ils opérèrent une multitude de conversions et fondèrent des établissements à l'ombre desquels fleurirent un nombre prodigieux de saints.

Saint Ours, en quittant l'Irlande, s'arrêta quelque temps à Meyronnes, dans le diocèse de Digne. Cette vallée était alors désolée par l'arianisme. Il s'empressa d'annoncer au peuple la parole de vérité, et il eut la consolation de ramener à la vraie foi ceux qui étaient dans l'erreur. Après avoir évan-

1. D'après certains auteurs, il y a un autre saint Avit auquel il faut attribuer quelques-unes des actions racontées dans la Vie de saint Avit de Micy. Voici en deux mots ce qui se rapporte à cet autre saint Avit, ou bien au précédent, s'il n'y a que lui : Il passa par le monastère de Ménat, en Auvergne, sur la rivière de Sioule, vers les limites du Bourbonnais, fut le compagnon de saint Calais (voir le 1[er] juillet), et bâtit, en l'honneur de saint Pierre, une chapelle qui devint plus tard un prieuré, à Vibraye, dans le Maine.

2. Jusqu'au IX[e] siècle, par les noms de *Scotia*, Ecosse, et *Scotus*, Ecossais, on entendait l'Irlande et les Irlandais.

gélisé cette contrée et y avoir laissé des traces si profondes de son passage, qu'elles subsistent encore après plus de treize siècles, il arriva à Aoste, où il déploya une telle supériorité de génie, de science et de vertu, que non-seulement il trouva place dans les rangs du clergé, mais il fut bientôt élevé à la dignité d'archidiacre [1].

Il répondit parfaitement à sa sublime vocation, car ce fut dans l'exercice des fonctions et l'accomplissement des devoirs qui se rattachaient à cette dignité, qu'il se concilia l'admiration et la confiance des peuples, et qu'il mérita le titre glorieux de Saint. En effet, il embrassa dans sa solitude toutes les parties du ministère pastoral, annonçant la parole de Dieu avec un zèle apostolique et avec le succès qui accompagne ordinairement la sainteté, donnant des conseils aux uns, des encouragements aux autres, tantôt reprenant le vice avec une sévérité tempérée par la charité, tantôt donnant à la vertu les éloges et les récompenses qu'elle mérite, visitant les paroisses du diocèse, pour y affermir les fidèles et arracher au paganisme ou à l'hérésie les âmes qui n'avaient pas encore ouvert les yeux à la lumière de l'Evangile, ou qui avaient été induites en erreur ; veillant sur les pasteurs et les ouailles, sur les jeunes lévites comme sur les anciens du sanctuaire.

Quelque pénibles, au reste, que fussent pour saint Ours les travaux de son ministère, ils étaient supportables pendant qu'il ne faisait que seconder le zèle et la sollicitude du saint évêque qui régissait alors le diocèse d'Aoste ; c'était le pieux Joconde, honoré à Aoste sous le nom de saint Joconde Ier. Ce digne pasteur déployait, lui aussi, de concert avec son archidiacre, le zèle le plus ardent, le plus actif et le plus industrieux pour le salut des âmes ; mais les temps qui couraient étaient des temps mauvais. L'hérésie d'Arius, soutenue par ceux qui disposaient alors de la force et des faveurs temporelles, s'insinuait partout comme un poison subtil. Déjà même elle infectait quelques membres du clergé. Ceux-ci ne pouvant s'accommoder des mesures adoptées par le saint évêque pour conserver ou ramener la pureté de la foi et des mœurs, soulevèrent contre lui la plus terrible persécution ; ils l'accusèrent de félonie, de trahison et de crime de lèse-majesté royale. Ils surent si bien donner à la calomnie l'apparence de la vérité, qu'ils réussirent à faire expulser Joconde du siége épiscopal avec privation de toutes les rentes attachées à l'évêché. Ce revers causa par contre-coup au cœur si bon de l'archidiacre saint Ours la plus grande douleur et lui procura en même temps un surcroît de travail et de sollicitude.

Mais, après avoir partagé avec son évêque le poids de son affliction, il eut le bonheur de partager bientôt avec lui la joie qu'il éprouva lorsque le roi Théodoric, après un mûr examen des accusations dirigées contre l'évêque d'Aoste, reconnut qu'elles étaient le fruit de l'envie, restitua ce prélat à sa première dignité, et le réintégra dans le droit de percevoir les rentes appartenant à l'évêché.

Saint Ours priait cent fois le jour et cent fois la nuit, à l'exemple de saint

1. La dignité d'archidiacre est très-ancienne dans l'Eglise. Cécilien, évêque de Carthage, et saint Jérôme la supposent déjà établie de leur temps. Les attributs des archidiacres étaient alors et furent longtemps très-considérables. Ils exerçaient, en vertu de leur dignité, les mêmes droits, la même juridiction qu'exercent maintenant les vicaires généraux ou grands vicaires dans le diocèse de leur évêque respectif. Bien plus, c'était à l'archidiacre qu'était réservée l'éducation cléricale des sujets qui aspiraient à l'état ecclésiastique, le soin des veuves, des orphelins et des pèlerins, la surveillance des prêtres et des pasteurs subalternes. Il avait le droit et l'obligation de visiter les paroisses du diocèse, et d'y régler tout ce qui pouvait concerner l'office divin. C'est pour cela qu'on appelait l'archidiacre l'œil ou la main de l'évêque : l'œil, qui devait voir tout ce qui méritait d'être réglé ; la main, qui devait exécuter ce que l'œil avait observé. Aussi, selon le témoignage de saint Jérôme, l'archidiacre était choisi parmi les membres les plus instruits, les plus vertueux et les plus zélés du clergé.

Patrice, apôtre de l'Irlande, qu'il vénérait comme son modèle et son maître. Il faisait souvent le signe de la croix sur son front[1], couchait sur la dure, ne se mettait jamais à table qu'il n'eût avec lui quelque pauvre. L'église, quand il pouvait s'y rendre, était le lieu qu'il choisissait de préférence pour ses prières, parce que c'est là qu'habite spécialement et comme sur le trône de sa miséricorde, Celui qui a passé sur la terre en faisant le bien, et qui tient entre ses mains toutes les grâces dont nous avons besoin.

Sa douceur et son affabilité donnaient libre accès auprès de sa personne à tous ceux qui avaient besoin de consolation et de conseil. Sa charité ne se bornait pas à des paroles, sa main était toujours ouverte pour répandre ses bienfaits sur les indigents. Il planta de sa propre main une vigne sur laquelle le Seigneur versa avec tant d'abondance ses bénédictions, que les raisins, ou le vin qui en provenait, guérissaient les malades lorsqu'ils en usaient avec foi. Il acheta aussi un champ, dont le produit était partagé avec les pauvres. Dans ce partage, les oiseaux mêmes n'étaient pas oubliés.

Il était assidu auprès des malades, pour les exhorter à la patience et les préparer à la mort. La veuve et l'orphelin trouvaient toujours en lui un appui et un père. Il avait un grand respect pour les églises où reposent le saint Sacrement et les reliques des Saints, et il aurait voulu que tous partageassent le même sentiment.

La divine Providence ménage souvent aux hommes qu'elle veut élever à un haut degré de sainteté, certaines épreuves, qui, en épurant leur vertu, leur fournissent l'occasion de la faire éclater davantage, et forment, pour ainsi dire, le noyau de leur sainteté. Telle a été pour saint Ours la circonstance dont nous allons faire le récit.

Pendant que saint Ours travaillait sans cesse à sa sanctification par la pratique des œuvres de piété, de charité et de pénitence, pendant qu'il poursuivait avec zèle l'exercice du saint ministère, le siége d'Aoste vint à vaquer par la mort de saint Joconde. La faction des Ariens, alors nombreuse et intrigante, favorisée d'ailleurs par Théodoric, roi d'Italie, arien lui-même, se donna tant de mouvement qu'elle réussit à élever sur le siége d'Aoste un certain Plocéan, infecté de l'hérésie dominante et qui était au surplus d'un caractère dur, violent, cruel même, sévissant contre quiconque osait lui résister. Non content de professer lui-même une doctrine contraire à l'enseignement de l'Eglise, il employait tous les moyens de propager dans son troupeau le venin de l'hérésie.

Saint Ours, en sa qualité d'archidiacre, fut le premier à s'opposer aux entreprises du faux pasteur. Il n'oublia rien pour le retirer lui-même de l'erreur et pour en préserver du moins le troupeau dont il avait la garde ; remontrances, prières, exhortations, prédications, tout ce que le zèle le plus ardent et le plus charitable peut suggérer de moyens pour conjurer le fléau de l'hérésie, tout fut mis en œuvre. Mais, si ses efforts réussirent à préserver ou à retirer de l'erreur une multitude de personnes dociles à sa voix, rien ne put vaincre l'obstination de Plocéan.

Ce fut alors que saint Ours, pour écarter tout soupçon de connivence avec cet hérétique, et pour être lui-même plus libre dans l'exercice de son zèle pastoral, prit le parti de se retirer hors des murs de la ville, à l'endroit où était une ancienne église bâtie en l'honneur de l'apôtre saint Pierre. Il

1. Ceux qui ont fait une étude particulière sur les antiquités chrétiennes, ont découvert qu'au siècle de saint Ours le signe de la croix, que nous faisons en portant successivement la main sur le front, la poitrine, l'épaule gauche et l'épaule droite, se faisait simplement sur le front.

fut suivi dans sa retraite par le tiers des chanoines de la cathédrale, avec lesquels il commença le service de cette église.

C'est là l'origine de la Collégiale de Saint-Pierre et de Saint-Ours, la plus ancienne de toutes les collégiales et de tous les établissements religieux des Etats-Sardes.

En fondant sa Congrégation de prêtres restés fidèles au milieu des plus rudes épreuves, il les soumit à une règle, parce qu'il n'y a pas de vie commune possible sans une règle quelconque. Dans sa nouvelle position, saint Ours continuait ses exercices de piété, de mortification et de charité, et ses compagnons, ou plutôt ses disciples, s'efforçaient de suivre les exemples de celui qu'ils respectaient comme leur maître et leur modèle.

Saint Ours ne perdait pas de vue les obligations que lui imposait sa charge d'archidiacre ; car c'était pour y vaquer plus librement et avec plus de succès qu'il s'était séparé de Plocéan. Partout où la gloire de Dieu et le salut des âmes l'appelaient, il s'y trouvait ou personnellement ou par le moyen de ses compagnons, qui étaient autant de missionnaires dépendant de sa volonté.

Toutes les vertus brillaient dans la vie de notre Saint. Mais il en est une qui était pour lui un vrai besoin ; c'est la bienfaisance. En lui cette noble disposition n'embrassait pas seulement les maux spirituels, il l'étendait encore à toutes les calamités publiques et particulières qui affligent notre humanité. Nous allons en reproduire quelques traits.

Le torrent du Buthier, qui prend sa source dans les Alpes Pennines et passe près de la ville d'Aoste, grossit un jour au point que non-seulement les propriétés riveraines, mais la ville même et ses habitants allaient en être victimes. L'église surtout de Saint-Pierre, desservie par saint Ours et les prêtres de sa Congrégation, était tellement envahie par les eaux, que personne ne pouvait plus y entrer, et ceux qui s'y étaient réfugiés comme en un lieu de sûreté, ne pouvaient plus en sortir. Alors saint Ours, voyant que tous les secours humains étaient inutiles, s'adressa avec la foi la plus vive à celui qui commande aux éléments, et, après s'être muni du signe de la croix, il lui adressa cette prière que la tradition nous a conservée :

« Seigneur, qui, après avoir créé le monde, continuez à le gouverner ; qui, lors du déluge universel, avez sauvé des eaux le genre humain, la race de tous les animaux et la semence de toutes les productions de la terre ; qui avez frayé à travers la mer Rouge une route pour soustraire les enfants d'Israël à la captivité dans laquelle ils gémissaient sous le règne de Pharaon ; qui avez sauvé le prophète Jonas du gouffre de la mer et du ventre de la baleine ; qui, à la prière du prophète Elie, avez suspendu le bienfait de la pluie pendant trois ans et six mois ; qui avez donné la main à votre fidèle apôtre saint Pierre pour le préserver du naufrage ; qui, par la force de votre parole, avez apaisé la fureur des vents et de la mer, abaissez maintenant un regard favorable sur ce peuple qui vous invoque, ne trompez pas l'espérance qu'il a mise en vous. Selon votre miséricorde, exaucez ma prière, ordonnez que la pluie cesse et que la rivière rentre dans son lit ».

Saint Ours n'eut pas plus tôt achevé sa prière que les nuages se dissipèrent, la pluie cessa, le ciel reparut et la rivière retirant ses eaux reprit son cours ordinaire. Cet événement parut trop frappant et porta trop évidemment le cachet de la main toute-puissante de Dieu pour ne pas en perpétuer le souvenir. C'est pourquoi on en fit tous les jours à Matines une commémoraison spéciale jusqu'à l'an 1608, époque à laquelle le Chapitre de Saint-Ours a quitté l'usage d'Aoste pour adopter le romain.

Pendant la saison d'été, saint Ours, se trouvant au hameau de Busseia, à peu de distance du lieu de sa résidence, entendit des paysans se plaindre de l'extrême chaleur et de la soif qu'ils enduraient. Et, comme il faisait ses délices à exercer les œuvres de miséricorde, il se rappela la parole de l'Evangile : « Tout est possible à celui qui a la foi »; il frappe de son bâton la roche qu'il avait sous les pieds, et aussitôt il en jaillit une source d'eau claire et limpide qui a continué à couler et coule encore de nos jours, sans jamais cesser, quelque temps qu'il fasse. Cette fontaine porte le nom de *Fontaine Saint-Ours* dans des actes fort anciens. Il existe dans les archives du chapitre un titre de 1290 par lequel un certain Jacquemet donne à l'église de Saint-Ours douze pièces de terre dont la première était située au lieu dit *la Fontaine Saint-Ours*.

On voit un grand nombre de personnes accourir à cette fontaine pour y boire ou emporter l'eau qui en découle, dans la confiance d'en recevoir un soulagement dans leurs infirmités, confiance souvent justifiée par le succès.

Voici un trait qui prouve la bonté de son cœur et le respect qu'il professait pour la maison de Dieu et les reliques des Saints :

Un jeune homme, auquel son maître avait confié le soin de ses chevaux, passait souvent devant l'église de Saint-Pierre sans se soucier de descendre de cheval ni même de se découvrir par respect pour le saint Sacrement et les reliques des Saints qui reposaient dans l'église : ce que saint Ours ayant remarqué avec peine, il l'en avertit et le corrigea avec un zèle plein de douceur ; mais, le jeune homme n'ayant pas tenu compte de son avis, pour le punir de sa résistance, Dieu le livra à une espèce d'illusion assez singulière, mais qui lui fit trouver sa punition dans sa faute même. Il crut, un jour, avoir perdu un des chevaux confiés à sa garde, celui que son maître affectionnait le plus. Son trouble était tel que , monté sur le cheval, il le cherchait partout avec la plus grande anxiété. Il passait et repassait, comme il avait coutume de le faire, devant l'église de Saint-Pierre en pleurant et en poussant des sanglots. Saint Ours, le voyant, fut ému de compassion et lui demanda le sujet de ses pleurs. Le jeune homme, devenu plus docile, lui déclara le motif de sa douleur et lui promit d'être désormais plus soumis à ses avis, s'il lui faisait trouver le cheval qu'il cherchait. Saint Ours accepta la condition et dit au jeune homme : Combien de chevaux votre maître vous a-t-il confiés ? Six. A qui appartient le beau cheval que vous montez ? Le jeune homme, baissant les yeux, reconnut le cheval qu'il cherchait avec tant de peine, et voyant dans son illusion la main de Dieu, il descendit de cheval, entra à l'église pour remercier le Seigneur, et promit d'être plus respectueux envers son temple et les reliques des Saints.

Saint Ours, plein de charité pour le prochain, ne manquait jamais l'occasion de rendre service aux malheureux qui avaient recours à lui. En voici un exemple frappant :

Un domestique de l'évêque Plocéan s'était rendu coupable d'une faute grave pour laquelle il craignait d'avoir encouru l'indignation de son maître qu'il savait être d'une humeur fort irascible. Pour se soustraire au châtiment qui l'attendait, il se réfugia dans l'église de Saint-Pierre, où, selon les lois canoniques, il devait jouir de la franchise. Saint Ours l'ayant vu au pied de l'autel dans la contenance d'un homme troublé et déconcerté, s'approche de lui et le prie de lui découvrir confidentiellement le sujet de son alarme. Ce serviteur, qui ne demandait pas mieux que de trouver un cœur compatissant et un protecteur, lui fit naïvement le récit de son crime et le

pria d'intercéder pour lui auprès de l'évêque. Saint Ours, qui ne laissait échapper aucune occasion de rendre service aux malheureux, se rendit volontiers au désir et à la prière du serviteur, alla de suite auprès de l'évêque et lui dit : « Monseigneur et mon père, un de vos serviteurs, sachant qu'il vous a gravement offensé, est venu chercher un asile dans l'église de Saint-Pierre ; je vous prie, pour l'amour de celui dans le temple duquel il s'est réfugié, de lui pardonner ». Plocéan, croyant l'occasion favorable de satisfaire sa colère et d'exercer sa vengeance contre son serviteur et surtout contre saint Ours, dissimula adroitement son dessein, et, affectant un air de bienveillance, il dit au Saint : « Allez, mon frère, et dites à mon serviteur qu'il se présente à moi avec une parfaite assurance, aucun mal ne lui sera fait ». Saint Ours n'eut rien de plus empressé que d'aller annoncer à ce serviteur le succès de son ambassade. « Allez », lui dit-il, « vous présenter à votre maître, je vous promets qu'aucun mal ne vous arrivera ». Mais, en mesurant le cœur de Plocéan sur le sien, saint Ours s'était grandement trompé, car à peine était-il sorti de chez l'évêque, que celui-ci ordonna à ses gens d'aller de suite attendre le malheureux serviteur au sortir de l'église, et de le lui conduire sous peine de subir eux-mêmes les peines qu'il lui réservait. Cet ordre fut ponctuellement exécuté. Le serviteur, qui, sur la parole de saint Ours, avait compté sur l'indulgence de son maître, fut saisi sur la porte de l'église et conduit immédiatement à Plocéan, qui, dans l'accès de sa fureur, le fit cruellement flageller depuis la tête jusqu'aux pieds, au point qu'il faillit expirer sous les coups de fouet. Il lui fit ensuite raser les cheveux et verser sur la tête de la poix bouillante, et le renvoya dans l'état le plus pitoyable. Cet infortuné, s'imaginant que saint Ours l'avait trompé, son indignation lui prêta assez de force pour se rendre auprès de lui, et, dans l'amertume dont son cœur était navré, il lui adressa ce reproche : « Pourquoi, mon père, m'avez-vous ainsi trompé ? Fallait-il me tirer de l'église où je m'étais réfugié, pour me faire tomber sous la main de ce cruel tyran ? Au lieu de m'excuser, vous m'avez livré à un traître, à mon plus cruel ennemi. Que le souverain Juge prononce entre vous et moi ! »

Un reproche si amer, joint à l'aspect déchirant que présentait le serviteur et à l'insigne mauvaise foi de Plocéan, excita dans le cœur si généreux de saint Ours, le sentiment le plus profond de compassion et d'indignation, et, se sentant animé d'un esprit prophétique, il dit à ce malheureux serviteur : « Allez trouver Plocéan et dites-lui de ma part : Sachez que dans peu de jours vous mourrez suffoqué par les démons et entraîné par eux dans les enfers. Il est juste que vous soyez reçu par ceux que vous avez servis en ne craignant pas de violer le temple du Seigneur ». Ensuite il dit au serviteur : « Quant à vous, préparez-vous à la mort, car vous ne tarderez pas à suivre votre maître pour recevoir l'un et l'autre du souverain Juge ce que vous avez mérité ; pour moi, je vous suivrai de près, et je serai peut-être le témoin du jugement qui sera prononcé sur votre altercation ».

L'événement justifia en effet la prédiction du Saint. Plocéan mourut la nuit même qui suivit, renversé de son lit par une main invisible, et il expira ainsi misérablement. Le domestique, selon la parole de saint Ours, mourut le même jour. Pour le Saint, après s'être préparé à la mort par un redoublement de piété et de ferveur, et par le jeûne et la prière, il ne tarda pas à rendre son âme à celui qu'il avait servi avec tant de fidélité.

Il y a plusieurs Saints qui portent le même nom, et qui sont honorés en divers pays, entre autres saint Ours, martyrisé dans la vallée d'Aoste, compagnon de saint Alban, martyr de Mayence, honoré le 21 juin, dans la pa-

roisse de Burano, port de la ville d'Altino, île dans les lagunes de Venise, diocèse de Torcello, où l'on conserve son corps.

Il y a un autre saint Ours, compagnon de saint Victor, martyr de la légion thébaine, dont le corps repose à Soleure. Sa fête se fait le 30 septembre.

Le Saint dont nous venons de donner la vie est honoré comme confesseur ; il est fêté le 1er février, et son corps est conservé à Aoste. Ainsi toute confusion devient impossible.

Tous les tableaux, toutes les statues de saint Ours, antiques et modernes, le représentent avec les insignes d'archidiacre, c'est-à-dire, tenant d'une main le bourdon comme l'emblème de l'autorité et de la juridiction, et, de l'autre main, serrant sur la poitrine un livre, comme le symbole de la science religieuse qu'il devait posséder éminemment lui-même et communiquer aux fidèles. — On le représente aussi avec des oiseaux sur les épaules ou sur les bras. — On le voit très-souvent en costume religieux, portant les cheveux courts et une large tonsure, qui réduit sa chevelure à une espèce de couronne semblable à celle des révérends Pères Capucins. On le peint parfois avec des sandales, et une espèce de vêtement de peau que l'on conserve dans une grande châsse enveloppés dans un linge avec l'inscription : *Vestimenta S. Ursi*, vêtements de saint Ours. — On le dépeint encore frappant de son bourdon, ou d'un bâton, la roche d'où jaillit une eau miraculeuse. C'est ainsi qu'il est représenté dans le chapiteau d'une colonne de marbre du XIIe siècle, placé au cloître de la Collégiale, avec l'inscription : *Fons S. Ursi.* — Il y a quelques années, on a découvert, dans un réduit de l'église de Saint-Christophe, un devant d'autel en bois sculpté, représentant saint Ours, entouré de pauvres et leur distribuant des chaussures.

CULTE ET RELIQUES.

Le nom de saint Ours est resté attaché non-seulement à la Congrégation de prêtres qu'il a fondée, mais au lieu de sa résidence ; c'est le bourg Saint-Ours, ainsi nommé de temps immémorial. On le trouve dans un acte de 1119, dans un autre de 1174. Au XIe siècle existait, et on ne sait depuis quel temps, la noble famille *de Porta Sancti Ursi*, qui a donné un évêque à Aoste.

Non-seulement le bourg, qui s'est formé autour du lieu de la résidence de saint Ours, a pris son nom, mais encore le territoire adjacent, et ce territoire était devenu célèbre. Car, dans l'acte passé publiquement le 20 octobre 1026 entre l'évêque Burchard et Katelme, il y est fait mention d'une propriété située sur le territoire de Saint-Ours, en Italie. Déjà cette terre était mentionnée dans l'acte passé en 1013, par lequel le prêtre Létard donne aux Chanoines de Saint-Ours certaines propriétés contiguës à la terre de Saint-Ours.

Tout ceci prouve qu'au moins au commencement du XIe siècle saint Ours était en pleine possession du titre de Saint, et par conséquent l'objet d'un culte religieux.

Dans tout le diocèse d'Aoste, saint Ours est vénéré, de temps immémorial ; mais il l'a été, d'une manière spéciale, par un grand nombre de paroisses.

Nous avons sous les yeux une bulle d'Alexandre III du 20 avril 1176 dans laquelle il mentionne la paroisse de Saint-Pierre et Saint-Ours de Donnas.

Donnas avait donc à cette époque saint Pierre et saint Ours pour titulaires. Or, Donnas comprenait alors les deux paroisses actuelles de Vert et de Pont-Saint-Martin, et ainsi les populations de ces trois paroisses étaient sous le patronage de saint Ours, l'an 1184. Luce III compte Perlo et Issime entre les paroisses qui appartenaient au Chapitre de Saint-Ours. Perlo comprenait alors les deux paroisses actuelles de Lillianes et de Fontainemore, et Issime les deux paroisses de Gressoney ; ces cinq paroisses ne pouvaient manquer d'être spécialement attachées au culte de saint Ours.

La très-ancienne paroisse de Derby qui, dès 1040, était du patronat des Chapitres de la cathédrale et de Saint-Ours, avait aussi saint Ours pour patron.

Les anciennes paroisses de Cogne et de Jovençan ont toujours eu et ont encore saint Ours pour patron.

Le bienheureux Eméry de Quart, dans sa constitution de 1307, énumère parmi les fêtes de précepte du diocèse, celle de saint Ours.

Saint Ours, copatron du diocèse d'Aoste, est célébré sous le rite de première classe avec octave dans tout le diocèse.

A Meyronnes, dans le diocèse de Digne, le culte de saint Ours remonte aux temps les plus reculés. Mais là, comme à Aoste, il est infiniment à regretter que les archives du célèbre sanctuaire aient été dispersées par le vent révolutionnaire. Que de choses elles nous apprendraient!

Il y avait, au lieu appelé *le Vieux Saint-Ours*, une chapelle qui, au rapport des anciens, était très-vaste. Elle est tombée en ruine au commencement du XVIIe siècle. Pour la plus grande commodité des pèlerins et des habitants du lieu, elle a été rebâtie à un kilomètre de distance, au lieu appelé *Plan Saint-Ours*, au milieu d'un charmant village qui est devenu le chef-lieu de la paroisse de Saint-Ours, depuis le décret impérial du 4 avril 1855, par lequel cette section de Meyronnes est érigée en succursale. Le culte de saint Ours aura beaucoup à gagner à cette circonstance, car les pèlerins sont maintenant assurés de trouver un prêtre dans le sanctuaire qui est le terme, le but de leur pèlerinage, et il leur sera plus facile d'y faire leurs dévotions, non-seulement le jour de la fête principale, mais toute l'année.

Un oratoire construit sur l'emplacement de l'ancienne chapelle et une croix de pierre de taille sont là pour en perpétuer la précieuse mémoire. Là est aussi une fontaine que les pèlerins regardent comme un souvenir de la fontaine miraculeuse de saint Ours.

Voici, à propos de ce pèlerinage, ce qu'en dit l'historien du diocèse d'Embrun. Après avoir parlé de l'origine de la paroisse de Meyronnes, il ajoute :

« Le lieu de Meyronnes est renommé à cause d'une chapelle sous le titre de Saint-Ours, qui est dans son territoire. Saint Ours, *sanctus Ursus*, avait été prévôt (il devait dire fondateur) d'un Chapitre dans le Val d'Aoste. Sa mémoire est en grande vénération, non-seulement dans la vallée de Barcelonette, mais encore dans plusieurs vallées en Piémont. Il y a toujours eu, de temps immémorial une chapelle dédiée en son honneur dans le district de Meyronnes. On l'a changée de place et rebâtie en 1773. Elle est actuellement dans le hameau qu'on appelle *le Plan de Saint-Ours*. Les fidèles s'y rendent en foule, le 17 juin, pour la fête de ce Saint. Les Piémontais y accourent de la Val de Maire, de la Val de Stura et de la Val de Sanpeire. Les Français ne le cèdent pas en ce point aux Piémontais. On y voit une multitude de personnes non-seulement de Barcelonette, mais encore de l'Embrunais et du Gapençais. Ce qui y attire un si grand concours, ce sont les miracles qui s'y sont opérés.

« La légende de saint Ours apprend que, l'an 1655, il fut fait des informations, par l'autorité de l'archevêque d'Embrun, sur les miracles opérés à la chapelle de Saint-Ours, à Meyronnes, et qu'il fut prouvé que les nommés Jean Bovis de Meyronnes, Pierre Pautriers des Sannières, hameau de Jausiers, et Boniface Pascal d'Allas, tous trois atteints de paralysie et abandonnés des médecins, avaient été guéris miraculeusement par l'intercession de saint Ours, après avoir fait vœu à cette chapelle. En l'année 1749, le 17 juin, jour de la fête du même Saint, un enfant âgé de huit ans, de la paroisse de Risout, en Dauphine, paralytique depuis quatre ans, fut porté par ses parents à cette solennité; il y fut guéri, se leva à l'instant et marcha librement. De quoi le curé de la paroisse de Meyronnes fit dresser un procès-verbal qu'on conserve avec soin dans la chapelle ». Tel est le récit de l'histoire du diocèse d'Embrun.

Il en résulte qu'à Meyronnes, comme à Aoste, le culte de saint Ours est immémorial.

En France encore, dans le diocèse de Langres, la ville de Montbard, sur la Brenne, a laissé une multitude de Saints pour s'attacher à saint Ours et l'honorer comme son patron.

A Guillestre (Hautes-Alpes), saint Ours a aussi une chapelle qui, sous la direction du zélé M. le chanoine Garnier, sera de plus en plus visitée par les habitants du lieu et des environs.

En Savoie, dans le diocèse d'Annecy, province du Chablais, les paroisses de Bernex et de Vacheresse ont eu, de temps immémorial, saint Ours pour titulaire ou patron. Ces deux paroisses sont très-anciennes. Bernex est, par sa position, très-exposée aux inondations, c'est probablement le motif qui a porté la population à se mettre sous la protection spéciale de saint Ours.

Saint Ours est encore connu et honoré dans la paroisse de La-Thuile, dépendante du même diocèse d'Annecy.

Dans le diocèse d'Ivrée, de temps immémorial, saint Ours a été honoré, non-seulement comme un Saint ordinaire, mais comme patron de la ville. Il y avait une église érigée en son honneur à peu de distance de la ville. Il y avait aussi un bénéfice sous le titre de Saint-Ours.

Dans le même diocèse, la très-ancienne paroisse de Campiglia, de laquelle furent démembrées, en divers temps, toutes les églises de Valsoana *(Vallis Soquanæ)*, honore, de temps immémorial, saint Ours pour son patron et son Apôtre.

Dans le diocèse de Verceil existait déjà, avant le XIIIe siècle, un couvent de Saint-Ours hors des murs de la ville, appelé tantôt l'hôpital des Ecossais ou des Irlandais, tantôt le couvent de Saint-Ours. Cet hôpital était surtout destiné pour le service des pèlerins d'Irlande et d'Ecosse. On le trouve mentionné comme existant jusque vers le milieu du XIIe siècle. Il résulte des titres contemporains qu'il fut uni au grand hôpital de Verceil le 27 août 1343. On montre encore le lieu où était cet hôpital.

Dans le diocèse de Verceil, on ne fait pas l'office de saint Ours; mais le nom et l'invocation du Saint figurent dans les très-anciennes litanies usitées avant l'introduction du rite romain. Dans un nécrologe de l'église de Verceil du XIIe siècle, le 1er février, sont mentionnés sainte Brigide et saint Ours.

Il y a cependant, dans le diocèse de Verceil, une paroisse qui a saint Ours pour patron, c'est Rongio, près du grand bourg de Masserano. Le curé du lieu, interrogé sur le culte de saint Ours à Rongio, répond que le culte est immémorial dans cette paroisse et qu'on y nourrit une vive confiance en sa protection.

Dans la célèbre collégiale de Saint-Gaudens, à Novare, on vénère également saint Ours.

Dans le diocèse de Turin, on fait l'office de saint Ours, et dans la métropole il y a un autel où est un tableau très-ancien au bas duquel on lit *sanctus Ursus*. Autrefois, à Turin, saint Ours était le patron des corroyeurs.

A Sion, en Valais, saint Ours figurait déjà sur un missel du XIIIe siècle, au 1er février, comme à Aoste.

On implore la protection de saint Ours pour tous les besoins, toutes les infirmités et les calamités qui assiégent notre pauvre humanité. Nous voyons en effet figurer, dans le récit de ses miracles, des malheureux atteints de diverses infirmités du corps et de l'âme. Ce sont des paralytiques, des individus perclus de leurs membres, des démoniaques qui recouvrent, par son pouvoir auprès de Dieu, la santé et l'usage de leurs facultés corporelles ou mentales.

Toutefois on recourt spécialement à saint Ours contre le débordement des eaux, contre les intempéries qui menacent les moissons, dans les enfantements laborieux qui mettent en danger la vie des mères et la double vie des enfants. On recourt aussi à la protection de saint Ours, pour demander, en faveur des enfants morts sans Baptême, un petit retour à la vie afin de recevoir le Baptême, et nous avons vu des rapports revêtus de tous les caractères de la vérité, qui nous autorisent à penser que la grande foi des parents inconsolables, jointe au crédit du bon saint Ours, a obtenu, du souverain Arbitre de la vie et de la mort, quelques moments pour recevoir la grâce du Baptême.

On recourt à saint Ours pour être guéri ou préservé des maux de reins, du rhumatisme et autres maladies de cette espèce. En France surtout, c'est sur les enfants qu'on appelle particulièrement la protection de saint Ours. Il devait en effet aimer les enfants et être aimé des enfants ce Saint dont la bonté et la douceur charmaient jusqu'aux oiseaux qui voltigeaient autour de lui.

L'ancienne église dédiée à saint Pierre, que saint Ours avait desservie, fut le lieu de sa sépulture. Son corps fut déposé dans une chapelle souterraine, qui existe encore, et qui prit le nom de *Confession de Saint-Ours*. Elle est située au-dessous du grand chœur de l'église actuelle de la Collégiale de Saint-Ours. On y descend par deux escaliers ayant chacun douze degrés en marbre déjà bien usés par les visiteurs. Cette double entrée, commune aux monuments de ce genre, sert à éviter la rencontre et la confusion de ceux qui entrent et de ceux qui sortent. Neuf colonnes de pierre, chacune d'un seul bloc, soutiennent la voûte de la chapelle. Ces colonnes sont toutes de forme romaine, semblables à plusieurs autres qu'on a déterrées en divers temps ; mais elles diffèrent presque toutes les unes des autres pour la forme et la nature de la pierre. Les unes sont rondes, les autres carrées, il y en a deux pentagones, il y en a de marbre d'Aymavilles, d'autres de pierre de grès, une de tuf. Il y a un autel où l'on célèbre souvent la sainte messe. Le buste de saint Ours y est exposé sous un pavillon soutenu de six colonnes de marbre d'Aymavilles, d'ordre dorique.

La Confession de Saint-Ours est de temps immémorial le titre d'une prébende ou d'un bénéfice qui a son recteur.

Les archives de la Collégiale conservent un grand nombre de parchemins constatant les donations faites en divers temps à la chapelle de la Confession de Saint-Ours. Ce qui prouve la grande dévotion de nos ancêtres pour le lieu qui a été le dépositaire du corps de notre saint patron.

C'est dans ce souterrain que le corps de saint Ours resta enfermé dans une châsse de bois avec ses vêtements et ses sandales, jusqu'à ce que M. le prieur Guillaume de Lyddes fit construire, en 1358, à ses frais, une riche châsse en argent destinée à renfermer ce précieux trésor. Cette châsse a été déposée d'abord dans une niche assez élevée, pratiquée à dessein dans le rétable de l'ancien maître-autel, et y resta jusqu'en 1738. Alors fut construit le grand autel en marbre qui existe maintenant, et l'on réserva pour le grand reliquaire de saint Ours un vide pratiqué dans l'autel même.

Dans tous les temps, les fidèles ont professé pour ce sacré dépôt une grande vénération. Ils en font plus de cas que d'un trésor d'or ou d'argent.

C'est à cette disposition que la Collégiale de Saint-Ours est redevable du bonheur de posséder presque en entier le corps de son saint fondateur. Nous disons presque en entier, car, en divers temps, le Chapitre de Saint-Ours a bien voulu accéder aux vives instances qui lui furent faites pour avoir quelque parcelle de ces précieuses reliques.

Ainsi, en 1273, à la prière de Son Eminence le cardinal Anchérus, passant par Aoste pour se rendre au Concile de Lyon, et à celle de Mgr Aymon de Challand, évêque d'Aoste, le vénérable Chapitre de Saint-Ours, assemblé en juillet même année, délibéra d'accorder au révérend Jean, du monastère de Saint-Jean, chapelain dudit cardinal et curé de l'église de Saint-Ours à Montbard, diocèse de Langres, des reliques de saint Ours que cette ville a adopté de temps immémorial pour son patron. Alors on détacha avec le plus grand respect, en présence de tout le couvent, une particule de la tête de saint Ours. On y unit un certificat muni du sceau du Chapitre pour en constater l'authenticité, et on la remit ainsi au révérend curé de Montbard. On conserve, dans les archives de la Collégiale, l'acte authentique qui, en attestant le fait, prouve encore le respect qu'on pro-

fessait, il y a cinq cents ans, pour les reliques de saint Ours. Sur le reliquaire de saint Ours, dans l'église de Montbard, on lit : *Reliquiæ sancti Ursi patroni hujus urbis e manibus commissariorum (93) excerptæ, Patria parochus.* Montbard est une petite ville de Bourgogne, sur la Brenne (Côte d'Or), chef-lieu de canton.

Le célèbre sanctuaire de Saint-Ours, dont nous avons parlé, qui existe de temps immémorial à Meyronnes (Basses-Alpes), où afflue un nombre prodigieux de pèlerins, reçut une côte du Saint ; mais ce précieux trésor fut enlevé et reporté à Aoste, puis remis dans la châsse de saint Ours. Toutefois, le Chapitre de Saint-Ours, pour consoler les habitants de Meyronnes de la perte qu'ils avaient faite, ne tarda pas à leur envoyer une relique du Saint. A la Révolution, on fut obligé de la soustraire à la fureur des nouveaux Vandales et de la cacher sous le plancher de la chapelle, où l'humidité la réduisit en poussière. En 1835, M. Caire, curé de Meyronnes, obtint une nouvelle relique ; c'est une côte, la même probablement qui avait été accordée et reprise en 1676.

A Guillestre (Hautes-Alpes), on possède un petit reliquaire contenant des reliques de saint Ours, qui furent apportées d'Aoste en 1862.

Nous pouvons encore mettre au nombre des reliques de saint Ours le calice auquel son nom est resté attaché, parce que la tradition porte que c'est celui dont il se servait lui-même pour la célébration des saints mystères.

Ce calice d'argent a vingt centimètres de hauteur, seize centimètres de diamètre ; le nœud et le pied sont garnis de huit pierres précieuses. On y voit des fleurs de lis comme on en remarque dans la mosaïque de la cathédrale, qui est du VIe siècle. On a coutume de présenter ce calice aux femmes dont l'accouchement laborieux expose leur vie et celle des enfants.

La Collégiale possède des reliques bien précieuses.

L'an 1481, le 28 et le 29 du mois de décembre, sous le pontificat de Sixte IV, le très-illustre George de Challand, prieur de la Collégiale, avec l'assistance du Chapitre, procéda à la reconnaissance des reliques contenues dans la sacristie. La plupart étaient munies de leur authentique ; elles furent renfermées dans des reliquaires, et on en fit un recensement qui y fut aussi inséré.

Voici quelques articles de ce recensement :

Nous avons une dent et quelqu'autre relique du corps de saint Pierre, en l'honneur duquel cette basilique a été instituée. Ces reliques sont renfermées dans le buste d'argent construit en forme apostolique.

Le corps de saint Ours, patron de notre Collégiale, repose dans la grande châsse d'argent en partie dorée. Sa tête est renfermée dans la statue d'argent nouvellement construite. Il existe de ses reliques en plusieurs endroits du diocèse et ailleurs.

Abrégé de la *Vie de saint Ours, archidiacre d'Aoste,* par un membre de la Collégiale de Saint-Pierre et de Saint-Ours. Aoste, 1868.

SAINTE MARIE, SURNOMMÉE LA DOULOUREUSE,

VIERGE ET MARTYRE

1294. — Pape : Nicolas IV. — Duc de Brabant : Jean II.

Castitas pulchra possessio est quæ a feris non vastatur et ab igne non comburitur.
La chasteté est une belle possession que les bêtes féroces ne ravagent pas et que le feu ne brûle pas.
S. Ephrem, *De Castitate.*

Marie naquit dans le village de Woluve-Saint-Pierre, près de Bruxelles, de parents très-pieux et dont elle était l'unique consolation. A l'exemple de la Reine des Vierges dont elle portait le nom et pour qui elle avait une tendre dévotion, elle résolut de consacrer à Dieu sa virginité et de se dévouer entièrement à son service. Une vie de pénitence et de retraite lui plaisait, et Dieu, qui avait mis en elle ce désir, lui donna les moyens de l'exécuter. Ayant donc obtenu la permission de ses parents, qui applaudis-

saient eux-mêmes à sa généreuse résolution, elle alla vivre à quelque distance, dans une petite habitation contiguë à une église dédiée à la Mère du Sauveur. Là, sous la protection de Dieu et de la sainte Vierge, et à la grande satisfaction des habitants du pays, qui savaient, dans ces temps de foi vive et sincère, apprécier ce que c'était que la prière et la pénitence, elle commença le nouveau genre de vie auquel le ciel l'avait appelée. Il y avait déjà plusieurs années qu'elle habitait ce lieu dans une application continuelle aux choses de Dieu, et vivant des aumônes que lui donnaient à l'envi les personnes pieuses de la contrée, lorsqu'un infâme libertin conçut l'horrible pensée de la faire tomber dans le crime. Poussé par l'esprit du mal qui le possédait, il n'eut pas honte de faire à la vertueuse recluse des propositions coupables ; mais elle les rejeta aussitôt avec énergie et indignation. « Le démon », dit ici le biographe de la Sainte, « était jaloux de ses vertus, et en excitant la passion de l'homme pervers, il voulait tout à la fois l'enfoncer encore davantage dans le bourbier du vice et renverser l'édifice de sainteté que construisait la pieuse Marie ; mais il ne parvint qu'à donner à l'Eglise de Jésus-Christ une martyre de plus, et bientôt après un nouvel exemple de la puissance de l'intercession des Saints auprès de Dieu ».

En effet, le perfide tentateur, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir par ses paroles, eut recours à la ruse. Ayant su que la pieuse fille allait quelquefois chez un respectable père de famille des environs, qui la recevait avec empressement, à cause de sa piété et afin que par ses prières elle attirât les bénédictions du ciel sur ses enfants, il entra furtivement dans cette maison, un jour qu'elle s'y trouvait, et enleva une coupe d'argent qu'il déposa avec adresse dans le petit sac dont se servait Marie. L'innocente jeune fille, après avoir édifié la famille qui la recevait, retourna pleine de joie dans sa demeure, emportant avec les petites provisions que la charité de son hôte lui avait données, la coupe fatale qui allait devenir la cause de sa mort. Bientôt, en effet, on remarqua qu'un vase en argent avait disparu, et l'on fit de toutes parts, pour le retrouver, des recherches inutiles. Pendant ce temps, l'infâme calomniateur était allé près de la demeure de Marie, l'accusant de ce larcin, et lui déclarant qu'elle ne pourrait échapper aux poursuites de la justice qu'en cédant à sa passion. Stupéfaite en entendant une pareille calomnie, la pieuse fille se remet promptement de sa première émotion, et déclare de nouveau qu'elle aimerait mieux mourir mille fois que de consentir à ce qu'il lui propose. Et comme le malheureux la menaçait de la traduire devant les juges : « Ce serait bien mal à vous », répond-elle avec l'assurance et le calme de la vérité, « de livrer une innocente au danger de la mort, lorsque j'ai la conscience que je n'ai point commis ce vol ». Alors cet homme, saisissant adroitement le petit sac qui était à la portée de sa main, en retire la coupe et la présentant à Marie : « Vous voilà convaincue par un témoin oculaire », s'écrie-t-il, « obéissez donc à ce que je demande de vous, je vous soustrairai à la justice et il ne vous sera fait aucun mal ». La jeune fille était comme hors d'elle-même ; elle ne pouvait en croire ses yeux ni ses oreilles. Se jetant aussitôt par la pensée dans les bras du Dieu qui connaît la vérité et qui sonde le cœur et les reins, elle repoussa avec une énergique indignation le calomniateur et le tentateur, qui se dirigea à l'instant vers la maison du juge de la contrée. Là il formule son accusation contre la Sainte et présente, comme pièce de conviction, la coupe qu'il avait trouvée dans le sac. « D'ailleurs », ajoutait-il, « cette femme est une magicienne qui ensorcelle les hommes ; j'ai été moi-même tellement fasciné par ses artifices et ses séductions, que je

ne peux plus ni boire, ni manger, ni trouver de repos ». Le juge qui, comme tous les habitants de la contrée, connaissait la grande vertu de la pieuse Marie, ne voulait point ajouter foi à ce qu'il entendait, et paraissait disposé à repousser l'accusateur; mais le malheureux, qui voyait que sa proie allait lui échapper, présenta de nouveau la coupe qu'il tenait dans ses mains et força le magistrat de procéder contre la prétendue coupable avec toute la rigueur des lois de cette époque contre les voleurs. Pendant que ces choses se passaient, Marie s'était hâtée de venir auprès de ses parents pour leur dire tout ce qui était arrivé. Ceux-ci la consolèrent avec empressement et l'exhortèrent à mettre sa confiance en Dieu et en la très-sainte Vierge, sa patronne et la consolatrice des âmes affligées. Tandis qu'ils s'efforçaient de la rassurer en lui disant que son innocence serait bientôt reconnue, on vit arriver à la porte de la modeste habitation le juge du lieu, que le calomniateur avait contraint à cette mesure rigoureuse. Les parents aussitôt se mettent en devoir de justifier leur fille, et de montrer combien est invraisemblable, absurde même l'accusation portée contre elle; mais le juge déclare que malgré tout, pour satisfaire à la loi, il faut qu'il procède à son jugement. Quelques hommes d'armes alors s'approchent de l'innocente victime, l'attachent avec des liens et se disposent à la conduire à la prison publique. Le père et la mère étaient dans une désolation inexprimable et ne voulaient point laisser s'éloigner leur enfant. Marie, de son côté, en voyant ses parents repoussés, ne put s'empêcher de répandre des larmes en abondance. Tous ceux qui la voyaient dans cet état, ne pouvaient aussi retenir leurs sanglots, et convaincus de l'innocence de la pieuse fille, ils lui donnaient le nom de *Douloureuse*.

Après avoir passé quelque temps dans la prison, où l'on espérait que la crainte lui arracherait des aveux, l'innocente accusée fut amenée devant le juge, qui l'interrogea sur la coupe. « Il est vrai », répond Marie, « que cette coupe a été trouvée dans mon sac; mais elle y a été mise par une autre personne sans que j'en eusse connaissance ». En entendant ces paroles, le calomniateur se lève, et interpellant le juge, il lui montre comment sa victime vient d'avouer son crime en cherchant malicieusement à en rejeter sur un autre la responsabilité.

A cette époque encore, et surtout dans certaines localités, le vol était sévèrement puni, et il n'était pas rare de voir condamner ceux qui s'en rendaient coupables à la peine capitale. Trop faible pour résister aux instances impérieuses du calomniateur de la jeune vierge, ou trompé peut-être par ses mensonges habilement déguisés, le juge prononça contre la jeune fille une sentence de mort qui devait être immédiatement exécutée. Marie l'entendit avec calme et résignation, remettant à Dieu le soin de dévoiler son innocence. Le jour approchait de son déclin quand on la conduisit au lieu de son supplice. La petite habitation, où pendant quelques années elle avait servi Dieu avec tant de bonheur, se trouvait sur le chemin. Quand on y fut arrivé, elle demanda permission, avant de mourir, de dire une dernière prière à la très-sainte Vierge. Le juge y consentit, et Marie, l'âme navrée de douleur, tomba sur ses genoux. Elle supplia la douce Reine du ciel, celle qui est le refuge de tous les affligés, de lui venir en aide dans ses angoisses, et demanda en même temps le pardon pour tous ceux qui avaient pu contribuer en quelque chose à sa mort. Elle demanda encore que ceux qui viendraient en ce lieu rendre leurs hommages à la très-sainte Vierge, fussent préservés de douleurs ou blessures, de contusions et de condamnations; et cela en considération de la douleur, peine et anxiété de son âme.

Enfin elle pria pour elle-même, afin qu'après cette vie passagère, elle méritât d'être introduite, par la Reine des Vierges, dans le glorieux Paradis, avec la double couronne de la virginité et du martyre. Sa prière achevée, Marie se leva et marcha tranquillement jusqu'au lieu du supplice. Là, le bourreau lui lia les pieds et les mains, et fit ensuite un trou dans la terre. Pendant tous ces apprêts funèbres, les nombreux spectateurs qui environnaient l'innocente victime, répandaient des larmes en abondance. L'exécuteur lui-même disait, en s'adressant à la jeune fille : « Marie, intercédez pour moi, je vous prie, auprès de Dieu ». — « Je prie Dieu », lui répondit-elle, « qu'il vous pardonne ce que vous allez faire ainsi que tous vos péchés. Je pardonne aussi de tout mon cœur à ceux qui ont pu m'offenser par leurs paroles et leurs actions, et je me propose de demander leur grâce auprès du Dieu miséricordieux ».

Cependant le calomniateur de Marie la Douloureuse était là au milieu de la foule, considérant d'un œil sec tous les apprêts du supplice. Quand ils furent terminés, le bourreau saisit la jeune fille et la plaça dans le trou qu'il avait pratiqué. L'ayant alors recouverte de terre, il prit un pieu quadrangulaire, en posa le bout, taillé en pointe, sur le corps, puis trois hommes, armés de lourds marteaux, l'enfoncèrent avec violence. Un moment après, le supplice de l'innocente vierge était achevé et celui de son calomniateur allait commencer. En effet, ce malheureux, rentré dans sa demeure, chercha vainement le sommeil; son âme, livrée aux remords, était agitée par les visions les plus épouvantables. Bientôt même il jeta des cris horribles et devint si furieux qu'on fut obligé de lui lier les pieds et les mains pour l'empêcher de s'arracher la vie. Pendant sept ans, ce grand coupable resta dans cet état, qui était pour tous une preuve sensible de la vengeance du ciel. Ses parents et ses amis avaient déjà fait tout ce qui était en leur pouvoir pour le rappeler à la raison et à la confiance en Dieu, lorsqu'un jour ils conçurent le projet de le conduire à l'église, près de laquelle avait habité Marie la Douloureuse. Quand il fallut descendre le malade du chariot sur lequel on l'avait amené, il entra dans une telle fureur, que ses amis, désespérant de le pouvoir faire pénétrer dans l'église, sonnèrent la cloche pour appeler des habitants à leur secours. Ceux-ci les aidèrent à conduire leur malheureux parent devant l'autel de la sainte Vierge, et tous ensemble y adressèrent au ciel une fervente prière. Aussitôt l'esprit mauvais qui possédait cet homme l'abandonna : celui-ci, se sentant guéri, tomba lui-même à genoux et adressa sa prière à la sainte Mère de Dieu et à la bienheureuse Marie la Douloureuse. En même temps il avoua publiquement le crime dont il s'était rendu coupable envers l'innocente recluse, et tous ceux qui étaient présents adorèrent la justice et la miséricorde de Dieu qui s'étaient manifestées sur lui d'une manière si éclatante.

L'auteur presque contemporain, qui rapporte la vie de la vierge de Woluve-Saint-Pierre, signale un grand nombre de guérisons miraculeuses opérées de son temps et dont les détails étaient connus de tout le monde. Ces faits prodigieux se sont reproduits encore très-souvent depuis cette époque, surtout dans la chapelle près de laquelle elle avait habité. Ce fut pour cette raison que, sur la demande de douze prélats, le pape Urbain V accorda en 1363 des indulgences « en faveur des fidèles qui visiteraient la chapelle de Sainte-Marie, vulgairement appelée la Douloureuse, dans la paroisse de Woluve, au diocèse de Cambrai, à différents jours de l'année ». Cette Bulle fut publiée l'année suivante par Pierre André, évêque de Cambrai; elle le fut de nouveau en 1611 par Mathias Hovius, archevêque de Malines, diocèse

auquel appartient depuis la paroisse de Woluve-Saint-Pierre. Le corps de la bienheureuse Martyre repose dans cette église, sous le maître-autel : elle y était surtout honorée le 17 juin, qui est probablement le jour de sa mort. Des auteurs la fixent à l'année 1290, d'autres à 1294, sous Jean II, duc de Brabant.

Nous avons emprunté cette biographie aux *Vies des Saints de Cambrai et d'Arras*, par l'abbé Destombes.

LE BIENHEUREUX PAUL D'AREZZO, CARDINAL,

ARCHEVÊQUE DE NAPLES

1578. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Nihil est aliud pastorale officium quam ovibus sibi commissis sanctitatis et laudabilis conservationis exemplum ostendere.

Le devoir d'un pasteur ne consiste que dans l'obligation où il est de donner l'exemple de la sainteté et d'une admirable vigilance.

S. Laur. Just., *De Regim. prælat.*, cap. IV.

Le bienheureux Paul d'Arezzo. issu d'une famille noble et ancienne, naquit en 1511 à Itri, petite ville du royaume de Naples, au diocèse de Gaëte. Il annonça dès son enfance qu'il serait un jour un grand serviteur de Dieu. Ses premières études achevées, il s'appliqua au droit, et fut reçu docteur en cette faculté dans l'université de Bologne. Il exerça près de dix ans la charge d'avocat à Naples, où son désintéressement et son intégrité le firent universellement respecter. A l'âge de trente-sept ans, il retourna dans sa patrie pour s'y occuper, dans la retraite, de sa propre sanctification ; on le força depuis de revenir à Naples en qualité de conseiller royal. Il choisit pour confesseur le bienheureux Marinon, supérieur des Théatins de cette ville. Peu de temps après, il renonça aux espérances qu'il avait de s'avancer dans le monde, entra chez les Théatins, et y fit son noviciat avec saint André Avelin ; puis il prononça ses vœux entre les mains du bienheureux Marinon, le 2 février 1558. A peine eut-il été ordonné prêtre qu'il se livra avec zèle aux fonctions du saint ministère. Ses vertus éminentes le firent choisir pour supérieur de la maison de Saint-Paul de Naples, et sa conduite prouva qu'il avait toutes les qualités nécessaires pour le gouvernement. On fit ensuite d'inutiles efforts pour le tirer de sa retraite; on lui offrit deux évêchés, qu'il refusa constamment, et il refusa également de se charger, auprès de la cour d'Espagne, d'une commission importante qui intéressait la ville de Naples. Saint Charles Borromée lui écrivit deux fois à ce sujet, pour lui représenter qu'il devait céder aux sollicitations des Napolitains. Enfin il lui adressa une troisième lettre, où il lui ordonnait, au nom du Pape, de partir au plus tôt. Le bienheureux obéit alors. L'objet de sa demande éprouva d'abord de grandes difficultés ; mais il ne se rebuta point, et il obtint par sa persévérance, qu'il ne serait porté aucune atteinte à la liberté et aux privilèges de la ville de Naples. En revenant, il passa par Rome, où il eut audience de Pie IV. De retour à Naples, il fut élu président du cha-

pitre de sa congrégation ; on le nomma ensuite supérieur à Rome. Pie V, qui occupait alors le Saint-Siége, le consulta sur des affaires importantes.

Ce Pape, qui s'appliquait à donner à l'Eglise des pasteurs zélés, le nomma à l'évêché de Plaisance. Le bienheureux Paul lui fit d'humbles représentations, mais le Pontife n'y eut point égard et lui ordonna d'accepter. Paul partit pour son diocèse immédiatement après son sacre. Là il eut la douleur de voir qu'on n'approchait presque plus des Sacrements, qu'on négligeait les pratiques de piété, que la corruption s'était introduite jusque dans le sanctuaire. Pour remédier à ces abus, il employa tous les moyens que peut suggérer un zèle éclairé ; mais, parmi ces moyens, il n'y en eut point de plus efficace que son exemple. Sa ferveur, sa modestie, son affabilité, sa douceur, son amour pour la simplicité, la rigueur et la continuité de sa pénitence, et l'abondance de ses aumônes, lui méritèrent la vénération et la confiance de tous les diocésains.

Pie V l'ayant nommé cardinal, il fut obligé de venir à Rome, où une maladie dont il fut alors attaqué le retint quelque temps. Après le rétablissement de sa santé, il retourna à Plaisance, où il établit les clercs réguliers de sa congrégation ; puis la maladie de Pie V le rappela à Rome. Là il assista au conclave où Grégoire XIII fut élu. Ce Pape le consultant sur la manière de bien gouverner l'Eglise, le Bienheureux répondit qu'il fallait surtout obliger les évêques à la résidence. Il repartit pour son diocèse, lorsque sa présence ne fut plus nécessaire à Rome, et il assista au troisième concile provincial de saint Charles Borromée, appuyant de son suffrage les sages règlements qui y furent faits. Il forma à Plaisance divers établissements ; il y fonda entre autres deux maisons, l'une pour les orphelines, et l'autre pour les filles ou femmes pénitentes ; enfin il y tint deux synodes, où il publia des règlements qui seront un monument éternel de son zèle pour la discipline ecclésiastique.

Grégoire XIII le transféra du siége de Plaisance à celui de Naples, malgré tout ce qu'il put alléguer pour empêcher cette translation. Le Saint fut reçu dans cette dernière ville avec les plus grandes démonstrations de joie. Il travailla, comme il avait fait à Plaisance, à réformer les abus qui avaient pu se glisser dans son nouveau diocèse. La conversion des juifs, des hérétiques et des esclaves mahométans, devint un des principaux objets de sa sollicitude.

Cependant sa santé s'affaiblissait de jour en jour. On l'obligea d'aller prendre l'air à la campagne. Malheureusement il y fit une chute et se cassa la cuisse, ce qui obligea de le rapporter à Naples. La fièvre se joignit aux douleurs que lui causaient la fracture de sa cuisse et une toux continuelle. Son état devint bientôt dangereux. Il se soumit à la volonté de Dieu avec une parfaite résignation ; puis, après avoir fait son testament, il reçut les derniers Sacrements et se prépara avec un redoublement de ferveur au passage de l'éternité. Il mourut le 17 juin 1578, à l'âge d'environ soixante-sept ans. Il fut enterré, comme il l'avait demandé, dans le cimetière commun des Théatins de Saint-Paul de Naples. On peut juger de ses vertus par l'estime singulière qu'eurent pour lui le saint pape Pie V, saint Charles Borromée, saint Philippe de Néri, saint André Avellin, le bienheureux Marinon. Il fut béatifié le 13 mai 1772. Les Théatins font sa fête le 17 juin.

Act. Sanctorum; — Cf. Godescard, et le P. de Tracy. Paris, 1774.

SAINT SIMPLICE, ÉVÊQUE DE BOURGES (477).

Simplice était issu d'une famille illustre, qui avait donné des évêques et des gouverneurs, les uns et les autres d'un grand mérite. Lui-même ne dégénéra pas. Il suivit la carrière des armes dans sa jeunesse, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver toutes les vertus. Il construisit une église à ses frais. Il épousa une femme de l'illustre famille des Palladius ; cette noble dame l'aida beaucoup à faire l'éducation de leurs enfants.

Le soin de sa famille n'excluait pas celui de la cité et de la religion. Il eut des luttes difficiles à soutenir contre les Goths ariens, qui avaient importé l'hérésie dans le midi de la Gaule. Ces hérétiques le mirent en prison pour n'avoir plus affaire à un adversaire si courageux. Mais les portes de la prison s'ouvrirent miraculeusement devant lui. Ses services envers la patrie et envers l'Eglise le désignèrent aux suffrages de ses concitoyens lorsque le siége épiscopal vint à vaquer. Mais il déclina l'élection pour la faire tomber sur son beau-père Palladius.

A Palladius succéda Eulode ; après la mort de celui-ci, arrivée en 472, l'élection de l'évêque causa de violentes querelles dans la ville de Bourges. On finit par s'en rapporter à l'arbitrage de saint Sidoine Apollinaire, qui élut Simplice. Notre Saint fut enseveli dans l'église qu'il avait bâtie, et qui fut nommée plus tard Saint-Outrille-du-Château.

Propre de Bourges.

SAINT VÉROUL OU VORLES, CURÉ DE MARCENAY (591).

Suivant une ancienne tradition, saint Vorles reçut le jour, vers le milieu du VIe siècle, au village de Marcenay, près de Châtillon-sur-Seine, d'une famille alliée aux rois de Bourgogne. Il préféra, dès sa jeunesse, les combats du Seigneur à ceux des princes de la terre, la gloire éternelle à ce qui passe, et entra dans la cléricature. Ordonné prêtre, il se dévoua au salut des âmes, et il en fut à la fois le guide et le modèle. Autant il était avide de connaître la volonté de Dieu, manifestée par les saintes Ecritures, autant il était soigneux de s'en nourrir et de l'observer dans sa conduite : une modestie angélique, une aimable simplicité, toutes les vertus que Notre-Seigneur a béatifiées dans le sermon sur la montagne, brillaient à son front comme les diamants d'une riche couronne.

Il consuma sa vie dans les fonctions du saint ministère à Marcenay, prenant une part active à l'œuvre d'apaisement et de civilisation que l'Eglise accomplissait alors, et confirmant par des miracles l'autorité de son enseignement et l'efficacité de sa prière. Sa réputation était grande, et de toutes parts des malades venaient lui demander la guérison, et des affligés la résignation et la paix.

Aganon, écolâtre de Châtillon au IXe siècle, raconte, dans une homélie qu'il fit le jour de sa fête, le prodige suivant : Le roi Gontran, attiré par le désir de voir les merveilles que la renommée publiait de saint Vorles, vint à Marcenay, et, pendant qu'il assistait à la Messe avec les gens de sa suite, il s'aperçut que le Bienheureux, saisi d'un ravissement extatique au moment de l'Evangile, comme saint Ambroise à l'heure du trépas de saint Martin, se tenait immobile et silencieux... Après une heure entière d'attente, car personne n'osait approcher de l'autel, il le vit reprendre ses sens et continuer le sacrifice. Aussitôt la Messe dite, il s'empressa de lui demander ce qu'il avait eu et pourquoi il avait interrompu si longtemps les saints Mystères.

« A l'heure même », lui répondit le Bienheureux, « que j'offrais le divin Sacrifice, les habitants de Plaines l'entendaient à Mussy, et, en leur absence, le feu prenait à une maison où dormait un enfant; Dieu me l'ayant fait connaître, je courus en toute hâte arrêter l'incendie et sauver l'enfant ».

A ce récit, Gontran, émerveillé, dépêche à Plaines des messagers fidèles qui trouvent en effet le peuple en émoi, et apprennent que le saint prêtre de Marcenay avait emporté, du milieu des flammes, un enfant dans ses bras et l'avait rendu plein de santé à ses parents. Ainsi assuré du miracle par son propre témoignage et celui de ses officiers, il honora saint Vorles d'une vénération

plus profonde encore et le prit pour conseiller. C'est à son influence, sans doute, qu'il dut sa conversion et la gloire de son règne.

On n'a point d'autres détails de la vie de saint Vorles; mais les miracles éclatants que Dieu a opérés à son tombeau servent de suffisant témoignage pour démontrer combien il a saintement et religieusement marché dans la voie de ses commandements, et comme il a porté sa croix en ce monde, se conformant en tout à la volonté de Dieu.

Le corps de saint Vorles reposa à Marcenay depuis sa bienheureuse mort jusqu'au IXe siècle. A l'approche des Normands, qui ravageaient le pays de France, n'épargnant rien, brûlant châteaux, chaumières, églises et monastères, outrageant sans pudeur Dieu et ses Saints, l'évêque de Langres, Isaac le Bon, transféra le corps du saint Prêtre de Marcenay à Châtillon, comme dans un lieu de sûreté : « Une assistance nombreuse l'accompagna avec des flambeaux et au chant des hymnes, qui ne fut pas interrompu durant toute la marche ». Il le déposa dans la chapelle Notre-Dame du château, le 26 mai de l'an 868. « On croit », dit Courtépée, « que l'oratoire du château a été élevé par saint Didier, évêque de Langres et martyr, au IIIe siècle ». Agrandi, quand la foi devint féconde sur le sol châtillonnais et dédié à saint Martin, il a été encadré, pour ainsi dire, à la fin du Xe siècle, dans l'église romane si belle et si pieuse que l'évêque de Langres, Bruno de Roucy, fit bâtir, et qui domine aujourd'hui encore la ville de Châtillon. Pendant huit siècles, les reliques de saint Vorles y furent l'objet d'une admirable dévotion : chaque année, les paroisses voisines venaient en procession le jour de la fête, et l'affluence était si grande que, pour satisfaire à la piété des pèlerins, on disait une Messe en plein air.

La châsse qui renfermait le très-saint corps, placée d'abord sur deux colonnes de marbre, fut ensuite suspendue sous le dôme, au-dessus du maître-autel. On la descendait pour les solennités religieuses et dans les temps de calamités. En 1015, elle fut portée au concile d'Airy, près d'Auxerre, convoqué par le roi Robert le Pieux, et, quelque temps après, une grande sécheresse ayant amené dans le Châtillonnais la famine et la peste, on l'exposa sous une tente, près de l'église Saint-Mametz, voisine du château ducal. La confiance des nombreux pèlerins accourus en toute hâte fut aussitôt récompensée : le fléau cessa, et la terre, arrosée par une pluie abondante, donna une riche moisson.

En 1181, sous le pontificat d'Alexandre IV et le règne de Philippe-Auguste, le vingt-quatrième jour de mai, Manassès, évêque de Langres, fit l'ouverture juridique de la châsse, et y trouva le corps avec sa légende. Il le fit placer dans une châsse et élever sur deux piliers de marbre. La tête fut mise à part pour être garnie somptueusement.

En 1636 et 1646, les habitants de Marcenay ressentirent les effets de la protection de leur vénéré patron, à l'occasion d'une grande sécheresse qui désola leur contrée. En 1784, la paroisse de Châtillon alla aussi en procession, à Plaines, prier devant les reliques du Saint, qui y sont conservées. Elle n'était pas de retour à Saint-Vorles, que les vœux de tous étaient exaucés : la sécheresse avait fait place à une pluie bienfaisante. Enfin, en 1832, quand, dans l'espace de douze jours, le village de Plaines se vit enlever cinquante-deux de ses habitants par le choléra, saint Vorles fit connaître le crédit qu'il avait auprès de Dieu et la protection qu'il aimait à répandre sur ceux qui l'invoquent. A la suite d'une procession où furent portées ses reliques, l'épidémie ne fit plus aucune victime, et les malades furent guéris.

Une petite chapelle est élevée à Plaines, en l'honneur de saint Vorles, à l'endroit même où éclata l'incendie dont nous avons parlé. Elle rappelle aux habitants qu'ils ont au ciel un protecteur aussi puissant que dévoué. Ses reliques, conservées dans un buste et un bras de bois doré, consistent dans une partie de vertèbre du saint Pasteur.

La Révolution a jeté au vent les saintes reliques conservées à Châtillon, et brisé la châsse en ébène revêtue d'argent, dans laquelle Mgr de Montmorin les avait renfermées en 1751, ainsi que le buste et le reliquaire d'argent, donné en 1613 par les pieux fidèles de Marcenay; mais elle n'a pu détruire le culte du bienheureux Prêtre : il vit dans les âmes et son nom est resté populaire.

On représente saint Vorles en habits sacerdotaux, tenant un enfant à la main. C'est ainsi qu'à Chaource, en face de la chapelle dite du Paradis, on remarque, fixé à un pilier, un groupe de sculpture qui représente saint Vorles retirant un enfant d'une maison enflammée.

Tiré de la *Vie des Saints du diocèse de Dijon*, par l'abbé Duplus ; et de la *Vie des Saints du diocèse de Troyes*, par l'abbé Defer.

SAINT HERBAUD, SOLITAIRE AU DIOCÈSE DE QUIMPER (VIIIe siècle).

Deux époux nobles et pieux de la Grande-Bretagne obtinrent ce Saint par leurs prières. Ils étaient sans enfants, et demandaient humblement au Seigneur qu'il daignât leur en accorder. Leurs vœux furent exaucés, et Dieu leur donna ce fils de bénédiction, qui reçut le nom d'Herbaud au Baptême. Son mépris pour les biens et les honneurs du monde croissant en lui avec les années, il s'enfonça dans une forêt. Il y trouva dans une caverne solitaire un serviteur de Dieu qui lui donna les plus sages conseils, et qui l'exhorta surtout à se détacher de tout, pour suivre plus parfaitement Jésus-Christ. Docile à ces leçons, Herbaud retourne à la maison paternelle, et annonce à ses parents, avec tout le respect possible, qu'il est dans la résolution de les quitter, afin de marcher plus sûrement dans la voie qui conduit au ciel.

Ceux-ci firent quelque difficulté, mais enfin ils cédèrent. Notre Saint s'enfonça alors dans une solitude profonde, au diocèse de Quimper. Les malades et les infirmes accouraient de toutes parts à sa cellule, afin d'y trouver la guérison de leurs maux. Il l'obtenait par ses prières; et sa charité ne se bornant pas à soulager leur corps, il profitait de ces occasions pour porter les pécheurs à la pénitence; il prêchait avec une ardeur qui montrait combien il était dévoré de zèle pour le salut des âmes.

Après avoir mené une vie pure et toute consacrée au service de Dieu, Herbaud connut que le temps de sa mort approchait, et qu'il allait bientôt recevoir la couronne de justice qui lui était préparée. Lorsqu'il se crut à ses derniers moments, il se revêtit de son habit d'ermite et s'étendit sur la terre nue, se plaçant les bras en croix. Jaloux de sa sainteté, et voulant profiter de l'état de langueur dans lequel se trouvait le serviteur de Dieu, le démon l'attaqua par diverses tentations; mais Herbaud, fidèle à implorer le secours du ciel par la prière, triompha de tous les efforts de l'ennemi du salut.

Cette tempête étant apaisée, le pieux solitaire fut visité par un religieux, qui lui apporta le saint Viatique. Il le reçut avec larmes et avec une grande humilité, priant Jésus-Christ d'être favorable à un pauvre pécheur. Ce fut avec les mêmes sentiments qu'il se munit des derniers Sacrements de l'Eglise. Enfin, après avoir prononcé ces paroles : « Seigneur Dieu, recevez mon esprit », il rendit son âme à son Créateur. L'auteur de sa Vie rapporte qu'à l'instant de son bienheureux trépas, le ciel brilla d'une clarté telle, qu'il semblait que ce fût un nouveau soleil qui éclairât. Les prêtres et les clercs du voisinage vinrent prendre le corps du serviteur de Dieu, et l'inhumèrent dans l'église qui a depuis porté son nom. « Dans le chœur de cette église », dit M. de Fréminville *(Antiquités du Finistère)*, « est le tombeau du pieux anachorète saint Herbaud. Il consiste en un sarcophage d'un granit assez grossier; sur le dessus est sculptée en relief la statue couchée du Saint, placée sous une arcade gothique. Il est représenté en robe d'ermite avec un camail rabattu; il a les cheveux et la barbe longs; son Bréviaire est suspendu à son côté droit. Du bras gauche il soutient son bourdon; ses pieds, qui sont nus, reposent sur un lion couché, ce qui est assez remarquable dans la statue tumulaire d'un religieux. Le tombeau de saint Herbaud ne porte ni inscription ni date, mais il paraît être du même temps que l'église qui le renferme ».

Les guerres attirant souvent, dans les XIIIe et XIVe siècles, les Anglais en Bretagne, des soldats de cette nation, alors catholique, pénétrèrent dans l'église de Saint-Herbaud, et enlevèrent son chef, qui était orné d'or et d'argent. Ils prirent aussi la Légende qui contenait l'histoire de sa vie, et emportèrent le tout dans leur pays. Le reste du corps fut respecté, et servait aux serments solennels que faisaient les gens qui avaient des procès.

Tiré de D. Lobineau : *Les Vies des Saints de Bretagne.*

XVIIIe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur la voie Ardéatine, la naissance au ciel des saints martyrs MARC et MARCELLIEN, frères, qui, ayant été arrêtés dans la persécution de Dioclétien, par le président Fabien, furent attachés à un poteau et eurent les yeux percés avec des clous; et comme ils ne cessaient point de louer Jésus-Christ, on leur perça les côtés avec des lances, ce qui leur ouvrit la porte du ciel, où ils allèrent régner avec la gloire du martyre. 286. — A Malaga, en Espagne, les martyrs saint CYRIAQUE et sainte PAULE, vierge, qui rendirent leurs âmes au ciel, sous les pierres dont ils furent accablés. 300. — A Tripoli, en Phénicie, saint Léonce, soldat, qui, par les cruels tourments qu'il endura sous le juge Adrien, parvint à la couronne du martyre, avec le tribun Hypace, et Théodule, qu'il avait convertis à Jésus-Christ. Sous Vespasien. — A Nicomédie, en Bithynie, saint Ethère, martyr, qui, dans la persécution de Dioclétien, après le supplice du feu et d'autres tourments, eut la tête tranchée. IVe s. — A Alexandrie, la passion de sainte Marine, vierge [1]. Epoque incertaine. — A Sacca, au diocèse d'Agrigente, en Sicile, saint Caloger, ermite, dont la sainteté paraît principalement dans la délivrance des possédés. Vers 486. — Aux diocèses de La Rochelle et de Bordeaux, saint AMAND, évêque de ce dernier siége et confesseur. Vers 431. — A Schœnaug, sainte ELISABETH, vierge, célèbre par son exactitude à observer tous les devoirs de la vie monastique. 1165.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Paris, sainte MARINE, surnommée LA DÉGUISÉE, vierge et religieuse en Bithynie. Vers 750. — Aux diocèses de Cologne et de Montpellier, les saints Marc et Marcellien, frères, nommés au martyrologe romain de ce jour. — A Nantes, saint Hervé ou Harvian, nommé hier au martyrologe de France. — Au diocèse de Laval, la fête de saint Innocent, évêque du Mans [2]. —Au village de Woluve-Saint-Pierre, près de Bruxelles, sainte Marie, surnommée *la Douloureuse*, qui finit sa vie dans l'innocence, par un glorieux martyre [3]. — A Lyon, saint Jubin, archevêque de ce siége, dont la sépulture, qui est dans l'église de Saint-Irénée, est souvent honorée de grands miracles. On l'invoque particulièrement contre les douleurs de la goutte. Son décès est marqué le 18 avril [4]. 1082. — A Avranches, saint Aubert, évêque, déjà nommé au 16 juin, qui bâtit en Normandie la célèbre église de Saint-Michel, sur une montagne au milieu de la mer. — Dans l'ancien village de Celles, aujourd'hui La Grande Paroisse, au diocèse de Meaux, saint FORTUNAT ou FORTUNÉ, évêque, ami de saint Germain de Paris, et écrivain de la Vie de saint Marcel, évêque du même siége. Vers 569.—A Brioude, au diocèse du Puy, saint Elpide ou Ilpise, martyr, et saint Arcons ou Archonte, confesseur, son compagnon. C'étaient deux vieillards dont l'occupation journalière était de paître les troupeaux dans les pâturages de l'Auvergne. On rapporte qu'un Ange leur apparut dans la plaine et leur enjoignit d'ensevelir à Brioude le corps du glorieux martyr saint Julien; ils se prêtèrent de grand cœur à cet acte d'un dévouement alors dangereux, vu le temps de persécution où ils vivaient, et, par un prodige du ciel, ils devinrent tout à coup aussi sveltes et aussi vigoureux que des jeunes gens dans la fleur de l'âge. Dès lors, ils se convertirent : Elpide gagna bientôt la palme du martyre; Arcons mourut dans une solitude, rempli d'années et de mérites. IVe s. — Au Mans, saint Innocent, évêque de ce siége [5]. 542. — A Louhans (Saône-et-Loire), Antoine Boutilier, prêtre, natif de cette ville, et victime de la Révolution. 1798.

1. Quelques hagiographes confondent cette sainte Marine, vierge et martyre à Alexandrie, avec sainte Marine la Déguisée, vierge, dont nous donnons la vie ci-après. Mais il faut absolument les distinguer. La sainte Marine du martyrologe romain et des Bollandistes est vierge et martyre, la nôtre est vierge et religieuse, mais nullement martyre.

2. Voir au jour suivant. — 3. Sa vie se trouve au jour précédent.

4. Nous avons donné sa notice à ce jour, tome IV, p. 481. — 5. Voir au jour suivant.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Cisterciens. — A Schœnaug, sainte Elisabeth, vierge, nommée au martyrologe romain de ce jour.

Martyrologe des Dominicains. — A Mantoue, la bienheureuse OZANNE, vierge, du Tiers Ordre de notre Père saint Dominique, qui, dès l'âge de sept ans, voua sa virginité à Dieu, et qui la conserva sans tache jusqu'à sa mort, par le moyen des jeûnes, des cilices, des fouets et des autres macérations corporelles. 1505.

Martyrologe des Hiéronymites. — Saint Jean de Saint-Facond.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au diocèse de Naples, le bienheureux Pierre de Pise, fondateur de l'Ordre des Ermites de Saint-Jérôme, déjà nommé hier. 1435. — En Afrique, les saints Emile, Félix et Marcie, martyrs, indiqués par le martyrologe de saint Jérôme. — A Ravenne, en Italie, les saints Félix, Emile, Crispin, martyrs, mentionnés par le même. — Chez les Grecs, saint Léonce, berger, et saint Erasme, qui s'endormit dans la paix, après une vie édifiante. — A Steinfeld, au diocèse de Cologne, les saints Potentin, Félix et Simplice, confesseurs ou martyrs, patrons de cette ville. VIe s. — En Egypte, saint Moïse d'Ethiopie, et sept autres saints anachorètes, martyrs. — En Sicile, les saints Grégoire, évêque et primat, Démétrius, son archidiacre, et Caloger, hégumène. Ve s. — A Pavie, sainte Spécieuse, vierge, dont les reliques furent transférées en Saxe. Commencement du VIIe s. — Au diocèse de Syracuse, en Sicile, le bienheureux Gerland, chevalier de l'Ordre des Templiers ou des Hospitaliers. XIIIe s. — A Spolète, en Ombrie, la vénérable Marine Vallarino, religieuse de Sainte-Marie de l'Etoile, sous la Règle de Saint-Augustin, et fondatrice du monastère de Saint-Mathieu de Spolète. 1300.

SAINT MARC ET SAINT MARCELLIEN, MARTYRS

286. — Pape : Saint Caïus. — Empereurs : Dioclétien et Maximien.

Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus.

Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi.

Matth., x, 37.

Ces bienheureux martyrs étaient chevaliers romains, fils de Tranquillin et de Marcia, que leur noblesse et leurs grands biens rendaient très-considérables dans Rome. Bien que toute leur famille fût païenne, ils ne laissèrent pas, par une grâce singulière de la divine Providence, d'être instruits et élevés dans le christianisme. Il y a sujet de croire qu'ils rencontrèrent heureusement quelque précepteur ou gouverneur chrétien qui leur procura ce bonheur. Cependant ils n'en firent rien paraître à leurs parents ; et lorsqu'ils furent en âge de se marier, ils épousèrent des filles de leur condition, sans déclarer leur religion, et en eurent même des enfants. Mais l'amour qu'ils avaient pour Jésus-Christ ne leur permit pas de se tenir cachés plus longtemps ; ils furent arrêtés l'un et l'autre par Agreste Chromace, préfet de la ville ; il les envoya en prison sous la garde de Nicostrate, qui avait l'office de premier greffier. Après quelques interrogations, dans lesquelles ils témoignèrent que rien n'était capable de leur faire quitter le culte ni la religion du vrai Dieu, ils furent diversement tourmentés par les bourreaux; et, comme les supplices ne les ébranlèrent pas plus que les promesses, ils

furent condamnés à avoir la tête tranchée : néanmoins, on leur donna trente jours de délai, parce qu'on fit espérer à ce préfet que les prières et les larmes de leurs proches les amolliraient enfin et les feraient changer de résolution.

Pendant ces trente jours, les autres chevaliers romains avec qui ils avaient vécu avec beaucoup d'amitié les vinrent trouver, et employèrent tous les artifices que leur fausse bienveillance et la malice du démon leur purent suggérer pour les corrompre.

« Quelle folie est ceci, chers amis? » leur dirent-ils. « Est-il possible que vous soyez nés à Rome et élevés parmi les chevaliers romains? que ni la vieillesse de votre pauvre père ni les larmes de votre mère désolée ne puissent rien sur vous, pour vous faire quitter les rêveries que ces maudits chrétiens vous ont mises en la tête? Est-ce là la récompense que vous devez à vos parents, à un père et à une mère qui vous aiment tant, et qui ont sans cesse travaillé pour vous? Si vous n'avez compassion de ceux qui vous ont engendrés, prenez au moins pitié de vos pauvres enfants qui perdent tous leurs biens et leur noblesse si vous persévérez dans cette opiniâtreté, et deviendront tout d'un coup nécessiteux, infâmes et orphelins. Pensez à vos femmes et ne leur donnez pas le coup de la mort de vos propres mains ».

Pendant que ces faux amis leur tenaient ce langage, Marcia, leur mère, survint, chargée d'années et de tristesse. Elle se jeta à leurs pieds et, d'une voix entrecoupée par les sanglots : « O mes enfants », s'écria-t-elle, « vous qui êtes sortis de mes entrailles, que j'ai nourris de mon lait et que j'ai pris tant de peine à élever, pourquoi courez-vous ainsi à la mort? Voulez-vous tuer tout d'un coup votre père, votre mère, vos femmes et vos enfants? O malheur inouï, que je voie les enfants que j'ai portés en mon sein courir éperdûment à la mort, sans que mes larmes, ni les regrets de toute la ville de Rome puissent les retenir! Malheureuse que je suis, puisque mes propres enfants prient le bourreau de les tuer et n'aiment leur vie que pour la perdre! » Tranquillin, leur père, que sa vieillesse et les douleurs de la goutte mettaient hors d'état de marcher, se fit aussi porter par ses serviteurs dans la prison où étaient ses enfants; et déplorant son malheur de perdre ainsi ceux qu'il avait élevés avec tant de soin, il les supplia, s'ils avaient encore quelque reste des sentiments de la nature, d'épargner sa vieillesse et de ne pas lui arracher la vie en prodiguant inconsidérément la leur.

« Venez, enfants », disait ce vieillard infortuné, « venez et pleurez avec moi ces jeunes hommes qui se livrent volontairement à la mort. Venez, vieillards, et compatissez à la douleur qui empoisonne mes vieux jours, à cause de ceux qui ne veulent pas vivre, afin que je meure ».

Enfin, pour rendre la tentation encore plus forte, les femmes des bienheureux Confesseurs vinrent, tout échevelées, se jeter à leurs pieds.

« O infortunées et malheureuses les femmes qui vous ont choisis pour leurs maris », soupiraient-elles, « puisque vous les voulez fuir de la sorte et abandonner avec ces petits enfants! Où est cette foi et ce nœud indissoluble dont vous étiez liés avec nous et qui ne peut être dissous que par la mort? Où est maintenant cet amour et cette cordiale affection qui nous ont valu de si longues années de bonheur? Appelez-vous cela piété, que de meurtrir de vos propres mains et de faire mourir tout d'un coup et ceux qui vous ont donné la vie, et vos femmes qui ne respirent que pour vous, et ces petits êtres qui ne vivront que par vous? Enfants, approchez-vous de vos

pères, embrassez-les et les tenez bien, mourez avec eux puisque vivre sans eux ce vous serait une mort trop cruelle ».

Quelque constants que fussent nos généreux soldats de Jésus-Christ, ils ne laissèrent pas d'être attendris par un spectacle si touchant et si lamentable : ils commençaient à joindre leurs larmes à celles de leurs parents, de leurs femmes et de leurs enfants ; ils ne répondaient plus avec la même fermeté et le même détachement de toutes choses ; la nature semblait avoir déjà quelque avantage sur la grâce, et il y avait danger qu'ils ne se rendissent enfin, et que l'amour ne fît sur eux ce que les supplices n'avaient pu faire, s'ils n'étaient promptement secourus. Saint Sébastien, capitaine de la première compagnie des gardes de l'empereur Dioclétien, était présent à ce spectacle : il avait jusqu'alors tenu sa religion secrète, pour mieux assister les chrétiens ; mais il vit bien qu'il était temps de se découvrir et de s'exposer lui-même à la mort, pour empêcher que ces deux frères, qui avaient si généreusement combattu contre la rage des tyrans et des bourreaux, ne fussent vaincus par des femmes et des enfants. Il s'adressa donc à eux au milieu de toute cette assemblée, et leur parla sur la vanité et l'inconstance des choses de la terre, sur l'obligation qu'ils avaient de garder leur foi à Dieu, sur les châtiments terribles qui leur étaient préparés en l'autre vie, s'ils lui étaient infidèles, et sur la sainte haine qu'ils devaient avoir contre tous ceux qui voulaient les empêcher de sauver leurs âmes ; son discours fut si fort, si touchant, qu'il les rendit immobiles dans leur première résolution et leur fit mépriser courageusement tous ces sentiments humains qui avaient déjà fait impresssion sur leur cœur.

La constance de ces deux Martyrs, la force du discours de saint Sébastien, et un grand miracle qu'il fit en la personne de Zoé, femme de Nicostrate, impressionnèrent vivement le père, la mère, les femmes et les enfants de Marc et de Marcellien ; tous, ainsi que Nicostrate même avec sa femme et toute sa famille, furent convertis et embrassèrent le christianisme.

On ne peut dire quelle fut la joie de nos deux Saints, en voyant ceux qui avaient fait tous leurs efforts pour les arracher à Jésus-Christ, devenus eux-mêmes ses disciples. Saint Marc leur fit un discours, où, s'adressant particulièrement à son père, à sa mère, à sa femme et à celle de son frère, il les exhorta à soutenir généreusement la foi qu'ils témoignaient vouloir embrasser, à ne point craindre tout ce que le démon pourrait entreprendre pour la leur ravir, et à mépriser, pour obtenir une félicité sans fin et sans bornes, une vie que mille accidents peuvent nous ravir, et qui n'est qu'une source d'afflictions et de misères. Toute l'assemblée fondait en larmes et mêlait les regrets de son infidélité passée avec les actions de grâces qu'elle rendait à Dieu de l'en avoir délivrée. Nicostrate protesta alors aux Saints qu'il ne boirait et ne mangerait point qu'il n'eût reçu le saint Baptême.

Nicostrate, devenu chrétien, offrit à saint Marc et à saint Marcellien une entière liberté de s'en aller où ils voudraient, pour éviter l'exécution de la sentence prononcée contre eux ; mais ils lui répondirent avec un zèle digne de leur foi et de leur constance : « Que si lui, qui n'était encore que catéchumène, et qui venait de quitter les idoles pour embrasser la foi de Jésus-Christ, avait néanmoins la résolution de s'exposer à la mort pour la confession de son nom, eux, qui étaient depuis si longtemps ses serviteurs, ne devaient pas abandonner le champ de bataille et quitter la couronne qui leur était préparée ». Ainsi, ils demeurèrent chez ce nouveau chrétien, attendant avec une sainte impatience que le terme qui leur avait été accordé fût expiré. Au bout des trente jours, il arriva ce que nous avons dit fort au

long dans la vie de saint Sébastien : Tranquillin leur père vint trouver le préfet Chromace, et lui déclara que ses enfants n'étaient nullement résolus de donner de l'encens aux idoles, et qu'il était entré lui-même dans leur sentiment, s'étant fait chrétien comme eux. Chromace fut alors éclairé d'une lumière divine, et renonça volontiers à sa préfecture, qui le rendait homicide de tant d'innocents, pour se faire disciple de Jésus-Christ. Fabien, homme fort cruel, lui succéda. Celui-ci donc, apprenant la sentence de mort donnée par son prédécesseur contre saint Marc et saint Marcellien, ordonna qu'elle fût exécutée ; mais, au lieu de les faire décapiter selon qu'elle portait, il les fit clouer à un poteau, où ils demeurèrent vingt-quatre heures, donnant mille louanges à Dieu de la grâce qu'il leur faisait de souffrir ce tourment pour sa gloire.

« Rentrez en vous-mêmes, malheureux », leur disait le juge, « et arrachez-vous à ces tourments ». — « Jamais », lui répondaient les bienheureux Martyrs, « nous n'avons goûté, dans aucun festin, des délices comparables à celles que nous éprouvons en supportant ceci pour Jésus-Christ dans l'amour duquel nous commençons à être fixés. Puisse-t-il nous permettre de souffrir aussi longtemps que nous serons revêtus de ce corps corruptible ! »

Après un jour et une nuit, comme ils étaient encore pleins de vie et qu'ils témoignaient toujours la joie qu'ils avaient de ce supplice, on les perça à coups de lance. Ainsi, en perdant le reste de leur sang, ils perdirent aussi la vie, le 18 juin de l'an 286.

Leurs corps sacrés furent d'abord inhumés sur la voie Ardéatine, à trois quarts de lieue de la ville, en un endroit appelé *les Arènes*, où l'on a vu depuis un cimetière de leur nom, entre le chemin d'Appius et celui d'Ardée. Quelque temps après, ils furent transférés dans Rome; en 1582, le 29 juillet, sous le pontificat de Grégoire XIII, ils furent trouvés avec celui de saint Tranquillin, leur père, sous un tombeau de marbre, dans l'église de Saint-Côme et Saint-Damien, et l'on trouva aussi, à côté, le corps de saint Félix II, pape et martyr, celui qui condamna l'empereur Constance.

Quand la sculpture ou la peinture représentent nos saints Confesseurs, elles les réunissent en un groupe ; à leur côté se voit une lance, caractéristique de leur martyre.

Ils sont particulièrement honorés à Badajoz (Espagne), parce qu'au jour de leur fête cette ville échappa, comme par miracle, à l'entière destruction dont la menaçait l'explosion d'une poudrière.

Il est fait mention, en ce jour, de nos saints Martyrs, non-seulement dans tous les martyrologes, mais aussi dans l'*Antiphonaire* de saint Grégoire. Baronius en parle en ses *Annales*, aux années 284 et 286. — Cf. *Acta Sanctorum*, Ribadeneira, Godescard, et surtout la vie de saint Sébastien, que nous avons insérée, au 20 janvier, t. Ier, p. 489.

SAINTE MARINE, SURNOMMÉE LA DÉGUISÉE,

VIERGE ET RELIGIEUSE EN BITHYNIE

750. — Pape : Zacharie. — Rois de France : Pépin et Carloman.

Omni tempore calumniam sustineas et sis semper calumniam sustinens.

Vous porterez en tout temps le poids de la calomnie, et sans cesse vous serez livré à l'opprobre.

Deuteron., XXVIII, 29.

La Bienheureuse que nous honorons sous le nom de Marine avait d'abord pour nom Marie. On pense qu'elle naquit en Bithynie. Son père, nommé Eugène, ayant perdu son épouse, se sentit touché du désir de renoncer au siècle. Ayant recommandé sa fille à l'un de ses parents, il se rendit dans un monastère à quelque distance de là. Il y fit de grands progrès dans les exercices de la vie religieuse. L'abbé le voyant si pieux, si humble, si obéissant, s'était pris pour lui d'une affection particulière. Il n'aurait rien manqué au bonheur d'Eugène, s'il avait pu avoir avec lui la chère enfant qu'il avait laissée dans le monde. Son souvenir, en mouillant parfois ses yeux de larmes, mettait quelque trouble dans son âme et la remplissait de mélancolie. L'abbé s'en étant aperçu : « Qu'avez-vous, mon frère », lui dit-il; « quelle est la cause de votre tristesse? Dites-le-moi en toute franchise, et Dieu, qui aide les affligés, vous consolera ». — « Mon père », lui répondit le religieux en se jetant à ses pieds, « j'ai laissé dans le monde un enfant encore bien jeune, et c'est son souvenir qui cause mes peines ». — « Je vous permets », lui dit l'abbé, « d'aller le chercher et de l'amener au couvent ». Le père, plein de joie, alla chercher sa fille, lui coupa les cheveux, changea son nom de Marie en celui de Marin, et l'ayant vêtue d'un habit de garçon, il lui recommanda le secret jusqu'à sa mort, et l'emmena au couvent. Là, il l'instruisit avec toute la tendresse d'un père, la conduisant dans les voies de Dieu, moins encore par ses leçons que par ses exemples.

Frère Marin (c'est ainsi que nous le nommerons maintenant) n'avait encore que dix-sept ans quand il perdit son excellent père. Ce fut une grande perte, et par suite aussi une grande douleur. Marin, dès lors, demeura seul dans sa cellule. Fidèle aux leçons de vertu qu'il avait reçues, il se faisait aimer de tout le monde, et on le regardait comme le plus humble, le plus zélé, le plus exemplaire des frères de la maison. Comme le monastère était près de la mer, et qu'il se tenait un marché à trois lieues de là, les solitaires y allaient souvent chercher, avec une charrette, ce qui était nécessaire à la maison. On se plaignit que frère Marin n'y allait point avec les autres. L'abbé, qui ne s'en était point aperçu jusque-là, lui dit un jour : « Pourquoi n'allez-vous point avec les autres pour les soulager? » Marin répondit humblement : « Je n'y manquerai plus, puisque vous me le commandez, mon père ». Depuis ce jour, il alla au marché avec les autres, et lorsqu'il était trop tard pour revenir coucher au monastère, il demeurait avec

les autres frères dans un hôtel, au lieu même où se tenait le marché.

L'hôtelier avait une fille qui, s'étant laissée séduire par un soldat, commit une faute. Ses parents, s'en étant aperçus, la maltraitèrent rudement et la forcèrent de nommer son complice. Elle nomma frère Marin. Là-dessus, le père court au couvent, et plein de colère, il raconte à l'abbé l'outrage que lui a fait le solitaire Marin. L'abbé, quoiqu'il ne pût croire le frère Marin coupable d'un si grand crime, le fait venir et lui dit de quoi il était accusé. Marin, après avoir jeté ses regards au ciel et réfléchi un instant, ne voulut point révéler son secret, il se contenta de dire en soupirant : « Je suis très-coupable, mais je suis disposé à faire pénitence ». L'abbé, le croyant alors convaincu par sa bouche, le fit châtier selon toutes les rigueurs de la discipline, et le chassa du couvent.

L'humble religieux demeura trois ans à la porte du monastère, acceptant la pénitence qui lui était imposée, couchant sur la terre nue, jeûnant, pleurant et conjurant les solitaires qui entraient et sortaient d'implorer pour lui la miséricorde divine, et leur demandant un peu de pain, quand il était dans une extrême nécessité. Bientôt même il fallut un surcroît de pénitence. La fille de l'hôtelier, ayant mis au monde un fils, l'envoya, aussitôt qu'il fut sevré, au frère Marin, en lui disant : « Voilà votre enfant, nourrissez-le comme vous pourrez ». Marin l'accepta, comme s'il était le sien, lui donna tous ses soins sans jamais murmurer, et le nourrit pendant deux ans du fruit de ses aumônes.

Après ce temps, les frères étant touchés de compassion vinrent trouver l'abbé, le priant de recevoir Marin dans la communauté et lui disant: « Mon père, pardonnez à notre frère et recevez-le ; il y a cinq ans qu'il couche à terre et qu'il fait pénitence, exposé à toutes les injures de l'air, aux reproches et au mépris des passants. Recevez-le donc à merci, ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ l'ordonne ». L'abbé, vaincu par leurs instances, lui permit enfin de rentrer, et quand il le vit prosterné à ses pieds : « Je vous fais grâce », dit-il, « en considération de votre père qui était un saint homme. Mais comme votre faute est énorme, il faut que la pénitence soit proportionnée. C'est pourquoi je vous demande de balayer seul toute la maison, d'apporter l'eau nécessaire, de nettoyer les chaussures des frères, et de les servir tous.

Marin accepta la pénitence d'un grand cœur et s'en acquitta avec courage. Mais le fardeau était bien certainement au-dessus de ses forces déjà usées par tant de privations et d'austérités. Il y succomba et mourut après quelques jours de maladie. Les frères ayant rapporté sa mort à l'abbé, il leur dit : « Voyez quelle était la grandeur de son crime, puisque Dieu ne lui a pas même laissé le temps d'en faire pénitence ! Ne laissez pas néanmoins, par charité, de l'ensevelir, et enterrez-le bien loin du monastère ».

Pendant qu'ils exécutaient cet ordre, quelle ne fut pas leur surprise, en découvrant que ce n'était pas un frère, mais une sainte sœur qui avait vécu parmi eux. Ils se mirent tous à crier en se frappant la poitrine : « Comment a-t-elle pu souffrir tant de peines, tant de mauvais traitements, tant de mépris, quand d'un seul mot elle aurait pu s'en garantir ? » Ils coururent tous en pleurs vers l'abbé pour lui apprendre cette nouvelle.

L'abbé étant accouru auprès des dépouilles mortelles de la Sainte, se laissa tomber de douleur, et, se frappant la tête contre terre, il s'écriait : « Servante de Dieu, je vous conjure par Jésus-Christ, ne m'accusez pas des peines que je vous ai fait souffrir ; vous savez que je l'ai fait par ignorance.

Vous ne m'aviez point déclaré votre secret, hélas! je n'ai point eu assez de lumières pour distinguer la pureté de vos actions ». Il commanda ensuite que le saint corps fût enterré dans l'oratoire du monastère. La méchante fille qui avait diffamé saint Marin ayant appris ce qui se passait, tomba dans des accès de fureur, et le démon s'empara d'elle. Heureusement qu'on la conduisit au monastère, où, ayant avoué son crime avec larmes, elle fut délivrée, le septième jour, par l'intercession de la Sainte. Les monastères qui étaient situés dans le voisinage, et les habitants qui étaient aux environs, ayant appris ce miracle, vinrent, avec la croix et des cierges allumés, honorer le tombeau de la Bienheureuse. Ils bénirent Dieu en chantant des hymnes et des cantiques, et le glorifièrent d'avoir ainsi sanctifié sa servante par des grâces extraordinaires, et d'avoir manifesté sa sainteté par des miracles.

Sainte Marine mourut vers l'an 750. En 1230, ses reliques furent transportées de Constantinople à Venise, où elles se gardent dans une église de son nom. L'Eglise de Venise célèbre cette translation le 17 juillet.

Cette Sainte était patronne d'une paroisse de Paris, dont l'église subsiste encore ; mais elle sert à des usages profanes. Des reliques s'y conservaient; il reste une côte de la Sainte : elle se garde maintenant dans l'église métropolitaine de Paris.

On représente sainte Marine avec un petit enfant à ses côtés ; nous avons donné dans sa Vie l'explication de cette caractéristique. Quelquefois on la voit peinte en ermite, probablement à cause des années d'humiliation qu'elle passa hors de son monastère, victime d'une infâme calomnie. A côté d'elle se voit parfois une possédée ; c'est sa calomniatrice qui ne put trouver que près d'elle sa délivrance. Enfin on la peint souvent avec des vêtements d'homme, pour rappeler le déguisement sous lequel elle parvint à entrer dans le monastère de son père.

M. l'abbé Caillet.

SAINTE OZANNE, VIERGE,

DU TIERS ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

1505. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

In carne angelicam vitam acquirere majus est meritum quam habere ; esse angelum, felicitatis est ; esse vero virginem virtutis.

Il est plus méritoire de mener une vie angélique dans une chair mortelle que d'être ange par nature; car être ange est un bonheur et être vierge est une vertu.

S. Hier., *ep.* x *ad Paulam et Eustochium.*

Ozanne vint au monde à Mantoue : son père s'appelait Nicolas, et sa mère Agnès; ils étaient chrétiens, et ils élevèrent leur enfant dans les maximes de la vraie foi. La petite fille profita merveilleusement des grâces que le Seigneur lui fit dès son enfance. A l'âge de six ans elle sentit son cœur s'embraser de l'amour de Dieu, et tout entière à sa dévotion, ayant demandé

au Saint-Esprit la lumière pour bien connaître ses devoirs et la force pour les bien accomplir, elle entendit, au dedans d'elle-même, une voix qui lui dit intelligiblement : « Ma fille, la bonne vie consiste à aimer Dieu de tout son cœur ».

Le bon ange conduisit un jour la petite Ozanne, en esprit, au séjour du ciel, où il lui montra la gloire des Saints; quand elle fut revenue à ses sens, elle s'offrit à Dieu, sans nulle réserve, lui demandant pour unique faveur de lui être agréable pendant tout le cours de sa vie. Aussitôt Notre-Seigneur lui apparut, sous la forme d'un petit enfant ravissant de beauté, le front couvert de belles boucles de cheveux blonds, mais ceint d'une couronne d'épines, et une lourde croix sur les épaules; il tendit, en souriant, ses petits bras vers la jeune vierge, et ouvrant sa bouche divine, il lui dit : « Chère Ozanne, je suis le Fils de Marie : à mon exemple, il faut te disposer à beaucoup souffrir; cependant, ne crains point, jamais je ne t'abandonnerai ». Il disparut ensuite, et la jeune enfant demeura toute pleine d'un amour brûlant pour son Dieu, et du désir de beaucoup endurer pour lui plaire.

A dater de ce moment, la jeune fille se livra plus entièrement et plus avidement encore aux exercices de la plus tendre piété, à la prière, à l'austérité de vie, à la méditation de la passion du Sauveur et à la fréquentation des Sacrements. Le divin Sauveur s'éprit pour cette vierge, si humble et si pure, d'une admirable affection : il descendit souvent vers elle d'une façon toute familière, lui enseignant à comprendre les choses de Dieu. Un jour de la Purification, comme elle voyait en esprit l'offrande que faisait Marie de son enfant céleste, au temple de Jérusalem, et l'enfant Jésus au bras du vieillard Siméon, la Vierge-Mère le prit, se tourna vers elle, le lui donna pour le baiser, et le reposa sur son cœur : Ozanne en reçut une joie et une consolation inexprimables.

Ces faveurs insignes de Jésus et de Marie ne cessèrent point à son égard, pendant toute l'étendue de sa vie : elle eut le douloureux bonheur de se voir marquée des stigmates de la croix, de la couronne d'épines et de la lance déicide ; elle reçut, plus d'une fois, dans ses extases, lorsqu'elle était intimement unie à son Bien-Aimé, la communion de la main des anges; Dieu lui communiqua souvent les secrets de l'avenir et lui remit en main le pouvoir d'opérer des miracles.

Si la pieuse vierge s'était donnée tout entière à Dieu, ce n'est point qu'elle n'eût été détournée de sa voie et poussée à se donner au monde. Ses parents eux-mêmes, comme il arrive, hélas ! trop souvent, avaient été les premiers à la solliciter à une conduite moins parfaite. A l'âge de quinze ans, ils lui avaient proposé l'état du mariage ; mais elle leur avait franchement répondu qu'elle s'était irrévocablement donnée, et qu'elle espérait ne se reprendre jamais : Jésus lui seul devait posséder tout son cœur. Néanmoins, se voyant, malgré sa résolution bien exprimée, en butte à des sollicitations nouvelles, dans l'espoir d'y couper court, elle prit l'habit du Tiers Ordre de Saint-Dominique, et le porta publiquement. Ses parents lui demandèrent pour combien de temps elle s'était choisi cet habit : « Pour toute ma vie », répondit-elle, « et je l'emporterai avec moi en terre quand je mourrai ». Ils eurent assez de religion pour la laisser en paix.

L'ardeur de l'amour divin s'agrandit tellement dans cette âme sainte, qu'elle ne vivait plus et n'agissait plus que par lui ; cet amour sacré éclatait dans toutes ses paroles et dans toute sa conduite. Elle avait coutume de dire : « Oui, j'aimerais mieux, aimant mon Dieu, me trouver avec Judas en enfer, que d'être, sans amour, la première sainte du paradis ».

On peut juger par là de l'amour qu'elle avait pour son prochain ; car l'amour du prochain est dans une âme en raison de son amour pour Dieu. Elle assistait les pauvres au-delà de ses moyens ; elle visitait les malades, leur procurant tous les secours qui étaient en son pouvoir ; elle aimait à consoler ceux qui gémissaient dans les angoisses de l'affliction ; elle se privait pour soulager les malheureux, se tirant, comme on dit, le morceau de la bouche pour leur donner à manger.

Sa charité reposait sur la base d'une humilité profonde ; elle s'estimait la dernière des créatures, la plus ingrate et la plus indigne, ne sachant pas remercier Dieu pour toutes les grâces qu'il lui avait faites et que lui versait journellement sa main libérale, et sans cesse multipliant le nombre de ses offenses. Elle sentait une répugnance extrême pour toute espèce de louanges, et fuyait tout ce qui pouvait tourner à sa propre gloire, notamment pour les sacrés stigmates dont l'avait empreinte le Sauveur, et qu'elle cachait de tout son possible, de peur d'en être estimée et honorée.

Elle eut, cette humble fille, ce qu'elle souhaitait, le mépris des hommes, la haine des démons, les persécutions et les railleries. On la calomnia bassement ; on la traita d'hypocrite et de sorcière ; on la voulut faire passer pour folle, et on alla jusqu'à la confier aux médecins pour guérir sa tête dérangée. Ces tracasseries lui remplirent l'âme de perplexités et d'inquiétudes ; elle tomba en proie aux scrupules, et fut tentée un moment de se livrer à un fatal désespoir. Les démons, animés contre elle d'une étrange furie, la maltraitèrent plus d'une fois, l'accablant de coups pendant la nuit, et la laissant presque sans vie. Ils essayèrent d'enflammer son âme des feux impurs de la concupiscence charnelle, lui disant, par moquerie, qu'elle pouvait bien tant se gêner et se vaincre, puisqu'elle était destinée aux flammes de l'enfer. « Allez, maudits », leur dit-elle ; « oui, mes péchés méritent l'enfer, mais je me confie aux mérites de mon Sauveur ; il aura pitié de mon âme ».

Enfin la paix lui revint : la prière, la confession, la confiance en Dieu, avaient triomphé de tout ; rien ne put ébranler cette âme uniquement appuyée sur son amour pour le Seigneur. Après avoir ainsi triomphé du monde, des démons et d'elle-même ; après avoir soutenu tant de combats d'où elle sortit toujours victorieuse ; arrivée à la cinquante-sixième année de sa vie, Ozanne sentit qu'elle allait mourir. Elle se recueillit en son Dieu, recommanda son âme à l'Epoux sacré qu'elle avait aimé de toutes les affections de son cœur, puis elle s'endormit du sommeil paisible de la mort des justes, le 18 juin 1505. Son corps fut inhumé en grande pompe dans l'église des Dominicains, où Dieu l'honora de nombreux miracles. Léon X a permis son office pour le diocèse de Mantoue.

La vie d'une Sainte pour chaque jour de l'année, par l'abbé Chapia.

SAINT CYRIAQUE ET SAINTE PAULE,

MARTYRS A MALAGA EN ESPAGNE (300).

Pendant les dix années que la sanglante persécution de Dioclétien et de Maximien exerça se fureurs et sa rage contre tous les membres du Christ, il y eut une si grande multitude de fidèles qui triomphèrent en mourant pour la foi, que, dans un seul mois, dix-sept mille obtinrent la palme du martyre. Alors l'Espagne compta une foule de vaillants soldats du Christ : la Bétique brilla

par l'éclatante confession de ses Saints; les prisons et les bagnes furent remplis par des légions de Martyrs, les tribunaux retentirent de la gloire du Seigneur, les idoles furent rejetées avec dédain, des hommes dignes de Dieu et prodigues de leur vie, lui consacrèrent leur sang, qu'ils répandirent pour la gloire de son nom.

Les plus illustres athlètes dans cette persécution furent Cyriaque et la vierge Paule. Amenés au tribunal du juge païen, à Malaga, ils rendirent compte de leur foi et souffrirent pour la défendre d'innombrables tortures et de cruels supplices. Rien ne pouvant leur faire renier Jésus-Christ, le juge impie ordonna qu'ils fussent lapidés. Aussitôt les saints Martyrs courent pleins de joie au combat, et reçoivent avec intrépidité une grêle de pierres qui broyent leur corps, et sous lesquelles ils tombent ensevelis. Les pierres se choquaient encore sur leurs membres brisés, quand ils rendirent leurs âmes à Dieu, environ l'an du salut 300, le 18 juin. La noble cité de Malaga fut empourprée de leur sang vénérable. Plus tard, cette ville, après avoir été six cent soixante-dix ans au pouvoir des perfides mahométans, rentra sous la domination des chrétiens, le 19 août de l'an du Seigneur 1487, sous le règne des princes catholiques Ferdinand et Isabelle, qui, le même jour, prenant possession de la très-noble cité, y entrèrent en triomphe. Les deux souverains, après avoir purifié la ville des souillures musulmanes, rendirent à Dieu de joyeuses actions de grâces et informèrent de leur victoire Innocent VIII, qui occupait alors le Siége Apostolique. Dans la joie que lui causa ce triomphe et le rétablissement de la foi dans un lieu qu'elle avait autrefois possédé, le Pontife romain adressa à Leurs Majestés catholiques un rescrit où il disait que la ville de Malaga a été consacrée par le martyre de saint Cyriaque et de sainte Paule, lapidés autrefois comme Etienne, le premier martyr. C'est pourquoi les habitants de Malaga se sont mis sous la tutelle et le patronage des deux Saints, et ont bâti une église sous leur invocation. A leur fête, qui est très-renommée, le clergé et le sénat en corps se rendent solennellement dans cette basilique; et tous les ans, en présence du Seigneur, ils célèbrent par des réjouissances extraordinaires la mémoire de la mort très-précieuse de ces saints Martyrs.

Légendes du Bréviaire romain.

SAINT AMAND, ÉVÊQUE DE BORDEAUX (vers 431).

Les lettres de saint Jérôme et de saint Paulin de Nole sont tout un long panégyrique de saint Amand de Bordeaux. On ne connaît aucun détail ni sur sa naissance ni sur sa famille; on croit ordinairement qu'il est né après le milieu du IVe siècle, dans la ville même de Bordeaux ou dans le diocèse.

Dès son enfance, il fut élevé dans l'étude des Lettres sacrées, où il puisa une doctrine toute sainte. Jamais il ne fut souillé par le commerce du monde ni par les péchés de la chair. Cette pureté de vie le rendit si agréable à Dieu, que saint Paulin de Nole le charge de dire au Seigneur, en sa faveur, comme autrefois Moïse pour le peuple d'Israël : « Ou pardonnez-lui, ou effacez-moi de votre livre ».

Il fut un des principaux instruments dont Dieu se servit pour opérer la conversion du même saint Paulin, et la manière dont celui-ci en parle fait juger que ce fut saint Amand qui le catéchisa et le présenta sur les fonts sacrés du Baptême. Après que saint Paulin eut renoncé au monde et quitté les Gaules, saint Amand et lui lièrent ensemble un commerce réglé de lettres, se servant pour cet office de charité d'un nommé Cardumas, que saint Amand avait porté à s'adonner à la piété.

Saint Delphin étant mort, le prêtre Amand, qu'il avait chargé, de son vivant, du ministère de la parole, fut élu, à sa place, évêque de Bordeaux.

Une parole de saint Paulin montrera combien ce siècle était fertile en grands et saints évêques, et en particulier quel était le mérite d'Amand. « Si vous voulez voir », dit-il, « des évêques dignes de Dieu, des défenseurs zélés de la foi et de la religion, regardez Exupère de Toulouse, Simplice, de Vienne, Amand de Bordeaux, Diogénien d'Alby, Dyname d'Angoulême, Vénérand de Clermont, Alythius de Cahors, Pacat de Périgueux ».

Lorsque l'âge et les fatigues l'eurent mis dans l'impuissance de prendre pour son troupeau les mêmes soins qu'auparavant, il fut si chagrin de voir que les mœurs et la religion de ses diocésains en souffraient, qu'il se mit à prier Dieu d'envoyer un évêque dont la vigueur et l'application pussent remédier au mal qu'il ne pouvait guérir pour sa part. Dieu envoya saint Séverin. Amand,

instruit de son arrivée, s'avança à sa rencontre, l'introduisit dans la ville et l'intronisa à sa place sur le siége épiscopal. Amand, heureux de voir ses vœux exaucés et les mœurs s'améliorer, resta avec saint Séverin, auquel il survécut de quelques années.

Le martyrologe romain marque au 18 juin la fête de saint Amand, dont les reliques furent déposées dans l'église de Saint-Seurin de Bordeaux. On ignore l'année de sa mort; mais, comme il était à peu près du même âge que saint Paulin de Nole, on peut aussi placer sa mort à peu près vers le même temps que celle de cet illustre évêque, c'est-à-dire vers 431.

Il ne paraît aujourd'hui nulle part aucun des écrits de saint Amand, sinon le précis d'une de ses lettres que saint Jérôme nous a conservée. Il serait cependant à souhaiter, remarquent les continuateurs de Bollandus, que si ses autres lettres se trouvaient cachées dans quelque bibliothèque, on en enrichit le public. On juge, par l'éloge que saint Paulin fait des lettres de saint Amand dans les siennes, qu'elles seraient tout à fait propres à éclairer les âmes qui font profession de la piété chrétienne. Saint Paulin les regardait comme telles, lorsqu'il disait qu'elles faisaient la joie de son cœur, qu'elles lui étaient plus douces que le miel, et qu'elles formaient la consolation et la nourriture la plus délicieuse de l'âme.

C'est à saint Amand, suivant une opinion assez accréditée, mais qui rencontre pourtant des contradicteurs, entre autres Dom Rivet, qu'on est redevable de la conservation des écrits de saint Paulin. Celui-ci faisait aussi peu de cas de ses écrits que de ses richesses et de lui-même; il les laissait se perdre, malgré l'estime qu'en faisaient saint Augustin et saint Jérôme; et cette grande perte se serait consommée si saint Amand n'y avait mis obstacle. « C'est par le titre que vous avez mis à ces lettres », dit-il à saint Amand, « que j'ai appris qu'elles étaient les miennes. C'est pourquoi j'ai reçu une preuve rare de votre amitié pour moi, puisque j'ai acquis la certitude que vous me connaissiez mieux que je ne me connais moi-même. Je me réjouis d'avoir reçu les hymnes que je désirais, etc. » — « Cette lettre d'où ce passage est tiré », dit Baronius, « existe manuscrite dans les archives du Nord; je regarde comme un grand présent la copie que m'en a envoyée Athonius Agelluis, clerc régulier, homme très-savant ».

Propre de Bordeaux. Baronius, Godescard, Dom Rivet.

SAINT FORTUNAT OU FORTUNÉ, ÉVÊQUE,

SURNOMMÉ LE PHILOSOPHE DES LOMBARDS (569).

On est fort partagé sur les circonstances de l'histoire de ce prélat. La similitude des noms l'a fait confondre par plusieurs avec le célèbre Venance Fortunat, évêque de Poitiers, d'origine italienne comme lui, et son contemporain; mais l'histoire détaillée de la vie de l'un et de l'autre permet de les distinguer.

Celui qui fait le sujet de cette notice naquit à Verceil, ville forte de la Haute-Italie. Dès sa première jeunesse, il fut instruit dans les lettres et s'y rendit si habile, qu'il acquit dans la suite le titre de *Philosophe des Lombards :* peut-être fut-il évêque chez ces peuples. Il est du moins constaté qu'il fut élevé à l'épiscopat, quoiqu'on ignore le siége qu'il ait pu remplir.

Certaines raisons qui nous sont inconnues, mais qui devaient être graves, l'obligèrent à quitter son église et à se retirer en France. Il y fut particulièrement connu de saint Germain, évêque de Paris, avec qui il lia une étroite et sainte amitié, et qui l'engagea à écrire une Vie de saint Marcel, l'un de ses prédécesseurs. On ne sait rien de l'époque où il quitta l'Italie, ni du temps qu'il passa en France. Toujours est-il qu'il se retira près de Celles, village appelé aujourd'hui La Grande-Paroisse (Seine-et-Marne), au diocèse de Meaux. Ayant appris que saint Germain était tombé malade, il se mit en chemin pour lui rendre visite; mais il fut lui-même arrêté sur sa route par une maladie qui le fit passer de la terre au ciel avant saint Germain, son ami. L'on croit que sa mort arriva en 569.

Ce fut à Celles même qu'il mourut; sa fête y est marquée comme d'un saint évêque, confesseur, au 5 mai et au 18 juin. Quatre martyrologes manuscrits de l'Eglise de Paris font mention de ce Saint, et le lieu où il fut inhumé porte encore aujourd'hui son nom. Ses reliques s'y gardent avec beaucoup de respect, et son culte a passé successivement à plusieurs endroits circonvoisins. On voit plusieurs églises dédiées en son honneur. Une partie de son chef se conserve religieusement, de nos jours, à Vernot (Côte-d'Or), dans une église qui porte son nom.

On attribue à notre Saint la Vie de saint Marcel, évêque de Paris, et celle de saint Hilaire, évêque de Poitiers. Il n'est pas constaté, cependant, que ces écrits soient sortis de sa plume, et ils pourraient bien avoir pour auteur saint Fortunat de Poitiers, comme l'ont soutenu, non sans raisons, plusieurs critiques.

Propre de Meaux; — **Cf.** Dom Rivet, *Hist. littéraire de la France.*

SAINTE ÉLISABETH, VIERGE,

ABBESSE DE SCHŒNAUG AU DIOCÈSE DE TRÈVES (1165).

Sainte Hildegarde, dont l'Eglise célèbre la fête le 17 septembre, était liée d'amitié avec une autre Sainte d'Allemagne qui la visitait quelquefois et qui avait fait des révélations semblables. C'est sainte Elisabeth, abbesse de Schœnaug, c'est-à-dire Belle-Vue, dans le diocèse de Trèves, à seize milles du monastère de sainte Hildegarde. En l'année 1152, étant âgée de vingt-trois ans, Elisabeth commença à avoir des extases et des visions, ce qui lui arrivait ordinairement les dimanches et les fêtes, aux heures de l'office divin. Comme plusieurs personnes désiraient savoir ce que Dieu lui révélait, elle le découvrit, par ordre de l'abbé Hildelin, à un frère qu'elle avait, nommé Ecbert, chanoine de l'église de Bonn; mais elle eut bien de la peine à s'y résoudre, craignant que les uns ne la prissent pour une sainte, les autres pour une hypocrite qui voulût en imposer, ou pour une folle. Enfin, de peur de résister à la volonté de Dieu, elle racontait à son frère ce qu'elle voyait et entendait de jour en jour, et il l'écrivit dans un style simple, où il ne paraît rien ajouter du sien.

Il en composa quatre livres, dont le troisième, intitulé les *Voies du Seigneur*, contient plusieurs exhortations utiles pour les différents états des chrétiens : la vie contemplative, la vie active, le mariage, la continence parfaite. Elisabeth y fait de terribles reproches aux prélats de son temps, qui vivaient la plupart dans le faste et la pompe séculière, dans les richesses et les délices, oubliant leurs devoirs essentiels et ne songeant plus qu'ils étaient les successeurs de Jésus-Christ et des Apôtres; mais dans le quatrième livre de ce recueil, il se trouve, sur l'histoire de sainte Ursule, des erreurs historiques qui viennent on ne sait d'où : si c'est de la Sainte, qui n'aurait point démêlé ses opinions particulières des révélations surnaturelles; si c'est de son frère, qui les aurait ajoutées au récit de sa sœur, ou bien d'une main étrangère, qui les aurait insérées après coup. Mais, de quelque part que viennent ces erreurs ou ces difficultés, toujours est-il qu'elles nuisent beaucoup à l'autorité de tout le recueil. En général, ces révélations particulières n'ayant pas été examinées ni approuvées d'une manière spéciale par l'Eglise, on ne peut guère s'en servir pour établir soit des dogmes théologiques, soit des faits d'histoire.

On a de plus de sainte Elisabeth quinze lettres, dont la plus considérable est adressée à sainte Hildegarde. Elle l'écrivit vers l'an 1160, étant déjà supérieure des religieuses de Schœnaug. Elle s'y plaint des mauvais discours que tiennent d'elle les religieux mêmes, et de quelques fausses lettres qu'on faisait courir sous son nom; elle assure qu'elle n'a découvert les grâces que Dieu lui a faites que par l'ordre exprès d'un Ange, plusieurs fois réitéré. Après avoir reçu de ces grâces surnaturelles pendant treize ans, elle mourut le dix-huitième jour de juin 1165, dans sa trente-sixième année. Quoiqu'elle n'ait pas été formellement canonisée, son nom a été inséré dans le martyrologe romain l'an 1584, et, depuis ce temps, elle est honorée comme sainte au monastère d'hommes de Schœnaug, car celui de filles a été ruiné par les Suédois.

On la représente foulant aux pieds un dragon, ce qui peut signifier ou les triomphes qu'elle remporta par une longue patience dans des maladies cruelles, ou les écrits par lesquels cette Sainte s'opposa aux Manichéens du moyen âge en défendant l'Eucharistie.

Acta Sanctorum. **Traduction de l'abbé Rohrbacher.**

XIXe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Florence, sainte JULIENNE FALCONIERI, vierge, institutrice des Sœurs de l'Ordre des Servites, qui a été mise au nombre des vierges saintes, par le pape Clément XII. 1340. — A Milan, la fête des saints martyrs GERVAIS et PROTAIS, frères ; le juge Astase fit battre le premier avec des cordes plombées, jusqu'à ce qu'il rendit le dernier soupir ; pour le second, il le fit bâtonner cruellement, puis décapiter. Saint Ambroise, par révélation divine, trouva leurs corps encore teints de sang et aussi entiers que s'ils eussent été martyrisés le même jour. Dans la translation de leurs corps, un aveugle recouvra la vue en touchant leur cercueil, et plusieurs possédés furent délivrés. Ier s. — A Ravenne, saint Ursicin [1], martyr, qui, demeurant inébranlable après beaucoup de tourments endurés sous le juge Paulin, pour la confession du nom du Seigneur, eut la tête tranchée, et accomplit ainsi son martyre. Vers l'an 67. — A Sozopolis, saint Zozime, martyr, qui, dans la persécution de Trajan, après beaucoup d'horribles tortures endurées sous le juge Domitien, eut la tête tranchée et s'en alla ainsi victorieux au ciel. Vers 110. — A Arezzo, en Toscane, les saints martyrs Gaudence, évêque, et Culmace, diacre, massacrés par la fureur des Gentils du temps de Valentinien. Vers 365. — Le même jour, saint Boniface ou Brunon, martyr, disciple de saint Romuald, qui fut envoyé par le Pape pour prêcher l'Evangile en Russie, où, après avoir passé par le feu sans en recevoir de mal, il baptisa le roi et son peuple, et, ayant été tué par le frère du roi, furieux de ce succès, remporta la couronne du martyre qu'il avait toujours souhaitée [2]. Vers 1009. — A Ravenne, saint Romuald, anachorète, père des moines Camaldules, qui rétablit et propagea merveilleusement la discipline érémitique en Italie, où elle était fort relâchée. Il est encore mentionné le 7 février [3]. 1027.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Soissons, les saints martyrs Gervais et Protais, nommés au martyrologe romain de ce jour. — Au Mans, saint INNOCENT, évêque, successeur de saint Principe, qui, durant son pontificat qui fut de près de quarante-six ans, ordonna trois cent dix-huit prêtres et fonda l'église

1. Venance Fortunat, parlant des saints de Ravenne dans la vie de saint Martin, livre IV, écrit ces vers :

Inde Ravennatum placitam pete dulcius urbem :
Pulpita sanctorum per religiosa recurres :
Martyris egregii tumulum Vitalis adora,
Mitis et Ursicini, Pauli sub sorte beati,
Rursus Apollinaris pretiosi limina lambe,
Fusus humi supplex, et templa per omnia curre.

« Gagne ensuite l'aimable ville de Ravenne ; va visiter les lieux consacrés aux Saints ; adore le tombeau de Vital, l'illustre martyr, celui du doux Ursicin, du bienheureux Paul ; va baiser le seuil du grand Apollinaire, prosterne-toi la face contre terre, parcours tous les temples ».

Saint Pierre Damien a écrit à la louange d'Ursicin une très-belle hymne où il dit, en faisant adroitement allusion à sa profession de médecin :

Sis animarum medicus,
Affer opem languentibus,
Haustu cœlestis gratiæ
Ægræ curentur animæ.

« Sois le médecin des âmes ; rends la vie aux membres languissants des malades ; présente-leur pour les guérir la coupe fortifiante de la grâce céleste ».

2. Voir au 15 octobre, où il est mentionné par le martyrologe romain sous le nom de Brunon.

3. Nous avons donné sa vie sous ce jour, tome II, p. 361.

dite le Saint-Sépulcre, au-delà de la Sarthe. 543. — A Bar-sur-Aube, sainte Germaine, martyre [1]. vᵉ s. — Au Forêt, près de Bruxelles, sainte Alène, vierge et martyre, déjà nommée le 16 et le 17 de ce mois. 640. — A Nevers, saint DIEUDONNÉ ou DIÉ, évêque de ce siége, qui se retira dans les déserts des Vosges, pour y vivre inconnu au monde et dans la méditation des vérités éternelles; mais, ayant été reconnu à cause de ses miracles, il rassembla beaucoup de disciples et bâtit plusieurs monastères où, mourant plein de jours et de mérites, il laissa une heureuse semence de sainteté. 679. — A Werthin ou Werden, au diocèse de Cologne, le bienheureux HILDEGRIN, évêque de Châlons-sur-Marne, qui annonça la foi aux habitants de Selingestadt et d'Halberstadt, dont il est regardé comme le premier évêque. 827. — En l'abbaye d'Anschin, aux Pays-Bas, le bienheureux ODON, natif d'Orléans, premier abbé de Saint-Martin de Tournay, puis évêque de Cambrai, célèbre par ses écrits et sa patience. 1113. — A Mâcon, la mémoire de Louis Agut, prêtre, natif de cette ville et fondateur de la Congrégation des Sœurs du très-saint Sacrement. 1778.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Camaldules. — Saint Romuald et saint Boniface.

Martyrologe des Franciscains. — A Pésaro, dans la Marche d'Ancône, la bienheureuse Micheline, veuve, du Tiers Ordre de Saint-François, qui, issue d'une famille noble, se recommanda par son assiduité aux œuvres de la pénitence et brilla par des miracles pendant sa vie et après sa mort [2]. 1356.

Martyrologe des Augustins. — Saint Jean de Saint-Facond.

Martyrologe des Servites. — A Florence, sainte Julienne Falconieri, vierge, institutrice des religieuses de l'Ordre des Servites : sur le point de mourir, elle ne pouvait avaler la sainte Eucharistie à cause de la faiblesse de son corps, suite de ses longues macérations ; mais l'hostie, étant approchée de sa poitrine, disparut subitement, laissant son empreinte indélébile du côté du cœur, à l'instant même où la Sainte passait dans les bras de l'Epoux céleste.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Arara, en Arménie, l'apôtre saint JUDE, surnommé BARSABÉ, un des soixante-douze disciples, martyrisé dans cette ville. Iᵉʳ s. — A Rome, les saints Honorius, Evode, Pierre, martyrs ; ailleurs, un autre saint martyr du nom de Marcel ; mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme et ensevelis dans le cimetière de Saint-Hippolyte. — A Arezzo, en Toscane, saint André et ses cinquante-trois compagnons du martyre, tous membres de sa famille. Ils souffrirent avec l'évêque Gaudence et le diacre Culmace, mentionnés au martyrologe romain de ce jour. André fut baptisé par le bienheureux Gélase, et décapité en haine de la religion de Jésus-Christ, ainsi que ses compagnons, par les ordres du juge Marcellien. Vers 365. — Près de Saint-Hippolyte, en Autriche, la mémoire de deux saints confesseurs dont les noms nous sont inconnus, et dont on découvrit les corps, en 1209, sous les ruines de l'ancien monastère de Saint-Hippolyte, vulgairement Saint-Polten, que l'évêque de Passau, saint Altmann, faisait restaurer. L'invention de ces précieuses reliques fut marquée par de nombreux miracles, d'où le culte dont on les honore en ce pays. — En Egypte, saint Zénon, anachorète. IVᵉ s. — En Abyssinie, saint Pierre, prieur du monastère d'Eygag et docteur, mentionné par les hagiologies d'Ethiopie. — En Istrie, en Autriche, saint Nazaire, évêque de Justinopolis ou Capo-d'Istria, près du golfe de Venise. — En Bavière, saint Rathon ou Rasson, comte d'Andeck. Vers l'an 953. — A Ferrare, en Italie, saint Bonmercato ou Bonmarché, clerc et martyr. S'étant laissé trancher la tête à la place d'un homicide qu'il ne voulait pas dénoncer, il fut proclamé innocent par la voix d'un mort ressuscité au même instant. 1378. — En Orient, saint Bessarion, solitaire de Scété [3]. Fin du IVᵉ s. — A Milan, saint Dace ou Datius, évêque et confesseur, qui céda à saint Innocent, évêque du Mans, fêté en ce jour, des reliques des saints Gervais et Protais [4]. 552.

1. Des reliques de sainte Germaine existent à Saint-Pierre et à Saint-Maclou de Bar-sur-Aube, où elles ont été reconnues : les premières le 11 janvier 1834, et les secondes le 26 juin de la même année.

2. La bienheureuse Micheline, née à Pésaro, dans le duché d'Urbin, fut dès l'âge de douze ans mariée à un seigneur de la maison de Malatesta, une des plus anciennes de l'Italie. Elle n'avait que vingt ans lorsqu'elle perdit son époux et, peu de temps après, son fils unique. Cette double perte, qui la toucha sensiblement, la détacha entièrement du monde et la détermina à entrer dans le Tiers Ordre de Saint-François. Sa piété parut bientôt une folie à ses parents qui la firent charger de chaînes et enfermer dans une tour. Ayant recouvré sa liberté, elle en profita pour se livrer à la pratique des œuvres de miséricorde et pour faire un pèlerinage en Terre-Sainte. Elle mourut dans sa patrie, âgée de cinquante-six ans, le 19 juin 1356. Le Saint-Siége approuva son culte en 1737.

On représente sainte Micheline servant les malades. Outre que visitant les hôpitaux, elle s'y mettait volontiers au service des infirmes, on raconte qu'elle guérit une lépreuse en l'embrassant et que son voile fit cesser sur-le-champ un violent mal de tête.

3. Nous avons donné sa notice sous le 20 février, t. II, p. 606.

4. Il est nommé au 14 janvier par le martyrologe romain. Voir ce jour.

SAINTS VITAL, VALÉRIE, GERVAIS ET PROTAIS,

PREMIERS MARTYRS DE MILAN

Ier siècle. — Pape : Saint Pierre. — Empereur : Néron.

Sanctorum corpora et præcipue beatorum martyrum reliquiæ, ac si Christi membra sincerissime honoranda.

Les corps des Saints et surtout les restes des bienheureux Martyrs, doivent être honorés respectueusement, comme s'ils étaient les membres de Jésus-Christ.

S. Aug., *De vera relig.*, cap. LXV.

Lorsque saint Ambroise, comme nous le raconterons tout à l'heure avec détails, commença, sur la foi d'une vision, les fouilles qui aboutirent à l'invention des corps de nos saints Martyrs, il trouva sous leur chevet un écrit qui fournit la relation de leurs actes la plus simple, mais aussi la plus touchante que nous connaissions. Il était conçu en ces termes :

« Moi, Philippe, serviteur du Christ, j'ai, assisté de mon fils, enlevé et enseveli dans ma maison les corps de ces deux Saints. Leur mère se nommait Valérie et leur père Vital. C'étaient deux jumeaux, dont l'un s'appelait Protais et l'autre Gervais.

« Vital, leur père, était un personnage consulaire qui avait servi avec distinction dans les armées. Il était venu à Ravenne avec le juge Paulin, qu'il assistait dans ses fonctions. Un jour, il vit devant le tribunal un chrétien nommé Ursicin, médecin de profession et ligurien d'origine, qui, après avoir subi d'affreux tourments, venait d'être condamné à avoir la tête tranchée. Le lieu d'exécution pour les chrétiens se nommait *à la Palme (ad Palmam)*, parce qu'il était planté de vieux palmiers. Lors donc que le condamné fut arrivé à la Palme, il eut peur et allait prendre honteusement la fuite, quand Vital lui cria : « Arrête, Ursicin, arrête ! toi qui guérissais les autres, tu voudrais enfoncer dans ton âme le trait de l'éternelle mort ? Arrivé par mille supplices jusqu'à la Palme, ne vas pas perdre la couronne que le Seigneur t'a préparée ». Ursicin, entendant ces paroles, se mit à genoux et demanda au bourreau de le frapper ; ainsi il réparait par le repentir un moment de frayeur et mourait martyr du Christ. Aussitôt Vital lui-même enleva son corps, l'ensevelit à Ravenne, avec tous les honneurs dus à son martyre, et ne voulut plus reprendre ses fonctions auprès du juge. C'est pourquoi Paulin le fit arrêter, moins à cause de ce refus que parce qu'il s'était déclaré chrétien, en empêchant Ursicin de sacrifier, lui rendant ainsi la couronne du martyre, et à Dieu une perle précieuse que le démon allait lui enlever.

« Paulin fit étendre Vital sur le chevalet, espérant, par les supplices, l'amener à sacrifier aux idoles. Mais le Martyr lui dit : « C'est une grande folie à toi de croire que je me jetterai dans l'erreur de tes mensonges, après en avoir arraché les autres ». Paulin dit aux gardes : « Conduisez-le à la Palme, et là, s'il refuse de sacrifier, vous ne lui trancherez pas la tête ; mais, creusant une fosse profonde jusqu'à ce que vous trouviez l'eau, vous l'y

étendrez tout de son long sur le dos et vous l'écraserez sous une masse de pierres et de sable ». L'ordre fut exécuté ; et tel fut le supplice par lequel Dieu donna à Vital la consécration du martyre. Mais le prêtre d'Apollon, qui avait donné ce conseil à Paulin, fut saisi par le démon, et pendant sept jours, au lieu même où saint Vital avait été enseveli vivant, le nouvel énergumène ne cessa de crier : « Tu me brûles, Vital, saint Martyr du Christ, tu me déchires dans d'affreux supplices ! » Au bout des sept jours, il fut entraîné par le démon. Le corps du glorieux Martyr fut enseveli près des murs de Ravenne, où il est honoré par les fidèles.

« Valérie, son épouse, revint à Milan. En approchant de la ville, elle rencontra des idolâtres qui sacrifiaient à Sylvain. Ils la firent descendre de son char et l'invitèrent à prendre part à leurs festins. Valérie répondit : « Je suis chrétienne, et il ne m'est pas permis de manger des victimes offertes à votre Sylvain ». L'entendant parler ainsi, ces hommes sauvages la frappèrent si cruellement que ses serviteurs la reconduisirent avec peine et mourante jusqu'à Milan, où, trois jours après, son âme s'envola vers le Christ. Gervais et Protais recueillirent, sans testament, la succession de leur père et de leur mère. Ils s'empressèrent de vendre leur propre maison, les biens et les modestes habitations de leurs parents, et en distribuèrent le prix aux pauvres et à la petite famille de leurs esclaves qu'ils affranchirent. Pour eux, ils s'enfermèrent dans une petite chambre, où ils s'exercèrent, pendant dix ans, à la prière, à la lecture et aux jeûnes. La dixième année, qui était la onzième depuis leur conversion, ils parvinrent à la palme du martyre de la manière que nous allons raconter.

« Le général romain Astasius partait contre les Marcomans qui venaient de déclarer la guerre à l'empire, quand les adorateurs des dieux, avec leurs prêtres, vinrent au-devant de lui et lui dirent : « Si tu veux revenir de la guerre, à la cour de nos princes, dans l'éclat d'un joyeux triomphe, contrains Gervais et Protais à sacrifier ; car nos dieux sont tellement irrités de se voir méprisés par ces deux misérables, qu'ils refusent de nous rendre leurs oracles ». Astasius, sur cette dénonciation, les fit arrêter et conduire devant son tribunal : « Je vous exhorte », leur dit-il, « à cesser vos injures contre nos divinités et à leur sacrifier au contraire avec un zèle religieux, afin que mon expédition soit heureuse ». Gervais répondit : « Il est vrai, c'est du ciel que vient la victoire ; mais c'est au Dieu tout-puissant qu'il la faut demander, et non à de vaines images qui ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas, un nez et ne sentent pas, une bouche et ne parlent pas, des mains et ne touchent pas, des pieds et ne marchent pas, et qui n'ont point en elles le souffle de la vie ». Astasius, irrité de cette réponse, le condamna à être frappé à coups de fouets garnis de plomb, jusqu'à ce qu'il expirât.

« On l'emmena aussitôt, et Protais fut à son tour présenté au tribunal d'Astasius, qui lui dit : « Malheureux ! songe à vivre, et ne cours pas, comme ton frère, à une mort violente ». Protais répondit : « Qui donc ici est malheureux ? Est-ce moi, qui ne te crains pas ? ou bien toi, qui ne dissimules pas les frayeurs que je t'inspire ? » Astasius dit : « Moi, craindre un misérable comme toi ! » Le bienheureux Protais répondit : « Oui, toi ; car tu crains de recevoir de moi quelque dommage, si je ne sacrifie à tes dieux ; et si tu ne le craignais, tu n'essaierais point de me forcer à sacrifier. Moi, au contraire, je ne te crains pas et je méprise tes menaces ; toutes tes idoles sont pour moi comme de dégoûtantes ordures ; je n'adore que le seul Dieu qui règne au ciel ». Astasius, pour punir cette hardiesse, le fit frapper à

coups de bâton ; puis, le faisant relever, il lui dit : « Eh bien ! misérable, pourquoi te montres-tu si fier et si rebelle ? Veux-tu périr comme a péri ton frère ? » Protais répondit : « Astasius, je n'ai contre toi ni emportement ni colère, et je ne me permets pas même de te condamner ; car les yeux de ton cœur sont fermés à la lumière ; l'incrédulité pèse sur ton âme et ne te permet pas de voir les choses de Dieu. Jésus-Christ, mon maître, n'a pas maudit ceux qui le crucifiaient; au contraire, il a demandé grâce pour eux, en disant qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. C'est pourquoi, moi aussi, j'ai compassion de ta misère, parce que tu ne sais pas ce que tu fais. Achève donc ce que tu as commencé, afin que la douce bénignité de notre Sauveur daigne m'accueillir aujourd'hui avec mon frère ». Astasius lui fit trancher la tête.

« Après son supplice, moi, Philippe, serviteur du Christ, avec mon fils, j'ai enlevé secrètement, pendant la nuit, les saints corps ; et dans ma maison, sous les yeux de Dieu seul, je les ai déposés dans ce tombeau de marbre, plein de confiance que, par la prière des bienheureux Martyrs, j'obtiendrai miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. *Amen* ».

Dans les gravures qui représentent saint Gervais et saint Protais, un arbre ordinairement les sépare. On pourrait s'imaginer au premier abord que cela indique la stérilité de l'Eglise milanaise, qui ne retrouva sa gloire qu'après le martyre de ces deux Saints ; mais cette représentation doit avoir un fondement historique. On prétend que cela aurait pris naissance à Paris, où le fief de Monceau-Saint-Gervais et la place du parvis de l'église étaient caractérisés par l'orme seigneurial sous lequel se tenaient les assises du bailli. Des monuments nous les montrent quelquefois en dalmatiques, non qu'ils aient été ordonnés diacres, mais parce que, comme prédicateurs de l'Evangile et confesseurs de la foi, ils remplissaient réellement les fonctions diaconales. On voit parfois à la main de saint Gervais un marteau, manière assez bizarre de symboliser les plombeaux ou cordes plombées, qui furent l'instrument de son supplice.

Saint Gervais et saint Protais sont les patrons d'une infinité de paroisses de France et de l'étranger, entre autres Milan, Citta della Pieve, Lectoure, Le Mans, Nevers, Paris, Soissons, Gisors, Mâcon, Vitry-sur-Seine, etc.

CULTE ET RELIQUES.

Dans le IVe siècle, on avait perdu tout souvenir de la sépulture des saints Gervais et Protais. Mais, en 386, Dieu leur permit d'en révéler l'endroit à saint Ambroise ; il se disposait à dédier la nouvelle église de Milan, qui depuis a été appelée de son nom la basilique Ambrosienne, et qui se nomme encore aujourd'hui Saint-Ambroise le Grand. Les fidèles désiraient qu'il la consacrât avec autant de solennité qu'il avait consacré celle des Apôtres, où il avait mis une portion de leurs reliques. Le saint évêque était prêt à satisfaire ce désir, mais il ne savait où prendre des reliques. Aussitôt il sentit en lui-même un mouvement subit et une certaine chaleur qui lui fut comme un présage de ce qui lui devait arriver. S'étant endormi l'esprit occupé de cette pensée, il apprit le lieu où reposaient les corps de ces saints Martyrs, par une révélation que saint Augustin qualifie de vision en un endroit, et de songe en un autre, et il sut d'eux-mêmes qu'ils étaient dans l'église des martyrs saint Nabor et saint Félix. Il communiqua la chose à son clergé : et malgré l'appréhension ou la répugnance que témoignaient quelques-uns des clercs de son église, il fit fouiller la terre au-delà des barreaux qui environnaient les sépultures de ces martyrs, en un endroit que l'on foulait même aux pieds pour en approcher. On y trouva effectivement les corps de deux hommes, qui par leur longueur faisaient juger qu'ils avaient été d'une taille extraordinairement grande. Les chairs étaient consumées, mais les os étaient séparés des corps : le fond

du tombeau était couvert de sang, et l'on y voyait toutes les marques qui pouvaient faire conjecturer que c'étaient des martyrs. Peut-être y trouva-t-on aussi leurs noms gravés sur le cercueil, ou sur une lame : au moins saint Ambroise n'a-t-il point marqué qu'il les eût appris par la révélation.

Avant de lever les os de terre et de chanter des hymnes, on amena divers possédés au tombeau pour leur imposer les mains : c'était peut-être la coutume de vérifier les reliques des martyrs par les miracles. Une femme, du nombre de ces possédés qu'on avait amenés, fut saisie par le démon avant qu'on eût commencé les exorcismes, et jetée sur la sépulture ; cela fut regardé comme un premier témoignage que Dieu voulait donner du mérite de ses serviteurs. Les os ayant été tirés du cercueil, furent mis dans des litières, et couverts de quelques ornements ; on les transporta dès le même jour (le mercredi 17 juin), dans la basilique de Fauste, qui s'appelle aujourd'hui de saint Vital et de saint Agricole : et parce qu'il était tard, on les y déposa jusqu'au lendemain. Durant toute la nuit, on fit des prières, et l'on imposa les mains sur les possédés, qui se débattaient extraordinairement ; les populations y accoururent en foule de la ville et du dehors ; ce concours prodigieux dura jour et nuit, autant que la cérémonie. Le jour d'après, on porta les saintes reliques dans la basilique Ambrosienne, avec une pompe religieuse qui fut suivie des réjouissances publiques de toute la ville. Ce fut durant la marche de la procession qu'arriva la guérison d'un aveugle connu de tout le monde dans la ville de Milan. Il se nommait Sévère et avait été boucher de profession. Mais ayant été obligé de quitter cet emploi par l'infirmité qui lui était survenue, il s'était vu réduit à vivre des charités que lui faisaient quelques personnes. Dès qu'il avait su ce qui faisait le sujet de la nouvelle fête, il s'y était fait conduire dans l'espérance d'en profiter, et ayant obtenu la permission de toucher le bord des ornements qui couvraient les reliques des martyrs, il recouvra la vue à l'heure même. Sa reconnaissance pour une si grande faveur ne se borna point à publier partout ce miracle, arrivé en présence d'une multitude incroyable, et sur un homme dont la maladie n'était ignorée de personne dans la ville. Il promit encore de servir Dieu toute sa vie dans l'église de ces Saints, c'est-à-dire dans l'église Ambrosienne, pour contribuer sans cesse à leur culte : ce qu'il exécuta ponctuellement. D'autres personnes furent guéries encore de diverses maladies par le même moyen. On jetait sur les reliques des linges, des écharpes et des vêtements auxquels elles communiquaient leur vertu pour faire aussi des miracles ; et l'on vit des malades guéris pour avoir seulement touché de ces linges. D'autres le furent par l'ombre seule des corps ou de la châsse des martyrs, comme l'assure saint Ambroise, qui témoigne que les démons mêmes déclaraient par la bouche des possédés que ces Saints étaient de véritables martyrs, et qu'ils en étaient tourmentés. Ils mêlaient aussi le nom d'Ambroise à ceux de Gervais et de Protais, quoiqu'il fût alors éloigné et occupé à toute autre chose, et ils croyaient que ce saint prélat les tourmentait aussi bien que ces martyrs. Plusieurs d'entre eux furent délivrés devant tout le monde.

Lorsque les corps saints furent arrivés dans la basilique Ambrosienne, saint Ambroise, placé entre les deux châsses, harangua le peuple sur ce sujet, et nous avons encore son discours dans la lettre qu'il en écrivit à sainte Marcelline, sa sœur. Ce saint prélat avait fait pratiquer un caveau pour sa sépulture sous l'autel de la nouvelle église ; la seule modification qu'il apporta à son dessein fut de destiner le côté droit de ce caveau aux saintes reliques et de réserver l'autre pour lui. La cérémonie de la déposition ou sépulture des deux Martyrs eut lieu le vendredi 19 juin. Les miracles recommencèrent comme la veille, surtout à l'égard des possédés, par la bouche desquels le démon confessa hautement la sainte Trinité, ajoutant que ceux qui la niaient seraient condamnés aux supplices qu'il endurait ; il disait que les martyrs Gervais et Protais augmentaient ses souffrances par la vertu nouvelle que Dieu venait de leur donner en faveur des catholiques. Ce malheureux esprit, qui n'aime que le mensonge et les ténèbres, parlait ainsi surtout par un arien, dans le corps duquel il était entré tout nouvellement. Ceux de sa secte, qui étaient alors puissants dans la ville, à cause de la protection que leur donnait l'impératrice Justine, veuve de Valentinien Ier, furent si mortifiés de cet incident, qu'au lieu d'en profiter pour leur salut, ils se saisirent de leur confrère et le noyèrent. Si ces miracles n'eurent point la force de convertir les hérétiques, ils contribuèrent au moins à faire ralentir la fureur avec laquelle l'impératrice persécutait les catholiques dans Milan. Saint Ambroise, considérant cette obstination des Ariens plus inexcusable que celle des Juifs et des démons mêmes, fit un nouveau discours à son peuple immédiatement avant de renfermer les corps des Martyrs sous l'autel : il l'envoya à sa sœur avec celui qu'il avait fait la veille, afin d'achever toute l'histoire de cette translation dont il lui faisait le récit.

Depuis cette époque, l'église de Milan a toujours célébré cette mémorable découverte par une fête solennelle qui se répandit bientôt dans les provinces voisines. Elle passa même en Afrique dès le temps, et peut-être par le moyen de saint Augustin, qui était encore à Milan quand la chose arriva, et qui fit, étant évêque, un sermon à son peuple le 19 de juin, dans une église dédiée sous le nom des deux Martyrs. En plusieurs églises de France on célèbre leur invention le 27 mars, et leur translation, conjointement avec cette découverte, le 11 décembre. On trouve encore les noms de ces saints Martyrs marqués dans divers martyrologes anciens et modernes au 20 mai, au 28 juillet et à d'autres jours qui semblent être ceux auxquels on a reçu des portions de

leurs reliques dans les lieux où l'on en célèbre la mémoire ; car il s'est fait une grande distribution de ces reliques en divers temps. On en a porté en Afrique, où l'on a bâti plus d'une église en leur nom, conformément à l'esprit du cinquième concile de Carthage, qui défend de bâtir des églises aux martyrs, a moins que l'on en ait des reliques certaines. Saint Augustin témoigne que celles de nos deux Saints y firent divers miracles, et il en rapporte un considérable arrivé dans une de ses églises à dix ou douze lieues d'Hippone. Saint Séverin de Bavière, dont nous avons rapporté la vie au 8 janvier, en reçut aussi avec beaucoup de respect. Il les fit mettre, par le ministère de quelques évêques, dans l'église de son monastère de Faviane, en Autriche. Saint Paulin, évêque, en avait eu aussi, peu de temps après la mort de saint Ambroise, et les avait mises dans une église qu'il avait fait bâtir à Fondi. On en vit depuis en beaucoup d'autres endroits de l'Italie, et plusieurs églises de France en étaient pourvues dès le VIe siècle. On trouva moyen de multiplier beaucoup ces reliques en recueillant le sang qui se trouvait au fond du tombeau, ou qui jaillit miraculeusement du corps même des martyrs, en le mêlant, disons-nous, à une espèce de pâte ou en y trempant des linges, que l'on distribua en divers endroits de l'Europe. Voilà ce qui a principalement contribué à étendre leur culte dans l'Occident, surtout en France, où ils sont devenus patrons de quatre ou cinq cathédrales et d'un nombre surprenant d'églises paroissiales : on n'en voit guère de plus célèbre que celle qui fut bâtie à Paris du temps de l'évêque saint Germain, vers l'an 560. Les Grecs, peu enclins à remplir leurs menées et leurs ménologes de Saints de l'Eglise latine, n'ont pas laissé d'établir aussi chez eux le culte de saint Gervais et de saint Protais. Ils les honorent le 14 octobre et en font même le grand office. On voit aussi que l'on en faisait mémoire le 30 du même mois à Antioche de Syrie, capitale de l'Orient : ce qui a donné lieu de croire à quelques personnes que l'on pourrait avoir porté en ce jour-là quelque relique de nos Saints dans cette ville.

M. l'abbé Conguet nous a fourni, en juin 1866, les renseignements qui suivent sur les reliques de nos saints Martyrs : « Frédéric Barberousse, vingt-deuxième empereur d'Allemagne, dans une de ses six expéditions contre l'Italie, ayant entièrement ruiné, en 1162, la ville de Milan avec ses églises et ses palais, fit enlever les reliques des temples abandonnés et les destina à diverses églises d'Allemagne. Parmi les plus célèbres se trouvaient les corps des trois mages et ceux des saints Gervais et Protais, qu'avait découverts saint Ambroise en 387. — Ces précieux ossements furent embarqués sur le Rhin. A Brisach (grand-duché de Bade), autrefois capitale du Brisgaw, on y déposa les corps de saint Gervais et de saint Protais, comme l'atteste Louis Vivès, commentateur de la cité, chap. 8, livre XXII : *corpora sancti Gervasii et Protasii translata sunt Brisacum Germaniæ a Frederico.* — Ceux des trois mages furent portés à Cologne, où leur châsse se voit encore dans la cathédrale. — Les annales de Soissons constatent que, sous l'épiscopat de Charles de Bourlon, quatre-vingt-cinquième évêque de Soissons, le Chapitre de la cathédrale de Soissons qui a pour patrons saint Gervais et saint Protais, obtint de l'abbé de Munster une portion assez notable des restes des saints Martyrs, savoir : un os occipital, un temporal, un fémur gauche et un tibia. Les procès-verbaux des magistrats de Brisach et autres pièces en attestèrent l'authenticité, que reconnut aussi l'évêque Charles de Bourlon [1]. Les reliques de saint Gervais et de saint Protais ont été obtenues, à Soissons, par l'intendant de l'Alsace, qui avait son beau-frère chanoine de la cathédrale. L'abbé de Munster se chargea lui-même de ce précieux dépôt et vint l'offrir en personne au Chapitre de Saint-Gervais. Les chanoines se chargèrent des frais de la châsse. Ils la firent faire en argent, enrichie de figures et de médaillons dorés. Cette translation se célèbre tous les ans dans tout le diocèse, le 26 juin, jour de l'octave de la fête. La cérémonie de cette translation fut des plus magnifiques. Tous les chapitres, communautés, ordres et paroisses de la ville assistèrent à cette procession, ainsi que les corps du Présidial, de l'Election, de la maréchaussée. A la tête marchait la compagnie des arquebusiers. La châsse des saints Martyrs fut portée pendant un quart de lieue, depuis Saint-Crépin le Grand jusqu'à la cathédrale, par deux chanoines accompagnés de douze diacres ayant des palmes en leurs mains. Dans le trajet on avait élevé cinq reposoirs. L'évêque de Soissons fit le panégyrique des saints Gervais et Protais. Le frère de Bossuet, évêque de Meaux, était présent à la cérémonie en qualité d'intendant de la province. — Nous avons donné ces détails comme preuve de la croyance de l'évêque en l'authenticité des reliques de saint Gervais et de saint Protais, déposées depuis plusieurs siècles à Brisach. — La cathédrale de Soissons les a conservées avec beaucoup de soins jusqu'en 1793, époque où leurs châsses ont été brisées et les saints ossements dispersés ou brûlés. Il n'en reste rien aujourd'hui à Soissons.

« Un événement inattendu s'est produit tout à coup en l'année 1864. — Un religieux de la communauté de Sainte-Croix du Mans, et supérieur d'une Institution établie aux Ternes, à Paris, le R. P. Champeau, connu avantageusement par la publication de plusieurs ouvrages estimés, annonça, par la voie des journaux, qu'on venait de découvrir à Milan, pendant son séjour dans cette ville, en janvier, le corps de saint Ambroise et ceux de saint Gervais et de saint Protais dont on avait perdu la trace depuis l'année 835, époque où Angilbert Pusterlo, archevêque de Milan, les avait enfouis profondément dans la terre pour les préserver de toute profanation. — C'est sous le

1. Voir la relation de la translation de ces reliques par Paul Moreau, 1685. — *Mercure Galant,* 13 juin 1685. — Mss du chanoine Cabaret.

grand autel de l'antique église de saint Ambroise, bâtie par ce saint, à la fin du IVe siècle, et dans un large et magnifique tombeau de porphyre égyptien, que le Chapitre de cette église pense avoir retrouvé le corps de saint Ambroise et ceux de saint Gervais et de saint Protais. — M. Fossé Darcosse ayant paru douter de la réalité de cette découverte et ayant, dans son journal l'*Argus Soissonnais,* fait part au public de son sentiment, reçut directement de Milan une réponse aux objections qu'il avait présentées. — Nous sommes porté à croire qu'on aurait pu, à une certaine époque, détacher quelques ossements des saints Martyrs et avoir laissé les autres dans leur tombeau. — Le temps éclaircira le fait que nous venons de signaler aux investigations des hagiographes ».

M. Congnet s'appuyait sur l'opinion du Père Papebrock et sur les traditions de l'Eglise de Soissons; mais il oubliait que le savant Bollandiste, après avoir en effet avancé que les corps de saint Gervais et de saint Protais avaient été transférés à Brisach, se voyant réfuté par Saxi, préfet de la bibliothèque Ambrosienne, s'était entièrement rétracté. D'ailleurs cette prétendue translation des saintes reliques d'Italie en Allemagne se trouve démentie par la découverte que M. Congnet signalait lui-même. En effet, la vérité évidente aujourd'hui est que depuis sept ou huit cents ans, on ignorait la place des tombeaux de ces trois saints patrons de Milan. On doutait qu'il fût possible de les retrouver; on savait seulement que d'anciennes chroniques, d'une autorité douteuse, racontaient à la date de l'an 1004 une sorte de translation des restes de saint Ambroise, auxquels on avait uni, dans le même tombeau de porphyre, les restes des saints Gervais et Protais. Mais où était ce tombeau de porphyre rouge? En 1864, en faisant des réparations à l'église, une crypte fut signalée, et l'on supposa que cette crypte devait contenir des choses massives sous l'autel. Mais on ne vérifia la présence d'un sarcophage de porphyre que dans le courant de la dernière quinzaine de juillet 1871.

Le tombeau fut enfin tout à fait découvert dans les premiers jours d'août 1871. Le monde religieux de Milan était fort ému de cet événement. Il fut convenu que, le 9 août, le sarcophage serait ouvert en présence de l'archevêque, du Chapitre du dôme, du clergé de Saint-Ambroise, du syndic, d'une représentation municipale, etc. C'est ce qui a été fait. Le couvercle soudé du tombeau a été enlevé, et, chose extraordinaire, on aperçut d'abord une eau calme et très-limpide, qui n'était point courante, qui n'était amenée par aucun conduit, et qu'on imagina tout d'abord être produite par un phénomène singulier de filtration.

Au fond de cette eau de cristal, on distinguait parfaitement trois corps admirablement conservés et revêtus d'habits d'or. Les corps étaient exactement dans l'attitude décrite par la tradition : *Scilicet quod S. Ambrosius est in medio sanctorum Protaxi et Gervaxi.* (A savoir que le corps de saint Ambroise est entre les saints Protais et Gervais.) La tête de chacun des trois corps regarde le côté de l'Evangile. On a remarqué que le crâne de saint Ambroise est plus petit que celui des deux autres Saints. Reste à savoir si l'eau que contenait le coffre a été préparée chimiquement, du temps d'Angilbert, pour la conservation des trois corps, ou si elle s'est infiltrée de toute autre manière. En tous cas, on a résolu de refermer et sceller le coffre, qui sera de nouveau ouvert devant les autorités civiles et religieuses, et avec le concours de chimistes qui soumettront cette eau à une analyse scientifique [2].

Qu'on nous permette, en terminant, de dire quelques mots du culte si célèbre de nos saints Martyrs dans l'église cathédrale du Mans. Nous empruntons ces intéressants détails au savant bénédictin Dom Paul Piolin.

« L'église cathédrale du Mans avait trois autels; à l'entrée de l'abside se trouvait l'autel principal; il fut consacré aux saints Gervais et Protais, et saint Innocent y plaça des reliques de ces saints Martyrs.

« Innocent ne se contenta pas des reliques des Martyrs milanais, que saint Martin avait données à saint Victorius, et que celui-ci avait déposées dans l'église cathédrale, il envoya un message à saint Datius, qui gouvernait alors, avec autant de gloire que de sainteté, l'Eglise de Milan, et il en obtint de nouvelles reliques plus considérables que les premières. Innocent écrivit une lettre de remerciement à ce prélat pour un don aussi précieux, et l'on remarque dans sa lettre le passage où il rappelle avec complaisance que ces saints Martyrs, étant originaires de Milan, avaient versé pour la gloire de Dieu un sang manceau [3].

« Déjà il avait plu à la Providence de permettre que la présence des reliques de saint Gervais et de saint Protais, dans notre cité, fût signalée par de nombreux miracles; la dévotion de nos pères envers les saints Martyrs milanais prit aussitôt un nouvel essor. De toutes parts, à cette époque, l'on bâtissait des basiliques en l'honneur de ces glorieux frères; mais, dans toute la Gaule, l'Eglise du Mans était regardée comme le principal sanctuaire, en-deçà des Alpes, consacré à ces deux Martyrs, et on accourait de loin pour les y honorer. Selon certaines expressions de diplômes accordés par des rois mérovingiens à notre Eglise, ces princes avaient adopté comme patrons de la

1. M. l'abbé Corblet.

2. Debitum exsolvisti, si enim originem longius quæsiveris, tu nobis nostros Cenomanos martyres reddere debuisti. Ce texte renferme une allusion au fait incontestable de l'occupation d'une partie du Milanais par les Cénomans, vers l'an de Rome 364.

monarchie, et comme leurs protecteurs particuliers, les patrons mêmes de notre Eglise. De là vint la munificence qu'ils signalèrent envers notre cathédrale et le siége épiscopal du Mans [1].

« La consécration de l'église cathédrale, sous le patronage de ces saints Martyrs, fut un événement dont les Manceaux aimèrent à conserver et à propager le souvenir. On connaît un onyx gravé en mémoire de cette consécration, et qui est l'un des monuments les plus curieux de l'époque mérovingienne. Cette pierre représente les deux saints Martyrs, patrons de notre Eglise, et elle les désigne par leurs noms ; ils sont figurés dans l'attitude de la protection, et le monument lui-même qu'ils prennent sous leur patronage, porte inscrit le nom de la cité de nos aïeux, CAENOM. La main divine, symbole expressif de consécration, qui se voit sur les plus anciens monuments figurés des chrétiens, plane sur le groupe tout entier.

« Un monument d'un autre genre, et qui est aussi du plus haut intérêt, sert à prouver la dévotion du peuple manceau envers les saints patrons de notre Eglise ; nous voulons parler d'un *saiga*, ou denier d'argent, qui est conservé au cabinet des médailles, à la Bibliothèque nationale. L'un des côtés de cette pièce présente deux personnages étendant leurs mains, comme pour bénir et protéger un monument qui est placé au milieu d'eux, et qui est surmonté d'une croix, avec la légende CENOMANNIS ; au revers, on voit une croix haussée sur un degré. Les savants font observer que cette monnaie est l'une des plus anciennes de la numismatique mérovingienne, et qu'elle n'a nulle part d'analogue. Nos deux monuments s'expliquent l'un par l'autre, et sont destinés à rappeler le souvenir de la consécration de notre église cathédrale, en l'honneur des saints martyrs Gervais et Protais.

« Ce fut à la dévotion des rois mérovingiens envers ces Saints, bien plus qu'à toute autre considération personnelle, que l'Eglise du Mans fut redevable du privilége de battre monnaie, droit dont elle resta en possession pendant plusieurs siècles. Aussi les noms des saints Gervais et Protais figurèrent-ils d'abord sur cette monnaie ; ensuite, lorsque la royauté mérovingienne, mieux affermie, fut devenue plus jalouse de ses droits, peut-être aussi par le désir de faire circuler cette monnaie dans un pays plus étendu, on associa le nom du roi à celui de nos saints patrons, mais il n'en avait point été ainsi au commencement ».

Nous avons composé cette Biographie avec les détails intéressants que nous ont fournis M. l'abbé Henri Congnet, doyen du Chapitre de la cathédrale de Soissons ; M. l'abbé Corblet, historiographe du diocèse d'Amiens ; et le R. P. Dom Paul Piolin, bénédictin de la Congrégation de France. — Cf. *Acta Sanctorum, ad diem* XIX *junii.*

S. DIÉ, DIDIER, DÉODAT, ADÉODAT OU DIEUDONNÉ

ÉVÊQUE DE NEVERS,

FONDATEUR DE L'ABBAYE D'EBERSMUNSTER, APOTRE DES VOSGES

679. — Pape : Agathon. — Roi des Francs : Thierry Ier.

On voit des hommes enflammés de l'amour de Dieu, renoncer à tout, fuir loin du monde, pour lequel ils n'ont que du mépris, et trouver dans une solitude entière des charmes infinis.

Saint Augustin.

Saint Dié ou Didier était d'une famille illustre de la France occidentale ; il possédait dans un degré éminent les dons de la nature et ceux de la grâce. Dès l'âge le plus tendre, il s'appliqua à mettre en pratique le double précepte de l'Evangile : l'amour de Dieu et du prochain. La vertu, pour lui, était préférable à toutes les richesses : aussi il ne négligeait rien pour la conserver dans son cœur.

1. Papebrock, *Acta Sanctorum, ad diem* XIX *junii, de sanctis Gervasio et Protasio,* § 8. *Peculiaris cultus Cenomani.*

Après la mort d'Héchérius, il fut élu évêque de Nevers, vers l'an 655 ; il remplit les fonctions de son ministère comme un pasteur qui ne cherche que la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Il assista, en 657, au concile de Sens, avec ses comprovinciaux et trente autres évêques sous la présidence d'Emmon, archevêque de cette province. Tous les prélats les plus illustres de France par leur savoir et leur sainteté se trouvaient à ce concile. Outre notre saint évêque, on comptait parmi les Pères, saint Ouen, évêque de Rouen, saint Faron de Meaux, saint Eloi de Noyon, saint Amand de Maëstricht, saint Pallade d'Auxerre, saint Lençon de Troyes.

Saint Dié ne resta que trois ans sur le siége de Nevers; l'attrait qu'il avait pour la retraite et le désir d'une plus grande perfection le portèrent à renoncer aux honneurs de l'épiscopat, pour se retirer dans la solitude; il engagea donc le clergé et les fidèles de son diocèse à lui chercher un successeur, et il quitta Nevers pour s'enfoncer dans les montagnes des Vosges, avec ses compagnons Villigod, Domnole et un autre Dieudonné. Il vint à Romont, puis à Argentelle, lieu ainsi nommé à cause de la pureté de ses eaux, et que le peuple appela du nom corrompu d'Arrentelle. En cet endroit solitaire il pensait terminer les ennuis de son voyage. Il songea donc à y construire un monastère. Déjà les murailles s'élevaient assez haut, lorsque les habitants du pays en prirent ombrage et en conçurent de la jalousie : ils se mirent à lui susciter toute espèce de persécutions, comme s'il eût dû empiéter chaque jour sur leur territoire. Saint Dié fut obligé d'abandonner cet endroit et les fondements de son monastère, et de continuer sa route vers l'orient des montagnes. Le Seigneur ne voulait point que le saint évêque fixât sa demeure sur les rives d'Arrentelle; il le destinait à éclairer par ses vertus d'autres lieux, avant de lui accorder une demeure permanente. Le serviteur de Dieu traversa donc une longue suite de gorges tortueuses, et à travers une sauvage solitude il atteignit l'Alsace.

Il y choisit un lieu retiré dans la forêt de Haguenau et se lia d'amitié avec saint Arbogaste, qui y menait depuis quelque temps la vie érémitique, et qui devint depuis évêque de Strasbourg. Forcé de quitter ce lieu par suite des contrariétés qu'il éprouva de la part des habitants voisins de cette forêt, il se retira dans l'île de Novientum [1], qui dans la suite prit le nom de Ebersheim; quelques solitaires s'y étaient réfugiés vers 661, pour y vivre en communauté. Saint Dié, à qui le voisinage donnait quelque connaissance de ces saints personnages, embrassa leur discipline, ravi d'avoir trouvé tout ensemble la sainteté de vie, l'extrême rigueur de la pénitence et l'obscurité. Il fut accueilli avec bonheur par les solitaires, et il commença de vivre au milieu d'eux de telle sorte qu'il fut en admiration à ces anges terrestres. Comme ils le voyaient toujours croître en vertu, ils le supplièrent de se mettre à leur tête. La réputation de sa sainteté attira un grand nombre de disciples qui vinrent se ranger sous sa conduite, et furent les imitateurs de sa vie retirée et pénitente. Avec l'aide de Childéric II, roi d'Austrasie, il bâtit une église en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, et l'enrichit des reliques de saint Maurice, chef de la légion thébaine. La dédicace en fut faite par notre saint évêque, en présence d'un grand concours de peuple accouru des pays voisins. Telle fut l'origine de l'abbaye d'Ebersmunster, au diocèse de Strasbourg. Ce monastère se formait sous les yeux d'Attic ou Adalric, duc d'Alsace et père de sainte Odile, à qui appartenait le fonds de

1. Cet endroit est situé sur l'Ill, à deux lieues au-dessous de Schelestadt et à sept lieues de Strasbourg.

l'île d'Ebersheim; ce noble seigneur donna à cette abbaye naissante plusieurs de ses domaines, situés dans la haute Alsace, ainsi que les dîmes d'un grand nombre de villages de la basse Alsace et du Brisgau.

Comme le gouvernement de ce monastère ne permettait pas à notre Saint de se livrer aux exercices de la contemplation, il se retira et chercha un lieu plus solitaire; ce fut dans les environs d'Angiville, au diocèse de Bâle, qu'il alla se fixer. Il y bâtit un ermitage; mais il fut bientôt obligé de le quitter, forcé par les habitants du pays qui, vivant de brigandage, craignaient que ce nouveau venu n'entreprît de changer leurs mœurs.

Enfin, après bien des traverses de ce genre, par lesquelles Dieu voulut éprouver sa patience, un riche seigneur du pays, nommé Hunnon, avec lequel il avait fait connaissance, lui offrit une de ses terres. Didier refusa cette offre, disant qu'il n'avait pas quitté son évêché pour chercher ailleurs des domaines et des richesses; que son dessein était de se retirer dans un lieu entièrement désert, afin de ne plus exciter la jalousie de personne.

Il retourna dans les montagnes des Vosges, traversa la vallée de Kaisersberg et s'arrêta quelque temps dans un endroit depuis appelé, de son nom, *Diedolshofen* ou *Diedolshausen* (Bon-Homme); de là il descendit dans une vallée qu'il nomma Val de Galilée [1], et qu'on appelle aujourd'hui val de Saint-Dié. Il y bâtit une cellule et une chapelle sous l'invocation de saint Martin. Il eut d'abord extrêmement à souffrir dans cette vallée, où il ne trouva pour nourriture que des herbes, des racines et des fruits sauvages. Il se réjouissait en Notre-Seigneur de ce qu'il le jugeait digne, avec ses compagnons, d'endurer quelque chose pour son amour, et il croyait être bien récompensé de son abstinence et des autres rigueurs de sa solitude, pouvant vivre dans l'oubli de toutes choses de la terre et dans la conversation continuelle avec son Dieu. Mais la divine bonté, qui veille perpétuellement au soulagement de ses serviteurs, inspira au seigneur Hunnon et à sa sainte épouse Hunne ou Hunna de lui envoyer les aliments qui lui étaient nécessaires. Le Saint avait baptisé leur fils et avait lié, ainsi que nous l'avons dit, une étroite amitié avec eux avant d'entrer au Val de Galilée; mais ils ne savaient pas ce qu'il était devenu depuis. Hunnon entendit donc, durant son sommeil, une voix qui lui disait : « Pourquoi laisses-tu mourir de faim dans le désert le vénérable Dieudonné, ton ami, qui a tout quitté pour mon service et s'est réduit volontairement à une pauvreté extrême ? » Hunnon répondit qu'il souhaitait de toute son âme de l'assister, mais qu'il ne savait pas le lieu de sa retraite, ni le chemin pour y aller. « Charge tes chevaux de provisions », répliqua la voix, « et laisse-les aller d'eux-mêmes, et ma providence les conduira ». Il obéit : il chargea ses chevaux de pain, de vin et d'autres nourritures, et ils allèrent d'eux-mêmes au Val de Galilée. Quelques serviteurs les suivirent et surent, par ce moyen, le lieu où résidait le saint Prélat : ce qui fit que, depuis, rien ne lui manqua, ni à ses confrères. On ajoute qu'un âne, qui leur portait des aliments, ayant été mangé par un loup, l'épouse de Hunnon commanda au loup même de faire dans la suite cet office et de servir de bête de charge : ce que ce cruel animal exécuta. D'autres personnes vinrent au secours de notre Saint. Le bruit de sa sainteté se répandit bientôt non-seulement dans les contrées voisines, mais dans les régions les plus éloignées. On vit accourir

1. Il appela cette vallée le Val de Galilée, pour signifier que cet endroit serait le dernier gîte de ses longues pérégrinations et le lieu de sa mort. Dans les processions du temps pascal, les anciens rituels, et particulièrement ceux de l'Ordre de Saint-Benoît, appellent Galilée la dernière station.

à sa cellule une foule de peuples que la bonne odeur de ses vertus y attirait de toutes parts et qui demandaient à vivre sous sa discipline.

En 669, comme le nombre augmentait toujours, notre Saint fut obligé de bâtir sur la colline un vaste monastère où il établit la Règle de saint Colomban, à laquelle fut substituée plus tard celle de saint Benoît. Il y bâtit aussi une église qu'il dédia à la Mère de Dieu.

En même temps le roi Childéric II lui donna la propriété de toute la vallée. Ce monastère, appelé d'abord Jointures, à cause de la jonction du ruisseau de Rothbach avec la Meurthe, prit depuis le nom de son saint fondateur. Dans le cours de ce siècle, la religion peupla les vastes déserts des Vosges; outre le monastère de Jointures, que saint Didier avait fondé, saint Gombert ou Gondelbert, archevêque de Sens, qui avait aussi abandonné son siége pour se retirer dans la solitude, fonda celui de Senones; l'évêque de Toul, saint Badon, construisit Badon-Moûtier, nommé plus tard Saint-Sauveur, et celui d'Etival; saint Hidulphe, évêque de Trèves, qui avait choisi le même désert pour retraite, en construisit un nouveau qu'on appela Moyen-Moûtier.

Il faudrait la plume d'un ange pour décrire dignement dans quelle sainteté vivait ce grand homme. Il se nourrissait plus du pain des larmes et de l'aliment de la parole de Dieu, que du pain matériel qui sert à nourrir le corps. Ses veilles étaient fréquentes, son oraison assidue, sa dévotion dans le chant des psaumes et dans la célébration des divins mystères si généreuse et si constante, que son exemple était capable d'amollir les cœurs les plus endurcis. Il avait d'ailleurs une prudence céleste pour le gouvernement, et tant de bonté et de douceur envers ses enfants spirituels, que chacun s'estimait heureux de vivre sous sa conduite.

Cependant les religieux affluaient de toutes parts sous sa discipline. Bientôt le monastère ne put plus les contenir. Alors quelques-uns des disciples de saint Dié, parvenus à un plus haut degré de perfection, s'enfoncèrent plus avant dans les forêts, afin d'y mener la vie érémitique et contemplative. Saint Dié ne voulut point contrister leur piété et construisit plusieurs cellules en divers endroits du val de Galilée [1].

Saint Hidulphe [2] et saint Dié s'unirent ensemble d'une amitié très-étroite; ils se visitaient tous les ans une fois, et, lorsque saint Dié allait voir saint Hidulphe, ce saint Prélat sortait au-devant de lui avec ses disciples, pour le recevoir; ensuite, l'ayant pris par la main avec beaucoup de révérence, il le conduisait à l'oratoire pour prier; de là, l'ayant conduit dans le monastère, il s'occupait toute la nuit avec lui à chanter les louanges de Dieu et à s'entretenir des vérités de l'autre vie; saint Dié faisait de même lorsque saint Hidulphe le venait visiter à son tour, rendant à ce bienheureux archevêque tous les devoirs d'une sainte hospitalité.

Notre Saint, dont les forces étaient tout à fait affaiblies, soit par les fatigues, soit par les austérités de la pénitence, craignant que ses infirmités ne nuisissent à la régularité de sa communauté, se retira vers la fin de ses

1. Peu à peu l'on s'approcha des cellules des religieux, et les habitants du voisinage vinrent labourer la terre, bâtir des maisons pour se loger eux et leur bétail. Des hameaux se formèrent, qui devinrent dans la suite des villages. Les cellules furent alors érigées en paroisses. Bertrimoutier, Provenchères, Colroy, Lusse, Vissembach, Laveline, dont dépendait Saint-Nicolas de la Croix; Mandray, Le Valtin, Anould, Clefcy, Saint-Léonard, Saulcy, Sainte-Marguerite et Saint-Martin. Toutes ces paroisses formaient anciennement le territoire du Val de Saint-Dié, qui était enclavé dans les diocèses de Strasbourg, de Bâle et de Toul. Il avait son orient en Alsace, son septentrion du côté de Senones et de Moyen-Moûtier, l'occident au ban d'Etival et le midi sur les montagnes de Bruyères. Il comprenait en tout dix-huit églises, y compris Fraize et Plainfaing.

2. Voir la vie de saint Hidulphe au 11 juillet.

jours dans son ancienne cellule, près de la chapelle de Saint-Martin, et de là il gouvernait ses religieux avec autant de zèle et de vigilance que s'il eût été au milieu d'eux.

Saint Dié étant tombé malade à la mort, saint Hidulphe en fut averti par une voix du ciel, et vint promptement à sa cellule pour lui donner le Viatique et lui rendre les autres assistances que l'on est obligé de rendre aux moribonds; le saint malade fut parfaitement consolé par sa présence; il lui recommanda ses disciples, qu'il allait laisser orphelins, et le pria d'en prendre la conduite; et, en effet, saint Hidulphe s'en chargea, pour ne pas affliger un si parfait ami; ainsi ce bienheureux évêque de Nevers, qui avait passé si saintement sa vie dans le service de Dieu, lui rendit son âme chargée de grâces et de mérites, pour recevoir de sa main la couronne de l'immortalité, le dix-neuvième jour de juin de l'an 679, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans.

Les religieux portèrent avec vénération le corps de saint Dié à l'église de la bienheureuse Mère de Dieu. Ils l'arrosèrent de leurs larmes. Saint Hidulphe offrit la victime du salut, et, selon les rites de la sainte Eglise catholique, confia à la terre, bien indigne sans doute d'un tel honneur, le précieux corps du vénérable défunt.

L'année de la mort de saint Dié étant révolue, pendant laquelle saint Hidulphe venait fréquemment visiter le monastère de Galilée, et immoler pour le repos de l'âme de son ami décédé, la victime de propitiation, les religieux reprirent le cours ordinaire de leurs exercices et solennités. Comme les deux saints évêques avaient coutume de visiter mutuellement chaque année leur cellule, ils désirèrent continuer cette sainte coutume. Lorsque saint Hidulphe venait au Val de Galilée, les religieux de cette abbaye ne manquaient pas de lui présenter sa tunique; ils la lui portaient même lorsque, dans sa grande vieillesse, il n'était plus en état de sortir de Moyen-Moûtier. Aussi, le saint archevêque avait tant de vénération pour cette relique, qu'il la baisait les genoux en terre, et l'appliquait dévotement sur ses membres, étant bien persuadé que l'honneur qu'il rendait à ce vêtement insensible se rapportait à saint Dié, qu'il croyait régner avec Dieu dans le ciel. Après sa mort, les religieux de saint Dié et ceux de saint Hidulphe allaient processionnellement les uns chez les autres, y portant réciproquement les tuniques sacrées de leurs pères, et lorsque leurs corps furent levés de terre et déposés dans des châsses, ils les portaient semblablement dans leurs processions. Il s'est fait plusieurs grands miracles aux tombeaux de ces saints Prélats.

Dans quelques gravures, on voit saint Dié portant une église sur sa main. La pieuse amitié de saint Dié avec saint Hidulphe dans leur retraite mériterait bien que l'on fît un groupe de ces deux saints évêques.

CULTE ET RELIQUES. — NOTRE-DAME DU VAL DE GALILÉE.

En 787, le corps de saint Dié fut transporté par ses religieux dans le même cercueil où saint Hidulphe l'avait déposé, et placé devant l'autel Sainte-Croix, dans l'église dédiée à saint Maurice. En 1003, Béatrix, duchesse de Lorraine, en fit faire la translation pour le placer dans un endroit plus convenable dans la même église. Ce lieu devint si célèbre qu'il se forma autour du monastère une ville qui prit et porte encore aujourd'hui le nom du Saint.

En 1049, le pape saint Léon IX, dans un voyage qu'il fit au val de Galilée, consacra quelques autels près du sépulcre de saint Dié, et notamment les autels de la Croisée ou Transept, construits depuis la translation de ses reliques.

Le culte de saint Dié passa bientôt les montagnes des Vosges et se répandit dans toute la France.

Dans le martyrologe monastique de l'abbaye de Saint-Nabor, on lit au 19 juin : « On fait mémoire de saint Dié, évêque et confesseur ».

Grevenus, dans le recueil d'Usuard, imprimé en 1515 et 1521, célèbre Dieudonné, évêque de Nevers et confesseur. Saussaie lui consacre un long éloge. Trithème, au troisième livre des *Ordres illustres de l'Ordre de Saint-Benoît*, écrit : « Adéodat, abbé du monastère du val de Galilée, brilla par de grandes vertus et de grands mérites ». Wion et Dorgan, Menard et Bucelin répètent les paroles de Trithème. Cameriarius, dans son ménologe écossais, place saint Dié au 23 mars et au 19 juin.

En 1279, le pape Nicolas III ayant accordé des indulgences à ceux qui visiteraient les sanctuaires de Galilée, on y vit affluer les pèlerins ; avec les offrandes des fidèles, on répara l'église de Notre-Dame, et l'on construisit les transepts et l'abside de l'église de Saint-Dié. A cette époque, les reliques du saint anachorète furent déposées dans une châsse d'argent ornée de tous les décors de l'art au XIIIe siècle.

En 1540, le premier jour d'octobre, on ouvrit capitulairement la châsse de saint Dié et on en retira trois jointures de l'une de ses mains, avec une dent. On envoya une de ces jointures, avec la dent, à Lambert, évêque de Caserte, qui demeurait alors à Rome. Quant aux deux autres jointures, elles furent déposées dans la sacristie, puis, en 1618, placées dans un bras d'argent fin.

L'abbaye fut sécularisée en 954. Elle devint un célèbre Chapitre de Chanoines, lequel a été érigé en évêché par bulle du pape Pie VI, du 21 juillet 1777, et Barthélemy-Louis-Martin Chaumont de la Galaizières fut sacré premier évêque de Saint-Dié le 21 septembre 1777. Il mourut le 30 juin 1808. Par le concordat de 1801, le siége épiscopal de Saint-Dié avait été supprimé et incorporé au diocèse de Nancy ; mais il fut rétabli, en 1817, par la convention arrêtée entre Pie VII et Louis XVIII. Cet évêché comprend aujourd'hui le département des Vosges, entre les diocèses de Nancy et de Strasbourg.

En 1635, l'armée suédoise brûla la châsse de saint Dié avec une partie de ses reliques. Le reste fut épargné miraculeusement.

Le 7 novembre 1792, l'évêque constitutionnel, Antoine Maudru, livra à la municipalité l'urne d'argent qui renfermait les reliques de saint Dié, et les déposa dans une châsse de bois. Instruments de tant de vertus, sanctifiées par une foi si vive, tout imprégnées et frémissantes de catholicisme, elles étaient déplacées dans cette châsse fermée par le schisme. Le 18 juin 1808, ces précieuses reliques furent déposées dans un coffre d'ébène donné par M. le chanoine Raulin.

Le 19 juillet 1851, Mgr Louis-Marie Caverot transféra les précieuses reliques de saint Dié dans une châsse de la plus grande richesse et du style le plus pur de l'art catholique. Cette châsse splendide et gracieuse est un monument de la pieuse libéralité du prélat et de son amour pour les arts.

Nevers n'oublia pas son saint évêque ; dès le VIIIe siècle, il y avait, sous les murs de la ville, un oratoire sous l'invocation de ce Saint ; ce fut là que, plus tard, fut construit l'hôpital de Saint-Didier, actuellement la halle aux blés.

Saint Dié était le patron de l'ancienne paroissse de Saint-Dié, maintenant réunie à Lys. Billy, près Clamecy, l'honore aussi comme patron secondaire.

Le culte de saint Didier était très-répandu ; dans un Concile tenu à Rome, le pape saint Léon IX permit de lire dans l'église la vie de ce saint évêque.

Le sanctuaire que saint Dié éleva, au val de Galilée, sous le vocable de la Mère de Dieu, acquit bientôt un grand renom et devint un lieu célèbre de pèlerinage, grâce aux nombreux miracles qui s'y opérèrent, tels que des infirmes guéris, des captifs délivrés, des sourds qui entendent, des aveugles qui recouvrent la vue, des gens perclus de leurs membres qui en recouvrent l'usage, des paralytiques guéris, des incendies éteints. On a vu suspendus aux murs de Notre-Dame de Saint-Dié grand nombre de chaînes, de colliers, de menottes et ceps de fer, qui attestaient de miraculeuses délivrances. En 1386, des malfaiteurs ayant entrepris pendant la nuit d'escalader les murailles pour piller le pieux sanctuaire, les cloches, mises en branle sans le secours d'aucune main humaine, sonnèrent l'alarme ; les bourgeois, éveillés, accoururent, et, trouvant les malfaiteurs précipités du haut des murs, les uns morts, les autres cherchant leur salut dans la fuite, ils passèrent le reste de la nuit à bénir la sainte Vierge et à lui chanter de pieux cantiques. D'autres accidents arrivèrent à cette chapelle ; plusieurs fois elle fut brûlée, et toujours elle renaquit de ses cendres plus vénérée et plus fréquentée. Ses voûtes et ses murailles séculaires conservent encore la trace du feu. Echappée à la destruction de l'hérésie, vendue en 93 et léguée par le dernier des acquéreurs à la commune de Saint-Dié, à condition qu'elle ne servirait qu'au culte catholique, sous la direction de l'évêque diocésain, elle continue d'être l'objet de la vénération générale.

Tiré de l'*Hagiologie Nivernaise* de Mgr Crosnier ; des *Saints d'Alsace*, par l'abbé Hunckler ; des *Saints du Val de Galilée*, par l'abbé Guinot ; et de *Notre-Dame de France*.

LE BIENHEUREUX ODON,

ABBÉ DE SAINT-MARTIN DE TOURNAI, PUIS ÉVÊQUE DE CAMBRAI

1113. — Pape : Pascal II. — Empereur d'Allemagne : Henri V.

Via bona et recta est, cum ad religiosam vitam convertimur.
Nous suivons une voie sainte et droite quand notre conversion nous conduit à la vie religieuse.
S. Greg. Mag., *lib.* v *Moral.*

Le caractère, les écrits, et la vie tout entière du bienheureux Odon révèlent une de ces âmes pressées par le désir de trouver la vérité et la paix du cœur, et qui, après les avoir cherchées quelque temps dans les opinions humaines, en reconnaissent bientôt la faiblesse et la vanité, et s'attachent irrévocablement à Dieu, source de tout bien. Il parut à cette époque intéressante du moyen âge, où le goût renaissant des études éveillait partout les esprits et les portait à approfondir les questions les plus abstraites et les plus ardues. On verra comment il sut éviter les piéges qu'un esprit présomptueux rencontre bien souvent dans ces sortes d'études et comment son cœur droit et sincère trouva dans la science de nouveaux motifs pour se donner à Dieu.

Le bienheureux Odon, ou Oudard, était natif d'Orléans : son père s'appelait Gérard et sa mère Cécile. Son enfance et les premières années de sa jeunesse ne sont point connues ; on voit seulement qu'elles furent consacrées à l'étude des sciences, et surtout de la philosophie, pour laquelle Odon avait un attrait particulier. Il l'enseignait déjà avec éclat dans la ville de Toul, quand les Chanoines de l'Eglise de Tournai, aux oreilles de qui la réputation du jeune professeur était parvenue, lui adressèrent une lettre très-flatteuse, le priant de venir prendre la direction de l'école fondée dans cette ville par les soins du clergé. Odon s'y rendit, et à peine avait-il enseigné quelques jours, qu'il vit deux cents jeunes gens se presser autour de sa chaire pour recevoir les leçons publiques de philosophie qu'il donnait. Les écoles retentissaient alors de la querelle des Réalistes et des Nominaux. « Odon », dit un chroniqueur, « n'enseignait pas la philosophie d'après les nouveaux professeurs *(in voce)*, mais à la manière de Boèce et des anciens docteurs réalistes *(in re)*. Pendant ce temps-là, un autre philosophe, nommé Raimbert, professait à Lille la doctrine opposée. Mais de ces deux écoles voisines et rivales, l'une ne tarda pas à éclipser l'autre ; Raimbert fut abandonné, et Odon vit de jour en jour la foule se presser plus nombreuse pour l'entendre, soit que dans le cloître du Chapitre il enseignât les subtilités de la dialectique, soit qu'au milieu de la nuit, assis devant la porte de l'église cathédrale, il montrât à ses disciples émerveillés les constellations du firmament, et leur fît comprendre le mouvement des astres. Il exerçait un tel ascendant sur ses écoliers, que ceux-ci le regardaient moins encore comme leur maître, en fait de sciences, que comme le père et le pasteur de leurs âmes. Voulant lui témoigner leur gratitude, ils lui offrirent un anneau d'or,

avec une légende qui offrait un jeu de mots allusif à la patrie du célèbre professeur :

Annulus Odonem decet aureus Aureliensem.

La réputation d'Odon s'étendait de plus en plus, et il lui venait des élèves des pays les plus éloignés, de la Flandre, de la Bourgogne, de la Normandie, et des autres provinces de la France, de l'Italie même et de la Saxe. La ville de Tournai était devenue comme un centre pour la jeunesse studieuse que l'on rencontrait partout à la suite d'Odon.

Le maître répondait dignement à cet empressement de ses élèves par les vertus qu'il pratiquait déjà alors. Il était doux, patient, humble, d'une conversation agréable et d'un abord tranquille et attrayant. La médisance et la flatterie lui étaient également en horreur, et il les fuyait avec un soin continuel. Il avait pour la chasteté un amour extrême, et qui était d'un grand exemple pour ses nombreux disciples. « Tout entier à la recherche de la science, il ne se donnait aucun repos et travaillait sans cesse. Grammaire, rhétorique, dialectique, toutes les sciences, en un mot, lui étaient familières, et il les approfondissait toutes. Son esprit était vif et ardent, sa mémoire tenace, ses mœurs pures et à l'abri de tout reproche. Il était sobre de paroles, actif dans la recherche de la vérité, prudent dans les discussions, prompt dans la solution des questions ».

Ce ne fut pas seulement par l'étendue et la solidité de son savoir qu'Odon se rendit célèbre, il le devint encore par son éminente vertu. Lorsqu'il conduisait à l'église ses disciples, environ au nombre de deux cents, il marchait le dernier, pour mieux observer leur maintien, et leur faisait garder une aussi exacte discipline que dans un monastère le plus régulier. Aucun n'eût osé ou rire, ou parler à son compagnon, quelque bas qu'il l'eût pu faire, ou regarder ni à droite ni à gauche ; et lorsqu'ils étaient dans le chœur, on les eût pris, à leur modestie, pour des moines de Cluny. Cette modestie se faisait encore remarquer dans leurs habits et leurs cheveux ; Odon ne souffrait point qu'ils y usassent de parure. Encore moins leur souffrait-il de fréquentation avec les femmes : autrement il les eût chassés de son école, comme des pestes, ou l'eût abandonnée lui-même.

Il faisait ses leçons publiques dans le cloître des Chanoines. Mais quand il enseignait, il ne permettait à aucun laïque d'y entrer. Et il ne craignit pas d'offenser par cette défense Evrard, châtelain de Tournai. Il avait pour maxime de ne rien moins craindre que les injustes ressentiments des grands de la terre, et disait, à cette occasion, qu'il était honteux à un homme sage de se détourner tant soit peu du droit chemin par leur considération. Cette régularité de conduite le faisait aimer et honorer, non-seulement des citoyens et des Chanoines, mais aussi de l'évêque Radbod, qui gouvernait alors en cette qualité Noyon et Tournai. Quelques-uns disaient cependant, que tout cela venait moins d'un principe de religion, que du génie de philosophe ; mais Odon ne tarda pas à faire voir le contraire.

Il y avait près de cinq ans qu'il dirigeait l'école de Tournai, lorsqu'il fit acquisition du traité *Du libre arbitre*, par saint Augustin. Comme il avait alors plus de goût pour la philosophie séculière, que pour les écrits des Pères, il le jeta dans un coffre et lui préféra la lecture de Platon. Mais au bout de deux mois environ, expliquant à ses disciples l'ouvrage de Boèce, *De la consolation de la Philosophie*, et étant venu au quatrième livre où il est parlé du libre arbitre, il se souvint du livre qu'il avait acheté, et se le fit apporter. Après en avoir lu deux ou trois pages, il goûta peu à peu la beauté

du style et en fut charmé. Appelant alors ses disciples pour leur faire part du trésor qu'il avait découvert, il leur avoua que jusque-là il avait ignoré que saint Augustin fût si éloquent et si agréable, et commença aussitôt à leur lire et expliquer ce traité, à quoi il employa tout ce jour-là et le suivant. Lorsqu'il en fut au troisième livre, où saint Augustin compare l'âme pécheresse à un esclave, Odon jeta de profonds soupirs et s'écria : « Hélas! que cette pensée est touchante ! Elle me paraît nous regarder aussi naturellement que si elle n'était écrite que pour nous. En effet, nous ornons du peu de science que nous avons, ce monde corrompu, et après la mort nous ne serons pas dignes de la gloire céleste, parce que nous ne rendons à Dieu aucun service, et qu'au lieu d'y employer notre science, nous en abusons pour rechercher la gloire du monde et courir après la vanité ». Ayant ainsi parlé, il se leva et entra dans l'église en fondant en larmes. Aussitôt toute son école fut troublée et les Chanoines remplis d'admiration. Dès lors Odon commença à cesser peu à peu ses leçons publiques, à aller plus souvent à l'église, et à distribuer aux pauvres, surtout aux clercs qui étaient dans le besoin, l'argent qu'il avait amassé.

Tels furent les commencements de sa conversion. Elle devint si parfaite, qu'il n'eut plus dans la suite que de l'horreur pour ce qu'il avait aimé illégitimement, et de l'amour pour ce qu'il avait haï. L'abstinence, le jeûne, les autres macérations furent pour lui des exercices continuels ; et il tourna à l'étude de la vraie philosophie l'ardeur qu'il avait eue auparavant pour les sciences profanes. Souvent il jeûnait si rigoureusement, qu'il ne prenait pour toute nourriture que ce qu'il pouvait tenir de pain dans sa main fermée. De sorte qu'en peu de temps cette austérité de vie lui fit perdre son embonpoint et le rendit si maigre et si exténué, qu'à peine il était reconnaissable.

Plusieurs des élèves d'Odon ne tardèrent pas à connaître les dispositions de leur maître et le dessein qu'il avait formé de s'éloigner du siècle, pour aller vivre dans la solitude. Ils résolurent aussitôt de le suivre et d'embrasser avec lui la vie religieuse. Il ne s'agissait plus que de savoir dans quel lieu on se retirerait. Mais pendant qu'ils délibéraient tous entre eux sur ce sujet, des habitants de Tournai, informés par hasard du projet de leur savant professeur et de ses meilleurs élèves, et craignant de perdre des hommes si précieux, se transportèrent auprès de leur évêque, Radbod II. Ils témoignèrent au prélat le regret sincère que leur causait le départ d'Odon, et le prièrent en même temps de lui demander, puisqu'il était disposé à embrasser la vie religieuse, qu'il se retirât dans le monastère de Saint-Martin. Cette antique abbaye, située sur une petite montagne à peu de distance de la ville, avait été autrefois détruite par les Normands, et depuis lors on ne l'avait point relevée. Les Tournaisiens s'engagèrent à la rendre habitable et à l'approprier aux besoins d'Odon et des disciples qui l'accompagnaient.

L'évêque accueillit avec empressement des offres si généreuses, et les communiqua à son Chapitre qui en ressentit une grande joie. Les préparatifs du départ étant terminés, et les travaux suffisamment achevés, Odon et sa petite colonie furent conduits processionnellement à leur nouvelle demeure par l'évêque lui-même (1092). Là ils prirent l'habit de Chanoines réguliers, et embrassèrent la Règle de Saint-Augustin. Odon dirigea ses disciples, devenus maintenant ses fils spirituels, avec une sagesse et une prudence admirables. Il vivait avec eux comme un père au milieu de ses enfants, et quoique, dans les commencements, on eût à supporter toutes sortes

de privations, l'exemple de sa patience et de sa conformité parfaite à la volonté de Dieu inspirait à tous les mêmes sentiments. Malgré la disette assez ordinaire des choses les plus nécessaires à la vie, le bienheureux Odon trouvait encore le moyen de soulager les pauvres. Il était pénétré pour eux d'une si grande charité, qu'il ne savait rien leur refuser. On pourrait même dire que la bonté de son cœur l'entraîna quelquefois trop loin, et exposa en plusieurs circonstances l'avenir de sa communauté ; ce fut pour cette raison que ses disciples le prièrent de confier à un prévôt l'administration temporelle du monastère.

Le bienheureux Odon, dès ce moment, ne s'occupa plus que de la direction spirituelle de ses religieux, dont le nombre augmentait sans cesse. Beaucoup de jeunes gens, en effet, attirés par la réputation de sainteté de l'abbé et de ses disciples, rompaient généreusement avec le siècle pour venir embrasser la vie religieuse au monastère de Saint-Martin. Parmi ceux qui se distinguèrent surtout par leur courageuse constance, il faut citer Adolphe, fils de Sohier, chantre à l'église cathédrale de Tournai. Son père ayant appris qu'il voulait renoncer à tous les avantages auxquels il pouvait prétendre dans le monde, et qu'il s'était même déjà retiré au monastère de Saint-Martin, s'y rendit aussitôt avec plusieurs de ses amis, saisit son fils par les cheveux, l'accabla d'injures et de coups, et le força de rentrer chez lui. Quelques jours après, le jeune homme retourna au monastère à l'insu de ses parents qui le croyaient à la cathédrale. Le père irrité s'y transporta de nouveau, et, après avoir maltraité son fils, le ramena dans sa maison, où il le tint étroitement renfermé. Le vertueux Adolphe persévéra néanmoins dans ses intentions, et Dieu accorda même à ses prières que son père changeât tout à coup de dispositions à son égard. Sohier, en effet, ne consentit pas seulement à ce que son fils embrassât la vie religieuse dans l'abbaye de Saint-Martin, mais encore il demanda à y être admis lui-même, ainsi que son frère Herman, dont le cœur avait été également touché par la grâce. Ce changement extraordinaire fit grand bruit dans la ville de Tournai et y produisit les plus salutaires impressions.

Notre Bienheureux surtout se réjouissait de ces témoignages éclatants de la miséricorde de Dieu envers sa communauté naissante. Toutefois il n'était pas sans inquiétude à cause de certaines relations qu'entretenaient ses religieux avec des clercs de la ville. Il craignait que ces rapports ne nuisissent à leurs progrès dans la perfection. Un jour il en conféra avec son ami Aymeric, abbé du monastère d'Anchin, en qui il avait une entière confiance et qui venait souvent le visiter. Celui-ci lui conseilla alors d'adopter la Règle de Saint-Benoît, afin de mettre une séparation plus entière entre ses religieux et les personnes du monde, de quelque condition qu'elles fussent. Cette proposition fut goûtée du bienheureux Odon, qui en parla aussitôt à ses religieux. Ceux-ci l'accueillirent aussi avec joie, et demandèrent à recevoir, comme leur vénérable Père, l'habit de Saint-Benoît des mains de l'abbé Aymeric lui-même.

Le bienheureux Odon fut de nouveau élu abbé par ses disciples selon les ordonnances de la Règle de Saint-Benoît, et s'appliqua, avec une nouvelle ferveur, à leur donner à tous les exemples d'une vie sainte et laborieuse. « Voué à la pauvreté évangélique, il continua d'y assujétir sa communauté. Il ne voulut admettre pour son église ni croix d'argent ni aucun ornement précieux ; il refusa les autels et les dîmes qu'on lui offrait. Tous ses religieux devaient vivre du travail de leurs mains et du produit de leur culture. Si on lui donnait des sommes d'argent, ce qui arrivait quelquefois, il les

employait avec une généreuse libéralité, ou à racheter les captifs, ou à soulager la misère des pauvres. En une année de famine qui désola tout le pays, le compatissant abbé leur distribua tout ce qu'il y avait de provision dans sa maison, jusqu'à la laisser sans son propre nécessaire. Les personnes de l'autre sexe qui se retiraient à son monastère se trouvèrent en si grand nombre, que ne pouvant les loger commodément toutes ensemble, il les partagea en deux bandes, chacune de soixante environ, et les distribua dans deux monastères : l'un auquel il donna pour supérieure sa sœur Ermenburge, auprès de l'abbaye de Saint-Martin, et l'autre dans l'enceinte de la ville ».

Odon, après avoir été pour Tournai une source de lumière et de doctrine, y devint encore une source de renouvellement dans la piété chrétienne. L'exemple de ses vertus et les exhortations qu'il faisait en public y inspirèrent le mépris des choses passagères et le désir des biens futurs. Grand nombre de Tournaisiens ne regardèrent plus leur ville que comme une prison, et le cloître que comme un paradis anticipé. De là tant de saints divorces faits de concert entre le mari et la femme, et tant de salutaires séparations des enfants d'avec les pères, et des pères d'avec les enfants. Le pieux abbé ayant su se faire tout à tous, il était comme le père de tous, et comme l'âme qui donnait le mouvement à tous.

Déchargé de tout autre soin extérieur sur la sagacité et la vigilance d'un de ses élèves, tout le temps que lui laissaient ses exercices de piété, il l'employait ou à lire ou à copier les bons livres. Son exemple en ceci animait ses frères à l'imiter ; et l'abbaye de Saint-Martin, sous son gouvernement, ne devint pas moins célèbre par la culture des lettres, que par son exacte discipline. Il y avait alors plusieurs habiles écrivains ou copistes, ce qui était un grand agrément pour le savant abbé. Ordinairement douze des plus jeunes n'avaient point d'autre travail que celui de transcrire les livres de l'Ecriture sainte, les ouvrages des Pères et autres écrivains ecclésiastiques, tant anciens que modernes. Odon réussit par là à former une des plus nombreuses et des mieux conditionnées bibliothèques qu'on vît alors.

Après qu'Odon eut rendu tous ces services au diocèse de Tournai, la Providence l'envoya travailler dans celui de Cambrai. Il y avait dix ans que Gaucher, qui en était évêque, avait été déposé au concile de Clermont (1095) pour cause de simonie, et s'y maintenait néanmoins par la protection de l'empereur Henri IV. Le pape Pascal II, ne pouvant plus supporter cette infraction des règles, écrivit enfin à Manassé, archevêque de Reims, métropolitain de la province, lui ordonnant d'y faire élire au plus tôt un autre évêque, et de le sacrer sans délai. En conséquence, Manassé assembla son concile, auquel tous les abbés de sa métropole, et nommément celui de Saint-Martin, furent appelés. C'était le second jour de juillet; l'abbé Odon fut élu évêque de Cambrai et sacré sur-le-champ par l'archevêque assisté de ses suffragants. Odon ayant refusé de recevoir l'investiture des mains de l'empereur Henri IV, l'entrée de sa ville épiscopale, où se trouvait toujours l'intrus Gaucher, lui fut interdite, malgré les vœux d'une grande partie de la population.

Le vertueux prélat, laissant à la Providence le soin d'aplanir les difficultés qu'il rencontrait de toutes parts, ne songea qu'à réparer au plus tôt les maux causés par de longues et funestes divisions. Tout entier à ses devoirs de pasteur, il parcourait les différentes contrées de son vaste diocèse, pour y prêcher la parole de Dieu et remplir les fonctions de sa charge

épiscopale ; puis il se retirait au monastère de Saint-Martin pour y prendre quelque repos.

Lorsque le bienheureux Odon fut ordonné évêque, il y avait près de treize ans qu'il était abbé de Saint-Martin, dont il confia alors le gouvernement à Segard, qui en était prieur, et en devint bientôt abbé. Ce monastère, dont on a représenté le triste état au temps qu'Odon entreprit de le rétablir, se trouvait riche et puissant lorsqu'il le quitta ; on y comptait alors plus de soixante-dix moines.

En 1106, à la mort de l'empereur Henri IV, protecteur de Gaucher, Henri V donna ses ordres pour que cet évêque excommunié fût chassé, et Odon, légitime évêque, mis à sa place, ce qui fut exécuté la même année. Odon conserva dans l'épiscopat la même simplicité et la même pauvreté qu'il avait pratiquées auparavant, et ne laissa pas néanmoins d'y paraître comme une lumière brillante qui éclaira la maison du Seigneur. Il le fit non-seulement par l'éclat de ses vertus, mais encore par le brillant de ses écrits. Au reste, nous savons peu de chose de sa vie épiscopale. Il eut quelque part à divers établissements de piété, nommément à celui de la collégiale de Dendermonde. Il étendit aussi ses bienfaits sur quelques abbayes, comme à celle de Saint-Denis, près de Paris, et à son ancien monastère de Saint-Martin de Tournai. Il accorda à celui-ci, à la prière de Benoît, son frère, qui en était moine et aumônier, la paroisse de Mande, pour aider à soutenir les aumônes qu'on faisait aux pauvres. Odon concourut encore, avec le châtelain de Bruxelles, à transporter à Forest le monastère des religieuses, que Fulgence, abbé d'Afflighem, avait établi près d'Alost, afin qu'elles fussent plus commodément et en plus grande sûreté. Il confirma encore, en 1106, la fondation de l'abbaye de Jette, en Brabant ; en 1107, celle de l'abbaye de Saint-Jean de Valenciennes ; en 1110, celle de l'abbaye de Cortemberg ; et en 1112, celle de Bornhem. Dès 1106, il s'était trouvé au concile tenu à Poitiers par le légat Brunon de Segni, en faveur de la croisade. Au bout de deux ans, en 1108, il fut de l'assemblée des évêques, des abbés et autres, dans laquelle on termina le différend entre les Chanoines de la cathédrale et les moines de Saint-Martin de Tournai.

Après ce que Henri V avait fait pour favoriser l'entrée de notre pieux Evêque dans son siége, on ne devait pas s'attendre qu'il l'y inquiétât. Il le fit néanmoins, en exigeant qu'il reçût de lui l'investiture, c'est-à-dire la crosse et l'anneau, qu'il avait déjà reçus de la main de son archevêque à son ordination. Le refus d'Odon fut puni par l'exil, ce qui l'obligea à se retirer à l'abbaye d'Anchin, où il s'occupa à la composition de quelques livres de piété, comme il nous l'apprend lui-même. Cet événement arriva en 1110, lorsque Henri V, s'étant brouillé avec le pape Pascal II, voulut rentrer dans le droit de donner les investitures. Il retourna cependant à son siége, où, se sentant atteint d'une maladie dangereuse, il abdiqua l'épiscopat et se fit porter à Anchin.

L'abbé Ségard l'ayant appris, courut promptement à Anchin, accompagné de quelques-uns de ses frères, pour tâcher d'obtenir que le saint Evêque fût transporté à Saint-Martin de Tournai, dont il avait été lui-même abbé. Mais Alvise, abbé d'Anchin, protesta qu'il ne souffrirait jamais qu'on lui enlevât un dépôt que Dieu même lui avait confié.

La maladie d'Odon dura huit jours, qu'il employa à recevoir les Sacrements et à se préparer par d'autres bonnes œuvres à paraître devant Dieu. Ceux qui étaient présents attestent qu'il attendait sa dernière heure avec la même sécurité que si c'eût été un autre qui eût dû mourir pour lui. Il ne

laissa pas, toutefois, de demander instamment le secours des prières de la communauté, « parce que », disait-il, « je ne pourrai soutenir le jugement de Dieu s'il en sépare sa miséricorde ». Ainsi mourut ce bienheureux Evêque, le 19 juin 1113, dans la huitième année de son épiscopat, à compter du jour de son ordination. Il fut enterré avec honneur dans l'église d'Anchin, devant le crucifix, sous une tombe de marbre blanc, où l'on fit représenter sa figure et graver l'inscription suivante :

Hic tegitur Præsul Odo,
Qui perspectus omni mundo,
Fuit exul, Deo fidus :
Fulget cælo quasi sidus.

« Ici repose l'évêque Odon, célèbre dans le monde; il fut exilé et fidèle à Dieu : il brille maintenant dans le ciel comme un astre ».

Odon est honoré depuis longtemps comme bienheureux dans plusieurs églises des Pays-Bas.

ÉCRITS DU BIENHEUREUX ODON.

Outre un ouvrage intitulé : De l'*Etre et de la Chose*, Odon avait composé deux autres ouvrages philosophiques, le *Sophiste* et les *Complexions*, c'est-à-dire des conclusions ou raisonnements. Ces ouvrages sont perdus ainsi que son poëme sur la *Guerre de Troie*. On possède encore d'Odon de Cambrai une *Explication du Canon de la Messe ;* un ouvrage sur le *Péché originel ;* un dialogue sur l'*Incarnation ;* un traité du *Blasphème contre le Saint-Esprit ;* un écrit sur les *Canons des Evangiles ;* une *Homélie sur l'évangile du mauvais fermier ;* quelques *Homélies ;* un *Poëme sur les premiers versets du livre de la Genèse*, ou l'*Ouvrage des six jours ;* un recueil de *Paraboles ;* un recueil de *Lettres ;* un traité sur le *Canon ;* un traité du *Corps et du Sang du Seigneur ;* les *Tétraples du Psautier ;* une *Lettre à Lambert, évêque d'Arras ;* on lui attribue aussi une *Introduction à la Théologie*, et un *Traité* ou *Exposition du nombre trois*.

Nous avons composé cette biographie avec la *Vie des Saints de Cambrai et d'Arras*, par l'abbé Destombes, et avec l'*Histoire littéraire de la France*, par Dom Rivet.

SAINTE JULIENNE DE FALCONIERI, VIERGE

1340. — Pape : Benoit XII. — Empereur : Louis V de Bavière.

Surge et sequere me, ut non ulterius calces terram, sed ascendas in cœlum.

Levez-vous et suivez-moi, afin que vous ne fouliez pas davantage la terre, mais que vous montiez au ciel.

S. Ant. de Pad., *De passion. Salvat.*

Sainte Julienne, de la noble famille de Falconieri, naquit de parents déjà avancés en âge et qui, jusque-là, n'avaient pas eu d'enfants (1270). Sa mère se nommait Reguardata. Son père, homme distingué, éleva dans la ville de Florence, à ses frais, la magnifique église de Notre-Dame de l'Annonciade qui, pour la richesse et la beauté de l'architecture, est encore aujourd'hui regardée comme une merveille. Dès le berceau, on prévit ce que Julienne serait plus tard; car, de ses lèvres qui ne savaient encore exhaler

que des vagissements, on entendit sortir les noms de Jésus et de Marie. Parvenue à l'âge de raison, elle se livra à la pratique des vertus chrétiennes, et y fit de tels progrès, que le bienheureux Alexis, son oncle, ne craignit pas de dire à la mère de cette sainte enfant, qu'elle avait mis au monde, non pas une femme, mais un ange. Julienne avait une telle horreur du péché, même le plus léger, que jamais elle ne leva les yeux sur le visage d'un homme. Le nom seul du péché la faisait trembler ; il lui arriva même de ressentir une si forte impression au récit d'un crime, qu'elle tomba inanimée. Quand elle eut accompli sa quinzième année, elle abandonna son patrimoine et refusa de se marier pour consacrer à Dieu sa virginité, entre les mains de saint Philippe Béniti ; la première, elle reçut de lui le voile des *Mantellates*, Tiers Ordre des Servites. Elle en médita pieusement les mystères pendant l'année de sa probation. La tunique noire lui représentait la tristesse de Marie sur le Calvaire et la longueur de son martyre parmi les souffrances de son Fils ; la ceinture de peau lui représentait la peau du Sauveur, déchirée par les fouets, les clous et la lance ; le voile blanc, la pureté de la Vierge ; la couronne, les louanges qui lui ont été données par l'Archange ; le livre lui suggérait des méditations sur la passion de Jésus-Christ ; le manteau lui rappelait la protection de la Mère de Dieu, à qui elle se réjouissait d'appartenir ; le cierge, cette lampe allumée qu'on l'avertissait de tenir prête, comme une vierge sage, pour aller au-devant du céleste Epoux. En méditant ainsi son pieux costume, Julienne fut une édification continuelle à sa mère, à sa famille et à toutes ses sœurs.

Elle passait les jours entiers dans la prière, ravie très-souvent en extase. Le temps qui lui restait, elle l'employait à éteindre les discussions qui régnaient entre les citoyens, à ramener à Dieu les coupables et à servir les malades. Pour mortifier son corps, elle employait les fouets, les cordes, les ceintures de fer, les veilles, et couchait sur la terre nue. Elle ne prenait un peu de nourriture que quatre fois par semaine ; les autres jours, la communion lui tenait lieu d'aliment, excepté le samedi, où elle mangeait un peu de pain et buvait un peu d'eau.

Une vie si exemplaire, qui était accompagnée de plusieurs miracles que Dieu opérait par son moyen, fit que les Converses ou Oblates des Servites l'élurent pour supérieure l'an 1306. Elle leur prescrivit une règle qui fut approuvée depuis par le pape Martin V, l'an 1424 ; ainsi ces Converses ou Oblates, ayant pour lors une règle, se purent, à juste titre, qualifier sœurs Tertiaires ou du Tiers Ordre des Servites.

La bienheureuse Julienne souffrait beaucoup d'un mal d'estomac qui, s'augmentant avec l'âge, la réduisit à l'extrémité. Elle souffrit les incommodités d'une longue maladie, avec un visage gai et une âme remplie de courage ; elle ne se plaignait que d'une seule chose, c'était que son estomac refusant toute nourriture, elle se trouvait par là même privée de la communion. Dans cette pénible situation, elle pria un prêtre de lui apporter le pain Eucharistique et de l'approcher, au moins, de sa poitrine. Le prêtre se rendit à sa prière, et alors, ô prodige ! l'hostie sainte disparut, et Julienne expira le 19 juin 1340, portant sur sa figure la joie et la sérénité. Quand on rendit à son corps les devoirs accoutumés, on trouva la preuve de ce qui, auparavant, avait paru incroyable ; car, au côté gauche de sa poitrine, on aperçut imprimée sur sa chair, la forme d'une hostie représentant l'image de Jésus-Christ crucifié. Le bruit de ce prodige, qui fut suivi d'autres miracles, attirèrent à Julienne la vénération de Florence et de tout l'univers chrétien ; cette vénération s'est accrue pendant près de quatre siècles, au

point que le pape Benoît XIII la béatifia en 1729, et Clément XII l'inscrivit au nombre des saintes vierges.

Le plus souvent elle est représentée à genoux, laissant voir sur sa poitrine, par une fente de sa robe, une hostie ; ordinairement, on la représente dans son lit, au moment où cette faveur du ciel lui fut accordée.

Cf. *Vies des Saints*, par Rohrbacher.

S. JUDE SURNOMMÉ BARSABÉ, L'UN DES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES,

MARTYR EN ARMÉNIE (Ier siècle).

Jude, surnommé Barsabé, est différent de l'apôtre saint Jude. Pour les distinguer, l'Ecriture donne à ce dernier, c'est-à-dire à l'Apôtre, le surnom de Thaddée ou de Lebbée, en laissant au premier celui de Barsabé. Jude Barsabé était du nombre des soixante-douze disciples qui accompagnèrent Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ses courses évangéliques au milieu des tribus d'Israël.

Après l'Ascension, il porta la lumière de la foi en divers lieux, puis il revint à Jérusalem, prêcha conjointement avec les Apôtres dans la Judée, et se trouva avec eux lors de la célébration du concile de Jérusalem. Il y était regardé comme l'un des premiers d'entre les hommes apostoliques, et c'est pour cela qu'il fut député avec Silas, par les Apôtres mêmes, auprès des chrétiens d'Antioche, pour leur faire accepter les décisions du concile. Voici ce que saint Luc dit à ce sujet :

« Alors il fut résolu par les Apôtres et les prêtres, avec toute l'Eglise, de choisir quelques-uns d'entre eux pour les envoyer à Antioche avec Paul et Barnabé. Ils choisirent donc Jude, surnommé Barsabé, et Silas, qui étaient les principaux d'entre les frères, et ils les chargèrent d'une lettre dans laquelle ils disaient en parlant de ces deux disciples : Nous vous envoyons Jude et Silas, qui vous feront entendre les mêmes choses. Ayant donc été envoyés de la sorte, ces deux disciples vinrent à Antioche, où ils assemblèrent les fidèles, et leur rendirent cette lettre, qu'ils lurent avec beaucoup de consolation et de joie. Jude et Silas était eux-mêmes prophètes, consolèrent et fortifièrent aussi les frères par plusieurs discours. Et après qu'ils eurent demeuré là quelque temps, les frères les renvoyèrent en paix à ceux qui les avaient envoyés. Silas néanmoins jugea à propos de demeurer à Antioche, et Jude retourna seul à Jérusalem ».

Cet illustre ministre du Christ, tout rempli du Saint-Esprit, habile dans la prédication évangélique, resta quelque temps en Judée avec les Apôtres, visitant avec eux les églises ; il accompagna saint Pierre à Antioche, s'embarqua l'année suivante pour l'île de Chypre, et, après avoir visité Rome avec le prince des Apôtres, il partit pour l'Espagne avec Epenætus, Marcellus, Apollinaire, Barnabé et d'autres compagnons. De là il revint en Palestine, par l'Afrique et l'Egypte.

Enfin, d'après les hagiographes abyssins et orientaux, et le synaxaire des Grecs, saint Jude Barsabé, ayant prêché l'Evangile dans l'Orient et étant arrivé à Arara, ville d'Arménie, pays borné par la Mésopotamie, fut suspendu à un arbre par les infidèles et percé de flèches. Ce fut par ce tourment qu'il remporta la palme du martyre.

M. l'abbé Maistre, *Histoire des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

SAINT INNOCENT, ÉVÊQUE DU MANS (543).

Saint Innocent était natif du Mans ; il fut instruit dans la piété et les lettres au sein de l'école épiscopale de cette ville, par les soins de saint Victorius II. Ce grand prélat avait eu pour lui une affection particulière et s'était plu à former en lui un digne ministre du Seigneur; dès son entrée dans la vie chrétienne par le Baptême, il lui servit de père, et, depuis, il se montra constamment fidèle à cette adoption spirituelle. Victorius l'attacha de bonne heure à sa personne et ne voulut jamais s'en séparer ; il lui ouvrit le sanctuaire et lui conféra les premiers ordres sacrés.

A la mort du bienheureux Sévérien, le suffrage universel plaça Innocent sur le siége épiscopal du Mans (532). Le nouveau pasteur mit un soin extrême à instruire son peuple par la parole et

par l'exemple ; il aimait la vie ascétique et ne négligeait rien pour la propager. Les lieux incultes et déserts de son diocèse, il les donnait à défricher aux moines et aux solitaires qui venaient de tous côtés se mettre sous sa direction : plusieurs, parmi eux, devinrent célèbres, tels que Calais, Ulphace, Rigomer, Constantien, Fraimbault, Léonard de Vandœuvre, Bomer et beaucoup d'autres.

L'année même qui suivit la consécration d'Innocent, il se tint un concile dans la ville d'Orléans, le second célébré dans cette cité (23 juin 533). Il se trouva à cette assemblée trente et un prélats, entre autres saint Innocent ; elle est restée célèbre par l'importance des canons disciplinaires qui y furent dressés, et qu'appliqua dans son Eglise, on n'en saurait douter, le zèle de notre pieux évêque.

Un de ses premiers soins, une fois de retour du concile, fut de continuer l'œuvre entreprise par saint Victorius Ier, en travaillant à la réédification de son église cathédrale. Les évêques, ses prédécesseurs, avaient sans doute été retardés dans l'achèvement de cette grande œuvre par les désordres qui contrarièrent leur ministère. Mais le degré de prospérité temporelle auquel parvint l'Eglise du Mans pendant l'épiscopat d'Innocent donna à ce prélat les moyens de la poursuivre et de la terminer. Il consacra le maître-autel aux saints martyrs Gervais et Protais et y plaça de leurs reliques ; toutefois, il ne se contenta pas de celles que saint Martin avait données à saint Victorius ; il envoya un message à saint Datius qui gouvernait alors avec tant de gloire que de sainteté l'Eglise de Milan, et il en obtint de nouvelles reliques plus considérables que les premières.

Les sentiments de piété filiale, que saint Innocent avait conservés pour son maître saint Victorius, lui firent concevoir le dessein de construire en son honneur une basilique. Elle était près de l'ancien cimetière des chrétiens, où l'on avait d'abord déposé les restes précieux du saint évêque. Quand elle fut achevée, Innocent y transporta les reliques de Victorius ainsi que celles de saint Victor. Il apporta le plus grand soin à orner ces deux tombeaux, et il choisit le sien dans la même enceinte.

Pour honorer saint Julien et ses premiers successeurs, dont les cendres reposaient toujours dans l'église des saints Apôtres, Innocent l'orna de tout l'éclat des arts de l'époque, et la ragrandit considérablement. Il augmenta aussi le nombre des moines qui la desservaient et accrut leur monastère ; il leur confia le soin de donner l'hospitalité aux pèlerins qui venaient implorer la protection de saint Julien et des autres saints qui avaient leur sépulture dans ce sanctuaire. A cet effet, il construisit des hôpitaux pour les pauvres et des hôtelleries séparées pour les étrangers et les voyageurs, assurant par des dotations suffisantes tous les secours dont ils auraient besoin, tant pour la nourriture que pour le logement.

Nous avons dit que notre saint évêque s'occupait activement de la formation des solitaires et de la fondation des maisons religieuses, Ce fut au milieu de ces soins qu'il vieillit et qu'il vit arriver le terme de ses jours. Il fut enterré, suivant la coutume, dans le cimetière qui, dès l'origine, avait été réservé aux chrétiens, non dans la basilique des Apôtres, ainsi que ses prédécesseurs, mais dans celle qu'il avait lui-même fait construire en l'honneur de saint Victorius II. Sa mort arriva le treize des calendes de juillet, c'est-à-dire le 19 juin, jour de la fête des saints Gervais et Protais. Les innombrables miracles qui, après sa mort, s'opérèrent à son tombeau, signalèrent la gloire dont il jouissait dans le ciel. Un religieux du Maine, contemporain d'Innocent, a célébré les grâces merveilleuses qui s'obtenaient près de la tombe du saint évêque. Au XIIe siècle, le cours de ces prodiges n'était pas encore interrompu, et le vénérable Hildebert, qui faisait alors la gloire de l'Eglise du Mans, les célébrait dans ses vers.

Tiré de l'*Histoire de l'Eglise du Mans*, par Dom Piolin, et du *Propre du Mans*.

SAINT HILDEGRIN,

ÉVÊQUE DE CHALONS-SUR-MARNE, EN FRANCE, ET DE SALINGESTADT EN D'HALBERSTADT, EN ALLEMAGNE (827).

Thiatgrin et Liafburge, Frisons d'origine, se distinguaient par leur noblesse et plus encore par leur vertus. Ils eurent pour enfants saint Ludger et saint Hildegrin, et plusieurs filles qui furent mères de quelques autres évêques.

Saint Hildegrin, pendant la persécution de Witikind, chef des Saxons, contre les chrétiens,

vers l'an 784, accompagna saint Ludger dans son voyage à Rome, puis pendant son séjour au Mont-Cassin, où il resta trois ans et demi. Il pratiqua toutes les austérités de cette maison. Dans la suite, il aida saint Ludger soit à amener à la foi de Jésus-Christ les Frisons et les Saxons, dont il fut l'apôtre, soit à gouverner le monastère de Werden, qu'il fonda dans le comté de la Mark, soit à administrer le diocèse de Munster, dont il fut sacré évêque en 802, jusqu'à l'année 807 où il fut élevé lui-même à l'épiscopat de Châlons.

On ne rapporte qu'un trait de sa vie épiscopale : il décèle une profonde piété. Saint Anségise, premier abbé régulier de l'abbaye de Saint-Memmie, voulait se défaire du supériorat : Hildegrin fit tous ses efforts pour le retenir, mais, n'ayant pu obtenir cette faveur, il prit la résolution de passer quelque temps avec les moines de ce monastère, afin d'y maintenir la régularité qui venait d'y être établie. Au milieu de ces œuvres de dévouement, il éprouva un grand chagrin : le 26 mars 809, il perdit son frère Ludger et l'enterra lui-même dans son monastère de Werden.

Combien d'années saint Hildegrin fut-il évêque de Châlons ? Cette question est difficile à résoudre. Le *Gallia christiana* observe qu'il est appelé dans tous les titres évêque de Châlons jusqu'à l'an 809. Ce n'est qu'après cette époque qu'il quitta ce siége. Charlemagne, émerveillé de ses vertus, voulut, avec l'approbation du pape Adrien, lui confier une mission plus importante, infiniment plus difficile ; il l'arracha à l'amour des Châlonnais, et le choisit pour aller établir le christianisme en Saxe. Il le mit d'abord à Salingestadt ; on le transféra plus tard à Halberstadt. La parole de ce saint évêque eut plus de puissance que les armées invincibles du grand monarque ; elle transforma ces peuples barbares et en fit d'humbles disciples de l'Evangile.

C'est ainsi qu'on peut fixer avec raison les années qu'Hildegrin passa sur chaque siége. Saint Ludger avait été ordonné premier évêque de Munster en 802, et Hildegrin ne fut évêque de Châlons qu'en 807. On ne peut lui donner que vingt-sept ans d'épiscopat, savoir : cinq à Châlons, quinze à Salingestadt et sept à Halberstadt.

Il mourut dans le cours de ses missions parmi les infidèles, et fut inhumé à Werthin ou Werden, dans le diocèse de Cologne, abbaye fondée par saint Ludger vers l'an 795.

Abrégé de la vie qu'en donne M. l'abbé Boitel, dans les *Beautés de l'Histoire de la Champagne.*

XXe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

La naissance au ciel de saint SILVÈRE, pape et martyr, qui, n'ayant pas voulu rétablir Anthime, évêque hérétique, qu'Agapet, son prédécesseur, avait déposé, fut envoyé en exil par Bélisaire, à la sollicitation de l'impie Théodora, impératrice, dans l'île Pontia, où il mourut de misère pour la foi catholique. 538. — A Rome, le décès de saint NOVAT, fils du bienheureux Pudent, sénateur, et frère de saint Timothée, prêtre, et des pieuses vierges de Jésus-Christ Potentienne ou Pudentienne et Praxède, qui, tous, furent instruits dans la foi par les Apôtres. Leur maison, convertie en église, s'appelle l'*église du Pasteur*. IIe s. — A Tomes, dans le Pont, les saints martyrs Paul et Cyriaque. — A Pétra, en Palestine, saint Macaire [1], évêque, qui, après avoir beaucoup souffert de la part des Ariens, fut exilé en Afrique, où il mourut en paix. IVe s. — A Séville, en Espagne, sainte Florence ou Florentine, vierge, sœur des saints évêques Léandre et Isidore [2]. 630.

1. Il se nomme Arius dans le martyrologe des Grecs, nom qui fut changé en celui de Macarius, à cause sans doute de ce qu'il avait d'odieux et de néfaste depuis que l'hérétique d'Alexandrie l'avait porté. Saint Athanase parle de lui dans sa lettre aux solitaires. On lit son nom parmi ceux des évêques qui souscrivirent au concile de Sardique. — Baronius.

2. Nous avons donné sa Vie au 14 mars.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Strasbourg, saint Dié ou Déodat, évêque et confesseur, nommé hier. — A Trèves, saint Maximin, évêque et martyr [1]. — A Saintes, sainte GEMME, vierge et martyre, qui aima mieux perdre la vie que la chasteté, et mourut dans un cachot des plaies que son père lui avait faites pour la contraindre à prendre un mari. 109. — Aux diocèses de Séez, Viviers, Coutances et Bayeux, saint LATUIN, qui, étant venu d'Italie avec une sainte colonie de prédicateurs apostoliques, travailla avec un grand zèle à la conversion du pays de Séez, où il mourut dans le désir et avec le mérite du martyre. Vers l'an 110. — En l'abbaye de Fontenelle, saint BAIN ou BAGNE, premièrement abbé de ce monastère, puis évêque de Thérouanne. Vers 706. — A Trocin ou Dronghen, auprès de Gand, sainte Aldegonde, vierge, fille de saint Barin, laquelle, ayant fidèlement suivi l'Epoux des âmes pures sur la terre, a mérité de l'accompagner éternellement dans le ciel. Vers 640. — A Trèves, la vénérable Elie, abbesse du monastère d'Horres de cette ville. — A Conserans, Jean-Joseph Dincamps, plus connu sous le nom de Père Macaire, natif de cette ville. Il reçut le sacerdoce et prit l'habit religieux au monastère de Sept-Fonts, Réforme de Citeaux, en Bourbonnais, et mourut victime des fureurs révolutionnaires après la suppression des Ordres monastiques. 1794.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologes des Bénédictins et de Vallombreuse. — A Séville, en Espagne, sainte Florence.

Martyrologe des Camaldules. — Saint Boniface, évêque des Ruthènes et martyr, disciple de notre Père saint Romuald, dont le glorieux martyre est honoré hier. — A Séville, sainte Florence.

Martyrologe des Dominicains. — A Rome, les saints martyrs Marc et Marcellien, dont le jour natal est le 18 juin.

Martyrologe des Franciscains. — Saint Antoine le Portugais.

Martyrologe des Augustins. — Sainte Julienne Falconieri, vierge.

Martyrologe des Servites. — A Montichiello, en Toscane, le bienheureux Benincasa, confesseur, de l'Ordre des Servites, qui, après avoir vécu dans la solitude, s'endormit dans le Seigneur le 9 mai [2]. 1426.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Lycie, saint Méthode, évêque de Patares et martyr. Sous le règne de Dèce probablement. — A Constantinople, saint Asyncrite et ses compagnons, martyrs. — A Bellune, en Vénétie, sainte Avatie. — A Saint-Gobain, au diocèse de Laon, le saint prêtre Gobain, martyr, qui a donné son nom à cette ville. Ce Saint, né en Irlande, y édifia dès sa jeunesse par son amour pour la vertu, et mérita par sa sainteté d'être élevé au sacerdoce. Un ardent désir de se consacrer plus parfaitement au service de Dieu, le fit passer en France peu de temps après saint Fursy. Il s'arrêta d'abord à Corbény, où il n'y avait point encore de monastère ; de là il se retira à Laon, puis dans la grande forêt qui est près de l'Oise. Il s'y construisit une cellule à deux lieues de la rivière, et à une égale distance de La Fère et de Prémontré ; ensuite, avec l'aide du peuple, il y bâtit une église, qui fut dédiée sous l'invocation de saint Pierre, et qui depuis longtemps porte le nom de son fondateur. L'emplacement avait été donné par Clotaire III, qui régna sur la Neustrie et la Bourgogne depuis l'an 656 jusqu'à l'an 670, et qui ne cessa d'honorer l'homme de Dieu tant qu'il vécut. Le Saint servit Dieu en cet endroit dans le jeûne, les veilles et la prière. Des Barbares, venus du nord de l'Allemagne, ravageant les pays, lui coupèrent la tête en haine de son état. Le lieu où il fut martyrisé, anciennement appelé le *Mont-d'Ermitage*, se nomme aujourd'hui *Saint-Gobain.* Le chef du Saint s'y garde encore dans la grande église. Le reste de ses reliques fut perdu pendant la confusion des guerres civiles excitées par les Calvinistes. VIIe s. — A Gand, sainte Ida, dont on a retrouvé les reliques dans une église de cette ville. — A Tomes, dans la province du

1. Voir sa Vie au 29 mai.

2. Le bienheureux Bénincasa, né à Florence, en 1376, dut le jour à de pieux parents. Il se consacra au service de Dieu dès sa première jeunesse, et choisit l'Ordre des Servites. Ayant, après sa profession, obtenu de ses supérieurs la permission de suivre son attrait pour la solitude, il se retira sur une montagne du diocèse de Sienne, où il mena une vie très-pénitente, ne se nourrissant que de pain et d'eau. La crainte qu'il éprouva de se livrer à la vaine gloire, à cause de la haute idée que le peuple avait de sa sainteté, le détermina à quitter le séjour qu'il habitait et à aller se cacher dans une espèce de grotte qui ressemblait à un sépulcre et qui est située au diocèse de Pienza. Il se livra dans ce lieu à la contemplation des choses célestes; et, après avoir opéré plusieurs miracles, il y mourut le 9 mai 1426. La grotte du bienheureux Benincasa a été changée en une chapelle qui lui est dédiée, et le culte qu'on rendait à ce saint Religieux fut confirmé par le pape Pie VIII, le 23 décembre 1829. On célèbre sa fête le 20 juin.

Pont, avec les saints Cyriaque et Paul, nommés au martyrologe romain de ce jour, le martyre des saintes Paula et Félicienne, et des saints Emile et Félix. — A Petra, en Arabie, saint Astère, évêque, compagnon de saint Macaire, mentionné au martyrologe romain. 350. — A Berg-Saint-Winoc, en Flandre, sainte Idaberge ou Edburge, vierge, d'origine anglaise, dont le corps fut transféré solennellement au monastère de Mont-Saint-Winoc de cette ville. Une grande partie de ces précieuses reliques furent perdues dans l'incendie qui consuma l'abbaye de Mont-Saint-Winoc en 1558. Vers 1308. — A Magdebourg, saint ADELBERT, moine, de l'Ordre de Saint-Benoît, qui devint le premier archevêque de cette ville. 981. — Au mont Gargan, dans la Pouille, saint Jean de Mathera, fondateur et abbé de l'Ordre de Pulsano, sous la Règle de Saint-Benoît. Il mourut dans le monastère de Saint-Jacques où il fut enseveli, selon qu'il en avait exprimé le désir. Son chef fut depuis porté à Pulsano, où il est en grande vénération et où il s'est fait beaucoup de miracles par son intercession. 1139. — En Westphalie, les bienheureux Menrique et Berthold, chanoines, l'un séculier, l'autre de l'Ordre de Prémontré, et fondateurs du Parthénon de Fronnenberg, dans cette contrée. XIIIe s.

SAINT SILVÈRE, PAPE ET MARTYR

538. — Empereur d'Orient : Justinien Ier.

Sicut stellæ de die latent, de nocte lucent ; sic vera virtus, quæ sæpe in prosperis non apparet, in adversis eminet.

De même que les étoiles semblent disparaître pendant le jour pour ne briller que durant la nuit ; ainsi la véritable vertu, que l'on ne distingue pas toujours dans la prospérité, se montre à découvert dans l'adversité. S. Bernard, *in Cant.*

La nouvelle du décès du pape saint Agapet, qui mourut à Constantinople, ayant été apportée à Rome, le clergé s'y assembla pour lui donner un successeur. L'impératrice Théodora, femme de Justinien, princesse hautaine et impérieuse, qui soutenait le parti des hérétiques opposés au Concile de Chalcédoine, souhaitait qu'on élut Vigile, archidiacre du défunt ; elle espérait que, élevé à cette dignité par sa faveur, il entrerait dans ses sentiments et casserait ce que son prédécesseur avait fait contre ces hérétiques : il le lui avait promis. Elle le chargea donc de lettres adressées à Bélisaire, par lesquelles elle lui ordonnait de mettre tout en œuvre pour le faire Pape. Mais avant qu'il fût arrivé en Italie, Théodat, roi des Goths, qui était maître de Rome, avait fait élire Silvère. Anastase le Bibliothécaire dit que Théodat usa de violence et de menaces pour obliger le clergé à faire cette élection : il ajoute qu'il avait reçu pour cela de l'argent de Silvère : la seconde assertion est tout à fait incroyable, parce que si Silvère avait donné de l'argent pour être élevé au souverain pontificat, il n'aurait jamais eu la hardiesse de reprocher à Vigile, comme une simonie détestable, d'avoir voulu y entrer par cette voie, comme il le fait dans la Bulle de sa condamnation ; mais il n'est pas étonnant qu'un roi barbare et arien ait imposé un Pape aux Romains : ceux-ci, qui savaient que le schisme est un des plus grands maux du christianisme, souscrivirent aux volontés de ce prince ; et, pour ne pas déchirer la robe de Jésus-Christ, ils donnèrent leurs suffrages à Silvère et le reçurent pour évêque.

Dieu fit paraître en ce moment la puissance infinie de sa grâce et le soin particulier qu'il prend de ceux que son troupeau reconnaît pour pasteurs :

car, bien qu'il y eût des vices considérables dans la promotion de Silvère, et qu'elle parût plutôt une intrusion qu'une élection canonique, cependant, dès que le consentement ou la ratification unanime du clergé l'eut rendu Pape légitime, il fit paraître tant de vertus et une vigueur si admirable pour soutenir la foi et l'honneur de l'Eglise, que ni l'exil, ni la perte des biens, ni les tourments les plus cruels, ni la mort même ne furent jamais capables de l'ébranler ni de lui faire donner une sentence contraire à ce que ses généreux prédécesseurs avaient fait. Anastase et Libérat disent qu'il était fils de saint Hormisdas, qui avait été Pape avant lui. Saint Hormisdas l'avait eu d'un légitime mariage avant d'être promu aux Ordres ecclésiastiques ; mais s'il était son fils selon la chair, il l'était encore plus selon l'esprit ; et s'il hérita de ses biens par le droit de la naissance, il fut beaucoup plus l'héritier de sa foi, de sa piété, de sa constance et de sa fermeté à combattre les hérétiques.

Quand l'impératrice eut appris son élection, elle lui demanda le rétablissement d'Anthime, patriarche de Constantinople, que le pape Agapet avait déposé comme hérétique eutychien. Il lui répondit généreusement qu'il ne le pouvait pas faire, parce que la déposition de cet hérétique, non-seulement était légitime, mais aussi entièrement nécessaire pour empêcher la propagation de ses erreurs. L'impératrice, qui s'attendait à cette réponse, manda aussitôt à Bélisaire, qui avait pris Rome sur les Goths, de chasser ce bienheureux Pontife et de mettre l'archidiacre Vigile en sa place. Ce capitaine qui, malgré son humeur guerrière, ne laissait pas d'avoir de la crainte de Dieu et de la piété, reçut cet ordre avec douleur ; il appréhenda qu'en mettant la main sur l'oint du Seigneur, il n'attirât sur lui et sur ses armées les fléaux de la divine justice, et qu'une action aussi injuste et aussi violente que celle de donner un successeur à un Pape encore vivant, n'obligeât Dieu d'abandonner l'empire et de lui refuser sa protection.

A la fin il céda, il eut la faiblesse de dire : « L'impératrice commande, je dois obéir. La ruine de Silvère ne peut m'être imputée. La personne qui en est l'auteur en répondra devant Dieu au dernier jour ». Vigile, de son côté, pressait l'exécution du projet de Théodora. D'ailleurs, Bélisaire était obsédé par Antonina, sa femme, qui était la confidente de l'impératrice, et qui n'avait pas moins d'ascendant sur l'esprit de son mari que Théodorat n'en avait sur celui de Justinien.

Les ennemis de Silvère, pour couvrir l'odieux de leur conduite, eurent recours à un nouveau stratagème, et publièrent que le Pape était coupable de haute trahison. Vitigès, étant sorti de Ravenne, en 537, s'avança vers Rome avec une armée de cent cinquante mille hommes pour investir cette ville. Durant le siége, qui dura plus d'un an, les Romains et les Goths firent des prodiges de valeur. A la fin, les derniers furent battus et forcés de se retirer. On accusa le Pape d'avoir entretenu, pendant le siége, des correspondances avec l'ennemi, et l'on produisit une lettre qu'on prétendait avoir été écrite par lui au roi des Goths, pour l'inviter à entrer dans la ville, avec promesse de lui en ouvrir les portes. Bélisaire s'aperçut aisément de la calomnie, et découvrit que la lettre était supposée. Il fut prouvé qu'elle avait été forgée par un avocat nommé Marc, et par Julien, un des soldats de la garde, tous deux subornés par les ennemis du Pape. Ainsi, l'accusation intentée contre lui n'eut point d'autre suite ; mais Bélisaire n'abandonna pas pour cela le projet de Théodora ; il pressa le Pape de faire ce que l'impératrice exigeait de lui, l'assurant qu'il n'avait pas d'autres moyens de conserver son siége et d'éviter les malheurs dont il était menacé. Silvère répon-

dit toujours qu'il ne condamnerait point le Concile de Chalcédoine et qu'il ne recevrait point les hérétiques à la communion.

Etant sorti de la maison du général, il se retira dans la basilique de Sainte-Sabine, où il espérait trouver un asile assuré ; mais quelques jours après, il en fut tiré par un artifice, et conduit au palais *Pinciane*, où le général romain avait fait sa résidence durant le siége. On le fit entrer seul ; son clergé, qui l'avait accompagné, resta à porte et ne le revit plus. Antonina, assise sur son lit, l'accabla de reproches. Aussitôt un sous-diacre lui ôta son *pallium ;* on le mena ensuite dans un autre appartement, où il fut dépouillé de ses ornements pontificaux, et revêtu d'un habit monastique ; après quoi on publia que Silvère était déposé et devenu moine. Le lendemain Bélisaire fit procéder à l'élection de son successeur. On savait d'avance que ce serait Vigile. On l'installa le 22 novembre 537.

Pour Silvère, il fut envoyé en exil à Patare, ville de Lycie, qui est une province d'Asie. Il eut une joie extrême de souffrir cette persécution pour la défense de la foi, et il n'était pas moins content dans les misères de son exil, que dans les honneurs du premier siége du monde.

L'évêque de Patare le reçut d'une manière fort honorable et prit hautement sa défense ; il se rendit même à Constantinople, où il demanda une audience particulière à l'empereur. L'ayant obtenue, il parla au prince avec une généreuse liberté, et le menaça des jugements de Dieu s'il ne réparait le scandale. « Il y a », dit-il, « plusieurs rois dans le monde ; mais il n'y a qu'un Pape dans l'Eglise de l'univers entier ». Ces paroles, dans la bouche d'un évêque oriental, montrent que l'on reconnaissait universellement la suprématie du siége de Rome.

Justinien n'avait point été jusque-là instruit du véritable état des choses. Frappé de ce que l'évêque de Patare venait de lui dire, il donna des ordres pour le retour de Silvère à Rome, et voulut qu'on le rétablît sur son siége, s'il était prouvé qu'il n'eût point entretenu d'intelligences avec les Goths ; il ajouta qu'on devrait le transférer à quelque autre siége en cas qu'on le trouvât coupable.

L'impératrice fit tout ce qu'elle put pour empêcher que cet ordre fût exécuté ; mais Justinien demeura ferme, et Silvère revint en Italie. L'archidiacre Vigile, qui avait été mis en sa place, étant informé de ce retour, qui lui faisait craindre d'être déposé, alla trouver Bélisaire, et lui dit que, s'il ne remettait Silvère entre ses mains, il ne fournirait pas l'argent qu'il avait promis pour être élu. Le désir d'avoir cet argent fut plus fort sur l'esprit de ce général, que la crainte d'offenser Dieu et l'appréhension de ses jugements. Il remit le Pape entre les mains des gens de Vigile, et ceux-ci le reléguèrent dans une île déserte de la mer de Toscane. Anastase le Bibliothécaire dit que ce fut l'île Ponza ou Pontia, et Libérat, que ce fut l'île Palmaria ; peut-être que, ces deux îles étant voisines, il fut transféré de l'une à l'autre.

Son courage invincible parut en ce qu'il n'abandonna point le soin de l'Eglise universelle ni les fonctions de sa charge. Tous les évêques compatirent à sa persécution et lui écrivirent des lettres de consolation. Amateur lui envoya aussi, pour son soulagement, trente livres d'argent, qui font environ six cents livres à notre manière de compter. Baronius et de Vence croient que c'était saint Amateur, évêque d'Autun ; mais cela est impossible, puisque saint Amateur, évêque d'Autun, est mis dans les tables de cette Eglise plus de deux cents ans auparavant, et qu'au temps de saint Silvère, c'était saint Agrippin qui occupait le siége de cette ville. Silvère, dans la

réponse qu'il fit à cet évêque, lui dit, entre autres choses, qu'il est nourri du pain d'affliction et de l'eau d'angoisse ; mais qu'il ne laisse point pour cela et ne laissera point d'accomplir les devoirs de sa charge. Quatre évêques, qui étaient ceux de Terracine, de Fondi, de Fermo et de Minturne, le vinrent visiter. Avec eux il tint un petit synode et prononça une sentence d'excommunication contre Vigile, l'accusant d'avoir usurpé, avec de l'argent, le Siége apostolique, où, dès le vivant de Boniface, prédécesseur d'Agapet, il avait voulu se placer par le schisme. Il envoya ce jugement à Vigile : celui-ci en fut si offensé, qu'il le fit resserrer plus étroitement et traiter avec plus d'inhumanité. Aussi, au bout d'un an, ce bon Pape mourut de faim et des autres incommodités de son exil, plus heureux de finir sa vie par un si glorieux martyre, que son compétiteur de posséder un siége où il était monté par la violence et avec de l'argent. Il fut enterré dans l'île Palmaria, lieu de son exil. Dieu témoigna, par beaucoup de miracles, que sa mort était précieuse devant ses yeux : car tous les malades qui accoururent à son tombeau furent guéris. Il avait tenu le pontificat deux ans et quelques jours, et, dans une ordination, il avait créé treize prêtres, cinq diacres et dix-neuf évêques. Son décès arriva le 20 juin de l'an 538.

Il ne faut pas oublier de remarquer ici qu'après la mort de ce saint Pape, il se fit un changement merveilleux dans l'esprit de Vigile, son persécuteur : il se déposa lui-même pour un peu de temps, sachant bien qu'il ne pouvait pas être tenu pour Pape légitime, s'il n'avait point d'autre titre pour retenir le pontificat que l'usurpation sacrilége et tyrannique qu'il en avait faite ; et, lorsqu'il eut été élu par le consentement unanime du clergé, qui ne jugea pas à propos d'en élire un autre avec danger de faire un schisme, il fut changé comme Saül en un autre homme : il exerça la charge pastorale avec autant de courage, de piété, de zèle et de foi, qu'il avait fait paraître de violence, d'avarice et de cruauté durant la vie de son prédécesseur. Il n'en fut pas de même de l'impératrice Théodora : comme elle persévéra toujours dans son obstination et son hérésie, Vigile même, de qui elle avait attendu tant de condescendance pour ses sentiments, étant allé à Constantinople, l'excommunia, et elle mourut dans l'impénitence. Pour Bélisaire, qui avait été l'instrument de sa malice, on dit qu'ayant été accusé de conspiration contre l'empereur Justinien, ce prince le dépouilla de tous ses biens et lui fit crever les yeux : ce traitement l'ayant réduit à la dernière misère, il fut contraint de demander l'aumône dans Constantinople. C'était un châtiment terrible du sacrilége qu'il avait commis contre le grand pape Silvère. Cependant, il s'en était déjà repenti, et, pour satisfaction de son crime, il avait fait bâtir une église, avec une inscription sur le portail, qui marquait que c'était une réparation publique de sa faute. Cette inscription se voit encore à Rome dans l'église des religieux appelés *Porte-Croix*, entre le mont Pincio et le Quirinal. Mais il faut croire que Dieu ne jugeait pas cette satisfaction suffisante, et que désirant faire miséricorde à ce grand capitaine, il voulut le punir sévèrement en cette vie, pour ne pas différer son châtiment en l'autre.

On représente saint Silvère avec le costume et le bourdon de pèlerin, ce qui fait allusion à son bannissement de Rome par Théodora, le bourdon et l'habit de pèlerins se prenant parfois pour la caractéristique de l'exil. — La petite église qu'il porte sur la main, dans quelques estampes, peut signifier sa contenance à soutenir la foi, en refusant, malgré les ordres de l'impératrice, de rétablir sur le siége d'Antioche le patriarche Anthime, fauteur des Eutychiens, et de désavouer les décrets du Pape son prédéces-

seur. — Sur des estampes du XVI[e] siècle, on le voit porter une sorte de patène ou écuelle d'où sort un petit pain, ce qui rappelle la maigre nourriture qu'il recevait dans son exil. — Enfin, on l'a peint plus d'une fois avec l'attribut de la sainte Trinité, par allusion à ses luttes contre l'arianisme.

Acta Sanctorum, t. IV junii. — Cf. Artaud de Montor, *Histoire des souverains Pontifes romains*.

SAINT ADELBERT, ABBÉ DE WISSEMBOURG,

PREMIER ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG

981. — Pape : Benoît VII. — Empereur d'Allemagne : Othon II.

Pietas parens est, initium finisque omnium virtutum.
La piété est la mère de toutes les vertus, leur principe et leur perfection.
S. Greg. thaumat., *in Orat. panegyr.*

Saint Adelbert, un des hommes les plus célèbres du règne d'Othon I[er], entra, fort jeune encore, à l'abbaye de Saint-Maximin, que Henri l'Oiseleur avait rétablie à Trèves et qui était alors l'école où se formaient les évêques. La nature l'avait doué de toutes les qualités qui font les grands hommes. Une conception facile, un génie pénétrant, une mémoire prodigieuse, une piété ardente, un vif amour de Dieu et un grand zèle pour la propagation de la religion de Jésus-Christ, en un mot, les dons les plus précieux de l'esprit et du cœur, voilà ce que l'on admirait dans le jeune homme. L'âge développa de plus en plus ces heureuses qualités, et les supérieurs, qui s'étaient aperçus depuis longtemps du mérite et des dispositions d'Adelbert, avaient pris un soin particulier pour le former. Pour éviter cette enflure de cœur que produit souvent la science, Adelbert commençait et finissait ses études par la prière ; il les interrompait même de temps en temps par la méditation et par des élévations de son âme vers Dieu. Purifiant ainsi son entendement, il détacha en même temps son cœur des choses de la terre et se prépara à répondre aux vues que la Providence avait sur lui.

Vers l'an 960, les *Rugi* ou *Rani* [1], qui habitaient une partie de la Poméranie, entre l'Oder et la Wipper, et l'île de Rugen dans la mer Baltique, demandèrent des prédicateurs de l'Evangile. Sous le règne de Louis le Débonnaire, quelques moines de la nouvelle Corbie [2] avaient entrepris de prêcher Jésus-Christ à cette nation païenne ; ils opérèrent plusieurs conversions dans différentes provinces des Slaves et construisirent, dans l'île de Rugen, un oratoire en l'honneur de Notre-Seigneur et de saint Vit, qu'ils honoraient comme leur patron ; mais ces heureux commencements ne se

1. Des auteurs confondent les *Rugi* et les *Rani*. Nous trouvons ces peuples nommés *Rugii* par Tacite. Jornandès, dans son histoire des Gètes, dit bien qu'Odoacre était un *Rugus* ; mais Tacite est un meilleur auteur. Nous ne voyons nulle part des *Rani* que dans Pline l'Ancien, qui place ces peuples, non aux environs de la Baltique, mais du mont Caucase.

2. Cette fameuse abbaye, fondée pendant le IX[e] siècle, était située dans le diocèse de Paderborn, sur le Weser, en Westphalie. L'abbé, qui dépendait immédiatement du Saint-Siége, était prince de l'empire et jouissait de très-beaux revenus. Ce monastère a produit un grand nombre d'hommes distingués qui ont porté le flambeau de la foi et des sciences dans plusieurs contrées barbares.

soutinrent pas : les Rugiens retournèrent à leurs idoles. Par une bizarrerie singulière, ils ajoutèrent saint Vit à leurs faux dieux et lui bâtirent un temple. Ces peuples avaient toujours montré une très-grande aversion pour les chrétiens et surtout pour les prêtres de la religion chrétienne. Ils n'agissaient donc que par hypocrisie, quand ils demandèrent plus tard à être instruits des vérités de l'Evangile. L'empereur Othon Ier, persuadé qu'ils avaient un vrai désir de se convertir, reçut avec joie leurs envoyés et leur désigna pour évêque Liburce, moine de Saint-Alban à Mayence. Liburce étant mort peu de temps après cette nomination (961), Adeldert fut choisi pour le remplacer, et sacré évêque des Rugiens (962). Othon lui fournit tout ce qui était nécessaire pour l'accomplissement de cette sainte œuvre, et Adelbert partit avec un certain nombre de missionnaires ; mais il trouva des cœurs bien peu disposés à recevoir ses enseignements. Plusieurs des prêtres qui l'avaient accompagné furent massacrés, et les autres eurent bien de la peine à échapper avec l'évêque. Désespérant de réussir, ils retournèrent dans leurs monastères.

Cependant Othon, désirant récompenser le zèle et les vertus d'Adelbert, le nomma abbé de Wissembourg, au diocèse de Spire, dans la basse Alsace, sur la rivière de Lutter. Le saint homme soutint, par sa sagesse et son exemple, la régularité dans cette abbaye, qui fut dès lors une des plus célèbres de l'empire : il était le père de ses religieux et l'ange de paix de l'abbaye. Se félicitant d'avoir eu l'occasion de rentrer dans un monastère, il s'attendait à n'avoir plus à s'occuper le reste de ses jours qu'à travailler à se sanctifier avec ses religieux dans le silence et la retraite, lorsque la divine Providence vint l'arracher à son repos pour lui faire parcourir un champ plus vaste. Elle le tira de sa solitude pour l'élever, vers l'an 970, sur le siége de Magdebourg. L'empereur Othon, se trouvant à Rome, sollicita le pape Jean XII d'ériger en métropole le siége de Magdebourg et de lui donner pour suffragants les évêques de Mersebourg, de Meissen, de Zeitz [1], de Havelberg et de Brandebourg. Le Pape y consentit, et Adelbert partit de Wissembourg pour aller prendre possession de son Eglise. Il y fut reçu avec toutes les démonstrations de respect possibles. L'impératrice sainte Adélaïde, qui avait appris à connaître le mérite du saint homme, le choisit pour le directeur de sa conscience et le suivit à Magdebourg, afin de profiter jusqu'à la fin de ses jours des conseils du digne prélat. Mais Adelbert quitta ce monde avant la mort de cette pieuse princesse.

Animé d'un zèle apostolique, Adelbert procura la connaissance de Jésus-Christ à un grand nombre de Slaves, qui étaient encore plongés dans les ténèbres de l'erreur. Il fit construire plusieurs églises, leur donna des pasteurs capables d'instruire un peuple nouvellement converti. Il établit un ordre admirable dans le chapitre de sa cathédrale, fondé par l'empereur Othon Ier, et n'y admit que des hommes recommandables par leurs connaissances et leur piété. Le Seigneur le favorisa du don de prophétie, et il mena toujours, pendant son épiscopat, la vie d'un Apôtre. Il était occupé à faire la visite du diocèse de Mersebourg, lorsqu'il fut attaqué de la maladie qui le conduisit au tombeau. Après avoir célébré la messe à Mersebourg, il sentit ses forces l'abandonner. Il eut recours aux sacrements de l'Eglise, qu'il reçut avec une grande piété, et mourut le 20 juin 981. Son culte a subsisté à Magdebourg jusqu'au moment de la réforme, époque à laquelle furent détruits dans cette ville tous les monuments relatifs aux saints.

1. Cet évêché fut transféré peu après à Naumbourg, où il a subsisté jusqu'à la réformation de Luther.

NOTICE SUR L'ABBAYE DE WISSEMBOURG.

L'abbaye de Wissembourg, dont il vient d'être question, doit son origine à Dagobert Ier, roi de France, ou, selon d'autres historiens, à Dagobert II, roi d'une partie de l'Austrasie, comprenant l'Alsace, qui lui donna des biens considérables. Elle fut élevée plus tard à la dignité d'abbaye princière, avec celles de Murbach, de Fulde et de Kempten, et son abbé, prince du saint empire, avait voix et séance à la diète germanique. Une ancienne charte, découverte par Bruschius, dans les archives de Spire, en désigne comme premier abbé Principius, depuis évêque de Spire sous le règne de Dagobert II, ce qui prouve que cette abbaye existait avant ce prince [1].

L'abbaye de Wissembourg a été, dès son origine, le séjour des sciences et des connaissances en tout genre, et l'histoire nomme particulièrement, au IXe siècle, un religieux dont le mérite n'est pas assez connu, même du monde savant. Nous voulons parler du célèbre moine Otfrid, qui, né sur les bords du Rhin et doué par la nature des plus heureuses dispositions, se retira, fort jeune encore, à Wissembourg, pour se livrer à l'étude sous les fameux maîtres qui brillaient alors dans cette maison. De Wissembourg il se rendit à Fulde pour profiter des leçons de Raban Maur, qui était alors à la tête de l'école de cette abbaye. De retour à Wissembourg, il fut promu au sacerdoce et chargé de la direction des écoles de ce monastère. Cet emploi lui laissa encore le temps de composer plusieurs ouvrages, qui ont fait passer son nom à la postérité. Il s'acquit la réputation d'un des plus savants hommes de son temps et les titres de philosophe, de rhéteur, de poëte et de théologien.

Un des principaux objets de l'étude d'Otfrid, fut de perfectionner et d'enrichir la langue de son pays, qui était le théotisque ou le tudesque. Ce moine studieux fit des efforts presque surnaturels pour faire accréditer sa langue, ce qui lui coûta un travail infini. Il se plaint, dans une lettre à Luitbert de Mayence, de la dureté de l'idiome dans lequel il écrivait et de la difficulté qu'il éprouvait à surmonter les entraves de la langue tudesque, peu propre à la poésie. Il y reproche aux écrivains de son siècle d'affecter d'écrire l'histoire en latin plutôt qu'en leur langue maternelle.

On ne peut contester à Otfrid l'honneur d'avoir été le premier écrivain connu parmi les anciens Germains, qui ait mis en vers rimés quelque partie de l'Ecriture sainte. Le soin qu'il prit de cultiver le tudesque, inspira à ses compatriotes une noble émulation de l'imiter. Il mit en vers les traits les plus frappants de la vie de Jésus-Christ. Cette poésie était différente de celle des Grecs et des Romains, en ce qu'elle était rimée et qu'elle ne se mesurait point par des pieds composés de syllabes longues et brèves, mais simplement par le nombre des syllabes.

Charlemagne avait un goût particulier pour le tudesque, et Eginhard nous rapporte que ce prince donna des noms tudesques aux douze mois de l'année, et que, pour faciliter l'étude de la même langue, il commença à en rédiger une grammaire [2].

L'ouvrage le plus considérable, comme le plus connu et le plus estimé d'Otfrid, est sa traduction de l'Evangile, en vers rimés et en cinq livres. L'auteur y paraphrase, en suivant la Vulgate, les plus beaux endroits de l'Evangile, auxquels il joint souvent de courtes réflexions morales et quelquefois historiques, tirées la plupart des ouvrages de saint Grégoire le Grand et de saint Augustin. Il a si bien choisi ces endroits, qu'ils forment une histoire suivie depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à son ascension : la piété respire partout dans ce poëme. On en pouvait chanter des morceaux détachés, ce qui les fit répandre plus aisément dans le public et contribuer à faire tomber les chansons profanes et obscènes.

L'épître dédicatoire est d'une singulière invention : c'est une espèce de double acrostiche, dont les vers, divisés en quatrains, commencent et finissent par les mêmes lettres, et ces premières et dernières lettres forment, de côté et d'autre, cette inscription latine : *Luthovico orientalium regnorum regi sit salus æterna.* C'est ainsi que les poëtes du IXe siècle se plaisaient à multiplier les difficultés mécaniques de l'art pour avoir le plaisir de les vaincre.

Otfrid n'est pas le seul savant qu'ait produit l'abbaye de Wissembourg. Trithème nous cite un

1. On attribue de même à Dagobert Ier la fondation de Klingenmunster, située à trois lieues de Wissembourg, mais hors de l'Alsace, dans la contrée qu'on appelait, avant la Révolution, le Palatinat du Rhin.

2. La langue allemande ne fut employée dans les actes publics qu'au XIIIe siècle, et cela se fit en Alsace. Les premières lettres écrites en cette langue sont de Berthe, épouse de Henri de Wœrth, landgrave de la basse Alsace. Elles sont datées de 1257.

certain Hédcrich, qui dirigea de même les écoles de ce monastère et composa un commentaire sur le cantique des cantiques de Salomon. Cet ouvrage, ainsi que les Homélies du même auteur, ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Le temps nous a de même privés des productions de plusieurs savants qui ont fait honneur à l'abbaye de Wissembourg. L'abbé Rupert, qu'Othon III éleva sur le siége épiscopal de Spire, fut aussi un homme très-savant [1].

L'abbaye de Wissembourg a donné naissance à la ville du même nom. La discipline et la piété fleurirent dans ce monastère, mais plusieurs désordres s'y glissèrent vers la fin du XIIIe siècle. La négligence des abbés était si grande que, pendant le XIVe siècle, plusieurs de ses plus beaux domaines furent aliénés. Enfin les choses en étaient venues au point qu'en 1470 Frédéric, comte palatin du Rhin, crut devoir, en sa qualité de bailli d'Alsace, prendre des mesures vigoureuses pour y rétablir la discipline et l'esprit de saint Benoît. Il fit venir dans ce dessein deux saints abbés de Mayence et de Bamberg et les conduisit, du consentement des autorités de la ville, à l'abbaye; mais ses espérances furent trompées. Au moment où l'on était assemblé à l'église pour entendre un célèbre prédicateur, le peuple, qui prenait le parti des religieux, se souleva contre le comte et les deux abbés, sous prétexte qu'on cherchait à molester des moines auxquels on n'avait rien à reprocher. Le tumulte s'accrut au point que les deux abbés furent obligés de se sauver et de s'enfermer dans la sacristie. Les moines profitèrent du désordre et s'enfuirent en ville; mais le magistrat les ramena le lendemain au monastère. Le comte, dont l'autorité avait été si gravement méconnue par les habitants de Wissembourg, se présenta à la tête d'un corps d'armée pour punir les coupables. Ce ne fut cependant qu'au bout d'une année qu'il parvint à rétablir l'ordre dans l'abbaye, en renvoyant dans d'autres maisons les moines qui s'étaient le plus opposés à la réforme projetée. Ce retour à l'ordre ne fut pas de longue durée : Clément VII convertit alors l'abbaye, en 1524, en un chapitre de chanoines. Après la mort de Rudiger, qui en avait été le dernier abbé, l'évêque de Spire obtint, en 1545, du pape Paul III et de l'empereur Charles-Quint, la permission de réunir irrévocablement le titre de prévôt de Wissembourg à celui de son évêché. Ce chapitre consista, depuis cette époque, en un prévôt (qui effectivement a toujours été l'évêque de Spire), un doyen, un custos et douze chanoines [2].

Il y avait aussi autrefois à Wissembourg une autre collégiale, qui avait été fondée, pendant le XIe siècle, par l'abbé Luithard, en l'honneur de saint Etienne. Elle a été détruite en 1325, pendant la guerre des rustauds.

Cette ville possédait de même deux préceptorats, dont l'un appartenait à l'ordre teutonique et l'autre aux chevaliers de Malte.

Les Augustins s'établirent à Wissembourg en 1279. Leur maison fut vendue à la ville en 1526, et on la convertit en hospice civil : la ville ayant été cédée à la France, Louis XIV rétablit en 1684 les Augustins dans leur ancien monastère.

Les religieux de l'Ordre de Saint-François furent appelés dans la même ville en 1372; leur couvent, ayant été aliéné lorsque la ville embrassa la réforme, fut donné en 1686, par ordre du roi, aux Capucins, dont l'un, depuis ce temps, a toujours desservi la cure.

Les Dominicains construisirent leur monastère en 1288 : en 1553 il fut converti en hospice; le couvent des filles du même Ordre fut de même supprimé [3].

Nous avons emprunté cette Vie à l'*Histoire des Saints d'Alsace*, par l'abbé Hunckler. — Voyez Mabillon, *Ann. ord. S. Benedicti*, t. III, p. 128; *Ann. Treviren.*, t. I; Trithem., *Chron. Hirsang.*, t. I; *Hist. littér. de la France*, t. IV; Laguille, *Hist. d'Alsace*, t. Ier, l. VI, p. 71; Hoffmann, *De Ottofrido, monacho Wissemb.*, Grandidier, *Hist. de l'Eglise de Strasbourg*, l. V.

1. Les auteurs de la *Gallia christiana* nous ont conservé les noms de plusieurs évêques de Spire, tirés de l'abbaye de Wissembourg : Principius, en 650; Tragebodon, 673; David, 742; Freydon, 810: Amauri, 891; Bernard, 893; Eberhard, 912; Godefroi, 949; Rupert, 996; Arnold Ier, 1054; Arnold II, 1124. *Gall. christ.*, t. V, p. 716.

2. On voyait autrefois dans l'église abbatiale de Wissembourg le tombeau de saint Henri, jeune enfant massacré par les juifs. Chatelain en parle dans son martyrologe sous le 29 juin.

3. La ville de Landau, une des dix villes libres d'Alsace, a eu, jusqu'à la Révolution française, une collégiale dédiée à la sainte Vierge et dépendante du monastère d'Obersteigen, parce que les premiers chanoines envoyés à Landau furent tirés de cette maison. Les Augustins s'établirent à Landau en 1200, et les Capucins en 1740.

SAINT NOVAT, CONFESSEUR (IIe siècle).

« Après le décès de sa sœur Potentienne, la vénérable vierge Praxède était dans une grande affliction. Un grand nombre de nobles chrétiens venaient la voir pour la consoler, avec le saint évêque Pie ; parmi eux était Novat, votre frère, qui est aussi le nôtre en Notre-Seigneur, lequel nourrissait beaucoup de chrétiens de ses dons, et faisait fréquemment mémoire de vous à l'autel du Seigneur avec le saint évêque Pie. Le même Novat, retenu par la maladie, n'avait pas paru devant la vierge Praxède depuis un an et vingt-huit jours. Un jour le saint évêque Pie, rappelant le souvenir de tous les chrétiens avec la vierge Praxède, on demanda ce que faisait Novat, l'homme de Dieu. Il fut répondu qu'il était toujours malade. En entendant cela, nous fûmes tous contristés. Alors la bienheureuse Praxède dit à notre Père saint Pie : « Que votre sainteté ordonne que nous allions tous ensemble le visiter, et notre visite et vos prières le sauveront ». Il fut décidé que l'on agirait ainsi, et la nuit nous nous rendîmes, avec l'évêque Pie et la vierge du Seigneur, auprès de Novat, l'homme de Dieu. Et Novat, l'homme de Dieu, ayant appris que nous venions le visiter tous ensemble, se mit à rendre grâces à Dieu de ce qu'il avait mérité la faveur d'être visité par l'évêque saint Pie et par la vierge du Seigneur. Nous demeurâmes dans sa maison huit jours. Et il arriva que Novat, l'homme de Dieu, passa au Seigneur treize jours après, pour aller recevoir la récompense du royaume céleste. C'est Pasteur qui écrit cela à Timothée ».

Martyrologe d'Adon.

SAINTE GEMME, VIERGE ET MARTYRE A SAINTES (109).

Cette Sainte, si célèbre dans l'Aquitaine et dans plusieurs provinces des Gaules, était d'origine portugaise [1] ; elle vivait dans le Ier siècle de l'Eglise, et était, dit sa légende, d'une beauté remarquable ; de bonne heure, elle s'était consacrée à Jésus-Christ. Son père Catilius, personnage de haute distinction, était préfet de Galice et de Lusitanie. Il mit tout en œuvre pour la marier avec un jeune seigneur du pays, nommé Régulus ; n'ayant pu y parvenir, il ordonna de renfermer la jeune fille dans un noir cachot où on lui fit endurer de tels tourments qu'elle faillit en perdre la vie. Bientôt on la jeta dans les flammes qui respectèrent son corps virginal ; enfin elle eut la tête tranchée, et consomma ainsi son glorieux sacrifice le 15 du mois d'août de l'année 109. Dès la plus haute antiquité, les provinces de la Saintonge et de l'Aunis vouèrent un culte de vénération à cette jeune Martyre dont la légende et les reliques furent, dit-on, apportées en Aquitaine par ses deux sœurs sainte Quiterie et sainte Libérate, qui fuyaient la persécution cruelle de leur propre famille.

Par une charte de 1063, le duc d'Aquitaine, Guy-Geoffroi, concéda à l'abbaye de la *Chaise-Dieu* d'Auvergne le territoire de Sainte-Gemme, en Saintonge [2], et ses dépendances, pour y établir une abbaye de Bénédictins. A cette époque, la petite chapelle, déjà dédiée à la Sainte, était notablement endommagée. Voici les termes de ce cartulaire : « Le duc Guy, par un sentiment de tendre piété envers la bienheureuse vierge, a fondé le prieuré conventuel de Sainte-Gemme de Saintonge, et lui a assuré de belles aumônes. En 1105, le duc Wilhem ou Guillaume, allant en Palestine, donna à cette abbaye la dîme de la forêt de Bacône ; Edouard II, par une charte subséquente de 1322, fit à cette maison religieuse de nouvelles concessions en fond de terre ».

Au jour anniversaire du 22 mai, on couronnait et dotait avec solennité et de temps immémorial, une rosière à Sainte-Gemme.

Les moines d'Auvergne, qui, sous la conduite de l'abbé de la Chaise-Dieu, vinrent des premiers habiter le moutier de Sainte-Gemme, y apportèrent le culte de saint Didier, évêque de Vienne, qui était mort martyr à quelques lieues de leur pays, sur les bords de la Chalaronne, victime des ordres

1. Le *Mart. univ.* de Claude Chastelain, 1709, in-4°, mentionne une sainte Gemme, de l'Aquitaine, veuve et martyre, également citée dans l'*Histoire de la vie des principaux Saints*, de l'abbé Guillois, t. Ier, p. 426 ; mais ce n'était point à cette dernière, postérieure à la sainte du Portugal, que s'adressaient les pieux hommages de la communauté de Sainte-Gemme.

2. Voir Besly, *Hist. des comtes de Poit. et ducs de Guyen.*, in-f°.

barbares de Brunehaut. La nouvelle chapelle érigée alors, fut donc mise sous l'invocation de saint Didier, souvenir précieux de la patrie pour les moines exilés.

La fête de sainte Gemme se célébrait, d'après le martyrologe gallican, le 16 du mois d'août, le 15 d'après le martyrologe du Père Arthur du Moustier et, en Saintonge, le 20 juin, époque de la translation, du pays d'Auvergne en celui de Saintonge, des reliques de la jeune Martyre [1].

L'église de Brizambourg est sous le vocable de la Sainte, qui a également donné son nom à une commune du département de la Gironde, près de Monségur. Deux paroisses de la Vendée se trouvent aussi sous l'invocation de la même Sainte ; une autre dans les Deux-Sèvres ; deux dans le Gers ; une autre dans le département de Lot-et-Garonne, dans le Tarn, le Cher, le Loir-et-Cher, le Maine-et-Loire, la Marne, la Mayenne ; cette multiplicité d'autels prouve la singulière dévotion de nos aïeux envers la jeune Martyre du Portugal.

Rainguet, *Biographie Saintongeaise.*

SAINT LATUIN, PREMIER ÉVÊQUE DE SÉEZ (110).

Suivant la tradition, Latuin fut ordonné évêque par le pape saint Clément, et envoyé en Gaule avec Taurin d'Evreux, Nicaise de Rouen, Denis de Paris et d'autres illustres hérauts de l'Evangile ; il vint à Séez, et y jeta les premiers fondements de la foi. C'est lui, en effet, qui, le premier, ouvrit les yeux des Sagiens, des Ozimiens et des peuples voisins à la lumière admirable de la religion du Christ. En lui, la majesté du visage se joignait à toutes les vertus de l'âme et donnait de l'attrait à sa prédication, que Dieu autorisait encore par de nombreux miracles. La tradition rapporte que, comme la sainte Ecriture le dit de l'apôtre Pierre, son ombre seule guérissait les malades et les infirmes. Il fut en butte à la calomnie ainsi qu'à des piéges de toutes sortes, de la part des adorateurs des idoles et surtout d'une femme puissante, que l'on dit avoir été la femme du gouverneur. Il fut quelquefois traîné ignominieusement par les rues de la ville. A cause de ces mauvais traitements et de ceux plus graves encore qu'il prévoyait, il se retira pour un temps non loin de la ville, en un lieu nommé Clérni, pour laisser passer l'orage.

La fureur des persécuteurs sut découvrir le lieu de sa retraite. Comme il avait coutume d'annoncer l'Evangile à tous ceux qui venaient à lui, parmi la foule de ceux qui venaient pour l'entendre, ses ennemis envoyèrent des sicaires qui devaient le frapper. Mais la parole du saint Apôtre toucha tout à coup ces hommes, qui tombèrent à ses pieds, avouèrent leur coupable projet et implorèrent leur pardon. Il leur donna même le Baptême quelque temps après, lorsqu'il les eut instruits. Il rentra dans la ville de Séez lorsque les calomnies élevées contre lui furent détruites et que la paix lui fut rendue. Il se vit encore une autre fois obligé d'en sortir ; il désirait le martyre ardemment, et s'écriait souvent : « O bon Jésus ! qui me donnera de mourir pour vous ? » Mais il sentait que son œuvre avait encore besoin de lui, et c'est pourquoi il fuyait devant la persécution.

Le saint évêque, en consacrant son église et sa cathédrale sous le titre de Notre-Dame, ne se contenta pas de prêcher lui-même l'amour de Marie ; il ordonna plusieurs prêtres qui, animés de son esprit, allèrent dans toute la contrée faire connaître et aimer Jésus-Christ et Marie, et apprendre aux peuples que le culte de l'un est inséparable du culte de l'autre.

Il mourut épuisé de fatigues et de vieillesse, vers l'an 110, le 20 juin.

Sous le règne de Charles le Chauve, lorsque les bandes du nord se précipitèrent comme un torrent sur la Neustrie, les reliques de saint Latuin furent transportées à la forteresse d'Anet, dans le diocèse de Chartres, où le souvenir de cet événement se célèbre le 31 août de chaque année. Plus tard, au IXe siècle, les habitants de ce lieu cédèrent à Yves de Bellême le quatrième doigt de la main droite du pontife, doigt mystique où chaque évêque a coutume de porter l'anneau de son alliance avec l'Eglise dont il est le pasteur. Cette précieuse relique ne put trouver grâce devant les fureurs sacriléges des Calvinistes aux dernières années du XVIe siècle.

Depuis l'époque de l'invasion des Barbares du nord, le diocèse de Séez était privé des vénérables dépouilles de son premier évêque ; mais, grâce à la bienveillance de Mgr Regnauld, évêque

1. « Nous n'avons pu découvrir l'époque où les religieux Bénédictins de la *Chaise-Dieu* reçurent les reliques de sainte Gemme ». — Note de Mgr l'évêque. — Ce pourrait bien être en 1046, année de l'érection de la *Chaise-Dieu*.

de Chartres, un os de la jambe (le tibia) de saint Latuin fut cédé, en 1856, à Mgr Rousselet, évêque de Séez, qui en fit la translation solennelle dans sa cathédrale le 22 juin 1858, en présence de Mgr Pie, évêque de Poitiers, qui prononça l'éloge du Saint.

La mémoire de cet Apôtre est honorée dans le diocèse de Séez à la date du 20 juin, et quelques auteurs ecclésiastiques pensent que saint Latuin n'est point différent de saint Lain dont le diocèse de Chartres célèbre la fête le 19 janvier.

Propre de Séez. — Voir, pour plus de détails, les *Vies des Saints du diocèse de Séez,* par M. l'abbé Blin.

SAINT BAIN OU BAGNE,

ÉVÊQUE DE THÉROUANNE ET PATRON DE CALAIS (706).

Les historiens ne nous ont laissé que fort peu de détails sur la vie de saint Bain. Il était issu d'une famille illustre, et se nommait *Theodoricus Bainus.* Il embrassa la vie monastique et fut un des plus fervents disciples de saint Vandrille. Il édifia tellement le monastère de Fontenelle par sa prudence, sa science et sa sainteté, que, après la mort de saint Drancius, successeur de saint Omer sur le siége de Thérouanne et de Boulogne, il fut élu lui-même et appelé à gouverner le vaste diocèse que l'Apôtre des Morins avait si puissamment organisé. Il fut douze années à la tête de cette église, et remplit avec la plus grande perfection tous les devoirs de sa charge pastorale, depuis l'an 685 jusqu'à l'an 697. Il s'appliqua particulièrement à évangéliser les parties de son diocèse qui étaient situées le long de la mer; Calais surtout fut le lieu favori de ses prédications. Il opéra dans cette ville de grands fruits de conversion, et c'est pour cette raison que les Calaisiens l'ont toujours considéré comme leur Apôtre, et honoré comme leur patron. Il était animé d'un si grand désir de gagner des âmes à Dieu, que, lorsqu'il voyait des pécheurs endurcis, surtout de ceux des classes plus élevées et moins susceptibles d'être touchées de la grâce, il affligeait son corps et pratiquait des mortifications nombreuses, afin de fléchir la justice du Seigneur, et d'être lui-même un moyen de guérison surnaturelle pour ses ouailles bien-aimées. C'était surtout pour arracher aux liens terribles de la concupiscence de la chair ceux qui s'y trouvaient misérablement enlacés, qu'il se livrait sur lui-même à ces saintes rigueurs, et ses prières ardentes, jointes à ces actes héroïques de pénitence, demeuraient rarement sans atteindre leur but.

Un jour qu'il priait avec sa ferveur accoutumée, un ange lui apparut sous la forme d'un jeune homme, et lui dit de faire ses préparatifs pour aller à Rome, ajoutant qu'il n'aurait point à se repentir de ce voyage. Aussitôt il se met en route, après avoir confié à Ravenger l'administration de son diocèse, et bientôt il arriva heureusement dans la capitale du monde chrétien. Le pape Sergius, qui occupait alors le siége de saint Pierre, le reçut avec beaucoup de distinction, et conçut pour lui une très-haute estime. Il en revint comblé de présents précieux, entre lesquels brillaient par-dessus tout les reliques du bienheureux Silas, disciple de saint Paul. Les plus grandes solennités accompagnèrent la réception de ces reliques dans l'église de Notre-Dame de Thérouanne, et chaque année depuis lors, le 13 juillet, anniversaire de cette translation, fut un jour de fête célébré par les nombreux pèlerinages des pieux fidèles. Saint Bain ensevelit avec de grands honneurs les corps des bienheureux Lugle et Luglien, dont plus tard nous aurons à raconter la vie. Cédant aux prières du saint abbé Mauront, il transféra le corps de saint Amé de l'église de Saint-Pierre de Merville en l'église de Notre-Dame, qu'on venait de construire à peu de distance. Cette translation fut accompagnée de prodiges et de nombreuses guérisons; elle eut lieu le 28 avril 697.

Cependant saint Bain, accablé des fatigues du ministère pastoral, et jaloux d'imiter tant d'autres saints évêques, se démit cette même année 697 de sa charge et de sa dignité d'évêque de Thérouanne, et choisit pour le lieu de sa retraite sa chère abbaye de Fontenelle, dans laquelle il avait autrefois coulé des jours si pleins de recueillement et de paix. Il avait, du reste, vaillamment combattu et noblement fourni sa tâche; il méritait à tous égards d'avoir cette faveur de quelques années passées en présence de Dieu seul pour se préparer à paraître devant lui. Trois ans après sa retraite, il dut céder aux instantes supplications des religieux, et accepter la charge d'abbé de Fontenelle. En 705, il transféra, de l'église de Saint-Paul en celle de Saint-Pierre, les corps de saint Vandrille et de saint Ansbert, lesquels furent trouvés intacts et répandant l'odeur la plus suave. Ces reliques précieuses restèrent dans cette église de Saint-Pierre jusqu'à l'invasion des Normands; elles furent alors transportées à Boulogne.

Saint Bain ne vécut, à ce qu'il paraît, que fort peu de temps après cette translation. On a discuté sur la date précise de sa mort, que l'on place ordinairement en 706. Il nous reste un souvenir vivant de ce saint personnage dans le nom du village de *Bainghen*, qui signifie habitation de Bain, demeure de Bain. On tient, en effet, de la tradition que saint Bain habitait quelquefois ce lieu, où il avait fait acquisition d'une terre pour l'église de Thérouanne. En 846, les reliques de saint Bain furent transportées à Saint-Omer, dans le but de les soustraire aux profanations des Danois.

L'abbé Van Drival, *Vies des Saints de l'ancien diocèse de Thérouanne.*

XXI[e] JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint LOUIS DE GONZAGUE, de la Compagnie de Jésus, qui s'est rendu recommandable par le mépris qu'il fit de son titre de prince et par l'innocence de ses mœurs. 1591. — A Rome, la fête de sainte Démétrie, vierge, qui fut couronnée du martyre sous Julien l'Apostat. 362. — A Syracuse, la naissance au ciel des saints martyrs Rufin et Marcie. — En Afrique, les saints martyrs Cyriaque et Apollinaire. — A Mayence, saint ALBAN, martyr, qui, après de longs travaux et de rudes combats pour la foi chrétienne, fut trouvé digne de recevoir la couronne de la vie éternelle. IV[e] s. — Le même jour, saint EUSÈBE, évêque de Samosate, qui, au temps de Constance, empereur arien, visitait secrètement les églises en habit de soldat, pour les confirmer dans la foi catholique; il fut ensuite relégué dans la Thrace, sous Valens; mais la paix ayant été rendue à l'Eglise par Théodose, il fut rappelé de l'exil, et, comme il visitait de nouveau les églises, une femme arienne lui jeta, du haut d'une maison, une tuile qui lui brisa la tête et lui procura ainsi l'honneur du martyre. 380. — A Iconium, en Lycaonie, saint Térentius ou Tertius, évêque et martyr. I[er] s. — A Pavie, saint Ursicène, évêque et confesseur. 216. — A Tongres, saint Martin, évêque [1]. 276. — Au diocèse d'Evreux, saint LEUFROI, abbé. Vers 738.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au village de Velzen, près de Haarlem, en Hollande, le décès de saint Engelmond ou Englemond, prêtre et abbé d'un monastère de l'Ordre de Saint-Benoît. Il naquit en Angleterre, d'une famille frisonne, et se rendit, du temps de saint Villebrord, dans la Hollande, où il annonça la parole de vie à ces peuples alors plongés dans la barbarie. Après de longs travaux, il mourut de la fièvre et fut enterré à Velzen; Baudri, évêque d'Utrecht, découvrit, dit-on, son corps en 977, mais ces précieuses reliques furent dispersées en grande partie pendant les guerres civiles du XVI[e] siècle. VIII[e] s. — A Besançon, fête de la délivrance de la ville par la protection des apôtres saint Ferréol et saint Ferjeux [2]. — A Bourges, saint RAOUL, (Radulfe, Rodulfe ou Roi's), qui fut tiré de l'abbaye de Saint-Médard, de Soissons, pour être élevé sur ce siége archiépiscopal, où il fit paraître toutes les vertus d'un véritable pasteur : il repose dans l'église de Saint-Ursin. 866. — A Balbastro, au-delà des Pyrénées, en Aragon, saint Raymond, évêque, qui était du sang royal de France, et méprisa toutes les grandeurs du monde pour embrasser l'humilité religieuse au monastère de Saint-Antonin, de Pamiers; après qu'il eut aussi gouverné celui de Saint-Saturnin, ou Saint-Sernin, de

1. Saint Martin est mis le septième des évêques de Tongres, dans les tables de cette Eglise, et est nommé Apôtre de la Hesbaie. Les habitants de cette contrée étaient pour la plupart païens, et ils furent convertis au christianisme par saint Martin. On rapporte que ses reliques furent renfermées dans une châsse d'argent par saint Servais, un de ses successeurs, que la tradition commune appelle le dixième évêque de Tongres, mais qui, d'après les monuments de l'histoire les moins suspects, est réellement le premier évêque titulaire de ce siége. Saint Martin, ses six prédécesseurs et ses deux successeurs immédiats doivent donc être regardés comme des évêques régionnaires ou de simples missionnaires. — Cf. Henschenius, dans les *Act. Sanct.*, t. IV de juin.

2. Voir au 16 juin.

Toulouse, en qualité de prieur, il fut demandé, en 1104, pour évêque de Balbastro, où son humilité, sa patience, sa charité pour son peuple et sa vigilance pastorale éclatèrent admirablement. Alphonse I[er], roi d'Aragon, qui l'avait connu particulièrement, lui érigea un tombeau magnifique. 1126. — Aux diocèses de Rennes et de Vannes, saint MÉEN ou MÉVENNE, confesseur, premier abbé du monastère qui porte son nom, où le roi saint Judicaël et beaucoup de seigneurs se firent gloire de se rendre ses disciples. Il fait tous les jours de grands miracles, et le pèlerinage à son tombeau est encore aujourd'hui fort célèbre. Vers 617. — A Soissons, saint Gobain, martyr, nommé au jour précédent [1]. VII[e] s. — En Bretagne, saint Mars, prêtre et ermite, patron de Bais, au diocèse de Rennes. Les habitants de ce pays, témoins des miracles qui s'opéraient par l'intercession de saint Mars, conservaient ses reliques avec un grand respect, et les possédèrent jusqu'en l'année 1427 lorsque la crainte de l'arrivée des Anglais en Bretagne, où ils venaient porter la guerre, les détermina à confier ce saint corps au chapitre de la collégiale de la Madeleine, de Vitré. Vers 530. — Dans l'ancien diocèse de Tréguier, le vénérable Pierre Quintin, qui reçut l'habit de Saint-Dominique au couvent de Morlaix, en 1602. Il y est resté célèbre par sa charité envers les pauvres, son zèle pour la prédication et sa dévotion envers la sainte Vierge. Sa vie, comme sa mort, fut marquée par de nombreux miracles. Son corps fut inhumé dans l'église du couvent des Dominicains de Morlaix, devant la chaire à prêcher. Son tombeau était entouré d'une grille de bois garnie de pointes de fer; mais ces précieuses reliques périrent avec l'église qui les possédait, lors de la destruction des Ordres monastiques. 1629. — Au diocèse d'Autun, fête anniversaire de la nouvelle vérification des reliques de saint Lazare [2]. 1727. — A Lille, au diocèse de Cambrai, Jean Heren, jésuite, recteur des colléges de Douai et de Lille. Le ménologe de la Compagnie de Jésus rapporte que, dans sa dernière maladie, le Père qui l'assistait lui demanda s'il n'aimerait pas de faire une confession générale : « Non », répondit-il, « je n'en sens pas le besoin, parce que chaque fois que je faisais une confession ordinaire, je la faisais comme si elle avait dû être la dernière de ma vie ».

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Balbastro, en Aragon, saint Raymond, de l'Ordre des Clercs réguliers, et évêque de cette ville, nommé au martyrologe de France de ce jour.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs et ailleurs, les saints disciples de saint Paul, JÉSUS, surnommé LE JUSTE, évêque d'Eleuthéropolis, ARTÉMAS, évêque de Lystre, et TÉRENTIUS ou TERTIUS, deuxième évêque d'Iconium et martyr. I[er] s. — A Syracuse, avec les saints Rufin et Marcie, cités au martyrologe romain, saint Hipérèle ou Hierpéride, et les saintes Saturnine, Stertie ou Stergie, et Hiérie

1. Voir au 20 juin.

2. Le 20 et le 21 juin 1727, Antoine-François de Bliterswick de Montcley, évêque d'Autun, fit une nouvelle vérification des reliques de saint Lazare. La tradition portait qu'elles avaient été déposées, en 1147, dans un riche mausolée placé derrière le grand autel de la nouvelle cathédrale. Plusieurs preuves venaient à l'appui de cette tradition.

Les leçons du Bréviaire, les bas-reliefs et les inscriptions du monument, qui avaient toutes rapport à la résurrection de Lazare, les degrés du mausolée, usés par la dévotion publique, le concours des peuples qui n'avaient jamais cessé de visiter ce lieu saint. la pierre de porphyre rouge qui scellait l'entrée du caveau, enfin les enquêtes faites en 1487 et 1490, à l'occasion du procès d'Avallon, attestaient d'une manière péremptoire que les reliques de saint Lazare reposaient dans ce tombeau.

Malgré toutes ces preuves, on avait presque oublié la première translation. L'anniversaire de l'évêque Girard ayant été transféré dans cette église, Saulnier, auteur d'*Autun chrétien*, assurait que le corps de cet évêque avait été enseveli sous ce magnifique mausolée de marbre. Cette erreur était augmentée par l'usage de tendre l'autel d'ornements noirs pendant la messe et les vigiles.

Pour s'assurer de la vérité, combattre les incrédules et ranimer la confiance des fidèles, le Chapitre d'Autun résolut de procéder à une nouvelle découverte de ces précieuses reliques. Mgr de Montcley, devant consacrer une nouvelle pierre du maître-autel, fut prié de visiter le tombeau. Il se rendit aux désirs des chanoines et procéda à cette visite avec toutes les formalités requises. Le tombeau fut ouvert solennellement, et l'on y trouva, à la grande satisfaction des assistants, le cercueil de plomb tel qu'il y avait été déposé en 1147.

A l'instant l'on ouvrit les portes de l'église, et l'on chanta le *Te Deum* en actions de grâces d'un si grand bienfait. Le lendemain, on détacha les liens du cercueil, et le prélat fit procéder à une reconnaissance juridique des ossements qui y étaient renfermés. Ces saintes reliques furent exposées pendant quinze jours, dans une chapelle, à la vénération des peuples qui vinrent en foule et de toutes parts les honorer. Enfin l'évêque, après les avoir fait porter en procession par toute la ville, les renferma dans le cercueil de plomb, qui fut remis religieusement dans le même tombeau.

Depuis cette époque, l'église d'Autun célèbre une fête solennelle le 21 juin, pour perpétuer la mémoire d'un si heureux événement.

ou Hiérémie, martyrs. — A Césarée, en Cappadoce, le vénérable Eusèbe, évêque de cette ville. 370. — En Sardaigne, saint Nicolas, et son compagnon saint Trane, ermites. IVe s. — En Abyssinie, saint Thomas, avec trois mille hommes, ses compagnons, et neuf femmes, tous martyrs. — En Cilicie, saint Aphrodise, martyr. — En Catalogne, la translation de saint Pélade, ou Pallade, évêque d'Embrun. Vers 516. — A Mérida, en Espagne, saint Innocent, évêque de cette ville. VIIe s. — En Afrique, avec les saints Cyriaque et Apollinaire, mentionnés ci-dessus, les saints Saturnin, Bellique, Persée, Crisin, Prime et Janvier, martyrs, portés avec eux au martyrologe de saint Jérôme. — A Assise, mémoire du prodige de l'eau du ravin de Saint-François. L'histoire établit que saint François allait prier avec ses compagnons près du lieu qu'on a appelé depuis *Ravin de Saint-François*. Comme il arrivait quelquefois que le bruit du courant les troublait dans leurs méditations, le Saint ordonna à cette eau de disparaître. Il dit alors à ses frères que désormais on ne la verrait plus couler, si ce n'est lorsque quelque grave événement menacerait le monde, et l'Italie en particulier. Le 21 et le 26 juin 1871, le raviu se remplit d'eau d'une manière extraordinaire, et rapport en fut fait à Pie IX.

SAINT EUSÈBE, ÉVÊQUE DE SAMOSATE ET MARTYR

380. — Pape : Saint Damase. — Empereur romain : Théodose Ier.

> *Persecutio non ad negationem credentium, sed ad probationem pertinet et coronam.*
>
> La persécution ne fait pas renier la foi, elle l'éprouve et la couronne.
>
> S. Jérôme, *lib.* V *sup. Isaiam.*

Saint Eusèbe, l'un des plus saints prélats et des principaux défenseurs de la vérité orthodoxe sous les princes Ariens, était né à Samosate, ville de Syrie, sur l'Euphrate, du côté de l'Arménie ; il fut fait évêque du temps de l'empereur Constance (361). Il assista la même année à un concile tenu dans la ville d'Antioche par ordre de l'empereur, protecteur déclaré des Ariens. Ce concile était principalement composé de prélats hérétiques. Les évêques catholiques, au nombre desquels était Eusèbe de Samosate, demandèrent, avant toutes choses, que l'on donnât à l'église d'Antioche, veuve de son chef depuis la mort de saint Eustathe et le bannissement d'Anien, un pasteur avec lequel on pût régler la foi. Le choix tomba sur Mélèce, auparavant évêque de Sébaste, qui était alors retiré à Bérée en Syrie. Les Ariens le croyaient à eux ; mais les catholiques, et à leur tête saint Eusèbe, concoururent avec ardeur à son élection, parce qu'ils connaissaient son sincère attachement à la foi orthodoxe.

Les Ariens eux-mêmes avaient une haute idée de la vertu de saint Eusèbe ; et quoiqu'ils le regardassent comme l'irréconciliable ennemi de leur secte, ils rendaient publiquement justice à sa probité ; ce fut ce qui les détermina à remettre entre ses mains l'acte de l'élection de saint Mélèce.

Quelques jours après, Mélèce, dans le premier discours qu'il fit à son peuple devant l'empereur, s'étant ouvertement déclaré pour la vérité catholique, les Ariens, qui ne s'attendaient à rien de semblable de sa part, en furent très-irrités, et résolurent dès lors de le perdre. Cependant saint Eusèbe, voyant ce qui se passait, se retira en son église de Samosate, emportant avec lui l'acte qu'on lui avait confié. Les Ariens redoutant, avec raison, ce témoignage authentique de leur mauvaise foi, persuadèrent à l'empereur de le redemander. Celui-ci envoya aussitôt en poste un officier. Mais Eusèbe répondit qu'il ne pouvait se dessaisir de l'acte que du consentement de tous

ceux qui y étaient intéressés et qui l'en avaient rendu dépositaire. L'empereur, fort irrité de cette réponse, lui écrivit de nouveau, le pressant de le rendre, et que, en cas de refus, il avait donné ordre au porteur de lui couper la main droite. Eusèbe, ayant lu la lettre sans s'effrayer, présenta ses deux mains au courrier, disant qu'il pouvait les couper, mais qu'il ne rendrait jamais cet acte, qui était une preuve manifeste de l'impiété des Ariens. Une telle fermeté déconcerta et l'officier et l'empereur ; ils admirèrent tous deux le courage héroïque du saint évêque, et ne purent s'empêcher de donner des louanges à une fermeté qui cependant faisait échouer leurs projets.

Eusèbe ne balançait point d'abord de se trouver aux conciles et aux assemblées des Ariens, dans le dessein de soutenir le parti de la vérité ; mais ayant appris que quelques personnes se scandalisaient d'une telle conduite, il rompit tout commerce avec les hérétiques, et ne voulut plus assister à leurs délibérations, après le concile qui se tint à Antioche par ordre de saint Mélèce, après le retour de son second exil, en 363, sous le règne de l'empereur Jovien. Dans ce concile, saint Eusèbe signa, avec plusieurs évêques, le symbole de Nicée, à la suite d'une lettre synodale adressée de la part des évêques à l'empereur Jovien.

Le siége épiscopal de la ville de Césarée en Cappadoce étant venu à vaquer vers le milieu de l'an 370, saint Grégoire, évêque de Nazianze, père du Théologien, craignant que les Ariens n'en prissent occasion d'y répandre leur venin, envoya prier notre Saint de venir l'aider à donner à cette église vacante un pasteur capable de bien la gouverner. Eusèbe qui, dans tout ce qui regardait la gloire de Dieu et le service de l'Eglise, ne bornait pas son zèle à son diocèse, ni à sa province, vint de Samosate à Césarée. Sa présence causa une grande joie aux prélats de l'assemblée qui aimaient le bien, et aux fidèles de cette ville. De concert avec saint Grégoire de Nazianze et plusieurs autres évêques, il choisit saint Basile pour évêque de Césarée. Cette élection fut regardée comme un présent du ciel fait à toute l'Eglise, autant qu'à celle de Césarée en particulier.

Saint Basile, après son élection, se lia avec saint Eusèbe d'une amitié plus étroite encore qu'auparavant, et eut soin de l'entretenir par un commerce de lettres. Il alla lui rendre visite à Samosate, et il n'y eut que sa mauvaise santé et ses grandes occupations qui l'empêchèrent de réitérer souvent ce long voyage. Saint Eusèbe, de son côté, revint encore à Césarée, et tâcha même de se trouver à divers lieux de rendez-vous que lui marquait saint Basile, qui semblait trouver toute sa consolation à le voir, à l'entendre et à suivre ses avis.

Les vertus de saint Eusèbe jetaient un si grand éclat, son zèle était si pur et si actif, que les anciens lui ont donné les plus beaux éloges. Saint Grégoire de Nazianze dit, en parlant de lui dans une de ses épîtres, qu'il était la colonne de la vérité, la lumière du monde, l'instrument dont Dieu se servait pour communiquer ses faveurs à son peuple, le soutien et la gloire des orthodoxes.

La guerre que les Ariens faisaient à l'Eglise, assistés de toute la puissance de l'empereur Valens, qui s'était dévoué à leur secte, obligeait saint Eusèbe à veiller sans cesse, et à faire une sentinelle exacte dans le camp du Seigneur, pour empêcher les surprises et les progrès de ces ennemis. Il leur était devenu redoutable par son zèle et son courage intrépide ; mais ce zèle et ce courage étaient conduits par une sagesse admirable qui était ordinairement suivie du succès de tout ce qu'il entreprenait, aussi bien dans les troubles et les tempêtes de l'Eglise, que dans le calme et la tranquillité pu-

blique. Il ne se contentait pas de tenir son troupeau à couvert de toute insulte, et de maintenir la pureté de la foi parmi les peuples de sa ville et de son diocèse contre tous les efforts des hérétiques qui cherchaient à la corrompre. Comme il savait que la plupart des églises étaient destituées de pasteurs, à cause de la persécution, il parcourait la Syrie, la Phénicie et la Palestine, déguisé en soldat. En cet état, il allait porter aux catholiques les secours dont ils avaient besoin, et les fortifier contre les sollicitations des hérétiques. Il ordonnait des prêtres, des diacres et d'autres clercs aux églises qui en manquaient ; et quand il rencontrait des évêques catholiques, il se joignait à eux pour ordonner d'autres évêques. Il ne put si bien se cacher aux Ariens, qu'ils ne découvrissent à la fin la main de celui qui leur portait de si rudes coups, et qui faisait tous les jours quelque nouvelle plaie à leur secte. Ils déterminèrent l'empereur à les venger, et ils obtinrent qu'il serait chassé de son siége et de son pays, et qu'il serait envoyé en exil dans la Thrace.

L'officier qui était porteur de l'ordre du prince, arriva le soir à Samosate ; il instruisit aussitôt l'évêque de la commission qui lui avait été confiée : « Gardez-vous », lui dit Eusèbe, « de divulguer le sujet qui vous amène ici ; vous y êtes le plus intéressé. Si le peuple venait à savoir ce qui se passe, il prendrait certainement les armes contre vous. Je ne veux pas qu'il vous en coûte la vie à cause de moi ». Le Saint assista, selon sa coutume, à l'office de la nuit ; puis, quand tout le monde se fut retiré, il sortit avec un domestique fidèle, s'embarqua sur l'Euphrate, qui baigne les murailles de la ville, et se fit conduire à Zeugma, qui était à vingt-quatre lieues de Samosate.

Le lendemain matin, la nouvelle de son départ causa beaucoup de rumeur parmi le peuple. L'Euphrate fut bientôt couvert de barques, tant était vif l'empressement que les fidèles avaient de retrouver leur pasteur. L'ayant joint à Zeugma, ils le conjurèrent de ne pas abandonner son troupeau à la fureur des loups ; mais il les exhorta à mettre leur confiance en Dieu, après leur avoir représenté qu'il devait obéir aux ordres de l'empereur. On lui offrit de l'argent, des domestiques et toutes les choses qui pouvaient lui être nécessaires, mais il ne voulut presque rien accepter. Il recommanda ensuite son cher troupeau au Seigneur, et se mit en chemin pour la Thrace.

Il passa par la Cappadoce, accompagné du prêtre Antiochus, son neveu. Saint Grégoire de Nazianze n'ayant pu le voir à son passage, à cause d'une grande maladie qui le retenait au lit, suppléa à ce défaut par une lettre à ce saint confesseur, dans laquelle il attribue à ses péchés d'avoir été privé de cette consolation. Il lui témoigne que le voyant combattre si généreusement pour la foi de l'évangile, et s'acquérir tant de crédit par la grandeur de son courage et par sa patience dans les tribulations, il le regardait comme un illustre martyr de Jésus-Christ, et qu'en cette qualité il se recommandait à ses prières, plein de confiance en son intercession.

Dès que saint Eusèbe fut arrivé dans la Thrace, il écrivit à saint Grégoire de Nazianze pour lui donner de ses nouvelles. Il écrivit aussi à saint Basile, et chargea un officier qui s'en allait en Cappadoce, de l'informer du lieu et de l'état où il se trouvait. Saint Basile eut une joie sensible de recevoir sa lettre ; et sachant qu'un nommé Eupraxe, disciple de saint Eusèbe, allait le trouver, il lui en remit une pleine de louanges et de congratulations sur la couronne que la gloire de son exil lui préparait. Saint Basile reçut encore quelques lettres de saint Eusèbe durant cet exil, et lui en écrivit aussi plusieurs.

Les Ariens, qui avaient engagé Valens à bannir saint Eusèbe, ne laissèrent pas échapper l'occasion de mettre sur le siége de Samosate un homme de leur secte. Leur choix tomba sur un nommé Eunomius, qu'il ne faut pas confondre avez le fameux hérésiarque de ce nom, contre lequel saint Basile et son frère saint Grégoire de Nysse ont écrit. C'était un homme extrêmement doux et fort modéré, peu en état de soutenir cette usurpation. C'est ce qui fit dire à saint Basile que Dieu avait tempéré la persécution de l'Eglise de Samosate, permettant qu'on ne lui opposât que des ennemis faibles et aisés à vaincre. Aussi l'on ne voyait rien de plus florissant que cette Eglise, en ce qui regardait la foi catholique et la piété chrétienne. C'était le fruit des longs travaux de saint Eusèbe, son évêque : et cette Eglise, dans cette tempête qui la séparait malgré elle d'un si excellent chef, acquit une gloire toute particulière par l'union de tous ses membres en un seul corps, qui fit juger qu'elle n'avait qu'un cœur, et qu'elle était animée et régie par un seul esprit ; car, quoique les Ariens eussent mis un évêque en la place de notre Saint, personne, de quelque condition qu'il fût, ne voulait se trouver avec lui pour tenir les assemblées ecclésiastiques. Voyant que tout le monde le fuyait, et qu'on évitait même de se rencontrer quelque part avec lui, il abandonna sa place et sortit de la ville.

Les fidèles de Samosate, qui étaient si bien munis contre les attaques des ennemis du dehors, se virent en danger de perdre la paix et l'union où ils vivaient sous la conduite des prêtres qui les gouvernaient au nom et par les lumières de saint Eusèbe. L'esprit de discorde sema parmi eux des soupçons et des sujets de division, qui causèrent quelques troubles dans cette Eglise, surtout parmi le clergé. Saint Eusèbe apprit cette nouvelle avec douleur. Il en écrivit aussitôt à son peuple : et ce fut peut-être ce qui le porta à renvoyer à Samosate son neveu Antiochus, pour remédier promptement au mal, aimant mieux se priver de son secours et de sa consolation, que de manquer à assister encore de tout son pouvoir une Eglise qu'il ne pouvait oublier, ni négliger dans son éloignement. Saint Basile, de son côté, ayant eu avis de cette fâcheuse division dès son début, par le rapport que lui en fit Théodore, diacre de Samosate, en conçut un extrême déplaisir, parce que la considération de saint Eusèbe lui faisait aimer cette Eglise comme la sienne propre. Craignant que cette étincelle ne produisît quelque dangereux embrasement, il en écrivit aussitôt à quelques-uns du clergé pour les conjurer de l'éteindre promptement, et pour porter les mécontents à se pardonner les uns aux autres, sans même entrer dans des éclaircissements, ni se mettre en peine de se justifier. Cette lettre qu'il leur envoyait avec une de saint Eusèbe sur le même sujet, était très-forte et très-pressante pour les exhorter à ne pas ternir la gloire de leur Eglise, et à se réunir contre l'ennemi commun de leur foi, qui tâchait toujours de la leur faire perdre par de nouveaux efforts.

Les Ariens, voyant qu'Eunomius avait abandonné le siége de Samosate, mirent en sa place un nommé Lucius, homme violent et hardi, qui se rendit beaucoup plus odieux encore que son prédécesseur. Il fit bannir les principaux du clergé, entre autres Evolque, diacre de saint Eusèbe, qui fut transporté dans le désert d'Oasis, au-delà de l'Egypte, et le prêtre Antiochus, son neveu, qui fut relégué aux confins de l'Arménie.

Saint Basile, tout éloigné qu'il était, ne put se résoudre à abandonner cette Eglise affligée, et il continua ses soins et son affection pour elle jusqu'à la mort. Il ne se contenta pas de rendre tous ces bons offices à saint Eusèbe, il tâcha encore de le servir par toute la terre, principalement par les bons

témoignages qu'il donna à la pureté de sa foi. Saint Eusèbe ayant été taxé d'arianisme, ainsi que saint Mélèce, dans une conférence que Dorothée eut à Rome avec Pierre d'Alexandrie, en présence du pape Damase, saint Basile en fit des reproches amers à Pierre d'Alexandrie, l'assurant qu'il n'y avait rien de si fort pour la vérité que ces deux Saints n'eussent dit hautement et avec une liberté tout entière ; à quoi il ajoutait que, quand il n'aurait point donné d'autre preuve de leur foi, ce qu'ils souffraient de la part des Ariens en était une assez publique et assez éclatante.

Les ravages que les Goths vinrent faire dans la Thrace, ne firent qu'augmenter les souffrances que saint Eusèbe avait à endurer dans ce lieu de son exil. Il y courut beaucoup de dangers ; mais Dieu le délivra de tous les périls où il se trouva exposé, par des effets sensibles de sa protection particulière. C'est ce qu'il fit savoir à saint Basile, par le diacre Libanius : et ce Saint, après en avoir rendu grâces à Dieu, écrivit à Eusèbe par le prêtre Paul, pour le prier de lui donner une connaissance exacte de tout ce qui lui était arrivé.

Sur ces entrefaites, Gratien étant devenu le maître de l'empire par la mort de Valens, rappela aussitôt tous ceux que ce prince avait bannis pour la foi. Saint Eusèbe, à peine rétabli sur son siége, recommença ses voyages pour procurer de bons pasteurs aux fidèles abandonnés. Son exil parut avoir donné à son zèle un nouveau degré de force et d'activité. Par ses soins, les villes de Bérée, d'Hiéraple, de Chalcide et de Cyr eurent des évêques catholiques. Il assista au concile d'Antioche, en 379, et il y est marqué le premier après saint Mélèce. La même année, comme il accompagnait Maris, qui allait prendre possession du siége de Dolique, petite ville de la Comagène, alors infectée de l'arianisme, une femme hérétique, l'ayant vu passer dans la rue, lui cassa la tête avec une tuile qu'elle lui jeta de dessus le toit de sa maison. Il mourut quelques jours après de la blessure qu'il avait reçue. Se voyant près d'expirer, et prévoyant qu'on ne voudrait pas laisser impuni l'attentat dont il était la victime, il fit promettre par serment à ceux qui l'assistaient à la mort, de ne point poursuivre en justice la femme qui l'avait blessé, pour imiter, autant qu'il lui serait possible, son Seigneur, qui pria sur la croix pour ceux qui l'avaient crucifié, en disant : « Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font »; et saint Etienne, serviteur de Jésus-Christ comme lui, qui, accablé sous les pierres qu'on lui jetait, s'écria, les yeux au ciel : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché ». Les officiers de justice voulurent néanmoins poursuivre ceux qui avaient pris part à sa mort ; mais les catholiques obtinrent qu'ils n'en seraient point punis. « Telle fut », dit Théodoret, « la fin de la vie sainte, de tant de combats et de si glorieux travaux du grand Eusèbe. Après avoir échappé à la fureur des barbares dans la Thrace, il ne put éviter la cruauté des hérétiques : mais leur inhumanité ne servit qu'à lui acquérir la couronne du martyre ». On place sa mort vers 380. Saint Eusèbe est honoré par les Grecs le 22 juin, et le 21 du même mois par les Latins.

Cf. Dom Ceillier; Godescard, etc.

SAINT LEUFROI [1], ABBÉ DE LA CROIX

AU DIOCÈSE D'EVREUX

738. — Pape : Grégoire III. — Roi de France : Thierry IV.

Veræ divitiæ non opes sunt, sed virtutes, quas secum conscientia portat, ut in perpetuum dives fiat.

Les vraies richesses, ce ne sont pas les biens terrestres, mais les vertus que la conscience porte en elle-même pour être riche dans l'éternité.

S. Bernard, *serm.* IV *de Adventu.*

Le pays de Neustrie, avant l'irruption des Normands, avait déjà porté d'excellentes fleurs de sainteté, dont l'agréable odeur embaumait l'Eglise militante, et qui avaient mérité, par leur beauté, d'aller servir d'ornement à l'Eglise triomphante. Une des principales était saint Leufroi, abbé, dont nous allons donner la vie. Il naquit au diocèse d'Evreux, l'un des plus considérables de cette province, de parents nobles, riches et craignant Dieu. L'historien de sa vie dit qu'il ne fut pas plus tôt en âge de se connaître, que, se sentant touché du désir d'embrasser l'état ecclésiastique, il sollicita instamment ses parents de le faire étudier pour s'en rendre capable ; mais ne l'ayant pu obtenir, parce que leur amour pour lui ne leur permettait pas de se résoudre à le perdre de vue, il se retira secrètement et sans leur en rien dire, chez l'économe ou trésorier de l'église de Saint-Taurin, au faubourg d'Evreux, qui instruisait quelques enfants. Ses parents, inquiets de son absence, le firent chercher de tous côtés. On le trouva dans l'église de Saint-Taurin : on le réprimanda d'avoir ainsi abandonné sa famille et inquiété ses parents ; il répondit qu'il avait suivi l'inspiration de Dieu, et que, d'ailleurs, l'Evangile conseillait de préférer Jésus-Christ à tout, même à son père et à sa mère. Ses parents lui laissèrent la liberté de suivre sa vocation. Quand il eut épuisé la science de son maître, il alla d'abord à Condé, puis à Chartres où les lettres florissaient : il y trouva, en effet, d'excellentes écoles. Comme il était très-capable et très-assidu à l'étude, il surpassa tous ses condisciples et fit l'admiration de ses maîtres ; sa modestie et sa piété n'étaient pas moindres que sa science. Tant de vertus lui firent des envieux ; pour leur ôter cette occasion de péché, il sortit de Chartres et retourna au lieu de sa naissance. Il y enseigna les lettres et la vertu aux enfants des plus illustres familles du voisinage. Il vivait dans la retraite avec ses chers élèves ; sa maison n'était ouverte que pour eux et pour les pauvres, qu'il recevait comme frères. Il fit bâtir, à côté, une chapelle, dont l'entrée, comme celle de sa maison, fut interdite aux femmes. Il vivait donc là comme dans un monastère, aussi régulier, aussi austère qu'un religieux. Néanmoins, Dieu lui fit ressentir une vive impression de ces paroles de l'Evangile : « Si tu veux être parfait, va-t'en ; vends tout ce que tu as et donnes-en le prix aux pauvres, et après, viens à ma suite ». Il comprit donc que Dieu l'appelait à quelque chose de plus excellent que ce qu'il

1. *Leufredus, Leutfredus* et *Leotfridus.*

était, et qu'il devait embrasser la vie monastique. Dans cette pensée, il invita chez lui son père et sa mère et plusieurs de ses parents et de ses amis ; et après les avoir bien traités et leur avoir fait à chacun des présents, il les pria de passer la nuit en repos dans sa maison, pendant qu'il ferait ce que Notre-Seigneur lui avait inspiré. Ainsi, sans s'expliquer ni se faire comprendre davantage, pendant que tout le monde dormait, il se retira secrètement pour aller chercher une solitude. En chemin, il rencontra un pauvre mal vêtu qui lui demanda l'aumône ; il en eut compassion et lui donna son manteau. Un peu plus loin, il en rencontra un autre aussi misérable que le premier : son cœur fut encore touché de sa misère ; et il lui donna une partie des habits qui lui restaient sur le corps. Il alla demander l'hospitalité pour la nuit au petit monastère de la Varenne (probablement Notre-Dame de la Garenne, près de Gaillon). Les religieuses voulurent le retenir ; mais sentant bien que ce n'était pas là le lieu où Dieu l'appelait, il prit congé d'elles et passa outre. Le Saint-Esprit l'adressa ensuite à un saint solitaire nommé Bertrand, à Cailly [1]. Ils furent ainsi quelque temps ensemble, s'occupant à chanter les louanges de Dieu. Mais Bertrand étant appelé ailleurs, Leufroi demeura seul possesseur de l'ermitage. Il s'y renferma dans une caverne, où, passant les jours et les nuits dans le jeûne, la prière et les larmes qu'il versait continuellement, il demandait à Dieu qu'il lui plût le conduire et lui faire connaître sa volonté.

Sa prière ne fut pas inutile ; car Dieu, qui l'avait choisi de toute éternité pour le salut de plusieurs, lui donna la pensée d'aller à Rouen trouver le bienheureux Saëns (Sidonius) qui, étant passé d'Irlande en France, gouvernait alors une maison religieuse auprès de cette ville ; quelques-uns croient que c'était l'abbaye de Saint-Pierre, plus tard Saint-Ouen. Il reçut de lui la tonsure monacale et l'habit religieux, et fit ensuite le vœu d'obéissance entre ses mains, sachant qu'il est écrit : « L'obéissance est plus agréable à Dieu que les victimes, et suivre son jugement et sa volonté, comme si c'étaient des divinités dignes de respect, c'est une espèce de superstition et d'idolâtrie ».

Ayant d'avance le cœur dégagé de toute affection terrestre, Leufroi fit de grands progrès dans la vie religieuse. Saint Ansbert, archevêque de Rouen, conçut pour lui une estime singulière : il l'appelait souvent auprès de lui avec saint Saëns pour conférer avec eux sur les moyens d'avancer la gloire de Dieu et de procurer le salut des âmes dont la divine Providence l'avait chargé. Un jour qu'ils traitaient cette grande affaire, l'avis de saint Ansbert et du vénérable abbé fut que saint Leufroi, à qui Dieu avait donné de grands talents pour la conversion des pécheurs, devait aller en son pays pour combattre l'infidélité et le libertinage, et tâcher d'amener à la vérité de l'Evangile un grand nombre d'idolâtres et d'impies qui croupissaient dans l'état de la damnation éternelle. Quelque difficile que parût cette mission, il ne put s'empêcher de l'accepter. Il reçut donc l'ordre de la prêtrise des mains du saint archevêque, et, étant muni de sa bénédiction, il sortit de Rouen pour aller du côté d'Evreux. Lorsqu'il fut à la *Croix-Saint-Ouen*, qui est près de Louviers, et qui s'appelle maintenant la Croix-Saint-Leufroi, il eut une forte inspiration de s'y arrêter et d'y faire bâtir un oratoire. Saint Ouen avait béni et consacré ce lieu et y avait planté une croix de bois avec des reliques, en mémoire d'une croix lumineuse qui lui était apparue, et, depuis, on y voyait une nuée fort éclatante qui s'étendait comme une colonne depuis la terre jusqu'au ciel, et il s'y faisait beaucoup de miracles.

1. Diocèse de Rouen.

C'était un signe céleste par lequel Dieu faisait connaître qu'il avait destiné ce champ pour être la demeure de notre Saint et d'une compagnie angélique de religieux dont il devait être le fondateur et le chef. En effet, lorsqu'il eut élevé un autel et une croix, et bâti une chapelle, un si grand nombre de personnes le prièrent de les recevoir pour ses disciples, et lui présentèrent ce qu'ils avaient d'or et d'argent pour commencer un monastère, qu'il vit bien que Dieu lui demandait cette bonne œuvre. Les seigneurs des environs donnèrent aussi des héritages pour la subsistance de ceux qui se consacreraient en cet endroit au service de Jésus-Christ. On y vit donc bientôt une riche maison et une communauté destinée à chanter continuellement les louanges de Dieu. L'église eut pour titulaire la Sainte-Croix, et fut aussi consacrée en l'honneur des saints Apôtres et du glorieux saint Ouen, qui en était comme le premier auteur.

Cependant, comme il n'y a point de juste sur la terre qui ne soit sujet à la persécution, cet heureux succès de saint Leufroi, dans l'établissement de sa nouvelle maison, lui suscita des envieux ; ils le décrièrent auprès de Didier, évêque d'Evreux, et le firent passer dans son esprit pour un téméraire qui entreprenait sur son autorité et ne lui rendait pas les respects et les déférences qu'il lui devait. Ce prélat ajouta trop facilement foi à ces calomnies; il se rendit même au monastère, adressa à saint Leufroi de sévères réprimandes, des menaces même et, s'irritant de son calme et de sa douceur, qu'il prit pour une insulte, il ordonna à ses gens de le mettre sur un cheval et de l'emmener avec lui à Evreux, où il délibérerait sur ce qu'il aurait à faire de sa personne. Son commandement fut aussitôt exécuté. Mais à peine fut-on éloigné d'une lieue du monastère, que le cheval sur lequel saint Leufroi était monté tomba à terre et mourut. Cet accident fit ouvrir les yeux à Didier ; il eut regret du mauvais traitement qu'il faisait à un si grand serviteur de Dieu, se jeta à ses pieds, lui en demanda pardon, et le fit reconduire avec honneur à son monastère, résolu de ne plus prêter l'oreille aux calomnies.

Saint Leufroi fit ensuite plusieurs miracles qui le rendirent célèbre par toute la France. Il arrêta un grand embrasement qui allait consumer tout son monastère ; il fit sourdre des fontaines en des lieux secs et où le peuple était en grande disette d'eau ; il chassa le démon du corps et de l'âme de plusieurs personnes. Un de ses religieux ayant laissé tomber le fer de sa cognée dans la rivière de l'Eure, Leufroi mit le bout de son bâton dans l'eau, et, à l'heure même, le fer remonta et se vint attacher à ce bâton. Il fit un voyage en Lorraine vers Charles Martel, qui gouvernait la France (sous le règne du jeune Dagobert). Ce grand prince l'avait reçu avec toutes sortes de témoignages d'amitié et s'était même entretenu longtemps avec lui des affaires de son salut, après quoi il lui avait donné une expédition favorable des affaires pour lesquelles il l'était venu trouver. Mais à piene l'eut-il congédié, que le petit prince Griphon, son troisième fils, fut attaqué d'une fièvre si violente, qu'on désespérait de sa vie. Charles fit courir promptement après saint Leufroi ; on le trouva déjà à Laon : on le fit revenir en Lorraine ; et, par la vertu d'une eau bénite dont il arrosa les membres de l'enfant, et de la communion qu'il lui donna ensuite, il le rétablit en parfaite santé.

Dieu ne fit pas seulement paraître le mérite de son serviteur par les faveurs et les grâces qu'il accorda à ceux qui l'honorèrent et lui rendirent les respects qu'ils lui devaient; mais il fit encore voir, par des exemples, de quel poids sont les imprécations des Saints, lorsqu'on se les est attirées par

des paroles outrageantes ou par le mépris de leurs personnes. Une femme voyant le Saint pêcher par divertissement dans la rivière d'Eure, qui coule le long de son monastère, dit en murmurant contre lui : « Je pense que ce CHAUVE épuisera toute la rivière, et qu'on ne pourra plus pêcher après lui ». Elle crut l'avoir dit si secrètement, que ni le Saint, ni nul autre ne l'avait pu entendre. Mais Leufroi, à qui Dieu découvrit sa malice, regardant cette injure comme faite à l'auteur de la nature plutôt qu'à lui, lui répondit aussitôt : « Pourquoi, femme, m'envies-tu un bien qui m'est commun avec le reste des hommes? Et pourquoi me reproches-tu un défaut qui vient de la nature et non de ma volonté? Je prie Dieu qu'en punition de ta faute, le derrière de ta tête et de celle de tous tes descendants n'ait jamais plus de cheveux que j'en ai sur le front ». Sa parole fut aussitôt accomplie; et l'auteur de sa vie assure que, de son temps, on en voyait encore tous les jours l'accomplissement. Un homme ayant dérobé quelques meules de son monastère, il en fit ses plaintes devant le juge du lieu et en poursuivit instamment la restitution ; celui qui était coupable du vol s'emporta furieusement contre lui à l'audience, et l'appela publiquement menteur et calomniateur. Le Saint lui répondit seulement : « Que Dieu soit juge entre toi et moi ! » et, à l'heure même, on vit ce misérable saisi de douleurs et cracher toutes ses dents devant l'assemblée : ce que firent aussi tous ses enfants; et, depuis, toute sa postérité n'a point eu de dents. Un jour de dimanche, étant sorti de son monastère après la célébration des saints Mystères, il trouva des paysans qui labouraient leur terre, sans aucun respect pour la sainteté de ce jour, consacré aux louanges de Dieu; il jeta un profond soupir et leur dit : « Comment, misérables, vous êtes-vous laissés aller à un si grand crime ? » Puis, levant les yeux au ciel, et répandant beaucoup de larmes, il dit à Dieu : « Seigneur, que cette terre soit éternellement stérile, et que jamais on n'y voie ni de grains ni de fruits ! » Sa malédiction eut infailliblement son effet, et ce champ n'a depuis porté que des ronces et des chardons, et on n'a pu même y faire croître des noyers ni d'autres arbres. Un autre jour, revenant des plaids, où il était allé redemander quelques héritages de son couvent, que des séculiers avaient usurpés, il entra dans la maison de l'un de ses amis pour s'y reposer : c'était le temps des grandes chaleurs, et les mouches étaient si importunes, qu'il ne pouvait prendre un moment de repos; mais à peine eut-il courbé sa tête sur ses mains pour prier, que toutes ces mouches disparurent; et depuis l'on n'en a pas vu une seule en cette maison.

Nous ne pouvions nous dispenser de parler d'un célèbre combat qu'il eut avec le démon, où il humilia cet orgueilleux, et lui fit souffrir une confusion d'autant plus grande, que son effronterie avait été plus insupportable. Comme ses disciples étaient extrêmement fervents, la plupart se levaient longtemps avant Matines, et venaient passer plusieurs heures au chœur en oraison mentale, avant qu'on éveillât la communauté. Le Saint les prévenait le plus souvent, et, lorsqu'ils arrivaient à l'église, ils avaient la consolation de le trouver à sa place déjà tout élevé en Dieu, et tout abîmé dans la contemplation de ses perfections. Un jour que les affaires de sa charge l'empêchèrent de s'y rendre à son ordinaire, le démon prit sa figure ; et, pour se faire saluer par ses religieux, il se mit en sa chaire avec de belles apparences de modestie et de dévotion. Il eut quelque temps la satisfaction qu'il prétendait : car les premiers qui entrèrent ne doutèrent nullement que ce ne fût leur abbé; ils lui firent, selon la coutume, une inclination profonde, ne croyant pas saluer le loup pour le pasteur. Mais la fourberie

ne fut pas longtemps sans être découverte, ni sans une juste punition : un des frères, qui venait de quitter le Saint dans sa chambre, s'étonnant de trouver au chœur sa ressemblance, alla promptement l'avertir de ce qui se passait; le Saint, à qui Dieu fit connaître que c'était un prestige du malin esprit, étant accouru à l'église, après avoir fait le signe de la croix sur la porte et sur les fenêtres, commença à frapper ce spectre avec une sainte colère, sachant bien qu'il sentirait spirituellement les coups qu'il lui donnerait corporellement.

Le démon pouvait disparaître à l'instant même en dissipant le corps qu'il s'était formé; mais Dieu ne le lui permit pas, pour faire paraître davantage la puissance de son serviteur; alors le démon n'osant plus approcher des lieux où le signe de la croix avait été imprimé, fut obligé, pour sortir, de s'attacher à la corde de la cloche, et de se sauver par le clocher. Les religieux reconnurent, par un événement si extraordinaire, d'un côté, qu'ils avaient un ennemi puissant et rusé qui tâchait de les surprendre; et, de l'autre, qu'ils avaient en leur saint Abbé un admirable protecteur, qui était terrible à Satan même, et sous lequel ils pouvaient vivre dans une sainte assurance.

Voici une autre action de saint Leufroi, qui ne mérite pas moins d'être connue que la précédente. Un de ses religieux étant mort, on trouva dans ses habits trois pièces d'argent, qui marquaient qu'il avait violé son vœu de pauvreté. Le Saint en étant informé, fut saisi d'une extrême douleur et frémit de tout son corps; mais, ne voulant pas qu'un crime si pernicieux prît pied dans sa maison, il jugea à propos de retrancher ce mort de la compagnie des autres frères, et ordonna qu'on l'enterrât hors du cimetière commun; et que, jetant son argent sur son corps, on lui dît, comme saint Pierre à Simon le Magicien : « Que ton argent périsse avec toi ! » Cet ordre fut fidèlement exécuté, et le misérable propriétaire fut enterré en terre profane. Mais comme le saint Abbé avait quelque croyance qu'il était mort pénitent de sa faute, et que Dieu lui avait fait miséricorde, il fit pour lui une retraite de quarante jours qu'il passa en des jeûnes, des prières et des larmes continuelles, demandant instamment à Notre-Seigneur qu'il eût pitié de celui qui avait passé tant d'années dans les exercices de la mortification religieuse. Il fut exaucé; Dieu lui fit connaître qu'ayant donné au défunt la grâce de la pénitence à la mort, il le délivrait, à sa prière, des flammes du purgatoire, auxquelles il était condamné pour l'expiation de sa faute. Ainsi le Saint fit déterrer et apporter son corps avec ceux de ses confrères, pour avoir avec eux une résurrection commune.

Il nous reste encore à dire que saint Leufroi, rempli de miséricorde envers les pauvres, ne se contenta pas de leur faire de grandes aumônes de son vivant, et de leur distribuer dans la nécessité les revenus de son monastère : pour étendre sa charité même après sa mort et dans les siècles suivants, il fit bâtir, auprès de sa maison, pour les recevoir, un bel hôpital à l'entretien duquel il appliqua des héritages particuliers qu'il rendit, par ce moyen, le bien et le patrimoine des pauvres. Cette action fut comme le couronnement de toutes les autres; et bientôt après, étant arrivé à une extrême vieillesse, et sentant, par les attaques de la fièvre, que le temps de sa récompense approchait, il envoya des eulogies, c'est-à-dire des présents de dévotion, dans toutes les maisons de piété du voisinage, pour se recommander aux prières des serviteurs et des servantes de Dieu, et afin qu'ils lui procurassent, par leur intercession, la grâce d'un heureux décès. Il assembla aussi ses disciples autour de lui, et leur fit une exhortation pleine de fer-

veur pour les porter à la persévérance. Enfin, après avoir reçu le Viatique et l'Extrême-Onction avec une dévotion si édifiante, qu'elle tirait les larmes des yeux de tous les religieux, et avoir passé toute la dernière nuit en une oraison continuelle, il rendit son bienheureux esprit le matin du 21 juin, vers l'année 738 : il avait gouverné quarante-huit ans son monastère.

On le représente avec un ou plusieurs enfants près de lui, parce qu'il est célèbre pour la guérison des enfants malades ; faisant sortir du sol, au moyen de son bâton, une source pour récompenser un paysan qui lui avait donné à boire, mais qui se plaignait de la pénurie d'eau ; dissipant une nuée de moucherons, pour décharger de ce souci le religieux qui prenait soin du réfectoire, où ces animaux s'étaient multipliés outre mesure.

CULTE ET RELIQUES.

Son saint corps fut déposé dans une église qu'il avait fait bâtir, en l'honneur de saint Paul, dans l'enceinte de son abbaye, et y demeura plus d'un siècle ; mais l'an 851, selon les chroniques du Breuil, il fut levé de terre et transféré, par Gombert, évêque d'Evreux, dans l'ancienne église de la Croix-Saint-Ouen, qui prit ensuite le nom de Saint-Leufroi. Depuis, les Normands s'étant jetés en France et pillant tous les lieux sacrés de la Neustrie, il fut apporté à Paris par les religieux de son monastère qui s'y vinrent réfugier, et déposé dans la célèbre abbaye de Saint-Germain des Prés. Cependant, l'année 1222, Gui, évêque de Carcassonne, transféra ces saintes reliques de leur ancienne châsse en une autre plus riche et mieux travaillée. L'abbé de la Croix-Saint-Leufroi, qui était présent à cette translation, en obtint trois ossements pour son abbaye ; à savoir : deux petits du pouce et un grand du bras, qui est celui qui s'étend depuis le coude jusqu'au poignet. Il les porta ensuite à l'église d'où ils avaient été apportés ; et la joie des religieux en fut si grande, qu'ils en établirent une solennité annuelle ; ils l'appelèrent la fête du retour ou de la translation des reliques de saint Leufroi [1]. Les habitants de Suresnes, à deux lieues de Paris, vassaux de l'abbaye de Saint-Germain, eurent aussi une côte de ce saint confesseur, pour en enrichir leur paroisse, qui le reconnaît pour patron et titulaire ; mais, comme ils la perdirent dans la suite, ils en obtinrent, en 1577, deux autres ossements plus considérables ; un de la cuisse et le menton avec trois dents. Ce trésor, néanmoins, ne leur demeura pas longtemps ; car, treize ans après, leur église ayant été brûlée par les hérétiques, ces reliques y furent entièrement consumées ; ils eurent recours une troisième fois à la charité des religieux de Saint-Germain, qui, après les avoir exhortés à s'amender et à commencer une vie plus chrétienne, pour ne se pas rendre indignes de la présence de leur saint protecteur, leur donnèrent le doigt du milieu de l'une de ses mains, avec un autre ossement d'une de ses jambes ; ils furent portés en procession dans leur nouvelle église, par un grand nombre de religieux, accompagnés des curés, des prêtres et de presque tout le peuple, tant de Suresnes que de Puteaux : ce qui fut fait le 28 août de l'année 1590. Depuis, l'on y célèbre deux fois la fête de saint Leufroi : le jour de son décès et le jour de cette dernière translation.

Les reliques de saint Leufroi, qui se trouvaient à Saint-Germain des Prés, furent profanées et détruites en 1793. L'église de Suresnes, plus heureuse, en conserve encore.

Le 2 mars 1741, de Rochechouart, évêque d'Evreux, supprima la mense conventuelle de la Croix-Saint-Leufroi et l'unit au petit séminaire d'Evreux. Le monastère ayant été démoli, on transféra de l'église conventuelle dans l'église paroissiale (l'église de Saint-Paul, bâtie par saint Leufroi), un morceau considérable de la vraie Croix, l'os d'un bras de saint Leufroi, qu'on y voit encore aujourd'hui, et plusieurs autres reliques.

Voir Surius et les Bollandistes.

1. Le 8 juin.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

1568-1591. — Papes : Pie V; Innocent IX. — Empereurs d'Allemagne : Maximilien II; Rodolphe II.

Celui qui néglige d'aider l'âme de son prochain ne sait pas aimer Dieu, puisqu'il ne cherche pas à augmenter sa gloire.

Maxime de saint Louis de Gonzague.

Quelque illustre que soit la maison de Gonzague, une des premières de toute l'Italie, nous pouvons dire néanmoins qu'elle a reçu plus d'éclat en donnant au ciel le Saint dont nous allons écrire la vie, qu'elle n'en avait pour avoir donné des marquis à Montferrat, des ducs à Mantoue et des cardinaux à l'Eglise. Il eut pour père Fernand ou Ferdinand de Gonzague, marquis de Castiglione, prince du Saint-Empire; et pour mère Marthe Tana Santena, fille de Tano Santena, seigneur de Chieri, en Piémont. Philippe II, roi d'Espagne, et Elisabeth de France, son épouse, à la cour desquels ils étaient l'un et l'autre, les avaient mariés ensemble par une affection singulière qu'ils leur portaient; mais, après leur mariage, ils se retirèrent en Italie, où la marquise, qui était fort pieuse, se voyant délivrée du bruit et des soins de la cour, s'adonna entièrement aux exercices de la vertu. Le désir de se voir mère lui fit faire des prières à Dieu pour en obtenir un fils, non point pour être le soutien de sa famille, mais pour servir Jésus-Christ. Ses vœux furent enfin exaucés. Mais cette joie fut bientôt traversée par l'appréhension de le perdre avant même de le posséder : car elle souffrit de si grandes douleurs dans ses couches et tomba dans une telle faiblesse, qu'au jugement des médecins la mère ni l'enfant ne pouvaient vivre. En cet état, elle eut recours à la sainte Vierge, et fit vœu que, si elle et son fils échappaient de ce péril, elle irait en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, et y porterait son enfant pour le lui offrir. Elle n'eut pas plus tôt achevé cette promesse, que l'enfant vint au monde plein de vie, le 9 mars de l'an 1568, sous le pontificat de saint Pie V. Les cérémonies de son baptême se firent le 20 avril de la même année, et il eut pour parrain Guillaume, duc de Mantoue.

La marquise, sa mère, prit un soin extraordinaire de l'élever dans la crainte de Dieu, et de lui inspirer de bonne heure les sentiments de la piété chrétienne. Il donna lui-même, dès le berceau, des marques d'une tendresse extrême pour les pauvres; car, lorsqu'il s'en présentait quelques-uns devant lui, il se mettait à pleurer amèrement; on ne pouvait jamais l'apaiser qu'en leur faisant l'aumône. Dès qu'il put parler, on lui apprit à prononcer les saints noms de Jésus et de Marie, à faire le signe de la croix et à réciter plusieurs prières de dévotion; ce qu'il faisait avec beaucoup de facilité. Il était si aimable et avait un air si pieux, qu'il semblait à ceux qui le portaient entre leurs bras, qu'ils tenaient un ange, à la vue duquel ils se sentaient intérieurement animés à la vertu. Aussitôt qu'il put marcher, il commença à se retirer seul, en de petits coins, pour y prier Dieu avec plus

de recueillement et hors des embarras du monde. Sa vertueuse mère était ravie de voir ces inclinations de son fils pour la piété. Mais le marquis, son père, qui eût mieux aimé lui voir de l'ardeur pour les armes et pour les exercices de la guerre, le mena avec lui à Casal-Major, où se devait faire la revue des troupes qu'il avait levées pour le roi d'Espagne, lequel était en guerre avec la ville de Tunis, afin que, conversant toujours avec des soldats, il pût prendre une humeur guerrière.

Comme il n'avait encore alors que quatre ou cinq ans, le mauvais exemple des gens de guerre fit quelque impression sur lui; il retint d'eux des paroles indécentes sans savoir ce qu'il disait; mais ayant été repris par son gouverneur, il ne les proféra plus et évita ceux qui les disaient. Plus tard, il eut beaucoup de confusion d'avoir usé de ces mots grossiers : regardant cette licence comme un des plus grands péchés qu'il eût commis en sa vie, il le pleurait amèrement, et n'y pensait jamais qu'avec des sentiments d'une parfaite contrition. Les pères et les mères doivent donc avoir soin que leurs enfants ne conversent qu'avec des personnes bien réglées, puisque la fréquentation de celles qui sont trop libres est capable de les corrompre, quelque bon naturel qu'ils aient reçu de Dieu.

A l'âge de sept ans, il fut tellement prévenu des lumières du ciel, qu'il résolut dès lors de renoncer à l'amour du siècle, pour se consacrer tout entier à l'amour divin; depuis, il regardait ce temps comme celui de sa conversion. Etant en ce bas-âge, il se trouva parmi l'assistance à l'exorcisme d'un possédé, qu'un religieux de grande sainteté, de l'Ordre de Saint-François, avait entrepris. Les démons l'ayant aperçu, soit qu'ils jugeassent ce qu'il devait être un jour par ce qu'ils avaient déjà reconnu en lui, soit que Dieu se servît d'eux pour faire éclater davantage le mérite de notre Saint, se mirent à crier, en le montrant au doigt : « Voyez-vous cet enfant ? il est destiné pour le ciel, et on lui prépare une grande gloire ». Il avait ses dévotions réglées comme un homme déjà expérimenté dans la vertu. Il disait chaque jour, à genoux, les sept Psaumes de la pénitence, les heures de Notre-Dame et plusieurs autres prières qu'il s'était prescrites; il était si fidèle à s'acquitter de cette pratique, qu'on ne put pas même la lui faire interrompre durant une fièvre quarte qui le travailla huit mois entiers; on gagna seulement sur lui que, quand sa faiblesse serait excessive, quelqu'un réciterait ces prières en sa présence. On ne put jamais non plus le décider à se servir de tapis, lorsqu'il se mettait à genoux.

A huit ans, son père le mena, avec Rodolphe, son frère puîné, à François de Médicis, grand-duc de Toscane, pour les faire élever tous deux à sa cour; mais, bien loin de se laisser corrompre à un air si contagieux, Louis y continua toujours ses mêmes exercices spirituels; et, pour triompher plus facilement des embûches du démon, des appas du monde et de sa propre concupiscence, il prit la sainte Vierge pour son avocate, se mit sous sa protection et fit vœu de garder sa virginité inviolablement; cela lui attira tant de grâces, que, depuis, il ne sentit aucun mouvement, ni ne fut attaqué d'aucune pensée contraire à la pureté. Aussi, de son côté, il faisait tout son possible pour en éviter les occasions; car il ne regardait jamais les femmes fixement, pas même la marquise sa mère, ni l'impératrice Marie, au service de laquelle il demeura longtemps; et tant qu'il fut à la cour, il ne souffrit pas que les jeunes personnes missent le pied dans sa chambre. Il évitait aussi, le plus qu'il pouvait, de se trouver seul avec elles ou de leur parler. Sa pudeur était si grande que, quand il s'habillait, il n'osait pas montrer le bout de ses pieds nus à son valet de chambre.

Il commença à dix ans à mener une vie plus retirée et à se confesser plus souvent, sans se mettre en peine de ses compagnons qui l'appelaient *scrupuleux* et *mélancolique*, et il fit une confession générale au recteur du collége de la Compagnie de Jésus, à Florence, avec une exactitude admirable, et avec tant de douleur, qu'il pleurait ses péchés de même que s'il eût été le plus grand criminel du monde. L'église était le lieu où il allait avec le plus d'inclination. Il ne manquait pas de s'y rendre le matin pour entendre la messe, et le soir pour assister au salut.

Il avait onze ou douze ans, lorsqu'il quitta Florence pour aller à Mantoue avec Rodolphe, son frère, parce que le marquis de Castiglione, son père, ayant été nommé gouverneur du Montferrat, par le duc de ce nom, voulut que ses enfants demeurassent à la cour de son bienfaiteur. Mais il y devint si infirme, soit par les incommodités qui lui survinrent, soit par les mortifications qu'il y pratiqua, qu'il résolut d'y mener une vie retirée du commerce et de la conversation des hommes : ce qui lui donna le moyen de s'appliquer à la lecture, particulièrement à celle de la Vie des Saints, et de ne fréquenter que les églises et les monastères. Ce fut alors qu'il prit la résolution de céder à son cadet ce qui lui appartenait par droit d'aînesse, quoiqu'il en eût déjà été investi par l'empereur, pour embrasser l'état ecclésiastique et vaquer plus librement à Dieu; car il n'eut point en vue les bénéfices ni les dignités qu'il pouvait espérer, comme il est assez ordinaire aux personnes de qualité; mais il n'envisagea que la gloire de Jésus-Christ et sa propre perfection, qu'il croyait ne pouvoir trouver qu'en se dévouant au culte des autels et en foulant aux pieds toutes les vanités du siècle.

Cependant le pieux jeune homme dépérissait : il était considérablement affaibli, d'une maigreur extrême, et son estomac se refusait aux aliments même les plus légers; il était tombé dans un état de langueur qui mettait ses jours en danger. Le marquis de Castiglione, en étant averti, ordonna que ses enfants fussent ramenés à son château, dans l'espoir que l'air natal et les soins maternels de Marthe rendraient la santé à son fils. De retour à Castiglione, il continua de travailler de plus en plus à la vertu. Il s'enfermait ordinairement dans sa chambre, afin de n'être point interrompu dans ses prières. Ses domestiques l'ont vu souvent prosterné par terre devant un crucifix, les bras étendus et élevés au ciel ou croisés sur la poitrine, fondant en larmes et jetant des soupirs capables de toucher les cœurs les plus endurcis. D'autres fois, ils le voyaient ravi en extase et immobile comme une statue. Il s'attacha particulièrement à la lecture du livre du Père Canisius, de la Compagnie de Jésus, où il apprit à faire l'oraison; il prenait aussi plaisir à lire les relations des Indes, ce qui l'affectionna insensiblement à la société et lui fit former le dessein d'y entrer pour travailler au salut des âmes et à la conversion des idolâtres. Les dimanches et jours de fête, après avoir assisté au catéchisme, il réunissait quelques enfants et leur expliquait l'instruction qu'il avait entendue; il y joignait de sages conseils et de pieux encouragements.

En ce temps-là, saint Charles Borromée, archevêque de Milan, passa par Castiglione; notre Bienheureux eut le bonheur de l'entretenir plusieurs fois, avec tant d'esprit et d'édification, que ce grand prélat ne pouvait se lasser d'admirer les grâces que Notre-Seigneur faisait à ce jeune homme. Il l'exhorta à s'approcher souvent de la sainte communion, et ayant appris de lui qu'il ne l'avait pas encore reçue, il la lui donna de ses propres mains. Depuis, notre Saint fut toujours si dévot envers le très-saint Sacrement, qu'il fondait en larmes quand il entendait la sainte messe.

Ayant reçu de son père ordre de le venir trouver de Castiglione à Casal, il s'y rendit en diligence, toujours résolu de ne point abandonner le parti de la vertu. En effet, par ses pieux exercices et par les fréquentes conversations qu'il eut avec les Capucins et les Barnabites, il y fit de tels progrès qu'il entreprit de quitter tout à fait le monde et d'ajouter au vœu de virginité qu'il avait déjà fait à Florence, ceux d'obéissance et de pauvreté. Mais comme il n'avait encore que treize ans, il tint secret ce dessein, jusqu'à ce qu'il fût en âge de l'exécuter; et, en attendant, il pratiqua les mêmes austérités et les mêmes mortifications que les religieux; il jeûnait trois jours de la semaine, et, en un de ces jours, il jeûnait au pain et à l'eau. D'ailleurs, il mangeait si peu, que, sans un secours extraordinaire de Dieu, il n'eût pas pu vivre avec la nourriture qu'il prenait; elle allait à peine à la valeur d'une once. Il ajouta à cette abstinence la discipline jusqu'au sang. D'abord, il ne se la donnait que trois fois la semaine; mais, depuis, il se la donna tous les jours, et enfin trois fois en vingt-quatre heures. Il glissait adroitement une planche dans son lit, afin de coucher sur la dure; et, au lieu de cilice, il mettait ses éperons entre sa chemise, pour en être piqué à tout moment. La nuit, quand ses domestiques étaient endormis, il se levait secrètement, et, quoiqu'au chœur de l'hiver, il demeurait en chemise jusqu'à ce que le froid, le saisissant par tout le corps, le fît tomber par terre de faiblesse.

L'an 1581, le marquis, son père, le mena avec lui en Espagne, à la suite de l'impératrice Marie, fille de Charles-Quint; il n'y fut pas plus tôt arrivé, que Philippe II le donna pour page au prince Jacques, son fils. Parmi les embarras de la cour, il ne laissa pas d'apprendre la philosophie, de s'approcher souvent des Sacrements et de pratiquer les mêmes exercices de piété qu'il faisait auparavant. Quand il se vit à l'âge de seize ans, il jugea que le temps était venu d'exécuter le dessein qu'il avait pris de se faire religieux. Mais comme il n'avait pas encore fait choix d'une Congrégation en particulier, il eut recours à la sainte Vierge, son avocate, et, le jour de son Assomption, il fit une communion au collége des Jésuites, à Madrid, avec une préparation et une dévotion extraordinaires, afin d'apprendre ce que Dieu demandait de lui. Sa prière fut aussitôt exaucée; car, pendant qu'il faisait son action de grâces, une voix miraculeuse lui dit distinctement « qu'il devait entrer dans la Compagnie de Jésus; qu'il n'avait qu'à ouvrir son cœur à son confesseur qui en était, et qu'il apprendrait de lui ce qu'il avait à faire pour l'accomplissement de ce dessein ». Il exécuta à l'heure même cet ordre du ciel; et, ayant appris qu'il était nécessaire d'avoir la permission de son père, il la lui demanda avec toute l'instance possible.

Quand le marquis sut la résolution de son fils, il en fut vivement ému, et tâcha, par toutes sortes de moyens, de la lui faire changer. D'abord, il employa les caresses, puis les menaces; et, voyant que rien n'était capable de fléchir son cœur, il remit sa décision à son retour en Italie, disant qu'il ne voulait pas qu'il se fît religieux en Espagne. Cependant, ce n'étaient là que des artifices pour dissiper le dessein de Louis, en différant toujours le temps; car, lorsqu'il fut en Italie, on lui fit faire encore plusieurs voyages vers des princes voisins, pour y négocier avec eux des affaires importantes et extrêmement épineuses. Il les termina toujours heureusement, et avec la prudence d'un homme consommé dans la politique. Mais quelque pressantes qu'elles fussent, il ne cessait jamais, durant ses négociations, de faire des prières, des jeûnes et des mortifications, pour obtenir de Dieu qu'il fléchît le cœur de son père, qui, enfin, donna son consentement et lui per-

mit d'aller à Rome, pour entrer dans la Compagnie. Notre Saint renonça d'abord à ses Etats, dans Mantoue, avec l'agrément de l'empereur (parce que c'était un fief impérial), en faveur de Rodolphe, son cadet. Lorsqu'il dit adieu à ses sujets, qui fondaient en larmes de perdre un si bon maître, il leur adressa ces belles paroles : « Il est très-difficile que les grands seigneurs se sauvent; pour moi, je ne recherche que mon salut, et je vous conseille à tous de faire de même ».

Passant par Lorette, il communia dans cette sainte chapelle avec une dévotion singulière, et pria Notre-Dame de continuer d'être sa protectrice. Dès qu'il fut à Rome, il visita les églises de la ville, baisa les pieds du pape Sixte V, et enfin, après avoir pris congé de quelques cardinaux de sa maison, il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Saint-André, l'an 1585, n'ayant pas encore dix-huit ans accomplis, le jour de sainte Catherine, martyre, qu'il prit, à cause de cela, pour sa patronne le reste de sa vie. Dans la lettre qu'il écrivit à son père, pour lui dire adieu, il ne se servit que de ces paroles du Psalmiste : « Oubliez votre peuple et la maison de votre père ». Et dans celle qu'il écrivit à Rodolphe, son frère, il n'employa que ces mots du Sage : « Celui qui craint Dieu fera de bonnes œuvres ». Entrant dans la cellule qui lui fut assignée pour son noviciat, il dit avec un transport d'allégresse, comme s'il fût entré dans un paradis : « Voici mon repos pour tous les siècles; je demeurerai en ce lieu, parce que je l'ai choisi ».

Jamais on ne vit novice entreprendre avec plus de ferveur l'ouvrage de la perfection, ni faire de si grands progrès en si peu de temps. Il surpassait tous les autres, non pas tant par la noblesse de sa famille, que par l'éclat de toutes sortes de vertus : il était le plus modeste, le plus sobre, le plus mortifié, le plus humble, le plus affable, le plus doux et le plus obéissant. Il avait la vue si retenue, qu'après trois mois de noviciat il ne savait pas encore comment les tables étaient disposées au réfectoire. Un jour, on lui ordonna d'aller chercher un livre à la place du recteur; il fut obligé de s'informer où elle était. Le sacristain lui ayant donné charge, le jeudi saint, de se tenir dans la chapelle, pour moucher les chandelles et les flambeaux allumés devant le très-saint Sacrement, il s'y tint plusieurs heures à genoux, sans jamais lever les yeux pour considérer les ornements et les richesses de ce saint lieu, ne croyant pas qu'il lui fût permis d'avoir d'autres pensées que celles qui regardaient son office. On se fût facilement persuadé qu'il avait entièrement perdu le goût, en le voyant manger sans savourer les mets et sans examiner s'ils étaient bons ou mauvais. Il eut un jour un grand scrupule, pensant avoir légèrement jeté les yeux de côté, pour voir ce que faisait un frère qui était assis à table auprès de lui; et, rendant compte de ce scrupule au maître des novices, il lui avoua que c'était la première fois que cela lui arrivait. Ses oreilles n'étaient jamais ouvertes aux nouvelles du monde, ni aux choses inutiles. Il gardait un silence presque continuel et, lorsqu'il était obligé de parler, c'était si à propos et avec tant de candeur et de simplicité, qu'il bannissait de son discours toutes sortes de paroles équivoques et de dissimulation; il avait coutume de dire que la duplicité, l'artifice ou la feinte dans le monde y faisaient perdre la sûreté du commerce humain, mais que, dans une communauté, c'était un venin et une peste. Il avait tant d'horreur des plaisirs sensuels, que, pour n'en pas ressentir la moindre atteinte, il n'omettait jamais les austérités qui lui étaient permises; on avait beau lui en accorder, il en désirait toujours de plus grandes. Il était ravi quand on l'envoyait demander l'aumône par les rues de Rome, mal vêtu et la besace sur le dos; et comme on lui deman-

dait un jour s'il n'avait point de répugnance à cela, il répondit que non, parce qu'il se représentait devant les yeux de Jésus-Christ humilié pour les péchés des hommes, et la récompense éternelle qu'il donne à ceux qui s'abaisent pour son amour. Il prenait encore plaisir à aller, les jours de fête, catéchiser les pauvres et les paysans, et à visiter les hôpitaux, où il s'attachait particulièrement à servir les plus infects et les plus misérables, donnant partout des exemples de son humilité et de sa charité. Il était si détaché de la chair et du sang, qu'au troisième mois de son noviciat, quand on lui apprit la nouvelle de la mort de son père, il n'en fut pas plus ému que si elle lui eût été très-indifférente. Ses condisciples lui en manifestèrent leur surprise. « Je vous avoue », répondit-il, « que, si je ne considérais que la mort de mon père, j'en serais profondément affligé. Mais, en reconnaissant que cette mort vient de la main de Dieu, je ne puis m'attrister. Peut-on s'affliger d'une chose que l'on sait agréable à sa divine Majesté ? Tout ce que Dieu fait est bien. Je le remercie surtout de la sainte mort de mon père. Il lui a fait là une grande grâce. Je me réjouis du salut de son âme. Il est assuré, et j'en rends grâce à la divine Majesté ». Il apprit aussi, sans aucune émotion, que Mgr de Gonzague, son oncle, avait été créé cardinal; car, comme il était véritablement mort au monde, rien n'était capable de le toucher.

Les exercices de la vie active ne l'empêchaient pas de s'appliquer à la vie contemplative; car il était si adonné à l'oraison, qu'on eût dit qu'elle faisait toute son occupation. A ce propos, il disait quelquefois que « celui qui n'était pas homme d'oraison n'arriverait jamais à un haut degré de sainteté, ni ne triompherait jamais de lui-même; et que toute la lâcheté et le peu de mortification que l'on voit dans les âmes religieuses ne procédaient que de ce qu'on négligeait la méditation, qui est le moyen le plus court et le plus efficace pour acquérir les vertus ». Il ne faut donc pas s'étonner si, étant convaincu de ces vérités il mettait toutes ses délices à faire la sainte oraison, et s'il avait tant de soin de tenir sans cesse son esprit dans le recueillement et la tranquillité nécessaires à ce pieux exercice, et d'en bannir toutes les pensées qui auraient pu l'y troubler. « L'âme qui se présente à l'oraison », disait-il, « doit être absolument libre de toute affection et de toute pensée étrangère au sujet qui doit l'occuper; sans cela, elle ne peut être attentive à ce qu'elle veut méditer, elle ne peut recevoir en elle l'image de Dieu dans la contemplation ». Il était tellement maître de son imagination, qu'il avoua un jour que, pendant l'espace de six mois, toutes ses distractions n'avaient pas duré le temps d'un *Ave Maria.* « J'ai autant de difficulté », disait-il, « à me distraire de Dieu, que d'autres disent en avoir à se recueillir; car le temps que j'emploie pour parvenir à me distraire est un temps de violence et de grande souffrance. Ce combat intérieur est bien plus nuisible à ma santé que le recueillement dont j'ai l'habitude et dans lequel je trouve le calme et la paix ». Il avait aussi beaucoup de dévotion pendant ses prières vocales, particulièrement lorsqu'il récitait des psaumes; car c'était avec tant de goût spirituel et de douceur intérieure, qu'il ne pouvait pas même y penser ni entendre le mot de psaume, sans être tout transporté d'allégresse. Il avait une singulière dévotion à méditer sur la passion de Notre-Seigneur, à laquelle il ne pouvait penser, non plus qu'aux autres mystères de notre rédemption, sans verser des torrents de larmes et sentir des tendresses et des langueurs que l'on ne peut exprimer. On remarque encore qu'il avait une particulière affection aux saints anges, et spécialement à celui à la garde duquel la divine Provi-

dence l'avait confié. Il composa sur ce sujet une pieuse méditation, que l'on voit imprimée avec d'autres du R. P. Vincent Bruno, de la Compagnie de Jésus, dans la vie qu'il a composée de notre Saint. Nous avons déjà dit un mot de sa dévotion envers le très-saint Sacrement de l'autel; mais nous ajouterons en cet endroit qu'elle était si cordiale et si fervente, qu'il ne communiait jamais sans ressentir une joie et un goût admirables de la sainte Eucharistie. Le jour avant la communion, il ne parlait que de cet auguste mystère; il en disait des choses si belles et si touchantes, que les prêtres tâchaient de l'entendre sur cette matière, pour s'exciter à la ferveur. Enfin, il ne manquait pas de visiter plusieurs fois le jour cet adorable Sacrement, tant pour y rendre de profonds respects à Jésus-Christ, que pour l'y entretenir familièrement de tout ce qui concernait sa perfection.

Il était alors tellement porté à faire des pénitences corporelles, que, si les supérieurs ne l'eussent retenu, il eût sans doute de beaucoup abrégé ses jours, la ferveur le portant souvent à des mortifications qui surpassaient ses forces. Plusieurs même le blâmaient de cela et lui en faisaient scrupule, disant qu'il se tuait lui-même; mais il répondait qu'après avoir exposé son désir à ses supérieurs, il n'avait plus sujet de craindre quand on lui accordait ce qu'il demandait; et que, quand on lui refusait ce qu'il souhaitait, il se contentait d'offrir sa bonne volonté à Dieu. Il disait aussi fort agréablement aux Pères qui lui conseillaient de modérer ses austérités que, puisqu'eux-mêmes ne le faisaient pas à leur égard, il aimait mieux imiter leur exemple que de suivre leur conseil; qu'étant un fer dur et tordu, il était venu en religion comme à une fournaise, pour être amolli et redressé avec le marteau de la mortification et de la pénitence; que le vrai temps de la faire était celui de la jeunesse, l'homme étant sain et avec toutes ses forces, au lieu que, dans la vieillesse, il est ordinairement si infirme et si faible, qu'il ne saurait plus en faire. Aussi, à l'article de la mort, après avoir reçu le Viatique, il déclara, en présence de plusieurs Pères, que, s'il avait du scrupule, ce n'était que pour les pénitences, qu'il avait omises et non pas pour celles qu'il avait pratiquées, parce qu'il les avait faites par obéissance, et non par le mouvement de sa propre volonté. Quand on lui refusait la permission de faire quelque austérité, il tâchait d'y suppléer par d'autres actes de vertus, ou en se procurant de la douleur par des postures pénibles et par des manières de marcher, d'être debout ou de se tenir assis, qui gênaient son corps.

Cette grande mortification extérieure était accompagnée et soutenue d'une parfaite mortification intérieure de ses passions et de ses appétits. Pour en venir plus aisément à bout, il examinait si soigneusement tous les mouvements de son âme, qu'il n'en laissait guère passer qui fussent contraires à la haute vertu. Cependant, lorsqu'il s'apercevait qu'il était tombé en quelque faute, il ne s'attristait point excessivement; mais, s'humiliant devant la majesté de Dieu, il lui en demandait pardon de tout son cœur, et se relevait ainsi de ses chutes dans une grande résolution de mieux faire que jamais : « Parce que », disait-il, « celui qui s'attriste et se décourage quand il est tombé, montre qu'il ne se connaît pas lui-même, et qu'il ne pense pas qu'il est pétri d'une terre qui ne produit que des chardons et des épines ». De là vient qu'il était ravi lorsqu'on le corrigeait de ses fautes : il souhaitait même qu'on l'en reprît en public, et, afin de porter les supérieurs à le faire, il les leur donnait par écrit.

Quoiqu'il travaillât à mortifier toutes ses passions, il s'appliqua néanmoins particulièrement à vaincre celle de l'orgueil et les désirs d'honneur

et d'estime, qui sont si naturels à l'homme, et si délicats dans les personnes de grande naissance : il embrassa avec une telle ardeur l'étude de l'humilité, qu'il n'omit rien de ce qu'il crut pouvoir contribuer à l'établir solidement en son cœur ; aussi, cette vertu, qui est le ferme soutien de toutes les autres, y jeta de si profondes racines, qu'elle semblait être le principe qui animait toutes ses actions. Il ne sortit jamais de sa bouche un seul mot qui fût à sa louange, et, par un industrieux silence, il couvrit toujours ce que l'on pouvait louer en lui. Un jour, il avait prêché au réfectoire à l'édification de toute la communauté ; comme un Père parlait de lui en sa présence en des termes avantageux, il en demeura tout confus et aussi affligé d'avoir entendu dire du bien de lui, que d'autres sont contents d'entendre publier leurs louanges. Pour se maintenir dans cet esprit d'humilité et d'anéantissement, il fit un recueil, que l'on trouva après sa mort, des sujets que l'homme a de se mépriser et de s'abaisser lui-même. Dans la maison, aussi bien que dehors, il cédait toujours la première place à ses frères. Il ne put jamais souffrir que, sous prétexte de ses maladies et de ses faiblesses, on le dispensât de la vie commune, soit pour la nourriture, soit pour sa chambre, soit pour ses habits. Il n'y avait point d'office, quelque bas qu'il fût, qu'il ne désirât avec plus d'ardeur que les hommes du monde ne désirent les dignités et les charges les plus honorables. Il servait, en certains jours de la semaine, au réfectoire et à la cuisine, et y ramassait les restes, qu'il distribuait ensuite de ses propres mains aux pauvres avec beaucoup d'humilité et de charité.

Cette profonde humilité avait produit dans son cœur une obéissance si exacte, que sa conscience ne lui reprocha jamais d'avoir manqué aux ordres de ses supérieurs, ni même d'avoir ressenti de la répugnance et des mouvements contre ce qu'ils lui prescrivaient. Leur volonté était toujours la règle de la sienne, et, sans rechercher la cause de ce qu'ils ordonnaient, ni prendre garde s'ils étaient savants ou non, nobles ou roturiers, il considérait seulement en eux l'autorité de Dieu. Il obéissait aussi avec plaisir aux frères qui, par leur office, avaient quelque sorte d'autorité sur lui, disant que celui qui obéissait en cette manière était assuré de la récompense que Dieu promet aux obéissants. Cette soumission si respectueuse à l'égard de ses frères, loin de la trouver pénible, il la trouvait douce et agréable. « Il m'est plus consolant, je le confesse », dit-il, « d'obéir aux supérieurs subalternes qu'aux premiers supérieurs. Si on envisageait l'obéissance humainement, on ne pourrait se résoudre que très-difficilement à obéir à un homme, à plus forte raison à celui qui nous serait inférieur en naissance et en savoir ; mais se soumettre à un homme pour obéir à Dieu, c'est là, au contraire, une gloire et une grande gloire. Rien ne me paraît plus beau, parce qu'il n'y a rien d'humain ».

L'obéissance lui était si chère, qu'il n'hésitait jamais à lui tout sacrifier. Un jour, pendant qu'il pliait du linge avec d'autres novices, il se souvient qu'il n'a pas encore lu quelques pages de saint Bernard, ainsi qu'il avait coutume de le faire chaque jour ; mais, au même instant, il se dit : « Je pourrais quitter ce travail, comme l'ont déjà fait quelques autres, puisque le temps à y employer n'est pas absolument déterminé ; mais, si je le quittais pour aller lire saint Bernard, que m'enseignerait cette lecture ? Que je dois obéir. Eh bien ! je dois pratiquer ce que saint Bernard m'enseignerait, et rester à cette occupation par esprit d'obéissance ». Et il continua à plier du linge.

Son zèle pour l'entière observance de la règle n'a pas moins éclaté en

lui que les autres vertus dont nous venons de parler : on dit qu'il l'a gardée à la lettre, et qu'il n'en a jamais violé aucun point, jusque-là que son compagnon de chambre lui ayant demandé une demi-feuille de papier pour écrire une lettre, il douta s'il la lui pourrait donner sans permission ; c'est pourquoi, sortant de sa cellule, il alla demander cette permission. Un jour, le cardinal de Gonzague voulant le retenir à dîner avec lui, il lui répondit qu'il ne le pouvait pas, parce que la Règle le lui défendait ; le cardinal en fut si édifié, que depuis, quand il le priait de quelque chose, il ajoutait toujours : « Si ce n'est pas contre votre Règle ». Le cardinal de la Rovère vint un matin lui parler dans la sacristie. « Monseigneur, il ne m'est pas permis de parler », lui dit notre Saint. « A Dieu ne plaise, que je vous porte jamais à enfreindre la Règle, reprit le cardinal ; mais, l'affaire étant importante, je vais demander au Père général de vous dispenser du silence en ce moment ». Louis s'inclina, sans répondre une syllabe, et ne s'entretint avec lui qu'après en avoir reçu la permission du Père d'Aquaviva.

Pour la sainte pauvreté, il l'aimait avec plus de passion que les grands du monde n'aiment leur or et leur argent. Tout son plaisir était de ne rien souhaiter et d'être dénué de toutes choses, afin de ne posséder que Dieu seul. Il n'avait pour orner sa cellule aucune peinture ni figure ; mais seulement deux images de papier : l'une de sainte Catherine, martyre, qu'il avait choisie, comme nous avons dit, pour sa patronne, parce qu'il était entré en religion le jour de sa fête ; et l'autre, de saint Thomas d'Aquin. Ayant écrit un petit ouvrage sur quelque matière de théologie, il le donna depuis à son supérieur ; interrogé pourquoi il le lui donnait lorsqu'il avait besoin de le garder, il répondit que c'était parce qu'il avait quelque attachement à ce traité comme à une chose qui venait de lui. Etant entré dans la Compagnie, il ne voulut plus se servir du Bréviaire qu'il avait dans le monde, parce qu'il était trop richement relié. Durant ses études, on lui fit présent d'une *Somme* de saint Thomas, qui était dorée sur tranche ; mais il n'eut point de repos qu'on ne lui eût permis de s'en défaire pour en avoir un vieil exemplaire. Les supérieurs voulant qu'il eût une cellule à lui seul, à cause de son indisposition, il fit en sorte qu'on lui en donnât une étroite, obscure et basse, sous un escalier, où il avait peine à se tenir debout, et qui ressemblait plutôt à un tombeau pour un mort qu'à la demeure d'un être vivant. Il ne trouvait jamais rien à redire à ses habits, ni à tout ce qui le concernait, s'estimant heureux lorsqu'on lui donnait le pire. Etant chez sa mère, durant la rigueur de l'hiver, on ne put jamais gagner sur lui qu'il y prit les choses qui lui étaient nécessaires ; mais il envoya demander au recteur de Brescia quelque vieux haillon pour se couvrir, et on eut bien de la peine à lui persuader de recevoir d'elle quelque habit de dessous qu'elle lui donna par aumône, comme à un pauvre. Chez Alphonse de Gonzague, son oncle, voyant qu'on le logeait dans une chambre bien meublée, il s'écria, en parlant à son compagnon : « Dieu nous veuille aider cette nuit, mon cher frère ! où nos péchés ne nous ont-ils pas réduits ? Ah ! que nous serions bien mieux dans nos pauvres lits ! » C'était l'amour qu'il avait pour la sainte pauvreté qui lui inspirait ces beaux sentiments.

Ce fut par toutes ces vertus, pratiquées dans un degré héroïque, que notre Saint s'éleva à la perfection de la charité, laquelle étant la reine des autres, attache fortement l'âme à son souverain bien. En effet, il était si intimement uni à lui, qu'il ne pouvait entendre parler de Dieu sans ressentir dans son cœur des tendresses et des transports inconcevables qui paraissaient même sur son visage. Etant un jour au réfectoire, la lecture qu'on fit

d'un traité de l'amour divin l'embrasa tellement, qu'il ne put achever de dîner, ayant la poitrine et le visage tout en feu et les yeux baignés de larmes. Durant ses études, pendant qu'il était à la récréation, il faisait en sorte qu'on s'entretînt toujours de choses spirituelles ; et il fit tant, par son exemple et par son zèle, que cette coutume, si louable et si nécessaire pour arriver à la perfection, se maintint dans la Compagnie. Cet amour pour Dieu produisit en lui celui du prochain à un tel degré, qu'il serait allé fort volontiers aux Indes pour y travailler à la conversion des âmes, si ses supérieurs le lui eussent voulu permettre. Il sollicitait d'être envoyé souvent aux hôpitaux pour y servir les malades. Quand il y allait, il faisait leurs lits, leur donnait à manger, leur lavait les pieds et balayait leur chambre. Dans la maladie dont il mourut, et qu'il avait gagnée en assistant les pestiférés, ayant entendu dire que cette année-là on appréhendait que la contagion ne se mît dans Rome, il fit vœu, avec la permission du général, d'y servir les pauvres malades de la peste, s'il retournait en santé.

Cet amour pour le prochain le tira de la solitude religieuse pour aller chez ses parents, afin d'apaiser un grand différend qui était dans sa famille, entre le marquis de Castiglione, son frère, et le duc de Mantoue, pour le fief de Solferino, qui de droit appartenait au marquis, mais dont Horace de Gonzague, son oncle, avait disposé, par son testament, en faveur du duc. On crut donc qu'on ne verrait jamais la fin de cette affaire qu'en la mettant entre les mains de notre Saint : et chacun était si persuadé de sa probité, qu'on ne douta point qu'il ne préférât la justice à tous les intérêts qu'il y pouvait avoir. Quand il arriva dans le marquisat de Castiglione, tout le peuple alla au-devant de lui et le reçut avec mille témoignages de respect ; plusieurs même se mettaient à genoux lorsqu'il passait, l'honorant comme un Saint, et pleurant leur malheur de n'avoir pas mérité un tel seigneur ; sa mère, qui avait coutume, dès qu'il était encore enfant, de l'appeler son ange, ne le considéra pas seulement comme son fils, mais comme une personne envoyée du ciel pour apporter la paix dans sa famille ; en effet, il termina heureusement ce grand différend à la satisfaction de toutes les parties. C'était par le moyen de ses prières, plutôt que par les lumières de sa prudence, quoiqu'elle fût admirable, vu son peu d'âge, qu'il venait à bout de tout ce qu'il entreprenait ; car il avoua lui-même qu'il n'avait jamais rien recommandé à Dieu qu'il n'en eût obtenu une heureuse issue.

Ces affaires étant terminées, et Dieu lui ayant révélé, au collége de Milan, qu'il l'appellerait bientôt à lui, il retourna à Rome l'an 1591, fort joyeux d'une si agréable nouvelle. Ayant trouvé cette ville affligée de la peste, il importuna tant ses supérieurs, qu'ils lui permirent de secourir les malades ; mais comme sa charité et sa ferveur le portaient à servir particulièrement ceux qui étaient le plus en danger et attaqués avec plus de violence, il fut lui-même bientôt saisi du mal. Il s'en réjouit extrêmement et en remercia Dieu, se voyant par là près d'être délivré de la prison ennuyeuse de ce corps mortel. Il est vrai que les remèdes qu'on lui prescrivit le soulagèrent pour un temps ; mais il lui resta une fièvre lente qui dura trois mois, comme pour lui donner moyen de voir venir avec plus de douceur et de tranquillité l'heureux moment de sa mort. Durant tout ce temps-là il prenait un singulier plaisir à entendre parler de Dieu et de la gloire des Saints. Notre-Seigneur lui ayant fait connaître le jour où il sortirait de ce monde, il chanta le *Te Deum* en actions de grâces, puis il dit aux assistants que ce serait le jour de l'octave du très-saint Sacrement. Ce jour arrivé, les infirmiers trouvant qu'il se portait mieux, lui dirent : « Vous n'avez garde de

mourir aujourd'hui, puisque vous commencez à vous guérir ». Mais il leur répondit que le jour n'était pas encore passé, et qu'il mourrait la nuit. Sur le soir, le Père Provincial l'étant venu visiter, lui demanda comment il se portait : « Nous nous en allons », lui dit-il, « mon Père. — Et où ? » reprit le supérieur. — « Au ciel », ajouta-t-il, « comme je l'espère par la miséricorde de mon Dieu, si mes offenses passées ne m'en empêchent ». Un peu avant de mourir, il souhaita de prendre encore une fois la discipline, ou au moins, parce qu'il était trop faible, qu'un autre la lui donnât, et supplia le Père Provincial qu'on le laissât expirer à terre. Lorsqu'il reçut la bénédiction et l'indulgence plénière que Grégoire XIV lui envoyait, il s'écria : « Hélas! qui suis-je ? que les Papes daignent se souvenir de moi, chétif vermisseau de terre, qui s'en va mourant ». Enfin, invoquant le saint nom de Jésus, il rendit son âme à Dieu sur la fin du jour de l'octave du très-saint Sacrement, qui était alors le 20 juin, à l'âge de vingt-deux ans, trois mois et onze jours. Ce fut en l'année 1592, et la sixième de son entrée en la Compagnie. Après sa mort, on trouva ses genoux tout calleux, par la grande habitude qu'il avait, dès son enfance, de s'agenouiller pour prier Dieu. On trouva aussi sur sa poitrine un crucifix de cuivre qu'il avait toujours porté sur lui.

Enfin, il ne faut pas omettre ici le témoignage avantageux que le cardinal Bellarmin, qui avait été son confesseur et l'avait connu fort particulièrement, donna de lui. Il assura donc que notre Saint n'avait jamais péché mortellement ; que, dès l'âge de sept ans, qu'il disait s'être converti à Dieu, il avait mené une vie si parfaite et si mortifiée, qu'il n'avait pas même ressenti les aiguillons de la chair ; qu'il priait sans aucune distraction ; qu'il était un modèle accompli de toutes les vertus, et qu'il y avait sujet de croire qu'en quittant la terre il était allé jouir du bonheur éternel dans le ciel. C'est ce qui faisait que ce savant et pieux cardinal avait du scrupule de prier Dieu pour lui, craignant de faire injure à la grâce divine dont il avait reconnu tant de merveilles en son âme.

Souvent on peint près de lui, ou dans sa main, une discipline, à cause de ses rigueurs quasi excessives contre lui-même. On le représente parfois s'évanouissant aux pieds de son confesseur, mais surtout faisant sa première communion de la main de Charles Borromée. Comme il est le patron des jeunes gens qui étudient, on l'a peint plus d'une fois entouré d'écoliers qui l'invoquent ou qu'il semble instruire dans le service de Dieu. On le représente aussi portant un lis, pour marquer qu'il a conservé sa virginité jusqu'à la mort.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE.

Le corps de saint Louis de Gonzague fut transporté dans l'église de l'Annonciation du collége romain, et inhumé dans la chapelle du Crucifix. Bientôt la foule se porta à son tombeau, y déposa des offrandes et des *ex-voto*, le proclamant Saint, lui rendant un culte qu'il était impossible d'arrêter dans ses excès. Ce n'était pas seulement à Rome que cette dévotion se manifestait : à Florence, à Milan, à Turin, à Ferrare, à Castiglione surtout, dans tous les lieux où il avait été, il était ouvertement honoré, invoqué, et chacun assurait avoir éprouvé les effets de sa protection.

En 1598, comme on craignait pour le corps les dégâts qui pouvaient en résulter du débordement du Tibre qui inondait la ville de Rome, on retira le cercueil du caveau et on l'examina avec soin; il était dans l'état le plus satisfaisant, l'eau ne l'ayant pas altéré. Le Père provincial, après avoir pris pour lui-même quelques reliques, en distribua à tous les Pères qui étaient présents. Puis on mit les précieux restes dans une boîte moins grande que le cercueil ; elle fut scellée et déposée ensuite dans le caveau ; mais placée le plus haut possible et fixée au mur, afin de n'être point exposée à l'humidité, et que l'eau n'y pût atteindre désormais.

Le 8 juin 1602, le Père général, après de nombreux et éclatants miracles, crut devoir donner aux saintes reliques de Louis de Gonzague un témoignage de respect, en les retirant de la sépulture commune; il ordonna leur translation dans la sacristie de l'église du collége, en attendant que la cour romaine permit de leur rendre les honneurs que la dévotion publique réclamait déjà. Le 1er juillet suivant, la boîte qui les contenait fut renfermée dans une seconde de plomb, et celle-ci dans une troisième en bois, et placée sous le marche-pied de l'autel de Saint-Sébastien.

En 1604, il n'était bruit, à Rome, que des miracles opérés par saint Louis de Gonzague. Tous les princes et évêques d'Italie suppliaient le Pape de procéder à la canonisation ; et tous les diocèses de Lombardie, prenant les devants, venaient de célébrer avec pompe l'anniversaire de la mort du jeune thaumaturge. Le 21 juin de la même année, l'église du collége de la Compagnie de Jésus, à Brescia, était ornée comme en ses plus beaux jours de fête : le portrait de Louis de Gonzague y était exposé à la vénération publique, et l'assistance était très-considérable. L'évêque, cédant à l'empressement général et à son désir personnel, avait permis que l'anniversaire de la sainte mort de Louis fût célébré solennellement dans l'église du collége, et les étudiants, la noblesse, le clergé, le peuple, avaient voulu trouver place à cette fête. Le 28 juillet, une solennité semblable eut lieu à Castiglione, au milieu d'une grande affluence de fidèles qui regardaient saint Louis comme l'ange tutélaire de Castiglione. Le 13 mai 1605, les reliques de notre Saint, qui avaient été déposées sous le marche-pied de l'autel de Saint-Sébastien, furent transférées, avec l'autorisation du Saint-Siége, à la chapelle de la sainte Vierge, et placées dans le mur, du côté de l'Evangile. En 1605, le cardinal Dietrichstein obtint du pape Paul V, que le portrait de Louis de Gonzague serait exposé dans l'église du collége avec l'auréole et le titre de Bienheureux, et qu'on laisserait à la reconnaissance des fidèles la liberté de se manifester par des *ex-voto* déposés dans la chapelle où étaient conservés les précieux restes du Saint. La même année, les villes de Florence, Crémone, Padoue et autres, célébraient, avec la plus grande pompe, la fête de Louis de Gonzague. A Castiglione, tout le monde jeûna la veille. Le 10 octobre 1605, le pape Paul V rendit un décret qui déclarait Louis de Gonzague Bienheureux, et ordonnait en même temps d'imprimer avec ce titre la vie du jeune Saint, écrite par le Père Cépari.

Une chapelle fut érigée à Mantoue dans la cathédrale, et inaugurée le jour de la fête de saint Thomas. La dévotion à notre Bienheureux se répandit avec une grande rapidité. De toutes les parties de l'Europe, on envoyait les plus riches présents à son tombeau.

Le village de Sasso, situé dans la province de Sondrio, en Lombardie, obtint une relique insigne du Saint, et ce lieu devint un pèlerinage célèbre.

Le pape Grégoire XV le béatifia le 2 octobre 1621. On érigea en son honneur deux chapelles au collége romain, l'une dans la chambre où il était mort, et l'autre dans l'église. La première a fait place à une église dédiée à saint Ignace, où, en 1649, son corps fut placé dans une chapelle que l'on y avait érigée en son honneur. En 1699, on y éleva un autel, et on y transporta ses précieuses reliques. La cause de la canonisation, interrompue par la mort de Clément XI, fut reprise par Innocent XIII et terminée par Benoît XIII. Le 26 avril 1726, il donna la bulle de canonisation, et la cérémonie s'en fit le 31 décembre de la même année, dans la basilique du Vatican.

Le 22 novembre 1729, Benoît XIII donna saint Louis de Gonzague pour protecteur spécial à la jeunesse, et accorda une indulgence plénière à ceux qui, après s'être confessés et avoir communié, visiteraient son autel. Le pape Clément XIII accorda la même faveur le 21 novembre 1737. En 1762, il célébra pontificalement, au collége romain, la messe à l'autel du Saint, et déclara cet autel privilégié à perpétuité en faveur de tout prêtre qui y célébrerait. Le pape Pie VII accorda plusieurs indulgences à la récitation d'une prière à saint Louis de Gonzague. En 1847, le souverain pontife Pie IX donna pour l'autel du Saint une chasuble en drap d'argent, ornée de feuillage d'or, et, en 1861, un lis dont la tige en argent doré se divise en cinq fleurs ouvertes et en trois boutons d'argent pur.

M. André Cappiardi, archiprêtre de Castiglione, a fait don à l'église de Le Forest de précieuses reliques du Saint, en accompagnant son envoi de ce distique :

Militis ossa tui retinet Castello : Sylva
Ne doleas, cineres tradidit illa sacros [1].

La translation de ces reliques eut lieu le 15 mai 1864 dans une châsse donnée par Napoléon III.

En 1858, le pape Pie IX fit don à la Compagnie de Jésus d'un écrit de saint Louis de Gonzague : c'était un traité de théologie scolastique. Les œuvres complètes du Saint ont été pieusement recueillies et publiées en latin à Ratisbonne. Un Père jésuite les a traduites en Belgique. En France, elles l'ont été par M. l'abbé Ant. Ricard. Paris, 1858.

Ce récit est extrait de la vie de notre Saint, composée par le R. P. Virgile Cépari, de la Compagnie de Jésus, d'après les instructions qu'il avait recueillies de ceux qui l'avaient connu, et d'après les procédures faites en divers lieux pour sa canonisation.

1. Pour comprendre ces vers, il faut se rappeler que le capitaine Lenté, né à Le Forest, fut blessé mortellement à la bataille de Solferino et inhumé dans le cimetière de Castiglione.

SAINT TÉRENTIUS OU TERTIUS, ÉVÊQUE D'ICONIUM, ET MARTYR; SAINT JÉSUS, SURNOMMÉ LE JUSTE, ÉV. D'ÉLEUTHÉROPOLIS; SAINT ARTÉMAS, ÉVÊQUE DE LYSTRE (Ier siècle).

Ces saints personnages étaient du nombre des soixante-douze disciples : ils étaient pleinement éclairés dans la lumière de la foi sur les choses divines. Térentius, ou Tertius, fut institué évêque d'Iconium, après Sosipâtre : il mit la dernière main à ce que ce dernier avait laissé inachevé ; il conféra la grâce de la régénération baptismale à ceux qui ne s'y étaient préparés qu'imparfaitement : il opéra dans cette ville des prodiges éclatants, et ce fut lui qui écrivit la lettre aux Romains. Il dit, en effet, à la fin de cette épître, qu'il l'a écrite sous la dictée de l'apôtre saint Paul : « Je vous salue au nom du Seigneur, moi Tertius, qui ai écrit cette lettre ». C'est une grande marque de sa vertu que saint Paul l'ait trouvé digne d'être le premier dépositaire de ses pensées, et qu'il se soit servi de lui pour le faire écrire sous sa dictée. Saint Dorothée, la Chronique d'Alexandrie et les Synaxaires des églises d'Orient, le mettent au rang des soixante-douze disciples, et ajoutent qu'il termina son apostolat par le martyre, par le supplice des épines.

Saint Paul parle aussi du disciple suivant dans son épître aux Romains :

« Jésus, aussi appelé le Juste », leur dit-il, « vous salue, ainsi que Marc, cousin de Barnabé. Ils sont du nombre des fidèles circoncis. Ce sont les seuls qui travaillent maintenant avec moi, pour avancer le royaume de Dieu, et qui ont été ma consolation ». « Jésus, surnommé le Juste », ajoutent les monuments orientaux, « fut créé évêque d'Eleuthéropolis, et par l'enseignement de la vérité il en amena tous les habitants à la connaissance de Dieu ». Selon saint Epiphane et les Grecs, il fut mis par Jésus-Christ au rang des soixante-douze disciples, et travailla au ministère évangélique avec les autres Apôtres.

Artémas, autre disciple de Jésus, fut fait évêque de Lystre, ville importante de l'Isaurie, sur les frontières de la Lycaonie. Là, ce vrai et dévoué ministre du Christ renversa les artifices du démon, détruisit ses piéges et son règne, et y établit celui du Fils de Dieu. Il est pareillement compté au nombre des soixante-douze disciples, par la Chronique d'Alexandrie et par saint Dorothée. Saint Paul parle ainsi de lui dans son épître à Tite [1] : « Lorsque je vous aurai envoyé Artémas et Tychique, ayez soin de venir promptement me trouver à Nicopolis, parce que j'ai résolu d'y passer l'hiver ».

Ces disciples combattirent généreusement pour la vraie religion, s'exposèrent pour sa cause aux plus grands dangers, et rendirent leurs âmes à Dieu par une mort tranquille, à l'exception de saint Térentius ou Tertius, qui fut martyrisé.

L'abbé Maistre, *Histoire des soixante-douze disciples*

SAINT ALBAN, MARTYR A MAYENCE (IVe siècle).

Alban, prêtre, fuyant Hunéric, roi des Vandales ariens, persécuteur acharné des catholiques, quitta l'Afrique, sa patrie, avec Théoneste, son évêque, et vint en exil à Rome. De cette ville, il fut envoyé en Gaule pour annoncer l'Evangile. Mayence se trouvant alors dépourvue de pasteur, il saisit cette occasion pour y venir exercer le ministère apostolique. Il rencontra encore là l'hérésie arienne, et à ses perfidies il opposa le glaive de la parole divine. Doué d'un génie vif et ardent et d'une forte éloquence, il attaquait sans ménagement les hérétiques et les enlaçait dans les nœuds indissolubles de son argumentation. C'est par ce moyen qu'il excita leur colère et leur rage.

Cette rage finit par éclater, et Alban, saisi au milieu de ses frères, fut accablé de mauvais traitements. Mais, sans s'émouvoir de ces cruautés, il demeura ferme dans la foi catholique et immobile au milieu des insultes, comme un rocher au milieu des vagues irritées. Enfin, après avoir subi toutes sortes de mauvais traitements de la part d'une multitude insensée, il eut la tête tran-

1. Ep. ad Tit. III, 12.

chée hors de la ville. Une tradition constante rapporte que sa langue murmura encore les louanges de Jésus-Christ, après que sa tête fut détachée du tronc; elle ajoute que le Martyr ramassa sa tête, et qu'il la porta d'un pas ferme jusqu'à l'endroit où il fut ensuite enseveli avec honneur.

En 804, on fonda dans la ville de Mayence un célèbre monastère qui prit le nom de notre Saint et s'appela *Sanctus-Albanus Moguntinensis*. C'était une abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, due au zèle pieux de Riculfe, archevêque de Mayence, et aux libéralités de Charlemagne. Il fut construit hors des murs de la ville, sur le lieu même du martyre de saint Alban.

Quelques hagiographes ont confondu à tort notre saint Martyr de Mayence avec celui du même nom, premier Martyr en Angleterre, dont on fait la fête et dont nous donnons la Vie au jour suivant.

Propre de Mayence.

SAINT MÉEN OU MÉVENNE,

ABBÉ DU MONASTÈRE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE GAEL (617).

Méen ou Mévenne naquit dans la Grande-Bretagne, l'an 540; ses parents, aussi pieux que nobles, l'élevèrent chrétiennement. Parvenu à l'âge de l'adolescence, il quitta tout, et s'en alla auprès de son oncle, saint Samson, évêque d'York, sous la discipline de qui il fit de grands progrès dans la vertu. Saint Samson ayant été forcé de quitter l'Angleterre, envahie par les Saxons, se retira à Dole, dans la petite Bretagne, où il fut aussitôt choisi pour évêque. Méen ne se sépara pas de son oncle et de son évêque, et il l'aida de tout son pouvoir à porter le fardeau de l'épiscopat.

Il se lia d'une étroite amitié avec Caduon, comte de Gaël, qui lui avait offert l'hospitalité comme il voyageait. Ce comte fonda, dans le voisinage, le monastère de Saint-Jean-Baptiste, qui devint, sous la conduite de Méen, une pépinière de Saints. Ce fut lui qui initia à la vie religieuse le prince Judicaël, roi de Domnonée, qui fut mis au rang des Saints. Il prédit à Haïlon, frère du roi Hoël, qu'il mourrait dans trois jours, en punition de ses crimes; et en effet, trois jours après, il l'assistait à son lit de mort, pour l'exhorter à la pénitence. Il fonda un second monastère près d'Angers, qu'il peupla de ses disciples et qu'il allait souvent visiter pour y entretenir la ferveur. Il mourut au monastère de Gaël, vers l'an 617. Ce lieu et cette abbaye ont depuis pris le nom de Saint-Méen, à cause des miracles qui s'y sont opérés par l'intercession du Saint.

Son tombeau attire beaucoup de pèlerins. On trouve son nom dans les litanies anglaises du VII[e] siècle, et sa fête est marquée comme solennelle dans les calendriers de la plupart des diocèses de Bretagne, sous le 21 juin.

Propre de Vannes.

SAINT RAOUL[1], ARCHEVÊQUE DE BOURGES (866).

Raoul était issu de la maison royale de France et se trouvait proche parent de Wifroi, comte de Bourges. Il eut pour père un autre Raoul, comte de Quercy, seigneur de Turenne et abbé laïque de Tulle, en bas Limousin. Sa mère se nommait Aigue, et sa naissance n'était guère moins illustre. Ils confièrent l'éducation de leur fils à un homme de piété, nommé Bertrand, qui était abbé de Solignac, près de Limoges. En 823, le jeune Raoul reçut la tonsure cléricale et fut depuis abbé d'un monastère jusqu'ici inconnu. Son mérite le fit ensuite élever sur le siége archiépiscopal de Bourges, où il monta en 840. Ce qu'on dira bientôt de ses écrits montre avec quelle sollicitude il gouverna son Eglise. Il donna même aux peuples qui lui étaient soumis tant de marques et de sa prudence et de sa grandeur d'âme, qu'il mérita d'être regardé comme le père commun de la patrie.

Il se passa peu d'événements considérables dans l'Eglise gallicane pendant l'épiscopat de Raoul,

1. *Alias*, Rodulphe, Radulfe, Roils.

auxquels il n'eût quelque part. En 845, il se trouva au concile de Meaux, et trois ans après à celui de Mayence, selon Trithème. Il assista aussi, en 859, à la célèbre assemblée de Savonnières, près de Toul, et y fut choisi, avec Remi, de Lyon, pour juge dans l'affaire Wenilon, de Sens. Il fut encore des assemblées de Tousi, en 860, et des deux de Pistes, en 862 et 864. Dès 855, il couronna, à Limoges, roi d'Aquitaine le jeune prince Charles, fils de Charles le Chauve.

Celui-ci, pour mieux marquer à notre prélat l'amitié qu'il lui portait, lui donna l'abbaye de Fleury. Raoul employa son propre bien à fonder plusieurs autres abbayes : Dovère ou Dèvre, aujourd'hui Vierzon, en Berri; Beaulieu et Végennes, en Limousin, Sarrasac, en Quercy, pour des religieuses. Les deux dernières furent détruites avant le XVIIIe siècle.

Raoul est le premier archevêque de Bourges que l'on sache certainement avoir été décoré des titres de patriarche et de primat des Aquitaines et des Narbonnaises. Le pape Nicolas Ier, en lui répondant sur la validité des ordinations des chorévêques et d'autres points de discipline, le reconnaît disertement pour tel. C'est ce qui le fait nommer archevêque des Aquitaines par Odon de Vienne. Ce saint Prélat, selon le même auteur, mourut en 866 et, comme on le croit, le 21 de juin. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Ursin. Un peu moins d'un siècle après sa mort, Eustorge, évêque de Limoges, le qualifiait un maître de sainte mémoire.

Il y a de saint Raoul une espèce d'*Instruction pastorale*, qui n'a été connue du public qu'au commencement du XVIIe siècle. Elle est dans le goût et sur le modèle du Capitulaire de Théodulfe d'Orléans, où l'auteur a beaucoup puisé, et de ceux des autres évêques du même temps (IXe siècle). Saint Raoul l'adresse aux prêtres de son diocèse, qu'il appelle ses frères et ses coopérateurs dans le saint ministère, et ne la publia qu'après les avoir consultés sur ce qu'il y établit. Le but principal que se proposait le saint Prélat dans cet ouvrage était de faire revivre en quelque sorte l'esprit des anciens canons dans son clergé et de remédier à certains abus qui s'étaient glissés dans son diocèse. L'ignorance et les faux Pénitentiels y avaient surtout causé beaucoup de confusion dans l'administration de la pénitence. Notre saint Archevêque se crut donc obligé d'y opposer cet ouvrage, où il a recueilli, en quarante-cinq articles ou capitules, ce qui lui a paru le plus propre à instruire ses prêtres de leurs propres devoirs et de ce qu'ils devaient enseigner aux peuples confiés à leurs soins. Ce qu'il y dit, il l'a principalement tiré des Capitulaires de nos rois et de celui de Théodulfe. Il a aussi puisé quelquefois dans les anciens conciles, les décrets des Papes et les écrits des Pères.

On a perdu quelques *lettres* de saint Raoul, nommément celle à laquelle répond le pape Nicolas Ier. C'était une consultation par laquelle il demandait à ce Pontife des éclaircissements sur divers points de discipline.

Dom Rivet, *Hist. litt. de la France.*

XXIIe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Nole, ville de Campanie, la naissance au ciel de saint PAULIN, évêque et confesseur, qui, de très-noble et très-opulent qu'il était, se fit pauvre et humble pour Jésus-Christ; puis, n'ayant plus que lui-même pour tout bien, se rendit volontiers esclave pour racheter le fils d'une veuve que les Vandales, ravageant la Campanie, avaient emmené captif en Afrique. Il brilla non-seulement par sa science et par son éminente sainteté, mais aussi par son pouvoir contre les démons. Saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin et saint Grégoire ont célébré ses louanges dans leurs écrits. Son corps a été porté à Rome, où il est conservé honorablement dans l'église de Saint-Barthélemy-en-l'Ile avec celui de ce saint Apôtre. 431. — Au Mont-Ararath, le supplice de DIX MILLE MARTYRS CRUCIFIÉS. IIe s. — A Vérulam, en Angleterre, saint ALBAN, martyr, qui, du temps de Dioclétien, s'étant livré lui-même au lieu d'un clerc qu'il avait reçu en sa maison, après avoir enduré les fouets et

d'autres cruels tourments, fut décapité. Un des soldats qui le menaient au supplice, s'étant converti en chemin, souffrit aussi avec lui et mérita d'être baptisé dans son propre sang. 303. — A Samarie, mille quatre cent quatre-vingts bienheureux Martyrs, qui souffrirent sous Chosroës, roi de Perse. VI° s. — A Rome, la translation de saint Flavius Clément, personnage consulaire et martyr, mis à mort pour la foi de Jésus-Christ par l'ordre de l'empereur Domitien. Son corps, trouvé depuis peu dans la basilique de Saint-Clément, pape, fut remis au même lieu avec une pompe solennelle. — Le même jour, saint Nicéas [1], évêque de Romaciane, illustre par l'excellence de sa doctrine et la sainteté de ses mœurs. V° s. — A Naples, en Campanie, saint Jean [2], évêque, que saint Paulin, évêque de Nole, appela au royaume céleste. 853. — Au monastère de Cluny, sainte Consorte, vierge [3]. 570.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Bordeaux et de Viviers, saint Paulin de Nole, nommé au martyrologe romain de ce jour. — A Gueldre, dans le diocèse de Ruremonde, saint Galène et saint Valène, martyrs, du nombre des dix mille crucifiés, dont les corps ont été apportés en ce lieu, et que l'on honore tous les ans comme protecteurs de la ville, par un office et une procession solennelle [4]. — A Crespin, près de Cambrai, saint Domitien, confesseur, compagnon de saint Landelin. Il accompagna son maître lorsque celui-ci quitta l'abbaye de Lobbes qu'il avait fondée pour se retirer à Crespin, lieu situé dans une épaisse forêt du Hainaut où ils se construisirent des cellules de branches. Bientôt Crespin devint un monastère (*Crispiniensis abbatia*, de l'Ordre de Saint-Benoît) dont Domitien fut l'un des principaux ornements. Il y fut enterré. Peut-être cette abbaye a-t-elle donné son nom au village de Crespin, près de Cambrai, le monastère dépendant autrefois de ce diocèse. VII° s. — A Saint-Omer, en l'abbaye de Saint-Bertin, le bienheureux LAMBERT, quarantième abbé de ce monastère. 1125. — A Saint-Malo, en Basse-Bretagne, saint Aaron, abbé et confesseur. L'île où saint Aaron avait passé sa vie a depuis porté son nom, et ne l'a perdu qu'après que l'évêque Jean, surnommé *de la Grille*, y ayant transporté le siége d'Aleth, est devenu fondateur de la ville qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Malo, et qui occupe toute l'étendue de l'ancienne île d'Aaron. Les reliques de notre Saint ont été transportées dans l'église cathédrale de Saint-Malo, et l'on y montrait son chef et son bras droit richement enchâssés, mais ils sont maintenant perdus. Outre l'île qui portait autrefois son nom et où l'on voyait une chapelle dédiée en son honneur, il y a, dans le diocèse de Saint-Brieuc, une paroisse du nom de Saint-Aaron. Vers 538. — A Guines, au diocèse d'Arras, sainte ROTRUDE ou OTRUDE, vierge. XII° s. — Près de Saint-Calais, au diocèse du Mans, sainte Aclythénis ou Sicildis, vulgairement nommée sainte Séraute ou Cérotte, attachée au service de sainte Osmane, également vierge. Une belle église lui est consacrée dans un bourg de son nom, à Sainte-Cérotte (Sarthe). Seconde moitié du VII° s. — A Metz, sainte Frèce ou Précie (*Aprincia, Precia)*, vierge, fille de saint Goéric, évêque de Metz. Elle reçut le voile des mains de son père qui bâtit un monastère où elle se retira avec plusieurs vierges dont elle fut la première abbesse. Ce monastère, situé sur la Moselle, et qui est devenu dans la suite un Chapitre de dames chanoinesses, fut rebâti, au X° siècle, par Thierry Ier, évêque de Metz, qui y transféra le corps de saint Goéric. On croit que sainte Préce, après sa mort, fut reconduite à Metz,

1. Saint Nicéas, nommé aussi, mais plus rarement, Nicétas, est mentionné par Bède, Usuard, Adon et les autres. « J'ai longtemps cherché », dit Baronius, « quelle pourrait être cette ville nommée *Romaciana Civitas*, et si je ne me trompe, je suis parvenu à la trouver. Je crois que c'est Aquilée, et que notre saint Nicéas est l'évêque de cette ville auquel est adressée la soixante-dix-neuvième lettre de saint Léon, pape. Il fut le successeur de saint Chromace, de qui saint Jérôme fait fréquemment mention. Il y a une lettre de saint Jérôme, la quarante-deuxième, qui est adressée à Nicéas, sous-diacre de l'église d'Aquilée; il survécut à la ruine de cette ville par les Huns, comme on le voit par la lettre de saint Léon, dont on vient de parler, et qui est datée du consulat de Majorien ou de l'an 458. Aquilée était une colonie romaine fameuse; de là le nom de *Civitas Romaciana*, que nous lisons dans les anciens martyrologes ». — Extrait de Baronius.

2. On l'appelle aussi Jean d'Aquarolla, du nom de son village natal. Son corps se garde dans l'église de Sainte-Restitute de Naples, sous le maître-autel. « C'est une chose constante », dit Baronius, « que ce Saint sortit du monde un samedi saint, le 1er avril 853. J'ignore pourquoi sa fête a été reportée à ce jour. Uranius décrit ainsi sa mort dans la Vie de saint Paulin de Nole : Le samedi avant la fête de Pâques, à la deuxième heure du jour, il se rendit tout joyeux à l'église; et étant monté sur son trône, il salua le peuple à l'ordinaire, et en fut salué à son tour; puis il prononça l'oraison, et l'oraison achevée, il rendit l'esprit. La formule du salut adressé au peuple par l'évêque était : *Pax vobis*. A quoi le peuple répondait alors, comme aujourd'hui : *Et cum spiritu tuo* Par les mots : *Orationem dedit*, de l'auteur, il faut entendre l'*Oremus* prononcé à haute voix par l'évêque; et par ceux-ci : *Collecta oratione*, il faut comprendre le corps de l'oraison dit d'une commune voix par l'évêque et le peuple ». — Baronius.

3. Elle naquit à Lyon, et eut pour père un sénateur, nommé Eucher, qui devint évêque de Lyon sous le nom d'Eucher II et dont l'Eglise célèbre la fête le 6 novembre. Sa mère était sainte Galle et sa sœur sainte Tullie. Une partie de ses reliques se gardait autrefois au monastère de Cluny.

4. Voyez leur notice spéciale au 12 de ce mois.

et ses reliques se gardaient dans l'abbaye de Saint-Clément de cette ville. VIIe s. — A Cahors, la fête de saint Radulfe, Rodulfe ou Raoul, évêque de Bourges, déjà nommé hier, jour de son décès [1]. — A Cologne, la fête de saint Alban, martyr, nommé hier au martyrologe romain [2]. — A Soissons, saint Alban, premier martyr d'Angleterre, nommé aujourd'hui au martyrologe romain.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — La fête de toutes les saintes reliques qui sont conservées dans la basilique de Latran.

Martyrologe des Camaldules. — Sainte Julienne Falconieri.

Martyrologe des Dominicains. — Au Mont-Ararath, le supplice de dix mille Martyrs crucifiés.

Martyrologe des Franciscains. — Sainte Julienne Falconieri.

Martyrologe des Mineurs. — La fête de toutes les saintes reliques conservées dans toutes les églises de l'Ordre.

Martyrologe des Augustins. — A Plaisance, le bienheureux Philippe, confesseur de notre Ordre, illustre par son mépris pour le monde, son humilité et son zèle pour l'oraison.

Martyrologe des Hiéronymites. — Sainte Julienne Falconieri.

Martyrolog des Carmes déchaussés. — Saint Louis de Gonzague.

Martyrologe des Carmes chaussés. — Les dix mille Martyrs crucifiés.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Rimini, dans l'Emilie, saint Julien, martyr, patron de cette ville. Il souffrit sous le règne de Dèce qui, après l'avoir fait battre de verges et gémir longtemps dans une obscure prison, le fit enfermer dans un sac et jeter à la mer, près de l'ancienne ville de Flaviopolis, aujourd'hui Fliopoli ; le sac aborda près d'une île voisine et les chrétiens de ce pays ensevelirent avec honneur le précieux corps qu'il contenait et qu'ils reconnurent pour être celui d'un Saint. Plus tard, pendant une grande tempête, le tombeau de marbre où étaient les reliques se détacha du rocher près duquel il était placé et vint échouer à Rimini où il est depuis en grand honneur. IIIe s. — A Alexandrie, saint Rufin ou Rufus, martyr, mentionné au martyrologe de saint Jérôme. — A Antioche, en Syrie, les saints Gangale ou Gandalique, Julien, Grapte et plus de huit cents de leurs compagnons, martyrs, indiqués entre autres au martyrologe de saint Jérôme. — A Constantinople, les saints Pompien, Galation, Julienne et son fils Saturnin, martyrs. Les deux premiers furent précipités dans la mer, Julienne et son fils périrent par le feu. — A Vérulam, en Angleterre, avec saint Alban, cité au martyrologe romain de ce jour, les saints Amphibale, Clérique et environ deux mille de leurs compagnons, martyrs. 303. — A Cologne, la translation de saint Albin, martyr, dont le corps fut apporté de Rome au XIVe siècle. — A Samosate, en Syrie, saint Eusèbe, évêque de cette ville, nommé hier au martyrologe romain. 379. — A Vérone, en Italie, saint Blaise, évêque. — A Côme, dans la même contrée, saint Exupérance, évêque. Ses reliques sont dans cette ville. Vers l'an 512. — A Salzbourg, en Allemagne, saint Ebherard ou Evrard, archevêque de cette ville. Il naquit en 1085 à Nuremberg, de l'illustre famille des comtes de Bibourg et fut formé, dès son bas âge, à la piété, par sa mère qui était un modèle de toutes les vertus. Il acheva son éducation chez les religieux du Mont-Saint-Michel de Bamberg. En 1104, il entra au monastère de Prufening, près de Ratisbonne, où il devint bientôt le modèle de la communauté par sa régularité et sa ferveur. Sur l'ordre d'Innocent III, il prit le gouvernement du monastère de Bibourg, près d'Ingolstadt, fondé par ses deux frères et sa sœur. L'évêché de Salzbourg étant devenu vacant, le peuple et le clergé l'élurent d'une voix unanime. C'est dans le ministère pastoral qu'il finit sa carrière, s'appliquant de tout son pouvoir à régénérer son diocèse qui, à cette époque, avait perdu son lustre primitif et fourmillait d'abus. Il mourut, épuisé de travaux, à l'âge de soixante-dix-huit ans. 1164. — A Cologne, la bienheureuse Christine, vierge [3].

1. Nous avons donné sa notice au jour précédent.

2. Voir sa notice au jour précédent. — 3. Voir au jour suivant.

LES DIX MILLE SOLDATS CRUCIFIÉS

SUR LE MONT ARARATH

IIe siècle.

Dum christiani suppliciis afficiuntur, numerus eorum crescit.

Le nombre des chrétiens s'accroît à mesure qu'on les fait périr par les supplices.

S. Just. mart., *Epist. ad Diognetum.*

Le bienheureux troupeau des prédestinés est en même temps grand et petit : il est petit, selon Jésus-Christ dans l'Evangile, par l'humilité dont il fait profession, et parce que, si on le compare à la troupe des réprouvés, il est probablement moins nombreux ; mais d'autre part, il est grand par l'excellence de son mérite et de sa gloire, et parce qu'il est certain, selon le témoignage de saint Jean dans son Apocalypse, que c'est une assemblée composée de toutes sortes de peuples, de tribus et de langues, que personne ne peut supputer. En effet, outre une infinité de saints qui ne seront connus que dans l'autre monde, parce que les annales du passé ne nous apprennent ni leurs noms ni leurs actions, les calendriers ecclésiastiques nous en offrent chaque jour une liste considérable : nous avons donc sujet de louer Dieu, qui, par le sang de son fils unique, s'est acquis une Eglise si nombreuse pour le louer éternellement dans le ciel.

Quelquefois nous trouvons des centaines de Martyrs qui ont donné leur sang tous ensemble pour la confession du nom de Jésus-Christ. D'autres fois, nous en trouvons des milliers, et d'autres fois encore des villages, des bourgs et des villes entières, dont les habitants ont tous été passés par le fil de l'épée pour avoir refusé d'adorer les idoles et de leur offrir de l'encens. Le 22 septembre nous en présente plus de sept mille en la personne de saint Maurice et de toute la glorieuse légion des Thébains ; le 21 octobre, plus de onze mille, en la personne de saint Ursule et de la troupe bienheureuse des vierges et d'autres personnes de l'un et de l'autre sexe qui l'accompagnaient. Mais, sans nous éloigner du jour où nous sommes, nous y trouvons dix mille soldats chrétiens qui ont mieux aimé se désarmer et s'exposer à tous les tourments que Notre-Seigneur a endurés sur la croix, que d'abandonner son service et de se souiller par l'adoration des fausses divinités. Leur histoire est fort ancienne, et a souvent été traduite du grec en latin. Nous la rapporterons ici de la manière qu'elle a été traduite par Anastase le Bibliothécaire, personnage très-savant et de grand mérite, et par un autre auteur dont Surius a eu le manuscrit.

Au temps de l'empereur Adrien, qui avait succédé à Trajan, dès l'année 117, les Gadéréens et quelques autres peuples qui demeuraient au-dessus de l'Euphrate, vers l'Arménie majeure, s'étant révoltés contre les Romains, firent une armée de plus de cent mille hommes pour disputer leur liberté et se tirer de la servitude où gémissait tout le monde alors connu. Ceux qui commandaient pour l'empereur en Arménie et dans les provinces voisines armèrent aussitôt pour arrêter ce torrent ; mais comme les troupes

romaines étaient occupées ailleurs, ils ne purent faire, malgré toute leur diligence, qu'un corps d'armée de seize mille hommes. Cependant, se fiant à la protection de leurs dieux, dont ils portaient avec eux les idoles, et au courage de ces soldats qui étaient de vieilles troupes, pour la plupart, et des gens aguerris, ils ne laissèrent pas de marcher avec ce petit nombre contre les révoltés. Mais quand ils virent devant leurs yeux le camp des ennemis, qui les surpassait de plus de quatre-vingt-quatre mille hommes, ils perdirent courage; et, n'osant pas les attaquer, ni même les attendre, ils résolurent de chercher leur salut et celui de leur armée dans la fuite. Six mille de leurs soldats les suivirent et échappèrent, par une honteuse retraite, au danger où ils se croyaient. Mais neuf mille, animés par le tribun Acace, Garcère, maître de camp et d'autres capitaines, aimèrent mieux s'exposer à la mort en combattant généreusement pour la gloire du nom romain, que de conserver leur vie par une action indigne de leur rang et de la haute réputation qu'ils s'étaient acquise.

Avant d'aller au combat, ils voulurent faire les sacrifices ordinaires pour implorer la protection de leurs dieux et s'encourager eux-mêmes davantage; mais ce culte, au lieu de fortifier leur courage, l'abattit : auparavant ils se sentaient courageux comme des lions ; maintenant ils sont tremblants de crainte et éprouvent une défaillance de cœur qui les met hors d'état de soutenir le choc des ennemis. Pendant qu'ils étaient dans ce trouble, un ange leur apparut sous la forme d'un jeune homme d'un port majestueux et d'une beauté extraordinaire; il leur dit : « Vous pouvez reconnaître, par la timidité que vous ressentez après l'immolation des victimes, que les idoles et les divinités imaginaires du paganisme ne peuvent pas vous rendre victorieux ; mais si vous voulez suivre mon conseil, si vous voulez avoir recours au Dieu du ciel et croire en Jésus-Christ, son Fils unique, selon la doctrine des chrétiens, vous remporterez infailliblement la victoire et reviendrez du combat chargés de gloire et de butin ». Une promesse si avantageuse leur fit ouvrir les yeux; ils en conférèrent ensemble; et, comme la plupart, et surtout Acace et les autres capitaines, y étaient bien disposés, ils conclurent qu'il fallait embrasser le christianisme. En même temps, ils élevèrent leurs yeux et leurs mains au ciel, et protestèrent à Dieu, souverain Maître de toutes choses, qu'il ne reconnaissaient point d'autre Dieu que lui, et Jésus-Christ son Fils, et que c'était de lui seul qu'ils attendaient tout leur secours. Après cette confession, ils furent remplis de tant de force, qu'étant allés à l'heure même au combat, ils défirent entièrement les révoltés, en couchèrent une grande partie sur la place, blessèrent les autres et mirent le reste en fuite, dont les uns se noyèrent dans les lacs voisins, et les autres périrent misérablement dans les rochers et dans les bois, où ils se sauvèrent.

Une victoire si signalée les confirma encore dans la foi et dans la religion qu'ils venaient d'embrasser; ils rendirent mille actions de grâces à Dieu, et lui protestèrent qu'ils vivraient et mourraient à son service, sans que rien fût capable de leur faire changer de résolution. L'ange qui leur avait apparu la première fois se fit voir encore à eux; et, après les avoir loués de ce qu'ils avaient suivi son conseil, il les conduisit lui-même sur une haute montagne appelée Ararath, éloignée d'environ cinq cents stades d'une ville de ce royaume, nommée Alexandrie. Lorsqu'ils y furent arrivés, les cieux s'ouvrirent au-dessus d'eux, et sept autres esprits bienheureux en descendirent, qui les congratulèrent aussi de leur conversion, et, se joignant au premier ange, les instruisirent des mystères de notre religion. Après qu'ils furent suffisamment instruits, ils les avertirent des violences que feraient les géné-

raux de l'armée pour les faire retourner au culte des idoles, et des tourments qui leur étaient préparés : ils leur dirent que, s'ils avaient combattu jusqu'alors pour les princes de la terre en donnant la mort à leurs ennemis, il était temps qu'ils combattissent pour le Roi du ciel, en souffrant eux-mêmes la mort comme il l'avait soufferte pour leur salut. Ces soldats chrétiens répondirent unanimement qu'ils étaient prêts à tout, qu'assez forts pour se défendre par les armes de la cruauté des tyrans, ils étaient néanmoins résolus de ne s'en point servir, mais de les mettre bas pour être les victimes pacifiques de la gloire de leur Seigneur Jésus-Christ. Ils demeurèrent ensuite quelque temps sur la même montagne, sans avoir besoin d'aucun aliment corporel, parce que l'esprit de Dieu y suppléait par la force et la vigueur intérieure qu'il leur communiquait.

Les généraux romains, à la nouvelle de leur victoire et de leur retraite, leur envoyèrent des députés, les priant de descendre vers le reste de l'armée pour recevoir la récompense et les félicitations que méritait leur valeur ; ils répondirent aux envoyés qu'il s'était fait un grand changement en eux depuis leur séparation ; que d'idolâtres ils étaient devenus chrétiens, parce que c'était par la vertu de Jésus-Christ qu'ils avaient défait leurs ennemis, et qu'ainsi ils ne pouvaient plus avoir de commerce ni avec l'empereur ni avec leurs capitaines, qui se souillaient continuellement par les sacrifices impurs qu'ils offraient aux démons. Cette réponse ayant été portée aux généraux, ils en furent touchés d'une grande douleur ; et, comme il leur était survenu de nouvelles troupes, ils résolurent de forcer nos Saints de se joindre à eux et d'adorer les idoles avec toute l'armée. Ils marchèrent donc contre eux, comme contre des ennemis de leurs dieux et de l'empire. Lorsque les saints Martyrs les virent approcher, ils ne se mirent point en défense ; mais, sachant que Notre-Seigneur a dit qu'il « envoyait ses disciples comme des agneaux entre les loups », après avoir imploré son secours et en avoir reçu l'assurance par une voix du ciel, ils se livrèrent eux-mêmes entre les mains de leurs persécuteurs.

Celui qui commandait pour l'empereur leur fit de grands reproches d'avoir abandonné la religion de l'empire pour adorer un Dieu inconnu et un Homme crucifié, et les avertit de changer de résolution, s'ils ne voulaient endurer toutes sortes de supplices et être condamnés à mort comme criminels de lèse-majesté divine et humaine.

Acace, le chef, et tous les autres capitaines répondirent avec beaucoup de courage : « Que, bien loin d'être criminels de lèse-majesté divine et humaine, ils rendaient au vrai Dieu l'honneur qui lui appartenait, et à l'empereur le service qu'ils lui devaient en priant pour sa conversion et pour la prospérité de son Etat ; que cependant ils ne refusaient ni les tourments ni la mort, et que c'était avec joie qu'ils entendraient l'arrêt de leur condamnation ». Cette liberté aigrit tellement toute l'armée, qu'une grande partie des soldats prirent des pierres pour assommer ces généreux confesseurs du nom de Jésus-Christ ; mais, par un grand miracle, les pierres rejaillirent contre ceux qui les jetaient ; et, bien loin de blesser les Martyrs, elles blessèrent ceux qui se voulaient faire leurs bourreaux.

Ce prodige, effrayant le tyran, il commanda de cesser de les lapider, et fit encore de grands efforts pour les gagner par la douceur ; mais, comme il vit que ses paroles ne faisaient aucune impression sur leurs esprits, et qu'ils témoignaient de plus en plus une ardeur incroyable de souffrir pour leur divin Maître, il ordonna de les dépouiller, de les attacher à des arbres et de leur déchirer le corps à coups de fouet : « Car c'est ainsi », dit-il, « que

le Dieu qu'ils adorent a été traité des Juifs ». Cet ordre fut incontinent exécuté, au moins à l'égard d'une partie ; mais, les Saints ayant fait leurs prières, les bras et les mains de ceux qui s'étaient armés de verges ou de fouets pour les frapper devinrent arides, de sorte qu'ils ne purent plus leur faire de mal. Une assistance de Dieu si visible fit ouvrir les yeux à Théodore, un des chefs de l'armée impériale ; il reconnut que la justice et la vérité étaient du côté des saints Martyrs, et que le Seigneur qu'ils adoraient était le vrai Dieu, à qui le culte souverain était dû. Il en parla à mille soldats qu'il commandait, qui, étant entrés dans son sentiment, s'écrièrent tous avec beaucoup de ferveur qu'ils étaient chrétiens, et se joignirent aux neuf mille que l'on maltraitait si cruellement pour Jésus-Christ. Ainsi, la troupe des confesseurs fut heureusement augmentée et devint de dix mille hommes.

Le tyran fut prodigieusement irrité de cet événement ; et, dans la rage où il était, il fit couvrir de pointes de fer une campagne de la longueur de vingt stades, et commanda à son armée de contraindre les Saints, à coups de bâton, d'y passer nu-pieds. Mais il ne fut point nécessaire pour cela de contrainte : les Martyrs y coururent d'eux-mêmes, et, regardant ce chemin comme la voie étroite qui conduit à la vie, ils y entrèrent plus volontiers qu'ils ne fussent entrés dans un lieu semé de roses ou couvert de tapis agréables et précieux. Cependant ils n'y reçurent aucune blessure : car des anges, marchant devant eux, ramassèrent toutes ces pointes et les mirent en un monceau pour leur donner un passage aisé et sans incommodité. Le lieu où on les mena fut la ville d'Alexandrie dont nous avons déjà parlé, et qu'il ne faut pas confondre avec la célèbre cité égyptienne. Lorsqu'ils y furent arrivés, le tyran, qui travailla encore inutilement à les ébranler par ses discours, voulut éprouver contre eux tous les genres de supplices que les Juifs ont fait souffrir au Fils de Dieu : il leur fit couvrir la tête de longues épines faites en forme de couronne, dont il y avait une grande abondance dans la forêt voisine ; il leur fit percer le côté avec de petites lances, qui tirèrent de leurs corps des ruisseaux de sang ; il les fit conduire en cet état, et les mains derrière le dos, par toute la ville, et on les fouetta cruellement devant tout le peuple ; la nuit suivante, les ayant fait ramener dans les grandes cours et les jardins du palais, il les abandonna à toutes les insultes et aux mauvais traitements de ses soldats ; enfin, il les condamna tous à être crucifiés sur la montagne d'Ararath, où ils s'étaient premièrement retirés après leur victoire. Ils y allèrent comme à un lieu de triomphe, sans que pas un de cette illustre troupe perdît courage et s'ennuyât de souffrir. Les plus jeunes mêmes dirent des merveilles à la louange de Jésus-Christ et de la religion chrétienne ; et, lorsqu'Acace, leur chef, leur représenta avec des paroles de feu que leur supplice finirait bientôt, mais que la récompense qui leur était préparée dans le ciel ne finirait jamais, ils lui répondirent « que la seule peine qu'ils avaient était de n'endurer pas assez de tourments pour la gloire de leur divin Maître ». Comme le sang coulait abondamment de leurs plaies, ils en remplirent leurs mains, et, se le jetant sur la tête, ils prièrent instamment Notre-Seigneur que ce sang qu'ils répandaient pour son amour leur servît de baptême et les lavât de toutes leurs iniquités passées. Une voix du ciel les assura de cette grâce : ainsi, ce fut avec une joie incroyable qu'ils tendirent les pieds, les mains et tout le corps à trente mille soldats de l'armée qui avaient été commandés pour les crucifier. Ce supplice, tout terrible qu'il est, ne les empêcha pas de continuer de donner des louanges à Dieu et de publier ses grandeurs : mais, l'heure de la mort approchant, les cieux s'ouvrirent, les anges en descendirent visiblement, et on

entendit la voix de Notre-Seigneur, qui leur dit : « Venez, les bien-aimés de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde ». En même temps, une grande lumière les environna et les cacha aux yeux des infidèles ; et, au milieu de cette splendeur, ils rendirent leurs saintes âmes, qui allèrent recevoir la récompense de leurs combats et de leurs souffrances pour Jésus-Christ. Ce fut le 22 juin, à la même heure que Notre-Seigneur est expiré sur la croix, au commencement de l'empire d'Adrien, c'est-à-dire vers l'an 120, quoique quelques auteurs diffèrent leur martyre jusqu'à la fin de son règne, qui fut en l'an 138.

Après leur mort, il se fit un grand tremblement de terre, qui détacha leurs corps des potences où on les avait attachés ou liés, et les anges les enterrèrent de leurs propres mains, non pas dans une fosse commune, mais chacun dans un sépulcre particulier, faisant entendre une musique céleste, qui rendit cette cérémonie plus auguste que les plus superbes obsèques des empereurs et des rois. L'Eglise a, de tout temps, reconnu et honoré ces admirables soldats de Jésus-Christ ; et même autrefois, à Rome, le jour de leur martyre était une des fêtes où l'on ne plaidait point au palais [1].

Acta Sanctorum, t. v *junii.*

SAINT ALBAN, PREMIER MARTYR D'ANGLETERRE

303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereur romain : Dioclétien.

Gloriosa martyrum species est, qui confessioni Dei tanquam hostia electa sunt electi.

Il est une espèce glorieuse de Martyrs : ce sont ceux qui, semblables à une victime choisie, sont immolés en confessant le nom de Dieu.

S. Hilaire, *sup. Matth. can.* 2.

La lumière de l'Evangile fut portée en Angleterre dès le temps des Apôtres. Le nombre des chrétiens s'y accrut beaucoup par la conversion du roi Lucius, qu'on place en 180. La fureur des premières persécutions ne pénétra pas dans ces îles lointaines, ce qui permit à l'Eglise de cultiver en paix et de développer les germes de la foi. D'ailleurs, l'Angleterre étant comme un monde séparé du monde romain, on peut présumer que beaucoup de fidèles, persécutés ailleurs, s'y retirèrent pour y trouver un peu de repos. Mais Dioclétien, plus clairvoyant, ou plutôt plus impitoyable que les

1. Radulphe ou Raoul, doyen de Tongres, au livre de l'*Observance des Canons,* trouve plusieurs difficultés dans l'histoire de ces bienheureux Martyrs, et témoigne qu'il aura peine à la croire s'il ne la voit appuyée sur une autorité ecclésiastique. Cette « autorité » existait de son temps comme aujourd'hui, puisque le martyrologe romain et le ménologe des Grecs faisaient mention des dix mille Martyrs crucifiés sur la montagne d'Ararath ; et, quant aux difficultés qu'on y pourrait remarquer, le cardinal Baronius y a si parfaitement répondu, qu'elles ne devraient plus embarrasser. Il est vrai que, dans ces Actes, rapportés par Surius et par les autres auteurs des *Vies des Saints* qui l'ont précédé, leur exécution est attribuée à l'empereur Adrien, et même à Antonin, son fils adoptif et son successeur, comme s'ils y eussent été présents, ce qui est hors d'apparence ; mais en des Actes aussi anciens que ceux-là, et qui ont passé par tant de mains et tant de copies différentes, l'erreur dans une circonstance ne doit pas faire douter du fond de l'histoire, qui se trouve d'ailleurs autorisée par la tradition des Eglises et par la croyance des fidèles. Au reste, il ne faut pas omettre ici que ces glorieux athlètes de Jésus-Christ rendent de grandes assistances aux malades, dans le temps de leur agonie, pour les rendre victorieux du démon : on en peut voir un exemple mémorable dans la Vie de sainte Thérèse.

autres persécuteurs, ensanglanta ces contrées paisibles. Nous apprenons de Gildas et de Bède que plusieurs chrétiens y remportèrent la couronne du martyre.

Le premier, et un des plus célèbres de ces héros chrétiens, fut saint Alban, dont la mort a été illustrée par plusieurs miracles, et dont le sang, après avoir rendu témoignage à Jésus-Christ, a été une semence de chrétiens et une source de bénédictions pour l'Angleterre. « La gloire de son triomphe », dit Fortunat, « a été si éclatante, qu'elle s'est répandue par toute l'Eglise ». Alban, jeune encore, se rendit à Rome pour se perfectionner dans les belles-lettres. De retour en Angleterre, il s'établit à Vérulam [1], où il jouissait d'une grande considération parmi le peuple, non moins à cause de son rang qu'à cause de ses richesses et des dignités dont il était revêtu. Il ne connaissait point Jésus-Christ, mais son âme, enrichie des plus heureuses dispositions, semblait n'attendre que l'instant de la grâce pour s'ouvrir aux lumières de la foi et pour ne plus rechercher que le trésor des biens éternels. Bon envers tout le monde, charitable envers les indigents, Alban ouvrait sa maison à tous les malheureux. Il reçut chez lui un saint prêtre nommé Amphibale, qui fuyait pour se soustraire aux inquisitions des persécuteurs. Il le traita avec toute sorte d'égards et même de respects. L'homme de Dieu passa ainsi quelque temps caché à l'œil des bourreaux. Alban, qui l'observait, était singulièrement édifié de sa conduite ; surtout il admirait avec quelle ferveur il passait les jours et une partie des nuits en prière. Il eut envie de connaître une religion qui inspirait une piété si merveilleuse. Un jour, il renvoya ses serviteurs, et demeurant seul avec son hôte, il lui dit :

« Comment se fait-il que toi, qui es chrétien, tu aies pu parcourir tout un pays où ta religion est en horreur, et arriver sain et sauf jusque dans cette ville ? » Amphibale lui répondit : « Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, a protégé mes pas et m'a gardé constamment de tout danger. C'est lui qui, pour le salut de plusieurs, m'a dirigé vers cette province, afin qu'annonçant aux nations la foi qu'il a prêchée lui-même, je lui prépare un peuple choisi ». — « Mais », dit Alban, « quel est donc ce Fils de Dieu ? Prétendez-vous dire que Dieu est né ? Ces choses me paraissent bien nouvelles, et j'en entends parler aujourd'hui pour la première fois. Je serais curieux de savoir comment vous expliquez tout cela, vous autres chrétiens ».

Alors le bienheureux Amphibale, commençant à lui exposer les mystères de l'Evangile, parla en ces termes : « Notre foi nous enseigne à reconnaître Dieu le Père, et Dieu le Fils qui, pour notre salut, a daigné se revêtir d'une chair semblable à la nôtre, et naître miraculeusement d'une Vierge. Quand les temps furent accomplis, un Ange du ciel descendit vers cette Vierge, nommée Marie, pour lui annoncer le mystère qui allait s'accomplir en elle ; et Marie répondit : Je suis la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole. Ainsi cette Vierge mérita de donner naissance à son Dieu, à son Seigneur, à celui de qui elle avait reçu elle-même l'existence. Elle devint mère sans perdre sa virginité. C'est ce qu'avaient depuis longtemps prédit les Prophètes, à qui Dieu avait révélé ce mystère dans les siècles passés. Si donc tu crois toutes ces choses, les promesses de salut faites aux chrétiens s'accompliront aussi en toi : quand tu seras chrétien,

1. Il ne reste plus aucun vestige de l'ancienne ville de Vérulam, si l'on excepte quelques fondations de murailles et quelques morceaux de pavé marqueté. On y a souvent trouvé, en creusant, des pièces de monnaie romaine. La Werlam coule à l'orient de la ville ; à l'occident est le grand chemin construit par les Romains et appelé *Watlingstreet*.

tu pourras, en invoquant le nom du Christ, guérir les infirmes et les malades; aucune adversité ne sera capable de t'abattre; enfin tu finiras ta vie par le martyre, et par une bienheureuse mort, tu quitteras cette terre pour aller vivre avec le Christ. C'est pour t'annoncer tout cela que je suis venu dans cette ville; le Seigneur veut récompenser ainsi l'hospitalité généreuse que tu m'as donnée ».

Alban dit alors : « Si je viens à croire au Christ, quel honneur devrai-je lui rendre? » Le prêtre lui répondit : « Crois que le Seigneur Jésus est un seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, et tu seras par là même très-agréable à ses yeux ». Alban répliqua : « Que dis-tu? Tu parles comme un insensé, car mon esprit ne peut trouver un sens à cette parole, et ma raison se refuse à l'admettre. Si les habitants de cette ville entendaient ce que tu viens de me dire de ton Christ, ils ne tarderaient pas à punir tes discours blasphématoires selon la rigueur des lois portées contre votre secte. Pour moi, je suis bien disposé à ton égard; mais je crains fort qu'il ne t'arrive malheur ». Il se retira donc tout ému, sans vouloir écouter davantage les paroles du prêtre, ni prêter l'oreille à ses enseignements.

Amphibale, resté seul, passa toute la nuit en prière, tandis qu'Alban se retira dans sa chambre pour prendre son repos. Mais pendant qu'il dormait, il eut une vision que Dieu lui envoya pour l'instruire, et dont il fut tellement touché qu'il se leva sur l'heure, vint trouver son hôte, et lui dit : « Si ce que tu prêches au sujet du Christ est véritable, daigne me donner l'explication d'un songe mystérieux que je viens d'avoir. J'ai vu descendre du ciel un homme qu'une foule immense d'autres hommes a saisi pour lui faire souffrir des tourments de toute espèce. Ils lui ont lié les mains, ont frappé sur son corps à coups de verges, et mis ainsi toute sa chair comme en lambeaux. Puis ils ont suspendu à une croix ce corps ainsi déchiré, après l'avoir dépouillé de tous ses vêtements; ils ont étendu violemment ses bras sur cette croix; ils ont percé de clous ses pieds et ses mains : ils lui ont ouvert le côté d'un coup de lance, et de cette blessure j'ai cru voir sortir du sang et de l'eau. Ils l'avaient injurié longtemps en disant : Salut, Roi des Juifs; si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix à cette heure, et nous croirons en toi. Mais lui, sans leur répondre, a jeté ce cri : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. Et aussitôt après il expira. Ensuite j'ai vu descendre de la croix son corps inanimé, dont le sang s'épanchait par de larges blessures : on l'a mis dans un sépulcre de pierre qu'on a scellé et autour duquel on a placé des gardes. Mais, ô miracle! ce cadavre revient à la vie; il sort du tombeau sans briser les portes scellées; j'ai vu de mes yeux comment il est ressuscité d'entre les morts. Des hommes vêtus d'habits blancs comme la neige sont descendus du ciel : ils ont pris avec eux cet homme ressuscité, et sont retournés au ciel ensemble. Une multitude innombrable d'hommes revêtus pareillement de robes blanches suit le vainqueur de la mort, ne cessant jamais de chanter ses louanges et de bénir le Père en disant : Béni soit Dieu le Père et son Fils unique. Tous sont dans une paix inaltérable à laquelle aucun bonheur ne saurait être comparé. Telle est la vision que j'ai eue cette nuit : explique-la-moi, je t'en supplie, et ne crains pas de me dire entièrement tout ce que signifient ces choses ».

A ce récit, le bienheureux Amphibale comprit que Dieu avait daigné visiter le cœur d'Alban, et il en conçut une joie inexprimable. Aussitôt, tirant l'image de la croix du Seigneur qu'il portait toujours sur lui : « Voilà », dit-il, « le signe qui te fera connaître ce que signifie et ce que présage ta vision. L'homme que tu as vu descendre du ciel est mon Seigneur Jésus-

Christ, qui n'a pas refusé de subir le supplice de la croix pour nous laver par son sang du péché auquel la prévarication d'Adam, notre premier père, nous avait rendus sujets. Ceux qui l'ont saisi et affligé par de si cruels tourments sont les Juifs, le peuple choisi de Dieu, à qui il avait promis d'envoyer du ciel son Fils : or, quand il est venu, ils ont refusé de le recevoir. Après une si longue et si pénible attente, ils n'ont pas voulu reconnaître l'auteur de leur salut ; mais ils l'ont contredit sans cesse, lui ont rendu le mal pour le bien, et n'ont répondu que par la haine à l'amour qu'il leur avait témoigné. Enfin, remplis d'envie contre lui, ils ont bien osé le saisir, cet Homme-Dieu que les Gentils eux-mêmes jugeaient innocent : ils l'ont saisi, et l'ont fait mourir sur une croix. C'est ainsi que ce Seigneur très-miséricordieux nous a rachetés au prix de son sang, qu'il a vaincu la mort en mourant lui-même, et qu'étant élevé sur la croix, il a tout attiré à lui. Il est aussi descendu dans les cachots ténébreux de l'enfer : il a brisé les liens des justes qui y étaient captifs ; et enchaînant le diable, il l'a rejeté au plus profond de l'abîme ».

Alban fut saisi d'admiration en entendant ces paroles, et il s'écria : « Oui, les choses que tu viens de dire touchant le Christ sont vraies, et l'on ne saurait les accuser de fausseté. C'est le Christ que j'ai vu cette nuit combattre et vaincre le démon. Je veux donc désormais prêter une oreille docile à tes enseignements. Dis-moi, puisque ta science est si grande, quels sont mes devoirs envers le Père et le Saint-Esprit, maintenant que je reconnais le Fils pour mon Seigneur et mon maître ». Le prêtre, rempli d'une grande joie, s'écria : « Je rends grâces à mon Seigneur Jésus-Christ de ce que tu as appris à invoquer de toi-même ces trois noms sacrés. Crois donc que ces trois personnes que tu viens de nommer sont un seul et même Dieu, et confesse généreusement cette foi ». — « Oui », répondit Alban, « telle est ma ferme croyance. Il n'y a point d'autre Dieu que mon Seigneur Jésus-Christ qui, pour le salut des hommes, a daigné se revêtir de leur nature, et souffrir la mort de la croix : il est un seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, en dehors de qui il n'y a point d'autre Dieu ».

Plusieurs fois il répéta avec ferveur cette profession de foi ; il se prosternait devant l'image de la croix du Sauveur, et comme s'il y eût vu Jésus présent lui-même, il implorait avec larmes le pardon de ses péchés. Il baisait la place des pieds et des mains, comme s'il eût touché véritablement les plaies sacrées du Christ, et que sa vision de la nuit précédente se fût transformée en une réalité. Des larmes coulaient en abondance sur son visage et baignaient le signe du salut qu'il tenait embrassé. « Je renonce au démon », disait-il, « je déteste tous les ennemis du Christ ; je me donne et je me confie à ce divin Seigneur qui, le troisième jour, est ressuscité d'entre les morts ». Amphibale, voyant ses bonnes dispositions et jugeant qu'il était déjà parfait chrétien dans son cœur, le baptisa au nom de la très-sainte Trinité. Puis il lui dit : « Sois sans crainte : le Seigneur est avec toi, et sa grâce ne te manquera jamais. C'est de lui-même que tu as appris par révélation les mystères de notre foi, que les autres hommes reçoivent ordinairement par la prédication d'un homme faible comme eux ; c'est pourquoi je suis maintenant tranquille sur ton compte. Je vais donc reprendre ma route pour aller continuer ailleurs les travaux de mon ministère ». — « Non », dit Alban ; « je te prie de ne pas me quitter si tôt, mais de passer encore une semaine avec moi, afin que tu m'apprennes en détail tout ce qui concerne les autres dogmes et les pratiques du culte chrétien ». Amphibale, voyant que la résolution qu'il avait prise de quitter ce lieu remplissait

Alban d'une si grande tristesse, consentit à sa demande. Chaque jour donc, vers le soir, le maître et le disciple, fuyant le tumulte des hommes, se retiraient dans une maison à l'écart, et y passaient ensemble toute la nuit à louer Dieu. Ils se cachaient ainsi pour n'être pas découverts par les infidèles qui cherchaient à connaître la vraie religion, moins pour l'embrasser que pour la persécuter.

Néanmoins, quelque temps après, un Gentil audacieux parvint à découvrir leur secret, et fit connaître au magistrat tout ce qui s'était passé entre eux. Il n'omit rien de ce qui était propre à perdre les innocents, en allumant contre eux la fureur du juge. En effet, celui-ci fut aussitôt enflammé de colère : il ordonna qu'on lui amenât Alban et celui qui l'avait instruit dans la foi chrétienne, afin de les obliger à offrir un sacrifice aux dieux du pays. S'ils ne voulaient pas y consentir, ils devaient être saisis, enchaînés, et égorgés eux-mêmes en guise de sacrifice sur l'autel des dieux. Ces ordres, toutefois, ne purent être donnés d'une manière si secrète qu'ils ne parvinssent à la connaissance d'Alban qui, désirant sauver du péril le prêtre qui l'avait instruit, l'exhorta à sortir de la ville. Pour faciliter son évasion, il le revêtit de sa propre chlamyde qui était brodée d'or. Cet habit était alors celui des principaux du pays, et par là même si honoré qu'il commandait à tous le respect envers quiconque en était revêtu. Ayant donc jugé qu'Amphibale serait sous cet habit plus garanti contre les insultes et les violences, il prit lui-même le manteau de son cher maître, sachant bien que c'était un moyen de s'attirer la fureur des barbares. Alors Amphibale, cédant aux prières d'Alban, partit avant l'aurore et se dirigea du côté de l'aquilon, conduit quelque temps par son généreux disciple. Enfin ils se dirent adieu et se séparèrent. Qui pourrait rester insensible au souvenir de toutes les larmes qu'ils versèrent dans cette cruelle séparation? Le prêtre se rendit dans le pays de Galles, pour y continuer ses travaux apostoliques : Alban, revêtu de la robe de son maître, revint seul à sa demeure, attendant paisiblement l'exécution des ordres qui avaient été donnés contre lui.

Quand le jour fut venu, une troupe nombreuse de soldats furieux se précipite tout à coup sur la maison d'Alban : ils pénètrent partout, visitent avec soin toutes les chambres, fouillent jusque dans les coins les plus obscurs, et remplissent tout de désordre et de tumulte. Enfin ils arrivent dans cet endroit solitaire où Alban avait coutume de venir prier avec Amphibale : ils entrent; ils le voient revêtu d'un habit étranger, prosterné devant la croix du Sauveur, et se livrant à la prière. Alors ils se précipitent en foule, et lui demandent à grands cris de leur livrer le prêtre qu'il a reçu chez lui.

Alban, pour toute réponse, leur dit : « Pourquoi le cherchez-vous? Il est sous la garde de Dieu; et maintenant, avec ce tout-puissant secours, il ne craint pas vos menaces ». Les satellites, irrités de voir cette proie leur échapper, sentirent redoubler leur fureur; et tournant contre Alban lui-même tout leur ressentiment, ils mirent aussitôt la main sur lui. On l'arrache, on l'entraîne, on le charge de chaînes pesantes, on le tire par les vêtements et par les cheveux; on le conduit enfin, après mille injures, après mille traitements inhumains, jusqu'au temple des idoles, où le juge se trouvait avec le peuple de la ville accouru de tous côtés en ce lieu. Alban, voulant montrer à tous qu'il était disciple et serviteur de la croix, portait sans cesse dans ses mains le signe du salut. Quand les Gentils virent ce signe sacré qui leur avait été inconnu jusqu'alors, ils furent étonnés et troublés; le juge, cependant, regarda avec un visage irrité l'homme de Dieu et la croix qu'il tenait entre ses mains. Alban, loin d'être effrayé de sa colère, le

méprisa tellement qu'il ne daigna pas lui répondre sur son rang et sa famille; mais à l'interrogation qui lui fut faite sur ce sujet, il ne répondit qu'en faisant connaître son nom et en déclarant à haute voix qu'il était chrétien.

Le juge lui dit : « Alban, fais-moi savoir où est ce prêtre envoyé de je ne sais où pour mettre le trouble dans cette ville, qui y est entré secrètement, et que tu as reçu dans ta maison. Si sa conscience n'était pas agitée de remords, s'il ne doutait pas lui-même de la bonté de sa cause, il se serait présenté devant nous pour rendre compte de sa doctrine, au lieu de laisser ce soin à son disciple. Mais, au contraire, il a fait voir par son exemple combien ses enseignements sont vains et trompeurs, puisqu'au lieu de défendre celui qu'il a gagné par ses belles paroles, il l'abandonne lâchement dès qu'il voit le péril. Je pense que cela suffira pour te faire voir que tu as accordé trop de confiance à un homme infatué de chimères, qui t'a poussé jusqu'à cet excès de folie de compter pour rien tous les biens de ce monde et de mépriser ouvertement nos grands dieux. Or, nous ne pouvons pas laisser impunie l'injure qui leur est faite : le contempteur des dieux doit être puni de mort. Mais comme il n'est personne qui ne puisse tomber dans l'erreur, il est aussi toujours possible d'en sortir. Tu peux donc te réconcilier encore avec les dieux que tu as offensés; tu rentreras dans leurs bonnes grâces en te séparant de la secte perfide dans laquelle tu t'es laissé entraîner. Ecoute les conseils que je te donne dans ton intérêt : fais aux dieux de grands sacrifices : alors, non-seulement ils te pardonneront tes crimes et tes offenses, mais encore ils augmenteront ta fortune et tes honneurs, et combleront tous tes désirs, ainsi qu'ils ont coutume de faire pour leurs serviteurs fidèles ».

Alban, sans être effrayé par ces menaces, ni séduit par cette feinte douceur, répondit : « Tu as parlé longuement, ô juge; mais la longueur de tes discours ne peut m'empêcher d'en apercevoir la fausseté. Le prêtre dont tu parles serait certainement venu à ton audience, si cela nous avait paru bon à l'un et à l'autre. Mais, pour moi, je n'ai pu consentir à ce qu'il m'accompagnât ici, parce que je connais trop ce peuple méchant et prompt à mal faire; quant à lui, bien qu'il ne redoute pas la véritable justice, il ne peut souffrir les juges qui ne savent pas discerner le vrai du faux dans leurs jugements. J'avoue que j'ai embrassé sa doctrine, mais je ne saurais m'en repentir; la suite te fera voir que je n'ai pas cru sur la foi d'un ignorant ou d'un imposteur. Les malades et les infirmes, recouvrant leur santé première, rendront témoignage à la vérité de notre foi. Cette foi m'est plus chère que toutes les richesses dont tu me parles, plus précieuse que tous les honneurs par la vue desquels tu veux me tenter. Car supposons un homme comblé d'honneurs et de richesses au gré de ses désirs, ne faudrait-il pas qu'enfin il meure? tout son or pourra-t-il le tirer du sépulcre et le ramener parmi les vivants? Mais à quoi bon prolonger ce discours? Je ne sacrifie pas à tes faux dieux; car tous mes ancêtres les ont servis sans en recevoir d'autre salaire que leur damnation éternelle. Aidé du secours de mon Dieu, je ne crains pas les supplices dont tu me menaces ». Quand il eut ainsi parlé, un sourd murmure s'éleva parmi la foule : les uns étaient attendris; d'autres poussaient des cris d'insulte; mais le bienheureux Alban paraissait insensible aux menaces du juge et aux clameurs du peuple irrité.

On lui intima de nouveau l'ordre de sacrifier aux dieux : une troupe furieuse de Gentils se précipita vers lui pour l'y contraindre; mais sa fer-

meté demeura inébranlable, et rien ne put l'amener à commettre un tel forfait. Alors, sur l'ordre du juge, on l'étendit pour le battre de verges. Mais tandis qu'on le frappait rudement, il se tourna vers le Seigneur et dit avec un visage serein : « Seigneur Jésus-Christ, daignez garder mon âme pour qu'elle ne soit pas ébranlée, et qu'elle ne tombe pas du rang élevé où votre bonté l'a placée. C'est à vous, Seigneur, que j'offre le sacrifice de ma vie; et je désire répandre mon sang pour votre amour ». Ces paroles ne purent être étouffées par le bruit épouvantable des coups de fouet. Les bras des bourreaux se fatiguèrent sans que la constance du Martyr fût ébranlée. Le juge alors, sachant que le courage cède quelquefois plus facilement à la durée des tourments qu'à leur violence, le fit conduire dans une étroite et affreuse prison, où il le retint pendant près de six mois entiers.

Mais le ciel ne tarda pas à venger l'injure faite au serviteur de Dieu. Depuis le jour où il fut arrêté, jusqu'à celui où il consomma par sa mort son glorieux sacrifice, la pluie et la rosée ne vinrent plus rafraîchir la terre : les vents retinrent leur souffle bienfaisant : chaque jour les ardeurs du soleil desséchaient de plus en plus les campagnes, et même pendant les nuits la chaleur était excessive; les sillons et les arbres refusèrent de rendre aux laboureurs le fruit de leurs travaux; en un mot, toute la nature combattit contre les méchants pour venger le juste opprimé. Les habitants de Vérulam furent bientôt réduits à l'extrémité par ce fléau; mais ce châtiment, si rude qu'il fût, ne put les ramener à des sentiments meilleurs. Ils se réunirent donc, et dirent : « C'est par un art magique que notre terre est ainsi désolée : tout a péri dans nos campagnes; c'est le Christ, le Dieu d'Alban, qui a brûlé nos moissons et ruiné les espérances de nos récoltes ». Ils se firent donc amener Alban, qui parut devant eux les pieds nus, le visage exténué, et tout le corps couvert de la poussière du cachot. Quand ils le virent ainsi méconnaissable à cause des rigueurs qu'on lui avait fait souffrir, ils furent touchés de compassion, et, après avoir longtemps discuté entre eux, ils résolurent de le traiter plus humainement. Ses parents, de leur côté, firent valoir en sa faveur son rang et sa naissance, ajoutant que, puisqu'on ne pouvait le convaincre d'avoir excité aucun tumulte ni sédition, il était indigne de voir un homme noble et illustre chargé de fers comme s'il eût été un voleur. Le peuple les écouta volontiers; de grands cris s'élevèrent pour demander sa délivrance; et aussitôt, par le jugement de la multitude, il fut délivré de ses chaînes et proclamé libre.

Une faveur de ce genre ne pouvait être agréable à Alban : il s'était préparé au martyre, et il craignait de voir encore cette fois son triomphe différé. Il se leva donc au milieu de la foule, et montrant à tous la croix du Seigneur, il se prosterna devant elle, et fit cette prière : « Seigneur Jésus, ne permettez pas que la malice du diable profite de la concorde de tout ce peuple pour me ravir ma couronne. Daignez réprimer son audace et rendre inutiles toutes ses ruses perfides ». Puis, se tournant vers la foule, il dit : « Qui peut vous conduire à changer ainsi de sentiments? Si vous êtes indécis, consultez les lois de votre cité : elles vous indiqueront ce que vous avez à faire. Pourquoi tardez-vous? Ne savez-vous pas que je suis l'irréconciliable ennemi de vos dieux? En effet, comment pouvez-vous croire dignes d'adoration ceux qui, loin d'avoir quelque chose de divin, sont l'ouvrage de la main des hommes? Vous êtes témoins vous-mêmes qu'ils ne peuvent rien voir, rien entendre; est-il quelqu'un d'entre vous qui ait jamais souhaité d'être semblable aux dieux auxquels il rend ses hommages? Comment donc qualifier ces êtres que vous adorez, étant contraints cependant d'avouer

qu'ils sont d'une condition inférieure à la vôtre? O folie déplorable! demander la vie à ceux qui ne l'ont jamais eue; offrir des prières à des dieux qui ne peuvent entendre; demander du secours à des dieux qui ne sauraient faire le moindre mouvement pour se sauver eux-mêmes! Malheur aux idoles, et malheur à quiconque est assez insensé pour leur rendre hommage! »

Les Gentils, entendant ces fermes et courageuses paroles, virent bien que la prison n'avait pas changé les dispositions d'Alban, et qu'il ne fallait pas espérer qu'aucun autre essai du même genre pût l'ébranler. Les sentiments de justice et de commisération qui les animaient naguère disparurent en face de leur zèle aveugle pour les faux dieux, et, après avoir délibéré ensemble, ils prononcèrent contre lui la peine de mort. Ils choisirent pour l'exécution un lieu appelé Holmhurst [1], situé à quelque distance de la ville; mais ils furent un certain temps avant de s'accorder sur le genre de supplice qu'ils devaient lui faire subir. Les uns disaient : « C'est un disciple de la croix : il faut le crucifier ». D'autres voulaient qu'il fût enterré vif, parce que c'était le supplice ordinaire de ceux qui blasphémaient contre les dieux; d'autres enfin proposaient de lui crever les yeux et de l'envoyer dans cet état à la recherche de son maître fugitif. Mais le juge et la plus grande partie du peuple décidèrent qu'on lui trancherait la tête. Alban, chargé une seconde fois de ses chaînes, sortit donc du tribunal pour être conduit au supplice; et le peuple, laissant le juge bien loin derrière lui, se précipita en foule sur le chemin qui conduisait au lieu de l'exécution. Chacun s'efforçait de devancer les autres pour mieux jouir de ce sanglant spectacle; et comme le Martyr marchait au milieu d'eux, ils le chargeaient d'injures en disant : « Sors, ennemi des dieux, de cette ville souillée par ta présence : va recevoir le châtiment de ton impiété; on va te traiter comme tu le mérites, et tes crimes vont être punis ». Au milieu de ces injures, le saint Martyr demeurait en paix et gardait le silence, mettant sa confiance en Dieu.

Une si grande multitude était accourue de toutes parts que le chemin, quoique large et spacieux, était encombré par les flots pressés du peuple; d'autre part, ce jour-là la chaleur était si forte que la terre semblait brûlante sous les pieds de la foule. Cependant on avançait toujours; enfin on arriva sur le bord d'une rivière très-rapide [2], qui devint pour la marche du peuple un obstacle fort embarrassant. Beaucoup se tenaient arrêtés sur la rive; car le pont était trop étroit pour qu'il fût possible à tous d'y passer. Alors quelques-uns, ne pouvant supporter ce retard, se jetèrent à la nage, malgré la profondeur et la rapidité du courant, et parvinrent ainsi jusqu'à la rive opposée. D'autres voulurent en faire autant; mais, emportés par les eaux, ils furent submergés et périrent misérablement. La vue de cet accident jeta un grand trouble parmi le peuple, et des cris de douleur se firent entendre de tous côtés. Alban fut, lui aussi, touché de ce spectacle : il pleura la perte de ces malheureux, et, se mettant à genoux, il éleva les yeux vers le ciel et son âme vers le Christ, en disant : « Seigneur Jésus, du côté duquel j'ai vu couler du sang et de l'eau, faites que les flots s'abaissent et se séparent, afin que tout ce peuple puisse venir sans danger jusqu'au lieu où il sera témoin de mon martyre ». Chose admirable! à peine Alban se fut-il agenouillé que le lit de la rivière, se desséchant aussitôt, laisse un libre passage à la foule impatiente. Mais là ne se bornent pas les miracles du

1. Ce lieu, appelé depuis *Derswold wood,* a servi d'emplacement à la ville de Saint-Alban.
2. Cette rivière était la Coln, qui passe entre l'ancien Vérulam et la nouvelle ville de Saint-Alban.

saint Martyr : ceux que les eaux avaient entraînés et submergés sont, par un nouvel effet de la prière d'Alban, retrouvés sains et saufs, comme s'ils n'avaient éprouvé aucun accident.

Alors un des soldats qui conduisaient Alban au supplice obtint, par les mérites du serviteur de Dieu, la grâce d'arriver lui-même au salut. Car, voyant les merveilles qui venaient de s'opérer à sa prière, il se sent touché de repentir, jette au loin son épée, et se prosterne aux pieds du Saint en confessant son erreur et demandant pardon avec larmes. « O Alban », lui dit-il, « ton Dieu est le Dieu véritable, et il n'y en a point d'autre que lui. Cette rivière dont le cours s'est arrêté à ta prière fait bien voir qu'aucune autre divinité ne saurait opérer un semblable prodige ». Cette conversion ne fit qu'accroître la fureur des autres satellites, bien qu'elle parût auparavant déjà portée à son comble. Ils saisissent leur compagnon que la grâce avait touché, et ils lui disent : « Ce ne sont pas les prières d'Alban qui nous ont ouvert tout à coup un passage, mais c'est le dieu Soleil que nous adorons qui a daigné dessécher par sa chaleur bienfaisante le lit de la rivière, afin que sains et saufs nous pussions assister avec joie à la mort de son ennemi. Quant à toi, qui t'efforces d'obscurcir par de fausses interprétations la connaissance que nous avons des bienfaits des dieux, tu vas subir la peine que méritent tes blasphèmes ». Ils le saisissent alors, frappent avec violence cette bouche qui venait de rendre témoignage à la vérité, jusqu'à ce qu'ils lui eussent brisé les dents. Puis ils déchirent les autres membres de ce nouvel athlète avec une égale fureur, et le laissant pour mort sur le sable de la rive, ils se hâtent de continuer leur route afin d'assouvir leur insatiable cruauté sur la personne d'Alban lui-même.

Qui pourrait retracer sans émotion les souffrances qu'eut alors à endurer le bienheureux Martyr, lorsque, traîné avec violence au milieu des rochers et des broussailles, son corps déchiré laissait de tous côtés des traces sanglantes ? Enfin l'on parvint au sommet de la montagne, où devait se consommer le sacrifice du généreux serviteur du Christ. La foule était innombrable, et la chaleur du soleil leur faisait endurer le tourment d'une soif ardente, en sorte que, accablés par le poids de cette température brûlante, plusieurs semblaient près de périr. Ils frémissaient de rage contre Alban, et disaient : « Voilà que ce magicien nous a réduits, par ses maléfices, aux dernières angoisses : il nous abat par la force de ses sortiléges : débarrassons-nous donc de lui, et nous retrouverons le repos que sa malice nous a fait perdre ». Le charitable Alban s'attendrit tout à la fois sur leurs maux et sur l'aveuglement de leur esprit, et il fit cette prière pour ses persécuteurs impies : « Seigneur Dieu tout-puissant, qui avez créé l'homme du limon de la terre, ne permettez pas que personne souffre à mon occasion. Qu'une agréable fraîcheur remplace cette chaleur excessive, et que, par votre miséricorde, un vent favorable tempère l'ardeur des rayons du soleil ». A peine avait-il achevé sa prière, qu'aussitôt elle est exaucée ; bien plus, une fontaine abondante jaillit aussitôt à ses pieds. Admirable puissance du Christ ! La terre brûlée de toutes parts n'offrait que le triste aspect de la désolation ; et cependant, à la voix du Martyr, une source d'eau vive jaillit du milieu de la poussière et coule de toutes parts en ruisseaux abondants. Le peuple se voit ainsi délivré miraculeusement du tourment de la soif. Mais ce bienfait insigne ne les empêche pas d'être encore altérés du sang de leur bienfaiteur.

Alors ils saisissent Alban, et l'attachent par les cheveux à un poteau pour le décapiter. Un bourreau, choisi dans la foule pour accomplir au nom de tous le forfait exécrable, lève bien haut le glaive homicide et tranche d'un

seul coup la tête du Martyr (303). Le corps retombe sans vie, tandis que la tête, retenue par les nœuds de la chevelure, reste suspendue au poteau où on l'avait attachée : quant à la croix que le Saint avait toujours coutume de porter entre ses mains, elle tomba sur le gazon, rougie de son sang précieux ; et un chrétien, que les païens ne connaissaient pas pour tel, put l'enlever secrètement et l'emporter. Le bourreau qui venait de consommer le crime était encore au même lieu, lorsque tout aussitôt, par un juste effet de la vengeance divine, ses yeux sortent de leur orbite, et tombent à terre près du corps du Martyr. A la vue de ce terrible châtiment, plusieurs ne purent s'empêcher d'en reconnaître la justice. Mais voilà que tout à coup se présente le soldat que l'on avait laissé pour mort au milieu du chemin. D'autre part survient le juge qui était d'abord resté dans la ville, mais qui, entendant parler des miracles qui avaient accompagné le supplice, voulait voir par lui-même ce qui se passait. On lui présente le soldat que ses blessures précédentes avaient tout défiguré. Le juge lui dit par dérision : « Tu me parais malade : il faut aller implorer le secours d'Alban pour qu'il daigne guérir tes membres brisés. Cours, hâte-toi, va prendre sa tête, rapproche-la du tronc ; donne-lui la sépulture, rends-lui les honneurs usités dans votre secte ; et tu verras que cela te servira de remède contre les coups que tu as reçus ». Le soldat, rempli de ce zèle que donne une foi vive, répondit : « Je crois fermement que le bienheureux Alban peut, par ses mérites, m'obtenir une guérison complète, et surtout m'obtenir la faveur bien plus précieuse de trouver grâce devant la Majesté divine. Tout ce que tu dis par dérision pourra, par la puissance de Dieu et l'intercession d'Alban, s'accomplir en moi ». Alors, s'approchant du poteau avec respect, il détache les nœuds de la chevelure, et, prenant la tête du saint Martyr, il la pose auprès du tronc. Aussitôt il se sent guéri : et, par un miracle visible aux yeux de tous, il recouvre à l'instant une santé parfaite. Alors, rempli d'une force nouvelle, il rend les derniers devoirs au saint Martyr, creuse une fosse, y dépose le corps et le recouvre de terre. Puis, il se met à prêcher avec courage devant tout le peuple la puissance du Christ et les mérites d'Alban.

A cette vue, les païens, saisis d'une nouvelle fureur, se dirent entre eux : « Que ferons-nous ? Sera-t-il donc impossible de faire périr cet homme ? Nous l'avions déjà accablé de coups ; et maintenant nous ne voyons plus en lui nulle trace de blessure. Que ferons-nous donc maintenant ? » L'un d'eux dit alors : « Cet homme est magicien : le seul moyen que nous ayons de le faire périr, c'est de couper ses membres en morceaux ; autrement ses sortiléges émousseront le tranchant du glaive, et il sera impossible de le mettre à mort ». On suivit ce conseil barbare ; le généreux soldat du Christ souffrit avec constance ce cruel supplice, et, persévérant jusqu'au dernier soupir dans la sainte foi, il mérita de partager avec Alban l'honneur de la couronne.

La nuit suivante, Notre-Seigneur Jésus-Christ fit connaître par des signes évidents la gloire de son serviteur. Au milieu des ténèbres, une immense croix lumineuse parut sur le tombeau d'Alban : elle s'élevait de la terre au ciel, et l'on y voyait des anges descendant et montant sans cesse, et chantant pendant toute la nuit des hymnes et des cantiques de louange. Quelques païens ayant vu ce miracle, en appelèrent d'autres pour jouir du même spectacle ; et ainsi ce prodige prépara les voies à un grand nombre de conversions parmi les infidèles de ce pays.

La fête de saint Alban se célèbre le 22 juin comme au jour de son martyre.

On le représente tantôt faisant jaillir une fontaine en priant Jésus-Christ

de montrer la sainteté de sa cause ; tantôt portant sa tête entre ses mains, pour marquer le genre de son martyre.

CULTE ET RELIQUES.

Sous le règne de Constantin le Grand, on bâtit une magnifique église à l'endroit où saint Alban avait souffert le martyre et où était son tombeau. Les miracles qui s'opérèrent bientôt dans cette église par l'intercession du Saint portèrent si loin sa réputation de sainteté que, lorsque saint Loup et saint Germain allèrent en Grande-Bretagne extirper l'hérésie pélagienne, le grand évêque d'Auxerre recueillit des parcelles de terre imbibée du sang du premier Martyr de ce pays et les apporta religieusement en France. Les Saxons ayant détruit l'église de Saint-Alban, Offa, roi des Merciens, en fit bâtir une autre, avec un monastère sous le nom du Saint, l'an de Notre-Seigneur 793, et le trente-troisième de son règne. Il donna à ce monastère des revenus considérables, et l'exempta de la taxe appelée le *denier de Saint-Pierre,* à laquelle il avait soumis toutes les familles de son royaume. Les Papes accordèrent à ce monastère les plus grands privilèges. Il fut détruit sous Henri VIII; mais les habitants de la ville donnèrent une somme d'argent pour qu'on leur laissât l'église, qui subsiste encore aujourd'hui et qui est paroissiale.

On sauva une partie des reliques de saint Alban, qui se gardent précieusement chez les Anglais de Valladolid ; il y en a aussi une petite portion à Saint-Omer. Le diocèse de Troyes possède plusieurs ossements de ce Saint. Ces reliques précieuses, longtemps vénérées dans l'abbaye de Nesle-la-Reposte, furent transférées au couvent des Bénédictins de Villenauxe-la-Grande. Elles y restèrent jusqu'à la suppression des communautés religieuses. Le 8 mai 1791, elles furent transportées solennellement à l'église paroissiale de Villenauxe, où elles furent trouvées intactes, à l'époque de l'ouverture des églises. Ce respect des choses saintes fut le résultat de l'énergique attitude des habitants du pays, qui, fortement attachés à leurs châsses n'eussent jamais permis aux révolutionnaires de donner suite à leurs sacrilèges desseins. L'authenticité de ces reliques a été publiquement reconnue par Mgr de Boulogne, le 11 septembre 1819.

L'antique châsse de saint Alban, restaurée et embellie, appartient aujourd'hui à la cathédrale et renferme les chefs de saint Bernard et de saint Malachie.

L'Angleterre, pendant plusieurs siècles, a honoré saint Alban comme un de ses principaux patrons, et elle a obtenu du ciel des grâces signalées par son intercession. Ce fut en l'invoquant que saint Germain fit remporter aux Anglais, sans effusions de sang chrétien, une victoire complète sur des ennemis aussi dangereux pour les âmes que pour les corps. On ne voit plus rien de sa châsse, qu'Offa, Egfrid son fils, et plusieurs rois avaient décorée avec magnificence ; mais on a couvert d'une pierre de marbre le lieu où ses cendres sont renfermées. Sur la muraille qui est vis-à-vis, on a gravé quelques vers, dont le sens est que la châsse du Saint était anciennement en cet endroit.

Nous nous sommes servi, pour refaire cette Vie, des *Actes des Martyrs*. par les RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de France ; de la *Vie des Saints du diocèse de Troyes*, par l'abbé Defer ; de Godescard, et de *Notes* fournies par M. l'abbé Caillet.

SAINT PAULIN, ÉVÊQUE DE NOLE

353. — Papes : Saint Libère ; saint Célestin Ier. — Empereurs : Constantin II ; Valentinien III.

Allez dans la Campanie, voyez Paulin, cet homme si grand par sa naissance, par son génie et par ses richesses ; voyez avec quelle générosité ce serviteur de Jésus-Christ s'est dépouillé de tout pour ne posséder que Dieu ; voyez comme il a renoncé à l'orgueil du monde pour embrasser l'humilité de la croix ; voyez comment il emploie présentement à louer Dieu ces trésors de science qui sont perdus quand on ne les consacre pas à Celui qui les a donnés.

S. Aug.. *Ep.* XXVI *ad Licent.*

Il n'y a jamais eu personne qui ait fait plus d'efforts pour se cacher et pour se rendre inconnu dans le monde que saint Paulin ; et il n'y a jamais

eu personne qui ait reçu plus de louanges, personne que les saints Pères se soient plus étudiés à relever par leurs éloges. Saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme et saint Grégoire le Grand, que l'Eglise latine reconnaît pour ses quatre principaux docteurs, ont voulu être ses panégyristes, et ils ont été suivis en cela par beaucoup d'autres Pères qui ont cru que c'était louer la vertu même que de donner des louanges à cet excellent évêque de Nole. Il naquit, vers l'année 353, à Bordeaux ou à Embrau, qui n'en est éloigné que de quatre lieues. Ses parents étaient de Rome, et des plus nobles de cette ville, maîtresse du monde ; ils comptaient dans leur maison des consuls et des patrices, et plusieurs même estiment que son père était de la famille des Anicius, la plus illustre de toutes les familles de Rome. Ils avaient de si riches possessions, non-seulement dans l'Italie, mais aussi dans les Gaules et dans l'Espagne, que le poëte Ausone ne fait point difficulté de les appeler des royaumes [1].

Paulin reçut une éducation conforme à sa naissance ; et, lorsqu'il fut en âge d'étudier, il eut pour précepteur le même Ausone, qui passait pour le premier orateur et le plus excellent poëte de son temps. Le disciple ne fut pas longtemps sans égaler et même sans surpasser son maître ; il devint si éloquent, que saint Jérôme, ayant lu une apologie qu'il avait faite pour la défense de l'empereur Théodose contre les calomnies des païens, la loua comme un des ouvrages les plus éloquents de cette époque, et dit que Théodose était heureux d'avoir pour défenseur un tel panégyriste. Il ajoute que Paulin est un écrivain accompli et que l'Eglise acquerrait un grand trésor s'il voulait s'appliquer à composer sur l'Ecriture sainte et sur les mystères de notre religion. Ausone même avoue qu'il était devenu meilleur poëte que lui, et qu'il avait remporté en ce genre d'écriture un prix d'honneur que lui-même n'avait pas remporté.

Ces excellentes qualités, jointes aux biens immenses dont il se vit bientôt l'héritier, le rendirent célèbre par tout le monde. On dit qu'il fut quelque temps à la cour de l'empereur Valentinien l'aîné, et plaida aussi, étant jeune, plusieurs causes au barreau. Dieu lui donna une femme digne de lui et dont la noblesse et les grandes richesses étaient relevées par une vertu au-dessus du commun. C'est la célèbre Thérasie, espagnole, qui contribua si heureusement à lui faire quitter le monde, et qui fut la compagne inséparable de sa vie pauvre et retirée, comme nous le dirons dans la suite. L'empereur trouva tant de jugement et de solidité dans son esprit, qu'il le fit consul à un âge où à peine les autres commencent à être employés aux affaires publiques, et lui donna ensuite le gouvernement de Rome, sous le nom de préfet. Lorsqu'il se fut très-dignement acquitté de ces grandes charges, les diverses négociations dont on le chargea et ses affaires domestiques l'obligèrent pendant quinze ans à divers voyages, tant dans les Gaules qu'en Italie et en Espagne. Dans ces voyages, il alla quelquefois à Milan, où il eut le bonheur de fréquenter saint Ambroise, qui conçut pour lui une affection toute singulière, comme il le témoigne dans son épître 45. Il y fut aussi connu de saint Augustin et d'Alipius, auxquels il a depuis écrit plusieurs lettres. Il eut un fils à Alcala de Hénarès, qui est une ville de l'Espagne Tarragonaise ; mais il ne le posséda que huit jours, et, quoiqu'il eût souhaité fort longtemps cette bénédiction de son mariage, il en fut privé presque aussitôt qu'il l'eut reçue, afin que rien ne l'empêchât de renoncer entièrement au monde.

1. Ponce Paulin, père de notre Saint, était préfet du prétoire dans les Gaules, et le premier magistrat de l'empire d'Occident

Ce qui commença à l'en dégager, ce fut un pèlerinage au tombeau de saint Félix, prêtre de Nole et martyr. Les grands miracles qui se firent devant ses yeux lui donnèrent tant d'affection pour ce glorieux martyr de Jésus-Christ, qu'il résolut dès lors, quoiqu'il n'eût que vingt-sept ans, de se retirer dans les terres qu'il avait auprès de cette ville, pour y passer le reste de sa vie en homme privé. Il fut néanmoins encore plus de quinze ans sans exécuter ce dessein. Les entretiens qu'il eut avec saint Ambroise et les sages conseils de Thérasie, son épouse, aidèrent aussi beaucoup à lui faire connaître la vanité des grandeurs du siècle ; mais celui qui acheva sa conversion fut saint Delphin, évêque de Bordeaux. Il reçut de lui le baptême à l'âge de trente-huit ans, comme il paraît par une épître qu'il écrivit peu de temps après à saint Augustin, touchant ses cinq livres contre les Manichéens. Ensuite il se retira, pour la seconde fois, en Espagne, et s'arrêta à Barcelone, où il commença à faire profession de la vie solitaire ; mais comme sa conduite donnait de l'admiration à tout le peuple, et que sa chasteté, sa modestie, son insigne charité et son oraison continuelle le faisaient juger digne des emplois ecclésiastiques, un jour de la Nativité de Notre-Seigneur, les clercs et les laïques demandèrent instamment à l'évêque Lampius qu'il l'ordonnât prêtre. Saint Paulin s'y opposa de toutes ses forces, non pas, comme il le dit lui-même en l'épître VI[e], qu'il dédaignât d'être le ministre de Jésus-Christ dans cette église peu considérable, mais parce qu'il regardait le sacerdoce comme une dignité au-dessus de ses mérites, et que, d'ailleurs, il avait résolu de vivre dans la retraite auprès de Nole, dans la Campanie. Il se rendit néanmoins enfin à leur volonté, mais à condition qu'il ne serait nullement lié à l'église de Barcelone, et qu'il aurait une entière liberté de s'en aller quand il le voudrait.

En effet, après avoir séjourné quatre ans en Espagne, le désir de la vie parfaite embrasant son cœur de plus en plus, il vendit les biens qu'il avait en ce pays, et en distribua le prix aux pauvres ; il repassa ensuite dans les Gaules, pour y faire la même chose. Il donna la liberté à ses esclaves, il ouvrit ses greniers, qui étaient remplis de grains, aux nécessiteux, et employa l'argent qu'il tira de la vente de ses terres et de ses maisons à racheter les captifs, à délivrer les prisonniers, à relever une infinité de familles que divers accidents avaient ruinées, à payer les dettes de ceux qui étaient persécutés par leurs créanciers, à fournir de quoi à un grand nombre de veuves et d'orphelins, à marier de pauvres filles que la nécessité aurait pu engager dans le désordre, à pourvoir aux secours des malades, et, pour tout dire en un mot, à enrichir les pauvres en s'appauvrissant lui-même.

Se voyant ainsi déchargé du poids, difficile à porter, des richesses, il se rendit à Milan, où saint Ambroise le reçut avec une joie et une tendresse merveilleuses et le pria même de trouver bon qu'il le mît au nombre des prêtres de son église ; notre Saint ne put le lui refuser, quoiqu'il se conservât toujours la liberté d'aller où Dieu l'appellerait. On a cru, avec beaucoup de raison, que ce grand docteur, qui était déjà fort âgé, jetait les yeux sur lui pour lui succéder après sa mort ; mais comme elle arriva dans un temps où saint Paulin était fort éloigné de Milan, le vieillard saint Simplicien fut mis en sa place.

Après que notre Saint eut fait quelque séjour dans cette ville, capitale de la Ligurie, il passa à Rome, capitale de l'empire. Le peuple, qui l'avait vu autrefois dans ses dignités éminentes de consul et de préfet, et qui connaissait ses rares qualités et l'excellence de sa vertu, l'y reçut avec un honneur extraordinaire. Il fut visité, principalement dans une maladie, par tout

ce qu'il y avait de magistrats et de grands seigneurs en cette ville. Ceux des villes voisines qui ne purent pas lui rendre ce devoir par eux-mêmes lui envoyèrent des députés pour lui témoigner la joie qu'ils avaient de son retour, et la part qu'ils prenaient à son incommodité. Il y eut même peu d'évêques des environs qui ne le vinssent voir ou qui ne lui écrivissent, pour le congratuler de ce qu'il avait quitté les espérances du monde pour embrasser l'état ecclésiastique. Ces témoignages d'estime et de respect donnèrent de la jalousie aux principaux du clergé de Rome, et, au lieu d'être les premiers à lui faire honneur, ils n'eurent pour lui que de la froideur et de l'indifférence, et lui suscitèrent même quelque persécution. Le souverain Pontife ne lui témoigna pas non plus beaucoup d'amitié ; et il se plaint lui-même, en sa première épître à Sévère, de la réception un peu froide qu'il lui fit. Mais comme c'était le pape Sirice, qui a mérité, par sa piété et par les grands services qu'il a rendus à l'Eglise, d'être mis au nombre des Saints, il faut croire, avec le cardinal Baronius, que ce qui l'aigrit contre saint Paulin, ne fut autre chose qu'un zèle un peu trop ardent pour l'observance de la discipline ecclésiastique, qu'il crut avoir été violée dans l'ordination de ce saint prêtre : car il avait été promu au sacerdoce aussitôt après son baptême et sans avoir passé par les degrés inférieurs, ou sans y être demeuré un temps suffisant, avant de monter plus haut. Néanmoins, Paulin n'était point coupable, puisque, s'il avait souffert cette ordination, ce n'était que par force et contre sa volonté; et, d'ailleurs, cette manière de conférer les ordres sans garder les interstices, ni même les degrés ecclésiastiques, était, en ce temps-là, autorisée par beaucoup d'exemples.

Quoi qu'il en soit, ce grand personnage se voyant devenu une occasion de plainte et de murmure, sortit promptement de Rome et se rendit, selon le dessein qu'il avait conçu quinze ans auparavant, à une maison qui lui appartenait auprès de Nole. Thérasie, son épouse, l'y suivit aussi ; mais ils logèrent séparément : et, ayant pris l'un et l'autre un habit de pénitence semblable à celui des solitaires, ils se mirent à pratiquer chacun de son côté toutes les pratiques de la vie religieuse. Un changement si admirable fit aussitôt grand bruit dans le monde; les païens, encore nombreux dans le sénat et dans les premières magistratures de l'empire, en parlèrent avec beaucoup d'indignation, et comme d'une action extravagante. Il y eut même des personnes considérables parmi les fidèles qui ne le purent goûter; elles disaient ouvertement que Paulin, étant capable de rendre de si grands services à l'Etat, commettait une injustice en lui dérobant ses soins, ses conseils et sa personne, pour mener une vie oisive dans un lieu champêtre et éloigné de la compagnie des autres hommes. Ausone, son ancien précepteur, fut surtout de ce nombre ; et il en écrivit souvent à ce cher disciple, dès le temps même qu'il quitta l'Aquitaine pour se retirer à Barcelone. Mais la grâce du Saint-Esprit, qui voulait donner aux grands du monde, en la personne de Paulin, un excellent modèle du mépris de toutes les choses de la terre, le fortifia contre ces plaintes et lui fit connaître, par expérience, que ce qu'il avait quitté était beaucoup moindre que ce qu'il gagnait en suivant Jésus-Christ ; elle lui mit dans la bouche des réponses si saintes et si évangéliques, qu'elles servent encore aujourd'hui de justification à tous ceux qui, imitant son exemple, renoncent aux plus grands emplois et aux fortunes les plus avantageuses pour suivre l'étendard de la croix, et pour se faire humbles disciples d'un Dieu pauvre et souffrant pour l'amour des hommes.

Aussi, tandis que Paulin était blâmé par les gens du siècle, il était, au contraire, loué par tout ce qu'il y avait alors de docteurs et de saints per-

sonnages sur la terre. Saint Martin, qui vivait encore, et qui l'avait autrefois guéri par attouchement, d'une grande incommodité à l'œil, le proposait à ses disciples comme un exemple achevé de la perfection évangélique, et leur disait souvent qu'il était presque le seul dans le monde qui eût accompli les préceptes de l'Evangile ; que c'était lui qu'il fallait suivre, que c'était lui qu'il fallait imiter, et que le plus grand bonheur de son siècle était d'avoir porté un homme si rare et si admirable. C'est ce que rapporte Sulpice Sévère, en la vie de ce saint évêque de Tours.

Saint Ambroise n'en parlait aussi que comme d'un prodige ; et, dans l'épître à Saban, il ne peut assez relever sa générosité d'avoir quitté ce que le monde a de plus éclatant pour embrasser l'abjection et la pauvreté de la vie religieuse. Saint Jérôme lui écrivit de Bethléem et le dissuada du voyage de Jérusalem, où notre Saint avait dessein de se retirer pour une plus grande perfection, lui représentant que son désert de la Campanie était beaucoup plus tranquille et plus propre aux exercices de la vie monastique, que cette ville, qui était alors pleine de trouble et de confusion. Il lui prescrivit en même temps quelques règles de la vie solitaire qu'il avait embrassée, et lui témoigna qu'il ne pouvait assez louer sa résolution, d'autant plus recommandable, que ce qu'il avait abandonné pour Dieu avait plus de charmes pour l'arrêter dans le siècle. Dans une autre épître, adressée à Julien, il l'appelle un prêtre d'une foi très-fervente, et dit que, s'il avait quitté des richesses temporelles, il en était devenu plus riche par l'heureuse possession de Jésus-Christ, et que, s'il avait renoncé aux premiers honneurs de l'empire, la vie humble et abjecte à laquelle il s'était consacré l'avait rendu incomparablement plus glorieux qu'il n'était auparavant, puisque ce que l'on perd pour Jésus-Christ ne se perd point, mais se change en quelque chose de meilleur et de plus utile. Saint Augustin et saint Alipius lièrent aussi une étroite amitié avec notre Saint, et se firent gloire d'avoir un fréquent commerce de lettres avec lui. Le premier, lui adressant un jour un de ses disciples, lui mande qu'il l'envoie à son école, parce qu'il est sûr qu'il profitera beaucoup plus par son exemple, qu'il ne pouvait profiter de toutes les remontrances et de toutes les exhortations qu'il lui faisait ; et, écrivant à Décentius, il lui conseilla d'aller voir Paulin, parce qu'il trouverait en sa personne la modestie d'un véritable disciple de Jésus-Christ. Il y eut même une illustre compagnie d'évêques d'Afrique, qui, remplis d'une haute idée de sa sainteté, lui envoyèrent des députés avec une lettre, pour lui témoigner l'estime et la vénération qu'ils avaient pour son mérite. Le pape saint Anastase, qui succéda à Sirice, conçut aussi les mêmes sentiments pour lui ; car, à peine fut-il élevé au souverain pontificat, qu'il écrivit en sa faveur à tous les évêques de Campanie, leur témoignant l'amour qu'il avait pour ce saint prêtre. Et, une fois que notre Saint vint à Rome, pour assister à la solennité de la fête de saint Pierre, il l'y reçut avec de grandes démonstrations de bienveillance et d'honneur ; depuis, il l'invita à l'anniversaire de son couronnement : invitation que les Papes ne faisaient ordinairement qu'aux évêques. Enfin, saint Paulin était si célèbre par toute l'Europe, qu'on le proposait continuellement pour exemple à ceux qu'on voulait détromper de l'estime des biens de la terre et attirer au service de Jésus-Christ, comme fit saint Eucher dans son épître à Valérien. Ainsi, sa conduite fut d'une grande utilité pour toute l'Eglise, et elle servit non-seulement à la conversion d'une infinité de pécheurs, mais aussi à mettre en honneur la vie monastique et à la faire embrasser par un grand nombre de personnes de toutes sortes de conditions.

Au reste, c'est une chose merveilleuse que la modestie et l'humilité avec lesquelles il recevait toutes ces louanges. Il ne manquait jamais, dans ses réponses, d'en témoigner son mécontentement, parce qu'il ne voyait rien en lui que de méprisable, et qu'il ne souhaitait aussi que du mépris. Sulpice Sévère l'ayant prié de lui envoyer son portrait, il ne fit point difficulté de traiter cette demande de folie, et lui répondit qu'il ne pouvait pas la lui accorder, parce qu'il ne portait plus l'image de Dieu dans sa pureté, l'ayant, disait-il, souillée par la corruption de l'homme terrestre. Cependant, ayant appris que, malgré ce refus, ce fidèle ami l'avait fait peindre dans un baptistère, à l'opposite de saint Martin, il lui en exprima sa douleur, et tourna cette action à son propre désavantage, disant que cela s'était fait par une conduite particulière de la divine Providence, afin que les nouveaux baptisés eussent devant les yeux, en sortant des fonts baptismaux, d'un côté celui qu'ils devaient imiter en la personne de saint Martin, et de l'autre, celui dont ils devaient fuir l'exemple, en la personne du pécheur Paulin.

Comme ce n'est pas assez d'entrer dans la voie de la perfection, si l'on n'y persévère avec constance, notre Saint persévéra toute sa vie dans l'amour de la pauvreté et de la mortification. Il avait changé sa vaisselle d'argent en vaisselle de bois et de terre, et jamais il n'en voulut avoir d'autre. Sa table était si frugale, que les religieux les plus austères avaient de la peine à en supporter la rigueur. La viande et le poisson en étaient bannis, et l'on n'y servait point d'autres mets que des herbes et des légumes. Ayant tout donné, il était lui-même dans la disette ; et cette nécessité lui attira une des plus rudes humiliations dont un homme de son rang soit capable ; ceux qui l'avaient autrefois honoré pour ses grands biens et pour les avantages qu'ils espéraient de sa libéralité, et les esclaves mêmes qu'il avait affranchis, l'abandonnèrent et le traitèrent quelquefois avec mépris. Cependant il croyait toujours n'avoir rien souffert pour Dieu : « O misérables que nous sommes ! » disait-il, « nous pensons avoir donné quelque chose à Dieu, nous nous trompons, nous trafiquons seulement avec lui, nous avons peu quitté pour avoir beaucoup, nous avons abandonné les choses de la terre qui ne sont rien, pour acquérir les biens du ciel qui sont solides, permanents et véritables. Oh ! que nous avons les choses à bon marché ! Dieu nous a rachetés bien plus cher : il nous a donné son sang et sa vie, dont le prix est infini, pour acquérir de misérables esclaves ! » Etant dans ces sentiments, il ne s'arrêtait jamais dans le chemin de la perfection ; mais il s'y avançait à tous moments par la pratique de toutes les vertus, tant intérieures qu'extérieures.

Nous avons déjà remarqué que saint Jérôme l'appelle, dans une de ses épîtres, « un prêtre d'une foi très-fervente »; mais cette foi éclata principalement lorsque les Goths eurent pris Nole, et lui eurent enlevé à lui-même tout ce qu'il avait dans sa maison pour sa subsistance. Saint Augustin, au premier livre de la *Cité de Dieu*, chapitre 10, rapporte que ces barbares s'étant alors saisis de sa personne, et voulant le tourmenter pour l'obliger de déclarer où était son trésor, il disait à Dieu, dans le secret de son cœur : « Seigneur, ne souffrez pas que je sois tourmenté pour de l'or ou de l'argent; car vous savez où sont tous mes biens ». Cette prière, animée d'une foi vive et d'une parfaite confiance en la bonté divine, fut si efficace, qu'on ne lui fit aucun mal, et qu'il ne fut point non plus emmené en captivité. Cependant, sa nécessité devint si grande, qu'à peine avait-il du pain pour se nourrir, parce que, les Goths ayant tout enlevé. il n'était rien resté dans Nole pour la

subsistance de ceux qu'ils y avaient laissés. Mais dans une si grande misère, il ne pouvait manger un morceau de pain sans en faire part à ceux qu'il voyait dans la même peine, parce qu'il savait que Dieu, qui nourrit les oiseaux du ciel et les animaux de la terre, ne manquerait jamais de lui donner les choses nécessaires à la vie. On raconte qu'un pauvre étant venu lui demander l'aumône, il l'envoya à Thérasie, qui, de son épouse, était devenue sa sœur, lui disant de donner à ce pauvre ce qu'elle pourrait ; elle lui répondit qu'il ne restait plus en sa maison qu'un petit pain qui ferait tout son dîner. « Donnez-le », répliqua le Saint; « Jésus-Christ, qui demande par la bouche et par la main de ce pauvre, doit être préféré à nous ». Thérasie, contre sa coutume, n'en fit rien, parce qu'elle jugea sans doute, selon la prudence humaine, que, dans un besoin égal, la vie de ce grand homme était préférable à celle du mendiant, et qu'ainsi il valait mieux garder le pain que de le donner à cet étranger. Mais elle apprit bientôt que la foi de Paulin était plus opulente et plus efficace que la précaution timide et défiante dont elle avait usé ; car, incontinent après, il arriva des hommes qui lui amenaient une grande provision de blé et de vin, s'excusant d'ailleurs et du peu qu'ils apportaient et de leur retardement, sur ce qu'une tempête avait submergé un de leurs vaisseaux qui était chargé de froment. « Voilà », dit alors Paulin à Thérasie, « le châtiment de votre incrédulité. Vous avez dérobé au pauvre le pain que je lui voulais donner, et Dieu, en punition, nous a privés de ce vaisseau de blé que sa providence nous envoyait ».

Cette grande foi était dans notre saint prêtre la source de toutes les autres vertus. On ne peut assez dignement représenter sa douceur, sa miséricorde pour toutes sortes d'affligés, sa reconnaissance pour ceux qui lui faisaient du bien, sa vénération pour les excellents prélats qui vivaient de son temps, sa dévotion envers les Saints, et surtout envers saint Félix, dont il rendit la mémoire si célèbre par tout le monde ; et, enfin, son grand amour pour Jésus-Christ dont, selon le témoignage de saint Augustin, il jetait partout une odeur très-sainte et très-agréable.

Il y avait quinze ans que Paulin vivait dans la retraite, lorsqu'on l'élut pour succéder à Paul, évêque de Nole, qui mourut sur la fin de l'année 409. « Dans la prélature », dit Uranius, un de ses prêtres, en l'abrégé de sa vie, « il n'affecta point de se faire craindre, mais il s'étudia à se faire aimer de tout le monde. Comme il n'était point touché des injures que l'on faisait à sa personne, rien n'était capable de le mettre en colère ; il ne séparait jamais la miséricorde du jugement ; mais s'il était obligé de châtier, il le faisait d'une telle manière, qu'il était aisé de voir que c'étaient des châtiments de père, et non pas des vengeances de juge irrité. Sa vie était l'exemple de toutes sortes de bonnes œuvres, et son accueil était le soulagement de tous les misérables. Qui a jamais imploré son secours sans en recevoir une consolation très-abondante ? et quel pécheur a-t-il jamais rencontré qu'il ne lui ait présenté la main pour le relever de sa chute ? Il était humble, bénin, charitable, miséricordieux et pacifique; il n'eut jamais de fierté ni de dédain pour qui que ce fût. Il encourageait les faibles, il adoucissait ceux qui étaient d'une humeur emportée et violente. Il aidait les uns par l'autorité et le crédit que lui donnait sa charge, d'autres par la profusion de ses revenus, dont il ne se réservait que ce qui lui était absolument nécessaire ; d'autres, enfin, par ses sages conseils, dont on trouvait toujours de grands trésors dans sa conversation et dans ses lettres. Personne n'était éloigné de lui sans désirer de s'en approcher ; et personne n'avait le bonheur de lui parler sans souhaiter de ne s'en séparer jamais ». En un mot,

comme sa réputation était si grande, qu'à peine il y avait un seul lieu sur la terre où le nom de Paulin ne fût célèbre ; aussi ses bienfaits étaient si étendus, que les îles et les solitudes les plus éloignées en étaient participantes. Comme le remarque l'auteur des livres de *la Vocation des Gentils*, qui sont attribués à saint Prosper, quoique Paulin eût abandonné ses propres biens pour Jésus-Christ, il ne laissa pas, néanmoins, d'avoir grand soin des biens ecclésiastiques de son évêché, parce qu'il n'ignorait pas qu'il n'en était que le dépositaire et le gardien ; et que, étant le patrimoine des pauvres, il était obligé de les conserver pour ceux en faveur desquels les fidèles les avaient donnés à l'Eglise. Mais il en conserva les fonds avec soin, il en distribua les revenus avec une liberté sans mesure ; de sorte qu'il n'était pas moins pauvre dans l'épiscopat qu'il l'avait été dans le monastère ; rien ne demeurant entre ses mains, il était autant dans la disette, sous l'éclat de la prélature, qu'il l'était sous l'humble habit de religieux.

Il ne faut pas oublier ici que ses éminentes vertus lui attirèrent même la vénération des empereurs. Honorius, fils du grand Théodose, avait pour lui la plus grande estime ; il voulut qu'il fût presque le seul arbitre du différend qui survint dans l'Eglise romaine pour la succession au pontificat du pape saint Zozime. Car, ayant ordonné l'assemblée d'un Concile pour examiner les prétentions d'Eulalius, schismatique, contre le droit légitime de saint Boniface, et sachant que ce saint évêque n'y pouvait pas assister, parce qu'il était tombé malade, il fit différer ce concile jusqu'à ce qu'il fut entré en convalescence. Il lui écrivit ensuite une lettre pleine d'un souverain respect, lui témoignant que rien ne pouvait être décidé sans lui ; il le prie de se trouver au Concile pour apprendre au monde la volonté de Dieu, pour déclarer à l'Eglise quel était son véritable pasteur, et pour lui donner à lui-même sa bénédiction.

Il nous reste à rapporter de lui cette action héroïque de charité qui n'a presque point d'exemple dans aucun des âges du monde, mais qui est fidèlement décrite par saint Grégoire le Grand, au livre troisième de ses *Dialogues*, et dont le bréviaire et le martyrologe romains font foi au 22 juin. « Au temps où les Vandales », dit saint Grégoire, « ravageaient la Campanie, et qu'ils emmenaient la plupart des habitants en captivité, l'homme de Dieu, Paulin, donna, pour le soulagement des captifs et des pauvres, tout ce qui était en sa disposition ; lorsqu'il se fut entièrement dépouillé, il survint encore une veuve qui, lui ayant représenté que le gendre du roi vandale avait emmené son fils en servitude, le supplia avec beaucoup d'instance de lui donner de quoi le délivrer.

« L'esprit de ce saint évêque fut alors combattu de deux mouvements bien différents; car, d'un côté, il voyait que, n'ayant rien, il lui était impossible de rien donner, et de l'autre, il avait une peine extrême à renvoyer une veuve pleine de douleur et accablée de tristesse; enfin, Dieu lui donna une invention admirable pour satisfaire à la nécessité de son ouaille et au zèle de sa charité. Quoiqu'il eût donné tous ses biens, il se possédait encore lui-même, et il fut inspiré de s'offrir et de se donner lui-même, imitant Jésus-Christ qui n'a point fait difficulté de donner sa vie pour les hommes. Il dit donc à la veuve qu'il n'avait plus d'argent ni aucun bien ; mais que, si elle voulait, elle pouvait feindre qu'il était son esclave et l'échanger pour son fils. La veuve, surprise d'une telle proposition, en croyait à peine ses oreilles; mais le Saint l'obligea d'accepter. Elle le mena donc en Afrique et le présenta au maître de son fils. Ce prince fit d'abord quelque difficulté avant de le prendre en échange; mais, lui ayant demandé ce qu'il savait

faire, et le Saint lui ayant répondu qu'il savait bien travailler au jardin, il l'accepta avec joie et renvoya libre le fils de la veuve. Ainsi, Paulin s'acquitta éminemment du devoir d'un véritable pasteur, qui est de se donner pour ses ouailles, et il eut part à la qualité de rédempteur, que Jésus-Christ s'est acquise par son sang. Dieu lui fit ensuite trouver grâce auprès de ce nouveau maître; et, comme il le servit avec beaucoup de fidélité et de prudence, il gagna tellement son affection, qu'il quittait la compagnie des plus grands seigneurs pour s'entretenir avec lui. Un jour, Paulin lui dit qu'il devait penser à ses affaires, parce que le roi, son père, mourrait bientôt pour aller paraître devant le tribunal de Dieu. Le prince en avertit le roi, et le roi ayant fait venir le Saint, il reconnut qu'il était un de ceux qu'il avait vus en songe lui arracher le fouet de la main. Le mérite de ce grand personnage ayant ainsi fait reconnaître qui il était, on le renvoya libre avec tous les esclaves de son diocèse, et beaucoup de vaisseaux chargés de blé pour la subsistance des habitants de Nole. Peu de temps après le roi des Vandales mourut : ce qui fit encore connaître l'éminente sainteté et l'esprit prophétique de saint Paulin ».

Il y a des auteurs qui trouvent des contradictions dans cette histoire, rapportée par saint Grégoire. Mais le cardinal Baronius y a savamment répondu dans ses *Notes* sur le Martyrologe, en remarquant que le roi des Vandales dont il est parlé en cet endroit n'est pas Genséric, qui vécut si longtemps après saint Paulin; mais Gonthaire, son frère, qui régna quelque temps avec lui, et qui mourut avant notre saint évêque.

On ne peut exprimer la joie avec laquelle il fut reçu dans Nole, lorsqu'il y entra comme un victorieux qui revient chargé des dépouilles des ennemis; mais cette joie ne dura pas longtemps, parce que Dieu voulut enfin terminer la vie de son serviteur, pour lui donner la récompense de ses travaux.

Le prêtre Uranius, dont nous avons déjà parlé, nous a laissé par écrit les principales circonstances de son heureux décès. Trois jours avant sa mort, étant déjà au lit pour un mal de côté très-violent qui faisait désespérer de sa vie, il fut visité par deux évêques, appelés Symmaque et Benoît. Il les accueillit avec une douceur et une bonté angéliques; et, s'étant fait dresser un autel auprès de son lit, il offrit avec eux le sacrifice auguste du Corps et du Sang de Jésus-Christ, et réconcilia les pénitents qui avaient été interdits du bonheur de la communion. Ensuite, s'étant recouché, il demanda où étaient ses frères; les assistants crurent qu'il parlait des évêques qui étaient dans sa chambre et devant lui : « Ce n'est pas de ceux-ci que je parle », répliqua-t-il, « mais de saint Janvier et de saint Martin, qui m'ont rendu visite il y a peu de temps, et qui m'ont promis de revenir au plus tôt ». Ces deux Saints, dont l'un avait été évêque de Bénévent et martyr, et l'autre archevêque de Tours, lui étaient apparus, et l'avaient assuré que l'heure de sa délivrance était fort proche. Il leva alors les mains au ciel, et chanta en signe d'allégresse le psaume qui commence par ces paroles : « J'ai levé mes yeux vers les montagnes d'où me doit venir du secours ». Un saint prêtre, nommé Posthumien, l'avertit qu'il était dû quarante pièces d'argent à des marchands pour des habits que l'on avait fait faire pour les pauvres. « Ne craignez rien, mon fils », lui répondit-il en souriant : « nous avons de quoi payer les dettes que nous avons contractées pour les pauvres ». En effet, peu de temps après arriva un prêtre de Lucanie, qui lui présenta cinquante pièces d'argent que l'évêque Exupérance, et son frère Ursace, homme de qualité, lui envoyaient pour ses besoins. Il remercia Dieu d'une Providence

si paternelle et si aimable; et, ayant donné de ses propres mains deux de ces pièces au prêtre qui les avait apportées, il fit payer avec les autres ce qui était dû aux marchands dont sa charité pour les pauvres l'avait rendu débiteur.

Il passa une partie de la nuit suivante dans de grandes souffrances; mais elles ne l'empêchèrent pas de réciter le matin ses Matines et de faire une exhortation à ses ecclésiastiques pour les animer à la piété envers Dieu et à la charité les uns envers les autres. Il garda ensuite le silence jusqu'au soir; alors, s'éveillant comme d'un profond sommeil, et voyant que la nuit commençait, il dit doucement : « J'ai préparé ma lampe pour mon Christ ». Enfin, au milieu de la nuit, il se fit dans sa chambre comme un grand tremblement de terre, sans néanmoins qu'il en parût rien au dehors; et durant ce tremblement, qui obligea tous ceux qui étaient présents de se jeter à terre pour implorer la miséricorde de Notre-Seigneur, il rendit paisiblement son esprit entre les mains des anges, pour être porté dans les cieux. Ce fut le 22 juin de l'année 431. « Il ne faut pas s'étonner », dit Uranius, « si, à sa mort, un petit coin de la terre trembla, puisque tout le monde en fut rempli de tristesse : car, quel est le lieu en toute la terre où l'on n'ait pas pleuré une si grande perte ? Et quel est le chrétien qui n'ait pas gémi en apprenant que l'évêque Paulin était mort ? Le paradis se réjouit d'avoir reçu un habitant d'un si grand mérite; mais l'Eglise fut pénétrée de douleur d'avoir perdu un si excellent pasteur. Les anges firent une grande fête pour se voir honorés de la compagnie de cet homme céleste, qui leur était si semblable; mais les provinces, les royaumes et tout le peuple chrétien furent en deuil de se voir privés de la présence de cet ange terrestre dont la vie était le modèle de toutes sortes de perfections. Les Juifs mêmes et les païens déchirèrent leurs habits, et, se joignant aux chrétiens, déplorèrent avec eux la perte qu'ils faisaient tous de leur père et de leur défenseur ».

Quelque temps après sa mort, il apparut à saint Jean, évêque de Naples, dans une gloire merveilleuse. Son visage était brillant comme un astre, ses habits étaient parsemés d'étoiles sur un fond plus blanc que la neige; il rendait une odeur semblable à celle de l'ambroisie, et avait dans sa main un rayon de miel, dont l'éclat égalait la douceur. Dans cet état, il lui déclara qui il était; et lui ayant fait goûter de ce miel, il l'invita à venir lui-même prendre part à la gloire dont il le voyait comblé : ce qui arriva trois jours après.

On le représente vivant dans l'esclavage, auquel il s'était livré pour racheter le fils d'une veuve. Cet acte de générosité, aussi bien que sa captivité en Afrique, l'a fait honorer par l'Ordre des Trinitaires.

CULTE ET RELIQUES. — SES ÉCRITS.

Pour le corps de notre saint Prélat, qui fut revêtu à la mort d'une beauté ravissante, et qui remplit d'admiration tous les spectateurs, il fut enterré dans l'église qu'il avait fait bâtir en l'honneur de saint Félix, d'où il a été transféré depuis à Rome dans l'église de Saint-Barthélemi au-delà du Tibre, où il se rend redoutable au démon par la délivrance des possédés. Sa fête est marquée dans tous les martyrologes.

Les écrits de saint Paulin ne sont pas des ouvrages de longue haleine ; mais il en avait laissé un assez grand nombre, qui malheureusement ne nous ont pas été tous conservés :

1° Nous avons un recueil de ses lettres, au nombre de cinquante, qui ne sont qu'une partie de celles qu'il a écrites et qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

2° Parmi les lettres de saint Paulin, nous avons l'unique sermon qui nous reste de lui. Il est intitulé *De Gazophylacio*, c'est-à-dire Du Tronc

3° A la fin du recueil des mêmes lettres, se trouve l'histoire du martyre de saint Genès d'Arles.
4° Enfin nous avons un recueil de *Poésies* qui contient trente-deux *Poëmes*, en comptant les fragments de quelques-uns pour des poëmes entiers.

Outre la grande quantité de lettres et plusieurs poésies dont nous sommes privés, on compte : 1° l'excellent abrégé qu'il fit en vers des trois livres de Suétone sur les *Rois des différentes nations*. Ausone manque d'expression pour en relever l'élégance ; 2° la traduction de grec en latin des ouvrages de saint Clément ; 3° le *Panégyrique* de l'empereur Théodose ; 4° l'ouvrage qu'il entreprit contre les païens ; 5° un grand nombre de sermons ; 6° un livre d'*Hymnes ;* 7° un *Sacramentaire ;* 8° son livre sur la *Pénitence* et sur la louange des martyrs en général.

Parmi les autres écrits attribués à saint Paulin, les uns sont douteux et les autres absolument supposés.

Dans la première classe on peut mettre une lettre intitulée : *In Evagrium objurgatio quod Levitam lapsum non consolatus sit ;* et deux autres dont l'une est adressée à sainte Marcelle et l'autre à Célancie.

Dans la deuxième classe on peut ranger : 1° deux *Poëmes,* dont l'un est une exhortation de l'auteur à sa femme, pour la porter à se consacrer entièrement à Dieu ; et l'autre qui est sur le nom de Jésus ; 2° un livre *sur les bénédictions des douze Patriarches.*

Nous n'indiquerons qu'une édition des œuvres de saint Paulin : c'est celle de M. Migne, t. XLI de la *Patrologie* latine ; c'est la reproduction de l'édition de Vérone (due à Muratori et au marquis Maffeï), avec les préfaces et additions de Mingarelli.

Saint Paulin montre partout une grande dévotion envers les Saints, et assure (*Ep.* XXIII *ad Sever.*, p. 204) qu'on se servait de leurs reliques dans la consécration des autels et des églises, les fidèles ne doutant point qu'elles ne fussent pour eux une défense et un remède. Il dit que leurs châsses étaient ornées de fleurs (*Poëm.* 14); qu'il s'y faisait un grand concours de peuple (*Poëm.* 13); que ce concours avait pour principe les miracles qui s'y opéraient ; que les choses perdues avaient été retrouvées et les malades guéris par l'intercession des Saints (*Poëm.* 18). Il parle, comme témoin oculaire, d'un violent incendie qui, n'ayant pu être éteint par tous les secours humains, le fut par un petit morceau de la vraie croix (*Poëm.* 25). Il en envoya un, enchâssé dans de l'or, à saint Sulpice-Sévère. « Je vous fais », disait-il, « un grand présent dans un petit atome : c'est un préservatif contre les maux de cette vie et un gage de la vie éternelle. (*Ep.* XXXII) ». Chaque année il faisait un voyage à Rome pour visiter les tombeaux des Apôtres (*Ep.* XLV *ad Augustin.*, p. 270), et pour assister à la fête de saint Pierre et de saint Paul. (*Ep.* XVII *ad Sever.*) Tous ses poëmes sur saint Félix sont remplis des témoignages de la confiance qu'il avait aux mérites du Saint. Il le conjure de s'intéresser pour lui auprès de Dieu et d'être son protecteur auprès de la Majesté divine, surtout au jour du jugement. (*Poëm.* 14, p. 43.) Il déclare qu'en recevant l'Eucharistie, nous mangeons la chair de Jésus-Christ, cette même chair qui fut attachée sur la croix.

In cruce fixa caro est, qua pascor, de cruce sanguis
Ille fluit, vitam quo bibo, corda lavo.
Ep. XXXII, p. 204.

Souvent il parle des saintes images. Il fait la description des peintures qui étaient dans l'église de Saint-Félix de Nole, peintures où l'on voyait représentées les histoires dont on trouve le récit dans le Pentateuque, dans les livres de Josué, de Ruth, de Tobie, de Judith et d'Esther. (*Poëm.* 24 et 25.) Il dit, en parlant de ces peintures, qu'elles étaient les livres des ignorants. (*Poëm.* 24, p. 156.) Il exhorte ses amis à prier pour l'âme de son frère qui était mort, dans la persuasion que ces prières lui procureront du rafraîchissement et de la consolation en cas qu'il souffre quelque peine dans l'autre vie. (*Ep.* XXXV *ad Delphin.*, et XXXVI *ad Amand.*, p. 220.) Rien de plus énergique et de plus touchant que la manière dont il exprime en plusieurs endroits les sentiments d'humilité et de componction dont il était pénétré, et l'estime qu'il faisait du don des larmes. (*Ep.* XXIII, p. 146, etc.)

Acta Sanctorum; Godescard, Baillet, etc., etc.

SAINTE ROTRUDE OU OTRUDE, VIERGE (XII[e] siècle).

On ne connaît presque rien de la vie de sainte Rotrude. Les religieux de l'abbaye de Saint-Bertin, qui possédaient ses reliques, ignoraient son histoire, dit Molanus, et il n'est pas douteux qu'ils ont fait beaucoup de recherches pour la découvrir. Voici les quelques lignes que lui consacre Malbrancq, dans son *Histoire des Morins.*

Sainte Rotrude, née probablement dans le pays de Thérouanne, est signalée dans le martyrologe de Guines comme s'étant toujours montrée agréable à Dieu par ses vertus et ses bonnes œuvres.

Jamais les pauvres ne s'éloignaient d'elle sans avoir reçu quelque secours; elle leur donnait avec joie ce qu'elle se retranchait à elle-même. La pensée de la passion du Sauveur était sans cesse présente à son esprit, et le souvenir de ses humiliations et de ses souffrances lui faisait répandre des larmes en abondance. Toutes les choses de la terre lui inspiraient un tel dégoût, qu'elle semblait en être entièrement détachée et vivre comme les anges du ciel. L'époque précise de sa mort est inconnue.

Cette Sainte fut canonisée, dit Gazet, par l'évêque de Thérouanne, Milon II, en présence d'Arnoult, comte de Guines. Son corps fut d'abord placé dans le monastère d'Andres, ou Andernes (Pas-de-Calais, Ordre de Saint-Benoît, ancien diocèse de Boulogne et diocèse actuel d'Arras), bâti par Baudouin Ier, comte de Guines et de Boulogne. Plus tard on le transféra à l'abbaye de Saint-Bertin, à Saint-Omer, où l'on faisait la fête de sainte Rotrude le 22 juin.

L'abbé Destombes, *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras.*

LE BIENHEUREUX LAMBERT,

QUARANTIÈME ABBÉ DE SAINT-BERTIN, AU DIOCÈSE D'ARRAS (1125).

Lambert fut élevé dès son enfance dans l'abbaye de Saint-Bertin. Comme il montrait de grandes dispositions pour l'étude, on l'envoya assister aux divers cours que professaient alors en France les maîtres les plus célèbres ; et, de retour au monastère, il fut chargé d'enseigner à ses frères ce qu'il avait appris, et il le fit avec un grand succès. Il fut bientôt élevé à la dignité de prieur, mais il se démit de cette charge pour se livrer de plus en plus à la prière et à l'étude. Cependant, à la mort de Jean, premier du nom, il fut obligé d'accepter la dignité d'abbé et fut béni solennellement, l'an 1095, par Gérard, évêque de Thérouanne. Il assista cette même année au Concile de Clermont.

Il se mit dès lors avec activité à continuer les constructions commencées par ses prédécesseurs et il eut la consolation de les terminer, en sorte que la dédicace de l'Eglise fut faite le 1er juin 1106 par saint Jean, évêque de Thérouanne, et cette église était magnifique comme construction et comme ornementation. Le monastère n'était pas moins remarquable d'ailleurs, et toutes les affaires temporelles furent mises dans un ordre parfait.

Mais ce n'était là que le commencement et la moindre partie de la Réforme que méditait le digne abbé. L'esprit de pauvreté avait disparu du monastère, la vanité s'y était glissée, l'obéissance n'était plus connue; il fallait un remède héroïque. Voyant que ses exhortations les plus pressantes étaient sans effet, Lambert quitte l'abbaye, d'accord avec saint Jean de Thérouanne, et il va s'enfermer à Cluny, où il fait profession comme simple moine. Bientôt les religieux de Saint-Bertin reviennent à de meilleurs sentiments : ils redemandent avec instance leur digne abbé, qui consent à rentrer dans le monastère et amène avec lui des religieux pleins de ferveur. Cependant, les bonnes résolutions ne persévèrent pas : il y a des tiraillements et des luttes, il faut même avoir recours au bras séculier et expulser les plus opiniâtres ; enfin la Réforme s'établit d'une manière sérieuse et durable, et bientôt tous accourent pour vivre de cette vie de sainteté. Là où l'on aurait naguère à peine trouvé douze moines, dit à ce sujet un ancien auteur, on en compta bientôt plus de cent vingt.

Lambert jouit de son œuvre pendant un assez grand nombre d'années, et il eut la consolation d'établir la Réforme dans d'autres maisons religieuses du voisinage. Il mourut, en 1125, après avoir restauré et, pour ainsi dire, fondé de nouveau ce puissant monastère, qui désormais, sous la Règle de Saint-Benoît, continuera de mener une vie pleine de vigueur et d'énergie, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, comme antérieurement et avec diverses périodes de relâchement et de ferveur, il avait produit d'abondants résultats pour le bien de la religion pendant cinq siècles sous la Règle de Saint-Colomban.

L'abbé Van Drival, chanoine d'Arras, *Hagiologie diocésaine.*

XXIIIe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

La vigile de saint Jean-Baptiste. — A Rome, saint Jean, prêtre, qui, sous Julien l'Apostat, fut décapité sur l'ancienne voie Salaria, devant l'idole du Soleil. Son corps fut enterré par saint Concorde, prêtre, près du lieu qu'on nommait *les Conciles des Martyrs* [1]. 362. — Encore à Rome, sainte Agrippine [2], vierge et martyre, sous l'empereur Valérien. Son corps, transféré en Sicile, y opère beaucoup de miracles. IIIe s. — A Sutri, en Toscane, saint Félix, prêtre, que le préfet Turcius fit frapper sur la bouche avec un caillou, jusqu'à ce qu'il rendit l'esprit. Vers 274. — A Nicomédie, la mémoire de plusieurs martyrs, qui, cachés dans les montagnes et dans des cavernes, du temps de Dioclétien, subirent le martyre avec joie pour le nom de Jésus-Christ [3]. IVe s. — A Philadelphie, en Arabie, les saints martyrs Zénon, et Zénas, son esclave; celui-ci baisant les chaînes de son maître, garrotté pour la foi, et le priant d'agréer qu'il devînt participant de ses tourments, fut arrêté par les soldats et reçut avec lui la couronne du martyre. 304. — Dans la Grande-Bretagne, sainte EDELTRUDE, reine et vierge, qui fut illustrée par sa sainteté et par ses miracles, et s'envola dans le sein de Dieu. Son corps fut trouvé sans nulle marque de corruption onze ans après sa mort. 679.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Saint-Paul-Trois-Châteaux, au diocèse de Valence, et à Valréas, au diocèse d'Avignon, saint Martin des Ormeaux (*Martinus de Ulmis*), évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Il fut élevé, en 657, sur ce siége, mais la lèpre dont il fut affligé, après quelques années d'une sage administration, l'obligea de se retirer auprès de Taulignan (Drôme), dans une solitude où il eut beaucoup à souffrir. Il y mourut d'une mort si précieuse qu'une chapelle fut bâtie en son honneur dans ce lieu. Pendant longtemps ses reliques furent l'objet de la vénération publique; dans la suite on les transféra à Alençon, puis à Valréas. VIIe s. — En l'abbaye de Cîteaux, la mémoire du bienheureux Félix, moine, dont le ménologe de Cîteaux fait ainsi l'éloge : « Félix fut vraiment heu-

1. L'expression *Martyrum concilia* signifie, selon Molanus, « lieu où reposent les corps de beaucoup de Martyrs ». Baronius approuve cette interprétation et l'appuie par les considérations suivantes : Le mot *Eglise*, qui, étymologiquement, signifie réunion, assemblée des fidèles, se prend pour le lieu même où se fait l'assemblée. Saint Ambroise donne au mot *concilium* un sens semblable, lorsqu'il nomme un couvent de religieuses, *concilium virginitatis*. Molanus lui-même avait invoqué en faveur de son interprétation l'autorité de saint Gaudence de Brescia, qui prononça un discours pour la dédicace d'un *concile de Martyrs, concilii Martyrum;* il cite encore le livre des Pontifes romains, sur le pape Damase, ainsi que les Actes de saint Etienne, pape et martyr. Voici, du reste, un passage de saint Jérôme (épître à Héliodore), qui nous paraît péremptoire sur cette question : *Hoc idem possumus dicere de isto (id est de Nepotiano) qui basilicas ecclesiæ, et* MARTYRUM CONCILIA *diversis floribus et arborum comis, vitiumque pampinis obumbravit,* etc. « Nous pouvons dire la même chose de Népotien, qui a su ombrager les parvis de l'église et les conciles des Martyrs avec les fleurs des champs, le feuillage des arbres et les pampres de la vigne ». — Baronius.

2. Les Grecs mentionnent aussi sainte Agrippine ce même jour, avec cet éloge : Sainte Agrippine, martyre, qui vit le jour et fut élevée dans l'illustre ville de Rome; ornée de force et de virginité, et fiancée à Dieu lui-même, elle courut avec courage et même avec allégresse à la gloire du martyre; et, pour l'amour et la dignité de son Epoux, le Christ, elle se livra à tous les genres de supplices. Elle fut donc fouettée cruellement, chargée de fers, jetée dans les cachots et torturée; ce fut pendant qu'elle recommandait son âme à Dieu, qu'elle sortit de ce monde avec la gloire du martyre. Bassa, Paula et Agathonice enlevèrent son corps en secret et le transportèrent de Rome en Sicile, où elles l'ensevelirent. A peine la Sicile eut-elle reçu ce trésor, qu'elle fut délivrée des erreurs ténébreuses de l'enfer. Les Agaréniens, qui osèrent piller la ville où le saint corps était conservé, furent anéantis par une mort imprévue. Jusqu'à ce jour encore, les lépreux qui s'approchent avec foi de ce tombeau sont purifiés, les maladies de tout genre sont guéries de même. — Baronius.

3. Les Bollandistes disent : « A Nicomédie, la mémoire des saints Avit, Cinzame, lecteur, Arion, Alice, Emérite, Capiton et soixante-dix-huit autres, martyrs.

reux par la pureté de sa vie, la douceur de son caractère et l'éclat de sa renommée. Il mérita que Dieu le choisît pour être l'interprète de ses desseins sur l'Ordre naissant de Cîteaux ». 1113. — En l'abbaye de Lobbes, saint Hidulphe, époux de sainte Aye, et l'un des principaux seigneurs du Hainaut. Après avoir employé ses grandes richesses à faire fleurir la religion, il se retira dans l'abbaye de Lobbes qu'il avait contribué à fonder, et qui était alors gouvernée par saint Ursmar. Il avait aidé saint Landelin, non-seulement pour la fondation de Lobbes, mais encore pour celle des autres monastères que ce saint abbé fit construire dans le pays. Vers 707. — A Toul et à Saint-Dié, en Lorraine, saint Jacob, évêque, qui fut tiré de l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon, pour gouverner l'Eglise de Toul. Il retourna depuis à son monastère, et y acheva sa vie plein de jours et de saintes œuvres. Mais ses dépouilles sacrées, après avoir été longtemps auprès de celles de saint Bénigne, ont été transportées à Toul[1]. VIIIe s. — A Oignies, près de Nivelles, la bienheureuse MARIE, surnommée D'OIGNIES, célèbre par ses vertus et les grâces extraordinaires qu'elle a reçues du ciel. Le cardinal Jacques de Vitry a écrit sa vie. 1213. — Au diocèse de Langres, le bienheureux Pierre de Juilly, d'origine anglaise, autrefois moine de Molesmes, puis prieur de Puellemoutier, ami de saint Etienne de Cîteaux. Il n'était encore que novice au prieuré d'Useldange lorsqu'il ressuscita un homme que la mort venait de frapper avant qu'il eût eu le temps de faire pénitence. Il mourut chez les religieuses bénédictines de Juilly dont il était devenu chapelain et confesseur. 1136. — Aux diocèses de Cambrai et d'Arras, saint LIÉBERT, évêque. 1076. — A Belesta, au diocèse de Pamiers, dans la chapelle de Notre-Dame du Val-d'Amour, la célébration d'une messe votive d'actions de grâces, parce qu'à pareil jour, en 1802, Marie, invoquée par les habitants aux abois, arrêta tout à coup une inondation terrible qui allait submerger et maisons et propriétés. Cette chapelle, si ancienne qu'on ne trouve nulle part la trace de son origine, tire son nom de l'inscription qui se lit sur la pierre de son frontispice : *Hoc templum dilexit Deus* : Dieu a témoigné son amour pour ce temple. Brûlée par les hérétiques en 1599, elle fut rebâtie en 1676, par suite de la dévotion de ses habitants pour l'eau de sa fontaine. Depuis cette époque, la vénération des fidèles pour Notre-Dame du Val-d'Amour ne s'est jamais ralentie. Avant la Révolution de 93, toutes les paroisses circonvoisines se rendaient en procession à Belesta le lundi de la Pentecôte et remerciaient la sainte Vierge des grâces obtenues par son intercession. La Révolution, en dévastant la chapelle, fit cesser ces pieux usages ; mais la chapelle restaurée fut bénite de nouveau le 15 août 1824, et depuis lors elle reçoit comme auparavant la visite et les hommages des fidèles. — A Vannes, saint Bilius ou Bille, évêque de ce siége et martyr. 895.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Nole, ville de la Campanie, saint Paulin, évêque et confesseur, de l'Ordre des Chanoines réguliers.

Martyrologe des Bénédictins. — Vigile de saint Jean-Baptiste. — Dans la Grande-Bretagne, sainte Edeltrude, reine et vierge.

Martyrologe des Franciscains Mineurs. — La Vigile de saint Jean-Baptiste. — Sainte Julienne de Falconieri.

Martyrologe des Augustins. — La Vigile, etc. — Au monastère de Saint-Nicolas du Val, le décès du bienheureux Pierre-Jacques de Pisaure, ermite de l'Ordre de Saint-Augustin, célèbre par son humilité, sa piété et sa doctrine, amateur de la solitude et zélé pour le bien d'autrui.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Cologne, la bienheureuse CHRISTINE, surnommée L'ADMIRABLE, à cause des prodiges dont sa vie n'est qu'un tissu et des faveurs extraordinaires que Dieu lui a faites[2]. 1312. — Sur la Meuse, près d'Hastère, au diocèse de Namur, saint Valter (Valher ou Vauhir), prêtre, curé d'Onbaigne et doyen rural au même diocèse, tué d'un coup d'aviron par l'un des curés de son doyenné, qu'il reprenait de ses vices et de ses scandales. Son corps était honoré dans l'abbaye de Vazor. — A Ancyre, en Galatie, les saints Eustoche, prêtre ; Gain, son parent ; Probe, Lollié et Urbain, enfants de ce dernier, martyrs. Règne de Maximien. — A Constantia, dans l'île de Chypre, les saints Aristocle, prêtre ; Démétrien, diacre, et Athanase, lecteur, tous trois martyrs, également sous le règne de Maximien. — En Abyssinie, les saints Pallade, Cotyle, Adrame, Mose, Esa, Palicone, un autre Cotyle et cent cinquante de leurs compagnons, martyrs ; et dans la même contrée, sainte Didara et ses fils saint Bisoé et saint Nor, également martyrs. — A Pavie, saint Lanfranc, évêque de ce siége. Il y a dans sa ville épiscopale une église de son nom qui est desservie par des religieuses de l'Ordre de Vallombreuse. 1194.

1. Voir sa vie au 2 mars.

2. Il ne faut pas la confondre, comme quelques auteurs l'ont fait, avec sainte Christine l'Admirable, de Saint-Trond, vierge, dont nous donnerons la Vie dans le *Supplément* du tome IX.

SAINTE ÉDELTRUDE OU ÉDILTRUDE[1],

REINE D'ANGLETERRE, VIERGE ET ABBESSE D'ELY

679. — Pape : Agathon.

Tu, homo, quem fructum expectas in mundo, cujus fructus ruina est, cujus finis mors est?
O homme, quel fruit attends-tu dans un monde dont le fruit est la ruine, dont la fin est la mort?
S. Bern., *lib. Med, c.* 17.

Nous avons vu, en sainte Marguerite d'Ecosse, le modèle d'une grande reine et un exemple parfait de la manière dont les reines et les grandes princesses se doivent comporter envers Dieu et son Eglise, et envers leurs maris, leurs enfants, leurs officiers et leurs sujets. Voici aujourd'hui une autre reine, beaucoup plus ancienne que la précédente, qui nous fera voir que la sainteté n'est pas incompatible avec la grandeur, ni l'innocence et la virginité avec un mariage illustre et plein de gloire. C'est la bienheureuse Edeltrude, que Dieu n'a élevée à la dignité de reine d'Angleterre que pour rendre ses vertus plus éclatantes et pour la proposer à tout ce royaume comme un modèle accompli du détachement du monde et de tout ce qu'il a de biens, d'honneurs et de plaisirs.

Elle était fille d'un roi des Saxons orientaux, appelé Anna, dont le vénérable Bède décrit souvent les belles actions et les excellentes vertus ; elle eut pour mère sainte Héreswide, princesse du sang des rois de Northumberland.

Elle était sœur de sainte Sexburge, de sainte Withburge et de sainte Ethelburge, qui mourut religieuse en France. Elle naquit à Ermynge, dans le comté de Suffolk, et fut élevée dans la crainte de Dieu. La reine, sa mère, charmée de ses pieuses inclinations et de ses belles qualités, n'oublia rien pour les cultiver et faire de sa fille une princesse accomplie. Un amour ardent pour Jésus et une tendre dévotion pour Marie s'emparèrent de ce cœur simple et droit, et de bonne heure la jeune vierge conçut le désir de passer sa vie dans une continence parfaite. On vit bientôt paraître en elle les semences de cette vertu éminente où on la vit parvenir depuis, et elle donna en toutes rencontres des marques du mépris qu'elle faisait des plaisirs de la vie, des grandeurs et des richesses de la terre, témoignant qu'elle en attendait de plus solides dans le ciel.

Lorsqu'elle fut nubile, son père, qui avait pour elle toute la tendresse qu'on peut avoir pour une fille bien née, la donna en mariage à Tonbercht, prince des Girviens méridionaux. Ces deux époux vécurent dans la continence et se séparèrent pour mieux vaquer au service de Dieu. Elle se retira dans l'île d'Ely, qui lui avait été donnée pour douaire ; là elle mena, pendant l'espace de cinq années, une vie véritablement angélique. Pleine de mépris pour tout ce qui enchante les mondains, elle faisait consister sa gloire dans la pratique de la pauvreté volontaire et des humiliations. Son plus grand plaisir était de chanter nuit et jour les louanges du Seigneur.

1. *Alias*, Ethildrite, Etheldrède, Elidru, et vulgairement Audry.

En vain Edeltrude chercha à vivre cachée dans la solitude ; l'éclat de ses vertus perça le voile dont son humilité tâchait de les couvrir.

Lorsque son premier mari fut mort, Egfrid, roi de Northumberland, la poursuivit des plus vives instances jusqu'à ce qu'elle consentît à l'épouser. Elle sut, dans le second mariage comme dans le premier, conserver intacte la fleur de sa virginité.

Nous avons pour garants de ce prodige deux grands Saints qui nous en assurent : saint Wilfrid, archevêque d'York, et le vénérable Bède, insigne docteur de l'Eglise ; et Dieu même en a voulu donner une grande preuve, en conservant son corps incorruptible plusieurs années après sa mort. Douze ans étant écoulés, Edeltrude, qui, de même qu'Esther, avait une aversion souveraine pour tout l'éclat de la majesté royale, supplia instamment le roi son mari de lui permettre de quitter la cour et de se retirer dans une maison religieuse. Le roi l'aimait tendrement, comme il était parfaitement aimé d'elle, ce qui rend leur continence encore plus admirable ; néanmoins, il se laissa enfin fléchir par ses prières, et consentit qu'elle suivît l'attrait de Dieu qui l'appelait à une vie plus parfaite que celle de la cour. Elle entra donc au monastère de Coldhingam, et reçut le voile de religieuse des mains du saint archevêque dont nous venons de parler, sous la conduite d'Ebbe, tante du roi, qui en était supérieure. Sa vie, en ce lieu de pénitence, fut un modèle de toutes les vertus, et quoiqu'elle fût encore novice, elle y parut si consommée dans l'observance des Règles de la Congrégation, qu'après un an on la fit elle-même abbesse, dans l'île d'Ely, où elle était retournée en 672, et où elle fonda deux monastères, pour l'un et l'autre sexe [1].

Ainsi, cette grande princesse se vit bien plus heureusement mère que si elle avait donné beaucoup d'enfants à son mari ; et comme elle avait allié, dans le monde, la virginité avec le mariage, elle allia dans sa retraite la fécondité spirituelle avec la virginité. Elle joignit aussi une grande mortification de son corps et de tous ses sens aux soins continuels que sa charge de supérieure lui donnait. Elle quitta dès lors le linge et ne se servit plus que de tuniques de laine. Il arrivait rarement qu'elle mangeât plus d'une fois par jour, et il fallait pour cela, ou qu'elle fût notablement incommodée, ou qu'une grande solennité, comme celle de Pâques, de la Pentecôte, de Noël ou de l'Epiphanie l'obligeât de modérer son jeûne. Son oraison était continuelle, et elle la faisait, surtout le matin, avec tant ferveur, que, bien qu'elle eût assisté aux offices du milieu de la nuit, le lever du soleil la trouvait toujours en prière.

Elle passa ainsi le reste de sa vie, qui fut encore de sept ans, dans une innocence et une piété tout à fait exemplaires ; et, étant encore assez jeune, mais pleine de bonnes œuvres et de mérites, elle mourut de la peste en son monastère, le 23 juin 679. Sa mort ne lui avait pas été imprévue. Dieu lui avait fait connaître, auparavant, que sa maison serait attaquée d'un mal contagieux ; qu'un certain nombre de ses filles en mourraient, et qu'elle-même les accompagnerait dans ce passage à l'éternité. Lorsqu'elle sentit sur son cou une tumeur ardente qui la consumait, elle en témoigna une joie extrême et elle souffrit avec une patience héroïque la douleur des incisions que le chirurgien y fit. « Je n'ai point de mal », disait-elle, « que je n'aie

1. Le monastère d'Ely fut détruit par les Danois en 879. Saint Ethelwold, évêque de Winchester, le fit rebâtir avec le secours des libéralités du roi Edgar, et le dédia sous l'invocation de la sainte Vierge et de sainte Audry, en 970 ; mais ce fut uniquement pour y mettre des hommes. On y érigea un évêché en 1108.

justement mérité ; je me souviens qu'étant toute jeune j'ai porté sur ce cou de gros colliers de perles qui en faisaient l'ornement superflu. Dieu me fait beaucoup de miséricorde de vouloir punir en cette vie les vanités et les légèretés de cet âge, afin de ne pas les punir en l'autre vie ».

On la représente avec une couronne à ses pieds, pour montrer qu'elle a su mépriser les grandeurs du monde.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps, ainsi qu'elle l'avait ordonné, fut mis dans une bière et enterré dans le cimetière des religieuses, afin de n'être point séparée, après sa mort, de celles qu'elle avait si tendrement aimées dans tout le cours de sa prélature.

Sexburge, sa sœur, femme d'Erconbert, roi des Cantuariens, et qui, à son exemple, avait tout quitté pour embrasser la vie religieuse, fut élue abbesse en sa place, et continua de gouverner son monastère avec beaucoup de sainteté. Au bout de seize ans, elle eut la pensée de lever de terre ce précieux trésor pour le placer en un lieu plus honorable, et pria, pour cela, des religieux de lui chercher une pierre pour en faire un tombeau. Leur commission ne fut pas difficile à exécuter; car, s'étant transportés dans un lieu assez proche, ils y trouvèrent aussitôt, dans les champs mêmes, un tombeau de marbre blanc, très-ingénieusement travaillé, avec une grande table de même matière pour le couvrir. Ils virent bien que c'était la divine Providence qui avait préparé ce cercueil pour honorer la pureté et l'humilité de son épouse ; ainsi, ils l'emmenèrent avec joie à la sainte abbesse. Elle ne croyait plus trouver que les ossements de la reine, sa sœur, d'autant plus que le lieu où elle avait été enterrée était extrêmement humide, et que son corps, comme nous avons dit, outre qu'il n'avait point été embaumé, n'avait été renfermé que dans du bois. Cependant elle la trouva dans le même état qu'elle était au jour de son décès, sans que ni sa chair, ni ses habits, ni les suaires qui l'enveloppaient eussent contracté aucune corruption ; et ce qui paraissait encore plus admirable, c'était que la grande plaie qu'on lui avait faite au cou pour la guérir de la tumeur contagieuse dont elle était morte s'était parfaitement refermée, et qu'on n'y voyait plus qu'une légère cicatrice.

Son corps fut mis dans le tombeau de marbre, où il demeura jusqu'à ce que Richard, abbé d'Ely, en fit une translation solennelle dans l'église, l'an 1106. Il s'est fait beaucoup de miracles par l'attouchement de ses habits, qui étaient demeurés si longtemps incorruptibles dans son tombeau, et les démons n'en pouvaient supporter les approches.

Son culte devint public dans l'Eglise d'Angleterre peu de temps après sa mort. Le martyrologe romain, celui de Bède, d'Adon et d'Usuard marquent sa fête au 23 juin.

Bède : *Histoire ecclésiastique*, liv. IV, chap. 19 et 20 ; — Cf. Godescard, etc.

S. LIÉBERT[1], ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS

1076. — Pape : Grégoire VII. — Roi de France : Philippe Ier.

Boni pastoris est, non solum oves congregare, sed etiam a lupis defendere.

Le devoir d'un bon pasteur est non-seulement de rassembler ses brebis, mais encore de les défendre des loups.

S. Bonaventure, *Sup. Luc.*, c. 6.

Le nom de saint Liébert est un des plus beaux que présente au moyen âge l'histoire des Eglises de Cambrai et d'Arras. Ce Pontife, dont la sagesse et les vertus jetèrent alors un si vif éclat, nous offre un de ces caractères dans lesquels se révèle surtout la noble simplicité de la religion. Tout en lui plaît et réjouit, et nul n'est plus propre à montrer combien la foi relève les

1. *Alias,* Libert, Liberd, *Libertus, Lietbertus, Liberatus.*

âmes par la noblesse des sentiments et la pureté des intentions qu'elle inspire, et comment elle sait donner cette douce fermeté, et cet esprit de bienveillance et de modération qui charment tous les hommes.

Saint Liébert reçut le jour dans le Brabant, de la noble et puissante famille de Braeckel, établie dans le territoire d'Alost. Sa mère, nommée Adélaïde, était la sœur de Gérard Ier de Florines, évêque de Cambrai et d'Arras. Comme il était parent de cet illustre prélat, ce fut près de lui qu'il se forma à la connaissance des belles-lettres et de la philosophie. Le pieux adolescent fit de rapides progrès dans ces études, et, grâce à la droiture de son esprit et à la pureté de son cœur, il avança aussi à grands pas dans la carrière des vertus. Les difficultés que rencontre d'ordinaire le jeune âge pour maîtriser les penchants de la nature et la vivacité du tempérament ne paraissaient nullement ébranler sa constance, et tout annonçait que Dieu avait sur lui des desseins pour l'avenir. Déjà le jeune Liébert ne cachait pas l'attrait qui le portait au sacerdoce, et, bien que ses parents eussent l'intention d'en faire un héritier de leurs richesses et de leurs dignités, on voyait que son âme aspirait après le bonheur de se consacrer à Dieu sans réserve.

Le vénérable évêque Gérard Ier se réjouissait beaucoup devant le Seigneur en considérant les rares progrès que faisait son cher neveu Liébert et les saintes dispositions qui l'animaient. Aussi, quand le cours de ses études fut terminé, bien qu'il fût encore dans un âge peu avancé, il le chargea d'enseigner lui-même aux autres les lettres sacrées et profanes. Le jeune Liébert se montra digne de la confiance qu'on lui témoignait, et il s'acquitta de cet emploi avec un plein succès. Il savait tempérer la sécheresse de certaines études par l'attrait innocent et la sage variété qu'il leur donnait, tellement que le cœur de ceux qui l'écoutaient était touché en même temps que leur esprit était éclairé et orné des plus belles connaissances. « Et ainsi », continue son biographe, « ce très-prudent docteur conservait l'éloquence et la beauté du langage harmonieux des auteurs païens, qu'il faisait servir à relever la beauté de la céleste doctrine et des divines Ecritures : science sage et très-profitable, que l'on acquiert dans les études de l'école, et que l'on allait ensuite communiquer au peuple ». Ce fut pendant qu'il était ainsi préposé à l'enseignement, que saint Liébert fut élevé à la dignité du sacerdoce, qui donna encore un nouvel éclat à ses vertus et à ses éminentes qualités.

Cependant son vénérable oncle entendait, avec une satisfaction bien légitime, les louanges que tout le monde rendait à la piété et à la science de son neveu. « Chacun l'entretenait de son étonnant savoir, de la sagesse de ses discours, de sa continuelle sollicitude, de sa vie pure et sainte ». Aussi, sentant que les infirmités de l'âge ne lui permettaient plus de suivre avec la même activité toutes les parties de la vaste administration de ses deux diocèses, il songea à retenir Liébert auprès de sa personne, et à lui confier certaines affaires importantes ainsi que la direction de sa maison. Le saint prêtre fut donc rappelé de l'école où il instruisait la jeunesse, et commença à diriger les officiers et les familiers du palais épiscopal et à exercer encore d'autres charges. Il sut, dans ce poste difficile, se faire aimer et respecter, grâce à la bonté qu'il témoignait indistinctement à tous ses subordonnés, et à la parfaite exactitude qu'il apportait en toutes choses.

Au milieu de ces occupations multipliées et sans cesse renaissantes, les années s'écoulaient rapidement et donnaient au bienheureux Liébert une plus grande expérience des hommes et des choses. Il avait atteint l'âge par-

fait : son esprit s'était développé par de fortes études ; son âme, toujours fidèle aux inspirations de la grâce, s'était enrichie des dons les plus précieux, et toute sa conduite, dans les choses temporelles comme dans les spirituelles, attestait une admirable prudence. L'évêque Gérard, qui voyait de plus près encore son neveu, et qui pouvait mieux que tout autre apprécier son mérite, conçut la pensée de le nommer à un archidiaconat alors vacant dans son diocèse de Cambrai. Ne voulant agir en toutes choses que conformément aux volontés du ciel, il prit soin de consulter d'abord le Seigneur dans la prière et de s'éclairer par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Sa résolution connue, on vit éclater une joie et une satisfaction générales de la part du clergé et du peuple.

La charge d'archidiacre et surtout celle de prévôt, qui fut ajoutée pour saint Liébert, était très-difficile à remplir à une époque où des seigneurs et des hommes d'armes n'abusaient que trop souvent de leur force pour opprimer les innocents et les faibles, et entraver l'Eglise dans l'exercice légitime de ses droits et de son ministère. Cambrai avait particulièrement à souffrir du châtelain Watier, lequel, malgré des protestations réitérées de repentir et de fidélité, ne cessait de commettre toutes sortes de rapines et de violences. Il s'attira ainsi une mort tragique, que lui donnèrent plusieurs des nombreux ennemis qu'il s'était faits dans toute la contrée. Son épouse, qu'il laissait veuve avec un enfant en bas âge, était aussi violente que lui, et le nouvel époux qu'elle choisit bientôt après, Jean, avoué d'Arras, était loin de désapprouver les injustices de ses devanciers.

Au milieu des mille embarras que lui suscitait l'administration spirituelle de deux vastes diocèses et le gouvernement temporel du Cambrésis, le vénérable évêque Gérard trouvait sa principale consolation dans la sage conduite de Liébert, son neveu. Celui-ci s'était retiré dans la petite ville de Cateau-Cambrésis, d'où il protégeait tout le pays contre les incursions des ennemis et les entreprises des turbulents seigneurs du voisinage. Son nom seul était une défense assurée ; il suffisait souvent pour arrêter les plus hardis, de telle sorte que, dans toute la contrée, les gens de bien se réjouissaient d'être sous la garde d'un si vigilant archidiacre. « Il était le gage de la paix, le salut de la province, le pied du boiteux, la lumière de l'aveugle, la défense des pauvres, l'espérance des veuves, la protection des pupilles, la terreur des ennemis, la confiance des siens ».

Aussi modeste dans sa conduite qu'il était ferme et prudent, Liébert ne voulait en toutes choses qu'exécuter les volontés de son oncle. Souvent il se transportait auprès de lui, pour recevoir ses conseils, lui adoucir les infirmités de l'âge et lui rendre les plus touchants devoirs de la piété filiale. Ce fut dans les bras de son bien-aimé neveu, au milieu des soins et des attentions qu'il lui prodiguait, que mourut, le 14 mars de l'année 1051, le vénérable évêque Gérard Ier de Florines, l'un des plus illustres évêques de ce diocèse et de l'Eglise de France au XIe siècle.

Aussitôt que les honneurs de la sépulture lui eurent été rendus avec pompe et solennité, l'on songea à lui donner un successeur. Les vœux unanimes du clergé et du peuple y appelaient l'archidiacre de Cambrai, Liébert. Nul, en effet, n'était plus digne et plus capable de remplir cette charge ; nul n'avait donné de pareils témoignages de sagesse et de capacité dans la direction des affaires les plus difficiles. On se rappelait encore comment il avait su résister aux agressions des deux châtelains Watier et Jean, et l'on pouvait tout espérer de sa courageuse fermeté, s'il arrivait qu'on essayât de nouveau de troubler la tranquillité de la ville et de la contrée.

Il fut bien difficile de persuader à l'humble Liébert qu'il devait accepter la dignité à laquelle l'appelaient les vœux unanimes du clergé et du peuple. Les larmes qu'il répandait avec abondance trahirent plus d'une fois les saintes appréhensions dont son âme était remplie à la vue de la responsabilité effrayante qui pèserait sur lui. Il fallut faire une sorte de violence à sa modestie pour arracher un consentement que tout le monde demandait avec instance. Enfin, il céda à la volonté de Dieu qui se manifestait d'une manière sensible, et, ayant été conduit au palais épiscopal, il reçut de tous le serment de fidélité. Incontinent après il se rendit à Cologne, auprès de l'empereur Henri III, qui confirma avec joie une élection à laquelle tous les seigneurs et les puissants de la cour applaudissaient. Ceci se passait le jour même de Pâques, trente-unième de mars de l'année 1051.

Le nouvel élu se hâta de revenir à Cambrai ; mais, au moment où il approchait de la ville, il apprit que le châtelain, Jean d'Arras, profitant de la vacance du siége pour commettre les plus grands désordres, avait pénétré de force dans l'église de Notre-Dame, en avait chassé les clercs, pillé le trésor, et que des soldats y restaient par ses ordres pour en défendre l'entrée. Non content encore de cette sacrilége violence, il s'était emparé du palais épiscopal, qu'il habitait avec sa femme et un grand nombre des siens, et où ils commettaient chaque jour les désordres les plus criants et les plus scandaleux.

Cette nouvelle affligea beaucoup le cœur de saint Liébert. Elle lui fit connaître par avance les difficultés qu'il rencontrerait dans l'accomplissement des devoirs de son ministère, de la part de cet homme pour qui rien ne paraissait sacré. Afin d'éviter des violences toujours regrettables, et espérant que le temps ferait naître une occasion favorable d'entrer sans obstacle dans sa ville épiscopale, le Saint se retira dans la forteresse de Cateau-Cambrésis. Il n'y demeura pas longtemps : car le comte de Flandre, Baudouin V, l'y ayant rencontré, au retour d'un voyage qu'il avait fait auprès du roi de France, se mit en devoir de contraindre Jean à laisser le prélat entrer dans la ville et dans le palais épiscopal. Cet homme, aussi lâche qu'arrogant, prit la fuite à cette seule injonction, et saint Liébert arriva à Cambrai au milieu des transports d'allégresse que faisait éclater le peuple partout sur son passage. Chacun se réjouissait d'être enfin délivré de l'insupportable tyrannie du châtelain. Les pertes qu'il avait causées par ses violences furent promptement réparées : tous, sans exception, clercs et laïques, riches et pauvres, partageaient le bonheur de leur délivrance et de ce retour tant désiré de leur premier pasteur.

Après avoir mis ordre à toutes choses et assuré la tranquillité du clergé et des habitants pendant la nouvelle absence qu'il devait faire, le bienheureux Liébert se prépara à aller recevoir l'onction sainte des mains de son métropolitain. Auparavant il se rendit à Châlons-sur-Marne, où il fut ordonné prêtre par Roger II, évêque de ce diocèse. L'émotion de Liébert en cette circonstance était grande et elle se trahissait de toutes les manières. Au moment surtout où le Pontife lui adressa ces paroles : « Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez », un frémissement involontaire le saisit, et des larmes abondantes coulèrent de ses yeux sur ses habits sacerdotaux.

De Châlons, le Saint se rendit à Reims, où déjà, sur l'invitation du métropolitain, s'étaient réunis tous les évêques de la province. Une circonstance extraordinaire augmenta encore la solennité de ce jour. Le roi de France, Henri Ier, qui venait d'épouser la fille du grand-duc de Russie,

voulut conduire la jeune reine à Reims afin d'assister à la cérémonie du sacre de saint Liébert, pour lequel il avait une très-haute estime. Il pria même le nouveau Pontife de bénir son épouse et de placer sur sa tête la couronne royale.

La cérémonie terminée, saint Liébert se disposa à revenir au milieu de ses bien-aimés diocésains. Il ne s'arrêta qu'un moment auprès de l'évêque de Laon, qui le reçut avec tous les honneurs dus à sa dignité. Quand on sut son approche à Cambrai, ce fut une fête dans toute la ville. Chacun répétait à l'envi les louanges du sage et vigilant pasteur que la Providence plaçait à la tête de deux grands diocèses, et tous se disposaient à célébrer son entrée dans la ville par les témoignages de la joie la plus sincère. « Heureux jour, en effet », s'écrie le biographe du Saint, « dans lequel l'Eglise de Cambrai reçut un pasteur qui se présenta à tous comme un exemple de justice et de sincérité ! Heureux jour dans lequel la liberté publique, en la personne de Liébert, prit possession de Cambrai, pour délivrer du faste des orgueilleux et de la rage des tyrans le peuple confié à sa sollicitude ! » Après avoir été accueilli par toute la population réunie, au milieu des transports d'allégresse, le pieux évêque se rendit à l'église de Notre-Dame pour y offrir ses hommages à Dieu et à sa sainte Mère, et attirer sur le pasteur et le troupeau toutes les bénédictions du ciel. Sa prière achevée, il se tourna vers le peuple et lui parla en ces termes : « Je vous exhorte, mes frères bien-aimés, à tendre sans cesse vers le terme auquel Dieu nous appelle. N'aimons point le monde : car tout y est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie. Ceux, en effet, qui se répandent au dehors au lieu de rentrer en eux-mêmes, s'égarent beaucoup. Mais celui qui fait de tous les sens de son corps un bon usage, pour connaître les œuvres de Dieu et les publier, pour entretenir en lui-même son amour par ses œuvres et ses pensées, pour conserver la paix de l'âme et la connaissance de Dieu, celui-là entre dans la joie de son Seigneur ». Le Saint ajouta encore d'autres paroles pour engager ses ouailles à remplir avec fidélité tous les devoirs que leur impose la religion ; puis, rentré dans sa demeure, il commença à régler les affaires pressantes de l'administration. Il fit achever la fondation de l'abbaye de Saint-André, commencée par son prédécesseur ; il plaça aussi des chanoines réguliers dans l'église de Saint-Aubert de Cambrai et dans celle du Mont-Saint-Eloi, près d'Arras, et fit à ces deux derniers établissements des donations considérables.

Rien de plus beau et de plus touchant que le tableau de la vie de saint Liébert pendant son épiscopat. L'auteur qui la trace n'a fait que reproduire la pensée et les sentiments qu'on trouvait dans tous les cœurs. « Ce Pontife », dit-il, « amateur de la divine loi, était un exemple pour les siens. Il fuyait toute recherche dans les vêtements, ne se livrait point à des jeux vains, à un sommeil prolongé ou à la paresse, avait en horreur la jalousie, la détraction, l'envie et l'amour de la gloire. Quant à la cupidité, il la regardait comme un véritable poison. Il faisait toutes choses sans précipitation et sans lenteur.... Il évitait avec soin toutes les inimitiés, les supportait avec un grand calme et s'efforçait d'y mettre un terme le plus tôt qu'il pouvait... Il ne faisait rien par la force, mais par la persuasion et le conseil.... Toute sa conduite était une règle vivante pour les autres. Ainsi, son âme était ornée de toutes les qualités que l'apôtre saint Paul demande dans les évêques : il était doux, affable, officieux, plein de bonté pour son peuple, écoutant avec indulgence les plaintes des opprimés, se montrant bienveillant pour tous, donnant aux pauvres et aux indigents tout ce dont il pouvait disposer,

agissant avec une sainte hardiesse et une évangélique liberté auprès des grands et des puissants du monde. Souvent aussi il adressait à ses ouailles les instructions les plus solides et les plus salutaires, les visitait dans leurs demeures, apaisait leurs querelles, terminait leurs différends et s'étudiait à plaire à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ ».

Les églises de Cambrai et d'Arras jouissaient depuis plusieurs années des bienfaits de la sage et ferme direction de saint Liébert, quand Dieu lui inspira le désir d'entreprendre le pèlerinage de la Terre-Sainte. Ce projet ne pouvait s'exécuter immédiatement : il était nécessaire, en effet, de tout préparer pour qu'une si longue absence ne troublât en rien l'administration régulière des deux diocèses et de la ville. C'est pour cette raison que saint Liébert ne le communiqua pas d'abord, et attendit pour en donner connaissance des temps plus favorables. Il commença donc par créer châtelain de Cambrai, à la place de Jean, avoué d'Arras, dont il avait tant eu à se plaindre, le jeune Hugues, fils de Watier. Il plaça cet enfant sous la tutelle d'Anselme, homme de bonne vie et brave guerrier. Le prélat pouvait espérer que, sous la direction d'un pareil maître, le jeune fils de Watier prendrait des habitudes de vertu et de sagesse qui le disposeraient à bien remplir les fonctions de châtelain qui devaient un jour lui être confiées.

Quand cette affaire et plusieurs autres également importantes furent terminées, saint Liébert fit les préparatifs de son voyage, dont il exposa alors le plan à ses amis. Il demanda pour l'accompagner, Walcher, son archidiacre et prévôt de sa maison; Hugues, son chapelain, homme d'une grande vertu, Erlebold, juge et procureur de la ville, et un autre Erlebold, surnommé le Roux.

Le saint évêque Liébert sortit donc de la ville de Cambrai, suivi de son peuple, qui l'accompagna l'espace de trois lieues, en répandant des larmes et en poussant des gémissements. Là, le pasteur leur donna à tous sa bénédiction, et, suivi d'environ trois mille personnes qui s'étaient engagées à faire ce pèlerinage avec lui, il continua sa marche vers l'Allemagne. Après avoir traversé bien des villes et des villages, des provinces, des forêts, des montagnes, ils arrivèrent dans le pays des Huns (Hongrois), peuple barbare de mœurs et de langage. Afin d'abréger le chemin, ils passèrent tous le Danube et pénétrèrent dans la Pannonie, la patrie de l'illustre saint Martin, apôtre des Gaules. Le roi de cette contrée, ayant appris qu'un grand nombre d'étrangers se présentaient aux frontières de ses Etats et demandaient à les franchir, chercha à connaître leurs intentions et ordonna que quelques-uns d'entre eux lui fussent présentés. Quand il vit le saint Pontife Liébert, portant la croix sur sa poitrine, il se sentit touché de respect pour sa personne, l'invita à s'asseoir près de son trône et lui demanda le sujet de son voyage. Il fut bien étonné quand il apprit le motif pieux qui déterminait cet homme, d'une complexion si faible, à entreprendre un voyage si long et si pénible. Néanmoins, comme nul pèlerin jusqu'alors n'avait traversé la Pannonie pour aller en Terre-Sainte, le prince barbare ne voulut point s'en rapporter aveuglément aux réponses qu'on lui avait données : il craignait un piége sous les apparences d'un voyage religieux. Il ordonna donc à quelques-uns de ses gens de veiller attentivement sur les étrangers, afin de voir quelles étaient leurs occupations ordinaires et comment ils se comportaient entre eux. Ayant bientôt appris que tout leur temps était consacré au jeûne, à la prière et à la pratique des œuvres de charité, il les laissa entièrement libres et ordonna même de leur procurer toutes les choses dont ils auraient besoin.

« La petite armée du Seigneur », continue le biographe contemporain, « en sortant de la Pannonie entra dans ces solitudes couvertes de bois que l'on appelait alors *désert de la Bulgarie*, et qui étaient habitées par des peuples vagabonds venus de l'ancienne Scythie (Tartarie). Ces sauvages vivent comme des bêtes : ils n'ont ni lois ni villes, demeurent exposés à l'air, s'arrêtent dans le lieu où la nuit les surprend, tendent des embûches aux voyageurs égarés, vivent de rapine et de pillage, et se transportent partout avec leurs femmes et leurs enfants : peuple barbare, en un mot, et en qui l'on ne trouve presque aucune trace d'humanité et de religion ».

Pendant que le saint évêque Liébert traversait ces vastes déserts, plusieurs pèlerins des plus avancés de la troupe vinrent vers lui les yeux baignés de larmes. Ils avaient rencontré une bande de barbares, qui s'étaient jetés sur eux, en avaient tué quelques-uns et blessé plusieurs autres. Le prélat, qui allait toujours à pied afin de vaquer plus facilement à la prière et à la récitation des psaumes, s'arrêta aussitôt, et, étendant la main droite, fit un signe de croix du côté par où il se proposait de passer ; puis élevant la voix, il adressa ces paroles à ceux qui l'environnaient : « Mes enfants, que le démon votre ennemi, qui, semblable à un lion, circule autour de vous cherchant à vous dévorer, que cet ennemi ne vous inspire aucune frayeur. Résistez-lui avec force par la foi : car, si Dieu est avec nous, qui pourrait être contre nous ? Couvrez-vous de l'armure de Dieu, afin que vous puissiez être inébranlables et parfaits en toutes choses : car ce n'est qu'afin de voir si vous l'aimez que Dieu vous envoie cette épreuve. Il la ménagera lui-même de telle sorte que vous puissiez la supporter. C'est pourquoi, continuez le voyage que vous avez entrepris : car celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu ».

Durant les sept jours qui suivirent, les pèlerins s'avancèrent tranquillement et sans obstacle. Le huitième, ils aperçurent dans l'épaisseur des bois des hommes montés sur des chevaux et des chameaux. Leur chevelure était surmontée d'aigrettes et de bandelettes flottantes ; il étaient à moitié nus, ne portaient qu'un manteau et de larges bottines ; un carquois rempli de flèches pendait sur leurs épaules et ils tenaient un arc à la main. A la vue de ces hommes, tous les pèlerins furent saisis de frayeur ; l'évêque seul se réjouissait en pensant que son vœu le plus ardent serait bientôt accompli et que ces barbares allaient le tuer ou le retenir prisonnier. Mais, en présence de ce vénérable Pontife et des pieux voyageurs qui l'accompagnaient, les cavaliers nomades se sentirent touchés d'un respect involontaire. Ils le laissèrent passer tranquillement sans les inquiéter en aucune manière, et plusieurs mêmes indiquèrent la route qu'il fallait suivre. Peu de temps après, les pèlerins arrivaient à Laodicée. Là ils apprirent avec douleur que le sultan de Babylone avait ordonné de fermer pour jamais aux chrétiens l'entrée du Saint-Sépulcre, et qu'il était très-dangereux de chercher à pénétrer même dans la Palestine.

A cette nouvelle, beaucoup des compagnons de l'évêque se dispersèrent ou retournèrent dans leur pays. Pour lui, il résolut, ainsi que les pèlerins attachés à sa personne, de s'embarquer pour essayer d'arriver jusqu'à la ville sainte. Un contre-temps nouveau se présenta bientôt. Fulcher, l'un des fidèles compagnons de l'évêque et qui lui était très-affectionné, tomba tout à coup si dangereusement malade qu'on désespérait de sa guérison. Il y avait déjà trois mois qu'ils étaient à Laodicée, des vents favorables soufflaient, et tous les préparatifs pour la traversée étaient achevés. Une seule chose retenait saint Liébert : c'était la maladie de Fulcher, que l'on s'at-

tendait à chaque instant voir mourir. Enfin, la veille du jour fixé pour le départ, le malade reçut de nouveau la visite et la bénédiction de son évêque; et, se rappelant alors surtout les paroles par lesquelles saint Liébert l'avait mis sous la protection de la sainte Vierge et de l'apôtre saint André, il prononça du fond du cœur cette naïve et touchante prière : « O saint André, à la protection duquel mon seigneur l'évêque Liébert m'a confié, et dont la mémoire est honorée dans le monastère bâti au Cateau-Cambrésis, si vous êtes véritablement cet illustre André, insigne apôtre du Christ, ami de Dieu, que le Seigneur a aimé à cause de ses vertus, secourez-moi, hâtez-vous et ayez pitié de moi. Au nom de sainte Marie, Mère de Dieu et notre Maîtresse ; soutenez par vos prières mon âme défaillante, secourez cette âme qui est dans les angoisses. Venez à mon aide, ô ami de Dieu, par la miséricorde de Jésus-Christ votre Maître. Voilà que je meurs. Demandez à la Mère de miséricorde qu'elle vienne me secourir, non à cause de mes mérites ; mais pour ceux du Pontife qui m'a confié à vous par ses larmes et ses prières ».

Toute cette nuit, en effet, le saint évêque n'avait fait que prier et se recommander lui et les siens au Dieu tout-puissant. Surtout il demandait par ses gémissements et ses vœux la vie de son ami mourant. Le lendemain, dès la première heure du jour, Fulcher, plein de santé, se présentait à saint Liébert, à ses compagnons de voyage, et tous ensemble remerciaient le Seigneur pour un si grand bienfait, qu'ils reconnaissaient ne devoir qu'à son infinie bonté.

Incontinent après on se mit en mer pour aller à Jérusalem; mais les vents contraires forcèrent de s'arrêter dans l'île de Chypre et bientôt de revenir à Laodicée. Les matelots, par crainte des Sarrasins, renonçaient à aller aborder dans les ports de la Palestine, et il fallut songer à retourner en Europe sans avoir pu contempler les lieux sanctifiés par la présence du Sauveur. L'évêque de Laodicée lui-même jugeait que c'était le seul parti qu'il y eût à prendre. Saint Liébert, faisant violence aux désirs de son cœur, revint donc dans son diocèse de Cambrai avec Hélinand, évêque de Laon, qui, à cette époque, avait entrepris le même pèlerinage.

Au retour de ce long voyage, saint Liébert passa à Ivoye, dans le Luxembourg, où se trouvait alors le pape Nicolas II, l'empereur d'Allemagne, les comtes Baudouin de Lille et Baudouin de Mons, son fils. Il assista à la réunion dans laquelle ces deux derniers se réconcilièrent et oublièrent les anciens griefs qu'ils avaient l'un contre l'autre. De là, saint Liébert se rendit au Cateau-Cambrésis, où, en compagnie de Fulcher, il rendit grâces à l'apôtre saint André pour tous les bienfaits qu'ils en avaient reçus. Dès ce jour Fulcher se consacra au service de Dieu dans cette abbaye et y vécut saintement. Pour saint Liébert, il rentra dans sa ville de Cambrai, où il fut accueilli avec tous les transports de la plus vive allégresse.

Le bon évêque, qui ne songeait qu'au bonheur de son peuple, n'épargnait rien de tout ce qui pouvait y contribuer. Forcé pour un moment, par les injonctions de l'empereur, de céder à l'indigne Jean d'Arras la charge de châtelain de Cambrai, il trouva le moyen de soustraire la ville à la domination tyrannique de cet homme et de la remettre au jeune Hugues, alors encore sous la direction du sage Anselme. En attendant que cet enfant pût exercer ses fonctions par lui-même, le digne prélat y suppléait par son active vigilance : aussi toute la contrée jouissait-elle du bonheur et de la prospérité. « Les habitants de la cité, qui avaient été longtemps exposés au trouble et réduits à la pauvreté, reprenaient en quelque sorte une vie nouvelle par les douceurs de la paix, et semblaient sortir des tombeaux. Grâce

aux soins et à la sollicitude du pasteur, dans la ville de Cambrai et dans tous les lieux voisins, la miséricorde et la vérité allaient au-devant l'une de l'autre, la justice et la paix se donnaient un baiser mutuel. Toutes les portes étaient ouvertes, et nulle part on n'eût trouvé un voleur, un ravisseur, un homme injuste qui cherchât à faire tort à son prochain. Les clercs, pourvus de toutes choses avec abondance, chantaient les louanges de Dieu, et les laïques exerçaient en paix leur profession. Heureux », disaient-ils, « le peuple qui jouit de tels bienfaits; mais plus heureux le pontife qui a su les procurer ! »

Il ne tint pas à saint Liébert que cette félicité et prospérité de son peuple ne continuassent de longues années encore; mais le temps n'était pas éloigné où le jeune Hugues, se livrant comme son père à ses penchants mauvais, allait devenir un véritable fléau pour toute la contrée. Avant d'aborder cette partie si pénible de la vie de saint Liébert, faisons connaître la fondation importante de l'église et du monastère du Saint-Sépulcre qu'il bâtit au retour de son pèlerinage à Jérusalem.

Il y avait déjà, à cette époque, une petite église qui portait le nom du Saint-Sépulcre : elle avait été construite sous l'évêque Gérard Ier, de Florines, lorsque ce prélat, durant une peste qui désola Cambrai et les environs, bénit un nouveau cimetière hors des murs de la ville pour y enterrer les pauvres et les étrangers. Saint Liébert voulut achever l'œuvre que son vénérable prédécesseur et oncle n'avait pu que commencer, et, avec le concours des principaux personnages qui l'avaient accompagné en Orient, surtout de l'archidiacre Walcher et d'Erlebold, juge et ministre de la ville, il jeta les fondements du célèbre monastère du Saint-Sépulcre. Il donna pour cette pieuse entreprise une partie considérable de ses biens et n'épargna rien pour assurer l'avenir et la prospérité de cette maison de Dieu. La dédicace du nouveau monastère se fit avec une grande solennité. Sur l'invitation du prélat, les corps des Saints que possédaient les différentes abbayes de son diocèse y furent apportés comme autant de patrons fidèles dont il invoquait la protection en faveur de cette œuvre sainte. Ces corps vénérables, au nombre de vingt-deux, furent transportés à Cambrai par des religieux et religieuses ou des personnes d'une éminente piété. Cette consécration fut faite le vingt-huitième jour d'octobre, fête des apôtres saint Simon et saint Jude, en l'année 1064, la quatorzième de l'épiscopat de saint Liébert et la troisième du pontificat d'Alexandre II.

Non content d'avoir élevé ce monastère, où il plaça un abbé et des religieux d'une vertu éprouvée, il voulut encore y construire, dans le milieu de la basilique, un sépulcre de forme ronde, sur le modèle du Saint-Sépulcre de Jérusalem. La pierre qui en couvrait l'entrée avait sept pieds de longueur, comme celle du tombeau du Sauveur, et elle était d'une grande beauté, ainsi que les colonnes de marbre qui soutenaient l'édifice. Mais, continue le pieux historien qui rapporte ces détails, « ce qu'il y avait de plus admirable, c'est que nul ne pouvait pénétrer dans l'intérieur de ce sépulcre, quelque dur que fût son cœur, sans éprouver aussitôt des sentiments de dévotion ». Ce fut peut-être afin de développer davantage ces heureux résultats dans les âmes, que le prélat agrandit la ville de ce côté, afin de renfermer le monastère dans ses murs et de donner de l'espace pour un plus grand nombre d'habitations.

Le vingt-trois mai de l'an 1059, le vénérable Liébert assistait avec vingt-quatre autres prélats, tant évêques qu'archevêques, au sacre du fils de Henri Ier, qui allait bientôt après régner sous le nom de Philippe Ier. L'ar-

chevêque de Reims, Gervase, qui devait faire la cérémonie, avait invité d'une manière toute spéciale le vénérable évêque de Cambrai et d'Arras, pour lequel il ressentait une affection et un respect extraordinaire. Il en donna un éclatant témoignage dans une occasion solennelle. C'était un jeudi saint : au moment où le métropolitain, revêtu des habits pontificaux, s'avançait pour célébrer les divins mystères, il aperçut saint Liébert. Arrêtant aussitôt le cortége qui le précédait, il retourna sur ses pas, se dépouilla des ornements sacrés et fit tant d'instances auprès du vénérable évêque, qu'il le contraignit de chanter lui-même les offices solennels de ce jour, en présence de tout le peuple, qui fut singulièrement édifié de cette déférence de l'archevêque pour son suffragant.

De retour dans la cité épiscopale, le vénérable Liébert eut la douleur de voir le châtelain Hugues se livrer à toutes sortes de violences. Ce seigneur ne respectait aucun droit, aucune personne, et semblait prendre à tâche de surpasser encore les débordements de celui auquel il succédait. Dans la ville comme dans les campagnes, contre l'évêque et ses officiers ou contre les simples laïques, partout il portait le trouble, le désordre et le pillage, et commettait les plus criantes injustices. Tour à tour chassé de Cambrai, de Porgival [1], d'Inchy [2] et d'autres lieux, il allait de toutes parts battant la compagne et cherchant à nuire, par tous les moyens possibles, à l'évêque Liébert et à ses ouailles.

Les violences et les emportements du châtelain Hugues arrivèrent enfin à un tel degré, que le saint évêque fut obligé de prononcer contre lui une sentence d'excommunication. Beaucoup de ses partisans l'abandonnèrent alors, et le pays jouit de quelque tranquillité; mais l'intraitable vassal sut bientôt trouver de nouveaux bandits pour continuer ses brigandages. Un moment il parut vouloir se corriger et réparer les offenses qu'il avait commises. Il vint même à Cambrai demander au vénérable Liébert le pardon de ses crimes, l'absolution de la sentence d'excommunication portée contre lui, et renouveler entre ses mains son serment de fidélité. Mais tous ces actes n'étaient de sa part qu'une pure hypocrisie. Hugues voulait épouser la nièce de Richilde, comtesse de Flandre et de Hainaut, et il savait qu'il n'y parviendrait qu'après s'être réconcilié avec son évêque.

Peu de jours, en effet, s'étaient écoulés depuis ce moment, et déjà il recommençait ses violences accoutumées. Le fait suivant, rapporté par Baldéric, donnera la mesure de l'audace et de la perversité de cet homme.

Un jour que saint Liébert s'était transporté au village de Boiri, pour y consacrer une église et donner le sacrement de confirmation aux enfants de ce canton, il se disposa à y passer la nuit pour prendre quelque repos. Hugues, qui parcourait toujours la campagne, en fut promptement informé, et, rassemblant à la hâte les plus déterminés de ses complices, il se rendit avec eux durant la nuit à la maison où l'évêque reposait. Aussitôt il enfonce les portes, frappe, renverse et tue plusieurs de ceux qui veulent faire résistance, arrive au lit du vénérable vieillard, le force d'en sortir et le traîne dans cet état en son château d'Oisy, où il le renferme dans une prison.

A la nouvelle d'un pareil attentat, une indignation générale éclata dans le pays. Le comte de Flandre, Arnould, et sa mère, Richilde, réunirent

1. Le chroniqueur Baldéric dit, *cpud quemdam locum, Porrivallem*. Il s'agit soit de Pronville, arrondissement d'Arras, canton de Marquion, où se voient encore les ruines d'une ancienne forteresse, ou de Neuville-Bourjonval, même arrondissement, canton de Bertincourt.

2. Inchy-en-Artois, qu'il ne faut pas confondre avec Inchy-Beaumont, en Cambrésis, est situé dans le canton de Marquion et à la source de l'Hirondelle, petite rivière qui se joint à la Sensée, entre Arleux et Palluel. — Note de M. Le Glay.

sur-le-champ leurs troupes et marchèrent contre Oisy, dont les portes s'ouvrirent bientôt pour rendre à la liberté le saint évêque, qui fut reconduit en triomphe dans son église. Peu de temps après, saint Liébert chassa du pays le turbulent châtelain, et les habitants commencèrent à respirer en paix.

Saint Liébert, dont toutes les pensées tendaient à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes, ne cessait de travailler pour opérer le bien. Souvent on le rencontrait parcourant les diverses contrées de ses deux vastes diocèses ou quelques-unes des églises plus importantes, dans lesquelles il se plaisait à exercer les fonctions de son ministère. Il avait aussi la coutume d'aller, durant la nuit, visiter les églises de Cambrai, et y prier pour le salut de son troupeau. Il le faisait les pieds nus, et accompagné des clercs qui étaient attachés à son service. Il arriva une fois, dans la nuit qui précède la fête de Pâques, que le saint évêque, après avoir visité toutes les églises et oratoires de sa ville épiscopale, entra dans la petite chapelle du Saint-Sépulcre, et ensuite dans le cimetière contigu. « Là, il fit à Dieu sa prière pour le repos des âmes des fidèles trépassés ; puis, au moment où il terminait en silence l'oraison, comme cela se pratique dans les derniers jours de la semaine sainte, tous ceux qui étaient avec lui entendirent distinctement un *Amen* répété sans doute par les âmes que la prière du Saint avait consolées et soulagées ».

Cette dévotion envers les fidèles trépassés était très-chère à saint Liébert, et il en donna des témoignages jusqu'à sa mort. On trouve en effet parmi les dons et les offrandes qu'il accorda à l'église Notre-Dame de Cambrai une clause d'après laquelle une messe doit être chantée tous les lundis, pour le repos de son âme et de celles des fidèles défunts.

Son église cathédrale ne fut pas la seule qui ressentit les effets de sa pieuse générosité : il fit aussi des dons particuliers à celle de Notre-Dame à Arras, aux monastères de Saint-Eloi, près de cette même ville, de Saint-Humbert, à Maroilles, de Saint-André au Cateau, de Saint-Géri à Cambrai, et de Saint-Aubert où il plaça des clercs réguliers. C'est aussi par ses conseils et avec son concours qu'Erlebold fonda l'église de Sainte-Croix et restaura celle de Saint-Vaast. Ces travaux multipliés du digne évêque le rendaient toujours de plus en plus cher à son peuple, « et la ville, auparavant malheureuse par les troubles et les guerres qui la désolaient si souvent, se trouvait alors populeuse et florissante ».

Ce bonheur eût encore été troublé dans les derniers jours de saint Liébert, si le courageux vieillard n'avait conjuré un nouveau et grand péril qui la menaçait. Robert, si connu dans l'histoire sous le nom de Robert le Frison, s'était emparé du comté de Flandre après la mort de son neveu Arnoul, tué à la bataille de Cassel. Presque aussitôt il se remit en campagne et s'avança vers Cambrai pour enlever cette ville et tout le Cambrésis à la domination de l'empereur d'Allemagne. Ses troupes, répandues de toutes parts dans les villages, y causaient les plus affreux désordres. Déjà le saint évêque, brisé par l'âge et les maladies, avait envoyé vers Robert les plus honorables habitants de Cambrai pour engager l'usurpateur à ne point continuer une agression que rien ne pouvait légitimer ni même expliquer. Le comte restait sourd à toutes ces représentations et déclarait qu'il détruirait la ville si l'évêque ne la livrait en sa puissance.

En entendant cette réponse, le vénérable vieillard se sentait rempli de douleur et d'une juste indignation, et la pensée des malheurs que peut-être cet homme ferait souffrir à son peuple l'accablait d'une profonde tristesse.

Tout à coup, comme si Dieu lui eût inspiré lui-même ce dessein, il ordonne qu'on prépare une litière, et, malgré les souffrances de la maladie et des dangers auxquels il s'expose, il demande qu'on le transporte aussitôt au milieu du camp ennemi. Arrivé en présence du comte Robert, il lui reproche avec une sainte fermeté ses entreprises criminelles, et lui ordonne, en vertu de l'autorité spirituelle qu'il a sur lui, de s'éloigner des terres de sa Maîtresse et Dame, sainte Marie. Le comte, plein d'arrogance et de hauteur, ne répond d'abord à cette injonction que par l'insulte. Alors l'intrépide vieillard, reprenant toutes ses forces, se soulève péniblement sur la litière, et, demandant aux clercs qui l'avaient accompagné l'étole sacerdotale et la crosse pastorale, il excommunie, sous les yeux de toute l'assemblée, le comte Robert et son armée, jusqu'à ce qu'ils aient entièrement satisfait pour l'injuste invasion qu'ils viennent de tenter dans ce pays.

En entendant ces paroles, Robert reste comme frappé de stupeur. La fermeté de l'homme de Dieu et la justice de la cause qu'il défend, son âge, son caractère sacré et sans doute la crainte des châtiments célestes, tout exerce sur lui une impression à laquelle il cherche vainement à résister. Au même instant, et quoique le jour fût déjà avancé, il donne avec colère et dépit le signal de la retraite. « Quelques-uns, dont l'âme était plus droite », continue le biographe du Saint, « allèrent se jeter aux pieds du Pontife, lui demandèrent pardon pour tout le mal qu'ils avaient fait à l'Eglise de Cambrai, et le réparèrent généreusement avant de retourner dans leurs demeures ». Ainsi la ville de Cambrai fut délivrée, par la vertu courageuse de son saint évêque, du péril imminent qui la menaçait.

Ce trait, qui suffirait à lui seul pour illustrer un nom, est un des derniers de la vie si belle et si édifiante de saint Liébert. Avant de la terminer, rappelons quelques-unes de ses nombreuses vertus, que les auteurs ont signalées. « Malgré la grande faiblesse à laquelle l'avait réduit la maladie, il ne changea point le cilice qu'il portait depuis les jours de son ordination et ne permit jamais que l'on rendît moins dure la couche sur laquelle il prenait son repos. Il ne se nourrissait d'ordinaire que de pain d'orge, et à table il plaçait ce pain près de lui, d'une manière si adroite, que nul ne s'en apercevait. Les pauvres partageaient chacun de ses repas, et il leur donnait, comme à ses autres serviteurs, leur portion chaque jour. Que s'il y avait parmi eux un lépreux, il lui faisait présenter sa coupe et y buvait lui-même après que celui-ci s'en était servi. Durant sa longue maladie il lisait souvent, en versant des larmes, les psaumes de la pénitence ; et afin que son esprit ne fût point détourné de son attention à Dieu, il aimait à avoir sans cesse auprès de lui de pieux ecclésiastiques.

« Notre saint Pontife, brisé par la vieillesse et la maladie, attendait sa dernière heure, et, comme le cerf soupire après les eaux de la fontaine, ainsi il soupirait après l'éternel repos. On l'entendait adresser des paroles d'exhortation à tous ceux qui s'approchaient de lui. Il les invitait à la douceur, à la miséricorde et à la libéralité envers les pauvres, et leur représentait la grande confiance dont jouiront auprès de Dieu ceux qui auront pratiqué ces vertus sur la terre. Pour lui, il avait accompli la parole du Sauveur, qui dit dans l'Evangile : Vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et vous aurez un trésor dans le ciel. Il vendit, en effet, ses biens, mais à Dieu : car de tous les biens qu'il possédait, il en donna une partie aux églises et une autre aux pauvres de Jésus-Christ qu'il nourrissait. Et parce qu'il désirait que tous ceux dont le salut lui était confié fissent des efforts pour avancer dans la vertu, il les pressait et les exhortait à re-

pousser tous les désirs terrestres et à n'aimer que les choses célestes ».

L'historien de la vie de saint Liébert rapporte ensuite un touchant discours que le vénérable vieillard prononça comme un dernier adieu, au moment où, près de mourir, il voyait ses prêtres et ses serviteurs répandre des larmes autour de lui. Après leur avoir dit que, sur le point d'arriver au terme de sa course, il n'a nul regret de quitter la vie, que c'est le sort réservé à tous les hommes et que les vieillards surtout doivent être peu étonnés quand la mort se présente, il ajouta ces dernières paroles : « Donc, mes fils bien-aimés, méditons sur cette mort qui nous menace tous les jours : car aussi longtemps que nous sommes attachés par les liens du corps, nous sommes retenus invinciblement ici-bas. Mais Dieu lui-même, l'auteur de l'immortalité, a mis un terme à cette impérieuse nécessité, en donnant aussi un terme à la vie du corps, afin que nous arrivions à l'immortalité. C'est pourquoi il ne faut pas pleurer une mort que l'immortalité doit suivre, car si nous croyons que Jésus-Christ est mort et qu'il est ressuscité, croyons que Dieu ressuscitera aussi ceux qui sont morts en Jésus-Christ ».

L'état du saint vieillard étant devenu plus alarmant, on lut près de son lit la Passion de notre Sauveur, qu'il suivait avec une touchante ferveur. Quand on fut arrivé à ces paroles : « Jésus ayant pris du vinaigre, dit : Tout est consommé », on présenta au Saint le corps et le sang adorable de Jésus-Christ, et quelques moments après il rendit paisiblement son esprit à Dieu, le vingt-troisième jour de juin de l'année 1076. Saint Liébert était alors dans la vingt-sixième année de son épiscopat. Son corps, déposé d'abord dans l'église de Notre-Dame, fut ensuite enterré dans le monastère du Saint-Sépulcre. On grava cette épitaphe sur son tombeau :

Clauderis hoc tumulo lapidum, Lietberte sacerdos,
  Spes et amor patriæ, laus, decus Ecclesiæ.
Hancque domum Christi spe felix instituisti,
  Rursus ut æternâ luce fruaris eâ.
Clauditur incessu Cancri solisque recessu
  Orbi sexta dies ; quæ tibi sit requies.

« Vous êtes caché sous ces pierres, ô prêtre Liébert, l'espérance et l'amour de la patrie, la louange et la gloire de l'Eglise. Plein de l'espérance du Christ, vous avez fondé cette maison, afin que vous en jouissiez de nouveau au jour de la résurrection. Le signe du Cancer a passé ; le soleil renaissant ramène le sixième jour : qu'il soit pour vous le jour du repos».

Le corps de saint Liébert fut levé de terre par Albéric, archevêque de Reims, le 28 septembre 1211. Ses reliques ont été transférées le 23 juin 1273, le 22 juin 1672, et le 19 mars 1736 elles furent visitées par Mazile, doyen et vicaire-général de Cambrai.

L'Eglise de Cambrai n'a jamais solennisé la fête de ce saint ; mais le 23 juin, jour de son trépas, et le 28 septembre, anniversaire de sa première translation, on chantait une messe votive de la sainte Trinité.

L'abbé Destombes : *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras.* — Cf. Godescard.

LA BIENHEUREUSE MARIE D'OIGNIES, RECLUSE [1]

1213. — Pape : Innocent III. — Empereur d'Allemagne : Frédéric II.

Secura est de victoria castitas, cui est judicatura virginitas.
La chasteté est sûre de triompher quand elle a pour juge la virginité.
Saint Augustin.

L'amour de la croix et des souffrances a fait faire des choses si extraordinaires à la bienheureuse Marie, surnommée d'Oignies, à cause du lieu de sa sépulture, que le célèbre cardinal Jacques de Vitry, qui a recueilli avec un soin particulier les actes de sa vie, avoue qu'il la propose plutôt comme un sujet d'admiration que comme un modèle qu'on puisse imiter. Nous en rapporterons seulement ici ce qui pourra servir à l'édification des fidèles et les porter à embrasser généreusement la pratique de la vertu.

Elle naquit à Nivelle, au diocèse de Liége, de parents très-riches. Elle donna, dès son enfance, des indices de la haute sainteté à laquelle Dieu la destinait : car elle méprisait les biens et les plaisirs de cette vie ; chacun de ses pas l'avançait dans le chemin de la perfection. Elle évitait la compagnie des enfants de son âge trop portés au jeu ; elle fuyait tout ce qui était puéril : les beaux habits, les parures. Elle ne pouvait souffrir qu'on frisât ses cheveux, qu'on la coiffât ou qu'on l'ajustât comme les gens du monde. Elle priait Dieu avec tant de ferveur et si dévotement, qu'elle inspirait de la piété aux personnes qui la regardaient. Elle avait tant d'estime des religieux, que, quand elle en voyait passer quelques-uns, surtout de l'Ordre de Cîteaux, devant la maison de son père, elle les suivait secrètement et mettait ses pieds dans les vestiges des leurs, pour exciter en elle un ardent désir de les imiter. Cette dévotion extraordinaire déplut à ses parents, qui employèrent, pour la modérer, toutes sortes de moyens, même les railleries; mais, déjà ferme dans la vertu, Marie résista à tout. Dès qu'elle eut quatorze ans, on l'obligea d'épouser un jeune seigneur que sa vertu rendait recommandable. Ce mariage ne fit que donner à notre Sainte plus de liberté pour sa piété. Elle s'appliqua tout à fait aux exercices de la perfection, employant une partie de la journée au travail, et l'autre à la méditation et à la prière, qu'elle continuait bien avant dans la nuit. Le repos qu'elle prenait était peu considérable, puisqu'elle couchait sur des planches, qu'elle tenait cachées proche de son lit.

Une si sainte vie donna non-seulement de l'admiration à son mari, mais lui inspira aussi le désir de suivre ses exemples. En effet, ne regardant plus son épouse que comme son institutrice en Jésus-Christ, il résolut de garder la chasteté avec elle le reste de ses jours, de distribuer son bien aux pauvres et de se consacrer entièrement aux œuvres de piété. Ce changement leur attira le mépris de ceux qui les considéraient auparavant, à cause de leurs richesses ; leurs parents les négligèrent et se moquèrent d'eux, et le démon, qui ne pouvait souffrir leur continence et leur dégagement des biens de la terre, leur tendit mille piéges pour les obliger d'abandonner leur sainte

1. Appelée vulgairement *Dame Maroye*, par corruption de *Domna Maria*.

résolution ; mais ni les artifices de cet ennemi des hommes, ni les railleries et les insultes des gens du monde, qui servaient d'instruments à Satan, ne purent jamais ébranler leur constance; et, comme ils préféraient l'opprobre de la croix de Jésus-Christ à tous les honneurs et à tous les plaisirs du siècle, ils attirèrent sur eux les grâces et les bénédictions les plus abondantes.

Pour ce qui regarde notre Bienheureuse, elle reçut de son Bien-Aimé, pour première faveur, le don des larmes et un très-tendre amour de compassion à la vue des souffrances qu'il a endurées pour le salut des hommes. Elle ne pouvait en parler, ni en entendre parler, ni même jeter les yeux sur le Crucifix sans pleurer beaucoup ou être ravie en extase. Quelquefois, pour arrêter ce torrent, elle s'appliquait fortement à contempler la majesté de Dieu et son impassibilité ; mais, lorsque la pensée que ce Dieu de majesté infinie avait tant souffert pour elle venait à frapper son esprit, les larmes recommençaient aussitôt à lui couler avec plus d'impétuosité. Un jour de Carême, méditant dans l'église sur la passion de Jésus-Christ, elle ne pouvait retenir ses larmes ni empêcher ses soupirs et ses sanglots ; un prêtre la pria de se modérer un peu et de faire son oraison en silence. Comme elle savait que cela ne dépendait point d'elle, elle sortit de l'église et se retira dans un lieu particulier, pour donner toute liberté à son cœur. Là elle demanda à Dieu qu'il fît connaître à cet ecclésiastique comment il n'était pas au pouvoir de la créature d'arrêter ses larmes, quand elles procédaient d'un mouvement du Saint-Esprit. Sa prière fut aussitôt exaucée : car le même jour, ce prêtre, disant la sainte messe, se sentit tellement touché et si pressé de verser des larmes, que, quelques efforts qu'il fît pour les retenir, il lui fut impossible de le faire; il en versa en si grande quantité, que les ornements dont il était revêtu et les nappes de l'autel en furent toutes trempées.

Son cœur était pénétré de la plus grande componction ; et, au rapport du cardinal de Vitry, son confesseur, elle n'a jamais commis de péché mortel ; elle était néanmoins si touchée de ses fautes, qu'après les avoir confessées avec de très-grands sentiments de contrition, elle croyait ne pouvoir jamais faire assez de pénitences pour les expier. En effet, outre plusieurs mortifications que nous ne rapporterons pas ici, parce qu'elles sont plus admirables qu'imitables, sa vie ne fut qu'un jeûne continuel. Elle ne vivait ordinairement que de légumes, et c'était fort rarement qu'elle mangeait du poisson. Elle vécut quelque temps de pain si noir et si dur, que les chiens mêmes n'en eussent pu manger. Elle ne faisait qu'un repas par jour, en été sur le soir, et en hiver une heure après le soleil couché. Les anges lui apparaissaient et lui tenaient souvent compagnie. Lorsqu'elle était à table, la vue de son ange gardien lui était fort familière, et elle recevait de lui toutes les instructions nécessaires à sa conduite. Elle eut aussi plusieurs fois la vision de saint Jean l'Evangéliste, auquel elle portait une singulière dévotion, et l'entretien qu'elle avait avec ces habitants du ciel lui donnait plus de plaisir que n'eussent fait les viandes les plus délicates et les mets les plus délicieux. Notre-Seigneur récompensait ainsi par des douceurs intérieures le mépris qu'elle faisait pour son amour de tous les plaisirs du corps. Elle fit un jeûne au pain et à l'eau, durant trois ans, depuis la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix jusqu'à Pâques. Elle était quelquefois huit et dix jours sans boire ni manger ; elle passa même une fois trente-cinq jours sans rien prendre, et, ce qui est plus admirable, c'est qu'elle ne se trouvait nullement incommodée de cette prodigieuse abstinence ; bien qu'elle continuât

toujours les fonctions ordinaires de sa charité, elle était aussi vigoureuse et aussi forte le dernier jour que le premier, comme si elle n'eût point jeûné. Il ne faut pas s'en étonner, puisque son corps était soutenu par l'abondance des grâces dont son âme était remplie.

Elle jouissait si tranquillement de la présence de Dieu, que rien n'était capable de la distraire, et elle était ordinairement si appliquée à penser à lui, qu'elle passait plusieurs jours sans que l'on pût tirer d'elle d'autre parole que celle-ci : « Je veux recevoir le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ » ; et, après l'avoir reçu, elle restait dans le même silence, comme si son esprit eût été tout à fait séparé de son corps. Cette douce union avec son Dieu ne l'empêchait point de travailler ni de faire ses autres exercices; elle faisait, une fois l'année, le pèlerinage de Notre-Dame d'Oignies les pieds nus, durant les rigueurs de l'hiver, sans néanmoins en souffrir aucune incommodité. Les anges l'accompagnaient visiblement pour la conduire au travers des bois qu'il fallait passer, et par leur ministère, elle fut souvent préservée de la pluie qui aurait pu troubler son voyage. Par dévotion pour la sainte Vierge, elle passait quelquefois les jours et les nuits à faire des génuflexions en son honneur ; d'autres fois, elle récitait le Psautier, et, à chaque psaume, elle disait un *Ave Maria* à genoux. Elle avait aussi coutume de se donner plusieurs coups de discipline à chaque génuflexion qu'elle faisait ; ses prières à Dieu étaient presque toujours exaucées. Elle avait remarqué, par expérience, que quand son esprit, après l'oraison, se trouvait dans une certaine élévation, c'était signe qu'elle avait été exaucée ; et qu'au contraire, quand il était dans l'abattement, c'était une marque qu'elle ne l'avait pas été. Elle obtint la victoire à plusieurs personnes tentées, qui avaient eu recours au mérite de ses prières. Elle était toujours si brûlante de l'amour divin, particulièrement lorsqu'elle faisait l'oraison, que, dans les plus grands froids, elle était toute en sueur, quoiqu'elle ne portât qu'un habit fort léger. Elle aimait tellement le silence, qu'elle passait plusieurs mois de suite sans dire aucune parole : cette pratique fut si agréable à Dieu, qu'elle eut révélation qu'à cause de cela elle n'irait point en Purgatoire.

Sa modestie angélique et son extérieur parfaitement bien composé montraient le bel ordre qui régnait dans son intérieur. Ses austérités excessives n'ôtaient rien de la sérénité de son visage, sur lequel paraissait admirablement la joie de son âme; il n'y avait qu'une chose qui la plongeât dans la tristesse : c'était de penser au péril d'une âme qui est dans le péché, et au malheur d'une âme damnée; elle entrait alors dans des angoisses inconcevables, elle pleurait, elle gémissait et elle jetait des cris qui touchaient de compassion les assistants. Ses regards, sa marche et toutes ses manières d'agir ne respiraient que la simplicité : c'était assez de jeter les yeux sur elle pour concevoir de la dévotion et se sentir porté à la pratique de la vertu. Ses paroles n'étaient pas moins efficaces : elles portaient la douceur et la consolation dans les cœurs des personnes à qui elle parlait, et, pour nous servir des termes de l'Epouse des *Cantiques* : « Ses lèvres étaient comme un rayon de miel, et le lait était caché sous sa langue ». Jamais on n'entendit sortir de sa bouche aucune parole mondaine, et à peine pouvait-elle dire cinq ou six mots sans y mêler quelque chose de Notre-Seigneur. Pénétrée de la crainte de Dieu, elle n'osait rien faire avant d'être sûre que c'était ce qu'il y avait de mieux pour sa gloire. Cette conscience timorée lui faisait envisager les petits péchés véniels avec plus d'horreur que les personnes ordinaires ne regardent les crimes les plus énormes. Elle veillait

soigneusement sur les moindres pensées et sur les plus petits mouvements de son cœur, afin que les unes et les autres fussent ou autant de victoires ou autant de bonnes œuvres.

Toutes ces vertus étaient soutenues d'une humilité très-profonde. Quoique les personnes qui la connaissaient eussent une haute estime d'elle, bien loin de s'en glorifier, elle croyait être la créature du monde la plus misérable; elle pensait être inutile sur la terre, et, si elle obtenait de Dieu quelque grâce, elle l'attribuait toujours à la foi et à la piété des autres, se réputant indigne d'être écoutée dans ses prières. Les gens de basse condition et les grands pécheurs étaient bien venus auprès d'elle; et, au lieu de les mépriser, elle les considérait comme ses supérieurs, ne pouvant se persuader qu'il y eût personne qui fût plus digne de rebut qu'elle. Le mal que quelques impies disaient de sa dévotion ne faisait aucune impression sur son esprit, comme les louanges qu'on lui donnait n'étaient pas capables de causer en elle le moindre mouvement de complaisance. Elle faisait tout son possible pour demeurer cachée aux yeux des créatures, et ce n'était que par des ordres du ciel, ou secrets ou manifestes, qu'elle se produisait quelquefois pour assister son prochain. Elle se défiait si fort de ses propres lumières, que, dans les questions difficiles et importantes qu'on lui soumettait, elle ne donnait point de réponse qu'après avoir consulté Dieu sur ce qu'elle devait dire. Un vertueux ecclésiastique, s'étant laissé vaincre par les prières de ses amis et de ses parents, avait accepté un second bénéfice, quoique le premier dont il était pourvu lui fût suffisant pour vivre frugalement, comme doivent faire les personnes consacrées aux autels : il lui demanda s'il n'y avait point de péché à posséder ainsi deux bénéfices; la bienheureuse Marie prit quelque temps pour avoir recours au ciel avant de lui rendre réponse; et, après avoir été divinement éclairée par révélation, elle lui dit que, « dans son oraison, elle avait vu un homme revêtu d'abord d'un habit très-blanc et qui marchait fort librement; mais cet homme, ayant été chargé d'un manteau noir, elle l'avait vu au même temps accablé sous le poids de sa conscience ». Comme elle faisait ce récit, l'ecclésiastique connut intérieurement, par une lumière céleste, l'énormité de son péché, et, sans différer davantage, il résigna son second bénéfice. « Pardonnez-moi, mes frères », ajoute le grand cardinal de Vitry, historien de cette vie, parlant à ses lecteurs, « pardonnez-moi, vous qui ajoutez dignité sur dignité et qui ne faites point de scrupule d'entasser des bénéfices les uns sur les autres : ce que je viens de rapporter n'est pas de mon invention, mais une révélation de Jésus-Christ. Pardonnez aussi à sa servante : car quel mal vous a-t-elle fait d'avoir donné un conseil salutaire à son ami, et d'avoir déclaré une vérité que Jésus-Christ lui avait fait connaître ? » Nous pourrions rapporter ici plusieurs autres visions et révélations, dans lesquelles notre Sainte a connu les tentations et les secrets des cœurs des personnes qui la consultaient. Nous pourrions parler aussi des conversions qu'elle a faites, des victoires qu'elle a remportées sur les démons en découvrant leurs artifices, des grâces qu'elle a obtenues à ceux qui ont imploré le secours de ses prières, de sa charité pour assister les âmes du purgatoire, de sa patience invincible à souffrir les maladies sans y vouloir rechercher aucun soulagement, de ses prophéties, de la connaissance qui lui a été donnée de l'état des consciences, de ses extases, des apparitions qu'elle a eues de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, de son zèle ardent pour les croix et les souffrances, et enfin de mille autres choses admirables recueillies en deux livres par le célèbre auteur que nous venons de citer. La foule des

visiteurs, attirés par sa sainteté, troublant sa solitude de Villembroc, près de Nivelle, elle résolut de se retirer ailleurs pour ne plus vaquer qu'à la contemplation. Dieu, qu'elle consulta là-dessus, lui ordonna de se fixer à Oignies, lui apprenant qu'elle y mourrait et y serait ensevelie. Son mari lui ayant permis de s'y rendre, elle y arriva le jour qu'on y célébrait la fête de la Translation de saint Nicolas, qui en est le patron. Ce saint prélat lui apparut sur le chemin et l'accompagna jusqu'à l'église. Elle vécut dans cette sainte retraite d'une manière si céleste, qu'il n'est pas possible de l'expliquer. Ses visions y furent fréquentes, les visites de Notre-Seigneur ordinaires, les apparitions des anges presque continuelles. Elle était toujours dans des ravissements et des extases; et, comme elle ne sortait presque point du pied des autels, elle y avait souvent des colloques familiers avec la sainte Vierge. Ses soupirs étaient tels, lorsqu'elle demandait à Dieu la dissolution de son corps, que souvent on la croyait à la mort. Elle ne pensait au paradis, où elle savait qu'elle irait bientôt, qu'avec de merveilleux transports et l'âme toute baignée de consolations. Enfin, plus elle voyait approcher le moment de sa mort, plus sa ferveur et son amour pour son Bien-Aimé augmentaient. Avant de tomber malade, elle avertit que son infirmité serait longue et douloureuse, et pria qu'on ne se mît nullement en peine d'elle, parce que c'était la volonté de Dieu qu'elle souffrît ainsi avant d'entrer dans sa gloire. Elle fut un an sans rien prendre tous les lundis, parce qu'elle avait eu révélation qu'elle serait enterrée un semblable jour. Elle se disposa à la mort par un jeûne de trois mois, durant lesquels elle ne fit que onze repas, et les cinquante-trois derniers jours de sa vie elle ne prit point d'autre nourriture que la sainte Eucharistie.

L'heureuse fin d'une si sainte vie étant proche, le démon se présenta à elle pour livrer un dernier assaut à sa vertu; mais elle le chassa aussitôt pour jouir de la vue des esprits célestes, qui, l'ayant souvent visitée durant les beaux jours de sa vie, ne la voulurent pas abandonner à l'heure de sa mort. Saint André, auquel elle avait beaucoup de dévotion, lui apparut durant le plus fort de ses douleurs, et lui dit ces paroles pour la fortifier : « Ayez confiance, ma fille, je ne vous abandonnerai point et je rendrai à Dieu bon témoignage de votre amour pour la Croix ». Enfin, après avoir vu la place qui lui était destinée dans le ciel, elle rendit son âme parmi des chants d'allégresse, entre les mains de son Epoux, qui l'honora de sa divine présence, afin de la revêtir, au sortir de ce monde, d'une gloire éternelle. Ce fut l'an 1213, qui était la trente-sixième année de son âge, le dimanche 23 juin, auquel jour, selon quelques-uns, mourut saint Jean l'Evangéliste, à qui elle était singulièrement dévote. Elle avait prédit ce temps six ans auparavant. On ne vit sur son visage aucune des tristes marques de la mort; le même éclat et la même sérénité y demeurèrent toujours, et les rayons qui en sortaient portaient à la piété les personnes qui la regardaient. Elle aima après son décès les personnes qu'elle avait affectionnées durant sa vie, leur apparaissant, soit pour les consoler dans leurs peines, soit pour leur donner des avis dans leurs affaires, soit pour leur découvrir les dangers auxquels elles étaient exposées, soit pour les délivrer des doutes qui travaillaient leur esprit. Plusieurs saints religieux ont eu des visions dans lesquelles ils ont connu la gloire dont elle jouissait dans le ciel. Enfin, les fidèles qui ont imploré son assistance ont reçu tant de grâces par le mérite de son intercession, que ses saintes reliques sont devenues l'objet du plus grand respect. L'an 1609, François de la Bussière, évêque de Namur, par ordre de Paul V, fit lever de terre ce saint corps,

pour le mettre dans une châsse d'argent et le transporter sous l'autel de l'église de Notre-Dame d'Oignies, laquelle s'estime infiniment heureuse de posséder un si précieux trésor. On a, depuis, composé un office particulier en son honneur, que Jean d'Avrain, successeur de François de la Bussière, approuva l'an 1619. A la fin du dernier siècle, après la suppression des monastères, son corps fut, en 1817, transporté dans l'église de Saint-Nicolas à Nivelle, non loin de la maison où elle naquit. Son nom a été inséré dans les calendriers de plusieurs églises de la Belgique; son office, approuvé par le pape Grégoire XVI, à la demande de S. E. le cardinal archevêque Sterckx, se célèbre dans l'archevêché de Malines.

La vie de la bienheureuse Marie d'Oignies a été écrite par Jacques de Vitry, natif d'Argenteuil, près Paris. Elle ne pouvait avoir un plus excellent historien que lui : car d'abord c'est un homme que ses mérites extraordinaires élevèrent à l'évêché d'Acre, à la dignité de cardinal, dans une promotion de Grégoire IX, et à celles d'évêque de Frascati et de légat en France contre les Albigeois. De plus, il connaissait particulièrement la vie de notre Sainte; il avait même été témoin de la plupart des choses qu'il raconte, lorsqu'il était encore chanoine régulier à Oignies, et avait conversé familièrement avec elle, comme l'indique assez son récit. Quand il la quitta pour aller prêcher la croisade contre les hérétiques, par une commission expresse du Pape, ne sachant pas s'il serait de retour pour sa mort ou non, elle lui laissa par testament une ceinture dont elle se servait, un mouchoir avec lequel elle essuyait ses larmes, et quelque autre petit meuble, vil en apparence, mais que ce savant cardinal estimait plus que de l'or et de l'argent. Après sa mort, il conserva toujours un si grand respect pour elle, qu'il portait à son cou de ses reliques enchâssées dans un reliquaire d'argent. Dans son testament, qu'il fit à Rome, où il décéda l'an 1244, il ordonna que son corps serait porté à Oignies, pour y être inhumé dans l'église de Notre-Dame, où l'on voit encore son tombeau.

On la représente : 1° levant les yeux vers un ange qui lui apparaît, pour montrer qu'elle fut favorisée durant sa vie de ces visions célestes; 2° prosternée devant un crucifix, pour rappeler qu'elle obtint le retour à la grâce d'un pécheur endurci; 3° près d'une petite cellule où elle termina ses jours; 4° couverte par la Mère de Dieu durant une grosse pluie, au moment où elle se rendait à un pèlerinage en l'honneur de la sainte Vierge. On devrait surtout la représenter priant pour la délivrance des âmes du purgatoire, auxquelles Marie d'Oignies pensait continuellement, comme nous l'apprennent les historiens de sa vie.

On l'invoque pour les femmes enceintes et contre les fièvres.

Acta Sanctorum ; — Cf. Godescard, etc.

LA BIENHEUREUSE CHRISTINE DE STOMMELEN,

VIERGE, RELIGIEUSE A COLOGNE

1312. — Pape : Clément V. — Empereur d'Allemagne : Henri VII.

La bienheureuse Christine naquit dans la seconde moitié du XIIIe siècle, dans un village des environs de Cologne. A l'âge de treize ans, elle quitta son village pour aller à Cologne, où elle espérait pouvoir mener une vie plus sainte et plus recueillie. En ce temps-là, il y avait dans cette ville et ailleurs des religieuses appelées Béguines : c'étaient des veuves et des jeunes filles qui menaient ensemble une vie pieuse et très-retirée. Ayant été admise dans leur communauté, Christine y mena une vie extrêmement mortifiée, se nourrissant exclusivement de pain et d'eau, ne portant aucun vêtement de toile, ayant autour de ses reins une ceinture qui n'était autre chose qu'une grosse corde hérissée de nœuds, de sorte que cette partie de son corps fut couverte de plaies. Pour être plus tôt prête quand sonnait l'heure de la prière, elle avait pour couchette une planche de bois et pour oreiller une grosse pierre; chaque nuit elle fléchissait le genou deux cents fois; chaque jour elle récitait les Litanies des Saints. Elle allait toujours nu-pieds; en général, elle avait une profonde aversion contre tout ce qui ressemble au bien-être ou à la mollesse, parce qu'elle avait toujours présentes à l'esprit les souffrances du divin Sauveur. Un jour, se trouvant à l'Eglise, elle tomba en extase ; on l'emporta dans sa chambre, et elle demeura dans cet état pendant trois jours. Les Béguines crurent d'abord que cela provenait d'un accès d'épilepsie, ou qu'elle était tombée en démence. Quant à Christine, elle continuait à méditer jour et nuit sur la Passion de Jésus-Christ : tantôt pleurant amèrement, tantôt éprouvant une douce et consolante compassion, et priant sans cesse Notre-Seigneur de lui donner un signe et un souvenir de sa Passion. Cela dura ainsi deux ans; alors le démon, sous la figure de saint Barthélemy, lui apparut et lui dit : « Ma fille, vous priez beaucoup, et vous avez un grand désir d'entrer dans le royaume de Dieu. Sachez que ce but sera sûrement atteint si vous vous tuez : c'est le moyen le plus prompt et le plus sûr d'entrer au ciel ! » Cette tentation ne fut point passagère, car elle dura six mois avec une terrible persistance. Chaque fois qu'elle était seule, Christine éprouvait une vive propension au suicide, tellement qu'il lui était presque impossible d'y résister. Quand elle allait puiser de l'eau, elle avait une forte envie de se jeter dans le puits; quand elle était à l'église, la tentation devenait si intense que plusieurs fois elle en sortit pour aller se tuer. Un jour, comme on l'avait saignée, elle voulut enlever le bandage pour se faire mourir par la perte du sang. Mille fois pour une, elle eût cédé à la tentation si elle n'avait craint de commettre un péché et d'aller en enfer ; cette salutaire pensée était combattue par une voix qui souvent lui criait au milieu de la nuit : « Lève-toi, et tue-toi ; Dieu le veut! Si tu ne le fais pas aussitôt, Dieu te fera étouffer, et puis il te jettera en enfer ».

Christine avait une dévotion particulière à l'apôtre saint Barthélemy. Or un jour, le démon prenant encore la figure de cet apôtre, lui apparut et lui dit : « Ma fille bien-aimée, vos bonnes œuvres plaisent singulièrement à

Dieu, et il vous aime tout particulièrement. Mais voici que durant quelque temps vous n'avez rien souffert ni en votre corps, ni en votre âme : si donc vous voulez bientôt être réunie à Dieu, il faut que vous vous imposiez encore quelques souffrances corporelles ».

La veille d'un jour de communion, Christine entendit pendant la nuit une voix douce qui lui dit : « Ma chère fille, n'allez pas communier aujourd'hui ; car au moment où le prêtre vous présentera la sainte hostie, elle tombera à terre, d'où il résultera un grand trouble pour tous les assistants. D'ailleurs, vous êtes une grande pécheresse, indigne de communier ». Pour reconnaître si cette voix était celle d'un ange ou celle du démon, Christine eut recours à la prière ; et Notre-Seigneur lui fit savoir que le malin esprit, par cette ruse, avait voulu l'éloigner de la sainte communion.

Une autre fois, comme Christine voulait aller communier, elle fut renversée en route par un cheval emporté. Les circonstances prouvèrent que cet événement n'était point naturel, et que cet animal furieux n'était autre que le démon lui-même. Le cheval écumant de rage, après avoir renversé la malheureuse Christine, la foula aux pieds, la mordit et lui enleva avec ses dents une partie de la peau de la tête avec les cheveux. Christine invoqua le saint nom de Jésus, et aussitôt le démon disparut.

Le dernier supplice que Dieu permit au démon de lui infliger, ce fut, durant dix-huit mois, de la tourmenter tellement jour et nuit, que chaque matin son lit était comme trempé de sang. Le 5 juin 1288, après une bataille qui fut livrée dans le voisinage de Cologne, les tentations de Christine cessèrent subitement ; après quoi elle vécut encore vingt-quatre ans dans une parfaite tranquillité. Tel le pieux Job qui ne fut tourmenté par le démon que jusqu'au jour fixé par Dieu. Ce sont ces tentations, et la façon prodigieuse dont elle sut y résister, qui l'ont fait surnommer l'Admirable et confondre par quelques auteurs avec sainte Christine l'Admirable.

Vies des Saints, par Alban Stolz.

XXIVe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

La nativité de saint JEAN-BAPTISTE, précurseur de Notre-Seigneur, fils de Zacharie et d'Elisabeth, qui fut rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. — A Rome, la mémoire de plusieurs saints martyrs [1], qui, accusés par calomnie, sous l'empereur Néron, d'avoir allumé l'incendie de Rome, furent très-cruellement mis à mort de diverses manières par l'ordre du même empereur : les uns, couverts de peaux de bêtes, furent exposés aux morsures des chiens ; les autres crucifiés, et d'autres brûlés en guise de torches pour éclairer pendant la nuit. Ils étaient tous disciples des

1. Voici le fait raconté par l'historien Tacite : « Néron voulut donner un aliment à la haine publique, pour faire taire les bruits fâcheux qui couraient sur lui à cette occasion. Il fit souffrir les plus affreux supplices à ceux que le peuple appelle chrétiens, et qui, pour leurs crimes abominables, sont en horreur à tout le monde. On en arrêta quelques-uns qui s'avouèrent chrétiens (voilà tous leurs crimes en un seul mot), et par le moyen de ces premiers on en découvrit un grand nombre d'autres, qui furent condamnés,

Apôtres, et ce furent les prémices de cette troupe nombreuse de martyrs que l'Eglise romaine, champ fertile en ces sortes de fruits, envoya au Seigneur avant la mort des Apôtres. 64. — Au même lieu, les saints martyrs Fauste et vingt-trois autres. — A Satales, en Arménie, les sept frères martyrs Orence, Héros, Pharnace, Firmin, Firme, Cyriaque et Longin, soldats, que l'empereur Maximien priva de la ceinture militaire en leur qualité de chrétiens; ensuite, ils furent séparés les uns des autres, emmenés en divers lieux, où, passant par toutes sortes de souffrances et de misères, ils parvinrent au repos du Seigneur. Vers 318. — A Créteil, au diocèse de Paris, le supplice des saints martyrs Agoard et Aglibert, et d'un nombre infini d'autres de l'un et de l'autre sexe. Vers 273. — A Autun, le décès de saint SIMPLICE, évêque et confesseur. Vers 420. — A Lobbes, saint Théodulphe ou saint Thiou, évêque 776. — A Style, en Calabre, saint Jean, surnommé Théreste, célèbre par sa sainteté et son exactitude à garder les observances de la vie monastique.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Nantes, saint Gohard ou Gunhard, évêque massacré dans son église avec un grand nombre de clercs, de religieux et de laïques, par les Normands infidèles, au moment où il chantait le *Sursum corda* [1]. 843. — Au diocèse de Poitiers, les saintes Colombe, Materne et Pécine, vierges et martyres. — A Auxerre, saint Erry ou Heire *(Heirus)*, moine de Saint-Germain, personnage d'une grande sainteté. Vers 925. — Vers Transillac, près d'Aigurande, aux confins du Berry et de a Marche, saint Lupicin, reclus, dont saint Grégoire de Tours fait mention dans le livre de la *Vie des saints Pères*. Il rapporte que le pieux solitaire portait à son cou, pendant tout le jour, tandis qu'il chantait dans sa cellule les louanges de Dieu, une grosse pierre que deux hommes pouvaient à peine remuer; et que la nuit, pour se mortifier davantage, il avait fixé au bout de son bâton deux épines dont les pointes étaient tournées en l'air et qu'il mettait sous son menton afin de s'empêcher de dormir. Son saint corps fut enseveli au bourg de Trésel où son tombeau est devenu illustre par un grand nombre de miracles. Vers 500. — Au diocèse d'Auch, saint Frise, martyr. VIIIe s. — A Monchy-le-Preux, près d'Arras, le bienheureux JEAN, berger, dont les reliques son visitées en ce jour par un grand concours de peuple. On l'invoque principalement contre les hernies. XVe s. — A Marsigny, en Bourgogne, la vénérable Raingarde, veuve et religieuse de l'Ordre de Cluny. Elle sortait d'une des plus illustres familles d'Auvergne; ses parents lui firent épouser Maurice, comte de Montboissier, et elle devint mère de huit enfants qu'elle éleva pour le ciel; le plus célèbre de tous fut le bienheureux Pierre de Cluny, connu sous le nom de Pierre le Vénérable, qui a écrit sa vie. Son mari étant mort, elle se fit religieuse au monastère de Marsigny, en Bourgogne, sur l'avis que lui en donna le bienheureux Robert d'Arbrisselle. Elle s'y fit admirer par sa ferveur, son humilité, son esprit de componction, son attrait pour les austérités et son obéissance. Elle expira sur la cendre. Quoiqu'aucun décret solennel n'ait autorisé son culte, elle est honorée dans l'Ordre de Cluny et les hagiographes d'Auvergne lui donne le titre de Sainte. 1135. — A Saint-Maur-les-Fossés, au diocèse de Paris, le pèlerinage à la chapelle de NOTRE-DAME DES MIRACLES, dans le but de célébrer le glorieux anniversaire de la mort des saints martyrs de Créteil, cités au martyrologe romain de ce jour. — A Saint-Thomas, au diocèse de Toulouse, le pèlerinage à la chapelle de NOTRE-DAME DE LA CROIX, pour demander à la sainte Vierge d'être préservé du fléau de la grêle, — Près de Rauville-la-Place, au diocèse de Coutances, le pèlerinage à la chapelle de NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANCE, pour remercier la Mère de Dieu des nombreux miracles qu'elle opère sans cesse dans ce sanctuaire. — A Larmor, au diocèse de Vannes, dans la chapelle de NOTRE-DAME DE LARMOR, la bénédiction annuelle du bras de mer qui sépare l'île de Groix de la terre ferme, dans le but d'obtenir que la pêche de la sardine, la seule ressource des habitants de ces contrées, soit abondante.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Carthage, en Afrique, saint Rogat, martyr, mentionné dans un ancien martyrologe de cette ville. — En Egypte, saint Géran, anachorète, et sainte Marthe, martyre. — Au diocèse de Riez,

non pas tant comme auteurs de l'embrasement, que comme convaincus d'être odieux à tout le genre humain ou de haïr tous les hommns, Leur mort servit de divertissement. On en revêtit quelque-uns de peaux de bêtes pour les faire déchirer par les chiens; d'autres furent crucifiés ; il y en eut qu'on fit périr par les flammes en les couvrant de poix et de cire, et en les faisant ainsi servir comme de torches, pour éclairer durant les ténèbres de la nuit. Néron voulut que ses propres jardins fussent le théâtre de ce spectacle. On l'y vit paraître lui-même en habit de cocher, et conduisant des chariots à la lueur de ces funestes flambeaux. On ne put s'empêcher de plaindre la destinée des chrétiens, parce que, tout dignes qu'ils étaient des derniers supplices, on comprit bien, néanmoins qu'ils étaient immolés à la cruauté d'un seul homme, et non pas à l'utilité publique ». *(Ann.*, liv. XV) Suétone, Dion et d'autres font le même aveu en faveur des chrétiens. Subrius Flavius ne craignit pas de reprocher cette action à Néron. Il existe aussi une lettre de Sénèque, qui traite de l'incendie de Rome et de la persécution qu'endurèrent les chrétiens. (Sénèque, *Epît.* 14; Juvénal, *Satir.* I, v, 156; *Satir.* VIII, v, 235.)

1. Voir sa notice au jour suivant.

en Calabre, saint Gérasime, natif de Saint-Laurent, ville du même diocèse, dont le corps repose dans l'église Saint-Ange de Riez. — A Tuy, en Galice, saint Jean de Porto, ermite. On voyait autrefois son corps dans l'église abbatiale des Dominicains de Tuy ; notre pieux solitaire est encore en grande vénération parmi les populations de la Galice et de la Lusitanie qui l'invoquent spécialement pour la guérison des fièvres. IXe s. — Au diocèse de Prague, en Bohême, saint Ivan, solitaire. Il fut enseveli dans une caverne d'où il avait repoussé, par la vertu du signe de la croix, toute une légion de démons qui étaient venus l'y tenter. 910. — Dans l'île de Farne, en Angleterre, saint Barthélemy, solitaire Il porta d'abord le nom de Toste, puis celui de Guillaume ; le nom de Barthélemy lui fut donné par les frères d'un monastère d'Angleterre où il passa quelques années. Voulant ensuite mener une vie plus austère, il se retira dans l'île de Farne où il passa cinq années dans les exercices de la plus rigoureuse pénitence. Dieu le gratifia du don de prophétie et de miracles. Il fut enseveli dans un petit oratoire qu'il s'était construit, et plusieurs prodiges illustrèrent son tombeau. 1182.

SAINT JEAN-BAPTISTE, PRÉCURSEUR DU MESSIE

31. — Tétrarque de la Galilée : Hérode-Antipas.

Non surrexit major Joanne Baptista ; præcellit cæteros, eminet universis, antecellit prophetas, supergreditur patriarchas, et quisquis de muliere natus est inferior est Joanne.

Nul ne s'est jamais rencontré qui fut plus grand que saint Jean-Baptiste. Il surpasse tous les autres, il brille au-dessus de tous ; auprès de lui les prophètes et les patriarches ne sont que des ombres, et tout homme né de la femme sera toujours impuissant à l'égaler.

S. Thom. Aquin. *Part.* III, *quæst.* 38, *art.* 1.

Le temps approchait où, selon la parole d'Isaïe, les cieux devaient envoyer d'en haut leur rosée, les nuées faire descendre le Juste comme une pluie bienfaisante ; où la terre devait ouvrir son sein pour produire le germe du salut, et voir en même temps surgir le règne de la justice.

Les semaines comptées par Daniel touchaient à leur fin . Déjà le sceptre de la puissance était tombé des mains de Juda, ainsi que l'avait prédit le patriarche Jacob , et les Juifs subissaient un joug étranger.

La puissance romaine s'était arrêtée dans ses conquêtes ; le brandon des discordes civiles avait fait place au sceptre impérial ; Auguste dictait seul des lois à l'univers. Le monde entier était dans une profonde paix et dans une sorte de silence extraordinaire ; il semblait attentif et recueilli comme à l'approche d'un grand événement. Toute la nature était en attente, dit Bossuet.

C'est que la voix du Seigneur était sur le point de se faire entendre ; une grande lumière allait se lever sur les peuples : Dieu allait envoyer enfin son Christ, l'attente des nations.

Mais le Roi éternel des siècles ne devait pas arriver sans s'être fait précéder par quelque ambassadeur extraordinaire. Le soleil de la vérité divine ne pouvait verser sur le monde les torrents de sa lumière sans avoir préparé les yeux des mortels à soutenir son vif éclat. Il fallait un crépuscule à un si beau jour. « La faiblesse de notre vue en est la cause », dit encore Bossuet ; « le grand jour nous éblouirait, si nous n'y étions préparés et accoutumés par une lumière plus proportionnée à notre infirmité. Le monde est trop

affaibli par son péché pour soutenir dans toute sa force le bonheur que Dieu lui envoie [1] ».

Dieu, en réparant le monde, nous dit saint Thomas, procéda de la même manière qu'en le créant. Lors de la création, il plaça l'étoile du matin devant le soleil pour précéder et annoncer l'astre du jour ; de même quand il voulut faire naître le Christ, le Soleil de la justice, il eut soin de susciter un nouvel astre du matin, qui, comme précurseur et avant-coureur du soleil, le précéderait et lui préparerait la voie par sa naissance, par sa vie et par sa mort.

Zacharie, le père du Précurseur, était prêtre et de la famille d'Abia, l'une de celles qui servaient dans le temple, chacune en leur rang. Elisabeth, sa femme, était aussi fille d'Aaron, le premier pontife de la loi et l'origine du sacerdoce. Laissant de côté ses autres aïeux, qui pourtant se rattachaient à la race royale de David, l'Evangile rappelle qu'Elisabeth est fille de celui dont le souvenir est un gage de sainteté, parce qu'elle-même ayant recueilli précieusement ce glorieux héritage, devait le transmettre à son fils.

Mais ce qui faisait la véritable gloire de Zacharie et d'Elisabeth, et les rehaussait aux yeux du Seigneur plus que cette illustre origine, ce n'était pas de sentir couler dans leurs veines un sang auguste, c'était, au contraire, d'embellir cette illustre naissance par l'éclat non emprunté de leurs vertus. « Ils étaient tous deux justes », non-seulement devant les hommes, qui examinent attentivement les actions extérieures, jugent d'ordinaire avec sévérité, et semblent ne se plaire qu'à voir partout des imperfections. Mais cette justice extérieure et apparente était encore intérieure et réelle *devant Dieu* lui-même, qui pénètre les cœurs et les reins, et juge les intentions les plus secrètes. La vertu et la sainteté de ces pieux enfants d'Aaron étaient ainsi la raison de leur amour réciproque, et les rendaient les modèles des époux.

Cependant, Dieu qui prive quelquefois les justes afin d'exercer leurs vertus et d'être à lui seul l'objet de leur affection et tout leur espoir ; Dieu, qui s'était plu à prodiguer ses grâces et ses faveurs spirituelles à Zacharie et à Elisabeth, les avait laissés jusque-là au milieu d'Israël, dans une sorte d'opprobre. Voulant nous les donner comme des modèles de persévérance dans la prière et de résignation dans la privation, le Seigneur s'était montré jusque-là sourd à leurs vœux. « Ils n'avaient point de fils » auquel ils pussent transmettre l'héritage du sacerdoce et des vertus, qui en sont la condition première. Ils étaient même depuis longtemps privés de tout espoir à ce sujet, « parce qu'Elisabeth était stérile, et qu'ils étaient tous deux avancés dans les jours de leur vie [2] ».

Cette stérilité, loin d'être une malédiction, était au contraire pleine de mystère. L'enfantement n'était pas refusé à Elisabeth; il n'était que différé. Heureuse stérilité qui était réservée à donner le jour au Précurseur du Fils de Dieu [3] !

Dès sa conception pleine de merveilles, Jean devait être le précurseur du Christ. Celui-ci, dit Bossuet, devait avoir une mère vierge ; c'était là sa prérogative. Et qu'y avait-il qui approchât davantage de cet honneur que de naître d'une stérile, comme un autre Isaac, comme un Samson, comme un Samuel : ces enfants miraculeux de femmes stériles sont des enfants de grâces et de prières. C'est par là que fut consacrée la naissance de saint Jean-Baptiste pour être l'avant-courrière de celle du Fils de Dieu [4].

1. Elev., XI sem. 1 élév. — 2. Luc, I, 7. — 3. Petr. Chrys., serm. LXXXIX ; S. Aug., serm. CXCIX. — 4. XI sem., 3 élév.

La semaine où la famille d'Abia devait faire le service du sanctuaire étant arrivée, Zacharie quitta sa demeure pour aller au temple « y remplir devant Dieu la fonction de sacrificateur ». Comme tous les prêtres d'une famille ne pouvaient être occupés aux mêmes fonctions, le sort assignait à chacun d'eux l'office qu'il avait à remplir[1]. Dieu choisit ce moyen pour appeler Zacharie dans l'intérieur du temple, afin d'offrir l'encens. Cette sorte de sacrifice était la plus solennelle de la religion, la plus pure et la plus agréable aux yeux du Seigneur[2].

Pendant ces augustes fonctions, cet « homme de désirs » laissa échapper de son cœur une prière plus ardente que le feu qui consumait son sacrifice, et plus agréable à l'Eternel que la suave odeur qui s'en exhalait. « O Dieu », s'écria-t-il, « que votre nom soit glorifié et sanctifié dans ce monde que vous avez créé selon votre bon plaisir ; faites régner votre règne ; que la rédemption fleurisse, et que le Messie vienne promptement[3] ».

Tout à coup un ange apparaît, se tenant debout à la droite de l'autel. A la vue du messager céleste aux vêtements éblouissants, à la face rayonnante, à la démarche majestueuse et céleste, Zacharie éprouve un trouble extraordinaire ; effet de cette crainte religieuse dont l'âme est occupée, lorsque Dieu se rend présent par quelque moyen que ce soit. L'impression des choses divines fait rentrer l'âme dans son néant; elle sent, plus que jamais, son indignité: la frayeur qui accompagne ce qui est divin la dispose à l'obéissance.

Comme le premier effet de la présence divine est la frayeur dans le fond de l'âme, le premier effet de la parole portée de la part de Dieu est de rassurer celui à qui elle est adressée[4]. L'ange voyant la frayeur de Zacharie, lui dit aussitôt : « Ne craignez point, Zacharie, car votre prière a été exaucée ; et Elisabeth, votre épouse, vous donnera un fils que vous nommerez Jean. Vous en serez dans la joie et le ravissement, et beaucoup de personnes se réjouiront de sa naissance ; car il sera grand devant le Seigneur ; il ne boira point de vin, ni de tout ce qui peut enivrer, et il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. Il convertira un grand nombre des enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu ; il marchera devant sa face dans l'esprit et la vertu d'Elie, pour convertir les cœurs des pères vers leurs enfants et rappeler les désobéissants à la prudence des justes, pour préparer au Seigneur un peuple parfait[5] ». — « A quoi connaîtrai-je la vérité de ce que vous me dites ? » répondit Zacharie, « car je suis vieux et ma femme est avancée en âge[6] ».

L'ange alors, pour dissiper tous ses doutes, lui répliqua par ces paroles imposantes : « Je suis Gabriel, un des esprits assistants devant Dieu ; et j'ai reçu mission de venir vous parler pour vous annoncer cette heureuse nouvelle. Et voici que vous serez sourd[7] et vous ne pourrez parler, jusqu'au jour où ceci arrivera, parce que vous n'avez pas cru en mes paroles qui s'accompliront en leur temps ».

Aussitôt, la parole expire sur les lèvres de Zacharie, sa langue est enchaînée et ses oreilles scellées. La toute-puissance divine s'est fait sentir. Il

1. Il n'y avait toutefois qu'un nombre restreint de prêtres ainsi laissés au choix du sort. Ceux qui étaient ordonnés pour ce sacrifice n'étaient pas plus de douze. (Dom Calmet, *Diction. de la Bib.*, art. *Expiation*.

2. Sacr. Elœ-Chrismat. myroth. II, p. 532. Amsterdam. Edit.

3. Orsini. La Vierge, p. 81. — 4. Boss., *ibid.*, Elev. 4. — 5. Luc, I. — 6. *Ibid.*

7. S. Ambroise, Théophylacte et Titus traduisent ainsi que nous l'avons fait. Ce qui paraît mieux et fait éviter la redondance de la Vulgate : *Eris tacens et non poteris loqui*. Le mot grec *σιωπῶν* admet cette version qui est préférable, car Zacharie devint effectivement sourd.

n'a pas voulu croire à la parole de l'ange et il lui a opposé la résistance de sa raison ; mais il en sera puni en subissant un rigoureux silence, jusqu'au jour où la voix du Verbe sera révélée au monde.

Pendant que le sacrificateur s'entretenait ainsi avec l'ange du Seigneur, le peuple attendait à la porte du temple pour recevoir la bénédiction prescrite en cette circonstance ; mais les cœurs étaient dans une vive anxiété ; on remarquait déjà avec effroi que Zacharie demeurait longtemps dans le sanctuaire. Quelle impression d'étonnement et de crainte ne dut-il pas produire sur la foule, quand, sortant du lieu saint, il apparut à tous les regards portant sur son visage, jusque-là si serein et si calme, un changement inexplicable, mélangé de terreur et d'espérance, de confusion et de ravissement, résultat de l'entretien qu'il avait eu avec l'envoyé du Très-Haut? Mais la crainte pénétra surtout les cœurs quand on s'aperçut que, privé de la parole et atteint de surdité, il était obligé de recourir à des signes pour se faire comprendre. On connut donc que Zacharie avait eu dans le temple une vision mystérieuse.

Le bruit de cet événement, que l'on hésite à nommer une punition, tant il fait briller la sagesse et la miséricorde de Dieu ; la nouvelle de ce miracle se répandit bientôt dans Jérusalem et dans toute la Judée, et tint les esprits attentifs et impatients d'en connaître le dénouement ; car Zacharie était connu de tout le peuple par ses fonctions sacerdotales, par ses vertus éminentes et par sa réputation de sainteté.

Saint Luc nous fait remarquer avec soin que le saint prêtre acheva sa semaine de service et n'interrompit point ses augustes fonctions dans le temple. Or, d'après la loi de Moïse, le double vice corporel dont il était atteint devait l'écarter de l'autel ; mais il n'en fut point ainsi, parce qu'il était évident pour tous qu'il y avait ici quelque chose de prophétique et de mystérieux.

« Quand les jours de son ministère furent accomplis, Zacharie s'en retourna dans sa maison », tout triste, dit saint Paulin, et demandant pardon à Dieu dans le secret de son cœur [1].

Elisabeth, instruite de ce qui s'était passé dans le temple, soit par révélation d'en haut, soit par la renommée ou par ce que put lui en faire comprendre son époux, ne fut pas longtemps sans éprouver les effets de la promesse de l'ange, car elle conçut malgré les ans et sa stérilité [2].

La noble épouse de Zacharie ne voulut point exposer à la dérision publique les premiers signes d'une grossesse qui, à raison de son âge, aurait paru au moins équivoque. Mais elle ne craignit plus de se montrer lorsque sa grossesse, devenue incontestable, ne pouvait plus exciter que la surprise et l'admiration. C'est la raison la plus vraisemblable qu'on puisse donner de la conduite qu'elle observa en cette circonstance. « Elle se tenait donc cachée pendant l'espace de cinq mois, parce que c'est là », disait-elle, « ce

1. Carm. 5.

2. On sait que les chronologies des différents auteurs s'accordent rarement entre elles, nous n'entreprendrons donc pas de déterminer l'année de la conception de saint Jean d'après les ères anciennes, fixées avec plus ou moins de certitude. Il nous suffit de savoir que le Précurseur fut conçu et naquit six mois avant Jésus-Christ. Mais on peut assigner à la conception de saint Jean le 23 septembre, d'après le témoignage des auteurs. Ce jour était autrefois consacré dans quelques églises à honorer par une fête cette conception miraculeuse. (Tillemont, *note sur saint Jean-Bapt.)*

Cette date donne un nouveau degré de probabilité à ce que disent les auteurs, que ce fut le jour de l'Expiation que l'ange apparut à Zacharie. Elle se célébrait le 10 de Tizri. En supposant que Zacharie commença son ministère ce jour-là, il ne put quitter le temple que le 18 ; il lui fallait au moins un jour pour se rendre à sa maison à Hébron ; pour peu que le mois de Tizri anticipât cette année-là sur octobre, on trouve que le retour de Zacharie coïncide parfaitement avec l'époque assignée à la conception de saint Jean.

que le Seigneur a fait en moi, lorsqu'il a voulu jeter les yeux sur moi, pour me tirer de l'opprobre où j'étais devant les hommes [1] ».

« Elisabeth était dans son sixième mois [2], lorsque l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée appelée Nazareth, à une vierge fiancée à un homme de la maison de David appelé Joseph, et cette vierge se nommait Marie. L'ange étant entré où elle était, lui dit: Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes. Mais elle, l'ayant entendu, fut troublée de ses paroles, et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation L'ange lui dit : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et on l'appellera le fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son royaume n'aura pas de fin. Alors Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il? car je ne connais point d'homme. L'ange lui répondit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Aussi, je vous annonce qu'Elisabeth, votre cousine, a conçu un fils en sa vieillesse, et c'est ici le sixième mois de celle qui est appelée stérile; parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. Alors Marie lui dit : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ». Ainsi l'ange se sépara d'elle [3].

« Dans ces jours-là », continue saint Luc, c'est-à-dire peu de jours après que l'ange eut annoncé à Marie qu'elle serait mère de Dieu, « elle se leva et s'en alla sur les montagnes, et marcha en grande hâte [4] ». Marie savait donc que le premier dessein du Verbe éternel, en s'incarnant, était de venir combattre et détruire le péché originel. Elle s'éleva donc d'abord à l'exécution de ce grand dessein, et, tenant caché dans son sein le souverain remède du monde, elle s'en va à grande hâte l'appliquer à Jean-Baptiste, que le péché originel avait déjà terni dans le sein de sa mère, sainte Elisabeth.

C'était donc par l'entremise de Marie que devait s'accomplir cette parole de Gabriel au sujet de saint Jean : « Il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère ».

Théophylacte est donc bien éloigné de la vérité quand il donne pour but du voyage de Marie, le désir de s'assurer de la vérité de la parole de l'ange. Beaucoup d'autres auteurs, en assignant pour cause de cette démarche le désir de rendre service à Elisabeth, n'ont encore deviné qu'à demi les vrais motifs qui pressaient la vierge de Nazareth de porter ses pas vers Hébron. Cependant, comme partout la grâce ne fait que perfectionner la nature, Marie voulait aussi prendre part à la joie de sa cousine, lui communiquer son propre bonheur et témoigner ainsi sa reconnaissance à des parents dont la protection avait entouré son enfance, et l'avaient longtemps considérée comme leur fille.

Le lieu où la jeune vierge dirigea ses pas était un pays de montagnes, situé dans la tribu de Juda, et que les auteurs croient être *Hébron*, appelé aussi Cariath-Arbé, ville sacerdotale, au sud de Jérusalem, et éloignée seulement de sept fortes heures de cette ville. Cette cité était célèbre par son antiquité et par des traditions chères aux Juifs ; car Abraham y avait autre-

1. Luc, I.
2. Ou plutôt son sixième mois s'achevait; car elle avait conçu le 23 ou le 24 septembre, et ceci se passait, d'après la croyance de l'Eglise, le 25 mars.
3. Luc, I, 26-38 ; De Ligny, *Vie de Jésus-Christ*. — 4. Luc, I.

fois fixé sa tente ; là, David avait été sacré roi ; là se montraient encore les sépulcres des patriarches et la forêt de Mambré, où trois anges apparurent sous le térébinthe au père des croyants.

Nous devons dire cependant que les voyageurs qui ont parcouru le pays et consulté les traditions locales, pensent autrement au sujet de la patrie du saint Précurseur.

Sainte Hélène, mère du grand Constantin, et qui recueillit toutes les traditions à ce sujet peu de siècles après, fit bâtir une église sur le lieu même où était né Jean-Baptiste, dans une ville nommée Aïn ou Aën, ou Ain-Charin, cité sacerdotale, environ à deux lieues au sud de Jérusalem. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village appelé Saint-Jean-du-Désert ou Saint-Jean-de-la-Montagne. A peu de distance, environ deux cents pas, était la maison des champs que Zacharie habitait pendant la belle saison, et où Elisabeth s'était retirée lors de sa grossesse ; c'est cette maison que l'on croit être celle de la visitation de la sainte Vierge. Il ne reste plus que des ruines de l'église qui remplaçait cette demeure où se passa la première entrevue et la première manifestation du Verbe incarné[1].

Le vénérable Bède, le cardinal Hugo, Eckius, Clichtovée, pensent que la ville où Marie alla trouver Elisabeth n'était autre que Jérusalem.

« Arrivés sur le revers d'une montagne, le petit village, appelé par les chrétiens Saint-Jean-de-la-Montagne, nous apparut sur le penchant d'une colline. A vingt minutes de distance, on trouve à côté du chemin des ruines assez considérables, qu'on appelle *Mer-Sakaria ;* c'est là qu'habitait sainte Elisabeth quand elle fut visitée par la sainte Vierge... En nous dirigeant vers ce village, nous trouvâmes, à moitié chemin, une grande et belle fontaine, que les chrétiens nomment fontaine de la Vierge, parce que la sainte Vierge s'est évidemment servie de son eau, puisqu'il n'y en a pas d'autre dans les environs ; les Arabes l'appellent *Aïn-Karim...* Nous arrivâmes de bonne heure au couvent, où nous attendait la plus amicale réception. Avant tout, je me rendis à l'église, accompagné du père gardien et de quelques religieux. C'est une des plus belles de la Terre-Sainte. A gauche du maître-autel, on descend par un bel escalier dans la chapelle de la nativité de saint Jean-Baptiste. C'est donc ici que Dieu manifesta sa miséricorde sur sainte Elisabeth, en lui donnant dans sa vieillesse un fils qui devait être grand devant le Seigneur.

« Le sanctuaire de la nativité de saint Jean est disposé comme celui de la nativité de notre Sauveur. Cinq bas-reliefs en marbre blanc, encadrés dans un fond noir, et qui ont environ quinze pouces de hauteur, représentent les principales scènes de la vie du Précurseur ; sa naissance, sa prédication dans le désert, son martyre, la visitation, le baptême de Jésus-Christ ; ils sont disposés en cercle autour du sanctuaire. Tout cela est d'un fort beau travail, et a été envoyé par le roi de Naples. Six lampes brûlent continuellement en ce lieu. Au-dessus il y a une table en marbre où l'on dit la messe. Sur l'autel est un beau tableau d'un maître espagnol ; il représente la naissance de saint Jean. Dans l'église supérieure, il y a un tableau de Murillo[2] ».

Arrivée à la ville sacerdotale, Marie se fit conduire à la demeure bien connue de Zacharie. Elisabeth, instruite de la visite inattendue de sa cousine, vint à sa rencontre avec de grandes démonstrations de joie. En la voyant venir, la jeune vierge s'inclina, et posant la main sur son cœur : « La

1. *Voyages de Jésus-Christ.* — 2. Mgr Mislin, *Les Saints-Lieux.*

paix soit avec vous », dit-elle en se hâtant de la saluer la première, et en même temps elle se jeta dans ses bras.

Dès qu'Elisabeth s'entendit saluer par Marie, son enfant tressaillit dans son sein ; elle fut remplie du Saint-Esprit, et s'écria à haute voix : « Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni ; et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur daigne me visiter ? Car, au moment que j'ai entendu les paroles avec lesquelles vous m'avez salué, mon enfant a tressailli de joie dans mes flancs. Vous êtes heureuse, vous qui avez cru que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliraient [1]».

Le Verbe incarné dans le sein de Marie s'était servi de la langue de sa mère pour parler à sa voix, c'est-à-dire à saint Jean, encore enfermé dans le sein d'Elisabeth ; et saint Jean se servit des oreilles de sa mère pour écouter le Verbe [2].

En effet, au moment où ces deux saintes femmes miraculeusement fécondes s'embrassèrent dans une étroite et mystérieuse étreinte, le Sauveur et le Précurseur n'étaient plus séparés que par deux légères murailles, comme dit saint Bernard ; alors est-il étonnant que la voix s'agite et tressaille en entendant et en sentant le Verbe ? Comment ne se serait-il pas opéré une multitude de merveilles en faveur du fils d'Elisabeth, en présence de son Dieu, à la parole de son Sauveur et en face de Marie ?

Aussi tous les Pères et les Docteurs de l'Eglise sont-ils unanimes à proclamer que dès ce moment le Précurseur du Christ reçut alors la première touche de la grâce, fut purifié du péché originel, jouit dès lors de l'usage de la raison, fut rempli de l'Esprit-Saint à un très-haut degré, et enrichi de toutes les vertus infuses, comme il convenait à sa haute et sublime mission.

L'humble vierge de Nazareth était loin de vouloir attribuer à ses propres mérites les faveurs et les bénédictions dont elle avait été prévenue par le Seigneur. Elisabeth avait à peine cessé de parler, que Marie s'empressa de faire remonter vers leur source les louanges, les prérogatives et la gloire qu'on venait de lui offrir ; elle composa, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, ce chant sublime qui faisait dire à Bossuet : Que dirai-je sur ce divin cantique ? Sa simplicité, sa hauteur qui passe mon intelligence, m'invite plutôt au silence qu'à parler.

Sainte Elisabeth et saint Jean-Baptiste se trouvèrent sans doute les seuls qui purent entendre le *Magnificat* prononcé pour la première fois, avec tant d'inspiration, par la voix si douce, si suave, si virginale, si angélique de Marie. Qui dira les transports que Jean dut ressentir en lui-même en écoutant de nouveau la voix qui l'avait déjà fait tressaillir ? Si la seule salutation de la mère du Christ fut pour lui une source de grâces et de priviléges, dont nous ne pourrions apprécier la richesse et l'étendue, que ne produisit pas dans son âme, dès lors capable de mériter, une longue suite de paroles vraiment divines, accentuées avec la voix de la plus sublime prophétesse qui fût jamais ?

L'Evangile ne nous dit pas d'une manière précise si Marie était encore à Hébron à la naissance du fils d'Elisabeth. Origène et saint Ambroise l'affirment positivement; le vénérable Bède dit même qu'elle était surtout venue pour cela [3]. C'est le sentiment commun des commentateurs [4]. Est-il

1. Luc, I. — 2. Euthym. — 3. Orig. et Ambr. ubi supra; Bed. in Luc, lib. I.
4. Euthym.; S. Anton.; Card. Hugo; Gloss.; Cassia; Pet. Comest.; S. Bonav.; S. Pet. Dam.; Lyran; C. à Lapide; Maldon; L. Burg.; Toynard; Hauman; D. Calm.; D'Argentan; D'Allioli, etc.

croyable, dit l'un deux[1], que Marie aurait quitté Elisabeth au moment où Jean allait naître, et qu'elle serait partie sans attendre la naissance de cet enfant du miracle ? N'était-elle pas plutôt impatiente de considérer de ses yeux et de toucher de ses chastes mains le Précurseur de son Fils ?

Ce fut le vingt-cinq mars que la sainte Vierge reçut la visite de l'ange et conçut le Fils de Dieu. Elle n'alla pas de suite trouver Elisabeth, mais seulement quelques jours après, vers le dixième jour de la lune d'avril. C'est ce qu'insinue saint Luc. Elle resta donc avec sa cousine le reste du mois d'avril, tout le mois de mai, et ne s'en retourna que vers la fin de juin. L'Eglise, qui ne fait rien sans motif, a placé la fête de la Visitation, et consacré le souvenir de la présence de Marie chez Elisabeth, le 2 juillet, jour qui coïncide avec le lendemain de la circoncision de saint Jean. La raison de ce choix se devine facilement : c'est parce que la mère du Sauveur fit ce jour-là ses adieux au père et à la mère du Précurseur. Au reste, les commentateurs nous autorisent plutôt à étendre qu'à restreindre les paroles de l'Evangéliste[2] :

« Cependant », dit saint Luc, « le temps où Elisabeth devait accoucher s'accomplit, et elle enfanta un fils ».

L'histoire scolastique de Pierre Comestor raconte, d'après l'autorité du livre des Justes, ou des Nazaréens, que le fils de Zacharie fut reçu à sa naissance par la très-sainte Vierge et qu'il eut ainsi le privilége d'avoir pour premier berceau le sein de celle qui portait le Verbe de vie dans ses entrailles. Saint Bonaventure nous dit, avec sa tendre et naïve piété, que Marie prit entre ses bras le fils qu'Elisabeth venait de mettre au monde ; elle le revêtit avec empressement, selon que sa position l'exigeait. Cet enfant fixait ses regards sur elle, comme s'il eût compris qui elle était ; et lorsqu'elle voulait l'offrir à sa mère, il inclinait sa tête vers la Vierge, et semblait ne trouver de plaisir qu'en elle ; Marie le caressait avec bonheur, le serrait dans ses bras et le couvrait de ses baisers[3].

« Les parents et les voisins surent bientôt la grâce signalée que Dieu avait faite à Elisabeth » en lui enlevant l'opprobre de sa stérilité, et en la favorisant d'une délivrance heureuse, malgré sa vieillesse. Comme Zacharie et Elisabeth jouissaient de l'estime et de l'affection générale à cause du rang qu'ils occupaient et de la sainteté irréprochable de leur vie, chacun prit part à leur bonheur et leur offrit des félicitations.

Dieu, dit Bossuet, dispose avec un ordre admirable le tissu de ses desseins. Il voulait rendre célèbre la naissance de saint Jean-Baptiste, où celle de son Fils devait aussi être célébrée par la prophétie de Zacharie ; et il importait aux desseins de Dieu, que celui qu'il envoyait pour montrer son Fils au monde, fût illustré dès sa naissance : et voilà que, sous le prétexte d'une civilité ordinaire, Dieu amasse ceux qui devaient être témoins de la gloire de Jean-Baptiste, la répandre et s'en souvenir. Car « tout le monde était en admiration » ; et les merveilles qu'on vit paraître à la naissance de Jean-Baptiste, « se répandirent dans tout le pays voisin : et tous ceux qui en ouïrent le récit le mirent dans leur cœur, en disant : Que pensez-vous que sera cet enfant ? Car la main de Dieu est visiblement avec lui[4] ».

Or, le huitième jour qui suivait la naissance d'un nouveau-né était pour les Juifs un jour de fête et de réjouissance : car l'enfant recevait alors le signe de l'alliance que Dieu avait donnée à Abraham en lui prescrivant la circoncision.

1. Barrad. — 2. *Quasi tres menses.* (Vid. C. à Lapide.)
3. Medit., c. 5. Ita S. Anton. 2 p. Sum. titul. 18, c. 5, § 6. — 4. Boss., xv sem. Elév. 1.

Les prêtres et les parents de Zacharie, qui devaient circoncire l'enfant, ou honorer de leur présence cette circonstance solennelle, furent donc réunis selon l'usage. On jugeait qu'un enfant né sous de si heureux auspices devait être digne de porter le nom de son père, comme il devait hériter de ses biens et de sa dignité. On voulait donner à Jean un nom d'après l'usage du monde ; mais Jean était citoyen du ciel : c'est pourquoi un nom lui avait été apporté d'en haut. Ce n'était pas un nom de famille, mais un nom de prophète, dit saint Ambroise. Le parrain et la marraine étaient convenus de l'appeler Zacharie. Cette dernière, remettant l'enfant à Elisabeth, lui annonça qu'on lui avait donné le nom de son père. Mais la mère, à qui sans doute une révélation avait été faite d'en haut, prit la parole et dit : « Il n'en sera point ainsi, mais il sera appelé Jean ». On lui répliqua : « Il n'y a personne de ce nom dans votre famille ». On était déjà surpris de la réponse d'Elisabeth.

Cependant Zacharie était resté jusqu'ici le témoin silencieux de tout ce qui se passait sous ses yeux. Pendant que la joie épanouissait tous les visages, que l'espérance brillait sur tous les fronts de ses amis et de ses proches, et que toutes les bouches éclataient en actions de grâces ou en paroles d'admiration, Zacharie était toujours frappé de mutisme. Il suivait du regard, avec anxiété, tout ce que l'on faisait ; ne pouvant recueillir les paroles qui sortaient des lèvres des assistants, il cherchait à pénétrer leurs pensées en lisant dans leurs yeux. Il n'ignorait point qu'il avait un rôle à remplir dans cette circonstance ; voyant s'accomplir à la lettre tout ce que l'ange lui avait prédit et annoncé, il s'étonnait de sentir sa langue toujours enchaînée. On s'aperçut sans doute de son anxiété, et on eut l'idée de l'interroger par signes et de le prendre pour arbitre du nom qu'il fallait donner à son fils. Alors « il demanda des tablettes, et il y écrivit ces paroles : Jean est son nom. Tous les assistants furent frappés d'une nouvelle admiration ». Mais elle fut bientôt à son comble.

A peine Zacharie a-t-il manifesté sa foi en écrivant le nom que l'on doit donner à son fils par ordre de Dieu, qu'aussitôt sa bouche s'ouvre et sa langue est déliée. L'obéissance lui fait recouvrer la parole dont il a été privé en punition de sa résistance. Mais quand la voix lui est rendue, il ne fait plus entendre seulement le son d'une voix humaine ; car, rempli du Saint-Esprit, heureux de pouvoir enfin donner un libre cours aux transports de son âme, il s'abandonne à l'inspiration prophétique. Heureuse demeure de Zacharie et d'Elisabeth, où ont été chantés pour la première fois, en présence de la Voix du Seigneur et sous l'inspiration du Verbe de Dieu, et ce cantique incomparable de Marie, la plus heureuse des mères, et l'hymne enthousiaste de Zacharie, le plus fortuné des pères ! Afin que ces deux chants de reconnaissance et d'amour entonnés à Hébron, l'un à la première manifestation du Christ et l'autre à la naissance de son Précurseur, soient constamment répétés jusqu'à la fin des âges, l'Eglise veut que « le jour annonce au jour cette parole, et que la nuit en donne connaissance à la nuit ; il n'y a point de bouche ni de langue qui n'en fassent résonner les accents. Le son s'en est répandu dans toute la terre ; les mots en sont répétés jusqu'aux extrémités du monde [1] ». Au déclin du jour, l'Eglise chante le cantique de la Vierge ; et l'écho du sanctuaire n'a pas encore cessé d'en redire les derniers accents, que déjà elle recommence l'hymne de Zacharie pour inviter l'âme à ranimer sa confiance et à redoubler sa ferveur, afin de terminer dignement « l'office des louanges » dont elle paie le tribut au Très-Haut, au mo-

1. Psal. XVIII, 3.

ment où l'aurore, avant-courrière du soleil, comme Jean l'était du Christ, la vraie lumière, dissipe et chasse devant elle les ténèbres de la nuit.

« Béni soit le Seigneur », s'écrie Zacharie, « béni soit le Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple, et qu'il nous a suscité une puissance de salut dans la maison de David son serviteur, ainsi qu'il l'avait annoncé par la bouche de ses saints Prophètes depuis le commencement es siècles ; qu'un jour il nous sauverait de nos ennemis et de la main de ceux qui nous portent de la haine, en faisant miséricorde à nos pères et en se souvenant de son alliance sainte. Il en a fait le serment à Abraham notre père ; il lui a juré qu'il se donnerait à nous, afin qu'étant libres de toute crainte et délivrés de nos ennemis, nous le servions dans la sainteté et la justice, marchant en sa présence tous les jours de notre vie ».

« Et toi, petit enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant la face du Seigneur pour préparer ses voies, pour donner à son peuple la science du salut, afin qu'il obtienne la rémission de ses péchés, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, suivant laquelle ce soleil levant nous a visités d'en haut, pour éclairer ceux qui étaient ensevelis dans les ténèbres et les ombres de la mort, et conduire nos pas dans le chemin de la paix ».

Les miracles de la grâce s'ajoutaient les uns aux autres avec un enchaînement merveilleux. Aussi l'Evangile observe que tous « ceux qui demeuraient dans les lieux voisins furent saisis de crainte. Le bruit s'en répandit dans tout le pays des montagnes de Judée. Et tous ceux qui entendaient ces merveilles les conservaient dans leur cœur, et disaient entre eux : Que pensez-vous que sera un jour cet enfant ? Car la main du Seigneur était avec lui ». Zacharie était le seul qui eût la réponse à cette question ; l'archange lui avait appris que son fils « serait grand devant Dieu ». Cette grandeur il allait l'inaugurer.

Moïse avait ordonné aux Juifs de consacrer au Seigneur leurs fils premiers-nés, leur laissant la faculté de les racheter moyennant une rançon de cinq sicles d'argent qu'ils offraient aux prêtres[1]. Mais les enfants de Lévi devaient rester attachés au service de l'autel ; ils ne pouvaient donc être rachetés par leurs parents.

Les jours étant écoulés où la mère de Jean dut s'occuper de présenter un sacrifice pour se faire déclarer purifiée de la souillure légale que les mères contractaient dans leur enfantement, Elisabeth se mit en route pour Jérusalem, accompagnée de son époux, et portant entre ses bras le saint Précurseur qu'elle allait consacrer irrévocablement au Seigneur. Les parents et les amis qui s'étaient réjouis à la naissance de cet enfant, qui avaient été témoins des miracles déjà accomplis et observaient que « la main du Seigneur était avec lui », ne purent manquer de se réunir pour faire cortége à Zacharie et à Elisabeth dans cette circonstance.

Jean fut donc porté par ses parents dans ce même temple de Jérusalem, naguère encore le théâtre de l'apparition de l'ange Gabriel et du miracle qui avait annoncé sa naissance. Elisabeth, s'arrêtant dans la partie du temple réservée aux personnes de son sexe, offrit aux prêtres un agneau pour être immolé en holocauste, et le petit d'une colombe en sacrifice pour le péché, afin de satisfaire ainsi à la loi de la purification. Pour Zacharie, prenant entre ses bras le fils que Dieu lui avait donné dans sa miséricorde, il s'avança jusque dans l'intérieur du temple réservé aux prêtres, renouvela l'offrande qu'il en avait déjà faite dans le secret de son cœur, et le présenta à ses

1. Exod., XIII.

frères dans le sacerdoce pour faire inscrire son nom dans le registre destiné à établir la descendance des enfants d'Aaron, et constater ses droits au service de l'autel.

Le fils de Zacharie reçut, dans cette circonstance, un triple caractère de sainteté ; car il fut présenté comme premier-né de sa mère, ainsi que l'avait prescrit Moïse [1] ; comme fils d'un pontife, il fut offert pour le service du temple et de l'autel, et destiné à remplir un jour les fonctions de sacrificateur, selon les prescriptions de la loi et les intentions de ses parents. Enfin, il fut consacré comme Nazaréen, d'après l'ordre de l'ange qui avait annoncé « qu'il ne boirait point de vin ni d'aucune liqueur enivrante ». Or, la loi disait à ce sujet : « Il sera Saint, laissant croître les cheveux de sa tête. Pendant tout le temps de sa séparation, il sera Saint et consacré au Seigneur [2] ». Les Nazaréens étaient chez les Israélites ce que sont les religieux parmi les chrétiens. Leur institution, que l'on pouvait embrasser sans distinction de sexe, pour un temps ou pour toujours, avait Dieu même pour auteur.

Elisabeth et Zacharie avaient vu à regret s'éloigner de leur demeure hospitalière l'humble Vierge qui portait dans ses flancs le fruit béni, espoir et salut du monde ; mais leurs cœurs ne s'étaient point séparés d'elle. Leurs vœux et leurs bénédictions avaient suivi Marie à Nazareth. Zacharie avait veillé sur la jeunesse de Marie, avec une sollicitude paternelle, pendant toutes les années qu'ella passa au temple avant d'être donnée pour épouse au chaste Joseph. Pouvait-il ne pas la suivre de son attention et de son amour jusque dans l'atelier de l'artisan, surtout depuis qu'il connaissait le secret de sa grossesse mystérieuse ? Les devoirs de sa charge l'appelaient fréquemment à Jérusalem, où affluaient chaque jour les enfants d'Israël venant de tous les points du pays. Il ne pouvait donc manquer d'entretenir des relations intimes et fréquentes avec la mère de son Sauveur et avec Joseph qu'il lui avait donné pour gardien de sa vertu. Les saints époux de Nazareth auraient-ils pu avoir des secrets pour un parent, un protecteur, un prêtre, à qui Dieu avait révélé tout le mystère et qu'il avait doué du don de prophétie ?

Il est donc impossible de supposer que Zacharie et Elisabeth n'aient pas été instruits de l'époque où Marie devait mettre au monde l'Attente des nations ; ils ne pouvaient donc pas ignorer davantage le voyage qu'elle fut obligée de faire à Bethléem pour obéir à l'édit de César. Quand les bergers eurent raconté les merveilles qui leur avaient été annoncées par les anges, et dont ils avaient été témoins à la grotte, Zacharie et Elisabeth furent sans doute dans l'admiration comme tous ceux qui en entendirent le récit ; car leur habitation n'était pas à une demi-journée de marche de Bethléem ; mais nous ne pouvons croire qu'ils se bornèrent à une admiration stérile, comme paraissent avoir fait les Juifs.

Sans doute, et nous le répétons encore, nous ne pouvons émettre ici que des conjectures ; l'histoire nous fait défaut en ceci comme en beaucoup d'autres points. Mais ce qui devait se faire d'après les coutumes et les prescriptions saintes d'une nation qui avait Dieu même pour législateur, était la règle de conduite de Zacharie et d'Elisabeth. Avaient-ils besoin, d'ailleurs, de consulter les usages ordinaires en pareille circonstance, quand la charité, l'affection, la piété et l'admiration les entraînaient par un transport de reconnaissance vers le Seigneur qui déjà les avait prévenus de sa visite ? Bethléem était sur le chemin qui conduisait d'Hébron à Jérusalem, où Za-

1. Exod., XIII. — 2. Num. VI.

charie était appelé fréquemment par sa piété non moins que par ses fonctions.

Il n'est donc point étrange de croire et d'avancer que de la crèche qui lui servait de trône, au milieu des langes qui lui tenaient lieu de pourpre, dans l'étable dont il faisait son palais, Jésus-Christ compta, parmi ses premiers adorateurs, Zacharie et Elisabeth, empressés de lui présenter le saint Précurseur pour lui faire hommage de ce qu'ils avaient de plus cher et de plus précieux au monde, et attirer sur lui de nouvelles bénédictions.

Nous ne pourrions dire combien de temps Zacharie et Elisabeth demeurèrent à Bethléem auprès de la sainte famille, aux besoins de laquelle ils s'empressèrent de pourvoir, sans aucun doute. Mais la cérémonie de la circoncision du divin enfant dut être pour eux un nouveau motif de s'y trouver. On sait en effet que, dans cette circonstance, il y avait concours des parents et des amis. Or, quels parents et quels amis auraient pu prêter leur assistance à Joseph et à Marie dans la ville de Bethléem, où ils n'avaient pu trouver d'autre asile qu'une étable? Zacharie et Elisabeth devaient donc être là quand le Fils de Dieu fut soumis à la circoncision, proclamant ainsi qu'il se faisait esclave de la loi.

Ce fut cinq jours après la circoncision, et le treizième après la naissance du Fils de Dieu, selon le sentiment le plus communément reçu par les docteurs, que les Mages vinrent déposer leurs offrandes aux pieds du fils de Marie. Nous ne hasarderons aucune assertion relativement à la présence de Zacharie et d'Elisabeth à cette touchante et mystérieuse adoration des fils de l'Orient, se prosternant humblement devant la crèche de Bethléem. Toutefois il n'y a pas lieu de douter que Zacharie n'ait été instruit de l'arrivée des Mages ; car il était compté parmi les princes des prêtres. Or, Hérode avait ordonné que le sanhédrin fût réuni au complet pour le consulter au sujet du lieu où devait naître le Messie ; il avait veillé à ce qu'il n'y manquât pas un seul des princes des prêtres, un seul des scribes ou des docteurs qui interprétaient la loi et l'expliquaient au peuple. *Et congregans omnes principes sacerdotum et scribas populi.* Ainsi tout nous porte à croire que quand Joseph et Marie se présentèrent à l'entrée du temple, quarante jours après la naissance de Jésus, afin de satisfaire aux prescriptions de la loi, le prêtre Zacharie était là pour les recevoir, les introduire, et leur servir d'intermédiaire ; et qu'Elisabeth les accompagnait, portant le saint Précurseur.

Outre les inductions que nous aurions à fournir au sujet de cette affirmation, nous pouvons invoquer ici l'autorité de l'histoire. Ceux qui ont écrit la vie de la mère de Dieu racontent, en effet, que se présentant pour satisfaire au précepte de la purification, elle se plaça dans le temple du côté assigné aux vierges. Les prêtres voulurent l'en éloigner ; mais Zacharie s'y opposa, en soutenant que son enfantement n'avait pas porté atteinte à sa virginité, et par là il s'attira leur haine, et plus tard leur vengeance[1].

Le père du Précurseur fut donc témoin du bonheur de Siméon, ce saint vieillard qu'une étroite amitié, aussi bien que les fonctions du même sacerdoce, rendaient cher à Zacharie[2]. Il lui entendit prophétiser son cantique d'actions de grâces au Seigneur, et prédire à Marie que son enfant serait pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël ; prédiction qui devait commencer bientôt à s'accomplir à son égard.

Cependant Hérode envoya ses satellites les plus dévoués à Bethléem, dé-

1. S. Basil. De humana Christi generatione ; Collin de Plancy, *Vie de la sainte Vierge*.

2. Beaucoup d'auteurs d'une grave autorité, se fondant sur ce que Siméon bénit Joseph et Marie, ont pensé et dit que ce saint vieillard était prêtre.

signé par les docteurs d'Israël comme le lieu de la naissance, et, par suite, de la résidence du Messie ; et il leur ordonna de mettre à mort, dans cette ville et dans les lieux voisins, sans délai, sans pitié et sans distinction, tous les enfants mâles depuis l'âge de deux ans et au dessous, selon le temps qui lui avait été indiqué par les Mages [1]. En immolant tous les enfants depuis l'âge de deux ans, il pensait être sûr de conjurer le péril qu'il redoutait. Ce massacre des enfants de Bethléem, d'après l'opinion des auteurs [2], n'eut lieu qu'environ deux ans après la naissance du Sauveur ; il est mentionné par Macrobe [3], qui ajoute que l'un des fils même d'Hérode tomba sous les coups des émissaires, trop fidèles exécuteurs de ses ordres. Quatorze mille enfants, disent quelques-uns, auraient été ainsi victimes de la fureur de ce tyran.

Mais ce massacre général ne donnait pas au despote la certitude d'avoir fait mourir celui qu'il regardait comme un rival et compétiteur de son trône ; devenu soupçonneux à l'excès, il voulut faire périr aussi le fils de Zacharie. Les merveilles qu'il avait entendu raconter au sujet de la conception et de la naissance de Jean étaient bien capables, en effet, de le faire passer dans son esprit ombrageux pour le Messie, puisque les Juifs eux-mêmes partagèrent plus tard cette persuasion. Il donna donc des ordres exprès pour faire égorger aussi le saint Précurseur ; mais, cette fois encore, Dieu n'en permit pas l'exécution.

Ce tyran envoya donc des soldats trouver son père Zacharie, lui disant : « Où avez-vous caché votre fils ? » Il répondit en ces termes : « Par le Dieu dont je suis le prêtre et que je sers dans son temple, je ne sais pas où est mon fils ». Et les satellites allèrent en rendre compte à Hérode. « Eh quoi », dit ce prince en colère, « son fils doit-il régner sur Israël ? » Et il envoya ses serviteurs auprès de Zacharie, avec ordre de lui répéter : « Dites la vérité : où est votre enfant ? Ne savez-vous pas que votre sang est sous ma main ? » Et les sicaires partirent et rapportèrent ces paroles à Zacharie. « Dieu m'est témoin », répondit-il, « que je ne sais où est mon fils. Pour vous, versez mon sang, vous le pouvez ; Dieu recevra mon âme, car vous répandrez le sang innocent ».

Hérode avait eu jusque-là du respect pour Zacharie ; mais ce respect était-il capable d'imposer toujours silence à la colère et à la vengeance d'un tyran qui faisait, de sang-froid, égorger deux de ses fils, et massacrer la plus chère de ses femmes ? Il comptait, d'ailleurs, sur le silence ou la connivence des Juifs, à qui le saint vieillard était devenu odieux pour avoir parlé de la virginité de la mère du Christ [4]. Hérode poussa donc l'impiété et la fureur jusqu'à le faire poursuivre dans l'enceinte sacrée où ce saint pontife exerçait des fonctions [5] qui eussent dû le protéger : Zacharie fut massacré entre le temple et l'autel. Tertullien rapporte que l'on voyait encore, de son temps, des taches du sang de Zacharie imprimées en caractères indélébiles sur le pavé où s'était accompli ce sacrilége homicide [6].

Ainsi mourut cet illustre sacrificateur ; ses vertus l'avaient rendu digne du martyre, et il mérita d'être loué par le Saint-Esprit lui-même. Père du plus grand des simples mortels et du plus glorieux des Prophètes, il fut lui-même le dernier écho de l'esprit prophétique qui avait animé jusque-là le sacerdoce vieilli d'Aaron, et éclairé la synagogue expirante. L'Eglise chrétienne le compte parmi ses Saints, et honore sa mémoire le 5 novembre. Les Grecs regardent saint Zacharie comme un prêtre, un prophète et un

1. Matth., II, 16. — 2. C. à Lapide in Matth. — 3. Lib. II. Saturnal., c. 4.
4. S. Basil., de hum. Christi generatione. — 5. Dyonis. Carth. in Luc. — 6. Scorpiac. c. 8.

martyr. Usuard, Adon et d'autres Latins le vénèrent aussi comme un prophète, le 5 novembre ; et le martyrologe romain y joint avec lui Elisabeth, sa femme [1].

Les prêtres allèrent au temple à l'heure de la prière ; mais Zacharie ne se présenta point à leur rencontre pour leur offrir sa bénédiction, selon la coutume. Ils s'abstinrent de le saluer et de louer le Très-Haut. Remarquant aussi qu'on tardait de leur ouvrir, ils craignaient d'entrer. Cependant, un d'entre eux, plus hardi, s'avança ; mais il revint annoncer aux autres que Zacharie avait été tué. A ces mots, ils se déterminèrent à entrer ; ils virent ce qui était arrivé, et remarquèrent que les lambris du temple gémissaient et étaient déchirés depuis le haut jusqu'en bas. On ne trouva point le corps de la victime ; mais son sang répandu dans le vestibule était devenu comme de la pierre. Les prêtres, saisis de crainte, sortirent de l'enceinte et annoncèrent au peuple que Zacharie avait été mis à mort. A cette nouvelle, toutes les classes du peuple prirent le deuil, et on pleura pendant trois jours et trois nuits. Après ces trois jours, les prêtres tinrent conseil pour lui donner un successeur. Le sort tomba sur Siméon.

Pendant que la fureur d'Hérode cherchait à s'assouvir sur Zacharie, Elisabeth, privée d'appui et de soutien, et n'osant implorer aucun secours humain, dans la crainte de se voir enlever son précieux dépôt, fuyait, emportant dans ses bras et serrant contre son cœur l'enfant de la promesse ; elle demandait aux montagnes et aux rochers une retraite inconnue et un abri protecteur pour son fils. On dit que, dans sa douleur et son délaissement, cette mère désolée, mais confiante cependant et résignée, ne craignit pas d'implorer auprès des rochers du désert une grâce qui lui eût été refusée par les satellites du tyran, et que, sur sa prière, Dieu lui offrit un asile en ouvrant les flancs d'un rocher qui se referma sur elle. Le Seigneur confia la mère et l'enfant aux soins et à la garde d'un ange. On ajoute qu'Elisabeth mourut quarante jours après.

Jean, persécuté, poursuivi et voué à la mort dès son enfance, avait évité miraculeusement le glaive meurtrier qui valut aux enfants de Bethléem le bonheur de verser les premiers leur sang pour Jésus-Christ. Cependant il ne devait point pour cela être privé de la gloire du martyre.

Privé d'un père que Dieu semblait lui avoir donné pour le préparer dignement à sa haute destinée ; délaissé, n'ayant pas encore trois ans, par une mère digne d'avoir un fils proclamé sans égal par la Vérité même, le saint Précurseur ne put jouir longtemps des délicieux embrassements de l'une, ni recevoir de l'autre les enseignements de vertus, de science et de sainteté qui en faisaient la gloire d'Israël.

Mais « la main du Seigneur était avec lui », ajoute saint Luc ; et sa Providence veillait sur ses jours. Dieu, qui nourrit chaque jour les oiseaux du ciel, avait autrefois pourvu miraculeusement aux besoins du fils d'Agar, qui n'était point l'enfant de la promesse ; il avait alimenté, pendant quarante ans, un peuple tout entier dans un désert aride ; et, plus tard, il confiait à un corbeau le soin de porter au premier Elie le pain de sa journée. Il voulut aussi protéger les jours du fils de Zacharie, et il chargea ses anges de le nourrir et de l'élever [2].

Selon la pensée de saint Jean Chrysostome et de saint Augustin, Dieu semble avoir agi envers le Précurseur comme vis-à-vis du premier homme ; lorsqu'il eut créé Adam dans la plaine de Damas, il le transporta aussitôt dans le paradis pour le perfectionner et le protéger. Il mit aussi Jean dans

1. Tillem., Mém. eccl. — 2. S. Petr. Alex.

le désert comme dans un paradis ; c'est là, en effet, que Dieu perfectionne ses Saints en leur donnant une idée de sa gloire, que l'on ne peut considérer que dans la retraite. Il ne voulait pas faire élever au milieu du monde le prédicateur de la vérité ; car elle n'est point connue dans le monde, et surtout dans les palais. C'est ainsi qu'il retira Moïse de la cour de Pharaon, où il était élevé trop délicatement, et l'envoya dans le désert de Madian [1].

« Ce que Dieu fait dans cet enfant est inouï », dit Bossuet [2]. « Celui qui, dès le sein de sa mère, avait commencé à éclairer saint Jean-Baptiste et à le remplir de son esprit, se saisit de lui dès son enfance. Que ne faut-il point penser d'un jeune enfant qu'on voit tout d'un coup, après le grand éclat que fit sa naissance miraculeuse, disparaître pour être seul avec Dieu, et Dieu avec lui ? Loin du commerce des hommes, il n'en avait qu'avec le ciel. Qui n'admirerait cette profonde retraite ? Que ne lui disait pas ce Dieu qui était en lui ? Il ne faut donc point s'étonner si l'Evangile dit de lui ces paroles bien dignes de remarque : « Cependant l'enfant croissait et se fortifiait en esprit, et il habitait dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation en Israël [3] ».

L'Evangile ne nous fait point connaître les déserts où saint Jean-Baptiste passa sa vie, jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur de l'envoyer prêcher. Mais la tradition a recueilli précieusement tout ce qui pouvait mettre sur les traces et faire suivre les pas de celui qui préparait les voies au Messie.

Antoine Aranda, religieux de l'Ordre de Saint-François, qui avait exploré avec beaucoup de soins la Terre-Sainte, raconte que le Précurseur habita dans trois endroits différents. A cinq milles de Jérusalem, dit cet auteur, se trouve une bourgade qui possède un temple bâti sur le lieu même où se trouvait la maison de Zacharie et d'Elisabeth. On y visite une chapelle célèbre par la naissance de saint Jean-Baptiste. Non loin de là se trouve une autre église que l'on dit aussi avoir été une maison de Zacharie ; on croit que c'est le lieu où la sainte Vierge alla visiter Elisabeth. A la distance d'un mille se trouve une vallée étroite et profonde. Cette vallée est adossée à un rocher dans lequel se voit une caverne taillée dans le roc. C'est dans cette caverne, dit-on, que Jean passa son enfance. C'est là le premier désert habité par le Précurseur ; il se trouve à six milles de Jérusalem.

Non loin de cette grotte, située dans la vallée du Thérébinte, se trouve une petite éminence dominée par un rocher. Les traditions locales, au rapport des voyageurs modernes, disent que le saint solitaire adressait la parole au peuple du haut de ce rocher, qui porte encore aujourd'hui le nom de Chaire de saint Jean-Baptiste.

Parvenu à un âge plus avancé, dit encore la tradition, il se retira dans un autre lieu, et s'ensevelit dans une solitude proche d'Hébron, à huit milles au sud de Jérusalem. C'est là qu'il habitait quand la voix de Dieu lui ordonna d'aller commencer sa mission.

Sur l'ordre du Seigneur, il vint dans un vaste désert en-deçà du Jourdain, non loin de Jéricho ; c'est le troisième désert qui lui servit de retraite.

Jean Moschus rapporte, sur la foi d'une révélation, que Jésus-Christ vint plusieurs fois visiter saint Jean dans un désert nommé Samsas, situé à environ un mille au-delà du Jourdain [4]. Saint Bonaventure dit que Jean habitait un désert peu éloigné du lieu où les Hébreux, sous la conduite de Josué, franchirent miraculeusement le Jourdain à leur retour d'Egypte. Si l'on en croit ce pieux docteur, l'enfant Jésus, revenant de l'exil avec Marie et Joseph, serait allé voir son Précurseur, déjà livré à la vie solitaire et péni-

1. Lanuz. Concion. — 2. Elév. 7, XV sem. — 3. Luc, I, 80. — 4. Prat. spirit., c. 1.

tente. « Avec quel empressement », dit-il, « et quelle allégresse le fils de Zacharie reçut cette auguste visite ! Quel ne dut pas être son bonheur ! La sainte famille serait restée quelque temps avec saint Jean, aurait partagé son frugal repas, et après l'avoir comblé de bénédictions ineffables, lui aurait dit adieu en le laissant à ses saintes contemplations [1] ».

« Saint Jean », dit Pierre de Blois [2], « préférait la solitude du désert aux sollicitudes du monde, la paix au fracas, la tranquillité au tumulte ; il savait que la fuite et l'éloignement des hommes étaient sa plus forte sauvegarde contre la contagion des vices ». Cependant, nous ne pouvons douter qu'il ne quittât quelquefois son désert pour venir à Jérusalem satisfaire au précepte de la loi. Moïse avait prescrit aux Juifs de se présenter chaque année devant l'Eternel pour lui offrir le tribut de leurs adorations [3] ; Jésus-Christ lui-même se conformait à cet ordre, comme nous l'apprend saint Luc [4]. Aucune raison ne nous autorise à croire que Jean-Baptiste ait dû s'en dispenser. Car, comme Nazaréen, comme prêtre, comme prophète et surtout comme précurseur du Messie, il était tenu d'observer les saintes prescriptions de la loi. Il nous est donc permis d'avancer qu'à la solennité de la Pentecôte ou des Semaines, à la fête des Tabernacles et à l'occasion de la pâque, le fils de Zacharie quittait sa solitude, se confondait sans doute dans la foule du peuple et allait présenter au Seigneur des adorations en esprit et en vérité. Sa chevelure de Nazaréen, sa figure austère, ses vêtements étranges, ne manquaient pas de fixer sur lui les regards et l'attention. Les âmes pieuses aimeront, dans ces circonstances, le voir se rencontrer quelquefois au temple, et manger la pâque avec Jésus, Marie et Joseph ; elles imagineront les doux entretiens, les saintes conversations qui devaient avoir lieu entre le Christ et son Précurseur ; car rien ne s'oppose à cette idée qui est plus qu'une fiction ; elle est non-seulement vraisemblable, mais on lui trouverait toutes sortes de probabilités ».

Celui qui était « la vraie lumière » descendue du ciel pour « éclairer tout homme venant en ce monde » et pour se manifester à toute chair, restait jusque-là dans l'oubli le plus profond. Malgré les merveilles de sa naissance, révélées d'abord par les anges, racontées ensuite par les bergers et bientôt divulguées en tous lieux par les Mages et par les fureurs mêmes d'Hérode ; malgré la courte, mais cependant lumineuse manifestation qu'il avait faite de lui-même dans le temple aux docteurs eux-mêmes, Jésus-Christ, le fils et l'héritier de David, le Messie, le Sauveur, qui faisait depuis si longtemps l'objet de l'attente des nations, demeurait toujours dans le plus profond oubli. Il brillait cependant, mais au milieu des ténèbres, et les ténèbres ne le comprenaient pas ; il était dans le monde, et ce monde, ouvrage de ses mains, ne le connaissait pas ; il était venu parmi les siens, mais les siens ne le recevaient pas.

Ainsi le sceptre échappé des mains de Juda, la principauté enlevée à la nation, les semaines de Daniel écoulées, le pays en ruine, l'époque venue où chacun attendait le libérateur, l'accomplissement des prophéties, rien n'avait été capable de fixer l'attention des enfants d'Abraham sur Celui en qui cette race privilégiée devait être bénie. Déjà plus de trente ans s'étaient écoulés sans que le monde daignât s'occuper de Jésus, réputé fils d'un artisan ignoré, voué lui-même à un métier pénible et sans honneur, renfermé dans un étroit atelier, habitant une bourgade inconnue ; le Fils de Dieu, égal et consubstantiel au Père, le Verbe fait chair et revêtu de la forme de l'esclave, attendait le moment fixé pour sa manifestation en Israël. Venant

1. Med. Vit. Chr., c. 13. — 2. Serm. I, de Adv. — 3. Deuter., XVI, 16. — 4. Luc, II, 41.

pour sauver le genre humain que l'orgueil avait perdu, il voulait ainsi le guérir et le racheter par son propre abaissement. C'est pour cela qu'il consacra toute sa vie de Nazareth à un oubli aussi instructif et aussi méritoire, peut-être, que les humiliations glorieuses du Calvaire.

Mais il y avait des motifs profonds et mystérieux de cette conduite de la divine Providence. La parole de chacun de nous a besoin d'une voix claire et sonore pour se faire mieux entendre ; ainsi le Verbe de Dieu fait chair eut besoin du témoignage de Jean, afin que les hommes en fussent moins scandalisés. Aussi, l'autorité de Jean servit à Jésus-Christ pour se justifier non-seulement devant les simples, mais encore en face des envieux et de ceux qui se scandalisaient volontairement.

Jean-Baptiste, ajoute saint Augustin, remplissait mystérieusement le rôle de la voix; mais il n'était pas seul la voix ; car tout homme qui annonce le Verbe est aussi voix du Verbe. En effet, ce que le son de notre bouche est à l'égard de la parole que nous avons à l'esprit, c'est aussi ce qu'est toute âme pieuse envers le Verbe dont il est dit : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ; il était au commencement en Dieu ». Quelles paroles augustes, et même quelles voix solennelles produit la pensée conçue dans le cœur ! Quels illustres prédicateurs fait surgir le Verbe qui habite en Dieu ! C'est lui qui a envoyé les patriarches, les Prophètes et le nombreux cortége de tous ceux qui ont parlé de lui avec tant d'éclat. Le Verbe, demeurant toujours dans le sein du Père, envoya des voix ; et, à la suite de ces voix nombreuses venues devant lui, il arriva lui-même seul comme sur son char, avec sa voix, dans sa chair. Réunissez donc, comme en une seule, toutes ces voix qui ont précédé le Verbe, et mettez-les toutes dans la personne de Jean-Baptiste. Il était à lui seul la récapitulation complète, la personnification auguste et mystérieuse de toutes ces voix. C'est pour cela qu'il est appelé proprement la Voix, car il était comme la figure, l'emblème mystérieux de toutes ces voix [1].

Saint Jean « n'était pas lui-même la lumière par essence ; mais il était venu pour rendre témoignage à la lumière [2] » ; et tel était le caractère sublime de sa mission, que les docteurs n'ont pas craint de dire qu'il était nécessaire qu'il rendît témoignage à la lumière, et que dans l'ordre, ou du moins dans l'exécution des divins décrets, le Sauveur du monde, tout Dieu qu'il était, eut besoin du témoignage de saint Jean, et que ce témoignage a été nécessaire pour l'établissement de notre foi. Or, le Sauveur le reconnaissait lui-même lorsqu'il disait aux Juifs : « Si je rendais témoignage de moi-même, vous diriez », quoique injustement, « que mon témoignage n'est pas recevable ; mais en voici un autre qui rend témoignage de moi [3] ». Car, selon la pensée de saint Jean Chyrsostome, expliquant à la lettre ce passage, cet autre, dont parlait Jésus-Christ, était saint Jean, son Précurseur. De plus, dans l'ordre des divins décrets, le témoignage de saint Jean était nécessaire pour l'établissement de notre foi ; car le même évangéliste, qui nous apprend que Jean est venu pour rendre témoignage à la lumière, en apporte aussitôt la raison : « Afin que tous crussent par lui ». D'où il suit que notre foi en Jésus-Christ est originairement fondée sur le témoignage de ce grand Saint, puisqu'en effet c'est par lui que nous avons cru ; par lui que la voie du salut nous a été premièrement révélée ; en un mot, par lui que nous sommes chrétiens [4].

Il ne parlait pas de lui-même, dit saint Jean Chrysostome, mais il révé-

1. S. Aug., serm. CCLXXXVIII. — 2. Joan., I. — 3. *Ibid.*, V. — 4. Bourdaloue, sermon pour la fête de saint Jean-Baptiste.

lait les mystères de Celui au nom duquel il venait. C'est pour cela qu'il est appelé ange. Ce nom sous lequel le Précurseur se désignait lui-même d'après le Prophète, ne signifie autre chose que messager, ambassadeur; il n'indique pas nécessairement la nature des esprits célestes, ordinairement appelés anges; mais il fait connaître une fonction auguste, que Dieu daigne quelquefois confier à des mortels. C'est ainsi que les prophètes Aggée et Malachie sont désignés sous ce nom, et que tous les prêtres, en général, sont appelés « anges du Dieu des armées ».

Jean-Baptiste n'avait pas la nature céleste des anges, comme l'ont cru quelques-uns des Juifs, et même des chrétiens illustres cependant par leur science, comme Origène; car ils prétendaient que le fils de Zacharie n'était autre qu'un ange, incarné, comme le Fils de Dieu, pour être son précurseur et le servir sous la même forme d'esclave qu'il avait daigné aussi revêtir. C'est pour réfuter cette erreur que l'évangéliste saint Jean dit expressément, dès le début de son livre, que le Précurseur envoyé de Dieu était un homme.

Cependant, par un privilége de la grâce, Jean était un ange; car Dieu l'avait envoyé comme un héraut pour amener les hommes à Jésus-Christ. — Semblable aux esprits célestes, il n'avait point eu d'enfance, puisque, dès le sein de sa mère, il fut sanctifié, doué de l'esprit de prophétie et de l'usage de la raison; en effet, il connut dès lors, salua et adora son Dieu par un transport d'allégresse. — Par sa vie, qui n'était qu'un jeûne continuel, dit saint Basile [1], il semblait appartenir à la nature des anges. — Si, selon saint Bernard [2], l'homme chaste est comparable aux anges par son bonheur, et l'emporte sur eux par sa vertu, le fils de Zacharie doit occuper une place des plus glorieuses et des plus élevées dans la hiérarchie céleste [3]; car il puisa, pour ainsi dire, la chasteté en Dieu, qui voulut le faire naître dans des conditions exceptionnelles et toutes miraculeuses. — Le propre des anges est de voir sans cesse la face de Dieu [4]; or, depuis qu'il eut reçu dans le sein de sa mère la visite du Fils de Dieu, Jean-Baptiste cessa-t-il un seul instant de vivre en sa présence, de se tenir devant lui et de le servir comme les anges se tiennent devant Dieu et le servent? — Il fut, selon l'opinion de la plupart des docteurs, confirmé dans la grâce comme les anges, car il ne se laissa jamais aller à aucune faute. L'austérité de sa vie, la sévérité de sa pénitence, ses privations en fait de nourriture, de vêtements, de repos, de sommeil, qui faisaient de son existence un continuel martyre, lui obtinrent ce privilége que nous envions aux anges. C'est pourquoi saint Jean Chrysostome dit que sa vie était toute angélique; il vivait sur la terre comme s'il eût été au ciel. Triomphant des nécessités de la vie, il suivit une carrière que l'on ne peut assez admirer; car, sans cesse occupé à l'oraison, à la prière et aux louanges du Seigneur, il évitait toute société humaine, et Dieu seul était l'objet et le terme de ses conversations. — Les anges d'un ordre supérieur enseignent ceux qui sont au-dessous d'eux; ils purifient, éclairent et perfectionnent les hommes; c'est aussi ce que fit Jean-Baptiste, selon ce qu'avait annoncé l'ange Gabriel à Zacharie : « Il convertira un grand nombre des enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu; il marchera devant lui dans la vertu et l'esprit d'Elie, pour convertir les cœurs des pères vers leurs enfants, ramener les incrédules à la prudence des justes, et pour préparer au Seigneur un peuple parfait ». — Enfin, un dernier caractère qui rendait saint Jean semblable aux anges, c'est qu'il n'eut, comme eux, d'autre maître que le Saint-Esprit. Ce fut par ses soins qu'il connut les mystères les plus pro-

1. Homil. de jejun. — 2. Epist. XLII. — 3. S. Basil. de Virginib. c. 79. — 4. Matth., XVIII, 10.

fonds, non pas selon les bornes d'une intelligence humaine, mais avec toute la pénétration d'un esprit céleste. C'est ce qu'enseignent saint Ambroise et saint Jean Chrysostome. C'est à l'école du Saint-Esprit que Jean reçut l'intelligence des Ecritures et même le pouvoir de parler et d'écrire avec l'autorité des auteurs sacrés. C'est là qu'il puisa la science et le zèle qui lui étaient nécessaires comme docteur et comme prédicateur, pour concilier au Christ la foi du monde entier.

Après ces considérations générales propres à jeter plus de lumière sur la vie du saint Précurseur, reprenons le fil de son histoire.

Nous savons, d'une manière générale, que le Sauveur commença d'abord par pratiquer, et ensuite seulement à enseigner. Mais en ceci encore, Jean-Baptiste devait être son précurseur. Avant d'élever la voix pour appeler les hommes à la pénitence, il l'avait pratiquée lui-même au plus haut degré ; avant d'enseigner la vertu, il en avait suivi les sentiers les plus ardus. En effet, il était revêtu de poils de chameau et, selon l'usage des Nazaréens, il avait autour des reins une ceinture de cuir, signe et emblème de la mortification et de la pénitence. Cet extérieur, rehaussé d'une longue chevelure ondoyante comme la portaient les Nazaréens, et qui rappelait le costume des anciens Prophètes, à lui seul était déjà une prédication. Car, comme le fait remarquer saint Grégoire, la grossièreté des habits de saint Jean était une preuve de sa mortification et surtout de sa rare humilité. On ne met, en effet, des habits précieux que par un motif de vaine gloire et dans le dessein de paraître plus honorable que les autres ; la preuve en résulte de ceci : que personne n'attache d'importance à être vêtu richement quand il ne doit pas être vu, et qu'il ne cherche point à paraître. Aussi, parmi les causes de la réprobation encourue par le mauvais riche, Jésus-Christ a-t-il soin de faire ressortir la splendeur de ses vêtements ; et en énumérant les reproches dont il accable les Pharisiens, il mentionne le luxe de leurs robes flottantes, ornées de franges magnifiques. Au contraire, en faisant l'éloge de son Précurseur, il demande si on l'a vu se vêtir avec mollesse. L'Ecriture nous fait voir partout que l'opulence des vêtements irrite le Seigneur, tandis que des habits abjects apaisent sa colère.

Par la manière de se vêtir, saint Jean ressemblait à Elie, dont le souvenir n'avait pas cessé d'être vivant parmi les Juifs. On voyait même dans ce nouveau prophète une vertu beaucoup plus admirable que dans celui de Thesbé; car si celui-ci était autrefois vêtu comme aujourd'hui le fils de Zacharie, il habitait encore les villes et vivait ordinairement comme les autres hommes; tandis que Jean demeurait dans la solitude depuis le berceau, et prenait sa nourriture en si petite quantité, que le Fils de Dieu a pu dire de lui, comme une chose connue de tous, qu'il ne mangeait ni ne buvait.

Etait-ce d'ailleurs une nourriture que le miel sauvage et les *acrides*[1] dont il sustentait son corps ? Car, non-seulement il ne se nourrissait pas de pain et de vin, ni de la chair des animaux, des oiseaux ou des poissons qu'il aurait eu la faculté de trouver dans le désert ou dans le Jourdain ; mais, selon Clément d'Alexandrie, il ne faisait usage ni des baies des arbres, ni des graines des plantes, ni de légumes.

On admet communément que saint Jean mangeait des sauterelles, nourriture vulgaire et assez ordinaire pour que la loi de Moïse contînt

1. Le mot grec *ακριδὲς*, que l'on traduit ordinairement ici par sauterelles, signifie aussi les jeunes pousses des arbres.

des dispositions à ce sujet, en les rangeant au nombre des animaux purs.

Cependant cette opinion, quoique généralement accréditée, est loin de réunir l'assentiment unanime des auteurs; et ceux qui semblent avoir le mieux entendu et expliqué le mot de l'Evangile, disent formellement que la nourriture de saint Jean se composait de bourgeons des plantes et de jeunes tiges des arbres. C'est le sens de la version éthiopienne ; ce que disent formellement saint Athanase et Clément d'Alexandrie ; c'est aussi le sentiment de saint Isidore de Péluse, de Nicéphore, de Cajétan, de Bochard, etc.

Ce dernier auteur, dans la description qu'il fait de la Palestine, dit qu'il y a sur les rives du Jourdain des herbes connues sous le nom d'*acrides*, et dont les moines faisaient leur nourriture. — C'est ainsi que nous lisons dans la vie de saint Hilarion, que sa nourriture consistait en quelques figues et dans le suc des herbes[1].

Les habitants du pays, fondés sur les traditions locales, toujours si vivaces en Orient, se font un plaisir de montrer aux pélerins de Terre-Sainte un arbuste dont le saint Précurseur faisait autrefois sa nourriture : c'est le *caroubier*.

« Les pauvres gens s'en nourrissent, ils en mâchent la pulpe ou la mêlent à l'eau. Parmi les arbres que l'on remarque sur la colline où se trouve la grotte de saint Jean, il y a encore aujourd'hui plusieurs caroubiers. Cet arbre s'appelle en allemand *Arbre du pain de saint Jean*, précisément parce qu'on croit que saint Jean se nourrissait de ses fruits. C'est aussi la nourriture dont il est parlé dans l'histoire de l'Enfant prodigue, qui *eût été bien aise de s'en rassasier avec les pourceaux*.

« Successeur des prophètes Elie et Elisée, qui vivaient d'herbes et de racines dans les grottes du mont Carmel, saint Jean a donc été le premier anachorète du christianisme, et son exemple a bientôt été suivi par des milliers d'autres. Dès les premiers siècles, ces déserts ont été peuplés par ses pieux imitateurs[2] ».

Cette vie rude et rigoureuse, dit Bossuet, n'était pas inconnue dans l'ancienne loi. On y voit, dans ses prophètes, les Nazaréens, qui ne buvaient point de vin. On y voit, dans Jérémie, les Réchabites qui, non contents de se priver de cette liqueur, ne labouraient, ni ne semaient, ni ne cultivaient la vigne, ni ne bâtissaient de maisons, mais habitaient dans des tentes. Le Seigneur les loue par son prophète Jérémie d'avoir été fidèles au commandement de leur père Jonadab, et leur promet, en récompense, que leur institut ne cessera jamais. Les Esséniens, du temps même du Sauveur, en tenaient beaucoup. La vie prophétique qui paraît dans Elie, dans Elisée, dans tous les Prophètes, était pleine d'austérités semblables à celles de Jean-Baptiste, et se passait dans le désert, où ils vivaient pourtant en société avec leurs familles.

Mais que jamais on se fût séquestré du monde, et dévoué à une rigoureuse solitude, autant et d'aussi bonne heure que Jean-Baptiste, avec une nourriture si affreuse, exposé aux injures de l'air, et n'ayant de retraites que les rochers, car on ne nous parle point de tentes ni de pavillons, sans secours, sans serviteurs et sans aucun entretien, c'est de quoi on n'avait encore aucun exemple[3].

Au premier aspect, il semble étrange et extraordinaire que le héraut de l'Evangile, le messager envoyé par Dieu même pour préparer la bonne nouvelle, débute dans la carrière par prêcher la pénitence. Pourquoi n'an-

1. *Bréviaire romain.* — 2. Mgr Mislin, *Les Saints-Lieux.* — 3. Boss., xv sem. 7 elev.

nonça-t-il pas plutôt la joie? C'est que dans l'état de servitude où ils gémissaient, les enfants de Jacob attendaient un libérateur qui s'occupât uniquement, ou du moins principalement, de les rendre à leur liberté politique et à leur indépendance nationale. Ils avaient oublié, ou bien ils ne comprenaient pas sous quels traits les Prophètes avaient dépeint le Sauveur, l'Emmanuel qui devait venir opérer leur salut, s'occuper surtout de leurs âmes et leur proposer les biens d'une autre vie. Ils auraient salué avec acclamation un Messie restaurateur de leur patrie, cette terre promise si solennellement à leurs pères, et dont ils étaient cependant dépossédés par des Gentils. Ils se seraient imposé tous les sacrifices, auraient bravé tous les dangers, essuyé les fatigues et affronté la mort même, pour seconder les vues de ce libérateur et lui donner les moyens de les rendre à la liberté. Voilà pourquoi les Juifs étaient tenus, depuis quelque temps, dans une continuelle alerte, prêts à saluer le premier qui se montrerait comme le Messie, et à lui donner le concours de leurs biens et de leurs personnes.

Mais autant ils se trompaient sur la mission qu'ils supposaient à ce libérateur, autant ils se faisaient illusion sur les moyens à mettre en œuvre pour assurer et faciliter le succès de sa venue. Comme le Messie conquérant attendu par les Juifs, le *Roi pacifique*, qui était leur vrai libérateur, devait exiger de leur part une coopération et des sacrifices, mais d'un genre tout différent. Comme le royaume qu'il venait leur assurer et la délivrance qu'il allait leur offrir étaient tout surnaturels et divins, ainsi la coopération qu'il fallait y apporter devait aussi avoir un caractère exclusivement spirituel et céleste ; car ce qu'il voulait conquérir, assujétir à ses lois et soumettre à son empire, c'était le cœur des Juifs ; et il ne devait, pour cela, employer d'autres armes que celles de la pénitence. Son Précurseur, qui était chargé d'aller devant lui pour lui préparer la voie, ne pouvait donc pas prêcher autre chose.

C'est aussi pour cela que saint Jean-Baptiste, rappelant les paroles prononcées autrefois par Isaïe, déclare qu'il est lui-même chargé de les mettre à exécution, et appelle à cette guerre, à cette conquête d'un nouveau genre, en criant à tous : « Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers ». Ce langage métaphorique, ordinairement usité par les Prophètes, devait être compris par le peuple.

L'Evangile ne nous fait point connaître quel fut le sujet précis du premier discours que saint Jean-Baptiste adressa au peuple après avoir annoncé sa mission d'une manière générale. Selon saint Matthieu, il exhorta les Juifs à la pénitence, et en donna pour motif l'approche du royaume des cieux. D'après saint Marc, il vint baptisant et prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés. Ainsi il résulterait de leurs récits que le Précurseur aurait parlé, dès le commencement de sa prédication, de trois sujets différents : de la pénitence, du baptême et du royaume des cieux. Il ne nous semble pas néanmoins qu'il ait pu développer et faire comprendre ces différentes matières dans un seul discours; car elles exigeaient des explications de sa part. Nous pouvons donc supposer qu'il en fit trois instructions spéciales.

Les pharisiens croyaient expier toutes leurs fautes en pratiquant des ablutions fréquentes ; et, dans leur orgueil, ils ne voyaient pas que sans le repentir et les larmes du cœur, la pénitence et les purifications du corps sont incapables de justifier devant Dieu. Or, ils avaient infecté tout le peuple du levain de leur doctrine.

Pour désabuser les Juifs de cette pernicieuse croyance, saint Jean-Bap-

tiste se mit à prêcher la pénitence ; non plus seulement cette pénitence qui consistait à affliger momentanément et à laver le corps, et qui ne s'adressait point à l'âme pour humilier son orgueil et réprimer la concupiscence charnelle ; mais cette pénitence intérieure qui consiste à briser, à déchirer le cœur pour en faire sortir le venin mortel que le péché y a laissé. Il annonça, en même temps, que cette pénitence du cœur opérait la rémission des péchés avec le secours d'un nouveau baptême, tout différent des ablutions légales et traditionnelles.

On ne peut nier, sans doute, que le dogme de la rémission des péchés ne soit au moins insinué sous le régime de la loi ; mais les sacrifices expiatoires, les pénitences satisfactoires avaient plutôt pour but de dissimuler les péchés devant Dieu que d'en opérer la remise[1]. C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire le Grand : Avant l'arrivée du Christ, on était incertain si ceux qui étaient tombés dans des péchés graves, pouvaient être pardonnés ; et la rémission des péchés a été inconnue d'un grand nombre[2].

Ainsi donc, il était réservé au saint Précurseur d'être le premier messager de la miséricorde et d'annoncer d'une manière formelle, positive et générale, le dogme consolant du pardon et du rachat des péchés par le moyen de la pénitence.

Il nous serait difficile, nous qui n'avons vécu que sous la loi de grâce et d'amour, de nous faire une idée de l'effet que cette annonce solennelle dut produire sur un peuple courbé, pour ainsi dire, sous le poids d'une loi de justice et de rigueur. La nouvelle d'une amnistie inattendue, qui rend un prisonnier à la liberté, un exilé à sa patrie, ou qui brise les fers d'un condamné, ne cause pas plus de joie, n'excite pas plus de transports.

Aussi, la foule du peuple se pressa bientôt autour du nouveau prophète avec un concours si extraordinaire, qu'Elie, ce prophète si vénéré pour la puissance de sa parole et de ses œuvres, ne vit jamais accourir une multitude si nombreuse, si empressée et si bien disposée à obéir. A la voix de Jean-Baptiste, tout cède, chacun se rend ; il fait autant de pénitents qu'il a d'auditeurs. Cependant, ceux qui se convertissent ne sont point frappés ni attirés par l'éclat de ses miracles ; car il n'en opéra aucun. Ce sont ses vertus et ses austérités qui font de si puissantes impressions sur l'esprit et sur le cœur de ceux qui l'écoutent. La sainteté de sa vie engage ceux qui l'entendent à réformer la leur ; les plus voluptueux cessent de l'être en voyant un homme si mortifié.

Selon la prédiction de l'ange, le fils de Zacharie devait précéder le Fils de Dieu dans toutes ses voies ; son annonciation, sa naissance, sa pénitence, sa prédication étaient déjà des préparations à celles du Christ ; il devait donc aussi le précéder par son baptême. Le baptême de saint Jean était, en effet, pour ceux qui se trouvaient animés de l'esprit de foi, ce que l'enseignement de la doctrine est pour les catéchumènes avant leur admission au sacrement de la régénération. En le conférant, saint Jean avait de plus l'occasion de faire sentir la nécessité de la purification intérieure et de la pénitence du cœur, contrairement à ce que pratiquaient les pharisiens hypocrites, qui se contentaient de nettoyer le dehors de la coupe sans se mettre en peine de purifier leurs cœurs remplis de rapines et d'impuretés. Par ce moyen, le Précurseur pouvait, en outre, rendre témoignage à Jésus-Christ.

Il dit en effet, lui-même, qu'il était venu baptiser dans l'eau pour mani-

1. Dissimulas peccata hominum propter pœnitentiam. (Sap., 11, 14.)

2. Et quidem ante adventum Christi incertum fuit, si graviter lapsi possent habere veniam, et peccatorum remissio complures latuit. (In psalm. pœnit., IV, 8.)

fester à Israël Celui qui devait baptiser dans le Saint-Esprit. Aucun des anciens Prophètes n'ayant annoncé et administré de baptême, la nouveauté du rôle de saint Jean, qui lui valut le surnom de Baptiseur ou Baptiste, attirait à lui une foule immense. Il put ainsi annoncer à tout le peuple la venue du Messie, dont il se disait le précurseur.

Enfin, le baptême de saint Jean avait encore pour but de disposer les hommes à recevoir celui de Jésus-Christ. Comme il se donnait au nom de Celui qui, depuis si longtemps, était l'attente des nations et surtout du peuple juif, il était comme une déclaration et une profession de foi au Rédempteur, et un engagement de faire de dignes fruits de pénitence. La connaissance et la foi du mystère de la rédemption et la pratique de la pénitence étaient la fin du baptême donné par saint Jean. Et parce que la pénitence n'est pas obligatoire pour les enfants, et que les femmes devaient être instruites par leurs maris, le Précurseur n'admettait à son baptême, selon quelques auteurs, ni les enfants ni les femmes.

Le baptême du Précuseur était un sacrement, puisqu'il était le signe d'une chose sainte, savoir : le signe du baptême de Jésus-Christ. Il ne conférait pas la grâce par lui-même ; cependant il était comme le préambule des sacrements de la grâce et de la loi nouvelle. C'est pourquoi il est appelé proprement l'intermédiaire entre les sacrements de l'ancien Testament et ceux du nouveau. Il avait cela de commun avec les sacrements de la loi ancienne, qu'il n'était qu'un signe ; avec ceux de la loi nouvelle et de la grâce, qu'il disposait prochainement à la grâce, et que, par sa forme et sa matière, il avait des similitudes avec le baptême chrétien ; car il se donnait dans l'eau et au nom du Christ.

On ne peut douter que Jean ne se servît d'une formule pour donner son baptême. Saint Paul l'insinue d'une manière assez claire par ces paroles : « Jean baptisa le peuple du baptême de pénitence, en disant qu'ils devaient croire en Celui qui allait venir après lui [1] »; le texte grec porte « en Jésus-Christ ». Les saints Pères et les Docteurs de l'Eglise infèrent de là que la forme du baptême de saint Jean était : « Je te baptise et je t'initie à la foi du Christ qui doit venir ». Jean, dit saint Ambroise, baptisa pour la rémission des péchés, non pas en son nom, mais au nom de Jésus-Christ. Selon saint Jérôme, ceux qui avaient reçu le baptême de Jean étaient baptisés au nom du Seigneur Jésus qui devait venir après lui. Le maître des Sentences, et avec lui saint Thomas et saint Bonaventure, Hugues de Saint-Victor, Tostat et d'autres auteurs plus modernes ont partagé cette persuasion.

Le Précurseur avait reçu de Dieu lui-même la mission de baptiser ; son baptême était donc divin, et tous les Juifs en étaient persuadés. Si l'on en juge par l'empressement que le peuple et les Pharisiens eux-mêmes mettaient à le recevoir, il paraîtra évident que l'on croyait à sa nécessité. C'était, sans contredit, un moyen plus efficace que toutes les anciennes purifications, et même que les sacrifices de la loi, pour obtenir le pardon des péchés. Aussi, selon Eusèbe, était-ce pour détacher peu à peu les Juifs des rites mosaïques que Dieu avait intimé à saint Jean l'ordre de baptiser. Si ce baptême n'était pas indispensable au salut, comme celui de Jésus-Christ, il entrait cependant dans le plan divin de l'œuvre de la rédemption ; car il était destiné à servir de terme à la loi et de commencement à l'Evangile ; il devait préparer les hommes à la pénitence du cœur, leur faire sentir la nécessité de la pureté de l'âme, les accoutumer au baptême de Jésus-Christ ; enfin, c'est par ce moyen que le Fils de Dieu voulait être manifesté en Israël.

1. Act. XIX.

Ce qui distinguait surtout le baptême de saint Jean, et lui donnait une efficacité particulière, c'est qu'il était accompagné de la confession des péchés. « Toute la Judée », dit saint Marc, « et tous ceux de Jérusalem venaient à lui, et, confessant leurs péchés, ils étaient baptisés par lui dans le fleuve du Jourdain ». C'est ici le lieu de rechercher quelle était la nature de cette confession exigée par le Précurseur pour être admis à son baptême.

L'aveu public ou secret de ses fautes n'était point une chose inouïe chez les anciens, et surtout chez les Juifs. Il en devait être ainsi ; car la confession n'est-elle pas un besoin du cœur humain ?

Pour accorder son pardon au coupable, Dieu a toujours exigé de lui une confession humble et sincère. Sous la loi de nature aussi bien que sous la loi de Moïse et sous l'Evangile, cette confession devait être faite non-seulement de cœur et de bouche, mais encore confiée au ministre choisi de Dieu ; elle ne devait pas être seulement générale, mais particulière et spéciale. C'est ce que nous voyons par la Genèse, où Dieu interroge séparément d'abord Adam, puis Eve, et, plus tard, le fratricide Caïn, pour recevoir de leur bouche un aveu sincère et complet de leur faute en présence de son ministre, c'est-à-dire de cet ange qui leur apparaissait sous une figure humaine, puisqu'il marchait dans le paradis.

Les docteurs croient que si Adam, au lieu de rejeter la faute sur la femme, comme la femme sur la ruse du serpent, eût confessé sincèrement son péché, Dieu aurait rendu nos premiers parents à leur état primitif, ou du moins aurait mitigé leur condamnation, et n'en aurait peut-être pas fait peser le châtiment sur leur postérité [1].

Telle était la haute estime et l'admiration que l'on avait pour le fils de Zacharie, que l'on accourait de toutes parts pour entendre sa doctrine et recevoir son baptême. C'était un honneur et une gloire que les Pharisiens eux-mêmes ne dédaignaient pas, forcés en ceci de suivre le torrent de la multitude pour ménager leur popularité et ne pas compromettre la bonne opinion de perfection et de sainteté qu'ils affectaient. Ces orgueilleux sectaires se présentaient donc aussi au Précurseur pour être baptisés par lui. Mais sans se laisser séduire par ce témoignage forcé de respect que les Pharisiens rendaient à sa sainteté et à sa mission, saint Jean pénétrait jusque dans le secret de leurs cœurs, et, sous cette humilité apparente, découvrant l'orgueil et le dépit qui les animaient, il leur faisait subir l'épreuve de la confession. Il n'admettait à son baptême que ceux qui lui donnaient, par là, une marque de repentir, un témoignage de l'humilité et de la componction de leur cœur, et un gage de la docilité de leur esprit à recevoir les enseignements ultérieurs d'une doctrine nouvelle. Pour ceux qui refusaient de rejeter le venin de leur âme par un aveu sincère de leurs fautes, il les traitait durement, leur reprochait leur hypocrisie et leur aveuglement, et il refusait de les purifier dans l'eau du Jourdain et de leur donner ainsi le baptême initiateur, destiné à préparer, pour le jour de la venue du Seigneur, ceux qui ne se rendaient pas indignes de cette faveur. La plupart des grands de la nation juive refusèrent de se soumettre à cette épreuve, et ne furent point admis au baptême de Jean. C'est pourquoi saint Luc nous dit que « les Pharisiens et les docteurs de la loi méprisèrent le dessein de Dieu sur eux, et ne furent point baptisés ».

Le langage si relevé du saint Précurseur, le sujet de ses discours, si

1. S. Aug., serm. III de Annunt.; Chrys., homll. VII ad pop.; Greg., 22 moral. c. 13; Abulens., Genes. III; Cajet., Genes. III ; Insuper : S. Ambr., de Paradis., c. 14; De Caïn et Abel, c. 9 ; Chrys., homil. XVIII in Genes.; S. Bern., lib. de Præcept. et dispens.; Bellarm., de Pœnit., c. 3.

éloigné de celui des anciens Prophètes, mais surtout ce qu'il dit du royaume des cieux, dut paraître étrange aux Juifs : ils n'en avaient jamais entendu prononcer le nom. Ce langage était certainement obscur pour eux, et ils étaient incapables de le comprendre ; car il ne paraît pas que saint Jean leur en ait expliqué le mystère. Jésus-Christ s'était, sans doute, réservé d'en donner lui-même l'intelligence par les comparaisons, les paraboles et les explications diverses dont nous trouvons tant d'exemples dans l'Evangile. Cependant il n'était guère possible, même aux esprits les plus grossiers, de prendre dans un sens matériel et terrestre la promesse du royaume exclusivement spirituel annoncé par le Précurseur.

On peut, en effet, juger ordinairement de la richesse, de l'opulence et de la gloire d'un royaume par la pompe et l'éclat dont le monarque qui préside à ses destinées se plaît à entourer son ambassadeur. Or, Jean-Baptiste était certainement, aux yeux mêmes des Juifs, l'ambassadeur que Dieu avait comblé de plus de gloire, de faveur et de crédit; aucun des anciens Prophètes ne pourrait lui être comparé avec avantage. Mais était-il possible d'attendre et d'espérer trouver des richesses matérielles, des plaisirs terrestres, un bonheur sensuel ou des délices charnelles dans un royaume dont le représentant pratiquait la pauvreté la plus absolue, les jeûnes les plus rigoureux, la mortification la plus complète, et la guerre la plus cruelle à lui-même ? Le fils de Zacharie était le digne avant-coureur de Celui qui n'avait pas un lieu pour reposer sa tête, qui avait vu le jour dans une étable, vivait de son travail ou des offrandes qu'on lui faisait, et qui devait enfin terminer sa vie sur une croix. C'est pour cela que Jésus-Christ dit : « Depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieux se prend par violence, et ce sont les violents qui l'emportent ; car, jusqu'à Jean, tous les Prophètes, aussi bien que la loi, ont prophétisé [1] », c'est-à-dire se sont contentés d'annoncer les choses à venir, tandis que le Précurseur les a montrées présentes et a indiqué que c'est par la pénitence que l'on peut les conquérir.

Au bruit des premières prédications de saint Jean, les peuples accoururent en foule ; « et de toute la Judée, de la ville de Jérusalem et de tout le pays des environs du Jourdain, ils venaient le trouver, et confessant leurs péchés, ils recevaient de lui le baptême dans le fleuve du Jourdain [2] ». Les Pharisiens eux-mêmes et les Saducéens n'avaient pu résister à l'entraînement général qui attirait toutes les villes vers les rives désertes du Jourdain ; ils se mêlaient à la foule pour aller écouter saint Jean-Baptiste, et même pour recevoir son baptême. Mais sachant qu'ils venaient à lui pour se ménager l'opinion publique, ou peut-être pour le surprendre dans ses discours, plutôt que pour faire pénitence, il ne craignit pas de leur adresser des paroles dures et humiliantes, et de découvrir publiquement le masque d'hypocrisie sous lequel ils dissimulaient leurs vices secrets.

Ces Juifs orgueilleux se vantaient sans cesse d'être enfants des patriarches et des Prophètes. « Nous sommes », disaient-ils fièrement, « nous sommes de la race d'Abraham ». Ils voulaient, par là, s'approprier en quelque façon la gloire de ces saints personnages; dans leur orgueil, ils croyaient qu'étant reconnus héritiers de leur sang, ils avaient aussi un droit incontestable aux mérites de leurs vertus et de leur sainteté.

Pour leur faire déposer cette illusion, le Précurseur les nomme au contraire : *races de vipères*. Cette locution, d'après le style de la langue hébraïque, ne signifie autre chose que ceci : enfants détestables de pères corrompus, vous avez en vous-mêmes tout le venin dont vous avez hérité

1. Matth., XI, 12. — 2. Matth., III; Marc, I; Luc, III.

d'eux, et vous empoisonnez tous les autres par vos scandales. Il les comparait ainsi à des reptiles malfaisants, parce qu'ils s'attachaient à mordre et à déchirer les saints eux-mêmes, en empoisonnant du venin de leurs calomnies les paroles et les actions de ceux-ci.

Le Précurseur les frappa et les effraya dès le commencement de son discours en leur parlant de l'enfer. Il était en effet loin de leur tenir un langage ordinaire; il ne leur dit pas, par exemple : Qui vous a enseigné à éviter les guerres, à fuir l'invasion ou la captivité, la disette ou les maladies? Mais il les menace d'un autre supplice dont jamais peut-être ils n'avaient entendu parler. « Qui vous a appris », leur dit-il,« à fuir devant la colère à venir [1] ? »

Cependant le Précurseur ne se contente pas d'adresser des reproches et de faire des menaces, il ajoute des conseils salutaires : « Faites donc », leur dit-il, « faites de dignes fruits de pénitence ». Il ne suffit pas, en effet, de fuir le mal, il faut, de plus, s'adonner à la pratique de la vertu.

Avec quelle sagesse il respecte la mémoire des patriarches, en s'efforçant de corriger leurs enfants ! En leur adressant ces mots : « Gardez-vous de dire : Nous avons pour père Abraham »; il n'ajoute pas : Ce patriarche ne peut vous servir de rien; il continue, au contraire, avec plus de douceur et de modération en disant : « Dieu peut susciter de ces pierres mêmes des enfants à Abraham ». La plupart des interprètes pensent que le Précurseur a voulu désigner, par ces paroles, la vocation des Gentils, que, par métaphore, et pour indiquer leur insensibilité première, il nomme des pierres.

Quelques auteurs disent qu'en prononçant ces mots, saint Jean montrait du doigt les douze pierres apportées par les chefs des douze tribus d'Israël, du milieu du fleuve, et amoncelées sur le rivage; et celles, en pareil nombre, qu'ils avaient prises sur le rivage pour les déposer dans le Jourdain, afin de servir de monument de témoignage [2].

Remarquons comment saint Jean-Baptiste, cet admirable modèle des prédicateurs, frappe de terreur les Pharisiens, sans leur enlever cependant toute espérance; car il ne dit pas : Dieu a déjà suscité; mais il se contente de ces mots : « Dieu peut susciter ». Il n'ajoute pas : Dieu peut faire naître des hommes des pierres; mais, ce qui était beaucoup plus fort, des parents et des fils d'Abraham. Avec quel art il leur enlève tout prétexte d'orgueil provenant de leur naissance selon la chair, et les poursuit jusque dans ce refuge de leur parenté avec les patriarches, pour ne leur laisser plus d'autre moyen qu'une sincère conversion, plus d'autre espoir que dans la sainteté de leur vie!

Après leur avoir montré que l'alliance charnelle ne peut leur servir de rien devant Dieu, il leur fait sentir la nécessité de la parenté que donne la foi, et continue ensuite d'augmenter cette terreur salutaire, cette inquiétude de l'âme qu'il leur a déjà inspirée. Car, après avoir dit : « Dieu peut susciter de ces pierres mêmes des enfants à Abraham », il ajoute, pour les effrayer davantage encore : « Déjà la cognée est à la racine des arbres. Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu ». Par cette comparaison, saint Jean excite ses auditeurs à porter des fruits de pénitence, en leur mettant sous les yeux l'horreur du feu éternel. C'est comme s'il leur disait : Faites de dignes fruits de pénitence, produisez des bonnes œuvres, et ne vous flattez pas de la sainteté et de la noblesse d'Abraham; ne comptez pas sur la fécondité de la foi de vos pères pour rester vous-mêmes stériles; car si vous ne portez pas des fruits, quoique descendus d'Abraham qui en a tant porté, vous serez retranchés comme des arbres

1. Matth., III, 7. — 2. P. Comestor; Dionys. Carthus.

stériles et vous serez jetés au feu. La hache de la justice divine est déjà près de la racine des arbres, c'est-à-dire elle menace la vie des hommes qui ne produisent rien. Tout arbre, ou plutôt tout homme qui ne produit pas les fruits qu'on est en droit d'attendre de lui, sera coupé jusqu'à la racine par la cognée de la justice de Dieu, et deviendra la proie du feu éternel.

C'est par de telles paroles que le fils de Zacharie épouvanta les Pharisiens et mit le trouble dans l'âme des soldats eux-mêmes ; il ne les jetait pas dans le désespoir ; mais il les retirait de l'abîme de l'indifférence où ils étaient endormis. Son langage, propre à causer à son auditoire de si vives alarmes, était cependant mélangé de beaucoup de motifs de consolation ; car, en menaçant seulement l'arbre qui ne porte pas de bons fruits, il montrait que celui qui en produit de bons serait certainement épargné et ménagé.

Le discours du saint Précurseur était adressé à tout le peuple accouru pour l'entendre ; mais il était surtout prononcé pour les grands, les Pharisiens et les Saducéens qu'il avait aperçus dans la foule, comme nous l'apprend saint Matthieu. On ne peut guère douter que quelques-uns d'entre eux ne se soient convertis à sa voix ; cependant il est certain que la plupart résistèrent à l'appel de la grâce qui parlait par sa bouche. C'est pour cela que Jésus-Christ leur fit, plus tard, ce reproche : « Les Publicains et les femmes publiques vous précéderont dans le royaume de Dieu, parce qu'ils ont cru à la parole de Jean ».

La foule, ébranlée par les menaces du saint Précurseur, troublée à la pensée des châtiments qu'il venait de lui annoncer, mais cependant confiante en la miséricorde de Dieu, qui voulait bien différer encore l'action de la justice, le simple peuple, surtout, s'empressa de demander ce qu'il fallait faire pour produire de bons fruits et prévenir ainsi les coups de la cognée menaçante. Car il lui semblait que la vengeance n'allait plus différer, et il voulait se hâter de conjurer l'orage dont l'annonce l'avait effrayé. « Que devons-nous donc faire ? » s'écriait-on de toutes parts.

La manière d'apaiser Dieu nous est donnée par Dieu lui-même. Ses divins oracles enseignent aux pécheurs que c'est par les bonnes œuvres et par les mérites de l'aumône que les péchés peuvent être expiés.

L'Ancien Testament ne parlait de la bienfaisance et de l'aumône que d'une manière vague, et ne spécifiait en aucune façon jusqu'à quelle limite ce devoir était obligatoire. C'était le régime de la justice stricte et rigoureuse ; et le plus haut degré de perfection, admis et reconnu alors, était contenu dans ces paroles du Sage : « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger, et s'il a soif, donnez-lui de l'eau à boire ».

Saint Jean-Baptiste, qui était l'intermédiaire des deux Testaments, ne prescrit pas seulement de donner à celui qui est dans le besoin, mais il commande de partager avec lui. C'était, pour ainsi dire, la préface du précepte nouveau apporté par Jésus-Christ. « Que celui », dit-il, « qui a deux tuniques, en donne une à celui qui n'en a point ; que celui qui a des aliments, fasse de même ». Il n'ordonne donc pas seulement la bienfaisance, cette vertu humaine que l'on pratique assez facilement par une pente naturelle du cœur ; il ne s'arrête pas à une compassion sentimentale, mais stérile ; il va tout d'un coup à la charité véritable, qui ne se contente pas de donner d'une main indifférente, froide, ou rétrécie, mais qui ajoute une nouvelle valeur, un nouveau degré d'excellence à l'aumône en la faisant par amour et au prix de sacrifices réels et personnels.

Un des plus remarquables triomphes de l'éloquence apostolique de saint Jean-Baptiste, le plus propre à nous donner une idée de l'efficacité de ses

prédications, du retentissement qu'elles avaient dans tout le pays, et de l'empire qu'elles exerçaient sur les esprits et sur les cœurs, c'est qu'il amena les Publicains eux-mêmes à venir l'entendre, à se laisser convaincre et persuader au point qu'ils lui demandèrent, avec autant de docilité, de soumission et de simplicité que le commun du peuple, ce qu'ils avaient à faire pour opérer leur salut.

Les Publicains étaient les fermiers ou receveurs des deniers publics, les préposés aux recettes de la douane et de certains droits odieux au peuple. Ces employés toujours assez mal vus partout, à cause de la nature de leurs fonctions, étaient, pour les Juifs surtout, un objet d'exécration. Cette nation se piquait particulièrement de liberté, et ne pouvait voir qu'avec une extrême répugnance les Publicains exiger des tributs imposés par les Romains à leur profit. Beaucoup de Juifs ne croyaient même pas qu'il fût permis de payer le tribut à un pouvoir étranger. Ceux de leur nation qui entraient dans les rangs des Publicains étaient regardés comme des païens. On dit même qu'ils ne leur permettaient point d'entrer dans le temple ni dans les synagogues ; ils ne les admettaient point à la participation de leurs prières, ni aux charges judiciaires, ni à rendre témoignage en justice ; on ne recevait même pas leurs offrandes.

Une partie considérable de ces fonctionnaires étaient juifs de nation ; mais ne tenant aucun compte de la religion, qu'ils étaient censés avoir abjurée par le fait, ils s'unissaient aux Romains par une société si étroite, qu'ils se mettaient même au service de ces étrangers pour faire peser sur leurs frères une oppression plus tyrannique.

Ces publicains, réunis, vinrent donc trouver saint Jean-Baptiste pour se faire baptiser par lui. Pendant que les scribes et les docteurs de la loi méprisaient le dessein de Dieu sur eux, en se croyant sages et restant remplis d'eux-mêmes, ils se laissaient précéder dans le royaume de Dieu par les pécheurs les plus discrédités, tels que les Publicains et les femmes publiques. L'Evangile ne nous rapporte qu'un mot de l'entretien des Publicains avec le Précurseur, et de la réponse qu'il leur adressa pour les exhorter. « Maître », lui dirent-ils, « que faut-il que nous fassions ? »

Dans l'esprit des Juifs, et surtout de ceux de la secte des Pharisiens, le fils de Zacharie eût dû repousser et éloigner de sa personne ces hommes diffamés et odieux. Mais le précurseur de Celui qui venait rechercher et sauver les pécheurs, ne devait point se conduire d'après l'opinion du monde. C'est pour cela que, loin de les mépriser publiquement, il accueille ces hommes souillés de rapine et d'injustices ; au lieu de leur adresser des reproches, comme aux Pharisiens, il ne dédaigne pas de les regarder comme ses disciples, en permettant qu'ils lui donnent le nom de maître. Que va-t-il leur prescrire, cet homme si détaché, si austère, si dur à lui-même ; ce censeur inflexible de tous les désordres ? Va-t-il ordonner à ces pécheurs publics de renoncer sur-le-champ à leurs fonctions avilies et déshonorantes ? Leur commandera-t-il de se livrer à une pénitence rigoureuse en proportion du blâme et du mépris qui les rend l'objet de l'exécration générale ?

Les saints, toujours habiles et expérimentés dans l'art difficile de la conduite des âmes, n'ont pas coutume d'effrayer et de décourager les pécheurs dès le début de leur conversion ; ils ont soin de leur montrer d'abord la voie la plus facile, et, pour les encourager et les stimuler, ils prennent eux-mêmes des sentiers ardus et difficiles, qu'ils franchissent comme en se jouant. Ainsi fit saint Jean-Baptiste à l'égard des Publicains. Pour les rendre dignes de correspondre à la grâce, il ne demande de leur part que de se conformer aux

devoirs et aux obligations strictes et rigoureuses de leur emploi. « N'exigez rien », leur dit-il, « au-delà de ce qui vous est prescrit ».

Dieu se plut à bénir cette conduite du Précurseur. Car les Publicains correspondirent au dessein du Seigneur et aux avances de la grâce. Non-seulement ils se rendirent dignes d'être admis au baptême de Jean, tandis que les Pharisiens en furent repoussés ; mais il s'en trouva parmi eux qui méritèrent d'être comptés parmi les disciples, et même de prendre rang au milieu des Apôtres du Christ. Tels furent Zachée, prince des Publicains, et Matthieu qui était encore à son comptoir lorsqu'il entendit une voix auguste lui donner cet ordre : « Suivez-moi ».

A l'exemple des Publicains, les soldats vinrent aussi, à leur tour, écouter la voix qui retentissait avec tant d'écho et tant de succès sur les rives du Jourdain. Il y avait alors en Judée trois catégories différentes de soldats. Les uns, sous les ordres d'Hérode, étaient occupés à faire la guerre à Arétas, roi d'Arabie ; les autres, sous le commandement du préfet du temple, étaient chargés de veiller à la garde de cet édifice, qui était une véritable forteresse ; les derniers, enfin, obéissaient aux Romains dans la personne de Pilate, gouverneur de la province. A l'exception de ceux-ci, qui étaient étrangers, les autres appartenaient à la nation et à la religion juive.

Ces hommes, que leur état rendait naturellement insensibles et indifférents, et chez lesquels la licence des camps avait encore augmenté l'audace, l'insolence et la cruauté, furent bientôt remués jusqu'au fond du cœur en entendant la voix de saint Jean-Baptiste. Touchés de componction, le repentir dans le cœur, ils réclamèrent aussi le privilége d'être admis au baptême de la pénitence. Comme les Publicains, ils s'abaissèrent humblement à leurs propres yeux, ne craignirent pas de dégrader leur valeur et la gloire de leurs armes en demandant à grands cris, avec autant de simplicité que la foule, et de franchise que les Publicains : « Que ferons-nous aussi à notre tour ? »

La réponse du Précurseur aux Publicains fait pressentir ce qu'il va exiger des soldats. Il voulait, dit saint Jean Chrysostome, les engager à une plus grande perfection ; mais comme ils n'en étaient pas encore capables, il se contenta de leur proposer des choses communes et ordinaires, dans la crainte qu'en leur conseillant des œuvres et des vertus plus élevées, ils ne pussent y atteindre, et fussent ainsi privés des unes et des autres. Il avait appris, selon le conseil du Sage, à ne pas être trop juste, et à ne pas porter la prudence plus loin qu'il n'est nécessaire. Il ne dit donc pas aux soldats : Déposez vos armes, laissez là le métier, fuyez les dangers de la guerre, livrez-vous désormais à la prière, et ne tenant plus compte des ordres de votre général, gardez-vous surtout de répandre le sang. Il ne leur fait au contraire d'autres prescriptions que celles-ci : « N'exercez point de concussion ; ne calomniez personne ; mais contentez-vous de votre solde ».

C'était un vice ordinaire parmi les soldats de faire des accusations fausses contre les citoyens, sous prétexte de trahisons, de relations avec l'ennemi, etc.; par ces honteuses délations, ils contraignaient des citoyens innocents à traiter avec eux. Le Précurseur leur défend donc de chercher la moindre occasion de s'enrichir par la calomnie aux dépens des citoyens, qu'ils ont au contraire la mission de protéger.

Jean-Baptiste, le plus grand des Prophètes, ne pouvait manquer d'avoir des disciples : ses prédications lui en gagnaient tous les jours. En effet, l'Evangile nous en parle en plusieurs circonstances, mais sans rien dire de précis à ce sujet, ni sur leur nombre, ni sur leurs noms, si ce

n'est celui d'André. Nous lisons, dans une légende autorisée par l'Eglise, puisqu'elle se trouve dans le Bréviaire romain[1], qu'un grand nombre de ces hommes qui marchaient sur les traces des prophètes Elie et Elisée, furent préparés, par les instructions de Jean-Baptiste, à la venue de Jésus-Christ ; et qu'après s'être convaincus de la vérité de ce qui leur avait été annoncé par le Précurseur, ils embrassèrent la foi de l'Evangile. Ils eurent l'honneur de construire, plus tard, le premier sanctuaire dédié au culte de la sainte Vierge, sur le mont Carmel. On croit que c'étaient des Esséniens.

N'eût-il compté, d'ailleurs, dans son école, d'autres disciples que ceux qui méritèrent d'être choisis par le Sauveur pour aller porter son Evangile au monde entier, quelle gloire pour lui d'avoir engendré, selon l'Esprit, autant de fils destinés à propager la race spirituelle, que Jacob eut d'enfants selon la chair pour donner le jour à un peuple charnel !

Et de fait, on ne saurait douter, dit Tillemont, que les Apôtres n'aient reçu le baptême de saint Jean. Ils furent même des premiers admis à cette grâce, selon saint Jean Chrysostome, et cela n'est point surprenant ; car, continue cet illustre docteur, si les femmes publiques et les Publicains se présentèrent à ce baptême, à plus forte raison ceux qui devaient plus tard être baptisés par le Saint-Esprit, durent-ils y accourir. L'Evangile, d'ailleurs, nous le dit suffisamment. Il est certain, d'un côté, que Jésus-Christ ne baptisait pas lui-même[2] ; car pourquoi aurait-il baptisé, dit Tertullien ? Pour la pénitence ? Alors quel besoin avait-il d'un Précurseur ? Pour la rémission des péchés ? Il les remettait d'une seule parole. Aurait-il baptisé en son nom ? Mais, par humilité, il voulait être inconnu. Au nom du Saint-Esprit ? Il n'avait pas encore été envoyé par le Père. Au nom de l'Eglise ? Les Apôtres ne l'avaient pas encore établie. De l'autre côté, l'Evangile nous apprend encore que saint Pierre avait été baptisé, puisque, sur la demande qu'il adressait à Notre-Seigneur de lui laver non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête, Jésus lui répondit : « Celui qui a été baptisé (ou lavé), n'a plus besoin que de se laver les pieds ». Il en était de même, sans doute, des autres Apôtres ; car, continue Tertullien, est-il croyable qu'ils n'aient pas été baptisés par Jean, ceux qui devaient bientôt aller baptiser toutes les nations ? Le Seigneur, qui n'était obligé à aucune pénitence, avait reçu ce baptême, et il n'aurait pas été nécessaire à des pécheurs ? Nous lisons, dans les Actes des Apôtres, que Jésus-Christ rappelle lui-même à ses disciples « qu'ils ont reçu de Jean le baptême d'eau[3] ». Après la résurrection, saint Pierre proposant aux fidèles de désigner un successeur à Judas dans l'apostolat, leur déclare qu'il est nécessaire que ce nouvel apôtre soit un de ceux qui ont vécu avec Jésus depuis le baptême de Jean[4]. Ne semble-t-il pas vouloir dire par là que le candidat devait non-seulement avoir suivi Jésus-Christ depuis le commencement de sa prédication, mais encore y avoir été préparé par le baptême et l'enseignement de saint Jean-Baptiste ?

Nous savons, d'une manière positive, que le premier des Apôtres, choisi par Jésus-Christ, fut saint André, disciple du Précurseur[5] ; un autre des disciples de ce dernier se trouvait aussi avec André dans cette circonstance ; saint Jean Chrysostome rapporte que c'était Jean l'évangéliste ; Théophy-

1. Die 16 julii. — 2. Joan., IV, 2. — 3. Traduct. de Bossuet, XXI sem. 6 élév. — 4. Act., I, 21. — 5. Joan., I.

lacte l'affirme positivement. C'est ce qui paraît plus certain encore par le silence même de l'évangéliste qui nous rapporte ce fait ; car cet évangéliste est saint Jean lui-même, qui évitait souvent de se nommer, comme on peut le remarquer. Si André était disciple de saint Jean-Baptiste, nous ne pouvons douter qu'il n'en fût de même de Pierre, le frère et le compagnon inséparable d'André. Nous pouvons en conclure la même conséquence à l'égard de Jacques, fils de Zébédée et frère de Jean l'évangéliste, tous quatre associés pour la pêche [1]. Ils s'unirent ensemble pour suivre Jésus-Christ, parce que déjà ils étaient attachés entre eux par l'identité de la foi et des dispositions saintes que le Précurseur avait semées et cultivées dans leurs cœurs.

Nous trouvons encore, dans les Actes des Apôtres, les traces d'un autre disciple du Précurseur, qui exerçait jusque dans la ville d'Ephèse la fonction d'apôtre sans avoir été initié à l'Evangile par d'autres que par notre glorieux Saint. Apollo, dont saint Luc nous parle comme d'un « homme éloquent et puissant dans les Ecritures, qui était instruit dans la voie du Seigneur, et parlait avec ferveur, enseignant exactement ce qui concernait Jésus », ne savait pourtant, touchant le Sauveur, que ce qu'il en avait appris à l'école du Précurseur ; car « il ne connaissait encore que le baptême du fils de Zacharie [2] ».

Nous ne savons rien de plus positif et de plus certain sur les disciples du saint Précurseur. Quelques auteurs ont pensé qu'ils ne suivaient pas assidûment leur Maître. Il en fut de même de ceux de Jésus-Christ, au moins dans le commencement de sa prédication. Les disciples de saint Jean venaient donc souvent le trouver et converser avec lui ; ils retournaient ensuite à leurs affaires, ou bien au ministère qu'il leur confiait.

Cependant, les disciples de Jean avaient encore d'autres soins que celui d'instruire les autres et de les amener à écouter les enseignements de leur maître : ils devaient travailler surtout à leur propre perfection. A l'exemple de leur maître, ils unissaient la vie active à la vie contemplative. C'est pour cela que saint Jean leur avait prescrit une règle de vie, soit pour continuer d'habiter dans leurs demeures ordinaires, soit pour se livrer à la prédication évangélique, ou bien pour vivre dans la solitude comme les Esséniens. C'est ce qui a fait dire à quelques Pères de l'Eglise [3] que saint Jean fut le prince de la vie monastique. Nous ne pouvons préciser en quoi consistait le genre de vie des disciples du Précurseur. Nous savons cependant qu'ils observaient des jeûnes fréquents et austères, à l'exemple de leur maître, et qu'ils avaient une formule spéciale de prières, différente de toutes celles qui étaient en usage chez les Juifs. La tradition ne nous en apprend pas plus que l'Evangile à ce sujet.

Nous pouvons cependant conjecturer que la manière de prier, enseignée par le Précurseur à ses disciples, avait quelque chose de bien remarquable, et, sans doute, était plus excellente et plus parfaite que toutes les prières et les cantiques de l'ancien Testament ; car ce saint personnage, qui était plus que prophète, n'avait pas cru devoir se contenter de ce qu'il avait trouvé avant lui. Aussi, l'un des disciples du Sauveur, excité par ce qu'il savait déjà des enseignements de saint Jean-Baptiste au sujet de la prière, et dans l'espoir d'en recevoir une formule plus parfaite encore de la part de Jésus-Christ, lui adressa un jour cette demande : « Seigneur, enseignez-

1. C. à Lapide. — 2. Act., XVIII, 24.
3. Hyeron., Epist. XXII ad Eustoch.; Chrysost., homil. 1 in Marc.; S. Bernard.; Cassian.; Canis., lib. I de Verbi Dei corrept., c. 2.

nous à prier, ainsi que Jean lui-même l'a appris à ses disciples ». Ce fut pour répondre à ce désir que le Sauveur dicta l'Oraison dominicale, la plus complète et la plus parfaite de toutes les formules par lesquelles l'homme puisse exposer au Tout-Puissant ses besoins, lui adresser ses supplications et lui exprimer ses espérances.

Saint Jean-Baptiste ne se faisait pas accompagner pour l'ordinaire de ses disciples, parce qu'il n'avait point pour but de les attacher à sa personne, et de se grandir en s'en faisant un cortége.

Il ne voulait d'un autre côté donner aucun prétexte d'incrimination contre lui pour cause d'attroupements ou de complots politiques. Ce qui n'empêcha pas, cependant, que cette accusation ne lui fût imputée dans la suite, comme nous le verrons plus loin.

Non-seulement le fils de Zacharie ne cherchait point à s'attacher ceux qu'entraînait la force de son éloquence, que l'odeur de sa sainteté attirait, ou que le spectacle de ses vertus persuadait ; mais il s'efforçait encore de diriger leur espérance et leur cœur vers le Christ, qu'il leur annonçait comme le terme et l'objet de sa mission ; et quand le temps de la manifestation fut arrivé, il leur montra Celui qu'ils devaient suivre, et les exhorta à s'attacher à lui.

Mais telle était l'opinion et l'estime que les disciples de Jean avaient conçues de lui, que malgré ses exhortations et l'autorité de sa parole, quelques-uns ne voulurent point se détacher de lui, virent d'un œil d'envie grandir de jour en jour la gloire et la renommée du Christ, et tant que leur maître vécut, ils voulurent lui conserver une fidélité et un dévouement exclusif. Il existe encore aujourd'hui, en Orient, les restes d'une secte religieuse connue sous le nom de Chrétiens de saint Jean-Baptiste. Quoique leur doctrine soit un mélange incohérent de judaïsme, de christianisme et de gnosticisme, il n'en paraît pas moins certain que leur origine remonte jusqu'aux disciples du Précurseur. Tous les ans ils célèbrent une fête qui dure cinq jours, pendant lesquels ils viennent en troupe vers leurs évêques, qui les rebaptisent tous, tant grands que petits, du baptême de Jean.

C'est peut-être ici le lieu de demander pourquoi, au lieu de s'attacher à Jésus-Christ et de le suivre en qualité d'apôtre ou de disciple, non-seulement saint Jean ne le suivit jamais, mais parut même quelquefois éviter sa présence, continua d'avoir des disciples jaloux de sa gloire et dévorés d'envie contre le Fils de Dieu, et ne cessa point de prêcher et de baptiser, même quand le Christ eut commencé sa carrière publique. Saint Augustin[1] nous apprend qu'il en fut ainsi, afin que le témoignage de Jean-Baptiste exerçât plus d'autorité sur l'esprit des Juifs.

Il pouvait en effet passer comme l'émule, le rival ou l'adversaire du Christ. Il prêchait comme lui, baptisait comme lui, et avait des disciples comme lui. C'est pour cela que les Pharisiens, les ennemis secrets de l'un aussi bien que de l'autre, crurent pouvoir tirer un grand parti du rôle qu'ils leur voyaient remplir simultanément, pour les mettre en contradiction entre eux, et par là diminuer l'autorité et l'influence qu'ils exerçaient sur le peuple. Lorsqu'ils entreprirent d'exciter la jalousie dans le cœur de saint Jean contre Jésus, ils n'obtinrent qu'une réponse capable de les couvrir de confusion et d'augmenter encore la valeur de son témoignage. En effet, ceux qui avaient confiance en la parole du Précurseur, furent pénétrés d'admiration pour le Sauveur, et les ennemis de Jean-Baptiste eurent la confusion de voir qu'au lieu de proférer des paroles d'envie contre le Christ,

1. Serm. CCXCIII ; Migne, t. V, col. 1332.

il lui rendait solennellement témoignage. Le serviteur était ainsi mis en demeure de confesser le Seigneur ; la créature était amenée à rendre témoignage au Créateur. Mais saint Jean remplissait ce rôle sans contrainte et avec joie ; car il était l'ami, et non le rival de l'époux ; il ne cherchait point sa gloire, mais celle de Celui qui l'avait envoyé.

Aussi son témoignage avait-il par là même beaucoup plus d'autorité que celui de saint Pierre et des autres Apôtres. On pouvait, en effet, objecter à ceux-ci qu'ils donnaient des louanges à Jésus-Christ, parce qu'ils étaient ses disciples, et qu'ils avaient intérêt à le prêcher comme ayant attaché leur fortune à la sienne. Ces témoignages paraissaient donc intéressés. Mais celui du fils de Zacharie avait une tout autre valeur aux yeux des Juifs. Car, comme il semblait avoir intérêt à déprécier le Christ, comme un rival, il ôtait tout prétexte à l'incrédulité de ses ennemis, en leur disant : « Je vous l'ai déjà déclaré, je ne suis point le Christ. Celui à qui est l'épouse est le véritable époux. Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous ».

L'admiration, le respect et l'amour extraordinaire dont il devenait l'objet, était universel, nous dit Origène. Mais les pécheurs surtout, qui étaient admis à son baptême et qui se trouvaient initiés par la pénitence à une vie toute nouvelle, ne mettaient point de borne à leur enthousiasme. C'est pourquoi saint Luc nous dit que « tout le peuple était dans une grande attente, et chacun était pénétré de cette pensée que Jean pourrait bien être le Christ ».

Soit que le Précurseur en eût été instruit par le Saint-Esprit, comme le pensent quelques docteurs[1] ; soit que ses disciples lui eussent rapporté ce qu'ils ne pouvaient manquer d'en apprendre, il fut bientôt au courant de l'opinion qui se divulguait déjà sur son compte. Bien loin de s'en glorifier, et de s'approprier même par son seul silence un honneur qui ne lui était pas dû, ce fidèle ami de l'Epoux profita de ces dispositions favorables pour annoncer, plus clairement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, le principal objet de sa mission.

« Il vint en témoignage », dit l'Evangéliste, « pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui ».

Ecoutons donc ce que va proclamer, en présence de tous, la voix solennelle de cet auguste témoin. « Pour moi », dit-il, « je vous baptise dans l'eau pour vous porter à la pénitence ; mais Celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de porter ses chaussures, ni d'en délier les cordons en me prosternant devant lui. C'est celui-là qui vous baptisera dans l'eau et dans le feu, au lieu que je ne vous ai baptisé que dans l'eau.

Le Précurseur était, aux yeux des Juifs, l'idéal des perfections humaines. Toutes les vertus réunies brillaient sur son front ; en lui se trouvait l'assemblage le plus complet des grâces les plus excellentes et les plus variées ; on n'imaginait rien au-dessus de sa sainteté. Cependant, sans se déprécier en aucune chose, sans méconnaître aucun des dons qui lui ont été départis, et qu'il apprécie mieux que personne, il proteste qu'il y en a un autre qui l'emporte sur lui-même.

Dans son langage symbolique et plein de mystère, il déclare que, loin de vouloir se comparer au Christ, il n'est pas digne de lui rendre le plus petit et le plus humble des services : comme de lui porter ses chaussures ou d'en dénouer les cordons, même en se prosternant à ses pieds.

Or, ces paroles ne doivent pas être entendues dans un sens purement

1. Ambros.; Euthym.; Cajétan.

littéral et matériel ; et, pour les comprendre, il faut, comme les Juifs, accoutumés à ce langage symbolique et figuré, il faut y chercher une signification spirituelle [1].

Par les chaussures, qui sont faites de la dépouille des animaux mis à mort, on doit entendre, selon l'abbé Rupert, l'humanité du Fils de l'homme, au moyen de laquelle le Fils de Dieu s'était assujéti à la souffrance et à la mort. Le Psalmiste s'était aussi servi de ce terme pour prédire la propagation de l'Evangile : « J'étendrai ma chaussure jusque dans l'Idumée [2] », c'est-à-dire, je ferai connaître mon incarnation jusque parmi les nations idolâtres. C'est, en effet, ce qui fut réalisé par le ministère des Apôtres.

Pour saint Jean-Baptiste, il ne devait pas vivre jusqu'au temps où les Apôtres portèrent ainsi les chaussures du Seigneur, en prêchant publiquement l'Evangile. Il ne devait pas même avoir la faveur « d'en dénouer les cordons », c'est-à-dire de faire connaître les liens mystérieux qui unissaient la divinité avec l'humanité dans la personne du Christ. Car le cordon de la chaussure, dit saint Grégoire, n'est autre chose que le nœud du mystère. Jean ne se trouve pas capable de dénouer les cordons des souliers de Jésus-Christ, parce qu'il ne peut comprendre le mystère de l'Incarnation, quoiqu'il l'ait connu par le secours de l'esprit de prophétie [3].

Si Jean-Baptiste ne dénoue pas, aux yeux des Juifs, les nœuds mystérieux de l'incarnation et de la rédemption, c'est, dit le vénérable Bède, parce que, trop charnels et trop grossiers, leurs esprits n'étaient pas encore capables de croire que le Fils éternel de Dieu, après avoir pris la nature humaine, avait reçu une nouvelle naissance d'une vierge. Mystère impénétrable, auquel il fallait les préparer peu à peu en leur faisant connaître les sublimes prérogatives de l'humanité glorieuse du Dieu fait chair pour les conduire insensiblement à la foi.

Pour le même motif, et afin de dissuader les enfants d'Israël d'attendre dans la personne du Messie une puissance et une grandeur purement temporelles, le saint Précurseur va leur insinuer ce qu'ils doivent espérer trouver en lui, ce qu'ils auront à lui demander lorsqu'il aura paru. Il ne leur parle point de conquête ni de victoire ; il ne leur met pas sous les yeux les prodiges et les miracles que le Christ doit opérer ; il ne leur promet aucun bien temporel ; il ne leur annonce pas même la délivrance de l'esclavage dans lequel ils gémissent sous le rapport politique et civil : mais, dirigeant leurs cœurs vers un ordre d'idées exclusivement spirituel, il leur montre l'abondance des grâces et la multitude des biens spirituels qu'ils recevront par son entremise. Le Messie, en effet, ne doit pas seulement donner le Saint-Esprit; car, selon la force de l'expression métaphorique de saint Jean-Baptiste, et pour montrer l'abondance des grâces qu'il viendra apporter aux hommes, « il baptisera dans le Saint-Esprit » ; et, pour faire ressortir encore l'efficacité de ces grâces, il ajoute même qu'il baptisera dans le feu.

Or de même que, par *l'eau*, Jésus-Christ désigne la grâce du Saint-Esprit [4], pour montrer par cette expression l'éclat et la blancheur qu'elle procure, et les consolations ineffables qu'elle donne aux âmes bien disposées,

1. Ce qui prouverait encore qu'il ne faut pas entendre le mot chaussure dans un sens purement littéral, c'est que Jésus-Christ n'en faisait point usage et allait pieds nus, selon l'opinion de quelques interprètes. (S. Hieron. ad Eustoch.; S. Bonavent., in vita Chr., c. 28; Dionys. Carth. in Matth. 3; Lyran; Abulens, etc. *Ibid.)*

2. Psal. CVII, 10. — 3. Homil. XI, in Matth.

4. Jésus-Christ dit en effet dans saint Jean (IV, 14) : « L'eau que je lui donnerai à boire, deviendra en lui une source qui rejaillira jusque dans la vie éternelle ». — (VII, 38) : Si quelqu'un croit en moi, il sortira de son cœur des fleuves d'eau vive » ; et l'évangéliste lui-même fait la remarque qu' « il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ». (S. Thom. in Luc.)

ainsi Jean-Baptiste, par *le feu*, exprime la justice et la ferveur de la grâce qui détruit et anéantit le péché.

Il enseignait donc à ses auditeurs qu'il ne fallait espérer de la venue du Christ d'autres biens que ceux de la grâce, d'autres dons que ceux qui con viennent à l'âme. Il battait ainsi en brèche, d'une manière adroite et détournée, les préjugés grossiers et les espérances ridicules que les Juifs s'étaient formés au sujet du Messie ; car ils l'attendaient comme un monarque destiné à conquérir le monde à la pointe de l'épée.

Pour faire sentir qu'il n'était point le Christ, saint Jean-Baptiste avait mis en opposition son baptême d'eau et de pénitence, avec celui du Fils de Dieu, qui devait se donner dans le Saint-Esprit et dans le feu.

Cependant, il savait que les esprits grossiers auxquels il s'adressait, ne pouvaient se faire une notion du Christ qu'en s'appuyant sur un terme de comparaison. Il vient d'annoncer que le Messie doit venir pour apporter au monde les dons du Saint-Esprit ; c'est là l'objet de son premier avénement, dont il révèle les bienfaits aux Juifs. Il leur découvre en même temps, et peu à peu, tous les mystères de l'Evangile. C'est pourquoi il va maintenant parler du second avénement du Christ, du jugement dernier et du feu de l'enfer, points de doctrine qui n'étaient guère moins inconnus des Juifs que le mystère du royaume des cieux.

Saint Jean avait annoncé les récompenses réservées aux justes, afin de les encourager ainsi à la pratique de la vertu. Pour faire comprendre maintenant que le Messie ne doit pas se contenter de porter son attention et sa bienveillance sur ses élus, et montrer en même temps qu'il n'est pas le spectateur indifférent du crime, le Précurseur lui en attribue le jugement et la vengeance, en ajoutant : « Son van est dans sa main ».

Remarquons, avec Rupert, comment il s'attache à faire ressortir la puissance et la force du Christ. Il ne dit point : Son van est entre les mains de Dieu. L'expression dont il se sert peut être comparée avec celle-ci d'Isaïe : « Il portera sa puissance sur son épaule ». Jean ne dit pas que le van du Messie est entre les mains de Dieu ; le Prophète aussi n'a garde d'annoncer que la puissance du Christ sera appuyée sur les épaules du Tout-Puissant. C'est qu'ils voulaient, l'un et l'autre, nous faire comprendre que sa propre puissance lui suffit, qu'il est capable à lui seul d'exercer son jugement. Le Précurseur ne dit point que le Sauveur nettoiera l'aire du Seigneur, ni qu'il amassera le blé dans le grenier de Dieu ; mais il déclare positivement qu'il purgera son aire, qu'il amassera son propre grain.

En mettant un van aux mains du Christ, le fils de Zacharie annonce assez clairement que le jugement suprême lui est réservé ; car le van, instrument destiné à nettoyer le blé en expulsant la paille, signifie, dit Denys le Chartreux, que la puissance judiciaire appartient à Jésus-Christ, que le pouvoir exécutif est remis entre ses mains ; que, de sa propre autorité, et en tant que Dieu, il prononce lui-même la sentence. C'est ce que nous voyons confirmé par ces paroles : « Le Père ne juge personne ; mais il a donné tout pouvoir de juger au Fils ». Ce jugement appartient essentiellement au Christ en tant qu'il est Dieu ; mais en tant qu'homme, il lui est dévolu, parce qu'il est établi juge, et constitué exécuteur de la sentence, selon cette doctrine de saint Pierre : « C'est lui-même qui est établi par Dieu pour juger les vivants et les morts ».

Le Messie purgera et « nettoiera parfaitement son aire »; il voit donc jusque dans le fond des cœurs ; car comment pourrait-il, sans cela, faire un discernement équitable ? alors il prendra le van dans sa main ; il jugera

avec impartialité, avec justice et sévérité, en tirant définitivement le bon grain de la paille, en séparant les élus des réprouvés. « Il amassera son blé dans le grenier », c'est-à-dire il réunira dans le ciel, séjour du repos parfait et de la béatitude, tous ceux que l'humilité aura rendus petits à leurs propres yeux ; ceux qui seront éclatants de justice et ornés de vertus ; ceux que la piété, le courage et la persévérance auront affermis contre le souffle des tentations ; car ce sont ceux-là qui forment le froment du Christ, et l'aliment dont il se nourrit. Le grand martyr saint Ignace, condamné à être dévoré sous la dent des lions, faisait allusion à cette idée, quand il s'écriait : « Je suis le froment de Jésus-Christ ; je désire ardemment d'être moulu sous les dents des lions, afin de devenir un pain sans tache ».

Mais le devoir d'un juge n'est pas seulement de discerner les bons pour les récompenser selon leurs mérites ; il faut encore qu'il châtie les méchants. C'est aussi ce que fera le Christ, et ce que saint Jean indique d'une manière frappante en ajoutant qu' « il brûlera les pailles » ainsi séparées du bon grain, « dans un feu inextinguible ».

Ces paroles étaient une confirmation de ce qu'il avait déjà dit dans une autre circonstance, en engageant les Pharisiens à la pénitence, afin de pouvoir éviter ainsi la colère à venir ; mais ici, il va plus loin dans le développement de sa pensée ; car il fait connaître deux vérités touchant la doctrine de l'enfer : le supplice du feu, et l'éternité du châtiment.

Enfin le moment est venu, où l'attente des nations va se révéler aux hommes. Le Sauveur après lequel avaient soupiré les patriarches depuis quatre mille ans, était dans le monde ; mais il menait toujours une vie obscure et cachée, dans la retraite de Nazareth. Pendant que le fils de Zacharie remuait la Judée en lui promettant de voir bientôt le Christ, en lui parlant de sa grandeur, en lui faisant connaître sa nature divine, et en l'annonçant comme le Juge souverain, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime, que faisait le Fils de Dieu? O sagesse de la terre, sois confondue ! Orgueil de l'homme, humilie-toi ! Le créateur du ciel et de la terre, Celui dont la providence nourrit jusqu'au passereau dépourvu de provisions, Celui que les anges adorent en tremblant, Celui que les cieux envient à la terre, le Fils de l'homme s'occupait d'un travail grossier et sans éclat.

« Quelle merveille », s'écrie Bossuet, « un artisan encore dans la boutique et gagnant sa vie, est le sujet des prédications d'un Prophète plus que prophète, et si révéré, qu'on le prenait pour le Christ. C'était de cet homme dans la boutique, que saint Jean disait : « Il y a un homme au milieu de vous, que vous ne connaissez pas, et dont je ne suis pas digne de toucher les pieds ». Il est plus grand que Moïse ; il donne la grâce, tandis que Moïse ne donne que la loi ; il est, devant tous les siècles, le Fils unique de Dieu, et dans le sein de son Père ; nous n'avons de grâce que par lui : cependant vous ne le connaissez pas, quoiqu'il soit au milieu de vous. Dans quelle attente de si hauts discours devaient-ils tenir le monde, et quelle préparation des voies du Seigneur ! On s'accoutumait à entendre nommer le Fils unique de Dieu, qui venait en annoncer les secrets ; mais quoi ! c'était de ce charpentier qu'on parlait ainsi [1] ? »

Quoiqu'il fût l'innocence même et la sainteté par essence, le Christ ne voulut point entreprendre sa mission évangélique sans s'y préparer par la pénitence. C'est par la pénitence qu'il s'était réservé de se manifester. En envoyant devant lui saint Jean-Baptiste pour lui préparer les voies, il lui avait donné surtout le caractère d'un héraut de pénitence ; tout le ministère

1. Elev. XXI sem.

du fils de Zacharie avait pour objet la pénitence ; c'est pour cela qu'il disait : « Je suis venu baptisant dans l'eau, afin que le Christ fût manifesté dans Israël ». En sorte que la voix qui poussait, dans les solitudes du Jourdain, cette clameur : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche », la prédication de saint Jean annonçait la vocation même du Fils de Dieu.

Le vrai motif de la prédication et du baptême du Précurseur était donc uniquement que le Saint des saints, qui seul était capable de faire pénitence pour tous les prédestinés, appelé par cette voix publique et solennelle, approchât ouvertement du sanctuaire céleste en présence de Dieu son Père, et des saints anges, et reçût d'une manière authentique l'investiture de son souverain sacerdoce, en face du monde entier. Or, c'est en se faisant baptiser par son précurseur, que le Christ devait commencer sa manifestation, inaugurer son ministère, et recevoir le glorieux témoignage de son Père.

Personne ne peut douter que le Fils de Dieu, en s'incarnant, n'ait voulu ôter le péché du monde en le prenant sur lui-même, selon ce qu'avait dit le Prophète : « Le Seigneur a placé sur lui toutes nos iniquités ; c'est pour nous qu'il gémit ; le châtiment qui devait nous donner la mort s'est appesanti sur sa personne[1] ». Or, que cette pénitence véritable et parfaite ait été supportée à cause de nous, c'est ce qui est clair : la raison le sent, la foi le professe.

Mais avant de suivre Jésus sur les rives du Jourdain, recherchons les motifs qui durent l'amener à cette démarche mystérieuse. Nous en trouverons des raisons légales et des raisons mystiques.

L'apôtre saint Paul nous enseigne que Dieu, en envoyant son Fils dans le monde, voulut l'assujétir à la loi. Jésus-Christ nous déclare lui-même qu'il n'est pas venu pour enfreindre cette loi, mais pour l'accomplir.

Or, sous le régime de la loi mosaïque, on était réputé souillé et impur dans une foule de circonstances, et il était impossible de rester dans cet état d'impureté légale sans enfreindre les ordonnances du Seigneur. Toutefois, hâtons-nous de le dire, ces souillures légales n'affectaient point l'intérieur, et ne nuisaient point à la pureté de l'âme, même chez les hommes ordinaires ; à plus forte raison n'empêchaient-elles pas que le Fils de l'homme ne fût et ne restât la sainteté par essence.

Le Sauveur fut donc obligé de se soumettre à l'usage du baptême, des lotions ou des purifications légales, selon la coutume du temps.

Ainsi, le Sauveur célébrait chaque année la pâque mosaïque. Or, il n'était permis à personne, et pour aucune raison, de manger l'agneau pascal sans être purifié et baptisé. Si donc il a pu porter à ces ennemis ce défi : « Qui d'entre vous me convaincra de péché ? » c'est-à-dire m'accusera d'avoir violé la loi même dans les prescriptions les plus légères, il faut reconnaître que Jésus-Christ a fait souvent usage des bains et purifications en vigueur chez les Juifs ; qu'il s'est conformé aux ordonnances de Moïse et aux coutumes de la nation et de l'époque.

D'après la loi, on devait s'adresser à un homme pour se faire purifier ; quel autre que le fils de Zacharie était aussi digne de remplir ce ministère auprès du Fils de Dieu ? N'était-ce pas pour se préparer à cette auguste fonction, à cet insigne honneur que, dès son enfance, saint Jean avait soustrait sa vertu et son innocence à l'influence délétère du monde et en se retirant dans la solitude ?

D'autre part, jamais, dit un saint pontife, les eaux du baptême n'auraient

1. Isaïe, LIII, 5.

été capables de purifier les péchés des hommes, si elles n'eussent été sanctifiées en touchant le corps du Seigneur. Jésus-Christ se fit baptiser, non pas pour se purifier, dit saint Ambroise, mais pour purifier l'eau au contact de sa chair sacrée, et la doter de la vertu de baptiser les âmes.

Le temps étant enfin arrivé où le Fils de l'homme devait se préparer à son ministère public, il adressa ainsi la parole à sa mère, dit saint Bonaventure : « Il est temps que je m'en aille, et que je glorifie mon Père en le faisant connaître ; l'heure est venue où je dois me montrer et travailler au salut du monde, pour lequel mon Père m'a envoyé ici-bas. Demeurez donc forte, ô bonne mère, car je reviendrai bientôt vers vous ». Et le Maître de l'humilité, se mettant à genoux, lui demanda sa bénédiction. Mais s'agenouillant elle-même, et l'embrassant avec larmes, elle lui dit, pleine de tendresse : « O mon fils béni, allez avec la bénédiction de votre Père et la mienne ; souvenez-vous de moi, et ayez soin de revenir au plus tôt ». Il lui fit donc respectueusement ses adieux, et se dirigea de Nazareth vers Jérusalem, pour se rendre au Jourdain, où Jean baptisait, en un lieu éloigné de dix-huit milles de cette ville. Ainsi le Maître du monde s'avance seul, car il n'avait pas encore de disciples. Le Seigneur Jésus marche donc humblement pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'il atteigne les bords du Jourdain. C'est la lumière resplendissante qui s'avance vers le flambeau, dit saint Grégoire de Nazianze ; le Verbe qui suit la voix ; l'Epoux qui va trouver le paranymphe ; le Seigneur qui se rend auprès du serviteur [1].

Depuis longtemps déjà, saint Jean entretenait dans son cœur un vif désir et un ferme espoir de voir enfin l'arrivée de son Seigneur. Il levait sans cesse les yeux de son esprit vers Dieu, et poussant vers le ciel de puissantes clameurs, il demandait sans cesse qu'il lui fût donné de voir bientôt la Consolation d'Israël et l'Attente des nations, qu'il savait être proches et dont il avait déjà salué la présence dès le sein de sa mère. L'ardeur de ses désirs l'emportait certainement de beaucoup sur ceux du saint vieillard Siméon, dont les soupirs et les cris du cœur avaient touché les oreilles du Très-Haut, et en avaient obtenu la promesse qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir contemplé le Christ du Seigneur. Le Précurseur avait mérité, par ses prières incessantes, une réponse analogue de la part de Celui qui l'avait envoyé ; car une voix céleste lui avait dit : « Celui sur qui vous verrez descendre et s'arrêter l'Esprit, c'est celui-là qui baptise dans le Saint-Esprit ».

Quelques auteurs pensent que Jean-Baptiste n'avait pas encore vu Jésus-Christ, et qu'il ne le connaissait pas de figure jusqu'au moment où il le baptisa. De pieuses traditions nous disent, au contraire, qu'ils avaient eu ensemble des entretiens dans le désert, où était retiré le fils de Zacharie.

Quoi qu'il en soit de cette question, sur laquelle nous aurons encore l'occasion de revenir, il n'était pas possible que le Précurseur ne remarquât, dans la foule des pécheurs, Celui qu'il avait vu en esprit dès le sein de sa mère ; son regard inspiré, sa pénétration prophétique, son cœur si pur, ne pouvaient manquer de distinguer, entre tous, Celui qu'il était chargé de faire connaître au monde, et qui était l'objet de sa mission divine.

Aussi, à la vue de ce Dieu dont il avait prêché la justice, la sainteté et la puissance suprême, il est frappé d'étonnement et de crainte, dit saint Bernard, et une frayeur extraordinaire s'empare de lui [2]. C'est pourquoi il lui adresse ainsi la parole : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et non vous par moi ; et cependant vous venez à moi ». Jésus lui répliqua :

1. Orat. XLV. — 2. Serm. de Privil. S. Joan.

« Laissez-moi faire pour cette heure, car il convient que nous accomplissions ainsi toute justice ».

Un des caractères les plus frappants du saint Précurseur est sans doute l'humilité ; cette vertu paraît dans toutes ses paroles et ses actions ; mais Jésus devait le surpasser en ceci comme en tout le reste, et on ne peut voir sans étonnement que sa première sortie soit pour se faire baptiser par son serviteur.

C'était donc l'ordre d'en haut, s'écrie Bossuet, que Jésus, la victime du péché, et qui devait l'ôter en le portant, se mît volontairement au rang des pécheurs : c'est là cette justice qu'il lui fallait accomplir. Et comme Jean, en cela, lui devait obéissance, le Fils de Dieu la devait aux ordres de son Père. Alors Jean ne lui résista plus, et ainsi toute la justice fut accomplie dans une entière soumission aux ordres de Dieu [1].

Il est très-probable que Jésus-Christ institua le sacrement de baptême et lui donna la vertu de justifier, au moment même de son baptême, quoiqu'il n'en ait proclamé la nécessité qu'après sa résurrection.

Jésus fut donc baptisé par Jean dans le Jourdain ; mais dès qu'il fut baptisé, il sortit aussitôt de l'eau. Voilà que tout à coup les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu descendre sous une apparence corporelle, et se reposer sur lui. Et une voix se fit entendre du ciel, disant : Vous êtes mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. Oui ! celui-ci est mon fils bien-aimé dans lequel je me complais.

Ces paroles célestes furent une confirmation éclatante du témoignage rendu par le Précurseur à Jésus au moment même où il le baptisa. On croit, en effet, qu'en donnant le baptême au Sauveur, Jean le montra solennellement au peuple ; car, comme à l'égard des autres, il se servait de cette formule : Je te baptise au nom de Celui qui doit venir, il semble qu'à la venue de Jésus, et au moment où il le baptisa, il a dû dire : Celui-ci est le Messie que j'ai prédit. Pouvait-il, en effet, manquer une occasion si opportune de lui rendre témoignage, et d'accomplir ainsi la justice dans toute son étendue ?

Les prodiges qui s'accomplirent au baptême de Jésus-Christ avaient pour but de rendre témoignage à ce Dieu humilié ; c'est en sa faveur qu'ils étaient produits. Le texte sacré le déclare expressément. Cependant, si la gloire dont Dieu voulut récompenser l'humilité de son Fils en fut l'objet principal et direct, le Christ n'en fut pas le seul spectateur. Car saint Jean-Baptiste dit formellement qu'il a vu le Saint-Esprit. Il n'est pas moins indubitable qu'il n'ait entendu la voix du Père. En fut-il de même de tous ceux qui assistèrent à cette scène ? Quelques docteurs l'ont cru.

Nous devons dire cependant que l'Evangile ne contient aucun mot d'où l'on puisse conclure, avec certitude, que tous les témoins du baptême de Jésus-Christ aient été admis à voir et à entendre ce témoignage. Et, si l'on examine avec soin les textes des auteurs sacrés, on verra qu'ils favorisent plutôt la négative. En effet, Jean-Baptiste voulant rendre témoignage à Jésus : « J'ai vu », dit-il, « le Saint-Esprit descendre comme une colombe, et il reposa sur lui ». Or, si tous ceux qui s'étaient trouvés au baptême du Christ avaient pu voir et entendre comme saint Jean, celui-ci n'aurait pas eu besoin de rappeler cette apparition à ceux qui en avaient été témoins ; ou bien, s'il parlait à d'autres, il n'aurait pas dit : « J'ai vu »; car il se serait plutôt servi de ces mots : « Nous avons vu, le peuple aussi bien que moi... » Et son témoignage, étant appuyé sur un témoignage public, aurait été

1. Boss. Elév. xxii sem.

beaucoup plus irrécusable. C'est aussi ce qu'a remarqué saint Jean Chrysostome. — Le Christ dit un jour aux Juifs en forme de reproche : « Mon Père, qui m'a envoyé, m'a rendu témoignage ; mais vous n'avez jamais entendu sa voix [1] ». Aurait-il pu parler ainsi, si les nombreux témoins de son baptême avaient entendu la voix céleste qui retentit dans cette circonstance ?

Au reste, en admettant que la vision céleste n'eut lieu qu'en faveur du Christ, et que le Précurseur en fut l'unique témoin, nous n'en restreignons nullement la portée et la valeur ; car elle n'en servit pas moins de témoignage à ceux auxquels ce mystère fut révélé plus tard. C'est pour cela que saint Jean-Baptiste dit un jour aux Juifs ces paroles solennelles : « C'est moi qui l'ai vu ; et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu ».

Ainsi donc avant saint Paul, et sans doute bien mieux que lui encore, le divin Précurseur, le plus clairvoyant des Prophètes, le plus privilégié et le plus grand d'entre tous ceux qui sont nés de femmes, en baptisant son divin Maître, fut admis à contempler des choses que l'œil n'avait point encore vues, à entendre des secrets que l'oreille n'avait jamais écoutés, et à goûter par avance les délices que le cœur de l'homme n'avait jamais conçues, et qui sont réservées par Dieu à ceux qui l'aiment. Car il fut le premier à qui l'adorable Trinité daigna se révéler d'une manière claire et manifeste.

Nous ne devons donc point être surpris qu'on ait dit du Précurseur qu'il a été établi, en quelque façon, le témoin de la révélation du mystère de l'auguste Trinité, et comme le dépositaire de la foi de tout le genre humain à ce dogme ineffable. Aussi saint Bernard dit-il que saint Jean était tout à fait au milieu de la Trinité. Non-seulement les noms des trois personnes divines, cachées au monde depuis quatre mille ans, lui sont découverts et entièrement dévoilés ; mais les adorables personnes elles-mêmes lui sont manifestées. Il touche le Fils de ses propres mains ; il voit de ses yeux l'Esprit-Saint descendre du ciel ; il entend de ses oreilles la voix du Père reconnaissant et proclamant Jésus pour son Fils. N'est-ce pas ici le lieu de nous écrier avec le Psalmiste : « Quel est l'homme, Seigneur, à qui vous avez daigné vous révéler [2] ? — Quel est-il, afin que nous lui donnions des louanges [3] ? » Jamais faveur semblable ne fut accordée à aucun mortel. En effet, le Père céleste, dit Bossuet, a paru sur la montagne où Jésus-Christ s'est transfiguré ; mais le Saint-Esprit ne s'y montra pas ; le Saint-Esprit a paru dans celle où il descendit en forme de langue ; mais on n'y vit pas le Père : partout ailleurs le Fils paraît, mais seul. Au baptême de Jésus-Christ, qui donne naissance au nôtre, où la Trinité doit être invoquée, le Père paraît dans la voix, le Fils en sa chair, le Saint-Esprit comme une colombe [4].

Saint Jean-Baptiste fut non-seulement le témoin de toutes les merveilles par lesquelles Dieu voulut glorifier son Fils sur le Jourdain ; mais il fut encore admis au rôle d'acteur dans cette scène si capable d'étonner le ciel et de ravir la terre. Car ce fut le Précurseur qui initia, pour ainsi dire, le Dieu Sauveur à son divin sacerdoce. Il y avait là, dit une ancienne liturgie [5], trois témoins : Jean, qui imposait les mains au Christ, l'Esprit de sainteté, qui descendait sur lui, et le Père, qui faisait entendre sa voix du haut des cieux. Le fils de Zacharie, le plus illustre des enfants d'Aaron, le plus digne représentant du sacerdoce antique, celui qu'une bouche divine proclama le plus grand des mortels, fut donc le prêtre béni et prédestiné de Dieu, le ministre chargé par le Très-Haut de donner la consécration au Pontife de la loi nouvelle.

1. Joan., v. — 2. Psal. CXLIII, 3. — 3. Eccli., XXXI, 9. — 4. Elev. sem. 5, XXII. — 5. Sever. De Ritib. Baptis.; La Bigne, t. IV, p. 56.

Saint Jean exprima à Jésus-Christ le désir de recevoir son baptême. A-t-il reçu cette faveur ?

« Il y en a », dit Tillemont, « qui croient que saint Jean, après avoir baptisé Jésus-Christ, fut aussi baptisé par lui. On cite, pour cela, le mot de saint Grégoire de Nazianze, que Jésus-Christ lui dit : « Laissez-moi faire pour cette heure », parce qu'il savait bien qu'il baptiserait dans peu de temps Celui par qui il voulait être baptisé. Mais Elie de Crète dit que saint Grégoire entend, par ce baptême, la nouvelle pureté que saint Jean reçut en touchant le chef sacré du Sauveur, lorsqu'il le baptisa ; et, par la descente du Saint-Esprit sur Jésus-Christ, saint Grégoire même nous donne lieu de l'expliquer du martyre de saint Jean, dont il avait parlé un peu auparavant, et en lui donnant le nom de baptême ».

« On cite encore, pour prouver que Jésus-Christ a baptisé saint Jean, saint Jérôme et saint Chrysostome, qui disent qu'il l'a baptisé de son Esprit, *in Spiritu* [1]. Mais cette expression ne peut servir qu'à faire croire qu'il ne lui a point donné le baptême d'eau. Saint Jérôme ajoute qu'en lui disant : « Laissez-moi faire pour le moment », *sine modo*, il lui promettait le baptême du martyre, et qu'il recevrait encore son baptême au jour du jugement : *Scito in die judicii meo te esse baptismate baptizandum ;* ce qu'il n'explique pas. L'auteur de l'ouvrage imparfait sur saint Matthieu cite des apocryphes qui disaient clairement que saint Jean avait été baptisé par Jésus-Christ, ce qu'il paraît entendre simplement du baptême de l'eau. Il ajoute néanmoins aussitôt que Jean donna à Jésus le baptême de l'eau, et que Jésus donna à Jean celui de l'Esprit. Mais il peut entendre, par là, celui de Jésus-Christ, qui par l'eau donne le Saint-Esprit ».

« On cite encore Théophylacte et Euthymius. Le premier dit bien que saint Jean avait besoin d'être purifié par Jésus-Christ, parce que, étant descendu d'Adam, il en avait tiré, comme les autres, la souillure de la désobéissance, qui produisait en lui quelques péchés, quoique légers. Mais il ne dit point que ce fut par le baptême de l'eau qu'il en devait être purifié. Et, expliquant *sine modo,* il fait dire à Jésus-Christ : « Laissez-moi maintenant m'humilier ; il viendra un temps où je jouirai de la gloire qui m'est due, et où vous me verrez », dit saint Chrysostome, « en l'état où vous me voudriez voir dès à présent ».

« Saint Augustin paraît plus formel ; car après avoir montré, contre les Pélagiens, qu'on ne pouvait dire que saint Jean eût été sans péché, puisqu'il était né par la voie ordinaire, et non d'une vierge, comme Jésus-Christ, il le prouve encore comme Théophylacte, parce qu'il dit à Jésus-Christ : *Ego a te debeo baptizari ;* après quoi il ajoute : « Cette faveur lui fut accordée dans ce lieu même ; car le Seigneur s'étant fait baptiser dans l'eau, Jean pouvait-il en être dispensé ? » *Et hoc ibi præstitum est ; quando enim Dominus in aquam, non ille præter aquam.* — Cependant, dans les livres à René, où il soutient le plus la nécessité du baptême de Jésus-Christ, il ne dit point que Jean l'ait reçu. Ainsi il peut bien avoir voulu marquer simplement dans l'autre endroit quelque sanctification particulière que Jésus-Christ lui avait donnée alors, et qui, s'étant faite dans l'eau, lui tenait, en quelque sorte, lieu de baptême. Quand il dit dans un sermon [1] : *Plus hic de baptismo dico, a Joanne baptizatus est Christus*, etc., il est visible, ce me semble, qu'il ne croyait point que saint Jean eût aussi été baptisé par Jésus-Christ ».

« On remarque, avec quelque raison, que les disciples de saint Jean ne lui auraient pas témoigné leur surprise de ce que Jésus-Christ baptisait, si

1. C. à Lapide ; Maldon, in Matth.

saint Jean même avait été baptisé par lui ; ou bien il faudrait dire que saint Jean ne demanda à être baptisé par Jésus qu'à la suite de l'entretien qu'il eut à ce sujet avec ses disciples, afin de les engager à s'attacher eux-mêmes au Fils de Dieu et à le suivre ».

Cependant saint Evodius, successeur de saint Pierre dans la chaire d'Antioche, atteste que Jean-Baptiste fut baptisé par Jésus ainsi que la sainte Vierge, et les apôtres Pierre, Jacques et Jean, qu'il sembla toujours honorer de plus de faveur et d'affection. L'autorité de cet auteur est certainement d'un très-grand poids et devrait suffire, ce semble, pour donner la certitude au point qui nous occupe ; car aurait-il pu émettre cette affirmation sans en avoir acquis la certitude de la bouche même de saint Pierre, dont il avait été le disciple ?

Il a plu au Saint-Esprit de voiler à notre connaissance l'entretien que Jésus ne manqua pas d'avoir avec saint Jean, à la suite de son baptême. Il n'est pas donné à notre curiosité de pénétrer les secrets que l'Epoux se plut à découvrir à son ami de prédilection dans ce divin colloque.

Cependant les disciples de saint Jean-Baptiste, et peut-être aussi toute la foule du peuple, avaient été témoins de ce qui s'était passé sans en comprendre tout le mystère. Ils avaient écouté d'une oreille attentive ; ils avaient entendu sinon la voix céleste, du moins les paroles de Jean à Jésus. Quand le Sauveur se fut éloigné, les disciples s'approchèrent du Précurseur, et le questionnèrent au sujet des merveilles auxquelles ils avaient assisté saisis d'étonnement. Alors Jean rendit témoignage à Jésus, et prononça d'une voix solennelle : « C'est celui-là même dont je vous disais : Celui qui doit venir après moi a été préféré à moi, parce qu'il était avant moi. Nous avons tout reçu de sa plénitude et grâce pour grâce. Car la loi a été donnée par Moïse, mais la vérité a été apportée par Jésus-Christ. Nul homme n'a jamais vu Dieu ; c'est le Fils unique qui est dans le sein du Père qui l'a découvert ». Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'importance de ce nouveau témoignage en faveur du Messie, et le caractère de solennité qu'il avait dans la bouche du Précurseur, en ce moment surtout où l'on était encore sous l'impression de la vision mystérieuse.

Cependant, le bruit des prédications de saint Jean-Baptiste augmentait de plus en plus chaque jour. Chacun se demandait si cet homme extraordinaire n'était point le Christ. L'opinion générale contraignit enfin les chefs du peuple et les princes des prêtres à porter publiquement leur attention sur le Précurseur.

La Synagogue, ou l'Eglise judaïque, représentée spécialement par le grand conseil ou sanhédrin, était le juge naturel de la doctrine en Israël. C'est à elle que le dépôt s'en trouvait confié. C'est sous son autorité et sa surveillance que s'exerçait le ministère de la prédication. Elle avait le droit de juger les rois, de contrôler la doctrine des Prophètes eux-mêmes, d'examiner la légitimité de leur mission, et d'autoriser ou d'interdire leur ministère. Les Scribes et les Pharisiens, qui faisaient partie de ce conseil, pour être personnellement infectés d'erreurs contre la foi, n'en étaient pas moins les juges et les gardiens naturels. Ils siégeaient dans la chaire de Moïse, et, au rapport de Jésus-Christ lui-même, ils avaient droit à l'obéissance de la part des autres.

La sainteté éminente du Précurseur, sa science et son éloquence toute prophétique, et surtout sa popularité et son ascendant sur la foule, le mettaient à couvert et le protégeaient peut-être contre tout acte de violence de la part des Pharisiens du sénat judaïque, auxquels il portait ombrage. On

ne put dès lors se dispenser d'agir avec la plus grande déférence et le plus grand honneur à son égard.

Les députés partis de Jérusalem, étant arrivés vers le Précurseur, commencèrent donc à l'interroger touchant sa personne, sa qualité et sa fonction. Ils n'avaient point l'intention de s'informer de son nom et de son origine, car ils ne l'ignoraient pas. C'est ce que montrent les termes de la réponse de Jean. Ils ne lui demandent pas directement s'il est le Christ ; ils lui font seulement cette question : « Qui êtes-vous ? »

L'Evangéliste, afin de mettre davantage en saillie la réponse du Précurseur, se sert d'une circonlocution et d'un pléonasme bien dignes de remarque : « Il confessa », dit-il, « et il ne le nia pas ; et il confessa qu'il n'était point le Christ ». Cette déclaration, qui met si bien en lumière la véracité et l'humilité du fils de Zacharie, est racontée de manière à frapper l'esprit, afin de rendre le lecteur attentif, d'exciter son admiration et de l'entraîner jusqu'à l'imitation de cette vertu éblouissante de clarté.

La première question adressée au Précurseur n'avait point obtenu le résultat qu'en attendaient les envoyés ; elle fut bientôt suivie d'une seconde : « Quoi donc », lui dirent-ils, « êtes-vous Elie ? » Jean-Baptiste répondit : « Non, je ne le suis point ». Cependant l'ange Gabriel avait annoncé à Zacharie que son fils précéderait « le Seigneur dans l'esprit et la vertu d'Elie », et Jésus-Christ déclara qu'« Elie était déjà venu, et que Jean était lui-même Elie ».

Celui qui se disait la voix du Seigneur peut-il donc être en désaccord avec le Seigneur lui-même ? Le héraut de la Vérité n'est-il pas contredit ici par la Vérité même ? Les Juifs prenaient Jean-Baptiste pour Elie lui-même en personne ; tel était le fond de leur pensée et le sens de leur question. En déclarant qu'il n'était pas Elie, Jean-Baptiste restait dans la vérité, et ne disait rien qui ne fût digne de l'approbation du Christ. Il était vraiment Elie, mais dans un sens mystique et figuré, selon la pensée de l'ange et la parole du Sauveur ; et il n'était point Elie dans le sens propre et grossier que les Juifs avaient à l'esprit.

Les Pharisiens continuèrent encore de l'interroger : « Etes-vous prophète ? » poursuivirent-ils ; et il répondit : « Je ne le suis pas ».

Les docteurs grecs observent que, dans le grec, le mot prophète est précédé de l'article. C'est pourquoi ils pensent que les prêtres et les lévites demandaient à Jean-Baptiste, non pas s'il était un prophète quelconque et ordinaire, mais bien s'il était ce prophète célèbre que Moïse avait annoncé en ces termes : « Le Seigneur ton Dieu suscitera de ta nation et du milieu de tes frères un prophète comme moi [1] ».

Néanmoins, Denys le Chartreux ne veut pas que l'on entende cette interrogation des Juifs dans un sens différent de celui que l'usage ordinaire lui attribue. Par conséquent il ne s'agirait pas de ce prophète extraordinaire prédit par Moïse, mais bien plutôt de quelque prophète inférieur à Elie ; car les questions allaient selon une gradation descendante. Ce n'est pas d'ailleurs la coutume ni de l'ancien ni du nouveau Testament, d'entendre le mot prophète autrement que dans le sens commun et ordinaire, à moins qu'il ne soit accompagné d'une épithète qui autorise une interprétation spéciale. Il vaut donc mieux admettre, dit ce commentateur, que les députés du grand conseil ne voulaient parler que d'un prophète ordinaire, et selon l'acception communément usitée dans l'ancien Testament. Et Jean peut répondre qu'il n'est pas prophète, parce qu'il ne vient point pour annoncer des

1. Deut., XVIII.

choses à venir, mais pour montrer le Christ et pour indiquer sa présence en disant : « Voici l'Agneau de Dieu ».

Les députés s'adressèrent enfin au Précurseur, en lui disant : « Qui êtes-vous, afin que nous puissions répondre à ceux qui nous ont envoyés ? Que dites-vous de vous-même ? » Jean leur répondit par ces paroles solennelles et mystérieuses : « Je suis la voix de Celui qui crie dans le désert : préparez la voie du Seigneur, comme l'a dit le prophète Isaïe ».

Dans le récit qu'il nous donne de cette célèbre ambassade, saint Jean l'Evangéliste interrompt tout à coup le dialogue pour faire observer que « les députés étaient des Pharisiens » ; puis il continue sa narration en ajoutant : « Et ils l'interrogèrent et lui dirent : Pourquoi baptisez-vous donc, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni Prophète ? »

La méchanceté des Pharisiens, dit saint Grégoire, n'est pas capable d'altérer la douceur et la charité de saint Jean ; il donne une réponse de vie à une parole d'envie. Soit qu'on le loue, soit qu'on le blâme, dans les fers comme en liberté, il n'a qu'une chose en vue, c'est de remplir sa mission, de rendre témoignage au Messie, de le glorifier et de s'abaisser lui-même. Il ne se met donc point en peine de justifier sa mission et son baptême aux yeux de ses ennemis ; il ne s'occupe point de dire par quelle autorité et pour quelle raison il baptise ; mais il saisit promptement l'occasion de rendre au Christ un témoignage éclatant et solennel. Un commentateur fait encore observer que ce témoignage est rapporté par saint Jean l'Evangéliste, comme le plus célèbre, parce qu'il fut public ; et, de plus, il s'adressait aux pontifes et aux magistrats : il avait été demandé juridiquement et accepté comme tel par les envoyés.

Saint Jean, s'abaissant et enseignant à ses auditeurs à faire peu de cas de son baptême, s'efforce de relever celui du Christ. « Pour moi », dit-il, « je baptise dans l'eau ; mais il en est un qui a paru au milieu de vous, que vous ne connaissez pas, c'est lui qui doit baptiser dans le Saint-Esprit et dans le feu ».

L'Evangéliste saint Jean, dont toutes les paroles méritent d'être relevées, a pris soin de marquer le lieu où ces choses se passèrent ; et un savant chronologiste, Tornielli, en fixe le jour au 16 février, pendant que Jésus-Christ était encore retiré dans le désert. « Ceci se passait donc en Béthanie, au bord du Jourdain où Jean baptisait ».

Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits et s'être soumis aux épreuves de la plus rude pénitence, Jésus-Christ avait permis au tentateur de venir lui tendre des piéges et de chercher à exciter dans son humanité les désirs et les appétits de la triple concupiscence. Mais une parole du Verbe de Dieu avait suffi pour confondre l'ennemi de tout bien. Il avait voulu, par humilité, être tenté comme nous, « de toutes manières, mais sans recevoir aucune atteinte du péché ». S'étant ainsi préparé à sa mission divine, il descendit de la montagne où le démon l'avait laissé, quitta le désert et la solitude, alla passer quelques semaines à Nazareth et revint vers saint Jean-Baptiste pour le voir et l'entendre, mais surtout pour lui fournir l'occasion de répéter et de confirmer, en sa présence et en face de tous les Juifs, le témoignage qu'il venait de lui rendre en son absence.

« Un autre jour », dit le texte évangélique, « Jean vit Jésus qui venait à lui, et il dit : Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui ôte le péché du monde. C'est Celui dont j'ai dit : Il vient après moi un homme qui m'a été préféré, parce qu'il était avant moi ».

Cette parole si courte du héraut de la Vérité : « Voici l'Agneau de Dieu

qui ôte les péchés du monde », exprime admirablement bien qu'il y a en Jésus-Christ une seule personne et deux substances ou natures, celle de Dieu et celle de l'homme ; elle montre que la nature humaine est passible, et que la nature divine n'est point sujette à la souffrance. En effet, parce qu'il est homme, il a pu être porté comme « un agneau plein de douceur pour être immolé. Il a livré », dit Isaïe, « son corps à ceux qui le frappaient, il a présenté ses joues à ceux qui le maltraitaient » ; il a voulu nous rassasier de sa chair, et nous revêtir de sa laine ; il a été attaché à la croix et percé d'une lance, afin que nous pussions marquer nos fronts de son sang, comme les Israélites leurs portes du sang de l'agneau. — Mais parce qu'il est Dieu, il a pu ôter le péché du monde en s'élevant pour ravir sa proie et en rugissant parmi les morts, comme un jeune lion, après avoir terrassé le ravisseur, vaincu le tyran de la mort, et triomphé du trépas. Assis à la droite du Père, il remet les péchés à ceux qui croient fermement en lui.

Après avoir rapporté cet éclatant témoignage que nous avons essayé de faire ressortir, l'Evangile du disciple bien-aimé nous apprend que le lendemain même de cette circonstance mémorable, Jean-Baptiste, comme une sentinelle attentive et vigilante, se tenait debout avec deux de ses disciples. Il eut le bonheur de voir et de contempler encore « Jésus qui marchait ». Dans le transport de sa joie, il s'écria derechef en le montrant à ses disciples : « Voilà l'Agneau de Dieu ». Sur la parole de leur maître, les disciples se mirent aussitôt en marche pour rejoindre Jésus. Le Sauveur s'étant retourné vers eux, et voyant qu'ils venaient à sa suite, peut-être sans oser lui adresser la parole, leur parla lui-même le premier, et leur demanda ce qu'ils cherchaient. Les disciples de Jean répondirent en donnant à Jésus un nom d'excellence qu'on n'attribuait d'ordinaire qu'à ceux qui en avaient été jugés dignes par le sanhédrin : « Rabbi », lui dirent-ils, « nous désirons connaître le lieu où vous habitez ». Et le Sauveur, les accueillant avec une grande bonté, les conduisit lui-même. Or, l'un d'eux était André ; il devint depuis disciple et apôtre de Jésus-Christ. On ne sait point d'une manière absolument certaine quel était l'autre disciple. Saint Jean Chrysostome nous apprend que, selon quelques auteurs, c'était saint Jean l'Evangéliste. Théophylacte l'affirme positivement. D'après saint Epiphane, ce ne pouvait être que lui ou bien Jacques, son frère, c'est-à-dire l'un des fils de Zébédée. Mais le silence de l'Evangile, à ce sujet, autorise suffisamment à croire que ce disciple n'était autre que celui-là même qui nous en a donné le récit. C'est, en effet, à l'école de saint Jean-Baptiste que saint Jean l'Evangéliste semble avoir appris à nommer Jésus l'Agneau de Dieu. C'est à la suite de ce digne maître qu'il se pénétra si bien de la pureté, de la virginité et de la sainteté qui le rendirent si cher à Jésus-Christ. Cette grande abstinence, la virginité et la pureté de vie qui brillèrent dans le saint évangéliste passèrent, ce semble, de Jean-Baptiste dans lui, selon l'expression d'un interprète moderne [1].

Nous voyons, par cette circonstance, avec quel soin et quel empressement le Précurseur saisissait toutes les occasions d'attacher à Jésus-Christ les disciples qu'il s'était faits. Il travaillait ainsi à décroître lui-même pour faire croître son Seigneur. Il envoyait donc à Jésus, déjà ébauchées et préparées, les pierres qui devaient lui servir à asseoir les fondements de son Eglise.

L'Evangéliste nous apprend que ce fut sur la parole d'André que Simon, son frère aîné, alla aussi trouver Jésus-Christ. Nous ne pouvons douter

1. D'Allioli.

qu'il n'ait été compté lui-même parmi les disciples de Jean-Baptiste. Le texte sacré ne nous le dit pas formellement, mais il l'insinue suffisamment.

Ces disciples ne s'attachèrent pas encore définitivement à Jésus ; car nous savons que ce fut plus tard seulement qu'ils laissèrent leurs filets pour le suivre. Ils voulaient d'abord le connaître personnellement, lier avec lui quelque familiarité afin de se faire, plus tard, définitivement ses disciples s'ils trouvaient que sa société leur fût avantageuse. Ils retournèrent à leur premier maître. Saint Jean pût dès lors leur parler d'une manière plus claire et plus précise touchant l'objet principal de sa mission.

Le fils de Zacharie continua toujours d'administrer son baptême et de rendre témoignage au Sauveur, même après que Jésus eut commencé ses prédications évangéliques. Cependant, nous allons commencer à le voir diminuer, ainsi qu'il l'avait prédit. Les événements que nous avons racontés jusqu'ici semblent s'être passés la plupart sur le Jourdain, vis-à-vis de Jéricho ; car la tradition raconte que le Christ fut baptisé à l'endroit même où Israël franchit le fleuve à pied sec, et où les pieux pèlerins de la Terre-Sainte vont encore demander à ses ondes sacrées une communication nouvelle de la vertu purifiante et sanctifiante dont elles furent imprégnées, et par elles toutes les eaux de la terre, au moment où le Sauveur du monde s'y plongea pour instituer le sacrement de la régénération.

L'Evangile, qui nous fournit si peu de détails géographiques, nous fait remarquer que le lieu où se passa la scène que nous allons raconter était Ennon, proche de Salim ou Salem, autrefois la résidence de Melchisédech, dont on voyait encore le palais en ruines du temps de saint Jérôme. Cette ville, située sur une petite rivière qui va se jeter dans le Jourdain non loin de là, appartenait à la province de Samarie. C'est là que Jean baptisait, parce qu'il y avait beaucoup d'eau, dit l'Evangile. Toutefois, nous ne devons pas imaginer que ce fut le besoin d'aller chercher de l'eau qui engagea le Précurseur à quitter le Jourdain : car nous savons encore, par l'Evangile, que Jésus y donnait son baptême, mais dans la province de Judée.

Nous avons donc ainsi l'occasion d'observer que pour faire part à une plus grande étendue de pays de l'heureuse nouvelle dont il était le héraut, et pour mieux accomplir ainsi sa mission, le Précurseur allait de préférence dans les lieux que Jésus-Christ n'avait pas encore illustrés de sa présence, afin de l'annoncer, de le faire connaître d'avance, et de lui préparer la voie. Car il avait commencé à prêcher dans le désert de Judée ; il s'était mis à baptiser dans le Jourdain, non loin de son embouchure dans la mer morte ; c'est là que tout Jérusalem allait à lui. Maintenant nous le voyons remonter ce fleuve jusqu'à Ennon, pour de là faire retentir sa voix jusque sur les rivages de la mer de Tibériade et réveiller la province de Samarie au bruit de ses puissantes clameurs, comme il avait déjà fait pour la Judée. Il continuait donc à baptiser ; car son baptême ne fut pas aboli aussitôt que parut celui de Jésus-Christ. Mais les disciples de Jean-Baptiste, observant que leur maître n'était plus l'objet d'un concours aussi nombreux et aussi empressé qu'autrefois, en conçurent du dépit et de la jalousie contre celui qu'ils savaient en être l'occasion ou la cause. Les Juifs malintentionnés, et surtout les Pharisiens, ennemis jurés de Jésus aussi bien que de saint Jean, surent trouver le moyen d'aiguillonner encore les disciples du Précurseur, et d'exciter leur envie, afin de les amener à faire infirmer ou révoquer les témoignages que leur maître avait rendus au Christ. Ils se joignirent même quelquefois aux Pharisiens qu'ils connaissaient ennemis déclarés du Sauveur. C'est ce que nous apprend saint Matthieu en ces termes :

« Les disciples de Jean s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Pourquoi les Pharisiens et nous pratiquons-nous des jeûnes fréquents, tandis que vos disciples ne jeûnent point ? » Leur intention était de faire révoquer à leur maître le témoignage qu'il avait rendu touchant le Christ : leurs paroles l'insinuent avec assez d'évidence : « Maître », disent-ils, « Celui qui était avec vous au-delà du Jourdain, et auquel vous avez rendu témoignage, voilà qu'il s'est mis à baptiser, et tout le monde se porte vers lui ». Ces paroles, qui ne sont sans doute que l'abrégé sommaire de ce qu'ils dirent à saint Jean, décèlent, dans leur brièveté, une rare habileté, la ruse la plus subtile et la plus capable de séduire tout autre que celui dont la Vérité même a dit qu'il n'était point un roseau agité par le vent. Il fallait au Précurseur toute sa fermeté et sa prudence pour ne point dévier de la vérité en cette circonstance.

La méchanceté et la jalousie des Pharisiens contre le Sauveur et contre le Précurseur fournirent de nouveau à celui-ci l'occasion de rendre à Jésus un hommage public et solennel, le plus beau et le plus éclatant de tous les témoignages ; c'est le dernier qui nous soit rapporté dans l'Evangile, mais c'est aussi le plus frappant ; c'est le chant suprême du Cygne qui tant de fois avait réjoui tout Israël aux accents de sa voix plus que prophétique. Ecoutons ce qu'il va dire à ses disciples et aux Juifs, empressés d'entendre sa réponse.

« L'homme ne peut rien recevoir, s'il ne lui a été donné du ciel ». C'est-à-dire : Pourquoi m'appelez-vous Rabbi avec tant d'emphase, ô hommes insidieux et importuns ? Pourquoi m'attribuez-vous un nom que je ne mérite point ? Ce nom, je vous le déclare, ne convient qu'à Celui-là seul qui ne manque de rien, qui seul possède la science et l'enseigne aux hommes.

« Est-ce seulement d'aujourd'hui, d'ailleurs, que je vous déclare que loin d'être un Dieu, je ne suis qu'un homme ? Mais vous-mêmes, vous me rendez témoignage que je vous ai dit : Je ne suis point le Christ, mais j'ai été envoyé devant lui. Quand me furent envoyés, de Jérusalem, des prêtres et des lévites pour me demander : « Qui êtes-vous ? » je l'ai avoué, et je ne l'ai point caché, et j'ai « déclaré que je ne suis point le Christ », et j'ai ajouté : « Celui qui doit venir après moi, a été mis devant moi, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. Vous êtes témoins vous-mêmes que j'ai tenu ce langage, puisque vous me dites : Maître, celui qui au-delà du Jourdain était avec vous, et auquel vous avez rendu témoignage ». Ce n'est donc point pour la première fois que je déclare n'être qu'un homme ; car vous savez, et vous me rendez maintenant témoignage que j'ai dit : « Je ne suis point le Christ ». Si je m'étais arrogé cette qualité, je me serais certainement prétendu plus qu'un homme ; car le Christ n'est pas homme seulement.

Si vous voulez savoir ce que je suis, je vais vous l'apprendre par une comparaison bien connue : « L'époux est celui à qui est l'épouse ; mais l'ami de l'époux est celui qui se tient debout et qui l'écoute ; il est ravi de joie en entendant la voix de l'époux. C'est donc là ma joie qui est maintenant à son comble ». Or vous savez, vous qui avez célébré des noces, ou qui seulement y avez pris part, quelle distance il y a entre l'époux et son ami.

Mais, pourrait demander quelqu'un, comment saint Jean n'hésite-t-il point de se déclarer ici le paranymphe du Christ, son ami le plus intime ? Pourquoi s'attribue-t-il, à l'exclusion de tout autre, la faveur singulière et unique d'être admis jusque dans l'appartement nuptial, tandis que, dans

d'autres circonstances, il se permettait à peine de passer pour le serviteur du Fils de Dieu, et répétait qu'il n'était point digne de lui rendre le plus humble des services, comme de porter sa chaussure et d'en dénouer les cordons ?

Il voulait faire voir qu'il ne ressemblait point aux esclaves qui ont, à l'égard de leur maître, plutôt de l'envie que de l'affection. Les amis, au contraire, coopèrent au bonheur de leurs amis, travaillent à le procurer, s'en réjouissent eux-mêmes et s'en félicitent. Jean-Baptiste se disait autrefois indigne de dénouer les cordons du Fils de Dieu, parce qu'on le prenait lui-même pour le Christ ; il montrait son humilité, parce qu'on lui préparait une tentation d'orgueil. Maintenant il s'annonce comme l'ami intime du Fils de Dieu, parce qu'on veut le faire poser comme un rival ; il fait voir son amour et sa charité, parce qu'on veut exciter en lui le fiel de l'envie.

Les disciples de saint Jean s'étaient plaints que le Christ baptisât et que tout le monde vînt à lui. Jean leur fit comprendre qu'il n'en pouvait être autrement, parce que c'est lui qui est l'Epoux de l'Eglise ; mais il fallait, en outre, qu'il leur montrât la nécessité où il était de diminuer lui-même à mesure que Jésus-Christ grandirait.

Jean-Baptiste, dit saint Ambroise, était la figure de la loi et des prophéties, qui furent diminuées par leur abolition ; le Christ figurait la loi nouvelle et l'Evangile, qui doivent croître jusqu'à la consommation des siècles ; il fallait que la loi cessât, que la nation juive disparût à mesure que l'Evangile répandait son éclat et que le peuple chrétien se développait.

Cependant la carrière de saint Jean touchait à son terme. L'heure arrivait où le Fils de Dieu allait enfin commencer publiquement le cours de ses prédications : car jusque-là elles n'avaient eu qu'un retentissement restreint et n'avaient encore été accompagnées que par des miracles opérés, pour ainsi dire, dans l'ombre. La gloire d'avoir été persécuté par les Juifs, aussi bien que tous les anciens Prophètes, ne devait pas manquer au Précurseur ; car Jésus-Christ lui-même a dit à ce sujet : « Ils l'ont traité comme il leur a plu ; et il est réservé au Fils de l'homme de souffrir de leur part les mêmes persécutions. La plupart des auteurs s'accordent, en effet, pour attribuer aux Pharisiens le projet et l'exécution de l'arrestation de saint Jean, et même de sa mort ; ces sectaires eurent la fourberie de suggérer à Hérode la crainte d'une révolution que le crédit du Précurseur sur l'esprit du peuple, le concours des multitudes empressées à sa suite, et surtout la défiance et la jalousie, rendaient facilement vraisemblable à un tyran lâche et efféminé.

Alors régnait sur la province de Galilée, et sur le pays au-delà du Jourdain, un prince à qui les Romains avaient conservé un simulacre de royauté sous le nom de Tétrarque. C'était Hérode, le fils du meurtrier des Innocents, homme vicieux et corrompu, que saint Luc caractérise en ces termes : « Ayant été repris par saint Jean au sujet d'Hérodiade, la femme de son frère, et de toutes les méchancetés qu'il avait faites, Hérode ajouta encore à tous ses crimes celui de faire mettre Jean en prison ». Le saint Précurseur lui avait donc déjà fait des réprimandes, et l'avait averti de renvoyer la femme qu'il avait ravie à son frère Philippe, et qu'il n'avait pas craint d'épouser publiquement, au grand scandale de tout le monde. Il n'avait pas craint de reprocher aux soldats leurs exactions, aux Publicains avares leur dureté, aux orgueilleux Pharisiens leur hypocrisie, à tous les Juifs leur endurcissement et leur dépravation. Il lui restait à donner une leçon sévère au monarque. Il la fit avec une généreuse liberté, et avec aussi peu de crainte que s'il eût parlé à un enfant, dit saint Chrysostome. Il n'ignorait point ce

qui lui était réservé de la part d'une reine en courroux; il savait à quoi son zèle allait l'exposer en essayant de faire descendre du trône et chasser de son palais une femme orgueilleuse et toute-puissante. Mais le zèle de la maison de Dieu le dévorait; et, en présence d'un devoir à remplir, il comptait pour rien les opprobres et les persécutions dont il pourrait être l'objet.

« Cependant la fille du roi des Arabes, la légitime épouse offensée, s'était enfuie chez son père. De là était survenue une guerre; et Hérode Antipas, marchant contre le roi des Arabes, se trouvait alors avec son armée sur la pointe méridionale de la Pérée. Poussé par sa femme et furieux des justes reproches de Jean-Baptiste, inquiet outre cela du mécontentement du peuple, qu'avaient irrité et cette union adultère et la guerre injuste qui s'en était suivie, ce malheureux prince ne put se contenir plus longtemps. Attribuant au Précurseur les troubles et les murmures du peuple, au lieu de s'en prendre à lui-même, il avait tenté un coup violent; et se faisant livrer par Pilate le prédicateur courageux, il l'avait enfermé dans la forteresse de Machérouse, située sur l'extrême limite de ses Etats. Les rabbins la nommaient Fort-Noir ou encore Fournaise, à cause de la terre noire d'asphalte et des sources chaudes qui se trouvaient en cette contrée. Elle était située au-delà de la mer Morte, dans le voisinage du mont Nébo. C'était le lieu le mieux fortifié après Jérusalem. Le roi Hérode l'avait fait bâtir pour en faire une place d'armes contre les Arabes. Ceux-ci s'en étaient emparés plus tard, mais elle avait été probablement reconquise dans la guerre actuelle. La nature l'avait munie de fossés profonds de cent coudées; à ses pieds était bâtie la ville basse, mais elle étalait en haut ses rochers avançant en saillie au-dessus de l'abîme, et entourés de murs. Aux angles étaient placées des tours hautes de soixante coudées; et c'est dans l'une de ces tours que Jean-Baptiste était enfermé. Sur la place, au milieu de la citadelle, s'élevait un magnifique château : c'est là que le tétrarque se tenait avec son état-major, pendant que la guerre le forçait à rester dans ces contrées. Dans ce palais était une vieille tige de rue d'une telle hauteur que Josèphe a cru devoir en faire mention. Au fond du vallon croissait une racine magique nommée Baaras, dont on racontait des effets merveilleux, Telle était cette forteresse de Machaire, qui s'élevait elle-même comme un donjon de l'enfer dans cette vallée, longue de soixante stades, et d'où l'on apercevait la mer Morte à une distance de trois lieues et demie ».

Il devait entrer dans les plans du fourbe et rusé monarque de faire oublier peu à peu le Prophète qui avait remué et attiré à lui tout Israël. Pour cela, deux moyens se présentaient naturellement : une détention étroite et prolongée, et le discrédit jeté sur sa personne au moyen de calomnies habilement ourdies.

C'est en exécution du premier moyen que Jean fut enlevé loin des lieux où il avait exercé un si grand rôle, et qu'il fut transporté et détenu dans une forteresse à l'abri de toute tentative d'enlèvement de la part de ses disciples, et dans l'impossibilité d'entreprendre une évasion. C'est encore pour cela qu'Hérode ne se hâta point de lui faire son procès; car la justice irréprochable et la sainteté du Précurseur, reconnues par ses ennemis eux-mêmes, n'auraient pu faire tourner un jugement à la gloire de ses accusateurs. Il était donc plus sûr et plus adroit de l'enfermer le plus secrètement possible, et d'éviter de donner à cette mesure toute espèce de retentissement.

Pour discréditer la personne et la vertu du Précurseur, on formula contre lui des accusations sans consistance, que l'on divulgua habilement

parmi le peuple. On le fit passer pour un factieux qui cherchait à ameuter la multitude ; on représenta qu'il avait mérité et rendu nécessaire son emprisonnement en exposant les Juifs à faire croire aux Romains qu'ils voulaient se révolter contre leur autorité. On ne manqua point surtout de l'accuser d'avoir insulté la majesté royale, dans la personne d'Hérode, par les reproches qu'il lui avait adressés et par le blâme dont il l'avait couvert en présence même du peuple. On ne put oublier de faire revivre tous les griefs que les Pharisiens avaient contre lui dès le commencement de ses prédications, pour les avoir humiliés publiquement en leur reprochant leurs vices et en les appelant race de vipères. Nous savons, en effet, de la bouche même du Christ, que l'on voulut faire passer son Précurseur pour un possédé du démon.

Les disciples du saint Précurseur conservèrent toujours leur affection pour ce digne maître ; leur fidélité ne se démentit point jusque dans la persécution ; ils voulurent continuer de lui être exclusivement attachés, quoique saint Jean se fût efforcé souvent de leur faire comprendre qu'ils devaient désormais suivre Celui dont il s'était dit l'humble avant-coureur. L'esprit de jalousie et de rivalité qui les animait depuis que Jésus s'était mis à donner le Baptême, se réveilla de nouveau dans leur cœur quand ils virent sa réputation croissant chaque jour, tandis qu'on ne parlait plus de leur maître. Chaque jour, en effet, ils entendaient raconter les miracles que le Christ semait sur ses pas ; peut-être avaient-ils été eux-mêmes témoins de quelques-unes de ces merveilles. Ils en conçurent du dépit et de l'envie ; quelques-uns d'entre eux se laissèrent même entraîner par les Pharisiens jusqu'à se mettre de leur parti pour lui tendre des piéges. A la suite de la résurrection du fils de la veuve de Naïm, comme ils avaient encore la faculté de voir leur maître dans sa prison, ils vinrent lui raconter cette merveille et quelques autres miracles antérieurs ; ils laissèrent, sans doute, entrevoir le dépit qu'ils en éprouvaient. Alors, saint Jean en choisit deux d'entre eux, et les charge d'une mission qui ne puisse être sujette à aucun soupçon, et dont le résultat sera de leur apprendre, par la force même des choses, quelle différence il y a entre le Christ et son Précurseur. En conséquence, au lieu d'adresser à ses disciples une instruction, comme il avait déjà fait dans une circonstance analogue, il envoie de préférence, sans doute, ceux qui faisaient le plus de difficulté à croire, et les charge d'aller en son nom faire cette question au Sauveur : « Etes-vous Celui qui doit venir, ou bien devons-nous en attendre un autre ? »

Les paroles que les disciples du Précurseur adressèrent de sa part à Jésus-Christ revenaient à celles-ci : « Je sais que vous êtes le Messie : c'est ce que j'ai prouvé par mon témoignage ; mais le peuple l'ignore encore. Pourquoi donc tardez-vous à vous faire connaître, et ne déclarez-vous pas ce que vous êtes ? Rendez enfin un témoignage clair et évident aux yeux de tout le monde ; montrez, par vos œuvres, que vous êtes le Christ, et qu'il n'en faut point attendre d'autre ».

Les envoyés du saint Précurseur étant donc arrivés vers Jésus, lui adressèrent, de la part de leur maître, les questions dont ils étaient chargés. « Le Sauveur », dit saint Cyrille, « ne se hâta point de répondre qu'il était Celui qui devait venir ; mais il le montra par le nombre et la grandeur des miracles, car il se plut à opérer, en présence des disciples de Jean, beaucoup plus de prodiges qu'il n'en avait fait jusque-là ». Saint Luc raconte, en effet, que « Jésus, à cette heure-là même, délivra un grand nombre de personnes des maladies et des plaies dont elles étaient affligées et des malins

esprits qui les possédaient, et il rendit la vue à plusieurs aveugles ». Il accomplissait ainsi à dessein ce que les Prophètes avaient prédit que le Christ ferait un jour.

Après avoir accompli beaucoup de miracles en présence des disciples de saint Jean, Jésus prit enfin la parole : « Allez », dit-il aux disciples du saint Précurseur, « rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés. Et bienheureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet ». Le Sauveur, en faisant remarquer que l'Evangile était annoncé aux pauvres, voulait, selon les interprètes, notifier l'accomplissement de la Prophétie d'Isaïe à ce sujet [1]. C'était, par conséquent, répondre à la pensée de saint Jean. Si Jésus-Christ eût répondu d'une manière formelle et évidente, au lieu de donner la parole aux œuvres, les disciples de saint Jean ne s'en seraient-ils pas offensés et ne lui auraient-ils pas répliqué, comme les Juifs : « C'est vous-même qui vous rendez témoignage ? »

Cependant le Christ eut soin d'en dire assez pour que les disciples de Jean pussent s'en retourner parfaitement instruits, et même convaincus et persuadés ; car aussitôt après la mort de leur digne maître, ils se rendirent avec empressement auprès de Jésus. Les miracles dont ils avaient été les témoins étaient, en effet, bien capables de les éclairer et d'enlever tout prétexte au doute.

La multitude qui avait assisté à la réception des disciples de saint Jean et entendu les questions proposées au Sauveur, ne connaissait point le vrai motif qui les avait inspirées au Précurseur. C'est pourquoi les nombreux témoins de cette scène imaginèrent à ce sujet mille choses absurdes.

Mais Jésus-Christ se hâte d'aller au-devant de ces soupçons et d'empêcher les esprits de penser mal au sujet de son ami de prédilection.

Pour donner plus de force à son raisonnement, et pour ne pas dire d'abord ce qu'il pense de son Précurseur, il invoque le témoignage de ses auditeurs eux-mêmes. Il ne se contente pas de s'appuyer sur leurs paroles, il montre que leurs actions mêmes témoignent de la fermeté et de la constance de saint Jean. C'est pour cela qu'il dit aux Juifs : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? — Y alliez-vous pour voir un roseau agité par le vent ? » — « Mais qu'êtes-vous donc allés voir ? » continue-t-il, « est-ce un homme vêtu avec mollesse ? Ceux qui sont vêtus de la sorte se trouvent dans les palais des rois ».

Après avoir fait connaître les mœurs de saint Jean par son habitation, ses vêtements et la vénération dont il était l'objet de la part du peuple, le Christ poursuit en demandant aux Juifs s'ils ne sont pas allés voir un Prophète. « Qu'êtes-vous allés voir ? un Prophète ? Oui, je vous le déclare, et plus qu'un Prophète ; car c'est de lui qu'il est écrit : Voilà que j'envoie mon ange devant votre face, et il préparera la voie devant vous ».

La Sagesse éternelle a prescrit à l'homme de ne louer personne avant sa mort. Cependant cette même Sagesse incarnée, à qui appartient de droit divin le jugement des hommes, a voulu non-seulement déroger une fois à cette maxime en faveur de son Précurseur, mais encore appuyer avec une sorte de complaisance en faisant l'éloge de celui qui ne craignit pas de se donner pour son ami, avant même que cet adorable Sauveur eût laissé

1. Isaïe, ch. LXI, met dans la bouche du Christ ces paroles, selon la Vulgate : « Dieu m'a envoyé pour annoncer sa parole à ceux qui sont doux » ; et selon les Septante : « Dieu m'a envoyé pour annoncer l'Evangile aux pauvres ». L'hébreu admet ces deux versions.

échapper de sa bouche divine cette parole si suave, en s'adressant à ses disciples : « Je vous ai donné le nom d'amis ». Le Christ, en effet, poursuivant son discours sur un ton plus solennel, déclare avec une sorte de serment qu' « entre tous ceux qui sont nés de femmes il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste », et que bien loin qu'aucun des Prophètes le surpasse, il est lui-même plus grand qu'eux, puisqu'il est plus que Prophète.

Pendant que Jésus était transfiguré sur le Thabor, Jean mourait dans sa prison après trois mois de captivité. Après avoir préparé les voies au Messie, il acheva glorieusement sa carrière par le martyre, et reçut lui-même le baptême de sang. Hérodiade cherchait depuis longtemps l'occasion de le faire mourir : elle la trouva enfin. Hérode célébrait le jour anniversaire de sa naissance, et avait invité à sa table tous les grands de sa cour, les chefs de son armée et les principaux personnages de la Galilée. Salomé, fille d'Hérodiade, parut donc devant Hérode, jouant du luth et dansant pour embellir la fête. Au temps d'Auguste, la coutume, depuis longtemps en usage chez les Grecs, de terminer les festins d'apparat par des danses mimiques et par des scènes tirées des poëtes dramatiques, s'était introduite à la cour des grands dans tout l'empire romain.

Salomé parut donc devant toute la cour d'Hérode comme reine de la fête et comme danseuse à la fois. L'éducation des filles à cette époque, dans tout l'empire romain, avait pour but, comme nous l'apprend Horace, de les former de bonne heure à la danse et à la coquetterie. Mais dans cette occasion, ce jeu eut une fin bien tragique ; car il plut tellement à Hérode, qu'il jura par sa tête, selon la coutume des Juifs, excité probablement par les fumées du vin, d'accorder à Salomé la faveur qu'elle lui demanderait, fût-ce la moitié de son royaume. « Donner la moitié d'un royaume », c'était une formule dont on se servait très-souvent dans l'antiquité pour affirmer quelque chose.

Mais elle sortit, et dit à sa mère : « Que dois-je demander ? » Celle-ci lui répondit : « La tête de Jean-Baptiste ». Elle rentra aussitôt pour aller trouver le roi. Saint Matthieu et saint Marc donnent à Hérode en cet endroit le titre de roi, quoiqu'il ne fut que tétrarque, nous indiquant par là comment les grands de sa cour le flattaient alors de l'espoir d'arriver à la royauté. C'était, d'ailleurs, l'unique désir de l'ambitieuse Hérodiade, et ce désir fut la cause de sa perte et de celle d'Hérode. L'évangéliste semble nous insinuer qu'il nourrissait depuis longtemps la pensée de prendre le titre de Basileus, comme son frère Archélaüs, quoiqu'il n'eût tenté que douze ans plus tard d'exécuter ce dessein. Et c'est ce que nous confirme Josèphe, lorsque dans son ouvrage de la guerre des Juifs, au commencement du second livre, il nous raconte qu'Antipas, aussitôt après la mort de son père, se sépara de son frère Archélaüs et lui disputa la dignité royale.

Hérode laissa donc échapper la fatale promesse. Il est probable que son frère, le tétrarque Philippe, assistait à cette fête, et que Salomé l'avait déjà séduit. Il y était du moins représenté par des envoyés chargés de demander sa main ; car nous le trouvons déjà marié peu de temps après avec elle. La promesse que lui fit Hérode semblait donc avoir rapport à la dot de Salomé. Celle-ci avait reçu son nom en souvenir et en honneur de la sœur d'Hérode l'ancien, qui, dans le testament de ce roi, avait reçu un domaine considérable. La noblesse de Galilée, les chefs de l'armée et les officiers avaient entendu le fatal serment. « Le roi en fut très-fâché ; néanmoins, à cause du serment qu'il avait fait et de ses hôtes, il ne voulut pas la refuser, mais il envoya un de ses gardes avec ordre d'apporter la tête de Jean ». C'était la

coutume dans l'antiquité que les rois eussent toujours avec eux un archer ou un bourreau, comme signe de leur pouvoir judiciaire et souverain. « Celui-ci étant allé couper la tête à Jean dans la prison, l'apporta sur un bassin, et la donna à la princesse ; mais celle-ci la porta à sa mère ».

La nouvelle Jézabel avait enfin obtenu ce qu'elle demandait depuis si longtemps à son mari. Nous lisons dans l'histoire que Marc-Antoine se faisait aussi apporter, pendant le repas, les têtes des proscrits, et que Fulvia, sa femme, prit sur ses genoux la tête de Cicéron, et perça sa langue avec des aiguilles. Dion Cassius nous raconte la même chose d'Agrippine, après qu'elle eut fait périr Paulina Lollia. Ce genre de cruauté était, du reste, tout à fait dans les mœurs de l'époque, et en se faisant présenter la tête de ceux qu'on voulait frapper, on s'assurait par là de l'exécution des ordres qu'on avait donnés. Nous ne devons donc pas nous étonner si la tradition historique, après saint Jérôme et Nicéphore, raconte qu'Hérodiade perça la langue du Précurseur avec des aiguilles, comme si elle eût craint encore ses reproches ; qu'elle enterra dans un lieu secret sa tête enveloppée dans des chiffons, et fit jeter le tronc sans se donner la peine de l'ensevelir. Mais Jean, au moment où il achevait sa course, disait encore : « Je ne suis point celui que vous croyez, je suis seulement le Précurseur de celui dont je ne suis pas digne de délier les souliers ». Ainsi, le généreux Précurseur, au seuil même de l'autre vie, confessa encore d'une manière éclatante le Messie et le royaume qu'il venait fonder.

« Ce fut le 10 du mois appelé chez les Juifs Ab, ou Lous, que Jean fut mis à mort. C'était un jour de malheur pour ce peuple. C'était en ce jour en effet, que Dieu, irrité contre les enfants d'Israël, leur avait annoncé qu'aucun de ceux qui étaient sortis d'Egypte n'entrerait dans la terre promise. C'était en ce jour que le premier temple avait été détruit par Nabuchodonosor ; et c'est en ce jour encore que, plus tard, le second temple fut détruit par Titus. C'était en ce jour qu'avait été anéantie la ville de Bétharée, foyer de la révolte sous Barcochebas ; et c'est en ce jour que le vainqueur promena la charrue sur le lieu où avait été Jérusalem ».

En adoptant les données du D. Sepp, Jean-Baptiste aurait commencé sa carrière évangélique à l'âge de trente-un ans et trois mois, l'an de Rome 778, et il aurait été mis en prison l'an 780, dans le mois de mai. Il aurait donc prêché les quatre derniers mois de l'année 778, toute l'année 779, et les cinq premiers mois de 780. Après une détention d'environ trois mois, il serait tombé sous le glaive homicide le 10 du mois appelé *Ab* chez les Juifs, et correspondant à nos mois de juillet et d'août. Ainsi, saint Jean-Baptiste serait mort à l'âge de trente-trois ans et trois mois environ. D'après ces calculs, Jésus-Christ aurait vécu trente-quatre ans, trois mois et vingt-un jours.

On juge, dit Baillet, que sa mort arriva vers la fin de la seconde année du ministère de Jésus-Christ, ou au plus tard dans les commencements de la troisième, vers le mois de février. Il est toujours certain que ce fut quelque temps avant Pâques.

Aussitôt que les disciples de saint Jean-Baptiste eurent rendu aux restes mortels de leur digne maître les devoirs de la sépulture, ils se hâtèrent d'aller trouver Jésus pour lui faire part de ce triste événement, et sans doute aussi pour puiser quelque adoucissement à leur chagrin en se mettant désormais à sa suite. La mission que le Précurseur avait confiée naguère à deux d'entre eux n'avait pas manqué de dissiper les sentiments de jalousie qu'ils avaient eus d'abord contre celui qu'ils regardaient comme l'émule et le rival de

leur maître. Ce qui le prouve, c'est leur empressement à se rendre auprès du Sauveur aussitôt après la mort de saint Jean.

Jésus-Christ savait certainement que Jean-Baptiste devait mourir et quel genre de mort il aurait à subir. Cet événement ne lui fut pas un instant inconnu ; mais il voulut, dans cette circonstance, ne concevoir et laisser paraître son chagrin qu'à la manière des hommes, c'est-à-dire lorsqu'il eut été informé de la mort de celui qu'il chérissait justement plus que tous les autres hommes.

A cette annonce, dit Nicéphore, Jésus fut affecté d'un profond chagrin. Métaphraste rapporte que, dans l'affliction qu'il en éprouva, il ne put rester plus longtemps dans le pays ; mais, comme pour se consoler de sa tristesse, il monta dans une barque avec ses Apôtres, et passa la mer de Tibériade pour se retirer dans le désert.

Dieu ne voulut point laisser impuni, même dès ce monde, la mort injuste du saint Précurseur ; car Hérode, alors en guerre avec Arétas, roi d'Arabie, eut la douleur et la honte de voir son armée défaite et anéantie par son ennemi. Au rapport de Josèphe, et selon l'opinion accréditée parmi les Juifs, c'était une punition que Dieu lui infligeait pour venger le meurtre de saint Jean. Mais ce premier malheur ne fut que le prélude de ceux que la justice de Dieu lui réservait. Il mourut misérablement, privé de tous ses Etats ; Hérodiade et sa fille Salomé n'eurent pas un meilleur sort.

L'attribut caractéristique de saint Jean Baptiste dans les arts, est l'*agneau*, parce que c'est sous ce titre que le Précurseur désigna le Sauveur à la foule. — Le moyen âge plaçait cet agneau dans une des mains de saint Jean-Baptiste. Aujourd'hui, on préfère une banderole, sur laquelle est écrite cette sentence : *Ecce Agnus Dei*, voici l'agneau de Dieu ; nous avouons que la manière du moyen âge est bien plus énergique, qu'elle parle bien plus éloquemment aux yeux ; or, c'est à ce dernier résultat qu'il faut surtout viser dans la peinture et la sculpture. Nous pourrions ajouter comme détail accessoire, que le Précurseur est vêtu d'une simple peau de bête, qui laisse voir ses jambes nues, laquelle peau est serrée à la taille par une ceinture de cuir. — Voilà, nous le répétons, le principal attribut de saint Jean, dans l'art populaire. Si l'on veut représenter le Précurseur exerçant la fonction qui lui a valu son nom populaire de *Baptiste*, il faut toujours le montrer donnant le baptême par immersion, et se garder de lui mettre à la main une coquille, qui ne peut que désigner le baptême par effusion. — Sa captivité se reconnaît facilement à une porte grillée, et sa décollation à une tête dans un plat. — Enfin, dans les scènes du jugement dernier, la sainte Vierge est à genoux à la droite du Sauveur, et le Précurseur à sa gauche ; au dessous sont les Apôtres, etc. Le peintre André del Sarte a donné en onze planches estimées la suite de la vie de saint Jean-Baptiste.

Saint Jean-Baptiste est le patron d'un grand nombre de villes et de pays qu'il serait trop long de nommer. Il est particulièrement invoqué par les couteliers et les fourbisseurs, à cause du *coutelas* qui servit à lui trancher la tête ; — par les ceinturoniers, à cause de la ceinture de cuir que lui fait porter l'évangéliste saint Marc ; — par les oiseliers à Liége, parce que sans doute Jean avait vécu libre et loin des villes, comme l'oiseau des champs, avant son emprisonnement ; — par les peaussiers et les tailleurs ; — pour les agneaux, cela se conçoit ; — contre l'épilepsie, les convulsions, les spasmes et la grêle. Nous ne saurions expliquer ces derniers patronages, sinon par cette raison générale, que le crédit de saint Jean était sans doute réputé universel.

CULTE ET RELIQUES.

Les disciples du saint Précurseur ayant réussi à se mettre en possession du corps de leur maître, voulurent le soustraire aux insultes de ses ennemis, en l'emportant jusqu'à Sébaste, l'ancienne Samarie, qui n'était plus sous la juridiction d'Hérode Antipas.

Dieu ne tarda pas à faire connaître la gloire de saint Jean-Baptiste. Après le tombeau du Sauveur, aucun, sans contredit, ne fut plus glorieux et n'attira davantage les foules confiantes et empressées que le tombeau du fils de Zacharie; il s'y faisait une multitude de miracles.

Mais le paganisme, aux abois, voulut se venger jusque sur la dépouille des morts de l'isolement et de l'ignominie où se trouvaient ses dieux surannés, ses autels décrépits et ses oracles silencieux. Adrien, pour empêcher les chrétiens d'accourir de toutes parts au tombeau du Sauveur, l'avait fait profaner en y érigeant un temple et une statue à la plus impure des divinités païennes, Julien l'Apostat voulut suivre son exemple à l'égard du tombeau de saint Jean-Baptiste. Par ses ordres, on découvrit ses ossements sacrés, on les profana, et on s'attacha à les disperser. Mais les sacriléges profanateurs s'aperçurent bientôt de l'inutilité de leur honteuse tentative, et les miracles ne cessant de s'opérer, non plus en un seul lieu, comme auparavant, continuèrent de faire ressortir de plus en plus l'impuissance des idoles et l'inutilité du culte qu'on leur prodiguait. Excités par un redoublement de fureur, les infidèles rassemblèrent les ossements du Saint, et voulurent les anéantir en les brûlant et en jetant les cendres au vent.

Mais de pieux moines s'étaient déguisés pour se mêler avec ces impies; ils parvinrent à en soustraire une partie considérable; ils recueillirent même les cendres du bûcher. Cette profanation des restes de saint Jean-Baptiste l'a fait surnommer deux fois martyr par quelques auteurs. Il en est qui ont attribué à la vengeance que le ciel voulut tirer de cet attentat, la mort tragique de Julien, arrivée peu de temps après.

On dit que la vindicative Hérodiade fit emporter avec elle, jusqu'à Jérusalem, la tête du saint Précurseur, et qu'elle n'en voulut confier le dépôt à personne. Seule et loin de tout regard humain, elle confia cette tête à la terre, dans un endroit inconnu du palais qu'Hérode possédait dans la cité de David.

C'est là du moins que, plus tard, le chef auguste du plus illustre des Prophètes fut retrouvé d'une manière merveilleuse dans les décombres du palais autrefois habité par Hérode.

Il faudrait tout un livre pour donner le récit des diverses inventions du chef de saint Jean-Baptiste : nous n'écrirons que quelques mots à ce sujet.

Sous Valens, empereur arien, le chef de saint Jean-Baptiste fut trouvé par des religieux à Jérusalem. Mardonius, chef des eunuques du palais impérial, ayant eu nouvelle de cette heureuse découverte, en avertit l'empereur, son maître, qui donna ordre qu'on transportât ce riche trésor en sa ville impériale. Mais, comme son hérésie le rendait indigne de le posséder, quand on fut à une bourgade, appelée Pontichion, distante de Chalcédoine de quinze milles, il fut impossible de faire marcher les mulets qui traînaient le chariot, et l'on fut obligé de décharger la relique au village de Cosilaon, près de là, dont le même Mardonius était seigneur. Elle y demeura jusqu'au temps du grand Théodose; elle fut alors apportée à Constantinople. Ce pieux empereur étant allé au-devant, prit lui-même ce dépôt sacré, et l'ayant enveloppé de sa pourpre impériale, il le porta entre ses bras jusque dans la ville. Cette translation, qui se fit le 29 août, fut si solennelle, que l'Eglise romaine en fait la mémoire en une même fête avec celle de la Décollation. Depuis, Théodose fit bâtir une magnifique église au quartier Hebdomon, où il le fit déposer. Ce lieu était à sept milles de Constantinople, et il ne fut enfermé dans son enceinte que sous l'empire d'Héraclius, l'an de Notre-Seigneur 626. Au reste, la piété de Théodose fut abondamment récompensée : car Sozomène rapporte que ce prince, s'étant retiré dans l'église qu'il avait fait bâtir en l'honneur de saint Jean, pour y faire sa prière et le prendre pour son protecteur, avant d'entreprendre la guerre contre le tyran Eugène, il y obtint tant de bénédictions du ciel, que le jour de la bataille, qu'il gagna entièrement, il sortit un esprit infernal de cette église, lequel, jetant des cris et des hurlements épouvantables contre le Saint, l'insultait par ces paroles : « Est-ce ainsi que tu triomphes de moi... de moi qui t'ai fait couper la tête? » Ceux qui les entendirent en remarquèrent l'heure, et il se vérifia que c'était au moment où Théodose mettait en déroute les troupes d'Eugène.

La dévotion pour saint Jean-Baptiste a été de tout temps si grande, que plusieurs églises ont cherché avec empressement les moyens et les occasions de posséder quelque partie de son corps. Celle de Saint-Sylvestre, à Rome, prétend avoir la meilleure partie de son chef. La cathédrale d'Amiens se glorifie d'en avoir une portion considérable, qui comprend la lèvre supérieure, le nez, les yeux et une partie du front. Cette relique fut tirée de l'église de Saint-Georges, de l'arsenal de Constantinople, lorsque les Français la prirent, et apportée à Amiens, en l'année 1206, par un prêtre nommé Walon de Sarton, fils de Miles, chevalier, seigneur de Sarton, village près de Doulens, à six lieues d'Amiens. Ce trésor y fut reçu avec toute la solennité imaginable, par Richard de Gerberoy, évêque de cette ville, le 17 décembre. Cette précieuse relique a été sauvée pendant la Révolution française; on la possède encore aujourd'hui.

Baudouin II, empereur de Constantinople, entre plusieurs reliques spécifiées en sa bulle d'or de l'an 1247, fit présent à saint Louis, roi de France, de la partie supérieure du même chef qui fut enfermée dans un beau reliquaire d'argent doré, et déposée en la Sainte-Chapelle, à Paris. L'abbaye de Tyron, au comté du Perche, possédait la cervelle; et, comme il s'y faisait un grand nombre de miracles, Robert de Joigny, évêque de Chartres, qui vivait l'an 1515, la fit tirer du mur où elle était, pour la mettre dans un chef précieux soutenu par deux anges. La chapelle du château de Saint-Chaumont, en Lyonnais, conserve une partie notable de ses mâchoires, laquelle y fut apportée d'Orient dans un reliquaire d'or. Les villes de Turin, d'Aoste, de Venise, en Italie; de Lyon et de Nemours, en France, possèdent aussi quelques parties de ces précieuses reliques. Saint Paulin, évêque de Nole, en mit quelques-unes dans son église. Saint Gaudence, évêque de Bresse, en fit de même dans la sienne. Le doigt avec lequel il montra Jésus-Christ, pour le faire connaître aux Juifs, se garde en l'île de Malte, où résidait le grand maître de l'Ordre des Chevaliers qui militaient sous le nom et sous les auspices de ce grand Saint. Il y a un peu de ses cendres en la ville de Gênes, dans une chapelle de l'église cathédrale, où elles sont beaucoup honorées; quand on les présente à la mer agitée, elles ont la vertu de la calmer et d'en arrêter les tempêtes [1].

Saint Grégoire de Tours, au livre de *la Gloire des Martyrs*, rapporte plusieurs miracles qui ont été opérés par les ossements sacrés de ce saint Précurseur. Il s'en est fait une si grande quantité en la ville d'Amiens, que l'on ne peut pas douter de la vérité de celui qu'elle possède. On peut voir Baronius, sur cette matière, en l'année 660, au neuvième tome de ses *Annales*, et le célèbre Du Cange, trésorier de France et général des finances en la province de Picardie, lequel a donné au public un traité historique du chef de saint Jean-Baptiste. C'est un ouvrage fort curieux et recherché pour son exactitude, comme sont tous ceux qui sont sortis des mains de ce savant homme.

La basilique de Saint-Jean de Latran, la première église de Rome et du monde catholique, celle où l'évêque de Rome va prendre possession solennelle de la primauté universelle, et qui est regardée comme la métropole de la catholicité, fut dédiée au Sauveur et placée sous l'invocation de saint Jean-Baptiste.

Le culte de saint Jean-Baptiste a toujours été exceptionnel dans l'Eglise, tant pour son antiquité et son universalité, que par la solennité qu'on y a mise et par le nombre des fêtes établies en son honneur.

Saint Augustin observe que la fête de la Nativité de saint Jean était déjà très-ancienne de son temps, et que les fidèles l'avaient reçue, par la tradition, des anciens, pour la transmettre à la postérité.

Ainsi l'usage de célébrer la naissance du Précurseur, par une fête solennelle, est aussi ancien que la solennité de la Nativité du Sauveur lui-même, tandis que le jour où la sainte Vierge apparut au monde n'a été honoré d'un culte particulier qu'à partir du VIII[e] ou du IX[e] siècle. L'existence même de cette fête, selon M. Pascal, a provoqué l'institution de celle dont nous venons de parler.

L'Eglise, suivant la remarque de saint Bernard, célèbre la mort des autres Saints, parce que leur vie et leur mort ont été saintes. Ce jour est ordinairement appelé *jour natal*, *natalis dies*. C'est que leur mort n'est autre chose que la naissance à la véritable vie. On ne peut trop admirer ce langage si éminemment chrétien, et surtout si diamétralement contraire à celui du paganisme, qui divinisait la vie. Ce nom seul place la religion chrétienne dans une sphère infiniment élevée au-dessus des croyances qui bornent la destinée de l'homme au festin de la vie, et méconnaissent la sublime vertu d'espérance, un des caractères de la véritable religion.

Mais, par une exception bien remarquable, l'Eglise révère la naissance temporelle de saint

1. La ville du Puy possède aussi une relique de saint Jean-Baptiste.

PRINCIPALES RELIQUES HONORÉES DANS LA VILLE DU PUY.

1° A la cathédrale, deux parcelles notables de la vraie croix.

2° Une parcelle de la sainte épine, donnée par le roi saint Louis au chapitre de Notre-Dame du Puy. La sainte épine elle-même fut portée, pendant la grande Révolution, à saint Chamand (Loire), où elle est encore. Nous l'avons réclamée... Nous n'en avons obtenu qu'une parcelle.

3° Le crâne de saint Hilaire, évêque de Poitiers.

4° Une partie de celui de saint Jean-Baptiste.

5° Plusieurs parcelles *notables* des ossements des saints Georges (partie du chef), Marcellin, Paulien, Vosy, Scutaire, Suacre, Hermentaire, Aurèle et Agrève (partie du chef), évêques du Puy. Saint Georges fut notre premier pontife, et saint Agrève versa son sang pour la foi.

6° Des ossements de sainte Consorce, martyre, *sanctæ Consortiæ;* de saint Domnin, martyr, et de saint Jean-François Régis, pr. S. J.

7° Deux corps saints, *proprio nomine;* saint Paschase, martyr, et sainte Septimie, martyre.

8° Le corps de saint Valère, dans la chapelle des congrégations.

9° Celui de sainte *Amantia*, au couvent des religieuses de Notre-Dame.

Nous n'avons plus, hélas! le bras de saint Laurent; mais il nous reste des parcelles de ses ossements.

(Note de M. Alirol, *chanoine, secrétaire de l'évêché*. 1863.)

Jean-Baptiste, parce que cette naissance même a été sainte et la source d'une joie sainte. C'est un privilége qui le distingue de tous les autres, parce que leur naissance n'a pas eu la même grâce que la sienne. Ceux qui sont en peine de savoir pourquoi nous célébrons cette naissance plutôt que celle d'aucun autre apôtre, martyr, prophète ou patriarche, doivent se souvenir, dit saint Augustin, que la naissance de ceux-ci n'a rien eu que de naturel, qu'ils n'ont reçu la grâce du Saint-Esprit que dans la suite de leur âge; en un mot, qu'ils ne sont point nés prophètes, ni martyrs, ou témoins de Jésus-Christ, comme saint Jean.

La Nativité du saint Précurseur a toujours été célébrée uniformément le 24 juin, aussi bien en Orient qu'en Occident. On ne voit point d'église qui ne se soit conformée à cet usage, si ce n'est peut-être celle d'Ethiopie, où il semble qu'on la fait le second jour de septembre, qui est aussi le second jour de l'année pour ce pays.

Il n'y en avait pas de plus solennelle, après celle des principaux mystères de notre rédemption. Le Concile d'Agde, tenu l'an 506, la compte pour la première après celle de Pâques, de Noël, de l'Epiphanie, de l'Ascension et de la Pentecôte.

Quoique moins remarquée qu'autrefois, surtout en France, où elle a cessé d'être obligatoire depuis le concordat de 1802, la Nativité de saint Jean-Baptiste est cependant encore très-solennelle parmi les populations religieuses. La ville de Chaumont-en-Bassigny, qui honore saint Jean d'un culte tout exceptionnel, jouit du privilége d'un jubilé, appelé grand pardon, toutes les fois que cette fête arrive un dimanche.

Entre diverses singularités qui servaient à distinguer cette grande fête de toutes les autres, nous remarquerons que, dans certaines provinces, les prêtres étaient tenus de venir la célébrer dans la cathédrale avec l'évêque. Ailleurs, on avait la coutume d'y offrir trois fois le saint sacrifice de la messe, comme aujourd'hui encore à la fête de Noël. « On voulait par là », dit Alcuin, « faire ressortir trois priviléges insignes de la gloire de saint Jean-Baptiste. Il était venu au monde pour préparer la voie du Seigneur par l'exemple de sa vie ; c'était là l'objet du mystère de la vigile. Son Baptême l'éleva au-dessus de tous ; c'est ce que rappelle la seconde messe. Enfin il resta nazaréen et conserva sa virginité ; cette grâce est célébrée dans la fête du jour ». L'usage de célébrer ainsi trois fois la sainte messe à la Saint-Jean fut en vigueur jusqu'au XIe siècle.

Voici une autre explication, qui est de Guillaume Durand. En certaines églises, on célébrait une messe dès le matin, parce que cette nativité fut une aurore ; à l'heure de Tierce, il y avait une autre messe, et c'était la plus solennelle : cette autre messe était celle d'un martyr. Le jeûne de la veille était observé en mémoire de la vie pénitente de saint Jean dans le désert. En cette fête, on ne chantait pas fréquemment *alleluia*, comme en celle des Apôtres. La raison en est que cette naissance eut lieu avant la résurrection de Jésus-Christ et avant le temps de la joie.

L'institution de la vigile de la Nativité de saint Jean-Baptiste n'est guère moins ancienne que celle de la fête même ; il en est à peu près de même du jeûne. Le Concile de Salgunstadt (an 1022) avait même établi qu'elle serait précédée d'une sorte de Carême qui durait quatorze jours.

L'archange Gabriel, en annonçant un fils à Zacharie, lui avait prédit que sa naissance serait un sujet de joie pour un grand nombre.

En effet, si haut que l'on puisse remonter en consultant les monuments de l'antiquité chrétienne, on trouve que la fête de la Nativité de saint Jean a toujours été un sujet de joie non-seulement parmi les chrétiens, mais encore chez les infidèles eux-mêmes, et surtout chez les Arabes qui, du reste, ont conservé un respect religieux pour les anciens patriarches. On faisait partout des démonstrations extraordinaires à cette occasion.

On sait qu'il était d'usage de prévenir la fête de saint Jean en allumant, dès la veille, de grands feux de réjouissance. Cette coutume remonte à la plus haute antiquité, et saint Augustin en parle comme d'une chose universelle et immémoriale. On en a donné une multitude de raisons différentes. Celle qui nous paraît la plus plausible est que, cette solennité coïncidant avec le solstice d'été, époque de l'année où les païens célébraient, par des feux de joie, l'entrée du soleil dans le signe du lion, l'Eglise voulut christianiser cette coutume antique, que sans doute elle ne pouvait réussir à abolir. On en fit l'expression de la joie que, suivant l'oracle de l'Ecriture, la naissance de Jean-Baptiste a dû causer au monde, en annonçant la naissance prochaine du Verbe fait chair.

Toutefois cette pratique ne laissa pas de redevenir, en quelques pays, exclusivement profane. Ailleurs elle dégénéra en superstition tout à fait étrange et ridicule.

« Dans certains lieux », dit Guillaume Durand, « on brûle des os d'animaux ; c'est en mémoire de ce que les os de saint Jean-Baptiste furent brûlés par les Gentils dans la ville de Sébaste... On porte des brandons dans les champs, et l'on fait des feux, pour signifier que saint Jean fut la lumière, la lampe allumée, le Précurseur de la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde... On roule une roue en d'autres lieux, pour désigner que comme le soleil lorsqu'il est arrivé au plus haut point de sa course, ne peut s'élever davantage, mais redescend dans son cercle, de même aussi la renommée de saint Jean, qui est regardé comme le Christ, diminua quand celui-ci eut paru, selon ce qu'il dit lui-même : « Il faut qu'il croisse, et moi que je décroisse... »

L'usage d'allumer des feux de joie la veille de la Saint-Jean n'a pas encore partout disparu ;

car dans certaines cités, même très-considérables, les premiers magistrats ne dédaignent point d'y procéder avec appareil et solennité.

Outre la fête de la naissance du Précurseur, on a célébré aussi, en divers endroits, celle de sa conception ; non pas qu'on l'ait jugée sainte, comme celle de Jésus-Christ ou de la sainte Vierge, mais parce qu'elle avait été annoncée par ordre de Dieu, et qu'elle faisait le commencement des mystères. Elle est marquée le 24 septembre dans les anciens martyrologes, qui portent le nom de saint Jérôme : dans ceux de Vandalbert, de Raban, d'Adon, d'Usuard et de Notker.

Les Grecs, d'accord avec les Latins, pour célébrer aussi cette fête, ne se sont pas éloignés de ce même temps, puisqu'on la trouve marquée tantôt au 23, tantôt au 22 du même mois dans leurs calendriers et leurs ménologes, comme s'ils avaient voulu célébrer plutôt l'annonciation faite à Zacharie dans le temple, que la conception même de saint Jean.

Ce choix fait voir d'une manière assez claire que toute l'Église a cru que cette conception était arrivée incontinent après l'équinoxe d'automne. Elle persiste encore dans la même opinion, malgré la peine que quelques savants ont prise pour nous faire voir que le temps du service du prêtre Zacharie dans le temple fut depuis le 16 juillet jusqu'au 18 du même mois. Quelques Grecs ont soutenu que cette conception ne pouvait être arrivée qu'au mois d'octobre ou de novembre ; mais ils n'ont pas eu le crédit de faire changer la fête en faveur de leur sentiment.

On ne voit pas qu'il s'en fasse maintenant aucun office dans leur Eglise, si ce n'est peut-être en Syrie et dans les pays voisins, où cette conception, qualifiée du nom d'Annonciation de Zacharie, se célèbre au troisième des huit dimanches qui précèdent la fête de Noël, c'est-à-dire après le milieu du mois de novembre.

Si l'Eglise a dérogé en faveur de saint Jean-Baptiste en célébrant par un culte spécial et exceptionnel le jour où ce brillant flambeau apparut dans le monde ; si elle a cru pouvoir rappeler au souvenir et à la vénération de l'univers la conception même de cet enfant de miracle, elle ne pouvait oublier de solenniser le jour de sa mort ; car elle lui a décerné les honneurs du martyre aussi bien qu'à saint Étienne et aux Apôtres du Sauveur, quoique saint Augustin semble dire qu'on lui ait enlevé la consolation de mourir pour le nom de Jésus-Christ, qu'il avait annoncé. En effet, n'a-t-il pas été aussi bien qu'eux le martyr ou le témoin de Jésus-Christ, puisqu'il est mort pour la justice qui est inséparable de la vérité ? Saint Jean Chrysostome ne craint pas de le qualifier le premier des martyrs.

Avant le VIe siècle de l'Eglise, cette fête était nommée la *Passion de saint Jean*, comme on le voit dans les anciens sacramentaires de Rome sous le pape Gélase, et de France, sous la première race de nos rois. Elle est qualifiée de *jour natal* ou de la naissance céleste de saint Jean dans les anciens martyrologes du nom de saint Jérôme. Mais, depuis le temps de saint Grégoire le Grand, elle a retenu dans l'Eglise latine le nom de *Décollation*, qui s'est aussi introduit chez les Grecs en termes équivalents. Ceux-ci l'ont mise au rang des fêtes où il est ordonné d'interrompre les exercices du barreau et les travaux des mains.

C'est ce qui s'est aussi introduit en plusieurs église de l'Occident ; et dans le sacramentaire de saint Grégoire, on voit, pour son office, une belle préface, et des bénédictions comme aux principales solennités de l'Eglise romaine.

La fête de la Décollation a cependant toujours été moins solennelle que celle de la Nativité, parce qu'il semble qu'elle ne regarde pas Jésus-Christ de si près du côté de son incarnation. Mais il paraît qu'elle n'a été nulle part plus solennelle qu'en Russie, où elle est précédée d'une vigile et d'un jeûne, ce qu'on ne pratique pour aucun autre saint dans ce pays.

On peut juger de la célébrité du culte que les Grecs ont eu pour la Décollation de sait Jean-Baptiste, par la multitude des églises consacrées sous ce vocable ; on en a compté jusqu'à quinze dans la seule ville de Constantinople.

Cependant on n'a pas été partout d'accord pour la célébrer le même jour. Il y a eu beaucoup de divergence en ce point, surtout parmi les Orientaux. Ainsi en Syrie elle se fêtait le 7 janvier, lendemain de l'Epiphanie, suivant l'usage de joindre à la fête des mystères celles des personnes qui en ont été les ministre, ou qui y ont pris part. On croit, en effet, que c'est le jour même de l'Epiphanie que Jésus-Christ fut baptisé par saint Jean.

Ailleurs, et surtout en Afrique, la Décollation était célébrée le 27 décembre, après celle de saint Etienne, pour rapprocher de Jésus-Christ ceux qui avaient souffert le plus près de lui, Cette fête se trouve encore marquée au 10 avril dans quelques martyrologes, et au 25 mars dans d'autres. Om a cru que ce dernier jour est celui où saint Jean souffrit le martyre, et que la fête dont nous parlons a été fixée au 29 août, parce que l'on aurait fait, ce jour-là, l'invention ou la translation du chef vénérable du saint Précurseur.

Nous avons tiré cette biographie de l'ouvrage de M. l'abbé Barret, prêtre du diocèse de Langres, intitulé ; *Le Précurseur, histoire raisonnée de la vie, de la mission et des prédications de saint Jean-Baptiste.*

NOTRE-DAME DES MIRACLES,

N.-D. DE LA DÉLIVRANDE. — N.-D. DE LA CROIX. — N.-D. DE LARMOR.

Ut omnium advocatus est ad Deum Christus, ita mediatrix ad Christum est Maria.

De même que Jésus-Christ est notre avocat auprès de Dieu, de même aussi Marie est notre médiatrice auprès de Jésus-Christ.

B. Alanus de Rupe, *Part.* 1, *in Apolog.*

Dans la péninsule que forme la Marne avant de se jeter dans la Seine, à Saint-Maur les Fossés, se trouve le sanctuaire de Notre-Dame des Miracles. Vers le milieu du VIIe siècle, en 645, sous le règne de Clovis II, un dignitaire de l'Église de Paris, l'archidiacre Blidégésile, fonda en cet endroit un monastère avec une église dédiée à la sainte Vierge et aux apôtres saint Pierre et saint Paul.

Les traditions merveilleuses qui se rattachaient à cette Eglise ne tardèrent pas à y attirer un grand nombre de pèlerins. En effet, une antique tradition portait que le Sauveur était venu en personne en faire la dédicace. De plus, c'était une croyance générale qu'en 1061, Guillaume, comte de Corbeil, héritier de la piété de ses ancêtres et de leur zèle pour l'abbaye de Saint-Maur, ayant voulu lui faire don d'une image qui représentât la Vierge debout au pied de la croix, cette statue se trouva toute faite sans la main de l'homme; au moment où le sculpteur Rumnol s'apprêtait à dégrossir le bois dont il voulait la tirer; ce que l'historien de Saint-Maur a exprimé par le titre suivant donné à son récit : *Iconia beatæ Mariæ virginis quam effigiavit virtus Altissimi.*

Quoi qu'il en soit de l'origine de cette statue, il est certain qu'en priant à ses pieds on y obtint des guérisons sans nombre qui firent appeler la chapelle où elle était placée du nom de *Notre-Dame des Miracles* et qui la rendirent si vénérable, que les religieux de Saint-Maur n'y entraient jamais que pieds nus.

Au quatorzième siècle on rebâtit presque en entier l'église qui possédait un si précieux sanctuaire; la chapelle de Notre-Dame des Miracles fut reconstruite en dehors de la basilique, sur l'emplacement de l'église précédente, et conserva la statue miraculeuse. Ce renouvellement de l'édifice sembla renouveler la piété des fidèles, et le concours devint plus grand que jamais. On y venait surtout en foule le 24 juin.

Il y avait plus de huit cents ans que la sainte Vierge était ainsi honorée dans cette chapelle, lorsque Mgr de Gondy, premier archevêque de Paris et doyen-né du chapitre de Saint-Maur, autorisa l'établissement d'une confrérie sous le nom de Notre-Dame des Miracles, par ordonnance du 3 août 1624; et, le 13 mai 1627, le pape Urbain VIII accorda plusieurs indulgences aux fidèles de l'un et de l'autre sexe qui s'engageraient dans cette confrérie.

Peu d'années après, touché d'une dévotion spéciale pour Notre-Dame des Miracles, le père de Condren, cet homme éminent en sainteté, l'oracle et le modèle du clergé de son temps, réunit en communauté, à Saint-Maur, un certain nombre d'ecclésiastiques d'élite pour les y exercer, sous l'œil de

Marie, aux vertus sacerdotales et les préparer aux travaux de l'apostolat. M. Olier, jaloux de s'adjoindre à cette pieuse compagnie, quitta la maison maternelle, et entra dans la nouvelle communauté fondée à Saint-Maur. Là, il aimait à aller passer de longues heures dans la chapelle de Notre-Dame des Miracles, à épancher son cœur dans le cœur de Marie sa mère, et il témoigna dans la suite qu'il avait reçu beaucoup de grâces dans ce saint lieu.

Malheureusement, en 1791, la sainte chapelle fut détruite; mais l'image miraculeuse fut, avant l'arrivée des démolisseurs, transférée en grande pompe dans une chapelle de l'église Saint-Maur où elle est encore aujourd'hui. Là, furent rétablies, après les mauvais jours de la révolution, les pratiques et solennités en usage dans l'ancienne chapelle; au mois de mai 1806, l'antique confrérie fut réorganisée, et Pie VII lui accorda de nombreuses indulgences. Chaque année, le second dimanche de juillet, la fête de la dédicace de cette chapelle se célèbre avec octave, suivie du service solennel pour les confrères défunts; et chaque mois une procession avec station à la chapelle rappelle aux fidèles la dévotion à Notre-Dame des Miracles si chère à leurs aïeux. Le pèlerinage continue d'être fréquenté, et les paroisses des environs s'y rendent avec empressement.

Notre-Dame de la Délivrande, chapelle de fondation récente, à peu de distance de Rauville-la-Place, dans le diocèse de Coutances, a été construite vers le commencement du XVIe siècle, sur l'emplacement même d'une antique chapelle de Saint-Jacques. Les pèlerins, accourant de toutes parts à ce sanctuaire, il fallut allonger et élargir la nef, multiplier les autels; et ces agrandissements provoquèrent avec de nouveaux pèlerins, non-seulement un concours de prêtres étrangers qui avaient à cœur d'y offrir le saint sacrifice, mais encore l'établissement d'un chapelain chargé de desservir régulièrement la dévote chapelle. Depuis cette époque jusqu'aux mauvais jours de 93, la dévotion des peuples pour ce sanctuaire ne se ralentit jamais. Si le danger en empêcha pendant quelque temps la manifestation, on la fit éclater dès qu'on le put sans péril; et en 1800 l'on y vit jusqu'à quatorze paroisses venues en procession avec croix et bannières, pour solliciter la cessation d'une sécheresse qui allait faire périr les récoltes. Une pluie abondante, récompense de leur foi, vint, dans la semaine même, rendre la vie aux moissons et l'espérance aux habitants. Alors les prêtres étaient encore en exil; mais les fidèles n'en venaient pas moins, aux fêtes de la Vierge, chanter ses louanges, réciter à ses pieds des prières, lui demander surtout le retour de leurs prêtres. Ce retour ne tarda pas : en 1803 arriva d'exil M. Marie, prêtre de Rauville, qui fut chapelain du sanctuaire jusqu'à sa mort, arrivée en 1812. Pendant les années suivantes, la chapelle ne fut guère desservie que par les vicaires de Rauville qui y venaient chaque semaine, à jours fixes, offrir le saint sacrifice. Mais en 1845, elle recouvra un chapelain en titre, qui, depuis lors, n'a pas cessé de la desservir.

Cette dévote chapelle, longue de seize mètres sur sept de large, éclairée par six belles fenêtres, et toujours tenue dans une propreté parfaite, possède une grande arcade qui sépare le chœur de la nef, un beau retable orné des tableaux de saint Joachim, de sainte Anne, et une belle statue de la Vierge qui semble être de la fin du seizième siècle. Elle est surmontée d'un élégant clocher de forme carrée avec ouvertures artistement faites. A ses murs extérieurs est adossée une chaire en pierre, pour faire entendre la parole de Dieu aux jours de grande réunion, où son enceinte est trop

étroite pour contenir la foule des auditeurs; et, au-dessus du portail, s'offre à la vénération publique une Vierge gravée sur une croix de pierre, de la forme la plus antique.

Telle est la dévotion pour cette chapelle, qu'en 1821 un seul homme, simple entrepreneur de bâtiments, prit à sa charge tous les travaux de consolidation, d'agrandissement et d'embellissement même qu'elle réclamait, sans exiger d'autre indemnité que les offrandes des fidèles pendant quatorze ans, tandis que, d'un autre côté, le Révérend Père du Mesnildot et sa famille faisaient les frais des lambris et du pavé de la nef et de la sacristie. Tous les jours, si l'on en excepte les mois de décembre et de janvier, ainsi que les dimanches, il y vient des pèlerins, dont la plupart communient; et le lundi de la Pentecôte, le 24 juin et le 8 septembre, il s'y trouve jusqu'à quatre à cinq cents personnes, dont deux cents au moins approchent de la sainte Table. Aussi l'évêque de Coutances y a autorisé la réserve du saint Sacrement, et le Saint-Siége y a accordé la faveur d'un autel privilégié avec des reliques de plusieurs Saints.

On ne saurait dire les faveurs que la sainte Vierge dispense dans ce sanctuaire. On en peut juger par le nombre vraiment extraordinaire de messes d'action de grâces qu'on y fait célébrer, ou de cierges que la reconnaissance y envoie. Le curé de Rauville cite entre autres plusieurs guérisons dont il atteste avoir été témoin. Ce sont, en 1845, un marin de Granville sauvé de la tempête en invoquant Notre-Dame de Rauville, et peu après, son enfant atteint d'une fièvre cérébrale, désespéré des médecins, guéri subitement dès que sa grand'mère l'a recommandé à Notre-Dame de Rauville; c'est, en 1846, une femme de Fresville qui ne marchait que difficilement avec des béquilles, et qui est délivrée tout à coup de son infirmité; c'est, en 1848, l'instituteur de Saint-Sauveur-le-Vicomte, sauvé à Paris, par l'invocation de Notre-Dame de Rauville, d'un péril imminent de mort dont le menaçaient les balles de la guerre fratricide de cette époque. C'est, en 1850, un autre habitant de Saint-Sauveur, attaqué par une tempête affreuse en revenant du Chili, et sauvé par une prière à la Vierge de Rauville. C'est, à toutes les époques, la sérénité obtenue dans les mauvais temps, la pluie dans les sécheresses, la préservation ou la cessation du mal dans les épidémies ou les calamités publiques. Ainsi en 1832, la paroisse de Quettehou, envahie par le choléra, fit vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Rauville, et aussitôt le choléra cessa ses ravages. En 1840, la paroisse de Doville vint en procession demander la fin d'une sécheresse qui allait faire périr les moissons, et les habitants s'en retournèrent inondés par la pluie.

Près de Saint-Thomas, dans le diocèse de Toulouse, on voit un sanctuaire célèbre de la sainte Vierge, appelé Notre-Dame de la Croix, où, en exécution d'un vœu très-ancien [1], la paroisse de Saint-Thomas allait autrefois en procession tous les dimanches et fêtes du mois de mai, ainsi qu'aux quatre principales fêtes de la Vierge; et, le lendemain des quatre principales fêtes de l'année, on y célébrait la messe solennelle. Cette chapelle, démolie en 93, a été rebâtie depuis la révolution. Le 24 juin, ou, s'il y a empêchement, le dimanche suivant, les paroisses de Saint-Thomas et de Bragayrac s'y rendent simultanément pour obtenir d'être préservées de la

1. On lit dans un vieux registre de l'an 1666, conservé à la fabrique de l'église Saint-Thomas : « C'est une chapelle champêtre, à laquelle on va en procession tous les dimanches et fêtes du mois de mai, et la messe grande se dit en icelle le lendemain des quatre principales fêtes de l'année, à cause d'un vœu perpétuel dont n'est mémoire d'homme ».

grêle; et il y a alors exposition et bénédiction du saint Sacrement [1]. On peut y gagner une indulgence plénière, d'abord le 14 mars, où l'on célèbre la fête de la Compassion, puis tous les dimanches et fêtes d'obligation du mois de mai; enfin le jour du mois de juin où se fait la procession pour les fruits de la terre.

Le canton de Plœmeur, à l'extrémité de la rade de Lorient, possède une chapelle dédiée à Notre-Dame de Larmor, au village de ce nom; cette chapelle était en si grande vénération au siècle dernier, que tout vaisseau qui entrait dans la rade de Lorient ou en sortait la saluait d'un coup de canon en passant devant elle : c'était comme une prière commune adressée à l'*Etoile de la mer* pour tous ceux qui allaient courir les dangers de la navigation, ou une action de grâces pour ceux qui revenaient de leur long voyage. Pendant un demi-siècle, cet antique usage fut interrompu; mais, depuis dix ans, on l'a repris à la grande satisfaction des marins. Cette chapelle est célèbre depuis bien des siècles par la bénédiction annuelle du bras de mer qui sépare l'île de Groix de la terre ferme et qu'on appelle *le Coureau de Groix.* Cette cérémonie a lieu, le 24 juin, dans le but d'obtenir que la pêche de la sardine, unique ressource des habitants de cette côte, soit abondante. Le matin du jour de la Saint-Jean, arrivent au village de Larmor une multitude de paysans, de pêcheurs, d'habitants de Lorient et de Port-Louis. Bientôt le clergé de Plœmeur, croix et bannière en tête, sort de la chapelle, se rend processionnellement au rivage et prend place dans une embarcation préparée d'avance pour le recevoir. Des chaloupes en grand nombre, montées par des pêcheurs et des curieux, entourent le canot, et l'accompagnent jusqu'au milieu du Coureau, qui est large de trois lieues marines. Arrivé à ce point, après une traversée plus ou moins longue, selon que la mer est calme ou tourmentée, le vent propice ou contraire, le cortége s'arrête pour attendre la procession de l'île de Groix, si elle n'est pas déjà arrivée au rendez-vous. Dès qu'elle est arrivée, le clergé de l'île passe dans l'embarcation de celui de Plœmeur, et les deux croix paroissiales s'inclinent l'une vers l'autre jusqu'à se toucher. A ce signal, les chants partent à la fois de toutes les embarcations réunies au nombre de plusieurs centaines, et se continuent jusqu'à ce que le curé de Plœmeur, debout sur un des bancs de son canot, imposant silence de la main, avertisse que la bénédiction va commencer. Alors il adresse une prière à Dieu et à la patronne des nautoniers; puis il asperge la mer aux quatre points cardinaux, et pendant cette solennelle cérémonie, toutes les têtes sont découvertes et inclinées, toutes les mains jointes; maîtres et matelots ont abandonné le gouvernail et les avirons. Toutes les bouches se taisent, sauf un murmure doux et confus de prières et de pieuses oraisons, qui s'échappent de toutes les poitrines religieusement émues en présence d'un acte auquel tous attachent le succès de leur pêche future et l'existence de leurs familles.

Monsieur le Curé de Saint-Sulpice : *Notre-Dame de France.*

SAINT SIMPLICE, ÉVÊQUE D'AUTUN (vers 420).

Simplice était issu d'une de ces grandes et respectables familles gallo-romaines sur lesquelles la foi et la vertu attiraient l'estime et la considération générales. Deux vertus principalement

1. Ordonnance de Mgr d'Astros du 23 juin 1850.

le distinguèrent dès ses plus tendres années : une aimable simplicité et une charité éminemment tendre, active et généreuse. Pour se conformer au désir de son père qui voyait l'espoir de la famille, Simplice consentit à s'engager dans les liens du mariage : la noble compagne de sa vie lui apporta outre la splendeur de sa naissance, la fortune et la grâce, un trésor mille fois plus précieux, la vertu, la piété, toutes les qualités de l'esprit et du cœur. D'un commun accord ils prirent la résolution de vivre comme un frère et une sœur, de subvenir, par la réunion de leurs fortunes, aux besoins d'un plus grand nombre de malheureux, et de passer ensemble une partie des nuits en prières.

Cependant un certain nombre d'années s'écoulèrent, et le saint évêque d'Autun, Egémone, vint à mourir. Tous les regards alors se tournèrent spontanément vers Simplice; nul ne fut jugé plus digne que lui de recueillir l'héritage d'un Saint, plus capable de réparer la perte que venait de faire l'Eglise d'Autun. Il devint en effet un des premiers de ces éminents évêques qui commencèrent alors à jouer, non-seulement dans l'ordre religieux, mais encore dans l'ordre social et civil, un rôle si grand, si utile, si salutaire. Toutefois, comme il avait jugé à propos de garder avec lui, après son ordination, celle qu'il regardait moins comme une épouse que comme une sœur, ne croyant pas devoir lui faire au cœur une blessure inutile, injuste et cruelle en l'éloignant de sa maison, il ne put échapper aux traits de la calomnie. Les habitants de la cité païenne firent contre lui une manifestation tumultueuse le jour de Noël ; mais Dieu lui-même prit en main la cause de son serviteur. Sa vertueuse épouse, effrayée, essaya d'abord de détromper le peuple, puis tout à coup, poussée comme par une inspiration céleste, elle étendit son manteau, y reçut et fit également déposer dans un pan de celui de Simplice des charbons aux yeux de toute cette foule réunie et ameutée. Le feu respecta les vêtements qui couvraient ces chastes corps ; aussitôt tout le monde cria au miracle, et plus de mille personnes converties à la vue de ce prodige demandèrent et reçurent le baptême. Un autre miracle opéré par le saint évêque, ouvrit les yeux à un grand nombre de païens et les porta à quitter pour toujours le culte de Cybèle qui était parmi eux en grande vénération.

Simplice eut des rapports d'amitié avec saint Amateur, évêque d'Auxerre; il signala, par la consécration d'une chapelle en l'honneur de saint Symphorien, sa piété envers ce premier martyr d'Autun. On croit communément qu'il assista au concile de Cologne tenu contre l'arien Euphratas; saint Athanase le compte parmi ceux qui, pour la défense de son innocence et celle de sa foi, souscrivirent au concile de Sardique ; il prit part aussi au synode de Valence, tenu en 374, pour le maintien de la discipline ecclésiastique.

Les dernières années de son épiscopat furent troublées par les affreux désastres qui frappèrent son diocèse, quand une nuée de Vandales, sortie du Nord, remplit le territoire d'Autun de ruines et de carnage. Enfin, après un long épiscopat marqué par d'innombrables conversions qui achevèvent de rendre le pays chrétien, il mourut plein de jours et de mérites et vint prendre place auprès de ses prédécesseurs. Son corps fut déposé dans un tombeau que l'on conservait encore au dernier siècle dans l'église Saint-Pierre-l'Etrier.

On a conservé longtemps une partie de ses reliques dans l'abbaye d'Andoche et au Val-de-Grâce, à Paris.

Propre d'Autun; — Cf. Dinet, Saint Symphorien et son culte.

LE BIENHEUREUX JEAN,

BERGER A MONCHY-LE-PREUX, AU DIOCÈSE D'ARRAS (XVe siècle).

Sur la route de Cambrai à Arras, à deux petites lieux environ de cette dernière ville, on rencontre le village de Monchy-le-Preux. Là se conserve précieusement le souvenir d'un berger qui, dans cette humble condition, s'est élevé aux vertus les plus sublimes, et a mérité que sa conduite fût proposée pour modèle aux chrétiens. Ainsi le Seigneur se plaît à faire éclater les merveilles de sa grâce dans tous les temps et dans toutes les conditions.

Le court mais touchant éloge, qu'un évêque a rendu publiquement à la mémoire du pieux Jean de Monchy-le-Preux, renferme le peu de détails connus de sa vie. Cet évêque est Pierre de Ranchicourt, qui gouverna le diocèse d'Arras de 1463 à 1499. Les fonctions de son ministère l'avaient appelé à Monchy-le-Preux au moment même où l'humble berger allait rendre son âme à Dieu. « Que

tous les fidèles de Jésus-Christ présents et futurs », dit le prélat dans un acte public rédigé dans le même temps, « sachent que dans ce village de Monchy-le-Preux, du diocèse d'Arras, a vécu un homme appelé Jean, simple laïque, très-fidèle à Jésus-Christ, et qui, pendant toute sa vie, a mené une conduite très-sainte. Par le don de Dieu, il s'est élevé à la plus haute contemplation, a ignoré les souillures de la concupiscence et évité jusqu'à la mort tout ce qui pouvait ternir la pureté de son âme ».

Déjà avant de mourir, le bienheureux Jean avait opéré par ses prières plusieurs guérisons miraculeuses, et donné d'autres marques du pouvoir dont il jouissait auprès de Dieu. Il rendit la vue à un habitant d'Arras et à une femme qui vivait encore à l'époque où un moine de l'abbaye d'Hasnon rapportait ces détails. Cet auteur ajoute que le saint berger rendit l'ouïe à un jeune homme, guérit plusieurs personnes de la pierre ou de l'hernie, et arrêta un incendie dans le village même de Monchy-le-Preux.

On ne sait ni l'année ni le jour de la mort du bienheureux Jean. Sa fête a été fixée au 24 juin, peut-être à cause de la similitude de son nom avec celui de saint Jean-Baptiste. D'ailleurs cette dernière fête, étant autrefois chômée, donnait plus de facilité aux fidèles pour venir rendre au saint patron leurs devoirs et leurs respects. Ce jour-là, en effet, rapporte Ferri de Locres, une si grande multitude de pèlerins se portait au tombeau du bienheureux Jean de Monchy, que le village en était tout rempli. Ce tombeau, en pierre artistement sculptée, avait été donné par un noble comte, appelé Oudard, lequel avait été guéri par l'intercession du serviteur de Dieu. Ces guérisons, qui se renouvelaient très-souvent, ont entretenu de tout temps la piété des habitants de Monchy-le-Preux et des villages voisins envers leur vénérable compatriote et patron.

L'abbé Destombes : *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et Arras.*

XXVe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

Au territoire de Golet, près de Nusco, saint GUILLAUME, confesseur, instituteur des Ermites de Monte-Vergine. 1142. — A Bérée, la naissance au ciel de saint Sosipâtre, disciple de l'apôtre saint Paul [1]. Ier s. — A Rome, sainte Lucie, vierge et martyre, avec vingt-deux autres. — A Alexandrie, saint Gallican, martyr, personnage consulaire, triomphateur, cher à l'empereur Constantin, qui fut converti à la foi de Jésus-Christ par saint Jean et saint Paul : devenu chrétien, il se retira avec saint Hilarin, à Ostie, et se livra tout entier à l'hospitalité et au service des malades : le bruit s'en étant divulgué par toute la terre, on venait de tous côtés voir un homme qui avait été patrice et consul, et qui maintenant lavait les pieds des pauvres, dressait leurs tables, leur donnait à manger, soignait les malades, et exerçait toutes les autres œuvres de miséricorde. Chassé d'Ostie sous le règne de Julien l'Apostat, il se rendit à Alexandrie, où le juge Rancien l'ayant voulu contraindre à sacrifier aux idoles, il méprisa ses ordres, et, frappé de l'épée, devint martyr de Jésus-Christ. 362. — A Sibaple, en Syrie, sainte FÉBRONIE, vierge et martyre, qui, dans la persécution de Dioclétien, sous le juge Lysimaque, fut, pour la conservation de sa foi et de sa chasteté, d'abord fouettée et tourmentée sur le chevalet, puis déchirée avec des peignes de fer et jetée dans le feu; enfin, ayant eu les dents arrachées, les mamelles coupées et la tête tranchée, elle alla trouver son Epoux, parée des joyaux de toutes ces souffrances. Vers 304. — A Besançon, dans les Gaules, saint ANTIDE, appelé aussi ANTEL, TUDE, ANTIBLE, évêque et martyr, qui fut tué par les Vandales pour la foi de Jésus-Christ. Ve s. — A Riez, en Provence [2], saint PROSPER D'AQUI-

1. Selon Origène, il devint évêque de Thessalonique, et, selon d'autres, évêque d'Iconium.

2. Le martyrologe romain porte tout simplement *Apud Rhegium*. Quel est ce *Rhegium ?* car il y a trois villes de ce nom. La première, *Regium Lepidi*, dont le nom latin distinctif vient de ce qu'Æmilius Lepidus la colonisa, est dans le Modénais, sur le Tassone, à vingt-trois kilomètres N. O. de Modène ; c'est la ville

TAINE, docteur de l'Eglise, célèbre par sa science et sa piété, qui combattit courageusement contre les Pélagiens pour la foi catholique. vᵉ s. — A Turin, la fête de saint MAXIME, évêque de ce siége et confesseur, très-célèbre par sa doctrine et sa sainteté. 466. — En Hollande, saint Adalbert, confesseur, disciple de saint Willibrord, évêque. Vers 740.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Nantes, saint GOHARD, GUICHARD ou GUNHAR, évêque de ce siége, massacré dans son église avec un grand nombre de clercs, de religieux et de laïques, par les Normands infidèles. 843. — Aux diocèses de Coutances, de Cambrai, de Cologne, de Montpellier, de Perpignan et de Strasbourg, saint Guillaume, abbé, nommé au martyrologe romain de ce jour. 1142. — Au diocèse de Cahors, saint Gallican, martyr, nommé au martyrologe romain de ce jour. ivᵉ s. — A Saint-Jean de Maurienne, en Savoie, sainte THÈCLE ou TYGRE, qui apporta dans ce pays des reliques de saint Jean-Baptiste, et y vécut dans la solitude. viᵉ s. — A Nantes, saint Emilien, évêque de cette ville et martyr [1]. — A Poitiers, sainte Persévérande [2]. — Au diocèse de Paris, les saints Agoard, Aglibert et leurs compagnons, cités hier au martyrologe romain. — A Ardes, au diocèse de Clermont, saint Dizant, évêque de Saintes. On croit qu'il succéda à saint Léger; son épiscopat ne fut pas de longue durée. Ses vertus se sont conservées par tradition dans le diocèse de Saintes. Deux paroisses de ce diocèse sont sous son invocation : Saint-Dizant du Gua, dans le canton de Saint-Genis, et Saint-Dizant du Bois, dans celui de Mirambeau. Fin du viiᵉ s. — A Dijon, le décès du prêtre Lefebvre, du diocèse d'Angers, mort dans les fers où il avait été mis pour refus de serment. 1793. — Au diocèse de Poitiers, saint Maixent, abbé [3]. 515. — En Savoie, le bienheureux Jean d'Espagne, prieur des Chartreux. On voyait autrefois, dans un monastère des bords du lac de Genève, une chapelle où l'on honorait ses reliques. 1160. — En Bretagne, saint SALOMON, roi, lequel, ayant imité David dans son péché, l'imita dans sa pénitence, et, s'étant retiré dans la solitude, fut massacré par ses propres sujets. Ses reliques se conservent à la cathédrale de Vannes. 874. — Près de Meldart, aux frontières du Brabant, saint Odvin, prêtre, tué par des voleurs. Son corps est honoré à Hugarden, dans l'église de Saint-Gorgon. xiᵉ s. — A Bourges, saint Ethère ou Ithier, évêque de Nevers, qui repose dans l'église de Sainte-Croix [4]. — A Liége, saint Lambert, prêtre. — A Liége encore, la vénérable Eve, recluse, qui contribua à l'établissement, par le pape Urbain IV, de la fête du Saint-Sacrement, dans le but particulier de confondre les hérétiques, ses contempteurs sacriléges. 1265. — Au monastère de Médeloc, près de Trèves, saint Albert, moine. — Au diocèse de Liége, la mémoire des saints Amand et Domnolène, confesseurs. viᵉ s. — A Noyon, la translation de saint Eloi. — A Toulouse, la translation de saint Saturnin. — A Soissons, saint Alban, martyr de la Grande-Bretagne, nommé au martyrologe romain le 22 de ce mois, jour sous lequel nous avons donné sa vie.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Style, en Calabre, saint Jean, surnommé Théreste, abbé.

Martyrologes des Bénédictins, des Camaldules, de Vallombreuse et des Cisterciens. — Au territoire de Golet, près de Nusco, saint Guillaume, abbé.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Carmélites, saint Guillaume, abbé, cité au martyrologe romain de ce jour. — Chez les Franciscains, saint Gallican, également nommé au même martyrologe. — A Otricoli, au diocèse de Narni, en Ombrie, saint Médique ou Médéan, martyr. Arrêté comme chrétien, il confessa généreusement la foi. Après de longues journées passées en prison, comme il persévérait toujours dans

épiscopale actuelle de Reggio. — La deuxième, *Rhegium Julii*, se trouve dans l'ancien royaume de Naples, et est chef-lieu de la Calabre ultérieure première : elle est sur le détroit de Messine, à la pointe S. O. de l'Italie : c'est la ville archiépiscopale actuelle de *Santa Agata delle Galline*. — La troisième est l'ancienne capitale des *Reii* où furent tenus deux Conciles provinciaux, en 439 et en 1225 ; c'est le bourg actuel de Riez, chef-lieu de canton du département des Basses-Alpes, à trente-deux kilomètres S. O. de Digne. — Tout nous porte à croire que saint Prosper d'Aquitaine appartient au bourg de Riez en Provence ; mais il n'en a jamais été évêque, bien que Riez ait été jadis évêché et que le martyrologe romain le place sur ce siége, en quoi nous avons cru devoir le corriger. L'erreur vient peut-être de ce qu'on l'a confondu avec saint Prosper, évêque de Reggio *(Rhegium Lepidi)*, dont nous disons un mot dans la vie de saint Prosper d'Aquitaine ; ou encore avec saint Prosper, évêque de Riez, dont on ne sait qu'une chose, c'est qu'il fut le premier évêque de ce siége. — Il reste donc établi que Prosper d'Aquitaine, Prosper de Riez, et Prosper de Reggio sont trois personnages différents.

1. Voir au 27 juin. — 2. Voir au 26 juin. — 3. Voir au jour suivant. — 4. Voir le 8 juillet.

les mêmes sentiments, il fut attaché à un arbre, on lui enfonça des clous dans les pieds et dans les mains, puis on l'étendit sur le chevalet où on lui brisa les membres. Comme il louait Dieu au milieu de ces tortures, il fut jeté dans un brasier ardent, mais les flammes l'épargnèrent; enfin on lui trancha la tête. Son corps fut trouvé, en 1612, dans l'église de Saint-Victor d'Otricoli, par l'évêque de ce siége, et le Pape autorisa son culte. — A Rome, avec sainte Lucie, nommée au martyrologe romain de ce jour, les saints Ancéias, Antoine, Hérénée, Théodore, Denys, Apollonius, Apamius, Pronique, Cotée, Orion, Papique, Satyre, Victor, martyrs. 301. — A Sibaple, en Mésopotamie, avec sainte Fébronie, nommée au martyrologe romain de ce jour, les saintes Lybe, Léonide et Eutropie, vierges et martyres. Vers 304. — A Thessalonique, en Macédoine, les saints Salonite, Bigate, Lamtan, Lunitan, martyrs. — En Egypte, les saints Benjamin et Béjoc, anachorètes, mentionnés dans un martyrologe d'Abyssinie. Un serpent ayant dérobé la sainte Eucharistie qu'ils conservaient dans leur solitude pour la communion, ils reçurent d'un Ange l'ordre de manger ce serpent, ce qu'ils firent, animés par le désir intense qu'ils avaient de recevoir le corps de Notre-Seigneur. — A Jacca, en Espagne, sainte Eurosie, vierge et martyre. Les Maures lui demandèrent d'être l'épouse de leur chef; comme elle s'y refusa, elle fut assassinée dans une caverne où elle s'était réfugiée. Ses reliques ont été transférées à Jacca, où les Espagnols l'invoquent contre les intempéries de l'air. VIIIe s. — Chez les Grecs, saint Simon, anachorète.— A Olmutz, en Moravie, le bienheureux Henri Zdick, évêque de cette ville, de l'Ordre des Prémontrés. An 1151. — A Naples, le bienheureux Gui Maramaldi, dominicain et inquisiteur général du royaume. Il fonda à Raguse un monastère de son Ordre. Sur la fin de ses jours il se démit de sa charge d'inquisiteur pour vivre dans la retraite, se disposant au voyage de l'éternité par la pratique des œuvres de pénitence et l'exercice de la contemplation. Les miracles opérés à son tombeau le firent honorer comme bienheureux, et ses restes furent placés dans une chapelle qui prit son nom. Naples ayant été assiégé par les Français en 1598, les Napolitains cachèrent son corps, et depuis cette époque il n'a plus été possible de retrouver ce trésor. 1391.

SAINTE FÉBRONIE, VIERGE & MARTYRE EN SYRIE

IVe siècle.

Ignis, crux, bestiæ, confractio ossium, membrorum divisio, et totius corporis contritio, et tota tormenta diaboli in me veniant, tantum ut Christo fruar.

Viennent le feu, la croix, les bêtes, puissé-je voir briser mes os, disperser mes membres, broyer mon corps, puissé-je subir tous les tourments de l'enfer, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ.

S. Jérôme, *de script. Eccl. in Ignatio loquente.*

Il y avait dans la ville de Sibaple ou Nisibe [1], une communauté d'environ cinquante religieuses, que la diaconesse Platonie avait formée, et à qui elle avait donné des règles. Leur vie était austère. Elles ne mangeaient qu'une fois par jour, et le vendredi elles ne bougeaient point de l'oratoire intérieur, où après la psalmodie Platonie faisait à haute voix la lecture de la sainte Ecriture jusqu'à l'heure de Tierce; après quoi elle remettait le livre à une autre religieuse nommée Brienne, qui tenait le second rang dans sa communauté, et qui lui succéda dans sa double charge de diaconesse et de supérieure. Celle-ci poursuivait la lecture jusqu'à l'heure de Vêpres, et l'accompagnait d'une explication édifiante pour l'instruction des sœurs.

Ce fut dans cette maison de vertus que sainte Fébronie fut élevée dès son enfance, et qu'elle se prépara par l'innocence et la pratique des vertus religieuses au martyre qu'elle endura pour la gloire de Jésus-Christ. Elle était nièce de Brienne, et n'avait que deux ans quand on lui en confia l'éducation. Mais elle était ornée d'une beauté si parfaite, que sa pieuse tante

1. Aujourd'hui *Nazib*. Cette ancienne ville n'est plus qu'une bourgade d'un millier d'habitants.

craignit qu'elle ne lui devînt un piége, et crut devoir prendre des précautions pour l'en garantir. Ainsi, quand elle fut en âge de jeûner comme les autres sœurs, elle lui prescrivit de ne manger que de deux jours l'un, et la docile Fébronie, entrant dans ses vues, ne prenait que fort peu de pain et ne buvait de l'eau qu'en petite quantité, ce qui faisait toute sa nourriture, observant de ne jamais se rassasier. Elle ajouta à cette austère abstinence, de ne coucher que sur un banc fort court et fort étroit, et quelquefois elle couchait sur la terre nue. S'il arrivait que le démon vînt la troubler dans la nuit par quelque tentation, elle se levait aussitôt, se mettait en prière, ou bien elle lisait l'Ecriture sainte, et dissipait ainsi ses illusions par l'oraison et par la force de la parole de Dieu. Ce fut par ces saintes pratiques qu'elle se conserva dans une pureté parfaite, et qu'elle édifia admirablement toutes les sœurs, surtout par son humilité et son obéissance.

Platonie étant morte, Brienne, qui se trouva chargée de la conduite du monastère, ordonna à Fébronie de faire la lecture le vendredi dans l'assemblée : mais comme il y venait des dames de la ville pour profiter de la parole de Dieu, elle lui recommanda, à cause de sa beauté, de se couvrir le visage de son voile, afin de n'en être point vue, ayant toujours eu grand soin de la dérober aux yeux des personnes du dehors, sans en excepter même celles de son sexe. Cependant elle expliquait la sainte Ecriture avec tant de lumière et de solidité dans la lecture qu'elle en faisait, qu'on en parlait dans toute la ville ; ce qui, joint aux relations avantageuses que les religieuses faisaient de ses vertus et de sa beauté, piqua davantage la curiosité des dames qui voulaient l'entendre.

La veuve d'un sénateur, nommée Hiérie, qui, n'ayant vécu que sept mois avec son mari, était revenue après sa mort dans sa patrie, et menait chez ses parents une vie tranquille, touchée de ce qu'on disait de Fébronie, et encore plus intérieurement par le mouvement de la grâce, désira lier connaissance avec elle, soit pour se faire instruire des mystères de la religion, soit aussi pour jouir de l'entretien d'une personne dont on lui avait fait tant d'éloge. Un jour donc elle vint au monastère, et se fit annoncer par la portière à la vénérable Brienne. Dès que celle-ci parut à la porte du monastère pour la recevoir avec les honneurs dus à sa qualité, elle se jeta à ses pieds, les embrassa et lui dit : « Au nom de Celui qui a fait le ciel et la terre, ne repousse pas une misérable païenne, qui a été jusqu'à présent le jouet des idoles ; ne me prive pas des instructions de ma sœur Fébronie ; laisse-moi apprendre par elle la voie du salut, afin qu'il me soit donné de parvenir au bonheur réservé aux chrétiens. Arrache-moi à la vanité du siècle et aux infamies du culte des faux dieux ; car mes parents veulent me contraindre à de secondes noces. Je suis assez malheureuse d'avoir commis le mal, par l'ignorance où j'étais d'une doctrine meilleure ».

Brienne lui représenta la loi qu'elle avait imposée à sa nièce de ne se laisser voir à personne. « Je l'ai reçue », lui dit-elle, « des mains de ses parents lorsqu'elle n'avait que deux ans ; elle en a à présent dix-huit, et comme elle est trop belle pour se montrer aux yeux du monde, je ne l'ai pas même accordée à sa nourrice qui me l'a demandée souvent avec beaucoup d'instances ». Mais Hiérie continuant de lui témoigner avec larmes la droiture de ses intentions, elle se rendit enfin à ses désirs, à condition qu'elle quitterait ses parures et ne se présenterait devant Fébronie qu'avec un habit de religieuse, parce que la Sainte n'avait jamais vu ces ornements mondains.

Hiérie s'y rendit sans peine, et la supérieure la conduisit à l'oratoire de Fébronie. Celle-ci, croyant que c'était une religieuse étrangère, se jeta à ses

pieds et l'embrassa comme sa sœur en Jésus-Christ. Brienne les fit asseoir toutes les deux, et après ces premiers témoignages de la charité fraternelle, elle ordonna à Fébronie de faire la lecture. Hiérie en fut si touchée, la grâce agissant dans son cœur, qu'elle ne cessa de répandre des larmes, et elles passèrent insensiblement toute la nuit dans ce saint exercice; Fébronie ne se lassant point de faire la lecture, et Hiérie recevant ses instructions avec une sainte avidité.

La supérieure eut bien de la peine, le lendemain au matin, à déterminer Hiérie de se séparer de la Sainte : ce ne fut qu'après l'avoir embrassée de nouveau avec beaucoup de tendresse et de larmes; et étant retournée chez ses parents, elle leur fit part des instructions toutes célestes que la Sainte lui avait données et leur persuada d'abandonner le culte superstitieux des idoles pour embrasser la foi chrétienne. Cependant Fébronie s'informa de Thomaïde, qui occupait la seconde place du monastère, qui était cette religieuse : « Car », dit-elle, « elle a tant pleuré quand je lui ai expliqué la sainte Ecriture, qu'on eût dit qu'elle ne l'avait jamais entendu lire ». Thomaïde lui avoua que c'était la sénatrice Hiérie; de quoi la Sainte fort étonnée lui dit : « Et pourquoi ne m'en a-t-on pas avertie ? je lui ai parlé avec la même confiance que si elle avait été du nombre des sœurs, la croyant religieuse ». Mais Thomaïde lui répondit que Brienne l'avait voulu ainsi. Hiérie, après ce premier entretien, eut permission de la venir voir, et la Sainte étant tombée dangereusement malade, elle voulut la servir, et ne la quitta point que sa santé ne fût rétablie.

Tel était l'état de cette communauté lorsque l'empereur Dioclétien envoya dans cette province Lysimaque, fils d'Anthime, qu'on croit avoir été préfet de Nicomédie avec Sélène, frère de ce préfet, pour y persécuter les fidèles. Sélène était un homme extrêmement violent, et ennemi du christianisme autant que l'était l'empereur; mais les sentiments de Lysimaque étaient tout opposés, et sa mère, qui était chrétienne, lui avait recommandé en mourant de protéger les chrétiens de tout son pouvoir. Dioclétien, qui estimait beaucoup Anthime, ne voulut point donner sa place à Lysimaque qu'il n'eût quelque assurance de son attachement aux idoles et de sa haine contre la religion chrétienne, soupçonnant les bonnes instructions qu'il avait reçues de sa mère; mais Sélène, qui lui fut donné pour le guider plutôt que comme adjoint, répondit de sa soumission aux ordres du prince, et partit avec lui et avec le comte Primus, aussi parent de Lysimaque.

Ils ne tardèrent pas d'annoncer la persécution à Nisibe par les cruautés que Sélène exerça dans la Mésopotamie et la Syrie Palmérienne; car il y fit périr, ou par le glaive ou par le feu, autant de chrétiens qu'il en put arrêter, et il faisait ensuite jeter aux bêtes sauvages ce que les flammes avaient épargné de leurs corps. Mais Lysimaque, ne pouvant souffrir cet excès, prit le comte Primus en particulier et lui tint ce discours : « Vous n'ignorez pas que, quoique mon père soit mort païen, ma mère était pourtant chrétienne et avait travaillé pour m'engager à l'être à son exemple; mais la crainte de l'empereur et de mon père m'en ont toujours empêché. Ne pouvant donc l'obtenir de moi, elle m'a recommandé très-instamment de ne faire jamais mourir aucun chrétien, mais plutôt de les traiter en amis. Ainsi, je ne puis voir, sans être touché de compassion, les cruautés que mon oncle Sélène exerce contre eux, car il livre aux plus rudes tourments tous ceux qui tombent entre ses mains. Je vous prie donc de recevoir secrètement tous ceux qu'on vous présentera et de favoriser leur fuite ». Le comte Primus entra volontiers dans ses bons sentiments, et depuis ce temps-là il ne

commanda plus qu'on les arrêtât ; il faisait même donner des avis secrets aux monastères, afin d'empêcher que les religieux ne fussent saisis et menés à Sélène.

Après qu'ils eurent passé quelque temps dans la Mésopotamie et les villes voisines, ils prirent la route de Nisibe, et au bruit de leur prochaine arrivée les ecclésiastiques et les moines, de même que l'évêque, disparurent et se cachèrent dans divers endroits. Les religieuses du monastère de Brienne voulurent aussi les imiter, et supplièrent la supérieure de leur permettre de se mettre en sûreté. « Hélas ! » leur dit-elle, « vous n'avez pas encore vu l'ennemi et vous voulez fuir ! Le combat n'a pas commencé et vous vous déclarez vaincues ! Ayez, je vous en prie, mes filles, des sentiments plus dignes de vous : demeurons, et exposons-nous généreusement au combat et à la mort pour l'amour de celui qui a bien voulu mourir pour nous, afin que nous vivions éternellement avec lui ».

Ces paroles firent d'abord quelque impression sur elles, mais la frayeur les saisit ensuite plus qu'auparavant; et dans la crainte où elles étaient que les soldats ne leur fissent insulte, ou de ne pouvoir résister aux tourments, elles insistèrent de nouveau auprès de leur supérieure, qui fut contrainte de leur permettre de se retirer. Leur intention était d'emmener Fébronie avec elles et elles l'exhortèrent beaucoup à les suivre. Mais la sainte fille leur dit : « Je vous proteste en la présence du Seigneur, à qui je me suis dévouée, que je ne bougerai point d'ici, et que je préfère y mourir et y être ensevelie, plutôt que d'en sortir ».

Elles se séparèrent ainsi, mais ce fut en poussant de hauts cris en versant des torrents de larmes. En ce moment Procla, élevée depuis son enfance avec Fébronie, se jeta à son cou, et, la serrant dans ses bras, elle s'écria : « Ma sœur bien aimée, prie pour moi ». Fébronie, qui avait saisi sa main, la retenait en disant : « Toi, du moins, chère Procla, crains Dieu, et ne nous abandonne pas. Ne vois-tu pas combien je suis malade? Si je viens à mourir, notre mère n'aura pas assez de forces pour me donner la sépulture; demeure donc avec nous, afin de me rendre les derniers devoirs ». Procla répondit : « Chère sœur, puisque tu le désires, je ne t'abandonnerai pas ». Fébronie répondit : « Je t'en conjure devant le Seigneur, témoin de ta promesse, ne m'abandonne pas ». Néanmoins, vers le soir, Procla avait disparu.

Alors la supérieure se voyant seule avec Thomaïde et Fébronie, et craignant la ruine entière de son monastère, chercha sa consolation et sa force dans la prière ; étant entrée dans son oratoire, elle se prosterna la face contre terre, pleurant amèrement et implorant le secours du Seigneur avec des gémissements que Thomaïde entendit et qui l'obligèrent d'accourir pour la consoler. « Hélas, ma mère et ma maîtresse », lui dit-elle, « pourquoi vous abandonnez-vous ainsi à votre douleur? apaisez-vous, je vous en conjure; Dieu n'est-il pas assez puissant pour nous secourir, et faire que la tentation tourne à l'avantage de notre âme? Qui a mis sa confiance en lui et a été confondu? Qui a persévéré dans sa crainte et en a été rejeté ? » — « Vous avez raison », lui répondit la supérieure affligée, « mais que deviendra Fébronie? où pourrai-je la mettre en sûreté? et si je ne le puis pas, comment pourrai-je la voir enchaîner et conduire par des barbares? » — « Rassurez-vous », répliqua Thomaïde; « auriez-vous oublié ce qu'elle vous a dit, que celui qui peut ressusciter les morts n'est pas moins puissant pour la délivrer de tout danger? Levez-vous, cessez de pleurer, et allons ensemble inspirer du courage à Fébronie qui est malade ».

Elle la suivit, mais son affliction éclata de nouveau quand elle s'approcha du lit de planches sur lequel la jeune vierge était étendue : elle s'assit et baissant sa tête sur ses genoux, elle recommença de se lamenter et de verser un torrent de larmes. Fébronie en demanda le sujet à Thomaïde, qui lui répondit que c'était à cause d'elle : « Car », dit-elle, « voyant que vous êtes jeune et douée d'une grande beauté, et sachant quelle est la cruauté des persécuteurs, elle en est excessivement alarmée ». — « Je vous conjure », dit Fébronie, « de prier toutes les deux pour votre servante. Dieu peut bien jeter des regards favorables sur moi, tandis que je m'humilierai devant lui, et j'espère qu'il m'accordera la force et la patience qu'il n'a point refusées à ses serviteurs qui l'ont aimé de tout leur cœur ».

Alors Thomaïde et Brienne l'exhortèrent par les expressions les plus tendres et les plus vives à combattre avec un grand courage pour la gloire de Jésus-Christ, et Thomaïde lui dit entre autres choses : « Voici, ma fille Fébronie, l'heure du combat. Quant à nous, si nous tombons entre les mains des tyrans, notre vieillesse les portera à nous faire bientôt périr. Mais il n'en sera pas de même de vous : ils vous tendront des piéges à cause de votre beauté et de votre jeunesse. Prenez donc garde, si on nous arrête, de ne pas vous laisser séduire par leurs paroles flatteuses, ni par les offres qu'ils vous feront d'argent, de riches habits et des plaisirs du monde. Ne perdez pas le mérite de vos travaux passés en devenant le jouet des idoles et la proie du démon. Il n'y a rien de plus glorieux que la virginité, à laquelle Dieu réserve des couronnes éclatantes et une si grande récompense dans le ciel; car l'Epoux sacré des vierges est immortel, et il a promis la même immortalité à ceux qui l'aiment. Ainsi, chère Fébronie, considérez quel est celui à qui vous être consacrée. Prenez garde, ma chère fille, de rétracter l'engagement que vous avez contracté avec lui, et de perdre les arrhes qu'il vous a données comme gage de sa sainte alliance. Craignez ce jour terrible où il jugera l'univers pour rendre à chacun selon ses œuvres ».

La pieuse Brienne lui parla à son tour et lui dit : « Ma fille Fébronie, souvenez-vous que vous avez toujours été si docile à mes instructions, que vous avez été même en état d'en donner aux autres. Vous savez que je vous ai prise des mains de votre nourrice lorsque vous n'aviez que deux ans, et que je vous ai gardée avec tant de soin, que je n'ai pas même permis aux femmes du monde de vous voir, pour mieux vous conserver dans la vertu. Faites honneur à ma vieillesse et ne rendez pas vain le soin que j'ai pris de vous, comme votre mère spirituelle. Représentez-vous les combats que tant de martyrs ont soutenus avant nous; non-seulement des hommes, mais aussi des femmes et des jeunes filles. Rappelez à votre souvenir le martyre des deux illustres sœurs Lybis et Léonide, dont la première eut la tête tranchée et l'autre mourut au milieu des flammes. Rappelez aussi la générosité d'Eutropie, qui, n'ayant encore que douze ans, fut martyrisée avec sa mère. Vous avez admiré sa constance lorsqu'étant condamnée à être percée de flèches, elle ne voulut point s'enfuir, quoiqu'elle en eût le moyen, et aima mieux s'exposer aux traits qu'on lui décocha, et qui lui ôtèrent la vie. Vous avez si souvent loué sa vertu et son courage : elle n'était pourtant qu'une jeune fille, et qui n'avait pas tant de connaissance des vertus que vous, qui avez été en état d'instruire les autres ».

Ces paroles furent d'un grand secours à Fébronie. « Vous m'inspirez », lui dit-elle, « beaucoup de courage, et je sens mon cœur fortifié par vos discours. Si j'avais voulu éviter la persécution, j'aurais pris la fuite avec les autres : mais comme je désire ardemment de m'aller unir à celui à qui je

me suis consacrée, je tâcherai d'y parvenir, espérant qu'il voudra bien me rendre digne de combattre et de mourir pour lui ».

La nuit se passa dans ces entretiens, et le lendemain, au lever du soleil, toute la ville fut en rumeur à l'occasion de l'arrivée de Sélène et de Lysimaque. On saisit aussitôt un grand nombre de chrétiens qui furent conduits en prison; et quelques païens ayant dénoncé le monastère de la Sainte au cruel Sélène, il y envoya sur-le-champ des soldats, qui en brisèrent les portes et se saisirent de Brienne. Ils avaient déjà l'épée levée pour la tuer; mais Fébronie, s'élançant de sa couche, se jeta à leurs pieds et les conjura de la faire mourir la première, pour lui épargner la douleur de voir tuer sa supérieure.

Le comte Primus arriva dans ce moment, et après avoir réprimandé les soldats, les chassa du monastère. Ensuite il demanda à Brienne où étaient ses religieuses; elle lui répondit qu'elles s'étaient retirées. « Plût à Dieu », dit Primus, « que vous en eussiez fait de même avec les deux qui restent ici ! Je vous donne la permission de vous retirer et de chercher aussi une retraite, et ayant rallié sa troupe, il la ramena avec lui ». Quand il fut de retour au prétoire, il s'approcha de Lysimaque et lui dit en particulier : « L'avis qu'on vous a donné du monastère de filles, s'est trouvé véritable; mais elles ont pris la fuite à l'exception de deux vieilles femmes et d'une jeune fille. Mais je crois devoir vous dire que la jeune est d'une beauté si ravissante, que je n'en ai jamais vu de pareille, et je prends les dieux à témoin qu'au moment où je l'ai aperçue j'en ai été si ébloui, que si elle n'était pas aussi pauvre qu'elle le paraît, je la trouverais digne pour sa beauté de vous être donnée pour épouse ».

« Je ne saurais m'écarter », dit Lysimaque, « de l'ordre que ma mère m'a donné d'épargner le sang des chrétiens et de les favoriser de tout mon pouvoir : comment oserais-je tendre des piéges aux servantes de Jésus-Christ ? Je n'ai garde de le faire. Mais je vous prie d'aller au monastère et d'en faire retirer celles qui y restent : rendez-vous leur libérateur, de peur qu'elles ne tombent entre les mains de mon oncle Sélène dont vous connaissez la sévérité ». Cette précaution de Lysimaque fut inutile; un soldat, le plus inhumain de sa troupe, qui entendit ce que le comte Primus lui avait dit, se hâta de l'aller déclarer à Sélène, qui, transporté de colère et d'indignation, envoya sur-le-champ une cohorte pour cerner le monastère et empêcher celles qui l'habitaient encore de prendre la fuite. En même temps il fit publier dans toute la ville que le lendemain il ferait comparaître Fébronie devant son tribunal, ce qui ne manqua pas d'y attirer une foule de spectateurs, non-seulement de la ville, mais encore des environs.

Les soldats étant arrivés au monastère dès le matin, arrachèrent Fébronie de sa couche, la chargèrent de chaînes, lui mirent même un carcan au cou, et la traînèrent ainsi hors du monastère. Brienne et Thomaïde l'embrassant étroitement en poussant des cris déchirants, prièrent les soldats de leur permettre de lui parler encore quelques instants et de les conduire aussi elles-mêmes, afin que Fébronie ne fût pas seule au combat; mais ils leur répondirent qu'ils n'avaient ordre que d'emmener Fébronie, et cependant ils leur permirent de lui parler comme elles le désiraient. Le temps ne fut pas long, mais elles le mirent bien à profit. « Vous allez au combat, ma fille », lui dit Brienne : « considérez que votre céleste Epoux en sera le spectateur, et que les anges tiennent dans leurs mains la couronne qui vous est destinée. Ne craignez point les tourments, et faites par votre fidélité que nous puissions insulter au démon. N'ayez aucune compassion de votre

corps, quand vous le verriez déchiré de coups de fouet; puisque quand même nous ne le voudrions point, ce corps sera un jour enseveli dans le tombeau et réduit en poussière. Je reste dans le monastère livrée à ma douleur et à mes larmes, attendant de vous des nouvelles d'affliction ou de joie. Je vous conjure, ô ma chère fille, de faire en sorte que je n'en reçoive que de bonnes. Ah ! qui pourra m'apprendre que Fébronie a combattu jusqu'à la fin, et a mérité d'être mise au nombre des martyrs ? »

« Je me confie en Notre-Seigneur, ma mère », lui répondit Fébronie; « j'espère que, comme il m'a fait la grâce jusqu'à présent d'être fidèle à vos saints avis, je profiterai encore de ceux-ci. Les témoins de mes combats vous appelleront bienheureuse dans votre vieillesse, en considérant que je suis comme une plante que vous avez cultivée avec tant de soin, et j'espère montrer, dans le corps faible d'une fille, un esprit et un courage viril. Priez pour moi et permettez-moi de m'en aller ». Thomaïde lui promit de prendre un habit séculier pour être présente à ses combats; et Fébronie, prenant enfin congé de l'une et de l'autre, les supplia de lui donner leur bénédiction; ce que Brienne fit ainsi en élevant les mains au ciel : « Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez assisté votre servante Thècle dans son martyre sous la figure de saint Paul, assistez également votre humble servante dans celui qu'elle va souffrir ». Après quoi, lui ayant donné le dernier baiser, elle la laissa emmener par les soldats, et s'alla prosterner contre terre dans l'oratoire, où elle pria le Seigneur avec beaucoup de larmes qu'il daignât la soutenir jusqu'à la fin.

La détention de Fébronie affligea extrêmement toutes les dames de la ville qui avaient coutume de se rendre le vendredi au monastère pour écouter la lecture des Livres saints et les instructions dont elle l'accompagnait. Elles pleuraient et se frappaient la poitrine, se voyant sur le point d'être privées d'une religieuse qui était d'un si grand secours pour le bien de leurs âmes. Hiérie, dont nous avons parlé, remplit toute sa maison de ses cris, et se rendit au prétoire avec une grande suite, où elle trouva les autres dames et Thomaïde déguisée, qu'elle reconnut fort bien. Leurs larmes en se voyant recommencèrent de couler. Enfin le concours fut extraordinaire, et toute la salle était pleine.

Sélène et Lysimaque étant assis sur le tribunal, ordonnèrent qu'on amenât Fébronie. Au moment où la jeune vierge parut, les mains liées et le carcan au cou, tout le monde poussa des cris et des lamentations; et quand on l'eut placée devant les deux magistrats, Sélène fit faire silence et dit à Lysimaque de l'interroger. « Dites-moi, jeune fille », lui demanda celui-ci, « votre condition : êtes-vous d'une condition libre, ou non ? » — « Je suis esclave », répondit Fébronie. « De qui êtes-vous esclave ? » répliqua Lysimaque. « De Jésus-Christ », répondit-elle. « Quel est votre nom ? » demanda Lysimaque. « Je vous ai déjà déclaré », répondit-elle, « que je suis une humble chrétienne, et si vous voulez savoir le nom que je porte, je m'appelle Fébronie ».

Sélène, qui connaissait les dispositions de son neveu en faveur des chrétiens, ne voulut pas qu'il poursuivît l'interrogatoire. Il prit la parole et dit à la Sainte : « Je prends les dieux à témoin, Fébronie, qu'étant irrité contre vous, je n'aurais pas même daigné vous interroger si j'avais suivi ma juste colère; mais votre modestie et votre beauté m'ont apaisé, et je veux bien suspendre pour un moment ma qualité de juge et vous parler en père afin de mieux vous persuader. Ecoutez-moi donc, ma fille, avec attention. Les dieux me sont témoins que mon frère Anthime et moi nous avions

destiné à Lysimaque une jeune vierge romaine, dont l'alliance doit lui procurer de vastes possessions et de grandes richesses : mais je veux rompre tout engagement avec la fille de Phosphore qui lui est destinée; c'est vous-même qui serez l'épouse du noble Lysimaque, que vous voyez assis à ma droite, et dont la beauté n'est pas indigne de vos charmes. Suivez donc le conseil que je vous donne comme si j'étais votre père, et je vous comblerai d'honneurs. Que votre pauvreté ne vous soit point un sujet de peine; je n'ai ni femme ni enfants, mon bien vous servira de dot que vous apporterez à Lysimaque, et il ne sera point de femme qui ne vous regarde comme très-heureuse et n'envie votre bonheur. Vous aurez aussi les bonnes grâces de notre invincible empereur, qui a promis à Lysimaque de l'élever à un très-haut rang et de le faire préteur. Vous m'avez entendu, donnez donc à celui qui veut bien vous servir de père une réponse qui soit agréable aux dieux et qui vous soit avantageuse. Mais si je ne puis vous persuader de suivre mon conseil, je prends les dieux à témoin que vous n'aurez pas trois heures de vie : vous n'avez qu'à vous décider ».

« J'ai », répondit Fébronie, « un lit nuptial dans le ciel qui n'a pas été fait par la main des hommes. L'Epoux que j'ai choisi est immortel : son royaume est ma dot. Je ne puis ni ne veux lui préférer un époux mortel et corruptible. Ne perdez donc pas le temps, ô juge ! en de vains discours; vos flatteries ni vos menaces ne sauraient me faire changer de résolution ». Sélène irrité d'une réponse si généreuse, ordonna aux soldats de lui ôter ses habits et de la couvrir de vieux haillons, qui laissassent presque son corps à découvert; ce qui ayant été exécuté, il lui demanda si elle n'avait pas de honte de se voir dans cet état devant tout le monde. Mais elle lui répondit : « Quand même vous ajouteriez à cette prétendue ignominie le fer et le feu, je m'y suis préparée. Plût à Dieu que je sois trouvée digne de souffrir pour l'amour de celui qui a tant souffert pour moi ! »

« Fille impudente et sans honneur », lui dit Sélène, « je vois bien que la beauté dont tu te flattes t'empêche de rougir de l'état où je t'ai fait mettre, et qu'au contraire tu en fais gloire ». — « Non, répliqua Fébronie; Jésus-Christ sait que jusqu'à présent, bien loin de manquer de modestie, je n'ai jamais permis qu'aucun homme vît mon visage; mais, m'étant déterminée à souffrir les fouets et tous les supplices dont vous me menacez, je dois entrer dans le combat contre le démon qui est votre père, comme les athlètes entrent dans la carrière pour combattre ».

« Eh bien », dit Sélène dans sa fureur, « puisqu'elle demande des tourments, nous les lui ferons sentir ». Il ordonna donc qu'on l'attachât à quatre pieux, qu'on y mît du feu dessous, et que, tandis qu'elle en serait brûlée, on déchargeât sur son dos une grêle de coups : ce qui fut exécuté avec tant de cruauté, que son corps en fut tout couvert de sang et que sa chair tombait en lambeaux. Cela dura si longtemps, que les spectateurs ne purent plus le voir sans horreur. Ils demandèrent avec de grands cris à ce tyran d'avoir compassion de la jeunesse de Fébronie; mais il ne voulut rien entendre jusqu'à ce que la croyant morte, il ordonna qu'on la détachât.

Thomaïde, qui était présente, voyant la Sainte tourmentée avec tant de cruauté, tomba en défaillance aux pieds d'Hiérie; et celle-ci transportée de douleur, s'écria : « Hélas, ma sœur Fébronie, ma chère et vénérée maîtresse ! non-seulement je me trouve privée de vous, mais voilà encore que je vais perdre Thomaïde qui se meurt ». La Sainte, entendant sa voix, désira lui parler; mais le juge ne voulut pas le permettre, et lui dit : « Eh bien ! Fébronie, ce premier combat vous a-t-il bien réussi ? que vous en

semble-t-il ? » — « Vous pouvez juger vous-même », répondit la Sainte, « si je suis aisée à vaincre et si je fais grand cas de vos tourments ».

« Qu'on la suspende sur le chevalet », dit le tyran; « qu'on lui ouvre les côtés avec les ongles de fer, et qu'on y applique le feu pour la brûler jusqu'aux os ». Les bourreaux exécutèrent cet ordre barbare ; et bientôt de nouveaux lambeaux de chair tombèrent à terre avec des ruisseaux de sang; les flammes du brasier dévoraient déjà les entrailles de la vierge chrétienne. La Sainte, à qui la flamme causait de terribles douleurs, élevant les yeux au ciel, s'écria : « Venez, Seigneur, à mon aide; ne m'abandonnez pas à cette heure ». Et elle se tut aussitôt, car le feu la brûlait cruellement.

Un grand nombre de ceux qui étaient présents se retirèrent, ne pouvant soutenir la vue d'un si horrible supplice. Les autres criaient au juge d'épargner du moins à la Sainte, le tourment du feu. Sélène y acquiesça; mais il continua de l'interroger, étant encore sur le chevalet; et voyant que la Sainte ne lui répondait point, la douleur lui ayant ôté la parole, au lieu d'en être touché, il se tint offensé de son silence, la fit détacher du chevalet et attacher à un poteau, et commanda qu'on lui coupât la langue puisqu'elle refusait de lui parler. Elle la présenta aussitôt, comme si elle avait voulu dire au bourreau : « La voilà, coupe ». Mais tandis qu'il la tenait déjà pour la couper, le peuple l'en empêcha, et Sélène ordonna qu'on lui arrachât les dents. On lui en tira dix-sept : après quoi le juge ordonna de cesser. Mais la Sainte perdit tant de sang par cette cruelle opération, qu'elle tomba en défaillance. On l'étancha pourtant et on la fit revenir, mais ce ne fut que pour lui faire souffrir d'autres supplices.

Sélène l'interrogea de nouveau et lui dit : « Vous rendrez-vous enfin à ce que je veux, et reconnaîtrez-vous les dieux ? » — « Soyez anathème, cruel et exécrable vieillard », lui répondit la Sainte, « qui voulez m'arrêter dans ma voie et m'empêcher d'aller à mon céleste Epoux. Hâtez-vous de me délivrer de ce corps de boue, parce que celui qui m'aime m'attend dans le ciel ». — « Je vois bien », dit Sélène, « que votre jeunesse vous rend encore plus insolente; mais vous périrez bientôt par le fer et le feu ». La vierge ne put rien répondre, tant étaient vives ses souffrances. Alors, transporté de colère, le juge ordonna qu'on lui coupât les seins. Le barbare exécuteur, s'armant d'un fer tranchant, abattit la mamelle droite de la martyre. La Sainte jeta un grand cri, et, les yeux élevés vers le ciel, elle s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu, voyez mes souffrances, et recevez mon âme entre vos mains ». Ce furent ses dernières paroles.

Lorsque les deux mamelles eurent été coupées, Sélène ordonna d'appliquer le feu sur les blessures, et la douleur se fit sentir jusque dans la poitrine de la vierge chrétienne. A ce spectacle la foule fut saisie d'indignation, et, ne pouvant plus supporter la vue de ces affreuses tortures, un grand nombre de spectateurs s'éloignèrent en s'écriant : « Maudit soit Dioclétien et ses dieux ! » Cependant Thomaïde et Hiérie demeurèrent constamment sur le lieu malgré la douleur dont elles étaient accablées, et envoyèrent dire à Brienne par une jeune fille, de ne pas cesser de lever les mains au ciel pour Fébronie qu'on tourmentait excessivement. Ce que cette supérieure ayant entendu, elle s'écria : « Mon Seigneur Jésus-Christ, venez au secours de votre servante Fébronie. Ah ! Fébronie, où êtes-vous ? Mon Dieu, ayez pitié de votre servante Fébronie. Faites-lui la grâce de terminer glorieusement son combat, et que j'aie la consolation de la compter au nombre des saints martyrs ».

Cependant Sélène ordonna qu'on la détachât du poteau où on l'avait

liée ; mais à peine fut-elle déliée, qu'elle tomba par terre ; car son corps, affaibli par les tortures, ne pouvait plus se tenir debout. Le comte Primus dit alors à Lysimaque : « Elle est morte ». — « N'en croyez rien », répondit celui-ci ; « elle combattra encore pour le salut de plusieurs, et peut-être pour le mien. J'ai entendu faire à ma mère des relations semblables de plusieurs chrétiens qui ont souffert comme elle. Il n'a pas été en mon pouvoir de la délivrer : laissons-la combattre jusqu'au bout ; plusieurs en profiteront pour le salut de leur âme ». Mais Hiérie ne pouvant plus souffrir qu'on tourmentât si cruellement la Sainte, s'écria dans le transport de son zéle et de son indignation : « O barbare ! ô monstre d'inhumanité ! tous les maux que tu as fait souffrir à cette vierge infortunée ne te suffisent donc pas ? Tu as donc oublié ta propre mère, dont le corps fut semblable au sien ? Tu ne te rappelle donc pas que, né sous de funestes auspices, tu reçus de ses mamelles ta première nourriture, et que ce fut là, dans la carrière de la vie, le premier pas qui te conduisit à cette situation élevée dont tu abuses aujourd'hui pour le malheur des autres ? Je m'étonne qu'aucun de ces souvenirs n'ait pu adoucir ton cœur féroce. Ah ! que le Roi des cieux ne t'épargne pas plus que tu n'as épargné cette tendre victime ! » A ces paroles, à ces imprécations, le tyran, tout bouillant de colère, ordonna de traîner Hiérie à son tribunal. Hiérie le prévint ; la sérénité sur le front, l'allégresse dans le cœur, elle s'avança en disant : « Dieu de Fébronie, quoique je ne sois qu'une pauvre païenne, agréez mon sacrifice avec celui de ma maîtresse ».

Le tyran allait l'interroger, mais ses amis qui étaient auprès de lui l'en empêchèrent, en lui disant que s'il en venait là, tout le peuple se déclarerait chrétien avec elle, et qu'il serait forcé de faire périr toute la ville. Cet avis le retint, mais frémissant de rage, il lui dit d'un ton de fureur : « Hiérie, je prie les dieux qu'ils se vengent contre vous. Ce que vous avez dit en faveur de Fébronie ne servira qu'à lui procurer de nouveaux tourments » ; et il ordonna tout de suite qu'on coupât à la Sainte les deux mains et le pied droit. Les licteurs placèrent un billot sous la main droite, et un coup de hache la sépara du bras ; la gauche fut coupée de la même manière. Ensuite le bourreau mit sur le billot le pied droit de la jeune vierge, saisit sa hache, et, ramassant toutes ses forces, déchargea un coup terrible, mais qui ne servit de rien ; il frappa un second coup, mais aussi inutilement. Cependant la foule poussait des cris toujours plus furieux. Le licteur, frappant enfin un troisième coup, réussit à exécuter l'ordre du tyran. Fébronie éprouva dans tout son corps des convulsions violentes ; néanmoins, sur le point d'expirer, elle s'efforçait encore de mettre le pied gauche sur le billot, demandant par ce signe qu'on le lui coupât comme l'autre. A ce spectacle le juge cruel s'écria : « Voyez l'opiniâtreté de cette impudente ! » Et il s'écria en fureur : « Coupez aussi ce pied-là, et faites-le disparaître ».

Alors Lysimaque se levant dit à Sélène : « Que voulez-vous faire de plus à cette infortunée ? Allons-nous en ; il est temps de dîner ». — « Non », dit Sélène, « je veux que les dieux me punissent si je sors d'ici avant qu'elle ait expiré ». Et voyant qu'elle palpitait encore, il dit aux bourreaux : « Quoi ! elle n'est pas encore morte ! et où est votre force ? Qu'on lui tranche la tête ». Alors un soldat tire son épée, enlace sa main gauche dans la chevelure de Fébronie ; puis après avoir marqué l'endroit où il devait frapper, il lui porte le coup mortel. La tête de la victime tomba comme celle de l'agneau que l'on égorge au pied de l'autel.

Aussitôt les juges se levèrent pour aller dîner ; mais Lysimaque ne put

s'empêcher de répandre des larmes. Le peuple se précipita pour enlever le corps de la Sainte, mais Lysimaque l'en empêcha, et laissa des soldats pour le garder. Lui-même était en proie à une telle émotion et à une douleur si profonde, qu'il ne voulut ni boire ni manger; il se renferma dans sa chambre, et là il pleurait la mort cruelle de Fébronie. Sélène, apprenant cette affliction, ne voulut pas manger non plus. Il quitta la table pour aller se promener dans la cour du prétoire. Tout à coup il tomba dans une noire mélancolie, et marchant à grands pas de côté et d'autre, il levait par moments les yeux au ciel, lorsque saisi soudain par un délire furieux, il se mit à rugir comme un lion, à mugir comme un taureau blessé; enfin, dans un accès de rage, il se frappa la tête contre une colonne et tomba sans mouvement et sans vie.

Les gens de la maison se hâtèrent d'accourir en poussant de grands cris. Lysimaque étant survenu et ayant appris ce qui s'était passé, dit en branlant la tête : « Il est grand, le Dieu des chrétiens ! Béni soit le Dieu de Fébronie ! il a vengé l'effusion du sang innocent ». Il ordonna qu'on enlevât le cadavre, après quoi il parla ainsi au comte Primus : « Je vous conjure par le Dieu des chrétiens d'exécuter ce que je vais vous dire. Commandez au plus tôt un cercueil de bois incorruptible pour Fébronie, et ordonnez aux crieurs publics d'aller par toute la ville et d'avertir le peuple, que tous ceux qui voudront assister à son convoi funèbre peuvent le faire en toute sûreté, puisque mon oncle n'est plus. Mes sentiments vous sont connus. Prenez avec vous des soldats, faites porter le corps au monastère pour être rendu à Brienne; ne permettez à personne d'en enlever aucun membre; faites-le rendre tout entier, et même faites racler la terre qui a été empourprée de son sang, et transportez-la avec le corps au monastère ».

Le comte Primus exécuta fidèlement l'ordre de Lysimaque. Il fit porter le corps de la Sainte par ses soldats; pour lui, il prit la tête, les mains et les pieds, les dents et tout ce qui avait été séparé du corps, et les ayant enveloppés dans son manteau, il se dirigea vers le monastère. Mais tout le peuple se rassembla autour de lui; chacun voulait enlever quelque membre, quelque lambeau de chair. Primus, environné, pressé, assiégé par cette multitude, courait un grand péril. Les soldats, qu'il avait avertis, tirèrent alors l'épée du fourreau, et parvinrent, non sans peine, à le dégager et à le faire entrer dans le monastère, où il fut suivi seulement de Thomaïde et de la noble Hiérie. Des sentinelles furent mises aux portes pour arrêter le peuple.

Quand la pieuse Brienne reçut le corps saint et le vit ainsi mutilé, elle tomba évanouie, et ayant enfin recouvré ses sens, elle fit entendre ces plaintes déchirantes : « Ah ! Fébronie ! ah ! ma fille ! votre mère Brienne ne vous verra donc plus ? Qui nous lira désormais les saintes Ecritures, et quelles mains oseront se servir de vos livres ? » Les autres religieuses, qui s'étaient retirées par la crainte du tyran, arrivèrent en ce moment, et se prosternèrent devant le saint corps pour lui rendre leur respect; mais Hiérie, ne pouvant contenir la douleur qu'elle ressentait d'avoir perdu en Fébronie sa catéchiste et sa maîtresse, s'écriait en pleurant : « Laissez-moi embrasser ces pieds qui ont écrasé la tête du serpent; laissez-moi baiser les plaies qui serviront au salut de mon âme; laissez-moi orner sa tête d'une couronne de louanges, puisqu'elle a été la gloire de notre sexe par la victoire qu'elle a remportée dans le combat ». Les autres sœurs n'applaudissaient pas moins à son triomphe.

Mais l'heure de None étant venue, qui était celle de l'oraison, Brienne

dit à Fébronie, comme si elle eût été encore en vie : « Venez, vous aussi, ma fille Fébronie, venez prier avec nous. Hélas ! où êtes-vous, ma fille Fébronie ? levez-vous et venez ». Car, interrompit aussi Thomaïde de son côté, « vous avez toujours été si docile à la voix de notre Mère, pourquoi ne lui obéiriez-vous pas encore à présent ? » Si le miracle que Brienne souhaitait ne se fit pas alors, il en arriva un à peu près semblable dans la suite, que nous rapporterons plus bas.

Enfin, sur le soir, on lava le saint corps et on le couvrit de ses habits; après quoi Brienne voulut qu'on ouvrît les portes afin que tout le monde pût contenter sa pieuse curiosité. Le concours fut des plus grands. Les dames de la ville qui venaient les vendredis entendre la lecture et les instructions de la Sainte, y accoururent avec empressement. Il y vint aussi des évêques et beaucoup de moines; et Lysimaque avec le comte Primus, ayant renoncé au culte des idoles, vinrent se joindre à la foule pour rendre aux reliques de la Sainte l'honneur qui leur était dû.

Le lendemain on apporta le cercueil que Primus avait ordonné de faire. Après avoir récité des prières et répandu beaucoup de larmes, on y déposa le corps de la Sainte, en arrangeant chaque membre coupé à sa place. Quant aux dents, qu'on ne pouvait point remettre dans leurs alvéoles, on les mit sur sa poitrine. Ensuite la foule remplit le cercueil d'encens, de parfums et d'aromates, en sorte que le saint corps en était tout couvert. On voulut le fermer; mais le peuple demandant qu'on le laissât ouvert, il fallut que les évêques interposassent leur autorité pour lui faire entendre qu'il convenait de le déposer dans l'endroit du monastère qu'on lui avait préparé. Ce ne fut pas sans répandre beaucoup de larmes qu'on l'y accompagna, et la gloire qu'on rendit à Dieu dans cette occasion, fut le plus bel éloge qu'on pût consacrer en l'honneur de Fébronie.

Il y eut quantité de païens qui demandèrent le saint baptême. Lysimaque et Primus furent des premiers, et ils renoncèrent entièrement aux espérances du siècle pour embrasser la vie religieuse dans un monastère où ils consommèrent leur vie avec une grande piété. Plusieurs soldats aussi se convertirent à la foi. Hiérie, déjà préparée à la régénération, eut le bonheur d'être baptisée avec toute sa famille; ensuite elle vint se jeter aux pieds de Brienne, et la pria de la recevoir dans sa communauté pour occuper la place de Fébronie, lui promettant de la servir aussi fidèlement qu'elle l'avait fait. Elle voulut que ses bijoux fussent employés pour orner le cercueil de la sainte martyre, et donna son bien à la communauté.

On la représente avec une couronne à ses pieds pour marquer qu'elle a su mépriser les grandeurs du monde. On la peint aussi ayant à côté d'elle des cisoires, pour rappeler qu'elle eut les pieds, les mains et les mamelles coupés.

CULTE ET RELIQUES.

Dieu glorifia la Sainte après sa mort par un grand nombre de miracles. Ses actes nous apprennent qu'elle apparaissait toutes les nuits à sa place dans l'oratoire, depuis minuit jusqu'à la troisième oraison, lorsque les sœurs y étaient assemblées pour chanter l'office. D'abord elles en eurent peur, et Brienne, la voyant, courut à elle pour l'embrasser en s'écriant : « Voilà ma fille Fébronie » ; mais elle disparut aussitôt. Après cette première apparition leur frayeur cessa. On n'osa pourtant pas l'approcher ; mais sa présence leur inspirait une grande ferveur et leur faisait verser des larmes de joie.

L'évêque du lieu fit bâtir une fort belle église en son honneur, qui fut achevée en six années ; et voulant y déposer ses reliques, il assembla pour cela les évêques des environs, et fit, tant pour la dédicace que pour la translation, tout ce qui fut en son pouvoir pour rendre la fête plus célèbre.

Le concours fut si grand, que ni l'église, ni le monastère ne purent suffire à la foule, et de toutes parts retentissait le chant des psaumes sacrés. Les évêques demandèrent le corps ; mais les religieuses voulant conserver leur précieux trésor, supplièrent avec larmes les prélats assemblés de ne pas les en priver. Dieu décida la pieuse contestation en leur faveur ; car comme on voulut le retirer, on entendit un bruit semblable à un coup de tonnerre; et comme on persista à vouloir l'enlever, la terre trembla et la secousse se fit sentir dans toute la ville. Les évêques ne pouvant plus douter à ces signes que la Sainte ne voulût que son corps restât dans le monastère, se désistèrent de leur dessein, et demandèrent du moins à Brienne qu'elle leur donnât quelqu'un de ses membres coupés. Elle ouvrit le cercueil dans cette intention, et il sortit une clarté qui l'éblouit et la frappa d'une frayeur respectueuse. Elle voulut pourtant en retirer une main; mais la sienne perdit sa force et retomba sans mouvement. Alors la pieuse Brienne dit en pleurant : « Ma fille Fébronie, je vous conjure de n'être point fâchée contre moi, et accordez-moi, en récompense des soins que j'ai pris de vous, quelque chose en faveur des évêques ». Sa prière fut exaucée ; sa main, en touchant les saintes reliques, recouvra son mouvement, et elle prit une des dents arrachées qu'on avait placées sur la poitrine et la remit aux évêques, après quoi elle referma le cercueil. Ils reçurent avec grand respect ce présent, qu'ils enfermèrent dans une boite d'or pour la placer dans la nouvelle église.

Les Actes des Martyrs, par les RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de France; *Acta Sanctorum; Vies des Pères des déserts d'Orient,* par le R. P. Michel-Ange Marin, de l'Ordre des Minimes.

S. ANTIDE, ÉVÊQUE DE BESANÇON ET MARTYR

Ve siècle.

Nihil aliud est pastorale officium, quam pro ovibus sibi commissis animam ponere, et sanctitatis ac laudabilis conservationis exemplum ostendere.

Le devoir d'un pasteur ne consiste que dans l'obligation où il est d'exposer sa vie pour les brebis qui lui sont confiées, et de donner l'exemple de la sainteté et d'une admirable vigilance.

S. Laur. Just. *De Regim. prælat.*, c. 4.

Antide était issu d'une de ces familles séquanaises qui avaient laissé à la civilisation romaine ce qu'elle donnait de corruption et de mollesse, pour embrasser le christianisme avec les vertus nobles et austères qu'il inspire. Eclairés des pures lumières de la foi, ses parents firent naître de bonne heure dans son âme l'amour de la vertu et le goût du travail. Dès sa jeunesse, il se faisait remarquer parmi les compagnons de son âge par un air de candeur et de piété, et, dans les jours où saint Fronime instruisait et bénissait la jeunesse chrétienne de la cité, Antide profita particulièrement de ses instructions et de ses avis. Dédaignant les honneurs et les richesses du monde, il alla de bonne heure se mêler aux clercs que le saint pontife avait réunis autour de la cathédrale de Saint-Etienne. Là, pieux et savant entre tous, il vaquait à l'oraison et à l'étude, n'ayant d'autre délassement que le service des autels et la participation aux pompeuses cérémonies qui commençaient à embellir le culte de notre sainte religion.

La grâce que Dieu avait déposée dans le cœur d'Antide ne cessait d'y produire des fruits admirables. Pénitent sans avoir été pécheur, il macérait son corps avec une grande austérité, visitait souvent les pauvres, et leur donnait en même temps le pain qui nourrit le corps et la douce parole qui porte la consolation dans l'âme. Semblant pressentir sa destinée, il n'aspirait qu'aux biens incorruptibles du ciel. Aussi, à la mort de saint Fronime,

tous les suffrages du clergé et du peuple se portèrent sur Antide, qui ne put, malgré ses efforts, résister au vœu général, et qui dut unir l'obéissance à l'humilité. Comprenant alors tout le poids du fardeau qu'il venait d'accepter, il ne vécut désormais que pour son peuple.

Rempli d'amour pour la vérité, il cherchait à la répandre partout, unissant à la force de sa parole l'entraînement toujours efficace de l'exemple. D'une humilité profonde, d'une patience et d'une modestie admirables, d'une pureté angélique, il montrait partout sa foi et son amour pour la religion, remplissait avec une sainte joie tous les devoirs que lui imposait sa charge de premier pasteur, et savait garder, au milieu des temps difficiles où il vivait, la paix et la sérénité les plus profondes. Enfin, malgré ses travaux, il se regardait encore comme un serviteur inutile, et, mettant toutes ses espérances en Dieu, il répétait souvent ces paroles de l'Ecriture : *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam ;* « si Dieu ne garde la cité, c'est en vain qu'on veillera autour d'elle ». Son peuple le vénérait comme un saint ; les pauvres surtout l'aimaient comme un père, et toutes les chroniques s'accordent à dire combien étaient grands son détachement des choses d'ici-bas et sa confiance en la Providence.

Une tradition constante, que n'ont point fait disparaître les révolutions, accorde à saint Antide le don des miracles tandis qu'il était encore au milieu des siens. Traversant un jour la ville de Besançon, il rencontra un prêtre qui portait le saint Viatique à un malade, s'approcha de lui et l'invita à retourner à l'église, parce que le vase sacré qu'il tenait en ses mains ne renfermait aucune hostie. Le prêtre, étonné, ouvrit le ciboire, reconnut la vérité du fait, et, rempli d'admiration, demanda, ainsi que les assistants, la bénédiction de celui qui dès lors fut regardé comme un saint. Peu de temps après, dans une circonstance semblable, l'évêque dit à un autre prêtre qui portait une hostie non consacrée : « Retirez-vous, car Dieu n'est point dans le vase précieux que vous tenez entre les mains ». Frappé et interdit, le prêtre baissa la tête, avoua son crime et s'en retourna sans doute pour le pleurer dans les exercices de la pénitence. Ce double miracle, opéré par notre saint pontife, devait avoir pour effet de préserver sa province de l'hérésie d'Arius, qui troublait alors l'Orient tout entier. Arius, niant la divinité de Jésus-Christ, attaquait assez ouvertement par là le dogme de l'Eucharistie, tandis que les merveilles opérées à l'occasion de ce divin Sacrement prouvaient la divinité de Celui qui a bien voulu s'y incarner.

Toutes les traditions s'accordent à donner à notre Saint un grand pouvoir sur les mauvais esprits. De là les légendes qui le représentent domptant le démon et l'obligeant à le transporter jusque dans la capitale du monde chrétien. Contentons-nous de voir dans ce récit merveilleux, conservé par quelques auteurs, le souvenir embelli d'un voyage que notre Saint aurait fait à Rome pour resserrer ainsi les liens qui n'ont jamais cessé d'exister entre l'Eglise de Besançon et la mère de toutes les Eglises. Dans cette entrevue, saint Antide puisa un nouveau courage et reprit de nouvelles forces. Les temps étaient malheureux, et l'orage qui avait éclaté sur la province au milieu du IVe siècle n'était que le prélude du bouleversement universel qui, au commencement de l'âge suivant, devait anéantir dans une ruine commune, et les nobles restes des Séquanais, et les derniers débris de la civilisation romaine. Depuis quelque temps, les peuples du nord attiraient sur eux les regards du monde tout entier. Les uns attaquaient l'empire avec fureur, les autres le défendaient avec fidélité. Malgré la valeur des Francs préposés à la garde du Rhin, les Barbares, qui stationnaient sur les limites

de la Germanie, passèrent le fleuve et se répandirent dans l'Europe occidentale. Des bandes furieuses sillonnèrent successivement le nord, le centre et le midi de la Gaule [1]. Leurs ravages furent horribles. « Si l'Océan », dit un poëte, « eût inondé les campagnes de la Gaule, ses eaux eussent porté moins de désolation. Ni les hautes montagnes, ni les fleuves, ni les rochers inaccessibles, ne peuvent défendre les villes et les châteaux. Le pillage impie et la profanation sont dans le temple de Dieu ; on voit luire la flamme qui le dévore. La mort, partout la mort [2] ». Luxeuil, Port-Abucin et d'autres villes subirent les horreurs de la dévastation ; une partie des habitants périt sous le fer, une autre fut réduite en esclavage ; Besançon seul résista au torrent. Pendant le siége de cette ville, tandis que la faim pressait déjà les habitants, saint Antide, ayant rencontré au milieu de la place quatre mulets chargés de froment, les fit arrêter, adressa une fervente prière à Dieu, et bénit le blé, qui se multiplia tellement que tout le peuple put en prendre sa part. Cependant, l'orage passa, les ennemis s'éloignèrent, et l'espérance commença à renaître. Mais cette tranquillité devait être de peu de durée : Dieu nous réservait encore d'autres malheurs.

Les Vandales, Goths d'origine, avaient passé le Rhin avec les autres Barbares. Quoique inférieurs en puissance et en courage à tous les autres peuples du nord, ils se rendirent cependant maîtres des plus belles provinces de l'empire, comme si la Providence eût voulu convaincre le monde que leurs conquêtes n'étaient dues qu'au Dieu des armées, qui se servait d'un ennemi si faible, si méprisable, pour châtier les Romains [3].

A la tête d'une de ces hordes barbares se trouvait Crocus, plus barbare encore que les soldats qu'il menait au pillage [4]. Il ne laissait sur son passage que l'incendie et des ruines. Sa mère lui avait conseillé, comme moyen infaillible pour parvenir à la gloire, de combattre ardemment la religion de Jésus-Christ, de renverser les églises et de persécuter les fidèles. Ajoutant aux exemples domestiques sa propre impiété, il suivit exactement les conseils de la haine maternelle. L'arianisme, qu'il avait embrassé, lui inspirait encore une nouvelle fureur [5]. Ayant pris part au sac de Mayence, il se sépara des autres peuplades, parcourut l'Austrasie, s'empara de Metz et arriva à Reims, où il fit mourir saint Nicaise, évêque de cette ville. Bientôt il s'avança jusqu'aux portes de Langres. La rage de ses troupes augmenta encore à l'aspect des préparatifs que la ville avait faits pour se défendre. Au sommet des remparts se trouvait l'évêque saint Désiré, qui encourageait les combattants ; mais ni ses prières, ni la valeur des habitants de Langres, ne purent sauver la cité : elle fut emportée d'assaut, et le saint pontife tomba sous la hache du bourreau, près des murailles. Un des prêtres qui l'accompagnaient, nommé Vincent, reçut aussi la couronne du martyre. Leurs corps furent inhumés dans une basilique qui était située près des murs. Les Vandales continuèrent leur route, et, étant arrivés à Port-Abucin, ils atteignirent saint Valère, archidiacre de Langres, qui fuyait vers le Jura, et le mirent à mort.

Le torrent dévastateur approchait de Besançon, et saint Antide, dans ses

1. Grégoire de Tours, *Hist. de France,* l. II, ch. 9 ; Oros., ch. 40.

2. *Anonym. Apud Prosperum, carmen de Provid.*

3. Salvien, l. VII. Salvien, prêtre de Marseille, se retira à l'abbaye de Lérins l'an 420. Il peignit avec tant de force les malheurs du temps, qu'on l'appelait le nouveau Jérémie.

4. Dom Ferron, couronné par l'académie de Besançon en 1779, a montré, par l'autorité d'Idace et d'un grand nombre d'autres annalistes, qu'il faut fixer l'époque de l'invasion de Crocus au commencement du Ve siècle. *(Docum. inéd.)*

5. Les Vandales étaient ariens. (Idace, 17.)

communications intimes avec le ciel, pressentait les nouveaux malheurs qui allaient fondre sur son troupeau. Tout en plaçant sa confiance en Dieu, il ne négligeait aucun des moyens que conseillait la prudence humaine. La chronique nous peint ce saint pontife, semblable à un chef intrépide, se portant partout où quelques travaux de défense étaient nécessaires, imposant par son autorité à ceux mêmes qui avaient vieilli sous les armes, et demandant ensuite à son clergé, avec une sainte résignation, s'il ne valait pas mieux souffrir la mort pour l'amour de Dieu que de verser, en combattant, le sang des Barbares. Déjà mille bruits alarmants circulent dans la ville; ils étaient répandus par quelques soldats qui fuyaient devant l'armée ennemie, et par des laboureurs qui arrivaient dans la grande ville de la Séquanie, espérant y trouver des secours que ne pouvaient plus donner leurs moissons consumées par l'incendie. Alors saint Antide dispose son peuple à accepter la volonté du ciel; il l'exhorte à la pénitence, ranime le courage des guerriers, leur distribue le pain des forts et les assure de la protection du Dieu des armées.

Crocus, après avoir fait suivre à ses troupes la voie romaine qui conduisait de Langres à Port-Abucin, descendit la vallée de la Saône jusqu'à Scey, où ses éclaireurs avaient découvert une des plus belles routes de la Séquanie [1]. Arrivé dans la vallée de l'Ognon, si riante et si fertile encore malgré la ruine récente de ses villas, il se dirige du côté du château de Ruffey, situé sur la pointe d'un rocher, près de la rivière, car il a appris qu'en ce lieu se trouvent réunies les populations de toute la vallée. Mais saint Antide l'avait devancé ; le zèle de ce bon père avait été plus rapide que la fureur du tyran. Après avoir pourvu à la sûreté des fidèles de Besançon, le saint pontife avait tourné ses regards vers une autre partie de son troupeau, qu'il voyait exposée à la dent d'un loup furieux. N'écoutant que son dévouement, il s'était dérobé aux larmes et aux prières des habitants de la ville et se dirigeait seul et à pied vers le château de Ruffey [2]. Bien différent du gardien mercenaire qui abandonne ses brebis et qui fuit à l'aspect du danger, il venait, semblable au bon Pasteur, offrir généreusement sa vie pou. son troupeau. Le saint évêque arrive au milieu de ses enfants éplorés, qui l'accueillent avec des cris de joie. Hélas ! ce bonheur devait être de peu de durée. Les acclamations duraient encore au château de Ruffey, lorsque tout à coup l'on entendit les hurlements des Barbares. Alors la douleur devint générale. A genoux aux pieds de leur père, les habitants éplorés lèvent les mains vers le ciel et implorent le secours de Dieu. Saint Antide prend la parole au milieu des lamentations des femmes et des enfants, tantôt il cherche à faire entrer l'espérance dans ces cœurs abattus, tantôt il exhorte son troupeau à bien mourir. L'auréole du martyre semblait déjà briller sur son front ; sa voix avait quelque chose des accents du ciel. Victime volontaire, il s'était déjà offert à Dieu, en demandant qu'un seul mourût pour tous, et le Seigneur, qui aime les hosties innocentes, avait accepté son sacrifice. « Mes enfants », disait le saint évêque, « que l'amour de la vérité soit plus fort en vous que la crainte des tourments ! Rappelez-vous que la peine ne dure qu'un instant et que la récompense est éternelle. Vous m'avez choisi pour votre chef, soyez aujourd'hui mes imitateurs, et que personne ne recule devant le péril... Suivez-moi donc, vous qui désirez unir votre âme à celle de Jésus ». Saint Antide, ayant dit ces paroles, marche au-devant des Barbares. Parvenu aux premières lignes des cohortes, il élève les mains en signe de supplication et

1. Route de Besançon en Lorraine. (M. Clerc, 123.)
2. Ce château-fort appartenait à saint Antide; il lui avait été donné par Théodose.

demande grâce pour le peuple qui le suit. Mais les cœurs impies et cruels ne se laissent point impressionner par le dévouement. Un des soldats, plus furieux que les autres, lève la main sur l'oint du Seigneur, le frappe avec violence en lui demandant de quel droit il ose parler pour demander la paix et arrêter des troupes toujours en marche et toujours victorieuses. Le supplice avait commencé ; le saint évêque répondit comme tous les martyrs : « Je suis un chrétien, je me fais gloire de porter la croix de Jésus-Christ, Dieu vrai et puissant, qui dirige tout l'univers par sa volonté ». Loin d'être touchés par cette réponse, les soldats se précipitent sur saint Antide, lui lient les mains derrière le dos et le conduisent à leur chef.

Crocus, étonné de la noblesse qui resplendissait sur le visage du Saint, croit qu'il a devant lui un des chefs de la Séquanie, et, se réjouissant dans son orgueil, il l'interroge avec hauteur : « Quelle est ta dignité ? Réponds, je te l'ordonne ». Saint Antide, le sourire sur les lèvres, élève la voix et dit : « Je suis chrétien, voilà le titre dont je m'honore et que j'estime au-dessus de tous les autres, car rien n'est plus noble que le service de Dieu, seul Maître qui offre d'éternelles récompenses ». Le chef des Barbares, admirant cette réponse noble et hardie, remarquait le feu divin qui brillait dans les regards de son prisonnier. Mais où le démon n'a-t-il pas ses suppôts ? Quelques habitants de Ruffey, espérant que la trahison dont ils allaient se rendre coupables les rendrait agréables à Crocus, s'approchèrent du groupe qui entourait saint Antide, et s'écrièrent : « Cet homme est le pontife de la religion des chrétiens ». A cette parole, Crocus se laisse aller à sa fureur naturelle ; il ordonne qu'on dépouille l'évêque de ses vêtements, et le menace d'une cruelle flagellation s'il n'abandonne à l'instant sa religion. Le saint confesseur garda le silence ; à l'instant plusieurs bourreaux, armés d'épaisses lanières de cuir, frappèrent avec brutalité la figure et les épaules de leur victime, qui, tandis que son sang ruisselait sur tous ses membres, tandis que ses plaies s'élargissaient et mettaient à nu tous ses os, levait les yeux au ciel, priant Dieu d'accepter ses souffrances et de protéger son peuple. A la vue de la sérénité qui resplendissait sur le visage du saint Martyr, Crocus redouble de fureur, et ordonne au bourreau de trancher la tête au serviteur de Dieu. A genoux sur la terre arrosée de son sang, le saint pontife élève encore une fois la voix : « O Dieu Créateur », dit-il, « ô Christ égal au Père, ô Saint-Esprit, visitez les plaies de mon corps, emmenez avec vous l'âme que vous avez créée, afin de la réunir aux esprits célestes. Seigneur, fortifiez mon peuple, protégez notre ville, soyez toujours son Dieu ». Puis, se tournant vers le bourreau : « Achève », ajoute-t-il, « Dieu me soutient, la mort ne peut m'effrayer ». Le soldat, saisissant son glaive, trancha la tête du serviteur de Dieu, et les hordes sauvages poussèrent un effroyable cri. La légende ajoute que la langue du Saint murmura encore quelques paroles après son martyre, et que ce prodige effraya tellement les Barbares, que plusieurs, dans leur fuite précipitée, se percèrent de leurs propres armes.

Crocus, maudit de Dieu, sentit alors en son cœur une joie infernale. Ayant rassemblé ses soldats, il pénétra dans le château, en massacra la garnison et enchaîna les habitants pour les traîner à sa suite, car il voulait unir leur supplice au triomphe prochain qu'il se promettait devant Besançon. Cependant Dieu veillait à la conservation des reliques de saint Antide. De pieux chrétiens, à la faveur de la nuit, pénétrèrent, malgré les sentinelles ennemies, jusqu'au lieu du supplice, recueillirent les vénérables restes de saint Antide et les ensevelirent hors des murs du château, arrosant de leurs larmes ce coin de terre, qui devenait si précieux à la Séquanie. Un peu

d'espérance se mêlait à leurs larmes, et ils priaient celui qu'ils regardaient comme un saint de mettre un terme à tant de malheurs. Ayant rempli leur devoir filial, ils se dirigèrent vers Besançon, seul asile qui restât à la population séquanaise.

A l'approche des Vandales, les habitants de la cité s'étaient disposés à une héroïque défense. Ils se racontaient en pleurant la mort de leur saint pasteur, et se disaient que, sans doute, il veillait sur eux du haut du ciel. Ces entretiens ranimèrent la confiance dans leur cœur. Les Barbares donnèrent plusieurs assauts, et furent repoussés avec perte. Crocus, qui avait placé son camp sur le mont Délie [1], voyant tous ses efforts inutiles, leva le siége, pénétra dans la Gaule lyonnaise et porta ses ravages dans le noble pays des Arvernes. Après avoir détruit les vieux temples des païens aussi bien que les autels nouveaux du christianisme, il fit mourir saint Priscet, évêque des Gevaudans. Alors la main de Dieu le frappa. Marius, préfet d'Arles, l'arrêta dans ses triomphes. L'ayant surpris dans une embuscade, il le fit charger de chaînes, le donna en spectacle aux villes qu'il avait ravagées, et le fit mourir au milieu des tortures. Ses troupes furent dispersées et anéanties par les Gaulois, et les bourreaux de saint Antide furent punis jusque dans leurs descendants. Dieu montra par cet exemple à quels châtiments on s'expose en persécutant ceux qu'il a choisis pour ministres de son culte.

Saint Antide est cité dans les martyrologes d'Usuard, de Ferrarius et de Canisius, etc.

CULTE ET RELIQUES.

Le lieu où saint Antide avait été inhumé fut bientôt connu et vénéré par toutes les populations de la Séquanie. Les malades et les affligés accouraient sur cette terre sainte, et s'en retournaient guéris et consolés. Dès le milieu du Ve siècle, on y éleva une église, que l'on croit avoir occupé l'emplacement de l'église actuelle, située à quelque distance du château. Ce lieu, devenu célèbre par les pèlerinages, retentissait presque continuellement des louanges de notre Saint.

Cependant Besançon ne possédait pas encore les cendres du pontife qui l'avait protégé contre les Barbares. Au XIe siècle, Hugues Ier, archevêque de Besançon, dont le génie relevait toutes les ruines et conservait précieusement tous les souvenirs glorieux de la province, ayant ordonné la reconstruction de l'église Saint-Paul, voulut que, au jour de la consécration solennelle de ce sanctuaire, on y apportât les reliques de saint Antide. Ce fut le 24 février 1044, ou, selon d'autres, le 24 janvier 1042, qu'eut lieu cette translation. Les chrétiens, accourus de toutes parts, se joignirent aux habitants de la ville pour grossir le cortége du saint Martyr. Le pontife, à la tête de son clergé et accompagné des principaux de la cité, se rendit en procession jusqu'à Ruffey. Les précieuses reliques, placées sur un char magnifiquement décoré, parcoururent, au milieu des populations attendries et prosternées, ce chemin que saint Antide avait parcouru, six siècles auparavant, seul et dans des jours mauvais. Telle est la gloire des serviteurs de Dieu. On ne connaît plus le lieu où le persécuteur de notre évêque posa son pied, tandis qu'on se prosterne sur le chemin sanctifié par la présence de la sainte victime. La ville de Besançon reçut avec autant de joie que de magnificence ce nouvel hôte qui venait la bénir du fond de sa tombe. Les précieux restes de l'illustre Martyr furent déposés près du maître-autel, du côté de l'évangile, dans un grand sépulcre de pierre sur lequel on avait gravé l'effigie de saint Antide avec cette inscription :

Corpus beati Antidii, egregii martyris, fuit a Ruffeo translatum et ibi positum ; qui pro nobis oret. Amen.

En 1147, Raymond, comte de Bourgogne, allant secourir Alphonse VIII, roi de Castille et de Léon, s'avança contre les Maures avec les nobles de la province, ayant à la tête de ses troupes une image miraculeuse de saint Antide. La victoire ayant couronné ses efforts et sa piété, Alphonse fit ériger dans le monastère de Saint-Vincent, près de Lisbonne, une chapelle où fut placée l'image protectrice, et aujourd'hui encore on a pour elle une grande vénération, justifiée d'ailleurs par une foule de miracles.

Le 25 juin de l'an 1360, Jean de Vienne, archevêque de Besançon, fit enlever les saintes reli-

1. Appelé depuis mont des Vandales, aujourd'hui mont de Bregille.

ques du tombeau où elles avaient été placées et les mit dans une châsse d'argent, après en avoir ôté toutefois le crâne qui fut envoyé à Dijon, un des os du bras qui fut transféré à Flumet, dans le Faucigny, et une autre parcelle qui fut déposée derrière le maître-autel de notre métropole.

Un hôpital, connu sous le nom d'hôpital Saint-Antide, fut fondé à Besançon. Les malades et les pauvres y affluaient tellement, que, en 1425, Simon de Clerval, abbé de Saint-Paul et de Goaille, fit faire des quêtes dans les diocèses de Besançon et de Langres, afin de pourvoir aux besoins de cette maison de charité. Cette quête se faisait avec la châsse de saint Antide. En 1432, l'abbé de Saint-Paul amodia le produit de cette quête pour cent livres et douze bons linges.

Au milieu des dangers de la Révolution française, le sacristain de Saint-Paul, de concert avec M. Gilley, curé de cette église, enleva secrètement les reliques de saint Antide et les cacha dans un cimetière. Lorsque le calme revint, en 1803, on recueillit pieusement ces précieux restes et on les plaça à l'église Saint-Maurice, où elles furent reconnues solennellement, en 1807, par M. Durand, vicaire général du diocèse de Besançon.

En 1836, à la sollicitation de Monsieur le curé de Ruffey et des habitants de cette paroisse, une partie des saintes reliques fut portée avec pompe dans ce village, où elles reposent aujourd'hui. Un buste antique représentant saint Antide avec le costume d'évêque fut donné par la paroisse de Saint-Maurice à M. Vauchot, curé de Ruffey, qui le fit placer dans une chapelle élevée par ses soins, dans une position très-agréable, sur la route de Marnay à Besançon. En cette même circonstance, une parcelle de l'avant-bras fut aussi extraite de la grande châsse pour être placée dans le reliquaire avec lequel on donne la bénédiction aux fidèles pendant la fête et l'octave de saint Antide. Toutes les autres reliques sont renfermées dans un coffret de bois précieux, entouré de velours rouge et placé dans une châsse que l'on expose chaque année à la vénération des fidèles.

On conserve à Palleau, paroisse d'Ecuelles (diocèse d'Autun), des reliques de saint Antide. Renfermées dans une châsse de cuivre doré, elles ont été vérifiées, en 1450, par Jean Germain, en 1630, par Jacques de Neuchèze, tous deux évêques de Châlons, et récemment encore par Messieurs les vicaires généraux de Monseigneur l'évêque d'Autun.

La fête de saint Antide se célèbre le 17 juin dans le diocèse de Besançon, et le 25 du même mois à Rome, sans doute parce que c'est en ce jour que les précieuses reliques furent extraites du tombeau et placées dans un reliquaire d'argent.

Voici les noms des paroisses dont les églises sont sous le vocable de saint Antide : Malbrans (canton d'Ornans), Passavant (canton de Baume-les-Dames), Naisey (Roulans), Chaux-les-Passavant (Vercel), Aubonne et Chaux-de-Gilley (Montbenoît), Filain (Montbozon), Pontcey (Scey-sur-Saône). Il y a aussi des reliques de saint Antide à l'église de Guyans, dans la chapelle de Notre-Dame de Consolation. Le reliquaire dans lequel elles sont renfermées contient aussi des ossements de saint Prothade et de saint Germain. Une partie notable des reliques fut apportée dans l'église du prieuré de Paluelle, du diocèse de Châlon-sur-Saône, et y a été pieusement conservée jusqu'à ce jour.

Nous avons composé cette biographie à l'aide de la *Vie des Saints de Franche-Comté,* par les professeurs du collége de Saint-François-Xavier de Besançon.

SAINT PROSPER D'AQUITAINE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE

ET SAINT PROSPER, ÉVÊQUE DE REGGIO

Ve siècle.

Doctrina in tribus consistit : in suggillatione vitiorum, in plantatione fidei, in ædificatione morum.

La doctrine consiste en trois choses : à flétrir les vices, à implanter la foi, à édifier les mœurs.

Hugo card., *sup. Eccl.*

Ce savant homme ne nous paraît presque, dans *l'Histoire ecclésiastique*, que les armes à la main contre les hérétiques. Gennade dit qu'il était d'Aqui-

taine; et, en effet, on l'appelle ordinairement saint Prosper d'Aquitaine, pour le distinguer des autres de même nom. La principale connaissance que nous avons de l'histoire de notre Saint, se tire de ses propres ouvrages. Ils nous sont une preuve non équivoque qu'il s'était appliqué à l'étude des belles-lettres, et qu'il avait reçu une éducation toute chrétienne, qui lui avait inspiré une piété aussi solide qu'éclairée. La connaissance de la religion qu'il puisa dans les Livres saints, alla toujours se perfectionnant en lui, par le soin qu'il prit de lire les écrits des Pères qui l'avaient précédé.

Ayant quitté l'Aquitaine, sa patrie, il se retira en Provence, où il reçut les livres *De la Correction* et *De la Grâce*, de saint Augustin. Quelques prêtres de ce pays commençaient à murmurer contre la doctrine de saint Augustin, qui combattait avec beaucoup de vigueur l'hérésie des Pélagiens.

La lecture de ce livre ne les fit point revenir de leurs préjugés. Un pieux laïque, nommé Hilaire, prit le parti du saint docteur, et se chargea du soin de venger la foi de l'Eglise. Comme il était connu de saint Augustin, il voulut procurer le même avantage à saint Prosper. Il l'engagea donc à écrire à ce saint évêque, le jugeant très-capable de lui expliquer en quoi consistait l'erreur de ceux qu'ils avaient à combattre, et de lui proposer les difficultés sur lesquelles il était nécessaire qu'il donnât des éclaircissements.

Saint Prosper en informa donc ce saint Docteur, et lui écrivit une belle lettre qui nous est demeurée : il lui explique toutes les plaintes qu'ils faisaient contre ses dogmes, et lui marque les moyens dont ils se servaient pour établir un milieu entre ce qu'il enseignait, sur la nécessité de la grâce pour les bonnes œuvres, et ce que Pélage avait enseigné sur la force et la suffisance de la nature [1].

Saint Augustin, pour réfuter et éclairer ces semi-Pélagiens, composa les livres *De la prédestination des Saints* et *Du Don de la persévérance*. Il y établit solidement la nécessité où nous sommes de la grâce de Jésus-Christ, non-seulement pour achever le bien, mais aussi pour le commencer, pour le vouloir, pour le désirer, pour y penser saintement, et pour les premières démarches de la foi et de la conversion. Cependant, ces divins livres, bien loin de fermer la bouche aux semi-Pélagiens, leur donnèrent, au contraire, une nouvelle matière de se plaindre de la doctrine du même saint Augustin : ils ne pouvaient, prétendaient-ils, accorder cette doctrine avec les autres vérités catholiques sur la volonté que Dieu a de sauver tous les hommes, sur la mort de Jésus-Christ pour tout le monde, et sur la malice inexcusable des pécheurs, qui ne se damnent que parce qu'ils se veulent damner.

Les semi-Pélagiens n'osant combattre ouvertement la doctrine contenue dans les deux livres de saint Augustin, eurent recours à la calomnie ; ils accusèrent le saint Docteur et ses disciples d'introduire une fatalité et d'admettre deux natures dans l'homme. Rufin, ami de saint Prosper, sachant qu'on l'accusait d'être dans de mauvais sentiments, lui en écrivit pour s'assurer de la vérité. Saint Prosper reçut sa lettre comme un gage de son amitié, et le satisfit pleinement par une lettre assez longue, où il lui explique quels étaient les bruits que les ennemis de saint Augustin répandaient, quel motif ils en avaient, dans quelles erreurs ils étaient eux-mêmes, et quelle était la véritable doctrine de saint Augustin sur la grâce et sur le libre arbitre.

Saint Prosper ayant reproché, dans la même lettre, aux calomniateurs

1. Ces prêtres prétendaient que le commencement ou le désir des vertus *surnaturelles* était le fruit du libre arbitre, sans aucun *secours surnaturel*, c'est-à-dire sans la grâce, contradiction et hérésie, nommée le semi-pélagianisme.

de saint Augustin de n'oser découvrir leurs sentiments, ils le firent par divers écrits, où, toutefois, ils s'appliquaient moins à marquer ce qu'ils pensaient eux-mêmes sur les matières de la grâce, qu'à tirer de fausses conséquences de la doctrine établie par saint Augustin. Mais notre Saint les réfuta avec autant de force que de modestie dans deux épigrammes ; et, afin de relever et de mieux faire connaître des vérités si importantes, qu'on s'efforçait de décrier avec tant de malignité, il composa son poëme *Contre les ingrats*. Ce poëme, toutefois, non plus que les deux épigrammes, ne fut point capable d'arrêter les ennemis de la grâce. Car, comme le remarque le cardinal Baronius, sur ce même sujet, les hérétiques peuvent être confondus, parce qu'ils sont faibles et nullement affermis ; mais ils ne peuvent se rendre à la vérité, parce qu'ils sont opiniâtres.

Quelques prêtres continuèrent à troubler l'Eglise. Ils accusaient saint Prosper et Hilaire de soutenir des faussetés, et décriaient de nouveau la doctrine de saint Augustin, en prétendant qu'il soutenait que Dieu prédestine les réprouvés au péché, aussi bien qu'à la condamnation où ils sont engagés par le péché originel. Tout cela leur fournit matière à une liste de quinze erreurs prétendues, qu'ils répandirent dans le public. Saint Prosper composa un écrit, où, répondant à chaque article de cette liste, il montre par saint Augustin même, quelle est sa véritable doctrine, et ce qu'il en faut penser.

Une entreprise si digne de louanges ne servit qu'à irriter davantage les ennemis de saint Augustin, et les porta à tourner leurs armes contre son disciple et son défenseur. Des personnes, qui avaient oublié ce qu'elles devaient à la charité chrétienne et fraternelle, et qui ne prenaient pas garde qu'elles ruinaient leur réputation en voulant noircir celles des autres, dressèrent une autre liste de seize propositions insoutenables qu'elles jetèrent encore dans le public, comme ne contenant que les véritables sentiments de saint Prosper. Ce Saint pouvait les couvrir de confusion, en disant anathème aux propositions que ces gens ne répandaient que pour lui attirer la haine publique. Mais, de peur qu'ils ne chicanassent sur une réponse si courte, quoique si décisive, il voulut bien y répondre avec plus d'étendue. Il fit donc voir sur chaque article la pureté de ses sentiments, afin que s'il ne pouvait fermer la bouche à ses calomniateurs, au moins ceux qui liraient son écrit, vissent combien leurs calomnies étaient punissables.

Les mêmes difficultés, qui servaient de prétexte aux prêtres des Gaules pour troubler l'Eglise, causaient aussi quelque embarras à ceux de Gênes. Mais ceux-ci firent paraître dans leur conduite autant de sagesse et de modération, que les autres avaient montré d'impudence et d'aigreur. Deux d'entre eux, Camille et Théodore, ayant dressé une liste de leurs difficultés, l'envoyèrent à saint Prosper, pour savoir ce qu'il en jugeait, et comment il les fallait entendre. Le Saint les satisfit par un écrit qu'il leur adressa, et où il leur explique ce que lui et les fidèles les plus éclairés qui lui étaient unis, croyaient sur ce sujet. Il accompagna cette réponse de traits de modestie qui lui donnent un grand relief. « Je fais ce que vous m'ordonnez », dit-il aux Génois, « non que je présume de ma science, mais pour obéir au commandement que vous me faites ; me confiant en l'assistance du Seigneur, qui donne la sagesse aux petits ».

Les semi-Pélagiens, continuant à accuser d'erreur saint Prosper et Hilaire aussi bien que saint Augustin, déclaraient d'ailleurs qu'ils ne voulaient suivre, sur les matières de la grâce, que ce que l'Eglise romaine en avait décidé par la bouche de ses Pontifes. Ce nouveau subterfuge engagea saint

Prosper et Hilaire à aller à Rome porter leurs plaintes au pape saint Célestin. Ce Pontife approuva le zèle qu'ils avaient pour Dieu, et fut touché des persécutions qu'on leur faisait souffrir. Dans ces dispositions, il écrivit en leur faveur une lettre célèbre aux évêques des Gaules. Il leur fait des reproches sur leur négligence à réparer le scandale qu'avait donné les ennemis de la grâce. En parlant de saint Augustin, il dit : « Cet homme, de sainte mémoire, a toujours été dans notre communion pour son mérite et n'a jamais été flétri du moindre bruit d'aucun mauvais soupçon. Sa science était telle, que mes prédécesseurs le comptaient entre les principaux docteurs. Il était aimé et honoré de tout le monde. C'est pourquoi vous devez résister à ceux qui osent attaquer sa mémoire, et leur imposer silence ». A cette lettre étaient joints neuf articles touchant la grâce, pour servir de réponses à ces nouveaux hérétiques, qui déclaraient ne vouloir s'en tenir qu'à ce qui avait été décidé par le Saint-Siége.

La lettre de saint Célestin n'apaisa pas les troubles. Comme il ne disait rien des derniers ouvrages de saint Augustin, qui avaient en partie occasionné les disputes, ses ennemis prétendaient qu'ils n'avaient pas été approuvés à Rome. Ils continuèrent donc à le calomnier et à dire qu'au lieu d'avoir bien défendu la cause de la grâce, il avait troublé la paix de l'Eglise. Ces bruits, répandus par des personnes d'esprit et de savoir, et qui faisaient même profession de piété, firent impression sur ceux qui étaient ou peu instruits ou qui n'avaient pas assez de discernement pour juger sainement des choses. C'est ce qui obligea saint Prosper, à peine de retour dans les Gaules, à prendre de nouveau la défense de la doctrine de saint Augustin. Il le fit avec tant de lumière et d'érudition, qu'on peut lui reconnaître la gloire d'avoir achevé ce que saint Augustin avait commencé, et d'avoir désarmé ces restes de l'hérésie pélagienne.

Son principal effort fut contre Cassien, qui, en la treizième de ses conférences, avait enseigné, sous le nom de l'abbé Chérémon, que Dieu attendait les commencements de nos volontés et de notre libre arbitre pour nous donner la grâce d'accomplir le bien ; que la différence qui était entre les justes et les impies, les élus et les réprouvés, venait de ce que les uns commençaient le bien par eux-mêmes, au lieu que les autres pouvant le commencer, abusaient de leur libre arbitre, et se rendaient, par cet abus, indignes de la grâce de Jésus-Christ. Mais notre Saint, qui avait appris de saint Paul et de son maître, saint Augustin, que nous ne pouvons rien de nous-mêmes ; que nous n'avons aucun mouvement salutaire qui ne vienne de la miséricorde de Dieu, réfuta puissamment ces erreurs par le livre intitulé *Contra Collatorem*, c'est-à-dire contre l'auteur des Conférences.

Cette grande érudition et l'heureux concert de toutes les vertus qui l'accompagnaient le rendant très-célèbre dans l'Eglise, le pape saint Léon, qui monta sur la chaire de saint Pierre en l'année 440, le voulut avoir auprès de lui ; il le fit son secrétaire, et se servit avantageusement de sa main pour écrire plusieurs lettres ecclésiastiques, comme le pape saint Damase s'était servi de celle de Jérôme pour répondre aux questions qui lui étaient adressées de tout le monde chrétien. Plusieurs même, comme le cardinal Noris et Tillemont, affirment que la lettre à Flavien, dans laquelle ce bienheureux Pape explique si admirablement le mystère de l'Incarnation du Verbe, et l'unité de personne avec deux natures en Jésus-Christ, est de la composition de saint Prosper, et que saint Léon, en la revoyant, y a donné son style. Il y a aussi des auteurs qui disent que notre Saint porta cette lettre à Constantinople, et qu'il fut depuis au Concile de Chalcédoine pour y soutenir la foi

orthodoxe contre les hérésies de Nestorius et d'Eutychès, qui faisaient un très-grand ravage dans tout l'Orient ; mais nous n'avons point, dans l'antiquité, de témoignages authentiques de ces voyages ; et on peut bien les avoir attribués à saint Prosper d'Aquitaine, en le confondant avec d'autres de même nom.

Saint Prosper écrasa le pélagianisme, qui recommençait à lever la tête dans la capitale du monde chrétien. Ce fut, dit Photius, à son zèle, à son savoir et à ses travaux infatigables que l'on dut l'entière extirpation de cette hérésie. En 444, eut lieu la fameuse contestation qui s'éleva entre les Occidentaux et ceux d'Alexandrie, et qui se renouvela encore onze ans après, touchant le jour précis auquel on devait célébrer la pâque. Ce fut principalement en ces deux occasions qu'il fit connaître son habileté dans les sciences humaines, surtout dans les mathématiques, l'astronomie et la chronologie. Il composa alors en faveur de l'Eglise latine un cycle pascal qu'on n'a pas eu soin de nous conserver.

Tout porte à croire que saint Prosper n'était ni évêque, ni même prêtre. Mais il a employé toute sa vie à combattre l'hérésie, à soutenir les vérités du christianisme et à éclaircir, par sa plume, le mystère de la grâce de Jésus-Christ : aussi l'Eglise lui donne rang parmi ses Pères et ses Docteurs. L'année qu'il mourut n'est pas certaine, mais il est constant que ce ne fut qu'après le milieu du ve siècle, puisqu'il a continué sa chronique, que l'on appelle communément *la Chronique de saint Prosper*, jusqu'à l'année 455.

Il ne faut pas confondre saint Prosper d'Aquitaine avec saint Prosper, évêque de Riez, prédécesseur de saint Maxime, ni avec un autre saint Prosper, évêque de Reggio ; ce dernier succéda à Helpidius. Jean-Antoine Flaminius d'Imola, qui a composé la vie de ce saint évêque, dit qu'ayant lu dans l'Evangile ces paroles de Notre-Seigneur : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tous vos biens, donnez-en l'argent aux pauvres et venez à ma suite », il donna la liberté à ses esclaves, vendit ses héritages, en distribua le prix aux malheureux et se retira à Rome, où le pape Léon Ier, qui reconnut ses talents et ses vertus, lui donna divers emplois et le nomma enfin évêque de cette ville de Reggio, que les Latins appellent *Rhegium Lepidi*, dans le duché de Modène.

Il administra ce diocèse avec tant de zèle pour le salut des âmes, et tant de charité envers les pauvres, qu'il se rendit le modèle d'un prélat parfait et accompli. En effet, il prêchait fort souvent à son peuple, et ses sermons, qui étaient remplis d'une divine éloquence, faisaient tant d'impression sur l'esprit de ses auditeurs, que plusieurs renonçaient aux folles maximes du monde, dont ils s'étaient laissé occuper, pour entrer dans la voie de la vertu, et marcher par le chemin étroit que Notre-Seigneur a enseigné dans l'Evangile. L'exemple de sa vie avait encore plus d'efficacité que ses remontrances ; car il savait si bien mêler la sévérité à la douceur, et la douceur à la sévérité, que ceux qu'il châtiait ne pouvaient se plaindre qu'il fût trop rigoureux : de même ceux à qui il pardonnait ne pouvaient pas abuser de son indulgence. Il était toujours le même dans la prospérité comme dans l'adversité ; et si l'une ne lui enflait pas le cœur, l'autre n'ébranlait point sa constance et ne lui faisait jamais perdre la paix et la tranquillité de son esprit. Sa foi était vive, son espérance ferme, sa charité ardente et toujours pleine d'une nouvelle ferveur. Il n'y avait point de misérables en son diocèse qu'il ne connût, et il avait toujours devant les yeux les pupilles, les orphelins, les veuves, les familles ruinées, pour trouver les moyens de les secourir. Il se

faisait lui-même victime pour tout son peuple ; et, s'il châtiait son corps pour l'assujétir à l'esprit, il le châtiait aussi pour punir en sa personne les fautes de ses ouailles et pour détourner de dessus leurs têtes les vengeances de Dieu.

Une conduite si admirable lui concilia tellement l'amitié de tout le monde, qu'on ne craignait rien tant que de le perdre. Cependant, après avoir gouverné vingt-deux ans son Eglise, il mourut au milieu de ses prêtres et de ses lévites qui fondaient tous en larmes, le 25 juin 466. Avant de mourir, il fit un discours merveilleux à tous ceux qui étaient présents ; il assura qu'il leur serait beaucoup plus utile dans le ciel qu'il ne leur aurait été sur la terre. Aussi, ayant été enterré en l'église de Saint-Apollinaire, qu'il avait lui-même consacrée, hors les murs de la ville, il y fit tant de miracles qu'on ne peut exprimer l'estime et la vénération qu'il s'acquit dans tout le pays.

Plusieurs siècles après, c'est-à-dire au temps de Luitprand, roi des Lombards, il apparut en songe à Thomas, évêque de Reggio, l'un de ses successeurs, et lui ordonna de lui faire bâtir une église plus magnifique avec un tombeau plus honorable, pour y transférer ses ossements. L'évêque, qui était un très-saint personnage, obéit à son ordre, et, lorsqu'il ouvrit son sépulcre, il en sortit une odeur si merveilleuse, qu'il n'y a point de baume ni de parfum sur la terre qui en puisse produire de semblable. La translation fut faite avec une joie et une solennité extraordinaires, et les miracles qui se firent à ce nouveau tombeau n'y furent pas moindres que ceux qui avaient été faits à la mort du Saint.

Voilà ce que le docte Flaminius, et après lui Surius, disent de saint Prosper, évêque de Reggio. Ceux qui ont écrit sur l'évêque de Riez lui appliquent aussi les mêmes choses : ce qui vient de ce que Riez et Reggio n'ayant qu'un même nom en latin, on a aisément confondu l'un avec l'autre. Ils y insèrent aussi une partie de ce que nous avons dit de saint Prosper d'Aquitaine, et surtout sa fonction de secrétaire du pape Léon Ier, faute de distinguer ce saint ecclésiastique des évêques de même nom. Nous ajouterons encore qu'il y a eu un saint Prosper, évêque d'Orléans, et confesseur, dont nous donnerons la vie au vingt-neuvième jour de juillet, et qu'il ne faut pas confondre avec ceux dont il a été parlé. Au reste, s'il s'agit de l'évêque de Riez, on le peut mettre au IVe siècle ; mais pour le célèbre adversaire des semi-Pélagiens, il appartient au Ve.

ÉCRITS DE SAINT PROSPER D'AQUITAINE.

Nous avons de ce docteur de l'Église :

1° Les *Lettres* à saint Augustin et à saint Hilaire contre les Pélagiens.

2° Une fort belle *Lettre* à Rufin.

3° Le *Poëme contre les ingrats*, dont il a été parlé dans la vie du Saint. A la suite de cet ouvrage sont quelques autres poésies, comme l'*Epitaphe du Nestorianisme* et du *Pélagianisme*, deux *Epigrammes* contre les ennemis de saint Augustin. Le *Poëme contre les ingrats* a été traduit en vers français par Le Maistre de Sacy.

4° Cent six *Epigrammes* avec la préface. Ce sont autant de vérités et de sentences tirées de saint Augustin.

5° *Réponses aux objections des Gaulois.* C'est une défense de la doctrine de saint Augustin sur la grâce.

6° *Réponses à Vincent.* Saint Prosper montre dans cet ouvrage qu'il ne soutient point, et qu'il n'a jamais soutenu les seize propositions erronées qu'on lui avait calomnieusement attribuées. Le Vincent contre lequel il écrit pourrait être le prêtre gaulois de ce nom, dont parle Gennade, et qui assista au Concile de Riez en 439.

7° La *Réponse aux prêtres de Gênes* est une explication de quelques propositions de saint Augustin.

8° Le livre *sur la Grâce de Dieu et le libre arbitre contre le Collateur.* Ce collateur est le fameux Cassien de qui nous avons un livre des *Conférences des Pères.* Il avait avancé, dans la treizième de ces conférences, que le commencement de la foi est de nous. Saint Prosper ne voulut point le nommer, parce que, à d'autres égards, c'était un grand homme ; il se contenta de le désigner sous la dénomination de *Collateur.* Il lui prouve que les principes répandus dans sa treizième conférence avaient déjà été condamnés par l'Eglise, dans ses décrets contre les Pélagiens. Il termine son ouvrage par une exhortation à supporter avec patience les ennemis de la vérité, à ne se venger d'eux que par une sincère charité, à éviter toute dispute avec ceux qui ne sont point capables d'entendre le langage de la raison, et à prier sans cesse Celui qui est le principe et la source de tout, afin qu'il daigne être le commencement de nos pensées, de nos désirs, de nos paroles, de nos actions.

9° Un *Commentaire sur les Psaumes,* depuis le centième jusqu'au cent cinquantième, qui n'est, à proprement parler, qu'un abrégé de celui de saint Augustin. Nous n'en avons plus qu'une partie.

10° Le livre des *Sentences.* C'est un recueil de trois cent quatre-vingt-douze sentences tirées des ouvrages de saint Augustin, lesquelles contiennent un excellent abrégé de la doctrine de ce Père sur la grâce.

11° Une *Chronique,* qui commence à la création du monde, et finit à l'an 455. La chronique de Tyro Prosper est la même que celle de notre Saint, excepté qu'elle a été falsifiée par quelque pélagien, et qu'elle est remplie de calomnies contre saint Augustin.

Parmi les ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, on cite : 1° sa première *Lettre à saint Augustin ;* 2° quelques ouvrages sur les *Erreurs des Semi-Pélagiens ;* 3° un cycle pascal.

Parmi les ouvrages douteux, on cite : 1° Le beau *Poëme d'un mari à sa femme ;* 2° le livre de la *Providence ;* 3° la *Confession de Prosper d'Aquitaine ;* 4° les deux livres de la *Vocation des Gentils ;* 5° la *Lettre à la vierge Démétriade ;* 6° le *Recueil des autorités des Papes sur la grâce de Dieu et le libre arbitre de l'homme.*

Les ouvrages supposés qui portent son nom, sont : 1° Le livre des *Promesses et des Prédictions de Dieu.* C'est une explication de plusieurs prophéties relatives au Sauveur, à l'Antechrist, etc. 2° les trois livres de la *Vie contemplative ;* 3° un *Recueil de lettres adressées à diverses personnes ;* 4° un livre des *Hommes illustres ;* 5° un ouvrage sur la *Prise de Rome.*

On trouve, dans les poésies de saint Prosper, beaucoup de facilité, d'élégance, de douceur, d'onction et de feu. Le style de ses ouvrages en prose est naturel, concis et nerveux ; partout il se montre moins occupé des ornements du discours que de l'utilité de ses lecteurs. Ses raisonnements sont liés et concluants, ses expressions nobles et ses pensées pleines d'élévation. Il joint à tous ces avantages un jugement sûr et une grande pénétration d'esprit.

Mangeant a donné une bonne édition des œuvres de saint Prosper, qui parut à Paris en 1711, *in-fol.* On y trouve la vie du Saint, traduite des mémoires de Tillemont par le docte éditeur. Elle été réimprimée à Venise en 1782, in-4°. Elle est reproduite dans le tome LI de la *Patrologie latine.*

Jean Salinas, chanoine régulier de la Congrégation de Saint-Jean de Latran, fit réimprimer à Rome, en 1732, in-8°, les œuvres de saint Prosper, qui traitent des matières de la grâce, avec celles de saint Honorat de Marseille.

Pierre-François Foggini ayant publié à Rome, en 1754, les traités de saint Augustin sur la grâce, en deux petits volumes (réimprimés à Paris en 1757), a donné depuis un troisième volume, pour compléter la collection, sous le titre suivant : *S. Prosperi Aquitani, S. Leoni M. Notarii, de gratia Dei, opera omnia, editionem variis lectionibus, præcipue e Cod. MSS. Vaticanis adornatam curavit P. F. F. Romæ,* 1758, in-8°.

Les œuvres authentiques de saint Prosper ont été traduites en français, par Lequeux, à Paris, en 1762, in-12.

Acta sanctorum; — Cf. Godescard ; Tillemont ; Cellier; Rivet.

SAINTE THÈCLE OU TYGRE DE MAURIENNE,

ET ÉVANGÉLISATION DE CETTE VALLÉE

VIe siècle.

Maxime inter lilia virginitatis satiatur et delectatur Christus, et aspectu pulchritudinis, et odore suavitatis, et tactu lenitatis.

Jésus-Christ se plaît extrêmement au milieu des lis de la virginité : il aime la beauté, la suavité, la douceur d'une âme virginale.

Hugo card., *sup. Cant.*

On prétend que les premières semences de la foi en Maurienne ont été jetées par saint Barnabé en l'an 50 de Jésus-Christ. Cet Apôtre se rendit à Rome, lorsque saint Pierre y eut fixé son siége. Il passa ensuite en Lombardie, fonda l'église de Milan et y séjourna sept ans, visitant les villes environnantes et produisant partout de merveilleux fruits de salut. Le fait est que le nom de Barnabé est encore donné très-fréquemment au baptême dans les paroisses de la Haute-Maurienne surtout, et sur le versant Italien, qui touche à la Savoie, depuis Suse jusqu'à Milan. Toutefois son séjour en Maurienne a dû être de trop courte durée, pour qu'il ait pu faire autre chose qu'en prendre possession au nom du divin Maître. A d'autres fut réservé le soin de défricher ce nouveau champ du Père de famille.

Sous le règne de Néron, vivait à Rome une sainte veuve nommée Priscille. Elle était parente de l'empereur ; mais nullement éblouie par ce que cette qualité avait de brillant aux yeux des hommes, elle s'était empressée de contracter une alliance plus glorieuse et plus profitable. Elle était devenue l'une des premières disciples de saint Pierre et des plus distinguées par sa foi et sa piété, humiliant ainsi aux pieds du *Galiléen*, comme l'on disait à Rome, et la noblesse de son sang et les grands biens que Dieu lui avait donnés. Comme elle connaissait le caractère féroce de Néron, elle prévit que ce monstre ne tarderait pas à se déchaîner contre les chrétiens. C'est pourquoi elle résolut de quitter Rome, sous quelque prétexte, et de se retirer en un lieu où elle pût servir Dieu en paix.

Néron venait de réunir à l'empire les Etats du roi Cottius, qui comprenaient les deux versants des Alpes (Suse et Maurienne). A la tête de la province de Suse, de laquelle dépendait la Maurienne, il avait placé un proche parent de Priscille, nommé Burrhus. C'était un homme d'un caractère doux et très-favorable aux chrétiens ; on croit même qu'il avait secrètement embrassé leur foi. Ce fut auprès de lui que la pieuse veuve alla chercher un refuge contre la persécution. Elle y fut accompagnée par un grand nombre de chrétiens, parmi lesquels se trouvaient deux saints prêtres. Ils s'appelaient Elie et Milet et étaient nés en Palestine ; mais, s'étant attachés à saint Pierre, ils l'avaient suivi à Rome, quand ce prince des pêcheurs d'âmes était allé y établir le trône de sa royauté spirituelle. Priscille et ses compagnons reçurent de Burrhus et des habitants de Suse le plus bienveillant accueil. Néanmoins ils préférèrent se retirer dans une petite vallée située un peu

au-dessus de la ville, au pied du Mont-Cenis. Les habitants de ce lieu, appelés Némalons, étaient des gens simples, charitables et exempts des vices qui sont un obstacle aux lumières du ciel. Ils s'empressèrent de fournir aux besoins de leurs hôtes et de leur céder tout le terrain qui était nécessaire à l'accomplissement de leur pieux dessein. Elie et Milet se mirent à leur prêcher l'Evangile, et, comme la charité est un aimant par lequel la grâce se laisse toujours attirer, la divine parole fructifia tellement parmi ce peuple, qu'en peu de temps il se trouva suffisamment préparé pour recevoir le baptême. Il changea alors le nom du pays en celui de *Novalicium*, Novalaise, qui signifie *nouvelle loi* ou *nouvelle lumière*, en témoignage de la grâce que Dieu lui avait faite de passer des ténèbres du paganisme à la lumière de la foi.

Quand Elie et Milet virent la religion bien établie dans cette vallée, ils franchirent le Mont-Cenis pour porter le même bienfait aux Garocelles et aux Bramovices, peuplades de la Maurienne. Le Seigneur leur fit trouver chez ces peuples des dispositions aussi favorables que chez les habitants de la Novalaise. Les conversions furent nombreuses, des oratoires furent construits dans les principaux centres d'habitations, et la foi si solidement plantée, que jamais l'hérésie n'a pu la flétrir de son souffle empoisonné.

Le prieuré de Saint-Pierre d'Extravache [1] est, suivant la tradition, la plus ancienne église de la Maurienne. Elle est bâtie à une assez grande distance de Bramans, dans une forêt, à côté de la route dite du Petit-Mont-Cenis, qui est celle que l'on a suivie après qu'on eut abandonné celle de Valloires et du Galibier, et par laquelle on allait de Savoie en Piémont. Ce prieuré était une cure à charge d'âmes. Elle comptait, en 1700, quatre-vingt-six paroissiens en été, lesquels, ainsi que le curé, venaient habiter Bramans en hiver. Il existait encore en 1741. L'église aujourd'hui est à plus de moitié en ruines. C'est l'œuvre des troupes de la République, qui y avaient formé leur camp en 1793. Le général qui les commandait y fut blessé mortellement par les troupes sardes. Le clocher est encore entier avec sa flèche de forme carrée et en tuf. L'enceinte du cimetière est très-apparente, la sacristie n'est pas détruite; on voit, derrière l'autel, des peintures à la fresque, représentant les Apôtres, et on lit sur les murs intérieurs le nom des prieurs enterrés dans l'église. L'habitation du prieur, soit la cure, n'est plus qu'une ruine; mais on y trouve encore la cave.

La tradition et l'histoire assurent que cette église, la plus ancienne de la Savoie, a été consacrée par l'apôtre saint Pierre, qui la dédia au Sauveur, ce qui était très-naturel de sa part. Plus tard, et on ignore quand, elle fut dédiée à saint Pierre lui-même et sans doute en commémoration du souvenir du grand consécrateur, qui, informé des conversions qui s'opéraient sur les deux versants du Mont-Cenis, vint de Rome pour encourager et soutenir ces peuplades dans la foi et la religion du Christ, et c'est alors qu'il aurait fait cette consécration, pendant que Néron persécutait les chrétiens. Malgré ces dix-huit siècles, tout n'est pas détruit. Le clocher, pour être complet, n'attend qu'une croix au sommet et des cloches, et l'église conserve encore son sanctuaire avec ses peintures murales représentant les douze Apôtres. Elle n'attend donc qu'une restauration.

Le Seigneur est admirable dans ses œuvres. Pour évangéliser la Maurienne, il ne dédaigne pas de députer ses deux apôtres Pierre et Barnabé,

1. Le nom Extravache paraît venir des mots latins *extra viam*, en dehors du chemin, et c'est ce qui a lieu. Les anciens titres latins portent aussi cette dénomination. L'italien concourt à le confirmer, car *extra varco* veut dire en dehors du passage.

et nous le voyons amener de Rome deux disciples du prince des Apôtres. Au milieu des montagnes de ce pays, est une petite ville jusqu'alors complétement inconnue dans l'histoire. Dieu veut que son nom retentisse dans les contrées voisines, que de grandes cités lui portent envie, qu'évêques et fidèles y accourent, que les prodiges s'y multiplient et qu'un saint roi emploie ses trésors à affermir l'œuvre des saints Elie et Milet. Pour cela, il n'a besoin que d'une pieuse fille et de quelques ossements d'un de ses saints.

Tygre ou Thècle, comme on l'appelle communément, naquit à Valloires, paroisse du diocèse de Maurienne, à la fin du ve siècle ou au commencement du vi^e. Elle était issue d'une famille illustre par sa noblesse et par les grands biens qu'elle possédait ; mais elle se distingua plus encore elle-même par l'éclat de sa sainteté. Une vertu brillait en elle au-dessus de toutes les autres : c'était la charité envers les pauvres ; elle s'étendait à tous les nécessiteux qui s'adressaient à elle ; néanmoins les pèlerins étrangers, qui passaient par Valloires, étaient l'objet de ses soins les plus empressés.

Le passage du Gallibier, qui relie Valloires au Briançonnais, était, à cette époque, une des principales voies de communication entre la France et l'Italie. Les pieux voyageurs des contrées occidentales de l'Europe arrivaient par la voie romaine du Mont-du-Chat et se dirigeaient, par le Mont-Genèvre, sur Rome ou un des ports d'Italie. Thècle les accueillait chez elle, fournissait à leurs besoins et leur prodiguait les attentions les plus délicates. Pour elle, ils n'étaient pas des étrangers, mais des frères, selon la parole du Sauveur ; et elle remerciait la Providence de lui avoir donné les moyens d'exercer envers eux les devoirs de l'hospitalité chrétienne. Quand à la qualité de pèlerins ils joignaient la dignité de prêtres, son ingénieuse charité ne connaissait plus de bornes ; il n'y avait rien qu'elle ne mît en œuvre pour honorer et servir Jésus-Christ dans la personne de ses ministres. La plus grande joie qu'ils pussent lui faire était de choisir sa demeure pour se reposer pendant quelques jours des fatigues du voyage.

Thècle avait une sœur nommée Pigménie. Celle-ci avait été d'abord engagée dans les liens du mariage ; mais elle fut rendue à la liberté par la mort de son époux et se retira auprès de sa sœur, pour se mettre sous sa direction et l'aider dans ses bonnes œuvres.

Un jour, des moines écossais demandèrent l'hospitalité aux deux sœurs : ils revenaient de la Terre-Sainte et retournaient dans leur patrie en traversant l'Italie et la France. Thècle et Pigménie les reçurent avec leur empressement accoutumé. Ils passèrent trois jours avec elles, et, comme ils racontaient les principales particularités de leur voyage, Dieu permit que la conversation tombât sur les miracles qui s'opéraient chaque jour auprès des reliques de saint Jean-Baptiste et sur les diverses translations qui en avaient été faites.

Ces discours firent sur Thècle une profonde impression : elle se sentit pressée d'un ardent désir d'aller visiter Alexandrie et de procurer à son pays quelque partie des reliques dont on lui disait tant de merveilles. C'était Dieu qui lui inspirait cette pensée ; notre Sainte n'en douta pas. Aussi, dès que les moines furent partis, elle fit ses préparatifs de voyage, confia le soin de ses affaires à sa sœur, lui recommanda instamment les pauvres et les pèlerins, et, accompagnée d'une servante, elle prit la route de l'Italie. Elle s'arrêta quelques jours à Rome pour visiter les tombeaux des saints Apôtres ; puis, ayant rencontré des voyageurs qui se disposaient à passer en Orient, elle se joignit à eux et ils firent voile vers l'Egypte.

Une heureuse navigation conduisit Thècle à Alexandrie. A peine débar-

quée, son premier soin fut d'aller à l'église de Saint-Jean-Baptiste se prosterner au pied du tombeau où étaient renfermées les reliques du saint Précurseur. Mais comment déterminer les habitants de la cité à se dessaisir en faveur d'une étrangère inconnue et sans appui, d'une partie du trésor que tant de manifestations de la puissance divine leur rendaient plus cher encore? Thècle prévoyait bien des obstacles de la part des hommes. Néanmoins, forte de cette confiance souveraine qui dispose du cœur de Dieu, elle fit vœu de ne pas retourner en Maurienne avant d'avoir vu réaliser son pieux dessein. Elle s'adressa d'abord à ceux qui avaient la garde des reliques; mais ils se moquèrent d'elle. Ce contre-temps, qui aurait découragé une âme moins fortement trempée, ne fit qu'augmenter l'ardeur de ses désirs et la vivacité de sa confiance : n'ayant rien à attendre des hommes, elle tourna toutes ses espérances du côté de Celui qui a dit : « Tout ce que vous demanderez avec foi, vous l'obtiendrez ». Chaque jour, elle se rendait à l'église et priait le Seigneur de ne pas permettre qu'elle eût fait un si pénible voyage sans avoir été exaucée ; elle lui montrait la pureté de ses intentions et lui rappelait avec larmes ses promesses répétées à chaque page des saintes Ecritures.

Deux ans se passèrent ainsi. Les macérations extraordinaires qu'elle s'était imposées avaient exténué ses forces et rien n'annonçait que ses vœux fussent exaucés : Dieu et les hommes semblaient également sourds à ses prières. Thècle espérait toujours contre toute espérance. Au commencement de la troisième année, elle résolut de faire violence au ciel.

Un jour elle va à l'église, se prosterne la face contre terre devant le tombeau, et, toute en larmes, proteste à Dieu qu'elle ne prendra aucune nourriture et ne se relèvera pas qu'il ne lui ait accordé la grâce que depuis si longtemps elle demande. Six jours s'écoulent ; la Sainte sent que ses forces l'abandonnent et elle s'en réjouit ; car elle aime mieux que Dieu l'appelle à lui que de retourner dans sa patrie, privée du seul bien qu'elle ambitionne et qu'elle est venue chercher si loin.

Mais, ô puissance de la prière ! le septième jour, Thècle voit trois doigts sur le tombeau ; Dieu en a tiré le *médius*, l'*annulaire* et une partie du pouce de la main droite de saint Jean-Baptiste, doigts bénis qui touchèrent le Sauveur du monde, lorsqu'il voulut recevoir dans le Jourdain le baptême de la pénitence. Au même instant, le Seigneur fait connaître à la Sainte qu'elle est exaucée ; ses forces lui reviennent, elle se lève, dépose le don que Dieu lui fait, au milieu de quelques autres reliques, dans un reliquaire préparé à cet effet, et, ayant rendu grâces à Dieu et à saint Jean-Baptiste, elle retourne à son logis. Ses préparatifs de départ furent bientôt achevés ; elle sortit de la ville et se dirigea vers le port pour repasser en Europe.

Cependant Dieu voulut mettre sa foi à une nouvelle épreuve. Les habitants d'Alexandrie ne tardèrent pas à s'apercevoir de la disparition des trois doigts de saint Jean-Baptiste. Sans doute, apprenant le départ de Thècle et connaissant le vœu qu'elle avait fait, ils s'étaient empressés d'ouvrir le tombeau et avaient pu se convaincre que, malgré leurs railleries, elle avait réellement accompli son vœu. Alors, au lieu de reconnaître l'œuvre de Dieu dans un événement aussi extraordinaire, ils se mirent à se reprocher les uns aux autres ce qu'ils appelaient leur négligence. Et ils coururent à sa poursuite.

Thècle avait déjà fait plusieurs milles quand elle vit arriver ceux qui la poursuivaient. Fuir était impossible ; elle n'y songea même pas. La pensée de perdre l'objet de toute son ambition, le fruit de tant de fatigues et de prières si ferventes, la remplit d'abord d'une profonde douleur. Mais aussi-

tôt elle sentit renaître plus vive que jamais sa confiance en Dieu. « Seigneur », s'écria-t-elle dans l'amertume de son âme, « voudrez-vous donc changer ma joie en tristesse, et faudra-t-il que je perde le don que vous m'avez fait et que j'étais si heureuse de porter à ma patrie ? » Elle tira les saintes reliques de la boîte et les cacha sur son sein. Au même instant, elles disparurent : Dieu, qui les avait tirées d'un tombeau de pierre par sa puissance miséricordieuse, les renferma dans le sein de sa servante comme dans un tombeau de chair.

Thècle fut bientôt rejointe par les habitants d'Alexandrie, qui lui ordonnèrent avec menaces de rendre les reliques qu'elle leur avait enlevées. « Hélas ! » répondit-elle en poussant un profond soupir, « j'ai perdu l'objet de mon espérance ; mon bonheur s'est dissipé dans mes larmes. Dieu me les avait données, mais mes péchés m'en ont rendue indigne ». Ils ouvrirent son reliquaire, la dépouillèrent de ses vêtements qu'ils visitèrent, et fouillèrent jusque dans ses cheveux. Confus de l'inutilité de leurs recherches, ils laissèrent enfin notre Sainte et s'en retournèrent. Quand ils se furent éloignés, Thècle retrouva avec joie et reconnaissance les saintes reliques à la place où elle les avait mises. Dieu préserva le reste de son voyage de tout accident, et elle arriva heureusement en Maurienne.

L'origine de la ville de Saint-Jean se perd dans la plus haute antiquité. On ne connaît rien ni de l'époque de sa fondation, ni des vicissitudes de son histoire jusqu'au VIe siècle de notre ère, époque à laquelle elle portait le nom de Maurienne.

Ce fut dans cette ville que Thècle déposa le fruit de son laborieux pèlerinage. Elle pensa que, dans ces temps de troubles et de guerres, les saintes reliques seraient plus en sûreté dans une ville, qui probablement était déjà fortifiée, que dans son village natal, isolé au sommet des montagnes. D'ailleurs, placées au centre de la province, les pèlerinages y seraient plus faciles et plus nombreux, les merveilles qui s'y opéreraient auraient un plus grand retentissement, et saint Jean-Baptiste deviendrait le patron et le protecteur de la Maurienne tout entière.

Thècle avait résolu de faire construire une église digne de celui que le Sauveur a proclamé le plus grand des enfants des hommes, et déjà les travaux avançaient rapidement, lorsque Dieu envoya à son zèle un secours providentiel. Le bruit de l'arrivée des reliques de saint Jean-Baptiste et des nombreux miracles par lesquels le Seigneur ne cessait de manifester la puissance du glorieux Précurseur, n'avait pas tardé à se répandre dans toutes les contrées voisines ; il parvint jusqu'au saint roi Gontran, qui voulut se charger lui-même de la construction de l'église, et peu après, fit de la ville de Maurienne le siége d'un nouvel évêché.

Cependant Thècle, dégoûtée du monde et désireuse de jouir des douceurs de la vie érémitique dont elle avait sans doute beaucoup entendu parler pendant son séjour en Orient, s'était retirée, au-dessus de la ville, dans un lieu appelé Rocheray. La dévotion du peuple lui donna, depuis, le nom de la Sainte. Sa sœur Pigménie l'avait rejointe avec douze veuves, qui désiraient se mettre sous sa direction. Thècle s'était prêtée volontiers à leur demande. Ayant trouvé une grotte profonde, creusée par la nature dans les flancs de la montagne, elle y fit ajouter un corps de logis dont on voit encore aujourd'hui des vestiges. Sa demeure ordinaire était une petite chambre, située au-dessus de l'habitation de ses compagnes et où elle pouvait satisfaire plus à l'aise son amour de la prière et du silence.

Thècle eut un singulier ennemi à combattre. Les chênes qui entourent

l'ermitage, tantôt cachés dans les plis de la montagne, tantôt dressant fièrement sur les rochers leurs cimes rameuses, étaient peuplés de moineaux dont les cris perçants venaient la distraire dans ses méditations. Un jour, elle pria Dieu de la délivrer de ses bruyants voisins. Sa prière était à peine achevée, que les moineaux arrivèrent, voletant autour d'elle en plus grand nombre et pépiant plus fort encore que de coutume. On eût dit d'un défi. Thècle leur ordonna, au nom de Jésus-Christ, de s'éloigner. Incontinent, les pauvres petits oiseaux s'enfuirent, et depuis lors on n'en vit jamais plus en ce lieu. Et, de fait, aujourd'hui encore, les moineaux ne vont pas à Sainte-Thècle, bien que les environs du séminaire et toute la vallée en fourmillent.

On ne sait pas combien de temps Thècle vécut encore depuis le moment où elle se retira dans l'ermitage de Rocheray.

Dieu lui fit enfin connaître que sa dernière heure n'était pas éloignée. A cette nouvelle, son cœur tressaillit de joie, parce qu'elle allait entrer dans la maison de son Seigneur. Néanmoins, elle lui témoigna le désir de voir encore sur la terre la fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste et de la dédicace de l'église qu'elle avait commencée et que saint Gontran avait achevée. Elle voulait, avant de mourir, dire adieu à tout ce qu'elle avait aimé en ce monde.

Le 24 juin, Thècle put, pour la dernière fois, assister à la sainte messe, après laquelle elle distribua tout ce qu'elle avait aux pauvres, aux veuves et aux orphelins. Elle disposa ensuite des biens qu'elle possédait. Les pauvres, on le pense bien, furent ses premiers héritiers. Elle fonda une maison, où douze veuves devaient êtres logées et entretenues leur vie durant. L'église de la ville, que nous pouvons dès lors appeler Saint-Jean de Maurienne, ne pouvait être oubliée dans ses libéralités ; elle lui donna sa propriété de Valloires et soumit à sa juridiction la cure de cette paroisse, ainsi que tout ce qui était sous son pouvoir dans cette localité.

Le lendemain, la Sainte reçut la visite de ses amis : ils venaient lui demander pardon des offenses dont ils pouvaient s'être rendus coupables envers elle et se recommander à ses prières. Elle leur dit adieu avec la joie du prisonnier qui, après une longue captivité, voit s'ouvrir les portes de sa prison et serre une dernière fois la main à ses compagnons de chaîne. Puis, ayant reçu les sacrements des mourants, elle s'endormit doucement dans le Seigneur.

CULTE ET RELIQUES.

Quand on arrive à Saint-Jean par la route d'Italie, la première chose que l'on aperçoit, c'est la chapelle de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, qui domine la ville comme une citadelle. Suivez, à droite du sanctuaire, le chemin qui grimpe à travers les dernières vignes. Voyez-vous cette haute muraille enfoncée dans un ravin dont elle réunit les bords, et cette grande croix blanche qu'une main pieuse vient de planter sur le rocher comme un signe béni?

C'est l'ermitage de sainte Thècle et de ses compagnes.

Il est divisé en deux étages. La partie inférieure est un espace maintenant sans entrée, qui reçoit le jour par quatre ouvertures. Cet étage formait, au dire des Bollandistes, l'habitation commune de sainte Thècle, de sa sœur Pigménie et des douze veuves.

L'étage supérieur est depuis longtemps sans toiture ; on y entre par un portail en tuf peu élevé. Au fond, dans le rocher qui sert de clôture de ce côté en s'enfonçant dans la montagne, s'ouvre une grotte plus large que longue. Dans la cour ou sur le rocher lui-même, car le passage des Bollandistes, qui nous donne ces détails, n'est pas très-clair, était située la cellule où sainte Thècle aimait à se retirer pour vaquer avec plus de liberté à l'oraison. Il semble cependant, d'après les mêmes auteurs, que la grotte faisait partie de cette cellule et servait d'oratoire à la Sainte; car ils disent tout à la fois qu'elle fut ensevelie dans sa cellule et dans la chapelle souterraine, à côté du maître-autel.

La chapelle de Sainte-Thècle possédait, au XIII[e] siècle, des revenus considérables, fruits de la

pieuse générosité des fidèles. Tout a disparu dans le gouffre révolutionnaire, et la chapelle ne possède plus aujourd'hui qu'une lisière, sans valeur, de rochers et de forêt.

Elle-même était tombée dans l'état le plus déplorable. Quelques planches bariolées, en guise de voûte; un petit autel en bois, pauvre et dégradé; une grille également en bois sur le devant : tels étaient encore, au mois de mai 1858, les seuls ornements de cette grotte qui rappelle à la Maurienne de si précieux souvenirs. Depuis, la voûte posée par la main de Dieu a été débarrassée de sa boiserie : une grille en fer ferme la grotte dont un autel en marbre blanc, simple comme la vertu de la vierge de Valloires, décore le fond. Le mur de soutènement de la cour attend encore qu'une main pieuse et intelligente le relève de ses ruines et termine l'œuvre de restauration commencée par M. le chevalier Anselme, ancien conseiller à la Cour d'appel de Chambéry, qui a fait don de l'autel et de la grille.

Qu'est devenu le corps de la Sainte dans le cours des siècles? Est-il resté dans la chapelle souterraine, ou bien, transporté à la cathédrale, a-t-il disparu dans les désastres du VIIIe, du Xe et du XVe siècle? Tout ce qu'il y a de certain, c'est que la cathédrale a conservé jusqu'à la Révolution française un des bras de la Sainte, enfermé dans un reliquaire magnifique. Cette relique insigne partageait les honneurs rendus par la dévotion des fidèles aux doigts vénérés de saint Jean-Baptiste. Douze siècles s'étaient écoulés depuis que cette main avait apporté en Maurienne les doigts bénis qui montrèrent aux Juifs le Sauveur promis à leurs pères. Dieu l'avait soustraite aux profanations des Sarrasins; il ne permit pas qu'elle échappât à la barbarie philosophique de la fin du XVIIIe siècle.

Au mois de décembre 1793, le Directoire du département du Mont-Blanc envoya en Maurienne le citoyen Chevrillon, avec mission d'enlever les vases sacrés et les autres objets précieux servant au culte divin. Le 21 (1er nivôse an II), le représentant de la Convention, accompagné du maire de la ville, Dominique Favier, et suivi de quelques forcenés, entre dans la cathédrale; croix, reliquaires, ostensoirs, calices d'or et d'argent, toutes les richesses accumulées par la piété des siècles et conservées dans la sacristie et la salle du trésor, au-dessus de la chapelle de Sainte-Thècle, sont enlevées et expédiées à Chambéry. L'huile sainte est répandue à terre, les reliques foulées aux pieds et jetées à la rue. Seuls les doigts de saint Jean-Baptiste furent sauvés par le maire de la ville qui les cacha chez lui et les rendit en 1804 à la cathédrale.

Sainte Thècle avait une chapelle dans la cathédrale. C'est aujourd'hui ce qu'on appelle la vieille sacristie. Lors des désastres de l'inondation de 1439, qui submergea la ville et fit tant de mal à la cathédrale, il paraît que la chapelle de Sainte-Thècle a échappé seule aux ravages du torrent dévastateur. Ce qui en reste aujourd'hui, à l'exception des ogives qui en décorent la voûte, paraît appartenir, d'après M. de Caumont *(Histoire de l'architecture religieuse du moyen âge)*, à l'époque qui court du Ve au XIe siècle. Cette chapelle ayant été transformée en sacristie à la fin du XVe siècle, on éleva alors à notre Sainte un autel dans un endroit des plus apparents de l'église, entre la principale nef et le chœur. Cet autel a subsisté jusqu'à la Révolution.

A Valloires, une petite chapelle est dédiée à sainte Thècle. Les nobles de Rapin la firent bâtir dans leur fief de la Choudane, avant le commencement du XVIIe siècle. Elle fut rasée sous la Terreur; mais en 1817, M. J.-B. Grange fit un legs à la commune pour sa reconstruction et y fonda une procession et une messe annuelles le jour de la fête de la Sainte. Divers obstacles retardèrent la complète exécution de ses volontés, et la bénédiction de la nouvelle chapelle ne put avoir lieu que le 28 juillet 1846.

A une autre extrémité du diocèse, la paroisse du Bourget-en-l'Huile a, depuis un temps immémorial, choisi sainte Thècle pour sa patronne titulaire : le procès-verbal de la visite pastorale de 1571, le plus ancien que nous ayons, donne déjà à cette paroisse le nom de *Sainte-Thècle du Bourget*.

Nous ne savons pas à quelle époque la fête de sainte Thècle a été instituée et fixée au 25 juin, jour anniversaire de sa naissance au ciel, comme dit admirablement l'Eglise. Le grand Bréviaire manuscrit, rédigé, à ce qu'il paraît, entre le XIIIe et le XIVe siècle, à l'usage du Chapitre, renferme la légende de sainte Thècle et tout son office. Mgr le cardinal Louis de Gorrevod, faisant imprimer en 1512 un Bréviaire spécialement destiné à son diocèse de Maurienne, y plaça au 25 juin l'office de cette Sainte avec huit leçons propres. Toutefois, jusqu'à la Révolution, la fête de sainte Thècle, sous le rit double, était particulière à la ville de Saint-Jean et à la paroisse de Valloires C'est, du moins, ce que nous voyons dans plusieurs calendriers du XVIIIe siècle. Depuis la restauration du culte, on se contenta de faire commémoraison de la Sainte, jusqu'en 1849, où Mgr Vibert rétablit sa fête et l'étendit à tout le diocèse. L'office, avec les leçons propres, a été approuvé par Sa Sainteté le pape Pie IX. De plus, à la sollicitation du pieux restaurateur de la chapelle de Sainte-Thècle, le même Pontife, par son bref du 7 septembre 1858, a accordé à ceux qui visitent la grotte une indulgence plénière, le jour de la fête de la Sainte, et une indulgence de sept ans et sept quarantaines, les autres jours de l'année.

Tiré de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Maurienne*, par M. l'abbé Truchet, curé de Saint-Jean d'Arves.

SAINT GUILLAUME DE MONTE-VERGINE

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION RELIGIEUSE DE CE NOM

1142. — Pape : Innocent II. — Roi de Naples : Roger Ier.

Solitudo civitatibus dignior est, quæ virtute justi ornatur, et orbe toto fit fulgidior.
La solitude embellie par les vertus de l'homme juste est plus belle que la ville la plus magnifique, plus belle que l'univers entier.
S. J. Chrys., *hom.* XXXIII *sup. Gen.*

Verceil, ancienne et fameuse ville de Lombardie, en servant de berceau à saint Guillaume, a donné en même temps à l'Eglise un nouvel ordre religieux dans l'Occident. Son père et sa mère étaient non-seulement illustres par la noblesse de leur sang, mais encore recommandables par la sainteté de leur vie. Ayant perdu l'un et l'autre dans son enfance, il demeura sous la conduite d'un de ses parents, qui prit beaucoup de soin de son éducation. A peine eut-il l'âge de quinze ans, qu'il résolut de mener une vie pénitente et de renoncer aux délices qu'il pouvait goûter dans sa condition. Pour cet effet, il entreprit de faire le voyage de Saint-Jacques, en Galice, les pieds nus et revêtu d'un simple habit de pèlerin. Quoiqu'il souffrît la faim, la soif, et toutes sortes d'incommodités durant ce long voyage, néanmoins son zèle n'étant pas encore satisfait, il fit faire en chemin deux cercles de fer qu'il appliqua sur sa chair nue. Après ce pèlerinage, il se proposa d'en faire un autre beaucoup plus long et plus difficile, qui était d'aller visiter le saint sépulcre à Jérusalem ; mais Dieu lui ôta cette pensée et lui fit connaître qu'il l'appelait à une vie solitaire où il pourrait pratiquer la vertu avec plus de perfection. Le Saint, dont tous les désirs étaient de se rendre agréable à la divine Majesté, obéit à cette inspiration et, quittant son pays afin de trouver moins d'obstacle à son dessein, se retira sur une montagne déserte, au royaume de Naples, où il fit des abstinences et des austérités presque incroyables. On rapporte qu'il y rendit aussi la vue à un aveugle qui avait eu recours à lui, pour lui demander l'assistance de ses prières dans son affliction. Le bruit du miracle, joint à l'éclat de ses vertus, l'ayant fait découvrir dans sa solitude, il crut qu'il devait s'en aller dans un pays fort éloigné, pour y demeurer entièrement caché aux hommes ; mais, comme Dieu avait d'autres desseins sur lui, il l'arrêta en Italie pour y être fondateur d'une nouvelle Congrégation de saints religieux. N'osant donc résister aux ordres du ciel, il chercha une autre solitude dans le pays, et se retira enfin sur le Mont-Virgilien, situé entre Nole et Bénévent. Cette montagne était ainsi nommée, à cause du séjour qu'y avait fait autrefois le fameux poëte Virgile ; mais, depuis la retraite de notre Bienheureux, qui y fit bâtir une très-belle église en l'honneur de Notre-Dame, elle fut appelée *Monte-Vergine*, c'est-à-dire le *Mont-Vierge* [1].

Il ne fut pas longtemps en ce lieu sans y être visité par une foule de

1. On peut voir dans les Bollandistes, tome VII de juin, p. 116 (édit. Palmé, 1867), une planche magnifique représentant le Mont-Vierge et le monastère fondé par saint Guillaume.

personnes attirées par le bruit de ses miracles et le désir de recevoir ses instructions et de se recommander à ses prières. Plusieurs prêtres séculiers, charmés de ses pieux entretiens, se jetèrent à ses pieds pour le supplier de les admettre au nombre de ses disciples et de les conduire dans le chemin de la perfection; ce fut par là qu'il commença l'établissement de la Congrégation dite jusqu'à présent du *Mont-Vierge*, l'an 1119, sous le pontificat de Calixte II. Il n'est pas possible d'expliquer avec quelle ferveur ces nouveaux religieux embrassèrent la pratique de la vertu, étant animés par les puissantes exhortations et par les belles actions de leur saint fondateur. L'abstinence était le mets le plus délicieux de leurs repas; la mortification intérieure et extérieure faisait leur principal exercice; l'oraison et l'union avec Dieu étaient leur occupation continuelle; et le travail des mains, hors le temps de leurs offices, leur servait de récréation. Ils vivaient ainsi en paix et dans une belle concorde, et s'avançaient à grands pas vers la perfection, lorsque le démon sema parmi eux la division et excita en eux un esprit de murmure contre le bienheureux Guillaume, à cause de l'austérité des règles qu'il leur prescrivait et qu'ils commencèrent à trouver excessives et insupportables, et des grandes aumônes qu'ils lui voyaient faire tous les jours et qu'ils crurent être extrêmement préjudiciables au monastère. Cette aigreur des religieux lui fit prendre la résolution de se retirer, parce qu'il n'est guère possible de réduire des esprits aigris qu'en leur ôtant de devant les yeux l'objet de leur peine; il jugea donc que sa présence, bien loin de leur être utile, leur serait plutôt fort désavantageuse. Cependant Dieu, qui ne permet le mal que pour en tirer un plus grand bien, n'avait permis cette persécution contre son serviteur que pour lui donner moyen d'étendre davantage le nouvel Ordre qu'il avait institué : aussi, abandonnant le Mont-Vierge, il fonda plusieurs autres monastères tant d'hommes que de filles, en divers endroits du royaume de Naples; ce qu'il n'eût pu faire aisément en demeurant toujours dans sa première solitude. L'esprit de son institut était de mener une vie pénitente; c'est pourquoi il interdit à ses enfants le vin, la viande et toutes sortes de laitage, et ordonna que trois jours de la semaine on ne mangerait que des herbes crues avec un peu de pain.

La réputation de sa sainteté se répandant de toutes parts, elle vint jusqu'à Roger Ier, roi de Naples, qui le fit bientôt venir à sa cour pour avoir la consolation de l'entretenir. Il fut si édifié de sa conversation tout angélique, qu'il fit bâtir une maison de son Ordre à Salerne, vis-à-vis de son palais, afin de l'avoir plus souvent auprès de lui. Il s'entretenait souvent avec ce saint homme Guillaume sut en profiter pour parler au roi de son devoir et le porter à la vertu. Il lui représentait qu'il ne devait pas s'oublier parmi l'éclat de sa grandeur, ni se laisser éblouir au brillant de sa couronne; que cette félicité mondaine passerait un jour; qu'il avait un souverain Juge auquel il devait rendre compte de toutes ses actions; qu'il pensât à mériter sa grâce en l'aimant de tout son cœur, et à apaiser sa colère par une crainte filiale de l'offenser; que, pour attirer les bénédictions du ciel sur son royaume, il devait être entièrement soumis à la sainte Eglise, faire rendre la justice dans tous ses Etats et en réprimer l'injustice; se déclarer le père et le protecteur des pauvres, combattre le vice et bannir les vicieux, prendre toujours le parti de la vertu et des gens de bien, interdire les pompes et le luxe qui sont la ruine des familles; enfin vivre lui-même de telle manière qu'il servît d'exemple à tout le monde. Il faisait de semblables exhortations aux grands seigneurs, tâchant de leur imprimer de l'horreur pour le péché et de l'amour pour la piété. Néanmoins, comme la dévotion trouve des ennemis

partout, et particulièrement dans la cour des princes, quelques courtisans mirent dans l'esprit du roi que notre Saint n'était pas ce que l'on pensait, et que, si Sa Majesté voulait qu'on l'éprouvât, on verrait bientôt que sa vertu n'était qu'une hypocrisie. Roger, trop crédule, écouta cette proposition : une courtisane fut chargée de le solliciter au mal et de le faire tomber dans le péché. Cette misérable vint donc trouver le Bienheureux avec tous les charmes qu'elle crut capable de lui inspirer de l'amour, et, par des discours lascifs, elle le pressa de consentir au plaisir qu'elle lui offrait. Il feignit d'abord d'y acquiescer et la pria de revenir. La courtisane s'imagina qu'elle avait remporté la victoire et courut en porter la nouvelle au roi. Mais elle fut bien surprise lorsque, sur le soir, étant retournée vers le Saint, elle le vit se coucher sur un lit de charbons ardents et l'inviter à faire de même. Ce prodige l'étonna si fort (car le feu ne faisait aucun mal au serviteur de Dieu) que, fondant en larmes, elle se prosterna contre terre, lui demandant pardon de son crime ; et, d'une infâme pécheresse, elle devint une Madeleine pénitente. Depuis, elle publia partout ce miracle pour confirmer la bonne opinion que l'on avait de notre Saint. Vendant tout ce qu'elle avait, elle aida Guillaume à fonder un couvent de femmes à Venosa, s'y renferma sous la conduite du Saint et en devint abbesse ; elle est connue sous le nom de la *bienheureuse Agnès de Venosa*. Saint Guillaume, ayant appris par révélation qu'il irait bientôt recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux, en avertit le roi, lui recommanda pour la dernière fois la pratique des instructions qu'il lui avait données, et se retira au monastère de Guglieto, près de la ville de Nusco, pour se préparer à la mort. Cet heureux jour étant venu, selon qu'il l'avait prédit quelque temps auparavant, il se fit porter à l'église ; là, couché sur la terre nue, sans vouloir permettre que l'on mît rien sous lui pour le soulager, il exhorta ses religieux à la persévérance, les pria de l'enterrer avec le même habit dont il était vêtu, et rendit à Dieu son âme bienheureuse, qui s'en alla jouir de sa présence l'an de Notre-Seigneur 1142. Quelques auteurs disent que ce fut le 7 juin ; mais le révérend Père Renda, prieur du Mont-Vierge, qui a écrit sa vie, met son décès en ce jour : en quoi il a été suivi par le cardinal Baronius, en ses *Remarques* sur le martyrologe romain. Son corps fut inhumé dans la même église, qui a changé son nom de Saint-Sauveur, à qui elle était dédiée, en celui de Saint-Guillaume, fondateur du Mont-Vierge.

Notre Saint ne donna point de Règle par écrit à ses religieux, mais les gouverna toujours de vive voix et par ses exemples. Albert, qu'il mit en sa place en quittant le Mont-Vierge, continua de les conduire de la même manière ; mais Robert, qui lui succéda, prévoyant que l'ordre ne se maintiendrait pas par de simples traditions et des coutumes usuelles, qu'il est aisé d'altérer et de changer tout à fait, eut recours au souverain pontife Alexandre III, pour le mettre sous la Règle de Saint-Benoît, sous laquelle il est demeuré avec beaucoup de réputation. Aussi on compte ce Robert pour le premier abbé de la Congrégation.

Il y a, sur cette pieuse montagne du Mont-Vierge, une célèbre image de Notre-Dame, qui fut, croit-on, donnée par l'empereur Frédéric II. On dit qu'on ne peut pas jeter les yeux sur cet aimable portrait sans être saisi de componction et touché du regret de ses péchés passés, et que ceux même qui n'y vont que par curiosité ne laissent pas de ressentir le même effet. La dévotion y est si grande qu'on voit des pèlerins baiser la terre depuis la porte du monastère jusqu'au pied de l'autel où repose la sainte image.

Les rois de Naples ont toujours porté beaucoup de vénération à cette

église. Louis de Tarente, qui avait épousé la reine Jeanne, y choisit sa sépulture, et l'on y voit encore son tombeau, dont la magnificence est digne de la majesté royale. Elle possédait autrefois le corps de saint Janvier ; mais les religieux s'en sont privés pour enrichir la ville de Naples, capitale de tout le royaume. Elle conserve néanmoins une infinité d'autres reliques très-précieuses, entre lesquelles on compte les trois enfants que l'on appelle de la Fournaise, et quelques gouttes du sang de Jean-Baptiste. On rapporte encore une chose fort remarquable touchant cette sainte montagne : depuis saint Guillaume, on n'y a jamais pu manger que des viandes de Carême ; ce qui a été confirmé par plusieurs miracles ; car ceux qui ont voulu tenter d'y porter d'autres viandes, ou les ont trouvées toutes corrompues et pleines de vers, ou les pluies, les foudres et les éclairs qui survenaient tout à coup, d'une manière épouvantable, les obligeaient de prendre la fuite. Cela nous fait voir que ce saint lieu est consacré par le ciel à la pénitence.

On peint assez ordinairement notre Saint agenouillé devant une image de Marie, pour rappeler sans doute le nom de la montagne qui devint le berceau de la Congrégation bénédictine établie par lui. A ses côtés se voit quelquefois un loup : c'est celui qui suppléa à la perte de l'âne qu'il avait étranglé au moment où il traînait les matériaux destinés à la construction de l'église du monastère de Saint-Guillaume.

Nous nous sommes particulièrement servi, pour faire cet abrégé, de Sylvestre Marulli, de l'Ordre de Citeaux qui a écrit la vie de saint Guillaume dans son livre intitulé : *l'Histoire sacrée de toutes les religions* (Ordres religieux) *du monde catholique.*

SAINT MAXIME, ÉVÊQUE ET PATRON DE TURIN (466).

Saint Maxime, évêque de Turin, loué dans Gennade pour le don particulier qu'il avait de parler sur-le-champ, enseignait aux peuples les vérités qu'il avait apprises de l'Ecriture dont il faisait son étude ordinaire. On a lieu de croire qu'il était de Verceil. Il assista, en 450, au concile de Milan, assemblé par l'évêque saint Eusèbe, et à celui que le pape Hilaire tint à Rome, en 465 ; il est nommé le premier après le Pape dans ce concile, honneur qu'on lui déféra apparemment, ou pour son grand âge, ou pour son mérite personnel. Il protesta, dans cette assemblée, qu'il ne pouvait mieux marquer son sentiment sur l'observation des canons, touchant l'ordination des ministres de l'Eglise, qu'en déclarant qu'il les observait toujours inviolablement. C'est tout ce que nous savons de la vie et des actions de ce saint évêque. Il mourut probablement en 465.

On représente ordinairement saint Maxime avec une biche qu'il montre à un espion. C'est une allusion au fait que voici : Saint Maxime avait l'habitude d'aller prier souvent dans une chapelle écartée ; on s'imagina que quelque mauvais dessein le conduisait en cet endroit. Un homme l'épia et fut pris d'une soif si ardente qu'il fut contraint à recourir au Saint. L'évêque lui indiqua une biche qui se laissa traire pour le désaltérer.

Saint Maxime est surtout célèbre par les écrits qu'il a laissés. On a de lui des *Homélies* sur la naissance de Jésus-Christ, pour les dimanches de Carême, sur la Passion, sur la fête de Pâques, sur la fête de la Pentecôte, à la louange des Saints, sur divers points morale. Le Père Muratori en a publié un grand nombre. — On a aussi de saint Maxime une *Exposition des Capitules des Evangiles* ; des *Expositions des Evangiles ;* un traité des *Noms des douze Apôtres ;* trois traités *sur le Baptême ;* deux autres *contre les Juifs et les Païens.*

En 1784, l'imprimerie de la Propagande de Rome a publié, par ordre du pape Pie VI, une édition in-folio des œuvres complète de saint Maxime. Elle a été reproduite au tome LVII de la Patrologie latine.

Saint Maxime a toujours été en grande considération dans l'Eglise, et les rédacteurs du Bréviaire romain en ont tiré plusieurs leçons. Il est remarquable par l'abondance de sa doctrine et son éloquence naturelle ; il plaît à ses lecteurs par la pureté de son langage ; il les tient enchaî-

nés par la finesse de ses sentences et par la gravité de son discours ; s'appuyant sans cesse sur les saintes Lettres, il apporte continuellement en preuve les paroles de l'Ecriture qu'il commente avec une merveilleuse facilité. Il imite fréquemment saint Augustin et saint Ambroise, les deux plus célèbres docteurs et orateurs de l'Eglise latine.

Dom Ceillier : *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques ;* — Cf. Baillet.

SAINT GOHARD[1], ÉVÊQUE DE NANTES (843).

L'an de l'incarnation du Sauveur 843, Raynaud, comte de Nantes, livra bataille, sur les bords de la Vilaine, en un lieu nommé Meciac, aux Bretons, qui lui firent éprouver une grave défaite, grâce au secours que leur prêta le traître Lambert, qui convoitait le comté de Nantes. Mais ce même Lambert fut bientôt chassé de la ville de Nantes et de tout le pays. Or, un mois après ces événements, au mois de juin, les Normands, nation féroce, pénétraient dans les eaux de la Loire avec une flotte nombreuse. Bientôt, favorisés par le vent, et conduits par le perfide Lambert, qui avait eu soin de faire reconnaître auparavant la place par des espions, ils remontent, à force de voiles et de rames, jusqu'à la ville de Nantes. Les ennemis débarquent et entourent la place, et, ne rencontrant pas de résistance, ils s'en emparent, la pillent et la dévastent.

Gohard, homme d'une vie innocente et pure, était évêque de Nantes ; tout le clergé, ainsi que les religieux d'un monastère voisin nommé *Antrum*, portant avec eux le trésor de leur église, s'étaient réfugiés dans la ville ; les murs de Nantes contenaient en outre une grande multitude de peuple que la crainte de l'ennemi avait attirée aussi bien que la fête de la nativité de saint Jean-Baptiste, non-seulement des régions circonvoisines, mais encore des villes éloignées. En voyant l'ennemi dans l'enceinte des murs, toute cette foule se porta en masse à l'église des apôtres saint Pierre et saint Paul, pour implorer le secours du ciel, qui seul pouvait les délivrer. Mais les païens, brisant les portes et les fenêtres de l'édifice sacré, se jettent comme des loups altérés de sang sur ce troupeau sans défense. L'épée frappe tout ce qu'elle rencontre, ne discernant ni le sexe ni l'âge. Gohard lui-même, l'évêque du Christ, est atteint et massacré pendant le saint sacrifice qu'il offrait, au moment où il disait *Sursum corda.*

Il y eut beaucoup de religieux tués, les uns hors de l'église, les autres dedans, et la plupart autour de l'autel. Lorsque les Barbares furent rassasiés de carnage, ils songèrent à faire des prisonniers, qu'ils transportèrent sur leurs vaisseaux et que les survivants rachetèrent par une forte rançon. Ensuite ils pillèrent et saccagèrent la ville, et incendièrent l'église avant de se retirer. Le corps de saint Gohard, transféré à Angers, fut gardé avec une grande vénération dans l'église collégiale de Saint-Pierre. Il fut reconnu solennellement en 1523 ; à côté du corps furent trouvées deux plaques de plomb portant cette inscription : *Humilis Gohardus Nannetensium Pater et martyr.* Tous les ossements du bienheureux Martyr, aussi bien que plusieurs insignes reliques que possédait l'Eglise de Nantes, ont disparu pendant la tourmente révolutionnaire du dernier siècle.

Propre de Nantes.

SAINT SALOMON, ROI ET MARTYR EN BRETAGNE (874).

Saint Salomon était de la race des anciens princes bretons. Il était fort jeune quand Rivallon, son père, mourut, et son oncle Nominoé eut pour lui des soins et des bontés dont Salomon resta toujours reconnaissant.

Après la mort de Nominoé, en 851, il n'eut pas les mêmes égards ni le même attachement pour Erispoé, son successeur. Sous prétexte qu'il descendait du frère aîné de Nominoé, et qu'il avait plus de droits sur la Bretagne que son cousin, il se mit à cabaler contre lui, et obtint du roi Charles le Chauve, en 853, le tiers de la Bretagne, sous la suzeraineté d'Erispoé.

1. *Alias*, Guichard, Gunhar.

Cette première satisfaction le rendit paisible pendant quelques années, mais, en 857, craignant de voir passer la couronne sur une autre tête, par le mariage de la fille de son rival, il ourdit une noire conspiration, et ne craignit pas de poursuivre Erispoé jusque dans une église et de l'assassiner sur l'autel même.

Les Bretons, ignorant ce crime, acceptèrent Salomon pour roi et l'aidèrent à repousser les Francs qui cherchaient à envahir la Bretagne. A part son crime, Salomon avait toutes les qualités que l'on peut souhaiter dans un prince : une taille majestueuse, la science de la guerre, un courage intrépide ; il fit aussi paraître depuis beaucoup de justice et de piété.

Mais Dieu, qui ne laisse jamais le crime impuni, suscita à Salomon une foule d'affaires et d'épreuves qui servirent à expier son péché et à sanctifier son âme. Sans parler des guerres qu'il eut à soutenir contre les Francs et contre les Normands, il dut s'occuper des évêques injustement déposés, en 847, par Nominoé, et cette épineuse affaire lui occasionna bien des correspondances et bien des embarras, soit avec les évêques, soit avec le Pape lui-même.

Sans compter les pénitences qu'il accomplissait, Salomon, pour se purifier de plus en plus, multipliait les bonnes œuvres, bâtissait le monastère de Plélan ou de Saint-Maixent, et le comblait de dons magnifiques.

Cependant une conspiration se tramait aussi contre Salomon : la peine du talion lui était réservée. Surpris par les conjurés et incapable de résister, il prit la fuite et se réfugia dans un petit monastère aux confins du Poher et du Léon, dans une paroisse appelée jadis *Mezzer-Salaün* (Martyre de Salomon), et aujourd'hui *La Martyre* (Finistère).

Les rebelles investirent sa retraite le 23 juin 874. Un reste de religion les empêcha de rien entreprendre contre lui le jour suivant, fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste. Ils lui envoyèrent seulement un évêque pour l'engager à quitter son asile et à se rendre volontairement pour éviter la profanation possible du lieu saint. Salomon, résigné à tout, se munit du sacrement de l'Eucharistie et se présenta devant ses ennemis avec un courage magnanime. Les Bretons, frappés de respect, n'osèrent tirer l'épée contre lui, et le livrèrent à Fulcoald et à quelques autres français qui lui firent crever les yeux par son propre filleul. Le vieux roi ne put survivre à ce cruel supplice, et fut trouvé mort le lendemain 25 juin 874.

C'est encore le jour où l'Eglise de Vannes honore sa mémoire.

Le corps du roi Salomon fut inhumé dans le monastère de Plélan ou de Saint-Maixent, conformément au désir qu'il avait exprimé de reposer auprès de la reine Wembrit. Plus tard, ce corps fut enlevé, probablement pendant les ravages des Normands, et transporté, paraît-il, jusqu'à Pithivers, au diocèse d'Orléans, où une église fut érigée en son honneur. Cependant une partie de ses reliques resta ou revint en Bretagne, car l'église de Saint-Salomon, à Vannes, possédait quelques ossements de ce saint roi jusqu'à la Révolution; depuis la destruction de l'église de Saint-Salomon, en 1793, les reliques ont été transférées à la cathédrale, où elles sont encore l'objet de la vénération des fidèles.

Nous devons cette notice à la bienveillance de M. l'abbé J.-M. Le Mené, chanoine honoraire, secrétaire général de l'évêché de Vannes.

XXVIe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur le mont Célius, les saints martyrs Jean et Paul, frères, dont le premier était intendant et le second primicier de la vierge Constance, fille de l'empereur Constantin; décapités sous le règne de Julien l'Apostat, ils remportèrent la palme du martyre. Vers 362. — A Trente, saint Vigile, évêque, qui, s'efforçant d'extirper entièrement les restes de l'idolâtrie, fut accablé d'une grêle de pierres par des impies, et accomplit ainsi son martyre pour la défense du nom de

Jésus-Christ. 400. — A Cordoue, en Espagne, la naissance au ciel de saint Pélage, jeune enfant, qui, pour la confession de la foi, fut, par l'ordre d'Abdérame, roi des Sarrasins, coupé en morceaux avec des *tenailles de fer* [1], et consomma ainsi glorieusement son martyre. 925. — Près de Valenciennes, le supplice de saint SAULVE, évêque d'Angoulême, et de saint SUPER, martyrs. 768. — De plus, la mémoire de saint ANTHELME, évêque de Belley. 1178. — En Poitou, saint MAIXENT ou MAXENCE, nommé aussi saint ADJUTEUR, prêtre et confesseur, célèbre par ses miracles. 515. — A Thessalonique, saint David, ermite. Vers 540. — Le même jour, sainte Persévérande ou Péchinne, vierge. VIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Cambrai, saint Saulve et son disciple saint Super, martyrisé, au village de Beuvrage, près de Valenciennes, et nommés au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Chambéry, saint Anthelme, nommé au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Paris, saint Babolein ou Babolène, premier abbé de Saint-Maur des Fossés, où l'on voit son corps sacré en une châsse au-dessus du maitre-autel. Il avait été disciple de saint Colomban et de saint Rémacle, et abbé de Stavelot, en Belgique. Vers 671. — A Sens, sainte Teudechilde, fille de Clovis Ier et de sainte Clotilde, laquelle, ayant consacré à Dieu sa virginité, fonda un monastère de filles aux portes de cette ville. — A Saint-Pierre-sur Dive, au diocèse de Bayeux, saint Vambert, curé, tué par les Normands. IXe s. — Aux Pays-Bas, saint Corbican, irlandais. VIIIe s. — A Poitiers, la translation de saint Hilaire [2]. — Encore à Poitiers, saint Maxence ou Maixent (différent de celui que nomme aujourd'hui le martyrologe romain), évêque de ce siége et confesseur. Il était, dit-on, frère aîné de saint Maximin, évêque de Trèves ; il gouverna saintement l'Eglise de Poitiers, préparant le terrain que devait féconder bientôt par son éloquence et ses vertus le grand docteur de l'Eglise, saint Hilaire, son successeur. Ses restes furent déposés dans l'église du petit monastère de Silly, *Monasterium Sigiliacense*, aujourd'hui Mouterre-Silly (Vienne). 353. — A Autun, saint Désiré, de Châlon-sur-Saône, dont saint Grégoire de Tours fait l'éloge dans son livre de la *Gloire des Confesseurs* [3]. 579. — A Clermont, en Auvergne, saint Ajudou. — A Tournay, au noviciat des Jésuites, la réception du corps de sainte Deppe, vierge et martyre, lequel a été tiré du cimetière de Priscille, à Rome. 1612. — A Tulle, le décès de Catherine-Marcelline Pauper, vierge, personne d'une éminente piété. Elle naquit en 1666, à Saint-Saulge, au diocèse de Nevers. Dès l'âge de dix-neuf ans, Dieu la favorisa d'apparitions, de communications intimes et d'extases qui rappellent les détails de la vie de sainte Catherine de Sienne, sa patronne. A vingt-deux ans, elle entra dans la Congrégation naissante des sœurs de la Charité et Instruction chrétiennes de Nevers, qu'elle édifia par l'exemple de ses vertus, sanctifia par l'austérité de ses mortifications et développa par son talent et son habileté. Elle fonda des maisons de son Ordre à Murat, à Vic-Fezensac, à Bourg-Saint-Andéol, à Saint-Etienne et à Tulle où elle mourut. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Julien de cette ville. Son chef est conservé avec respect dans le pensionnat des sœurs de la Congrégation de Nevers, à Tulle. 1708.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Afrique, les saints Gaudence, Félix, Agapit, Emérite, martyrs, portés au martyrologe de saint Jérôme. — A Alexandrie d'Egypte, les saints Agathon, Lucie, vierge, et Diogène, martyrs,

1. Il y avait deux sortes de tenailles en usage dans les supplices des martyrs. Les unes étaient tranchantes comme celles dont il est ici question ; les autres étaient faites pour comprimer et mettre à la question. L'évêque Synésius parle de ces dernières dans sa lettre quarante-huitième, où il est question de la cruauté du président Andronic ; il dit : *Les tenailles étaient toutes prêtes à saisir les oreilles et à broyer les lèvres*, etc. Il y avait encore les tenailles dentelées ; elles étaient armées de trois aiguillons de fer, qui s'enfonçaient dans la chair du patient et la perçaient. Un instrument de ce genre se garde encore dans la basilique Vaticane, parmi les reliques des Saints. Quelques-uns prétendent que c'était l'instrument nommé scorpion, mais ils se trompent. Le scorpion, selon saint Isidore (liv. V *des Origin.)*, était une verge garnie de nœuds ou de pointes. Telles étaient les baguettes de palmiers, pleines de dards, qui restaient attachés aux chairs des patients. Les Ariens d'Alexandrie s'en servaient pour tourmenter les catholiques, comme l'écrit saint Athanase, dans le livre *de son Exil*. Victor parle d'un instrument de supplice en usage dans la persécution des Vandales, qui paraît être du même genre : « Il fait préparer de forts bâtons garnis de dents de bois, en manière de scie ou de palme, afin non-seulement de pouvoir briser les os, mais encore pour faire pénétrer dans les chairs des dards qui y resteraient adhérents. Cet instrument portait aussi chez les Grecs le nom de *scorpios*. Il est mentionné dans l'Ecriture sainte, au troisième livre des Rois : *Pater meus cecidit vos flagellis, ego autum cædam vos scorpionibus*. Un trait qui servait à la guerre, et qui avait été inventé par les Crétois, portait aussi ce nom. *(Pline, Histoire naturelle*, liv. VII, ch. 25.)

2. Nous avons donné la biographie de saint Hilaire, évêque de Poitiers, et patron de tout le diocèse, sous le 13 janvier, tome Ier, page 292.

3. Voir au jour suivant.

mentionnés par le même. — En Abyssinie, saint Thadée, martyr, à qui l'on fit souffrir le supplice de la strangulation pour avoir converti à la foi de Jésus-Christ un riche idolâtre et une pécheresse publique. — Les saints martyrs Thérapontc, Macaire, Marc et Marcie, portés aux synaxaires manuscrits de Paris et de Milan, mais dont on ignore le pays. — Chez les Grecs, saint Anthion, anachorète, nommé dans un synaxaire manuscrit de Dijon. Il fut, comme le saint homme Job, affligé d'une lèpre horrible, et, comme lui, il endura cette infirmité en rendant grâces à Dieu de ce qu'il humiliait son corps pour le rendre plus glorieux au jour de la résurrection.— Chez les Grecs encore, saint Jean, évêque d'Héraclée, en Thrace. Son père s'appelait Léon et sa mère Photine; ils l'élevèrent dans la crainte de Dieu. Dès son enfance, il s'exerça au ministère de la prédication, et mourut en distribuant au peuple le pain de la parole divine. Vers l'an 800. — Chez les Bulgares, saint Denis, leur archevêque, enseveli auprès de Kiew, en Russie. An 1180. — En Belgique, saint Papolein, évêque et abbé de Stavelot et de Malmédy-en-Ardennes, qu'il ne faut pas confondre avec saint Babolein, fêté le même jour. Le titre d'évêque lui est donné dans un diplôme du roi Clovis III. Stavelot (*Stabulum*, *Stabulaus*, *Stabuletum*), était une abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, au diocèse de Liége, dans la forêt des Ardennes, fondée vers l'an 651, par Sigebert II, roi d'Austrasie, et saint Bernard, évêque de Maëstricht Elle était sous l'invocation de saint Pierre et de saint Rémacle, et fut l'origine de la ville de Stavelot, située à 36 kil. S E. de Liége Malmédy (*Malmundarium*) était également un monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, au diocèse de Cologne (province rhénane), fondée aussi dans la forêt des Ardennes, sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul, par le même Sigebert II. Ces deux abbayes, qu'on appelait *les deux sœurs jumelles*, étaient éloignées d'une lieue l'une de l'autre et n'avaient qu'un seul et même chef. La dernière a donné naissance à la petite ville de Malmédy (province rhénane), à 37 kil. S. d'Aix-la-Chapelle. Vers l'an 700

SAINT JEAN & SAINT PAUL, FRÈRES, MARTYRS

362. — Pape : Saint Libère. — Empereur : Julien l'Apostat.

Hos idem sanguis germanos fecit et ortus :
Mors eadem melius fecit et una fides.

Ils étaient frères déjà et par le sang et par la naissance; une même foi, une même mort, voilà ce qui a mis le dernier sceau à cette fraternité.

L'abbé C. Martin.

Cette vie est tout exemplaire, et les courtisans y trouveront une belle leçon de la manière qu'ils se doivent conduire lorsque la cour s'abandonne à l'impiété, et que Dieu cesse d'y être servi. Ces deux frères étaient romains, et il y a beaucoup d'apparence, quoique leur histoire n'en parle point, qu'ils avaient été élevés, dès leur enfance, dans le christianisme. Lorsque l'empereur Constantin régla la maison de sa fille Constance, qui était une princesse de grande piété, et qui avait même fait vœu de virginité, pour n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ, il lui donna ces deux illustres frères pour officiers : Jean fut son surintendant, et Paul fut son premier maître d'hôtel. Leur vertu éclata merveilleusement dans ces emplois, et elle les rendit si chers à Constance, leur maîtresse, et à toute la cour, qu'on ne les y regardait qu'avec beaucoup d'estime et avec une vénération toute singulière.

Une chose fit connaître encore plus combien grand était leur mérite, et le crédit qu'ils avaient auprès de Dieu. Les Scythes s'étant jetés dans la Thrace, avec une armée formidable, qui faisait craindre qu'ils ne poussassent leurs conquêtes jusqu'à Constantinople, que l'on bâtissait alors avec une magnificence extraordinaire, l'empereur leva aussitôt des troupes pour s'opposer à cette invasion ; et comme il venait de reconnaître, par la défaite des Perses, qu'un officier du nom de Gallican avait toutes les qua-

lités que l'on peut souhaiter dans un grand capitaine, il le fit général de son armée. Ce seigneur voulut profiter de cette occasion, et, se voyant nécessaire, il mit deux conditions au service qu'on lui demandait : d'abord que s'il revenait victorieux, on le ferait consul pour la seconde fois, car il l'avait déjà été une fois ; ensuite qu'on lui donnerait la princesse Constance en mariage, afin qu'il eût l'honneur d'être le gendre de l'empereur.

Constantin acquiesça facilement à la première condition ; mais, pour la seconde, elle lui donna beaucoup d'inquiétude, parce qu'il savait que sa fille avait fait vœu de virginité, et qu'elle se laisserait plutôt mettre à mort que de le transgresser. Cette sainte fille, sachant la peine de son père, et que, dans l'état où étaient les affaires, il était bien difficile qu'il refusât rien à Gallican, vint le trouver elle-même, et lui dit qu'il ne fît point difficulté de la promettre en mariage à Gallican, s'il revenait victorieux de la guerre contre les Scythes, parce qu'elle espérait que Dieu serait le protecteur et le gardien de sa chasteté ; qu'elle demandait seulement que ce capitaine, pour gage mutuel de leur affection, menât avec lui à la guerre Jean et Paul, ses deux fidèles officiers, et qu'il laissât auprès d'elle deux filles qu'il avait d'un premier mariage, dont l'une s'appelait Attique et l'autre Artémie.

Les choses ayant été réglées comme Constance le souhaitait, ces deux vierges demeurèrent auprès d'elle, et les deux saints frères Jean et Paul partirent avec Gallican pour aller combattre les Barbares. Alors la bienheureuse princesse se prosternant devant la majesté de Dieu, qui a tous les cœurs des hommes entre ses mains, le pria avec grande ferveur et beaucoup de soupirs, d'ouvrir les yeux de l'âme à ce général et à ses deux filles, qui étaient encore enveloppées dans les erreurs du paganisme, et de leur faire la grâce de le reconnaître pour le seul vrai Dieu avec son Fils unique Jésus-Christ ; elle s'adressa aussi à Notre-Seigneur, et, lui représentant l'une après l'autre toutes les actions de sa vie terrestre, elle le conjura de donner au père et aux filles, avec la lumière de la foi, le mépris du monde, l'amour de la pureté, le désir de lui plaire uniquement, et la constance à son service.

Sa prière fut exaucée : car, d'un autre côté, l'entretien qu'elle eut avec Attique et Artémie fut si salutaire, qu'elles renoncèrent au culte des idoles et embrassèrent la profession de la chasteté avec le christianisme ; et, de l'autre, Gallican fut aussi converti au milieu de son armée, par le moyen de Jean et Paul, et par un miracle que Dieu fit pour le rendre victorieux. Voici ce miracle : Comme il était prêt d'être entièrement détruit par les Scythes, une partie de ses troupes ayant déjà été taillée en pièces, et plusieurs de ses officiers s'étant ensuite rendus à ces Barbares, Jean et Paul qui le virent offrir inutilement des victimes aux idoles pour en obtenir un changement de fortune, s'adressèrent à lui et lui dirent : « Quoique tout paraisse désespéré, et qu'il n'y ait, ce semble, plus d'autre moyen de sauver sa vie que par une fuite honteuse qui va attirer de grands maux sur l'Etat, nous sommes sûrs, néanmoins, que si vous vouliez promettre au Dieu du ciel de vous faire chrétien, et de l'adorer comme l'unique Seigneur de toutes choses, vous remporteriez la victoire et vous vous rendriez maître de vos ennemis ». Réduit à la dernière extrémité, Gallican écouta volontiers cette proposition, et fit vœu, sur-le-champ, d'embrasser le christianisme, s'il retournait victorieux vers l'empereur. A l'heure même, il vit auprès de lui un jeune homme d'une belle taille, et qui avait une croix sur l'épaule, lequel lui ayant ordonné de prendre son épée et de le suivre, le

mena contre les ennemis ; il vit aussi autour de lui une armée de soldats célestes, qui, jetant la terreur de tous côtés, obligèrent les Barbares de mettre bas les armes, de se jeter à ses pieds, de se rendre à discrétion, d'abandonner toutes leurs dépouilles, et d'offrir de se retirer en leur pays, et de payer perpétuellement un tribut à l'empereur.

Un succès si heureux fut suivi de la parfaite conversion de ce général : il revint vers Constantin, non plus dans le dessein de prendre la robe consulaire, ni d'épouser Constance, mais dans la résolution, après son baptême, de se retirer entièrement du monde, et de suivre les conseils de l'Evangile. En effet, ce ne fut que contre sa volonté qu'il reçut l'honneur du triomphe, et qu'il fut déclaré consul ; et, dans son consulat même, il affranchit cinq mille esclaves qu'il avait, et leur donna du bien pour vivre honorablement dans le monde ; il vendit aussi une partie de ses héritages, dont il donna le prix aux pauvres. Après son consulat, il se retira à Ostie, où il fit bâtir un grand hôpital, et se consacra avec saint Hilarin, à recevoir les pauvres et les pèlerins : ce qui causa une si grande admiration dans le monde, qu'on y venait de tous côtés pour avoir le bonheur de voir cet homme, si illustre par ses charges et par ses triomphes, laver humblement les pieds des pauvres, faire leurs lits, panser leurs plaies, les servir à table, et leur rendre tous les devoirs que l'humilité et la charité chrétiennes peuvent inspirer.

Cependant saint Jean et saint Paul étant revenus à la cour auprès de la sainte princesse Constance, continuèrent d'y exercer les œuvres de piété et de miséricorde dont ils avaient toujours fait profession ; et comme ils recevaient de grands appointements de la libéralité de leur maîtresse, ils les distribuaient aussi avec une sainte profusion pour la subsistance et le soulagement des pauvres. Après la mort de Constantin, ils demeurèrent au service de ses enfants, et furent toujours au nombre de leurs principaux officiers, quoique Constance fût aussi décédée ; mais quand Julien l'Apostat fut monté sur le trône, voyant que ce prince avait quitté le christianisme pour retourner au culte infâme des idoles, et qu'il travaillait même à le rétablir dans tout l'empire, ils renoncèrent à toutes leurs charges et au rang qu'ils tenaient dans l'Etat, et se retirèrent en leur particulier, ne voulant point avoir de commerce avec cet empereur, qui avait abandonné son Dieu pour offrir des sacrifices au démon.

Julien n'était pas moins altéré des trésors que du sang des chrétiens ; il les faisait dépouiller de tous côtés de leurs biens, disant par raillerie, que, « puisque l'Evangile leur apprenait qu'il fallait se faire pauvre pour devenir parfait, c'était leur rendre un signalé service que de leur ôter cet empêchement à leur perfection ». Se proposant d'enrichir quelques-uns de ses favoris des dépouilles de nos deux saints frères, il ordonna à Térentien, capitaine d'une des compagnies de ses gardes, de les aller voir et de leur dire de sa part que, son dessein étant d'honorer les vieux officiers de ses prédécesseurs, il souhaitait qu'ils se rendissent auprès de lui pour tenir à la cour le même rang qu'ils y avaient tenu sous Constantin et sous ses enfants. Jean et Paul répondirent qu'il y avait bien de la différence entre ces empereurs et Julien ; que ces grands princes faisaient profession d'être serviteurs de Jésus-Christ, et que, venant à l'église, ils l'adoraient les genoux en terre, après avoir déposé leur couronne et leur diadème ; mais que pour Julien, c'était un apostat et un impie, qui, ayant été baptisé dans l'Eglise catholique, avait depuis abandonné la véritable religion ; qu'ainsi ils ne pouvaient pas lui rendre l'honneur et le respect qu'ils avaient rendus à leurs premiers maîtres ;

mais, qu'au contraire, ils le détestaient, et avaient résolu de n'avoir aucune communication avec lui. Térentien fit savoir cette réponse à Julien, qui, enflammé de colère, leur fit dire « qu'il s'était attendu qu'ils l'honoreraient comme leur empereur, mais que, puisqu'ils avaient la hardiesse de le mépriser, il saurait bien en tirer vengeance ; qu'il leur donnait cependant encore dix jours pour délibérer sur ce qu'ils avaient à faire, et que si, passé ce terme, ils ne se rangeaient à leur devoir, il les punirait selon leur mérite ». Les bienheureux frères répliquèrent à ce second message que « Julien aurait sujet de se plaindre d'eux s'ils lui avaient préféré toute autre personne mortelle ; mais que c'était à tort qu'il se plaignait qu'ils lui eussent préféré le Roi immortel et le Créateur du ciel et de la terre ; qu'au reste ils n'avaient pas besoin de dix jours pour délibérer sur ce sujet, que leur délibération était déjà faite et leur résolution prise, et qu'on pouvait déjà regarder ces dix jours comme expirés, parce que rien au monde ne serait capable de les faire renoncer à la religion du vrai Dieu, dans laquelle ils espéraient gagner la vie éternelle ».

On les laissa néanmoins dix jours en repos, et ces Saints se servirent avantageusement de ce délai, non pas pour se cacher ni pour prendre la fuite, mais pour se préparer au martyre par toutes sortes d'œuvres de charité et de religion. Ils vendirent ce qu'ils purent de leurs biens, et distribuèrent aux pauvres non-seulement l'argent qu'ils en reçurent, mais aussi tout ce qu'ils avaient d'habits et de meubles précieux ; ils passèrent une grande partie de ce temps ou en oraison, ou à fortifier les fidèles et les encourager à souffrir généreusement le martyre pour Jésus-Christ. Enfin, le terme étant expiré, Térentien les vint retrouver en leur maison, apportant avec lui une petite idole de Jupiter, pour les obliger de l'adorer. Il les trouva en prière, et n'attendant que l'heure de donner leur vie pour la vérité. Il leur dit néanmoins qu'il venait une dernière fois les solliciter d'obéir à l'empereur ; qu'il ne leur demandait pas qu'ils vinssent publiquement dans les temples y offrir des sacrifices aux anciennes divinités de l'empire ; mais tout ce qu'il souhaitait d'eux, pour sauver leurs biens, leur honneur et leur vie, c'était qu'ils se prosternassent devant cette image et qu'ils adorassent devant elle le grand Jupiter. « A Dieu ne plaise », répondirent les saints Martyrs, « que nous adorions un démon ! Julien peut nous commander des choses purement temporelles pour le bien de l'Etat et de sa personne ; mais lorsqu'il nous commande d'adorer des simulacres ou des hommes qui ont été vicieux et impies, ou des démons, nous ne le reconnaissons plus pour seigneur et pour maître, et nous avons sujet de lui refuser l'obéissance ; en un mot, nous n'avons point d'autre Dieu que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui sont un seul Dieu en trois personnes ». Térentien, voyant qu'il ne pouvait ébranler le courage invincible de ces bienheureux frères, fit faire une fosse dans leur jardin, et, à la troisième heure de la nuit, il les fit décapiter en sa présence et enterrer secrètement dans la fosse qu'on leur avait creusée.

Ensuite, craignant que cette exécution n'excitât une sédition dans Rome, il fit courir le bruit que Jean et Paul avaient été envoyés en exil ; mais quelque diligence qu'il fît, il ne put cacher leur martyre ; car les démons qui étaient dans les corps des possédés, le publièrent de tous côtés et confessèrent même qu'ils étaient tourmentés par leurs mérites. Mais ce qui le rendit plus célèbre, ce fut que le fils de Térentien, ce cruel exécuteur de la sentence injuste de Julien, fut aussi possédé d'un horrible démon, et n'en put être délivré qu'après que son père eut longtemps prié et pleuré au

tombeau des saints Martyrs. La faveur qu'il obtint par leur intercession fut cause qu'il se convertit avec toute sa famille, et écrivit l'histoire que nous venons de rapporter.

Saint Gallican, dont nous avons parlé, ne fut pas traité avec moins d'inhumanité que saint Jean et saint Paul. Julien, ne pouvant souffrir les actes de charité et de miséricorde qu'il exerçait envers les pauvres, les pèlerins et les malades, et qui étaient en même temps la preuve de la sainteté et de la vérité de notre religion, et la condamnation de l'idolâtrie, commanda à ses officiers de s'emparer de quatre belles terres qu'il avait affectées à la subsistance de son hôpital. Ils envoyèrent aussitôt des hommes s'en saisir; mais Dieu fit voir, par un grand miracle, que les héritages donnés aux pauvres sont sous sa protection spéciale : car tous ceux qui y allèrent dans ce dessein furent frappés de lèpre et cruellement tourmentés par le démon. Julien en étant informé, et ayant appris du démon même qu'on ne pourrait jamais piller ces terres que Gallican n'eût sacrifié aux dieux, il lui envoya un ordre, ou d'adorer les idoles, ou de quitter l'Italie. Le Saint choisit ce dernier parti et se retira à Alexandrie, où il continua d'aider de tout son pouvoir les fidèles, tant pour le spirituel que pour le temporel. Enfin, cet homme admirable, qui avait refusé l'alliance de Constantin, qui lui pouvait donner ouverture à l'empire, afin de servir Jésus-Christ dans ses membres, et qui, depuis, avait encore refusé l'évêché d'Ostie qu'on le pria très-instamment d'accepter, fut mis à mort pour la foi, par le juge Raucien, dans une solitude où il s'était retiré. Sa mémoire est marquée dans le martyrologe au 25 juin, comme celle de saint Jean et de saint Paul au 26, en l'année 362.

On représente saint Jean et saint Paul : 1° en gens de guerre, parce qu'ils avaient servi à la cour; car qui disait noble alors, disait homme d'épée; 2° avec une épée à leurs côtés, pour indiquer la décapitation.

On les invoque contre la foudre et les orages : des estampes du XVIIIe siècle en font foi; mais nous n'avons pu découvrir nulle part le motif de ce patronage.

CULTE ET RELIQUES.

La mémoire de ces deux illustres Martyrs fut si célèbre à Rome, qu'une église y fut bâtie en leur honneur près de celle de saint Pierre; on y fonda aussi un monastère sous leur nom. Il y en a encore une aujourd'hui, qui est construite sur l'emplacement de la maison des deux Saints et desservie par les PP. Passionnistes. Dans la nef de cette église, on voit un petit espace entouré d'une grille; c'est là que saint Jean et saint Paul furent décapités.

En Angleterre, leur fête était autrefois du nombre de celles qu'on appelait de troisième classe, c'est-à-dire de celles où il y avait obligation d'entendre la messe avant le travail; ce qui se prouve par une constitution du concile tenu à Oxford en 1222.

Les noms de saint Jean et de saint Paul ont toujours été fort célèbres dans l'Eglise depuis le Ve siècle. L'éclat de leurs miracles se répandit au loin, et saint Grégoire de Tours, qui écrivait dans la seconde moitié du VIe siècle, en parlait déjà comme étant renommés en France par leurs reliques qu'on recherchait de toutes parts. Saint Hilaire fit bâtir une église à Poitiers sous l'invocation de saint Jean et de saint Paul, où il voulut être inhumé.

Ce sanctuaire ayant été ruiné par les Barbares, couvrit de ses décombres la crypte où saint Hilaire reposait. Quand ces ruines eurent été relevées par saint Fridolin, et que le nom de saint Hilaire eut consacré la nouvelle basilique, l'Eglise de Poitiers ne voulut pas laisser sans honneur les noms glorieux des saints Martyrs qu'elle avait adoptés avant toute autre, et il fut dès lors établi qu'au jour où se ferait chaque année la fête de la Translation de saint Hilaire, on ajouterait à son office une oraison en mémoire de saint Jean et de saint Paul.

Nous avons complété cette biographie avec les *Vies des Saints de l'Eglise de Poitiers*, par M. l'abbé Auber; Godescard, etc.

SAINT MAXENCE OU MAIXENT,

ABBÉ DU MONASTÈRE DE CE NOM, AU DIOCÈSE DE POITIERS

515. — Pape : Hormisdas. — Roi de France : Childebert Ier.

Studet verus abbas ut sicut major est auctoritate, ita quoque excellentior fiat virtute.

Celui qui est véritablement abbé, s'applique à devenir le premier par la vertu comme il est le premier par l'autorité.

Joan. Trith., *in Regul.* S. *Bened.*

Adjuteur, nommé aussi Maxence et vulgairement Maixent, naquit à Agde [1], dans la Gaule narbonnaise, d'une famille noble vers l'an 448. Ses parents, qui avaient de la piété, le mirent sous la conduite du saint abbé Sévère. Ses progrès le firent remarquer et excitèrent l'admiration des uns et la jalousie des autres. Mais les applaudissements, plus que les mépris du monde, lui firent prendre le chemin de la retraite. Il y abrita son humilité durant deux ans, après quoi, obligé de revenir parmi les siens, il sembla ramener l'abondance dont on était privé faute de pluie. Ce fut un nouveau motif de l'honorer comme un ange descendu du ciel, et comme la renommée de sa sainteté croissait toujours, il sortit une seconde fois de son pays, et s'en alla dans le Poitou, avec l'intention de cacher sa vie au monde. Après avoir prié au tombeau de saint Hilaire, il alla trouver le vénérable prêtre Agapit qui, sur les bords de la Sèvre niortaise, à douze lieues de Poitiers, dans une grande vallée connue sous le nom de Vauclair, dirigeait dans les voies de la sainteté quelques serviteurs de Dieu.

Agapit le reçut avec bonté et l'admit au nombre de ses disciples. Pour oublier autant que possible sa patrie, sa famille et jusqu'à lui-même, il changea son nom d'Adjuteur en celui de Maxence. Sa sainteté éclata bientôt aux yeux de ses frères, tellement que ceux-ci, avec Agapit, l'élurent pour leur abbé, d'un commun consentement (vers 500). Il ne mangeait que du pain d'orge, et ne buvait que de l'eau; il était tellement assidu à la prière que son corps en demeurait courbé, et que ses genoux en devinrent calleux. Les miracles qu'il a faits durant sa vie et après sa mort montrent assez combien sa conduite était agréable à Dieu.

Pendant la guerre que Clovis, roi des Francs, faisait à Alaric, roi des Visigoths, une troupe de soldats s'avança jusqu'auprès du monastère. Les religieux effrayés supplièrent leur abbé de les arracher au glaive des barbares. Maxence s'avança hardiment vers les soldats, et comme l'un d'eux levait déjà son épée pour abattre la tête de ce moine qu'il voyait devant lui, tout à coup son bras devint raide et demeura immobile, ramené derrière l'oreille. Alors le soldat se jeta aux pieds du Saint, et implora son pardon. Maixent bénit de l'huile dont il oignit le bras affligé, et le guérit parfaitement. Il reçut de nombreux bienfaits de la part du roi Clovis. Il mourut septuagénaire dans le monastère qui porta depuis son nom et que ses

1. Aujourd'hui chef-lieu de canton du département de l'Hérault, à 51 kil. S. O. de Montpellier. Il s'y tint un Concile en 506.

miracles ont illustré, l'an 515. C'était une abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît.

Il fut enterré dans l'église de Saint-Saturnin, sous le vocable duquel était bâti son monastère. Celui-ci, alors peu considérable, prit dans la suite assez de développements pour devenir un des premiers du diocèse de Poitiers. C'est autour de ces murs vénérés et de l'église dans laquelle furent transportées, vers 940, les dépouilles sacrées du saint Confesseur que se forma la ville actuelle de Saint-Maixent (Deux-Sèvres).

En 1562, les protestants dispersèrent les précieuses reliques de l'homme de Dieu ; ce qu'on put en retrouver après leur départ n'échappa point aux révolutionnaires de 93, et la tombe du Saint, demeurée sous le maître-autel de l'église devenue paroissiale, ne renferme plus qu'une très-mince portion de lui-même.

Le martyrologe romain indique la fête de saint Maixent au 26 juin, mais l'église de Poitiers l'anticipe au jour précédent, le 26 étant consacré à célébrer la translation des reliques de saint Hilaire.

On le représente ayant une colombe au-dessus de sa tête, ce qui peut signifier une intervention divine dans les paroles du Saint. On le peint aussi en prière dans sa cellule, et entouré d'oiseaux qui viennent le visiter.

Propre de Poitiers. — *Cf. Vies des Saints de l'Eglise de Poitiers,* par l'abbé Auber.

S. SAULVE & S. SUPER, SON COMPAGNON,

MARTYRISÉS A BEUVRAGE, PRÈS VALENCIENNES

768. — Pape : Etienne III. — Rois de France : Charlemagne et Carloman.

> *Martyr morte vitam condemnat, ut vitam morte custodiat.*
>
> Le martyr condamne la vie par la mort, afin que la mort lui conserve la vie.
>
> S. Cyprian., *de Laude martyr.*

Saulve, né à Abbie, en Aquitaine, d'une famille illustre, donna, dès son bas âge, des marques non équivoques de sa future sainteté, fit de solides études et s'instruisit dans les lettres divines et humaines. Il entra dans les Ordres sacrés, et, à la faveur de sa science et de ses vertus, monta rapidement les degrés de la sainte hiérarchie, et fut enfin créé évêque d'Angoulême. Il gouverna cette Eglise, pendant plusieurs années, avec autant de fruit que de sagesse, car il amena un grand nombre d'hommes à la connaissance de la vérité. Mais son zèle se sentant à l'étroit dans les limites de son diocèse, il partit avec Super, son compagnon, pour aller évangéliser les différentes parties de la Gaule. Il parvint à Valenciennes, en Flandre, convertit un grand nombre d'infidèles, et affermit dans la foi et l'amour du Christ de nombreux néophytes.

C'est à ces fruits de salut qu'il faut surtout attribuer la dévotion particulière que de tout temps les habitants de cette ville ont conservée pour ce saint Evêque, qu'ils regardent comme leur apôtre et leur patron.

Un jour qu'il allait, avec son compagnon, de Valenciennes à Condé, les

deux voyageurs traversèrent un village, nommé à cette époque Braine ou Brena, et qui depuis a pris le nom de Saint-Saulve [1]. Saulve parla avec effusion à son disciple des miracles opérés près du tombeau de saint Martin, qui avait en cet endroit une église dédiée sous son invocation : « Allons aussi, mon frère », lui dit-il, « prier sur sa tombe et invoquer son secours ». Ils s'y rendirent, en effet, et y passèrent toute la nuit à chanter des psaumes et des cantiques.

Quand le jour eut paru, le peuple ayant appris que le saint et célèbre Evêque était dans ces contrées, accourut en foule pour l'entendre prêcher. Le missionnaire revêtit alors ses habits pontificaux, monta en chaire et annonça à la foule assemblée la parole de Dieu ; puis il offrit le saint sacrifice de la Messe et donna au peuple sa bénédiction.

L'office achevé, Génard, l'intendant de la province, vint prier le serviteur de Dieu d'accepter quelque nourriture dans sa maison. Saulve ayant accepté l'invitation, se rendit avec son compagnon dans la maison de l'intendant, où il trouva aussi Winegard, le fils de ce fonctionnaire, jeune homme adonné aux plus criminelles passions. L'évêque avait avec lui des vases sacrés et des ornements d'église, faits de matières précieuses, non par amour du luxe, mais pour la gloire de Dieu et pour l'honneur du service divin. Winegard, ayant vu ces objets, conçut un violent désir de s'en emparer, et pour exécuter son criminel projet, il s'informa du chemin que l'évêque allait suivre.

Celui-ci s'étant remis en route avec son disciple, arriva dans une contrée montagneuse et sauvage, baignée par une rivière. Il avait l'intention de se rendre à un monastère qui était comme perdu dans ces montagnes, et près duquel il y avait une église dédiée à la sainte Vierge. Là, Winegard l'attendit avec ses complices ; et Saulve étant venu, il s'avança vers lui, et lui demanda avec un feint respect où il allait. L'évêque répondit : « Je vais au couvent de Sainte-Marie, si Dieu le veut ». Winegard reprit : « Je viens de faire bâtir une église sur mes terres ; veuillez avoir la bonté de venir la consacrer ». Saulve, éclairé d'en haut et se doutant d'un piége, refusa de suivre Winegard, et se mit à marcher plus vite avec son compagnon. Alors le bandit donna ordre à ses gens d'arrêter les deux voyageurs, et de leur enlever leurs bagages. Winegard était un homme pervers et impie : il le prouva bien en cette circonstance. Le calice et la patène, enlevés à Saulve, furent convertis en dorures dont il orna la selle de son cheval ; les habits pontificaux, de drap d'or, furent emportés dans sa maison. Quant à l'évêque, il le fit jeter dans une sombre prison, ainsi que son compagnon. Ce cachot se trouvait dans la forteresse de Beuvrage *(Breviticum)*, une des propriétés de son père, située à quatre kilomètres de Valenciennes.

Après cet acte odieux, le scélérat alla trouver son père, et lui raconta tout ce qui s'était passé. Celui-ci s'écria : « Qu'avez-vous fait? Comment avez-vous pu maltraiter de cette sorte un serviteur de Dieu, qui était venu pour nous enseigner le chemin de la vérité et du salut? Qui a pu vous conseiller un tel forfait? Nous sommes nous-mêmes pécheurs ; nos pères l'ont été aussi ; faut-il qu'à leurs péchés vous ayez encore ajouté cette grande iniquité? Faut-il que, par votre faute, le sang d'un juste pèse sur nos descendants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération? » Winegard répondit : « Que voulez-vous que je fasse maintenant, mon père? Voulez-vous que je le remette en liberté, ou que je le retienne en prison? » Son père répliqua : « Surtout il ne faut pas le tuer : ce projet

1. Il est situé sur la rive droite de l'Escaut, à deux kilomètres de Valenciennes.

me déplaît souverainement. Tout ce que je puis vous dire, c'est que si vous le remettez en liberté, vous serez malheureux toute votre vie ; si au contraire vous le tuez, vous chargerez votre conscience d'un grand crime ».

Winegard, en sortant de chez son père, alla trouver ses complices, pour délibérer avec eux sur ce qu'il y avait à faire ; et après avoir entendu leur avis, il rentra chez lui. Aussitôt il fait fermer toutes les issues, appelle son geôlier Winegaire et lui ordonne d'aller immédiatement trancher la tête à Saulve et à son compagnon. Winegaire, quoique à regret, s'apprête à exécuter cet ordre barbare. Il trouve l'évêque à genoux sur le sol humide et infect du cachot, priant Dieu avec ferveur. Emu à cet aspect, il fait connaître au Saint, en tremblant, l'ordre cruel qu'il vient de recevoir de son maître. L'évêque, en entendant cette funeste nouvelle, répond avec calme qu'il est prêt et qu'on peut exécuter l'ordre reçu. Alors Winegaire, se jetant aux pieds du Saint, lui dit d'une voix étouffée par les sanglots : « O saint homme ! je suis dans une grande peine et dans un cruel embarras ! Je vois en vous un ange de Dieu. Que je suis malheureux d'avoir à exécuter sur vous un tel forfait ! Pour vous sauver, pour sauver votre ami, et en même temps pour me dispenser moi-même de ce crime horrible que je dois commettre sur vous, je ne vois qu'un moyen : c'est que vous et votre compagnon, vous preniez la fuite avec moi pendant cette nuit ». Saint Saulve lui répondit : « O mon fils, je ne puis croire ce que vous dites : vous voulez sans doute me tromper. Comment votre maître serait-il assez méchant pour ordonner un tel crime ? » Le geôlier répondit : « O homme de Dieu, je prends à témoin le Maître du ciel et de la terre de la vérité de tout ce que je viens de vous dire. Je vous en supplie, croyez-moi et faites ce que je vous conseille, afin que vous soyez sauvé, avec l'aide de Dieu. Fuyons ensemble, et je vous servirai fidèlement tout le reste de ma vie ». Le saint Evêque repartit : « Mon fils, il ne nous est pas permis de nous soustraire au martyre, et de renoncer ainsi aux récompenses que Jésus-Christ a promises à ceux qui souffrent et qui meurent pour lui ». — « Mon vénérable père », reprit le geôlier, « je sais que Jésus-Christ vous réserve une couronne ; mais je ne puis exécuter l'ordre tyrannique de mon maître. Mon cœur est dans la tristesse et dans l'épouvante, et il me semble que ces murs vont s'écrouler pour m'écraser sous leurs décombres ». Saint Saulve lui dit : « Mon fils, soyez sans crainte. Si votre maître vous donne un ordre, il faut que vous l'exécutiez, selon ces paroles de l'Apôtre : Serviteurs, obéissez à vos maîtres, dans la crainte du Seigneur, non-seulement à ceux qui sont bons, mais encore aux méchants ! »

Le geôlier s'apprêtait à répondre, lorsque Winegard, pensant que tout était fini, le manda chez lui, et lui dit : « As-tu fait ce que je t'ai ordonné ? » Winegaire répondit : « Fasse Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu et notre Sauveur, que vous puissiez voir et comprendre la grande sainteté de cet homme de Dieu ! Vous m'aviez ordonné d'aller tuer vos deux prisonniers, Saulve et son compagnon. Mais j'eus à peine ouvert la porte du cachot, que je fus saisi d'une grande frayeur ; et quand je me trouvai en présence de l'homme de Dieu, je fus troublé et bouleversé dans mon esprit, au point que je tombai à ses pieds comme évanoui, et que je croyais que la terre allait s'entr'ouvrir pour me dévorer ». Winegard réprima un mouvement de violente colère ; puis il alla trouver ses amis et leur dit à voix basse : « Ce misérable n'a point de courage. Que l'un de vous aille avec lui chez ce magicien dont les paroles mielleuses l'ont fasciné. Peut-être alors

aura-t-il l'audace de faire ce que je veux ». Ensuite, se retournant vers Winegaire, il lui dit : « Va maintenant; et ne reviens plus que tu n'aies exécuté mes ordres! »

Winegaire, accompagné d'un ami de son maître, retourna donc au cachot. Lorsqu'ils y arrivèrent, et qu'ils trouvèrent Saulve attendant résolument la mort, ils hésitèrent tous deux. Quant au compagnon de l'évêque, il l'avait quitté pour un moment. Saint Saulve était assis sur un siége de bois; alors le compagnon du geôlier lui dit : « Qu'attendez-vous encore? Pourquoi n'exécutez-vous pas l'ordre de votre maître? » Le geôlier saisit la hache pour frapper; mais comme il tremblait de tous ses membres, il lui fut impossible de porter le coup. Alors le Saint lui dit : « N'hésitez plus, mon fils : faites ce qui vous a été ordonné ». En disant cela, Saulve s'était découvert la nuque, et il penchait la tête sur sa poitrine. Alors enfin Winegaire lui donna le coup de mort. Pendant ce temps, le disciple de saint Saulve se trouvait dans une autre partie de la prison. Ayant entendu le coup de hache, et le bruit que faisait la tête en roulant à terre, il s'écria : « Seigneur Jésus, ayez pitié de moi! » Aussitôt après, le geôlier-bourreau alla le décapiter aussi. Ainsi moururent ensemble, de la mort des martyrs, saint Saulve et son compagnon, le 26 juin de l'an 768, par les ordres de Winegard.

Winegard ayant fait pratiquer un trou dans une étable, y fit transporter les deux cadavres ensanglantés. Celui de saint Saulve fut jeté le premier dans la terre et l'on plaça par dessus celui de son disciple. C'est cette circonstance qui a fait appeler Super ce personnage dont les historiens n'ont point connu le nom. Un fait étrange vint alors éveiller la curiosité des habitants du pays : un taureau de ladite étable repoussait constamment les autres animaux de l'endroit où se trouvaient les deux corps saints et ne permettait pas qu'il fût souillé. Après des recherches opérées par les ministres de Charles-Martel, on infligea une punition aux meurtriers, et les deux corps saints furent transportés à Valenciennes, et transférés depuis à Brena, maintenant Saint-Saulve, où Charlemagne fit bâtir, en mémoire de ce martyre, une église dédiée à saint Pierre et à saint Paul, pour y donner la sépulture au corps du saint Prélat.

On représente nos saints Martyrs dans un trou pratiqué dans une étable; des bœufs tournent les yeux vers la fosse, et un prince la fait ouvrir.

CULTE ET RELIQUES.

Le culte de saint Saulve a toujours été célèbre dans le pays de Valenciennes. On voyait autrefois au monastère de Liessies (Nord, diocèse de Cambrai), une vertèbre et un os de saint Super. Il parait aussi que la cathédrale d'Arras possédait une relique de saint Saulve. Il y a, au duché de Juliers (province Rhénane), dans la forteresse de Limbourg, une église dédiée à ce saint évêque, et où il est vénéré comme patron. En 1282, Raoul, prieur de Saint-Saulve, enchâssa les saints corps dans une caisse d'argent doré.

Autrefois, dans l'église de l'ancien monastère de Saint-Saulve, il se faisait un grand concours de peuple, pour demander à Dieu la conservation ou la guérison des bestiaux par l'intercession des deux Martyrs. Chaque année encore, de nos jours, un grand nombre de pèlerins visitent l'église de cette paroisse. On y conserve quelques parcelles des reliques de saint Saulve, échappées aux fureurs révolutionnaires.

Propre de Cambrai. — Cf. les *Vies des Saints,* par Alban Stolz, docteur en théologie; et les *Vies des Saints des diocèses du Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé Destombes, chan. hon. de Cambrai.

SAINT ANTHELME,

7e GÉNÉRAL DES CHARTREUX ET 46e ÉVÊQUE DE BELLEY

1106-1178. — Papes : Pascal II; Alexandre III. — Rois de France : Philippe Ier; Louis VII.

Felices illi qui familiaritatem mundi recusant, perfunctiora gaudia spernunt, societatem abjiciunt, ne cum pereunte deceptore et ipsi perire cogantur.

Heureux ceux qui rejettent la familiarité du monde, méprisent ses joies si passagères et fuient sa société, de peur que ce monde trompeur, en périssant, ne les entraîne invinciblement dans sa ruine.

S. Aug., *in Médit.*, *cap.* XXI

Ce Saint s'offre à nous avec une triple gloire : il a renoncé à tous les avantages temporels; il a affermi un Ordre naissant, qui allait se multiplier; il a puissamment contribué à empêcher un schisme dans l'Eglise.

Anthelme naquit au château de Chignin, dont on admire encore les ruines à deux lieues de Chambéry. Il eut pour père Hardouin, gentilhomme de Savoie, de l'ancienne maison de Migain, et pour mère une dame d'une naissance non moins illustre. Il reçut dans sa jeunesse toutes les instructions convenables à son âge et à sa qualité ; aussi fit-il de grands progrès dans la vertu aussi bien que dans les sciences ; on le jugea bientôt capable de posséder quelques dignités dans l'Eglise ; deux évêques se le disputèrent pour ainsi dire et tâchèrent de l'attacher à leur église : il fut nommé sacristain de la cathédrale de Belley, principale dignité de cette église, et prévôt du chapitre de Genève.

Anthelme fixa sa résidence à Belley, où il employa les revenus de son riche patrimoine et de ses bénéfices, à traiter libéralement ses nombreux amis, à recevoir les étrangers, à secourir les pauvres.

Quoique notre Saint menât une vie régulière, édifiante même, il réfléchit qu'il ne faisait pas assez pour Dieu ni pour son âme. La prêtrise qu'il reçut en 1135, les exemples des religieux voisins qu'il visitait souvent depuis 1132, lui inspirèrent de plus en plus le désir de la perfection.

Etant un jour allé visiter, avec un de ses amis, les Chartreux du monastère de Portes, le Prieur, nommé Bernard de Varin, religieux d'une grande vertu, les reçut avec beaucoup de bienveillance, et leur parla si à propos et avec tant de zèle des avantages de la vie solitaire et des récompenses que Dieu accorde à ceux qui ont vécu saintement, qu'Anthelme, dont le cœur était déjà disposé à recevoir la bonne semence, se trouva très-vivement touché. Inspiré de Dieu, il forma le dessein de quitter le monde, et tout ce qu'il possédait, et de se faire religieux dans la maison où il voyait de si beaux exemples de vertu : il en demanda l'habit, embrassa la Règle de Saint-Bruno, fit profession, avec un zèle qui édifia tout le monde, et fut bientôt regardé comme un modèle de grande perfection.

Les vertus extraordinaires qui parurent dans Anthelme le firent désirer par les religieux de la Grande-Chartreuse, où il y avait alors très-peu de sujets. Six moines et novices venaient d'être tués par une avalanche, qui

avait presque entièrement détruit la Grande-Chartreuse ; c'est ce qui porta Hugues, évêque de Grenoble, et depuis archevêque de Vienne, qui avait travaillé avec saint Bruno à l'institution de cet Ordre, à prier le supérieur de Portes d'y envoyer notre jeune profès, peu de temps après avoir prononcé ses vœux. Il fit ce que l'obéissance exigeait de lui : il passa plusieurs années dans cette maison, en s'y montrant un exemple vivant de toutes les vertus monastiques. Comme il avait une grande étendue d'esprit et beaucoup de pénétration dans les affaires, on l'établit procureur de la maison ; il remplit les devoirs de cet office avec une vigilance et une édification qui le firent admirer de tout le monde, travaillant aux affaires temporelles de manière à ce que ses soins ne préjudiciaient en rien aux affaires spirituelles de son salut et de sa perfection.

Hugues Ier, qui avait succédé au bienheureux Dom Guigue, dans la charge de prieur, en 1139, se démit volontairement la même année et désira être remplacé par Anthelme, qui fut en effet élu septième prieur de la Grande-Chartreuse.

Cet obéissant solitaire, n'ayant pu trouver les moyens de se soustraire à une charge si pesante, commença à s'acquitter de son office avec toute la vigilance que l'on en pouvait attendre.

Il rétablit d'abord les ruines du monastère, l'entoura d'un mur de clôture, fit établir des aqueducs pour y amener l'eau de très-loin, fit défricher des bois et prit un grand soin des fermes, des bergeries et de tout ce qui dépendait de cette communauté. Ensuite, se tournant du côté du spirituel, il fit paraître une si grande fermeté dans le gouvernement du monastère, que toutes les autres maisons de l'Ordre, en ayant connaissance, répondirent par avance à ses justes intentions, réformant tout ce qu'il pouvait y avoir de déréglé, sans attendre le temps des visites de ce digne supérieur ; de sorte qu'il eut bientôt la consolation de voir partout l'établissement d'une très-exacte régularité. On se soumettait d'autant plus volontiers aux lois de son gouvernement, que l'on était persuadé qu'il était d'ailleurs rempli d'une très-grande bonté pour tous ses sujets, qu'il regardait comme ses enfants ; en effet, il pourvoyait avec un soin vraiment paternel à tous leurs besoins corporels et à tout ce qui pouvait leur faire plaisir, sans préjudicier aux intérêts de leur perfection : ce qui lui attirait la confiance et l'amour de tous ses religieux.

Ce fut sous lui que l'Ordre des Chartreux se répandit en France et à l'étranger avec tant de rapidité. Il fonda de nouvelles maisons ; il fit adopter à toutes les statuts dressés par le bienheureux Dom Guigue. Jusque-là les Chartreuses avaient été indépendantes les unes des autres, et soumises aux évêques diocésains. Anthelme assembla un chapitre général qui fut le premier de l'Ordre et où se réunirent tous les prieurs : celui de la Grande-Chartreuse fut reconnu pour chef des autres maisons. On peut donc regarder notre Saint comme le premier général des Chartreux, quoiqu'il soit le septième prieur de la Chartreuse de Grenoble.

Sollicité par de saintes femmes, qui voulaient vivre en communauté sous la Règle de Saint-Bruno, Anthelme chargea le bienheureux Jean l'Espagnol de leur rédiger des statuts. Telle fut l'origine des Chartreuses, dont la ferveur s'est soutenue jusqu'à la révolution de 1792.

La réputation de la haute sagesse de ce grand homme se répandit partout, et l'on venait de tous côtés pour le consulter. Il fit par là beaucoup de conquêtes à Jésus-Christ : il eut la consolation de compter dans ce nombre son père, l'un de ses frères, qui s'était fait un nom à la Terre Sainte parmi

les Croisés, et l'illustre Guillaume, comte de Nivernais. Tous trois quittèrent l'habit séculier, foulant aux pieds les intérêts de la terre, pour le suivre dans le désert ; son autre frère l'avait précédé lui-même à la Chartreuse. Les abbés et les évêques, aussi bien que les personnes d'une moindre distinction, se faisaient un plaisir de recevoir et de suivre ses conseils ; il les donnait en pleine liberté, et, ne faisant acception de personne, il reprochait hardiment à chacun les vices dont il savait qu'il était accusé. Cette manière d'agir et de parler avec fermeté, qui faisait le principal caractère de son esprit, lui suscita de grands ennemis : quelques-uns de ses religieux furent de ce nombre et l'accusèrent auprès du pape Eugène III ; mais le grand saint Bernard prit sa défense, et son innocence fut reconnue. Mais ces troubles firent plus que jamais regretter à notre Saint les douceurs et la sûreté spirituelle de simple religieux. Il se démit du généralat en 1152, après douze ans d'une pénible et glorieuse administration.

Anthelme s'étant retiré, croyait jouir longtemps du bonheur de la vie privée ; mais Dieu, qui le destinait comme un flambeau à éclairer les autres, le fit bientôt sortir de sa retraite, en inspirant à ses supérieurs de lui donner le gouvernement du monastère de Portes, à la place de Dom Bernard, qui en sortait ; l'obéissance seule lui fit accepter ce nouveau fardeau. Il prit donc connaissance de l'état des affaires ; et, ayant trouvé d'assez grosses sommes d'argent, et abondance de grains et de provisions, il commença par en faire des distributions aux pauvres et aux maisons religieuses qui étaient dans le besoin, et rétablit cette maison dans le premier esprit de pauvreté qui était convenable à son Ordre. Dans la famine qui désola le Bugey à cette époque, ce nouveau Joseph sauva la contrée par des distributions de blé que Dieu multipliait entre ses mains. Il vécut deux ans dans ce monastère, dans l'exercice de toutes les vertus religieuses, faisant paraître en sa personne un parfait modèle de perfection, s'exerçant dans les plus sévères pratiques de la mortification des cloîtres : il y joignait une oraison continuelle, dans laquelle il puisait ces sublimes connaissances et ces riches conseils qu'il distribuait à ceux qui venaient lui demander des moyens pour se sauver.

Au bout de deux ans, Anthelme obtint d'être déchargé de sa dignité, et retourna à son ancienne cellule de la Grande-Chartreuse (1155). Il y jouissait des douceurs de la contemplation, lorsqu'il se trouva contraint de donner ses soins et ses conseils pour les intérêts de l'Eglise, dans la grande affaire du schisme qui s'éleva, l'an 1159, lorsqu'Alexandre III, ayant été élu pape par des voies légitimes, l'antipape Octavien s'établit par violence sur le siége de saint Pierre, sous le nom de Victor III, et voulut soumettre l'Eglise romaine à la tyrannie de l'empereur Frédéric Barberousse. Ce schisme ayant divisé presque tout l'Occident, Anthelme, dont la science et le mérite étaient connus, étant sollicité d'intervenir dans cette grande affaire, et de soutenir le bon droit du vrai Pape, s'y employa de toutes ses forces. Il s'associa donc un religieux nommé Geoffroy, abbé d'Hautecombe, de l'Ordre de Cîteaux, lequel était très-savant et très-éloquent ; ils travaillèrent ensemble pour soutenir Alexandre dans ses droits, et, par leurs soins, tout l'Ordre des Chartreux, les religieux de Cîteaux, et, à leur exemple, une infinité d'autres, reconnurent Alexandre pour souverain Pontife. Les menaces de l'empereur Frédéric contre Anthelme, qu'il savait lui être contraire, ne firent aucunement changer cet intrépide défenseur du bon parti ; en sorte que l'on vit en peu de temps la France, l'Espagne et l'Angleterre se déclarer ouvertement pour le Pape légitime : ce qui causa une joie générale et une paix que l'on désirait depuis longtemps dans l'Eglise.

L'heureux succès de la négociation d'Anthelme, dans la destruction du schisme dont nous venons de parler, ne fit qu'augmenter l'estime que tout le monde avait déjà conçu pour sa sagesse et sa grande capacité ; de sorte que le siége épiscopal de la ville de Belley étant venu à vaquer, et étant disputé par deux concurrents que l'on en croyait également indignes, le pape Alexandre, à la sollicitation des plus sages du clergé de ce diocèse, nomma Anthelme. Notre saint Chartreux, qui goûtait alors, dans la retraite de sa cellule, toutes les délices qu'un vrai solitaire a pour partage, ayant été averti de ce qui se passait et de sa nomination à l'épiscopat, crut, pour éviter cette haute dignité, que le plus sûr pour lui était de fuir et d'aller se cacher : c'est ce qu'il fit, plutôt que d'attendre les députés qui devaient venir lui annoncer la nouvelle de son élévation.

On le chercha partout : on le trouva enfin, et on lui montra la nécessité où il était d'obéir à ses supérieurs, et surtout au souverain Pontife, qui l'avait nommé pour remplir le siége épiscopal de l'église de Belley ; mais cet humble religieux, ne croyant nullement avoir les qualités nécessaires pour soutenir le poids de cette dignité, ne put acquiescer aux raisons qu'on lui exposa ; on obtint seulement de lui qu'il irait exposer ses motifs au souverain Pontife : ce qu'il fit, mais sans succès, puisque le Pape, ayant écouté et pesé toutes les difficultés, lui ordonna de se soumettre et d'accepter l'épiscopat, et voulut le sacrer lui-même le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, l'an 1163.

Anthelme ayant reconnu l'ordre de Dieu, dans la volonté expresse du vicaire de Jésus-Christ, se rendit à son église de Belley, où il fut reçu avec un applaudissement général. Il s'appliqua aux fonctions d'un véritable pasteur avec toute la vigilance et toute la vigueur dont il était capable. Avant de travailler à réformer les déréglements de son peuple, il jugea qu'il était nécessaire de commencer par examiner les mœurs de tous ceux qui composaient son clergé ; il usa d'abord des voies de douceur, pour faire rentrer dans leur devoir ceux qui s'en étaient écartés ; mais, ayant remarqué que quelques-uns de ces prêtres, abusant de sa trop grande bonté, négligeaient de profiter de ses charitables avertissements, il en priva cinq ou six de toutes les fonctions sacerdotales, et les fit ainsi rentrer dans leur devoir, aussi bien que beaucoup d'autres, qui profitèrent de la juste sévérité de ce digne pasteur.

Ayant ainsi mis ordre dans la maison de Dieu, il se sentit plus de force pour juger son peuple ; il en reconnut d'abord les déréglements, il prêcha contre les vices publics et fit de sages corrections secrètes à ceux dont les désordres n'étaient pas connus de tout le monde. Il avait un soin particulier des pauvres, des veuves et des orphelins : il en soutenait les intérêts avec ardeur contre ceux qui abusaient de leur autorité pour les opprimer. Quoiqu'il fût ami de la paix, et qu'il cédât volontiers ce qu'il pouvait abandonner, sans blesser sa conscience, il savait néanmoins conserver les droits de l'Eglise et de sa dignité, quand il le jugeait nécessaire. Il venait de recevoir deux grandes marques de considération. Le pape Alexandre III lui avait, en 1169, confié la mission d'aller en Angleterre mettre fin aux longs débats qui divisaient le roi Henri II et l'archevêque Thomas de Cantorbéry ; d'un autre côté, l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, rendant justice au mérite d'Anthelme, qui lui avait fermement résisté en faveur du Pape légitime, lui donna par *des bulles d'or* [1], datées du 24 mars 1175, avec le titre

1. Ces bulles, nommées *Bulles d'or*, ont été soigneusement gardées par le Chapitre de Belley jusqu'au moment de la Révolution ; elles furent brûlées à cette époque fatale avec tous les papiers des archives.

de prince du Saint-Empire, des priviléges très-étendus[1]; il l'investit de la souveraineté de la ville de Belley et de ses dépendances. Humbert III, prince de Savoie, dont dépendait le Bugey, ne vit pas sans jalousie ces priviléges : il les viola en faisant emprisonner un prêtre du diocèse de Belley. Anthelme l'ayant vainement réclamé, le fit mettre en liberté par Guillaume, évêque de Saint-Jean de Maurienne; mais ce malheureux prêtre fut bientôt après assassiné par les gens du prévôt du prince Humbert. Anthelme eut alors recours au glaive de l'anathème. Humbert, excommunié, en appela à Rome, et, à force d'instances et de faux rapports, obtint l'absolution du Saint-Siége. Alors triomphant, il continua ses vexations; pour y échapper, ce saint évêque se retira à la Grande-Chartreuse : mais son peuple, inconsolable de ce départ, obtint du Pape des lettres qui obligèrent Anthelme à revenir. Humbert l'ayant depuis menacé de le traduire devant un tribunal séculier, notre Saint se contenta de le citer au tribunal de Jésus-Christ; le comte n'osa s'exposer à l'issue d'un tel jugement. Saisi de crainte, baigné de larmes, il vient se jeter aux pieds du saint prélat qui était malade, promet par serment de réparer ses torts, d'être désormais le protecteur de son Eglise, et finit par obtenir un pardon qui fut accompagné d'une bénédiction particulière pour lui et sa famille. Le Saint, dans ce moment, lui souhaita et lui annonça un fils; et, en effet, le prince Humbert, affligé de n'avoir qu'une fille, ne tarda pas à se réjouir de la naissance d'un futur successeur, qui régna après lui sous le nom de Thomas Ier.

Si ce vigilant pasteur veillait avec tant d'exactitude sur son troupeau, il ne laissait pas d'avoir aussi toujours un grand soin de son propre salut, et sitôt qu'il avait quelques jours de loisirs, il retournait à la Grande-Chartreuse où il menait avec plaisir la vie d'un simple religieux; il donna aussi d'excellents avis pour maintenir efficacement l'observance des Règles de son Ordre, pour lequel il conserva toute sa vie une estime et une inclination particulière. Ses historiens remarquent à ce sujet, que, quand il faisait la visite de son diocèse, il visitait aussi avec grande joie les maisons des Chartreux, pour encourager ceux qui les habitaient à persévérer dans la pratique du silence, de l'oraison, de la mortification et des autres vertus convenables à la vie des solitaires.

Mais il s'acquitta avant tout des devoirs essentiels qui l'attachaient à l'Eglise confiée à ses soins; il renouvela donc son zèle pour son troupeau sur la fin de sa vie. Les pauvres, et surtout ceux qui lui paraissaient les plus destitués de secours, étaient les premiers objets de sa vigilance et de sa charité; il n'avait rien qui ne fût à eux, et, ne se réservant que le pur nécessaire pour lui, il leur faisait distribuer tout ce qui lui restait. Il y avait dans son diocèse deux maisons entre autres qui lui étaient très-chères : l'une où se trouvaient un grand nombre de veuves et de vierges, qui, s'étant retirées du monde, menaient la vie solitaire dans un lieu appelé Bons, près de Belley, et l'autre était une maison de lépreux, que le bienheureux Guigue

Le sceau en or ne périt pas; il a été rendu à Mgr Alexandre-Raymond Devie, en 1825, par M. Dumoulin, receveur de l'arrondissement de Belley; il porte d'un côté : *Fredericus Rom. Imper.*; de l'autre : *Roma caput mundi regit orbis frena rotundi.* Guichenon a conservé le texte de ces bulles.

1. Ces priviléges étaient de battre monnaie, de talon et mesure, de péage, de rivage, de rivière, de pâturage, de pêche, de chasse, de chauffage, souche et mort bois. La monnaie que faisaient battre les évêques de Belley portait d'un côté une dextre et cette légende : *Ecclesia Bellicensis*, et sur le revers une tête d'homme avec ces mots : *S. Joannes-Baptista.* On avait mis une main sur ces pièces en mémoire de la main droite du saint Précurseur, longtemps vénérée dans la cathédrale. Le privilége de battre monnaie fut supprimé par François Ier, qui fit la conquête de la Bresse, du Bugey et de la Savoie, sur Charles III, son oncle, en 1536.

avait établie [1]. Notre Saint n'oublia rien pour soutenir ces deux maisons et pourvoir aux choses nécessaires à la subsistance de ceux qui y demeuraient.

Le zèle avec lequel Anthelme, dans un âge très-avancé, soutenait tant de fatigues au milieu de tant d'autres sollicitudes, était admiré comme un prodige dont le ciel gratifiait ses ouailles, plutôt que le Saint lui-même, puisqu'une si longue vie était tout employée aux soins de la plus tendre charité.

Cependant Dieu voulut lui accorder la couronne promise à « l'économe fidèle et prudent qu'il avait établi sur sa famille pour distribuer à chacun sa mesure de blé en son temps ».

L'année 1178 fut pour le Bugey une année de disette et de misère. Anthelme était occupé à distribuer des vivres aux malheureux habitants de toutes les contrées voisines, quand le souverain Juge vint le visiter dans une maladie dont il ne devait pas guérir. « Heureux le serviteur que son maître, à son arrivée, trouve agissant de la sorte ! »

Une fièvre ardente saisit notre Saint dans sa ville épiscopale, et la violence du mal le conduisit promptement aux portes de la mort ; il la vit s'approcher comme une libératrice qui allait le rendre à sa véritable patrie. Lui seul, en ce moment, conserva du calme. Son chapitre, ses amis, les notables de la ville, ses domestiques fondaient en larmes autour de son lit, pendant qu'il les bénissait. Ils ne pleuraient pas seulement sa mort, puisqu'elle devait le conduire à une vie meilleure, mais il leur en coûtait de se séparer de ce vertueux prélat, de ce bon maître. Il refusa de faire son testament, parce que, disait-il, un religieux ne possède rien en propre, un évêque n'est que le dispensateur des biens de son Eglise. Il ne saurait donc en disposer au moment où la mort vient lui en ôter l'administration. Comme le disciple bien-aimé, il exhorta les personnes qui l'entouraient à vivre dans une grande charité, et à demeurer toujours unies par les liens de la paix ; enfin, il rendit son âme à Dieu au milieu des litanies et des prières qu'on récitait auprès de son lit, et alla, le 26 juin 1178, recevoir la couronne d'immortalité qu'il avait si justement méritée. Il était âgé de soixante-douze ans, dont il avait passé plus de trente dans le cloître et quinze dans l'épiscopat. Le deuil fut général dans le diocèse de Belley ; chacun pleurait comme s'il avait perdu son père.

Pendant que la ville de Belley est plongée dans cette douleur profonde, le corps du Saint est revêtu de l'habit de Chartreux qu'il porta toujours ; et paré de la mitre, de la croix pastorale, de l'anneau, du bâton pastoral, il demeure plusieurs jours exposé aux regards du public ; ensuite il est placé dans une tombe préparée à l'entrée du chœur de la cathédrale, sous le crucifix. En ce moment tous les bras enveloppent cette bière où repose l'objet de la tendre vénération des grands de la terre, des riches, des pauvres, des vieillards, des jeunes gens. On se précipite sur ce dépôt sacré ; on y applique des objets de dévotion, des linges que l'on conserve précieusement. Les mères inclinent leurs enfants sur ce bois que l'on craint de voir disparaître, et chacun se retire dans le frémissement et les sanglots qu'excitent les extrêmes calamités.

1. Cette ladrerie était située sur la rive gauche du Rhône, dans l'endroit connu aujourd'hui sous le nom de *Maladière*, entre la Balme de Pierre-Châtel et la petite ville d'Yeune, en Savoie. On y voit encore les restes d'une chapelle, sous le vocable de saint Hugon, et le petit hospice à côté, transformé en habitation particulière. Saint Anthelme passait des journées entières à soigner ces pestiférés, sans crainte de contracter leur horrible maladie.

Pour calmer tant de regrets ; Dieu avertit miraculeusement la ville de Belley qu'elle a un protecteur dans le ciel.

Au moment où l'on se dispose à descendre le corps de saint Anthelme dans le monument, l'une des trois lampes placées en face du crucifix comme symbole de l'adorable Trinité, et qu'on n'allumait qu'aux grandes fêtes, brilla spontanément d'une vive clarté. Tous les spectateurs, étonnés, la considéraient avec attention. Au même instant, les deux autres furent aussi allumées miraculeusement, et jetèrent une lumière éblouissante et surnaturelle. Ce fait est attesté par des auteurs contemporains, qui s'accordent tous dans la manière de le raconter.

Les habitants de Belley firent placer cette inscription près du tombeau de leur évêque tant regretté et de leur protecteur :

Deo optimo, maximo, B. Anthelmo thaumaturgo, libertatis ecclesiasticæ strenuo vindici, Cartusiæ majoris VII priori, totiusque ordinis item VII generali præposito, sacri imperii principi, civitatis Bellicii XLVI præsuli, primo dynastæ et tutelari pientissimo, cives bellicenses, illius devotissimi clientuli D. D.

Hactenus illæsum per bella, incendia, pestes,
Bellicium hoc, Anthelme, tibi debere fatetur ;
Et ne nulla tibi referatur gratia posthac,
Urbs tua perpetuos voto tibi sacrat honores.

Au Dieu très-parfait, très-grand, au B. Anthelme le Thaumaturge, zélé défenseur des libertés de l'Eglise, septième prieur et septième général des Chartreux, prince du Saint-Empire, quarante-sixième évêque, premier seigneur et protecteur zélé de Belley ; les citoyens de cette ville, ses dévoués clients, lui ont élevé ce monument.

« Si Belley existe après des guerres, des incendies et des pestes, il avoue, Anthelme, qu'il le doit à votre protection ; mais afin que la postérité ne perde jamais le souvenir d'un si grand bienfait, votre ville proclame à jamais votre culte par un vœu solennel ».

A cette époque la voix du peuple et le consentement des évêques suffisaient pour canoniser un Saint. La cérémonie consistait à orner son tombeau, à élever un peu de terre pour mieux exposer les reliques à la vénération des fidèles, comme on fit alors pour le saint évêque de Belley. Les règles établies par le pape Alexandre III sur la canonisation des Saints ne furent régulièrement observées en France que quelque temps après.

On représente saint Anthelme : 1° ayant au-dessus de sa tête une lampe allumée par une main céleste; 2° portant dans la main le livre de l'office de la sainte Vierge, et recevant par l'entremise de saint Pierre l'indication de l'ordre à suivre dans la récitation de cet office; 3° ayant à ses pieds le comte Humbert de Belley, excommunié par notre Saint pour avoir attenté aux immunités de l'Eglise.

CULTE ET RELIQUES.

Dès que le corps de saint Anthelme eut été placé dans l'église cathédrale de Belley, les fidèles ne cessèrent de venir à son tombeau solliciter des faveurs, et s'en retournaient toujours en publiant quelque miracle obtenu par sa médiation.

Plus de quatre cents ans après sa mort, un de ses successeurs, Jean de Passelaigue, cédant au désir des Chartreux et de tout le diocèse de Belley, en même temps qu'à sa propre dévotion, résolut de déclarer protecteur de la ville et du diocèse de Belley, le saint évêque, déjà placé dans le martyrologe de ce diocèse. Le 26 juin 1630, on procéda à la reconnaissance des saintes reliques, en présence de la foule accourue pour contempler ce digne objet de sa tendre vénération. Un cri de joie, suivi du silence d'une admiration toute religieuse, se fit entendre quand, à l'ouverture du sépulcre, une odeur suave se répandit dans l'église ; l'étonnement augmenta lorsqu'on vit que « Dieu qui veille à la conservation des ossements de ses Saints », avait préservé le corps de son fidèle serviteur de la corruption du tombeau, et que ses vêtements n'avaient presque pas été en-

dommagés. Ces dépouilles glorieuses, renfermées dans une châsse richement ornée, furent portées avec pompe autour de la ville, au milieu d'une procession, composée de l'évêque en habits pontificaux, du chapitre, des Ordres religieux, des notables de Belley et des environs, et d'un nombre prodigieux des fidèles accourus de toutes les provinces voisines pour venir implorer la protection du saint évêque. La confrérie de Saint-Anthelme environnait la châsse. Les auteurs contemporains, témoins de ce triomphe, assurent que la foule ne détournait ses yeux de l'objet de sa vénération que pour contempler cette société modeste et pieuse, formée en ce grand jour en l'honneur de saint Anthelme, dont elle a imité longtemps les vertus. Lorsque la châsse, portée par quatre chanoines, fut arrivée à la chapelle préparée pour la recevoir, Mgr de Passelaigue la posa sur un autel de marbre qu'on avait préparé pour la recevoir.

Ce qu'il y eut de plus admirable en ce jour solennel, ce furent les miracles qui s'y opérèrent: des boiteux furent redressés, des aveugles recouvrèrent la vue, et un grand nombre d'autres malades guéris de différentes infirmités, couraient çà et là, ivres de joie, en publiant les louanges de Dieu et la puissance du grand thaumaturge.

Depuis cette époque, la dévotion au saint évêque de Belley s'étendit au loin. Sa chapelle fut si fréquentée, et les miracles s'y multiplièrent à tel point après cette translation, qu'un volume ne suffirait pas pour les faire connaître tous. La ville de Belley, qui possède le dépôt sacré du corps de son puissant protecteur, et qui venait de lui rendre des honneurs si religieux, dut éprouver la première l'effet de sa puissance tutélaire. A cette époque, le plus terrible fléau de Dieu, la peste, dépeuplait les provinces voisines. Belley s'en voyait menacé de près : déjà les ravages avaient commencé dans les faubourgs. On expose alors la châsse de saint Anthelme, on s'en couvre comme d'un bouclier puissant pour se mettre à l'abri des coups de la colère de Dieu. Elle est entourée par les pieux habitants de cette ville, et ils sont préservés miraculeusement de ce pressant danger.

Tous les évêques de Belley prirent successivement la part la plus vive au culte et à la fête de saint Anthelme. Mgr Gabriel Cortois de Quincey, l'un des plus dignes successeurs de tant d'illustres pontifes, fut le zélateur de son culte et le fidèle imitateur de ce grand modèle pendant les quarante ans qu'il siégea sur le trône pontifical de Belley. Ce vénérable prélat reconnaissait lui devoir la vie. C'est pour remplir le vœu qu'il lui avait fait étant sur le point de périr en traversant la rivière d'Ain, qu'il répara sa chapelle en 1759, et la décora de tableaux dont le mérite et la valeur ne purent cependant les préserver de la fureur des iconoclastes du XVIII[e] siècle. Il fit construire un autel en marbre blanc, revêtit le corps saint d'un suaire magnifique et d'un ornement brodé en or. Depuis ce moment, le concours des fidèles continua avec une nouvelle affluence.

Mais une révolution impie arrêta bientôt ce culte pieux et national. Le 6 décembre 1793, des mains sacriléges, après avoir profané l'asile sacré où Anthelme était honoré, enlevèrent de dessus l'autel la châsse qui renfermait le corps du Saint, et se disposaient à la porter sur la place publique pour la livrer aux flammes. La nouvelle du déplacement de la châsse qui contenait le corps saint, mit la ville de Belley dans un état de stupeur ; les uns accourent, poussés par la rage de l'impiété ; les autres attirés par la curiosité et par le désir de contempler le corps du saint prélat. Ces derniers réussissent à soustraire furtivement divers lambeaux des linges qui l'enveloppent, et quelques ossements qu'ils conservent avec vénération. Ce fut pendant ces entrefaites qu'un impie sépara la tête du Saint pour la montrer avec dérision, puis la brisa sur le pavé en proférant ces paroles : « Si tu es Saint, fais-le voir ! » Peu de jours après cette imprécation, des tumeurs affreuses lui survinrent autour du cou. Il conserva cette infirmité dégoûtante jusqu'à la fin de sa vie, qui dura encore vingt-trois ans. Toute la ville crut apercevoir dans cet événement un châtiment du ciel, où la miséricorde s'unit à la justice, puisque cet homme, touché d'un sincère repentir, revint à des sentiments chrétiens, donna des preuves de la plus touchante dévotion à saint Anthelme, et mourut dans des dispositions qui font espérer qu'il aura trouvé grâce au tribunal de la justice de Dieu.

Telles furent les horreurs de cette journée désastreuse. Ces rapaces enlevèrent la châsse et les richesses dont elle était ornée ; mais le dépôt sacré qu'elle renfermait, protégé par des sentinelles, envoyées un moment après, pour arrêter les profanations que nous venons de déplorer, échappa à leur sacrilége fureur. Des chrétiens dévoués réunirent les ossements épars et conservèrent à la ville de Belley la relique vénérée de son saint évêque, en la cachant dans la sacristie, sous le parquet, près du grand pilier qui soutient la voûte.

Dès que la paix fut rendue à l'Eglise de France par le concordat de 1801, l'église de Belley fut de nouveau consacrée au culte catholique. Le diocèse, d'après les arrangements pris entre le souverain Pontife et le chef de la nation française, fut réuni en 1802 à celui de Lyon. Alors M. Tenand, ancien curé de Belley, fut rendu aux vœux de son peuple chéri. Son premier soin fut de découvrir le corps du saint évêque ; le religieux empressement des fidèles ne tarda pas à lui faire connaître le lieu qui recélait ce précieux dépôt. Il s'apprêtait à l'exposer à la vénération du peuple chrétien, lorsqu'il mourut le 27 juillet 1806. Son successeur exprima le même vœu au nom de la ville de Belley. Une commission fut nommée. Avec un conseil de médecins et de chirurgiens elle établit l'identité des ossements de saint Anthelme ; le 2 août de la même année, cette information fut publiquement ratifiée. Ensuite, ces précieux restes furent renfermés et scellés

dans un coffret en bois, que l'on déposa dans la chapelle du Saint. Enfin, le 8 juin 1813, le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, reconnut les saintes reliques et les scella de ses armes. La châsse fut reportée en procession dans la chapelle dite de Saint-Anthelme, et renfermée dans une armoire à gauche de l'autel ; l'archevêque garda un os du saint confesseur, dont il enrichit le trésor de la primatiale de Lyon.

C'est une pieuse croyance dans le pays que saint Anthelme ne fut pas étranger au rétablissement du diocèse de Belley, en 1817. Le premier évêque, Mgr Devie, qui prit possession de ce siége en 1823, vérifia les reliques de saint Anthelme, en présence d'un grand nombre de témoins, parmi lesquels se trouvait M. Rey, vicaire général de Chambéry, depuis évêque d'Annecy : Mgr Devie lui donna une côte du Saint, pour la paroisse de Chignin, en Savoie ; plus tard, il rétablit la confrérie de Saint-Anthelme, dont le pape Léon XII approuva les dispositions avec de riches indulgences. En 1829, le mardi 30 juin, eut lieu une translation solennelle des reliques du Saint dans sa chapelle restaurée : quatre cents prêtres et plus de dix mille personnes assistèrent à cette belle cérémonie. Mgr Devie institua une neuvaine annuelle en l'honneur de saint Anthelme, qui commencerait le soir du 17 juin. Il régla encore que le troisième dimanche de chaque mois, la première messe de paroisse, à laquelle on fait un prône, fût à l'avenir célébrée dans la chapelle de Saint-Anthelme, et que le 27 juin de chaque année, tous les enfants jusqu'à l'âge de raison, seraient amenés à la cathédrale, et que l'évêque environné d'un grand appareil, les bénirait et les vouerait à saint Anthelme.

La châsse dans laquelle reposent aujourd'hui les reliques du Saint est celle que Mgr Devie fit confectionner ; elle est en bois, couleur d'acajou, en forme de tombeau et avec des ornements dorés. A travers deux grandes vitres, on voit le corps du Saint revêtu d'une chape de drap d'or richement brodée. C'est un tribut de vénération et de reconnaissance offert à saint Anthelme, en 1835, par M. Gauchy, secrétaire archiviste de la Chambre des Pairs.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette vie, de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Belley*, par Mgr Depéry.

LA FÊTE DE LA TRANSLATION DES RELIQUES DE S. HILAIRE,

ÉVÊQUE DE POITIERS (368).

Après la mort de saint Hilaire, la ville de Poitiers fut indécise sur le lieu où son corps devait reposer. Les uns voulaient que ce fût dans un oratoire qu'il avait élevé lui-même près de sa demeure : d'autres préféraient la basilique de Saint-Jean et de Saint-Paul, en dehors des murs, bâtie par le saint Docteur sur la sépulture de sa famille. Ce dernier sentiment l'emporta comme plus conforme à ses dernières volontés. Les vénérables dépouilles furent donc portées dans l'église suburbicaire, et renfermées dans un tombeau de marbre. De nombreux miracles éclatèrent à cette occasion. Ceci se passait vers le milieu de janvier 368.

Le respect que les populations avaient eu pour le saint Evêque de son vivant ne fit que s'accroître par les prodiges dont il plut à Dieu d'environner son tombeau. Aussi on peut dire que son culte commença dès le jour de sa mort, et il rendit bientôt célèbre au loin la petite église qui lui devait son existence et sa gloire.

Mais les malheurs des temps vinrent troubler cette dévotion filiale. Le ve siècle vit la Gaule inondée par les expéditions militaires des Vandales et des Goths qui réduisirent en cendres les cités les plus florissantes et condamnèrent les campagnes à une longue et ruineuse stérilité. Poitiers tomba aussi entre leurs mains ; trois fois dans ce même siècle la cité vit renverser ses murailles, abattre ses monuments, et l'église qui protégeait les restes de saint Hilaire, réduite des premières à un état complet de ruines, ensevelit sous ses décombres, avec une foule d'objets précieux, le saint dépôt qu'y avait honoré depuis plus de cent ans la piété publique. L'impossibilité d'aborder ce trésor perdu fit cesser les pèlerinages ; on les oublia même à tel point, qu'après un siècle presque entier pendant lequel la ville fut plusieurs fois reprise et envahie, on s'accoutuma à voir sans intérêt ces ruines qui ne se relevaient pas, et que de continuelles alarmes ne permettaient même pas d'interroger.

Dieu ménagea cependant un événement qui, en affermissant la monarchie française aux mains d'un roi puissant, devait redresser les murs sacrés et ranimer la mémoire du saint Confesseur.

Clovis, résolu de chasser Alaric de l'Aquitaine et avec lui les Visigoths sur lesquels régnait le conquérant, vint camper à quelques lieues de Poitiers et se prépara, en observant l'armée ennemie à livrer une bataille décisive. Dans cette circonstance, le vigilant Docteur sembla revivre pour combattre encore l'arianisme que professaient les Visigoths, car au milieu de la nuit un globe de feu s'éleva des ruines de son église, et alla s'éteindre à sept lieues de là au-dessus de la tente de

Clovis. Ce prodige, qui se manifestait à la veille d'une bataille qu'on regardait comme la dernière, sembla un présage de la victoire ; et, en effet, on eût dit que saint Hilaire, le plus illustre ennemi des Ariens de son temps, continuait de les poursuivre sur un territoire qu'il leur avait interdit. Quoiqu'il en soit, l'événement confirma ces espérances. Dès le lendemain, Alaric était vaincu et tué par l'époux de sainte Clotilde, et les plaines de Vouillé, ou Voulon, ensevelissaient la fortune des Visigoths.

Le monastère de Saint-Hilaire, qui s'était élevé près de son tombeau, n'avait pas été entraîné dans la perte de l'église, ou bien il s'était relevé de ses ruines mêmes et n'avait pas cessé d'exister, quoique de fréquentes vicissitudes fussent venues troubler sa paix. Lors du grand événement que nous venons de rappeler, saint Fridolin en était abbé et avait singulièrement contribué par ses soins au rétablissement de la demeure monastique. Mais un bonheur lui manquait encore : ses vœux ardents, qui aspiraient à découvrir les restes sacrés qu'il vénérait dans son cœur, n'étaient point exaucés. Les événements dont il venait d'être témoin, et aussi sans doute cette sorte d'intuition que Dieu donne aux Saints des grandes choses qu'il prépare pour sa gloire, commencèrent à ranimer ses espérances, et il s'en entretenait une nuit devant le Seigneur lorsqu'il reçut de saint Hilaire lui-même, dans une vision, l'indication précise du lieu où ses reliques étaient ensevelies, et de celui où il voulait qu'on les gardât à l'avenir. D'après cette manifestation formelle et l'ordre de relever les ruines du saint lieu, Fridolin s'en était allé, avec l'évêque de Poitiers Adelphius, solliciter de Clovis un secours que le prince leur accorda. Par suite de ces royales générosités qui payaient ainsi la protection singulière prêtée par l'illustre docteur au premier protecteur de l'Eglise en France, on vit s'élever rapidement et s'embellir bientôt le nouvel édifice. Toutefois, cette entreprise toute princière ne fut pas seulement l'œuvre de la royale munificence : celle-ci n'aurait pu suffire à des frais aussi considérables. Adelphius y suppléa de ses propres ressources ; et, quand le temple fut achevé, on procéda à une Translation solennelle, qui se fit au jour indiqué d'avance avec un immense concours du clergé et du peuble. L'évêque ayant accompli le saint Sacrifice, pénétra avec saint Fridolin dans la crypte enfin retrouvée où si longtemps s'était caché à tous les regards le corps vénéré du saint Pontife. Cette crypte avait été refermée avant la cérémonie : au moment où elle fut ouverte, on en vit rejaillir une éclatante lumière, et une odeur suave s'en échappa. C'est au milieu de ces marques consolantes de l'assistance divine que les précieux ossements furent retirés de la crypte et déposés dans le lieu plus digne qui leur avait été préparé.

Cette Translation ne fut donc, à proprement parler, qu'une élévation du corps qu'on changea de place sans le transporter d'un édifice dans un autre ; car on n'avait pas voulu toucher au saint dépôt aussitôt après l'avoir retrouvé sous les décombres. Il n'avait été alors que recouvert avec soin ; l'église nouvelle, plus vaste et plus magnifique, avait été construite sur le même emplacement ; la cérémonie que nous racontons ne dut plus consister, comme nous venons de le voir, qu'en une sorte d'inauguration de ces restes vénérés. Les auteurs de la vie de notre Saint rapportent un grand nombre de miracles opérés dans ce religieux trajet. Dès ce jour, les concours des fidèles se porta de toutes parts vers l'église, et chaque année on y renouvela par une fête solennelle le souvenir de ce fait mémorable.

On ne sait combien de temps le corps saint demeura sans injures des barbares dans la paix de sa nouvelle et plus digne sépulture ; ce qui est certain, c'est que Poitiers le possédait encore en 878. Mais déjà les Normands s'étaient rendu maîtres de la ville jusqu'à trois fois après le règne de Charlemagne, et, dans une de ces expéditions, l'église de Saint-Hilaire ayant été brûlée, les reliques se ressentirent de ces violences : elles ne furent arrachées qu'à grand'peine à une complète destruction. Ce fut sans doute pour les soustraire à de nouveaux dangers dont on était ménacé tous les jours, qu'on les transporta, vers le commencement du xe siècle, dans la ville du Puy en Velay, où elles furent retrouvées en 1655. C'était après un oubli de six ou sept cents ans, qu'il faut attribuer, comme tant d'autres de ce genre, aux événements des époques intermédiaires. Sur la demande du chapitre de Saint-Hilaire de Poitiers, Mgr Henri de Maupas du Tour, évêque de Poitiers, ayant reconnu l'authenticité de ces reliques, voulut bien en céder une portion à notre célèbre collégiale : ce sont en partie celles qu'elle possède encore aujourd'hui. De cette autre Translation le Chapitre faisait une fête le 25 novembre de chaque année.

Enfin, en 1823, Mgr de Bouillé, évêque de Poitiers, obtint de Mgr de Bonald, évêque du Puy, qui fut ensuite cardinal évêque de Lyon, une nouvelle portion du chef de notre glorieux Docteur, qui est conservée dans le trésor de la cathédrale, et qui reste exposée chaque aunée dans le sanctuaire pendant toute l'octave de sa fête.

Extrait des *Vie des Saints de l'Eglise de Poitiers*, par M. l'abbé Auber, chanoine de la cathédrale de Poitiers et historiographe du diocèse.

XXVII[e] JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Galatie, saint CRESCENT, disciple de l'apôtre saint Paul, qui, en traversant les Gaules, convertit par ses prédications un grand nombre d'hommes à la foi chrétienne ; étant ensuite retourné vers le peuple auquel il avait été spécialement destiné pour évêque, il affermit les Galates dans l'œuvre du Seigneur jusqu'à la fin de sa vie qu'il acheva par le martyre sous Trajan. Ier siècle. — A Cordoue, les saints martyrs Zoïle et dix-neuf autres. IVe s. — A Césarée, en Palestine, saint Anect, martyr, qui, dans la persécution de Dioclétien, et sous le président Urbain, ayant exhorté les autres au martyre et renversé des idoles par la vertu de sa prière, fut fouetté par dix soldats, eut les mains et les pieds coupés, enfin la tête tranchée, et remporta la couronne du martyre. IVe s. — A Constantinople, saint Sampson, prêtre, qui recevait les pauvres dans sa maison. Ve s. — En Touraine, saint Jean [1], prêtre et confesseur. VIe s. — A Varadin, en Hongrie, saint LADISLAS, roi, dont la sainteté a toujours brillé jusqu'à ce jour par des miracles éclatants. 1095.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Viviers, saint Crescent, disciple de saint Paul, nommé au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Limoges, saint Prosper, évêque et confesseur, nommé au martyrologe romain du 25 de ce mois. — Au diocèse de Cahors, saint Guillaume, abbé, cité au même martyrologe au 25 juin. — Au diocèse d'Ajaccio, saint Gallican, mentionné au même jour par le même martyrologe. — Au diocèse d'Autun, saint Simplice, nommé au martyrologe romain du 24 juin. — Dans l'ancienne abbaye de Crespin, en Belgique, non loin de Condé, sur la rivière de Hon, saint Adelin, disciple de saint Landelin, avec lequel il reposait en ce monastère. Il prit l'habit religieux à l'abbaye de Lobbes, puis il se retira avec saint Landelin, son abbé, dans une épaisse forêt du Hainaut, où ils habitèrent des cellules construites avec des branches d'arbres, ce qui donna naissance à l'abbaye de Crespin (*Crispiniensis abbatia*, Ordre de Saint-Benoît, sous le titre de Saint-Pierre), dont saint Adelin fut un des premiers religieux. Vers 700. — A Châlons-sur-Marne, sainte Pome, sœur de saint Menge, premier évêque de ce siége [2]. — A Beauvais, la mémoire de sainte Angadrême, vierge, abbesse de l'Oroër [3]. Vers 698. — A Autun, la mémoire de saint EMILIEN, évêque de Nantes et martyr. Il se dévoua généreusement pour sauver la cité éduenne, assaillie, en 725, par les Sarrasins, et périt sous leurs coups après avoir assuré le salut de ses compatriotes. Son nom est en grande vénération chez les Autunois qui l'ont vu mourir sous leurs murs, et chez les Nantais qui l'ont vu naître et grandir dans leur ville. 725. — A Gourdon, au diocèse d'Autun, saint Didier ou Désiré, prêtre, dont saint Grégoire de Tours, dans son livre de la *Gloire des Confesseurs*, fait ainsi l'éloge : « J'ai vu dans le monastère de Gourdon (*monasterium gurthonense*, près de Mont-Saint-Vincent, Saône-et-Loire), cet homme d'une admirable sainteté. Souvent il guérissait, par ses prières, les douleurs de dents et autres maladies. Il était reclus, et ne sortait jamais de sa cellule, mais on pouvait l'y voir à volonté. Il mourut après s'être illustré par la sainteté la plus éminente. A la nouvelle de sa mort, le bienheureux Agricole, évêque de Châlon, envoya son archidiacre à Gourdon, en le chargeant de ramener le corps du Saint au

1. Jean était Breton; il fut un saint prêtre par les mains de qui le Seigneur daigna opérer beaucoup de guérisons miraculeuses. Il vivait loin des regards des hommes, dans une solitude à quelque distance de l'église de Chinon. Sa cellule était entourée d'un petit jardin qu'il cultivait, et dans lequel il avait planté des lauriers sous l'ombre desquels il s'asseyait pour lire ou pour écrire.

Sainte Radegonde, craignant que Clotaire, son mari, ne l'arrachât de force à sa solitude, envoya au vénérable Jean, solitaire auprès du château de Chinon, un ornement royal du plus grand prix, lui demandant en retour son cilice, et se recommandant à ses prières. Le saint homme, après une nuit passée à prier, fit dire à la reine qu'elle n'avait rien à redouter du roi. Il mourut, comblé de mérites, et fut enseveli dans son oratoire près de l'église de Saint-Maxime. — *Propre de Tours*.

2. Voir au 8 août. — 3. Voir au 14 octobre.

cimetière de la ville ; mais les moines s'opposèrent à cette translation. Quelque temps après, le même évêque ayant bâti, près de la ville, un hôpital de lépreux (Léproserie de Saint-Jean des Vignes), y transféra le corps de saint Didier, en présence de plusieurs abbés et de tout le clergé, et l'ensevelit avec les plus grands honneurs dans la basilique de cet hôpital. Les grands miracles qu'il opéra attestent qu'il vit maintenant avec Jésus-Christ ». Saint Didier fut relevé de terre et canonisé par le pape Jean VIII, en 879, sous l'épiscopat de Gerbold. Le Bréviaire de Châlon indique sa fête à ce jour. 579. — A Douai, le Père Philippe Powell, prêtre du collége des Bénédictins anglais de cette ville, personnage d'une éminente piété qui mourut victime de la persécution religieuse en Angleterre sous les successeurs d'Elisabeth. 1646. — En Belgique, le Père Jean de Hecque, religieux de Dommartin, victime des fureurs des iconoclastes du XVIe siècle. 1568.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Camaldules. — Saint Jean et saint Paul, frères, martyrs.

Martyrologe des Franciscains. — A Corneto, dans l'Apulie, le bienheureux Benvenuto, confesseur, de l'Ordre des Mineurs, qui, étant d'une noble extraction, et après s'être distingué en portant les armes, pratiqua avec tant de zèle l'humilité, la charité, la patience et l'obéissance auxquelles il joignait la pauvreté, l'oraison et le silence, que la gloire des miracles vint couronner la perfection de sa vertu. 1232.

Martyrologe des Servites. — Saint Jean et saint Paul, frères, martyrs.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Rome, les cinq frères Crispe, Félix, Crispin, Crispien, Crispinien, et les deux sœurs Félix et Spinelle, martyrs, cités entre autres par le martyrologe de saint Jérôme. — A Cordoue, les saints Crescent, Julien, Némèse, Primitif, Justin, Clément, Marcellin, et quatorze autres, martyrs. On ne connaît que leurs noms que les Bollandistes ont lu dans un vieux manuscrit de la bibliothèque de la reine Christine de Suède et dans les quatre apographes du martyrologe de saint Jérôme. Leurs actes sont perdus. — A Rome encore, les saints Crispe ou Crispin, prêtre, Crispinien, clerc, et Bénédicte, vierge, martyrs, mentionnés par le martyrologe de saint Jérôme et dans les Actes des saints Jean et Paul. 362. — A Nole, en Campanie, saint Déodat, évêque de cette ville. Disciple de saint Paulin de Nole, il s'efforça de marcher sur les traces d'un maître aussi illustre. Ses vertus le firent élever à la dignité d'archiprêtre. Il se montra dès lors un véritable *don du ciel*, comme l'indiquait son nom. Jamais l'Eglise de Nole ne fut si bien administrée, jamais les pauvres, les veuves et les orphelins ne trouvèrent un aussi puissant appui. Le démon, jaloux de tant de vertus, permit qu'un calomniateur dénonçât le serviteur de Dieu à l'empereur Valentinien : on l'accusait de détourner à son profit de grandes sommes d'argent. L'empereur, trop crédule, fit jeter Déodat dans un noir cachot, puis, sur les remontrances de saint Paulin, il commua la peine de l'emprisonnement en celle de l'exil. Mais un songe terrible où il se voyait menacé d'une mort affreuse s'il ne réparait son injustice, et aussi le spectacle de sa fille qui devint tout à coup possédée du démon, ouvrirent les yeux à Valentinien ; il fit rappeler Déodat de l'exil. Le Saint guérit la fille de son persécuteur, puis il fut élevé sur le siége de Nole qu'il tint pendant trente ans. Il y mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Son corps y fut enseveli et y demeura jusqu'à ce qu'un prince de Bénévent fit bâtir en son honneur, aux portes de sa capitale, une chapelle où il fit déposer ce précieux trésor. 473. — A Acqui, dans les Etats Sardes, saint Majorin, appelé aussi Méliorin ou Malère, évêque. Vers le sixième siècle. — Chez les Grecs, saint Luc, solitaire. Sans doute qu'au don de piété il joignait le don d'érudition et d'éloquence, car un ancien biographe fait ainsi son éloge : « Luc est mort, mais ses sermons vivront toujours dans ma mémoire et dans le souvenir de ceux qui les liront ». — A Milan, saint Ariald, diacre, et saint Herlembaud, chevalier, tous deux martyrs. Ariald naquit dans l'ancien village de Cutiacum, entre Milan et Côme. Il y fit ses premières études qu'il vint perfectionner dans les écoles de Laon et de Paris. De retour dans son pays, il fut fait diacre et obtint un canonicat. Un jour que, dans une prédication, il s'était élevé fortement contre les désordres des clercs, Guy, évêque de Milan, le fit excommunier ; mais le pape Etienne IX leva l'excommunication et exhorta Ariald à faire tous ses efforts pour réformer le clergé de sa ville. Le prédicateur attaqua alors publiquement la simonie qui entachait l'archevêque et la plupart des prêtres milanais. Il envoya même au Pape son ami Herlembaud pour lui signaler les fréquentes chutes de Guy dans ce péché. Herlembaud rapporta une sentence d'excommunication contre l'archevêque qui ameuta le peuple de l'église, et Ariald fut blessé près de la balustrade où il priait. Plus tard, comme il se rendait à Rome, il fut arrêté par les émissaires de Guy qui le mutilèrent horriblement avant de lui arracher la vie. Dix mois après, son corps fut trouvé au fond du lac Majeur et rapporté en grande pompe à Milan. Il resta exposé dans l'église de Saint-Ambroise depuis l'Ascension jusqu'à la Pentecôte : loin de se cor-

rompre par l'effet des chaleurs, il exhalait une odeur suave. Il fut ensuite enterré dans l'église de Saint-Celse, et l'année suivante, Alexandre II le déclara martyr. 1060 et 1113. — A Cajazzo, en Campanie, saint Ferdinand d'Aragon, évêque de cette ville. On connaît peu de choses de sa vie, mais l'épitaphe de son tombeau, qui se trouve dans la basilique de Sainte-Marie *in Cornello*, au diocèse de Cajazzo, fait assez son éloge. On y lit ces mots : « Réjouis-toi, cité de Cajazzo, fais entendre des chants d'allégresse, car tu possèdes un insigne trésor. Non loin de tes murs tu peux contempler le précieux tombeau de Ferdinand. Les malades viennent y apporter leurs infirmités, et ils retournent dans leur pays pleins de santé, pleins de reconnaissance ». Treizième siècle probablement.

SAINT CRESCENT, DISCIPLE DE SAINT PAUL,

FONDATEUR DE L'ÉGLISE DE VIENNE, EN DAUPHINÉ

Ier siècle.

Ad annuntiandum mansuetis misit me Dominus, ut mederer contritis corde, prædicarem captivis indulgentiam et clausis apertionem.

Le Seigneur m'a envoyé pour prêcher son Evangile aux humbles, pour relever le courage de ceux qui sont abattus, pour annoncer aux captifs la liberté, aux aveugles la lumière.

Isaïe, LXI, 1.

Comme nous avons donné, dans le mois de mai, la vie de saint Zacharie, second évêque de Vienne, en Dauphiné, il est raisonnable que nous remontions maintenant jusqu'à la source, et que nous parlions de saint Crescent, fondateur de cette illustre Eglise, qui a joui autrefois du droit de primatie et de vicariat du Pape sur sept grandes provinces de France. Ceux qui font cette injure au pays des Gaules, de dire que ni les Apôtres, ni les premiers successeurs de saint Pierre n'ont point pensé à sa conversion ; que saint Paul n'y a point passé et n'y a point envoyé de ses disciples, et que, pendant que ces divins missionnaires se répandaient si heureusement par toute l'Asie et toute l'Afrique, un royaume aussi florissant et aussi proche de l'Italie et de Rome en était abandonné, sans qu'il eût aucune part au bonheur de la prédication de l'Evangile ; ceux-là, disons-nous, n'ont garde de reconnaître ce glorieux évêque de Vienne pour disciple des Apôtres, ni d'avouer qu'il soit ce saint Crescent dont parle saint Paul dans sa seconde Epître à Timothée. Nous avons néanmoins de puissants témoignages dans l'antiquité, qui nous assurent que saint Paul est venu dans les Gaules en allant prêcher en Espagne, et qu'il y a envoyé saint Crescent, son disciple, pour y répandre la semence de l'Evangile.

Du voyage de saint Paul en Espagne, il est aisé de conclure qu'il passa en France. Tous les Pères des premiers siècles qui ont eu occasion de parler de ce voyage en demeurent d'accord : tels sont, parmi les Grecs, saint Athanase, saint Cyrille de Jérusalem et saint Chrysostome, et, parmi les Latins, saint Jérôme, saint Grégoire le Grand et saint Isidore de Séville, dont on pourra voir les paroles rapportées par les interprètes sur le chap. XV de l'Epître aux Romains ; et, pour ce qui est de la mission de saint Crescent dans les Gaules, nous avons le témoignage de saint Dorothée, de saint Jérôme, d'Eusèbe de Césarée, un des plus anciens et des plus célèbres histo-

riens de l'Eglise, au livre IV de son Histoire, chap. 4, selon le véritable texte grec et la version de Valois. Saint Epiphane qui, dans l'Hérésie 51, parlant de saint Luc, dit qu'il prêcha dans la Dalmatie, dans l'Italie, dans la Macédoine, mais surtout dans les Gaules, assure aussi que saint Paul y envoya quelques-uns de ses disciples, entre autres saint Crescent. Théodoret ajoute que, lorsque cet Apôtre dit qu'il a envoyé saint Crescent en Galatie, par ce mot de Galatie il entend les Gaules, que l'on appelait autrefois de ce nom. Enfin, sans parler de Sophrone au livre des Historiens ecclésiastiques et de la Chronique d'Alexandrie, qui enseignent la même chose, Adon, archevêque de Vienne, qui devait être parfaitement informé de l'ancienne tradition de son Eglise, dit en termes exprès, dans son martyrologe, que saint Crescent, disciple de saint Paul, étant venu dans les Gaules, y convertit plusieurs infidèles à la foi de Jésus-Christ, qu'il tint quelques années son siége épiscopal à Vienne, et qu'ayant ordonné en sa place saint Zacharie, il s'en retourna au pays des Galates (les Gaulois orientaux, comme les Gaulois étaient les Galates occidentaux), et employa le reste de sa vie à les fortifier dans la foi et la religion chrétienne.

Cet homme apostolique fut un des assistants de l'apôtre saint Paul; il travailla longtemps avec lui à la conversion des infidèles et souffrit comme lui la fatigue des voyages, la pauvreté, la nudité, le froid, le chaud, les contradictions, les persécutions et tous les maux qui étaient inséparables de la prédication de l'Evangile; après avoir été son disciple, il fut jugé digne d'être maître et de travailler de lui-même à ce grand ouvrage. L'Apôtre le fit donc évêque de la Galatie, province d'Asie-Mineure, dont la capitale est Ancyre et qui est aussi appelée Gallo-Grèce, parce qu'elle était habitée par des colonies de Gaulois et de Grecs; mais, comme le petit nombre des ouvriers évangéliques qu'il y avait en ce temps-là obligeait les évêques des principaux siéges, après avoir mis un bon règlement dans leurs églises, de porter la lumière de la foi dans des pays plus éloignés, saint Paul ne fit point difficulté de tirer saint Crescent de Galatie pour le faire prêcher en d'autres lieux, et surtout il l'envoya dans nos Gaules, qui étaient sans contredit le plus beau gouvernement de l'empire. Ce saint Missionnaire y fit en peu de temps de grands progrès, et, s'étant principalement arrêté à Vienne, en Dauphiné, ville très-considérable, qui donnait des sénateurs à Rome et avait elle-même un illustre sénat, il y convertit assez d'infidèles pour y établir son siége épiscopal, que l'Eglise romaine a toujours extrêmement considéré. Le pape Paul II, écrivant à Charlemagne, lui dit que cette Eglise a eu pour fondateur et pour maître saint Crescent, collègue des Apôtres.

Après s'être acquitté de sa mission avec beaucoup de succès, il nomma saint Zacharie pour évêque en sa place, comme nous l'avons déjà rapporté d'Adon, l'un de ses successeurs, et, s'il faut en croire la tradition du diocèse de Mayence, vint prêcher dans les environs de cette ville. Serrarius, dans son *Histoire*, présente comme authentique la fondation de l'Eglise de Mayence et de Cologne : il s'appuie sur le témoignage de saint Rupert, qui assure que saint Crescent a prêché dans ces deux villes. Il produit des catalogues manuscrits très-anciens, qui confirment cette tradition; il cite l'autorité d'Adon, de Bède, d'Usuard, et de plusieurs autres écrivains. Dans la *Vie de saint Maxime*, évêque de Mayence, il est dit que « le corps de ce saint Pontife fut inhumé dans l'église de Saint-Hilaire, près du tombeau de saint Crescent, premier évêque de cette ville, et qu'il y demeura cinq cent cinquante-sept ans, jusqu'au temps d'Hildebert, l'an 935 de Jésus-Christ, époque à laquelle on en fit la translation » solennelle dans l'église de saint Albain,

martyr. D'où l'on doit conclure que l'an 400 de Jésus-Christ, les habitants de Mayence étaient généralement persuadés de la vérité de cette tradition, puisqu'ils possédaient son corps et son tombeau.

Saint Crescent, dans ses courses évangéliques, a opéré des miracles extraordinaires. Les martyrologes attestent qu'il a été martyrisé sous l'empire de Trajan ; mais ils ne disent pas en quel lieu il a souffert pour la foi. L'Eglise de Mayence, qui se dit en possession de ses reliques, affirme en même temps que ce saint Martyr a été mis à mort par les païens dans cette ville. On y a érigé en son honneur une église remarquable par sa beauté.

Toutefois, cela n'empêche pas de croire que cet Apôtre zélé, comme le rapportent certaines traditions, ne soit retourné, au moins durant quelque temps, des lieux de sa mission occidentale, dans la Gallo-Grèce ou la Galatie, située dans l'Asie-Mineure, et qu'il n'ait encore gouverné comme évêque cette Eglise orientale, qu'il avait fondée en partie avec saint Paul. C'est pourquoi les Grecs disent qu'il fut, durant un temps, évêque de Chalcédoine ou de Chalcis, ou Chalcide.

Il est marqué deux fois au martyrologe romain, mais l'une et l'autre fois comme disciple de saint Paul et comme premier évêque de Vienne ; savoir : en ce jour, 27 juin, et le 29 décembre. Les autres martyrologes en parlent aussi et lui donnent tous cette qualité de disciple de l'Apôtre, ce qui confirme encore ce que nous avons dit de sa mission. Du Saussay en parle amplement, non-seulement en son martyrologe, mais aussi dans son traité des *Soixante-douze Disciples*, et dans le livre Ier des *Ecrivains mystiques des Gaules*.

Les Mayençais l'ont parfois représenté portant une église sur la main, pour marquer qu'il fut le fondateur de leur siége épiscopal.

Acta Sanctorum. — Cf. *Histoire des soixante-douze disciples*, par l'abbé Maistre.

SAINT ÉMILIEN OU ÉMILAND, ÉVÊQUE DE NANTES,

HÉROS ET MARTYR

725. — Pape : Saint Grégoire II. — Roi de France : Charles-Martel.

Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis
Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.
Joan., x, 11.

En 725, sous les ordres du sarrasin Ambisa, divisés en plusieurs bandes, les farouches sectateurs du Coran portèrent dans la Provence la dévastation et la mort, immolèrent les religieux de Lérins sur les débris fumants du monastère, prirent et saccagèrent Marseille ; puis, remontant la grande vallée du Rhône, ruinèrent Nîmes, Avignon, Valence, Vienne, Lyon, et pénétrèrent en suivant la Saône jusque dans la Bourgogne. Mâcon et Châlon tombèrent bientôt sous les coups du cimeterre brutal de l'islamisme. Rien ne résistait à l'épouvantable choc de ces Barbares à cheval, chez qui une impétuosité féroce tenait lieu de courage et qui tombaient tout à coup comme la foudre sur les villes terrifiées, surprises et sans défense. Autun, l'illustre

et opulente cité, la ville sainte, aux nombreuses abbayes, aux superbes basiliques, ne pouvait être oublié ni épargné. Il avait même sans doute été désigné d'avance comme un des points importants sur lesquels on frapperait les plus grands coups. Après la ruine de Châlon, les Barbares divisèrent leur armée en deux corps. L'un se porta sur Dijon et sur Langres qu'il saccagea ; l'autre, sur Autun et Sens pour en faire le siége. Puis vraisemblablement, les deux corps devaient se réunir sous les murs de Lutèce et s'en emparer, pendant que Charles-Martel, retenu en Bavière par une guerre importante, ne pouvait venir à son secours. C'en était fait du royaume catholique des Francs, si un héros ne se fût trouvé là pour arrêter l'impétuosité du torrent et le refouler vers sa source. Mais voilà que les populations se sont armées, et la France chrétienne prélude par des actes héroïques à tant de hauts faits qui l'ont illustrée depuis dans ses guerres mémorables contre les Musulmans. La généreuse Bretagne s'est émue la première à la nouvelle des invasions et à la voix sympathique d'un de ses enfants. L'âme de l'entreprise est un illustre rejeton d'une famille gallo-romaine de Nantes ; c'est l'évêque de cette cité. Le plus noble sang de la noble Armorique coule dans ses veines. Dans son âme, Dieu a mis avec la bravoure et le sentiment vif de l'honneur et du patriotisme qui font le héros, avec la magnanimité, la largeur des vues, la rapidité du coup d'œil, l'élévation du caractère, la hauteur des idées et le génie qui font le grand homme, la foi courageuse qui fait les martyrs et un zèle vaste et brûlant pour les intérêts de l'Eglise. Dans son cœur, une tendre piété envers Dieu est jointe à une compatissante charité pour toutes les misères, pour toutes les douleurs du prochain.

A la nouvelle de la marche rapide, toujours progressive, de ces Barbares vers le centre de la France, saisi de douleur et d'indignation, l'héroïque évêque crut devoir joindre à la pacifique houlette du pasteur l'épée du guerrier. Emilien, avec son génie inspiré par la foi, a jugé la situation et compris la nécessité des temps ; il a vu qu'il fallait être guerrier ou périr et voir périr avec soi ce qu'il y a de plus cher et de plus sacré, la France et le christianisme, la patrie et la religion de la patrie. Aussitôt une grande idée lui suggère une grande résolution, une généreuse entreprise. Il convoque son peuple dans sa cathédrale, et, faisant à tous les braves un chaleureux appel, il leur dit : « O vous tous, hommes forts dans la guerre et plus forts encore dans la foi, armez vos mains du bouclier de cette foi divine, vos fronts du signe de la croix, votre tête du casque du salut, et couvrez votre poitrine de la cuirasse du Seigneur. Puis, quand vous serez revêtus de cette armure religieuse, soldats de Jésus-Christ, faites plus encore, prenez vos meilleures armes de guerre, vos armes d'acier les mieux forgées, les mieux trempées, et allons ensemble combattre, allons écraser ces misérables ennemis qui, comme des chiens furieux, dévorent les chrétiens nos frères. Nous pouvons succomber dans la lutte ; mais c'est le cas de dire avec Judas Machabée : « Mieux vaut mourir les armes à la main pour sa patrie que d'en voir le désastre sans essayer d'y mettre un terme, que de supporter la profanation des choses les plus sacrées, l'opprobre du peuple de Dieu et de la loi sainte que nous a donnée le Seigneur tout-puissant ». Aussitôt, poussés par un mouvement de l'Esprit-Saint et transportés hors d'eux-mêmes par ce discours laconique, vrai modèle de harangue militaire et sacerdotale, tous font entendre cette acclamation unanime : « Seigneur vénérable et bon pasteur, ordonnez, commandez, et partout où vous irez nous vous suivrons ». C'est ainsi qu'Emilien a eu l'honneur de prêcher la première croisade et d'y entraîner l'élite des guerriers nantais.

Profitant alors de l'ardeur dont son auditoire est animé, il fixe sans plus tarder le jour du départ et le lieu du rendez-vous. C'est encore dans la cathédrale de Nantes qu'on doit se réunir. « Ici même », dit-il, « nous nous retrouverons ; d'ici, du pied de cet autel, nous partirons tous ; et j'aurai l'honneur de marcher à la tête des soldats de Jésus-Christ ». A ces mots, l'assemblée a tressailli une seconde fois, et chacun court faire ses préparatifs de départ.

Nul ne manque au mot d'ordre. Armés de toutes pièces, ils accourent à l'église avec un belliqueux transport, surnaturalisé par les grandes pensées et le sublime dévouement qu'inspire la religion. Montant donc à l'autel revêtu des ornements sacrés, le saint pontife offre le divin sacrifice pour ses chers compagnons d'armes dont il est le compatriote par le sang, le père par la grâce, le chef par dévouement, appelle sur eux, pendant la célébration des augustes mystères, les bénédictions du ciel et leur distribue le corps et le sang de Jésus-Christ, aliment céleste qui enivre, exalte et fortifie les âmes ; qui donne, quand il le faut, même aux faibles et timides brebis, le courage et la force du lion contre les ennemis de Dieu. Il était beau de voir tous ces braves, couverts d'acier, s'ébranler et venir courber le genou devant la table sainte, pour recevoir le pain des forts, et de là voler, sans peur comme sans reproches, à la défense de la foi et de la patrie. Après la communion, dans ce moment solennel où Dieu, ayant incliné les cieux pour descendre sur la terre au milieu des guerriers bretons, reposait sur leur cœur, dans ces mâles poitrines cuirassées de foi et de fer, le pontife, debout sur les marches de l'autel, au milieu de toutes les pompes du culte, entouré d'un clergé nombreux, fait entendre ces paroles, où son âme, qui surabondait d'une joie céleste, s'épanche tout entière :

« Mes enfants, votre évêque est heureux de n'avoir pas parlé en vain, car vous voilà réunis en grand nombre : c'est bien. Mais rendons grâces à Dieu ; car c'est lui qui vous a inspiré cette magnanime, cette pieuse résolution, et vous avez été dociles à son appel. C'est lui encore qui vient d'affermir vos courages et de purifier vos âmes. Prions-le de vouloir bien achever son œuvre en accomplissant par nous sa sainte volonté pour notre salut et celui de nos frères. Oui, sa sainte volonté ! car, instruits par ses préceptes salutaires et formés à sa divine école, vous et moi nous osons lui dire chaque jour : « Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ». Enfants ! ces grandes paroles que le Christ nous a apprises, l'occasion est venue de les traduire par nos actes. Supplions-le avec ferveur de faire de nous des soldats dignes de lui et d'accepter le secours de nos bras armés pour la glorification de son nom, l'avénement de son règne, l'accomplissement de sa volonté, l'observation de sa loi sainte et le soutien de sa cause ».

Rien n'arrête les intrépides soldats de la croix : ni le présent avec ses chagrins et ses déchirantes scènes, ni l'avenir avec ses fatigues, ses dangers, ses perspectives incertaines et effrayantes, ses menaces de mort. Ils ont l'espérance pour flambeau, les Sacrements pour nourriture, leur évêque pour chef, et partent emportant dans leur cœur avec leur Dieu un courage surhumain. Aussi marchent-ils jour et nuit, afin d'égaler, s'il est possible, la rapidité des progrès de l'ennemi et prévenir de nouveaux désastres.

Chemin faisant, Emilien, qui se dirige vers Paris, apprend que les infidèles se sont divisés, que déjà une partie de leur armée est allée attaquer Sens. Aussitôt, afin de pouvoir arriver à temps encore et les combattre ainsi séparément, il se dirige vers la ville assiégée. Là, tandis que le saint évêque

Ebbon, redevenu comme lui forcément guerrier, soutient l'assaut dans l'enceinte des remparts, il manœuvre si bien au dehors que l'ennemi est surpris et mis complétement en déroute. Ebbon se contenta de chasser l'ennemi de son diocèse. Mais Emilien a des vues plus étendues : c'est l'invasion elle-même qu'il veut anéantir. Comme le premier corps d'armée dont il vient de commencer la défaite s'est concentré sur Autun assiégé, c'est à Autun qu'il faut encore aller le combattre, avant que l'autre corps ait pu se replier vers lui pour le soutenir. Les Bretons, pleins de la nouvelle ardeur qu'un premier succès ajoute à leur bravoure, se portent donc rapidement sur la cité éduenne, afin que le secours puisse devancer l'attaque d'un ennemi aussi prompt que le vautour à fondre sur sa proie.

Cependant les Sarrasins, ayant appris qu'une armée auxiliaire venait pour sauver la ville et frémissant à la pensée qu'une si riche proie allait peut-être leur échapper, se hâtèrent d'envoyer contre elle un fort détachement pour prévenir sa jonction avec les Autunois : ce qui donna lieu à un premier et brillant combat à Saint-Forgeot. Les Bretons ont pu voir de loin l'ennemi venir à eux, et se préparer à le recevoir vigoureusement. Bientôt en effet ils fondent sur lui, le rejettent dans la plaine par cette attaque énergique, le poursuivent jusque dans son camp, aidés des assiégeants sortis à propos de leurs murs, et « entrent triomphants dans la ville, où ils sont reçus avec d'unanimes cris d'allégresse ».

On consacra sans doute la nuit à donner aux troupes bretonnes le repos dont elles avaient besoin, et à tout disposer pour la sortie que les chefs avaient résolu de faire. Cette attaque ne pouvait être différée. Nul doute que dans cette circonstance Emilien, habile dans le conseil autant qu'intrépide dans l'action, ne fit admirer la sagesse qui dirigeait son courage, car on ne se sépara point, dit la légende, sans lui avoir remis la direction de l'entreprise, le commandement général des troupes éduennes et bretonnes réunies. Avant de conduire ses guerriers à l'ennemi, il les réunit dans la cathédrale d'Autun, comme il l'avait fait dans celle de Nantes, rendit grâces à Dieu et les exhorta de nouveau à faire bravement leur devoir, en promettant la palme de la victoire ou celle du martyre. Maintenant le voilà qui sort avec eux de l'église plein d'une ardeur céleste, se met à leur tête et vole à l'attaque du camp des Barbares. Les Eduens, familiarisés avec le pays, vont prendre des chemins détournés pour se précipiter inopinément, quand il en sera temps, sur les deux ailes de l'ennemi. Emilien se dirige contre le centre avec les Bretons. Arrivé près de la porte Saint-André, il leur montre le rempart du haut duquel Augusta exhortait au martyre Symphorien son fils, et leur jette lui-même en passant une parole brûlante. Ce lieu, cet exemple, ce souvenir et ce mot enflammé sorti du cœur du saint pontife, redoublent leur ardeur. Tout à coup, au signal de son chef qui lui indique le plateau de Saint-Pierre l'Etrier, la valeureuse phalange, prenant un rapide essor, franchit la vallée comme d'un seul bond, culbute les postes avancés, aborde le camp, y pénètre, y porte le désordre et la mort. En même temps les Eduens ont attaqué à droite et à gauche les deux ailes. L'ennemi, pressé ainsi de toutes parts, s'enfuit en pleine déroute et se précipite pêle-mêle vers la Creuse-d'Auxy, gorge longue, étroite et profonde dans laquelle s'engagent les rampes de la route de Châlon.

Autun est sauvé : on l'espère, on le croit. Déjà dans la ville retentissent des cris de joie et des chants de victoire ; déjà les louanges d'Emilien et de ses héroïques guerriers éclatent dans des hymnes de triomphe et de reconnaissance. Cependant les Barbares se rallièrent au bourg de Saint-Jean de

Luze, à trois lieues environ de la Creuse-d'Auxy théâtre de leur défaite, et y préparèrent une vigoureuse résistance. De son côté, dès que le saint évêque se vit entouré de forces suffisantes, il commanda la marche et l'attaque : la victoire lui fut encore fidèle. Les Sarrasins mis de nouveau en pleine déroute fuyaient, vivement poursuivis dans la plaine. Encore quelques heures, et leur armée n'existera plus, et la cité éduenne pourra en toute sécurité entonner des chants de victoire.

Mais ici la scène change : voilà que tout à coup on dit que de Châlon, saccagé et détruit, arrive, sous les ordres du cruel Nymphéus, un corps d'armée tout entier pour soutenir celui qui était occupé au siége d'Autun. A cette nouvelle, la petite troupe des soldats chrétiens ne tremble ni ne recule. Le nouveau Machabée, dont la grande âme s'exalte à la vue du péril, fait sonner de la trompette pour réunir autour de lui ses soldats tout palpitants encore de leur nouvelle victoire et acharnés à la poursuite des fuyards ; puis il les anime en ces termes par sa parole inspirée : « Chers et braves compagnons, je vous félicite de la valeur que vous a inspirée votre foi. Vous le savez déjà : la victoire est indépendante du nombre des combattants ; elle vient du ciel ». Comme le Saint parlait encore, un éclaireur accourt à toute bride et lui dit : « Seigneur, hâtez-vous ; les infidèles sont là. Déjà ils tombent sur nos avant-postes et les attaquent avec fureur ; déjà leurs nombreux bataillons commencent à nous envelopper ». Aussitôt Emilien fait sur lui le signe de la croix et dit : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ». Puis il s'élance au combat en criant à ses généreux compagnons : « Ici, soldats : courage ! recommandez-vous à Dieu, et suivez-moi ». Or, il arriva par la permission divine, dit la légende, que Nymphéus, homme d'une force et d'une taille extraordinaires, s'offrit des premiers à sa rencontre. L'héroïque et saint évêque, le voyant massacrer les chrétiens, les accabler de cruautés et d'outrages, lui porte des coups terribles, le couvre de blessures.

Mais accablé en ce moment sous une masse d'infidèles qui se précipitent comme des enragés pour relever leur général, le vainqueur tombe lui-même criblé de coups. Aussitôt ses compagnons s'élancent, se pressent et combattent autour de lui, comme des lions. Sa main ne peut plus tenir la lance, mais sa bouche leur parle encore : « Généreux soldats de Jésus-Christ », s'écrie-t-il, en retrouvant un reste de force et de voix, « soyez constants dans votre foi de chrétiens et dans votre courage de guerriers, redoublez de valeur et d'audace contre ces cruels païens. Celui qui vous a inspiré votre magnanime résolution est prêt à la récompenser. Déjà je vois le ciel ouvert; déjà les anges bénissent le Seigneur de votre triomphante arrivée au milieu d'eux ; ils s'en réjouissent avec lui et les saints ; ils vous appellent, ils vous attendent ». Puis il ajoute, en citant les paroles de la mère de saint Symphorien que lui a rappelées, le matin même, la porte Saint-André : « Ne craignez donc point une mort qui conduit à la vie ». Les derniers accents qui viennent d'expirer sur ses lèvres sont aussi son dernier soupir ; et on entend les concerts des anges qui descendent pour recevoir sa sainte âme, l'accompagner au ciel et l'introduire dans les joies éternelles. Emilien quitta la terre un mercredi 22 août de l'an 725. Sur l'ordre de l'impie Nymphéus, qui n'était point mort du coup qu'il venait de recevoir, le corps du Bienheureux est décapité. Les chrétiens le recueillirent soigneusement, pour eux et pour la postérité reconnaissante.

On peut fort bien représenter saint Emilien avec un drapeau à la main, animant ses soldats au combat.

CULTE ET RELIQUES.

Les reliques de saint Emilien sont conservées avec un soin pieux dans le village de Saint-Jean de Luze, de temps immémorial, et son culte y a toujours été en grand honneur. A une époque inconnue, on éleva au milieu du cimetière, sur le tombeau vénéré, un petit oratoire qui devint bientôt un lieu de pèlerinage très-fréquenté et célèbre par les miracles qui s'y opérèrent. Au XIe siècle, le saint corps fut levé de terre, en vertu de l'autorisation épiscopale, transféré solennellement dans l'église paroissiale et exalté derrière l'autel majeur. Tout porte à croire que ce fut à dater de cette époque que le village où périt la légion nantaise changea son nom de Saint-Jean de Luze pour celui de Saint-Emilien (par corruption, Saint-Emiland), qu'il porte aujourd'hui. Cette translation eut lieu le samedi vers l'octave de la Saint-Jean ; et sa fête, que l'on célèbre encore chaque année le dimanche après la Nativité du saint Précurseur de Jésus-Christ, est un anniversaire commémoratif de la solennité primitive.

Le culte de saint Emilien est encore dans le pays, comme il l'a été de temps immémorial, un culte tout à fait populaire, et son église, un lieu de pèlerinage : tant étaient profondes les impressions qu'avaient laissées dans l'esprit des Eduens sa charité et son courageux dévouement ; tant était grande la reconnaissance des populations pour l'héroïque évêque qui était venu de si loin se sacrifier pour les défendre. Son nom a toujours été donné à une infinité d'enfants de l'un et de l'autre sexe, par les parents qui aiment à les placer sous un patronage puissant et cher. Le pèlerinage de Saint-Emiland devenant de plus en plus célèbre, il se forma dans l'église de cette paroisse une confrérie qui fut régulièrement approuvée et constituée dans la première moitié du XVIe siècle par Jacques Hurault, évêque d'Autun. Enfin, soumis à l'approbation de la cour de Rome avec le Propre autunois, en 1856, le culte du saint pontife fut confirmé par décret de Sa Sainteté Pie IX et, sur la demande de Monseigneur l'évêque d'Autun, étendu à tout le diocèse. La fête du Saint, célébrée de tout temps le dimanche dans l'octave de la Saint-Jean, ne cesse encore d'attirer un grand nombre de pèlerins, désireux de vénérer ses précieuses reliques ; car les habitants de la paroisse ont été assez heureux, malgré le protestantisme et la terreur, pour les conserver jusqu'à ce jour presque intactes. Le chef du Saint attire particulièrement l'attention, à cause des traces d'un coup violent qu'on y remarque et qui fut probablement le coup mortel. Les précieuses reliques furent tirées de leur premier tombeau au XIe siècle, comme il a été dit, et placées avec une grande solennité derrière le maître-autel de l'église paroissiale, dans un petit sarcophage en pierre qui tint lieu de premier reliquaire et qu'on voit encore. On conserve aussi un second reliquaire, en forme de buste d'évêque, que l'on substitua au premier, probablement vers le XVe siècle, et dont on se servit longtemps pour porter les saintes reliques en procession. Enfin, cette forme de reliquaire tomba en désuétude et l'on adopta la châsse actuelle qui est maintenant, non plus comme autrefois derrière l'autel majeur, mais dans la chapelle du côté gauche honorée du nom de Saint-Emilien. Une sorte de grotte, creusée dans le mur à environ deux mètres au-dessus du sol et fermée d'une double porte, l'une en bois, l'autre en fer, garde cette châsse qui contient le dépôt sacré. Les titres authentiques qui le constatent sont trois procès-verbaux d'enquêtes canoniques faites à ce sujet : la première, en 1736, à l'occasion de la translation des précieux ossements du buste dans le reliquaire actuel ; la seconde, en 1855, pour constater leur identité après les mauvais jours de la Révolution ; et la troisième, en 1858, lorsqu'il fut question d'en distraire une partie concédée au diocèse de Nantes. La fête de saint Emilien est encore aujourd'hui, il est vrai, entourée de pompe et attire un assez grand concours de fidèles ; cependant, elle a perdu un peu de son ancienne splendeur. Toutefois le pèlerinage, bien qu'ayant perdu de son importance, est encore très-fréquenté. Il n'y a pas de semaines où le pasteur de la paroisse ne soit appelé à l'église pour bénir l'eau de la fontaine ou des linges destinés aux malades, et pour réciter sur les pèlerins les prières d'usage. La procession de la fête et les Vêpres en plein air sur l'estrade du cimetière ont toujours lieu avec un grand concours de fidèles.

Saint Emiland était honoré même au loin ; on voyait encore au siècle dernier, près du hameau de Vaumely, paroisse de Poussignol-Blimes (diocèse de Nevers), une chapelle dédiée sous son invocation et connue sous le nom de Chapelle-du-Lac. Il existe, à un kilomètre de Tanlay, non loin de Tonnerre, une chapelle dédiée à saint Emilien. Fondée en 1528 par M. de Corcelles, seigneur de Tanlay, détruite en 1793, rebâtie ensuite par l'acquéreur, sous la pression de l'opinion publique qui réclamait ce sanctuaire vénéré et le culte du Saint auquel il était consacré, elle a été reconstruite de nouveau par M. le marquis de Tanlay, qui en est le propriétaire actuel et qui a obtenu la permission d'y annexer un caveau pour la sépulture de sa famille. Cette chapelle figure sur la carte de Cassini sous le nom de Saint-Umilian, dérivé évidemment d'Æmilianus. Il n'existe pas d'écrit concernant l'origine de la dévotion à saint Emilien en ce lieu ; mais la tradition orale la fait remonter très-haut. D'après elle, le Saint, venant de Sens et se rendant à Autun, serait arrivé à Molosme, où l'on montre une fontaine qui porte son nom et aurait jailli de terre pour le désaltérer lui et ses soldats. Il y aurait eu un combat entre Molosme, Saint-Martin et Tanlay ; et, arrivé dans cette dernière localité, Emilien y aurait campé et s'y serait reposé. C'est pour cela,

disent les anciens, qu'une antique statue, conservée dans la chapelle et représentant le saint évêque en crosse et en mitre, a les yeux presque fermés et comme appesantis par le sommeil. Molosme porte le surnom de *Lafosse*, ce qui s'accorderait parfaitement avec le souvenir d'une bataille et d'une inhumation des morts en ce lieu.

Nous avons abrégé cette vie de celle qu'en donne M. l'abbé Dinet, chanoine de la cathédrale d'Autun, dans son ouvrage intitulé : *Saint Symphorien et son culte*.

SAINT LADISLAS Ier [1], ROI DE HONGRIE

1031-1095. — Papes : Jean XIX; Urbain II. — Empereurs d'Allemagne : Conrad II; Henri IV.

Bonus princeps non alio animo debet esse in suos cives quam bonus paterfamilias in suos domesticos.
Un bon prince doit être pour ses sujets ce qu'est un bon père de famille pour ceux de sa maison.
Erasmus, *in Moral.*

Ce grand roi, Dieu l'a rendu plus illustre encore par d'insignes miracles. Quoique nous sachions peu de chose des vertus chrétiennes qu'il a pratiquées pendant sa vie, nous en connaissons assez pour dire qu'il n'a pas été moins relevé devant Dieu par sa sainteté, qu'il l'a été devant les hommes par le sage gouvernement de ses Etats. Il ne descendait pas en ligne directe de saint Etienne Ier, roi et apôtre de Hongrie, dont nous donnerons la vie au 20 août, mais de Ladislas, dit le Chauve, son cousin-germain, dont il était petit-fils. Béla, son père, fut quelque temps fugitif en Pologne, pour éviter la cruauté de Pierre le Germanique, gendre du même saint Etienne, que les Hongrois avaient fait leur roi. Mais André, son frère aîné et oncle de notre Saint, étant monté sur le trône, ce dernier revint en son pays, où il eut la qualité de duc, qui était la seconde de tout le royaume. Il avait épousé, en Pologne, pendant son exil, la fille de Mesco, duc de ce royaume, et il en avait eu deux fils : Geiza, l'aîné, et Ladislas, notre illustre confesseur; il les amena tous deux avec lui. L'éducation de ces enfants, tant en Pologne qu'en Hongrie, fut si avantageuse, qu'ils donnèrent, dès leur enfance, de grands présages de la vertu qu'ils ont fait paraître toute leur vie. Notre Saint était si chaste, si modeste, si dévot et si plein de tendresse et de charité pour les pauvres, qu'il était admiré de tout le monde.

Ce ne fut qu'avec douleur qu'il vit son père monter sur le trône, parce qu'il n'y monta qu'en faisant la guerre au roi, son frère, et en gagnant une victoire signalée contre lui : car ce saint jeune homme était si éloigné de l'amour des grandeurs de la terre, qu'il eût mieux aimé vivre banni de son pays et dans la disette de toutes choses, que de posséder un royaume par des voies si peu légitimes. Il est vrai qu'André avait attenté à la vie de Béla, pour mieux assurer la couronne à Salomon, son fils, âgé seulement de douze ans; mais Ladislas ne pensait pas que ce fût un sujet suffisant à son père pour prendre les armes contre son souverain, et il croyait qu'en cette rencontre il devait faire seulement comme David qui, poursuivi par Saül, se contenta de fuir et de se cacher, sans jamais attenter à sa couronne ni à sa vie. Aussi, après sa mort, il ne se laissa nullement aller à l'ambition de régner en sa place; au contraire, il céda très-volontiers cet honneur,

1. Il est appelé par les Hongrois saint Lalo. On l'appelait anciennement en France saint Lancelot.

premièrement à Salomon, fils d'André, son cousin-germain, et en second lieu à Geiza II, son frère aîné, quoique, le royaume étant en quelque manière électif, il eût pu y prétendre par la faveur de tous les gens de bien qui avaient une affection singulière pour lui.

Mais Geiza ayant chassé Salomon, prince cruel et sanguinaire, qui mettait tout à feu et à sang dans ses Etats, et lui-même étant mort depuis, dans la troisième année de son règne, tous les prélats, les seigneurs et les magistrats des principales villes de Hongrie, qui s'assemblèrent pour lui donner un successeur, supplièrent unanimement Ladislas d'accepter la couronne et de prendre le gouvernement du royaume. Il avait en effet toutes les qualités du corps et de l'esprit que l'on peut souhaiter dans un grand prince. Il n'y avait personne dans toute la Hongrie, ni plus grand, ni d'un port plus majestueux que lui; il était capable de toutes les affaires, tant de la paix que de la guerre, et il en supportait aisément toutes les fatigues. Il recevait tout le monde avec tant d'affabilité, que le moindre de ses vassaux avait la liberté de l'approcher et de lui représenter son droit. Il montrait tant de modération dans ses jugements, qu'on le regardait plutôt comme un père qui accommodait quelque différend de ses enfants, que comme un prince qui jugeait souverainement les causes de ses sujets : ce qui lui avait fait donner le surnom de *Pieux*. La qualité de fils et de frère de rois, ni celle de duc du premier duché du royaume, ne l'empêchèrent pas de se rendre familier avec les moins considérables de ses sujets, et de donner en toute occasion des marques d'une humilité vraiment chrétienne. Dans tous les besoins de l'Etat, qui fut souvent attaqué par les barbares, on le voyait toujours le premier à cheval pour le défendre, et, allant lui-même à la tête des armées sans rien craindre, il y remplissait le devoir du plus brave soldat et du plus intrépide capitaine; il n'avait pas même fait difficulté, pour épargner le sang humain, d'appeler les généraux des armées ennemies en des combats singuliers dont il était toujours sorti victorieux.

Il demeura toujours très-chaste, malgré les dangers auxquels sa vertu fut exposée dans les cours. La sobriété était en lui la compagne inséparable de la continence, et, si sa qualité de prince l'obligeait ordinairement d'avoir une table bien servie, il n'y prenait que ce qui lui était absolument nécessaire pour vivre. Il jeûnait même souvent, couchait sur la dure et faisait d'autres mortifications pour dompter son corps et l'empêcher de se révolter contre l'esprit. S'il était si sévère à l'égard de lui-même, personne n'était plus doux et plus charitable que lui envers les nécessiteux.

Sa maison passait pour l'asile commun de tous les misérables, et, en effet, pas un n'en sortait sans y avoir reçu quelque soulagement à sa misère. Les pauvres montraient de tous côtés les habits dont il les avait revêtus et l'argent qu'il leur avait donné. Il prenait le soin de la subsistance des veuves, des pupilles et des orphelins, et leur faisait distribuer de grandes aumônes; il mariait les pauvres filles qu'il voyait en danger de perdre leur honneur; il relevait les familles ruinées par de fâcheux accidents; et, pour tout dire en un mot, on trouvait auprès de lui un secours assuré pour toute sorte de besoins. Les églises magnifiques qu'il avait fait construire après la défaite de Salomon, étaient une marque évidente de sa piété envers Dieu; mais il l'avait fait paraître encore davantage en soutenant constamment par toute la Hongrie la religion chrétienne, pour laquelle la plus grande partie du peuple, et surtout des paysans accoutumés à leurs idoles, n'avaient pas grande inclination.

Ce furent sans doute ces rares qualités qui obligèrent les seigneurs hon-

grois à lui présenter la couronne avec tant d'instance. Cependant il leur résista autant qu'il lui fut possible. Il considérait, d'un côté, que les rois sont exposés à une infinité de dangers de se perdre, parce que leurs obligations sont très-grandes et qu'ils ont devant les yeux mille attraits qui les empêchent de s'en acquitter ; et, d'autre part, il avait de la peine à prendre la qualité de roi pendant que Salomon, son cousin, à qui cette couronne semblait appartenir légitimement, était en vie ; et, en effet, Geiza, son frère, avant de mourir, avait tenté un accommodement avec ce prince, et n'était mort que dans la résolution de le faire s'il était possible. Mais les Hongrois lui soutinrent que, ce royaume étant plutôt électif qu'héréditaire, ils avaient eu le droit de le donner à Geiza plutôt qu'à Salomon, et qu'ils avaient encore le droit de le préférer lui-même à ce prince cruel, qui ne pouvait monter sur le trône sans mettre toute la Hongrie en combustion ; d'ailleurs, ils lui protestèrent qu'ils n'auraient point d'autre roi que lui ; il fut donc enfin contraint de se rendre et d'accepter le gouvernement qu'ils lui offraient. Mais il garda encore en cela une modération digne d'un grand prince ; car, tant qu'il sut que son cousin était en vie, il ne voulut point être couronné ni porter le diadème : montrant par là que, s'il était chargé de l'administration de l'Etat, il ne l'avait pas fait par un désir ambitieux de régner, mais seulement par nécessité et pour le grand amour qu'il portait à sa patrie.

Aussi, dès qu'il eut établi la paix et la piété dans le royaume, il n'épargna aucun moyen, ni divin, ni humain, pour gagner l'esprit de Salomon, et pour lui faire quitter cette humeur farouche et cruelle qui le faisait redouter de tout le monde ; il lui donna des pensions suffisantes pour entretenir un train royal ; il lui envoya souvent des prélats et des hommes d'Etat qui devaient avoir du crédit sur son esprit, pour essayer de l'adoucir et de lui faire prendre des inclinations de père pour les peuples, et il était prêt à lui céder la couronne, s'il eût vu du changement dans ses mœurs. Mais ce prince, bien loin de correspondre aux saintes inclinations de Ladislas, fit ce qu'il put pour le détruire et lui dressa même des embûches où, sous prétexte d'un pourparler, il devait le tuer. Cela obligea notre Saint, averti de sa perfidie, de s'assurer de sa personne, et de le mettre en prison dans Vizzegrad, place forte de Hongrie ; mais ce ne fut pas pour longtemps ; car, ayant appris d'une sainte religieuse que cette conduite n'était pas agréable à Dieu, et que c'était pour cela que la pierre du tombeau de saint Etienne, qu'il avait voulu faire lever pour transférer son corps sacré, était demeurée immobile, il le mit en liberté et le traita avec toute sorte d'humanité. Depuis, ce roi dépouillé entra en diverses guerres contre les princes voisins, plutôt en chef de bandits qu'en grand capitaine ; mais, ayant un jour été entièrement défait, il fut contraint de s'enfuir tout seul dans une épaisse forêt, d'où il ne revint point. Les historiens disent qu'il y fut si puissamment touché de l'esprit de pénitence, qu'il y passa plusieurs années en solitude dans les larmes et des gémissements continuels, et sans avoir d'autre lit que les feuilles des arbres, d'autre vêtement qu'un cilice et quelques peaux de bêtes sauvages, ni d'autre nourriture que des herbes qu'il trouvait dans les bois, ou quelques pommes sauvages avec l'eau croupie des marais ; et qu'enfin il y mourut fort saintement et fut enterré à Pola, ville de l'Istrie. Cela nous donne sujet d'admirer la bonté infinie de Notre-Seigneur, qui abaisse les hommes pour les élever, qui les blesse pour les guérir, et qui les réduit à l'extrémité de la misère pour les faire entrer dans le chemin du véritable bonheur.

Salomon étant disparu de cette manière, Ladislas n'eut plus rien dans ses Etats qui pût s'opposer aux bons règlements qu'il y voulait établir. Ainsi il fit assembler un synode, où on fit en sa présence plusieurs belles ordonnances pour contenir ses sujets dans la justice et dans l'observance de la loi divine ; et elles furent ensuite réduites en trois livres que nous avons à la fin de l'*Histoire de Hongrie*, par Bonfinius. Son exemple fut encore plus efficace pour maintenir les Hongrois dans leur devoir, que toutes ses lois ; car il n'ordonnait rien qu'il ne fît le premier, et il était si fidèle observateur de tous les commandements de Dieu et de l'Eglise, qu'on pouvait l'appeler lui-même une loi vivante, qui représentait à chacun ce qu'il était obligé de faire. Son palais était si bien réglé, qu'on entendait ni jurement, ni blasphème, ni paroles déshonnêtes : les jeûnes ecclésiastiques y étaient exactement gardés, et on y vivait avec tant de retenue, qu'il ressemblait plutôt à une maison religieuse qu'à la cour d'un roi. Il avait été fort zélé à bâtir des églises, où les louanges de Dieu fussent chantées continuellement ; il en fonda encore d'autres depuis son avénement à la couronne, surtout la célèbre basilique de Notre-Dame de Varadin, qui fut érigée en évêché ; il assistait fort assidûment aux divins offices, et passait souvent plusieurs heures en prières en ces lieux de dévotion. Sa miséricorde pour les nécessiteux, bien loin de diminuer par son exaltation, s'augmenta au contraire notablement, et non-seulement il s'étudia a n'en point faire de nouveaux par la multiplication des impôts et des subsides, mais il s'appliqua aussi de tout son pouvoir à soulager ceux qui l'étaient ou qui le devenaient par le malheur de leurs affaires.

Il eut de grandes guerres pendant son règne : il fut attaqué par les Huns, les Russes, les Polonais, les Bohémiens, et d'autres peuples voisins. Mais il les repoussa toujours, et remporta même sur eux des victoires signalées, principalement sur les Huns qu'il défit deux fois entièrement, et sur les Polonais, à qui il prit Cracovie, qui était la capitale du royaume. Avant de partir pour la guerre, il faisait toujours faire des prières publiques et un jeûne de trois jours ; et, quoiqu'il eût soin d'assembler de bonnes troupes, qu'il marchât toujours à la tête et qu'il se jetât lui-même courageusement sur les ennemis, il ne mettait pas néanmoins sa confiance en ses forces, mais seulement dans le secours de Dieu, qu'il implorait avec de grandes instances.

Après tant de généreux exploits, son plus grand désir était de conduire une armée contre les infidèles, pour reprendre sur eux la Terre sainte, et délivrer de leurs mains le tombeau de Jésus-Christ. L'espérance qu'il avait de répandre son sang pour la gloire de son Maître, et de devenir martyr, l'animait principalement à cette expédition. Il s'en présenta une occasion très-favorable : car le célèbre Pierre l'Ermite avait prêché de tous côtés la croisade par l'ordre du pape Urbain II. Les princes de France, d'Espagne et d'Angleterre, qui s'étaient croisés, envoyèrent une célèbre ambassade à notre saint roi, pour le prier d'être le chef de l'armée qu'ils préparaient, et qui ne devait pas être moindre de trois cent mille hommes. Ladislas reçut cette offre avec une joie incroyable, et, ayant aussi engagé le duc de Bohême, son neveu, dans une si noble entreprise, il s'y prépara avec toute la diligence possible ; mais Dieu en avait disposé autrement : car, lorsqu'il n'attendait que le temps de l'aller faire régner dans la Palestine, en exterminant les Sarrasins, qui s'en était rendus les maîtres, il fut appelé lui-même dans le ciel pour y régner éternellement avec Jésus-Christ. Bonfinius dit que ce fut le 30 juillet 1095, et la dix-huitième année de son règne ;

mais le martyrologe romain a mis sa mémoire le 27 juin, qui est le jour auquel se fit la translation de ses reliques.

On ne peut exprimer la douleur dont toute la Hongrie fut remplie lorsque la nouvelle de sa mort y fut répandue : chacun le regrettait comme le père des pauvres, comme le soutien de l'Etat, comme le restaurateur de la piété et de la justice, comme le défenseur de la virginité, comme l'appui de l'Eglise et comme le modèle de toute sainteté. On en porta le deuil pendant trois ans, et, durant tout ce temps, on ne fit aucune réjouissance ni publique ni particulière dans tout le royaume. Son corps fut porté solennellement à Varadin, pour y être enterré dans l'église Notre-Dame, qu'il avait fondée. Deux miracles rendirent le convoi fort célèbre. Ceux qui le conduisaient s'endormirent si profondément dans le dernier gîte, par la grande lassitude où ils étaient, qu'ils ne se levèrent qu'à trois heures de jour; le chariot où était le saint corps marcha tout seul vers Varadin, sans être traîné par aucun cheval, et se rendit si vite au lieu que le bienheureux roi avait marqué pour sa sépulture, qu'il y arriva avant que les conducteurs le pussent atteindre. Quelqu'un de la troupe ayant dit que le même corps sentait mauvais, contre le témoignage de tous les autres, qui assuraient qu'il exhalait une odeur très-agréable, la bouche lui tourna aussitôt, et son menton s'attacha tellement à son épaule, qu'il lui fut impossible de se lever jusqu'à ce qu'il eût reconnu sa faute et demandé pardon au Saint.

Depuis il se fit tant de miracles à son tombeau, que, personne ne pouvant douter de sa sainteté, le pape Célestin III, ou Innocent III, son successeur, le canonisa l'an 1199; et, la même année, il donna des pieds et des mains à un petit enfant qui était venu au monde sans avoir aucun de ces membres.

On représente ordinairement notre Saint avec deux anges à ses côtés : ce sont les deux anges protecteurs que Salomon, parent du jeune prince, vit auprès de Ladislas quand il lui faisait la guerre. On rapporte d'ailleurs que Ladislas étant mort, son cercueil fut porté par deux anges jusqu'à l'église que ce Saint avait fait bâtir en l'honneur de la très-sainte Vierge. — On le voit parfois tenant de la même main son chapelet et son sabre; c'était sa manière ordinaire de charger l'ennemi; heureuse et salutaire inspiration qui trouverait aujourd'hui bien des critiques, mais dont il n'eut jamais à se repentir. — Assez ordinairement on le peint avec l'étendard hongrois, pour montrer que sa charité, ses prières et ses fondations pieuses ne l'empêchaient pas d'être un redoutable et vaillant prince. — Rien n'empêche de lui mettre une église dans les mains, puisqu'il est le fondateur de nombreuses basiliques et notamment de la cathédrale dédiée à Notre-Dame dans la ville de Varadin. — Les estampes hongroises nous le présentent fréquemment faisant jaillir d'une roche abrupte, avec sa lance, une fontaine d'eau vive dont il désaltère ses soldats qu'il conduit à la guerre. — Les artistes ne dédaignent pas de le peindre quelquefois avec le globe impérial timbré de la croix, parce qu'il refusa l'empire que lui offraient les princes allemands. — Enfin, la hache d'armes ou la lance qu'on lui met assez souvent à la main est une allusion soit à son duel avec un chef ennemi, soit au coup de lance qui fit jaillir la fontaine miraculeuse dont nous avons parlé, soit, en général, à ses vertus guerrières.

Acta Sanctorum. — Cf. Godescard et tous les hagiographes.

XXVIIIe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

La Vigile des apôtres saint Pierre et saint Paul. — A Rome, saint LÉON II, pape. 683. — A Lyon, saint IRÉNÉE, évêque et martyr, qui, au témoignage de saint Jérôme, fut disciple de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, et presque contemporain des Apôtres. Ce saint, après avoir fortement combattu contre les hérétiques, et par ses discours et par ses écrits, obtint la couronne d'un glorieux martyre, avec presque tout son peuple, durant la persécution de Sévère. Vers 202. — A Alexandrie, durant la même persécution de Sévère, les saints martyrs PLUTARQUE, Sérène, Héraclite, catéchumène ; Héron, néophyte ; un antre Sérène, avec les saintes femmes Rhaïde, catéchumène, POTAMIENNE, vierge, et Marcelle, sa mère. Parmi ces Martyrs brilla surtout la vierge Potamienne, qui soutint d'abord de fréquents et de rudes combats pour sa virginité, puis endura des tourments inouis pour la foi, et fut enfin consumée dans les flammes avec sa mère. 202. — Le même jour, saint Papias, martyr, qui sous la persécution de Dioclétien, ayant été fouetté, jeté dans une chaudière pleine d'huile et de graisse bouillante, et tourmenté par d'autres supplices horribles, eut enfin la tête tranchée, et remporta ainsi la couronne. IVe s. — A Utrecht, saint Bénigne, évêque et martyr. — A Cordoue, saint Argimir, moine et martyr, qui fut tué pour la foi de Jésus-Christ durant la persécution des Arabes. 856. — A Rome, saint PAUL Ier, pape et confesseur. 767.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ [1]

A Lyon, saint Zacharie, successeur de saint Irénée sur le siége archiépiscopal de cette ville. Il semble qu'il n'échappa au grand carnage qui se fit des chrétiens au temps du martyre de ce saint docteur, que pour fortifier ce qui restait de chétiens dans la cité, et pour tirer de cette petite semence, par l'assiduité de sa prédication, une moisson riche et abondante. Les anciennes chroniques de Lyon rapportent qu'avant le massacre un ange apparut à saint Irénée pendant qu'il priait et lui dit : « Pars chercher le prêtre Zacharie, car il doit te succéder après ton martyre et confirmer ses frères dans la foi ». Zacharie échappa, en effet, au glaive des persécuteurs et ensevelit le corps de son bienheureux maître dans la crypte de Saint-Jean, sur la montagne, entre les tombeaux de saint Epipode et de saint Alexandre. Ensuite il fit creuser une large fosse où furent déposés les corps des martyrs gisant sur la place publique, qu'il put enlever avec l'aide de quelques fidèles. Il remplit de ces débris sanglants le puits ou baptistère qui se trouve à l'entrée de la catacombe. IIIe s. — A Auch, saint Lupercule ou Luperque, martyr. Il souffrit à Eauze, sous l'Empereur Dèce. L'Eglise d'Eauze (Gers), antique métropole de toute la province d'Aquitaine, l'honorait comme son patron, et l'on est d'accord pour le regarder comme un des premiers évêques de cette même Eglise. Néanmoins quelques savants pensent qu'il ne faut pas le distinguer de Luperque, martyr à Saragosse, avec dix-huit autres, et loué par Prudence dans son livre des *Couronnes des martyrs*. Il existait au XIe siècle une abbaye qui portait le nom de Saint-Lupercule d'Eauze. L'Eglise de Tarbes fait la fête de ce saint martyr au 5 mars, jour où il est mentionné au martyrologe de France. IIIe s. — A Sens, sainte Théodochilde ou Théchilde, vierge. Fille de Thierry Ier, roi d'Austrasie, ou même, selon les Bollandistes, de Clovis Ier, elle devint reine des Varnes ou Arvernes. Son mari régnait sur une partie de la Bourgogne, de la Champagne et de l'Auvergne. Théodochilde fonda à Sens le monastère de Saint-Pierre le Vif *(S. Petrus Vivus Senonensis*, Ordre de Saint-Benoît, sous le patronage des saints Pierre, Paul et Savinien), y prit le voile et y mourut. Venance Fortunat loue dans ses poëmes la charité et les autres vertus de cette pieuse reine. Vers l'an 600. — Au diocèse de Quimper, saint Léon II, pape, nommé au martyrologe romain de ce jour. — Dans l'ancienne abbaye de Flavigny (*Flaviniacum*, dans la Côte-d'Or, Ordre de Saint-Benoît, sous le patronage de saint Prix, évêque de Clermont et martyr), saint Eigil ou Egilon, seizième abbé de ce monastère. D'abord abbé de Prum, à cinq mille de Trèves, il fut appelé vers 860 par Charles le Chauve à restaurer l'abbaye de Flavigny, au diocèse de Dijon. Il y transféra les reliques de sainte Reine, vierge et martyre. Il fonda l'abbaye de Corbigny *(Cer-*

biniacum, dans l'Yonne) qui dépendit longtemps de Flavigny et finit par s'affranchir. Eigil fut ensuite archevêque de Sens (865-870). Il mourut après une vie consacrée tout entière à des œuvres charitables et pieuses, et fut inhumé dans la chapelle de Saint-Etienne, à gauche du maître-autel, dans l'abbaye de Saint-Pierre le Vif. 871. — En Bretagne, saint Austole, prêtre, religieux sous saint Méen, dont nous avons parlé au 21 juin. Il aimait son abbé d'un si tendre amour qu'il succomba de douleur sept jours après la mort de saint Méen. Son culte était autrefois établi dans l'abbaye dont il était religieux, et l'église de cet ancien monastère (Saint-Méen) possède encore une petite portion de ses reliques. 617. — Encore en Bretagne, saint Maelmon, ancien évêque de Saint-Malo. Il eut des relations d'amitié avec saint Judicael, roi d'une partie de la Bretagne, et se fit remarquer toute sa vie par sa charité inépuisable envers les pauvres. 638.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — Saint Georges Limniote, moine de l'ordre de Saint-Basile, qui, pour avoir repris l'impie Léon, empereur, de ce qu'il brisait les saintes images et brûlait les relique des saints, eut les mains coupées et la tête brûlée par l'ordre de ce prince, et s'envola vers le Seigneur avec la gloire du martyre. Sa mémoire se fait le 24 août. Vers 736.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — La Vigile des saints apôtres Pierre et Paul. — A Rome, saint Léon II, pape, qui fut chanoine régulier avant d'être souverain Pontife.

Martyrologe des bénédictins. — De même que chez les Chanoines réguliers,

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au diocèse de Cologne, saint Léon II, pape et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. — En Afrique, les saints Fabien, Félix, Arion, Capitolin, Nisie, Elaphe, Venuste, Crescent, Alexandre, Théone, Pléose, Astèse, Apollonius, Amphamon, Phisocc, Mélée, Denis, Iline, Panne, Plèbre, Panubre, Dioscore, Tubon, Capitolin, Nicas, Gurdin, tous martyrs, mentionnés entre autres par le martyrologe de saint Jérôme. — A Alexandrie, avant saint Plutarque et ses sept compagnons, mentionnés au martyrologe romain de ce jour, les saints Théodore, Pastaphe, Tytire, Denise, Passime, Phésique, Diste, Ambène, Ariose, Dioscore, Orion, Simère, Turbon, Capitulin, et dix-huit autres, martyrs, cités par les quatre apographes du martyrologe de saint Jérôme, et par Eusèbe qui décrit sommairement leur martyre. 202. Chez les Grecs, saint Macédoine et deux saints enfants, martyrs ; saint Lucien et saint Paul, médecin, confesseurs, cités par un vieux synaxaire manuscrit de Dijon. Macédoine eut les pieds et les mains coupés ; les deux enfants furent attachés à une croix ; Lucien et Paul moururent en prison avant le jour fixé pour leur supplice. — Les saints martyrs Pontamius, Némèse, Secondin et Maxime, dont on trouve les noms dans un martyrologe du Mont-Cassin, mais dont le pays est totalement inconnu. — A Scythopolis, en Palestine, la fête de soixante-dix Martyrs, indiquée par un synaxaire de Dijon, mais dont les noms nous sont inconnus, — En Galatie, la fête de trois martyrs qui moururent par le glaive. — Dans le landgraviat de Hesse, saint Heimerad, prêtre. Ses vertus, qui brillaient aux yeux de tout le monde, le firent haïr dans son pays encore idolâtre. Il vint alors à Rome et visita le tombeau des Apôtres ; il parcourut ensuite tous les lieux saints de Jérusalem. Dans ces occasions, il était accompagné d'un ami fidèle qui faisait l'office de Marthe et pourvoyait aux besoins du voyage pendant que notre Saint se livrait à la contemplation à l'exemple de Marie. La plus grande partie des aumônes qu'il recevait, il les distribuait sur-le-champ aux pauvres qu'il rencontrait sur son chemin. Son compagnon s'en plaignait et lui disait quelquefois : « Maître, que mangerons-nous aujourd'hui ? Il y a si peu de provisions que je crains qu'il nous faille jeûner demain ». Et le Saint répondait : « Eh bien ! jeûnons aujourd'hui », et tous les jours il faisait la même réponse. Il entra dans plusieurs monastères, mais, comme il n'y trouvait pas la vie assez édifiante à son gré, il en sortit. Partout il eut à souffrir de la part des hommes qui, ne pouvant comprendre tant de vertu, prenaient notre Saint pour un halluciné. Il eut même à subir des traitements assez durs de la part de saint Meinverck et de sainte Cunégonde qui, sous l'écorce grossière du voyageur, ne distinguaient pas encore l'âme si belle qui faisait les délices de Dieu. Il mourut en Westphalie, prédit le jour de sa mort, et annonça qu'un monastère s'élèverait à l'endroit où il rendrait son âme à Dieu. Ses prédictions se réalisèrent. Nombre de miracles illustrèrent son tombeau. 1019. — A Nicomédie, saint Serge, maître de la milice, fondateur du monastère de Nicétiate, au fond de l'ancien golfe de Nicomédie (golfe actuel d'Isnikmid). IXe s.

SAINT IRÉNÉE, ÉVÊQUE DE LYON,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE ET MARTYR

120-202. — Papes : Saint Sixte Ier ; saint Zéphirin. — Empereurs : Adrien; Septime Sévère.

Beatissimus Iræneus, Photini successor martyris, qui a beato Polycarpo Luydunensem ad urbem directus est, admirabili virtute enituit.

Irénée, successeur du martyr saint Pothin, donné pour évêque à la ville de Lyon par le bienheureux Polycarpe, m'apparaît avec une brillante auréole de vertus.

S. Grég. Turon. *Hist.* I, 27,

Saint Irénée naquit vers l'an 120 de Jésus-Christ ; il était grec et, selon toutes les apparences, de l'Asie-Mineure, où il passa ses premières années. Ses parents, qui étaient chrétiens, le mirent sous la conduite de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, qui l'éleva avec une tendresse paternelle dans l'amour du Seigneur et la pratique de sa loi. Le jeune Irénée, cultivé par des mains si habiles, croissait dans l'innocence, au milieu des exemples de vertu que lui donnait aussi la florissante chrétienté de Smyrne.

Saint Irénée avait conçu pour saint Polycarpe une vénération si profonde, que, peu content de se pénétrer de sa doctrine et de son esprit, il étudiait toutes ses actions, observant avec soin jusqu'à son pas et sa démarche. Il partagea tout son jeune âge entre la pratique de la vertu, la méditation des saintes Ecritures et l'étude des traditions apostoliques. A l'école de saint Polycarpe, il croissait en grâce et en sagesse ; ses heureuses dispositions et sa piété excitaient une admiration générale au milieu d'une Eglise dont les vertus étaient pourtant si admirables. La loi du Seigneur avait pour lui de si puissants attraits, qu'il ne pouvait se lasser de l'entendre ou d'en parler. Lorsqu'il n'assistait pas aux leçons du saint évêque de Smyrne, ou qu'il ne pouvait pas s'entretenir avec lui, il allait trouver les hommes les plus respectables de cette chrétienté, mais surtout les vieillards qui avaient eu le bonheur de voir et d'entendre les Apôtres ; il les priait de leur raconter ce qu'ils en avaient appris ; et ces récits ne se gravaient pas moins profondément dans son cœur que les instructions de saint Polycarpe.

Dans les ouvrages qu'il nous a laissés, il parle souvent, sans le nommer, d'un saint vieillard qui lui avait donné l'explication de quelques passages difficiles de l'Ecriture. Il cite Papias, évêque d'Hiéropolis, qu'il avait pu voir et entendre à Smyrne, lorsque celui-ci venait conférer avec saint Polycarpe des affaires de la religion. (C'est sans doute ce qui a fait dire à saint Jérôme que saint Irénée avait été disciple de Papias.) Il fait aussi mention de plusieurs autres disciples des Apôtres qui lui avaient parlé de Jésus-Christ et de la gloire de ses élus après la résurrection.

Irénée, dans les desseins de la Providence, était destiné, en quelque sorte, à lier les temps des Apôtres au siècle qui devait les suivre ; et le Seigneur lui réservait la gloire de transmettre aux âges postérieurs les traditions apostoliques, et de marcher à la tête de cette suite imposante de défenseurs dont l'Eglise ne devait jamais manquer. Aussi Dieu, dont la sagesse

proportionne toujours les moyens aux fins qu'il se propose, avait-il inspiré à notre Saint, pour la doctrine et la gloire de Jésus-Christ, un amour qui, dès son enfance, absorba son âme tout entière.

Polycarpe, interprète fidèle de la volonté divine, envisageait avec un extrême plaisir les progrès que faisait son jeune disciple dans les connaissances propres de sa vocation : il l'aimait tendrement; sa joie était de le voir digne des complaisances du Seigneur, et aimé de toute la chrétienté.

Le saint évêque de Smyrne n'attendit pas qu'Irénée, en qui la sagesse et la piété prévenaient les années, eût atteint l'âge ordinaire pour l'admettre dans les rangs de la hiérarchie ecclésiastique. Il lui conféra successivement tous les ordres jusqu'au diaconat. La dignité de diacre imposait alors des obligations nombreuses et difficiles. Irénée les comprit et les remplit toutes avec cet esprit de foi et de piété qui doit toujours présider au ministère évangélique. Il assistait, au saint sacrifice, les ministres des autels, veillait à l'ordre des cérémonies, exhortait le peuple à la prière, lui prêchait la parole du salut, lui distribuait le corps et le sang de Jésus-Christ, appelait sur lui la paix et les bénédictions du Seigneur et le renvoyait édifié et consolé ; il recueillait les aumônes des fidèles et allait ensuite les distribuer, au nom de Jésus-Christ, aux indigents, aux veuves, aux orphelins, aux infirmes et surtout aux saints confesseurs détenus dans les fers pour la cause de la foi ; avec les soulagements corporels, il leur donnait toujours les consolations de la religion, ranimait leur courage, relevait leurs espérances, leur prêchait et leur inspirait l'amour du divin Maître. Il s'informait des besoins de l'Eglise, en avertissait l'évêque, duquel il recevait avec joie la mission d'y subvenir. Alors parcourant la chrétienté, il portait en tous lieux les avis ou les exhortations de Polycarpe, mettait tous les enfants en rapport avec le père ; entretenait parmi tous l'esprit de paix, d'union et de charité ; il relevait les uns de leur chute, empêchait les autres de tomber, et ranimait ou maintenait partout la ferveur. Son zèle répondait à la sollicitude de Polycarpe ; ce respectable prélat se reposait sur le jeune et saint lévite de ses soins paternels, l'admettait aux affaires les plus épineuses de son Eglise, et lui en confiait de très-importantes.

Dans toutes ces circonstances, Irénée déploya des vertus et des talents qui promirent un apôtre à la religion. Obligé d'instruire les fidèles et de les prémunir contre les piéges de l'erreur, il dut faire briller alors la profonde connaissance qu'il avait acquise des saintes Ecritures et des sciences profanes. Il avait étudié les premières par goût et avec amour ; les autres, par nécessité. Saint Ignace et saint Polycarpe exhortaient les chrétiens à fermer les oreilles aux perfides insinuations des hérétiques et des impies, qui cherchaient à leur ravir le trésor de la foi. Ces docteurs de mensonge se multipliaient alors d'une manière effrayante, se répandaient dans toute l'Asie et s'efforçaient de semer l'erreur dans les chrétientés les plus florissantes. Une colonie de ces hérétiques observant le cours des conquêtes de la religion, la poursuivit jusque dans les Gaules, où celle-ci venait de s'introduire. Le commerce fréquent entre les villes maritimes de l'Occident et celles de l'Asie-Mineure, les lettres grecques enseignées dans les nombreuses écoles de la Gaule méridionale, des peuplades entières de négociants asiatiques établis dans ces mêmes contrées, étaient autant de circonstances qui favorisaient les pernicieux projets de ces séducteurs ; ils ne le comprirent que trop ; ils partirent donc en grand nombre de l'Asie, débarquèrent dans les ports Phocéens de la Méditerranée, et remontant le Rhône jusqu'à Lyon, la Garonne jusqu'à son embouchure, la Saône jusqu'aux Vosges, répan-

daient la peste de leurs erreurs dans les pays qu'arrosent ces fleuves et dans les villes voisines.

En attendant qu'il fût donné à Irénée de venir combattre l'hérésie dans l'Occident, il la repoussait dans l'Orient et en préservait l'Eglise de Smyrne. La méditation de l'Ecriture sainte, la lecture assidue des épîtres des Apôtres, de saint Ignace et des autres hommes apostoliques du même temps, les leçons et l'exemple de saint Polycarpe, lui avaient inspiré un amour ardent pour la foi et la gloire de Jésus-Christ, et une horreur souveraine pour l'hérésie, qui voulait corrompre et altérer la doctrine de l'Evangile. Dans le désir et l'intention de défendre celle-ci et de combattre celle-là, saint Irénée avait fait une étude particulière des systèmes nombreux du gnosticisme : il avait pénétré avec dégoût, mais avec dévouement, dans le chaos des fables du paganisme et dans le dédale des erreurs de l'hérésie. L'étude du paganisme et des hérésies lui parut nécessaire ; dès lors, il ne balança pas de faire à l'Evangile le sacrifice de ses répugnances et de ses dégoûts pour lui faire plus sûrement celui de l'erreur. Semblable à un général qui examine le fort et le faible d'une place dont il médite le siége, il explora attentivemeut les camps ennemis qu'il devait attaquer ; il acquit une connaissance si étendue et si exacte des systèmes des hérétiques, des théogonies des païens, des ouvrages de leurs poëtes, de leurs orateurs, de leurs philosophes et de leurs livres prétendus sacrés, qu'il pouvait indiquer aux sectaires les sources honteuses d'où ils avaient tiré leurs mensonges et leurs rêveries ; il prouvait, en effet, aux Valentiniens qu'ils avaient emprunté leurs maximes et leurs principes d'Antiphane, de Thalès, d'Anaximandre, d'Anaxagore, de Démocrite, d'Empédocle, d'Epicure, d'Hésiode, des Stoïciens, des Cyniques, des Péripatéticiens, des Pythagoriciens ; il leur montrait les passages de ces auteurs qu'ils avaient tronqués ou forcés pour les accommoder à leurs imaginations, que telle partie de leur système était calquée sur tel endroit d'un auteur ancien qu'il leur citait. Aussi les vastes connaissances qu'Irénée s'était acquises pour la gloire de Jésus-Christ, n'ont-elles pas moins excité l'admiration des saints Pères, que ses vertus, ses talents et son génie : Tertullien, qui a puisé dans les ouvrages de notre Saint, le fond de son livre contre les Valentiniens, l'appelle un homme versé dans toutes les sciences. Saint Epiphane nous le représente s'avançant noblement au combat, environné des lumières de la foi et de tous les secours de la science. Saint Ephrem trouve de la magnificence dans sa doctrine ; elle apparaît comme un flambeau lumineux à Théodoret, qui s'appuie souvent de l'autorité de ce docteur admirable ; en un mot, toute l'antiquité sacrée a parlé d'Irénée comme d'un saint également versé dans les sciences divines et humaines, et a loué le noble usage qu'il fit de ses talents, dans toutes les circonstances de sa vie. Il était à peine admis dans la hiérarchie de l'Eglise, que déjà il promettait à la religion un glorieux défenseur, et à l'hérésie un indomptable adversaire. En attendant que le temps fût arrivé de l'opposer aux ennemis de l'Eglise, la Providence l'avait mis à l'école du zèle et de la vertu, et Irénée, toujours fidèle à la volonté de son Dieu, travaillait à la gloire de Jésus-Christ dans le cercle de ses attributions.

Le zèle d'Irénée s'enflammait d'une nouvelle ardeur lorsqu'il voyait partir de Smyrne les missionnaires que Polycarpe envoyait dans les Gaules ; mais le moment marqué par la Providence n'étant pas encore arrivé, Irénée continua à faire l'édification de la chrétienté de Smyrne, à remplir les fonctions que lui confia saint Polycarpe, à se préparer aux desseins du Seigneur et à désirer dans la pratique de toutes les vertus le jour où il voudrait bien disposer de lui.

L'Eglise de Lyon, qui avait à sa tête saint Pothin, dont les forces, affaiblies par l'âge, les travaux et les infirmités, servaient mal l'ardeur de son zèle, réclama bientôt de nouveaux secours. Saint Pothin fit connaître à saint Polycarpe l'état de son peuple et le pria de s'intéresser à la conservation d'une Eglise qui lui devait de si heureux commencements.

Saint Irénée, que la Providence avait destiné à cette mission, avait reçu du ciel des signes de vocation auxquels son saint maître ne resta point étranger. Il était alors dans la force de l'âge, nourri des divines Ecritures, habile dans les lettres humaines, parfait dans la pratique de toutes les vertus, et réunissait en lui toutes les qualités qu'exigeaient les besoins de la chrétienté lyonnaise.

Les Gnostiques, partis d'Asie presque en même temps que Pothin, suscitaient au saint missionnaire les plus sérieux obstacles; déjà ils infectaient de leurs erreurs les contrées qu'arrose le Rhône ; leurs prestiges et la corruption de leur morale leur faisaient un grand nombre d'adeptes, surtout parmi les personnes du sexe. Les païens, incapables de distinguer la véritable Eglise d'une secte qui se donnait aussi le titre de chrétienne, pouvaient confondre, comme ils confondirent en effet, l'une avec l'autre, et accuser les catholiques des turpitudes et des erreurs des Gnostiques. Les avantages de l'hérésie étaient autant de pertes pour la vérité, et si celle-là parvenait à établir son règne à Lyon, celle-ci en allait être exclue peut-être pour toujours. Il importait donc aux prédicateurs de l'Evangile de triompher, dès les premiers temps, d'un ennemi qui travaillait à les supplanter dans leur nouvelle conquête.

Saint Polycarpe mesura la grandeur du besoin de sa mission chérie et fut effrayé du danger qu'elle courait. Il comprit qu'il lui fallait un homme capable d'arrêter l'erreur et de propager la vérité; un homme qui, par sa science, pût réduire les sectaires au silence, gagner de nouveaux disciples à Jésus-Christ et édifier les fidèles par ses vertus. La mission était grande et difficile, mais elle n'était point au-dessus d'Irénée ; ce fut sur lui que se fixa le choix de saint Polycarpe. Ce vénérable vieillard aima mieux se séparer d'un disciple si cher et priver son Eglise d'un si ferme appui, que de laisser le flambeau de la foi s'éteindre dans les Gaules, au souffle de l'erreur. Il aurait craint, d'ailleurs, de s'opposer à une vocation que Dieu lui avait manifestée par tant de signes éclatants. Il l'envoya donc où l'appelait l'esprit de Dieu, et lui adjoignit des collaborateurs capables de seconder son zèle et de partager ses travaux. L'amour de saint Irénée pour Jésus-Christ et pour la religion nous donnera la mesure de la joie et du bonheur qu'il dut éprouver lorsque saint Polycarpe lui imposa cette importante mission. Il la reçut avec autant de respect que si le Seigneur en personne la lui eût donnée, et il ne pensa plus qu'à la remplir.

L'arrivée de saint Irénée et de ses compagnons à Lyon fut, pour la chrétienté de cette ville, l'aurore d'un heureux avenir. Saint Pothin accueillit avec des transports de joie, et bénit au nom du Seigneur les apôtres que le ciel envoyait à son aide. Son bonheur passa ses espérances, lorsqu'il eut connu tout le mérite d'Irénée; car, à peine arrivé dans le champ où l'avait envoyé le père de famille, ce nouvel ouvrier se mit à le cultiver avec une ardeur qui lui donna une nouvelle fécondité; son zèle, sa science, son amour pour la paix et le don qu'il avait de la maintenir partout, faisaient l'édification de ses frères et le bonheur de cette Eglise naissante. Ce fut alors que saint Pothin éleva le jeune apôtre au sacerdoce. Irénée honora son auguste caractère par une piété plus ardente, un zèle plus actif; d'autant plus

confondu de cette dignité, qu'il en connaissait mieux la grandeur et les obligations, il redoubla d'efforts pour remplir les vues et correspondre aux bontés du Seigneur. Ses vertus alors brillèrent d'un si vif éclat qu'elles attirèrent sur lui la vénération publique, et qu'on lui donnait communément le titre de *zélateur du nouveau Testament* : et lorsque la chrétienté de Lyon le députa à Rome pour les affaires de l'Eglise, elle n'allégua d'autre titre pour lui à la protection du souverain Pontife, que son zèle et sa sainteté, sans faire valoir le droit que lui donnait la dignité sacerdotale.

Les instructions et les exemples d'Irénée produisaient des fruits heureux et abondants ; par ses soins, un peuple de Saints croissait sous les regards satisfaits de Pothin ; ce vénérable vieillard, déjà courbé sous vingt années d'apostolat, ne pouvait plus suffire aux ardeurs de son zèle ; il était cependant encore l'âme de son Eglise : il dirigeait tout par sa sagesse ; son peuple était sa famille, tous les chrétiens étaient ses enfants ; tous le chérissaient et le vénéraient comme leur père. On eût dit la chrétienté de Smyrne transportée dans les Gaules. Notre Saint, dont la modestie égalait les mérites, regardait en outre son évêque comme son oracle, il ne parlait et n'agissait que par ses ordres et d'après ses conseils ; le ciel souriait à cette paix angélique et bénissait une société si digne de lui. Saint Irénée nous a laissé un tableau touchant des vertus dont l'Eglise de son temps offrait au monde le spectacle ravissant, et des miracles que Dieu opérait alors dans son sein. Il ne nomme aucune Eglise en particulier, mais parce qu'il en parle comme de choses qu'il avait vues de ses propres yeux, nous ne doutons pas que tout ce qu'il dit ne puisse s'appliquer à la chrétienté qu'il édifiait et dont son humilité lui aura fait taire le nom. « Aux uns », dit ce grand Saint, « le Seigneur dévoile l'avenir et les charge d'annoncer des événements que la perspicacité humaine ne peut prévoir ; il donne aux autres le pouvoir de chasser les démons, de guérir les maladies les plus invétérées, et de rappeler à la vie des corps inanimés ; des morts ressuscités ont vécu longtemps au milieu de nous. A ceux-ci, il accorde le don des langues ; il découvre à ceux-là les secrets des cœurs ; rien ne paraît impossible à la vivacité de leur foi, à l'ardeur de leurs prières ; Jésus-Christ ne refuse jamais rien à des vœux qui sont formés pour sa gloire ».

Dans le même temps, l'Eglise d'Asie, que celle de Lyon reconnaissait pour sa mère, fut attaquée par les erreurs des Montanistes. Les fidèles, dans cette double affliction, crurent qu'ils devaient informer le Pape de ce qui se passait chez eux, tant pour en recevoir quelque consolation, que pour le consulter sur les nouvelles hérésies de Montan, de crainte qu'elles ne se glissassent dans leur Eglise comme elles commençaient à faire en celle d'Asie. Ils jugèrent aussi qu'il était de leur devoir d'écrire à leurs frères d'Asie, pour les exhorter à persévérer généreusement dans la foi catholique contre les détestables inventions des hérétiques, qui tâchaient de les corrompre. Le prêtre Irénée fut choisi pour être le porteur de ces deux importantes épîtres : Pothin, auquel s'étaient joints quelques autres prélats des Gaules, et les saints confesseurs prisonniers étant persuadés que personne n'était plus capable que lui de cette légation. Il se rendit donc à Rome, vers le souverain pontife Eleuthère, qui venait de prendre le gouvernement de l'Eglise, après la mort de saint Soter, enlevé dans la persécution de Marc-Aurèle ; il lui proposa ses doutes sur la nouvelle doctrine des Montanistes, et, après en avoir eu une réponse qui confirmait le jugement que les évêques des Gaules avaient porté sur ces erreurs, il prit le chemin d'Asie. Il est aisé de juger avec quelle joie il fut reçu des fidèles de

cette Eglise, où il s'était déjà rendu si illustre par son érudition. Il rassura leurs esprits contre les faux dogmes de Montan, leur montra le sentiment des Occidentaux, confirmé par l'autorité du Saint-Siége, touchant ses erreurs, et les exhorta à demeurer fermes et inébranlables dans la foi de Jésus-Christ. Nauclère, Vincent de Beauvais et Hugues, moine de Fleury, disent qu'il se trouva à un concile assemblé dans la ville de Césarée, en Palestine, où la discipline ecclésiastique fut fortement établie contre les maximes de cet hérétique ; néanmoins, le cardinal Baronius croit qu'il ne fit pas ce grand voyage et qu'il ne passa point à Rome. Quoi qu'il en soit, il est constant qu'étant en cette dernière ville, il vit l'hérésiarque Valentin cassé de vieillesse, et deux de ses disciples, Florinus et Blastus, déposés du sacerdoce par Eleuthère ; il les confondit dans les discussions qu'il eut avec eux et retira un grand nombre de personnes de leurs impiétés.

Le démon, jaloux de la prospérité toujours croissante de la chrétienté de Lyon, suscita contre elle une violente persécution. Tous ceux qui étaient intéressés à maintenir le règne de la superstition, réveillèrent l'attention des magistrats, commencèrent à souffler dans tous les cœurs la haine dont ils étaient animés, et ameutèrent la populace païenne contre les chrétiens ; leur religion fut plus que jamais tournée en ridicule ; leurs mœurs accusées d'infamie, leur conduite traitée d'insubordination ou de désobéissance aux lois de l'empire, et de mépris pour les dieux et pour la religion nationale. Afin de rendre leurs personnes odieuses, on inventait et l'on débitait chaque jour contre eux de nouvelles calomnies. Les chefs et les principaux de la chrétienté étaient ceux que cherchaient les traits les plus envenimés de la haine. Mais saint Pothin attirait surtout les regards et l'attention des ministres des faux dieux. Les chrétiens se virent partout insultés : on les repoussait des assemblées ; on les expulsait ignominieusement des places publiques ; on les huait dans les rues ; souvent même, des hommes de la lie du peuple, préludant à la férocité des bourreaux et des bêtes, les frappaient, les poursuivaient à coups de pierres ; des murmures menaçants s'élevaient de toutes parts ; des anathèmes terribles éclataient dans la ville ; des cris de mort venaient retentir aux oreilles des chrétiens, dès qu'ils se hasardaient à sortir de leurs demeures. Ces signes présagèrent à saint Pothin et à saint Irénée de sinistres événements : ils comprirent que le temps des épreuves était arrivé. Pothin vit avec bonheur s'approcher le moment désiré où, à l'exemple des Apôtres et de son maître saint Polycarpe, il devait donner sa vie à Jésus-Christ, et cimenter par son sang les fondements de son Eglise. Il se reprochait en quelque sorte les infirmités et la faiblesse de son âge, qui l'empêchaient d'aller se montrer à son peuple et soutenir sa constance au milieu des maux qui le menaçaient. Mais il connaissait le zèle et le courage d'Irénée ; il se reposa sur lui de sa sollicitude pastorale. Irénée, dont l'âme semblait grandir à mesure que les dangers augmentaient, exposa cent fois sa vie pour ranimer la constance des fidèles et les préparer au dernier sacrifice que le Seigneur imposait à leur foi et à leur amour. En effet, la populace païenne, poussée, dirigée par des chefs altérés du sang des innocents, arracha de leurs retraites les principaux d'entre les chrétiens, massacra les uns, traîna les autres dans les prisons, d'où ils ne sortirent que pour périr avec plus d'éclat, et amuser, par leurs souffrances, les barbares loisirs du peuple idolâtre.

Les magistrats païens n'ayant plus besoin de victimes humaines pour amuser le peuple, mirent un terme au massacre des chrétiens de Lyon. Ils croyaient avoir anéanti le christianisme, ou du moins avoir répandu parmi

le reste des fidèles une telle épouvante, que désormais ils n'oseraient plus pratiquer extérieurement leur religion.

En effet, les colonnes de la chrétienté de Lyon étaient brisées : les pasteurs avaient été frappés et leurs ouailles dispersées ou égorgées avec eux. Les fidèles qui leur survivaient, errant çà et là, se dérobaient comme ils pouvaient aux regards des loups ravisseurs. Le Seigneur les protégeait ; de même qu'il avait permis que la religion fût cimentée dans le monde par le sang des martyrs, de même aussi il avait voulu que des martyrs fussent à Lyon les fondements d'une Eglise qui devait dans la suite des siècles donner tant de gloire à son nom.

Les païens avaient cru noyer cette Eglise naissante dans le sang de ses enfants ; mais Irénée lui restait encore : c'était lui que le Seigneur avait chargé de cultiver un sol fécondé par le sang des martyrs. Ce grand homme comprit toute l'importance et les difficultés de sa mission ; mais rien n'effrayait son cœur magnanime. Son courage, toujours supérieur aux obstacles, croissait avec eux ; toutefois, avant de mettre la main à l'œuvre, il crut devoir religieusement obtempérer aux dernières volontés des martyrs qui l'avaient chargé d'aller à Rome, pour déposer aux pieds du souverain Pontife les peines qu'avaient causées à ses plus fidèles enfants les ravages des nouvelles hérésies, et les vœux qu'ils avaient formés pour la paix de l'Eglise et l'union de tous ses membres.

Lorsque les Martyrs confièrent cette mission à Irénée, les circonstances semblaient devoir les forcer de le retenir auprès d'eux ; « mais la charité de Jésus-Christ les pressait ». D'ailleurs, la persécution venait d'immoler leur père, et l'Eglise de Lyon était sans pasteur ; il était urgent de lui en donner un, et personne ne pouvait occuper plus dignement qu'Irénée la chaire de saint Pothin. Ils l'avaient donc député à Rome avec une lettre particulière de recommandation, dans laquelle ils faisaient au saint pape Eleuthère le plus bel éloge des vertus et des qualités de celui qu'ils avaient choisi pour premier pasteur. « Nous avons chargé », disaient-ils, « Irénée, notre frère et notre collègue, de vous porter ces lettres. C'est un zélateur ardent du Testament de Jésus-Christ que nous recommandons à votre paternité. Il est aussi élevé à la dignité sacerdotale, et nous ferions encore valoir ce titre, si le rang donnait le mérite ». Il ne nous reste plus de cette lettre qu'un fragment conservé par Eusèbe ; le reste contenait sans doute la prière que les saints Martyrs faisaient au vicaire de Jésus-Christ d'honorer tant de vertus de son approbation, et de confirmer leur choix en conférant à saint Irénée l'onction et la dignité épiscopale.

Une prière que des martyrs faisaient à un saint Pape, en faveur d'un saint prêtre, ne pouvait pas être rejetée. Eleuthère fut heureux d'avoir à préposer à la garde d'une partie du troupeau confié à ses soins, un pasteur si zélé, si vigilant et si habile. Irénée, dont la modestie égalait le mérite, dut seul se plaindre d'un rang qui allait le donner en spectacle à toute l'Eglise ; mais c'était un honneur qui lui imposait d'effrayants sacrifices, et, pour les subir, il se résigna à la dignité épiscopale.

L'occupation de notre Saint, dès qu'il se vit sur la chaire épiscopale, fut de recueillir, pour ainsi dire, les tristes débris de ce naufrage, de ramasser ses ouailles dispersées et de fortifier ceux que la rage des tyrans avait épouvantés, afin de faire refleurir la foi et la piété avec encore plus d'éclat qu'auparavant. Il n'épargna rien pour venir à bout d'une si sainte entreprise : ses paroles, ses exemples, ses conseils, sa science, furent les moyens dont il se servit pour la faire réussir. En effet, il fit tant par ses prières, par

ses prédications, par ses exhortations, par ses remontrances et par ses réprimandes, employant d'abord la douceur et la persuasion, comme parle l'Apôtre, qu'il encouragea les timides, ramena les dévoyés, fortifia les faibles, et enfin rendit les fidèles de l'Eglise de Lyon des modèles de vertu ; de sorte que nous pouvons dire que leur candeur, leur retenue dans leurs paroles, leur douceur, la sévérité et l'innocence de leur vie, leur charité pour leurs ennemis et leurs plus grands persécuteurs, leur patience dans les injures, leur fidélité dans le commerce, leur éloignement de toute ambition, leur pauvreté, leur chasteté, leur tempérance, et, en un mot, la sainteté visible, constante et uniforme de leur vie, ne contribuèrent pas peu à confondre les adversaires de la religion chrétienne et à établir la doctrine de Jésus-Christ.

Les mêmes signes avant-coureurs qui avaient précédé la première tempête, en présagèrent bientôt une seconde. Les chrétiens de Lyon furent de nouveau soumis à une surveillance tracassière, exposés aux calomnies, aux délations de leurs ennemis, et enfin traqués dans leurs paisibles retraites. Le feu de la dernière persécution, qui n'avait jamais été entièrement éteint, se ralluma de nouveau, et les violences recommencèrent. Irénée l'avait prévu ; il savait que son ouvrage n'était pas celui de l'homme, et que Dieu voulait encore des victimes qui fussent comme le gage de la grandeur future de son Eglise.

Le sang des Martyrs coula de nouveau à flots ; mais Dieu, qui se rit des projets et des efforts des princes et des peuples conjurés contre lui et contre son Christ, fit cesser la tempête, qu'il n'avait permise que pour sa gloire et celle de son Eglise. D'ailleurs, il destinait Irénée à des travaux qui exigeaient le calme et la paix : il devait l'opposer à des troupes d'adversaires dont on ne triomphait pas en mourant. La persécution finit donc avec le règne et la vie de Marc-Aurèle. Ce prince, coupable de tous les excès que ses officiers exercèrent contre les chrétiens, quoiqu'il ne les eût pas tous commandés, s'était vu de nouveau forcé de prendre les armes contre les indomptables Marcomans : il était déjà parvenu dans leur pays, lorsque, se sentant attaqué d'une maladie grave, il se refusa toute nourriture et se fit mourir de faim. Marc-Aurèle a laissé après lui la réputation d'un stoïcien vaniteux jusqu'au ridicule et à la bassesse, égoïste jusqu'à la cruauté, austère et fataliste dans ses maximes, inconséquent dans sa conduite. Mauvais époux, père négligent, monarque bizarre, il ne régnait que pour lui, et toute son ambition était d'obtenir l'estime ou les flatteries du philosophisme.

Commode, ayant succédé à Marc-Aurèle, décédé le 17 mars de l'an 181, l'Eglise commença à jouir des douceurs de la paix. Ce prince, que Rome regarda comme un second Néron, n'avait, il est vrai, ni piété pour ses dieux, ni respect pour les lois de la nature les plus inviolables, ni fidélité pour ses amis, ni égard à l'innocence et au mérite des hommes ; il épargna cependant le sang des chrétiens, Dieu voulant se servir de sa tyrannie pour châtier ceux qui, sous le règne de son père, les avaient si cruellement traités.

Irénée comprit les devoirs et les avantages que ce calme donnait à son zèle ; pour le mettre à profit, il n'épargna ni veilles ni sacrifices : sa vie fut un dévouement de tous les jours : nul repos lui paraissait légitime. Plein d'admiration pour l'illustre Polycarpe, son maître, il avait le souvenir ou plutôt le cœur rempli de ses vertus, et il en reproduisait dans sa conduite les admirables exemples. Lorsque le caractère épiscopal lui eut donné avec son maître vénéré une ressemblance de plus, il s'efforça aussi d'imiter, dans l'administration de son Eglise, un modèle formé lui-même à l'école du disciple qui avait reposé sur le cœur de Jésus-Christ. Aussi remarque-t-on,

dans le caractère et la conduite de saint Irénée, les grandes qualités qu'avaient déployées l'apôtre saint Jean et saint Polycarpe son disciple ; toutes celles de ses actions dont l'histoire nous a conservé le souvenir, révèlent une douceur inaltérable, une charité ardente pour Dieu et pour le prochain, le même amour de la paix, une fermeté inébranlable, un courage héroïque. Il savait que sa nouvelle dignité le mettait en quelque sorte à la disposition de tous, et donnait à chacun des droits à son zèle ; il s'enchaînait donc au bien et aux besoins de tous. Le ciel répandit des bénédictions abondantes sur des travaux entrepris pour sa gloire et poursuivis avec tant de dévouement. Irénée voyait chaque jour venir se ranger autour de lui, à l'ombre de la croix, un grand nombre d'infidèles qui, ne pouvant résister à l'ascendant de ses vertus ni à la force de ses instructions, désertaient les autels des faux dieux et grossissaient les rangs des chrétiens. Les conversions furent si nombreuses, que lorsque, un peu plus tard, l'empereur Sévère voulut détruire dans Lyon la religion chrétienne, il fut obligé de faire périr presque toute la population de cette grande cité.

Le zèle d'Irénée ne se bornait point à son Eglise. Le paganisme régnait encore dans l'empire, et le gnosticisme tentait partout d'arracher à l'Evangile ses nouvelles conquêtes. Cependant la Providence et l'amour de son peuple tenaient notre Saint fixé à ce poste, et il ne pouvait l'abandonner pour voler partout où il y avait des ennemis à combattre. Il s'efforça donc de se multiplier dans ses disciples, et suscita au paganisme et à l'hérésie des adversaires redoutables, qui allaient en son nom les attaquer et les combattre sur tous les points.

C'est pourquoi, sans cesser de se dévouer à son peuple, Irénée donna une attention particulière au clergé de son Eglise, à l'imitation du grand évêque de Smyrne, dont le clergé avait toujours été un séminaire d'apôtres. L'exemple de ses vertus, l'éclat de ses lumières, les leçons de son expérience, formèrent au sanctuaire des ministres dignes de leurs hautes fonctions et conformes à l'idée qu'il s'était faite de la sainteté de leur état.

Sous l'inspiration de l'illustre docteur, Lyon devint en Occident ce qu'avait été Smyrne en Orient, le foyer de la tradition, le gymnase où l'orthodoxie se fortifia par la discussion des doctrines, par la lutte contre l'hérésie. On y vint de tous les points du monde chrétien, et il s'y forma des docteurs célèbres à leur tour, qui, s'appuyant sur les enseignements d'Irénée, entourèrent ce nom du vif et pieux souvenir dont Irénée lui-même avait entouré le nom de ses maîtres.

La ville de Valence, située sur les bords du Rhône, au-dessous de Lyon, fixa la première l'attention d'Irénée ; le commerce y avait attiré plusieurs familles de négociants asiatiques. La voix des premiers prédicateurs de l'Evangile n'y avait que faiblement retenti jusqu'alors, ainsi que dans les autres parties des Gaules. Le paganisme y régnait sans rival, et le gnosticisme accouru de l'Orient, loin de lui donner de l'inquiétude, lui aidait au contraire à détruire dans ce pays les traces qu'aurait pu laisser le passage de la religion. Mais leur empire ne pouvait ni s'établir, ni subsister à côté, pour ainsi dire, d'Irénée. Ce saint évêque leur suscita trois adversaires qui devaient détruire leur ouvrage. Envoyés à Valence par Irénée, les saints Félix, prêtre, Fortunat et Achillée, diacres, vinrent donc élever dans cette ville l'autel de Jésus-Christ contre les autels des faux dieux.

La prédication de ces trois disciples d'Irénée, jointe à la sainteté de leur vie, et soutenue de l'autorité des miracles, gagnèrent en peu de temps un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ.

Les saints Ferréol et Ferjeux, amis intimes des trois premiers apôtres de Valence, et, comme eux, formés à l'école du grand Irénée, obtenaient les mêmes succès par les mêmes moyens, dans le pays des Séquanais que leur saint maître avait assigné à leur zèle [1]. Les uns et les autres reçurent, quelques années après, sous Caracalla, une récompense digne de leurs travaux, la palme du martyre.

C'était peu pour Irénée d'établir dans les Gaules la religion de Jésus-Christ. Il forma encore d'autres disciples qui, avec le titre *d'évêques des nations*, allassent prêcher et défendre l'Evangile dans toutes les parties de l'univers. Ces hommes admirables, dit Eusèbe de Césarée, imitant le zèle de leurs maîtres, élevaient l'édifice de la religion là où les Apôtres en avaient jeté les fondements : ils travaillaient avec une application infatigable à la prédication de la foi, répandaient par toute la terre la semence de la divine parole, faisaient connaître Jésus-Christ à ceux qui ignoraient encore son nom, et leur expliquaient sa loi sainte. Lorsque ces hommes apostoliques avaient établi solidement la religion dans un pays infidèle, ils confiaient à des pasteurs stables le soin des âmes qu'ils avaient acquises à Jésus-Christ; puis ils poursuivaient dans d'autres pays le cours de leurs conquêtes spirituelles. Dieu les accompagnait partout, sa grâce les fortifiait, et le Saint-Esprit opérait, par ses serviteurs, et en faveur de leur ministère, des prodiges aussi éclatants que nombreux; aussi n'était-il pas rare de voir des peuples entiers s'ébranler à leur voix, et entrer en foule dans l'Eglise de Jésus-Christ.

Tandis que saint Irénée formait à la religion des Apôtres et des Docteurs, il s'efforçait de ramener à l'Eglise les ministres infidèles qui l'avaient désertée pour le schisme et l'hérésie. Comme il n'avait point eu assez de temps à Rome pour combattre les erreurs de Valentin et des autres hérétiques, dont le parti augmentait de jour en jour, il prit la plume pour les réfuter : ce qu'il fit avec autant de solidité que d'érudition et de bonne foi. Il les convainquit principalement par les traditions apostoliques gardées inviolablement par l'Eglise romaine, depuis saint Pierre jusqu'au Pape sous lequel il écrivait.

Notre Saint ne fit pas moins paraître de zèle pour l'établissement de la paix et la concorde de l'Eglise, qu'il en avait fait paraître dans ses écrits et dans ses discussions pour la pureté de la foi. Le différend touchant la célébration de la Pâque s'étant réveillé dans presque toutes les Eglises, le pape saint Victor Ier fit assembler un synode à Rome, où il fut ordonné que cette fête serait le dimanche après le quatorzième de la lune de mars, conformément à la tradition apostolique. Polycarpe, évêque d'Ephèse, fit résoudre, au contraire, dans une assemblée des évêques d'Asie, que, suivant leur ancienne coutume, ils la célébreraient le quatorzième de la lune, ainsi qu'elle avait été célébrée par Jésus-Christ même, et qu'elle l'était dans l'ancienne loi, sur quoi il écrivit une Epître synodale au Pape. Ce décret des Asiatiques fut fort mal reçu par saint Victor; il le déclara contraire à la tradition apostolique et à la coutume générale de l'Eglise, leur fit une réponse fort rude et les menaça de les excommunier. Notre Saint prévoyait que cette rigueur aurait de fâcheuses suites; ayant fait assembler un Synode d'évêques où le décret de saint Victor fut reçu, il lui écrivit une lettre au nom de tous, dans laquelle il lui remontra qu'il devait modérer son zèle et

1. Bollandistes, 16 juin, p. 5. — Dunod, *Histoire de l'Eglise de Besançon*, tome I. p. 24. Cet auteur pense que saint Ferréol fut envoyé par saint Irénée à Besançon, avec la qualité d'évêque; son opinion n'est pas dépourvue de fondement.

user de douceur plutôt que de rigueur ; qu'il n'était pas juste de retrancher un si grand nombre d'Eglises de l'Eglise universelle, pour une observation que leurs pères avaient gardée ; qu'il était bien plus à propos de conserver l'union avec ses frères, à l'exemple de ses prédécesseurs, Anicet, Pie, Hygin, Télesphore et Sixte, qui ne laissaient pas d'envoyer l'Eucharistie (marque en ce temps-là de l'union ecclésiastique) à ceux qui ne célébraient pas la Pâque au même jour que l'Eglise romaine. Il ajouta d'autres choses assez pressantes et un peu fortes pour l'obliger d'avoir plus d'indulgence pour les évêques d'Asie. Il écrivit aussi plusieurs autres lettres à des Eglises et à des évêques, pour les exhorter à demeurer soumis au Saint-Siége et à se conformer au décret de saint Victor. C'est ainsi qu'il procura une grande tranquillité à l'Eglise, lors même qu'elle était menacée d'une furieuse tempête, qui aurait été capable de lui faire perdre une infinité de fidèles.

Tous les évêques applaudirent à une issue si heureuse et bénirent Irénée qui, grand selon le nom, avait paru parmi ses frères comme un ange de paix, et rétabli entre eux ces rapports de charité si recommandés par le divin Maître.

De son côté, ce vénérable vieillard rendit grâces à Dieu d'un succès si ardemment désiré ; il avait assez vécu, puisqu'il voyait de ses yeux la paix régner de nouveau parmi les enfants de Dieu ; il pouvait terminer dans la joie une vie qu'il avait consacrée tout entière à la gloire de Jésus-Christ et au salut de ses frères ; il avait combattu les combats du Seigneur ; il était arrivé triomphant au bout de sa carrière, il ne lui restait donc plus qu'à recevoir la couronne que lui préparait le Dieu de toute justice. Mais le martyre seul pouvait dignement couronner tant de travaux et de vertus ; et le Seigneur, qui avait destiné son serviteur à venger la vérité, à glorifier son nom parmi les hommes, exigeait encore de lui ce dernier témoignage d'amour, le plus beau qu'un chrétien puisse donner à son Dieu, afin que sa providence réunit sur lui les récompenses qu'elle prépare aux confesseurs, aux vierges, aux pontifes, aux docteurs et aux martyrs.

Tandis que saint Irénée édifiait son Eglise par l'éclat de ses vertus et par la pureté de sa doctrine, Septime Sévère, après avoir laissé quelque temps les fidèles en repos, et les avoir même défendus en plusieurs occasions contre la fureur populaire, en reconnaissance de ce qu'il avait reçu la santé d'un chrétien nommé Procule, qu'il retint auprès de sa personne jusqu'à sa mort, cessa bientôt de leur témoigner la même bienveillance. Alors il y eut partout une effroyable explosion de menaces : des cris de mort s'élevèrent de nouveau de toutes les parties de l'empire et vouèrent les chrétiens aux lions.

Mais nulle part l'idolâtrie ne se déchaîna contre les chrétiens avec plus de fureur que dans la ville de Lyon. La vengeance que Sévère avait fait peser sur elle quelque temps auparavant, avait révélé leur innocence : les païens ne l'avaient point oublié. A peine furent-ils sortis de la stupeur où les avait jetés le courroux du vainqueur, que mesurant toute la grandeur des désastres dont la vue semblait les accuser encore, ils puisèrent même dans leurs malheurs une rage nouvelle contre des chrétiens innocents qui pleuraient, sur des ruines, le crime de leurs concitoyens, et les calamités communes.

Saint Irénée observait ces dispositions des esprits ; il prévit que l'enfer préparait à son Eglise une guerre effroyable ; aussi n'attendit-il pas qu'elle éclatât pour y disposer son peuple. Quant à lui, il vit avec joie s'approcher le jour heureux qui devait éclairer son martyre. Son amour ardent pour

Jésus-Christ ne voulait pas un moindre sacrifice, et il conjurait son Dieu de lui accorder cette dernière faveur. Disciple de martyr, successeur de martyr, compagnon de martyrs, il avait entretenu dans son cœur le désir et l'espoir de sacrifier sa vie à la gloire de Jésus-Christ, et son âme dut s'enflammer d'une nouvelle ardeur à l'approche du jour où Dieu allait enfin mettre le comble à ses vœux. Il lui fut facile d'inspirer les mêmes sentiments à des chrétiens qu'il avait formés. Sans doute, le martyre était alors le sujet ordinaire de ses entretiens et de ses leçons : il en expliquait l'excellence à ses disciples et leur montrait que c'était un des plus beaux priviléges de l'Eglise dont ils étaient membres ; il leur promettait le secours et la force de l'Esprit-Saint, ranimait leur courage en relevant leurs espérances, et faisait briller à leurs yeux la couronne de gloire que Jésus-Christ prépare à ceux qui l'auront aimé jusqu'à mourir pour lui. « L'Eglise seule », disait le grand Irénée, « a le privilége de former les martyrs et d'en peupler les cieux : c'est une faveur que Dieu accorde à l'amour qu'elle lui porte. Loin de participer à sa gloire, les sectes froides et stériles ne comprennent point la noblesse du martyre, méprisent ceux qui le souffrent pour le Verbe de Dieu, et blasphèment l'Esprit-Saint qui leur en donne le courage. Car les martyrs, forts de la force même de l'Esprit-Saint, sont au-dessus de la faiblesse humaine, et les souffrances leur paraissent légères ; ils bravent la mort et des tourments qui effrayeraient la nature, si l'Esprit de Dieu n'était avec eux [1].

« Jésus-Christ le premier a donné sa vie pour nous ; il a donc droit que, par amour pour lui, nous participions à son sacrifice. C'est pourquoi il avait déjà dit à ses disciples : Vous comparaîtrez, à cause de mon nom, devant les princes et les magistrats : on vous poursuivra de ville en ville ; on vous livrera aux tourments et à la mort. Mais ne craignez point ceux qui, pouvant déchirer le corps, n'ont aucun pouvoir sur l'âme ; craignez plutôt celui qui peut condamner aux flammes éternelles et l'âme et le corps. Oui », ajoute saint Irénée, « craignez celui qui couronne les martyrs et châtie les infidèles. Des hérétiques osent cependant mépriser les martyrs, livrer au ridicule ceux qui donnent leur vie pour le nom de Jésus-Christ. Mais un jour le souverain Juge vengera l'honneur des saints et confondra leurs contempteurs. Pour nous, imitons ici-bas celui qui sur la croix a demandé grâce pour ses bourreaux, qui nous a recommandé d'aimer nos ennemis ; abandonnons-nous à sa justice et à sa bonté [2] ».

C'est ainsi que, déroulant aux regards de ses disciples le tableau des persécutions supportées par l'Eglise dans tous les temps, comme dans tous les pays, saint Irénée, pour exciter leur foi et leur courage, leur rappelait la lutte sublime que des chrétiens de tout rang, de tout sexe et de tout âge, les yeux fixés sur le Calvaire, le cœur fortifié par l'Esprit-Saint, avaient soutenue contre les puissances de l'enfer. D'ailleurs les chrétiens de Lyon étaient les enfants des martyrs : chaque jour ils foulaient le théâtre glorieux où leurs pères avaient combattu pour Jésus-Christ et triomphé des supplices : les lieux témoins du courage et de la victoire de ces généreux athlètes, semblaient les exhorter à ne pas dégénérer de leurs aïeux. Les noms vénérés des Pothin, des Sanctus, des Blandine, des Epipode, des Alexandre, et de tant d'autres martyrs, vivaient encore dans leur mémoire. De si beaux exemples, semés, pour ainsi dire, dans leurs cœurs, y portaient ces fruits de salut qu'allait bientôt cueillir le père de famille ; et l'espoir du

1. Iren., *adv. hæres.*, liv. IV, c. 33, n° 9 et liv. V, c. 9, n° 2, 3. — 2. *Ibid.*, liv. III, c. 18, n° 4, 5.

bonheur, dont le martyre avait assuré la possession à leurs pères, enflammait encore leur courage et leurs désirs. C'était vers ce terme glorieux qu'Irénée élevait leurs pensées. Les désastres et les exécutions sanglantes qui, peu de temps auparavant, avaient désolé la ville de Lyon, attestaient encore la vanité des choses de ce monde, confirmaient ses leçons et portaient les chrétiens à souffrir pour Jésus-Christ des maux que tant de malheureux subissaient forcément pour un homme.

Mais rien ne secondait mieux les leçons d'Irénée que l'exemple de ses vertus : aussi eut-il la consolation de voir croître autour de sa vieillesse un peuple de héros chrétiens, dont toute l'ambition était de vivre et de mourir avec lui.

Ce fut dans ces dispositions que la persécution trouva la chrétienté lyonnaise. Une émeute populaire avait donné à Rome le premier signal de cette persécution, qui, pendant plusieurs années, inonda l'empire du sang des chrétiens. De Rome elle passa à Alexandrie qui se changea en un vaste théâtre de carnage, où brilla le courage magnanime des chrétiens; puis en Occident, où Irénée, comme un soleil qui avait majestueusement fourni sa carrière, allait s'éteindre dans des flots de sang.

Ce grand Saint avait passé quatre-vingts ans au service du Seigneur. Depuis un quart de siècle il occupait le siége de saint Pothin ; il avait confondu l'hérésie, pacifié l'Eglise entière, éloigné de son sein les maux et les scandales d'un schisme ; ses lumières avaient éclairé toute la chrétienté, ses vertus l'avaient édifiée ; toutes ses grandes qualités avaient honoré la religion et glorifié le nom de Jésus-Christ parmi les Gentils : il ne restait plus à Irénée qu'à donner au Sauveur le plus éclatant de tous les témoignages, celui de son sang, et il ne manquait plus à ses mérites que la palme du martyre.

Les décrets impériaux parvinrent à Lyon à la fin de l'an 202, et coïncidèrent précisément avec les fêtes décennales qui devaient se célébrer à l'occasion de la dixième année du règne de Sévère. C'était pour les païens de cette ville une occasion favorable de faire oublier leur révolte passée et d'exercer leur vengeance contre les chrétiens : sous prétexte de témoigner leur amour pour leur souverain, ils s'empressèrent à l'envi d'exécuter ses ordres, célébrèrent des fêtes en son honneur, avec un appareil extraordinaire, et multiplièrent les sacrifices pour la prospérité de son règne. Les chrétiens ne prenant jamais part à des fêtes sacriléges qui se célébraient dans la débauche, leurs ennemis se prévalurent de cette circonstance pour les accuser de rébellion contre le prince, ou de mépris pour sa personne et pour les dieux, et pour attirer ainsi sur leurs têtes le courroux de Sévère. Les chrétiens savaient bien à quels dangers les exposait le refus de participer à ces abominations ; mais ils ne craignaient que Dieu : ils persévérèrent donc dans la pratique de leurs devoirs, et s'abandonnant à la volonté du Seigneur, ils conservèrent le calme et la patience qu'ils avaient montrés en des temps moins menaçants, ou plutôt ils demandèrent à Jésus-Christ la faveur d'unir le sacrifice de leur vie au sacrifice de la croix. Leurs vœux furent bientôt satisfaits. Entouré de la vénération des fidèles, Irénée, comme nous l'avons dit, les préparait au martyre, ranimait leur foi, élevait leurs pensées vers le ciel qui allait s'ouvrir devant eux, et leur apprenait à mépriser une terre où les disciples de l'Evangile sont obligés de vivre confondus avec les partisans de l'enfer. Il leur distribuait souvent le pain des forts, conférait le baptême aux enfants et aux catéchumènes, afin qu'ils ne sortissent pas de cette vie avant d'avoir été régénérés par ce sacrement. Il

inspirait à tous la force et le courage que demandaient les prochaines épreuves.

Cependant les païens, libres de faire aux chrétiens tout le mal qu'ils voulaient, exercèrent leur pouvoir avec une fureur dont l'homme paraît à peine capable. Sans doute, les prêtres des faux dieux la firent d'abord tomber sur Irénée, dont le zèle dépeuplait leurs temples et soutenait la constance des chrétiens ; ce vénérable vieillard rendit grâces à son Dieu de ce qu'il mettait le comble à ses faveurs par celle du martyre.

Les yeux levés vers le ciel, le front calme et majestueux, il reçut en le bénissant le coup de la mort, et son âme triomphante alla recevoir enfin dans les cieux la couronne que lui avaient méritée tant de combats sur la terre. Ses enfants généreux, instruits par ses leçons, animés par son exemple, partagèrent son bonheur et sa gloire. De vils assassins, ivres de leur sang, en inondèrent la cité ; armés de poignards, de pierres ou d'armes tranchantes, ils les immolaient partout où les rencontrait leur aveugle fureur. Elle ne fut assouvie que lorsqu'elle ne trouva plus de victimes et que des milliers de chrétiens furent tombés sous ses coups.

Le martyre de saint Irénée arriva l'an 202, selon l'opinion la plus commune ; quelques auteurs le mettent en 208. Les Grecs honorent saint Irénée le 23 août, et les Latins le 28 juin.

Il est fait mention de ce saint Docteur dans Tertullien, Eusèbe, saint Epiphane, saint Jérôme, saint Grégoire de Tours, Ecuménius, Adon de Vienne et dans tous les martyrologes.

On trouve saint Irénée représenté avec un flambeau à la main, soit comme docteur, soit en sa qualité d'apôtre de Lyon : l'Evangile est en effet une lumière qui dissipe la nuit de l'erreur.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS DE SAINT IRÉNÉE.

Le corps de saint Irénée fut enlevé à la faveur des ténèbres par le saint prêtre Zacharie et déposé dans les catacombes de Lyon, avec ceux des autres martyrs de la persécution. On éleva plus tard, à l'extrémité de la ville, une basilique sur la crypte où saint Irénée avait tant de fois réuni ses enfants, et où ses dépouilles mortelles avaient été ensuite religieusement déposées.

Les fidèles ont conservé ce riche trésor avec beaucoup de vénération jusqu'en l'année 1562 : les Huguenots, qui exercèrent alors mille impiétés contre les saintes reliques, ayant pillé la châsse de notre Saint, jetèrent une grande partie de ses ossements dans le Rhône et une autre partie dans la boue ; quant au crâne de son chef sacré, ils le roulèrent çà et là par les rues, et le laissèrent enfin dans un égoût ; mais il en fut tiré presque en même temps par la piété d'un chirurgien, qui le garda dans sa maison jusqu'à ce que, les troubles des guerres civiles étant apaisés, l'archevêque avec son clergé, accompagné des magistrats de la ville, le transportèrent solennellement dans une procession générale, comme une précieuse relique, du lieu où il était en une église dédiée sous le nom de Saint-Irénée.

Quant à la basilique, elle fut renversée en partie par les sectaires, puis relevée et de nouveau détruite, lors du mémorable et cruel siége de Lyon. La basilique actuelle de Saint-Irénée est à peu près entièrement neuve : elle n'a d'antique que les substructions de l'abside et son église souterraine ; elle touche au magnifique palais formant le refuge Saint-Michel, qui possède une charmante église. Près d'elle aussi se trouve une fontaine dont l'ornementation et le caractère font honneur au goût de l'architecte.

L'ouvrage principal de saint Irénée, en cinq livres, est connu sous ce titre : *Adversus hæreses, contre les hérésies.*

Dans son premier livre, saint Irénée expose les rêveries de Valentin sur la généalogie de trente Eons. Ces êtres imaginaires étaient des espèces de divinités inférieures qu'on faisait produire par le Dieu éternel, invisible, incompréhensible, nommé *Bathos* ou *Profondeur*, auquel on donnait pour femme *Ennoia* ou la *Pensée*, autrement appelée *Sigé* ou le *Silence*. Ce système absurde fut formé sur la théogonie d'Hésiode et sur quelques idées de Platon, dans lesquelles Valentin mêla certaines vérités qu'il avait empruntées de l'évangile selon saint Jean. Saint Irénée le refute par

l'autorité de l'Ecriture, par celle du symbole dont il rapporte presque tous les articles, et par l'unanimité des différentes églises dans la même foi, unanimité à laquelle il oppose la difficulté qu'ont les hérétiques de s'accorder entre eux. Après avoir parlé de plusieurs de leurs variations, il décrit avec étendue les superstitions et les impostures de Marc, chef des Marcosiens ; puis il expose les erreurs des autres hérétiques qui parurent à la naissance du christianisme.

Il montre dans son second livre, que Dieu a créé l'univers, et réfute le système des Eons. Il assure, l. II, c. LVII, *éd. Ben. Olim.* 32, que les chrétiens opéraient des miracles au nom du Fils de Dieu, et il met ce don au nombre des marques caractéristiques de la véritable Eglise.

Dans son troisième livre, saint Irénée se plaint de ce que les hérétiques, étant pressés par l'Ecriture, en éludaient l'autorité, prétendant que la tradition était pour eux, et de ce que, quand on les attaquait par la tradition, ils l'abandonnaient et en appelaient à l'Ecriture seule, tandis que l'Ecriture et la tradition fournissaient des armes invincibles contre leurs erreurs. Il fait observer que les Apôtres ont transmis la vérité et tous les mystères de la foi aux pasteurs qui leur ont succédé, et que c'est à eux conséquemment que nous devons nous adresser pour en avoir la connaissance.

Le saint docteur, dans son quatrième livre, prouve l'unité de Dieu, et montre, c. XVII, XVIII, que Jésus-Christ, en abolissant les anciens sacrifices, y a substitué celui de son Corps et de son Sang, qui doit être offert dans tout le monde, suivant la prédiction de Malachie. Il donne la multitude des martyrs comme une marque de la véritable Eglise, et soutient que les hérétiques ne peuvent se vanter du même avantage, quoique quelques-uns d'entre eux aient été mêlés dans la foule de nos martyrs, c. XXXIII.

Il parle, dans son cinquième livre, de notre rédemption par Jésus-Christ, et y rapporte les preuves de la résurrection des corps ; il revient, c. VI, aux dons prophétiques et aux miracles qui, de son temps, subsistaient dans l'Eglise. Suit une récapitulation des hérésies réfutées dans l'ouvrage. « Leur nouveauté », dit saint Irénée, « suffirait seule pour les confondre ». Il ajoute quelques remarques sur la venue de l'Antechrist. Il conclut, d'un passage de l'Apocalypse, qu'il interprétait mal d'après Papias, son maître, que, avant le jugement dernier, Jésus-Christ régnerait mille ans sur la terre avec ses élus dans la jouissance des plaisirs spirituels. (Cérinthe et d'autres hérétiques prétendaient que ces plaisirs seraient charnels.) En consultant la tradition, comme le saint docteur l'ordonne lui-même, on condamna bientôt l'opinion des Millénaires. Elle a été renouvelée en Allemagne par plusieurs Lutheriens, et par quelques protestants d'Angleterre, nommément par le docteur Wells, dans ses notes sur l'Apocalypse.

Outre les cinq livres contre les hérésies, saint Irénée en composa plusieurs autres dont il ne nous reste que les titres ou de très-petits fragments. Ce sont : 1° Un traité de la *Monarchie*, contre Florin ; 2° un traité de l'*Ogdoade*, ou nombre de huit, contre le même ; 3° un traité du *Schisme*, contre Blastus ; 4° une *Lettre* au pape Victor concernant la Pâque ; 5° un livre de la *Science ;* 6° un *Recueil de diverses disputes ;* 7° des *Discours* sur la foi ; 8° la *Lettre des Eglises de Lyon et de Vienne.*

Les œuvres de saint Irénée ont été publiées par Erasme et par Feu-Ardent. Grabe les fit réimprimer à Oxford en 1702 ; mais il y a souvent altéré le texte de son auteur ; il y a joint aussi des notes qui les défigurent par leur hétérodoxie, et qui, pour la plupart, ont pour objet d'établir les idées particulières de l'éditeur, par rapport à la nouvelle religion qu'il avait embrassée. La meilleure de toutes les éditions que nous ayons des œuvres du saint docteur est celle que Dom Massuet, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, donna à Paris en 1710, in-folio. Pfaff, luthérien, publia, en 1715, quatre nouveaux fragments de saint Irénée, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Turin. Le second de ces fragments présente en abrégé la doctrine de l'Eglise sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. En 1734, l'édition de Dom Massuet fut réimprimée à Vienne avec les fragments de Pfaff. Cet ouvrage a été traduit par M. de Genoude.

Le R. P. Feu-Ardent, de l'Ordre des Mineurs, docteur de la Faculté de Paris, nous a donné sa vie au commencement des doctes *Remarques* qu'il a faites sur ses œuvres ; c'est de là et des *Annales* du cardinal Baronius, ainsi que de l'*Histoire de saint Irénée*, par M. l'abbé Prat, que nous avons tiré la meilleure partie de ce récit.

SAINT LÉON II, PAPE

683. — Empereur d'Orient : Constantin III *Pogonat.*

Studeas moribus implere pontificatum, et ut sancti sanctorum devotæ servitutis impendas officium, induas sanctitatem.

Appliquez-vous à honorer votre pontificat par des mœurs irréprochables ; remplissez avec dévouement votre rôle de serviteur du Saint des Saints et revêtez-vous de la sainteté.

Petr. Blesens. *Epist.* xv *ad Episc. Carnotens.*

Après la mort du pape Agathon, le Siége apostolique demeura vacant un an sept mois et cinq jours. L'histoire ne nous apprend point pourquoi l'on fut si longtemps à élire un autre pape en sa place. Baronius croit que Théodore, patriarche de Constantinople, porta l'empereur à arrêter les légats durant ce temps-là, afin d'avoir le loisir de falsifier les Actes du sixième Concile général, qui se tenait alors, et de se faire rétablir sur la chaire dont il avait été déposé. On peut dire qu'une horrible peste, qui fut précédée de deux éclipses, l'une de soleil et l'autre de lune, avait causé une telle épouvante dans toute l'Italie, et mis Rome en particulier dans une si grande consternation, que l'on n'osa pas s'y assembler. Quoi qu'il en soit, après cette longue vacance, Léon II, chanoine régulier, fils de Paul Menco, médecin, fut élu en sa place. Il était né à Piano-di-San-Martino, près Reggio, dans la Grande-Grèce, (Etat de Naples). C'était un très-saint personnage, parfaitement bien versé dans les saintes Ecritures, également savant et éloquent, et dont les bons exemples portaient tout le monde à la vertu. Il eut un soin tout particulier des pauvres, des orphelins et des veuves, et soulagea leurs misères avec une charité tout à fait apostolique. Il confirma le sixième Concile œcuménique, qu'Agathon avait assemblé à Constantinople contre les hérétiques qu'on appelait Monothélites, parce qu'ils ne reconnaissaient qu'une volonté et qu'une opération en Jésus-Christ. Et comme il savait aussi bien la langue grecque que la latine, il en traduisit les Actes de grec en latin, pour en donner l'intelligence aux Occidentaux. Il ordonna qu'à la messe on donnerait la paix à tous les assistants; c'est-à-dire qu'il rendit obligatoire une cérémonie qui se pratiquait déjà par dévotion : car cette pieuse coutume a été observée dès les premiers siècles de l'Eglise, comme il est aisé de le voir dans saint Denis et dans saint Justin. Il ordonna aussi que le *Pallium*, que les souverains Pontifes envoyaient aux patriarches et aux archevêques, les dispenses, les priviléges et tous les offices ecclésiastiques s'accordassent gratis et sans aucun intérêt. Il fit bâtir à Rome trois églises, auprès de celle de Sainte-Bibiane; l'une qu'il dédia sous le nom de l'apôtre saint Paul et dans laquelle il fit déposer les corps des saints Simplicius, Fauste et Béatrix, avec plusieurs autres reliques; l'autre en l'honneur de saint Sébastien; enfin la dernière en l'honneur de saint Georges.

Lorsqu'il fut élevé au souverain pontificat, le plain-chant, que saint Grégoire le Grand avait composé et établi dans l'Eglise, était dans une extrême confusion : c'est pourquoi, comme il avait une parfaite connais-

sance de la musique, il le réforma et le remit en meilleur ordre; il composa aussi quelques nouvelles hymnes, que l'Eglise a conservées jusqu'à présent; il tint une ordination, dans laquelle il créa vingt-trois évêques, neuf prêtres et trois diacres. Il fit merveilleusement paraître son zèle et sa fermeté contre les vaines prétentions des archevêques de Ravenne, qui, appuyés des Exarques, c'est-à-dire des gouverneurs impériaux dont la ville était la résidence ordinaire, ne voulaient pas reconnaître l'autorité du Saint-Siége ni se soumettre à ses commandements : car, pour réprimer cette insolence insupportable, il fit un décret par lequel il ordonna qu'à l'avenir nul évêque de Ravenne ne pourrait faire les fonctions de sa charge, avant d'avoir été confirmé par le Pontife romain. Il fit aussi défendre de célébrer l'anniversaire de Maur, archevêque du même siége, décédé dans l'excommunication.

Il était aimé et respecté de tout le monde, tant à cause de sa vertu que pour son naturel doux, affable et bienfaisant. En un mot, il ne lui manquait rien des qualités requises pour en faire un des plus excellents Papes qui aient gouverné l'Eglise, quoiqu'il n'ait tenu le siége que dix mois et dix-sept jours. Sa mort, qui arriva le 4 juillet, l'an de Jésus-Christ 683, fut regrettée de tous les fidèles auxquels, dans un pontificat de si courte durée, il avait donné de grandes preuves de son zèle et de sa piété. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre, tombeau ordinaire des souverains Pontifes, le 28 juin, jour auquel il est nommé dans le martyrologe romain.

On lui attribue une Epître fort pieuse qu'il écrivit à l'empereur Constantin IV, surnommé Pogonat, où il le loue du zèle qu'il avait fait paraître et des soins qu'il avait apportés à la célébration du Concile général dont nous avons parlé. Le cardinal Baronius croit que cette Epître n'est pas de lui, non plus que quelques autres qui sont sous son nom.

On représente saint Léon : 1° embrassant un mendiant, par allusion à sa charité envers les malheureux; 2° parfois tenant un livre où se lisent des notes musicales, parce qu'il passe pour avoir réformé le chant ecclésiastique.

Acta Sanctorum. — Cf. *Histoire des souverains Pontifes romains*, par Artaud de Montor.

LES SAINTS PLUTARQUE, POTAMIENNE,

MARTYRS A ALEXANDRIE (202).

Origène, ayant ouvert une école à Alexandrie, ne se contenta point d'y enseigner les sciences : il s'appliqua surtout à pénétrer ses disciples des maximes de la perfection chrétienne ; aussi eut-il la consolation d'en voir plusieurs qui versèrent leur sang pour Jésus-Christ durant les ravages de la persécution que l'empereur Sévère avait excitée, et qui dura depuis l'an 202 jusqu'à l'an 211. Parmi les héros chrétiens qui se signalèrent en cette occasion, on compte saint Plutarque, frère de saint Héraclas, qui fut depuis évêque d'Alexandrie. Ces deux grands hommes s'étaient convertis en même temps, et Origène avait été l'instrument dont Dieu s'était servi pour les amener à la connaissance de la vérité. Plutarque se prépara par une vie sainte à confesser sa foi. Comme c'était un homme très-connu dans la ville, il fut un des premiers que l'on arrêta. Pendant son séjour dans la prison, Origène le visitait pour l'exhorter à la persévérance ; il l'accompagna même au lieu de l'exécution.

Potamienne était esclave de condition. Sa mère, qui se nommait Marcelle, l'éleva dans les principes de la foi ; mais elle la mit depuis sous la conduite du grand maître dont nous venons de parler, afin qu'il acheva l'édifice qu'elle avait commencé.

Potamienne était jeune et d'une rare beauté. Celui qu'elle servait, ayant conçu pour elle une passion violente, la pressa de consentir à ses désirs infâmes ; mais la Sainte se comporta de manière à ne lui laisser aucune espérance. Il employa mille artifices qui ne lui réussirent pas plus que les promesses et les menaces. Résolu de se venger, il la livra au préfet nommé Aquila, le priant toutefois de ne point lui faire de mal, s'il pouvait la déterminer à contenter sa passion, et lui promettant une somme considérable d'argent en cas que les choses tournassent comme il le souhaitait. Les efforts réitérés du préfet n'eurent aucun succès. Voyant donc Potamienne inébranlable, il la condamna à diverses tortures ; il fit ensuite préparer une chaudière pleine de poix bouillante, et la menaça de l'y jeter, si elle refusait plus longtemps d'obéir à son maître. La Sainte répondit au juge de la manière suivante : « Je vous conjure, par la vie de l'empereur que vous respectez, de ne pas permettre que je paraisse nue ; ordonnez plutôt qu'on me descende peu à peu dans la chaudière avec mes habits, et vous verrez quelle est la patience que Jésus-Christ, que vous ne connaissez point, donne à ceux qui espèrent en lui ». Le préfet donna l'ordre qu'on lui demandait, et chargea un des gardes de l'exécuter.

Ce garde se nommait Basilide. Il traita Potamienne avec toutes sortes d'égards, et la préserva le long du chemin des insolences de la populace, qui insultait à sa pudeur par des paroles obscènes. Il reçut bientôt la récompense de son humanité. La Sainte lui dit de prendre courage, l'assurant qu'après sa mort elle lui obtiendrait de Dieu la grâce du salut. A peine eut-elle fini de parler, qu'on lui mit les pieds dans la poix bouillante, et on l'y enfonça peu à peu jusqu'au haut de la tête. Ce fut ainsi qu'elle consomma son sacrifice. Marcelle, sa mère, fut brûlée dans le même temps.

Du nombre de ceux qui se convertirent après ce double martyre, fut Basilide, auquel Potamienne avait promis de marquer sa reconnaissance lorsqu'elle aurait été réunie à Jésus-Christ. Peu après le martyre de la Sainte, les soldats, ses camarades, exigèrent de lui qu'il jurât par les faux dieux ; ce qu'il refusa de faire, en disant qu'il était chrétien.

Ils crurent d'abord qu'il plaisantait ; mais, voyant qu'il persistait dans sa résolution, ils le conduisirent au préfet qui le fit emprisonner. Les chrétiens qui le visitèrent voulurent savoir la cause d'un changement si subit. « Potamienne », leur répondit-il, « m'est apparue dans la nuit, trois jours après son martyre ; elle m'a mis une couronne sur la tête, en me disant qu'elle avait obtenu pour moi du Seigneur la grâce du salut, et que bientôt je lui serais réuni dans la gloire ». Les frères, remplis de joie, le régénérèrent par le baptême. Le lendemain Basilide confessa de nouveau la foi devant le tribunal du préfet, et fut condamné à être décapité. Il est nommé dans le martyrologe romain, sous le 28 juin, avec sainte Potamienne, saint Plutarque et ses compagnons.

Acta Sanctorum. — Cf. Godescard, Baillet.

SAINT PAUL Ier, PAPE (767).

Paul Ier, romain d'origine et fils de Constantin, succéda sur le siége de saint Pierre à Etienne II, son frère, mort l'an 757. Il fut sacré le 12 mai de la même année. Une pareille succession était sans précédent, mais le rare mérite de l'élu en était la seule et unique cause. Elevé par Grégoire, avec son frère Etienne, dans le palais de Latran, formé aux mœurs chrétiennes et instruit des sciences ecclésiastiques, Paul était l'homme le plus capable de prendre, après son frère, le timon des affaires de l'Eglise. Il sollicita jusqu'à deux fois, par ses légats, l'empereur Constantin Copronyme de revenir à la saine doctrine, qu'il avait abandonnée pour l'hérésie ; mais le prince endurci refusa d'entendre sa voix apostolique : il continua de persécuter les catholiques, sévissant surtout contre les moines, dont plusieurs se réfugièrent en Italie, loin du tyran persécuteur. Paul les reçut avec bonté, leur assigna des monastères et des églises pourvus de revenus suffisants, dans lesquels ils pourraient célébrer les saints mystères dans le rit de leur patrie.

Ce que les soins de l'administration des affaires de l'Eglise lui laissaient de temps, il l'employait à nourrir les pauvres de Jésus-Christ, à consoler les malades, à visiter les prisonniers et à tirer d'embarras ceux qui étaient accablés de dettes. Il bâtit plusieurs églises, une dans sa maison paternelle en l'honneur de saint Etienne, pape et martyr ; une autre dans la rue Sacrée, près du temple de Romulus ; et un oratoire de la sainte Vierge, dans l'enceinte de l'église de Saint-Pierre au Vatican, où il mit une statue de Marie en argent doré du poids de cent livres. En 761, il accorda au monastère de Saint-Hilaire un privilége portant qu'à l'avenir il serait de la juridiction

de l'Eglise de Ravenne, avec défense à qui que ce fût de l'en tirer. Il en donna un autre la même année à l'église et au monastère qu'il avait fondés dans sa maison paternelle en l'honneur des papes saint Etienne, martyr, et saint Sylvestre, confesseur. Il transféra dans l'église une partie des reliques qu'il avait tirées des cimetières qui étaient hors de Rome, et qui avaient été déshonorées par les insultes des Lombards. Au monastère il donna de grands biens avec défense à l'abbé d'en aliéner aucun et ordonna que les moines chanteraient sept fois le jour les louanges de Dieu. Enfin, étant mûr pour le ciel, il mourut la onzième année de son pontificat, et fut enseveli au Vatican, dans la chapelle qu'il avait fait bâtir en l'honneur de la sainte Vierge. Il quitta la terre pour monter au ciel le 21 juin 767. Néanmoins le martyrologe romain le mentionne sous le 28 du même mois, nous ne savons pourquoi.

On conserve plusieurs lettres de lui, adressées à Pépin, roi des Francs. Il rend grâce à ce roi si bon, et qui avait si bien mérité de l'Eglise romaine en prenant sa défense contre les Lombards; il l'exhorte en même temps à conserver toujours ce patronage.

Propre de Rome; Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques, par Dom Ceillier.

XXIXe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la naissance au ciel des apôtres saint PIERRE et saint PAUL, qui souffrirent le martyre la même année et le même jour, sous l'empereur Néron : le premier, crucifié dans la ville, la tête en bas, et inhumé au Vatican, près de la voie Triomphale, est l'objet de la vénération de toute la terre; l'autre, décapité et enterré sur la voie d'Ostie, est honoré d'un culte aussi universel. Ier s. — A Argenton, en Berry, saint MARCEL ou MARCEAU, martyr, qui fut décapité pour la foi chrétienne, avec ANASTASE, soldat. Vers 274. — A Gênes, la fête de saint Syr [1], évêque. VIe s. — A Narni, saint Cassius [2], évêque de cette ville, de qui saint Grégoire rapporte qu'il ne passait

1. Saint Grégoire, pape (livre IVe de ses *Dialogues),* parle de saint Syr, et lui donne le titre de martyr. Il avait une église à Gênes, dont le même auteur fait aussi mention. Les clercs réguliers, dit le cardinal Baronius, viennent de rebâtir cette église, ruinée par les siècles; ils l'ont agrandie et y ont ajouté un monastère de leur Ordre. C'est pendant cette reconstruction que l'on trouva trois cercueils, renfermant les corps des trois saints évêques de Gênes. Deux de ces cercueils étaient munis des inscriptions suivantes :

✝ M S. *Hic requiescit corpus sancti Syri Episcopi Januensis. Obiit III cal. julii filius Æmiliani.*

✝ M. S. *Hic requiescit sanctus Felix Episcopus Januensis, qui vixit annos LXX, rexit Episcopus XX· recessit VII Id. julii.*

Le troisième cercueil ne portait pas d'inscription; mais on croit qu'il contenait le corps de saint Romule, évêque de la même ville. — Baronius.

2. C'est encore par saint Grégoire le grand que nous savons quelque chose de saint Cassius, évêque de Narni (S. Grég. *Homélie* XXXVII *sur l'Evangile,* et *Dialogue,* liv. III, ch. 6; liv. IV, ch. 56). Il florissait au temps de l'empereur Justinien, et occupa le siége vingt et un ans, de 537 à 558. Voici, en effet, l'inscription qui se lit dans l'église cathédrale de Narni, sur la crypte de saint Juvénal, où l'on croit que repose aussi le corps de saint Cassius :

Cassius immerito Præsul de munere Christi,
Hic sua restituo terræ mihi credita membra.
Quem fato anticipans consors dulcissima vitæ,
Ante meum in pacem requiescit Fausta sepulcrum.
Tu, rogo, quisquis ades, prece nos memorare benigna,
Cuncta recepturum te noscens congrua factis.
Sedit annos XXI, mortuus est anno DLVIII. Requiescit in pace
pridie kal. Julii.

L'inscription est sur un marbre de forme oblongue. Elle porte une croix gravée au milieu, et deux

presque aucun jour de sa vie sans offrir au Tout-Puissant l'hostie de pacification ; aussi vivait-il d'une manière conforme à une pratique si sainte, car il donnait tout ce qu'il avait aux pauvres et fondait en larmes à l'heure du sacrifice. Comme un jour, selon ce qu'il avait accoutumé de faire tous les ans, il était venu à Rome à la fête des Apôtres, après avoir célébré la messe, et donné le Corps de Notre-Seigneur et la paix aux assistants, il passa de cette vie au repos éternel. 558. — Dans l'île de Chypre, sainte Marie, mère de Jean, surnommé Marc. Ier s. — Au diocèse de Sens, sainte Bénédicte, appelée aussi Benoîte ou Béate, vierge. Vers 294.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Mémoire de tous les saints Apôtres. — Le premier dimanche non empêché après l'octave des saints apôtres Pierre et Paul, commémoraison de tous les saints Pontifes romains. — Au diocèse de Sens, sainte Mastiole, vierge. — A Saint-Mihiel, au diocèse de Verdun, sainte Humberge, vierge, sœur de saint Thibaut, prêtre et ermite. XIIe s. — A Paris, la vénérable Aliz ou Alice de Bourgotte *(Adelaïs)*, recluse. 1466. — A Nevers, la fête de la translation des reliques de sainte Flavie, vierge et martyre [1]. Son corps fut découvert, le 19 novembre 1838, dans les catacombes de Sainte-Priscille. M. l'abbé Joseph Gaume, alors vicaire général de Nevers, obtint du souverain pontife Grégoire XVI, le 8 mars 1842, ce précieux dépôt pour le catéchisme de persévérance de la paroisse de Saint-Cyr de Nevers. L'année suivante, le 21 juin 1843, avant la cérémonie de la translation des reliques de la sainte, M. l'abbé Gaume remit à Mgr Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, les lettres apostoliques qu'il avait obtenues et qui établissaient l'authenticité des reliques qu'il présentait ; Monseigneur reconnut les reliques et les vénéra. Les principales parties du corps avaient été renfermées dans la tête, la poitrine, les mains et les pieds de l'image en cire de la sainte. Le 29 du même mois de juin 1843, eut lieu la translation solennelle de la châsse. Le précieux trésor fut déposé dans la chapelle de Sainte-Julitte, sur un autel provisoire. Monseigneur y célébra la sainte messe, et y fit une instruction analogue à la circonstance. Ce ne fut que le soir que ces saintes reliques furent transportées dans la chapelle du catéchisme de persévérance où elles demeurèrent exposées pendant neuf jours à la vénération des fidèles [2]. — A Frasnes-les-Buissenal, dans le Hainaut (Belgique), Pierre Famelart, curé de Tourcoing, au diocèse de Tournai. Il fut mis à mort en haine de la religion par les protestants des Pays-Bas. Son corps fut déposé devant le maître-autel de l'église paroissiale de Tourcoing où vingt ans plus tard on le trouva sans aucune marque de corruption. Un historien belge dit même que, après un siècle entier, Mgr de Choiseul, évêque de Tournai, retrouva le corps dans le même état d'intégrité. Vers le milieu du XVIe s. — A Redon, au diocèse de Rennes, Vincente-Eugénie Levesque de Saint-James, jeune personne d'une éminente piété. On lit à son sujet, dans les registres de la paroisse Notre-Dame de Redon : « L'an 1784, le 30 juin, a été inhumée Vincente-Eugénie Levesque, demoiselle de Saint-James, morte en odeur de sainteté à l'âge de vingt-huit ans. Mère des pauvres, elle a consacré à leur service les plus belles années de sa vie. Le soin de leur édification, de leur éducation, de leur subsistance et de leur soulagement dans leurs maladies l'a constamment occupée. Sa mémoire doit être en bénédiction ». 1784. — A Saint-Palais, près de Saintes, la vénérable Marie-Eustelle Harpain, vierge, célèbre par les écrits spirituels sous forme de lettres qu'elle nous a laissés [3]. 1842.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Padoue, en Italie, saint Léolin et saint Hilaire, qui furent tous deux évêques de ce siége, aux IIIe et IVe siècles. — Près d'Oberaltaich, en Bavière, la bienheureuse Salomé et la bienheureuse Judith, recluses. Salomé était issue, dit-on, d'une famille royale d'Angleterre, peut-être d'Egbert, roi des Anglo-Saxons. Après la mort de ses parents, elle fut élevée à la cour du roi Ethetwolf. Elle sanctifia sa jeunesse par la pratique de toutes les vertus chrétiennes ; jamais la vaine gloire ne séduisit son cœur, et elle se fortifia peu à peu dans la résolution de quitter le monde. Elle entreprit, avec quelques servantes, le pèlerinage de la Terre-Sainte, et, à son retour, elle s'arrêta dans le voisinage de Ratisbonne, et ensuite près de Passau. Après cela, Gauthier, abbé d'Oberaltaich, l'accueillit et lui assigna un ermitage où elle répandit autour d'elle l'éclat de sa vertu. Il est dit dans ses Actes qu'une de ses parentes, nommée Judith, quitta l'Angleterre pour aller la chercher et que Salomé la détermina à embrasser le même genre de vie. Elles moururent

agneaux sculptés de chaque côté. Saint Cassius composa lui-même les six vers qu'on vient de lire ; il les fit graver sur le tombeau qu'il s'était fait construire de son vivant. Le reste de l'inscription, depuis *Sedit*, fut ajouté après sa mort. Ses reliques se gardent dans la cathédrale de Narni. — Baronius.

1. Nous avons donné sa vie au 12 mai, tome v, page 484.

2. Mgr Crosnier, *Hagiologie nivernaise*. — 3. Voir le tome consacré aux Vénérables.

toutes deux en odeur de sainteté et furent enterrées à Oberaltaich. Vers 880. — A Gurk, en Carinthie, la bienheureuse Hemme, veuve, fondatrice du monastère de ce lieu. Parente du saint roi Henri, d'un sang illustre et d'une beauté irréprochable, cette pieuse comtesse brilla plus encore par ses vertus que par sa naissance. Elle épousa le landgrave Guillaume dont elle eut plusieurs enfants. Le ciel l'ayant privée subitement et de son époux et de sa jeune famille, elle choisit dès lors Jésus pour son unique héritage. Elle employa ses grands biens à fonder un double monastère dans la vallée de Gurk; elle prit elle-même le voile dans celui des religieuses qui devaient être au nombre de soixante-douze, en l'honneur des soixante-douze disciples ; vingt prêtres y célébraient tous les jours les saints mystères. Ce double monastère, qui était placé sous la Règle de Saint-Benoît, subit des changements lors de l'érection de Gurk en évêché, l'an 1073. Celui des religieuses fut détruit, et les moines firent place à des Chanoines réguliers. Notre Sainte dota aussi nombre d'églises et de monastères et mourut pleine de bonnes œuvres. Son corps vénérable fut déposé avec respect dans son monastère de Gurk qui devint dès lors célèbre par les nombreux prodiges qui y éclatèrent. 1045. — A Spolète, en Ombrie, la bienheureuse Angeline, vierge, de l'Ordre de Sainte-Claire. On ne sait presque rien de sa vie : toutefois, les peintures qui ornent l'autel qui lui est dédié à Spolète, nous en retracent les principaux traits. La Bienheureuse nous y apparaît avec un visage resplendissant, une tenue simple et modeste. Son extérieur respire la pureté, la virginité, la plus tendre piété. On voit autour d'elle un groupe d'infirmes, d'aveugles, de lépreux et de paralytiques qui implorent son secours et obtiennent d'elle leur guérison. A droite est un ange du ciel qui présente à la vierge, de la part du divin Epoux, l'anneau conjugal. Elle mourut au monastère des Clarisses de Spolète, appelées à cette époque les *dames du palais*, après avoir édifié ses sœurs, pendant l'espace de dix ans, par l'éclat des plus sublimes vertus. 1450.

SAINT PIERRE, PRINCE DES APOTRES,

PAPE & MARTYR

66. — Empereur : Néron.

Beatus Petrus est primus apostolorum et magna columna veri tabernaculi. Ipse est custos fidei, petra Ecclesiæ, janitor cœlorum.

Saint Pierre est le chef du collége apostolique et la colonne inébranlable du tabernacle de la nouvelle loi. Il veille sur le dépôt de notre foi, soutient l'édifice de l'Eglise, et nous ouvre la porte du ciel.

S. Greg., *in Homil.;* S. Chrysol., *in Serm.*

Comment pourrions-nous refuser un éloge à celui que le Fils de Dieu, qui est la Vérité éternelle, a lui-même déclaré bienheureux, et qu'il a laissé à sa place lorsqu'il est retourné vers son Père, afin qu'il fût le soutien et la pierre fondamentale de son Eglise ? C'est de lui qu'il avait dit par le prophète Isaïe, selon l'explication du savant et pieux cardinal Bellarmin, que, pour établir plus solidement l'édifice de Sion, il mettrait dans ses fondations une pierre éprouvée, angulaire et précieuse, qui serait elle-même fondée sur le premier et le principal fondement, c'est-à-dire sur son adorable personne. C'est à lui qu'il a commandé de confirmer ses frères, donné les clefs du royaume des cieux, avec une autorité si grande de lier ou de délier, que la sentence de Pierre doit précéder la sentence de Dieu, et que tout ce que Pierre lie ou délie sur la terre, est en même temps lié ou délié dans les cieux ; à qui enfin il a ordonné de paître toutes ses brebis et tous ses agneaux, sans qu'il y en ait un seul qui ne soit sous sa conduite. Il est vrai que tout ce que nous en pouvons dire est infiniment au-dessous de ses mérites ; mais il ne nous est pas permis, pour cela, de nous taire, et de ne point

instruire les fidèles de ses glorieuses actions et des faveurs signalées qu'il a reçues de son divin Maître.

Il était Juif, ou, pour mieux dire, Hébreu de naissance, et natif de Bethsaïde, bourg de la tribu de Nephthali, dans la Haute-Galilée, sur le bord occidental de la mer de Génézareth. Son père s'appelait Jonas ou Jean, d'où vient qu'il est nommé dans l'Evangile *Bar-Jona*, et *Simon Joannis*, *fils de Jonas* ou *de Jean*. Il exerçait la profession de pêcheur, qui paraît avoir été celle de leur père. Ils quittèrent depuis le séjour de Bethsaïde, pour aller fixer leur domicile à Capharnaüm, ville de Galilée. Cette ville était très-commode pour la pêche, étant située sur le bord de la mer, près de l'embouchure d'un grand fleuve, sur les confins des tribus de Zabulon et de Nephthali. Il avait avec lui son frère aîné appelé André, qui ne se maria point ; mais, pour lui, il épousa, à Capharnaüm, une femme que l'on nomme Perpétue, et que Métaphraste dit avoir été fille d'Aristobule, frère de Barnabé. Sa vie était pauvre, mais juste et innocente. Il gardait fidèlement les commandements de Dieu et les ordonnances de la loi, et entretenait en paix sa famille avec sa belle-mère, du travail continuel de sa pêche. Comme son frère André n'avait pas les mêmes engagements que lui, il eut la liberté d'aller entendre saint Jean qui prêchait la pénitence dans le désert. Il se fit même son disciple, et eut le bonheur d'être présent lorsque ce saint Précurseur montra Notre-Seigneur du doigt, et déclara qu'il était l'Agneau de Dieu qui venait effacer les péchés du monde. Cette parole entra bien avant dans son esprit ; de sorte que, préférant le soleil à l'aurore et Jésus-Christ à son précurseur, il le suivit, lui demanda où il demeurait, et ayant eu, par cette occasion, une conférence avec lui, il fut tellement charmé de l'onction de ses discours et de l'éminence de sa doctrine, qu'il s'attacha à lui pour jamais.

Ce trésor était trop précieux pour n'être possédé que de lui seul : il en fit part à son frère, et l'amena dès le lendemain à son nouveau Maître. Notre-Seigneur le voyant, lui dit : « Vous êtes Simon, fils de Jonas ; désormais vous vous appellerez Pierre ». Ainsi il changea son nom, et, au lieu de celui de Simon, qu'il avait porté depuis sa circoncision, il lui donna celui de Pierre, c'est-à-dire, en hébreu, *Céphas*. Ce changement ne se fit pas sans un grand mystère ; car ce fut, selon la doctrine de saint Athanase, de saint Basile, de saint Chrysostome, de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Léon, et des autres Pères, pour nous apprendre que cet Apôtre serait, par lui-même et par ses successeurs, la base, le fondement, la pierre ferme et le rocher immobile sur lequel l'Eglise, qui est la colonne de la vérité, serait appuyée. C'est ce qui fait dire aussi à saint Hilaire, évêque de Poitiers, sur le chap. XVI de saint Matthieu, que, dans l'imposition de ce nouveau nom, il reconnaît d'abord le bienheureux fondement de l'Eglise, et la pierre digne de porter un si admirable édifice ; et à saint Cyrille d'Alexandrie, au livre II sur saint Jean, que dès la première démarche de saint Pierre, il paraît par le nom que le Fils de Dieu lui donne, que l'Eglise doit être établie sur lui comme sur un rocher très-solide, qui ne peut jamais être ébranlé.

Nous ne doutons point que, dans cette heureuse entrevue, saint Pierre n'ait été changé en un autre homme, que son esprit n'ait été éclairé d'une lumière extraordinaire pour connaître l'excellence de celui qui lui parlait et le divin mystère de sa mission, et que son cœur ne se soit senti enflammé d'un grand amour pour lui et d'un zèle impatient de procurer sa gloire. Néanmoins, comme il était obligé de gagner sa vie et celle de sa famille par

le travail de ses mains, il retourna à sa maison et à son emploi, attendant le bienheureux moment où son Maître le dégagerait de toutes les occupations séculières pour l'attacher à lui. Il y eut près de quinze mois entre cette première vocation, qui fut au commencement de la trente et unième année du salut, et la seconde, qui ne fut que vers le mois de mars de la trente-deuxième. Nous croyons pourtant que, dans cet intervalle, où l'Evangile nous représente toujours Notre-Seigneur avec des disciples, saint Pierre se dérobait souvent à ses fonctions domestiques pour aller avec lui, et qu'ainsi il se trouva aux noces de Cana, en Galilée, où Jésus changea l'eau en vin ; au temple de Jérusalem, où il chassa les marchands avec un fouet ; à l'entretien avec Nicodème, l'un des premiers d'entre les Pharisiens ; au passage par la ville de Sichar, où la Samaritaine fut convertie, et enfin à la guérison du fils d'un haut seigneur dans la ville de Capharnaüm ; car toutes ces actions se sont passées entre ces deux vocations.

Le temps étant venu où le Fils de Dieu voulait former son collége apostolique et préparer des ouvriers pour la prédication de l'Evangile, il vint sur le bord de la mer de Galilée, que l'Evangile appelle aussi la mer de Tibériade et le lac de Génézareth, et, ayant aperçu les deux frères Pierre et André qui jetaient leurs filets dans la mer, il leur dit : « Venez à ma suite et je vous ferai pêcheurs d'hommes ». Saint Pierre était trop averti par son nom de Simon, qui signifie obéissant, de l'obligation qu'il avait de se soumettre à la volonté d'un si grand Maître, pour y résister. Il laissa donc ses filets à l'heure même, et suivit celui qui l'appelait, abandonnant entièrement à sa providence le soin de sa personne et de toute sa maison, qui n'avait subsisté jusqu'alors que par le moyen de sa pêche. Mais il ne risqua rien par cet abandon ; car Notre-Seigneur, pour le gouvernement d'une barque, lui donna celui de son Eglise, et pour des filets à demi rompus, lui donna la plénitude des grâces gratuites qui sont des moyens souverains pour prendre les âmes et les attirer à Dieu. Il prit aussi en affection tout ce qui le touchait, et honora même sa maison de plusieurs visites, en l'une desquelles il guérit sa belle-mère d'une fièvre violente qui la tourmentait ; et, après avoir mangé avec ses disciples, il y fit sur le soir une foule de miracles.

La nacelle du saint Apôtre avait été jusqu'à ce temps-là l'instrument de son métier ; mais elle fut depuis une excellente figure de l'Eglise chrétienne dont il devait être le pilote. C'est dans cette vue que Notre-Seigneur lui permit quelquefois d'y retourner, de la conduire en mer et de s'en servir pour la pêche. Un jour étant lui-même extrêmement pressé par une foule nombreuse venue pour l'entendre, il entra dedans, et l'ayant fait reculer du bord, il s'en servit comme d'une chaire pour instruire cette innombrable multitude. Ensuite il commanda à Pierre d'aller en haute mer et d'y jeter ses filets pour prendre du poisson : saint Pierre lui répondit qu'ils y avaient travaillé inutilement toute la nuit, mais que, puisqu'il le commandait, il ne ferait point difficulté de jeter encore une fois le filet. Le commandement du Maître et l'obéissance du disciple eurent un si heureux succès, que le filet fut aussitôt rempli d'un grand nombre de beaux poissons, et il parut même si pesant, qu'il fallut appeler saint Jacques et saint Jean, qui étaient dans une autre barque, pour le tirer de l'eau. Saint Pierre fut alors touché du sentiment d'une profonde humilité, et, se jetant aux pieds du Sauveur, il lui dit : « Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur ». Mais le Fils de Dieu le rassura et lui dit de ne rien craindre, et que, dans la suite, il ne pêcherait plus de poissons, mais qu'il prendrait des

hommes par le filet et l'hameçon spirituels de la prédication. Toute cette action est remplie de grands mystères. L'on y voit, comme dans un tableau, que c'est dans l'Eglise seule, figurée par la nacelle de saint Pierre, qu'il faut chercher Jésus-Christ et sa doctrine ; qu'avant sa venue, les prédicateurs, qui étaient les Prophètes et les docteurs de la loi, étaient extrêmement impuissants pour opérer la conversion des âmes ; mais que sa présence a donné une force merveilleuse à ses missionnaires pour ce grand ouvrage ; qu'après qu'il aurait prêché, les Apôtres devaient aller en haute mer, c'est-à-dire dans toutes les nations infidèles, pour y jeter les filets de l'Evangile ; que saint Pierre serait le chef de cette mission et de toute l'Eglise, et que les autres ouvriers évangéliques, c'est-à-dire les évêques, les docteurs et les prédicateurs, seraient seulement appelés *in partem sollicitudinis*, pour être ses coopérateurs et pour avoir part à sa sollicitude ; enfin, que plus on réussit dans le ministère de la prédication et du salut des âmes, plus on se doit humilier devant Dieu, en reconnaissant que l'on est de soi-même incapable de tout succès, et qu'une œuvre d'un si grand mérite dépend entièrement de sa grâce et de sa miséricorde.

Tout l'Evangile est plein des autres faveurs que Notre-Seigneur a faites à saint Pierre. Lorsqu'il alla ressusciter la fille de Jaïre, l'un des principaux chefs de la synagogue, ne voulant avec lui que trois disciples, il nomma saint Pierre le premier pour l'accompagner. Lorsqu'il choisit douze Apôtres dans le grand nombre de ses disciples, pour être les fondements, les colonnes, les flambeaux, les pierres précieuses et les architectes de son Eglise, il donna aussi le premier rang à saint Pierre ; et c'est ce qui fait que les Evangélistes, qui changent souvent l'ordre des autres Apôtres, ne changent jamais celui de Pierre, mais le mettent toujours à la tête de tous les autres, et que souvent même ils ne nomment que lui, se contentant de parler des autres en commun, comme de ceux dont il était le chef. De plus, quand les Apôtres, qui étaient en mer, furent surpris d'une si furieuse tempête qu'ils se croyaient absolument perdus, le Sauveur étant venu à leur secours en marchant à pied sec sur les eaux, notre Apôtre fut encore le premier qui le reconnut, et il fut le seul qui eut le courage de lui demander de marcher sur l'eau comme lui, et de l'aller trouver par un chemin si nouveau et si peu frayé des hommes. L'exécution ne l'étonna pas plus que la demande : car, à peine Notre-Seigneur lui eut-il répondu : « Venez », qu'il se jeta en bas du vaisseau, et se mit à marcher sur la mer comme si c'eût été la terre ferme : en quoi sa foi est d'autant plus admirable, que la mer était alors agitée par un grand vent : elle élevait de tous côtés des montagnes d'eau ; à peine un vaisseau bien fort et bien équipé pouvait-il être en sûreté. Il est vrai qu'un coup de vent qui augmenta la tourmente le fit un peu trembler ; ce qui fut cause qu'il commença à enfoncer dans l'eau et à se mouiller ; mais saint Maxime, dans le premier sermon sur la fête des Apôtres, après avoir dit que Notre-Seigneur ne permit cette faiblesse que pour montrer la différence qui était entre le Maître et le disciple, ajoute que, dans cette crainte même, la foi de Pierre paraît tout à fait merveilleuse, puisqu'en criant sans se troubler : « Seigneur, sauvez-moi », il montra qu'il se défiait bien de lui-même, mais qu'il avait une entière confiance au secours de Celui qui l'avait appelé. En effet, à peine le Fils de Dieu lui eut-il donné la main, qu'il reprit sa première fermeté, et que, marchant sur les flots avec une assurance intrépide, il retourna au vaisseau en sa compagnie, par le même chemin qu'il était venu.

Peu de temps après, le saint Apôtre donna une autre preuve de son

amour et de son zèle pour Notre-Seigneur. Un jour, ce divin Maître, prêchant aux Juifs de Capharnaüm, leur découvrit le mystère adorable du Sacrement de l'autel, qu'il voulait instituer; il leur dit que sa chair était véritablement une viande, et son sang véritablement un breuvage, sans l'usage desquels il serait impossible d'avoir la vie. Non-seulement le peuple grossier, mais aussi plusieurs de ses disciples en furent scandalisés et se retirèrent de sa compagnie. Alors il adressa la parole à ses Apôtres, et leur dit: « Et vous voulez, vous aussi, vous en aller? » mais notre Saint, prenant la parole pour tous ses confrères, lui dit avec beaucoup de tendresse : « Seigneur, que nous dites-vous là? A qui donc pourrions-nous aller? Vos paroles sont des paroles de vie éternelle, et nous croyons fermement, et nous sommes entièrement persuadés que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu vivant ». Ainsi, il fut le premier qui confessa la vérité de l'Eucharistie, et il engagea aussi ses compagnons à confesser ce grand mystère et à demeurer fermes au service de Jésus-Christ.

Il fit, à peu de jours de là, une confession presque semblable, qui lui mérita de grandes louanges et une promesse très-avantageuse de la part de son divin Maître. Notre-Seigneur, étant passé au quartier de Césarée de Philippe, demanda à ses disciples quels sentiments les hommes avaient du Fils de l'Homme, c'est-à-dire de lui-même. Ils répondirent que les uns le prenaient pour Elie, d'autres pour Jean-Baptiste, d'autres pour Jérémie, d'autres enfin pour quelqu'un des anciens Prophètes, sans en déterminer aucun en particulier. « Jusque-là », dit saint Léon, pape, « la réponse fut commune, parce qu'il ne s'agissait que des diverses opinions du peuple; mais quand le Fils de Dieu ajouta : Et vous, qui dites-vous que je suis, et quels sentiments avez-vous de ma personne? » Alors celui qui était le premier dans la dignité d'Apôtre fut aussi le premier dans la confession de sa divinité : « Vous êtes », dit Pierre, au nom de tous, « le Christ, Fils du Dieu vivant ». Notre-Seigneur, qui ne se laisse jamais vaincre par ses serviteurs dans les témoignages d'amour et de bienveillance qu'ils lui font paraître, lui répliqua aussitôt : « Vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jonas : car ce n'est pas la chair et le sang qui vous ont découvert ce grand mystère, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi je vous dis que, comme vous m'avez reconnu et confessé pour le Christ et le véritable Messie, qui est venu fonder l'Eglise des enfants de Dieu sur la terre, je déclare aussi que vous êtes la pierre et le fondement de cette Eglise, et que ce sera sur cette pierre que je la bâtirai; ce que je ferai si solidement, que toutes les puissances de l'enfer ne pourront jamais l'emporter sur elle. Je vous donnerai aussi les clefs du royaume des cieux, en sorte que ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans les cieux, et que ce que vous aurez délié sur la terre sera en même temps délié dans les cieux ». Ainsi, comme dit encore saint Léon, il donna par participation à Pierre ce qui lui appartenait par puissance, et il l'associa à cette autorité souveraine qui ne convient qu'à lui seul par le mérite infini de sa personne.

Un jour, notre Saint, voulant dissuader son divin Maître d'endurer la mort qu'il souhaitait avec tant d'ardeur, Jésus-Christ le repoussa avec indignation et l'appela Satan; non pas qu'il improuvât entièrement son affection et son zèle, que saint Jérôme relève extrêmement comme une marque de sa foi et de la haute estime qu'il avait de la dignité de son Maître : le Sauveur des hommes en agit ainsi pour nous apprendre que nous devons regarder comme des tentateurs ceux qui nous détournent de souffrir quelque chose pour son service. Peu de jours après, il le choisit encore le pre-

mier pour être présent à sa Transfiguration, afin que le grand mystère qui devait faire paraître la gloire de sa divinité ne reçût pas seulement témoignage de Moïse, qui représentait la loi, et d'Elie, qui représentait les Prophètes, mais aussi de Pierre, qu'il avait désigné pour chef de son Eglise. Les Evangélistes nous apprennent que cet Apôtre fut tellement charmé de l'éclat merveilleux qui parut sur le visage et sur les habits du Fils de Dieu, qu'il s'écria : « Seigneur, nous sommes bien ici : dressons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie ». Mais il était alors en extase ; et ce n'était plus sa raison, dit saint Chrysostome, mais son amour qui parlait : ce que l'Ecriture nous signifie lorsqu'elle dit qu' « il ne savait ce qu'il disait ».

Jésus-Christ fit encore voir par une autre action la prééminence qu'il voulait lui donner au-dessus de ses confrères. Les receveurs des impôts ayant demandé à cet apôtre si son Maître ne payait pas l'impôt annuel du temple, il voulut qu'il leur allât porter une pièce d'argent qu'il lui fit trouver miraculeusement dans la bouche d'un poisson, indivisiblement pour lui et pour soi. Il lui apprit ensuite, comme à celui à qui il avait donné les clefs du royaume des cieux, qu'il ne devait pas borner à sept fois le pardon des péchés, mais qu'il le devait accorder sans bornes, et autant de fois qu'il trouverait dans les pénitents les dispositions nécessaires pour le recevoir.

Depuis, notre Saint lui ayant demandé quelle récompense ils devaient attendre de sa bonté, lui et les autres Apôtres qui avaient tout quitté pour le suivre, il ne lui répondit pas que, n'ayant quitté qu'une barque et ses filets, ils n'avaient pas droit de s'attendre à une grande récompense, mais, considérant, dit saint Jérôme, qu'ils avaient beaucoup quitté puisqu'ils ne s'étaient rien réservé, et qu'ils avaient même renoncé au désir et à l'espérance d'acquérir les biens de ce monde, il répondit que leur salaire serait très-grand, et que, puisqu'ils l'avaient suivi avec tant de promptitude et de courage, au grand jour de son jugement ils seraient assis sur douze trônes, et jugeraient les douze tribus d'Israël. Ce fut aussi l'interrogation de saint Pierre et de trois autres Apôtres qui lui fit déclarer, un peu avant sa passion, les signes terribles de la ruine de Jésusalem et ceux de la consommation des siècles ; qui lui fit rapporter les belles paraboles des dix vierges et des cinq talents, et qui lui fit enfin expliquer la forme du jugement dernier et la séparation qui s'y ferait des bons et des méchants, pour recevoir un arrêt definitif bien différent.

Mais si ce grand Apôtre a paru si souvent dans le cours de la vie de Notre-Seigneur, il a paru beaucoup plus dans le temps de sa passion et depuis sa résurrection. Il fut l'un des deux qu'il envoya préparer les choses nécessaires pour la dernière cène, afin que, devant être le premier prêtre du Nouveau Testament, il disposât lui-même ce qui devait servir à l'institution de l'auguste Sacrement de nos autels. Lorsque Notre-Seigneur lui voulut laver les pieds, il donna des marques d'un grand amour et d'une profonde révérence pour son maître : encore plus fervent à se vouloir laisser laver pour n'être point séparé de lui, qu'il ne l'avait été à refuser cet office d'humilité, il fit voir que c'était l'ardeur de sa foi et de sa charité qui lui faisait agir en toutes choses. Poussé par cette même ferveur, il voulut savoir quel était le traître qui devait livrer Jésus-Christ entre les mains des Juifs, et il fit signe à saint Jean de le demander. Il faut avouer qu'il témoigna trop de présomption lorsque, le Fils de Dieu ayant dit à ses Apôtres que cette nuit-là même il seraient tous scandalisés à cause de lui et l'abandonneraient, Pierre répondit que, quand tous les autres se laisseraient aller

à la lâcheté et l'abandonneraient, lui seul n'en ferait rien, mais qu'il demeurerait inséparablement attaché à sa personne, et qu'il était prêt à endurer pour lui et la prison et la mort. Aussi, cet excès de hardiesse lui attira-t-il la terrible prédiction de ses trois reniements. Néanmoins, il ne faut pas omettre ici ce que dit saint Jérôme à ce sujet : *Non est temeritas neque mendacium, sed fides et ardens affectus Apostoli Petri;* « ce ne fut pas là une témérité ni un mensonge, mais un effet de la foi et de l'amour ardent de l'apôtre saint Pierre ».

C'est à cette même ardeur qu'il faut attribuer ce qu'il fit dans le jardin des Oliviers, lorsque, voyant le Sauveur entre les mains de ses persécuteurs, il tira son épée, et, en donnant un coup à l'un des serviteurs du grand prêtre, lui abattit l'oreille droite. Les hérétiques taxent cette action de violence et d'impiété ; mais saint Ambroise, sur le chapitre XXII de saint Luc, en parle bien autrement, et il ne fait point difficulté de la comparer à celle que fit Phinéès, lorsqu'il perça de son épée un prince du peuple d'Israël qui allait joindre à l'idolâtrie une honteuse impudicité avec une femme Madianite : ce qui fut si agréable à Dieu, que, pour cela seul, il arrêta les fléaux qu'il allait décharger sur son peuple et promit à ce grand prêtre que la souveraine sacrificature ne sortirait jamais de sa maison. En effet, bien loin que Notre-Seigneur eût défendu à Pierre de se servir d'une épée, il avait, au contraire, témoigné qu'il en fallait avoir au temps de sa prise ; et, lorsque notre Apôtre lui répondit qu'ils en avaient deux, il avait seulement dit que c'était assez. Saint Jean Chrysostome relève aussi merveilleusement l'obéissance de saint Pierre, en ce qu'il ne fut pas moins prompt, au premier commandement de son Maître, à remettre son épée dans le fourreau, qu'il l'avait été à la tirer. Il est aisé de voir que, comme le caractère des hérétiques est d'envenimer toute chose et de décrier les actions les plus héroïques des serviteurs de Dieu, c'est au contraire le caractère et l'esprit des saints Docteurs de l'Eglise de juger favorablement de celles que l'Ecriture ne condamne pas, et qui peuvent avoir été faites dans l'esprit de Jésus-Christ.

Pour ce qui est de l'assoupissement de notre Apôtre dans le jardin des Oliviers, et de sa fuite lorsque Notre-Seigneur eut été pris, on ne peut les attribuer qu'à la faiblesse de sa nature, dont il ressentit la misère, afin qu'il reconnût mieux dans la suite ce qu'il avait de lui-même et ce qu'il avait par le secours de la grâce. Ses reniements, dont l'un fut accompagné de parjure et de blasphème, sont encore plus inexcusables, et nous le devons considérer comme un exemple terrible des chutes dont nous sommes capables lorsque nous ne nous appuyons plus que sur nous-mêmes. Mais si nous regardons, d'autre part, la pénitence de Pierre et les larmes qu'il versa pour ce crime, non-seulement les trois jours de la mort du Fils de Dieu, mais aussi tout le reste de sa vie, nous serons obligés d'avouer qu'ils ont servi avantageusement à sa sanctification, et qu'ils sont du nombre de ces fautes, qui, selon saint Augustin, sont des occasions d'un plus grand bien dans ceux qui sont appelés à la sainteté, par les décrets divins. Aussi, quelque grand que fût ce péché, il n'empêcha pas Notre-Seigneur, qui a une bonté infinie pour les pécheurs pénitents, d'avoir pour lui, après sa résurrection, les mêmes considérations qu'il avait eues auparavant. Lorsqu'il apparut à Madeleine, il lui recommanda surtout d'aller avertir Pierre qu'il était ressuscité ; peu de temps après il se fit voir à lui-même en particulier, avant de rendre visite à son collége apostolique ; et, bien loin de lui faire des reproches sur son infidélité et son ingratitude, il essuya doucement ses

larmes, et lui remit le cœur qui était comme noyé dans un torrent de douleur et d'amertume. Enfin, il ne lui retira pas la promesse qu'il lui avait faite de lui donner les clefs du royaume des cieux ; au contraire, comme le remarque fort bien saint Grégoire le Grand dans l'homélie XXI[e] sur les Evangiles, il n'avait permis sa chute qu'afin que, devant être le souverain Pasteur des fidèles, il apprît, par sa propre faiblesse, la compassion qu'il devait avoir pour les pécheurs, et la miséricorde qu'il devait exercer envers les pénitents.

Pierre et Jean étaient accourus ensemble au sépulcre du Fils de Dieu ; Jean, comme le plus jeune et le plus agile y arriva le premier ; mais Pierre y entra néanmoins le premier ; selon le même saint Grégoire, ce ne fut pas sans grand mystère ; de même ce ne fut pas sans une singulière prérogative de bienveillance et d'amour, que Pierre fut honoré le premier de tous les Apôtres de cette aimable présence de son divin Maître. Qui ne voit en cela sa prééminence au-dessus d'eux, et que Notre-Seigneur le regardant comme leur chef, voulait qu'il commençât d'exercer à leur égard ce qu'il lui avait recommandé avant sa passion par ces paroles : « Lorsque vous serez converti, ne manquez pas de confirmer et de fortifier vos frères ? » Nous ne doutons point aussi que, dans les quarante jours d'intervalle entre sa Résurrection et son Ascension, il ne l'ait consolé beaucoup d'autres fois par ses visites secrètes et particulières, afin de l'instruire de tout ce qu'il avait à faire dans la suite pour le bon gouvernement de son Eglise. Mais les Evangélistes n'ont rapporté que les apparitions qu'il lui a faites en public et en présence des autres Apôtres. Dans une de celles-là, le Sauveur lui demanda trois fois s'il l'aimait, et s'il avait plus d'affection pour lui que les autres disciples. C'était, dit saint Augustin, afin que Pierre rendant trois fois témoignage du grand amour qu'il avait pour Jésus-Christ, il effaçât par là la honte des trois reniements qu'il avait commis par sa lâcheté, et que sa langue ne fût pas moins l'instrument de son amour que de sa crainte. C'était aussi pour le disposer au grand emploi de pasteur des âmes, que saint Augustin appelle *amoris officium*, « l'office ou l'emploi de l'amour »; saint Chrysostome, *amoris argumentum*, « la preuve de l'amour » ; et saint Grégoire, *amoris testimonium,* « le témoignage de l'amour ». En effet, à mesure que Pierre l'assura avec humilité de sa véritable dilection, il lui dit deux fois : « Paissez mes agneaux », et une fois : « Paissez mes brebis » ; par ces paroles, il le fit non-seulement le Pasteur du peuple chrétien, signifié par les agneaux, mais aussi le Pasteur des autres pasteurs, signifié par les brebis; et, pour parler avec saint Ambroise, il le donna à son Eglise, *ut sui amoris Vicarium*, « comme le vicaire de son amour ». Il lui prédit ensuite la manière dont il devait mourir, qui était le supplice de la croix; il lui commanda de le suivre : Pierre obéit aussitôt ; et, voyant saint Jean qui suivait aussi, il demanda au Sauveur ce que deviendrait ce cher disciple. Les hérétiques ont vu en cette demande une curiosité condamnable ; mais saint Jean Chrysostome y a remarqué, au contraire, une grande charité de saint Pierre envers saint Jean ; et, en effet, lorsque Notre-Seigneur lui dit de le suivre, sans se mettre en peine de Jean, il ne le fit pas pour taxer Pierre d'aucun vice, mais pour lui apprendre que la grâce qu'il lui faisait de lui découvrir le genre de sa mort, était un privilége particulier qu'il n'accordait pas à tous les autres.

Voilà ce que nous trouvons dans les quatre Evangélistes sur la personne de saint Pierre. Il y paraît de tous côtés avec une foi vive, une humilité profonde, une obéissance aveugle et une charité ardente et généreuse. Les

faveurs de Notre-Seigneur en son endroit y sont continuelles et abondantes, et il n'y a point de rencontre qui ne nous donne des marques de sa primauté au-dessus des autres disciples. Mais il faut avouer que c'était un temps où, n'ayant pas encore reçu le Saint-Esprit, il était bien éloigné de posséder toutes les qualités qui lui étaient nécessaires pour détruire l'idolâtrie, pour convertir les hommes obstinés dans leurs crimes et pour établir par tout le monde la foi d'un Dieu crucifié : l'abondance des lumières et de la force, dont il avait besoin pour une si grande entreprise, était réservée à l'infusion de ce don divin qui devait éclairer son âme et l'embraser du feu de son saint amour. Pour se rendre digne d'une si grande faveur, il se retira, après l'Ascension de Notre-Seigneur, avec les autres Apôtres, dans le cénacle [1], où cette compagnie d'hommes divins avaient coutume de se retirer lorsqu'ils étaient à Jérusalem. Cependant, après la chute déplorable de Judas et sa mort désespérée, il manquait un Apôtre au nombre mystérieux de douze que le Sauveur avait établi. Pierre se leva au milieu de ses frères, et, commençant plus ouvertement ses fonctions de Pasteur universel, il leur dit qu'il était nécessaire de remplir la place de ce misérable, selon cette parole du Psalmiste : *Episcopatum ejus accipiat alter :* « Que sa dignité épiscopale soit donnée à un autre ! » On procéda à cette élection, et le sort tomba heureusement sur saint Matthias, qui fut le douzième Apôtre.

Depuis dix jours les Apôtres étaient dans l'attente, vivant dans le recueillement et la prière, quand le premier jour de la fête de la Pentecôte ou de l'oblation des prémices du blé, une des trois fêtes principales du peuple de Dieu, vers neuf heures du matin, au moment où l'on offrait au temple les pains faits avec le blé nouveau, on entendit tout à coup un bruit violent, comme celui d'une tempête. La maison où les disciples étaient assemblés en fut ébranlée. Au même instant des langues de feu descendirent du ciel et se reposèrent sur chacun d'eux. Ces flammes étincelantes étaient le symbole des ardeurs divines qui embrasaient leur âme, et l'emblème de la charité surnaturelle destinée à échauffer le monde, depuis longtemps refroidi par l'égoïsme, la superstition et la dépravation des mœurs.

Saint Pierre, en particulier, reçut en cette occasion une effusion du Saint-Esprit plus abondante que celle qui fut répandue sur les anciens Prophètes et sur Moïse lui-même. C'est alors qu'il entra dans cette sainte ivresse que le prophète Joël avait prédite, et qu'étant rempli de la vertu d'en haut, il ouvrit la bouche pour prêcher le mystère inconnu de la Rédemption du monde; il ne parlait qu'une langue, mais il fut entendu dans toutes sortes de langues, et sa prédication fit un si grand fruit, qu'il n'y eut pas moins de trois mille personnes qui se convertirent et embrassèrent la foi de Jésus-Christ crucifié. Ce qui est en cela bien remarquable, c'est que, parmi ces personnes, il y en avait plusieurs que ni les paroles, ni les miracles, ni les exemples admirables de Jésus-Christ n'avaient pu amollir et attirer à son service, et qui même s'étaient rendues coupables de sa mort en demandant à Pilate qu'il fût crucifié, comme notre Apôtre le leur reprocha publiquement dans son sermon. Ainsi le Fils de Dieu fit, par son Apôtre, ce qu'il n'avait pas fait par lui-même, et rendit la parole de celui-ci plus efficace qu'il n'avait rendu la sienne propre, afin de faire voir que la rémission des péchés et la sanctification des âmes étaient un fruit de l'effusion de son sang et de la descente du Saint-Esprit.

1. Les Apôtres, ayant leur chef à leur tête, occupaient les chambres hautes de cette maison située sur la montagne de Sion, près du palais de David et non loin du Temple. Cette maison a été appelée depuis l'Église Haute, ou l'Église des Apôtres.

On vit donc alors dans saint Pierre, dit saint Augustin, ce que peut une abondante effusion de la grâce du Saint-Esprit. Elle fortifia tellement ce cœur auparavant si timide, si faible, qu'elle lui fit rendre publiquement et courageusement témoignage à Celui qu'il venait de renoncer. Elle ouvrit cette bouche que la crainte avait fermée pour la vérité, et elle l'ouvrit avec un avantage singulièrement remarquable. Tous ceux sur qui le Saint-Esprit était descendu reçurent le don de parler diverses langues. Mais saint Pierre fut ou le seul ou le premier de tous à prêcher hautement Jésus-Christ à cette foule de Juifs qui l'environnaient, et à confondre ceux qui l'avaient fait mourir par l'irrésistible témoignage qu'il rendit à sa glorieuse résurrection. Si quelqu'un, ajoute le même docteur, veut goûter le plaisir d'un spectacle si saint et si agréable, qu'il lise le livre des Actes ; il y verra avec admiration Jésus-Christ, prêché avec intrépidité par celui-là même dont il lit avec douleur le renoncement dans l'Evangile. Il y verra ce cœur, autrefois si lâche, rempli maintenant d'un noble courage ; cette langue, autrefois esclave de la crainte, maintenant pleine de liberté et de confiance ; la bouche, qui naguère renonça par trois fois Jésus-Christ, le fait confesser actuellement par trois mille bouches ennemies. La grâce brille en lui avec tant d'éclat, le Saint-Esprit brille en lui avec tant de plénitude, dans sa bouche la parole de vérité a tant de poids et d'autorité, que cet homme, qui tremblait tout à l'heure dans la crainte que les Juifs ne le fissent mourir avec Jésus-Christ, fait maintenant trembler les Juifs, en convertit un très-grand nombre, et rend ceux qui ont ôté la vie au Sauveur, prêts à perdre la leur pour l'amour de lui. Tel est l'ouvrage du Saint-Esprit.

Mais si la grâce paraît admirablement dans le courage de saint Pierre, elle ne se manifeste pas moins dans son humilité. Ce feu, dit Origène [1], cette activité, cette hardiesse à parler et à agir que l'on a vue jusqu'ici en lui, disparaissaient presque dans la suite, pour faire place à un esprit si humble, si modéré, si prêt à céder aux autres, et à s'humilier devant tout le monde, qu'on peut à peine reconnaître le naturel impétueux de saint Pierre et le rang qu'il tenait dans l'Eglise au-dessus de tous les autres. Toutefois il faut admettre l'exception suivante : Quand il s'agissait des intérêts de l'Eglise et de s'exposer aux fatigues et aux dangers, alors nous le voyons toujours paraître le premier [2]. En dehors de ces circonstances, il est bien aise de ne rien faire qu'en commun avec les autres, sans avoir aucun honneur particulier. L'humilité qu'il pratiquait alors faisait voir que la promptitude et la hardiesse qu'il témoignait dans les autres occasions, n'étaient plus l'effet de son ardeur naturelle, mais bien celui de la charité que le Saint-Esprit avait répandue dans son cœur.

Les *Actes des Apôtres* nous représentent ensuite que saint Pierre, entrant dans le temple avec saint Jean, y rencontra à la porte un mendiant âgé de quarante ans, qui était boiteux de naissance, et que l'on apportait tous les jours en ce lieu pour demander l'aumône aux passants ; il lui en fit une beaucoup plus considérable que toutes celles qu'il avait reçues jusqu'alors ; car, après lui avoir dit qu'il n'avait ni or ni argent, il le guérit par ces paroles : « Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche ! » Un si grand miracle attira une foule nombreuse autour des Apôtres, et c'est ce qui donna sujet à saint Pierre de faire un second sermon : il avança encore plus les affaires de la religion que par le premier, puisqu'il eut le bonheur d'y convertir cinq mille hommes. Plusieurs Saints ont remarqué, sur ce

1. Origène, *in Joan.*, p. 381. — 2. S. Chrys. *in Act.*, *hom.* 31.

miracle, que, lorsque les prélats sont des modèles de renoncement, de pauvreté volontaire, ils font de grands prodiges et opèrent des conversions merveilleuses ; mais que, quand ils s'attachent aux biens du monde, ils n'ont plus le même pouvoir. Tel était saint Pierre : après la conversion de tant de personnes qui apportaient leurs trésors à ses pieds, il était si dénué de tout, qu'il n'avait pas même de monnaie pour donner l'aumône à un pauvre.

Les prêtres qui se trouvèrent alors dans le temple conçurent un extrême dépit de sa prédication, et, s'étant saisis de sa personne et de celle de saint Jean, ils les envoyèrent en prison. Le lendemain, Anne et Caïphe, princes des prêtres, assemblèrent le conseil souverain pour connaître de cette affaire, et, y ayant fait comparaître les saints Apôtres, ils leur demandèrent au nom de qui, et par quelle vertu ils avaient fait marcher le boiteux. Saint Pierre répondit courageusement : « Nous avons opéré cette guérison au nom de Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez rejeté comme une pierre de rebut et que vous avez crucifié, mais que Dieu, son Père, a ressuscité pour être la source du salut de tous les hommes ». Une réponse si généreuse les étonna d'autant plus, qu'ayant fait aussi venir devant eux ce même boiteux qui était connu de tout le monde, et le voyant marcher fort droit, ils ne pouvaient rien objecter à un miracle si indubitable. Ainsi, tout ce qu'ils purent faire après une longue délibération, fut de défendre à Pierre et à Jean de parler jamais de Jésus-Christ à qui que ce fût. Mais les Apôtres leur répondirent avec le même courage qu'ils ne garderaient nullement cette défense, parce qu'ils étaient plus obligés d'obéir à Dieu, qui leur commandait d'annoncer le mystère du salut, qu'à eux, qui en voulaient empêcher la publication : malgré cette réponse, nos illustres accusés furent renvoyés.

Cette première persécution, bien loin d'être préjudiciable à l'Eglise, lui fut, au contraire, extrêmement avantageuse ; on la vit aussitôt s'augmenter merveilleusement par le nombre de ceux qui s'y rangeaient tous les jours, et on ne peut assez admirer la sainteté avec laquelle vivaient ces premiers chrétiens sous la conduite de saint Pierre. Saint Luc nous apprend qu'ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme ; qu'ils ne possédaient rien qu'en commun, et que la distribution des biens s'y faisait avec tant de justice, qu'il n'y avait point de pauvres parmi eux. L'Apôtre maintenait cet esprit avec une douceur admirable : il gagnait tellement tous les fidèles, que ceux qui avaient quelques restes de possession les vendaient à l'envi pour en apporter l'argent à ses pieds. Ananie et Saphire, sa femme, furent de ce nombre : mais, soit qu'ils l'eussent fait à contre-cœur et seulement pour ne pas paraître singuliers, soit qu'ils se fussent depuis repentis de l'avoir fait, ils complotèrent ensemble de ne déclarer à l'Apôtre qu'une partie du prix qu'ils en avaient reçu. Pierre, qui savait qu'il est de l'office du Pasteur de mêler la sévérité avec la douceur, de peur qu'une trop grande indulgence ne donne lieu au relâchement, ayant connu, par révélation, le dessein sacrilége de ces deux chrétiens, les en châtia d'une manière terrible. Ananie lui ayant apporté son argent, et lui ayant protesté que c'était là tout le prix de son héritage, il lui dit d'un ton foudroyant et digne de la majesté du chef de l'Eglise : « Pourquoi, Ananie, avez-vous donné lieu à Satan de prendre possession de votre cœur ? N'était-il pas en votre pouvoir de ne pas vendre votre champ, et n'était-il pas encore en votre pouvoir, après l'avoir vendu, d'en garder tout le prix ? Pourquoi donc avez-vous pris cette résolution criminelle de venir mentir au Saint-Esprit ? Sachez que ce n'est pas aux hommes que vous avez menti, mais à Dieu ». A ces paroles, qui furent

comme un coup de foudre, Ananie fut saisi d'une frayeur de mort, et, étant tombé à ses pieds, il expira. Il en arriva de même à Saphire, sa femme. Ne sachant rien de la mort tragique de son mari, elle vint, trois heures après, faire la même protestation qu'il avait faite. Leur crime n'était pas de vouloir garder une partie de leur argent, puisque, pouvant légitimement garder toute la somme et l'héritage même, ils ne pouvaient être coupables d'en garder une partie ; mais c'était de faire profession devant Dieu d'une parfaite pauvreté et d'un entier dépouillement de tous leurs biens, et de demeurer néanmoins propriétaires, en retenant ce qu'ils faisaient semblant d'abandonner pour son amour : ce qui était une hypocrisie et une espèce de sacrilége. Le châtiment terrible qui suivit cette faute fut une salutaire instruction pour les fidèles, et l'Ecriture sainte nous apprend qu'il imprima une grande crainte dans l'esprit de tous ceux qui en eurent connaissance.

Pour une action de sévérité de saint Pierre, nous en avons une infinité d'autres de bienveillance et de miséricorde. Il faisait tant de miracles, que les rues par où il passait se trouvaient continuellement bordées de malades que chacun y mettait à la porte de sa maison, afin de recevoir la guérison par son attouchement ou par sa parole. Mais il n'était pas nécessaire qu'il les touchât ni qu'il les vît, puisque son ombre seule donnait la santé à ceux sur qui elle passait ; ce que n'avait pas fait celle de Jésus-Christ, pour montrer la vérité de ce que lui-même avait dit : « que ceux qui croiraient en lui feraient des miracles semblables à ceux qu'il faisait, et qu'ils en feraient encore de plus grands ». On amenait aussi à saint Pierre des malades et des possédés de tous les environs de Jérusalem, et il ne manquait jamais de les guérir. Tant de prodiges animant l'envie et la rage des prêtres et des docteurs de la loi, ils se saisirent encore une fois de saint Pierre et en même temps de tous les autres Apôtres, et les firent enfermer dans une étroite prison. Mais un ange les ayant délivrés la nuit, sans forcer les portes ni faire de brèche aux murailles, ils recommencèrent dès le lendemain matin à prêcher la foi de Jésus-Christ au milieu du temple. Le Conseil, en étant averti, les envoya chercher sans violence, de crainte d'irriter le peuple ; et, lorsqu'ils furent arrivés, les princes des prêtres leur demandèrent pourquoi, après la défense qu'ils leur en avaient faite, ils n'avaient pas laissé de parler continuellement au peuple de Jésus de Nazareth. « C'est », dit encore généreusement saint Pierre, « parce que nous avons un Maître plus grand que vous, qui nous commande, qui est Dieu, et que nous sommes plus obligés de lui obéir qu'à vous ». Cette réponse, qui fut approuvée de tous les Apôtres, fut cause qu'ils furent fouettés devant toute l'assemblée ; mais ce supplice, bien loin de les attrister, leur donna une joie extrême, et ils se crurent beaucoup honorés d'avoir souffert cet affront pour le nom de Jésus-Christ, leur Maître.

Saint Pierre présida ensuite à l'élection des sept diacres, dont les principales fonctions doivent être d'assister l'évêque à l'autel, de distribuer le sang de Jésus-Christ, et d'avoir soin de la subsistance des pauvres et des veuves de l'Eglise ; et il eut bientôt la consolation d'en voir un de cette bienheureuse troupe, saint Etienne, combattre et mourir pour la foi. Mais, comme la grande persécution qui s'éleva en même temps contre tout le troupeau de Jésus-Christ, obligea les fidèles à sortir de Jérusalem et à se disperser de tous côtés, notre Apôtre eut une belle occasion de faire paraître sa prudence, sa charité, son zèle et le soin infatigable qu'il avait de cette Eglise encore naissante. Il demeura d'abord avec les autres Apôtres dans la ville de Jérusalem, de peur que leur sortie ne décourageât

ce qu'il y restait de chrétiens et ne fît triompher leurs persécuteurs.

Mais, peu de temps après, saint Philippe, l'un des sept diacres, ayant converti et baptisé beaucoup de monde dans Samarie, et même Simon le Magicien, qui fut touché des grands miracles que faisait continuellement ce grand prédicateur de l'Evangile, saint Pierre et saint Jean y vinrent, à la prière des autres Apôtres, pour imposer les mains sur les nouveaux baptisés et leur donner le Saint-Esprit. Simon le Magicien, voyant que, par cette auguste cérémonie, le Saint-Esprit descendait visiblement sur les fidèles, et qu'ensuite ils parlaient diverses langues et opéraient de grands prodiges, offrit de l'argent aux Apôtres pour avoir, comme eux, la puissance de donner le Saint-Esprit. Mais saint Pierre, prenant la parole, lui dit : « Que ton argent périsse avec toi, misérable et impie, qui t'es persuadé que le don de Dieu s'acquérait avec de l'argent ! tu ne peux avoir de part au mystère de vie que nous annonçons ». Il l'exhorta néanmoins ensuite à faire pénitence ; mais, comme ce sacrilége, qui a donné son nom à la plus détestable plaie qui puisse être dans l'Eglise, nous voulons dire à la simonie, bien loin de faire pénitence, continua de semer ses erreurs, non-seulement parmi les Samaritains, mais aussi parmi les Juifs et les Gentils, et même jusque dans Rome, saint Pierre, qui avait commencé à le combattre dans Samarie, le poursuivit partout jusqu'à sa mort, et nous le verrons par la suite remporter sur lui de grandes victoires, et, après un signalé triomphe, l'obliger de s'enfuir et de se cacher pour ne plus paraître sur la terre.

Saint Paul, ayant été converti à la foi le 25 janvier de l'année 35 du salut, vint, trois ans après, à Jérusalem, pour y voir saint Pierre et conférer avec lui des mystères de notre religion, comme il le dit lui-même en son épître aux Galates, chapitre Ier. C'était donc en l'année 38. En ce temps, la paix étant rendue aux fidèles par toute la Palestine et la Syrie, notre saint Apôtre, qui savait que le soin de toutes les Eglises lui avait été confié, résolut de parcourir tous les lieux où l'Evangile avait été prêché, tant par les autres Apôtres que par les disciples qui s'étaient dispersés pendant la persécution, afin d'y fortifier les nouveaux convertis, et d'y augmenter, par sa parole et par ses miracles, le troupeau du Seigneur. Ce fut alors, selon la plus probable opinion, qu'il établit son siége dans Antioche, comme dans la capitale de tout l'Orient, en attendant qu'il le pût établir dans Rome, qui était la capitale de l'Occident, de l'empire et de tout le monde. Il est vrai que saint Luc, dans les *Actes des Apôtres*, ne fait point mention de ce siége d'Antioche ; mais, outre la tradition qui en fait foi, nous en avons des témoignages authentiques dans Eusèbe de Césarée, saint Jérôme, saint Léon et plusieurs autres auteurs ecclésiastiques très-anciens : et l'Eglise même en fait la fête au 22 février. Quelques-uns disent qu'il ne dura que quatre ans, d'autres sept ans ; mais qu'il faut commencer dès le temps de l'Ascension de Notre-Seigneur. D'autres enfin disent qu'il dura sept ans, selon l'opinion des anciens, et que néanmoins il n'est pas nécessaire de le commencer avant l'année 38. Mais cela dépend du temps de la mort de notre Saint, puisqu'ayant tenu vingt-cinq ans son siége à Rome, et sept ans à Antioche, il faut nécessairement qu'il y ait eu trente ou trente-deux ans entre l'établissement de ce siége et le temps de son martyre.

Dans le cours de la même visite, notre saint Apôtre étant à Lydda, ville située sur le bord de la Méditerranée, et très-célèbre dans la suite sous le nom de Diospolis, y guérit un homme nommé Enée, qui était paralytique depuis huit ans : cela fut cause de la conversion des habitants de cette ville et de ceux de Sarone. Il ressuscita aussi dans Joppé, une sainte veuve

nommée Tabitha ou Dorcas, grande aumônière, et qui était considérée comme la mère des pauvres et l'asile des malheureux, en lui disant seulement ces trois mots : « Tabitha, levez-vous ! » Ce fut au même lieu, qu'étant en extase, il vit descendre du ciel un grand linceul soutenu par les quatre bouts, où il y avait toutes sortes de bêtes à quatre pieds, de reptiles et de volatiles, et il entendit une voix qui lui disait : « Pierre, levez-vous, tuez et mangez ». Il répondit : « A Dieu ne plaise, Seigneur, que je mange de ces animaux ! je n'ai jamais mangé d'aucune des viandes que la loi déclare immondes ». Mais la voix lui répliqua aussitôt : « N'appelez pas immonde ce que Dieu a purifié ». Cette vision recommença de la même manière par trois fois, et, à la troisième fois, le linceul parut rentrer dans le ciel. Comme il méditait profondément sur ce que signifiait cette apparition, qui était la figure de la vocation des Gentils à la foi, il vint trois messagers, de la part de Corneille, centenier dans les troupes romaines, le supplier de venir à Césarée, afin de l'instruire, avec toute sa famille, des moyens véritables de se sauver. Il consulta là-dessus le Saint-Esprit, qui lui ordonna de suivre ces messagers, comme étant envoyés par son mouvement, et lui fit connaître que ceux qui l'attendaient à Césarée étaient ces animaux immondes qu'il devait spirituellement tuer et manger. Lorsqu'il y fut arrivé, il prêcha la foi à Corneille et à une grande foule d'autres Gentils, qui s'étaient assemblés pour l'entendre ; à la fin de son sermon, le Saint-Esprit, qui avait opéré invisiblement dans leurs cœurs, descendit aussi extérieurement sur eux ; saint Pierre, reconnaissant par là que Dieu les voulait incorporer dans son Eglise, les fit tous baptiser au nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire, non pas du baptême de saint Jean, qui n'avait pas la force de remettre les péchés, mais du baptême de Jésus-Christ, au nom des trois personnes divines, qui avait la puissance d'opérer cette rémission.

De là il se rendit à Jérusalem, où il apaisa les murmures de Cérinthe, qui, depuis, a été un impie et un hérésiarque, et des autres Juifs nouvellement convertis, qui trouvaient mauvais qu'il eût donné entrée dans l'Eglise à Corneille le centenier et aux autres qui n'étaient pas circoncis. Il envoya ensuite saint Barnabé à Antioche, pour cultiver en son absence ce grand champ où la foi avait été heureusement plantée, et il eut la consolation d'apprendre qu'il y fit de grands fruits, et que les fidèles y avaient quitté le nom de disciples pour prendre celui de *chrétiens*. Quelque temps après, il s'éleva dans la Judée une nouvelle persécution contre le troupeau du Fils de Dieu, par l'impiété d'Hérode Agrippa, que l'empereur Caligula avait fait roi des Juifs, et qui voulait, par cette cruauté, gagner les bonnes grâces de cette nation. En effet, saint Jacques le Majeur fut décapité ; et saint Pierre, qu'il fit arrêter prisonnier, devait aussi être exécuté en présence de tout le peuple après la fête de Pâques ; mais un ange le tira miraculeusement de prison, et le rendit aux prières, aux larmes et aux gémissements de toute l'Eglise.

Ce fut à cette occasion que les Apôtres, après avoir composé le symbole qui porte leur nom, et qui, en douze articles, contient les principaux points de notre foi, prirent la résolution de partager le monde entre eux, et de se distribuer par toutes les nations de la terre pour y porter la lumière de l'Evangile. Saint Pierre devait prêcher dans le Pont, la Galatie, la Bithynie, la Cappadoce et les autres provinces de l'Asie, fixer son premier siége à Antioche et ensuite à Rome, où devait être établie la chaire de Jésus-Christ, et résider le chef de l'Eglise.

Saint Pierre, après avoir été délivré de la prison, sortit de Jérusalem,

et se mit en marche avec quelques disciples pour parcourir de nouveau les provinces de l'Orient, de la Syrie et de l'Asie-Mineure qu'ils avaient déjà évangélisées. Il alla à Césarée, ville très-importante alors, avantageusement située sur le bord de la Méditerranée. Simon le Magicien se trouvait alors dans cette cité, entouré de nombreux disciples qu'il s'était attirés par ses prestiges, et par sa doctrine qui justifiait tous les désordres et tous les péchés, de même que toutes les erreurs de l'esprit humain. Saint Pierre réfuta toutes les erreurs et les infamies de cet imposteur; car quelle que soit la puissance de l'homme et du démon, elle ne saurait prévaloir contre la vérité ni contre la puissance divine qui résident dans les ministres de Jésus-Christ. Simon, ayant été convaincu d'imposture et de magie, fut chassé hors de la ville par le peuple indigné, et une grande partie des habitants reçut le don de la foi.

Saint Pierre, après avoir fortifié les fidèles de Césarée dans leur croyance, quitta cette ville pour aller porter l'Evangile ailleurs et détruire le mal que l'ennemi de Dieu et de l'Eglise faisait en différents lieux. Il mit à la tête de l'Eglise de Césarée, en qualité d'évêque, le centurion Corneille. Ayant appris que Simon s'était rendu à Tyr, l'Apôtre appela trois de ses disciples, Clément, Nicétas et Aquila, et leur commanda de s'y transporter avant lui, de s'informer de ce qui s'y passait et de lui en rendre compte par lettre. Les trois disciples obéirent, arrivèrent à Tyr, en passant par Dora, logèrent chez Bérénice la Chananéenne, qui les informa exactement de tout le succès que Simon avait obtenu sur l'esprit des habitants.

L'Apôtre, à cette nouvelle, se mit aussitôt en route, et après avoir visité et évangélisé, en passant, la ville de Ptolémaïde, il arriva dans la ville de Tyr où il fut reçu au milieu des acclamations des habitants. Après leur avoir annoncé un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, auteur et conservateur de nos âmes et de nos corps, il leur déclara que les maladies dont ils avaient été affligés par Simon et par les démons dont ce magicien était l'instrument et le ministre, disparaîtraient lorsque, convertis au vrai Dieu, ils auraient été purifiés par le saint baptême. En effet, un grand nombre de Tyriens furent instruits, baptisés et guéris de leurs maladies corporelles et spirituelles. Le bruit de ces merveilles alla jusqu'à Sidon; ce qui engagea les habitants de cette ville à envoyer une députation à saint Pierre qui séjournait encore à Tyr. L'Apôtre acheva donc de guérir les malades de cette dernière ville, y institua une église, à la tête de laquelle il mit pour évêque un des prêtres qui l'accompagnaient. Puis il partit pour Sidon.

Dès que Simon eut appris l'arrivée de saint Pierre dans cette ville, il en sortit précipitamment avec ses compagnons. Un grand nombre d'habitants, à la parole de l'Apôtre, crurent en Jésus-Christ, firent pénitence, furent guéris et formèrent une Eglise à laquelle saint Pierre préposa un évêque. De Sidon, l'Apôtre se rendit à Béryte où, à son arrivée, il se fit un tremblement de terre. Le peuple vint trouver saint Pierre pour implorer son secours. Alors Simon reprit son audace; il ourdit une trame, de concert avec Appion, Annubion, Athénodore, et ses autres compagnons; mais le peuple se précipita en foule sur eux, les couvrit de blessures, et ne cessa de les frapper que quand il les eut expulsés de la ville.

Ensuite tous ceux qui étaient aux prises avec les maladies et avec les démons, vinrent se jeter aux pieds de saint Pierre. Alors l'Apôtre de Dieu, élevant les mains au ciel, et conjurant le Seigneur, les guérit par le seul effet de sa prière. Il séjourna encore quelques jours au milieu eux, et d'après

en avoir confirmé un grand nombre dans la foi et les avoir baptisés, il leur donna pour évêque Quartus.

En quittant Béryte, l'Apôtre se rendit à Byblis. Là, il apprit que Simon venait de s'enfuir à Tripoli. Il ne demeura qu'un court espace de temps dans cette ville. Après y avoir rendu la santé à plusieurs malades et instruit ses habitants dans la doctrine de la vérité et de la piété, il leur donna pour évêque Jean-Marc; puis il se mit en marche vers Tripoli, afin de suivre les traces de Simon, pour qu'il fût manifeste qu'il le poursuivait, et qu'il ne cherchait point à l'éviter.

Or, comme saint Pierre entrait dans cette ville, beaucoup de personnes de Tyr, de Sidon, de Béryte, de Byblis, accoururent au-devant de lui, désireuses de l'entendre; les habitants de Tripoli, en particulier, montrèrent un vif empressement de le voir : ils accoururent pour la plupart. Ceux des frères qui avaient été envoyés d'avance racontèrent à saint Pierre et à ses disciples, quel était l'état de cette ville, et ce que Simon y avait fait. L'Apôtre fut conduit dans la maison de Maron. Arrivé à la porte de cette demeure, il se tourna vers la foule qui le suivait, et lui promit de lui parler le lendemain de ce qui concerne le culte de Dieu. Simon, apprenant son arrivée et sa brillante réception, comprit qu'il ne pouvait lutter contre lui dans cette ville, et il sortit de Tripoli la nuit même pour se rendre dans la Syrie.

Saint Pierre, après avoir annoncé à la foule immense qui le suivait les paroles de la vie éternelle, imposa les mains à tous les malades qu'on lui présenta, et les guérit entièrement; ce qui fit qu'un grand nombre d'hommes crurent en Jésus-Christ et demandèrent le baptême. L'Apôtre les régénéra dans les eaux sacrées, leur distribua l'Eucharistie, leur donna pour évêque Maron, son hôte, homme distingué par sa vertu et par la considération qu'il s'était acquise, et chrétien déjà arrivé à la perfection, puis ordonna douze prêtres et plusieurs diacres, qui devaient pourvoir aux besoins des veuves. Après leur avoir parlé de la nécessité de l'ordre et du bon accord général, leur avoir représenté que le bien de l'Eglise était intéressé à cette parfaite union et à l'obéissance respectueuse à l'évêque qu'il venait de leur donner, il leur fit ses adieux et partit pour Antioche de Syrie, après être resté trois mois à Tripoli, ville considérable de la Phénicie.

Sorti de Tripoli, saint Pierre se mit donc en marche pour Antioche. Dans sa route, il demeura un jour à Orthosia, peu distante de Tripoli; comme presque tous les habitants de cette ville avaient entendu la prédication évangélique, il n'y séjourna qu'un jour, et se rendit à Antarada, ou simplement Arada. Il y guérit un paralytique et une autre femme privée de l'usage de ses mains, et par sa présence délivra une possédée. De là, il partit pour les Balanées; le jour suivant il arriva à Pelta ou Paltos, puis à Gabala et ensuite à Laodicée. Parvenu aux portes de cette belle et grande cité, il dit à Nicétas et à ceux qui le suivaient : Il convient que nous séjournions ici quelques jours; car il peut se faire que, dans une multitude si considérable, il se trouve quelques personnes dignes des promesses et de l'héritage de Jésus-Christ.

Ce grand Apôtre opéra dans cette ville de nombreuses guérisons, et y délivra plusieurs personnes possédées par des esprits impurs. Il y établit des Eglises, à la tête desquelles il mit des évêques. Il ne resta que quelques jours dans cette ville, et se mit en route pour venir à Antioche.

A son approche, le peuple de cette grande cité, qui avait souvent entendu parler de lui, vint à sa rencontre, l'accueillit avec joie, comme le

héraut et l'apôtre de la vérité. Par ses prières et par l'imposition des mains, saint Pierre guérit dans Antioche un grand nombre de malades. Il annonça aux habitants de cette ville l'unité de Dieu et la trinité des Personnes divines. Ce fut là qu'il conféra le baptême à Faustus qui s'y était préparé depuis quelque temps. Dans le même temps, un ordre de l'empereur faisait rechercher tous les magiciens. Pour éviter d'être arrêté à Antioche par les satellites impériaux, Simon le Magicien s'enfuit de cette ville et retourna dans la Judée.

Saint Pierre travailla, dès lors, librement au sein de cette cité populeuse, y augmenta considérablement l'Eglise qui y existait déjà, et lui donna pour évêque saint Evode, avant d'aller fonder l'Eglise de Rome. Il confia à saint Evode cette Eglise à gouverner, comme le riche confie son troupeau au pasteur qui doit le garder; il conservait sur cette bergerie la même juridiction qu'il possédait auparavant. Il envoya aussi saint Marcien, comme évêque à Syracuse, ville de Sicile, et saint Pancrace à Taormina, autre ville de la même province.

Après avoir quitté Antioche, il se mit en route pour l'Asie. Il vint, en passant par différentes villes et bourgades, séjourner à Thyane, ville de Cappadoce, ensuite à Ancyre, dans la Galatie; dans cette dernière ville, au moyen de sa prière, il ressuscita un homme mort, puis il instruisit dans la foi et baptisa un grand nombre de personnes. Il y fonda aussi une Eglise et y établit un évêque.

De là, il vint à Synada, ville de Phrygie, puis à Pessinonte, métropole de cette province. Gagnant ensuite le Pont, il évangélisa différentes villes, telles que Gangre, en Paphlagonie, Claudiopolis, Amasée, métropole de l'Hellespont, et arriva jusqu'à Sinope, ville importante, située sur les rives du Pont-Euxin. De Sinope il se rendit à Nicée, puis à Nicomédie, où il établit évêque le disciple Prochorus. Ensuite il prêcha à Ilion, ou Troie dans l'Hellespont, et confia cette Eglise à Corneille le Centurion, qui avait déjà la charge épiscopale de Césarée en Palestine. Suivant un ancien auteur, l'Apôtre serait retourné une ou deux fois à Jérusalem, pour la fête de Pâques, avant d'achever ses courses apostoliques en Asie. Mais il est certain qu'il a évangélisé les diverses provinces du Pont, de la Galatie, de la Bithynie, de la Cappadoce et de l'Asie, après avoir fondé l'Eglise d'Antioche et avant d'aller à Rome. C'est ce que les historiens ont conclu de la lettre qu'il écrivit à ces divers peuples, de même que des témoignages d'Eusèbe qui marque cette prédication de saint Pierre comme l'une des plus importantes fonctions de son apostolat. Saint Jérôme et saint Léon l'attestent également. Saint Epiphane dit même que depuis qu'il eut fixé son siége à Rome, il quitta néanmoins cette Eglise pour venir visiter celles de Bithynie et du Pont. Le pape saint Agapet témoigne que cet Apôtre a ordonné et établi différents évêques dans l'Orient. L'histoire ecclésiastique et toutes les traditions sont d'accord sur ce point.

Ajoutons qu'au nombre des évêques institués par saint Pierre, la tradition range encore saint Urbain, qui fut mis à la tête de l'Eglise de Tarse; saint Epaphrodite, qui gouverna l'Eglise d'Andriaca (Andraca ou Adriana), ville de la Lycie, située à peu de distance de Myre; Phygelle, qui fut évêque à Ephèse, mais qui peu après eut le malheur de faire naufrage dans la foi, et d'embrasser les erreurs de Simon le Magicien; saint Apelles, qui était frère de saint Polycarpe, et qui fut préposé à l'Eglise de Smyrne.

Voici un fait d'une très-grande portée. Saint Pierre a ordonné et institué le premier évêque de Byzance, aujourd'hui Constantinople. C'est ce

qui devient manifeste par la lettre du pape Agapet, qui a été lue au cinquième concile œcuménique. On y lit en propres termes que Mennas était le premier évêque de Constantinople que le Saint-Siége eût ordonné, depuis que saint Pierre, le Prince des Apôtres, avait consacré le premier évêque de Byzance. Cette lettre, approuvée par les Pères d'un concile général, acquiert plus de poids et d'autorité que tous les récits des historiens grecs et modernes.

Après avoir accompli d'immenses travaux apostoliques dans l'Orient, érigé des épiscopats dans les villes principales, et fondé de florissantes chrétientés; après avoir, par la vertu du nom de Jésus, enlevé d'innombrables dépouilles au démon et soumis à l'obéissance de la foi de vastes régions, saint Pierre, ce grand Apôtre, dont le zèle était héroïque et le courage infatigable, priait le Fils de Dieu de daigner l'éclairer, et lui indiquer manifestement sur quels points il devait désormais porter ses pas et ses efforts. Ce fut alors, comme nous l'apprend l'ancienne tradition [1], que Notre-Seigneur lui apparut pendant la nuit dans une vision, et lui dit : « Levez-vous, Pierre, prenez possession de l'Occident; car il a besoin que vous fassiez briller à ses yeux le flambeau de la lumière évangélique. Pour moi, je serai avec vous ».

Saint Pierre, qui savait déjà que Rome devait être le lieu principal de sa chaire apostolique, comprit alors que sa mission en Orient était accomplie. Il ne balança point, il résolut de partir aussitôt. Il fit part de la vision qu'il avait eue aux fidèles de l'Asie, leur laissa des constitutions, puis s'embarqua pour l'Italie, alors la dominatrice du monde.

Il arriva d'abord en Macédoine, et donna pour évêque à l'Eglise de Philippes, Olympas, l'un des soixante-douze disciples; il institua Jason évêque de Thessalonique, et Silas évêque de Corinthe, où ce disciple séjournait en attendant l'arrivée de saint Paul. Après avoir également placé Hérodion à la tête de l'Eglise de Patras, il s'embarqua pour la Sicile.

Arrivé dans cette province, il se rendit à Taormina et logea chez Pancrace. De là, il prit sa route vers Rome, en passant par différentes villes d'Italie, qui, jusqu'à ce jour, se glorifient d'avoir été honorées de la présence d'un tel Apôtre. C'est ainsi que Naples, cette cité splendide, qui le dispute en magnificence à Carthage et à Corinthe et qui rivalise avec Rome pour la grandeur, Naples fut illustrée par les prodiges qu'y opéra saint Pierre; après qu'il y eut célébré les saints mystères, il donna pour évêque à cette ville son disciple Asprénas, ou Asprénate; et jamais, depuis cet heureux événement, les Napolitains n'oublièrent d'en célébrer la mémoire et de témoigner leur reconnaissance à leur insigne bienfaiteur. L'Apôtre était accompagné de Clément, fils de Faustus, homme très-distingué aux yeux des Romains par sa noble origine et par sa rare sagesse, de saint Marc, de saint Martial, de saint Apollinaire et de quelques autres disciples. Baronius ajoute, d'après une ancienne tradition, que saint Pierre, poussé par les vents, aborda à Livourne; que de là il se rendit à Pise, où il célébra le saint sacrifice, et que de cette ville il se dirigea vers la capitale du monde.

Ce fut la seconde année de l'empire de Claude, que l'Apôtre entra à Rome. Il commença aussitôt à éclairer cette grande ville, qui s'était laissé plonger plus que nulle autre dans les ténèbres de l'idolâtrie. Le nombre infini de martyrs, que l'on y vit bientôt après, marque assez le grand succès de ses prédications, et avec combien de bonheur il travailla à la con-

1. Antiq. Script. *apud Boll.* 29 junii; *apud Metaphr. et Surium,* 29 junii; *apud Baron.*, Annal. an. 44, n. 51.

version des principaux du sénat, des chevaliers et du peuple. Il envoya dès lors des missionnaires en diverses provinces, non-seulement de l'Italie, mais aussi des Gaules, de l'Espagne et de l'Afrique : ce qui acquit un grand nombre de nouveaux serviteurs à Jésus-Christ. Enfin, il y écrivit sa première Epître, qu'il adressa aux chrétiens dispersés dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie et la Bithynie, afin de les fortifier dans leur croyance, de les munir contre les embûches des hérétiques, et de leur inspirer la véritable morale du Christianisme.

La fondation de l'Eglise de Rome et des autres Eglises par saint Pierre, porta aussitôt un coup mortel aux superstitions du paganisme, au règne des démons et de l'idolâtrie. L'historien Dion témoigne que l'empereur Claude fut obligé de déclarer abrogées et supprimées un grand nombre de fêtes et de cérémonies païennes. Les portes de l'enfer, dépouillées de leur ancienne puissance, ne pouvaient plus soutenir leur ouvrage. Leur règne, celui du mensonge et de l'iniquité, décroissait alors sensiblement. Mais si elles ne purent arrêter leur rapide décadence, du moins firent-elles alors les plus grands efforts pour paralyser les effets de la toute-puissante vertu de Jésus-Christ, qui se faisait sentir dans la prédication de l'Apôtre. Elles suscitèrent des troubles et de vives agitations au sein même de Rome, de sorte que la paix de l'empire en parut menacée, et que les magistrats et l'empereur Claude se crurent obligés de décréter l'expulsion des Juifs et des Chrétiens. Cette expulsion eut lieu dans la neuvième année de l'empire de Claude, la quarante-neuvième de Jésus-Christ. Ce décret toutefois n'eut pas de grandes suites. Tous les Juifs obtinrent bientôt la permission de rentrer dans Rome. Quoi qu'il en soit, saint Pierre quitta à cette époque la capitale pour aller de nouveau dans l'Orient, où sa présence était nécessaire.

Ce ne fut pas sans une conduite particulière de la divine Providence, qu'il se rendit peu de temps après à Jérusalem. Il s'était élevé à Antioche une grande contestation entre les fidèles : les uns, qui étaient Juifs, soutenaient qu'il fallait joindre le Judaïsme au Christianisme, et qu'on ne pouvait être sauvé sans observer la loi de Moïse ; et les autres, qui étaient Gentils, refusaient absolument de se soumettre à cette servitude. Une question de si grande importance méritait bien d'être examinée et décidée par celui qui représentait Jésus-Christ sur la terre. Saint Paul et saint Barnabé, avec quelques autres disciples, députés des deux partis, le vinrent trouver à Jérusalem. Il y assembla les Apôtres qui y pouvaient être, c'est-à-dire, saint Jean qui ne s'en était pas éloigné, et saint Jacques le Mineur qui en était évêque particulier, avec les prêtres qui composaient cette Eglise, et tint avec eux le premier Concile de la chrétienté. La difficulté y fut proposée, et l'apôtre saint Paul, après avoir représenté comment Dieu s'était servi de lui pour attirer les Gentils à la foi, déclara que c'était fort mal à propos qu'on leur voulait imposer une obligation que les Juifs mêmes avaient toujours regardée comme un joug insupportable. Aussi, lorsque saint Jacques eut opiné dans le même sentiment, on le rédigea par écrit, et le décret fut formulé en ces termes : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, de ne vous point imposer d'autres lois que celles-ci, qui ont été jugées nécessaires : Que vous vous absteniez des viandes immolées aux idoles, du sang des animaux, des bêtes suffoquées et de la fornication ». Ce décret fut adressé aux fidèles d'Antioche, de Syrie et de Cilicie, qui avaient quitté la gentilité.

Comme il ne défendait pas encore aux Juifs, qui s'étaient faits chrétiens,

l'observation des cérémonies légales, ils continuèrent toujours de les garder, et saint Pierre, avec les autres Apôtres, pour s'accommoder à leur faiblesse, les gardaient aussi quelquefois, surtout lorsqu'ils se trouvaient avec eux, et qu'ils le jugeaient nécessaire pour ne point aliéner leurs esprits de la doctrine de l'Evangile. Ainsi notre Apôtre, étant depuis allé à Antioche pour y confirmer dans la foi les Gentils devenus fidèles, mangea d'abord avec eux indifféremment de toutes sortes de viandes ; mais, à l'arrivée de quelques Juifs qui vinrent de Jérusalem pour lui parler, craignant qu'ils ne fussent scandalisés de le voir vivre dans la liberté que le christianisme donnait aux Gentils, il se sépara de ceux-ci et se remit dans l'abstinence des viandes défendues par la loi. Saint Paul, qui appréhenda que cet exemple du chef de l'Eglise, dont toutes les actions étaient regardées comme des règles vivantes de la morale chrétienne, en servant aux Juifs, ne fût préjudiciable aux Gentils, et ne leur fît douter de la doctrine du Concile de Jérusalem, l'en reprit publiquement ; il est même dit, en l'Epître aux Galates, qu'il lui résista en face, c'est-à-dire en sa propre présence, parce qu'il était répréhensible. Saint Jérôme et les Pères grecs se sont persuadés que cela se fit de concert entre eux, et que saint Pierre, qui avait une charité extrême pour les chrétiens de l'un et de l'autre peuple, voulut lui-même, par une sainte adresse, être repris, afin que, son action empêchant d'un côté le scandale des Juifs, la remontrance de saint Paul empêchât de l'autre celui des Gentils. Mais saint Augustin s'est opposé de toutes ses forces à ce sentiment, croyant qu'il donnait trop d'atteinte au sens littéral de l'Ecriture sainte. En effet, il vaut mieux dire, avec ce saint docteur, que saint Paul jugea effectivement l'action de saint Pierre répréhensible, et qu'il lui en fit sérieusement la remontrance, à cause des mauvaises suites qu'il en prévoyait. Mais cela ne diminue rien du mérite et de la gloire de notre grand Apôtre, puisque, s'il y commit quelque faute, elle fut extrêmement légère et tout à fait excusable, n'ayant d'autre intention que celle du salut des Juifs, qu'il regardait comme le peuple chéri de Dieu, et ne croyant pas que les Gentils, qui savaient qu'il était Juif, dussent tirer de mauvaises conséquences pour eux de le voir observer des cérémonies dans lesquelles il était né et avait été élevé. D'ailleurs saint Cyprien remarque qu'il fit paraître en cette rencontre une douceur et une humilité incomparable, puisque, bien loin de contester contre saint Paul, et de défendre son action et son intention, il se rendit aussitôt à ses remontrances, sans que sa qualité de prince et de pasteur de toute l'Eglise, et cette autorité souveraine qu'il avait reçue sur tous les fidèles, lui donnassent aucun mouvement d'indignation contre celui qui le reprenait.

Les hérétiques, au lieu d'admirer cette modestie dont on trouve si peu d'exemples dans les princes et dans les souverains, se sont servis de la dispute des Apôtres pour combattre la primauté de saint Pierre ; mais ils ne sont pas moins ridicules en cela que celui qui contesterait la souveraineté d'un roi, en lisant dans l'histoire que quelqu'un de ses conseillers lui a fait une remontrance. Dieu, pour tenir les plus grands hommes dans l'humilité, se sert souvent de leurs inférieurs pour les éclairer et leur déclarer ses volontés. Ainsi il instruisit Moïse par Jéthro, et David, roi et prophète, par d'autres Prophètes beaucoup moindres que lui ; mais cela ne combat point leur prééminence, et n'empêche point qu'ils ne soient au-dessus de ces instruments que la sagesse divine emploie pour les instruire.

D'Antioche, saint Pierre retourna en Italie dont il parcourut les diverses provinces, en y annonçant l'Evangile. C'est ce que rapportent Eusèbe, Ruffin

et d'autres anciens auteurs. En effet, comme le témoigne Astérius, cet Apôtre ayant reçu de Jésus-Christ la charge de paître et de nourrir son troupeau, il n'a pas langui dans une molle oisiveté. Il n'a pas choisi une vie douce et paisible ; il n'a point cherché à éviter les périls. Il a vécu, au contraire, dans la plus grande et la plus continuelle activité ; il a fait de longues et pénibles courses dans toutes les parties de la terre, dans le but d'éclairer les aveugles par le flambeau de l'Evangile, de servir de guide à ceux qui étaient égarés, d'encourager et de faire avancer ceux qui marchaient déjà dans le sentier de la vérité et de la piété, de combattre sans cesse les ennemis de Dieu et de son Eglise, d'exhorter ses soldats, de souffrir toutes sortes de persécutions, d'endurer l'horreur des prisons les plus affreuses ; en un mot, de prêcher Jésus-Christ en tout lieu, parmi tous les travaux et tous les dangers que l'esprit peut imaginer.

Il avait déjà envoyé de ses disciples dans toutes les parties de l'univers, dans l'Orient et dans l'Occident. Il voulut encore y aller lui-même en personne. Après avoir confié à saint Lin [1] et à saint Clet l'administration de son Siége Pontifical de Rome, il partit pour la Grande-Bretagne [2], qu'une conquête récente venait d'ouvrir aux Romains. Il franchit les Alpes, les Pyrénées, l'Océan, et aborda chez ces peuples belliqueux, barbares, inhumains, abandonnés à l'idolâtrie, et jeta dans leurs cœurs la féconde semence de la foi, qui devait bientôt y produire des fruits abondants.

Lorsqu'il eut soumis au joug de l'Evangile plusieurs de ces hommes inflexibles et féroces, prêts à livrer les plus rudes combats aux Romains, pour repousser le joug dominateur, le Pêcheur traversa l'Océan pour visiter l'Espagne, et passer de là en Afrique. Tertullien [3], saint Cyprien [4], saint Grégoire [5], Innocent Ier [6], Métaphraste [7], Baronius [8], témoignent que saint Pierre a donné la foi à l'Afrique, et notamment à Carthage [9], à la Numidie et à la Mauritanie [10]. Après avoir parcouru les principaux lieux de ces contrées, de même que les deux Lybies et la Cyrénaïque, après avoir laissé saint Cressent comme évêque de Carthage, il arriva en Egypte, à Alexandrie, où il confirma publiquement l'institution de saint Marc, son disciple, comme évêque et administrateur de cette grande ville, se rendit de là dans la Thébaïde, institua saint Rufus évêque de Thèbes, cité opulente, très-peuplée et très-célèbre par ses cent portes, pénétra ensuite dans le fond de l'Ethiopie, dans les vastes régions de l'Aurore, *visus etiam Memmonis domum et secreta Auroræ extremaque Æthiopum.*

Ce fut alors qu'il eut révélation d'aller à Jérusalem afin d'assister au trépas de la sainte Vierge [11]. Les circonstances qui accompagnèrent la présence du Prince des Apôtres, à la mort, à la sépulture et à la résurrection de Marie, sont décrites dans la narration de l'assomption de la glorieuse Mère de Jésus-Christ.

1. L'ancien auteur ecclésiastique cité par Bollandus, dit que saint Pierre institua évêque son disciple saint Lin, afin de gouverner l'Eglise de Rome pendant son absence. Saint Lin fut ordonné, ajoute Bollandus, sous le consulat de Saturninus et de Scipion, c'est-à-dire l'an 56, et pendant neuf années de la vie de saint Pierre, Il fut son vicaire ou son chorévêque.

Saint Pierre ordonna également saint Clet, pour être comme saint Lin, son vicaire ou son chorévêque. Mais tant que cet Apôtre vécut, il demeura souverain Pontife de l'Eglise catholique.

2. Apud Métaph., 29 junii ; apud Baron an. 58, n. 51 ; apud Sanctorium, *in Vita B. Petri,* n. 56, et Antiq. Scriptor., *ap. Bolland.,* p. 416 ; Patricius Junius Biblioth. Jacobi. 1, Angliæ regis ; Vendelinus, apud Labbe, *Conc.* t. I, p. 190.

3. Tertull., *præscript.* 1, c. 36. — 4. S. Cyprian., *epist.* XLV. — 5. S. Greg., liv. II, *epist.* LXXV. — 6. Innocent Ier, *epist.* I. — 7. Metaphrast., 29 junii. — 8. Baron., an. n. 51, 52 ; Sanctorius, archiepisc. Urbin. *in Vita B. Petri.* — 9. Et Antiq. Script., *ap. Bolland.,* 29 junii, p. 416. — 10. Antiq. Scriptor., *ap. Bolland.,* 29 junii, p. 416, t. V ; et Metaphrast., die 29 junii ; apud Baron., an 51. n. 3. — 11. *Boll.,* t. V, 29 junii, p. 416

De Jérusalem il revint en Egypte, et passa par l'Afrique, pour retourner à Rome. Après avoir séjourné quelque temps dans cette ville, et y avoir réglé toutes choses, il parcourut encore les autres provinces, y institua des évêques et des prêtres, donna, en particulier, saint Barnabé pour évêque à l'église de Milan, et saint Paulin à l'église de Lucques. Il pourvut également au gouvernement spirituel des villes de la Méditerranée. Ce soin des églises demanda beaucoup de temps.

Or, pendant qu'il travaillait ainsi au ministère de la prédication, après qu'il eut gagné à Jésus-Christ des peuples innombrables, il reçut un avertissement céleste et l'ange du Seigneur lui dit [1] : « Pierre, le temps de votre mort et de votre délivrance approche, il vous faut retourner à Rome ; c'est dans cette ville que vous souffrirez la mort de la croix, et ensuite vous recevrez la couronne de justice ». A ces paroles saint Pierre glorifia Dieu et lui rendit des actions de grâces. Il acheva, pendant quelques jours, de mettre ordre aux affaires des Eglises, et revint à Rome vers la onzième année de l'empire de Néron.

Ce qui l'obligea à ce retour, ce fut, d'un côté la cruelle persécution que cet empereur exerça contre les fidèles, dans laquelle ils n'avaient pas besoin d'un moindre secours que de celui de leur Pasteur et du chef du peuple de Dieu, et, de l'autre, ce fut l'impudence de Simon le Magicien, qui, ayant gagné l'esprit de Néron par ses opérations magiques, se faisait de nouveau reconnaître dans Rome pour une vertu divine et pour un dieu descendu du ciel. Lorsque notre Apôtre y fut arrivé, il fortifia merveilleusement les chrétiens contre ces abominations, et, ayant un moment de loisir, il écrivit sa seconde Epître canonique contre un grand nombre d'hérétiques qui commençaient, dès ce temps-là, à tourmenter l'Eglise. Il l'adressa à tous les fidèles en général, et, entre autres choses, il les avertit que le temps de sa mort était proche, et qu'il en avait révélation de Notre-Seigneur.

Pour la guerre qu'il fit à Simon, après plusieurs disputes qu'il eut avec lui, où il réfuta admirablement ses impostures, il lui proposa enfin que, pour terminer leurs différends, l'on apportât le corps d'un homme mort, et que celui qui le ressusciterait serait reconnu pour prédicateur de la vérité. Simon y consentit, se fiant aux enchantements de son art magique ; et, en effet, un corps mort fut apporté et exposé devant tout le monde ; mais Simon ne put faire autre chose, avec tous ses sortiléges, que de lui faire un peu remuer la tête. L'Apôtre, au contraire, après avoir laissé tout le temps au peuple de reconnaître l'impuissance de sa magie, et la faiblesse du démon lorsqu'il est lié par la vertu de Dieu, invoquant le nom de Jésus-Christ, ressuscita le mort et le fit marcher, parler et manger en présence de ce grand nombre d'assistants. Ce miracle ayant discrédité l'imposteur, que saint Ignace appelle *le premier-né de Satan*, il se vit bientôt abandonné de ceux qui le regardaient auparavant comme une divinité. Dans sa rage, ayant fait pacte avec le démon pour être enlevé dans les nues et transporté dans un lieu inconnu, il dit aux Romains que, puisqu'ils ne lui rendaient pas les honneurs qui lui étaient dus, il avait résolu de s'en retourner dans le ciel, d'où il les châtierait par des misères et des calamités incroyables, et il leur marqua le jour où il devait les quitter et s'envoler dans le milieu de l'air. Saint Pierre, pour dissiper cette entreprise qui ne pouvait être que préjudiciable à la propagation de l'Evangile, ordonna, la veille, qui était

1. *Bolland.;* S. Athanase. *De fuga*, rapporte comme un fait constant, que Dieu fit connaître alors à saint Pierre et à saint Paul qu'ils devaient bientôt souffrir le martyre à Rome. (Dans Tillemont, *Mém.*, t. I, p. 184.)

un samedi, un jeûne général dans l'Eglise : ce qui fut, selon quelques auteurs, l'origine du jeûne ou de l'abstinence du samedi ; et, après avoir joint l'oraison et les larmes à cette mortification, il parut généreusement, le lendemain, au lieu que le magicien avait désigné pour être le théâtre de son imposture. La curiosité y avait attiré une foule nombreuse. L'on vit d'abord cet imposteur, qui était invisiblement porté par le démon, prendre son essor vers le milieu de l'air, et s'élever pour gagner les nues. Mais le saint Apôtre ayant renouvelé sa prière, et l'ayant envoyée sur les ailes des anges devant la majesté de Dieu, il en attira un si prompt secours, que Simon fut renversé avant qu'il fût hors de la vue des hommes. Ainsi, celui qui voulait monter dans le ciel, tomba misérablement sur la terre ; et celui qui voulait voler comme les aigles, se cassant les pieds et les jambes, se vit dans l'impuissance de marcher. Il devait mourir à l'heure même ; mais l'Apôtre lui obtint un peu de répit, afin qu'il eût le temps de se reconnaître, et que le peuple fût mieux convaincu de sa malice et de son impiété. Ce délai, néanmoins, fut fort court ; car le lendemain, s'étant fait porter à un village nommé Arezzo, près de Rome, il y expira comme un réprouvé, c'est-à-dire sans pleurer ses crimes et sans donner des marques de regrets de son apostasie, de ses sacriléges, de ses infamies, et du grand nombre d'hérésies qu'il avait semées dans le monde.

Comme ordinairement les Pères et les auteurs ecclésiastiques ne présentent que la substance et l'indication des faits qui accompagnèrent le martyre de saint Pierre, et non les détails qui s'y rapportent, nous allons reproduire les monuments primitifs, qui contiennent non-seulement le fond des faits, mais aussi les circonstances, développées d'une manière entièrement conforme à la tradition des Pères de l'Eglise. Voici le récit que le pape saint Lin a adressé aux églises de l'Orient sur la passion et le martyre de saint Pierre :

« Après avoir longtemps et par différentes sortes d'instructions annoncé la voie du salut, opéré, en présence du peuple, d'éclatants miracles, livré pour le nom de Jésus-Christ de nombreux combats à Simon le Magicien et à plusieurs autres hérauts de l'Antechrist ; après avoir enduré des souffrances multipliées, les rigueurs de la flagellation, les ténèbres et l'horreur des prisons, le bienheureux Pierre tressaillait de joie dans le Seigneur, lui rendait grâces jour et nuit avec les frères, à la vue de la multitude qui venait pour embrasser la foi de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Constamment appliqué à la prière et à la prédication, ainsi qu'aux autres devoirs de la piété, spécialement à ceux de la charité et de la chasteté, il faisait pénétrer la grâce dans le cœur de ceux qui venaient l'entendre, il exhortait ceux qui croyaient en Jésus-Christ, à vivre selon les règles de la pudeur et de la continence. En effet, à la vue de la puissante domination qu'elle exerçait sur le monde, la grande ville de Rome avait conçu des sentiments d'orgueil et pris des airs de faste ; elle s'était par cette raison même, comme cela arrive d'ordinaire dans l'opulence et dans une oisive sécurité, laissée dominer par le déréglement du sensualisme. Car très-souvent l'orgueil de l'esprit est accompagné du déshonneur de la chair.

« Il arriva donc que les discours du bienheureux Pierre inspirèrent à plusieurs femmes de différents âges, des classes nobles et puissantes, un grand amour de la chasteté : la plupart même des Dames romaines prirent la résolution de conserver purs leurs cœurs, en même temps que leurs corps, autant qu'il dépendrait d'elles. Mais comme le temps approchait, où la fidélité et les souffrances du bienheureux Apôtre devaient être récom-

pensées, le chef du parti de la perdition vint s'opposer au progrès de l'Evangile : l'antechrist Néron, qui était l'iniquité consommée, ordonna que l'Apôtre fût enchaîné et mis dans une prison affreuse.

« Ce fut là qu'il fut visité par quatre concubines du préfet Agrippa, nommées : Agrippine, Eucharie, Euphémie et Dione. Lorsqu'il leur eut parlé de la chasteté et exposé tous les commandements de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elles rougirent et conçurent de la peine de se voir ainsi soumises aux passions d'Agrippa. Dès lors, s'étant entendues entre elles, elles se vouèrent à la chasteté, et, fortifiées par Notre-Seigneur Jésus-Christ, elles résolurent de ne plus désormais acquiescer à ses désirs adultères. Elles évitèrent, en effet, non-seulement tout commerce avec lui, mais même sa présence. Agrippa en éprouva un vif chagrin. Il fit épier leurs démarches, et ses gens lui apprirent qu'elles se rendaient assidûment auprès du bienheureux Apôtre pour écouter ses instructions. Il se les fit amener, et, dans la violence de sa passion insensée, il leur dit : « Je sais d'où vous venez. Ce Disciple du Christ vous a appris à ne plus me voir. Mais j'ai la persuasion que sa magie, ses artifices, n'ont pu diminuer l'amour que vous avez pour moi ». Elles furent insensibles à toutes ses caresses, parce que les discours de l'Apôtre les avaient affermies.

« Voyant alors qu'elles suivaient la doctrine de Pierre et que c'était la cause qui les portait à ne point consentir à ses paroles flatteuses et à mépriser d'un commun accord sa passion, il se mit à leur faire les menaces les plus effrayantes ; il jura qu'il les ferait brûler toutes vivantes dans un feu ardent ; qu'il infligerait à Pierre les plus grands supplices, et qu'il effacerait à jamais son nom de la mémoire des hommes. Mais il ne put les amener à consentir à ses vues passionnées. « Nous aimons mieux », disaient-elles, « perdre la vie pour la chasteté dans toute sorte de tourments, plutôt que de renoncer à Jésus-Christ, à qui nous avons fait vœu de continence ».

« Le préfet Agrippa était donc irrité, principalement contre l'Apôtre ; il grinçait les dents contre lui, et il cherchait quelque occasion et quelque raison plausible pour le faire périr. Cependant l'une des matrones de la première noblesse de Rome, femme d'Albinus, l'un des intimes de César, vint entendre Pierre. Elle s'appelait *Xandippe*, et était accompagnée de plusieurs autres dames distinguées. Lorsqu'elle eut entendu ce que disait l'Apôtre touchant la foi et la chasteté, elle résolut, à ce sujet, d'éviter avec soin tout ce qui pourrait être illicite. Albinus en ressentit un vif déplaisir, et fut très-irrité contre l'Apôtre. En vain employa-t-il les caresses et les menaces, Xandippe demeura ferme dans la foi et dans sa résolution. Albinus était lié d'amitié avec Agrippa, le préfet de Rome ; il lui fit part de sa peine, lui dit que les prédications de Pierre en étaient la cause. Il le pria par l'amitié qu'il lui avait témoignée jusqu'alors, de le venger de Pierre. Il ajouta que si son ami lui refusait cette faveur, il se vengerait lui-même. Agrippa répondit que par suite des discours de cet homme, il avait lui-même à supporter des choses semblables, et même de plus dures.

« Albinus, voyant qu'il lui était impossible d'engager Xandippe à renoncer à la foi et aux règles évangéliques, se concerta donc avec Agrippa pour surprendre Pierre comme dans un filet, et le faire périr comme magicien. Or, Xandippe, apprenant ce projet, envoya à saint Pierre un messager fidèle pour l'avertir de sortir de Rome et d'éviter des piéges presque inévitables. Elle-même néanmoins fit aussi connaître le complot d'Albinus et du préfet Agrippa au fils du préfet Marcus, à Marcellus, qui, après avoir quitté la doctrine pernicieuse de Simon le Magicien, s'était montré en toute circons-

tance fidèlement et courageusement attaché au bienheureux apôtre Pierre.

« Le lendemain, quelques-uns des sénateurs se levèrent au milieu de la séance et dirent : Nous appelons votre attention, nobles Patriciens, sur une doctrine qui tend à la perversion de la ville éternelle : Pierre délie les mariages par l'enseignement du divorce, il sépare de nous nos épouses, et nous ne savons quelle loi nouvelle et inouïe il introduit parmi nous.

« En disant ces paroles, ils provoquaient les autres à se soulever contre l'Apôtre, et à le faire paraître devant les tribunaux. Alors Agrippa se félicita de voir que l'occasion qu'il désirait d'accuser Pierre s'était présentée dans le Sénat. Mais ni Pierre ni les fidèles n'ignorèrent ce qui venait de se passer. Ils en avaient aussitôt reçu la nouvelle par ceux des sénateurs que le Seigneur avait éclairés par l'intermédiaire de Pierre. C'est pourquoi Marcellus et les frères suppliaient Pierre de s'éloigner. L'Apôtre leur dit : Il ne faut pas, mes frères et mes enfants, fuir les souffrances qui se présentent à endurer pour le Seigneur Jésus-Christ, lorsque lui-même, de son plein gré, dans la vue de notre salut, s'est offert à la mort.

« A ces mots, Marcellus et les frères fondent en larmes, et lui disent : Ayez pitié de nous, Père plein de bonté, ayez compassion des jeunes personnes et de ceux qui sont encore novices dans la foi ; ne nous délaissez pas, ne les abandonnez pas au milieu des dangers de l'idolâtrie. Pierre répondit à leurs instances en ces termes : Vous me conseillez de fuir, et d'inspirer ainsi par mon exemple à la jeunesse et aux fidèles la crainte de la souffrance, tandis que je dois annoncer avec constance la parole de Dieu et conserver les règles fondamentales de la sainte pureté, que j'ai posées. Vous pensez que je dois fuir, afin d'éviter une mort que tout le jour j'appelle par mes soupirs et par mes gémissements, parce que je la considère comme l'entrée de la vie, et que, de plus, je dois par elle glorifier le Seigneur, selon qu'il me l'a révélé.

« En entendant ces paroles, les frères s'écrièrent : O Père, qui nous enseignez la vérité, que sont devenues les paroles que vous nous avez adressées, lorsque vous nous assuriez que vous étiez prêt à mourir pour notre salut ? Et maintenant nous ne pouvons obtenir que, pour notre salut, et jusqu'à ce que nous soyons affermis, vous consentiez à vivre encore un peu de temps.

« Les jeunes adolescents qu'il conservait avec sollicitude, et qu'il avait élevés avec soin dans la foi et dans la chasteté, levaient les mains au ciel, puis considérant attentivement sa face, tombaient à ses pieds en poussant des cris de douleur : O bon père ! bon pasteur ! vous qui êtes, après le Seigneur, la douceur même, pourquoi, après nous avoir environnés de tant d'affection, nous avoir naguère enfantés au Seigneur, dans la fontaine sacrée, pourquoi, par une résolution qui n'était jamais entrée dans votre cœur, nous abandonnez-vous si prématurément, et nous exposez-vous aux morsures de loups cruels ?

« Les dames, la tête couverte de cendre, jetaient aussi des cris : Est-ce là, disaient-elles, cette bonté que vous nous prêchiez en parlant du Sauveur ? Dans sa miséricorde il accorda à vos larmes un éternel pardon pour votre renoncement momentané ; et maintenant, malgré nos pleurs, et ces flots de larmes, vous ne nous accordez même pas un court délai, lors surtout qu'en demeurant en cette vie vous pourriez encore servir le Seigneur, et mériter cette couronne éternelle qui vous est toute préparée.

« Les gardiens de la prison, Processus et Martinianus, avec d'autres

magistrats et employés, le conjuraient pareillement. Seigneur, lui disaient-ils, éloignez-vous où vous voulez ; car nous croyons que déjà l'empereur ne se souvient plus de vous ; mais cet injuste Agrippa, qu'excitent et l'amour de ses concubines et l'ardeur de ses passions, se hâte de vous perdre. Si, en effet, il obtenait un ordre impérial, Plautinus, cet homme à qui nous avons des obligations, qui nous a confié votre garde et vous a recommandé à nos soins, nous enverrait un arrêt de mort contre vous. Vous le savez : lorsque, par l'efficace de vos prières, à la vue du prodige admirable qui fit, dans la prison voisine, couler une fontaine du rocher, vous nous eûtes amenés à la foi, et baptisés au nom de la sainte Trinité, vous fûtes libre d'aller où vous vouliez : personne ne vous inquiéta ; il n'en serait plus de même maintenant, si le feu démoniaque qui excite la ville s'emparait de plus en plus d'Agrippa. C'est pourquoi nous vous prions, vous qui êtes le ministre de notre salut, de daigner nous accorder ce retour ; vous nous avez délivré des liens de nos péchés et de ceux des démons, maintenant, pour le salut d'un peuple nombreux, non pas tant en vertu de notre permission que par égard pour nos prières, sortez de ces fers et de cette affreuse prison dont la garde nous est confiée, et éloignez-vous !

« Les veuves aussi, et les orphelins, et des personnes accablées de vieillesse, venaient, les cheveux épars, le visage défait, la poitrine nue, et lui disaient : Vous avez guéri de diverses maladies, vous avez même ressuscité des personnes qui venaient à notre secours et qui prenaient soin de nous soulager, et aujourd'hui, Père plein de bonté, vous vous soustrayez à nos besoins. Laissez-nous plutôt, laissez-nous tous aller devant vous, de peur que, privés de l'enseignement de votre doctrine, nos âmes ne périssent, et que, dépourvus des soulagements que vous leur procuriez, nos corps ne soient consumés par les langueurs ; hâtez-vous de nous envoyer là où vous désirez que nous allions, afin que nous n'ayons pas le malheur, étant dépourvus de notre maître, de voir périr la vie qu'il nous a communiquée, et que, en demeurant dans cette vie, nous ne mourions point d'une mort malheureuse.

« Pierre, entendant venir ces plaintes de toutes parts, comme il était compatissant au-delà de toute expression, et qu'il ne pouvait jamais sans pleurer voir les larmes des affligés, fut vaincu par tant de pleurs ; il leur dit : Que personne de vous ne m'accompagne, je sortirai seul après avoir changé de costume. En effet, la nuit suivante, après avoir célébré l'office, il fit ses adieux aux fidèles, leur donna sa bénédiction en les recommandant à Dieu, puis il partit seul. Dans sa route, les courroies qui servaient à le lier tombèrent d'elles-mêmes. Or, dès qu'il voulut sortir par la porte de la ville, il vit le Christ se présenter à sa rencontre ; il l'adora, et lui dit : Seigneur, où allez-vous ? Le Christ lui répondit : Je vais me rendre à Rome, pour y être crucifié de nouveau. — Vous allez être crucifié de nouveau ? lui demanda saint Pierre. — Oui, lui repartit le Seigneur, je vais être encore attaché à la croix. — Pierre lui dit : Seigneur, je vais retourner et je vous suivrai.

(Une petite chapelle s'élève aujourd'hui au lieu de la rencontre. Elle est connue sous le nom de *Domine, quo vadis ?*)

« Après qu'il eut achevé ces paroles, le Seigneur remonta au ciel. Pierre le suivit longtemps des yeux, versant des larmes de joie. Rentrant ensuite en lui-même, il comprit que le Seigneur lui avait, par ces paroles, annoncé la mort qu'il devait souffrir ; que ce Sauveur plein de bonté, qui souffre dans la personne de ses élus par un sentiment de compassion et qui mani-

feste sa protection par la gloire dont il honore leur martyre, devait encore souffrir dans la personne de son Apôtre. Il retourna donc sur ses pas, revint à la ville plein de joie, et glorifiant Dieu, il raconta à ses frères qu'il avait rencontré le Seigneur, et il leur dit comment le Sauveur lui avait déclaré qu'il allait être crucifié de nouveau en la personne de son Apôtre.

« Lorsqu'il eut annoncé qu'il allait souffrir la mort, tous versèrent des larmes et jetèrent des cris ; ils faisaient éclater leur douleur par des pleurs et des sanglots : Bon pasteur, disaient-ils, considérez vos brebis : considérez combien il est utile que vous fortifiiez par votre parole ceux dont la foi est encore si faible. Voyez combien ces cœurs chancelants ont besoin d'être raffermis par vous. — Il est facile au Seigneur, répondit Pierre, de confirmer sans mes faibles paroles les cœurs de ses serviteurs. Car ceux qu'il a plantés, il les fera croître à un tel point de perfection, qu'ils pourront eux-mêmes planter. Pour moi, en ma qualité de serviteur, il est nécessaire que j'accomplisse la volonté du Maître. C'est pourquoi, s'il veut que je demeure encore dans ce corps pour vous, je ne m'y refuse pas. Et si son dessein est que je souffre pour son nom et que par mes souffrances il daigne me recevoir, je suis heureux, je suis ravi de joie à la vue de son bienfait.

« Lors donc que par ces paroles et par d'autres semblables il consolait les âmes de ses frères, et que ceux-ci ne pouvaient contenir leurs larmes, survint Héros avec quatre appariteurs et dix autres hommes qui l'appréhendèrent. Après l'avoir arraché du milieu des fidèles, ils le garrottèrent et l'allèrent présenter devant Agrippa, préfet de la ville. Agrippa le voyant, lui dit : Vous êtes bien hardi de circonvenir le peuple et de persuader aux femmes de se séparer de leurs maris. Vous avez osé, à la honte des Juifs, introduire le culte de je ne sais quel Christ, en enseigner je ne sais quelle vaine doctrine, entièrement opposée à la religion et aux cérémonies sacrées de la ville éternelle !

« Dans ce moment, la face de l'Apôtre devint brillante comme le soleil, et Pierre lui parla en ces termes : Je vois où vous en voulez venir, ô vous, le flambeau du libertinage, l'ami des voluptés illicites, l'inventeur des plus atroces cruautés, le persécuteur des innocents, le fauteur des hommes immoraux et pervers, l'artisan du mensonge, la demeure de Satan ! Vous ignorez la gloire que j'ambitionne, et c'est pour cela que vous dites que je cherche à m'emparer de la confiance des hommes et des femmes. — Puisque vous savez, reprit Agrippa, que j'ignore ce en quoi vous vous glorifiez, faites-le-moi connaître. — Pierre lui répondit : Que je n'aie point d'autre gloire que la croix de mon maître et Seigneur Jésus-Christ, dont je suis le serviteur. — Voulez-vous donc, dit Agrippa, être crucifié comme votre Seigneur et votre Dieu a été crucifié ? — Je ne suis pas digne, répondit Pierre, de rendre du haut de la croix le monde témoin de mes souffrances ; mais je souhaite, quel que soit le genre de supplice qu'il vous plaise de me faire endurer, je désire ardemment imiter la passion du Christ. Alors Agrippa, cachant la passion de son incontinence derrière une accusation de superstition, condamna l'Apôtre à être crucifié.

« Dès que cette nouvelle fut répandue, il se fit aussitôt un grand concours de peuple ; les rues et les places ne pouvaient contenir les hommes de tout âge et de toute condition qui accouraient : riches, pauvres, veuves, orphelins, petits et grands, tous élevaient la voix et disaient hautement :

Pourquoi livre-t-on Pierre à la mort? Quel crime a-t-il commis? En quoi a-t-il nui à la ville? Il n'est pas permis de condamner un innocent! On doit craindre que le Christ ne venge la mort d'un si grand homme, et que nous ne périssions tous. En même temps des foules de peuple se déchaînèrent contre Agrippa; elles entreprenaient de délivrer Pierre et de lui conserver la vie : les voix tumultueuses du peuple se répondaient l'une à l'autre, et Rome était dans le trouble et la confusion.

« Alors saint Pierre s'arrêta un peu, puis monta sur une éminence; de là, ayant par signe invité le peuple au silence, il lui parla ainsi : Romains, qui croyez en Jésus-Christ et espérez en lui seul, rappelez-vous sa patience, et que les prodiges qu'il a opérés à vos yeux par mes mains vous consolent. Attendez-le à son avénement, lorsqu'il viendra rendre à chacun selon ses œuvres. Ce que maintenant vous voyez se passer à mon égard, m'a été annoncé depuis longtemps par le Seigneur : Le disciple, disait-il, n'est pas au-dessus du Maître, ni le serviteur au-dessus de son Seigneur. Sachez donc que j'ai hâte d'arriver à ce dernier terme, où, délivré de ce corps, je me présenterai au Seigneur. Si votre charité pour moi est sincère, si vous voulez me donner une véritable preuve de votre piété filiale, ne me retenez pas lorsque je vais à Dieu, ne m'empêchez point d'aller promptement auprès de Jésus-Christ. Demeurez donc paisibles, réjouissez-vous de mon immolation, afin que, joyeux, j'offre mon sacrifice au Seigneur. Car Dieu aime celui qui donne de bon cœur.

« Ces paroles eurent peine à calmer la sédition, et à empêcher qu'Agrippa ne fût déchiré. Car ces foules de peuples pouvaient et désiraient vivement renverser ce préfet; elles ne craignaient que de contrister l'Apôtre qui imitait l'exemple de son Maître, lorsque celui-ci disait : Je puis prier mon Père, et il m'enverra à l'heure même, si je le veux, plus de douze légions d'anges. Une multitude infinie suivit l'Apôtre et les appariteurs vers un lieu appelé *Naumachie*, près de l'Obélisque de Néron, sur la montagne. Là était posée une croix. Alors l'Apôtre considérant le peuple qui pleurait et voulait exciter une nouvelle sédition, lui parla ainsi : Je vous en conjure, mes frères, n'empêchez point mon sacrifice. Ne cherchez point à sévir contre Agrippa, n'ayez pas contre lui d'amer ressentiment, car il est l'artisan d'une œuvre étrangère. L'auteur de ma mort corporelle, c'est le démon, qui en cela abuse de la permission que le Seigneur lui a laissée. Il est irrité de voir que mon ministère évangélique lui a enlevé des vases d'ignominie, qui sont devenus des vaisseaux de continence, des temples de Jésus-Christ, des tabernacles d'honneur et de grâce. C'est pourquoi, mes frères et mes enfants, montrez-vous obéissants à mes recommandations... C'est maintenant le temps d'offrir mon sacrifice. Souvenez-vous des signes, des prodiges et des guérisons miraculeuses, que le Christ, par mon ministère, a opérés à vos yeux et en votre faveur. *Mementote signorum et prodigiorum atque sanitatum, quæ Christo operante et me ministrante, vidistis et sensistis.* Les maladies corporelles de plusieurs n'ont été guéries, qu'afin que les âmes de tous fussent sauvées. Des corps morts ont été ressuscités, afin que les âmes mortes fussent rendues à la vie. Mais pourquoi tarder et ne pas m'avancer vers la croix? Adieu, mes frères, soyez patients, et observez ce que je vous ai dit, je vous recommande au Seigneur Jésus-Christ.

« Il avança alors, puis se tenant debout devant la croix, il dit : O croix, dont le nom est un mystère caché! ô faveur ineffable; car dans le nom de la croix est la paix! ô croix, toi qui unis l'homme à Dieu, et le tiras magnifiquement de l'empire et du joug de Satan! O croix, toi qui, tou-

jours par le moyen de la vraie foi, représentes vivement au genre humain la passion du Sauveur du monde, et le rachat de tous les hommes jusqu'alors captifs ! O croix, toi qui chaque jour offres aux peuples fidèles la chair de l'Agneau immaculé, qui les préserves efficacement du mortel venin de l'antique serpent, et qui éteins sans cesse en faveur du croyant l'épée flamboyante qui empêche l'entrée du paradis ! O croix, toi qui chaque jour établis la paix entre le ciel et la terre, et remets sous les yeux du Père éternel la mort du Médiateur qui ressuscita d'entre les morts pour ne plus mourir; toi qui fus si heureusement chargée de renouveler incessamment ce grand mystère ; c'est pour toi que je souffre violence ; maintenant que je touche au dernier terme de cette existence corporelle, je ne cesserai de faire connaître le secret mystère que Dieu a caché en toi, et que mon âme et ma vie n'ont jusqu'ici cessé de publier. O vous qui croyez en Jésus-Christ, ne regardez point comme une croix ce qui apparaît ici à vos regards. Et maintenant surtout, ô vous qui pouvez m'entendre à cette dernière heure de ma vie temporelle, faites taire le langage des sens, élevez vos esprits : de ces apparences visibles portez-les vers ce qui est invisible, et vous comprendrez qu'en Jésus-Christ, par la croix, a été opéré le mystère du salut. Rendre à la terre le corps que tu en as reçu, Pierre, c'est une dette que tu dois acquitter par le ministère de ceux à qui il appartient de tuer le corps.

« En même temps, il dit à ceux qui commandaient les bourreaux : Pourquoi perdez-vous le temps ? appariteurs, vous à qui je suis confié, que tardez-vous ? Accomplissez l'ordre qui vous a été donné, dépouillez-moi de ce vêtement mortel, afin que, revêtu de celui de l'immortalité, je jouisse de la présence du Seigneur ».

« Ensuite il fit une autre demande ; il pria en ces termes ceux qui servaient les bourreaux : Je vous prie, vous les ministres de mon véritable salut, de me placer dans mon crucifiement la tête en bas et les pieds en haut. Car il ne convient pas que le serviteur soit crucifié comme le Maître de l'univers a été crucifié pour le salut de tout le monde : je veux lui rendre gloire par ma mort. Je demande que vous m'accordiez cette faveur, afin encore que mes yeux puissent directement contempler le mystère de la croix, et que les paroles que j'adresserai de là à ceux qui m'environnent puissent être entendues plus facilement. Les bourreaux tournèrent donc la croix, en fixèrent le pied en haut, et les bras en bas.

« Dès que les exécuteurs eurent achevé le crucifiement, Pierre, voyant le peuple pleurer, commença à le consoler en lui parlant du mystère de la croix ; il disait : O grand et profond mystère de la croix ! ô ineffable et invincible lien de la charité ! Car c'est par la croix que Dieu a tout attiré à lui. C'est là l'arbre de vie qui a détruit l'empire de la mort. C'est par le fruit de cet arbre que vous m'avez ouvert les yeux, Seigneur ; ouvrez pareillement les yeux à tous ceux-ci, afin qu'ils contemplent aussi la consolation de la vie éternelle.

« A ces paroles, Dieu ouvrit, en effet, les yeux de ceux qui pleuraient et qui versaient des larmes sur les souffrances de Pierre, et ils virent des anges présents avec des couronnes de fleurs de roses et de lis, et Pierre qui se tenait au sommet d'une croix droite, recevant de Jésus-Christ un livre, où il lisait les paroles qu'il proférait. A cette vue, ils commencèrent à se réjouir et à manifester tellement leur joie en présence du Seigneur, que les incrédules et les bourreaux, voyant ainsi dans la joie et dans l'allégresse ceux qu'ils voyaient auparavant dans la tristessse et dans les pleurs, furent

tout à coup comme frappés de stupeur et comme saisis de crainte.

« Le bienheureux Pierre, voyant alors que sa gloire était manifestée à ceux qui, il y a un instant, versaient des larmes, rendit grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, en disant : Vous seul, Seigneur, étiez digne d'être crucifié directement au haut de la croix, parce que vous avez racheté du péché le monde entier : j'ai souhaité vous imiter, même dans votre mort; mais j'eusse regardé comme une usurpation d'être crucifié comme vous : *Sed rectus crucifigi, non usurpavi.* Car nous sommes simplement des hommes et des pécheurs, nés d'Adam ; pour vous, vous êtes Dieu engendré de Dieu, et la vraie lumière sortie de la vraie lumière avant tous les siècles ; vers la fin des temps, vous avez daigné, en faveur de tous, vous faire homme, sans contracter la souillure de l'homme, afin d'être le rédempteur glorieux de l'homme. La rectitude, l'élévation, la hauteur, n'appartiennent qu'à vous seul. Pour nous, nous sommes, selon la chair, les enfants du premier homme, qui abaissa vers la terre la partie principale de son être. Sa chute marque le mode de la génération humaine. Car nous naissons de telle manière, que nous sommes renversés et que nous paraissons penchés vers la terre, et que ce qui est à droite, se trouve à la gauche, et que ce qui est à gauche, se trouve à la droite ; c'est qu'en effet dans nos premiers parents, la condition de cette vie a été changée. Ce monde regarde comme la partie droite ce qui est la partie gauche : c'est par ce dernier moyen, Seigneur, c'est par votre sainte prédication que vous avez délivré ceux qui devaient périr, comme autrefois les Ninivites. Pour vous, mes frères, qui aimez à écouter la parole de Dieu, comprenez ce que je vais vous annoncer, c'est-à-dire le mystère de toute la création, le principe de toute existence créée. Car le premier homme avait perdu toute sa race. *Nam primus homo, cujus genus in specie ego habeo, misso deorsum capite, ostendit olim perditam generationem, mortua enim erat generatio ejus , et nec vitalem habebat motum* Mais entraîné par sa miséricorde, Celui qui est le principe, vint dans le monde, revêtu de la substance corporelle, suspendu ensuite à la croix pour honorer cette sainte vocation, c'est-à-dire la croix ; il a rétabli et il nous a prescrit les choses qui, par suite de l'iniquité et de l'erreur des hommes, ont été interverties, renversées ; ainsi, les choses présentes ont été considérées comme les choses éternelles, et les choses éternelles étaient regardées comme des choses présentes et temporelles ; on prenait ce qui appartient à la droite pour ce qui appartient à la gauche. *Restituit et constituit nobis ea, quæ antea hominum iniquo errore immutata fuerunt, præsentia videlicet ut æterna, et æterna ducebantur ut præsentia, et dextera sinistra.* En effet, il a glorifié la droite, il a ramené tous les signes à leur nature propre, estimé comme biens les choses que l'on ne considérait pas comme des biens, et déclaré réellement avantageuses les choses que l'on croyait nuisibles. C'est pourquoi le Seigneur avait dit mystérieusement : Si vous ne traitez la droite comme étant la gauche, et la gauche comme étant la droite, et les choses de dessus comme étant les choses de dessous, et ce qui est devant comme étant ce qui est en arrière, vous ne connaîtrez point le royaume de Dieu. Cette science donc, je la fais paraître en moi, mes frères, et ce que je viens de dire est l'image sous laquelle les yeux charnels m'envisagent suspendu à cette croix. C'est là, en effet, le caractère du premier homme. Pour vous, mes bien-aimés, qui entendez ces choses, si vous les comprenez parfaitement et si vous en faites l'application à votre ancienne erreur, à votre première manière de vivre, vous allez vers le port le plus assuré de la foi ; continuez de marcher de la sorte, dirigez votre course vers le repos de

votre céleste vocation ; que votre manière d'agir soit sainte : la voie que vous devez suivre pour arriver à ce but, c'est Jésus-Christ. Il faut donc monter sur la croix avec Jésus-Christ, le Dieu véritable, qui est pour nous la parole immuable et vivante. C'est pour cela que l'Esprit-Saint dit aussi : Jésus-Christ est la parole et la voix de Dieu. Au reste, la parole marque cette croix droite à laquelle je suis attaché. Et parce que la voix appartient proprement au corps, lequel porte des traits particuliers qui ne sont point attribuables à la Divinité, on reconnaît que les traits propres de la croix figurent la nature humaine, laquelle devint par le premier homme assujétie à l'erreur de l'intervertissement des choses, mais qui en recouvra la vraie intelligence par celui qui est Dieu et homme. En effet, la clef même de la science fut attachée au milieu de la croix, et ne s'obtient que par la conversion et par une vie sainte, par la foi accompagnée du repentir.

« Le bienheureux Apôtre parlait ainsi au peuple avec un visage joyeux et un air serein. Il s'écria alors, et fit une prière en ces termes : Ces paroles de vie, Seigneur Jésus-Christ, c'est vous-même qui me les avez fait connaître ; vous m'avez révélé ce que j'ai annoncé touchant ce bois, cet arbre mystérieux ; je vous en rends grâces, non avec un cœur qui souvent admet quelque affection peu conforme à la sainteté, non avec des lèvres charnelles ni avec une langue qui profère le vrai ou le faux, ni avec des paroles qu'articulent les organes matériels ; mais je vous rends grâces, Roi clément, avec cette voix qui se comprend au milieu du silence, qui s'entend non en public, non par le moyen des sons d'une bouche mortelle ; cette parole ne vient point de la terre, ni n'a rien de terrestre, elle ne s'écrit point dans des livres, elle n'a rien de matériel, elle ne touche personne d'une manière sensible. Seigneur Jésus-Christ, vous qui êtes mon roi et mon Maître, je vous rends grâces avec cet esprit qui vous croit, qui vous comprend, qui vous aime, qui vous embrasse, et avec cette voix intérieure qui vous parle, qui vous interpelle, et dont les accents, formés par un esprit humble, sont entendus de vous seul. Mon Seigneur, mon Père, vous êtes plein d'une bonté amicale, vous êtes l'auteur et le consommateur de notre salut. Vous êtes l'objet de mes désirs, vous êtes mon rafraîchissement et mes délices. Vous êtes tout pour moi, et à mes yeux tous les biens sont en vous ; vous êtes tout pour moi et vous me tenez lieu de tout ce qui existe. A mes yeux vous êtes tout. C'est en vous que nous avons la vie, le mouvement et l'être. C'est pourquoi nous devons vous considérer comme tenant lieu vous-même de tous les biens, afin que vous nous accordiez ceux que vous avez promis, que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus, que le cœur de l'homme n'a point conçus, et que vous avez préparés à ceux qui vous aiment. Conservez ces biens pour vos serviteurs, faites-les entrer en participation, en possession de ces précieux avantages, parce que vous êtes le Pasteur éternel et souverainement bon, vous êtes le véritable Fils de Dieu. Je vous remets, je vous recommande les brebis que vous m'avez confiées. Faites-les vous-même entrer dans votre bercail ; conservez-les, car vous êtes vous-même la porte, le bercail et le portier. Vous êtes vous-même leur pâturage et leur éternel aliment. A vous l'honneur et la gloire, avec le Père et l'Esprit-Saint, maintenant et dans tous les siècles des siècles !

« Dès que tout le peuple eut, à l'heure même, répondu : *Amen*, Pierre rendit l'esprit. Ainsi mourut cet Apôtre, qui avait alors près de quatre-vingts ans, après avoir gouverné l'Eglise de Rome pendant vingt-cinq ans, et porté la charge de Chef de la Chrétienté durant trente-huit ans, depuis la mort du Christ.

« Aussitôt Marcellus, fils de Marc, préfet de Rome, converti par saint Pierre, et devenu l'un de ses plus fervents disciples, sans attendre l'avis de personne, déposa de la croix le corps du bienheureux Apôtre, le lava avec du lait et avec du vin excellent. Ayant ensuite broyé des gommes aromatiques, pris quinze cents mines d'aloës, de myrrhe, de feuilles balsamiques et de stacté, avec différents autres aromates, il l'embauma avec soin. Il remplit aussi de miel d'Attique le tombeau neuf qu'il prépara, et, après avoir oint le corps de parfums très-précieux, il le déposa dans ce sépulcre.

« Dans cette œuvre, il fut aidé par trois hommes Saints qui apparurent aussitôt après que le bienheureux Apôtre eut expiré. Ils se disaient venus de Jérusalem en faveur des fidèles de Rome. Personne ne les avait vus avant, et personne ne put les voir dans la suite. Ils s'étaient joints à Marcellus, cet homme illustre qui, après avoir quitté le parti de Simon le Magicien, s'était attaché à la suite de saint Pierre ; ils transportèrent avec lui le corps de l'Apôtre et le placèrent au pied d'un térébinthe, près d'un lieu appelé *Naumachia*, et qu'on nomme encore *Vatican*. Or, ces hommes qui se dirent venus de Jérusalem, parlèrent au peuple : Réjouissez-vous, dirent-ils, et félicitez-vous ! car vous avez mérité d'avoir de grands patrons ! Ce sont les amis de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Mais sachez, ajoutèrent-ils, qu'après la mort des Apôtres, l'infâme Néron ne peut plus tenir les rênes de l'empire.

« Dans la nuit même, comme Marcellus veillait au tombeau de l'Apôtre, et que le vif regret de son maître lui faisait verser des larmes, le bienheureux Pierre se présenta à lui. A sa vue, Marcellus fut saisi de crainte : il se leva aussitôt, pour aller à lui. Frère Marcellus, lui dit le bienheureux Pierre, vous n'avez pas entendu la voix du Seigneur qui a dit : Laissez les morts ensevelir leurs morts. — Maître chéri, je l'ai entendue. Alors Pierre lui dit : Ne pleurez donc point, comme si, mort vous-même, vous aviez enseveli un mort. Mais réjouissez-vous comme vivant et comme ayant rendu les honneurs à Celui qui est au sein de la vie et de la joie. Laissez les morts ensevelir leurs morts ! Pour vous, comme vous l'avez entendu de ma bouche, allez, annoncez le royaume de Dieu !

« Ce fut une nouvelle bien agréable pour tous les frères, lorsque Marcellus leur apprit ces choses ; et dès lors, de toutes parts, la foi des fidèles, par la vertu des souffrances de saint Pierre, fut confirmée par Dieu le Père, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par l'efficace de la grâce sanctifiante du Saint-Esprit.

« Or, Néron, apprenant la mort du bienheureux Pierre, qu'il avait ordonné d'emprisonner, et non de mettre à mort, envoya des gens avec ordre d'arrêter le préfet Agrippa, pour avoir, sans son aveu, fait mourir Pierre, auquel il se disposait à faire subir divers supplices. Il se plaignait, en effet, de ce qu'il était, par suite des prestiges de cet homme, privé de Simon le Magicien, le conservateur de sa vie, et il s'affligeait de la perte d'un tel ami, qui, suivant sa manière d'envisager les choses, rendait d'innombrables services au prince et à la République. Mais Agrippa, par l'entremise de ses amis, obtint de rester privé de sa charge, et de pouvoir vivre chez lui en simple particulier, et il évita par ce moyen la colère de l'empereur. Mais il n'échappa pas à la peine du jugement divin : la vengeance céleste l'atteignit peu de temps après, et il périt tristement.

« Enfin, le cruel Néron s'appliqua à persécuter ceux qu'il sut être attachés d'une manière plus intime au bienheureux Pierre ; il voulut, par les tourments qu'il leur fit endurer, satisfaire sa haine contre Pierre. Le bien-

heureux Apôtre, par révélation, donna connaissance de cela aux fidèles, et leur indiqua la manière d'éviter la fureur de cette bête féroce.

« Néron lui-même, dans une vision, vit saint Pierre se présenter devant lui, et commander à quelqu'un de flageller le prince avec force et rigueur, et il entendit cet Apôtre lui dire : Abstiens-toi, impie, de porter les mains sur les serviteurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il ne t'est pas donné de les arrêter maintenant.

« Un peu effrayé par cette apparition, le tyran se tint en repos. Quant aux fidèles de Rome, ils se réjouissaient en présence du Seigneur, de ce que le bienheureux apôtre saint Pierre leur apparaissait souvent, et les fortifiait par ses paroles. Ils glorifiaient donc ensemble Dieu le Père Tout-Puissant, et le Seigneur Jésus-Christ, avec le Saint-Esprit. A lui soient la gloire, la puissance et l'adoration dans les siècles des siècles ! Amen ».

Nous n'entreprenons pas de rapporter ici les éloges que les Conciles et les Pères de l'Eglise ont donnés à notre saint Apôtre : on peut lire pour cela les sermons qu'ils ont faits aux jours de sa fête ; on les trouvera imprimés ensemble dans la *Bibliothèque des Prédicateurs* du savant Père Combefis, de l'Ordre de Saint-Dominique. Il suffit de dire que saint Denis l'Aréopagite l'appelle la Gloire souveraine, le plus haut Ornement, le Pilier et la très-forte et très-ancienne Colonne de tous les théologiens, et que saint Jean Chrysostome le nomme le Maître des Apôtres, le Principe de la foi orthodoxe, le grand Interprète des mystères de Jésus-Christ, le Conseiller nécessaire des chrétiens, le Trésor des vertus surnaturelles, le Temple de Dieu, le Flambeau qui éclaire toute la terre, la Pierre solide de la religion et la Source ancienne des véritables sentiments de l'Eglise. Il témoigne aussi que Pierre est son inclination et son amour, et qu'il ne peut penser à lui sans être rempli d'un étonnement mêlé de joie. Enfin, il souhaite que les clous de Pierre, comme autant de pierres précieuses, lui composent une couronne, dont il se trouverait plus orné que de tous les diadèmes des empereurs.

Les évêques de Rome ne lui ont pas seulement succédé pour ce siége particulier, qui s'étend sur quelques villes d'Italie, mais pour sa primauté sur tous les évêques et toutes les Eglises du monde, et pour son pouvoir de lier et de délier par toute la terre, de déclarer les vérités de la foi et de définir les controverses qui naissent à leur sujet ; de faire des lois universelles et qui obligent en conscience tout le peuple chrétien, d'assembler des Conciles généraux, de condamner les hérésies, d'expliquer le sens véritable de l'Ecriture, et généralement de faire tout ce qui appartient au souverain Pasteur du troupeau de Jésus-Christ. En effet, ce n'est pas à Pierre en sa seule personne, mais aussi en celle de tous ses successeurs, que Notre-Seigneur a dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne pourront rien contre elle » ; et ailleurs : « Confirme tes frères ; pais mes brebis ». Comme cette Eglise devait subsister jusqu'à la fin des siècles, sans que ni les princes du monde, ni toutes les puissances de l'enfer fussent jamais capables de la renverser, ce n'était pas assez pour la conduire, pour la soutenir et pour la rendre immobile, de lui donner un premier pasteur qui eût, pendant trente ou quarante ans, ces droits et ces priviléges ; mais il lui fallait donner une succession de pasteurs aussi stable qu'elle-même et qui ne finît qu'avec le monde universel, lesquels exerçassent le même pouvoir. Aussi, tous les Pères, tant grecs que latins, éclairés par la tradition, l'ont perpétuellement reconnu dans les évêques du Siége de Rome. C'est ce qui fait dire à saint Jérôme, en son Epître au pape Da-

mase : « Pour moi, je suis uni de communion à votre béatitude, c'est-à-dire à la chaire de saint Pierre. Je sais que l'Eglise a été bâtie sur cette pierre : quiconque mange l'Agneau hors de cette maison est un profane ». Et plus bas : « Je ne reconnais point Vital, je rejette Mélèce, j'ignore Paulin : celui qui ne ramasse point avec vous ne fait que disperser, c'est-à-dire, celui qui n'est pas de Jésus-Christ est de l'Antechrist ». Et encore au même lieu : « Si vous déclarez qu'il faille dire trois hypostases, je n'aurai aucune appréhension de parler ainsi ». C'est aussi ce qui fait dire à saint Pierre Chrysologue, en son Epître à Eutychès, qu'il l'exhorte à recevoir avec obéissance les décisions du bienheureux évêque de Rome, parce que saint Pierre, qui vit et préside toujours en son siége, continue d'y déclarer la vérité de la foi. C'est enfin ce qui fait dire à saint Bernard, en son Epître à Innocent, que tous les dangers et les scandales du royaume de Dieu lui doivent être rapportés, surtout ceux qui concernent la foi, parce que c'est en ce siége que les dommages de la foi doivent être réparés, que la foi ne peut recevoir aucune altération ni diminution, suivant cette parole du Fils de Dieu : « Pierre, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas ». Dans ce même sentiment, le même saint Bernard, parlant au pape Eugène, au deuxième livre de *la Considération*, où personne ne l'a jamais soupçonné d'avoir parlé par flatterie, lui dit qu'il est le grand prêtre, le souverain Pontife, le prince des évêques et l'héritier des Apôtres ; qu'il est Abel par sa primauté, Noé par son gouvernement, Abraham par son patriarcat, Melchisédech par son ordre, Aaron par sa dignité, Samuel par son autorité de juger, Pierre par sa puissance, et Christ par son onction ; que c'est à lui que les clefs ont été données et que les ouailles ont été confiées ; que les autres prélats ont été appelés pour avoir part à sa sollicitude ; mais que toute la plénitude de la puissance lui a été communiquée. Enfin, que sa juridiction n'a point d'autres bornes que celles du monde, au lieu que celle des autres évêques est limitée à quelques ressorts particuliers ». Il serait infini de rapporter ce que les autres saints Pères ont dit sur ce sujet, qui est un des principaux points de la doctrine catholique contre les erreurs des derniers siècles : ceux qui voudront en être plus parfaitement instruits pourront lire ce qu'en ont écrit le cardinal Bellarmin, au premier tome de ses *Controverses,* et du Fal, docteur de Sorbonne, en son *Traité des souverains Pontifes.*

Ainsi, le fruit que les fidèles doivent tirer de cette vie n'est pas seulement d'imiter les grandes actions et les vertus admirables de ce prince des Apôtres, mais aussi de s'attacher avec une foi si ferme et si constante à la doctrine de son siége, que nulle tentation, nulle persécution, nulle adresse des hérétiques, nulle difficulté suggérée par le démon ne soit capable de les en séparer. Car celui qui est attaché à ce siége marche dans la lumière et dans la voie du salut ; mais celui qui s'en sépare se jette dans les ténèbres et ne peut attendre autre chose que d'être condamné avec les infidèles et les ennemis de Dieu.

Les attributs de saint Pierre sont affirmatifs de sa prééminence sur les autres Apôtres.

Ainsi : 1° de nombreux monuments, peintures, mosaïques, sculptures, nous le montrent avec les clefs à la main, ou dans l'acte même de les recevoir du divin Maître ; c'est une traduction figurée des promesses faites par le Sauveur à celui qu'il établissait le chef de ses Apôtres et de son Eglise. C'est un chapitre de l'Evangile mille fois reproduit par les arts de ces premiers siècles : *Tibi dabo claves regni cœlorum.*

2° On sait que, voulant préluder à ses souffrances par un exemple d'hu-

milité, notre Sauveur lava les pieds de ses Apôtres. Or, quand ce fait est représenté dans nos monuments antiques, c'est toujours saint Pierre, et saint Pierre seul qui est mis en scène. Un sarcophage d'Arles le fait voir manifestant par ses gestes et par l'animation de son visage son étonnement et sa confusion, comme dans le texte sacré : « Vous, Seigneur, me laver les pieds ! »

3° S'il est représenté avec saint Paul dans les fonds de coupe, par exemple, souvent l'artiste le distingue par quelque marque particulière destinée à montrer que, bien que collègues dans l'apostolat, saint Pierre et saint Paul ne sont pas égaux. Quand ils sont figurés en buste, vêtus l'un et l'autre de la lucerna, ce vêtement, qui est uni pour saint Paul, est orné chez saint Pierre d'une bordure de perles, ou de *colliculæ* tout autour du cou. Quand ils sont assis, saint Pierre occupe une chaire à dossier, tandis que saint Paul n'a qu'un simple banc ou subsellium. En général, quand ils paraissent s'entretenir ensemble, saint Pierre fait ordinairement un geste d'allocution, ou présente d'un air impérieux un volume à son interlocuteur ; celui-ci, au contraire, écoute attentivement, fait de la main un signe d'adhésion ou appuie sur le livre qu'il tient sur ses genoux.

Si saint Pierre est représenté avec tous les autres Apôtres, comme dans la mosaïque du baptistère de Ravenne, outre l'emblème caractéristique des clefs, il est coiffé d'une espèce de tiare, tandis que les autres sont la tête nue ; dans une des fioles de Monza, dont le disque est orné des bustes des douze Apôtres, saint Pierre, à la droite du Sauveur, porte une couronne radiée qui le distingue de ses collègues dans l'apostolat. Dans les bas-reliefs, les mosaïques et ailleurs, toutes les fois que Notre-Seigneur, au milieu de ses disciples choisis, leur confère ses pouvoirs, c'est invariablement à saint Pierre qu'il remet le volume déroulé, symbole du souverain pouvoir d'enseignement et de direction qui lui est donné, non-seulement sur les agneaux, mais encore sur les brebis. Ailleurs, toujours sur les sarcophages, le divin Maître, encore en bon Pasteur entouré de ses douze Apôtres et de douze brebis qui les figurent, caresse tendrement de la main une brebis plus grande que les autres et qui correspond exactement au prince des Apôtres. Quand l'Eglise est figurée sous l'emblème du navire, c'est saint Pierre qui manie l'aviron.

4° Mais voici qui est bien plus important encore pour attester la croyance des siècles primitifs à la primauté de saint Pierre. Moïse, chef de l'Eglise judaïque et législateur des Hébreux, était la figure de Pierre, vicaire de Jésus-Christ et chef visible de l'Eglise chrétienne ; ou plutôt le second n'était que le continuateur du premier, comme le Nouveau Testament était le complément de l'Ancien. C'est là une vérité dont la tradition était constante et vulgaire parmi les premiers chrétiens, et qui était souvent développée dans l'enseignement des Pères. Telle est l'origine des innombrables reproductions de la figure de Moïse dans les monuments chrétiens. Et ces représentations le prennent presque toujours dans le trait qui constitue la plus vive ressemblance entre le rôle du Moïse ancien et du Moïse nouveau, c'est-à-dire la percussion du rocher d'Oreb. Là, en effet, le rapprochement n'est pas arbitraire, il est présenté par saint Paul lui-même : « Les Israélites buvaient l'eau jaillissant de la pierre, et cette pierre est le Christ ».

Moïse tire du rocher une eau qui étanche la soif des Hébreux ; Pierre fait jaillir du vrai rocher, qui est le Christ, la source mystérieuse de la grâce qui arrive aux fidèles par les canaux des Sacrements. Une peinture

vraiment merveilleuse, découverte naguère dans une crypte du cimetière de Calliste, qu'on a surnommée la chambre des Sacrements, déroule cette doctrine sous nos yeux dans une série de tableaux disposés avec un art infini. En premier lieu, on y voit Moïse ou plutôt saint Pierre, frappant le rocher mystique; du fleuve qui s'en échappe, un personnage assis retire un poisson au bout d'une ligne. C'est l'image de la conversion d'un idolâtre par la vertu de la grâce découlant du flanc du Sauveur; plus loin, dans cette même eau divine, ce même homme est baptisé par un ministre debout devant lui et appuyant sa main sur la tête du néophyte pour la triple immersion. A quelque distance encore un prêtre, étendant les mains sur un pain et un poisson, consacre la sainte Eucharistie; et enfin sept personnages assis à une table prennent part au festin sacré, où ne figure comme précédemment que le pain et le poisson.

Mais quelque palpable que soit cette démonstration, nous avons des monuments qui la rendent plus certaine encore. C'est d'abord un fond de coupe où la détermination du personnage frappant le rocher se trouve fixée par le nom même de Pierre, *Petrus*, écrit dans le champ, et encore par la conformité parfaite de la tête avec le type traditionnel du prince des Apôtres. Ce même type n'est pas moins reconnaissable dans la plupart des sculptures de sarcophages où le sujet qui nous occupe se trouve reproduit. Et, pour qu'on ne puisse pas s'y méprendre, un point de comparaison est ordinairement offert tout à côté, l'arrestation de saint Pierre, et la tête de cet Apôtre et celle de Moïse frappant le rocher sont absolument identiques.

Il y a plus encore : dans le bas-relief d'un sarcophage magnifique et vraiment précieux sous tous les rapports, monument du IVe siècle, découvert il y a peu d'années à Saint-Paul hors des Murs, on voit d'abord saint Pierre au moment où Notre-Seigneur lui annonce sa chute et en même temps la prière qu'il adresse à son père pour que la foi de son vicaire, une fois converti, n'éprouve plus de défaillance. Le coq est à ses pieds, ce qui ôte toute hésitation sur l'attribution du personnage de saint Pierre. Le prince des Apôtres porte à la main la verge, symbole de l'autorité qui lui est confiée et qui n'est jamais attribuée, dans nos monuments, à aucun autre Apôtre. Un peu plus loin, il fait usage de ce sceptre pour frapper le rocher mystique, dont on voit sortir une eau abondante. C'est la divine parole annoncée par Pierre au jour de la Pentecôte. La Synagogue se scinde en deux parts : d'un côté, ceux des Israélites qui accourent avec avidité aux eaux vivifiantes du Christ; de l'autre, et ceci est l'objet d'une troisième scène, ceux qui, fermant les yeux à la lumière, conspirent contre saint Pierre, le saisissent par le bras et le traînent devant les tribunaux des scribes. Et ici encore saint Pierre tient la verge du commandement dont, libre ou captif, il ne se dessaisira plus. Allegranza donne une pierre antique chrétienne très-curieuse, qui fait voir le Bon Pasteur entouré de douze figurines en pied, qui ne sont autres que les douze Apôtres. Or, le premier à droite est reconnu pour saint Pierre, à la verge qu'il tient à la main.

Un des attributs les plus ordinaires de saint Pierre, c'est la croix, et communément la croix gemmée qu'il tient de la main gauche, et appuyée contre son épaule, tandis que de la droite il reçoit de Notre-Seigneur le volume déroulé. C'est là le type commun dans les sarcophages, les pierres sépulcrales, les mosaïques et les verres dorés. La statue de bronze que l'on voit à Saint-Pierre de Rome, porte la croix monogrammatique. L'attribut de la croix fait allusion au genre de mort de cet Apôtre, et le monogramme

qui n'est autre chose que l'abréviation du nom du Christ, rappelle entre ses mains le pouvoir qui lui avait été donné d'opérer des miracles par la vertu de ce nom auguste : « Je n'ai ni or ni argent », dit-il à cet infirme qui implorait sa pitié à la porte du temple, « mais au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche ». Un sarcophage de la crypte de Saint-Maximin offre dans la résurrection de Tabithe, un intéressant exemple de l'exercice de ce pouvoir du prince des Apôtres. Il existe aussi à Fermo, en Italie, un tombeau où tous les sujets représentés en bas-reliefs sont relatifs à la vie de saint Pierre.

CULTE ET RELIQUES. — MONUMENTS. — ÉCRITS.

Saint Pierre ayant été déposé dans les grottes du Vatican, sur la voie Triomphale, cette montagne qu'une si riche dépouille a rendue plus vénérable que n'était auparavant le Capitole, fut plus tard renfermée dans la ville, et les Papes y ont fait bâtir la basilique de Saint-Pierre, qui est le plus riche et le plus superbe édifice qui ait jamais été vu dans le monde. En effet, ni le temple d'Ephèse, si renommé parmi les païens, ni celui de Salomon, si célèbre parmi les Juifs, ni Sainte-Sophie de Constantinople, qui est présentement la principale mosquée des Turcs, ni l'Escurial de Madrid, ni les cathédrales d'Amiens, de Beauvais, de Reims et de Paris, que nous avons en France, n'ont rien de comparable à cette auguste basilique : elle est toute bâtie de marbre dedans et dehors; sa grandeur et son élévation sont merveilleuses; son pavé, ses murailles et sa voûte sont si admirablement ornés, qu'ils semblent avoir épuisé toute la force de l'art : son dôme, qui monte, pour ainsi dire, jusqu'aux nues, est un abrégé de toutes les beautés de la peinture, de la sculpture et de l'architecture; sa couverture est de plomb et de cuivre doré. Enfin, tout y est si rare et si exquis, qu'il surpasse tout ce qu'on s'en peut imaginer. C'est dans un lieu si magnifique que reposent les cendres précieuses du pêcheur, afin que tout le monde connaisse combien Dieu honore ses amis, et combien il est avantageux de vivre et de mourir à son service. On ne peut exprimer la dévotion de tous les peuples pour visiter son sépulcre. On y a vu de tout temps une infinité de pèlerins de tous les coins de la terre. Les empereurs, les rois et les plus grands princes du monde y sont venus implorer le secours de celui qui a été tiré d'une barque pour être fait le pasteur de l'Eglise. Les infidèles mêmes, et les hérétiques ont été comme forcés de le respecter. Lorsque Alaric, roi des Goths, prit Rome, ayant permis le pillage à ses soldats, il voulut que les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul fussent des asiles, et défendit de toucher ni aux personnes ni aux biens qui seraient dans leur enceinte : et lorsque l'impératrice Théodora commanda à Anthime de se saisir du pape Vigile, en quelque lieu qu'il le pût prendre, elle en excepta la basilique de Saint-Pierre, comme un lieu si saint et si auguste, qu'il devait être exempt de toutes sortes de violences.

Durant quelques instants, les reliques du prince des Apôtres reposèrent dans les catacombes de Saint-Sébastien, sur la voie Appienne. On les y avait transportées dans un moment de danger; mais elles furent rétablies en leur place primitive par le pape saint Corneille. Sous l'empereur Constantin, elles furent déposées, par le pape saint Silvestre, dans une châsse d'argent, laquelle fut enfermée dans une autre châsse en bronze doré. Au dessus, on mit une croix d'or d'un poids considérable. La crypte au milieu de laquelle allait rester ce précieux dépôt, fut couverte intérieurement de plaques de métal : une voûte solidement construite défendit l'accès de ce vénérable sanctuaire souterrain contre la dévotion indiscrète des pèlerins ou contre la rapacité des barbares. Du temps de saint Grégoire de Tours, une petite ouverture carrée, pratiquée dans le pavé et garnie d'une porte en bronze, donnait sur la châsse. La Confession entière fut splendidement décorée. A l'époque de la construction de l'édifice actuel, la disposition primitive n'a subi aucun changement : Paul V s'est borné à en refaire les abords. Vers la fin du XVIe siècle, en travaillant au pavé, on découvrit la crypte obscure où repose le corps de l'Apôtre. Clément VIII, accompagné de Bellarmin et de deux autres cardinaux, descendit dans la grotte sacrée, et, à la lueur d'une torche, il contempla la croix d'or posée sur la châsse par Constantin. A cette vue, le Pontife et les assistants furent saisis d'une émotion profonde. Le Pape ordonna ensuite de clore cette ouverture en sa présence. L'autel majeur de la basilique actuelle recouvre l'ancien oratoire fondé par le pape saint Anaclet, et l'autel de l'ancienne basilique de Constantin. Il est donc placé au-dessus du tombeau des saints apôtres Pierre et Paul. La moitié du corps de saint Pierre et la moitié du corps de saint Paul sont dans ce tombeau. Les autres moitiés des corps des saints Apôtres sont à Saint-Paul hors les Murs, sous l'autel majeur. Les têtes sont à Saint-Jean de Latran, comme on le verra plus loin.

Comme les souverains Pontifes ont toujours empêché avec beaucoup de soin que les reliques du prince des Apôtres ne fussent enlevées de Rome, on n'en voit presque point ailleurs que dans cette capitale du monde catholique. Néanmoins, l'abbaye de Cluny possède un peu de ses cendres

qui ont été apportées de Rome par des religieux. Ces reliques inestimables, contenues dans une urne précieuse, furent placées sous l'autel majeur de l'église abbatiale par Hugues, archevêque de Bourges, reconnues authentiques et vénérées avec une tendre dévotion par le pape Calixte II, quand il honora de sa présence le monastère de Cluny.

On voyait à Abbeville, dans le prieuré de Saint-Pierre, de l'Ordre de Cluny, un des clous dont ce saint Apôtre a été attaché à la croix.

Quant aux chaînes de saint Pierre, qui sont religieusement conservées à Rome, nous en parlerons au 1er août, jour auquel on en fait la fête.

Les républicains français, s'étant emparés de Rome en 1798, dépouillèrent les églises de toute leur argenterie, et ne respectèrent pas même les bustes qui renfermaient les chefs vénérables de saint Pierre et de saint Paul. Ces reliquaires, plus riches qu'élégants, avaient été exécutés en 1369, sous le pontificat d'Urbain V. Ils étaient ornés d'un grand nombre de pierres précieuses, données par Charles V, roi de France. Il fallut donc livrer ces bustes; mais en même temps on prit un soin particulier de la conservation des saintes reliques, qui furent déposées dans une boîte de fer-blanc, bien scellée et placée au-dessus du maître-autel de Saint-Jean de Latran, où ces chefs étaient vénérés depuis plusieurs siècles. Ils y restèrent dans la même boîte jusqu'en 1803. A cette époque, une très-riche dame espagnole, nommée Marie-Emmanuelle Pignatelli, duchesse de Villa Hermosa, veuve, voulut réparer une partie des pertes que la rapacité des Français avait causées aux églises de Rome. Elle fit orner d'or et d'argent la crèche de Notre-Seigneur, conservée à Sainte-Marie-Majeure, ainsi que le morceau insigne de la vraie Croix que possède l'église de Sainte-Croix de Jérusalem; puis exécuter en argent deux grands bustes des saints apôtres Pierre et Paul, dont elle voulut que les figures fussent en or. Ces bustes ayant été portés dans l'église de Saint-Jean de Latran, le pape Pie VII s'y rendit le 3 juillet 1804, et fit ouvrir la boîte de fer-blanc, dans laquelle on trouva deux autres boîtes d'argent, en forme de boules, soigneusement enveloppées et scellées. Sur l'une on lisait le nom de saint Pierre, et sur l'autre celui de saint Paul. La première contenait le crâne, la mâchoire inférieure et une vertèbre du prince des Apôtres. Le procès-verbal ne fait pas mention de ce que contenait la seconde; mais l'on voit par cet acte que la majeure partie du chef de saint Paul s'y trouvait. Ces saintes reliques furent renfermées dans des vases de cristal, afin que les fidèles pussent, selon le désir de la donatrice, les voir lorsqu'elles seraient exposées. On plaça ces vases, garnis en vermeil, dans l'intérieur des bustes où ils sont maintenant, et on les en tire lorsqu'on expose les saintes reliques à la vénération des fidèles.

On montre encore aujourd'hui, à Rome, la partie de la prison Mamertine où les saints apôtres Pierre et Paul furent enchaînés par ordre de Néron. Elle se compose de deux cachots, placés l'un au-dessus de l'autre. Un escalier de construction moderne permet de descendre dans le premier, enfoui à vingt-cinq pieds sous terre. Sous les Romains, il n'y avait ni escalier ni porte : on y glissait les condamnés par une ouverture circulaire, pratiquée au centre de la voûte, et qui est encore fermée par une grille de fer. A droite, on distingue les traces d'un soupirail qui laissait arriver un peu d'air et de jour dans ce vivant tombeau. Le cachot supérieur a huit mètres de long, sur trois de large et quatre d'élévation. Le cachot inférieur, situé au-dessous du premier et appelé prison Tullienne, est plus étroit, plus humide et totalement privé de lumière. On y descendait de même les condamnés par une ouverture pratiquée au centre de la voûte. La colonne de granit à laquelle la chaîne des saints Apôtres fut scellée pendant leur captivité est encore debout. A ses pieds coule une fontaine dont les pèlerins boivent avec respect l'eau consacrée. La tradition nous apprend que cette source jaillit miraculeusement à la voix de saint Pierre, lorsque les deux geôliers Processus et Martinianus, convertis par l'Apôtre, reçurent le Baptême de sa main enchaînée. Un autel a été érigé le long de l'une des parois de la prison qui est maintenant un sanctuaire vénéré où des messes sont chaque jour célébrées. Au-dessus de ce sanctuaire, qui porte aujourd'hui le nom de *San Pietro in carcere*, on a bâti deux églises, l'une dite *du Crucifix*, et l'autre dédiée à saint Joseph.

Sur la route d'Ostie s'élève une petite chapelle, dite *des Adieux* ou *de la Séparation*. Elle fut érigée au lieu où les deux Apôtres allant au martyre se dirent le dernier adieu. Au-dessus de la porte, un bas-relief en marbre blanc représente les deux Apôtres se donnant le baiser de paix et d'adieu ; au dessous on lit ces paroles, conservées à la mémoire des siècles par saint Denys l'Aréopagite : « La paix soit avec toi, chef de l'Eglise, pasteur de tous les agneaux du Christ! dit saint Paul. — Va en paix, prédicateur des biens célestes, guide des justes dans le chemin du salut! répondit saint Pierre ».

Sur le mont Janicule, se trouve l'église de Saint-Pierre *in Montorio*, qui fut bâtie au XVe siècle, sous Sixte IV; c'est l'église du couvent des Franciscains. La cour de ce couvent renferme un joli temple en rotonde, élevé aussi au XVe siècle sur le trou où fut plantée la croix de saint Pierre.

En arrivant au lieu où furent bâtis plus tard les Thermes de Caracalla, les bandelettes qui entouraient la plaie faite par les chaînes aux jambes de l'Apôtre se détachèrent. La piété des fidèles nota cet endroit, et Constantin éleva à cet emplacement la basilique *della Fasciola*, où les bandelettes teintes de sang furent déposées Le monument, reconstruit depuis cette époque, conserve

encore sa glorieuse tradition sous le titre cardinalice des saints Nérée et Achillée, dont il porte maintenant le nom.

Dans l'église Sainte-Marie *Traspontina*, on voit les colonnes auxquelles les deux Apôtres furent liés pour être flagellés avant d'être conduits au martyre.

L'église de Sainte-Marie la Neuve, au Forum, fut bâtie par le pape Paul Ier, pour consacrer le lieu où saint Pierre s'était agenouillé pendant que Simon le Magicien s'élevait dans les airs. Les genoux du saint Apôtre restèrent gravés sur la pierre, et cette pierre, baisée avec amour par des millions de pèlerins, se conserve dans le lieu même où le fait s'est accompli. C'est la plus précieuse relique de Sainte-Marie la Neuve.

Dans la basilique de Saint-Jean de Latran, au centre du transept, sous le grand arc de la nef principale, soutenu par deux colonnes de granit oriental de trente-huit pieds de hauteur, s'élève l'autel papal, le même où saint Pierre a dit la messe. Il est là tel qu'il fut tiré des catacombes par le pape saint Sylvestre. Sa simplicité et sa pauvreté même rappellent bien les premiers siècles de l'Eglise : quelques planches de sapin, sans dorure et sans ornement qu'une croix taillée sur la partie antérieure, voilà tout. Par respect, on l'a entouré d'une balustrade en marbre, sur laquelle sont gravées les armes d'Urbain VIII et du roi de France. Une riche étoffe le recouvre tout entier. C'est, nous croyons, l'unique autel dans le monde sous lequel il n'y ait point de reliques. Au successeur de Pierre appartient le droit exclusif d'y célébrer les saints Mystères. Au-dessus de l'autel, on voit, à une grande hauteur, une tente de velours cramoisi rehaussé d'or. Ce pavillon recouvre une arche ou ciboire en marbre de Paros soutenu par quatre colonnes de marbre égyptien avec des chapiteaux d'ordre corinthien en bronze doré. Là sont renfermées les têtes des apôtres saint Pierre et saint Paul. Deux fois chaque année, le samedi saint et le mardi des Rogations, elles sont exposées solennellement à la vénération des fidèles. Il est un autre usage non moins digne d'être connu. Afin de tremper tous les jeunes lévites à la source même de l'esprit sacerdotal, esprit de l'apostolat et du martyre, c'est au pied de l'autel dont nous venons de parler, sous les yeux de saint Pierre et de saint Paul, qu'ont lieu les ordinations.

Nous avons deux épîtres sous le nom de saint Pierre, qui sont du nombre de celles que nous appelons *catholiques* ou *canoniques*. La première est adressée de Babylone, c'est-à-dire de Rome, aux fidèles du Pont, de la Bithynie, de la Galatie, de l'Asie et de la Cappadoce. Le but principal de l'Apôtre est de consoler et de fortifier dans la foi les fidèles auxquels il écrit, et de les soutenir au milieu des afflictions et des persécutions qu'ils souffraient. C'est pourquoi il leur met souvent devant les yeux la grandeur de leur vocation, la grâce que Dieu leur a faite de les choisir, et les avantages qu'il y a à supporter patiemment les maux de la vie présente. Il leur prescrit aussi des règles pour se conduire avec sagesse dans les différents états de cette vie. Il leur ordonne à tous d'obéir aux princes et à tous les supérieurs; aux serviteurs, de servir fidèlement leurs maîtres, non-seulement ceux qui sont bons et doux, mais même ceux qui sont rudes et fâcheux; aux femmes, d'être soumises à leurs maris et modestes dans leurs habits; à tous généralement, de s'entr'aimer les uns les autres, de s'occuper à la prière et aux œuvres de charité; aux pasteurs, de se conduire avec un entier désintéressement, et de gouverner leur troupeau avec charité et avec douceur, non en dominant sur l'héritage du Seigneur, mais en se rendant les modèles du troupeau, par une vertu qui naisse du fond du cœur.

La seconde épître fut écrite de Rome, comme la première, mais quelques années après, et adressée aussi aux mêmes fidèles du Pont et des provinces voisines. Le dessein de saint Pierre, dans cette lettre, est de réveiller les fidèles et de leur laisser par écrit un abrégé des vérités qu'il leur avait enseignées, afin qu'ils pussent plus aisément se les remettre devant les yeux après sa mort. Il les exhorte à s'appliquer aux bonnes œuvres, à persévérer dans la saine doctrine des Apôtres et à prendre garde de se laisser corrompre par les illusions des faux docteurs qui répandaient, dès lors, plusieurs erreurs dans l'Eglise et la scandalisaient par leurs mauvais exemples. Il réfute les erreurs de ceux qui soutenaient qu'il n'y aurait ni résurrection des corps, ni jugement dernier, ni venue de Jésus-Christ, ni embrasement du monde

On a attribué à saint Pierre un livre de ses actes, une apocalypse, un évangile, un ouvrage ayant pour titre : *De la prédication* ou *De la doctrine de saint Pierre*, et un autre : *Du jugement*. Mais tous ces ouvrages sont reconnus comme apocryphes.

Nous avons complété cette vie avec l'*Histoire de saint Pierre*, par l'abbé Maistre; Godescard; l'*Histoire générale de l'Eglise*, par l'abbé Darras; *Les trois Rome*, par Mgr Gaume; la *Bible sans la Bible*, par M. l'abbé Gainet, 2 vol. in-8 raisin, papier vergé, chez M. Guerin, à Bar-le-Duc. — Cf. *Rome, ses Eglises, ses monuments, ses institutions*, par l'abbé Rolland; l'*Hagiologie nivernaise*, par Mgr Crosnier; *les Apôtres*, par l'abbé Bourassé; l'*Histoire des souverains Pontifes romains*, par Artaud de Montor.

SAINT PAUL, APOTRE DES GENTILS ET MARTYR

66. — Empereur : Néron.

Considera Paulum apostolum prius persecutorem, postea annuntiatorem, ante hoc zizania, post hoc frumentum, antea lupum, postea pastorem, prius dissipantem, postea ædificantem.

Admirez l'Apôtre saint Paul ; Il avait persécuté Jésus, et voilà qu'il l'annonce à haute voix ; il avait semé la zizanie, et voilà qu'il répand partout le bon grain. De loup rapace il devient pasteur vigilant, et l'édifice qu'il a ruiné tout à l'heure, il s'emploie tout entier maintenant à le reconstruire.

S. Chrys., *in Homel.*

Voilà sans contredit un des Saints les plus grands et les plus légitimement illustres que la terre puisse s'enorgueillir d'avoir portés. Sa conversion miraculeuse, sa vocation extraordinaire à l'apostolat, ses travaux immenses, ses souffrances inouïes, ses chaînes qui n'ont jamais arrêté la liberté de sa parole, sa doctrine si haute, ses épîtres si vives, si fortes, si apostoliques, les formes même parfois si rudes de sa langue, distinguent tellement saint Paul qu'il résume en lui toutes les gloires de l'apostolat. Il en est le modèle achevé; dans l'Eglise on l'appelle le grand Apôtre; et quand on dit simplement l'Apôtre, c'est lui qu'on désigne.

Né à Tarse[1], en Cilicie, l'an 2 de Jésus-Christ, de parents juifs de la tribu de Benjamin, il reçut en naissant le nom de Saul et le titre de citoyen romain : Dieu, qui le destinait à prêcher l'Evangile principalement parmi les Gentils, voulut qu'il possédât une dignité capable de l'accréditer plus facilement auprès d'eux, et de le délivrer de certains périls très-graves auxquels son œuvre devait l'exposer. A cette époque florissaient à Tarse des écoles qui égalaient en réputation celles d'Athènes et d'Alexandrie. Appartenant à la secte des Pharisiens, probablement par le hasard de sa naissance, le futur apôtre des Gentils les fréquenta de bonne heure, pour s'y faire initier à la science de son siècle. Mais la famille de Saul, qui se distinguait par la droiture de ses mœurs et servait Dieu avec une conscience pure, ce qui était rare chez les Pharisiens, favorisa son goût pour la science de la loi et l'envoya à Jérusalem, à l'école de Gamaliel, chef de l'Académie et prince du sénat judaïque. Ce maître fameux, honoré par tout le peuple, l'initia à la science entière et la plus profonde de la loi, telle qu'on l'étudiait alors, et aux plus hautes spéculations de la théologie, telle qu'on l'enseignait dans une école où étaient réunis les jeunes élèves les plus considérables de la Judée. Saul fit auprès de ce maître habile de si grands progrès que nul ne le surpassait dans la science de la loi de Moïse, dans la tradition des Juifs, dans l'histoire, les coutumes et les cérémonies de sa nation. A cette science si haute il joignait une ardeur dévorante à en maintenir la pratique.

La plus haute personnification de cette pratique minutieuse si caressée du jeune étudiant était le Pharisaïsme. Secte la plus autorisée du judaïsme,

1. Aujourd'hui Tarsous. La ville moderne, dans le pachalik d'Adana, occupe à peine le quart de l'ancienne, et n'a guère que 8,000 habitants fixes. Pendant l'hiver, la population s'élève à 30,000 âmes.

elle faisait servir la religion à son ambition personnelle. Dans le but de dominer le peuple et de lui faire accepter sa domination, elle le frappait par l'exagération pratique de la loi. Regardant la justice intérieure avec indifférence, la forme extérieure de la piété lui paraissait seule essentielle. L'Evangile lui reproche vivement cette conduite immorale qu'elle étayait insolemment par des maximes corrompues. C'est au sein de cette secte redoutable que se formait le persécuteur futur de l'Eglise naissante. Avec son caractère résolu, il embrassa ses préjugés, ses illusions, et s'efforça d'en faire une réalité. Son fanatisme ardent, que rien ne pouvait modérer, alla se heurter contre le christianisme au berceau. Qui l'aurait retenu ! la foi nouvelle détruisait absolument ses idées chimériques et menaçait de tout envahir; devant cette marche conquérante, il n'hésita pas à s'y opposer par l'emploi de la violence.

L'occasion était superbe, l'Eglise de Jérusalem présentait alors aux yeux du monde un magnifique spectacle, les chrétiens, sous la direction des Apôtres, ne formaient qu'un cœur et qu'une âme et avaient mis tous leurs biens en commun. Des diacres avaient été créés, chargés de distribuer convenablement à tous les membres les revenus de cette association. Vaincus par ce premier élan, bon nombre de Juifs vendaient leurs biens et en apportaient le prix aux pieds des Apôtres. Le diacre Etienne, rempli de l'esprit de Dieu, prêchait avec force et devenait le principal moteur de ces conversions : la lutte était inévitable, elle éclata. Des Juifs de diverses provinces, irrités de ses actions miraculeuses, en vinrent avec Etienne sur le sujet de la religion. Saul fut-il le premier instigateur de cette dispute ou se laissa-t-il entraîner par les autres ? D'après son caractère, il dut en être l'instigateur. Tous ces adversaires d'Etienne, incapables de résister à la sagesse et à l'esprit de Dieu qui parlait en lui, exaspérés de voir leur réputation de science compromise auprès du peuple, s'abandonnèrent aux excitations haineuses d'un orgueil humilié, et, recourant à l'arme des lâches, ils subornèrent des hommes qui osèrent affirmer que le thaumaturge avait prononcé des paroles de blasphème contre Dieu et contre Moïse. Un grand tumulte s'éleva parmi le peuple. Etienne fut enlevé et entraîné au conseil. Là, de faux témoins déposèrent contre lui avec audace, soutenus qu'ils étaient par les sympathies de la foule et la puissance de leurs complices. Alors le grand prêtre Joseph Caïphas demanda au prévenu si les charges qu'on produisait contre lui étaient réelles : lui, pour toute réponse, le visage illuminé comme celui d'un ange, prononça à la honte de ses bourreaux ce discours si connu qui lui valut le martyre. En vertu du jugement du peuple, il fut arraché de l'assemblée et on le traîna hors des murs de la ville pour le lapider. Les témoins de son discours étaient les exécuteurs de la sentence. Or, les témoins qui lapidaient Etienne déposèrent leurs habits aux pieds d'un jeune homme nommé Saul, comme pour exprimer tous, d'une manière sympathique, que c'était de lui, comme représentant du conseil, qu'ils tenaient le droit de le lapider. Saul, complice dans ce premier meurtre, préludait ainsi à une persécution plus ouverte, plus sanglante.

Les fidèles de Jérusalem, attérés par la mort violente du premier de leurs martyrs, poursuivis par la haine du sanhédrin et violemment dispersés, avaient cru trouver à Damas [1] un abri protecteur. Mais cette capitale de la

1. Saint Jérôme, faisant allusion à la tradition qui place dans cette contrée le champ où Abel fut tué par son frère Caïn, dit que Saul vint en ce lieu célèbre imiter, en persécutant les chrétiens, les œuvres de Caïn envers les imitateurs d'Abel.

Cœlé-Syrie était alors soumise au sceptre d'Arétas que des démêlés avec Hérode le Tétrarque avaient rendu ennemi déclaré de Jérusalem. On n'ignorait pas d'ailleurs dans la ville sainte que le disciple Ananias, homme de bien, jouissant d'une grande considération parmi ses compatriotes, avait réussi à décider bon nombre de Juifs de Damas à embrasser la foi de Jésus-Christ. Il s'agissait de frapper un grand coup dont le retentissement arrêterait les progrès d'une doctrine détestée. Saul, ne respirant encore que haine et carnage contre les disciples du Seigneur, s'arma d'une commission du sanhédrin, investi à cette époque d'un pouvoir dictatorial sur toutes les synagogues de la dispersion; puis il vint trouver le grand prêtre Caïphas et sollicita de ce chef des déicides des lettres pour les synagogues de Damas, afin que s'il y trouvait quelque membre de la secte du Galiléen, hommes ou femmes, il fût autorisé à les amener chargés de chaînes à Jérusalem. Il se mit donc en route et déjà il approchait de Damas.

Mais le moment est proche où la grâce va opérer un miracle de transformation et nous faire assister, non point à une scène de roman psychologique, comme le voudrait insinuer un rationalisme impie, mais à un drame solennel et mystérieux, à un prodige unique dans les annales de la prédestination des Saints. Elle va procéder par un coup de foudre, saisir le persécuteur et le changer, au sein même de ses projets homicides; quand ses sentiments de rage contre le Christ et de haine contre ses disciples sont au comble, elle va le précipiter dans la foi et la justice qu'elle enfante : saint Etienne a prié pour son condisciple l'élève de Gamaliel, l'Eglise va saluer saint Paul.

Le persécuteur était à un kilomètre environ de la ville protectrice des chrétiens : une lumière éblouissante l'environne tout à coup; il en est frappé comme d'un éclat de foudre et renversé à terre [1]. C'était en plein midi. En même temps, il entend une voix du ciel qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? » Au moment où la voix retentit à son oreille, il aperçut le visage du Sauveur : il ne lui apparut pas avec cette majesté voilée qu'il avait sur la terre, et qu'il conserva même avec ses disciples après sa résurrection, en s'entretenant avec eux ; il se montra dans toute la splendeur de son corps glorifié. Saul comprit seul la voix céleste. Ses compagnons de voyage virent la lumière; ils entendirent le bruit des paroles, mais ils n'en comprirent pas le sens et ne virent personne : c'étaient des juifs hellénistes, et la manifestation surnaturelle se fit en langue syro-chaldaïque, bien connue du savant disciple de Gamaliel. « Qui êtes-vous, Seigneur ? » demanda Saul, les yeux fixés sur la figure radieuse. « Je suis », reprit le personnage céleste, « Jésus de Nazareth que vous persécutez ». Vaincu, l'orgueilleux pharisien de tout à l'heure repart humblement : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et le Seigneur : « Levez-vous, entrez dans la ville, et là vous apprendrez ce que vous devez faire ».

Lorsque la vision eut disparu, Saul se releva; mais, ébloui par la clarté d'en haut, il était aveugle : ses compagnons furent obligés de le conduire par la main. Arrivé à Damas dans un appareil bien différent de celui qu'il avait préparé, il resta privé de la vue pendant trois jours qu'il employa au jeûne et à la prière. Mais si les yeux du corps étaient plongés dans les ténèbres, l'œil de l'esprit s'ouvrait à la lumière céleste. En trois jours il vécut

1. A un kilomètre environ de la porte méridionale de Damas, à l'endroit où se trouve actuellement le cimetière des chrétiens, le persécuteur fut renversé sur le chemin. Plus tard, on érigea une petite église à l'endroit même où s'opéra le prodige. Il n'en reste plus aujourd'hui que d'informes débris, et des colonnes couchées par terre. Chaque année, le 25 janvier, fête de la Conversion de saint Paul, les chrétiens de Damas y viennent processionnellement, en mémoire de cet événement mémorable.

plusieurs années de pénitence : la grâce inonda son âme de clartés divines. N'est-ce point encore par le silence et les méditations d'une laborieuse solitude que l'Eglise catholique forme ses ministres aux luttes de l'apostolat ? Or, le lion terrassé aux portes de Damas s'était relevé apôtre : il fallait qu'à la faveur de cette providentielle retraite son intelligence comprît les textes les plus obscurs de l'Ecriture, et qu'elle connût que les promesses de l'ancienne loi avaient eu leur accomplissement en Jésus-Christ, le Messie attendu par les Patriarches, annoncé par les Prophètes, l'objet des ardentes espérances de la nation fidèle. Après la clarté éblouissante qui avait inondé le corps, l'illumination intérieure devait être complète; à cette nature ardente et fanatique, prête à se faire l'esclave d'un maître qui personnifierait son idée, il fallait un précepteur nouveau; à Saul converti il fallait un Gamaliel chrétien aux leçons duquel il pût en appeler. Cet instructeur est donné au futur apôtre, et il pourra inscrire désormais en tête de ses immortelles épîtres : « Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat et instruit dans ses nouveaux devoirs non par les hommes, ni par un homme en particulier, mais par Jésus-Christ ».

Le grand converti était instruit, il lui manquait la consécration. Or, Ananias, dans une vision, reçut de Dieu l'ordre d'aller imposer les mains à Saul, afin de lui rendre la vue. Surpris, il objecte les agissements du persécuteur d'hier; mais le Seigneur le rassurant : « Allez, car il est pour moi un vase d'élection; je l'ai destiné à porter ma loi parmi les nations, devant les rois, et à l'annoncer aux enfants d'Israël. Je lui montrerai, en outre, combien il aura à souffrir pour mon nom ». A la même heure, Saul avait une vision semblable qui lui annonçait sa guérison par le ministère d'Ananias. Celui-ci ne tarda pas à frapper à la porte d'un juif, nommé Jude, dans la rue Droite [1], chez lequel Saul était logé. « Saul, mon frère », dit-il en entrant, « le Seigneur Jésus, qui vous est apparu sur le chemin, m'a envoyé vers vous pour vous rendre la vue et pour que vous receviez le Saint-Esprit ». Dès qu'il lui eut imposé les mains, il lui tomba des yeux comme des écailles et il recouvra la vue. Saul se leva et reçut aussitôt le baptême.

Voici le moment solennel : converti, instruit, consacré, régénéré par les eaux du Baptême, l'illustre néophyte avait tout ce qu'il fallait pour devenir l'instrument de grands desseins : la diffusion de la foi dans le monde entier, tel est le programme dont l'exécution lui est confiée par son nouveau maître; sa mission va commencer. Il ne lui manquait plus que la préparation immédiate : Saul passa par ses épreuves. Damas, qui devait être le théâtre de ses fureurs, fut celui de ses premiers essais apostoliques. Il se mit à prêcher dans les synagogues, au grand ébahissement des Juifs qui connaissaient le but de son voyage. Ne pouvant lui pardonner son changement de rôle, ils le poursuivirent d'une haine implacable; et pour en finir plus vite avec lui, ils résolurent de le tuer : cette espèce d'argument, en effet, n'admet point de réplique. Mais Saul, prévenu du complot qui se tramait contre sa personne, réussit à se soustraire à cette argumen-

1. L'Orient, chacun le sait, est le pays des traditions et des vieux souvenirs. La rue Droite subsiste encore à Damas, dans le quartier juif, et elle porte toujours le même nom. On compte aujourd'hui dans la ville quatre mille juifs; le nombre des chrétiens, héritiers de l'Eglise primitive, fondée par Ananie, s'élève à douze mille au moins. Comme aux premiers jours, ils continuent à être exposés à mille dangers, ainsi que le montrent les récents massacres de Syrie. Si la haine et la jalousie des Juifs sont toujours vivaces, le fanatisme musulman est bien plus terrible encore. L'avenir cependant semble devoir être plus favorable. Dans cette région où saint Paul reçut la grâce de l'apostolat, le zèle évangélique ne s'éteindra jamais. La maison d'Ananie a fait place à un petit sanctuaire ; celle de Jude est remplacée par une mosquée.

tation du poignard. La fuite lui était difficile, les Juifs gardaient jour et nuit les portes de la cité, comptant frapper plus sûrement leur victime. Pour déjouer leur malice, les fidèles de Damas descendirent Saul pendant la nuit, dans une corbeille, par-dessus les remparts de la ville [1]. Il se retira alors en Arabie. A cette nature ardente il fallait, avant de parcourir sans s'arrêter sa nouvelle carrière apostolique, un séjour dans la solitude · le désert attire les grandes âmes. Saul resta trois ans dans la retraite, se disposant par la prière, la méditation, le recueillement et la pénitence, à remplir la mission à laquelle Dieu l'appelait. Ces trois années devaient remplacer, pour ainsi dire, celles que les Apôtres avaient eu le bonheur de passer en la compagnie du divin Maître. Aussi bien il était juste que Saul allât méditer l'Evangile dans la contrée où Moïse avait médité la loi, et qu'il allât, comme Elie dont il avait le zèle ardent, visiter l'Oreb, cette montagne des visions divines. De la race des Moïse et des Elie, il convenait qu'il allât préparer son sublime apostolat dans ces lieux illustrés par tant de prodiges, et fouler de ses pieds d'apôtre cette terre et ces rochers que les plus grands zélateurs de la loi ancienne avaient parcourus plusieurs siècles avant lui. Au sortir de l'Arabie, à trente ans, il était Apôtre et missionnaire dans toute la rigueur de l'expression : il pouvait, au lendemain des péripéties et des travaux de sa vie cachée, commencer, à l'exemple du Sauveur, l'apostolat de sa vie publique.

C'est ici le lieu d'esquisser le portrait de celui qui joua un si grand rôle dans la diffusion du Christianisme. De tous les personnages de l'âge apostolique, saint Paul est, sans contredit, celui que nous connaissons le mieux. Saint Luc, dans les Actes, et plus encore lui-même dans ses Epîtres, ont dépeint sa personne et son caractère. Il était de taille médiocre; il avait trois coudées, dit saint Chrysostome, et pourtant il touchait le ciel. Sa physionomie avait plus de finesse que de majesté, aussi les Lycaoniens le prirent-ils pour Mercure, tandis qu'ils regardaient saint Barnabé comme Jupiter, à cause de son extérieur plein de dignité. Ses ennemis de Corinthe reconnaissaient la force et l'énergie de son âme dans ses lettres; mais ils étaient étonnés de la faiblesse de son corps et de son apparence chétive. Aux yeux de quelques gens d'un goût raffiné et difficile, son élocution paraissait quelquefois embarrassée, quoiqu'elle fût ordinairement abondante et suffisamment ornée. Absorbé par des pensées sérieuses, il ne faisait pas beaucoup de cas de l'éloquence; mais sa diction était empreinte d'une certaine fierté, et, à l'occasion, son langage devenait entraînant, persuasif, noble, sublime. Ce qui donnait plus de force à son discours, c'est qu'il avait la conviction de posséder l'esprit de Dieu et que Jésus-Christ parlait par sa bouche : de là la confiance qui l'anime, sans jamais lui faire défaut.

Mais, sous cette frêle enveloppe est cachée une âme forte, un esprit généreux, un cœur que rien ne saurait abattre, que le danger n'étonne et n'épouvante jamais. Si son corps est débile, si la souffrance l'accable, il se glorifie de ses infirmités. Il sent sa propre faiblesse, mais il est fort de la force de Dieu. Il montre comme des souvenirs glorieux les cicatrices des coups et des blessures qu'il a reçus dans l'exercice de l'apostolat et dont son corps est couvert. Ce sont les stigmates auxquels on reconnaît qu'il est

2. On montre encore au voyageur l'endroit où eut lieu l'évasion de l'Apôtre. Le long des murailles cent fois réparées, mais dont quelques parties composées de blocs énormes paraissent devoir être attribuées à une construction phénicienne, de pauvres fellahs ont appuyé leurs maisonnettes, de même qu'en Egypte ils ont élevé leurs chétives masures sur les temples et les palais des Pharaons. Comme au temps de saint Paul, il serait aisé de faire descendre quelqu'un dans les fossés, par-dessus les murs d'enceinte, sans éveiller le moindre soupçon, en usant du même stratagème.

serviteur de Jésus-Christ. Quatre fois, comme il nous l'apprend lui-même, saint Paul fut consolé et fortifié par des visions célestes; il eut même une extase où il fut transporté en présence de la majesté divine, et entendit des paroles mystérieuses qui ne pouvaient être répétées. En outre il était en communication directe et continuelle avec le Sauveur qui lui avait apparu sur le chemin de Damas. Dans ce commerce surnaturel, il trouvait une vertu qui ranimait ses forces souvent près de défaillir. Dix ans environ avant sa mort, il avait déjà été flagellé cinq fois par les Juifs. En violation de ses droits de citoyen romain, trois fois il fut battu de verges. A Lystre, après avoir voulu lui rendre les honneurs divin, le peuple, par suite d'un changement inconcevable, le lapida et le laissa pour mort. Dans ses voyages sur mer, trois fois il fit naufrage; une fois il passa un jour et une nuit à la merci des flots, soutenu sur un débris de navire. Durant ses pérégrinations apostoliques, il fut enchaîné et jeté sept fois en prison. Dans les tribulations qu'il endure, au milieu des douleurs qui l'accablent, il voit la continuation et le complément des souffrances de Jésus-Christ dans sa Passion. Peu lui importe la vie ou la mort, pourvu que sa vie ou sa mort contribue à la glorification de Jésus. Il eût préféré mourir pour être uni au Christ, mais il accepte de grand cœur la nécessité du travail pour remplir sa mission.

Vrai modèle de l'Apôtre et du pasteur des âmes, saint Paul se fait tout à tous, se plie aux circonstances, s'identifie avec les sentiments et les besoins de ceux qu'il a convertis à la foi. Il garde toujours la dignité de l'Apôtre, il est ferme dans le maintien de la foi et les pratiques importantes; mais pour le reste il est indulgent, facile, miséricordieux. Pour ses néophytes il a des entrailles de mère. Il pense, il sent, il souffre, il se réjouit avec eux. Au lieu de leur imposer sèchement des lois, il s'efforce, en usant de toute la condescendance possible, de les amener à ne pas avoir d'autre volonté que la sienne. Rarement il use du commandement. Il semble toujours calculer d'avance l'effet de ses paroles, guidé par son expérience des hommes, et par son amour pour les nouveaux chrétiens.

La suite de cette histoire va mettre en évidence tous les traits du caractère de saint Paul, et mettre en relief cette grande figure.

Comme le succès de la propagation de l'Evangile et sa consolidation dans le monde dépendaient surtout de l'unité de vues et de directions, Saul comprit la nécessité de se mettre en relation avec saint Pierre, prince des Apôtres; dans ce but il se rendit à Jérusalem où résidait alors le chef de l'Eglise. Cette déférence nécessaire, loin de diminuer la dignité de sa vocation extraordinaire, devait donner à sa prédication une autorité plus incontestable. En s'unissant au collége apostolique dans la personne de son chef, il conservait l'unité de la foi; la prédication de l'Evangile aux Gentils, dont il allait être spécialement chargé et qui devait soulever contre lui tant de haines, de calomnies, d'atroces persécutions, ne devait offrir rien d'anormal aux yeux de l'Eglise. Cette entrevue de Pierre et de Paul, « la forme des siècles futurs », selon l'expression de Bossuet, est un des moments les plus solennels de l'histoire de l'Eglise. Entre le premier baiser des deux Apôtres et leur dernier adieu sur la voie d'Ostie, quand ils se séparèrent pour aller au martyre, les deux frères auront fondé Rome chrétienne et fait adorer le nom de Jésus par tout l'univers.

Toutefois, quand Saul reparut sur la scène de ses anciennes fureurs, toutes les émotions pénibles se réveillèrent : l'ancienne crainte reparut, parce que sa conversion ne trouvait que des incrédules. Repoussé de toutes

parts, il était dans un état de grande perplexité, quand l'heureuse rencontre de Barnabé la fit cesser. C'était un vieil ami, ils avaient étudié ensemble chez Gamaliel, à ce qu'on pense. Ayant appris sa conversion miraculeuse, il le prit avec lui, et, usant en sa faveur de son crédit auprès des Apôtres, il le leur présenta en leur racontant la manière dont le Seigneur lui était apparu sur le chemin, tout ce qu'il lui avait dit dans cette vision, et comment, depuis ce jour, il avait parlé librement et fortement au nom de Jésus dans la ville de Damas. Pierre et Jacques, ayant appris de la bouche de Barnabé le changement prodigieux de Saul, le reçurent avec joie, le premier en qualité de chef de l'Eglise, le second comme premier évêque de Jérusalem; il demeura même avec saint Pierre pendant quinze jours. Recommandé aux fidèles de Jérusalem par ces deux grands Apôtres, il put communiquer avec eux.

A peine introduit dans cette Eglise, la première de toutes, Saul ne prit pas un instant de repos; toujours Apôtre, il commença aussitôt à parler avec force aux Gentils, et à disputer avec les Grecs ou Juifs hellénistes. Vaincus dans ces disputes où le génie, la foi et la science de Saul brillaient d'un si vif éclat, dominés surtout par cet amour de Jésus-Christ qui brûlait son cœur et donnait tant de force à sa parole, les Hellénistes ne purent souffrir plus longtemps sa présence à Jérusalem. Dans leur impuissance à lui imposer le silence par la parole, ils résolurent de le faire taire en le faisant mourir. Mais Dieu veillait sur son Apôtre. Ravi en extase pendant qu'il priait dans le temple, il fut éclairé d'en haut sur la conspiration clandestine des Hellénistes et leur opposition opiniâtre à ses discours; en même temps, Jésus-Christ lui ordonna de sortir de Jérusalem où jamais il ne devait trouver la paix, et d'aller annoncer l'Evangile aux nations lointaines auxquelles il devait être envoyé. Les frères le conduisirent donc à Césarée de Philippes d'où Saul se rendit par mer à Tarse, sa patrie. Il y rentra avec une science et une sagesse bien supérieures à celles qu'il avait emportées en la quittant. Tarse avait envoyé un disciple à l'école pharisienne de Gamaliel : c'était un apôtre que Jésus et saint Pierre lui renvoyaient.

Mais ce n'était que pour un temps. « La persécution faite du temps d'Etienne », dit l'auteur des Actes, « avait dispersé les fidèles. Quelques-uns s'étaient arrêtés en Phénicie, d'autres s'étaient retirés dans l'île de Chypre, d'autres s'étaient établis à Antioche : ils firent connaître la doctrine nouvelle aux Juifs seulement. Mais quelques Cypriotes et des Cyrénéens n'hésitèrent pas à annoncer Jésus-Christ même aux Grecs. La main de Dieu était avec eux, et beaucoup se convertirent au Seigneur ». Dieu répandit des bénédictions abondantes sur cette expansion de l'Evangile au-delà des limites étroites du judaïsme, des coups efficaces étaient ainsi portés au mur de séparation élevé entre les Juifs et les Gentils, et ce mur allait bientôt crouler sous les coups bien plus forts du grand démolisseur que Dieu tenait en réserve dans la ville de Tarse. Cependant le nombre des Gentils qui se convertirent à la foi dans la métropole de la Syrie devint si considérable que le bruit en étant parvenu à Jérusalem, les Apôtres jugèrent nécessaire d'envoyer Barnabé à Antioche. Originaire de l'île de Chypre, il avait une grande connaissance de la langue de cette ville, et il pouvait travailler efficacement à la conversion de ses habitants. Son espoir ne fut pas déçu, l'immense multitude qui l'entendit crut et se donna au Seigneur par son ministère. Mais aussi, il sentait avec peine que sa parole ne suffirait jamais à elle seule à semer la vérité dans un champ vaste comme celui qu'il avait entrepris de défricher. Juste appréciateur du zèle ardent

de Saul, dont il connaissait depuis longtemps la vaste science, et que d'ailleurs il avait entendu à Jérusalem, il jugea sagement qu'il devait l'appeler auprès de lui. Il se hâta donc d'aller le chercher à Tarse où il le trouva occupé à évangéliser ses parents et ses compatriotes, il le prit et l'emmena avec lui à Antioche.

C'était une heureuse inspiration d'une âme généreuse toute dévouée à l'œuvre de la propagation de la foi; aussi cette louable initiative eut-elle le succès le plus complet, et, pendant l'année qu'ils travaillèrent ensemble dans cette ville célèbre, répandirent-ils la lumière divine à flots. Les disciples devinrent si nombreux qu'ils durent chercher un nom qui ne pût être usurpé ni par les Juifs ni par les Gentils : ils furent heureusement inspirés d'en haut en prenant pour la première fois et à tout jamais celui si glorieux de chrétiens, nom d'autant plus juste qu'ils sont la riche dépouille arrachée par Jésus-Christ au prince de ce monde.

Tandis que Saul et Barnabé consolidaient par leurs travaux la nouvelle église d'Antioche, la voix du prophète Agabus annonçait qu'une grande famine désolerait la terre : cette prédiction s'accomplit en effet sous le règne de Claude. Elle excita la pitié des chrétiens d'Antioche. Oubliant que cette calamité pouvait les atteindre, leur charité expansive s'émut de compassion sur le sort des frères de Judée. Généreusement résolus à prévenir un malheur, ils travaillèrent à réunir une somme assez forte, et chargèrent Saul et Barnabé de porter cette offrande aux chrétiens de Jérusalem. Les deux envoyés la remirent aux chefs de cette église, puis revinrent dans la capitale de la Syrie, en compagnie de Jean-Marc, parent de Barnabé, qu'ils ramenèrent de la ville sainte. Cette mission de Saul et de Barnabé est le premier exemple d'un secours d'argent envoyé par une Eglise à une autre Eglise. Ce mouvement de compassion spontanée est le germe des grands développements que la charité chrétienne allait prendre avec son esprit de dévouement et de sacrifice.

Or, à mesure que les travaux des Apôtres donnent à l'Eglise naissante de plus grands accroissements, la mission de Saul se dessine plus nettement. Encore confondu avec d'autres ministres sacrés, tout annonce que sa grandeur apostolique va briller enfin d'un plus vif éclat; celui qui est inscrit le dernier sur la liste des Prophètes et des orateurs de l'église d'Antioche va devenir le premier et tout effacer.

Le collége apostolique, pour la diffusion de la bonne nouvelle dans l'univers, devait être composé de douze, selon les desseins du Sauveur. Déjà Matthias avait remplacé l'apôtre infidèle, Judas, qui avait indignement trahi son Maître et renoncé aux honneurs comme aux labeurs de l'apostolat. Deux places maintenant étaient vacantes dans le corps des envoyés par excellence : saint Jacques le Majeur venait de recevoir la couronne du martyre ; saint Jacques, fils d'Alphée, avait été constitué évêque de Jérusalem , et se trouvait ainsi placé en dehors de l'action apostolique, auprès des nations. Or, pendant que les ministres de l'Evangile accomplissaient devant le Seigneur les fonctions de leur ministère sacré, c'est-à-dire pendant qu'ils offraient la liturgie ou le saint sacrifice et qu'ils jeûnaient, Dieu qui dispose des Apôtres eux-mêmes selon son bon plaisir, leur dit par la bouche de l'Esprit-Saint : « Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés ». Cet ordre divin fut intimé avec une telle manifestation de la volonté céleste que tous s'y soumirent avec respect. Les Apôtres désignés acceptèrent avec joie les travaux et les fatigues de cet itinéraire à travers les nations païennes ; leur zèle était préparé à vaincre tous les

obstacles, à supporter avec patience toutes les souffrances. Les autres, animés du même esprit d'obéissance et de dévouement à la cause de l'Evangile, regardèrent sans envie ni esprit d'émulation le choix de Saul et de Barnabé. Tous ensemble, ayant jeûné et s'étant mis en prières, ils imposèrent les mains aux voyageurs apostoliques, et ils les laissèrent aller où le vent de Dieu les poussait[1]. Remplis de l'Esprit-Saint, qui les conduisait à de nouvelles conquêtes, ils prirent le bâton d'Apôtres et partirent.

Saul et Barnabé complétaient ainsi le nombre sacré de ceux qui devaient être employés à une mission active ; et ils cheminaient déjà vers les pays idolâtres qu'il s'agissait de conquérir, quand Celui qui avait arrêté Saul sur le chemin de Damas ou de la persécution, voulut le terrasser encore sur celui de l'apostolat. La mission de Saul était si grande, que Jésus, qui la lui avait confiée, hésitait à le croire préparé suffisamment pour une œuvre si gigantesque. Il semble qu'il manquait à la perfection de l'ouvrage divin une dernière entrevue, un sublime adieu, où le Maître révélerait au disciple les plus intimes secrets et où le disciple assurerait au Maître qu'il l'a parfaitement compris. Saul fut donc ravi en extase jusqu'au troisième ciel ; son âme fut inondée de lumières au-dessus de la portée commune de l'esprit humain : Dieu daigna ouvrir à ses yeux les trésors de sa grâce et de sa sagesse. Ce rude apostolat, où il devait porter le nom de Jésus-Christ à toutes les puissances du siècle, allait l'exposer à tant de périls, lui faire subir tant de contradictions et souffrir tant de persécutions sanglantes, qu'il méritait d'être précédé de cette vision des mystères célestes. Ce fut elle, qui, en retrempant son âme si forte, la rendit pour ainsi dire invulnérable et la fit sortir heureusement de toutes les épreuves.

Nous pouvons le suivre dès lors, prêchant depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie et dans les régions environnantes, avant même d'avoir mis les pieds en Italie, comme il l'écrivait lui-même aux Romains. L'Arabie, la Séleucie, le pays de Damas, la région d'Antioche, les villes de l'île de Chypre, de la Pamphylie, de la Pisidie, de la Lycaonie, de la Syrie, de la Cilicie, de la Phrygie, de la Galatie, de la Mysie, de l'Achaïe, de l'Epire et des autres contrées situées entre Jérusalem et l'Illyrie, ce qui embrasse un espace de quatre à cinq cents lieues à la ronde, ont entendu sa parole apostolique ; ces régions l'ont vu créant des Eglises en courant et faisant surgir du sein de l'idolâtrie le peuple fidèle, destiné à adorer Dieu en esprit et en vérité.

Saul et Barnabé, en compagnie de Jean-Marc, qui leur servait de ministre, remplissant la fonction de catéchiste et pourvoyant à leurs besoins temporels, se dirigèrent d'abord vers l'île de Chypre[2], patrie de Barnabé, en passant par Séleucie sur l'Oronte, où ils firent sans doute quelques conversions et s'embarquèrent. Ils abordèrent et prêchèrent à Salamine, où les Juifs possédaient plusieurs synagogues. Leur zèle leur fit parcourir rapidement l'île entière et ils arrivèrent à Paphos, où le proconsul Sergius Paulus

1. On voit dans ce passage des Actes, l'origine des jeûnes et des prières que l'Eglise emploie dans les ordinations : quand l'âme s'élève à Dieu en s'humiliant dans la prière, et offre en hostie vivante un corps mortifié par le jeûne, l'Esprit-Saint se communique aux fidèles avec une plus grande abondance de lumière et fait connaître la volonté de Dieu. On assiste de plus ici à la naissance de la coutume de l'Eglise catholique, d'ordonner ses ministres durant l'oblation des saints mystères ; tout prêtre étant destiné à offrir le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, doit recevoir l'ordination au moment de son immolation.

Cette imposition des mains sur Saul et sur Barnabé était-elle une ordination épiscopale ? c'est le sentiment général. La vocation miraculeuse à l'apostolat n'ayant pas exempté Saul de l'obligation de recevoir le baptême des mains d'Ananias, on ne voit pas pourquoi cette même vocation l'aurait exempté de recevoir le sacrement de l'Ordre. Dans les vocations même extraordinaires, Dieu qui agit toujours avec mesure, ne supprime pas les règles qu'il a établies.

2. Cette île de la Méditerranée, située entre l'Asie-Mineure et la Syrie, a 225 kil. sur 80, et compte environ 100,000 habitants.

avait fixé sa résidence. Là, se trouvait le temple de Vénus, le plus ancien et le plus vénéré de cette abominable idole ; mais là où le péché abondait, la grâce devait surabonder. L'arrivée des deux Apôtres produisit une émotion profonde. Saul s'adressa d'abord aux Israélites, ce qu'il continua de faire par la suite dans toutes les villes où existait une synagogue. La parole du salut devait retentir premièrement aux oreilles des fils des patriarches : quand ceux-ci se montrèrent indociles, il se tourna vers les étrangers.

Cependant, la réputation des deux missionnaires étant parvenue aux oreilles du proconsul romain, il voulut les voir et les entendre. Sergius Paulus était un homme grave et instruit, qui, à ce qu'il paraît, était versé dans l'étude des questions religieuses. Dès que les Apôtres eurent commencé à lui parler de Jésus-Christ, un juif, nommé Barjésu et surnommé Elymas ou le Magicien, se mit à les contredire avec violence. Ne pouvant supporter plus longtemps l'insolence de cet ennemi furieux de l'Evangile, Saul lui reprocha vivement de mettre des obstacles dans les voies du Seigneur, et le frappa d'aveuglement. L'imposteur sur-le-champ perdit la vue, et cherchait, dans sa marche mal assurée, quelqu'un qui lui donnât la main. Saul acheva son œuvre, il instruisit le proconsul qui embrassa le Christianisme. Cette conversion était propre à faire une vive impression ; aussi, Saul en ressentit un joie extrême. A partir de ce jour, le nom de Saul disparaît entièrement de l'histoire, et le conquérant apostolique, orné de cette dépouille opime, échange le vocable juif, qu'il tenait de ses aïeux, pour celui de Paul, le proconsul qu'il a enfanté à Jésus-Christ.

Au sortir de Paphos, Paul et Barnabé, ayant toujours Jean-Marc en leur compagnie, s'embarquèrent pour le continent Asiatique. Leur première station sur la terre ferme fut à Perge, en Pamphylie, la ville de la déesse Artémis, qu'elle adorait à l'égal de la Diane d'Ephèse ; mais Dieu, qui règle par ses décrets le temps de sa visite, ne permit pas aux Apôtres de s'arrêter en cet endroit : laissant Perge dans son infatuation sans y faire briller la lumière, ils allèrent, en suivant l'impulsion de l'Esprit-Saint, à Antioche de Pisidie. A cette époque, Jean-Marc quitta ses guides pour retourner à Jérusalem, auprès de sa mère. Paul fut très-sensible à cette retraite, comme si le premier compagnon de ses voyages eût paru découragé en face des difficultés ou céder à un mouvement d'inconstance. Paul était citoyen romain, il était assuré de voir tomber devant lui des obstacles : aussi Barnabé ne fit-il pas difficulté de demeurer avec lui. Les Juifs étaient en nombre à Antioche, et ils y possédaient une synagogue fréquentée. Le jour du sabbat, les deux missionnaires y entrèrent : l'assemblée était considérable. Suivant la coutume, quand un israélite de distinction, venu d'ailleurs, se trouvait dans la salle, le président de la synagogue l'invitait à prendre la parole pour expliquer à ses frères le passage des livres sacrés dont on faisait la lecture publique. Ce jour-là, on lut le chapitre premier du Deutéronome et le chapitre premier du prophète Isaïe. Paul avait une réputation d'éloquence : il fut invité à faire le commentaire du texte sacré, et à prononcer quelques paroles d'édification. L'Apôtre saisit avec empressement l'occasion d'annoncer Jésus-Christ. Il se leva aussitôt, et de la main imposant le silence : « Enfants d'Israël », dit-il, « et vous tous qui craignez le Seigneur, écoutez-moi ». Ensuite, conformément à une coutume traditionnelle parmi les descendants d'Abraham, il rappela brièvement quelques-unes des grandes merveilles opérées par Dieu en faveur du peuple choisi. C'était une espèce d'exorde pour arriver à prêcher ouvertement la venue du Messie, le témoignage solennel rendu par Jean-Baptiste à Jésus-Christ, la mission divine du

Sauveur, sa passion, sa résurrection glorieuse. Si le Christ a été livré à la mort par les princes de sa nation, l'Apôtre ne manque pas de dire qu'ils l'ont fait par ignorance et parce qu'ils ne comprenaient pas les prophéties. « Enfin », ajoute Paul en terminant, « c'est par Jésus et en Jésus que la rémission des péchés nous est annoncée ».

Ce discours produisit une impression si profonde dans l'esprit des auditeurs, qu'on pria les missionnaires de reprendre leurs conférences le sabbat suivant. Ceux qui avaient fait cette prière s'attachèrent aux deux Apôtres qui s'appliquèrent à développer en eux ces heureuses influences de la grâce ; mais aussi, bon nombre des membres de l'assemblée s'étaient séparés, animés de tout autres sentiments : un rixe était inévitable. Au jour convenu, l'affluence fut énorme : les Grecs y étaient en foule, heureux d'apprendre que le salut leur était préparé, et que désormais il n'y aurait plus de différence en Jésus-Christ entre les Juifs et les Gentils. Paul n'eut pas plus tôt ouvert la bouche, qu'il fut arrêté par les objections, les récriminations, les injures même et les blasphèmes. Paul et Barnabé dirent alors avec fermeté à ceux de leur nation : « Il fallait vous annoncer la parole de Dieu à vous les premiers ; mais puisque vous la repoussez avec mépris, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, nous nous adressons aux Gentils, d'après le précepte du Seigneur ». A ces mots, beaucoup de Grecs se convertirent, tandis que les Juifs proféraient des menaces. Alors, suivant la pratique que les disciples avaient apprise du Sauveur, apôtres et néophytes secouèrent la poussière de leurs pieds et se retirèrent à Iconium, capitale de la Lycaonie.

On honorait à Iconium [1], de même qu'à Ephèse, une pierre tombée du ciel et regardée comme l'image de la divinité. Arrivés dans cette cité, alors florissante, représentée aujourd'hui par un amas de chétives masures, les Apôtres entrèrent dans la synagogue et se mirent à enseigner. Grand nombre de Juifs et de Gentils embrassèrent la foi. Remplis d'une sainte audace, malgré les obstacles qu'on leur suscitait, Paul et Barnabé prolongèrent leur séjour de manière à accroître leurs conquêtes ; les miracles ajoutaient une autorité singulière à leurs paroles. Telle fut l'agitation qui s'empara des esprits à la vue de ces prodiges et en écoutant cet enseignement sublime que la ville fut partagée en deux camps : les uns étaient ouvertement déclarés pour les Apôtres, les autres encourageaient les passions des Juifs. Les préjugés populaires eurent enfin le dessus : une émeute était imminente. Les prédicateurs de l'Evangile, pour éviter de plus grands maux, s'éloignèrent de la ville, tout en demeurant dans la même province ; ils se fixèrent à Lystre et à Derbe, d'où ils évangélisèrent toute la contrée voisine.

Il y avait à Lystre [2] un boiteux, privé dès sa naissance de l'usage des jambes, et dont l'infirmité était connue de tous les habitants. Cet homme se faisait remarquer par son application à écouter la parole de Dieu. Paul le distingua entre tous, et, cédant à un mouvement intérieur inspiré du ciel, il lui dit à haute voix : « Levez-vous ». Le boiteux se leva aussitôt et se mit à marcher. On comprend mieux qu'on ne saurait l'exprimer l'étonnement de l'assemblée. La stupéfaction fit bientôt place à l'admiration. Tous, hors d'eux-mêmes, ne comprenant pas la véritable cause de ce prodige, criaient : « Des dieux, revêtus de la forme humaine, sont descendus parmi

1. Aujourd'hui Konieh, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), chef-lieu de l'eyalet de Konieh, à 500 kilomètres Est de Smyrne ; 25,000 habitants. Evêché grec. — Son nom antique d'*Iconium* a son étymologie dans le mot grec *εἰκων*, *image*, qui rappelle la pierre tombée du cielque la superstition païenne avait consacrée à la grande Diane, la divinité plus particulièrement honorée dans ce pays.

2. Aujourd'hui Latik (Lycaonie).

nous! » Dans leur enthousiasme, ils donnèrent à Barnabé le nom de Jupiter, à cause des traits majestueux de son visage, et Paul fut salué du nom de Mercure, interprète des dieux, à cause de son éloquence. Toute la ville céda au même transport, si bien que le prêtre de Jupiter courut au temple et en amena deux taureaux couronnés de fleurs pour leur offrir un sacrifice. Les premières clameurs avaient été poussées en idiome lycaonien; aussi les Apôtres furent-ils surpris et indignés en voyant les préparatifs d'un tel acte d'idolâtrie : « Que faites-vous? » s'écrièrent-ils en déchirant leur tunique, « nous sommes des hommes mortels comme vous; nous venons précisément vous exhorter à quitter ces vaines superstitions de l'idolâtrie pour adorer le Dieu vivant, Créateur du ciel et de la terre ». Ils eurent beaucoup de peine à calmer l'effervescence populaire. Cependant (triste exemple de l'inconstance de la foule), quelques juifs d'Antioche et d'Iconium étant survenus, réussirent à changer en une haine furieuse l'admiration tout à l'heure si enthousiaste des Lycaoniens. On se rua sur les Apôtres. Paul fut entraîné hors de la ville, accablé de pierres et laissé pour mort. Les disciples, désolés, l'entourèrent; mais, à leur grande joie, les blessures étaient moins graves qu'ils ne le craignaient. L'Apôtre se releva, rentra avec eux dans la ville et se trouva le lendemain en état de partir. Il avait dès lors un trait de ressemblance de plus avec Celui qui, après avoir été reçu comme roi à Jérusalem, fut, six jours après, conduit par les mêmes personnes sur le Calvaire, comme un criminel.

A Derbe [1], dans la même province de Lycaonie, Paul et Barnabé reprirent avec ardeur le cours de leurs prédications. La persécution n'avait nullement refroidi leur zèle. Après avoir opéré de nouvelles conquêtes à l'Evangile, ils revinrent à Lystre et à Iconium confirmer les néophytes dans la foi, ne leur laissant pas ignorer qu'il nous faut parvenir au royaume de Dieu à travers beaucoup de tribulations. Ils parcoururent encore la Pisidie, la Pamphylie, établissant des évêques et des prêtres partout où ils le jugèrent utile pour l'avantage de ces chrétientés naissantes. Ils descendirent enfin à Attalie [2], port de la Méditerranée, d'où ils s'embarquèrent pour Antioche. Les fidèles de cette grande ville les reçurent avec une sainte allégresse, après une absence de quatre ans. Mais leur âme surabonda de joie, lorsqu'ils apprirent les grandes choses que Dieu avait opérées par leur ministère, et la moisson abondante recueillie parmi les Gentils, auxquels était si largement ouverte la porte de l'Evangile.

Telle fut, parmi les Gentils, la première mission de Paul et de Barnabé, couronnée de si heureux résultats. Elle ne fut qu'un prélude à d'autres succès encore plus remarquables, mais aussi achetés au prix de plus grands labeurs. Les deux Apôtres restèrent deux ans au sein de cette florissante chrétienté d'Antioche.

Leur repos y fut troublé par des discussions graves et intestines qui y surgirent tout à coup [3]. Les ethnico-chrétiens d'Antioche et les judéo-chrétiens de Jérusalem, les Grecs convertis de saint Paul et les Juifs convertis de

1. Cette ville, aujourd'hui ruinée et réduite à l'état de masure, connue sous le nom de Bervase, était alors, par sa situation sur les confins de la Cappadoce et de la Pisidie, l'une des plus agréables de l'Asie-Mineure. Caïus, fidèle disciple de saint Paul, était originaire de Derbe.

2. Attalie, située sur le bord de la mer, près du promontoire de Coryce, doit son nom, d'après Pline (liv. III, c. 44), au roi Attale, son fondateur. Ce nom est à peine altéré de nos jours, car il a été changé en celui de Sattalie. On l'appelle aussi Sathalieh ou Adalia (Anatolie), 18.000 habitants.

3. La controverse judéo-chrétienne dont nous voulons parler ici a été admirablement étudiée et discutée par M. l'abbé Thomas, vicaire général de Verdun, dans son savant ouvrage intitulé : *Etudes critiques sur les origines du christianisme*. Bar-le-Duc, L. Guérin, 1 volume.

saint Jacques allaient se voir inquiétés dans leurs rapports mutuels : la controverse, ou plutôt l'erreur des Judaïsants, timide jusqu'alors, jetait le masque maintenant, et se montrait audacieuse. Ces pharisiens convertis, venus de la Judée avec leur attachement ridicule pour le formalisme mosaïque, voulaient étouffer dans des langes usés le christianisme naissant, le garrotter dans leurs entraves, l'empêcher de se mouvoir et de marcher dans ses libres allures. Pharisiens après comme avant leur conversion, ils semaient la division dans la chrétienté naissante d'Antioche, en soutenant la nécessité de la circoncision et des autres observances de la loi cérémonielle comme initiation préalable de l'Eglise chrétienne, tandis que saint Paul, le pharisien converti par excellence, subalternisant le Judaïsme à l'Evangile prétendait délivrer les néophytes de ce joug usé de la loi de Moïse. A l'origine de l'Eglise, au passage du pur judaïsme au pur christianisme, à la séparation définitive des deux cultes, cette controverse dangereuse devait nécessairement surgir, et Paul, que Dieu avait prédestiné plus spécialement à porter l'Evangile aux Gentils, devait presque seul en porter le poids. Aidé de Barnabé, il repoussa avec vigueur des prétentions qui ne tendaient à rien moins qu'à enchaîner pour toujours le christianisme au judaïsme, l'Eglise à la Synagogue. Mais toute l'éloquence de l'Apôtre ne put réduire au silence ces farouches Judaïsants, qui redisaient plus haut encore leur brutale assertion, et les fidèles de l'Eglise d'Antioche désiraient ardemment une solution capable de calmer le trouble de leur conscience. Il fut donc résolu que Paul et Barnabé, accompagnés de quelques-uns d'entre les autres, monteraient à Jérusalem, afin de provoquer sur cette question fondamentale la décision des Apôtres et des anciens ou des prêtres de cette Eglise. Une décision formelle, partie d'aussi haut, pouvait seule rassurer les timides, donner un plus grand poids à l'égalité devant la foi, prêchée par saint Paul, et rejeter hors de l'Eglise les obstinés qui refuseraient de s'y soumettre. Nous voyons l'Apôtre donner un grand exemple du respect que l'on doit avoir pour les jugements de l'Eglise, en se soumettant le premier à cette détermination.

Paul, Barnabé, Tite et quelques autres membres de la députation traversèrent donc la Phénicie en suivant le bord de la mer ; remontant ensuite par la Samarie, ils se dirigèrent vers Jérusalem, où ils furent reçus très-favorablement par l'Eglise, les Apôtres et les prêtres. Paul, prenant alors la parole, fit le tableau du succès de ses premiers travaux apostoliques, et des prétentions subversives de toute unité de quelques convertis de la secte des Pharisiens. Les Apôtres qui résidaient alors à Jérusalem étaient Pierre, Jacques et Jean, regardés comme les colonnes de l'Eglise. Ils aperçurent clairement la gravité de la question soulevée par les Judaïsants, et résolurent de s'assembler pour la résoudre après l'avoir préalablement considérée sous toutes ses faces. C'était le premier Concile apostolique tenu par le premier pape. Après les débats, Pierre, chef de l'Eglise, se leva, développant cette proposition que les Juifs ne devaient pas imposer aux Gentils un joug qu'ils n'avaient pu supporter eux-mêmes. Toute la multitude des auditeurs se tut, approuvant ainsi le dogme à jamais incontestable de la prééminence absolue de la foi sur la loi de Moïse. Pierre avait décidé le principe, Paul et Barnabé montrèrent son application heureuse en racontant à l'assemblée tous les prodiges que Dieu avait opérés par leur ministère chez les Gentils, sans qu'ils les eussent soumis au joug grossier de la circoncision et des observances légales. Saint Jacques, défenseur-né des judéo-chrétiens, en sa qualité d'évêque de Jérusalem, et journellement témoin de leurs suscepti-

bilités, proposa une transaction qui n'arrêterait en rien la décision dogmatique, estimant qu'il fallait écrire aux Gentils de s'abstenir des souillures des idolâtres, de la fornication, des chairs étouffées et du sang. La décision de saint Pierre et l'amendement de saint Jacques ayant été généralement applaudis des membres du Concile, une lettre encyclique fut rédigée qui en exposait les canons, et deux des principaux frères, Jude et Silas, furent choisis pour aller, avec Paul et Barnabé, la transmettre aux fidèles d'Antioche. Dès leur arrivée dans cette ville, leur premier soin fut de réunir toute la multitude des frères, principalement ceux dont la conscience avait été troublée par les judaïsants, et de leur remettre la lettre synodale. En prenant connaissance de cette décision si sage, ils furent remplis d'une joie inexprimable : désormais ils étaient consolés et raffermis dans leur foi. Jude retourna à Jérusalem : Silas s'attacha à Paul et resta à Antioche. Paul et Barnabé y prolongèrent également leur séjour : aidés de plusieurs autres prédicateurs, ces Apôtres enseignaient et annonçaient sans interruption la parole du Seigneur.

Cependant saint Pierre, averti de l'accroissement prodigieux de la chrétienté d'Antioche, et ne pouvant oublier cette église où il avait établi sa première chaire avant de la transférer à Rome, vint la visiter. La voyant composée principalement de chrétiens incirconcis, il jugea convenable de converser et de manger librement avec eux ; mais ces dispositions changèrent, quand des zélateurs ardents de la loi arrivèrent de Jérusalem, où les judéo-chrétiens observaient encore les prescriptions de la loi de Moïse. Pierre, spécialement chargé de prêcher l'Evangile aux Juifs, cédant peut-être à la crainte de les offenser, commença à se séparer de la table des fidèles sortis de la gentilité ; il cessa de manger avec eux. Cette conduite inopportune entraîna, par l'autorité de son exemple, tous les fidèles sortis du judaïsme à s'en séparer également, en sorte que Barnabé lui-même sentit son courage faiblir et commença à se soustraire à leur mode de vie. Mais Paul, plus spécialement chargé de prêcher la foi aux Gentils, s'émut de l'incident, et cédant à un mouvement de zèle, il reprit publiquement le prince des Apôtres de cet éloignement dont l'influence pouvait entraîner les chrétiens sortis de la gentilité, à judaïser. Toutefois, cette controverse agitée entre saint Pierre et saint Paul, étant une simple question d'opportunité, de convenance, et non de foi, ce différend fut aussitôt terminé ; et les deux Apôtres demeurèrent toujours étroitement unis, jusqu'à ce que le martyre leur donnât à Rome un union suprême.

Ayant pris congé du chef de l'Eglise, Paul se hâta de courir après de nouvelles conquêtes. Impatient de gagner le monde entier à Jésus-Christ, il proposa à Barnabé d'aller voir les villes et les pays où il avaient porté la foi. Coopérateur fidèle de Paul, et confident intime de ses desseins, Barnabé goûta ce projet ; mais, comme il voulait emmener avec lui son parent Jean-Marc, qui les avait abandonnés dans leur premier voyage, et que saint Paul s'y refusait, ne comprenant pas qu'on pût être inconstant dans l'œuvre de la propagation de la foi, ils convinrent d'aller chacun de son côté, ce qui avait du reste, dans les secrets desseins de la Providence, l'avantage de doubler le nombre des prédications. Barnabé prit alors Jean-Marc dans sa compagnie, et fit voile vers l'île de Chypre, sa patrie, où il évangélisa les parties de la contrée qui n'avaient pas encore reçu la foi ; tandis que Paul, s'adjoignant l'éloquent Silas, partait avec lui, après avoir été abandonné à la grâce de Dieu par ses frères. En traversant la Cilicie et la Syrie, il raffermit les églises dans la foi, et ordonna aux fidèles sortis du paganisme, de

garder inviolablement les préceptes des Apôtres et des prêtres, rédigés au concile de Jérusalem, sans s'arrêter aux discours téméraires des judaïsants. Continuant son itinéraire, il alla à Derbes, et de cette ville il se rendit à Lystre, terme de sa première mission. Il y rencontra un disciple appelé Timothée, fils d'un père gentil et d'une mère juive nommée Eunice. Celle-ci avait mis tous ses soins à l'élever saintement dans l'étude des divines Ecritures, les exercices de la piété, la crainte et l'amour du Seigneur. Frappé de la maturité de son esprit, l'Apôtre le jugea capable de porter la parole et d'opérer des conversions ; il le prit avec lui, lui imposa les mains malgré sa jeunesse, et, consultant l'utilité de la religion, il fit spontanément ce qu'il avait refusé dans une autre rencontre aux judaïsants de Jérusalem, donnant lui-même la circoncision à son nouveau disciple, afin qu'il pût, sans obstacles, prêcher dans les synagogues. Paul avait désormais avec lui deux grands ouvriers évangéliques : sa seconde mission allait commencer.

Ce second voyage apostolique devait avoir des résultats plus considérables encore que le premier. De cette époque, en effet, date la fondation des grandes Eglises de la Macédoine et de la Grèce proprement dite. Le paganisme allait être vaincu dans les capitales de la philosophie et de la civilisation antiques, Athènes, Corinthe et autres cités renommées.

Les Apôtres traversèrent donc la Phrygie et la Galatie en commençant à y prêcher l'Evangile ; mais bientôt, le Saint-Esprit qui dirigeait tous leurs mouvements, leur défendit d'annoncer la parole de Dieu en Asie. Ils se disposaient à passer en Bithynie, d'où ils auraient pu gagner Pergame, quand la même défense leur fut intimée. Dieu prévoyait sans doute que les habitants de ces contrées étaient disposés à mépriser sa parole, et il attendait des temps meilleurs avant de la leur faire annoncer. Fidèle à l'ordre divin, Paul, laissant la Bithynie, descendit avec ses coopérateurs à Troade, ville maritime de la petite Phrygie et capitale de la Troade. Il y eut pendant la nuit une vision qui lui fit changer entièrement son itinéraire apostolique. Un homme de la Macédoine se présenta devant lui et lui fit cette prière : « Passez en Macédoine et secourez-nous ». Or, toujours des signes certains empêchaient l'Apôtre de confondre des visions divines reçues pendant le sommeil avec les visions enfantées par des songes ordinaires. Aussi, cet ordre fut à peine manifesté aux ouvriers évangéliques, qu'ils se disposèrent à partir, tant il leur tardait d'aller répandre la parole dans cette Macédoine, prémices de la Grèce d'Europe, où de nombreuses Eglises devaient être fondées par leurs travaux.

Cependant saint Luc, un des soixante-douze disciples, émerveillé des travaux apostoliques de Paul qu'il avait connu à Antioche, sa ville natale, était à la recherche de ce grand propagateur de l'Evangile. Il le rencontra à Troade et ne le quitta plus, se faisant dès lors le compagnon de ses souffrances et l'historien de sa vie. Paul, Silas, Timothée et Luc, s'étant donc embarqués à Troade, firent voile directement vers Samothrace ; le lendemain ils abordèrent à Néapolis, mais ne s'y arrêtèrent pas, impatients d'arriver à Philippes, colonie romaine et première ville de cette partie de la Macédoine. Saint Paul était dans l'usage d'aller d'abord dans les villes les plus populeuses ou les plus centrales y former des Eglises influentes, dont l'action salutaire se ferait sentir alentour. En sa qualité de citoyen romain, il s'arrêta volontiers à Philippes, où se trouvaient un nombre considérable de citoyens romains ; ils étaient gouvernés selon les lois et les coutumes de Rome. Dans les occasions favorables, l'Apôtre n'hésitait pas à faire servir au succès de l'Evangile cet avantage terrestre d'un si grand prix à cette

époque où une foule immense d'hommes en étaient privés. Or, le premier jour de sabbat qui suivit leur arrivée, Paul, accompagné de Silas, de Timothée et de Luc, sortit de la ville et se rendit auprès de la rivière où était situé le lieu ordinaire de la prière des Juifs. S'étant assis, les Apôtres parlèrent de la foi aux femmes qui y étaient déjà assemblées, attendant que le peuple fût arrivé. Une de ces femmes, nommée Lydie, docile à la vérité dont l'illumination soudaine chassait les ténèbres de son âme, crut en Jésus-Christ avec une foi parfaite et se trouva digne d'être baptisée, elle et toute sa famille. Manifestant alors sa foi par une action de charité, elle obligea Paul et ceux de sa compagnie à prendre un logement chez elle.

Ce premier succès, prémices de plusieurs autres, irrita l'ennemi du salut ; cet instigateur de troubles en suscita un très-grand, dans l'espoir de mettre un terme aux progrès de la foi : une jeune fille possédée de l'esprit de Python fut l'instrument dont il se servit dans le but de ruiner la cause de l'Evangile. Cette fille, ayant un jour rencontré dans les rues de la ville saint Paul et ceux qui étaient avec lui, se mit à les suivre en criant : « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu Très-Haut, et ils nous annoncent la voie du salut ». Elle continua de la sorte pendant quelques jours. Saint Paul la laissa dire d'abord : c'était en effet une chose remarquable que d'entendre la vérité publiée par le père du mensonge. Mais voyant que le démon continuait toujours et s'arrogeait ainsi une fonction qui ne lui appartenait pas, il lui commanda au nom de Jésus-Christ de sortir de cette fille dont l'état lui faisait d'ailleurs compassion, imitant en cela son divin Maître, qui avait fait taire les démons, même lorsqu'ils publiaient qu'il était le Messie et le Fils de Dieu. Vaincu par la puissance du nom de Jésus-Christ, le démon sortit à l'instant du corps de cette possédée ; mais les maîtres de cette fille, fâchés de se voir privés tout à coup des gains illicites que sa faculté leur permettait de réaliser, et colorant leur avarice de l'apparence du zèle pour la religion de leur pays, ameutèrent la populace et traînèrent les Apôtres devant les magistrats qui, sans vouloir les entendre, les firent frapper de verges comme des séditieux. Luc et Timothée ne furent pas soumis à cette flagellation ; se trouvant en arrière de Paul et de Silas, ils furent séparés d'eux par le mouvement impétueux de la foule. Cependant les magistrats, non contents d'avoir couvert le corps de leurs victimes de plaies nombreuses, ajoutant injustice à injustice, les envoyèrent en prison, avec ordre au geôlier de les garder étroitement. Celui-ci exécuta cet ordre avec une rigueur inouïe : il mit les saints personnages dans un cachot noir, espèce de prison dans une prison, et leur serra les pieds dans des ceps de bois qui les empêchaient de remuer et les obligeaient à demeurer couchés sur le dos. Ce luxe de précautions était inutile, ni Paul ni Silas n'avaient l'idée de fuir. Au milieu des ténèbres de la nuit et au sein d'horribles douleurs, ils célébraient, par des hymnes pieux, la faveur insigne que le Sauveur venait de leur accorder en leur faisant partager ses souffrances. Soudain il se fit un tremblement de terre violent : les fondements de la prison en furent ébranlés, toutes les portes s'ouvrirent, et les liens de tous les prisonniers furent rompus. Le geôlier, s'étant éveillé, trouva les portes de la prison ouvertes, et s'imaginant que tous ceux qui étaient sous sa garde et dont il répondait sur sa vie, s'étaient échappés, il prit de désespoir son épée pour se tuer ; mais Paul, averti par l'Esprit de Dieu, lui cria avec force : « Ne vous faites point de mal, car nous sommes tous ici ». Touché de ce prodige, le geôlier, ayant demandé de la lumière, entra et se jeta tout tremblant aux pieds de saint Paul et de Silas ; puis, les tirant à la hâte de cette basse fosse où il les

avait jetés, il leur demanda ce qu'il devait faire pour être sauvé. Saint Paul, qui se connaissait si bien en cris partis du fond du cœur, lui répondit avec Silas : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta famille ». Ils se mirent à l'instruire, lui et tous ceux qui étaient dans sa maison, et ils reçurent le baptême. Le jour étant venu, les magistrats envoyèrent dire au geôlier de laisser aller les deux prisonniers de la veille ; mais Paul qui avait supporté sans se plaindre les mauvais traitements, refusa de sortir, disant qu'il était bien étrange qu'on eût emprisonné des citoyens romains sans leur faire de procès et qu'on prétendît encore les renvoyer secrètement de prison sans leur faire aucune sorte de réparation. Il agit de la sorte pour intimider les juges et les rendre plus doux envers les chrétiens à l'avenir. Les magistrats, qui avaient manqué doublement aux lois, en refusant d'entendre et en faisant battre de verges un citoyen romain, vinrent en personne à la prison et prièrent les Apôtres d'en sortir, et, quand ils furent dehors, ils les conjurèrent de se retirer de leur ville, craignant que cette affaire ne fît du bruit et ne leur fût fâcheuse. Saint Paul n'insista pas pour y demeurer davantage ; il retourna seulement chez Lydie, la femme qu'il avait convertie, pour prendre congé d'elle et des fidèles qu'il avait gagnés au Seigneur : il y retrouva Luc et Timothée. Tous ces néophytes ayant été consolés et fortifiés dans leur foi, les saints missionnaires partirent, heureux de laisser dans cette ville une chrétienté florissante. On voit, par l'épître que saint Paul écrivit plus tard aux Philippiens, que cette Eglise se maintint et porta toujours une vive affection à son fondateur.

Les intrépides voyageurs, dirigeant alors leur itinéraire apostolique vers le midi, pénétrèrent plus avant dans la Macédoine, et traversant Amphipolis et Apollonie, ils vinrent à Thessalonique où ils annoncèrent hardiment l'Evangile, développant le dogme de la nécessité des souffrances de Jésus-Christ, de sa mort et de sa résurrection d'entre les morts. Plusieurs crurent à cette parole puissante et se joignirent à l'Apôtre et à Silas après leur conversion. Ces succès naissants étaient de nature à raviver la haine tenace des ennemis de Paul. Ils excitèrent un grand tumulte dans la ville, et, furieux, se ruèrent sur la maison de Jason, juif converti qui avait donné l'hospitalité à Paul et à Silas ; mais ils n'y trouvèrent pas leurs victimes. Les frères qui avaient soustrait les Apôtres à une mort violente, les conduisirent hors de la ville, sur la route de Bérée, où les deux Apôtres dirigèrent leurs pas. Le zèle pour le salut des âmes qui les dévorait, semblable à la flamme qui plus elle est poussée par le vent plus elle croît et embrase tout ce qu'elle rencontre, les poussa dans la synagogue où Paul parla avec énergie sur le Messie dont il montra tous les caractères dans Jésus-Christ. Les Juifs de Bérée, d'un naturel plus doux que ceux de Thessalonique, montrèrent un grand amour pour la vérité : Sosipâtre, fils de Pirrhus et parent de saint Paul qui en parle dans son épître aux Romains, fut au nombre de ceux qui se convertirent. Les émeutiers de Thessalonique accoururent à Bérée pour y continuer leurs violences : mais ces forcenés ignoraient que l'Evangile ne peut être supprimé par une émeute. Les frères se hâtèrent de faire sortir l'Apôtre, pendant que Silas et Timothée demeuraient dans la ville, et par leur présence empêchaient la cause de Jésus-Christ d'y péricliter. Paul arriva sans encombre, par voie de terre, jusqu'à Athènes : là il renvoya ceux qui l'avaient accompagné, en les priant de dire à ses deux auxiliaires, dans la prédication de l'Evangile, de venir le rejoindre au plus tôt, car Athènes offrait une moisson grande et difficile à cueillir ; elle exigeait de grands ouvriers.

Athènes, capitale de l'Attique, était située à peu de distance de la mer, dans un territoire stérile. Cécrops, son fondateur, lui apporta le culte de Minerve. Au moment où l'Apôtre y parut, elle était bien déchue de son ancienne splendeur, et n'avait guère conservé que ses monuments et son beau langage, ses philosophes, ses sophistes, son amour des nouveautés, sa loquacité et son esprit moqueur. En attendant l'arrivée de Silas et de Timothée, saint Paul se mit à parcourir cette ville dans le but de se rendre compte de l'esprit religieux de ses habitants. En homme profond et expérimenté, il sondait le terrain. Un triste mélange de ténèbres et de lumière, tel fut le spectacle qui s'offrit à ses yeux. Certes il y avait beaucoup à faire, mais pour cela il fallait affronter les moqueries des Athéniens : celui qui n'avait pas faibli devant la prison et les verges, aurait eu garde de reculer devant l'esprit moqueur du peuple. Fidèle donc à l'ordre divin, Paul commença sa prédication par les Juifs ; les jours de sabbat, il allait dans les synagogues discourir avec eux et avec les Grecs qui craignaient Dieu ; les autres jours de la semaine, il abordait les philosophes et les autres habitants d'Athènes qu'il rencontrait au Forum. Parmi les philosophes, les Stoïciens et les Epicuriens se partageaient l'arène. Pouvait-il espérer de persuader la mortification des sens aux Epicuriens, et la soumission aux décrets de la Providence aux Stoïciens, les plus orgueilleux des hommes ? En lui entendant parler de la pénitence et de la résurrection des morts, les uns disaient : « Quel but se propose ce semeur de paroles ? » Les autres répliquaient : « C'est sans doute un homme qui annonce des dieux nouveaux ». Toujours est-il que les discours de l'Apôtre piquèrent vivement la curiosité générale, et qu'on le pria de monter à l'Aréopage. L'Apôtre dut se prêter d'assez bonne grâce à cette invitation ; il n'était pas homme à reculer devant ce tribunal, le plus célèbre du monde païen. Chargé de la grande mission de rendre témoignage à Jésus-Christ devant toutes les puissances du siècle, il se laissa conduire sans résistance là où il pouvait plaider savamment la cause de son maître.

Debout au milieu de l'Aréopage, l'Apôtre fit entendre ce discours : « Hommes d'Athènes, je vous vois en toutes choses superstitieux à l'excès, car, passant et voyant vos simulacres, j'ai trouvé un autel portant cette inscription : *Au Dieu inconnu*. Or, ce que vous adorez sans le connaître, moi je vous l'annonce. Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qui est dans le monde, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas des temples faits de main d'homme : il n'est pas honoré par des mains humaines, comme s'il avait besoin de quelque chose, puisque lui-même donne à tous la vie, la respiration et toutes choses. Il a fait d'un seul tout le genre des hommes pour habiter sur toute la face de la terre, déterminant le temps de leur durée et les limites de leur habitation pour chercher Dieu et le trouver comme à tâtons, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous ; car en lui nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes, et, comme certains de vos poëtes l'ont dit : « Nous sommes de sa race ». Etant donc de la race de Dieu, nous ne devons pas estimer que l'Etre divin soit semblable à l'or, ou à l'argent, ou à la pierre sculptée par l'art et la pensée de l'homme. Or, Dieu détournant ses yeux des temps de cette ignorance, annonce maintenant aux hommes que tous partout fassent pénitence, parce qu'il a décrété un jour où il doit juger le monde par Celui qu'il a établi à cette fin, et qu'il a ressuscité des morts pour le manifester à tous ».

On ne saisirait pas le but de ce discours si l'on y cherchait une simple exposition de la foi chrétienne ; l'Apôtre avait une autre idée ; il se proposait de réfuter surtout les anciennes erreurs des philosophes et les opinions

superstitieuses des Athéniens sur la nature de Dieu ; il voulait saper par la base les doctrines subversives de Zénon et d'Epicure, écraser l'orgueil effréné de l'un et anéantir l'abject matérialisme de l'autre, pour implanter dans une terre vierge, l'humilité et la spiritualité de la croix.

Les auditeurs réunis dans l'Aréopage demeurèrent frappés de la gravité et de l'élévation de cette parole apostolique, si différente de celle des sophistes et des philosophes dont s'amusait le frivole public d'Athènes ; mais dès que saint Paul eut abordé le dogme de la résurrection des morts, dogme incroyable aux yeux des païens, ceux-ci tournèrent en dérision le novateur et laissèrent passer le moment de la vérité de Dieu. Quelques-uns, mais en petit nombre, insensibles à la moquerie athénienne, se joignirent à l'Apôtre et crurent d'une foi ferme et inébranlable. Parmi ces convertis, saint Luc cite Denys l'Aréopagite et une femme nommée Domaris, peut-être son épouse.

Sorti de l'Aréopage, Paul rencontra Timothée et Silas qui arrivaient de Bérée ; il aurait voulu les retenir près de lui, mais, impatient de consoler les Thessaloniciens et de les confirmer dans la foi, il chargea de cette mission les saints voyageurs, et resta seul dans Athènes avec saint Luc. Ce séjour fut d'environ trois mois. Cependant les fidèles coopérateurs de l'Apôtre accomplissaient leur saint ministère : ils revinrent ensuite dans la ville où ils avaient quitté leur maître, dans l'espoir de l'y retrouver ; mais poussé par l'Esprit, il était allé sur d'autres terres y semer la parole de vie.

Il était parti pour Corinthe en passant par Eleusis, la ville des mystères et des initiations. A Eleusis, le temple de Cérès était le monument consacré à l'agriculture, et rappelait le souvenir de Triptolème qui, le premier, enseigna aux hommes l'art de cultiver la terre. En important de l'Asie-Mineure en Grèce l'orge et le froment, il y avait en même temps introduit certaines doctrines religieuses dont les parties les plus mystérieuses devaient être révélées aux seuls initiés. Paul, selon la belle expression d'un Père de l'Eglise [1], fut un nouveau Triptolème ; il devint, dans cette région de la Grèce antique, le grand initiateur aux mystères du Christianisme. L'Apôtre arriva enfin dans Corinthe : c'était une ville de luxe et de plaisirs, comme Athènes, et comme elle aussi une ville de rhéteurs. Comme partout, Paul s'adressa d'abord aux Juifs. Il avait rencontré, fort à propos, une maison hospitalière où il pouvait méditer dans la solitude et seul avec Dieu les divins enseignements dont il étonnait le monde païen : c'était celle d'Aquila et de sa femme Priscille, deux juifs de la dispersion, dont le métier, comme celui de saint Paul, était la fabrication des tentes. Tant que l'illustre étranger demeura dans leur maison, il travailla avec eux, gagnant sa vie du travail de ses mains, plutôt que d'user du droit qu'avaient les Apôtres de vivre de l'Evangile, tant il craignait que les marchands de cette ville, si habiles en affaires, osant le juger d'après leurs idées, pussent s'imaginer, s'il avait agi autrement, que la prédication était une spéculation pour lui. Il donnait donc le jour à la parole et la nuit au travail des mains. Chaque jour de sabbat il se rendait à la synagogue où il annonçait Jésus-Christ aux Juifs et aux prosélytes. Inhabiles à réfuter les arguments de l'Apôtre et jaloux des progrès que le Christianisme ne tarda pas à faire parmi les Gentils, les Israélites recoururent à d'autres armes; ils éclatèrent en injures contre le prédicateur et en blasphèmes contre la religion nouvelle. Indigné, Paul se leva au milieu de l'assemblée, secoua ses vêtements, et dit à haute voix : « Que votre sang retombe sur vos têtes, dès ce jour je suis pur et je passe

1. Saint Isidore de Damiette.

aux Gentils ». Aussitôt il sortit de la synagogue et quittant, pour la cause de l'Evangile, la maison de ses hôtes dévoués Aquila et Priscille, il choisit, pour lieu de réunion, la maison de Titus, surnommé le Juste. Sa mission cependant ne fut pas sans produire de fruits parmi les fils de la promesse. Un chef de la synagogue, nommé Crispus, se convertit avec toute sa famille, ainsi que plusieurs de ses coréligionnaires. Paul baptisa Crispus de sa main et fit baptiser les autres par ses disciples.

Cependant la chrétienté de Corinthe devenait de jour en jour plus florissante. L'envie des Juifs ne connut plus de bornes ; ils dénoncèrent Paul au proconsul de l'Achaïe, l'accusant d'enseigner aux hommes une nouvelle manière d'adorer Dieu. Le proconsul était alors Gallion, fils du philosophe Sénèque ; il affectait la plus grande indifférence pour les questions religieuses. L'accusé ouvrait la bouche pour se défendre, quand le proconsul, interpellant les accusateurs, leur fit cette déclaration : « S'il s'agissait d'un crime ou d'une injustice, je vous entendrais, mais pour des questions de mots et votre loi, je ne veux pas m'en établir juge : cela vous regarde ». Et il les congédia. Exaspérés, ils tombèrent sur Sosthènes, prince de la synagogue, et le chargèrent de coups ; Gallion n'eut pas l'air d'en prendre le moindre souci. Sosthènes était chrétien, saint Paul en parle dans sa première épître aux Corinthiens.

Au milieu du succès présent, l'Apôtre considérait d'un œil attentif l'état des diverses Eglises fondées par son zèle. Celle de Thessalonique était dans un état prospère et pouvait être citée comme modèle aux chrétiens de la Macédoine et de l'Achaïe. Le rapport de Timothée et de Silas sur la constance dans la foi, manifestée par les chrétiens de Thessalonique au milieu des persécutions dont ils furent l'objet de la part des Juifs et des païens, réjouit tellement le cœur de saint Paul, qu'il se hâta de leur en exprimer toute sa joie. Ces heureux fidèles eurent ainsi les prémices de la correspondance apostolique [1].

Quelques-uns éprouvaient une douleur trop vive de la mort de leurs proches ; d'autres avaient de fausses idées sur la résurrection, sur l'avénement de Jésus-Christ et sur le jugement dernier. L'Apôtre, dans la première épître, les loue de leur fermeté dans la foi, et leur exprime la plus vive affection. Il les exhorte à ne pas s'attrister outre mesure de la mort de leurs parents, et à ne pas imiter en cela les païens qui n'ont pas d'espérance. La mort des chrétiens n'est qu'un sommeil. Jésus-Christ, notre chef, est ressuscité : *ceux qui se seront endormis dans le Christ*, ressusciteront comme lui, pour rester ensemble éternellement dans le Seigneur. Plusieurs fidèles manifestaient une extrême frayeur, causée par une fausse interprétation de quelques passages de cette épître. On peut même supposer qu'une lettre apocryphe, sous le nom du grand docteur, avait été mise en circulation par les ennemis de la foi chrétienne, afin de troubler les consciences. Paul écrivit la seconde épître aux Thessaloniciens peu de temps après la première. Il n'avait pas dit que le dernier jour était proche ; mais que l'avénement de Jésus-Christ serait subit, et qu'il ne pouvait être prévu d'avance. Pour les tranquilliser, il leur fait connaître quels signes certains doivent précéder le second avénement du Christ. Il les exhorte à ne pas se laisser surprendre par de faux docteurs. Qu'ils restent fidèles aux enseignements

1. On pense communément que saint Luc publia son Evangile au moment où saint Paul écrivait ses deux Epîtres aux Thessaloniciens. En mettant entre les mains des fidèles une histoire authentique de la Vie du Sauveur, et un exposé de ses enseignements, son but était de faire tomber dans le discrédit qu'ils méritaient les récits controuvés et colportés par de faux apôtros.

qu'il leur a donnés de vive voix, et aux traditions qu'ils ont apprises. L'Apôtre ne s'explique pas ici plus longuement; ce qui fait qu'il y a dans cette épître des expressions voilées d'une demi-obscurité, mais que ceux auxquels il s'adressait comprenaient sans peine. Avant de clore sa lettre, il reprend avec une sainte vigueur ceux qui se laissaient aller à une curiosité inquiète, ou qui s'abandonnaient à l'oisiveté. Enfin, après avoir apposé sa signature de sa propre main, il les engage à la remarquer, pour ne pas être exposés à l'avenir à se laisser surprendre par un faussaire.

Corinthe eut le bonheur de posséder pendant dix-huit mois le grand semeur d'Eglises : c'était un temps considérable dans la vie d'un Apôtre chargé de porter la foi jusqu'aux extrémités du monde, de l'Orient à l'Occident. Cependant il lui tardait d'aller à Jérusalem : sa pensée était toujours tournée vers cette cité mystérieuse, théâtre de sa vie orageuse pendant sa conversion, ville aux terribles souvenirs, où le christianisme avait pris naissance. Après avoir dit adieu à ses frères, il se rendit, en compagnie d'Aquila, de Priscille et de ses compagnons de voyage, à Cenchrée, port oriental de Corinthe. Il s'y fit couper les cheveux à cause d'un vœu qu'il avait fait : semblable à celui du Nazaréat, il consistait à s'abstenir de vin, de toute liqueur enivrante et même de raisins secs, à ne pas couper les cheveux pendant le temps de sa durée; ordinairement il était d'un mois entier. Cette cérémonie étant accomplie, l'Apôtre s'embarqua au port de Cenchrée avec Aquila et Priscille et fit voile avec eux vers la Syrie. La navigation fut orageuse. Après avoir traversé toute la mer Egée, il atteignit Ephèse, la métropole de l'Asie-Mineure : c'était une ville commerçante, riche et très-fréquentée. Saint Paul comprit l'importance d'une Eglise fondée dans cette métropole; les lieux où il y avait plus d'activité, de vie extérieure, d'affaires et de science, les plus brillants théâtres du monde dans ce siècle, l'attiraient de préférence. Il s'arrêta quelques jours dans cette ville; il voulait seulement y mettre le pied, la marquer de son empreinte comme une terre à lui, avant d'y faire un plus long séjour. A peine descendu du navire, encore brisé des fatigues de la navigation, il courut à la synagogue où il conféra avec les Juifs d'Ephèse. Sa parole, nouvelle pour eux, les charma; ils le prièrent de demeurer plus longtemps avec eux. Volontiers il eut accédé à leur prière s'il n'avait eu hâte d'arriver à Jérusalem; mais il leur promit de revenir dans Ephèse, si telle était la volonté de Dieu.

Après avoir jeté cette première semence dans leur cœur, l'Apôtre leur dit adieu, laissant parmi eux Aquila et Priscille avec la mission de féconder l'Eglise naissante. Le vaisseau qu'il montait avec ses autres coopérateurs navigua vers Césarée de Palestine, connue auparavant sous le nom de Tour de Straton. Il y aborda heureusement. Après avoir salué les fidèles de cette cité, il monta à Jérusalem pour y célébrer la fête prochaine, celle de Pâques, d'après les uns, celle de la Pentecôte, d'après les autres. Là, comme ailleurs, son séjour ne fut pas de longue durée; après avoir salué l'Eglise, il descendit à Antioche de Syrie, où il passa quelque temps, raffermissant les chrétiens dans la foi par sa parole puissante. En sortant d'Antioche, il traversa par ordre, et de ville en ville, la Galatie et la Phrygie; fondateur des diverses Eglises de ces régions, il y revenait en visiteur apostolique.

Sur ces entrefaites, un homme du nom d'Apollo, juif de nation et né à Alexandrie, arriva à Ephèse; puissant dans les Ecritures, cet homme était très-éloquent. Il était instruit dans la voie du Seigneur, il parlait avec zèle et ferveur d'esprit; il expliquait et enseignait avec soin ce qui regardait Jésus, quoiqu'il ne connût que le baptême de Jean. Aquila et Priscille,

qui remplissaient à Ephèse le ministère apostolique en l'absence de saint Paul, furent autant frappés de l'éloquence d'Apollo que de l'imperfection de sa science ; ils le prirent chez eux et lui enseignèrent, dans leur commerce familier, la voie de Dieu, c'est-à-dire toute la doctrine de Jésus-Christ. L'écolier devint promptement un grand maître dans la science de la foi ; avec son génie, sa bonne volonté et les lumières de l'Esprit de Dieu, ses succès furent rapides. Dès que sa parole fut moins nécessaire à Ephèse, il résolut de passer dans l'Achaïe et d'y exercer son apostolat. Ce dessein reçut l'approbation des frères, ils l'exhortèrent même vivement à partir. Son arrivée à Corinthe fut précédée par des lettres où on le recommandait fortement à l'Eglise de cette ville. Depuis le départ de saint Paul, il était à craindre que le mouvement des affaires affaiblît la foi parmi ces chrétiens exposés, dans cette cité, à toutes sortes de séductions. L'éloquence d'Apollo prévint ce malheur ; il instruisit les ignorants, il fortifia les esprits qui faiblissaient, il triompha de la contradiction des ennemis de l'Evangile. La célébrité de son éloquence et de son érudition, soutenue par un zèle véhément, donna à ce nouvel apôtre une telle autorité dans l'Eglise de Corinthe, qu'aux yeux d'un certain nombre de fidèles il éclipsa le grand Apôtre lui-même. L'Eglise de Corinthe se divisa en deux camps ; l'un des deux prit le nom de cet orateur, par opposition à saint Paul ; plus tard un autre parti se forma et prit le nom de Céphas. L'Apôtre fut attristé de cette rivalité de noms, sources ordinaires de schismes déplorables. Ce n'est pas qu'il portât envie à Apollo, encore moins au succès de son éloquence, car il en parle avec éloge et reconnaît volontiers dans cet orateur un digne coopérateur de ses travaux et un véritable propagateur de l'Evangile.

Cependant saint Paul, selon la promesse qu'il en avait faite aux Ephésiens, s'était rendu dans leur ville. Métropole de l'Asie proconsulaire, l'une des plus illustres de la Grèce asiatique, cette capitale de l'Ionie était située à l'embouchure du Caystre, à une lieue environ de la mer. Ses habitants s'adonnaient à la recherche des délices ; on les accusait de surpasser toutes les villes grecques par leur luxe et le soin excessif de leur corps ; ils portaient à l'excès la magnificence des vêtements et des ornements destinés à les embellir. On comprend quelles grandes difficultés l'Apôtre dut y rencontrer quand il s'y établit dans le dessein d'y prêcher l'Evangile et de lui inspirer un nouvel esprit. Il y rencontra tout d'abord des disciples au nombre de douze, initiés seulement au baptême de Jean. La demande qu'il leur fit : « Avez-vous reçu l'Esprit-Saint ? » et leur réponse : « Nous n'avons pas même ouï dire qu'il y eût un Esprit-Saint », nous les montre imbus à peine des plus faibles éléments de la foi. Etonné de cette ignorance, saint Paul continuant de les interroger, leur dit : « Quel baptême avez-vous donc reçu ? » Ils lui répondirent : « Nous avons été baptisés du baptême de Jean ». L'Apôtre se hâta de compléter leur connaissance du christianisme à peine ébauchée, en leur apprenant la différence qui séparait le baptême de Jean de celui de Jésus-Christ. Après cette instruction préalable, il les baptisa au nom de notre Sauveur et leur imposa les mains : alors l'Esprit-Saint descendit sur eux et les enrichit de ses dons, car ils parlaient diverses langues et ils prophétisaient.

Habile à saisir les occasions favorables à l'avancement de l'Evangile, l'Apôtre, appuyé sur ce miracle insigne, se mit à parler avec plus de confiance aux Juifs et aux Gentils d'Ephèse. Plein d'une noble assurance, il entra dans la synagogue, où il jeta aux enfants d'Israël une parole libre et hardie, capable de les convaincre des vérités relatives au royaume de Dieu.

Pendant trois mois il continua de conférer avec eux, ne se lassant jamais, tant la confiance dans la cause qu'il soutenait était inébranlable. Hélas ! la semence de la parole tomba sur leur cœur comme sur la pierre. Les exhortations prophétiques de l'Apôtre les trouvèrent d'abord insensibles comme des troncs desséchés ; irrités ensuite de sa constance à les prêcher, furieux de ses succès, ils s'efforcèrent de les arrêter par l'arme de la calomnie ; puis, par un contraste artificieux, ils lui opposèrent la peinture brillante de leur Messie temporel et de son prétendu royaume terrestre. S'apercevant que cette lutte exposait ses néophytes à faire naufrage dans la foi, l'Apôtre y mit un terme en les séparant de ces obstinés. Il se hâta de transporter sa chaire de la synagogue dans l'école de Tyrannus. Ce Tyrannus pouvait bien être un philosophe grec converti par saint Paul à Jésus-Christ, et qui tenait une école littéraire. Son local ayant paru convenable au dessein de l'Apôtre, il le mit à sa disposition. A l'abri désormais d'une opposition violente et désordonnée, le grand docteur des Gentils put exposer avec calme et en toute sûreté la voie de Dieu à tous ceux qui se réunissaient autour de sa chaire pour l'entendre. Pendant deux ans, l'Apôtre y enseigna tous les jours, sans interruption, la doctrine du salut. Tous les habitants de l'Asie, Juifs, Grecs, étrangers, eurent ainsi la faculté d'entendre sa parole. Elle était soutenue par l'opération de miracles si nombreux et si extraordinaires que les linges qui avaient touché le corps de l'Apôtre, opéraient, par leur application sur les malades, la guérison de leurs infirmités. Le simple attouchement de ces objets avait la vertu de chasser les esprits malins du corps des possédés. Ces guérisons miraculeuses étaient d'ailleurs plus nécessaires à Ephèse que dans d'autres villes : les magiciens et les exorcistes circulateurs accourus de la Judée et d'autres contrées abondaient dans cette métropole.

A l'aspect des nombreux prodiges dont ils étaient témoins tous les jours, ces jongleurs s'imaginèrent que le nom de Jésus-Christ, employé par l'Apôtre, était une simple forme d'incantation plus puissante que la leur ; ils crurent donc, en la lui dérobant, pouvoir opérer des effets semblables aux siens. Ces juifs étaient sept frères de l'ordre sacerdotal et enfants de Scéva, que saint Luc appelle prince des prêtres. Ils eurent la hardiesse de prononcer sur les énergumènes et autres possédés le nom sacré de Jésus, à la divinité duquel ils ne croyaient pas, en leur disant : « Nous vous conjurons par le nom de Jésus-Christ, que Paul prêche ». Cette tentative criminelle eut une triste issue ; l'esprit impur dit à ces méchants hommes : « Je connais Jésus et je sais qui est Paul ; mais vous, qui êtes-vous ? » Aussitôt, l'homme possédé d'un esprit très-méchant se jeta sur deux de ces exorcistes et s'en étant rendu maître, il les traita si rudement qu'ils furent contraints de s'enfuir tout nus et blessés. La nouvelle de ce tragique événement s'étant répandu instantanément dans Ephèse, frappa de crainte les Juifs et les Grecs qui l'habitaient. Toutes leurs illusions sur la magie se dissipèrent. Ils glorifiaient le nom du Seigneur Jésus, beaucoup même venaient et confessaient les actions criminelles de leur vie ; d'autres apportaient leurs livres de magie et les brûlaient devant tout le monde.

D'après Baronius et d'autres érudits, Apollonius de Thyane, en Cappadoce, était à Ephèse vers le temps de saint Paul et se montra l'un de ses plus violents adversaires. Défenseur du paganisme, il s'efforçait d'arrêter sa décadence ; il ne pouvait souffrir que l'Apôtre détruisît les idoles des dieux qu'il adorait et renversât leurs autels. Par ses pratiques et ses faux miracles, il cherchait à ruiner ceux de Paul. Outre ce prétendu demi-dieu, l'Apôtre

eut à combattre des philosophes. La capitale de l'Ionie les attirait dans son sein ; théâtre moins célèbre qu'Athènes, ils pouvaient néanmoins y jeter un éclat capable de satisfaire leur orgueil. A ce double obstacle, saint Paul opposait une arme double : à sa prédication publique il joignait l'enseignement privé, il exhortait chaque personne en particulier, sa parole était souvent accompagnée de larmes. Aussi, dit l'historien sacré, la parole de Dieu se raffermissait et croissait avec force. La bénédiction de Dieu coopérant avec la parole de l'Apôtre, enfantait ce succès merveilleux.

Vers cette époque (an 56) saint Paul écrivit son épître aux Galates. C'est celle où il déploie le plus de verve. Il s'élève contre les judaïsants avec une vigueur qu'on ne rencontre pas au même degré dans ses autres épîtres. Il réprimande les Galates d'avoir ouvert si facilement l'oreille à des doctrines étrangères aux instructions qu'il leur a données lui-même. « Quand bien même », dit-il, « un ange descendu du ciel vous enseignerait une doctrine différente de l'Evangile de Jésus-Christ que je vous ai annoncé, qu'il soit anathème ! » S'il entre ensuite dans les détails de sa conversion, c'est pour rappeler qu'il a reçu sa mission directement de Jésus-Christ. Il insiste longuement sur ce point, que la loi ne justifie pas, mais la foi en Jésus-Christ. Pourquoi donc alors renoncer à la liberté évangélique, pour se soumettre au joug de la loi ancienne ? « Sachez », continue-t-il, « que ceux qui ont la foi sont les vrais fils d'Abraham ». Avant de terminer, il exhorte les fidèles à pratiquer le bien envers tous, et principalement envers ceux qu'il appelle *domesticos fidei ;* expression difficile à rendre, mais d'une signification admirable. La véritable Eglise est la maison de Dieu, où se garde le dépôt intact de la foi. Les croyants sont *de la maison de Dieu*, ils appartiennent vraiment *à la famille* du Père céleste ; ce sont les *domestiques de la foi*, à l'exclusion des hérétiques, étrangers aux priviléges de la grande famille, de laquelle ils se sont volontairement séparés par leur opiniâtreté.

Après la fondation solidement assise de l'Eglise d'Ephèse, saint Paul, à l'aspect de son état florissant, trouva que, par sa stabilité dans la foi, son amour de la vérité, la répudiation des sciences occultes et des pratiques mauvaises, elle avait atteint à une haute perfection. Il résolut donc de partir, de visiter d'abord Corinthe, d'aller ensuite en Macédoine, puis de revenir de nouveau à Corinthe ; de cette ville il voulait gagner la Judée, d'où, après avoir remis aux prêtres de Jérusalem les collectes d'argent faites en Macédoine et en Achaïe, en faveur des chrétiens pauvres de la première des Eglises, il serait parti pour Rome ; puis, de la reine des cités du monde, il se serait rendu en Espagne. Tel était son plan. En attendant que Dieu lui permît de le réaliser, il envoya en Macédoine deux de ses coopérateurs, Timothée et Eraste. Quant à lui, il demeura encore pendant un certain temps en Asie, avec l'intention de parcourir l'Asie lydienne, de prêcher l'Evangile dans les villes voisines d'Ephèse, de pénétrer même dans la Carie et de revenir ensuite à Ephèse, où il avait résolu de rester jusqu'à la Pentecôte.

Saint Paul roulait ces projets dans son esprit, quand Apollo, qui souffrait du grand schisme qui s'était élevé dans l'Eglise de Corinthe à son occasion, vint en Asie avec d'autres frères, porteur d'une lettre des Corinthiens à saint Paul : ils le consultaient au sujet de la grave question du mariage et du célibat. Telle fut l'occasion qu'il eut d'écrire sa première épître aux Corinthiens : il la leur envoya par Stéphanas, Fortunat et Achaïque, chrétiens venus de Corinthe pour accompagner Apollo. Celui-ci refusa de revenir aussitôt; il ne voulait pas paraître favoriser par sa présence la faction

qui se couvrait de son nom. La première épître aux Corinthiens fut écrite d'Ephèse l'an 56. Il revendique toujours la liberté chrétienne en faveur des fidèles et résiste énergiquement aux tentatives des judaïsants qui veulent les asservir au mosaïsme. Pour réparer le scandale du chrétien incestueux et pour relever ce malheureux du triste état où il était tombé, il l'excommunie en usant des expressions les plus énergiques. A un désordre si révoltant, il fallait une condamnation publique et une réprobation manifeste. L'Apôtre saisit cette occasion de traiter directement des devoirs du mariage. Il donne des conseils utiles aux époux chrétiens. Non content de recommander la chasteté conjugale, il élève les esprits à des pensées plus hautes, et conseille la pratique de la continence parfaite et la virginité aux âmes choisies auxquelles Dieu inspire l'attrait de cette vertu angélique. Ces avis, dictés par un zèle éclairé, sont exposés avec une prudence toute divine. La résurrection de la chair est un dogme dont les philosophes d'Athènes avaient refusé d'entendre parler dans l'aréopage. Saint Paul l'explique par la comparaison du grain de blé. Semé en terre, le grain subit une prompte décomposition. Il paraît être tombé en pourriture. Mais bientôt il germe, pousse, verdit, monte et produit plusieurs épis ; il n'était donc pas mort, il éprouvait une transformation. Il saisit l'occasion du désordre des Agapes pour rappeler aux fidèles de Corinthe le mystère de la table eucharistique. Il serait impossible d'exprimer en termes plus précis et plus énergiques la présence réelle de Jésus-Christ sous les voiles du sacrement. Celui qui communie indignement mange et boit sa propre condamnation. Avant de manger le pain céleste, il faut s'éprouver, c'est-à-dire il faut communier avec une grande pureté de conscience. L'Apôtre désapprouve encore que les fidèles portent leurs différends devant le tribunal des juges païens. L'Eglise est un tribunal amiable, vénéré de tous, propre à arranger toutes les difficultés, à faire réparer les torts, à rétablir la concorde, à adoucir des relations devenues pénibles, à redresser, en un mot, tous les griefs qui trop souvent existent entre les hommes. Il ne faut pas, d'ailleurs, scandaliser les infidèles en les rendant témoins des discussions que l'intérêt ou d'autres infirmités humaines peuvent soulever entre les disciples du Christ. Enfin, en présence du magistrat, les chrétiens sont exposés au péril de l'idolâtrie, en prêtant le serment judiciaire au nom de fausses divinités.

Rien désormais ne pouvait plus, ce semble, arrêter le départ du grand missionnaire ; il faisait ses préparatifs avec pleine sécurité ; il n'avait pas le moindre soupçon du grand trouble qui allait traverser la voie du Seigneur. Une tempête populaire, suscitée par une des industries les plus lucratives d'Ephèse, faillit l'emporter dans sa fureur. C'était une ville très-célèbre par le temple de Diane, que l'on comptait entre les sept merveilles du monde. L'Asie avait employé deux cents ans à le bâtir, et toutes ses provinces avaient contribué à un si grand ouvrage. Sa longueur était de quatre cent vingt-cinq pieds et sa largeur de deux cent vingt. On y voyait cent vingt-sept colonnes, faites par autant de rois, dont trente-sept étaient ciselées. Leur hauteur allait à soixante pieds, et toutes les règles de l'architecture y étaient admirablement bien observées. Mais ce qui donnait tant de réputation à Ephèse était aussi la cause de son malheur, parce que ce temple, y attirant des vœux de toutes les provinces du monde, la rendait attachée au culte des idoles. La Grèce païenne portait à l'extrême sa vénération envers cette Diane inanimée ; une grande affluence d'adorateurs accourait à ce temple et ne voulait pas s'éloigner d'Ephèse sans emporter chez elle un souvenir durable de cette idole. Ce désir superstitieux donna naissance

à diverses industries lucratives : d'habiles ouvriers firent des réductions de l'idole et du temple sur une échelle plus ou moins exiguë, et vendirent une quantité considérable de ces édicules d'argent. Le chef de la corporation de ces orfévres, à l'époque où saint Paul prêchait à Ephèse, était un certain Démétrius ; il avait une grande fabrique de petits temples d'argent sur le modèle du grand temple de Diane. Très-perspicace sur ses intérêts, il s'aperçut avec effroi de la ruine prochaine de son industrie. On achetait beaucoup moins de ses édicules, la vente de ses produits devenait plus difficile de jour en jour. Quand toute l'Asie accourait auprès de la chaire de saint Paul, quel auditeur, après l'avoir entendu, aurait eu le courage d'acheter de pareilles idoles? Il réunit donc ses ouvriers, et, dans une harangue chaleureuse, il s'étudia à irriter cette masse contre le grand prédicateur. Dès qu'ils eurent entendu le discours de leur chef, transportés de fureur, les ouvriers se mirent à vociférer : « La grande Diane des Ephésiens ! la grande Diane des Ephésiens ! » Une confusion extrême remplit à l'instant toute la ville. Les meneurs se portèrent au théâtre où le gros du peuple se trouvait réuni. Dans leur course tumultueuse, ayant rencontré Gaïus de Derbe, et Aristarque de Thessalonique, compagnons de voyage de l'Apôtre et ses coopérateurs, ils se saisirent de leurs personnes et les entraînèrent avec eux. Dès que saint Paul apprit le danger qu'ils couraient, il voulut se jeter au milieu de cette multitude de peuple en délire, dans l'espoir de les délivrer ou de partager leur sort, mais ses disciples l'empêchèrent prudemment d'affronter cet orage. Enfin, après deux heures d'une pareille vocifération, cette multitude, fatiguée et épuisée par ses propres cris, prêta enfin l'oreille au secrétaire de la ville et laissa tomber sa colère devant ses paroles. La fureur du peuple était apaisée, et Paul et ses amis délivrés de ses mains.

Ce soulèvement avança son départ de quelques jours : ayant fait venir ses disciples, il leur fit une exhortation pathétique, les embrassa avec une piété paternelle et prit la route de la Macédoine. Vers cette même époque, Aquila et Priscille, qui avaient généreusement exposé leur vie pour le salut de saint Paul, sur la nouvelle de la mort de Claude, quittèrent Ephèse et revinrent à Rome. La mort de cet empereur avait annulé l'édit qui les avait chassés de la ville avec les autres Juifs. Les commencements d'un nouveau règne étaient favorables à ce genre de proscrits ; on fermait les yeux sur leur retour. Ces amis dévoués de saint Paul étaient à Ephèse, quand il écrivit sa première Epître aux Corinthiens ; leur départ dut donc coïncider avec celui de l'Apôtre. En compagnie de Timothée, saint Paul descendit d'Ephèse à Troade ; son esprit fut comme troublé de ne pas rencontrer Tite qu'il espérait y trouver ; après avoir dit adieu aux fidèles, il monta sur un navire qui le porta en Macédoine. A peine descendu à terre, il se mit à parcourir les Eglises de cette province, où il comptait des amis si nombreux et si dévoués ; il sema la parole et soutint les disciples par ses puissantes exhortations. C'est à cette époque que nous le voyons éprouver intérieurement des afflictions et des frayeurs terribles ; au dehors il avait à souffrir des combats et des luttes de la part des infidèles, et trop souvent de la part des fidèles encore imparfaits ; et au dedans il éprouvait des craintes. Dieu l'éprouvait en le livrant à cette désolation intérieure, il fallait lui faire sentir que toute sa force venait de la grâce et non de ses qualités naturelles. Heureusement l'arrivée de Tite le consola ; il se réjouit des heureuses nouvelles qu'il lui apportait touchant l'état des Corinthiens. L'exemple de leur générosité lui servit à exhorter les Macédoniens à disposer l'envoi de leurs col-

lectes en faveur de Jérusalem ; il leur dit que l'Achaïe avait préparé son envoi dès l'année précédente. Touchés de cet exemple, les fidèles de la Macédoine se montrèrent généreux au-delà de leurs forces. Peu de temps après, il envoya Tite à Corinthe porter sa seconde Epître aux Corinthiens (an 57), et le fit accompagner de saint Luc ; ils étaient chargés tous deux de préparer les collectes des Corinthiens. Saint Paul, d'une grande circonspection à l'égard des choses qui prêtent facilement occasion à des discours fâcheux, voulait que l'administration de ces sommes d'argent fût mise hors de tout soupçon. Cette Epître est remarquable par un sage mélange de force et de douceur, d'indulgence et de fermeté.

Usant d'abord de la puissance de lier et de délier, il lève l'excommunication portée contre l'incestueux qui s'était soumis à la pénitence. Il relève ensuite la dignité des ministres du Nouveau Testament. Indigné de ce que des hommes superbes et téméraires répandaient la calomnie contre l'Eglise chrétienne et son sacerdoce, il stigmatise d'une manière ineffaçable ces faux prophètes, Juifs d'origine, gonflés par la présomption. Il parle ensuite de la patience dans les tribulations, qui convient au pasteur des âmes. Enfin, pour que sa prédication ne reste pas stérile par sa faute et ne tombe pas dans le mépris, Paul ne fait pas difficulté de mettre en évidence tout ce qui peut le recommander aux yeux des fidèles. Par sa naissance, il possède les mêmes priviléges que ceux de sa nation : comme eux, il est de la race d'Abraham. Mais ce qu'il estime au-dessus des priviléges de race, c'est qu'il est « l'ambassadeur de Jésus-Christ ». En cette qualité, il se glorifie de ses travaux, des fatigues, des persécutions qu'il a endurées, des chaînes qu'il a portées, de la flagellation qu'il a subie cinq fois de la part des Juifs. « Trois fois », dit-il, « j'ai été frappé de verges, j'ai été lapidé une fois, trois fois j'ai fait naufrage, un jour et une nuit j'ai été ballotté à la merci des vagues ; j'ai été exposé à mille dangers de la part des voleurs, de la part des Juifs, de la part des Gentils, dans les villes, dans le désert, en traversant les rivières, en naviguant sur la mer ; j'ai supporté les travaux et les privations ; j'ai enduré la faim et la soif ; je me suis imposé des veilles et des jeûnes ; j'ai souffert du froid et de la nudité. Outre ces choses extérieures, parlerai-je de mes soucis quotidiens, et de ma sollicitude pour toutes les Eglises ? » L'Apôtre saisit cette occasion pour faire connaître l'extase dans laquelle il a été ravi au troisième ciel, où lui ont été révélés des secrets qu'il n'est pas permis à la langue humaine de redire. La glorification du grand Apôtre est complète. Il ajoute, avant de terminer, que s'il a parlé ainsi de lui-même, c'est qu'il y a été contraint. On sent qu'il fait violence à sa modestie, et qu'il a fallu de graves raisons pour l'engager à rompre le silence. Il peut bien dire : « Mon cœur s'est dilaté pour vous, ô Corinthiens ».

Après avoir parcouru la Madédoine en apôtre et en ami, Paul vint en Grèce, c'est-à-dire dans l'Achaïe ; fidèle à sa promesse, il alla visiter de nouveau les Corinthiens. D'après saint Augustin, dans ce troisième voyage en cette ville il régla le mode le plus convenable d'offrir le saint sacrifice et de recevoir la sainte Eucharistie : il établit particulièrement la loi du jeûne avant la communion. Son séjour dans ces contrées fut de trois mois, visitant les églises de l'Achaïe et celles d'Athènes, usant partout de son autorité apostolique dans la réformation des choses répréhensibles, et recueillant les aumônes préparées d'avance dans ces diverses Eglises.

D'après le sentiment général des exégètes, saint Paul écrivit de Corinthe sa célèbre Epître aux Romains ; il la dicta à son secrétaire Tertius sous

l'inspiration immédiate de l'Esprit-Saint et la fit porter à Rome par Phébé, diaconesse de l'Eglise de Cenchrée, le plus célèbre des deux ports de Corinthe. La suscription qui porte qu'elle fut écrite de Corinthe ne suffirait pas à elle seule à désigner exactement le lieu où il la dicta ; mais la recommandation de l'auteur de l'Epître d'accueillir et de traiter convenablement Phébé, les salutations diverses dans lesquelles l'Apôtre rappelle le souvenir des personnes qui l'accompagnèrent de la Grèce à Jérusalem, tels que Sopâtre, fils de Pyrrhus de Bérée, Aristarque et Second de Thessalonique, Gaïus de Derbe, Timothée et Trophime d'Asie, démontrent, d'après Origène, qu'elle fut réellement écrite de Corinthe.

L'Epître de saint Paul aux Romains contient une doctrine très-élevée ; aussi a-t-elle toujours passé pour être difficile à expliquer, du moins en certains passages. Les Juifs fixés à Rome, cédant, comme en beaucoup d'autres villes, à un sentiment de jalousie en voyant les Gentils participer à la grâce de l'Evangile avec la même facilité et la même abondance qu'eux-mêmes, se glorifiaient outre mesure des priviléges accordés à leur nation et des grâces qu'ils devaient à la loi mosaïque. Ils regardaient comme profanes tous les peuples du monde, et quelques-uns, par suite d'une excessive complaisance dans la gloire de leur naissance et dans les promesses faites à leurs pères, prétendaient que les nations ne devaient avoir aucune part à la grâce de la nouvelle alliance, tant qu'elles demeureraient étrangères aux observances légales. Les Romains, de leur côté, entêtés de leur vaine philosophie, faisaient valoir le mérite de leurs philosophes qui avaient découvert les préceptes principaux de la morale, par la seule force de leur génie, sans le secours de la révélation et de la loi. Abusant des faveurs dont ils avaient été comblés, les Juifs s'étaient montrés fréquemment rebelles à Dieu. Les Gentils avaient adoré Jésus-Christ aussitôt qu'ils l'avaient connu, tandis que les Israélites l'avaient rejeté et crucifié. Saint Paul humilie les Gentils en montrant que les lumières de leurs philosophes n'avaient servi qu'à les rendre plus coupables. S'ils ont connu Dieu, ils ne l'ont pas adoré comme Dieu. Ils étaient même tombés dans des erreurs de conduite inexcusables et dans les vices les plus honteux. L'Apôtre ne craint pas d'en faire l'énumération, tant les désordres de Rome, sous le règne de Néron, étaient publics et généralement connus. Les enfants d'Abraham, de leur côté, ont-ils bien raison de se glorifier ? Non ; car les œuvres sans la foi en Jésus-Christ, les œuvres purement légales, ne sauraient justifier. Saint Paul part de là pour exposer les mystères de la prédestination et de la réprobation. Mystères terribles ! Ici nous devons nous écrier avec lui : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Que les jugements de Dieu sont incompréhensibles et ses voies inexplicables ! » En terminant son Epître, l'Apôtre exhorte les Romains à la paix ; il prie Dieu, auteur de la paix et de la concorde, de demeurer avec eux et de leur accorder l'esprit d'union et de charité.

Quand il eut terminé sa visite apostolique et raffermi dans la foi les Eglises de la Grèce et de la Macédoine, l'Apôtre résolut d'aller directement de Corinthe en Syrie ; un dessein pervers de ses ennemis l'obligea de changer son itinéraire. Au moment de se mettre en route, il apprit que de méchants Juifs lui avaient tendu des embûches sur le chemin qu'il devait parcourir. Leur but était de s'emparer des collectes d'argent qu'il apportait à Jérusalem. Il retourna donc par la Macédoine, et se rendit directement de cette province dans l'Asie proprement dite. Sopâtre, fils de Pyrrhus de Bérée, Aristarque et Second de Thessalonique, Gaïus de Derbe et Timothée,

Tychique et Trophime, tous deux d'Asie, l'accompagnèrent dans ce voyage, et saint Luc également, car il est dit que ces deux derniers les précédèrent et les attendirent à Troade. « Pour nous, après le jour des azymes nous nous embarquâmes à Philippes, et nous vînmes en cinq jours les retrouver à Troade, où nous demeurâmes encore sept jours ».

Après ce repos de sept jours à Troade, ville de la petite Phrygie, le premier jour de la semaine, c'est-à-dire le dimanche, les disciples étant assemblés en vue de *rompre le pain*, expression qui désigne l'oblation du sacrifice eucharistique et la communion, saint Paul, qui devait partir le lendemain, commença un discours et le prolongea jusqu'au milieu de la nuit. L'assemblée se tenait dans une salle haute éclairée par un grand nombre de lampes : elle était tout entière sous le charme de cette parole animée du feu de la charité qui jaillissait de son cœur. Oubliant dans l'ardeur de sa parole que les heures s'envolaient, l'Apôtre parlait toujours depuis longtemps, quand un jeune homme du nom d'Eutyque, qui s'était assis sur une fenêtre, se laissa surprendre par un sommeil profond ; son corps, qui se balançait par un mouvement machinal, perdit l'équilibre et tomba du troisième étage dans la rue : on le releva mort ! L'Apôtre interrompit aussitôt son discours et descendit à la hâte du troisième étage dans la rue, se jeta sur le corps du jeune homme, et, l'ayant embrassé, il sentit que la vie ranimait ce cadavre : « Ne vous troublez pas », dit-il aux assistants, « car il vit ». L'Apôtre renouvela au milieu de la rue les miracles d'Elie et d'Elisée, quand ils rappelèrent à la vie, l'un le fils de la veuve de Sarepta, l'autre celui de la Sunamite. Sentant le besoin de remettre l'assemblée de sa double émotion instantanée de tristesse et de joie vive, il « rompit le pain ». Après ces saintes agapes, il reprit la parole et continua son discours jusqu'au point du jour. Insensible aux fatigues de la nuit, il sortit de cette assemblée tout émue de sa parole, de son grand miracle et des exercices pieux d'une si longue veille ; puis, sans prendre de repos, il alla faire embarquer ses coopérateurs sur un vaisseau qui allait les porter jusqu'à Asson, lieu où ils devaient le reprendre, d'après l'ordre qu'il leur en avait donné. Quant à lui, il préféra prendre la route de terre. L'Apôtre rejoignit ses amis à Asson ; il monta sur le vaisseau qui les portait, et tous ensemble firent voile vers Mitylène, une des principales villes de l'île de Lesbos. La rapidité avec laquelle saint Paul et ses compagnons voyageaient en ce moment ne leur laissa le temps ni de s'arrêter dans cette île, ni de visiter Mitylène. Ils arrivèrent le lendemain vis-à-vis de Chio, l'une des îles de l'Archipel. Le peu d'importance de cette île, et la hâte qu'ils avaient d'arriver à Jérusalem ne leur permirent pas de descendre à terre. Le lendemain , ils abordèrent à Samos. Ils allèrent mouiller, pour passer la nuit, à la petite île, ou plutôt au promontoire de Trogylle. Le jour d'après, ils allèrent à Milet, ville opulente et voluptueuse. Saint Paul désirait ardemment de se trouver à Jérusalem le jour de la Pentecôte, pour célébrer l'anniversaire de la promulgation de l'Evangile. C'est pourquoi il résolut de passer devant Ephèse sans y prendre terre. D'un autre côté, il ne lui convenait pas de passer à la dérobée, sans jeter dans le cœur des fidèles ministres placés par lui-même à la tête des Eglises de cette ville une de ces exhortations vives et pénétrantes, si capables de ranimer leur zèle. A cet effet, il mit à profit son séjour à Milet, situé à peu de distance d'Ephèse : il fit assembler auprès de lui les évêques et les prêtres de cette Eglise, et quand ils furent réunis tous ensemble, il leur adressa ces paroles touchantes : « Je m'en vais à Jérusalem sans que je sache ce qui m'y doit arriver, sinon que dans toutes les villes par où je passe, l'Esprit-Saint

me fait connaître que des chaînes et des afflictions m'y sont préparées. Mais je ne crains rien de toutes ces choses, car ma vie ne m'est pas plus précieuse que ma personne, pourvu que j'achève ma course, et le ministère de la parole que j'ai reçu du Seigneur Jésus, pour prêcher l'Evangile de la grâce de Dieu ». Dès qu'il eut terminé cette émouvante exhortation dans laquelle son âme apostolique se révèle tout entière, il se mit à genoux et pria avec eux avec cette effusion de charité dont le feu brûlait son cœur. Cet épanchement de son âme dans cette prière remua vivement le cœur des assistants ; tous aussitôt se mirent à fondre en larmes, puis, se jetant à son cou, ils l'embrassaient, affligés de la pensée de ne plus le revoir. Tous ces saints personnages accompagnèrent l'Apôtre jusqu'au vaisseau qui devait l'emporter.

Après s'être arraché à grand'peine des bras de ces bien-aimés évêques et prêtres de l'Eglise d'Ephèse, le grand docteur des Gentils et ses amis montèrent sur le bâtiment qui les attendait ; pressé de partir, il mit aussitôt à la voile, s'éloigna du port et cingla droit vers Cos, petite île de la mer Egée, à l'entrée du golfe Céramique. Le lendemain, ils arrivèrent à Rhodes, île située non loin de la côte méridionale de la Carie. De Rhodes le vaisseau se rendit à Patare, ville maritime et capitale de la Lycie, où se trouvait un temple d'Apollon, dont l'oracle était regardé comme le plus célèbre de toute l'Asie. En descendant de son vaisseau, saint Paul put apercevoir les tristes victimes de cette superstition frappée au cœur par l'Evangile, et gémir sur leur aveuglement prodigieux. L'Apôtre et ses compagnons de voyage quittèrent à Patare le vaisseau sur lequel ils avaient déjà navigué, et montèrent sur un navire qui faisait voile vers la Phénicie. Pendant leur route ils aperçurent l'île de Chypre, qu'ils laissèrent à gauche, et, continuant à naviguer vers la Syrie, ils abordèrent à Tyr. Des disciples qu'ils rencontrèrent dans cette ville les retinrent pendant sept jours. Eclairés par une lumière supérieure, ils prédirent à saint Paul les maux qu'il devait éprouver à Jérusalem, et l'engagèrent à ne pas y monter. Leurs sollicitations empressées laissèrent l'Apôtre inébranlable dans sa résolution. Les sept jours écoulés, lui et ses amis se disposèrent à partir. Tous les fidèles de Tyr, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, les accompagnèrent au dehors de la ville ; étant arrivés sur le rivage de la mer, ils mirent les genoux en terre et prièrent tous ensemble, et, après s'être dit adieu les uns aux autres avec un saint attendrissement, l'Apôtre et ses amis montèrent sur leur navire. De Tyr le vaisseau cingla droit à Ptolémaïde [1], terme de cette navigation de l'Apôtre. Les voyageurs apostoliques ne donnèrent qu'un jour aux frères de cette ville. De Ptolémaïde ils descendirent le lendemain par la voie de terre à Césarée de Palestine, ou Tour de Straton. Philippe l'Evangéliste [2], l'un des sept diacres, demeurait dans cette ville. Les saints voyageurs descendirent dans sa maison.

Pendant le séjour de l'Apôtre à Césarée, un prophète, nommé Agabus, célèbre par sa prédication de la famine qui sévit sous l'empire de Claude, arriva de la Judée. Dans la visite qu'il fit à saint Paul et à ses amis, il prit la ceinture de l'Apôtre et lui prédit, d'une manière symbolique, à l'exemple des anciens Prophètes, les liens qui l'attendaient à Jérusalem. S'étant lié

1. Cette ville maritime, située au nord du mont Carmel, à l'embouchure dans la mer du petit fleuve de Bélus, devait son nom à Ptolémée Soter. Avant de recevoir ce nom royal, elle s'appelait Accho ; on la connaît aujourd'hui sous celui de Saint-Jean-d'Acre.

2. Le diacre Philippe est appelé évangéliste parce qu'il avait porté le premier la foi aux Samaritains et préparé la conversion de l'Ethiopie, en baptisant l'eunuque de la reine Candace.

les pieds et les mains avec cette ceinture, il dit : « Voici ce que dit l'Esprit-Saint : L'homme à qui appartient cette ceinture sera lié de cette sorte par les Juifs dans Jérusalem et ils le livreront entre les mains des Gentils ». Dès que les amis de l'Apôtre et les fidèles réunis autour de lui eurent entendu cette prophétie, ils le supplièrent instamment de ne pas monter à Jérusalem. Toutes ces instances faites par des amis sincères furent impuissantes à ébranler sa résolution. Martyr futur de la foi, il ne put s'empêcher, dans l'attente de cette glorieuse couronne, de répondre avec attendrissement à leurs touchantes prières : « Que faites-vous de pleurer ainsi et de m'attendrir le cœur ? » Mais loin de faiblir, reprenant toute son intrépidité naturelle, il ajouta : « Je vous déclare que je suis tout prêt à souffrir à Jérusalem non-seulement les liens et la prison, mais la mort même pour le nom du Seigneur Jésus ». A ces paroles fermes et vraiment apostoliques, les assistants comprirent qu'ils ne pourraient le persuader ; ils lui dirent : « Que la volonté du Seigneur soit faite ». Après quelques jours de repos, tout étant disposé pour le départ, les voyageurs apostoliques prirent la route de Jérusalem : ils étaient suivis de plusieurs disciples de la ville de Césarée, parmi lesquels il s'en trouvait un, déjà ancien, nommé Mnason, originaire de l'île de Chypre, dans la maison duquel ils devaient loger. Possesseur d'une maison à Jérusalem, il put offrir l'hospitalité à l'Apôtre et à ses amis dans ces jours où l'immense multitude de pèlerins rendait très-difficile le choix convenable d'un logement.

Ce cinquième voyage de saint Paul à Jérusalem, entrepris par une impulsion divine, fut l'un des plus dramatiques de sa vie, qui était tout entière un véritable drame apostolique. A son arrivée dans la ville sainte, lui et ses dignes coopérateurs furent accueillis avec joie par les frères. Le lendemain de son arrivée, l'Apôtre et ses amis allèrent rendre visite à saint Jacques le Mineur, cousin de Jésus-Christ et premier évêque de Jérusalem. Averti de l'arrivée et de la visite de saint Paul, saint Jacques, dans le désir de le recevoir avec plus d'honneur, avait réuni auprès de sa personne les prêtres de Jérusalem. L'Apôtre, après les avoir tous embrassés, selon la coutume, remit à saint Jacques le montant des nombreuses aumônes qu'il avait recueillies au sein des Eglises de l'Achaïe, de la Macédoine et d'autres contrées. Placés au sein du mosaïsme, les prêtres de l'Eglise de Jérusalem subissaient l'influence du milieu dans lequel ils vivaient. Obligés de transiger avec les Juifs convertis à la foi, mais peu disposés à se dégager de tous les rites prescrits par la loi, ils observaient eux-mêmes avec ces fidèles les prescriptions légales. Dans cet état de fausse conscience, ils voulurent l'approbation de saint Paul ; ils lui dirent donc : « Vous voyez, frère, combien de myriades de Juifs ont cru ; mais tous, malgré leur foi, sont zélés pour la loi. Et, comme ils sont la principale partie de l'Eglise chrétienne, les aînés dans la foi, la prudence autant que la charité commandent qu'on ait de l'indulgence pour eux en respectant leurs idées. Or, ils ont entendu dire que vous enseignez à tous les Juifs qui habitent parmi les Gentils de renoncer à Moïse, en disant de ne point soumettre leurs enfants à la circoncision et de ne point vivre selon leurs anciennes coutumes. Il y a précisément parmi nous quatre hommes qui se sont liés par un vœu ; prenez-les avec vous ; sanctifiez-vous avec eux ; fournissez-leur le prix de la cérémonie, afin qu'ils se rasent la tête, et que tous apprennent par là que toutes les choses qu'ils avaient entendu dire à votre sujet étaient fausses, puisque vous continuez à observer la loi. Quant à ceux d'entre les Gentils qui ont cru, nous leur avons écrit que nous avions jugé qu'ils devaient s'abstenir

des viandes immolées, du sang, des viandes étouffées et de la fornication ». Saint Paul crut devoir accepter ce compromis. L'Apôtre, s'étant donc voué à Dieu comme Nazaréen temporaire, prit ces quatre hommes, et s'étant purifié avec eux, il alla au temple le jour suivant en leur compagnie. Conformément à la loi, ils firent connaître les jours où s'accomplirait leur purification, et le moment où l'offrande serait présentée pour chacun d'eux. L'Apôtre, dont la maxime était de se faire tout à tous, en vue de les gagner tous à Jésus-Christ, crut, à une époque où les cérémonies légales n'étaient pas encore mortifères ou ensevelies dans l'oubli, devoir user de condescendance à l'égard des préjugés si tenaces des judéo-chrétiens de Jérusalem, si dignes de respect. Les cérémonies du vœu de Nazaréat temporaire prescrites par la loi touchaient à leur terme sans avoir éprouvé la moindre entrave. On pouvait regarder déjà la paix comme assurée, quand un orage imprévu éclata tout à coup, avec une telle violence, sur l'Apôtre, qu'il fut sur le point d'être brisé. Vers la fin du septième jour de son vœu, ces Juifs asiatiques l'ayant aperçu dans le temple, se saisirent de lui et émurent tout le peuple en criant : « Hommes d'Israël, à l'aide ! voici cet homme qui dogmatise partout contre le peuple, contre la loi et contre ce lieu saint ; il a de plus amené des Gentils dans le temple, il a profané ce lieu saint. Toute la ville fut fortement émue. Ceux qui s'étaient saisis de saint Paul, le tirèrent hors du temple, ne voulant pas l'immoler dans son enceinte ; aussitôt les portes en furent fermées ; dans le paroxysme de leur colère, ils se disposaient à le tuer, quand on vint heureusement avertir le tribun de la cohorte préposée à la garde du temple, que toute la ville de Jérusalem était dans un trouble et une confusion inexprimables. Aussitôt il prit des soldats et des centeniers avec lui, et courut vers ceux qui tenaient l'Apôtre et le frappaient. A l'aspect du tribun et des soldats, ils cessèrent de le battre, moins par modération et par sentiment de justice, que par la crainte de représailles sévères de la part des Romains dominateurs de la Judée. Le tribun Claudius Lysias se saisit vivement de l'Apôtre : il l'enchaîna d'abord, puis, après l'avoir chargé de liens, il s'informa de sa personne et de son prétendu crime. Ensuite il commanda à ses soldats de conduire l'Apôtre au camp, qui était situé dans la tour Antonia. Cette forteresse adossée au temple du côté du septentrion, servait de logement à la garnison romaine. Au moment d'entrer dans la forteresse, Paul dit au tribun : « Permettez-moi, je vous prie, de parler au peuple ». Ayant obtenu cette permission du chef de la milice, saint Paul, debout sur les degrés du portique de la citadelle, fit signe de la main au peuple. Tant que l'Apôtre leur exposa l'institution première de sa vie, les circonstances miraculeuses de sa conversion, et sa vocation à l'apostolat, ils écoutèrent patiemment son discours. Si ses paroles les choquèrent un peu, elles avaient, du moins pour eux, le charme de la nouveauté. Mais quand il leur dit que Jésus-Christ l'avait chargé d'aller prêcher l'Evangile aux Gentils, incapables de se contenir plus longtemps, ils perdirent patience, et d'une voix unanime ils crièrent avec force : « Otez cet homme du monde, ce serait un crime de le laisser vivre ». Ils ne cessaient de vociférer, de jeter leurs vêtements et de faire voler la poussière en l'air ; le tribun le fit conduire dans la forteresse. Ne pouvant découvrir la cause de ces vociférations, il imagina de faire donner la question à l'Apôtre et de le faire battre de verges, afin de tirer de sa bouche, par la violence des tourments, la connaissance du prétendu crime qui les exaspérait si fort contre lui. Quand saint Paul eut été lié avec des courroies, il dit au centenier chargé de présider à cette exécution : « Vous est-il per-

mis de fouetter un citoyen romain, et qui n'a point été condamné ? » Le centenier, surpris de cette parole, se hâta d'aller trouver le tribun et de lui dire : « Qu'allez-vous donc faire ? cet homme est citoyen romain ». A cette révélation inattendue, le tribun tout troublé accourut vers son prisonnier et lui dit : « Etes-vous citoyen romain ? » — « Oui, je le suis », répondit l'Apôtre. Le tribun lui repartit : « Il m'en a coûté bien de l'argent pour acquérir ce droit de citoyen romain ! » — « Et moi », dit saint Paul, « je le suis par ma naissance ». Dès que saint Paul eut manifesté son titre de citoyen romain, les soldats chargés de le flageller et de lui donner la question se retirèrent après l'avoir délié.

Cependant les princes des prêtres et le conseil s'étant assemblés sur l'ordre du tribun, celui-ci fit ôter les chaînes à saint Paul et le présenta devant eux. Aussi ferme qu'en face de la multitude en fureur, quand elle demandait son sang, il regarda fixement les membres de l'assemblée et leur dit : « Hommes frères ! jusqu'à cette heure je me suis conduit en toutes choses devant Dieu avec la droiture d'une bonne conscience ! » A ces mots, prononcés avec une noble assurance, prélude d'une vigoureuse apologie, le grand prêtre Ananie, fils de Zébédée, incapable de souffrir cette liberté de parole dans l'Apôtre, ordonna à ceux qui étaient auprès de lui de le frapper au visage. Il répondit à l'homme qui avait donné l'ordre de le frapper : « Muraille blanchie, Dieu te frappera un jour lui-même ! Quoi, tu es assis ici pour me juger selon la loi, et contrairement à la loi tu commandes qu'on me frappe ! » Les membres du sanhédrin virent dans ces paroles une injure, et dirent à saint Paul : « Tu maudis le grand prêtre de Dieu ! » Il leur répondit avec calme : « Frères, j'ignorais que ce fût le prince des prêtres ; car il est écrit : Tu ne maudiras pas le prince de ton peuple ». Ayant parlé de la sorte, il s'éleva une discussion entre les Pharisiens et les Sadducéens. Le tumulte s'augmentant par les récriminations mutuelles, le tribun eut peur que son prisonnier ne fût mis en pièces par ces forcenés. Voulant éviter cet affreux malheur, il commanda qu'on fît venir des soldats qui l'enlevèrent d'entre leurs mains et le conduisirent dans le camp. La nuit suivante, Jésus-Christ lui apparut, et lui dit « d'avoir bon courage ; car, comme il lui avait rendu témoignage dans Jérusalem, il devait également lui rendre témoignage dans Rome ». En effet, le jour étant venu, quelques Juifs se liguèrent entre eux, par un vœu terrible, confirmé avec serment et imprécation, de ne rien manger ni boire avant de l'avoir tué. S'étant donc présentés aux princes des prêtres, aux membres du sénat, ils leur dirent résolument : « Nous avons fait vœu, avec de grandes imprécations, de ne point manger que nous n'ayons tué Paul ! vous n'avez donc qu'à faire savoir, de la part du conseil, au tribun, que vous le priez de faire amener demain Paul devant vous, dans le but de connaître plus particulièrement son affaire, et nous serons tout prêts à le tuer avant qu'il arrive ». Cette machination si bien ourdie, dont l'effet paraissait assuré, parvint à la connaissance du fils de la sœur de saint Paul. Ce jeune homme, effrayé du péril que courait son oncle, accourut en toute hâte au camp et l'avertit de ce dessein homicide contre sa personne. Saint Paul fit donc appeler un centurion et lui dit : « Menez, je vous prie, ce jeune homme au tribun, il a quelque chose à lui dire ». Le centurion prit ce jeune homme avec lui et le conduisit au tribun ; en le lui présentant, il lui dit : « Paul, le prisonnier, m'a prié de vous amener ce jeune homme qui a quelque avis à vous donner ». Prenant par la main le neveu de l'Apôtre et le tirant à l'écart, le tribun lui demanda ce qu'il avait à lui communiquer ; les officiers romains étaient

toujours disposés à recueillir tous les renseignements sur les personnes et les choses. Ce jeune homme lui révéla secrètement le plan de la conspiration : « Les Juifs », lui dit-il, « ont résolu ensemble de vous prier de faire comparaître demain Paul dans leur assemblée, sous le prétexte de connaître plus exactement l'état de son affaire ; gardez-vous bien de consentir à leur demande. Plus de quarante d'entre eux se sont concertés pour lui dresser des embûches ; ils ont fait vœu, avec de grands serments, de ne manger ni boire avant de l'avoir tué. Ils sont déjà préparés à faire le coup, attendant votre promesse ». Le tribun Claudius Lysias fit appeler deux centeniers et leur dit : « Tenez prêts dès la troisième heure de la nuit deux cents soldats, soixante et dix cavaliers et deux cents archers pour aller à Césarée ». Il leur ordonna également de préparer des chevaux pour monter Paul et le mener sûrement au gouverneur Félix ; en même temps il écrivit à Félix en ces termes : « Les Juifs s'étant saisis de cet homme et commençant à le tuer, j'accourus avec des soldats et je l'arrachai de leurs mains, ayant su qu'il était citoyen romain. Désirant être instruit du sujet de leurs accusations, je le menai dans leur conseil ; là je trouvai qu'on l'accusait seulement de certaines choses relatives à leur loi, et nullement d'aucun crime qui fût digne de mort ou de prison ; et sur le rapport que j'ai reçu des embûches que les Juifs avaient dressées contre lui pour le tuer, je vous l'ai envoyé. J'ai également commandé à ses accusateurs d'aller soutenir leur cause devant vous ». Les cavaliers étant arrivés à Césarée allèrent rendre la lettre du tribun au gouverneur et lui présenter le prisonnier. Le gouverneur, après la lecture de la lettre de Claudius Lysias, s'enquit de quelle province était l'Apôtre ; ayant appris qu'il était de Cilicie, il lui dit : « Je vous entendrai quand vos accusateurs seront venus ». Il commanda ensuite qu'on le gardât dans le prétoire d'Hérode où étaient situées les prisons du palais.

Les ennemis de l'Apôtre, avec leur soif ardente de son sang, ne mirent aucun retard à porter leur accusation devant Félix. Conformément à la pratique usitée chez les Grecs et les Romains, ils avaient pris un avocat à gages nommé Tertullus. Félix fit comparaître saint Paul et le mit en leur présence, afin qu'après avoir entendu l'accusation portée contre lui, il pût se mettre en mesure de la repousser. L'orateur des Juifs s'exprima en ces termes : « Comme c'est par vous, très-excellent Félix, que nous jouissons d'une profonde paix, et que plusieurs choses justes et salutaires ont été établies par votre sage prévoyance au milieu de notre nation, partout et toujours nous aimons à le reconnaître, avec toutes sortes d'actions de grâces. Nous avons rencontré cet homme, vraie peste publique ; prince de la secte séditieuse des Nazaréens, il met la division et le trouble parmi tous les Juifs de l'univers ; il a même tenté de profaner le temple. En l'interrogeant vous-même pour le juger, vous pourrez reconnaître la vérité de tous les crimes dont nous l'accusons ». Tous les Juifs présents certifièrent la vérité des faits criminels reprochés à l'Apôtre par l'orateur Tertullus. Saint Paul écouta avec calme cette accusation mensongère ; avant de la repousser il attendit que Félix lui donnât la permission de la réfuter. Quand il l'eut obtenue, il brisa une à une, avec une logique formidable, toutes les armes de ses ennemis. Maître de ses impressions, Félix écouta, sans les manifester, l'accusation des Juifs, et la défense victorieuse de l'Apôtre. Alléguant la nécessité d'une plus ample information, il remit les parties à un autre temps : « Lorsque je me serai plus exactement informé de cette secte, et que le tribun Lysias sera descendu de Jérusalem, je jugerai votre affaire ».

Après ce dénoûment pacifique, Félix quitta momentanément Césarée; il alla chercher sa femme Drusille, qui désirait ardemment entendre parler saint Paul, tant la renommée de son éloquence apostolique était grande! Peu de jours après, il rentra dans le siége de son gouvernement avec cette reine devenue la femme d'un affranchi. Félix, né de race servile, était l'affranchi de l'empereur Claude, et de sa mère Antonia. Saint Paul parut devant Félix et Drusille, non en accusé, mais en Apôtre de la loi nouvelle. Dans son premier discours, il s'était borné à repousser les crimes dont ses ennemis acharnés l'accusaient; dans le second, il parla de la foi en Jésus-Christ, ce grand objet de ses travaux apostoliques. Sans nul souci de déplaire au gouverneur qui le retenait dans les liens, il lui parla avec une grande liberté de la justice, de la chasteté et du jugement futur. Il porta la parole avec tant de force, que Félix en fut tout effrayé. « C'est assez pour cette heure », lui dit-il, « retirez-vous; quand j'aurai le temps, je vous manderai ». Après cette audience, il eut de nombreux entretiens avec l'Apôtre, dans l'espoir que le saint prisonnier achèterait sa délivrance en lui donnant de l'argent. Saint Paul avait recueilli des aumônes en faveur des pauvres de Jérusalem, mais il aurait préféré subir une détention perpétuelle plutôt que de recourir personnellement à ce moyen de délivrance.

Deux ans s'étant écoulés, Félix fut rappelé à Rome; il eut pour successeur Porcius Festus. Avant son départ, il aurait pu délivrer saint Paul; mais dans le but de faire plaisir aux Juifs, il le laissa dans les liens. Porcius Festus monta à Jérusalem. Ananie et les premiers d'entre les Juifs, pressés de l'ardente soif de la mort du prisonnier, allèrent trouver le nouveau gouverneur et lui demandèrent sa condamnation. La haine contre l'Apôtre s'était accrue de toute la résistance que Félix avait opposée à l'accomplissement de leurs projets homicides. Festus, trop juste ou trop habile, refusa de condamner, sur leur demande évidemment inique, un prisonnier absent. « Sous peu de jours », leur dit-il, « j'irai à Césarée où Paul est détenu; que les principaux d'entre vous y viennent avec moi, et si cet homme a commis quelque crime, ils l'en accuseront devant mon tribunal ». Le lendemain de son arrivée, s'étant assis sur son tribunal, il commanda qu'avant toute autre cause on lui amenât le prisonnier Paul. Les Juifs accusateurs chargèrent l'Apôtre de plusieurs grands crimes, dont ils ne purent fournir aucune preuve. Avec la force que l'innocent puise dans une conscience irréprochable, celui-ci se défendit victorieusement d'avoir agi contre la loi des Juifs, contre le temple et contre César. Festus soupçonna facilement, à la passion extrême dont les Juifs poursuivaient la condamnation de l'Apôtre, qu'une cause secrète, dont la nature lui était cachée, était le vrai mobile de cette affaire. Toutefois il usa d'un détour qui pût mettre sa responsabilité à couvert. Il dit donc à son grand prisonnier: « Voulez-vous monter à Jérusalem et y être jugé devant moi sur les choses dont on vous accuse? » Le grand Apôtre ne pouvait pas accepter une pareille translation; c'est pourquoi il répondit à Festus: « Me voici devant le tribunal de César, c'est devant lui que je dois être jugé; vous n'ignorez pas que je n'ai fait aucun tort aux Juifs... J'en appelle à César! » Festus fut obligé d'accepter cet appel à un tribunal supérieur au sien; après en avoir conféré avec ses assesseurs il lui dit: « Vous en avez appelé à César, vous irez à César! »

Porcius Festus, dessaisi par l'appel de l'Apôtre du droit de le juger, attendait le moment opportun de l'envoyer à Rome. Pendant ce temps, Agrippa le Jeune, dernier roi des Juifs, et sa sœur Bérénice, descendirent à Césarée dans l'intention d'y saluer le nouveau président de la Judée. Festus,

que l'affaire de saint Paul avait frappé, en parla au roi, soit comme un sujet extraordinaire de conversation, soit qu'il voulût le consulter sur cette cause si obscure à ses yeux. « Il y a ici », dit-il à Agrippa, « un homme que Félix a laissé dans les liens ; les princes des prêtres, les anciens des Juifs, vinrent pendant ma visite à Jérusalem me demander de le condamner à mort ; je refusai, en leur disant que les Romains n'avaient pas la coutume de condamner un homme avant que l'accusé ait ses accusateurs présents devant lui, et qu'on lui ait donné la liberté de se justifier du crime dont on l'accuse. Mais voici qu'il en a appelé à César. Comme, d'après cet appel, il faut que la cause soit réservée à la connaissance d'Auguste, j'ai ordonné qu'on le gardât jusqu'au jour où je pourrai l'envoyer à César ». Après ce récit, Agrippa dit à Festus : « Depuis un certain temps j'ai envie d'entendre parler cet homme ! » — « Vous l'entendrez demain », lui répondit Festus. Le lendemain, en effet, Agrippa et Bérénice vinrent avec une grande pompe, portant de riches ornements royaux, entourés d'un brillant cortége composé de leur cour, des tribuns et des principaux habitants de la ville de Césarée, et ayant pris place dans le prétoire, saint Paul leur fut amené par le commandement de Festus. Le prisonnier de Jésus-Christ parut au milieu de cette brillante assemblée sans éprouver le moindre trouble d'esprit, malgré les chaînes dont il était lié, et ses vêtements pauvres qui contrastaient avec le luxe éblouissant des personnes présentes. Agrippa, s'adressant directement à saint Paul, sans prendre l'avis de Festus, lui dit : « On vous permet de parler pour votre défense ». Aussi calme, aussi ferme devant cette imposante assemblée qu'en face de la multitude en furie, l'Apôtre étendit la main. Après un exorde où il en appelle à la science d'Agrippa, ce qui lui permettait de donner à son apologie un développement scientifique nécessaire, il raconte sa vie de Pharisien dans Jérusalem, depuis ses jeunes années, vie connue de tous les Juifs. Il raconte ensuite l'acharnement terrible avec lequel, poussé par son zèle pharisaïque, il avait d'abord persécuté les chrétiens dans le dessein d'effacer de ce monde le nom de Jésus de Nazareth, et enfin le miracle de sa conversion ; il termine ainsi : « Roi Agrippa, je ne résistai pas à cette vision céleste ; tout d'abord, j'annonçai à ceux de Damas, puis à ceux de Jérusalem, ensuite dans toute la Judée et aux Gentils, qu'ils eussent à faire pénitence et à se convertir à Dieu, en faisant de dignes fruits de pénitence. Tel est le sujet pour lequel les Juifs s'étant saisis de moi dans le temple, se sont efforcés de me tuer. Vaine tentative ! Car par l'assistance de Dieu, j'ai subsisté jusqu'à ce jour, rendant toujours témoignage de Jésus aux grands et aux petits, et ne disant rien en dehors des choses que Moïse et les Prophètes ont prédit devoir arriver, savoir, que le Christ souffrirait la mort, et que le premier il ressusciterait d'entre les morts, et qu'il éclairerait de sa lumière le peuple Juif et les Gentils ». Festus interrompit brusquement l'apologie de l'Apôtre en s'écriant : « Paul, tu es insensé ; ton grand savoir t'a fait perdre le sens ». Sans s'arrêter à cette exclamation injurieuse que la surprise avait arrachée à l'ignorance et au dépit de Festus, il lui répondit avec calme : « Je ne suis pas insensé, très-excellent Festus, les paroles que je viens de dire sont des paroles de vérité et de bon sens ! » Et afin que Festus revînt de sa fausse appréciation, il en appela au témoignage d'Agrippa. « O roi Agrippa, ne croyez-vous pas aux Prophètes ? Je sais que vous y croyez ». Telle est la fameuse exclamation qu'arrache des lèvres du roi l'éloquence scientifique de Paul : « Il ne s'en faut guère que vous ne me persuadiez d'être chrétien ! » L'Apôtre répliqua : « Plût à Dieu que non-seulement il ne s'en fallût guère, mais qu'il ne s'en

fallût rien du tout que vous et tous ceux qui m'écoutent présentement devinssiez tels que je suis, à la réserve de ces liens ». Le roi, le président, Bérénice et ceux qui étaient assis avec eux, se levèrent alors, et, s'étant retirés à part, ils dirent ensemble : « Cet homme n'a rien fait qui soit digne de mort ou de prison ». Agrippa dit à Festus : « Il pouvait être renvoyé absous s'il n'eût point appelé à César ». Ainsi tombèrent et s'évanouirent toutes les accusations calomnieuses de ses ennemis.

La résolution d'envoyer l'Apôtre à Rome vider son appel étant ainsi arrêtée, « il fut décidé qu'il irait par mer en Italie, et qu'on le mettrait avec les autres prisonniers entre les mains du nommé Jules, centurion d'une cohorte de la légion *Augusta* ». Ce voyage devant se faire par mer, il monta sur un vaisseau d'Adrumette [1]. Saint Luc et Aristarque de Macédoine, témoins des persécutions et des souffrances de l'Apôtre, ne rougirent pas de ses liens ; ils briguèrent l'honneur de l'accompagner dans son voyage maritime, et d'affronter les périls de sa navigation. Poussé par un vent favorable, le jour suivant le vaisseau aborda à Sidon, ville célèbre de la Phénicie. Jules, se dépouillant, à l'égard de saint Paul, de la rudesse si connue des soldats envers leurs prisonniers, le traita avec tant d'humanité, qu'il cessa de voir en lui un captif. Il lui donna la liberté sur parole ; il put ainsi aller visiter ses amis les chrétiens de Sidon, et pourvoir lui-même à ses besoins. En sortant de Sidon, le vaisseau fut obligé, à cause des vents contraires, de côtoyer l'île de Chypre ; l'ayant doublée, il entra dans les mers de Cilicie et de Pamphylie, et il aborda à Myre, en Lycie (d'après le grec), et non pas à Lystre, comme porte la Vulgate. Cette dernière ville, située dans la Lycaonie, n'est pas un port de mer. Par une heureuse rencontre, Jules trouva dans ce port un vaisseau d'Alexandrie, qui faisait voile vers l'Italie. Comme c'était le but de son voyage, il abandonna celui d'Adrumette, et monta avec ses prisonniers et les amis de l'Apôtre sur ce nouveau navire. Celui-ci, lourdement chargé de blé, naviguait difficilement, ayant le vent en face, obligé de lutter contre le vent d'ouest, à une époque où la navigation sortait à peine de l'enfance de l'art ; il mit beaucoup de jours à s'approcher de Gnide, ville située sur un promontoire du même nom, dans la partie de la Carie plus spécialement nommée Doride. Le vaisseau prit ensuite au-dessous de l'île de Crète, par le cap oriental de Salmone, opposé à Gnide et à Rhodes, longea la côte méridionale de Crète, au lieu de celle du nord, car il aurait été exposé à toute la violence du vent nord-ouest, et après une navigation difficile, qui l'obligeait à louvoyer, il arriva en un lieu nommé Bon-Port ou Beau-Port, près duquel était située la ville de Thalassa ou de Laséa, dont le nom subsiste encore au midi de l'île de Crète. Ce port, beaucoup trop découvert, et exposé à des coups de vents, offrait un mouillage peu sûr pour y passer l'hiver.

Pendant cette marche pénible, un grand nombre de jours s'étaient écoulés : la navigation devenait de plus en plus pénible. Saint Paul connut le péril imminent que courait le vaisseau ; aussitôt il donna à ceux qui le dirigeaient cet avis prudent : « Mes amis, je vois que la navigation va devenir très-fâcheuse, et pleine de péril, non-seulement pour le vaisseau et sa charge, mais aussi pour notre vie ». Le centurion Jules préféra l'opinion

[1] *Adrumettinam,* dit la Vulgate : Ἀδραμυττηνῷ, dit le texte grec. On ne sait s'il faut entendre ici la ville libyenne d'Adrumette, capitale de la Byzacène, ou celle d'Adramytte, en Mysie, sur l'embouchure du Caïque. Quoi qu'il en soit, ces deux cités maritimes, l'une de l'Afrique, l'autre de l'Asie-Mineure, tenaient alors un rang distingué parmi les ports commerciaux de l'Orient.

des hommes de mer ; leur vieille expérience lui parut préférable à la science surnaturelle de Paul. Le port où ils se trouvaient n'offrait aucun abri convenable au navire. On se remit en mer, afin de gagner Phénice, port de Crète, qui regarde les vents du couchant et du midi ; l'hiver aurait pu s'y passer sans danger. L'imprévoyance des hommes de mer fut surprise par un vent impétueux qui se leva peu de temps après, entre le levant et le nord ; il soufflait avec une telle violence contre l'île, qu'il emportait le navire sans que sa masse pût y opposer la moindre résistance ; toute manœuvre devenant inutile, il fut le jouet du vent, poussé avec impétuosité au-dessous d'une petite île appelée Cauda, située tout près de l'île de Crète, et célèbre par ses onagres ; on put à grand'peine se rendre maître de la chaloupe. Il fallut le jour suivant jeter les marchandises à la mer, afin d'alléger le navire et de diminuer ses rudes secousses ; trois jours après, la mer, toujours insatiable, exigea d'autres sacrifices ; ils jetèrent de leurs propres mains les agrès du vaisseau dans le gouffre. Pour comble d'horreur, ni le soleil ni les étoiles ne parurent de plusieurs jours. Sauveur inespéré, l'Apôtre se leva au milieu d'eux, et avec une noble assurance il leur promit la vie sauve. Dans l'attente du naufrage, personne n'avait songé à manger, il les exhorta à prendre de la nourriture, en leur disant : « Mes amis, vous eussiez, sans doute, mieux fait de croire ma parole, et de ne point partir de Crète ; vous nous auriez épargné une aussi grande peine, et nous n'aurions pas subi une si grosse perte ! Néanmoins, personne ne périra ; ce vaisseau seul sera perdu ; donc prenez maintenant bon courage, car cette nuit même un ange du Dieu que je sers m'est apparu et m'a dit : Paul, ne craignez point, il faut que vous comparaissiez devant César ; Dieu, touché de vos prières, vous a donné tous ceux qui naviguent avec vous ! C'est pourquoi, amis, ayez bon courage ! ma confiance en Dieu ne sera point trahie, tout ce qui m'a été annoncé arrivera ; nous devons seulement être jetés contre une certaine île ». Cette parole ferme releva le cœur des passagers abattus par la crainte de la mort.

La quatorzième nuit de cette navigation horrible sur la mer Adriatique, les matelots s'aperçurent vers minuit qu'ils approchaient de terre ; aussitôt ils jetèrent la sonde et trouvèrent vingt brasses, un peu plus loin ils en trouvèrent seulement quinze. Dans la crainte d'aller se briser contre un écueil, ils se hâtèrent de jeter de la poupe quatre ancres à la mer, et ils attendirent ensuite avec impatience que le jour vînt éclairer leur situation, peu auparavant si désespérée. Saint Paul, attentif aux besoins des passagers, certain que dans peu ils seraient à l'abri de tout péril, les exhorta à prendre de la nourriture, en leur disant : « Quatorze jours se sont écoulés depuis que vous êtes à jeun. Croyez-m'en, prenez de la nourriture afin de pouvoir vous sauver ; car nul d'entre vous ne perdra même un seul cheveu de sa tête ». A cette parole convaincue et rassurante il joignit son propre exemple, toujours puissant sur des cœurs abattus. Il prit du pain, et après avoir rendu grâces à Dieu, en présence de tous les passagers, afin de leur enseigner à remercier le Maître du monde, même au milieu d'un péril imminent, il le rompit et se mit à manger. Le calme plein d'assurance avec lequel il procédait acheva de ranimer les esprits abattus ; tous, reprenant courage, se mirent à manger comme lui ; on comptait dans le navire deux cent soixante-seize personnes ; après s'être rassasiées, elles achevèrent de soulager le vaisseau en jetant le blé à la mer.

Jules commanda à ceux qui pouvaient nager de se jeter les premiers hors du vaisseau et de se sauver ainsi à terre ; tous les autres se mirent, ou

sur des planches, ou sur des pièces du vaisseau ; à l'aide de ces divers moyens de sauvetage, tous les passagers gagnèrent la terre, et Dieu tint la promesse qu'il avait faite à son Apôtre ; nul d'entre eux ne périt ! En préservant d'une mort affreuse ce grand nombre de personnes, le prisonnier de Jésus-Christ glorifia ses chaînes ; l'opprobre retomba sur ceux qui l'en avaient chargé. Ce naufrage de saint Paul fut le quatrième. Echappés à ce terrible danger les passagers s'aperçurent qu'ils étaient dans l'île de Malte ; les insulaires les recueillirent avec empressement et les traitèrent avec bonté. Leur premier soin, en voyant les naufragés tout transis de froid et mouillés encore de la pluie, fut d'allumer un grand feu pour les réchauffer et les sécher. Ne dédaignant pas les petits offices de la charité, lui dont le cœur brûlant embrassait le monde entier, saint Paul ramassa des broussailles et les jeta dans le feu afin de lui donner plus d'intensité ; une vipère engourdie, ranimée soudain par la chaleur, sortit des sarments, et s'élança sur sa main ; quand les habitants de l'île de Malte virent ce reptile si dangereux suspendu à sa main, frappés d'étonnement, ils se dirent entre eux : « Cet homme est sans doute un meurtrier ; voyez comment, après s'être sauvé d'une mer en courroux, il est poursuivi par la vengeance divine qui ne veut pas le laisser survivre ». Sans s'effrayer de leurs pensées ni de la vipère autrement dangereuse, l'Apôtre la secoua tranquillement dans le feu et n'en reçut aucun mal ; attentifs aux effets ordinaires de la morsure du reptile, les barbares attendaient avec une avide curiosité que le poison, après avoir pénétré dans son sang, fît enfler son corps ; et après avoir atteint les sources de la vie, le fît tomber mort tout d'un coup, comme frappé de la foudre. Il n'en fut rien : la violence du venin de la vipère fut neutralisée par une vertu divine ; après une longue attente, les barbares, étonnés de l'innocuité de cette morsure sur la personne de l'Apôtre, changèrent de sentiment à son égard ; pleins d'admiration pour ce naufragé invulnérable, ils allèrent d'un bond à l'extrémité opposée ; ils s'écrièrent que c'était un dieu ! Peut-être ces païens le soupçonnèrent-ils d'être leur Hercule !

Dans cet endroit, il y avait des terres qui appartenaient au *Premier* de l'île, nommé Publius ; cet homme mit un grand empressement à donner l'exemple de l'hospitalité ; il reçut avec beaucoup d'humanité saint Paul et ses amis ; il les garda durant trois jours. Pendant ces jours, ils eurent le temps de se remettre un peu des horribles fatigues de cette longue tempête, suivie d'un tel naufrage. Publius les reçut dans sa villa qui occupait les hauteurs où est maintenant *Civita-Vecchia* ou *Medina-Vecchia*, l'ancienne capitale de l'île, dont la cathédrale est dédiée à saint Pierre et à saint Paul. Par une rencontre heureuse, le père de Publius était malade de la fièvre et de la dyssenterie ; l'Apôtre alla le voir, et trouvant l'occasion de lui témoigner une reconnaissance vraiment apostolique de sa bonne réception, il lui imposa les mains et le guérit. Ce miracle, précédé de celui de la vipère secouée dans le feu sans danger, fit grand bruit dans l'île ; aussitôt tous les esprits s'émurent, tous les infirmes vinrent à lui et furent guéris. Saint Paul ne borna pas son ministère à la guérison des maladies corporelles des habitants infirmes de l'île de Malte ; tous les esprits qui se montrèrent dociles à sa voix se convertirent, les idoles tombèrent, et Jésus-Christ régna dans les cœurs. La conversion de Publius, que l'Apôtre établit évêque de cette nouvelle Eglise, fut la plus éclatante de toutes et dut en entraîner d'autres. D'anciens martyrologes attestent ces faits ; ils ajoutent que plus tard Publius dirigea l'Eglise d'Athènes en qualité d'évêque successeur de saint

Denys l'Aréopagite ; saint Denys d'Alexandrie affirme, en effet, qu'un Publius succéda à saint Denys, évêque d'Athènes. Ce Publius, à ce qu'on croit, est le même que celui de Malte. D'après saint Jérôme, il remporta la couronne du martyre.

Après trois mois de résidence forcée dans l'île de Malte, où les nombreuses guérisons miraculeuses qu'il avait opérées lui avaient attiré de grands honneurs, l'Apôtre put enfin monter, avec ses compagnons de voyage, sur un vaisseau d'Alexandrie qui avait passé l'hiver dans un des ports de l'île, et faire voile vers l'Italie. Ce navire portait pour enseigne l'image de Castor et de Pollux. De Malte il cingla directement vers Syracuse où il aborda. Il séjourna trois jours dans cette ville célèbre. Quand saint Paul parvint dans cette ville, les Romains en étaient les maîtres depuis trois siècles ; d'après Cornelius à Lapide, il y fut reçu par saint Marcien, que saint Pierre y avait établi évêque plusieurs années auparavant. Tandis que les marchands et les propriétaires du navire se livraient à leur trafic, il visita les frères, et laissa parmi eux une telle empreinte de son passage, que le christianisme fructifia merveilleusement, comme le prouve avec évidence le grand nombre de saints et de martyrs illustres que Syracuse a donnés à l'Eglise. Faisant le tour de la côte, le vaisseau aborda à Rhegium, (Reggio [1]) ville grecque fondée par les Chalcidiens. Cette ville conserve encore son nom. Le jour d'après, le vent du midi s'étant levé, le vaisseau appareilla et arriva en deux jours à Pouzzoles, ville de la Campanie, autrefois *Puteoli*, située à environ huit milles de Naples, partie sur le rivage de la mer, et partie sur une hauteur. En sortant du navire, saint Paul trouva, parmi les habitants de Pouzzoles, des frères qui l'accueillirent avec une sainte joie ; avides de l'entendre et trop heureux de le posséder dans leur cité, ils le supplièrent, avec de vives et instantes prières, de rester chez eux pendant sept jours. Le centurion Jules ne mit aucun obstacle à leur désir. Pendant son séjour, l'Apôtre, avec cette parole puissante dont les accents vibraient si fortement dans tous les cœurs, confirma ses frères dans la foi.

Paul touchait enfin cette terre d'Italie, objet de ses vœux ardents. Le voyage de Pouzzoles à Rome aurait pu se faire par mer jusqu'à Ostie ; mais le centurion préféra suivre la voie de terre. Les frères de Rome, avertis par les lettres des chrétiens de Pouzzoles de l'arrivée de l'Apôtre dans leur cité, et de son départ pour la ville éternelle, allèrent à sa rencontre. Ce fut l'an VII de Néron, vers les premiers jours d'avril au plus tard, qu'il fut présenté tout enchaîné au stratopédarque par le centurion Jules. Il était suivi de Luc et d'Aristarque, qui l'avaient accompagné dans son voyage, attentifs à le servir et à le consoler dans ses chaînes.

Le centurion Jules ayant donc remis à Afranius Burrhus, stratopédarque ou préfet du prétoire, les prisonniers qu'il amenait de l'Orient, ce chef de la justice impériale les fit tous enfermer dans la prison de la ville, à l'exception de saint Paul. Par une distinction caractéristique, il le sépara de tous les autres, sans qu'il l'en eût sollicité ; il lui permit de loger dans une hôtellerie, sous la garde d'un prétorien. Saint Paul, soumis à la garde la plus douce, jouissait d'une demi-liberté. La permission d'habiter un logis particulier, d'y recevoir les visites de ses amis et de toutes les personnes qui voulaient lui parler, n'était accordée qu'à des personnages considérables : on ne traitait pas avec tant d'humanité des prisonniers vulgaires. Le jour de son arrivée, saint Paul n'eut pas le loisir de s'occuper de son

1. La cathédrale de Reggio possède encore aujourd'hui la colonne rostrale, monument de la prédication de saint Paul.

appel, il dut employer la journée suivante à chercher une maison et à s'y installer. Une fois convenablement logé, il dut recevoir la visite des judéo-chrétiens et des ethnico-chrétiens dont il avait apaisé, par sa célèbre Epître, la dispute touchant leurs prérogatives mutuelles et leur valeur morale auprès de Dieu. Le troisième jour de son arrivée, il voulut, avant de comparaître devant le tribunal de César, conférer avec les principaux d'entre les Juifs qui résidaient à Rome. Il les fit donc prier par les judéo-chrétiens de la ville de s'assembler dans sa maison. Cette invitation fut très-bien accueillie. Les principaux d'entre eux vinrent en effet le trouver, soit par curiosité, soit par esprit national. Quand ils furent réunis, l'Apôtre les engagea à ne mettre aucune opposition à son élargissement, et à se désister même de toute poursuite contre sa personne, si telle avait été leur pensée première. Les Juifs de Rome répondirent au grand prisonnier : « Nous n'avons point reçu de la Judée des lettres accusatrices contre vous ; aucun frère n'a été envoyé vers nous pour nous en informer ; personne même ne nous a dit le moindre mal contre votre personne ; c'est pourquoi nous désirons connaître vos sentiments relativement à la secte dont vous êtes un des propagateurs ardents, car la seule chose que nous savons, c'est qu'on s'y oppose de toutes parts ». On fixa pour cette affaire le jour d'une seconde conférence.

Les Juifs, fidèles à leur promesse, se rendirent en grand nombre, au jour fixé, dans sa demeure. Quand ils furent réunis, l'Apôtre, préparé par la prière, soutenu par l'inspiration de l'Esprit-Saint, parut, entouré de saint Luc et de ses autres disciples présents à Rome, enchaîné au bras d'un légionnaire, et leur exposa depuis le matin jusqu'au soir le mystère de Jésus-Christ, la nécessité de croire en lui si l'on veut être sauvé. Le feu divin qui animait son discours, produisit son double effet habituel : les uns, dociles à l'impression de l'Esprit, ouvrirent les yeux à la lumière de la vérité, et la reçurent avec bonheur ; ils crurent d'une foi ferme cette vérité nouvelle que saint Paul manifestait à leur intelligence. Les autres, poussés par l'esprit de contradiction, fermèrent les yeux à la lumière ; ils se raidirent contre les vérités qui la leur rendaient sensible et palpable, et demeurèrent attachés à la lettre mortelle de la loi.

Saint Paul demeura pendant deux ans entiers dans l'hôtellerie où il avait pris son logement ; il y reçut tous ceux qui venaient le voir et l'entretenir de la grande cause de l'Evangile ; il leur prêchait le royaume de Dieu et leur enseignait ce qui regarde Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec une entière liberté, sans que personne mît empêchement à sa prédication. Contre l'attente de ses plus cruels persécuteurs, il recouvra dans la métropole de l'idolâtrie, dans la ville de tous les dieux, sous l'empire d'un Néron, et dans les chaînes, une liberté entière de prêcher la loi nouvelle à toutes sortes de personnes ; liberté qui lui avait été ravie à Jérusalem, ville capitale de la religion ; ses chaînes, loin de mettre un obstacle à sa parole, servirent à la porter plus loin et plus haut. Ce contraste entre un bras enchaîné et une langue libre lui donna plus de célébrité ; on aurait dit qu'il renouvelait les merveilles du forum, muet depuis si longtemps, tellement que ses liens devinrent célèbres dans tout le prétoire, et que des chrétiens existaient même dans la maison de César, convertis à la foi par sa prédication.

D'après la promesse formelle de Jésus-Christ : « Il te faut comparaître devant César », et la manifestation de ses liens dans tout le prétoire, il est certain que saint Paul comparut devant Néron en personne. Or, quand l'empereur présidait, il avait pour assesseurs le préfet du prétoire et l'un de ses ministres. Ces personnages durent être Afranius Burrhus et Sénèque,

lesquels, en raison de leur charge, ne pouvaient pas s'absenter de cette audience; ils devaient se trouver dans le lieu où César rendait la justice en personne. Seul, sans patron, sans avocat, saint Paul défendit sa cause avec sa présence d'esprit et son éloquence admirables. Si nous avions encore son discours, nous y reconnaîtrions la sublimité de celui qu'il prononça devant l'aréopage, et la science qu'il déploya devant le roi Agrippa; nous pourrions surtout y admirer les arguments appropriés à sa cause et au chef de l'empire. Ce fut par ce discours qu'il se fit connaître de César, du préfet du prétoire, de ses assesseurs et des autres personnages célèbres qui entouraient Néron. Une foule d'auditeurs choisis affluaient de la ville aux audiences impériales; Néron, avec sa soif des applaudissements, n'était pas homme à les écarter. Ne trouvant aucun motif de condamner l'Apôtre, il le renvoya des fins de la plainte, et termina ainsi son procès d'appel. Les liens de l'Apôtre furent brisés vers la fin de la seconde année de son arrivée à Rome.

Ce n'est pas seulement dans le prétoire et la ville de Rome que les chaînes de l'Apôtre acquirent une grande célébrité. Le bruit de sa captivité se répandit promptement jusqu'en Orient. Toutes les Eglises qu'il avait fondées le suivaient en esprit dans toutes ses pérégrinations, s'informant avec soin de tous les événements de sa vie. On recherchait avec avidité tout ce qui le concernait. Mais si toutes les Eglises rivalisaient de zèle à son égard, il en était une cependant qui l'emportait sur les autres par son affection plus tendre et plus vive : c'est l'Eglise de Philippes, en Macédoine. En toute occasion, les saints de cette ville s'empressaient de lui témoigner leur attachement. Veillant toujours sur lui, ils se hâtaient, dès qu'ils le voyaient dans la peine, de mettre à sa disposition leurs biens et leur vie. Aussitôt qu'ils apprirent sa captivité à Rome, sans s'arrêter à des larmes stériles ni à de vaines émotions, ils lui envoyèrent leur Apôtre, ou l'évêque Epaphrodite, en le chargeant de le servir dans ses chaînes et de lui offrir, de leur part, un secours pécuniaire. Le noble prisonnier de Jésus-Christ n'avait d'autres ressources pour vivre que le travail de ses mains. Or, ce labeur continuel, au milieu de ses travaux apostoliques, aurait achevé de briser ses forces si ses vrais amis avaient négligé de venir à son secours. Au moment de son départ, l'Apôtre le chargea de sa touchante Epître aux Philippiens. Il l'écrivit de Rome, où il était encore prisonnier. C'est un monument touchant de sollicitude pastorale, et de noble reconnaissance d'un chef de famille à l'égard de ses enfants. L'Apôtre témoigne beaucoup de tendresse envers ses chers néophytes, maintenant affermis dans la voie chrétienne. Son cœur déborde de joie, non pas tant à cause de l'abondance de leurs largesses que par la considération de leurs excellentes dispositions. Pour lui, depuis longtemps il est accoutumé aux privations : il a vécu parfois dans l'affluence, souvent dans l'indigence. Dieu leur tiendra compte de leurs aumônes. Il les exhorte à se montrer constamment au milieu du monde comme de vrais enfants de lumière : qu'ils brillent comme des étoiles parmi les païens qui les environnent. Cédant à une constante préoccupation, l'Apôtre les fortifie contre les docteurs du judaïsme, qu'il appelle des ennemis de la croix de Jésus-Christ. « Evitez les querelles », leur dit-il en finissant, et il les conjure de conserver toujours entre eux une parfaite union. « Un des moyens les plus efficaces de maintenir la paix et la concorde, c'est de pratiquer l'humilité, à l'exemple de Jésus-Christ, anéanti volontairement, et obéissant jusqu'à la mort de la croix ».

Pendant son séjour à Rome, saint Paul rencontra un esclave fugitif du

nom d'Onésime, qui appartenait à Philémon, riche Phrygien et son ami. Après avoir volé son maître, cet esclave avait évité par la fuite le rude châtiment qu'il avait mérité. De Colosses, en Phrygie, il était venu chercher un refuge dans la ville de Rome. Il espérait échapper à toutes les recherches dans cette cité immense ; il ignorait que Rome était sans entrailles pour cette chose sans nom qu'on nommait un esclave. Il risquait d'y mourir de faim ou d'être jeté en pâture aux bêtes de l'amphithéâtre. Heureusement pour lui, après avoir épuisé ses dernières ressources, il découvrit dans cette ville l'Apôtre qu'il avait déjà connu chez son maître. Onésime, se confiant dans la charité de saint Paul, lui confessa sa faute. Touché de son repentir, le grand Apôtre le convertit à la foi, et comme il reconnut en lui des qualités précieuses, il résolut d'en faire un ouvrier évangélique. Mais, toujours prudent, avant de l'employer au service de l'Eglise, il voulut en obtenir la permission de son maître ; après l'avoir transformé en homme nouveau, il le lui renvoya muni d'une Epître, qui montre sous un nouveau jour sa charité admirable. Emu par la lecture de sa belle et touchante Epître, Philémon reçut Onésime avec bienveillance et lui pardonna sa fuite et son vol. Dès qu'il apprit qu'il pouvait être utile à saint Paul dans ses liens, il le lui renvoya en le rendant à la liberté. Epaphras, évêque de Colosses, ville de Phrygie voisine de Laodicée, partageait à Rome les chaînes de l'Apôtre. C'était un zélé serviteur de Dieu, dont les prédications avaient contribué beaucoup à répandre l'Evangile en Phrygie. Il manifesta une vive et constante sollicitude pour les villes de Colosses, de Laodicée et d'Hiéraple, principal théâtre probablement de ses labeurs apostoliques. Saint Paul l'appelle son cher frère et son compagnon dans le service de Dieu. C'est de lui sans doute qu'il apprit les principaux détails de la conversion des fidèles de ce pays. Aussi, dans son Epître aux Colossiens, leur dit-il qu'il prie sans cesse pour eux, demandant à Dieu de les remplir de la connaissance de sa volonté, afin qu'ils vivent d'une manière digne de lui. Une circonstance grave décida saint Paul à écrire aux Colossiens. Des séducteurs avaient jeté parmi eux le trouble et la division. Prétendant que Jésus-Christ est trop élevé au-dessus des hommes, ils imaginaient des médiateurs, placés entre lui et nous, destinés à rapprocher, pour ainsi dire, l'éloignement infini et l'espace incommensurable qui séparent l'humanité de la divinité. Ces erreurs provenaient du gnosticisme, dont les progrès étaient continus ; elles étaient mêlées d'observances judaïques et de pratiques superstitieuses d'origine païenne. Comme d'habitude, ces fausses théories étaient accompagnées d'instructions secrètes et de cérémonies impures. Comme toujours aussi, saint Paul déploie la plus vive énergie contre ces doctrines impies.

Saint Paul aimait les Hébreux de Jérusalem et de la Palestine convertis au christianisme, avec une telle ardeur, qu'il ne pouvait concentrer ce feu en lui-même ; malgré lui il faisait souvent explosion ; son cœur laissait échapper ces flammes qui le brûlaient. Vainement sa personne semblait leur causer une répugnance visible, son zèle l'emportait vers eux. L'obstacle, on peut le dire, doublait son amour. Dans l'espoir de vaincre enfin leur éloignement, il leur écrivit de Rome ou d'Italie sa célèbre et savante Epître, qui est à leur égard ce que l'Epître aux Romains est à l'égard des Gentils. On reste toujours saisi d'admiration devant son explication de l'esprit de la Loi ancienne et du changement qu'elle avait subi par la prédication de l'Evangile. Malgré des marques intrinsèques d'authenticité, cette sublime Epître eut une étrange destinée. Se refusant à voir dans la haute science que l'auteur déploie, la griffe du lion, plusieurs exégètes l'attribuèrent à

saint Luc, d'autres à saint Barnabé, quelques-uns même à saint Clément de Rome, et enfin à Apollo. Ce dernier, grand et puissant orateur, n'a rien laissé par écrit ; c'est peut-être par suite de l'impossibilité où l'on est de leur opposer ses précédents ouvrages qu'ils l'en regardent comme l'auteur. En la lisant attentivement et sans parti pris, il est aisé d'y reconnaître la profonde doctrine du docteur des Gentils. Convaincue de ce fait, l'Eglise l'a insérée définitivement dans le canon de l'Ecriture. L'idée d'écrire une telle Epître ne pouvait surgir que dans l'esprit du grand Apôtre. Paul console ses compatriotes de la persécution qu'ils avaient à souffrir de la part de leurs frères : ce qui concorde exactement avec l'époque du martyre de saint Jacques le Mineur. En même temps, en effet, beaucoup de disciples de l'Evangile furent maltraités, quelques-uns même jusqu'à l'effusion de leur sang. Le but de cet écrit est facile à saisir. Comme dans ses lettres aux Romains et aux Galates, l'Apôtre montre que la vraie justice ne vient pas de la loi, mais découle de Jésus-Christ. Non-seulement la justification ne saurait être produite par les cérémonies mosaïques, ni par la circoncision, vérités développées dans les précédentes Epîtres ; elle ne saurait non plus provenir des sacrifices. A ce sujet, saint Paul exalte en termes magnifiques la grandeur de Jésus-Christ, la vertu du sacrifice de la nouvelle alliance et l'excellence de son sacerdoce. Les sacrifices anciens ont été abolis, parce qu'ils étaient figuratifs.

A peine mis en liberté, saint Paul, toujours animé du même zèle, reprit ses courses apostoliques. L'ardeur de son activité naturelle, loin de s'éteindre, avait pris plus d'intensité au contact du feu sacré de l'Esprit-Saint, et ne lui permettait pas de s'abandonner au repos. Avec sa prudence consommée, il choisissait les lieux où sa présence était le plus nécessaire. L'île de Crète, aujourd'hui Candie, cette île aux cent villes, si florissante et si renommée dans le paganisme grec et romain, attira la première ses regards. L'Apôtre annonça l'Evangile aux Juifs d'abord, selon son usage, puis aux Gentils ; les diverses conversions opérées par sa parole formèrent les premiers éléments de l'Eglise de Crète ; des alluvions impures vinrent bientôt souiller leur pureté. En se convertissant à la foi, l'esprit indocile de ces insulaires ne se dépouilla pas complétement de ses erreurs antérieures. Leur première superstition renaissait parfois, comme ces plantes mauvaises qu'on extirpe difficilement. Il leur prit fantaisie de s'entêter des rêveries des Juifs et de leurs cérémonies légales, de celles surtout qui leur semblaient avoir une certaine affinité avec le paganisme ; ces esprits rebelles, incapables de se laisser gouverner par la raison, ne pouvaient être ramenés dans la voie de la vérité et de la justice que par la crainte ; c'est pourquoi saint Paul écrivit plus tard à Tite de les reprendre avec dureté : *Increpa eos dure*. Habile dans la conduite des hommes, il savait que des manières trop douces restent sans effet sur de tels caractères. De l'île de Crète, saint Paul se transporta en Judée, dont il visita les Eglises; il réalisa alors, d'après saint Chrysostome, la promesse qu'il avait faite aux Hébreux, dans sa célèbre Epître, d'aller les visiter dès que ses liens seraient brisés.

Après avoir relevé le moral des judéo-chrétiens de Jérusalem avec cette grande et puissante manière apostolique dont l'Epître aux Hébreux nous donne l'idée, il visita dans le même but les fidèles de la Palestine et de la Syrie. D'après la promesse formelle qu'il avait faite à Philémon, il ne put se dispenser d'aller visiter l'Eglise de Colosses, ville de l'Asie-Mineure, située au confluent du Lycus et du Méandre et voisine de Laodicée, que Pline met au nombre des villes les plus célèbres de la Phrygie. Le triste état où

un tremblement de terre avait réduit la ville de Laodicée en la renversant de fond en comble, l'empêcha-t-il d'y porter ses pas? C'eût été pour l'Apôtre un motif de plus d'aller visiter des chrétiens si rudement affligés; car, malgré leurs richesses, les habitants étaient fort en peine de la rebâtir. Assurément l'Apôtre ne pouvait aider de ses deniers cette reconstruction; mais il pouvait relever leur moral abattu. On ne voit rien qui ait pu mettre opposition à ce voyage. Il dut terminer le cours de cette visite apostolique vers la fin de l'an 62, époque à laquelle il arriva à Ephèse avec Timothée. Ce fut pour lui un bonheur inespéré, et dont il semblait avoir perdu l'espoir, que de revoir cette ville où il avait exercé son apostolat avec tant de succès. Quand l'Apôtre eut pourvu avec sa prudence surhumaine, selon les exigences du temps et du lieu, à tant de choses périlleuses, pressé par le devoir impérieux de suivre l'ordre divin, il quitta Ephèse et prit le chemin de la Macédoine, où l'attendaient ses chers amis de Philippes. Cette Eglise était la première dans ses affections; il se trouvait là au milieu de vrais amis, dont le cœur était toujours disposé à se sacrifier en sa faveur. Malgré son affection singulière pour l'Eglise de Philippes, si digne à tous égards de son amitié, l'Apôtre n'oublia pas, pendant son séjour au milieu de ses amis, les autres Eglises de Macédoine. Toutes celles qui se rencontrèrent sur sa route reçurent sa visite. Dans ce court voyage en Macédoine, il suivit vraisemblablement la voie qu'il avait parcourue dans le premier, quand il passa d'Asie dans cette province d'Europe, et ensuite de la Macédoine en Asie. Obligé de s'embarquer dans le port où l'on trouvait le plus ordinairement des navires en destination de cette province, il dut se rendre d'Ephèse à Troade, situé en face de la Macédoine.

D'après la croyance commune, saint Paul écrivit de la Macédoine la première épître à Timothée : tous y voient un magnifique tableau des devoirs de la charge pastorale. Cette épître résume les règles divines et visiblement inspirées pour le sage gouvernement de la maison de Dieu et de la famille chrétienne. On l'a constamment regardée dans l'Eglise comme le premier fondement de la discipline ecclésiastique relative à l'épiscopat et aux divers degrés de la cléricature.

De peur qu'on ne méprise sa jeunesse (Timothée avait alors à peine trente ans), l'Apôtre lui adresse diverses recommandations et lui trace une ligne de conduite. Il doit se tenir en garde contre les nouveautés profanes de langage, et combattre le bon combat de la foi. Une fausse science, en effet, tendait à corrompre la pureté de la doctrine. A cette époque, les femmes s'employaient à disséminer l'erreur. Elles servaient d'instruments à des docteurs d'iniquité, grâce à cette influence qu'elles prennent aisément sur l'esprit des hommes. Pour couper court à tout abus, et même faire disparaître le danger de ce côté, saint Paul défend aux femmes d'enseigner : elles doivent garder le silence dans les assemblées chrétiennes, et écouter les instructions avec attention et respect.

Dans ses rapports d'évêque avec les femmes chrétiennes, Timothée traitera celles qui sont âgées avec le respect qu'on porte à sa mère ; il considérera les plus jeunes comme ses sœurs, toujours avec une réserve extrême. Un évêque doit être irrépréhensible dans ses mœurs comme dans la foi, instruit, sobre, hospitalier, doux, modeste, ennemi des dissensions, généreux. Si, avant de recevoir le caractère sacré de l'épiscopat, il était engagé dans le mariage, qu'il maintienne ses enfants dans l'obéissance et une conduite régulière. Comment un homme qui ne sait pas gouverner sa maison, pourra-t-il gouverner l'Eglise de Dieu ? Il ne faut pas élever un néophyte à

la dignité épiscopale, de peur qu'il ne s'enfle d'orgueil et ne soit surpris par le démon. Les prêtres qui remplissent bien leur charge doivent être honorés : toute accusation portée contre eux ne doit pas être facilement accueillie, à moins qu'elle ne soit soutenue par deux ou trois témoins. L'évêque, en toutes choses, doit montrer beaucoup de calme et user d'une grande modération ; il priera et fera prier pour tous les hommes, pour les princes et ceux qui sont constitués en dignité.

Saint Paul écrivit-il également de Macédoine l'Epître à Tite ? Celle-ci a le même but, les mêmes idées et souvent la même forme que la précédente. Ces deux Epîtres ont donc dû, à ce qu'il paraît, être écrites dans le même temps et du même lieu ; dans l'une et dans l'autre, il trace un plan de conduite à suivre dans l'organisation de l'Eglise ; on y trouve des recommandations contre les judaïsants.

Saint Paul dut aller en Grèce et, de cette province, il vint, comme il l'annonce à Tite, passer l'hiver à Nicopolis, ville d'Epire sur le golfe d'Ambracie, aujourd'hui Prévéza. De Nicopolis, l'Apôtre repassa en Asie-Mineure ; il suivit la route ordinaire, longea l'île de Samothrace et aborda à Troade, où il logea chez Carpus, chrétien considérable de cette ville, ou peut-être un de ses prêtres. Il y demeura un certain temps. Saint Paul alla visiter ensuite Antioche de Pisidie, Iconium et Lystre, où il souffrit les grands maux dont il parle à Timothée. Il vint ensuite à Milet, où il laissa Trophime malade. Ayant terminé sa visite apostolique des Eglises de l'Asie, où il marqua son passage par des travaux, des souffrances et des persécutions nouvelles, il revint à Corinthe, où il laissa Eraste, l'un de ses disciples et de ses saints coopérateurs ; il y rencontra saint Pierre, et tous deux allèrent ensemble à Rome, comme le décrit Denys de Corinthe dans sa lettre aux Romains.

D'après une tradition fondée sur les témoignages les plus graves, dont le faisceau ne semble pas pouvoir être rompu, saint Paul alla de Rome en Espagne en traversant une partie des Gaules. L'Apôtre, dont l'activité ne pouvait être arrêtée que par la mort, ne voulut pas quitter la terre sans avoir porté la lumière de l'Evangile jusqu'aux dernières limites de l'Occident. Les Pères de l'Eglise grecque et latine admettent presque unanimement ce voyage. Pierre de Marca trace ainsi l'itinéraire de saint Paul en Espagne à travers les Gaules : « Paul », dit ce savant archevêque, « en allant en Espagne, dut suivre cette voie publique, si célèbre chez les anciens, qui de l'Italie conduisait à travers les Gaules jusque dans la Bétique même ; l'itinéraire d'Antonin décrit cette voie par Nice, Arles, Narbonne, les monts Pyrénéens, la Jonquière, Barcelone » et les autres lieux. Strabon explique également cette voie avec soin : « J'ai redressé les interprètes qui ne l'ont pas toujours bien compris ». Etienne VI, dans une lettre (citée par Labbe) contre Sylva et Hermamire, faux évêques d'Urgel et de Girone, dit que saint Paul partit de Narbonne en compagnie de Sergius Paulus, et que tous deux parvinrent jusqu'aux confins de l'Espagne en prêchant l'Evangile. Dans le commentaire sur saint Paul, attribué à saint Anselme, ou plutôt à Hervé de Bourg-Dieu, on lit le même fait, le départ de Narbonne avec son disciple surnommé Paulus. Emmanuel-Cajétan Souza admet aussi qu'il fit ce voyage par terre à travers les Gaules. L'Eglise de Tolède met à la tête de ses évêques Marcel, fils de Marcellus, préfet de Rome, et le qualifie de disciple de saint Paul ; il fut converti par ce grand Apôtre, lorsqu'il était en Espagne. Ce Marcel, premier évêque de Tolède, avait été envoyé dans cette ville par l'empereur, afin de la conserver dans l'obéissance aux Romains.

L'Eglise de Tortose regarde saint Luf ou Ruffus comme son premier

évêque. Fils de ce Simon le Cyrénéen, qui fut contraint par les soldats à porter la croix de Jésus-Christ jusqu'au Calvaire, il était célèbre dans l'Eglise d'Antioche, où il imposa les mains à saint Paul et à saint Barnabé. Il accompagna saint Paul en Espagne, et le grand Apôtre l'ordonna évêque de cette Eglise. Plusieurs croient également que Priscille et Aquila accompagnèrent le grand Apôtre en Espagne et prêchèrent l'Evangile avec lui, dans cette vaste province ; ils y souffrirent même le martyre.

Averti par une révélation divine, que le temps de sortir de ce monde approchait, saint Paul acheva ses itinéraires apostoliques. Il reprit le chemin de Rome en compagnie de Luc, de Tite, de Crescent, de Démas et d'autres saints coopérateurs. Saint Denis de Corinthe, comme le rapporte Eusèbe, dans son *Histoire de l'Eglise*, semble affirmer que saint Paul rentra dans Rome en compagnie de saint Pierre. Le chef de l'Eglise et le grand Apôtre se seraient rencontrés au terme de leur mission apostolique et auraient fait ensemble leur entrée triomphale dans cette ville, où leurs corps devaient reposer et être vénérés de tout l'univers. Baronius adopte ce sentiment, d'après Métaphraste et d'autres auteurs. Saint Astère pense que saint Paul retrouva saint Pierre à Rome, et s'appliqua, de concert avec lui, à instruire les Juifs dans les synagogues, et à convertir les païens sur les places et dans les assemblées publiques. Surtout ils consolèrent les chrétiens qui avaient échappé jusqu'alors à la persécution si horrible de Néron. Egalant leur zèle à l'excès du mal, ils allaient visiter les témoins de la foi dans leurs cachots et les préparer à une immolation prochaine. Avant de se coucher, ce soleil voulait illuminer un grand nombre d'âmes encore plongées dans les ténèbres ; il leur prêcha, avec la dernière force, l'Evangile de la grâce de Dieu, la foi, la sanctification, la charité, l'horreur du péché et de l'idolâtrie, cette source impure de tous les crimes qui inondent la terre ; il les exhorta surtout à être permanents dans la grâce de Dieu : *Ut permanerent in gratia Dei*. Le monstrueux empereur, déjà couvert du sang des chrétiens, ne put voir sans colère, ni les succès de cette prédication, ni la vie sainte des néophytes, satire vivante de ses vices, éternel reproche de ses crimes horribles ; il ordonna à ses satellites de jeter en prison le grand Apôtre, ainsi que saint Pierre, le chef de l'Eglise, alors également à Rome.

A la suite de cette arrestation, saint Paul comparut devant Néron. Ses amis éprouvèrent un tel effroi, qu'ils l'abandonnèrent dans cette extrémité, et peut-être le renièrent ! Déjà perdu à leurs yeux, ils craignirent, en lui prêtant leur appui, d'être enveloppés dans sa ruine ; tous l'abandonnèrent. Mais si tout secours humain fit défaut à l'Apôtre, Dieu lui donna un courage surhumain, et le rendit invincible. Il sortit sain et sauf de l'antre du lion. Fut-il mis en liberté ? Put-il continuer dans Rome sa prédication apostolique ? Saint Chrysostome semble l'avoir cru. Il échappa certainement à la mort, mais il demeura vraisemblablement dans les liens. Au milieu de ses tribulations et de l'abandon de tant de lâches amis, même des Asiatiques qui étaient à Rome, Dieu lui ménagea un noble cœur, un ami dévoué jusqu'au sacrifice de sa vie, Onésiphore ! Dans le désir de secourir saint Paul, il accourut d'Asie à Rome ; il venait y couronner noblement les services qu'il avait rendus à l'Eglise. Des difficultés presque insurmontables de trouver saint Paul, n'arrêtèrent ni son zèle, ni son dévouement. Il ne recula pas à l'aspect de ce lieu effrayant ; avec une grandeur d'âme admirable il l'assista de tout son pouvoir, sans craindre d'exposer sa vie. Emu de cet attachement héroïque, saint Paul veut que Timothée aille saluer

de sa part la maison d'Onésiphore. C'est, en effet, de la prison Mamertine, et presque à la veille du martyre, que saint Paul écrivit sa seconde Epître à Timothée, comme le testament de son affection paternelle. « Dieu », lui dit-il, « ne nous a pas donné l'esprit de crainte, mais de courage. Ne rougissez pas de rendre témoignage à notre Dieu... Je souffre, mais je ne suis pas confondu ; car je sais en qui j'ai foi... Pour moi, j'ai combattu un bon combat, j'ai consommé ma course, j'ai gardé ma foi ».

La prison Mamertine, malgré ses murs épais, ne mit aucun obstacle sérieux à sa prédication apostolique. Qui peut enchaîner le souffle de l'Esprit, retenir la voix du Verbe divin, qui retentit comme la foudre? Il travailla à consommer la conversion de la concubine de Néron et de son échanson. Messager du salut, Onésiphore put être employé à porter les paroles de l'Apôtre; ce service était plus agréable à saint Paul que celui qu'il rendait à sa propre personne ; qu'importait au docteur des nations le soin de son corps! Que Jésus-Christ fût glorifié, le reste le préoccupait peu. L'Apôtre, du centre de cette prison , jetait ses regards sur les Eglises du monde, et les dirigeait avec une grande sollicitude. Pressé par les étreintes de la charité de Jésus-Christ, il inspectait tous les fidèles. Sur la fin de sa course, saint Paul écrivait plus fréquemment ; il multipliait ses Epîtres, ses avis, ses expositions de doctrine ; vrai testament de son inépuisable charité, dernière expression de sa foi ferme et constante, c'était comme la dernière étincelle du désir ardent qu'il avait de voir son œuvre de l'établissement de la foi parmi les Gentils consommée. L'Epître aux Ephésiens a été écrite dans ce but; ni l'Epître elle-même, ni l'histoire ne font aucune mention, il est vrai, du motif qui porta l'Apôtre à l'écrire ; des schismes, des dissensions ont pu en être la cause comme celle de la première aux Corinthiens, ou bien une défection de la vérité de l'Evangile comme celle de l'Epître aux Galates ; ce fut surtout la pensée que des hommes séducteurs devaient envahir cette Eglise et la troubler. Voilà pourquoi il prémunit avec soin les Ephésiens contre tout respect humain relatif à sa personne ; il les avertit de ne pas rougir des liens qui le détiennent captif à Rome , car il souffrait ces liens pour la cause de l'Evangile ; leur cœur ne devait donc point s'affaiblir, ni leur esprit s'éloigner du droit chemin de la vérité et de la piété, soit par honte, soit par crainte. Cette sublime Epître fut écrite dans les derniers liens de l'Apôtre, et non dans les premiers. Tychique, fidèle messager de saint Paul, fut chargé de la porter aux Ephésiens, et de leur faire connaître en même temps l'état des affaires et la situation pénible où il se trouvait. Saint Paul fait mention de cette mission de Tychique aux Ephésiens dans la seconde à Timothée. Cette Epître encyclique était destinée à toutes les Eglises d'Asie, car elle était adressée aux fidèles d'Ephèse et des villes de la métropole de l'Ionie ; de là vient que parfois on la citait comme étant adressée spécialement aux chrétiens de Laodicée. Certains auteurs même, qui ont attribué à saint Paul une première lettre aux Ephésiens, regardaient celle-ci comme postérieure : c'était une erreur ; l'Epître aux Ephésiens est unique.

Le martyre de saint Pierre et de saint Paul mit le comble à la persécution de Néron. Les captifs sortirent ensemble de la prison Mamertine ; ils s'acheminèrent vers l'autel de leur immolation ; ils quittèrent la ville par la porte d'Ostie, aujourd'hui de Saint-Paul. Dans un lieu consacré par la tradition, ils se séparèrent en s'embrassant et en s'adressant des paroles de félicitation. Rome, la ville aux souvenirs impérissables, ne pouvait pas oublier ce dernier embrassement des deux plus grandes victimes que Néron

ait sacrifiées ! Tant de pèlerins sont venus depuis ce jour visiter cet endroit mémorable, que la trace de leurs pas est restée ineffaçable. Une inscription, encadrée entre deux petites colonnes ornées d'un bas-relief, indique aujourd'hui ce lieu aux voyageurs qui parcourent la voie d'Ostie. Saint Paul suivit cette voie jusqu'à un lieu nommé les Eaux salviennes. Là il fut frappé du glaive ; en qualité de citoyen romain il devait périr ainsi et non par la croix, supplice réservé par Rome aux personnes de condition vile à ses yeux. Le martyre de saint Paul arriva le trois des calendes de juillet, le 29 juin de l'an 66. Plautilla, patricienne, femme très-noble, qui avait été baptisée par saint Pierre dans les eaux du Tibre, s'était rencontrée face à face avec saint Paul au moment où le grand Apôtre marchait au martyre, suivi d'une foule innombrable de peuple ; celui-ci, la voyant pleurer, lui demanda son voile afin de se bander les yeux selon la coutume au moment d'avoir la tête tranchée. Plautilla s'empressa de le lui donner libéralement. Plus tard l'Apôtre lui apparut et le lui rendit. D'après une inscription grecque, citée par Gruter et qui fut trouvée à la troisième pierre milliaire de la voie Appienne sur deux colonnes, le terrain sur lequel saint Paul souffrit le martyre s'appelait le *champ d'Hérode ;* c'était sans doute une propriété d'Agrippa. Quand le glaive de l'exécuteur eut séparé la tête de l'Apôtre de son corps, au lieu de sang, les veines laissèrent jaillir du lait. Saint Ambroise et saint Jean Chrysostome parlent de ce fait traditionnel avec leur éloquence ordinaire. A peine tranchée, la tête de saint Paul rebondit trois fois, et à chaque fois elle fit jaillir de terre une source d'eau vive. Ces trois sources ont donné leur nom au théâtre où le docteur des Gentils reçut la plus belle des couronnes ; on l'appelle les Trois-Fontaines.

Il manquerait quelque chose à la vie de cet Apôtre, si nous ne donnions pas ce que l'antiquité nous a laissé pour reproduire son portrait physique.

Le premier coup de pinceau nous est fourni par une main ennemie, qui ne songeait qu'à jeter du ridicule sur la physionomie du grand Paul. Voici ce que dit Lucien : « J'ai rencontré un Galiléen chauve, un nez aquilin, qui est monté jusqu'au troisième ciel, où il avait appris des choses étonnantes. Jésus-Christ nous a renouvelés par l'eau ; il nous a fait marcher sur les traces des bienheureux, et nous a rachetés du séjour des impies. Si tu veux m'écouter, je te rendrai vraiment homme ». La malveillance de Lucien nous rend ici un véritable service : non-seulement il nous donne une idée de l'extérieur de saint Paul, mais il nous apprend quelque chose de sa manière de prêcher dans les groupes de citoyens où il se présentait. Saint Chrysostome nous dit un mot de sa taille : « Celui qui n'avait que trois coudées, touche cependant au ciel ». « Paul », dit Nicéphore, « avait un corps petit, sensiblement incliné, le visage pâle, annonçant un âge qui allait au-delà de ses années ; sa tête était petite ; il avait beaucoup de grâce dans ses yeux, les sourcils forts et pendants, le nez grand et agréablement aquilin, la barbe longue et, assez fournie, et comme sur la tête, les cheveux blancs y brillaient dans une grande proportion ».

Les monuments antiques placent très-fréquemment derrière l'image de saint Paul un phénix sur un palmier, double emblème de résurrection qui a en grec le même nom. On en peut voir de fréquents exemples dans les mosaïques, les sarcophages, etc., etc., et même sur des fonds de tasse. Cette particularité, qui ressemble presque à une formule hiératique, avait sans doute pour but d'honorer le principal prédicateur de la résurrection future.

Saint Paul porte quelquefois comme attribut le livre de ses Epîtres. Ainsi le voit-on dans une mosaïque du VIe siècle, de Sainte-Marie-

in Cosmedin, de Ravenne, paraissant offrir deux volumes roulés au trône de l'Agneau, tandis que saint Pierre, de l'autre côté, a ses clefs dans les mains.

L'attribut du glaive, qui fut l'instrument de sa mort, n'a été donné à l'apôtre des Gentils que dans les temps postérieurs aux premiers siècles de l'Église.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS DE SAINT PAUL.

Le corps du grand Apôtre fut enlevé du lieu où il reçut la couronne du martyre par Lucine, femme clarissime et de rang sénatorial ; elle choisit dans son domaine un tombeau honorable sur la voie d'Ostie, où elle le déposa. Plus tard les corps sacrés des deux Apôtres furent réunis et portés dans les catacombes. Les lieux où les corps de saint Pierre et de saint Paul furent ensevelis, loin de rester obscurs ou inconnus, devinrent au contraire très-célèbres ; ils excitèrent la vénération de tout l'univers. Au milieu des persécutions horribles qui éprouvèrent si rudement l'Eglise naissante et qui lui firent un calvaire sanglant de trois siècles, ni les persécuteurs, si acharnés à faire mourir les disciples de Jésus-Christ, ni les adorateurs d'idoles, n'eurent la pensée de leur faire subir des outrages. Dieu préserva ces nobles et magnifiques trophées de leur victoire de toute atteinte de profanation. Aucune main sacrilége n'osa les souiller de leur contact, et tandis qu'on jetait dans le Tibre ou dans la mer les cendres des martyrs qui périssaient dans le feu, ou le corps même de ceux qui mouraient par le glaive, on ne chercha pas à jeter au vent cette tente de limon que l'âme des saints Apôtres avait érigée en sanctuaire où habitait l'Esprit-Saint, et avait offerte à Dieu en hostie vivante, sainte et agréable. L'Eglise entière ne cesse de vénérer ces restes sacrés ; admirables reliques, elles servent de bouclier contre ses ennemis. Destinées à être un jour absorbées par la vie, elles brilleront au jour de la résurrection des saints, semblables à des astres brillants.

Dans les temps de persécution, où la nature, effrayée de la cruauté raffinée et de la variété horrible des supplices, véritable invention de l'enfer, pouvait fléchir et succomber à l'effroi qu'ils lui causaient, les chrétiens de Rome allaient se fortifier contre cette terreur auprès des tombeaux des grands Apôtres. Là leur foi se retrempait et prenait la force de braver les tyrans. Depuis cette époque glorieuse, on a toujours vu, dans tous les siècles, des milliers de chrétiens accourir à Rome des régions les plus éloignées, de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, au tombeau où reposent ces saintes reliques. Là ils se prosternent et vénèrent ces frères selon la foi, dont l'un porte les clefs du ciel, et l'autre celles de la science. Il sort toujours de ces dépouilles glorieuses une vertu puissante qui ranime la foi la plus vacillante et la raffermit contre le monde, son grand destructeur.

Les chaînes de saint Paul se conservent à Rome comme celles de saint Pierre. Saint Jean Chrysostome dit que s'il avait eu plus de force de corps, et que le service et les affaires de l'Eglise ne l'eussent pas absorbé, il aurait entrepris volontiers un voyage aussi long qu'était celui d'Antioche à Rome, dans le seul dessein d'y voir la prison où saint Paul avait été enfermé et les chaînes dont il avait été chargé pour Jésus-Christ, de baiser ces chaînes qui font trembler les démons et sont révérées des anges, et de les mettre sur ses yeux après les avoir embrassées.

Dans son livre contre le *Schisme des Donatistes*, Optat de Milève parle des monuments des deux Apôtres à Rome. Prudence décrit leur position sur les deux rives du Tibre ; il montre l'un, situé près du jardin de Néron, sur la voie Aurélienne, dans la basilique Vaticane, et l'autre dans la basilique de Saint-Paul hors des murs.

Siméon Métaphraste, qui a recueilli les légendes des saints, dit qu'il y avait autrefois dans ce portique de l'ancienne église du Vatican des peintures, détruites malheureusement depuis longtemps, qui représentaient la déposition des deux Apôtres dans les catacombes et l'exaltation du corps de saint Pierre par le pape saint Sylvestre, lorsqu'on le plaça dans la basilique Vaticane.

D'après le conseil du pape saint Sylvestre, l'empereur Constantin fit construire en l'honneur de saint Paul une basilique magnifique sur son tombeau, entre la voie d'Ostie et le Tibre ; il la dota de revenus opulents. L'empereur Valentinien, trouvant qu'elle n'était pas d'une grandeur assez ample, à cause du défaut d'espace, bornée qu'elle était par la voie d'Ostie, l'agrandit en embrassant dans le circuit de ses murs cette même voie. Théodose et Arcadius terminèrent cette construction plus auguste. Cette vénérable basilique, l'une des gloires de Rome, connue sous le nom de Saint-Paul hors des murs, avait dépassé les vingt premières années du XIXe siècle sans accidents fâcheux. Par un bonheur inouï, elle était restée seule étrangère aux divers systèmes de restauration que la suite des siècles avait fait subir à toutes les autres églises de Rome. Sa disposition primitive, ses peintures, les diverses particularités de son antique construction étaient restées intactes. Ce n'est pas que ses lignes architecturales fussent toutes irréprochables, mais l'effet en était grandiose. Prudence en fait la description. « Tout ici », dit-il, « est royal ; un excellent prince a consacré ce monument, et en a fait resplendir l'enceinte de mille richesses ; les poutres sont dorées afin que la lumière se répande à l'intérieur. Des colonnes de marbre de Paros soutiennent des lambris de

couleur fauve, et les arceaux sont ornés d'admirables verres qui rappellent la variété et l'éclat des fleurs du printemps ». Cet édifice, qui avait bravé les siècles et les Barbares, fut détruit, en 1823, par un horrible incendie. Un feu dont la violence était alimentée par le bois de cèdre dont sa charpente était fabriquée, la ruina presque en entier. Cette perte était grande ; l'art, l'histoire et la religion voyaient ainsi disparaître un de ses plus beaux et vénérables monuments. Le gouvernement pontifical ne se borna pas à déplorer cette catastrophe inattendue ; Léon XII commença de réédifier ce temple auguste, l'une des plus belles gloires de l'Eglise romaine. Grâce aux efforts soutenus de ses successeurs et à leur générosité éclairée, la Ville éternelle possède de nouveau, restaurée avec le respect le plus scrupuleux, cette basilique que les premiers empereurs chrétiens avaient noblement érigée.

Ce vaste édifice, précédé d'un portique, s'étendait en cinq nefs jusqu'à l'abside ; elles étaient divisées par une forêt de colonnes du marbre le plus précieux, et aujourd'hui introuvable. Une immense arcade, connue sous le nom d'arc de Placidie, séparait l'abside de la grande nef ; une vaste mosaïque représentant l'image du Sauveur entouré des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, auxquels on avait ajouté les images de saint Pierre et de saint Paul, la décorait. C'est au zèle de saint Léon, ainsi qu'à la munificence de *Galla Placidia*, fille de Théodose et mère de Valentinien III, que l'église de Saint-Paul était redevable de ce monument.

A la Confession, sous l'autel de la nouvelle basilique, on conserve la moitié des corps des deux Apôtres, sous un baldaquin gothique, soutenu par quatre magnifiques colonnes ; on lit sur ses quatre faces : *Tu es vas electionis — Sancte Paule apostole — Prædicator veritatis — In universo mundo*. Dans une chapelle du couvent des Bénédictins attenante à la basilique, on vénère les glorieuses chaînes qui ont lié les membres du grand Apôtre. Dans la nouvelle église, on admire quatre colonnes d'albâtre d'une magnificence inouïe.

L'an 380, saint Damase, pape, fit ériger la première et l'unique église consacrée à saint Paul dans l'intérieur de la ville de Rome ; il choisit l'emplacement où était située la maison où l'Apôtre passa deux ans prisonnier et gardé par un prétorien. Une tradition constante avait conservé le souvenir de cette demeure, tant ce lieu était en grande vénération parmi les fidèles. Il y fit bâtir cet édifice sacré, connu de nos jours sous le nom de *Scuolo di S. Paolo*, école de Saint-Paul. Ce nom remonte à l'époque des chaînes de l'Apôtre, parce que c'est là qu'il enseignait du matin au soir la foi chrétienne à toutes sortes de personnages Juifs et Gentils. Consacré par un si long souvenir, ce nom sert encore à désigner l'église qui l'a remplacée. Tous les savants qui ont écrit sur Rome en conviennent.

Le pape saint Sylvestre, qui avait une égale vénération pour ce lieu sacré, et le regardait comme un des plus saints monuments de la religion chrétienne dans Rome, donna à cette église un bras de saint Paul. Urbain II, dans la bulle *Apostolicæ sublimitas dignitatis*, l'honora de priviléges spéciaux. Le concours des fidèles étrangers y a toujours été grand. Cette église et la basilique de Saint-Paul hors des murs sont les deux monuments qui attestent la présence de saint Paul dans Rome et le souvenir de son martyre.

Il nous reste de saint Paul quatorze épîtres, dont neuf sont adressées à sept Eglises, une aux Romains, deux aux Corinthiens, une aux Galates, une aux Ephésiens, une aux Philippiens, une aux Colossiens, deux aux Thessaloniciens ; quatre autres sont écrites à ses disciples, deux à Timothée, et une à Tite, une à Philémon ; la quatorzième est aux Hébreux. Ces Epîtres ont toujours été plus célèbres dans l'Eglise que celles des autres Apôtres, et elles ont fait non-seulement le sujet de la consolation et de l'édification des chrétiens, mais encore de l'admiration des Juifs et des païens. Ceux mêmes qui étaient ses plus grands ennemis et les plus jaloux de sa gloire, et qui méprisaient ses discours quand il était présent, se sont crus obligés d'avouer que ses lettres étaient remplies de force et d'autorité. Les raisonnements en sont justes, les pensées nobles, le style vif et animé. Il y a des endroits obscurs et un peu embarrassés, soit à cause de la sublimité de la matière qu'il y traite, soit à cause des fréquentes parenthèses dont elles sont entrecoupées, et d'un assez grand nombre de transpositions et d'hyperboles. Les critiques remarquent aussi que le grec n'en est pas pur, et que souvent le tour de la phrase est hébraïque.

Saint Paul met ordinairement son nom et ses qualités à la tête de ses Epîtres. Quelquefois il y ajoute celui de quelques-uns de ses disciples, soit parce qu'ils lui avaient servi de secrétaires, soit pour leur faire honneur, ou pour donner plus de crédit à ses lettres, ou enfin parce qu'ils étaient fort connus des Eglises auxquelles il écrivait. Nous en avons un exemple dans la première Epître aux Corinthiens, qu'il commence ainsi : « Paul, Apôtre de Jésus-Christ par la vocation et la volonté de Dieu, et Sosthène, son frère » ; et dans l'Epître aux Thessaloniciens : « Paul, Silvain et Timothée, à l'Eglise de Thessalonique ». Mais on n'a jamais douté dans l'Eglise que saint Paul en fût seul auteur. Tertius, qui dit avoir écrit la lettre aux Romains, n'en fut que le secrétaire ou le copiste ; et il y a apparence que l'Apôtre dicta aussi à quelqu'un de ses disciples la première aux Corinthiens, celle aux Colossiens et la seconde aux Thessaloniciens. Cependant, de peur qu'on ne s'y méprît et qu'on ne fît passer de fausses lettres sous son nom, il avait coutume de mettre son seing dans toutes ses Lettres et de les souscrire d'une façon qui lui était particulière. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans sa seconde aux Thessaloniciens, où il dit : « Je vous salue ici de ma propre main, moi Paul ; c'est là mon seing dans toutes mes Lettres, j'écris ainsi ; la grâce

de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. Amen ». Ceux qui ont arrangé les Epîtres de saint Paul dans nos Bibles ont eu moins d'égard au temps auquel elles ont été écrites qu'à la dignité des Eglises, ou au mérite des fidèles qui les composaient, ou à la grandeur des mystères qui y sont expliqués, ou à l'excellence des matières qui y sont traitées. La première de toutes, selon l'ordre des temps, est celle que saint Paul écrivit aux Thessaloniciens ; la seconde, adressée aux mêmes peuples, fut écrite peu de temps après; ensuite, celle aux Galates; après quoi il écrivit les deux aux Corinthiens, puis la première à Thimothée, à Tite, aux Romains, aux Philippiens, à Philémon, aux Ephésiens, aux Colossiens et aux Hébreux; la dernière de toutes est la seconde à Timothée. L'Apôtre l'écrivit, étant à la fin de sa vie et proche de son martyre, comme il nous l'assure lui-même.

On a quelquefois attribué à saint Paul, mais à tort :

1° Un *discours* où il conseille de lire les livres des païens, entre autres ceux de la Sybille et d'Hystaspe.

2° Une troisième *lettre* aux Thessaloniciens.

3° Plusieurs *letttes* à Sénèque.

4° L'*Evangile* de saint Luc.

5° Plusieurs *apocalypses* ou *ascensions*.

6° Un livre intitulé : *Voyages de saint Paul et de sainte Thècle.*

7° Un autre livre intitulé : *Les Actes de saint Paul.*

8° Une *épitre* aux Lapdicéens.

Nous avons analysé, pour composer la substance de cette biographie, les deux ouvrages les plus parfaits, à notre avis, qui aient été publiés jusqu'ici sur saint Paul : celui de M. Vidal, curé de Notre-Dame de Bercy, intitulé : *Saint Paul, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1863; et celui de l'abbé Bourrassé, chanoine de Tours, intitulé : *Les Apôtres*. D'autres ouvrages d'un ordre différent, mais non moins élevé, comme *La Bible sans la Bible* par M. l'abbé Gainet; l'*Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, par Dom Ceillier, etc., nous ont servi à combler quelques lacunes.

SAINT MARCEL ET SAINT ANASTASE, MARTYRS,

PATRONS D'ARGENTON, AU DIOCÈSE DE BOURGES (IIIe siècle).

Marcel et Anastase étaient romains. A l'époque de la grande persécution qui rougit toutes les places de la cité du sang des chrétiens, ils s'enfuirent dans les Gaules pour rejoindre leurs frères que l'évêque saint Etienne avait envoyés dans ces contrées pour annoncer l'Evangile. Ils arrivèrent bientôt dans l'antique *Argentomachus*, (Argenton). Quand ils eurent franchi le mur d'enceinte, soit lassitude, soit prudence, ils ne cherchèrent pas à pénétrer plus avant dans la ville, et vinrent frapper à l'une des premières maisons du faubourg. Ils y trouvèrent une pauvre veuve, pleurant sur le berceau d'un enfant malade, et résistant aux consolations de ses voisins assemblés.

Ils écartèrent doucement la foule, et demandèrent la permission d'examiner le petit moribond. La mère leva machinalement les yeux sur eux, et d'un geste désolé fit comprendre que tout secours était inutile. Pourtant, le plus jeune des voyageurs insistant et s'efforçant de lui donner quelque espoir : « Hélas ! » dit la malheureuse, « pour la joie qu'il a dans ce monde, à quoi bon chercher à l'y retenir? Il est aveugle, sourd, muet et boiteux ». — « Femme », reprit le voyageur, « Dieu est grand et miséricordieux ». — « De quel Dieu parles-tu ? » — « Du Dieu des chrétiens dont je suis le serviteur ». Illuminée par l'amour maternel, la veuve se leva : « Chrétien », dit-elle, « tu as un visage céleste, et tu ne voudrais pas te jouer de ma douleur. Rends la santé à mon fils, qui, malgré sa disgrâce, est mon seul bonheur, et je croirai en ton Dieu ». L'étranger s'assit sur un escabeau, prit dans ses bras la frêle créature, lui frotta légèrement les yeux et murmura quelques paroles à son oreille. L'enfant, jusque-là inerte, tressaillit comme s'il eût entendu, et promena autour de lui un regard clair. La foule et la veuve poussèrent un grand cri.

Le pays était alors sous la domination des Romains; averti par un de ses affidés, nommé Tranquillinus, le préteur Héraclius ordonna d'amener incontinent devant lui les deux hommes. Bientôt les soldats envahissent la demeure de la veuve, saisissent les étrangers et les entraînent au prétoire.

Héraclius, s'adressant d'abord à l'auteur du miracle, lui dit impérieusement : « Qui es-tu, d'où viens-tu, où vas-tu ? » — « Je m'appelle Marcel », répond avec douceur celui-ci; « je suis chrétien. Je viens de Rome et je me rends à Toulouse avec Anastase, pour rejoindre mes frères Denis et Saturnin ». — « Quels sont les noms de ton père et de ta mère? » — « Mon père est Egiathès,

ma mère, Marcellina ». — « Tu cherches à me tromper ; tu prétends rendre la parole aux muets, l'ouïe aux sourds et tu méprises le culte d'Apollon. Quel est ton dieu ? » — « J'adore Jésus-Christ notre Sauveur ». — « Demain, rends-toi au temple : sacrifie à Apollon, à Hercule, à Diane, mère des dieux ». — « Ceux que vous appelez des dieux n'en sont pas ; ils sont la perte des âmes qui croient en eux ».

Le préteur, furieux, commande aux licteurs d'étendre Marcel sur le chevalet et de le frapper à coups redoublés. Les licteurs obéissent, le chevalet crie, les cordes sifflent ; mais, ô prodige ! les forces des bourreaux s'épuisent, les lanières tombent en lambeaux sans entamer le corps du jeune Martyr. Héraclius ordonne de le détacher, et reprend avec une feinte bienveillance : « L'empereur enjoint à tous ses officiers de livrer les chrétiens aux plus cruelles tortures ; mais ta jeunesse m'inspire de la pitié. Obéis-moi, je t'épargnerai de tels supplices ». — « Je ne crains pas tes supplices », répond Marcel avec le même calme ; « n'ai-je pas la foi que j'ai reçue au baptême? » A ces mots, Héraclius ordonne de l'écraser sous une pierre énorme ; mais celle-ci rebondit sur sa poitrine et tombe inerte à ses pieds sans lui causer le moindre mal. Le préteur rugit et veut que Marcel soit fixé sur un gril au-dessus d'un grand feu. La flamme le respecte.

Le préteur, arrivé aux dernières limites de la colère, ordonne de le saisir de nouveau et de le frapper violemment, puis il dit à ses officiers : « Apportez une vaste chaudière ; mêlez-y du soufre, de la poix, de l'étoupe et du bitume, et jetez-y le sacrilége ». La flamme s'élève de plus de quinze coudées, Marcel est plongé dans la chaudière bouillante ; mais il sort sain et sauf de cette dernière épreuve.

Déjà les spectateurs s'écriaient : « La protection du ciel est sur cet homme, il a vaincu tous les tourments ! les instruments de supplices se sont brisés sur lui ». Pâle et défait, Héraclius lui-même s'apprêtait à quitter son siége, quand Marcel lui faisant signe de se rasseoir : « Rassure-toi », dit-il ; « maintenant que la puissance de Dieu s'est montrée, ma tâche est finie et mon heure est venue ». Puis il tendit ses mains aux licteurs qui le couvrirent de chaînes et le jetèrent dans les prisons du gouverneur. Le lendemain, conduit au sommet d'une montagne voisine, il s'agenouillait sans résistance, et sa tête tombait sous le premier coup de l'épée du bourreau ; le fidèle Anastase, également prosterné, criait à pleine voix vers le ciel : « Seigneur, Seigneur, toi qui nous as tirés de la terre où nous avons pris naissance et délivrés des mains du démon, toi dont nous avons suivi la voie et glorifié le saint nom, ne me sépare pas de ton serviteur Marcel, pour que je mérite d'arriver avec lui à la connaissance de la vérité ».

Pendant deux heures, les yeux fixés sur le corps de son ami, sourd aux menaces et aux séductions, Anastase continua son ardente prière. Et comme Héraclius le sommait de sacrifier aux dieux de l'empire, afin d'éviter le sort du magicien Marcel : « Préteur », reprit-il, « j'abhorre tes dieux, et je veux conserver la foi que j'ai reçue au baptême ». Alors, fou de dépit et de rage, Héraclius le fit attacher sur le chevalet, où il ne tarda pas à rendre le dernier soupir, vers la neuvième heure du jour, le troisième des calendes de juillet.

Le souvenir de saint Marcel, de saint Anastase et du préteur Héraclius ne vit pas seulement dans les légendes et les traditions, mais encore dans les monuments et les ruines du pays. Une bourgade, située sur une éminence, non loin de l'emplacement du vieil *Argantomagus*, porte le nom de Saint-Marcel ; sa belle église, ancien et important prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Gildas, près Châteauroux, renferme les reliques des deux Martyrs, qui attirent tous les ans, le mardi de la Pentecôte, un grand concours de peuple. Celles de saint Marcel reposent dans un petit monument romano-byzantin, décoré de riches émaux.

Acta Sanctorum, tome VII de juin ; traduction de M. Just Veillat, dans son ouvrage intitulé : *Pieuses Légendes du Berry*.

XXXe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

La commémoraison de saint Paul, apôtre [1]. — A Limoges, dans les Gaules, saint MARTIAL, évêque, avec les deux prêtres Alpinien et Austriclinien, dont la vie a été remplie de miracles éclatants. Ier s. — Le même jour, à Talgue, en Espagne, saint Caïus, prêtre, et saint Léon, sous-diacre, martyrs. — A Alexandrie, le martyre de saint Basilide, qui, sous l'empereur Sévère, ayant défendu des insultes des impudiques la vierge Potamienne qu'il conduisait au supplice, reçut d'elle la récompense de cet éminent service ; car, trois jours après, elle lui apparut elle-même, lui posa une couronne sur la tête, et non-seulement le convertit à Jésus-Christ, mais encore obtint pour lui, par ses prières, qu'après un combat de peu de durée il fût honoré de la gloire du martyre. IIIe s. — A Rome, sainte Lucine, disciple des Apôtres, qui subvenait de ses biens aux besoins des fidèles, visitait les chrétiens dans les prisons et s'occupait de donner la sépulture aux martyrs, à côté desquels elle fut elle-même ensevelie dans une crypte construite par elle. Ier s. — Au même lieu, sainte Emilienne, martyre [2]. IVe s. — Dans le Vivarais, saint Ostien, prêtre et confesseur [3].

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Orp-le-Grand, au diocèse de Namur, sainte ADILIE ou ADILE, vierge et abbesse, célèbre par ses miracles et par l'hospitalité qu'elle exerçait principalement envers les prêtres hibernois. Vers 650. — A Arras, la mémoire du cierge qui fut donné par la sainte Vierge à saint Lambert, pour la guérison de la maladie appelée le *feu ardent*. Ce cierge, par un miracle perpétuel, quoiqu'on l'allume souvent, qu'on le laisse brûler plusieurs heures, et qu'il en coule des parties dont on fait d'autres cierges, ne diminue néanmoins jamais. — Au Mans, saint BERTRAND ou BERTICHRAMN, archidiacre de Paris, puis évêque du Mans, fondateur de l'abbaye de la Couture. On fait sa fête le 3 juillet dans le diocèse du Mans. 623. — A Salanigo, au diocèse de Vicence, en Italie, le décès de saint Thibaut, solitaire sous l'habit de Camaldule, natif de Provins, en Brie, dont le corps fut porté le 3 juillet à la cathédrale de Vicence, et depuis à Sens, dans l'église de Sainte-Colombe la Grande. Il est honoré ce même jour à Soissons [4]. 1066. — A Troyes, la translation de sainte Maure, vierge, patronne du village qui porte son nom, près de Troyes, célèbre par sa dévotion envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, et les saints Gervais et Protais. Elle mourut pleine de bonnes œuvres, et les miracles qu'elle fit pendant sa vie et après sa mort attestèrent sa sainteté [5]. 850. — A Marchiennes (Nord), la bienheureuse CLOTSENDE, appelée aussi GLODSENDE et GLOSSINDE, vierge, abbesse de ce monastère et sœur de sainte Eusébie ou Ysoie, abbesse de Hamay, dans les Pays-Bas, et de sainte ADALSINDE ou ADALSENDE. 714. — A Douai (Nord), la vénérable Frescende, vierge, de l'Ordre de Cîteaux. — A Villiers, en Brabant, le vénérable Cornibout, convers de l'Ordre de Cîteaux. — Au diocèse de Tarentaise (Savoie), Pierre Ier, abbé de la Ferté, puis archevêque de Tarentaise, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Pierre II, archevêque de la même ville et dont nous avons donné tout au long la biographie au 8 mai. Issu d'une famille aussi noble qu'opulente, il prit l'habit monastique à Molesme, pour y mener une vie pauvre et obscure. Voyant les religieux de cette abbaye se relâcher de leur première ferveur, il vint avec saint Robert et ses disciples fonder le monastère de Cîteaux où il se distingua par sa sainteté et ses écrits. Il devint ensuite abbé de la Ferté-sur-Grône (*Firmitas ad Gronam*, Saône-et-Loire), la

1. Voir sa vie au jour précédent.

2. Il y avait autrefois à Rome une église de son nom, dont il est fait mention dans le premier des conciles tenus dans cette ville, sous le pape saint Symmaque, en 499.

3. Son corps reposait autrefois dans l'église Saint-Martin hors des Murs, à Viviers. Les habitants de la ville l'avaient en grande vénération, et, en temps de sécheresse, ils avaient l'habitude de venir prier sur son tombeau pour obtenir la cessation du fléau.

4. Voir sa vie au 1er juillet. — 5. Nous donnons sa vie au 21 septembre.

première des quatre abbayes dites *Filles de Cîteaux*. 1130. — Au même lieu, le bienheureux Arnoul ou Arnulf, moine cistercien. Il naquit à Bruxelles et y passa sa jeunesse où il s'abandonna tout d'abord au dévergondage de ses passions et de ses mauvais penchants. Enfin il écouta la voix de la grâce, se convertit, dépouilla le vieil homme et revêtit l'homme nouveau. Sa conduite devint alors toute différente de ce qu'elle avait été jusque-là : au lieu de rechercher la société des libertins, il fréquenta celle des personnes pieuses. Il s'était imposé la loi de se lever tous les jours avant l'aurore, pour assister à la première messe, et, si parfois il lui arrivait de se lever trop tard, il se punissait lui-même de cette faute involontaire en restant hors de l'église par les plus grands froids et même au milieu de la pluie. Au bout de deux ans de cette pénitence, il resolut d'entrer dans l'Ordre de Cîteaux, afin de se conserver mieux encore dans l'esprit de ferveur. Là il se fit admirer de tous par ses austérités excessives : tous les jours il se flagellait avec les branches et les feuilles d'un buisson épineux. De gros morceaux de bois formaient son lit, et un sac de toile grossière sa couverture. Sa nourriture ordinaire consistait en légumes cuits et refroidis depuis plusieurs jours. Quand il était pressé par la soif, il prenait un verre d'eau et le portait à ses lèvres, puis la jetait, ajoutant ainsi au tourment de la soif celui d'un besoin non satisfait. Enfin, après qu'il eut durant de longues années édifié ses frères par l'exemple de toutes les vertus, la grâce de Dieu l'inonda ; son âme, ravie en extase, s'éleva au-dessus du monde sensible, et alla se perdre dans une mer d'amour et de béatitude infinie : Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa sainte Mère lui apparurent et l'assurèrent du salut de son âme. Quelques jours après, il la remettait entre leurs mains. 1228.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Afrique, les saints martyrs Timothée, Zotique, Italique, Zoïle, Gélate, compagnons des saints Caïus et Léon, mentionnés ci-dessus, et portés avec eux au martyrologe de saint Jérôme et dans plusieurs autres. — A Cologne, saint Asclin ou Asclèpe, et saint Pamphile, martyrs. — Chez les Grecs, les saints Diomède, Eulampe, Méliton, Pierre et Asclépiade, martyrs. Les trois premiers eurent la tête tranchée, Asclépiade fut jeté à la mer, et Pierre lapidé. — Au collége des Jésuites de Munster-Eiffel, dans l'archevêché de Trèves, la translation de saint Donat, martyr. Au milieu du XVIIe siècle, on trouva à Rome, chez le jésuite Balthasar Ballorus, après sa mort, le corps de ce Saint : le cardinal Ginetti lui en avait fait cadeau pour le récompenser des services qu'il avait rendus en recherchant les reliques des martyrs dans les catacombes de Rome. Florent de Montmorency, alors général de l'Ordre, réclama ce corps et le donna, en 1649, au collége des Jésuites de Munster-Eiffel, où il fut transféré en 1652. On l'invoque contre les orages, les tempêtes, la grêle, la foudre, et autres intempéries de l'air. Dans le pays de Trèves, on ne célèbre sa fête que le second dimanche de juillet. — A Asti, en Lombardie, saint Pierre confesseur. Il y avait à Asti une église de son nom desservie par les Chevaliers hospitaliers de Saint-Jean, et où l'on gardait précieusement ses reliques. D'une naissance illustre, notre Saint se fit pauvre par amour pour Jésus-Christ ; de là vient qu'on le représente volontiers avec la tunique courte des ouvriers, ayant dans la main une houe dont il creuse la terre. — A Salzbourg, dans la haute Autriche, sainte Erentrude ou Erentrui *(Erentrudis)*, vierge, abbesse de Nonnberg *(Nonnarummontis monasterium)*, près Salzbourg. Issue du sang royal de France, elle était nièce de saint Reyner, archevêque de Salzbourg, qui la fit venir dans son diocèse avec quelques autres pieuses filles pour y fonder un monastère dont sainte Erentrude fut la première abbesse. Elle s'y fit admirer par ses vertus et surtout par son humilité, se plaisant à exercer les fonctions les moins relevées et qui contrastaient le plus avec son illustre naissance. Le temps qu'elle ne consacrait pas à la prière ou au gouvernement de sa communauté, elle l'employait à des œuvres de charité, comme à faire des habits pour les enfants pauvres et délaissés, à visiter les malades, à enseigner aux personnes du peuple les vérités de la religion. Vers l'an 630. — A Pampelune, en Espagne, saint Marcien, évêque, dont le nom figure dans le seizième Concile de Tolède. Vers l'an 737. — A Vérone, en Italie, le bienheureux Henri, solitaire. Son corps repose dans l'église Saint-Jean *in Fonte* de Vérone. On conserve de notre Bienheureux un cilice en mailles de fer, et un fouet en lanières du même métal avec lequel il se donnait tous les jours la discipline. 1350. — A Bougie, dans la Mauritanie, le bienheureux Raymond Lulle, célèbre théologien franciscain, connu sous le nom de Docteur Illuminé, patron de l'Université de l'île Majorque, son pays. Il fut lapidé à Bougie par les Maures, chez lesquels il était allé prêcher la foi [1]. 1315.

1. Voir sa notice au 29 mars, tome IV, page 56.

SAINT MARTIAL, APOTRE,

PREMIER ÉVÊQUE DE LIMOGES, ET NOTRE-DAME DE CEIGNAC.

Ier siècle.

> Saint Martial a apporté à l'Aquitaine la connaissance du vrai Dieu, la ruine de l'affreux culte du druidisme, la justice dans l'Etat, la paix dans les familles, l'union parmi les citoyens, les semences de la civilisation, le culte des vertus chrétiennes.
> M. l'abbé C. Martin, *Panégyr. de S. Martial.*

Nous ne pouvons être repris de donner à saint Martial le titre d'Apôtre, après que le pape Jean XIX et les conciles de Limoges et de Bourges, dans le XIe siècle, lui ont donné ce titre, après que tout récemment encore, la sacrée congrégation des Rites et le pape Pie IX l'ont maintenu dans ce titre d'honneur. C'était aussi l'usage des Eglises d'Aquitaine, de France, d'Angleterre, de Constantinople et du Mont-Sinaï, où, de temps immémorial, on l'invoquait dans les litanies et les autres prières publiques, au rang des Apôtres et avant tous les Martyrs, comme il fut vérifié dans ces Conciles et surtout au second de Limoges. Ce n'est pas qu'il soit du nombre des douze qui ont composé le collége apostolique ; car c'est à tort que quelques-uns l'ont voulu confondre avec saint Matthias ; mais il est appelé Apôtre, parce que, d'après les traditions immémoriales de l'Aquitaine, étant disciple de Notre-Seigneur, et ayant reçu de lui sa mission, il a travaillé avec les principaux Apôtres, de même que saint Barnabé, saint Luc et saint Marc, à la conversion des infidèles, à la destruction de l'idolâtrie, à l'établissement du royaume de Jésus-Christ, et à la fondation de l'Eglise chrétienne. Une ancienne légende de saint Martial, récemment publiée, ne renferme qu'un abrégé des principaux traits de sa vie, savoir : sa mission du temps de saint Pierre, la résurrection de saint Austriclinien, son compagnon d'apostolat, le baptême et le martyre de sainte Valérie, la conversion des habitants de Limoges, la mort bienheureuse du saint évêque, et le récit de quelques miracles opérés à son tombeau. Il existe une légende plus étendue, qui a été faussement attribuée à saint Aurélien, son successeur, mais qu'on peut considérer néanmoins comme un recueil des anciennes traditions du pays, sur la vie et les miracles de l'Apôtre de l'Aquitaine. Cette légende a été acceptée, en effet, comme l'expression de la croyance publique, par les évêques et les abbés, qui siégeaient dans les divers conciles où l'on décida la question de l'apostolat de saint Martial. Nous allons en donner le résumé, en y ajoutant d'autres traditions qui avaient cours dans ces siècles de foi qu'on appelle le moyen âge.

Saint Martial était hébreu d'origine et de la tribu de Benjamin. Le poëte Fortunat, dans des vers qu'il a composés à sa louange, lui adresse ces paroles : « La tribu de Benjamin vous vit naître d'un sang illustre »; et Grégoire de Tours lui-même, qui s'est mépris sur la véritable époque de sa mission, reconnaît qu'il « était venu d'Orient », avec les deux prêtres qui l'accompagnèrent dans la Gaule. D'après quelques anciens manuscrits de

la légende d'Aurélien, il naquit à Rama [1], petite ville de Palestine dont il est souvent parlé dans l'Ecriture. Son père et sa mère, qui vivaient dans l'observance exacte de la loi de Moïse, l'élevèrent dans la crainte de Dieu; et quand Jésus-Christ commença à prêcher et à faire de grands miracles dans la Galilée et dans la Judée, il eut le bonheur de le voir et de l'entendre avec ses parents. La parole de ce grand Maître opéra si puissamment dans leur cœur, qu'ils crurent en lui et le reconnurent pour le Sauveur et pour le Messie, et ils furent du nombre de ceux dont il est parlé dans l'Evangile, qu'il baptisa, non pas par lui-même, mais par ses disciples. On dit que ce fut saint Pierre qui leur administra ce sacrement, aussi différent du baptême de saint Jean que l'ombre est différente du corps, la figure de la vérité et l'ébauche de l'ouvrage parfait et achevé. Martial, après son baptême, quelque jeune qu'il fût, s'attacha inséparablement à Notre-Seigneur.

Plusieurs docteurs du moyen âge, parmi lesquels nous citerons Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin [2], disent que saint Martial était ce petit enfant que Notre-Seigneur mit au milieu de ses disciples, pour leur apprendre à être humbles, lorsqu'ils vinrent lui demander qui d'entre eux serait le plus grand dans le royaume des cieux; d'autres écrivains du moyen âge [3] rapportent que c'était lui qui apportait les cinq pains d'orge et les deux poissons que Notre-Seigneur multiplia si miraculeusement dans le désert, selon cette parole de saint Philippe : « Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde? » — Toutefois ces deux traditions ne sont point rapportées dans la légende écrite sous le nom d'Aurélien.

Ce que cette légende rapporte et ce qu'on trouve aussi dans la bulle du pape Jean XIX, c'est que saint Martial eut l'honneur de servir Notre-Seigneur à table, lorsqu'il mangea pour la dernière fois l'Agneau pascal, et qu'après avoir lavé les pieds de ses disciples, il institua le sacrement adorable de l'Eucharistie. Disciple du Fils de Dieu, il le vit après sa résurrection, assista au glorieux triomphe de son Ascension, reçut le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte, puis s'attacha à saint Pierre, dont il était le parent selon la chair et le fils spirituel [4]. Saint Abbon, abbé de Fleury au xe siècle, a chanté, dans une *Séquence,* ces pieuses traditions : « Dans la scène mystique, Martial fut le convive du Christ, et prit ce qui resta du pain céleste ; et, joyeux, il présenta les linges quand le Sauveur se lava pour essuyer les pieds à ses disciples ; et loin de s'enfuir de leur réunion sacrée, il fut un membre pieux de cette troupe timide dans laquelle Thomas ne se trouva point ; bien plus, quand le Christ remonta vers le ciel, il mérita d'être béni avec la foule des assistants ; et il ne méprisa point le chœur des Apôtres qui louaient Dieu ; mais il reçut avec eux les grâces du Saint-Esprit et le don des langues, et ainsi fortifié, il parvint à Antioche dans la compagnie de Pierre : de là il se rendit dans la grande ville de Rome ».

Rome a conservé le souvenir du passage et des prédications de saint Martial. Une tradition de la plus haute antiquité, consignée dans l'ancien bréviaire de Sainte-Marie *in Via Lata*, lui attribue la fondation de l'Oratoire souterrain de cette église, un des sanctuaires primitifs de Rome chrétienne.

1. Un cosmographe du xvie siècle, André Thévet, dit avoir vu à trois lieues de Rama, au village d'Arouha, une église bâtie en l'honneur de saint Martial, que l'on disait natif de ce lieu. *(Cosmogr. Univers.*, t. I, p. 169.)

2. Nous pouvons citer encore Anselme de Laon, Pierre Comestor, Gérald de Frachet, Adam de Clermont, Durand de Mende, Nicolas de Lyre, Ludolphe le Chartreux, etc.

3. Bernard Guidonis, saint Antonin, etc.

4. *Dissertation sur l'apostolat de saint Martial*, page 95.

Nous lisons dans cette légende que « saint Pierre étant venu à Rome, fut accompagné entre autres du bienheureux Martial, disciple de Jésus-Christ, qui prêchait avec lui la foi chrétienne par les rues et les places publiques, et faisait beaucoup de conversions ; et ainsi le nombre des fidèles augmentait de plus en plus dans la ville. Et parce que saint Pierre demeurait assidûment avec les principaux de Rome, qui admiraient sa nouvelle doctrine, saint Martial demeurait dans un autre quartier de la ville, dans le lieu qui est appelé *Via Lata,* où il construisit un petit oratoire, dans lequel il célébrait les saints mystères, et répandait des prières avec les autres fidèles du Christ ; et faisant jaillir de son cœur des paroles suaves sur la foi du Christ, il baptisait un grand nombre de néophytes. Quelque temps après, l'apôtre saint Paul vint à Rome, avec un grand nombre de disciples, parmi lesquels se trouvait l'évangéliste saint Luc, et la ville de Rome fut éclairée admirablement par leurs prédications, ainsi que par un soleil resplendissant. Mais saint Pierre, voyant que la foi était fondée et affermie dans Rome, et que la ville était déjà remplie de pieux docteurs, résolut de faire annoncer l'Evangile aux provinces adjacentes et d'amener les infidèles à la foi. C'est pourquoi il envoya le bienheureux Martial à Ravenne et « dans les pays au-delà des Monts », pour y prêcher la foi du Christ.

Un commentaire de cette légende, imprimé à Rome au XVIIe siècle, dit que saint Martial, fondateur de l'Oratoire de Sainte-Marie *in Via Lata*, est le même saint Martial qui a prêché l'Evangile aux habitants de Limoges, de Toulouse et de Bordeaux [1].

Le zèle que saint Martial avait déployé, dans la compagnie de saint Pierre, pour la propagation de la foi, détermina donc ce grand Apôtre, dont la vue s'étendait sur toute la terre, à le choisir pour porter la connaissance de Jésus-Christ dans les Gaules. Il partit de Rome, accompagné de saint Austriclinien et de saint Alpinien, que saint Pierre lui donna pour collègues, portant dans sa bouche le glaive de la parole de Dieu, pour combattre les philosophes, la superstition des Druides, la puissance des princes et des démons, et, en même temps, pour éclairer les âmes et les embraser du feu de la charité.

Mais après quelques jours de voyage, il se vit privé du secours que l'Apôtre lui avait donné, par la mort d'un de ses compagnons, saint Austriclinien, à Cracchianum, sur la rivière d'Else, aujourd'hui *Granciano*, près de la ville de *Colle di Val d'Elza*, en Toscane. Cet accident imprévu le troubla d'abord, et servit d'épreuve à son généreux courage. Il se décida alors à retourner sur ses pas, pour en informer saint Pierre, et le prier de suppléer au dommage qu'il souffrait par la perte d'un secours si considérable. L'Apôtre le consola et le fortifia dans sa première résolution; et, pour lui rendre le secours qu'il avait perdu, il lui donna son bâton, lui recommandant de le mettre sur le corps du mort, avec une ferme confiance qu'il ressusciterait. Martial le prit avec beaucoup de respect, obéit sans résistance à la voix de son maître, s'en revint promptement à Gracchianum, et toucha Austriclinien avec ce bâton. Comme sa foi était incomparablement plus grande que celle de Giézi, serviteur d'Elisée, qui avait eu un ordre semblable d'appliquer le bâton de ce Prophète sur le cadavre du fils de la Sunamite, son action fut aussi plus heureuse et plus efficace : Austriclinien en sentit aussitôt la vertu ; il ouvrit les yeux, se leva en pleine santé, et se trouva en état de continuer son voyage apostolique.

1. *Documents inédits sur l'apostolat de saint Martial,* page 56.

Les anciens actes de saint Martial, en rapportant cette résurrection, s'expriment de la sorte : « La chose arriva comme saint Pierre l'avait annoncé, ainsi que l'atteste la renommée populaire. A peine saint Martial eut-il touché avec le bâton de saint Pierre le cadavre de son compagnon, que les membres que la chaleur du sang avait abandonnés, furent rendus sur-le-champ à une nouvelle vie ; Austriclinien commença à voir de ses propres yeux la lumière dont il avait perdu la jouissance en mourant. Pourquoi ce miracle, sinon pour faire briller dans tout son éclat la foi de Pierre au nom duquel il se fit [1] ? »

On voit encore, près le pont de *Granciano*, une ancienne église dédiée sous l'invocation de saint Martial, et élevée sur le tombeau d'Austriclinien ; on y lit une inscription qui rappelle les traditions les plus glorieuses pour le saint Apôtre ; et tout près de là, la ville de *Colle* a été érigée en titre épiscopal en l'honneur du disciple de Jésus-Christ.

Le pays que saint Martial avait reçu la mission d'évangéliser s'étendait entre le Rhône, la Loire et l'Océan Atlantique, et comprenait cette grande partie des Gaules que les anciens appelaient l'Aquitaine. Après avoir traversé de vastes contrées en semant sur son chemin la parole divine, l'Apôtre arriva, avec ses deux disciples, sur les frontières du Limousin. Il entra dans la ville de Toulx, qui n'est aujourd'hui qu'une bourgade située sur une montagne [2], mais qui alors était un château ou ville fortifiée, dont la triple enceinte et les ruines, qui subsistent encore, attestent l'ancienne étendue. On lit dans la légende d'Aurélien qu'un homme riche de cette ville, qui eut le bonheur de recevoir saint Martial et de le loger plusieurs jours dans sa maison, ne fut pas privé de la récompense de son hospitalité ; il avait une fille unique, possédée d'un furieux démon qui lui faisait souffrir de grands maux et la réduisait à un état déplorable : le Saint en eut pitié, et, la délivrant de ce terrible ennemi, la rendit saine et sauve à son père ; il ressuscita aussi le fils du prince, ou gouverneur romain de cette ville, et après avoir conféré le baptême à ce jeune homme et à un grand nombre d'habitants, il alla au temple des faux dieux et en abattit les statues.

De Toulx, l'Apôtre se rendit dans le bourg d'Ahun [3] avec l'espérance d'y travailler avec le même succès ; mais les prêtres des idoles, ne pouvant souffrir que le culte qui leur faisait gagner leur vie fût aboli, le frappèrent cruellement, lui et ses bienheureux compagnons. Par un juste châtiment du ciel, ils devinrent aveugles, et, reconnaissant leur crime, ils demandèrent pardon à saint Martial, qui leur rendit la vue. Après que, sur une parole de l'Apôtre, la statue de Jupiter eut été réduite en poussière, un grand nombre de païens, convertis par ses miracles, reçurent le baptême et brisèrent les images sculptées des démons. Saint Martial guérit encore en ce lieu un paralytique ; et, ayant fait connaître à ceux qu'il avait baptisés qu'il avait reçu l'ordre d'aller plus loin, il se sépara de ses néophytes après les avoir recommandés à Dieu, et se rendit à la cité de Limoges, la principale et la plus peuplée de toutes les villes du Limousin.

Voici ce que nous lisons dans l'ancienne vie de saint Martial :

« A son arrivée à Limoges, il trouva la multitude adonnée au culte des idoles ; il se mit à prêcher avec tant d'instance la parole de Dieu, qu'il fit

1. *Documents inédits sur l'apostolat de saint Martial*, page 37.

2. Toulx-Sainte-Croix, canton de Boussac (Creuse), et non pas Tulle (Corrèze), comme l'ont avancé quelques auteurs peu versés dans les traditions du pays. Voir sur les ruines et les monuments de la ville celtique de Toulx les *Recherches* de M. Barailon, membre correspondant de l'Institut, p. 316 et 384.

3. Chef-lieu de canton (Creuse), sur la voie romaine de Lyon à Limoges.

sur le peuple l'impression la plus salutaire ; au bout de peu de temps, un grand nombre de païens demandèrent à être régénérés dans les eaux du baptême, et à recevoir sur le front l'impression sacrée de la croix de Jésus-Christ ; par ses exhortations fréquentes l'homme de Dieu produisit, au milieu de cette cité, des fruits abondants de salut.

« Une jeune fille, nommée Valérie, plus noble par sa foi que par son illustre origine, eut le bonheur de plaire à Dieu par ses vertus. Elle était déjà fiancée, elle devait contracter un mariage en rapport avec sa haute naissance ; mais en écoutant fréquemment la parole divine, elle préféra le céleste Epoux à un époux terrestre, et, à la voix de Martial, elle parvint à la grâce du baptême ; et l'on rapporte que, comme elle était devenue chrétienne et n'avait pas voulu contracter le mariage projeté, elle fut mise à mort par son fiancé, encore païen ».

C'est ainsi que s'exprime cette ancienne vie[1].

La légende d'Aurélien entre dans de plus grands détails. Saint Martial et ses compagnons, entrant dans la cité de Limoges, reçurent l'hospitalité chez une noble dame, dont la fille unique se nommait Valérie. Il y avait dans la maison un homme si furieux, qu'on était obligé de le tenir lié de beaucoup de chaînes : mais saint Martial ayant fait sur cet homme le signe de la croix, ses chaînes se brisèrent et il fut entièrement guéri. La noble matrone, en voyant ce miracle, pria l'homme de Dieu de la baptiser ; et elle reçut le baptême avec sa fille et la troupe nombreuse de ses serviteurs.

Puis Martial s'étant rendu avec ses disciples dans la vaste enceinte du théâtre, où le peuple était assemblé, pour y prêcher l'Evangile du royaume de Dieu, les prêtres des idoles, craignant que ces heureux commencements ne fussent suivis d'une prompte conversion de toute la ville, conçurent une telle rage contre nos Saints, qu'ils se saisirent d'eux, les firent battre de verges et les jetèrent en prison. Mais le lendemain, Martial s'étant mis en prière, il parut au milieu du cachot une lumière céleste qui en éclaira les ténèbres et le changea en un temple de gloire ; et, en même temps, les fers tombèrent des pieds et des mains de ces bienheureux prisonniers, et les portes s'ouvrirent pour leur donner la liberté de se retirer. Cependant toute la ville fut agitée d'un furieux tremblement de terre, accompagné d'un tonnerre épouvantable qui la mit en feu ; on vit que Dieu tirait vengeance de l'affront fait à ses serviteurs ; bien plus, les deux principaux prêtres des idoles, qui avaient mis la main sur eux, furent trouvés morts sur la place par la violence de cette tempête, sans que ni leurs vœux sacriléges, ni leurs sacrifices impies eussent pu les sauver de la justice divine. Les habitants, touchés de ces prodiges, et craignant d'être enveloppés dans cette terrible punition, coururent promptement à la prison pour implorer le secours des saints Apôtres. Martial leur promit qu'ils n'éprouveraient point de mal, pourvu qu'ils voulussent croire en Jésus-Christ, et s'offrit même de ressusciter les deux prêtres frappés du tonnerre, afin de leur faire voir la puissance infinie du Dieu qu'il leur prêchait. En effet, à peine leur eut-il commandé de se lever et de dire publiquement au peuple ce qu'il fallait faire pour être sauvé, qu'ils revinrent tous deux en vie, et devinrent en même temps les prédicateurs de la vérité. Ils détestèrent l'erreur dans laquelle ils avaient vécu jusque-là, et où ils avaient entretenu tant de malheureux qui s'étaient perdus, et protestèrent qu'il n'y avait point d'autre Dieu, ni au ciel ni sur la terre, que celui que Martial était venu leur annoncer. L'un

1. *Documents inédits sur l'apostolat de saint Martial*, page 37.

d'eux, nommé Aurélien, fut plus tard le successeur de saint Martial. Un si grand miracle fit un merveilleux changement dans toute la ville ; la plupart des idolâtres se convertirent, les statues des faux dieux furent renversées et mises en pièces, et le temple des idoles, où se trouvaient les statues de Jupiter, de Mercure, de Diane et de Vénus, fut changé en une église pour honorer le vrai Dieu. C'est aujourd'hui l'église cathédrale, dédiée en l'honneur du premier martyr saint Etienne. On dit que les personnes qui furent baptisées montèrent jusqu'au nombre de vingt-deux mille : ce qui ne doit pas paraître incroyable, puisque nous voyons qu'en d'autres lieux le nombre des martyrs a souvent été plus grand.

Cependant la pieuse matrone, qui avait donné l'hospitalité à saint Martial et à ses compagnons, vint à mourir. Sa fille, Valérie, était fiancée au gouverneur de la province, que la légende d'Aurélien appelle le duc Etienne, sans doute parce que ce nom lui fut donné lorsque plus tard il reçut le baptême à son tour. La jeune vierge méprisa cet époux terrestre pour mériter d'être l'épouse du roi du ciel, et, ayant appris de saint Martial, son maître, les avantages de la virginité sur le mariage, elle consacra la sienne à Jésus-Christ, et fit vœu de la garder inviolablement toute sa vie. Son fiancé, étant de retour à Limoges, et connaissant cette résolution, en fut touché d'une extrême douleur ; puis, la fureur succédant à la tristesse, il résolut de se venger, par la mort de cette innocente vierge, de l'affront qu'il prétendait recevoir de ce refus. Il la fit conduire hors de la cité, et ordonna à un de ses officiers de lui trancher la tête[1].

On lit dans la légende de sainte Valérie, une particularité qu'on trouve aussi dans les légendes de quelques autres martyrs des premiers siècles : c'est que cette glorieuse vierge, ayant été décapitée, prit sa tête entre ses mains et la porta comme en triomphe jusqu'à l'autel où saint Martial célébrait les saints mystères.

La légende d'Aurélien raconte que, au moment du supplice de Valérie, on vit son âme sainte monter au ciel dans un globe de feu, accompagnée par le concert harmonieux des Anges : « Vous êtes heureuse, martyre du Christ : venez dans la splendeur qui ne connaît pas de fin ! »

Surpris de ces prodiges, l'officier qui avait tranché la tête à Valérie courut les raconter à son maître. A peine en eut-il fait le récit, qu'il tomba mort à ses pieds, afin que sa mort fît voir à ce seigneur la grandeur du crime qu'il avait commis. Etienne, épouvanté, fit venir Martial en son palais, et, lui ayant promis de faire pénitence s'il rendait la vie à son officier, il fut témoin de cette résurrection et exécuta solennellement la promesse qu'il avait faite. Sa conversion fut suivie de celle d'un grand nombre de soldats de son armée et d'habitants de la ville qui ne s'étaient pas rendus aux premiers miracles de notre Saint. Et pour réparer dignement ses fautes passées, le gouverneur aida Martial à étendre et à propager le christianisme dans tout le pays.

Notre Apôtre, après avoir travaillé avec de si heureux succès à réduire la ville de Limoges sous le joug de Jésus-Christ, entreprit la conquête des autres villes et provinces de cette partie des Gaules, qu'on appelait alors l'Aquitaine ; nous citerons parmi ces villes Angoulême, Bordeaux, Toulouse, Poitiers. Le titre glorieux qui lui est demeuré, d'*Apôtre de l'Aquitaine*, fait assez voir que ses courses apostoliques ne furent pas inutiles, qu'il y alluma de tous côtés le flambeau de la foi, qu'il y fit connaître et aimer

1. Sainte Valérie est honorée comme première martyre de l'Aquitaine dans le diocèse de Limoges, où l'on célèbre en son honneur, le 10 décembre, un office double de seconde classe.

Jésus-Christ, qu'il y établit des Eglises, ordonna des prêtres et des évêques, et fit les autres fonctions de son apostolat.

C'est une tradition immémoriale dans la province d'Angoumois, que saint Martial, se rendant à Bordeaux pour y prêcher l'Evangile, passa par la cité d'Angoulême, y séjourna quelque temps, y convertit le peuple à la foi du vrai Dieu, y baptisa saint Ausone et l'ordonna premier évêque de cette ville.

La ville de Bordeaux se reconnaît redevable à saint Martial des premières annonces de la foi. C'est une tradition recueillie dans la légende d'Aurélien, que l'Apôtre d'Aquitaine y a prêché l'Evangile et opéré des miracles. Un archevêque de Bordeaux, au xe siècle, disait dans une éloquente prière : « Ne croyons-nous pas que notre ville épiscopale, la cité de Bordeaux, a été par vous acquise à Jésus-Christ, et qu'une femme que vous aviez baptisée, imposant votre bâton pastoral sur le prince de la cité, le guérit d'une maladie invétérée ? » Nous voyons encore, dans l'*Epître aux Bordelais*, que les autels des démons furent réduits en poussière, et que le souverain prêtre des idoles, converti à la foi, fut consacré par saint Martial, premier prêtre de cette église naissante. De Bordeaux, le saint Apôtre alla prêcher l'Evangile à Mortagne, dans la Saintonge : on y voit encore, en face de la Gironde, un ermitage creusé dans le rocher, dont la chapelle est dédiée sous son invocation, et où l'on dit qu'il résida quelque temps.

Pierre le Vénérable, parlant des premiers apôtres de la Gaule, assure que saint Martial a prêché à Limoges, à Bordeaux et à Poitiers. On dit que lorsqu'il se trouvait dans cette dernière cité, le Sauveur lui apparut, et lui dit : « Sache que, à cette heure même, Pierre est crucifié pour la gloire de mon nom : c'est pourquoi fonde ici une église en son honneur ».

La chronique composée au moyen âge sous le nom de Dexter, l'ami et le contemporain de saint Jérôme, dit que saint Martial a été l'apôtre des habitants de Limoges, de Cahors et de Toulouse. Cette dernière ville avait écrit sa tradition sur la façade de Saint-Sernin, où l'on voyait autrefois une statue de l'apôtre de l'Aquitaine, avec une inscription qui lui donnait pour auxiliaire saint Saturnin ; enfin, l'*Epître aux habitants de Toulouse* est un autre monument du moyen âge qui montre l'antiquité de cette tradition.

D'anciens documents du diocèse de Mende représentent saint Sévérien, premier évêque du Gévaudan, comme disciple de saint Martial ; de vieilles légendes assurent qu'il a dédié des autels à la Vierge Marie, au Puy-en-Velay, à Rhodez, à Mende, à Clermont et à Roc-Amadour : en un mot, toutes les églises de l'Aquitaine le regardent comme leur apôtre et leur fondateur.

Des manuscrits anciens, que l'on conservait autrefois à Ceignac, constatent que saint Martial vint dans ce lieu, à peu de distance de Rhodez, qu'il y dressa une croix et y fit bâtir un sanctuaire en l'honneur de la Vierge. Ce sanctuaire, l'un des plus anciens et des plus vénérés du diocèse de Rhodez, s'appela Notre-Dame des Monts, à raison des montagnes qui l'entourent, ou Notre-Dame de Ceignac. Peu à peu, un village se forma autour de ce sanctuaire ; puis une paroisse y fut érigée ; et, la chapelle primitive se trouvant insuffisante, on bâtit à côté une plus grande église, sous le vocable de Sainte-Madeleine. Plus tard, le temps ayant ruiné ces deux églises, on les remplaça par une nouvelle, sous l'invocation de la sainte Vierge ; c'est l'église actuelle, sauf d'abord le sanctuaire et la première travée, qui, refaits en 1455, si l'on en croit les notices historiques, sont du style ogival secondaire, ainsi que les trois premières chapelles, tandis que le reste de la nef, en style roman, accuse le XIIIe siècle ; sauf, en second lieu, les deux der-

nières chapelles, qui ont été ajoutées postérieurement, et la voûte de la partie de la nef faite en berceau, ouvrage du XVIII[e] siècle ; sauf, enfin, les beaux vitraux modernes, qui forment la rosace de la façade, et qui présentent, dans les autres ouvertures, des médaillons à personnages, d'un goût exquis et d'un effet ravissant.

Au plus haut du retable qui couvre l'abside circulaire, est une *Assomption*, où l'on a fait figurer, dans un coin du tableau, le duc d'Arpajon, comme un des principaux bienfaiteurs de l'église ; et, dans la partie inférieure du retable, sont trois niches, dont celle du milieu, surmontée d'une couronne fleurdelisée, contient une très-grande Vierge avec l'enfant Jésus sur le bras gauche ; celle de droite renferme l'ancienne Vierge miraculeuse de Ceignac, tenant aussi sur le bras gauche son divin Enfant, et au-dessus on lit : *Antiquæ imagini Virginis deiparæ miraculis insigni. D. D. D. ;* enfin, celle de gauche montre sainte Anne ayant sur les bras, d'un côté l'Enfant Jésus, et de l'autre la Vierge Marie, avec l'inscription : *Inclitæ parentis Dei genitricis imagini. D. D. D.*

La première chapelle à droite présente, d'une part, les douleurs de Marie au saint sépulcre, et, de l'autre, sur le gradin de l'autel, son couronnement dans le ciel. La seconde s'appelle la chapelle de Rhodez, à raison du tableau placé au-dessus de l'autel, et qu'offrit la ville de Rhodez, en 1653, pour avoir été sauvée de la peste.

Le trésor de Notre-Dame de Ceignac n'est pas moins curieux que l'église même. On y voit une statuette de la Vierge, en argent, ayant à sa base un verre arrondi qu'on applique sur les yeux malades ; un coffret renfermant plusieurs reliques, sur le devant duquel est une figure de la Vierge en relief, qu'on fait baiser aux pèlerins; vingt lampes d'argent avec des rentes pour leur entretien ; deux calices en vermeil ; deux autres en argent ; une croix avec deux chandeliers, un ciboire, un ostensoir, quatre burettes avec leurs bassins ; le tout également en argent et d'une valeur de plus de cent mille francs. La plus grande partie de ces richesses venaient des seigneurs d'Arpajon, dont le château était voisin. Ces hauts et puissants seigneurs avaient une dévotion spéciale pour Notre-Dame de Ceignac ; ils l'honoraient pendant leur vie, aspiraient à reposer dans son sanctuaire après leur mort ; l'église renferme encore plusieurs de leurs tombeaux. Jean III, baron d'Arpajon, est remarquable entre tous : il institua un chapelain dans l'église, pour y dire la messe chaque vendredi et chaque samedi après les fêtes de la sainte Vierge, et à chaque anniversaire de son décès ; il donna un canon pour y faire une cloche ; il obtint du Saint-Siége une indulgence plénière, valable pendant cent ans, pour la visite de l'église, accompagnée de la communion, à une des fêtes de la sainte Vierge ; enfin, il prescrivit, par son testament du 22 janvier 1516, de l'enterrer dans Notre-Dame de Ceignac et d'y placer sa statue sur son tombeau, entre celles de saint Jean-Baptiste et de saint Christophe, l'y représentant à genoux, les mains jointes, vêtu et armé comme il l'était lorsqu'il fut pris par les Anglais en Picardie.

Les simples fidèles, comme les grand seigneurs, aimaient à déposer leur humble offrande aux pieds de Notre-Dame de Ceignac et ne croyaient jamais pouvoir assez lui exprimer leur reconnaissance. C'est qu'en effet, on ne saurait dire le nombre de miracles opérés par l'invocation de Notre-Dame de Ceignac. Le premier que racontent les notices historiques, et qu'elles placent en 1150, est la guérison d'un prince de Hongrie, seigneur palatin. Privé de la vue, il demandait depuis de longues années sa guérison à la sainte Vierge, lorsque celle-ci, dit la tradition, lui apparut et lui an-

nonça qu'il recouvrerait la vue à Notre-Dame des Monts, près de Rhodez. Le prince aussitôt se met en marche avec une escorte de cent hommes ; assailli en route par la tempête, il perd son escorte et arrive à Notre-Dame des Monts, accompagné seulement de trois hommes. Il y fait célébrer la messe, et, entendant derrière lui un bruit d'armes, il se retourne instinctivement, et voit sa bannière avec ses fidèles Hongrois qu'il croyait perdus : un cri de bonheur lui échappe. Grâce à Marie, il a recouvré la vue, il a recouvré son escorte ; en reconnaissance de ces deux bienfaits, il donne sept lampes à l'église avec un vase précieux, où étaient gravés son nom et la date du pèlerinage, et obtient de l'évêque que Notre-Dame des Monts s'appellera désormais Notre-Dame de Ceignac, en mémoire des cent hommes miraculeusement retrouvés en ce lieu. Encore aujourd'hui, il y a dans l'église un monument de ce fait : ce sont trois statues en bois, représentant la Vierge, devant elle le prince à genoux ; derrière le prince, son écuyer, et, au dessus, une inscription rappelant le miracle.

En 1604, vers la Saint-Jean, un orage des plus menaçants s'annonçant dans les airs, le clergé de Ceignac parcourt en procession le village, en conjurant Marie de protéger une terre qui lui était consacrée ; et, tandis que toutes les paroisses voisines sont horriblement ravagées par la grêle, Ceignac seul n'éprouve aucun dommage ; ce qui frappa tellement l'évêque qu'il ordonna que toutes les paroisses du diocèse y iraient en procession ; et son ordre fut fidèlement exécuté. Le récit de tous ces faits se conservait autrefois dans les archives de Ceignac, écrit de la main du prêtre qui avait dirigé la procession.

En 1628, la ville d'Alby fut délivrée de la peste, qui déjà était à ses portes, par le vœu qu'elle fit d'aller visiter, en corps, Notre-Dame de Ceignac ; et elle exécuta ce vœu, le 26 mars de l'année suivante.

En 1653, la ville de Rhodez avait déjà perdu, par le même fléau, plusieurs de ses habitants ; elle fait vœu d'aller, aussi en corps, visiter Notre-Dame de Ceignac, et de lui donner deux cents livres pour l'ornement de l'église. Son vœu est aussi exaucé ; et, l'année suivante, non-seulement elle l'accomplit fidèlement, mais elle voulut rendre perpétuel le souvenir du miracle par un tableau qui se voit encore dans l'église de Ceignac, et qui représente le Père Eternel lançant un javelot, au dessous la Vierge, l'Enfant Jésus, la croix et saint Amand.

A ces miracles publics s'ajoutèrent d'autres en faveur des particuliers, surtout pour obtenir la contrition de leurs fautes, la réconciliation entre les époux divisés, la fécondité des femmes stériles, et l'heureuse issue des embarras qu'on rencontre si souvent dans la vie.

De nos jours encore, on visite avec fruit Notre-Dame de Ceignac. Le séminaire de philosophie, qui est à Rhodez, y va, tous les deux ans, en chantant des cantiques ou récitant des prières pendant toute la route. Le petit séminaire de Saint-Pierre s'y rend également. Près de vingt paroisses y vont processionnellement chaque année ; et, de plus, il y vient de douze à quinze mille pèlerins, soit des diverses parties du diocèse, soit des diocèses voisins. On y fait célébrer douze à quinze cents messes par an ; et les *ex-voto* appendus aux murs de l'église attestent le nombre des bienfaits qui y ont été obtenus.

Indépendamment des grâces que Notre-Dame de Ceignac accordait à ses visiteurs, on était encore attiré à son sanctuaire par deux autres motifs : le premier était, sans parler d'une foule d'autres reliques, des morceaux du vêtement, du voile et de la pierre du sépulcre de la sainte Vierge, de la

crèche de Notre-Seigneur et de son berceau, de ses vêtements, de la table où il mangea avec ses disciples, du pain de la dernière cène, de la pierre sur laquelle il pria à Gethsémani, du roseau de sa passion, du fiel qu'on lui offrit à boire et de l'éponge imbibée de vinaigre, enfin de la vraie croix. Le second motif était les indulgences dont jouissait ce sanctuaire dès 1420; une indulgence plénière, appelée de temps immémorial le grand Pardon, était attachée à la visite de Notre-Dame de Ceignac pour toutes les fêtes chômées de la sainte Vierge, ainsi que pour le dimanche dans l'octave de l'Assomption, qui est la fête patronale; et Grégoire XVI, en renouvelant cette indulgence en 1837, l'a étendue au jour de l'Ascension. En 1655, Alexandre VII attacha à la visite des sept autels de l'église les indulgences des sept stations de Rome pour douze fois par an. En 1843, Notre-Dame de Ceignac, par son affiliation à Notre-Dame des Victoires de Paris, participa aux mêmes priviléges; et en 1854, affiliée à Notre-Dame de Lorette, elle fut mise en possession de toutes les indulgences attachées à la *Santa Casa*.

L'ancienne vie de saint Martial n'indique pas d'une manière précise l'année de son bienheureux trépas; mais on lit dans la légende d'Aurélien, que l'an 40, après la résurrection de Notre-Seigneur, qui était la soixante-quatorzième année du salut, saint Martial, après vingt-huit ans d'épiscopat, se trouvant à Limoges, y reçut l'heureuse nouvelle des approches de sa mort, qui devait le faire jouir de la récompense de ses travaux. Il le fit aussitôt savoir à ses disciples et à ses diocésains, et les ayant assemblés, il les exhorta à persévérer constamment dans la foi et dans la confession de la vérité qu'il leur avait enseignée, et leur donna sa bénédiction. Ensuite, ayant prié pour eux, et ayant imploré pour lui-même la miséricorde de Celui qu'il avait servi avec tant de fidélité, il remit son âme entre ses mains, pour être couronnée de la gloire qui lui avait été préparée dès le temps de la création du monde.

On dit que, sur le point d'expirer, entendant éclater autour de lui les gémissements et les sanglots, il leva sa main défaillante, et dit à ses disciples : « Silence ! n'entendez-vous pas les beaux chants qui viennent du ciel? Assurément le Seigneur vient, ainsi qu'il l'a promis ». — Et, en ce moment, le lieu où il était fut inondé comme par des flots de soleil, et on entendit une voix qui disait : « Ame bénie, sors de ton corps, viens jouir avec moi des douceurs d'une lumière immortelle ! » — Et lorsque l'âme de Martial montait au ciel au milieu de ces clartés, on entendit un chœur d'esprits bienheureux qui répétait ce verset d'un psaume : « Heureux celui que vous avez choisi et que vous avez appelé à vous : il habitera dans vos parvis éternels ».

Son corps fut inhumé dans le lieu même où sainte Valérie avait reçu la sépulture, et où s'éleva plus tard la basilique de *Saint-Pierre-du-Sépulcre*, premier fondement de la célèbre abbaye de Saint-Martial. Il s'y fit dans la suite de nombreux miracles : Grégoire de Tours en rapporte deux. Le premier fut opéré sur une fille, dont les doigts, en punition de quelque péché, s'étaient tellement attachés à la paume de la main, qu'il lui était impossible de les redresser. Elle vint au sépulcre du glorieux Apôtre ; elle y veilla et pria avec beaucoup de ferveur, et, la nuit même du jour de sa fête, elle obtint la guérison de son infirmité. Le second miracle fut opéré sur un homme qui était devenu muet pour avoir fait un faux serment dans l'église; il se rendit au tombeau du Saint, et, ayant longtemps gémi dans son cœur, pour obtenir le pardon de sa faute, il sentit comme une main qui lui touchait la langue et le gosier et y répandait une vertu secrète; ce qui fut si

efficace, qu'après qu'il eut fait faire par un prêtre, le signe de la croix sur sa bouche, il commença à parler comme auparavant.

Un miracle bien plus célèbre, c'est celui de la guérison du *mal des Ardents*. En 994, une contagion, appelée *la peste du feu*, exerçait d'affreux ravages dans l'Aquitaine. C'était un feu invisible et secret, qui dévorait les membres auxquels il était attaché, et les faisait tomber du corps. Cette putréfaction des corps vivants répandait dans les airs une odeur insupportable. Les pestiférés mouraient par milliers. Les évêques de l'Aquitaine s'assemblèrent à Limoges, afin d'obtenir de Dieu, par l'intercession de saint Martial, la cessation de ce fléau terrible. Arrivé l'un des premiers, l'archevêque Gombaud alla s'agenouiller devant le tombeau de l'Apôtre vénéré, et là, éclatant en larmes et en sanglots, et étendant des mains suppliantes, il fit à haute voix cette éloquente prière, que l'histoire nous a conservée :

« O pasteur de l'Aquitaine, vous qui l'avez éclairée des lumières de la foi, levez-vous pour secourir votre peuple !... Ne permettez pas que ces tortures infernales règnent auprès de votre corps sacré ! O Martial ! miroir des vertus, ô prince des pontifes, où est donc ce que nous lisons de vous, que vous avez été dans la cène le ministre du Sauveur, quand il lavait les pieds à ses disciples ?... Certainement la tradition de nos anciens Pères nous a transmis que vous aviez reçu le don des langues avec les autres disciples... Montrez-vous donc le disciple de Celui qui est la source de la miséricorde ! Oui, j'en prends à témoin tous ceux qui m'écoutent, si, avant que je m'éloigne de cette ville, vous n'éteignez pas cette flamme dévorante dans le cœur de ceux qui sont ici, si je ne vous vois pas guérir cette multitude, je ne croirai plus rien des choses admirables qu'on dit de vous ! Jamais plus je ne reviendrai dans cette cité pour implorer votre patronage ! C'est en vain qu'on me dira que vous vous appelez le disciple du Seigneur ! C'est en vain qu'on me dira que Dieu vous a envoyé comme apôtre aux nations de l'Occident ! C'est en vain qu'on me dira que vous avez baptisé le peuple de Bordeaux, dont je suis l'évêque, je ne le croirai plus, si je n'obtiens pas la faveur que j'implore pour le salut de cette multitude affligée. Et votre bâton pastoral, que l'on conservait jusqu'à présent dans ma ville épiscopale comme un précieux trésor, cette relique sera vile à mes yeux si vous ne réjouissez pas mon cœur par la guérison de tous ces pauvres malades ! »

Une prière faite avec tant de foi méritait d'être exaucée. En effet, la contagion cessa ses ravages, et une joie immense se répandit dans les cœurs.

Nous avons dit, en commençant, de quelles sources nous tirerions les principales actions de saint Martial. Il y a deux siècles, on rejeta comme apocryphe la légende composée sous le nom d'Aurélien, successeur de saint Martial dans l'épiscopat, l'un des deux prêtres des idoles qui moururent d'un coup de foudre et qu'il avait rendus à la vie. En rejetant cette légende, on ne se contenta pas de contester au saint évêque le titre d'Apôtre, comme on avait fait dans le XIe siècle, mais on combattit encore l'antiquité de sa mission et sa qualité de disciple de Jésus-Christ. Mais quoique cet écrit ne soit pas d'Aurélien, disciple et successeur de saint Martial, comme le montrent certaines manières de parler qui sont beaucoup plus récentes, cela ne doit point préjudicier à la vérité de l'histoire que nous avons racontée. Cet écrit est au moins un recueil des anciennes traditions du pays sur saint Martial : car la biographie d'un Saint que tout un pays connaît est nécessairement conforme à ce que la tradition locale dit de ce Saint. D'ailleurs les discussions et les définitions des divers conciles

qui ont recherché les titres de l'apostolat de saint Martial, la déclaration de deux souverains pontifes, Jean XIX et Clément VI, les témoignages de tant de Martyrologes, de Rituels et de Litanies qu'on lisait publiquement dans l'Eglise, il y a plus de huit cents ans, nous doivent suffire pour croire indubitablement que saint Martial est un des disciples de Notre-Seigneur, et qu'il est venu dans les Gaules envoyé par saint Pierre. Il est vrai que Grégoire de Tours a mis plus tard sa mission, mais on a réfuté le texte de cet historien d'une façon si péremptoire, qu'il n'est plus permis de s'en servir pour combattre l'antiquité du premier établissement des Eglises de France. Et en effet, s'il fallait y déférer, les évêques des Conciles que nous avons cités, qui n'ont pu ignorer le texte de cet historien, n'auraient eu garde de définir, au contraire, que saint Martial doit être Apôtre, parce qu'étant des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur, il a reçu de lui mission de prêcher l'Evangile et de coopérer avec les douze Apôtres à la conversion du monde : ce que nous voyons, néanmoins, qu'ils ont fait sans contestation. D'ailleurs la découverte récente des anciens Actes de saint Martial est venue démontrer que la tradition immémoriale du Limousin, écrite avant Grégoire de Tours, était que saint Martial avait reçu, du temps de saint Pierre, sa mission apostolique.

On le représente : 1° dans la compagnie d'un ange : on raconte que douze de ces esprits protecteurs l'accompagnaient ordinairement dans ses courses par les Gaules ; 2° recevant la tête de sainte Valérie qui la lui apporta elle-même pendant qu'il célébrait la messe [1] ; 3° ayant dans la main le bâton pastoral avec lequel il fait revivre saint Austriclinien ; 4° vêtu de la chasuble, en sa qualité de prêtre ; 5° avec la croix stationale, ou à longue hampe, à cause du titre d'Apôtre que les Limousins lui décernent ; 6° dans un groupe, en compagnie des six évêques qui passent pour avoir été envoyés avec lui dans les Gaules : Saint Gatien de Tours, saint Trophime d'Arles, saint Paul de Narbonne, saint Saturnin de Toulouse, saint Denys de Paris, et saint Austremoine d'Auvergne.

Il est le patron de Limoges, de Cahors, de Colle, en Toscane, de Tulle, etc.

CULTE ET RELIQUES. — SES ÉCRITS.

Grégoire Lombardelli, auteur italien d'une vie de saint Martial, à la fin du XVIe siècle, raconte que lorsqu'on voulut faire la translation des reliques du saint Apôtre, 600 ans après sa mort, on trouva son corps dans un état de conservation parfaite, avec les chairs et les cheveux : il exhalait une odeur délicieuse. La tête du Saint fut renfermée dans une châsse particulière et se dépouilla subitement de ses chairs pour être réduite à l'état de crâne ordinaire. Alors, sur ce crâne dénudé, apparurent les marques très-visibles des cinq doigts de la main du Christ, souvenir ineffaçable de l'imposition de la main du Sauveur sur la tête du jeune Martial, lorsqu'il prononça ces paroles : « Si vous ne devenez semblables à cet enfant, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ».

L'église dépositaire du corps de saint Martial fut bientôt fréquentée par une grande affluence de pèlerins, et il s'y opéra une multitude de miracles. On se vit obligé de construire une basilique plus vaste, afin de contenir la foule des pieux visiteurs. Elle fut du moins restaurée au VIIe siècle et devint le centre d'un monastère de chanoines réguliers : le roi Pépin, au VIIIe siècle, le visita et lui fit plusieurs donations.

Louis le Débonnaire, après la mort de Charlemagne, voulant honorer le monastère de Saint-Etienne de Limoges qu'il avait fait bâtir, y transféra les reliques de saint Martial. Peu de temps après, ce roi fut fait prisonnier par ses trois enfants et jeté dans un cachot, ce qu'on regarda comme un châtiment de la translation qu'il avait fait opérer contre le gré du ciel. L'hiver, cette année, fut d'une rigueur extrême, et les inondations désolèrent tout le pays; elles ne furent arrêtées que lorsque le corps de saint Martial eut été rendu à sa première demeure.

1. Peinture du XIIIe siècle, sur émail, provenant de la châsse de sainte Valérie.

Le tombeau du saint Apôtre fut enrichi, par la piété et la reconnaissance des fidèles, de dons très-précieux et d'ornements d'une magnificence inouïe. Ces richesses tentèrent la cupidité d'Aldeger, évêque de Limoges, à la fin du xe siècle; il les enleva sans éprouver de résistance et mourut peu après. La peste éclata alors à Limoges et fit une multitude de victimes, ainsi que nous l'avons déjà rapporté. On attribua ce fléau à un châtiment du ciel; on eut donc recours à la puissante intercession de saint Martial, et, après trois jours de jeûne solennel, on porta en procession les reliques du saint Apôtre avec toute la pompe possible. Aussitôt le fléau suspendit ses ravages.

Aussitôt, dit le procès-verbal de cette translation, on bâtit là une église que l'on consacra sous le nom de saint Martial. Depuis ce jour, ce lieu s'appelle Montjoie, *Mons Gaudii*, et c'est là ce que signifie ce nom de Montjauvy, qui lui est resté, dans la langue du peuple, comme un souvenir et un monument de ce miracle.

Le pape Urbain II, étant venu en France pour prêcher la croisade, se rendit à Limoges, l'an 1095, pour y vénérer les reliques de saint Martial; il tint même un concile dans cette ville et y fit la consécration d'une nouvelle et grande basilique construite en l'honneur du Saint.

L'an 1122 ou 1123, à la suite d'un terrible incendie qui détruisit la ville de Limoges, une fontaine jaillit du pied du tombeau du saint Apôtre, avec une telle abondance qu'elle forma un ruisseau dont les moines se servirent pour l'usage de leur monastère. La source tarit quelque temps après; mais le peuple obtint par ses prières qu'elle jaillit de nouveau.

Le chef vénérable du saint Apôtre fut séparé de ses autres reliques, au XIIe siècle, et enfermé dans une magnifique châsse d'or; un grand nombre de miracles s'opérèrent par cette relique. Vers la fin du même siècle, des prêtres anglais, envoyés par l'évêque de Lincoln, en Angleterre, obtinrent un fragment de la tête de saint Martial pour un monastère dédié à ce Saint. Déjà saint Eloi avait mentionné une relique de l'Apôtre, comme ayant été apportée à Paris.

Nous ne rapporterons pas ici tous les miracles qui s'opérèrent au tombeau de saint Martial. Ils sont innombrables; il en existe quatre relations écrites à des époques différentes et par des contemporains de ces prodiges. Dans toute la France, et même dans les pays étrangers, la gloire de saint Martial brillait d'un éclat extraordinaire et attirait à son tombeau une multitude de pieux pèlerins.

L'église cathédrale de Limoges possède encore ses reliques, et on les montre aux fidèles tous les sept ans; c'est ce qu'on appelle la fête de l'*Ostension*.

On lui attribue la fondation de la chapelle qui se trouvait dans la rue du Saint-Esprit à Limoges, quand il fit son entrée par la porte Calernie : cette chapelle avait autrefois le droit d'élever un reposoir, et à certains jours le curé de la paroisse venait y donner la bénédiction du saint Sacrement.

On a inséré, dans le second volume de la *Bibliothèque des Pères*, deux épîtres sous le nom de saint Martial, adressées, l'une aux habitants de Bordeaux, l'autre à ceux de Toulouse. Dans ses épîtres, saint Martial prend le nom de Martial-Céphas, et se donne le titre d'Apôtre. Bellarmin, qui a combattu l'authenticité de ces lettres pour diverses raisons plus ou moins solides, avoue « qu'elles sont pieuses, et qu'elles pourraient servir à confirmer plusieurs dogmes catholiques, si l'on connaissait positivement le temps où elles ont été composées ». Il est certain qu'elles sont antérieures au xe siècle, puisqu'elles sont citées comme *anciennes* par un écrivain de cette époque. Peut-être ontelles été écrites pour remplacer des épîtres réelles de saint Martial, perdues dans l'invasion des Barbares. Quoi qu'il en soit, ces lettres prouvent au moins une chose, c'est que, à l'époque ancienne où on les a composées, on croyait à l'apostolat de saint Martial, car on n'a jamais attribué de semblables épîtres qu'aux Apôtres ou aux hommes apostoliques contemporains des Apôtres.

Nous devons ce récit à M. Arbellot, curé de Rochechouart, qui, en prenant pour base la vie écrite par le P. Giry, a bien voulu nous résumer lui-même son histoire de saint Martial. — Cf. *Les Saints du Rouergue*, par l'abbé L. Servières.

SAINT BERTRAND OU BERTICHRAMN,

ÉVÊQUE DU MANS

623. — Pape : Boniface V. — Roi de France : Clotaire II.

Decet dominicum sacerdotem moribus et vita clarescere, quatenus in eo tanquam in vitæ suæ speculo plebs commissa et eligere quod sequatur et videre possit quod corrigat.

Il convient que le prêtre du Seigneur se fasse si bien remarquer par ses mœurs et sa conduite, que le peuple qui lui est confié puisse découvrir en lui, comme dans le miroir de sa vie, ce qu'il a à faire et ce qu'il a à corriger.

S. Grég. Mag., *Ep.* XXXII.

Dieu, voulant consoler l'Eglise du Mans, désolée par la tyrannie et les scandales de Badégisile, lui donna pour pasteur, après la mort de cet évêque, saint Bertichramn, ou, comme on dit aujourd'hui, saint Bertrand.

Il naquit vers le milieu du VIe siècle, d'une des principales familles des conquérants de la Gaule, alliée à une maison noble et puissante des anciens habitants de ce pays. Cette famille était étroitement unie aux rois Francs, et jouissait près d'eux d'une grande faveur; plusieurs de ses membres se signalaient parmi les seigneurs les plus dévoués au parti neustrien, et nos vieux historiens ajoutent, avec assez de vraisemblance, que cette race était alliée à celle de Clovis. Bertrand eut au moins deux frères, dont il nous a conservé les noms dans son testament : ils se nommaient Bertulphe et Ermenulphe; mais l'histoire ne nous apprend rien de précis sur le lieu de la naissance de notre prélat. Il est cependant vraisemblable que ce fut dans le territoire d'Autun qu'il vit le jour; dans tous les cas, il est certain que l'illustre abbé de Saint-Symphorien, qui devint plus tard évêque de Paris, saint Germain, le tint sur les fonts du Baptême.

Bertrand se consacra à Dieu de bonne heure, et reçut la tonsure cléricale au tombeau de saint Martin, à Tours; peut-être était-il alors dans l'école des moines qui desservaient cette basilique. Depuis ce temps-là, il commença à honorer ce grand confesseur d'un culte particulier, et chaque année, il payait à sa basilique une redevance, en témoignage de sa reconnaissance et de sa piété. Si ce fut de la main même de saint Germain que Bertrand reçut ce premier honneur de la cléricature, lorsqu'en 567 l'évêque de Paris se rendit à Tours pour le concile qui s'y tint cette année, il n'est pas surprenant que le jeune lévite passât ensuite dans le clergé de Paris. Il y fut instruit dans les connaissances convenables à un clerc de mérite, sous les yeux et la conduite de saint Germain, qui l'ordonna prêtre avant sa mort, arrivée en 576.

Pendant tout l'épiscopat de saint Germain, l'école de la cathédrale de Paris fut l'une des plus florissantes de la Gaule. Ce saint évêque, qui trouvait le moyen de cultiver lui-même les lettres, malgré les nombreuses occupations de son ministère, et les soins qu'il se donnait pour le bien de l'Etat, surveillait directement cette école, et y faisait fleurir la

piété et les études solides. Bertrand en fut un des membres les plus distingués. Il paraît que, non content d'étudier les sciences ecclésiastiques, il s'appliqua à l'étude de la littérature, de la poésie et de la jurisprudence.

Les qualités de Bertrand le firent élire archidiacre de l'Eglise de Paris, et il s'acquitta de cette fonction pendant un temps assez long [1].

Après la mort de saint Germain, Bertrand continua ses fonctions sous l'épiscopat de Ragnemode. Ce fut dans ce poste que le choix de Dieu vint le prendre pour l'élever à un degré plus éminent, et pour continuer par lui la chaîne des saints évêques qui avaient gouverné l'Eglise du Mans.

Ce fut saint Gontran, roi de Bourgogne, qui, gouvernant alors le Maine, comme tuteur de son neveu Clotaire II, nomma Bertrand au siége épiscopal du Mans. Cet évêque, que protégeait le saint roi de Bourgogne, était également considéré à la cour de Neustrie. Il nous apprend lui-même, dans son testament, qu'il avait été particulièrement favorisé par la reine Frédégonde, et qu'elle l'avait comblé de bienfaits. Elle avait fourni libéralement à ses aumônes et à tous les établissements de piété qu'il avait fondés pour les pauvres et les religieux. Elle l'avait servi à la cour contre ses ennemis, et contre tous ceux qui s'opposaient au bien qu'il voulait faire dans son diocèse, pour la gloire de Dieu et l'utilité de l'Eglise. Cette princesse, toute décriée qu'elle était, avait cela de singulier dans sa conduite, qu'elle honorait quelques serviteurs de Dieu, tandis qu'elle en persécutait d'autres, selon les intérêts de sa politique. Bertrand se montra, jusqu'à la fin de sa vie, rempli de bienveillance pour cette princesse et pour son mari Chilpéric. Cette partialité de notre prélat trouve sa raison dans les nécessités de la cause politique qu'il avait cru devoir embrasser.

Il avait besoin de l'appui de l'autorité royale pour réparer les maux que Badégisile avait causés dans le diocèse. Dès son arrivée au Mans, il trouva les biens qui appartenaient à la maison de l'Eglise envahis par Magnatrude, femme de Badégisile. Elle prétendait s'approprier tout ce que la piété des fidèles avait offert à l'Eglise pendant l'épiscopat de son mari, sous prétexte que ces biens faisaient partie de l'apanage militaire de Badégisile. Malgré ses violences et ses efforts, il lui fallut restituer. C'est probablement alors qu'humiliée de sa défaite, elle se retira dans son domaine de *Marsialensis* (Marolles) avec la fille qu'elle avait eue de son mariage avec Badégisile.

Notre nouvel évêque eut bientôt gagné l'affection de son peuple, dont il fut autant aimé que son prédécesseur en était haï. C'est saint Venance Fortunat qui nous l'apprend. Ce poëte célèbre, que tous les évêques et les grands de la Gaule se disputaient, pour jouir des agréments de son esprit cultivé et ingénieux, vint visiter Bertrand dans sa cité épiscopale. Fortunat n'était pas encore à cette époque évêque de Poitiers. Notre prélat lui fit un accueil très-distingué, et l'admit à ses côtés dans le char dont il se servait, à l'exemple des seigneurs de l'empire franc. Fortunat considère cette bienveillance de l'évêque comme une distinction qui l'honore, et il chante l'amour de ce pasteur envers ses peuples, amour qu'il compare à la tendresse de l'hirondelle réchauffant ses petits sous ses ailes; il dit aussi l'affection du troupeau tout entier pour son pasteur.

Dès la seconde année de son épiscopat, Bertrand reçut une distinction signalée du pacifique roi de Bourgogne. Judual et Guerech, princes bretons

1. On dit que Bertrand fut archidiacre de Paris pendant deux ans; il l'aurait été à peine un an, selon le P. Papebrock (*loc. cit.* num. 6). Baillet prétend qu'il fut chargé de cette fonction pendant dix ans, qu'il la reçut des mains de saint Germain, et continua à la gérer sous son successeur. C'est effectivement le sentiment le plus probable.

ou kimris, à l'instigation de Frédégonde, étant entrés l'an 587 dans le pays de Nantes avec toutes leurs troupes, y firent beaucoup de dégâts, et en emmenèrent un grand nombre de prisonniers. Gontran, averti de ces désordres, assembla son armée; mais, cédant à ses instincts de paix et de conciliation, avant de faire marcher ses troupes, il envoya un député vers les deux chefs pour les sommer de réparer tout le mal qu'ils avaient fait, autrement il les ferait périr par le glaive. Judual et Guerech, intimidés de ces menaces, promirent de restituer tout ce qu'ils avaient pillé et d'élargir les prisonniers. Gontran résolut alors d'envoyer une ambassade plus solennelle et capable, par la qualité des personnes qui la composaient, d'en imposer à ces princes avides de pillage et toujours turbulents. A la tête de cette députation étaient Bertrand, évêque du Mans, et Namatius ou Namas, évêque d'Orléans; ils étaient accompagnés de comtes et autres personnages distingués. Etant arrivés à Nantes, ils déclarèrent aux princes bretons les instructions du roi, par rapport aux dégâts qui avaient été commis dans les territoires de Nantes et de Rennes. Judual et Guerech s'engagèrent alors à réparer les malheurs qu'ils avaient causés, et à payer un tribut au roi de Bourgogne et d'Orléans; mais, dans la suite, se sentant poussés par Frédégonde, ils ne tinrent pas leur promesse.

L'évêque d'Orléans mourut pendant cette ambassade, et Bertrand dut en porter seul le principal fardeau; il se rendit ensuite à la cour d'Orléans, afin de rendre compte de sa négociation, et revint promptement à son Eglise.

Vers la même époque où saint Bertrand recevait le gouvernement de l'Eglise du Mans, un scandale sans exemple dans les annales monastiques éclatait au sein du monastère de Sainte-Croix de Poitiers.

Cette maison, illustrée dès son origine par les vertus de sainte Radegonde, avait vu élire pour abbesse une religieuse nommée Leubovère. L'élection de cette abbesse choqua l'ambition d'une de ses compagnes, Chrodielde, fille de Charibert, jalouse de voir que Leubovère, très-inférieure à elle en naissance, lui eût été préférée. Par ses promesses et par ses calomnies contre la nouvelle abbesse, elle entraîna dans sa rébellion environ quarante religieuses. De ce nombre était Basine, fille de l'infortunée Audovère et de Chilpéric, la même que nous avons vue renfermée avec sa mère dans un monastère de la province du Mans. Comme ces malheureuses filles étaient entrées dans le cloître contre leur inclination, elles ne pouvaient en souffrir les saintes rigueurs, et se jetèrent dans les plus coupables et les plus honteux excès. Elles forcèrent d'abord leurs clôtures, promenèrent leur ambition dans la Touraine et la Bourgogne, allant mendier l'appui des évêques et surtout des princes leurs parents. Gontran et Childebert ordonnèrent de tenir à Poitiers un synode pour mettre un terme à ce scandale. Gundégisile, archevêque de Bordeaux, et les évêques de sa province, saint Grégoire de Tours, Ebrégisile de Cologne et saint Bertrand du Mans se trouvaient à cette assemblée. Grégoire de Tours représenta sagement aux Pères du concile qu'avant tout il fallait désarmer les soldats que les deux religieuses rebelles avaient appelés à la défense de leur cause. Chrodielde se défendit à outrance; enfin presque tous ses partisans furent tués dans l'assaut du monastère. La paix étant ainsi rétablie, les évêques se rassemblèrent de nouveau; Chrodielde et Basine se présentèrent devant eux, et accusèrent leur abbesse sur divers chefs dont elle se justifia. Quant aux deux instigatrices de la révolte, leurs crimes étaient évidents, elles furent retranchées de la communion de l'Eglise, jusqu'à ce qu'elles eussent fait pénitence, et

les évêques envoyèrent leur sentence aux deux rois Gontran et Childebert. Elles ne se soumirent point encore; plus tard seulement, Basine, qui avait témoigné plusieurs fois des mouvements de repentir, se présenta devant le concile de Metz, se prosterna à terre et demanda pardon, promettant de retourner dans le cloître, d'y vivre en paix avec son abbesse et de garder exactement la règle. Ces marques de repentir, jointes à la recommandation du roi, portèrent les évêques à la rétablir dans la communion de l'Eglise, et elle rentra en paix dans l'abbaye de Sainte-Croix qu'elle ne quitta plus. Chrodielde reçut aussi son pardon, mais ne rentra pas dans son monastère. Ces événements, auxquels Bertrand prit une part active, se passaient dans les années 589 et 590.

L'année suivante, une famine affreuse ravagea le Maine, l'Anjou et le pays Nantais. « C'était », dit Grégoire de Tours, « l'accomplissement des paroles du Seigneur, et un avertissement aux peuples de ces contrées, pour les éclairer et les retirer des erreurs dans lesquelles ils se laissaient entraîner ». En effet, les plus grossières superstitions trouvaient accès dans l'esprit des populations malheureuses et ignorantes. Des hommes avides de rapines et de débauches se faisaient passer pour des envoyés de Dieu; ils séduisaient par des prestiges, et entraînaient à leur suite des troupes nombreuses d'hommes, de femmes et d'enfants, dont une partie était victime de leur luxure effrénée. Ces honteuses aberrations du peuple gagnaient même des prêtres, que l'on voyait s'attacher à ces imposteurs, et promener par les provinces leur honte et leurs débauches. L'historien des Francs, qui nous a transmis ces faits, ne nous apprend pas à quelles sources impures ces hommes pervers avaient puisé leurs infâmes doctrines; mais les désordres de leur vie et la nature de leur enseignement, quoique imparfaitement connu, portent à croire que le gnosticisme était au fond de ces extravagances.

Au milieu de tant de scandales, environné de guerres et des agitations causées par des fléaux qui attaquaient l'ordre religieux et civil, Bertrand ne pensait qu'à procurer le bonheur de son peuple et la gloire de son Eglise. A aucune autre époque, autant qu'au VIe et au VIIe siècle, on ne vit les fidèles des diverses Eglises de la Gaule plus préoccupés du soin d'augmenter l'influence des moines, par des fondations et des dons faits aux monastères. Le clergé séculier ne laissait pas de posséder dans son sein de grandes vertus et des talents réels, mais son action est beaucoup moins marquée dans les monuments contemporains. En effet, l'état de la société ne réclama jamais aussi impérieusement que dans ces temps, l'action d'une force énergique et intelligente, qui conduisît les peuples par l'enseignement et par l'ascendant moral, vers les travaux nécessaires à sa conservation : les moines remplissaient admirablement ce besoin. Il n'entre point dans le plan d'une histoire particulière comme celle que nous écrivons, de faire le tableau des désordres et des misères qui assiégeaient presque toutes les existences à cette époque; il suffit de rappeler que les dégâts causés par la conquête des Francs n'avaient été qu'imparfaitement réparés. Les nouveaux venus n'étaient point accoutumés aux travaux de la campagne, l'invasion s'était formée d'une masse de jeunes guerriers, trop fiers par caractère pour se livrer volontiers aux labeurs de la culture, surtout quand ils pouvaient vivre par la rapine, que la grossièreté du temps confondait presque avec le courage.

De leur côté, les anciens habitants du sol gaulois, façonnés depuis longtemps aux idées romaines, regardaient comme le partage des esclaves,

toute occupation manuelle, et surtout le travail des champs. Les Eglises et les monastères avaient reçu de larges concessions de terres; mais ces terres seraient restées longtemps improductives, sans les travaux des esclaves volontaires de l'obéissance monastique. Les églises cathédrales possédaient aussi un moyen inappréciable de rendre ces terrains fructueux : les familles restées libres après la conquête, mais en partie dépouillées, et dont la liberté sans protection était à tout moment menacée, dont l'existence même était exposée à toutes les souffrances, venaient en grand nombre se remettre entre les mains des évêques et des archidiacres; elles recevaient en échange d'un travail ennobli par la liberté qui l'offrait et par le sentiment religieux qui l'inspirait, la sûreté et une existence honorable. Cet usage de s'offrir soi-même en don aux Eglises, se multiplia alors beaucoup plus que par le passé, par suite même de l'état moral et civil de la société dans la Gaule. Saint Bertrand parle, dans son testament, des nombreuses familles affranchies, qui s'étaient réfugiées sous la protection de la basilique de Saint-Pierre et de Saint-Paul, et il les recommande à la charité de l'abbé de ce monastère.

Les cloîtres n'avaient pas que cette seule ressource; la main des moines eux-mêmes défricha d'immenses terrains. Ces conquêtes paisibles du travail libre, destinées dans les vues de la Providence à cicatriser les plaies des conquêtes armées, commencent surtout à se réaliser vers l'époque à laquelle nous sommes parvenus. Saint Bertrand, pour sa part, y travailla activement et sur une vaste échelle. Les biens que sa famille, qui était puissamment riche, lui avait transmis, le mettaient en état d'augmenter les revenus de son Eglise. Il reçut d'ailleurs des dons considérables de Frédégonde et des princes de Neustrie; d'autres personnes lui remirent des fonds de terre importants pour doter son Eglise du Mans, et l'on voit dans le testament qu'il a lui-même dicté, qu'il s'occupa constamment des moyens de faire valoir toutes ces richesses. Il avoue franchement qu'il voyait avec peine que saint Domnole eût donné pour dotation à la basilique des saints martyrs Vincent et Laurent, des biens appartenant à l'église cathédrale, quoique cela se fût fait à la prière du clergé et du peuple du Mans.

Bertrand fit d'immenses acquisitions de terres, non-seulement dans le diocèse, mais encore dans d'autres parties de la Gaule. Tout porte à croire que quelques-unes de ces acquisitions sont antérieures à son épiscopat, peut-être même à son entrée dans le clergé.

Ce qui est plus remarquable encore que l'augmentation de sa fortune, c'est le soin qu'il prenait de faire cultiver ses domaines de la manière la plus avantageuse. Dans plusieurs lieux, il fit exécuter des défrichements, et par ses soins, des terrains déserts auparavant devinrent de riches vignobles. Ainsi, dans le lieu connu encore aujourd'hui sous le nom d'Arènes, où se trouvait l'ancien amphithéâtre près des murs de la ville, Bertrand fit défricher le sol et planter la vigne. Il établit la même culture, à droite de la voie qui conduisait du Mans à Pontlieue, et plus tard sur un terrain qu'il avait acheté du vénérable abbé Eolade, dont le monastère nous est inconnu. Saint Licinius, évêque d'Angers, donna à Bertrand plusieurs plants de vignes situés près de *Cariliacenses*, vignoble que l'évêque du Mans avait acheté autrefois avec la terre de *Sargite*. Bertrand fortifia cette culture, l'étendit même à de nouveaux terrains, plus actif en cela que ses prédécesseurs, qui, comme il le dit lui-même, avaient laissé les divers fonds de l'Eglise dans un état peu productif. Son génie actif s'exerça encore sur d'autres vignobles qui étaient situés jusque dans le *Sabonarense*, pays de

Sabonères, au diocèse de Toulouse [1] ; il y bâtit une maison, et fit cultiver ces propriétés lointaines par une famille de colons. Enfin, il acheta de son parent et fils spirituel Ebroalde, un domaine nommé *Comanicum*, qui est probablement aujourd'hui le hameau de Communal, également dans le diocèse de Toulouse [2]; il y fit construire des édifices et planter des vignes. Ces soins agricoles l'occupèrent jusqu'à la fin de sa vie. Dans beaucoup de fermes, où il ne trouva que peu d'esclaves, il en plaça un plus grand nombre.

Du reste, le motif qui l'engageait dans cette complication d'affaires, n'était autre que la charité ardente qu'il ressentait pour Dieu et pour les pauvres. Toutes les immenses richesses qu'il acquit à son Eglise, tant par les dons qu'il reçut, que par les achats qu'il fit, et par les augmentations de valeur provenant d'une culture plus intelligente, tous ces biens s'écoulèrent en fondations pour la splendeur du culte et pour le soulagement des indigents. On peut dire qu'aucun de ses prédécesseurs ne l'égala dans le nombre et la richesse des établissements charitables.

De telles libéralités firent naître une sorte d'émulation parmi les personnes riches, et on remit à Bertrand des domaines considérables pour être employés aux œuvres qu'il fondait. Ainsi le seigneur Bandhégisile et son épouse Saucia lui donnèrent la métairie de *Fontanæ* (Fontaines), sur les bords de la Sarthe, près d'Allonnes. Suadria, sœur de l'évêque de Marseille saint Théodore, légua par son testament, à l'église cathédrale, les deux domaines de *Luciniacum* et de *Monle* (Lugny et Montmain); mais dans la suite Bertrand fut obligé de faire de grandes démarches pour que son Eglise pût jouir en paix de ce dernier don.

La reine Ingoberge, femme de Charibert, roi de Paris, fut à la même époque une bienfaitrice insigne de l'Eglise du Mans. Peu de temps avant sa mort, elle fit venir l'évêque de Tours, saint Grégoire, et voulut qu'il fût témoin de ses dernières volontés en faveur des Eglises et des pauvres. Elle légua tous ses biens aux Eglises de Tours et du Mans, et à la basilique de Saint-Martin, et peu de temps après, elle mourut, à l'âge de soixante-dix ans, laissant la liberté à un grand nombre d'esclaves ; c'était en l'année 589. Saint Bertrand, dans son testament, rappelle les libéralités de cette princesse envers l'Eglise du Mans; il désigne comme lui ayant été donné par cette reine, d'heureuse mémoire, la moitié d'un domaine nommé *Culturæ* (Couture).

Leodault lui donna un lieu nommé *Colonica*, pour la fondation de l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul de la Couture. L'illustre matrone Egidie offrit la moitié d'un domaine, nommé *Vatinolonnum*, pour la même fondation. Beatus, neveu de Babau, fils de Theudalde, fit don du domaine de *Nociagilos* (Nieul-les-Saintes), dans le Poitou, sur les bords de la Loire, en faveur de la même abbaye. Gonthier donna des fonds de terres, aux environs de Jublains, pour l'Eglise-mère du diocèse.

Il y eut encore un grand nombre d'autres personnes généreuses qui se signalèrent par des donations à cette époque, tant en faveur de l'église cathédrale, qu'en faveur des monastères et des hôpitaux; mais aucun de ces bienfaiteurs ne doit plus justement être rappelé que le saint évêque d'Angers, Licinius, vulgairement nommé saint Lézin. Bertrand nous apprend qu'une tendre amitié les unissait tous les deux, et que Licinius s'attira la

1. Paroisse du département de la Haute-Garonne, arrondissement de Muret, canton de Riemmes.
2. Ce hameau est dans la paroisse d'Azas, département de la Haute-Garonne, arrondissement de Toulouse, canton de Montastruc.

reconnaissance de l'Eglise du Mans par les fonds de terre qu'il lui offrit. Il favorisa de tout son pouvoir les serviteurs de Dieu, et voulut s'associer à l'évêque du Mans, dans la fondation de l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul de la Couture.

A cette époque, les palais des rois mérovingiens étaient le théâtre d'événements qui devaient changer la face des affaires, et amener dans l'Eglise du Mans des années de trouble et de deuil, après les jours de prospérité dont elle avait joui. Le roi saint Gontran étant mort en 593, ses Etats furent partagés entre Childebert II et Clotaire II. Childebert, qui déjà régnait en Austrasie, réunit dès lors à sa couronne le royaume d'Orléans, celui de Bourgogne et une partie de celui de Paris; Clotaire, roi de Neustrie, un enfant de sept ans, reçut seulement une portion de ce dernier. Dans cet apanage se trouvaient la cité et le pays du Mans. Bertrand, déjà attaché par ses liens de parenté à la famille de Frédégonde, crut devoir faire au nouveau roi une promesse de fidélité, qui attira sur lui et sur son Eglise les plus grands malheurs.

Bertrand, pour ne pas tomber aux mains de l'armée austrasienne, fut obligé de s'enfuir de sa ville épiscopale, et pendant qu'il suivait la cour errante du roi de Neustrie, l'Eglise du Mans était dans la plus déplorable situation. Des hommes cupides, appartenant à différentes classes de la société, des clercs et des laïques se jetèrent sur les dépouilles du prélat fugitif, et s'emparèrent de ses biens et de ceux de l'Eglise.

Cependant ces usurpations, si déplorables qu'elles fussent, ne causaient point à l'Eglise un mal comparable à celui que lui apporta un clerc ambitieux et sans pudeur, nommé Berthégisile. Cet homme parvint, par la protection de Childebert et de Brunehaut, à se faire donner l'onction épiscopale, et à s'asseoir sur le siége du Mans, au mépris des canons et de toutes les règles de la discipline. Il donna un libre cours à sa convoitise, s'emparant non-seulement des biens de l'Eglise, mais encore des terres que Bertrand tenait de son patrimoine.

Enfin la paix se rétablit entre les Austrasiens et les Neustriens; il y eut un traité conclu, le Maine rentra sous la puissance du jeune Clotaire, et Bertrand reprit la conduite de son Eglise désolée. Frédégonde lui vint en aide pour réparer tant de maux. Les usurpateurs furent contraints à rendre les biens dont ils s'étaient injustement emparés; mais surtout Berthégisile fut réduit à déposer les insignes de l'épiscopat et à désavouer son usurpation, en signant une charte par laquelle il restituait plusieurs domaines appartenant à la cathédrale, entre autres Champagné et Etival. Cependant, tels étaient son crédit et son audace, qu'il ne rendit jamais tous les biens patrimoniaux qu'il avait usurpés sur Bertrand, et ne répara qu'en partie les dommages qu'il avait causés.

Peu après le rétablissement de Bertrand, les Bourguignons et les Austrasiens s'étant de nouveau coalisés contre les Neustriens, se répandirent dans le Maine, renouvelant les mêmes scènes de barbarie. Saint Bertrand essaya, mais en vain, de conserver la ville à Clotaire; tout le parti du jeune prince était en déroute; l'évêque lui-même, se regardant comme inviolablement lié par la promesse de fidélité qu'il lui avait faite, fut obligé de s'enfuir et de se cacher dans un lieu alors assez solitaire, nommé Etival, au sein de l'immense forêt de la Charnie. Peut-être même fut-il, comme saint Betharius, fait prisonnier et retenu dans une dure captivité; car il rapporte, dans son testament, qu'il a enduré successivement l'exil et la prison. Le saint évêque nous fait connaître aussi que pendant sa captivité, il demanda sa

délivrance à Dieu, par l'intercession de saint Martin, et fit vœu de fonder, en l'honneur de ce saint confesseur, un hospice desservi par des moines, s'il recouvrait la liberté. C'est pour remplir cette promesse qu'il construisit dans la suite le monastère de Saint-Martin de Pontlieue.

Pour comble d'infortune, les usurpateurs revinrent se jeter sur les biens de l'Eglise et sur le patrimoine de Bertrand. Berthégisile recommença ses dévastations sacriléges; il trouva, dans les archives de la cathédrale, la charte qu'il avait été contraint de signer, lorsque la première fois Bertrand avait été rétabli dans ses droits par l'autorité de Frédégonde, et il la jeta au feu.

La paix ayant été faite, Bertrand rentra aussitôt dans sa ville épiscopale. Il revendiqua ses biens, et, par l'autorité de Brunehaut et de Thierry, il put les recouvrer, au moins en grande partie. Il travailla aussi avec activité à réparer les pertes que son Eglise avait faites, et il guérit, autant qu'il le put, les maux qu'elle avait éprouvés. Ces événements se passèrent dans l'espace de quatre années, de 599 à 604.

En cette dernière année, Clotaire voulut reprendre les provinces qu'il avait été contraint de céder par le dernier traité de paix. Cette nouvelle guerre, qui ne dura qu'une partie de l'année 604, força encore Bertrand à quitter son siége; mais ce fut pour la dernière fois.

Clotaire triomphant se montra reconnaissant envers Bertrand de la fidélité que lui avait montrée cet évêque; il écouta favorablement ses plaintes, et lui fit rendre son patrimoine et les biens de la cathédrale. Mais tel était le malheur des temps, que les usurpateurs de ces possessions, qui étaient des seigneurs francs ou gallo-romains, car les deux races rivalisaient d'ardeur pour le pillage, trouvèrent le moyen de ne pas faire la restitution entière, comme saint Bertrand le déplore en plus d'un endroit de son testament. A l'égard de quelques-uns de ces envahisseurs, l'autorité royale semble avoir fléchi, en n'ordonnant la restitution qu'après leur mort. Cependant, si nous jugeons de l'activité avec laquelle Bertrand poussa son action contre ces ennemis de l'Eglise, d'après les termes qu'il emploie en parlant d'eux dans son testament, on peut croire que le prélat ne manqua pas d'énergie.

Non-seulement Clotaire ordonna de restituer à Bertrand et à son Eglise les biens qui leur appartenaient, mais il y ajouta encore de nombreuses et importantes donations. Déjà, après la première fuite de notre évêque, Frédégonde et son fils l'avaient gratifié de la ferme de *Bonalpha* (Bonelles), située au pays d'Etampes, près de la forêt d'Ivelines. Bertrand reçut aussi de la même main la métairie de *Nimione*, près de Paris, avec des vignobles qui étaient à *Frontanitum*, près de *Plastarias* et de *Vinitores;* puis les domaines de *Crisciacum* (Crissé), au pays du Mans, de *Villa-Thedonis* (Thionville), au pays d'Etampes, de Talais, dans le pays de Bordeaux, d'autres encore dans le Bursay, dans le Maine, d'autres dans le pays de Gâtines, près du Loir (Loir-et-Cher); la ferme de Fontenay, près de Bullion, au pays d'Etampes, celle de *Bobane*, sur la rivière d'Ecolle, aujourd'hui Saint-Germain-sur-Ecolle (Seine-et-Oise); une maison dans la ville de Paris. En outre, Clotaire fit entrer notre évêque en partage avec les maires du palais Gondoland, Bradon et Marnehaire, pour des domaines situés dans le Berry, dans l'Albigeois, dans le pays de Cahors, dans celui d'Agen et dans la Bourgogne. Enfin, ce prince fit don à Bertrand de sommes d'argent si considérables, que celui-ci put acheter les domaines de Campugnan, Ludon, Coubeyrac et Cameyrac, dans le pays de Bordeaux et de Cahors.

Peu de temps après, Clotaire accorda à Bertrand un diplôme qui lui concédait le droit de donner, à perpétuité, au monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul, connu depuis sous le nom de la Couture, tout ce que cet évêque voudrait, tant des domaines qu'il tenait de sa famille, que de ceux dont l'avait gratifié la munificence royale.

Le saint Prélat avait attaché beaucoup d'importance à obtenir ce diplôme; car il désirait doter richement ce monastère. Ce fut en effet la plus belle fondation qu'il fit pendant son épiscopat, et il mit toute son application à orner et à enrichir ce sanctuaire, après un avertissement qu'il reçut du ciel. Un soir ce saint Evêque s'était retiré dans une des tours construites sur les murs extérieurs de la ville, et qui se trouvait près de l'église cathédrale : il l'avait choisie comme un lieu paisible pour s'y livrer avec plus de liberté à l'oraison; il y passa en effet toute la nuit en prières. Sur le point du jour, l'archange saint Michel lui apparut, lui désigna un lieu voisin connu alors sous le nom de *Vivereus*, et lui dit que Dieu voulait y être servi et honoré. Ce lieu était situé au midi de la ville, à une petite distance de ses murs, et appartenait, dit-on, à l'église cathédrale. Bertrand s'empressa d'obéir à l'ordre du ciel. Il fit aussitôt commencer les constructions d'une basilique, qui fut dédiée sous le patronage des saints apôtres Pierre et Paul, et les bâtiments d'un cloître, qui, dès son origine, se montra environné d'une certaine splendeur. Ce monastère fut dès lors pour Bertrand un objet de prédilection; il le regardait, selon ses propres expressions, comme un rempart et une protection pour sa cité.

Non content d'assigner à cette nouvelle solitude des revenus considérables et capables d'en assurer l'existence, saint Bertrand intéressa encore à sa fondation les amis puissants qu'il avait dans l'Eglise et dans le siècle. On nomme parmi les bienfaiteurs du monastère la pieuse et illustre Egidie, qui s'était déjà signalée par ses largesses envers l'église cathédrale. Le roi Clotaire montra sa bienveillance envers l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul en accordant le diplôme dont nous avons parlé. Saint Licinius d'Angers, que nous avons déjà fait connaître, signala son amour pour la vie monastique par la manière généreuse dont il concourut aussi à la dotation de la nouvelle abbaye; il lui donna à cet effet un fonds de terre et des vignobles que saint Bertrand rappelle dans son testament.

Ce fut principalement de ses propres biens que Bertrand dota ce monastère; mais il lui affecta aussi des biens qui appartenaient à l'église cathédrale, et cela, sur la demande pressante du clergé.

Bertrand soumit les habitants du nouveau cloître à la Règle de Saint-Benoît, que l'on nommait dès lors la Règle de la vie monastique. Il les obligea à donner l'hospitalité à tous les pauvres, et à tous les étrangers qui la réclameraient; et il voulut que cette maison renfermât toujours un grand nombre de moines. Il ordonna que l'on tiendrait dans ce monastère un registre matriculaire pour le soulagement des indigents, si nombreux à cette époque.

Pour la dédicace de la basilique, saint Bertrand convoqua plusieurs évêques, afin de rendre cette solennité plus auguste. Il déposa dans le sanctuaire des reliques de saint Pierre et de saint Paul; enfin il rédigea la charte de fondation, qui désignait les revenus formant la dotation. Tous les évêques présents confirmèrent cet acte, et voulurent encore ajouter aux dons faits par le fondateur.

Quoique l'on ne puisse pas déterminer positivement l'année en laquelle cet événement a eu lieu, il est certain que cette fondation a précédé la

mort de saint Licinius, et par là même, qu'elle est antérieure à l'année 605, et aux dernières guerres dont nous avons parlé, qui eurent une si grande influence sur la vie de saint Bertrand.

Plus de dix ans après, en 615, lorsque saint Bertrand fit son testament, il ajouta beaucoup au domaine de son monastère en lui attribuant les terres de Crissé (Sarthe), Thionville (Seine-et-Oise), *Colonica Talete*, peut-être Talais, dans le Bordelais, puis d'autres fermes dans le Bursay, dans le Gâtinais, et des maisons que lui avait données Waruchaire, maire du palais de Bourgogne, en échange du domaine de Colombiers (Mayenne). La moitié des revenus de ces terres devait être employée pour le soulagement des pauvres, et l'autre moitié consacrée à entretenir le luminaire de la basilique; mais les moines devaient prendre d'abord ce qui était nécessaire pour leur subsistance, et celle des pauvres inscrits sur la matricule de leur monastère. Bertrand légua encore à l'abbaye les domaines de *Gaviacus*, *Colonica*, *Landolenæ*, *Ferrensis ;* dans les lieux nommés *Cellis* et *Samarciago*, près de la ville du Mans, tout ce qui appartenait à Portithorengus, que le saint Evêque avait eu sous sa tutelle, tout ce que Ceta, Mancia et Guntha avaient possédé; les fermes de *Campus-Chunanus*, *Ludina* et *Comariacum;* le villier de *Piciniacum*, *Hilliacum*, une autre ferme nommée aussi *Colonica*, que Leodault avait donnée à saint Bertrand pour les fondations qu'il faisait; les terres de *Methense* et de *Voligione*, celle de Fontenay, près de Bullion (Seine-et-Oise), un villier situé aux sources de la Vendée (Deux-Sèvres), des vignes qui allaient des anciennes arènes du Mans jusqu'au nouveau cloître; d'autres vignes, prés et terrains situés sur le chemin de Pontlieue, et achetés de l'abbé Eolade ; le Breuil, acheté de l'abbé Leusus, des champs sur les bords de la Sarthe, la moitié de la coulonge de *Vatinolonnum*, l'autre moitié ayant été donnée par Egidie; les domaines de *Campaniacum* et d'Etival; la cour ou métairie et les maisons tenues précédemment dans la ville du Mans par le prêtre Romolos, une maison que ce même prêtre avait fait construire sur les murs de la cité, et d'autres maisons encore dans la même ville; les domaines de *Conadacum*, *Colicas*, des vignobles dans le *Sabonarense* et autre part, avec les familles des colons et leurs maisons; des rentes sur *Talete*, *Crisciagum* et Cameyrac (Gironde), pour les pauvres inscrits sur la matricule de la basilique; le domaine de *Vincentia,* près de Plassac, au pays de Bordeaux, celui de Luir au même pays, le lieu de *Bræsetum*, encore dans le même pays, avec les fabriques de poix, et les familles d'esclaves employées à leur exploitation; une somme d'argent considérable, un tiers des biens meubles du testateur, la moitié des chevaux; le domaine de *Comanicum* avec ses vignobles et ses bâtiments, celui des Fontaines sur les bords de la Sarthe, à Alonnes, donné à Bertrand par le seigneur Bandhégisile et Saucia, son épouse, « dont le nom », dit le testament, « devra être inscrit sur le Livre de vie, et proclamé dans la basilique »; la moitié de diverses fermes situées dans le Berry, dans l'Albigeois, dans le pays de Cahors et dans celui d'Agen ; le domaine de *Nociogilus* pour le partager avec la cathédrale, celui de *Vocriamnum* en entier, celui de Nueil, dans le Poitou, sur les bords de la Loire, donné par Beatus ; le lieu nommé *Luciacus ;* enfin le domaine de *Kairacum,* y compris les édifices, les serfs, les vignes, les prés, les forêts et tous les droits qui en dépendent.

Les largesses de Bertrand envers le nouveau monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul ne se bornèrent pas là; il lui donna en outre plusieurs domaines dont les revenus devaient être partagés avec la cathédrale. Parmi ces dons communs aux chanoines et aux moines de Saint-Pierre et de Saint-

Paul, on remarque une maison au territoire de Bordeaux, dans laquelle ils pouvaient loger, lorsqu'ils allaient dans ce pays pour y acheter du poisson; ce qui suppose que ces voyages étaient assez fréquents. Saint Bertrand lègue aussi, par son testament, à l'abbé de ce monastère, auquel il donne le titre de seigneur, des chevaux et quelques autres objets, et il lui recommande d'avoir beaucoup de soin des pauvres, et des nombreuses familles d'esclaves employées dans les domaines dépendants de sa basilique.

En retour de tant de bienfaits, saint Bertrand réclame les prières de l'abbé et des moines, et demande que son nom soit inscrit dans le Livre de vie, c'est-à-dire dans les diptyques où, dès l'origine des monastères, on inscrivit les noms des fondateurs et des autres bienfaiteurs, afin de réciter chaque jour des prières spéciales à leur intention.

Les moines se montrèrent longtemps dignes de l'affection paternelle que leur avait témoignée le saint Evêque; ils édifièrent les peuples par leur charité envers tous les malheureux, par leur vie studieuse et occupée, et par le zèle avec lequel ils s'appliquaient à honorer Dieu.

Après avoir rempli l'ordre que le ciel lui avait transmis par le ministère du saint Archange, Bertrand voulut témoigner sa reconnaissance au céleste messager par l'érection d'un oratoire, en son honneur, dans le lieu où il lui était apparu. Il voulait, comme il le dit lui-même, que l'on vînt en ce sanctuaire adorer Dieu, à cause des merveilles qui y avaient été opérées, et qui l'avaient rendu vénérable à tout le monde. Déjà les fidèles, instruits de l'apparition miraculeuse dont Bertrand y avait été favorisé, le regardaient comme un lieu plein de bénédictions, et l'on voyait des religieux, et jusqu'à des évêques, y venir, comme à un saint pèlerinage. Pour assurer la décence du culte, et pour satisfaire à ce que demandait de lui la charité, notre grand évêque fit construire auprès un édifice destiné à recevoir principalement les évêques et les religieux.

La première pensée de Bertrand, en fondant cet oratoire et cet hospice, avait été d'en confier la direction à son abbaye, à laquelle il remettait presque toutes ses autres œuvres de charité; mais pendant le temps qu'il fut obligé de quitter son siége et de se réfugier auprès du roi Clotaire, comme nous l'avons raconté, les boulangeries de l'église cathédrale, qui étaient près d'elle, furent transportées dans les bâtiments de cet hospice, et le saint Evêque, de retour sur son siége, ne crut pas devoir changer cette disposition. Il fit même établir en ce lieu tout ce qui était nécessaire pour la réception des dîmes en blé, vin, fromage, lard et autres substances, que le chapitre devait percevoir sur les biens qui lui appartenaient déjà, ou que Bertrand lui transmit par son testament, et pour la distribution régulière que l'on en faisait aux indigents. Bertrand ne parle de cet établissement qu'avec la plus touchante sollicitude, et de peur que dans la suite, sous un autre épiscopat, ces fondations ne vinssent à subir quelques diminutions, il prie, il conjure, il presse ses successeurs de remplir ses intentions envers les pauvres, et il leur rappelle qu'il a bien le droit d'en disposer ainsi, puisqu'il a si magnifiquement doté la maison de l'Eglise.

Saint Bertrand venait de pourvoir aux besoins des pauvres de la ville, par la création et la riche dotation de la matricule de Saint-Michel; il lui restait encore à soulager les besoins des étrangers. Déjà nous avons vu qu'il existait, près des tombeaux de nos premiers évêques, un hôpital pour la réception des pèlerins que la dévotion y attirait; saint Innocent en confia l'administration et le service à des moines. Saint Domnole augmenta les bâtiments et les revenus de cet établissement, afin qu'il pût recevoir un plus

grand nombre de malheureux. Saint Bertrand lui assigna une dotation en chevaux, et de plus le lieu nommé *Lucianus* et la métairie de *Bauciallum*, située sur le Loir, avec les serfs et toutes les améliorations qui y avaient été faites.

Bertrand, néanmoins, voulut encore ajouter à tant de monuments de sa charité ; il voulut qu'elle allât, pour ainsi dire, au-devant des misères et des souffrances, et il créa au midi de la ville, à Pontlieue, sur les bords de la rivière d'Huisne, et sur la voie la plus fréquentée de celles qui aboutissent à la ville, un nouvel hospice. Comme il avait fait vœu, pendant son exil, d'élever un monastère et un hospice en l'honneur de saint Martin, s'il avait le bonheur de retourner à son Eglise, il exécuta sa promesse, et mit cette fondation sous le patronage de ce grand évêque. Il l'enrichit des domaines de *Logiagæ* (les Loges), *Nogintum* (Nogent-sur-Loir), *Novavilla* (Neuville-sur-Sarthe), *Antoniacum* (Antoigné-sur-Sarthe), *Monasteriolum* (Montreuil-sur-Sarthe), et d'un autre domaine à Pontlieue même ; puis de certaines redevances à lever sur les fermes de *Talete*, *Crisciagus*, Cameyrac (Gironde). Il voulut que cette fondation servît à plusieurs fins : on devait y recevoir, nourrir, loger, vêtir et soulager en toutes manières les étrangers et les pèlerins. Il ordonna aussi que seize pauvres aveugles ou infirmes y fussent inscrits sur la matricule, pour recevoir chaque jour la nourriture suffisante ; et comme la charité ne s'exerce jamais mieux que quand elle est accompagnée du dévouement religieux, Bertrand remit ce ministère et cet hospice entre les mains des moines de l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Il plaça la maison sous la dépendance de l'abbé de la Couture, chargeant ce prélat de veiller d'une manière particulière au soin des pauvres matriculaires de cette basilique, à la réception des étrangers et au maintien de l'office divin, qui devait s'y célébrer en la même manière que dans la basilique même de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Voulant prévenir les effets de l'esprit de cupidité qui se glissait quelquefois jusque dans le sanctuaire, le saint Evêque recommande avec force que l'on ne porte jamais aucune atteinte aux dispositions qu'il a faites en faveur de cet établissement, et il menace des châtiments de Dieu et de la colère de saint Martin, l'évêque son successeur qui se rendrait coupable d'un tel larcin, ainsi que l'abbé de Saint-Pierre et de Saint-Paul, s'il ne défendait pas convenablement les revenus des pauvres.

Afin de perpétuer le témoignage de sa reconnaissance envers saint Martin, Bertrand statua que la fête de ce grand confesseur serait célébrée tous les ans dans l'abbaye, avec une solennité plus qu'ordinaire. Ce jour-là, l'évêque et tout le clergé de la ville devait se rendre à la basilique, pour y célébrer tous ensemble les offices divins en l'honneur du saint patron, puis s'asseoir à un repas que l'abbé de Saint-Pierre et de Saint-Paul devait fournir sur les revenus assignés par le fondateur.

Les monuments ne nous ont pas appris si le généreux évêque ne fit point d'autres dons à la basilique de Saint-Martin de Pontlieue ; mais dans son testament il témoigne un grand désir de pouvoir quelque jour en augmenter les revenus.

Bertrand fit élever à une distance rapprochée de la cité, entre le nord et le couchant, au-delà du cours de la Sarthe, une basilique en l'honneur de saint Germain, évêque de Paris. Il acquittait en cela une dette de reconnaissance ; car il devait à cet illustre pontife non-seulement une éducation distinguée, mais encore d'avoir été élevé lui-même à l'honneur du pontificat. Ce n'est pas que l'évêque de Paris eût été en mesure d'influer directe-

ment sur l'élévation de Bertrand au siége du Mans, puisque, comme nous l'avons dit, Germain était mort depuis plusieurs années lorsque notre prélat reçut l'onction épiscopale ; mais Bertrand attribuait cette faveur aux prières de son ancien maître.

Par un sentiment plein de convenance, et d'ailleurs par une nécessité de l'époque, Bertrand fonda un monastère de religieux pour desservir ce sanctuaire, élevé en l'honneur d'un évêque qui avait pratiqué longtemps la vie du cloître, et qui avait toujours chéri et favorisé les moines. Pour y assurer la célébration du service divin à perpétuité, il donna aux habitants de ce monastère les domaines de *Charisacus*, Chérizay (Sarthe), de *Landolenæ*, de Grassac (Charente), et de *Manciacus*, puis l'exploitation agricole du Tronchet, des vignes à Sillé (Sarthe), d'autres vignes à Rouillon, et la moitié de plusieurs pâturages situés au même lieu.

Bertrand ne borna pas là sa reconnaissance envers saint Germain. On conservait encore au Mans l'espoir de posséder les précieuses dépouilles de l'évêque de Paris, et le tombeau que saint Domnole lui avait fait préparer dans la basilique de Saint-Vincent et de Saint-Laurent était toujours disposé pour le recevoir. Saint Bertrand donna à cette basilique la terre de *Bobane*, Saint-Germain-sur-Ecolle (Seine-et-Oise), située dans le territoire d'Etampes, sur la rivière de *Cella*. Il mit pour condition à ce legs, que si le corps du saint confesseur restait dans la basilique de Sainte-Croix et de Saint-Vincent, à Paris, où on l'avait d'abord déposé, ou s'il était transféré autre part, ce domaine demeurât toujours la propriété du monastère enrichi des dépouilles sacrées du saint évêque. Bertrand demanda seulement en retour que son nom soit inscrit dans le Livre de vie du monastère auquel reviendrait cette ferme de *Bobane*.

Le zèle de Bertrand, pour tant de pieuses et utiles fondations, ne l'empêchait pas de s'appliquer à réparer les blessures que le malheur des temps avait faites à la discipline. Sa piété, ses lumières et la faveur de Clotaire attirèrent à notre saint Evêque une distinction signalée. A cette époque, le Siége Apostolique choisissait souvent pour vicaire, dans les pays éloignés, comme l'était la Gaule, un évêque d'un mérite éminent. Plusieurs fois cette distinction fut accordée, non à des métropolitains, mais à de simples évêques, parce que, les translations étant extrêmement rares alors, le mérite supérieur ne se trouvait pas toujours sur les siéges les plus élevés. Les princes ambitionnèrent cette distinction pour les prélats qu'ils estimaient davantage. A l'époque où Bertrand gouvernait l'Eglise du Mans, on vit la reine Brunehaut solliciter saint Grégoire le Grand de l'accorder à Siagrius, évêque d'Autun ; elle obtint l'objet de sa demande, et le grand homme à qui cet honneur fut déféré remplit dignement de si hautes fonctions ; mais la mort, qui l'enleva bientôt après, l'empêcha de jouir longtemps de cette prérogative.

Plusieurs années après, Clotaire étant devenu seul maître de la Gaule, se mit en instance auprès de saint Grégoire, ou de son successeur Sabinien, afin d'obtenir le même honneur pour saint Bertrand. Selon l'usage, notre prélat dut aussi adresser une demande dans le même sens au Pontife, et lui envoyer un clerc de son Eglise, s'il ne faisait pas lui-même le voyage de Rome. Le Pape écouta favorablement ces demandes, et envoya à Bertrand l'insigne de cette dignité, c'est-à-dire le Pallium. Cet ornement que le Saint-Siége a coutume d'accorder aujourd'hui à tous les métropolitains et à un petit nombre d'autres évêques, s'obtenait plus difficilement au VIIe siècle.

Lorsqu'un évêque recevait l'insigne du Pallium et les fonctions de Vicaire du Saint-Siége, il commençait à tenir un rang plus élevé que les autres prélats ; si son Eglise n'était pas métropolitaine, il devenait *protothrône* dans sa province, et quelquefois ce titre avec ses honneurs est resté attaché au siége lui-même. On peut croire que l'Eglise du Mans jouissait déjà de ce droit incontesté, puisqu'elle paraît la première après la métropole de la troisième Lyonnaise, dans toutes les *Notices de l'Empire*. Mais d'autres prérogatives toutes personnelles étaient attachées à ce Vicariat ; elles étaient plus ou moins étendues selon la teneur des Lettres pontificales qui les conféraient, mais elles comprenaient toujours une inspection sur toutes les Eglises du royaume, la charge de veiller au maintien de la discipline, et le droit de convoquer et de diriger les conciles des provinces ecclésiastiques.

L'histoire garde le silence sur ce que Bertrand fit en qualité de Vicaire du Siége Apostolique. Pendant les années qu'il exerça ces fonctions, il y eut plusieurs conciles dans la Gaule ; mais les monuments anciens ne fournissent que des notions imparfaites sur ces assemblées, et on ne sait pas quel rôle y remplit notre grand évêque ; aussi, pour ne point dépasser les données positives de l'histoire, nous n'entrerons dans aucun détail à cet égard.

Notre prélat, averti par le grand nombre de ses années que la mort pouvait approcher de lui, se résolut à faire son testament. A cet effet, selon les lois du temps, il sollicita de Clotaire des lettres signées qui lui permissent de disposer de tous ses biens, tant de ceux qu'il tenait de la munificence royale, que de ceux qu'il avait reçus en héritage de sa famille, ou enfin, de toute autre manière. Le roi l'autorisa à disposer de tous ses biens à perpétuité.

Bertrand assembla alors sept autres évêques ou chorévêques, et, en leur présence, il dicta au notaire Ebbon ce testament célèbre qui commence en ces termes : « Au nom du Seigneur Jésus-Christ et du Saint-Esprit, le six des calendes d'avril, l'an trente-deuxième du règne du très-glorieux seigneur le roi Clotaire, moi, Bertrand, pécheur et indigne évêque de la sainte Eglise du Mans, étant parfaitement sain de corps et d'esprit, mais craignant avec raison les suites de la fragilité humaine, j'ai dressé mon testament, et j'ai prié mon fils, le notaire Ebbon, de l'écrire sous ma dictée. Si, pour une cause quelconque, ce mien testament devenait invalide, soit pour le droit civil, soit pour le droit prétorial, ou par l'intervention de quelque loi nouvelle, je veux qu'il ait au moins la valeur de codicile *ab intestat*.

« Ainsi donc, lorsque j'aurai quitté la terre et payé ma dette à la nature, vous serez mes héritières, vous, très-sainte Eglise du Mans, conjointement avec la sainte et vénérable basilique de Saint-Pierre et de Saint-Paul, apôtres, que j'ai élevée par mes propres soins, en vue de la cité, pour la protéger et pour servir à l'utilité publique. Je vous constitue et déclare mes héritières... »

Par ces paroles, « la sainte Eglise du Mans », Bertrand entend l'église cathédrale, ou plutôt le chapitre qui la représentait. Il la constitue, comme l'on voit, son héritière conjointement avec la basilique de Saint-Pierre et de Saint-Paul ; toutes les terres ou maisons qu'il lègue à l'une et à l'autre sont ensuite énumérées ; il fait aussi quelques dons à différentes églises ou basiliques, et à plusieurs particuliers.

On remarque, dans plusieurs passages de son testament, que le motif de toutes ses largesses était, outre la dotation du clergé nombreux attaché à

la cathédrale, l'entretien d'un grand nombre de pauvres matriculaires, ou inscrits sur les listes du chapitre pour être secourus dans tous leurs besoins. Un autre motif que l'on peut pareillement reconnaître, parce qu'il est exprimé en plusieurs endroits, c'est le soin du culte, et en particulier du luminaire, non-seulement dans l'église cathédrale, mais encore dans plusieurs basiliques. A cet effet, Bertrand assigne des domaines entiers à chacun de ces sanctuaires, afin que la lumière ne s'éteigne jamais ni dans l'église cathédrale, ni dans les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, de Saint-Martin de Pontlieue, et de Sainte-Croix.

Le prélat vécut encore longtemps après avoir rédigé cet acte, et, quoique dans une vieillesse très-avancée, il s'occupa sans relâche du bien spirituel et temporel de son Eglise. Ce fut dans ce temps qu'il fonda ou au moins augmenta beaucoup le monastère d'Etival [1].

A une petite distance de la ville du Mans, en s'éloignant du côté du couchant, on rencontrait, au commencement du VII[e] siècle, une forêt fort épaisse et qui s'étendait jusque sur les bords de la rivière d'Erve et au delà. C'était un des lieux les plus solitaires et les plus sauvages de toute la province, et même de l'empire des Francs. Bertrand, obligé de s'enfuir devant les ennemis du roi Clotaire et les siens, s'était retiré, comme nous l'avons dit, pendant quelque temps dans cette solitude; il y trouva la sûreté et le repos et y construisit, dit-on, un oratoire. Quand la tranquillité eut été rendue à tout l'empire des Francs, par le règne paisible de Clotaire II, le saint évêque construisit un monastère dans ce lieu sauvage, afin que ses habitants pussent recevoir les instructions de la foi et le secours des Sacrements. L'histoire de ce monastère nous est d'ailleurs inconnue, comme celle d'un grand nombre d'autres de la même époque.

Tous les travaux de saint Bertrand ne l'empêchaient pas de s'appliquer encore à la culture des lettres ; il entretenait un commerce épistolaire avec quelques-uns des prélats les plus distingués de l'époque, tels que saint Licinius d'Angers, saint Arnulfe, évêque de Metz et l'un des partisans les plus dévoués de Clotaire, et enfin saint Venance Fortunat, évêque de Poitiers. Il adressait quelquefois à celui-ci, comme à l'homme le plus capable de les juger, les poëmes qu'il composait et que nous avons malheureusement perdus.

Bertrand parvint à une extrême vieillesse, et mourut en paix la veille des calendes de juillet, vers l'an 623.

Il fut inhumé par les évêques comprovinciaux, et par ses disciples dans sa chère basilique de Saint-Pierre et de Saint-Paul. La mémoire de ce grand évêque resta précieuse aux populations, qui continuèrent, pendant de longs siècles, à visiter son tombeau fécond en miracles jusqu'à ces derniers temps [2].

Nous avons emprunté cette vie à l'*Histoire de l'Eglise du Mans,* par Dom Piolin.

1. *Stivale, Æstivale, Æstivalum;* paroisse du grand doyenné de La Quinte du Mans; actuellement dans le canton de La Suze.

2. On voyait, il n'y a pas encore longtemps, auprès de l'église abbatiale, aujourd'hui paroissiale, de la Couture, une fontaine qui portait le nom de notre saint évêque, et où les fidèles venaient puiser de l'eau pour s'en servir dans leurs maladies.

Ste ADILIE OU ADILE, VIERGE ET ABBESSE, EN BRABANT (vers 650).

Adilie ou Adile, qu'il faut bien distinguer de sainte Odile, vierge et abbesse de Hohenbourg et patronne de l'Alsace, avec laquelle la plupart des hagiographes l'ont confondue, et dont les églises d'Allemagne ne célèbrent la fête qu'au 13 décembre, se voua à la vie religieuse sur la montagne qui est près d'Orp-le-Grand, dans le Brabant. Elle dirigeait là, dans le VIIe siècle, un monastère de vierges qu'elle avait rassemblées dans le but particulier d'exercer l'hospitalité envers les pèlerins, surtout envers les prédicateurs de l'Evangile. Voyant que la hauteur et la difficulté de la montagne en empêchaient plusieurs de venir au monastère, elle fit bâtir dans le fond de la vallée, au pied de la même montagne, une église dédiée à saint Martin, avec un monastère et un hospice, et s'y établit avec ses religieuses.

On assure qu'elle était sœur de saint Bavon, patron de Gand, qui naquit dans la Mesboie où il possédait un vaste patrimoine. C'est l'avis de Molanus, qui dit avoir découvert cette parenté dans un vieux missel de l'ancien prieuré de Saint-Bavon.

Lorsque, comblée de mérites, elle eut passé de cette vie à une meilleure, elle fut ensevelie dans l'église d'Orp-le-Grand, qu'elle avait fait bâtir avec ses grands biens. Elle y reposa dans une crypte, devant l'autel de Saint-Jean-Baptiste, jusqu'au jour où ses reliques sacrées furent levées de terre et placées dans une chasse. Dieu les a honorées de différents miracles, et les habitants d'Orp les suivent chaque année dans une procession solennelle.

Propre de Malines.

LA B. ADALSENDE [1], RELIGIEUSE A HAMAY, ET S. CLOTSENDE [2], ABBESSE DE MARCHIENNES (714).

Les liens du sang et de la vertu ont uni ces jeunes vierges pendant leur vie ; les auteurs ne les séparent pas non plus après leur mort. Elles étaient toutes deux filles de saint Adalbaud, duc de Douai, et de sainte Rictrude. Ce vertueux seigneur ayant été assassiné dans un voyage qu'il fit en Gascogne au pays de son épouse, elles suivirent leur vénérable mère, qui se retira peu de temps après au monastère de Marchiennes.

Adalsende, qui était la plus jeune, prit le voile au monastère fondé par son aïeule sainte Gertrude, à Hamay, dans les Pays-Bas, et mourut à la fleur de l'âge ; comme le dit un pieux hagiographe, « celle qui était arrivée la dernière à la porte de la vie temporelle, entra la première, par la porte de la mort, dans la vie éternelle ». L'on peut encore ajouter avec lui, quand on considère la piété précoce de cette jeune enfant, « qu'elle a comme ses sœurs foulé généreusement aux pieds les pompes du siècle, et méprisé les plus brillantes alliances pour se consacrer à Dieu ». Telles étaient les dispositions de son cœur, quant il plut au Seigneur de la rappeler à lui et de la récompenser des œuvres saintes, qui avaient déjà rempli sa carrière de quelques années.

Clotsende, restée seule auprès de sa vénérable mère, s'appliqua avec soin à suivres ses sages conseils et à imiter ses vertus. Elle lui succéda, après sa mort, en qualité d'abbesse. Cette jeune vierge avait été tenue sur les fonds de baptême par Saint-Amand lui-même, qui lui servit de père spirituel. Les leçons que lui donna cet illustre apôtre et celles qu'elle reçut de ses pieux parents en firent une religieuse accomplie. Selon Lecointe, Clotsende vécut soixante-dix-neuf ans, et mourut le 30 juin 714, après avoir dirigé l'abbaye de Marchiennes l'espace de vingt-six ans.

Les reliques des vierges Adalsende et Clotsende reposaient dans l'église du monastère de Marchiennes, ainsi que celles de leur sœur Eusébie ou Ysoie qu'on y transporta en 1133. C'est là qu'elles étaient honorées d'un culte public.

L'abbé Destombes, *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras.*

1. *Alias*, Adalsinde. — 2. *Alias*, Glodsende, Glossinde.

FIN DU MOIS DE JUIN.

MOIS DE JUILLET

PREMIER JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

L'octave de saint Jean-Baptiste. — Sur la montagne de Hor, dans l'Arabie Pétrée, le décès de saint AARON, premier prêtre de l'Ordre lévitique. 1471 av. J.-C. — En Angleterre, les saints martyrs Jules et Aaron, qui furent mis à mort après saint Alban, durant la persécution de Dioclétien. Dans le même temps, plusieurs chrétiens du même pays, après avoir été torturés de mille manières et cruellement déchirés, parvinrent aux joies de l'éternelle cité, en récompense de leur généreux combat. Vers 304. — A Malines, en Belgique, saint RUMOLD ou ROMBAUD, martyr, fils d'un roi d'Ecosse et évêque de Dublin. 775. — Dans l'ancienne ville de Sinuesse, en Campanie, les saints martyrs Caste et Secondin, évêques et martyrs. — A Vienne, en Dauphiné, saint Martin, troisième évêque de ce siége et disciple des Apôtres[1]. 120. — A Clermont, en Auvergne, saint GAL Ier, évêque. 553. — Au diocèse de Lyon, saint DOMITIEN, abbé, qui exerça le premier, en ces contrées, la vie érémitique ; après y avoir assemblé plusieurs religieux pour s'appliquer au culte de Dieu, étant devenu fort célèbre par l'excellence de ses vertus et par l'éclat de ses miracles, il fut enfin appelé en la compagnie des Saints dans une bienheureuse vieillesse. 440. — Dans le diocèse de Reims, saint THIERRY, prêtre, disciple de saint Remi, évêque. 533. — A Angoulême, saint CYBARD, abbé. 581. — A Emèse, en Syrie, saint SIMÉON, surnommé SALUS, qui contrefit l'insensé pour Jésus-Christ, mais dont Dieu découvrit la profonde sagesse par de grands miracles. 570. — A Vicence, en Vénétie, le décès de saint THIBAUT, ermite, de la famille des comtes de Champagne, qui, par sa sainteté et ses miracles, mérita d'être mis au nombre des Saints, par le pape Alexandre III. Vers 1066.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Belley, saint Domitien, abbé, cité au martyrologe romain de ce jour. — A Paris, dans l'église de Saint-Jean en Grève, la vénération de l'hostie miraculeuse, qui, percée d'un canif et d'une lance par un juif, rendit quantité de sang ; jetée ensuite dans le feu et dans une chaudière d'eau bouillante, non-seulement elle n'y fut point consumée, mais, après avoir empourpré cette eau, elle s'éleva au-dessus d'elle toute rayonnante de splendeur, ce qui la fit reconnaître par les fidèles. Elle s'est conservée fort longtemps dans cette église, pour servir de témoin éternel de la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; la maison du juif où ces grands miracles avaient été opérés, fut changée en une chapelle, sous le nom de Billette ; elle fut longtemps occupée par les Pères Carmes de l'Observance. — A Rennes, en Bretagne, saint LÉONORE ou LUNAIRE, évêque, qui gouverna ce siége en paix sous l'empereur Constantin le Grand. — A Saint-Pol-de-Léon, au diocèse de Quimper et Léon, saint GOULVEN, évêque, dont le culte est fort populaire en Bretagne. xe s. — Dans le pays du Maine, saint CALAIS, abbé. Formé

1. Vers l'an 109, saint Alexandre, pape, envoya saint Martin, romain de naissance et disciple des Apôtres, pour gouverner l'Eglise de Vienne. La persécution qui s'alluma avec fureur sous Adrien, fils adoptif de Trajan, ravit à cette cité son saint évêque, après un épiscopat de onze ans et un mois. Les chrétiens ensevelirent son corps dans la chapelle qu'il avait élevée sur le tombeau de son prédécesseur saint Zacharie. Les révolutions qui ont plusieurs fois enseveli Vienne sous ses ruines nous ont fait perdre la connaissance du lieu où reposent actuellement les corps de ces deux évêques.

à la vie monastique à Micy (*Miciacum*, diocèse d'Orléans, Ordre de Saint-Benoît, sous l'invocation de saint Etienne), par saint Mesmin et saint Avy, il imita parfaitement leurs vertus et fonda lui-même le monastère d'Anisole, au diocèse du Mans. Ce fut le berceau de la ville actuelle de Saint-Calais, *Anisola* (Sarthe). 545. — A Denain, au diocèse de Cambrai, sainte Reine, parente du roi Pépin et épouse du bienheureux Aldebert, comte d'Ostrevent. Elle fonda, près des rives de l'Escaut, et sous l'invocation de la très-sainte Vierge, l'abbaye de Denain, qui fut le noyau de la ville du même nom [1]. Fin du VIIIe s. — Au diocèse de Rodez, saint FLOREZ ou FLEURET (*Floregius*), évêque régionnaire du pays d'Auvergne et des contrées voisines. VIIe s. — Au diocèse d'Autun, mémoire de saint Thibaut, nommé au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Laval, mémoire de saint Calais, cité au martyrologe de France de ce jour. — A Autun, saint Léonce, évêque de ce siége et confesseur. Bien que sa vie soit ensevelie dans les ténèbres des âges lointains, il est peu d'évêques dont la sainteté soit aussi universellement reconnue, et l'on s'étonne de ne pas le voir honoré dans le nouveau Bréviaire. Vers 460. — A Malines, en Belgique, la vénérable Clarisse, vierge, religieuse béguine. Etant encore toute jeune, ses parents voulurent la faire instruire dans les sciences humaines, mais elle n'avait aucun goût pour l'étude et aimait beaucoup les jours de congé. Ses maîtresses profitèrent de ces dispositions pour élever son cœur vers le ciel : « En Paradis », lui dirent-elles, « c'est toujours dimanche, toujours fête, toujours congé ». L'enfant s'écria qu'elle voulait aller en paradis, et comme elle rêvait au moyen d'y monter, on lui dit qu'on n'y arrivait point par des degrés matériels, mais par des degrés de l'âme, qui sont la bonne conduite et les bonnes œuvres ; elle résolut alors de demeurer bien sage. La raison vint et la bonne volonté resta : Clarisse continua ce que l'habitude avait commencé. Plus tard elle fit le vœu de chasteté et entra au béguinage, où, avec la grâce de Dieu et le secours de la prière, et par l'efficacité des Sacrements, elle surmonta les tentations et les passions, et mourut en odeur de sainteté. 1460. — Au Mans, saint Hilaire d'Oisé, confesseur, dont le corps repose dans cette ville, dans une église qui porte son nom. 535. — Aux diocèses de Nantes et de Poitiers, saint Lupien, confesseur, qui fut, dit-on, baptisé par l'illustre saint Hilaire, évêque de Poitiers, et mourut peu de jours après son baptême. La ville de Machecoul (Loire-Inférieure) possédait autrefois son tombeau et ses reliques. Saint Grégoire de Tours assure que les aveugles y recouvraient la vue, les paralytiques, l'usage de leurs membres, et les sourds, celui de l'ouïe. Les dévastations des Normands ont privé les fidèles des précieuses reliques de saint Lupien, et il n'est plus même honoré d'un culte public dans le diocèse de Nantes. IVe s. — A Lille, la fête de NOTRE-DAME DE LORETTE. — A Paris, la fête de NOTRE-DAME DE BONNE-DÉLIVRANCE. — A Fougères, au diocèse de Rennes, NOTRE-DAME DU MARAIS.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Sur la montagne de Hor, dans l'Arabie Pétrée, sainte Marie, prophétesse, sœur de Moïse et d'Aaron. Ce fut elle qui prit soin des jeunes années du futur législateur des Hébreux, après que la fille du roi Pharaon l'eut rendu à sa mère Jocabed. Après le passage de la mer Rouge, quand, sur le théâtre d'une victoire si inopinément remportée, on entonna un hymne pompeux pour célébrer la délivrance d'Israël, Marie conduisait le chœur des femmes, et répétait avec elles le refrain de ce chant sublime : « Je chanterai le Seigneur, car il a déployé sa gloire avec éclat et précipité dans la mer le cheval et le cavalier ». Au moment où le long et rude exil des Hébreux allait finir et quand l'image de la patrie apparaissait déjà à l'horizon, Marie mourut et fut ensevelie à Cadès-Barné, ville de l'Idumée, à l'extrémité orientale du désert de Sinaï. XVIe s. av. J.-C. — A Suze, en Perse, la mémoire de la reine Esther, l'illustre épouse d'Assuérus [2]. — A Rome, saint Eleuthère, pape et martyr, cité au martyrologe romain du 26 mai [3]. 185. — A Nicomédie, la naissance au ciel de saint Zoïle, martyr, nommé au martyrologe de saint Jérôme. — A Rome, les saints martyrs Isice ou Isicie, Processe, Marine, Antoine ou Antonin, Sérène et Victor, mentionnés par le même. — En Mésopotamie, saint Zèle et six de ses compagnons, martyrs ; de plus, saint Orion et huit de ses compagnons, et deux cent soixante-quatre autres, également martyrs. — A Antioche, les saints Sévérien, Zoèle et Epose, martyrs. — Les saints Prime, Idonée, et leurs compagnons, que saint Jérôme se contente de citer dans son martyrologe sans plus de détails. — Chez les Grecs, saint Basile, abbé, fondateur de l'ancien monastère du Christ-Sauveur, surnommé *aux profondes eaux*. — Chez les Grecs encore, saint Léon, anachorète, et saint Maurice, martyr. — A Nicomédie, la naissance au ciel de vingt-cinq martyrs qui souffrirent le tourment du feu. — Dans les îles Orcades, au nord de l'Ecosse, saint Servan, évêque et confesseur, apôtre de ces contrées. Ecossais d'origine, il fut créé évêque d'Orknay par saint Pallade, qui s'employait dès lors à convertir à la foi les peuples de ce pays. Son nom est populaire en Ecosse à cause des miracles

1. Nous avons donné sa notice, avec celle de son époux le bienheureux Aldebert, au 22 avril, tome IV, page 594.

2. Nous avons donné sa Vie avec celle de Mardochée, au 24 mai, tome VI, page 132.

3. Voir sa biographie au 26 mai, tome VI, page 179.

dont la tradition rapporte que sa vie ne fut qu'un tissu. Il est patron des îles Orcades, et on l'honore aussi dans le pays de Galles, en Angleterre. VIe s. — Près de Cologne, dans la province rhénane, le bienheureux Héchard, prêtre et confesseur, fondateur du monastère de Scheiden, de l'Ordre de Prémontré. Cette abbaye, appelée aussi Scheida ou Segor, prit naissance en 1173, sur les ruines d'une chapelle que Noland, seigneur d'Ardeya, avait fait bâtir en l'honneur de saint Séverin dans sa citadelle de Scheida. Après la mort de Noland, Héchard conseilla à Witrude, veuve de ce seigneur, de détruire la citadelle et de faire construire un monastère à sa place, ce qui fut réalisé. Le corps de notre bienheureux fut enseveli dans son église abbatiale. Vers l'an 1174. — A Vicence, en Vénétie, le bienheureux Barthélemy de Bragance, évêque de ce siége, de l'Ordre des Frères Prêcheurs [1]. 1270. — Dans les solitudes de la Nitrie, en Egypte, saint Pambon, anachorète. On ne sait pas en quelle année il naquit, ni quelle fut sa patrie. Mais il quitta le monde de bonne heure et se retira auprès de saint Antoine sous la conduite duquel il fit de merveilleux progrès dans la vie intérieure. Dieu l'ayant appelé ensuite au désert de Nitrie, il l'y rendit un des plus fermes soutiens de la vie religieuse, par ses avis et ses exemples. Ses principales vertus étaient l'amour du silence, le renoncement à sa propre volonté, le détachement des choses du monde, la pratique des austérités corporelles et des œuvres de charité. Saint Athanase, qui connaissait le mérite de saint Pambon, l'appela à Alexandrie pour y rendre témoignage à la divinité de Jésus-Christ, comme il y avait appelé saint Antoine. Vers 387.

FÊTES MOBILES DE JUILLET.

Le premier dimanche de juillet, fête du très-précieux sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ [2]. — Au diocèse du Puy, le dimanche qui précède ou suit immédiatement le 11 juillet, l'anniversaire de la dédicace de Notre-Dame du Puy et de toutes les églises du diocèse. — Au même diocèse, le dimanche suivant, octave de la dédicace de la même église de Notre-Dame et de toutes les églises du diocèse. — En Portugal, le troisième dimanche du mois, fête de l'Ange protecteur du royaume. — A Castres, petit village à une lieue d'Hazebrouck (Nord), le premier dimanche de juillet, pèlerinage à Notre-Dame de Grâce. Castres tire son nom de deux mots latins, *castæ tres*, les trois vierges. C'étaient trois filles de Kenulf, roi de Mercie, en Angleterre, qui, après leur conversion à la foi, en 855, se consacrèrent à Dieu par le vœu de chasteté, et furent massacrées en haine de la religion dans la forêt qui avoisine le village dont nous parlons. Un saint vieillard, qui avait perdu la vue, apprit dans une vision que, s'il se faisait conduire en un certain endroit de la forêt, il trouverait les corps des trois jeunes vierges, martyres de la chasteté, et que leur sang, appliqué à ses yeux, lui rendrait la vue. Le fait confirma la prédiction. Soudain la forêt s'illumina, et Marie, entourée d'anges, apparut au vieillard qui lui promit d'élever en ce lieu un monument consacré à son culte et où devaient être vénérées les reliques des trois vierges. La statue de Marie fut placée au-dessus de l'autel principal. Telle fut l'origine du sanctuaire de Notre-Dame de Grâce. Bientôt on y vint en pèlerinage de tous les pays circonvoisins ; la statue est toujours demeurée sur son autel, même au milieu des troubles de la Révolution, et, en 1843, le Saint-Siége a accordé une indulgence plénière à ceux qui la visiteraient depuis le dernier dimanche de juin jusqu'au suivant. — A Boulogne, au diocèse de Paris, le deuxième dimanche de juillet, pèlerinage de Notre-Dame de Boulogne-sur-Seine, fondé par les habitants de Paris sur le modèle de celui de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer. Le roi Philippe le Long posa, en 1320, la première pierre du nouveau sanctuaire qui ne fut achevé qu'au commencement de 1330, sous le règne de Philippe III. Celui-ci obtint du pape Jean XXII l'érection en paroisse de la nouvelle église et de son territoire en la séparant d'Auteuil. Depuis cette époque, tous les souverains pontifes ont honoré ce sanctuaire par d'abondantes indulgences. Au mois de mai 1853, la confrérie établie dans l'église depuis Philippe le Long, et détruite à la Révolution, fut reconstituée par le curé de la paroisse et enrichie, par Pie IX, de nouvelles faveurs spirituelles. — Le samedi d'avant le premier dimanche de juillet, dans la ville de Guingamp, au diocèse de Saint-Brieuc, pèlerinage de Notre-Dame de Bon-Secours. C'est le plus célèbre et le plus fréquenté du diocèse ; il date du XIVe siècle. Le sanctuaire forme un carré long à cinq nefs, échancré au nord-ouest par une chapelle extérieure encaissée dans la nef latérale du nord et appelée vulgairement *Portail Notre-Dame*. Là est la statue vénérée de la Vierge de Bon-Secours et le lieu du pèlerinage. La fureur révolutionnaire du siècle dernier s'abattit tout entière sur ce monument de la foi des fidèles. En 1853, on le restaura complètement et on lui rendit sa première splendeur. Depuis cette belle restauration, le sanctuaire de Bon-Secours ne cesse d'être visité par de pieux pèlerins qui arrivent dès cinq heures du matin où il s'ouvre et se succèdent jusqu'à neuf du soir où il se ferme. Guingamp est, ce jour-là, le rendez-vous de toute la Bretagne. — A Goudelin, au diocèse de Saint-Brieuc, fête de Notre-Dame de l'Isle, ainsi appelée parce que le ruisseau qui serpente dans le vallon où elle s'élève

1. Voir quelques détails sur sa Vie au 23 octobre, jour où il est honoré par l'Ordre de Saint-Dominique. — 2. Voir au tome XVI, consacré en majeure partie aux Fêtes mobiles.

l'entoure d'eau presque de toutes parts. Humble oratoire dans le principe, le XIIe siècle en fit un sanctuaire splendide que vint endommager fortement la Révolution de 93. Reconstruit, lors de la réouverture des églises, il se compose actuellement de trois nefs parallèles séparées par deux rangs de colonnes : trois bas-reliefs, représentant différentes scènes de la vie de la sainte Vierge, couvrent le retable du maître-autel. Depuis cette reconstruction la ferveur des fidèles a repris un nouvel élan, et les faveurs de Marie se sont multipliées avec le concours des pèlerins. — A Caudan, au diocèse de Vannes, le second dimanche de juillet, pèlerinage à la chapelle de Notre-Dame de Vérité. Ce jour-là on y vient en foule et l'on y chante un cantique breton en vingt-huit couplets qui expose quelques-uns des miracles obtenus en ce lieu. — En Auvergne, le dimanche qui suit immédiatement le 2 juillet, fête de Notre-Dame de Vassivière [1].

SAINT AARON,

GRAND PRÊTRE DES HÉBREUX ET FRÈRE DE MOISE

1593-1471 avant Jésus-Christ.

Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam faciat.
Je susciterai pour moi un prêtre, qui agira selon mon cœur et mon âme.
I Reg., II, 35.

Aaron, de la tribu de Lévi qui était son bisaïeul par son père Amram et par sa mère Jochabed, naquit en Egypte, avant qu'on eut mis à exécution l'édit qu'avait porté le roi pour faire mourir tous les enfants mâles dans le temps de leur naissance. Il avait une sœur nommée Marie, qui était son aînée de trois ans, et il était lui-même de trois ans plus âgé que son frère Moïse. Il épousa Elisabeth, fille d'Aminadab, de la tribu de Judas, et en eut quatre fils, Nadab, Abin, Eléazar et Thomas. Quand Moïse voulut s'excuser d'aller demander à Pharaon la liberté des enfants d'Israël, alléguant la difficulté qu'il avait de parler, Dieu lui dit de prendre avec lui son frère Aaron, parce qu'il s'exprimait facilement, ajoutant qu'il serait son organe auprès du peuple. Moïse étant parti de Madian pour retourner en Egypte, Dieu commanda à Aaron d'aller au-devant de lui dans le désert : il le joignit au pied du mont Moreb, où ils s'embrassèrent. Moïse lui raconta alors tout ce que le Seigneur lui avait dit en lui donnant sa mission, et lui déclara les miracles qu'il lui avait ordonné de faire. Etant venus ensemble en Egypte, ils assemblèrent les anciens des Israélites, et Aaron leur rapporta toutes ces merveilles.

Les deux frères allèrent ensuite parler au roi Pharaon et lui demandèrent pour le peuple d'Israël la liberté d'aller dans le désert offrir à Dieu des sacrifices. On sait la résistance et l'endurcissement du roi, et les plaies qui affligèrent l'Egypte en punition du péché de son chef. La verge qu'Aaron portait à la main fut l'instrument dont Dieu se servit dans cette circonstance pour opérer plusieurs miracles. Elle fut transformée en serpent, fit changer en sang les eaux du Nil, remplit l'Egypte de grenouilles et couvrit de moucherons tout le pays. Aaron eut part à tout ce que Moïse fit depuis pour la délivrance du peuple d'Israël. Il était l'interprète de son frère, tant auprès de Pharaon que devant le peuple, Dieu l'ayant établi le *prophète de Moïse*,

1. Voir au 2 juillet.

comme il avait établi Moïse le *dieu de Pharaon*. Ce fut lui encore qui recueillit la manne dans un vase que l'on mit depuis dans le tabernacle pour le conserver à la postérité. Pendant le combat que Josué livra aux Amalécites, Aaron et Hur, son beau-frère, assistèrent Moïse qui priait pour la victoire, sur le haut de la colline, et lui soutinrent les bras chacun de son côté, car ils remarquaient que les ennemis avaient l'avantage lorsque la lassitude les lui faisait abaisser. Quand, peu de jours après la victoire, on alla camper au pied de la montagne de Sinaï, Dieu voulut qu'Aaron monta avec Moïse pour entendre ses commandements, quoi qu'il fût défendu à tout autre, sous peine de mort, de toucher seulement le bas de la colline. Ce fut là qu'Aaron fut établi substitut de Moïse, et chargé de terminer les difficultés qui pourraient survenir pendant son absence qui devait être de quarante jours.

Cependant, le peuple impatient de revoir Moïse, alla jusqu'à oublier Dieu lui-même. Il vint en foule assiéger Aaron pour l'obliger à lui donner d'autres dieux. Aaron eut la faiblesse de céder aux instances de cette multitude indocile, et consentit à la confection du veau d'or; mais son repentir égala sa faute, et Dieu le choisit pour le grand prêtre de la religion judaïque. Cette préférence excita une révolte qui avait pour chef Coré, Dathan et Abiron, trois ambitieux qui aspiraient à cette dignité et qui furent engloutis avec leurs familles dans les entrailles de la terre. Un grand nombre de leurs partisans furent consumés par les flammes qui s'échappèrent de l'autel, au moment où ils faisaient les encensements d'usage ; d'autres, en plus grand nombre encore, périrent par le feu du ciel qui eût exterminé tous ces rebelles si Aaron ne se fût mis, l'encensoir à la main, entre les morts et les vivants, pour apaiser la colère de Dieu. Un nouveau miracle, moins terrible, mais non moins capable de réduire au silence les murmurateurs, vint confirmer son sacerdoce. On plaça, par l'ordre de Dieu, dans le tabernacle, les douze verges des douze tribus, et la souveraine sacrificature devait être déférée à la tribu dont la verge aurait fleuri pendant la nuit suivante. Le lendemain, la verge de la tribu de Lévi, c'est-à-dire celle d'Aaron, se trouva chargée de fleurs et de fruits. Il fut donc proclamé grand prêtre une seconde fois, et cette dignité qu'il exerça toute sa vie, devint héréditaire dans sa famille.

Lorsque le terme de sa carrière fut arrivé, Dieu dit à Moïse de le conduire sur la montagne de Hor, et de le dépouiller des insignes du sacerdoce pour en revêtir son fils Eléazar, qui devait lui succéder. Aaron n'eut pas la consolation d'entrer dans la terre promise, pour avoir douté de la puissance de Dieu, qui lui commandait de frapper de sa verge le rocher de Cadès, afin d'en faire sortir de l'eau. Il frappa deux coups au lieu d'un qui lui était prescrit, et cette défiance fut punie dès ce monde ; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait été récompensé dans l'autre ; car l'Eglise l'honore comme saint, et son nom se lit dans le martyrologe romain du premier juillet. Il mourut à l'âge de cent vingt-trois ans, et le peuple porta son deuil pendant trente jours.

Aaron fut enseveli au sommet de la montagne Hor, où l'on vénère encore son tombeau. Un vieil arabe, qui habite au haut du rocher, sert de gardien à ce lieu vénéré. On n'a guère montré d'autres reliques d'Aaron que la verge dont nous avons parlé, et que Moïse avait fait conserver auprès de l'arche d'alliance, en mémoire de cette merveille. Depuis la ruine du temple par Nabuchodonosor, on ne sait ce qu'elle est devenue ; on n'a pas laissé de dire, toutefois, qu'elle se conservait à Rome, avec celle de Moïse, dans l'église de Saint-Jean de Latran.

La plupart des estampes, des sculptures et des peintures le représentent tenant dans sa main la *baguette* fleurie qui servit à reconnaître le choix que Dieu avait fait de lui pour devenir souverain sacrificateur : cette caractéristique paraît la plus rationnelle. — Un vitrail du VIIIe siècle, à la cathédrale du Mans, le montre tenant dans ses bras la synagogue qui se meurt; un autre du XVIe siècle, à l'église Saint-Patrice de Rouen, tenant le serpent d'airain. — La *mître* est encore l'attribut que lui donnent assez fréquemment les anciens vitraux. — Une figure tirée d'une miniature de la Bible du XIe siècle le représente à mi-corps, en face de Moïse, et tenant un vase qui est sans doute celui qui renfermait la manne dans l'arche d'alliance, ou le sang des victimes. — On le voit quelquefois montrant au peuple hébreu le veau d'or, autour duquel se forme une danse; ou encore frappant le rocher d'où sort une source d'eau vive. — Enfin, les peintures modernes le représentent volontiers avec un encensoir à la main.

Acta Sanctorum, tome Ier de juillet; — Cf. Baillet, etc.

SAINT THIERRY, ABBÉ DU MONT-D'OR,

AU DIOCÈSE DE REIMS

533. — Pape : Jean II. — Roi de France : Childebert Ier.

Religiosi mundo sunt mortui, eorumque in cœlo est cum angelis conversatio.

Les religieux sont morts au monde et leur conversation est dans le ciel avec les anges.

B. Alan. de Rupe, *serm.* XXXI *de Excell. Relig.*

Dieu, qui tire la rose d'un bouton environné d'épines, et qui fait naître les plus beaux fruits d'une terre boueuse et couverte de fumier, fit aussi naître cet excellent religieux d'un père de très-basse condition, et qui se rendait encore plus digne de mépris par les vices auxquels il était adonné, car c'était un pauvre paysan nommé Marquard, du village de Ménancourt, sur la rivière de Suippe, auprès de Reims, qui, au lieu de gagner sa vie par les exercices innocents de la vie champêtre, entretenait sa famille par les vols qu'il faisait dans les bois et aux environs de son village. A peine Thierry fut-il sorti d'une si mauvaise tige, qu'on vit, par un grand miracle, quelles devaient être un jour son innocence et la pureté de son âme. Le puits dans lequel on lavait les draps et les langes qui servaient à l'envelopper ne contracta plus aucune souillure, quoiqu'il demeurât ouvert comme de coutume et qu'on ne mît rien dessus pour le fermer. Flodoard, qui vivait plus de quatre cents ans après lui, assure que cette merveille subsistait encore de son temps.

La mère de notre saint enfant, qui n'avait pas l'âme si mauvaise que son père, prit quelque soin de le faire instruire dans les petites écoles; il y fit encore plus de progrès dans la vertu que dans la lecture et dans l'écriture. Quand il eut l'âge requis, ses parents l'obligèrent de se marier. Il résolut néanmoins de conserver inviolablement, dans cet état, sa virginité comme

un trésor auquel tous les biens du monde ne sont pas comparables. Il eut de grandes difficultés à vaincre, car sa femme, lorsqu'il lui eut communiqué son dessein, en fut très-irritée ; elle crut que son mari manquait d'affection pour elle. Thierry, ne sachant comment la gagner, va à Reims trouver une sainte abbesse, nommée Suzanne, qui, sous la conduite et l'autorité de saint Remi, archevêque du lieu, gouvernait une communauté de saintes filles dans un célèbre monastère de la ville ; il se jette à ses pieds, lui ouvre les secrets de son cœur et la prie de l'assister de ses sages conseils et de ses prières dans une conjoncture si épineuse. La sainte dame le reçut avec beaucoup de bonté, et après avoir fait son possible pour le consoler dans sa peine, elle lui conseilla de s'adresser au saint prélat, qui ne manquerait pas de lui marquer les voies les plus justes et les plus assurées pour réussir dans son pieux dessein. Thierry, qui avait déjà reçu de salutaires instructions de saint Remi, et qui le regardait comme un parfait modèle de sainteté, le vint trouver aussitôt et lui découvrit toutes ses intentions.

Le saint Archevêque, qui savait que le mariage qu'il venait de contracter lui ôtait la liberté de vivre dans le célibat, sans le consentement de sa femme, lui ordonna de l'aller retrouver, de lui représenter la couronne immortelle que le Roi du ciel et de la terre promet à ceux qui ont assez de courage pour conserver leur pureté au milieu de la corruption du siècle, et de lui faire entendre que le vœu de virginité est l'hommage du chrétien le plus glorieux à Dieu et la vertu la plus agréable aux anges. Thierry obéit aux ordres de son pasteur et retourne auprès de sa femme : autant elle avait paru invincible et indignée aux premières paroles qu'il lui avait portées sur son dessein, autant elle fit voir de douceur et de condescendance à cette seconde visite ; son esprit commença à se convaincre et son cœur à s'attendrir en voyant le zèle de son époux ; et, se laissant enfin aller à ses touchantes persuasions, elle l'assura, qu'à son imitation, elle ne voulait plus avoir d'amour que pour Jésus-Christ ; de sorte que, dès ce moment, elle lui consacra aussi pour jamais sa virginité. Son généreux époux lui témoigna la joie qu'il ressentait d'un changement si inespéré ; et après lui avoir donné le baiser de paix, il se retira d'auprès d'elle, pour éviter toute occasion de faiblesse ou d'inconstance.

Il ne restait plus à notre Saint que de trouver un lieu solitaire pour y passer le reste de ses jours dans la contemplation des choses célestes. Il retourna donc à Reims, où, d'abord, il s'adressa encore à la sainte abbesse Suzanne, qui, par les exemples sensibles de sa haute piété et par ses discours édifiants, l'encouragea de nouveau à l'étude de la perfection et à l'accomplissement du grand désir qu'il avait de se séparer tout à fait du monde. Il vint aussi retrouver saint Remi, qui, voyant les bonnes dispositions de son cœur, outre les salutaires instructions qu'il lui donna pour la conduite de son intérieur, voulut encore le faire étudier, et l'honorer ensuite de l'auguste dignité du sacerdoce : Thierry y répondit avec tant de force, qu'en peu de temps il fit des progrès considérables dans la science et dans les vertus les plus conformes à ce caractère. Aussi le saint archevêque, qui ne pensait qu'à faire fleurir le Christianisme dans son diocèse, jeta les yeux sur ce grand serviteur de Dieu pour lui confier le soin d'un monastère de religieux qu'il avait dessein d'établir dans une petite forêt, sur une montagne nommée le Mont-d'Or, assez proche de Reims. Un jour qu'il l'envoya en ce lieu, avec la sainte abbesse Suzanne, pour reconnaître l'endroit le plus propice à cet édifice, un aigle descendit miraculeusement du ciel, et, s'arrêtant dans un petit espace de la forêt, il voltigea autour un temps assez

assez considérable, sans jamais s'en écarter, pour donner à connaître que Dieu, qui avait inspiré au saint Prélat le dessein de cet établissement, voulait aussi déterminer le lieu de sa situation et comme en marquer le plan. Et afin que ce miracle ne passât pas pour une vision chimérique, ni pour un effet du hasard, les quatre années suivantes on vit, au jour de la Nativité de Notre-Seigneur, un semblable oiseau voltiger tout autour et sur toute l'étendue du monastère, que le saint archevêque dédia depuis en l'honneur de saint Barthélemy.

Saint Thierry ne se vit pas plus tôt en possession de cette abbaye naissante, dont il fut le premier religieux, qu'il fit paraître les fruits de son zèle et de son éminente sainteté. Car, suivant les mouvements de la charité de Jésus-Christ qui le pressait, il allait dans tous les lieux d'alentour pour y prêcher l'Evangile et pour y instruire le peuple des plus importantes maximes du Christianisme ; il gagna de la sorte beaucoup d'âmes à Dieu. Il est vrai que plusieurs des pénitents se contentèrent de se remettre dans le vrai chemin de la vertu, dont ils s'étaient dévoyés ; mais les autres, animés du désir d'une plus haute perfection et d'une grande austérité, résolurent de quitter leurs maisons et leurs familles, de renoncer aux richesses et à toutes les grandeurs de la terre, pour suivre un si généreux capitaine et passer le reste de leurs jours à combattre la chair et le démon sous ses glorieux étendards. On remarque, entre autres, saint Théodulphe, autrement Thion, d'une naissance fort illustre, qui, après avoir imité ses vertus et passé plusieurs années dans une parfaite mortification, fut trouvé digne d'être son deuxième successeur dans le gouvernement de son abbaye. Mais la plus fameuse conquête de notre saint Abbé fut celle de son propre père. Il lui toucha si vivement le cœur par ses prières , par les larmes et par la force de ses remontrances, qu'il le gagna tout à fait à Dieu, et lui donna même, à sa prière, le saint habit de religieux dans son monastère, afin que, dans le peu de temps qu'il lui restait à vivre, il pût faire quelque chose pour l'expiation de ses crimes. Ainsi ce vieillard, déjà caduc, de voleur qu'il était auparavant devint un parfait pénitent, d'un homme débauché un saint religieux, et d'un esclave du démon un véritable disciple de Jésus-Christ.

Le bruit de cette rare sainteté de Thierry se répandit bientôt dans tout le royaume et vint même jusqu'aux oreilles du roi, qui portait aussi le nom de Thierry et était un des quatre fils de Clovis. Ce monarque se trouvait alors attaqué d'un grand mal aux yeux : il était menacé de perdre tout à fait la vue, sans qu'on y pût apporter de remède ; cela lui donnait beaucoup de tristesse et l'obligeait aussi, ne voyant plus de soulagement à espérer de la part des hommes, de mettre toute son espérance dans la bonté de Dieu et le secours des Saints. Dans cette pensée, il résolut d'envoyer deux de ses officiers vers le saint abbé, pour le prier de sa part de venir incessamment à la cour. Thierry, qui avait toujours préféré les douceurs de sa solitude à toutes les grandeurs du monde, crut néanmoins qu'il était de son devoir de la quitter en cette rencontre pour obéir à son souverain. Il partit donc aussitôt de son monastère et se rendit auprès du roi ; celui-ci le reçut avec de grands honneurs et lui raconta l'état pitoyable où il était réduit ; il lui déclara qu'il ne lui restait plus d'espérance que dans ses prières et ses mérites, et le conjura de ne le pas abandonner dans une extrémité où toute la médecine était demeurée impuissante et d'où nulle industrie humaine n'était capable de le retirer. A ces paroles, notre Saint, qui était tout rempli de charité, mais qui savait d'ailleurs que les miracles sont les ouvrages de la main toute-puissante de Dieu, et non pas de la fai-

blesse des hommes, se prosterna la face contre terre ; et, élevant son esprit au ciel, il pria pendant un temps considérable. Son oraison achevée, il se leva et trempa l'extrémité du pouce dans un peu d'huile consacrée ; puis, en invoquant le nom de l'auguste Trinité, il l'appliqua en forme de croix sur les yeux du roi, qui reçut au même moment une parfaite guérison et recouvra entièrement la vue.

Aussi ne fut-il pas ingrat pour un bienfait si extraordinaire ; il rendit mille actions de grâces à Dieu, et remercia ensuite chaleureusement celui qui lui avait obtenu une faveur si considérable. Toute la cour témoigna la même reconnaissance, et le peuple poussait des acclamations de joie. Ces marques de vénération ne firent qu'augmenter l'humilité du saint Abbé. Car, croyant que c'était une chose trop au-dessus de lui de porter le même nom que son souverain, il le changea pour en prendre le diminutif, et ne voulut plus dans la suite être appelé Thierry ou Théodoric, mais Théodorion. Il eut encore beaucoup de peine à souffrir que ce monarque lui baisât les mains et lui demandât sa bénédiction avant son départ. Enfin, après toutes ces cérémonies, il fut reconduit dans son monastère ; il n'y fut pas plus tôt de retour, qu'il vit un concours extraordinaire de toutes sortes de malades attirés de toutes les parties de la chétienté par la réputation du fameux miracle qu'il venait de faire. Et chose admirable, la plupart de ces malheureux furent bien payés des fatigues de leur voyage par le soulagement qu'ils recevaient à leurs maux. Il rendait la vue aux aveugles ; il faisait parler les muets ; il remettait les paralytiques dans le libre usage de leurs membres ; il contraignait les démons de sortir des corps des possédés ; en un mot, il n'y avait point de genre de maladie qui fût à l'épreuve du pouvoir miraculeux qu'il avait reçu du ciel.

L'historien de sa vie nous rapporte encore un grand prodige qu'il fit à la cour. Le roi faisait une estime toute particulière de la piété et des mérites de saint Remi, parce que c'était lui qui avait retiré son père, Clovis, de l'abîme de l'idolâtrie, et l'avait amené au sein de l'Eglise par la force de ses prières et par ses instructions. Voyant donc un jour la princesse sa fille, réduite à une telle extrémité qu'elle était abandonnée des médecins, il envoya à Reims pour prier ce saint prélat de la venir visiter, dans l'espérance que, s'il voulait seulement la toucher de ses habits, il lui rendrait la santé et la vie. Mais ce grand évêque était arrêté lui-même par une maladie ; il ordonna donc à Thierry, dont il connaissait parfaitement la vertu et les mérites, d'y aller à sa place. Le saint abbé, ne s'appuyant point sur ses propres mérites, mais sur la vertu de Dieu, obéit en aveugle à son prélat et se mit en devoir de partir. A peine était-il au milieu du chemin, qu'il fit rencontre d'un courrier qui lui dit que la princesse venait de mourir, et que, comme elle n'était plus en état de recevoir aucun secours, il pouvait s'épargner les fatigues du reste du voyage. Cette triste nouvelle ne fut pas capable d'arrêter le zèle de Thierry ; voulant accomplir le commandement de saint Remi, il ne laissa pas de passer outre, de poursuivre sa route jusqu'à Metz, où la cour était alors. Etant arrivé, il vint d'abord au palais, où il trouva le roi et la reine qui pleuraient amèrement la perte d'une fille pour laquelle ils avaient toujours eu beaucoup de tendresse. Ayant fait son possible pour les consoler dans leur affliction, il passa à la chambre de la défunte, d'où il fit retirer tout le monde, à la réserve de deux ou trois personnes à qui il ordonna de rester avec lui. S'étant approché du cadavre, il lève les mains au ciel et y adresse ses prières dans toute la ferveur de son âme ; les ayant achevées, il prend de l'huile sainte dont il portait toujours

une petite fiole sur lui; et, à peine en a-t-il touché les principaux organes de la défunte, qu'elle reprend le mouvement, ouvre les yeux, recouvre la parole, et s'écrie tout haut qu'elle est ressuscitée par les mérites de saint Thierry. Le bruit d'un si insigne miracle se répand aussitôt dans tout le palais; le roi et la reine accourent pour en connaître la vérité; ils se jettent aux pieds du bienheureux abbé et lui rendent leurs actions de grâce: toute la cour demeure suspendue entre l'admiration et la joie, et le peuple fait paraître la sienne par les applaudissements et les honneurs qu'il vient en foule rendre à ce grand Saint. Mais le roi, qui voulait donner, et au saint archevêque, et à son bienheureux disciple, des marques de sa gratitude et de sa magnificence royale, fit don à l'église de Reims du village de Vandières, assis sur la Marne; à l'abbaye de Saint-Thierry, de celui de Gaugy, situé aux environs de Reims, à cette seule condition qu'ils joindraient tous deux leurs prières pour obtenir les bénédictions du ciel sur sa personne et sur son royaume. Au reste, il y a beaucoup d'apparence que cette résurrection miraculeuse de la fille du roi précéda la guérison de ce prince dont nous avons parlé; mais nous suivons ici l'histoire de Flodoard, qui les rapporte dans cet ordre.

Si saint Thierry fut si heureux dans la cure des corps, il ne le fut pas moins dans celle des âmes; voici un des plus remarquables effets de son zèle pour le salut du prochain. Il savait que des femmes débauchées habitaient des espèces de cavernes pratiquées dans les flancs d'une petite montagne assez proche des portes de Reims; c'était un lieu de perdition pour beaucoup d'âmes. Sa pureté angélique ne lui permettait pas de voir, sans une extrême douleur, ce grave dommage porté au règne de Jésus-Christ; il cherchait de jour en jour le moyen d'en avertir saint Remi. Le saint prélat, qui estimait et aimait beaucoup Thierry, le visitait souvent dans son abbaye, pour jouir de son édifiante conversation. Un jour qu'ils y allaient de compagnie et qu'ils récitaient leur office en chemin, comme ils vinrent à passer par cette montagne de malédiction, notre saint Abbé, y faisant réflexion, poussa un soupir de son cœur avec tant de violence, que la parole lui manquant, il ne put prononcer le verset qu'il devait dire à son tour. Le bon archevêque n'y prit presque pas garde à cette heure; mais comme au retour il s'aperçut que la même chose arriva, il en fut extrêmement surpris et ne put s'empêcher de lui dire: « Mon cher frère, voici quelque chose de bien extraordinaire que, dans un même jour et au même endroit du chemin, vous soyez deux fois demeuré court à votre office, et encore au même verset, vous qui avez toujours pris tant de plaisir à chanter les louanges du Seigneur ». — « Il est vrai, saint Père », répondit notre bienheureux Abbé; « aussi cet accident ne m'est venu que de l'extrême douleur où m'ont jeté d'horribles désordres; ils se commettent ici en ce lieu, aux portes de votre ville métropolitaine, et l'on n'y apporte aucun remède ». Saint Remi se fit aussitôt instruire de ces désordres et les arrêta: quelque temps après, ce lieu de débauche fut changé en un monastère de vierges chrétiennes.

On remarque encore dans la vie de ce saint Abbé, que, toutes les fois que le roi se trouvait en ces contrées, il ne manquait jamais de lui témoigner sa reconnaissance des grâces qu'il avait reçues du ciel par ses mérites, en allant aussi lui rendre visite dans son monastère; c'est peut-être de là qu'est venue pour nos rois très-chrétiens la sainte coutume d'aller au sépulcre de saint Thierry, et de dîner dans son abbaye le lendemain de leur sacre.

Du reste, ce grand Serviteur de Dieu persévéra jusqu'à la mort dans la

perfection monastique, et son cœur, parfaitement dégagé des richesses et des grandeurs de la terre, n'aspira jamais qu'aux biens du ciel et à la possession de son Dieu. Il n'y a point de vertu dans l'Evangile dont il ne montrât l'exemple avant de les prêcher aux autres : sa charité était si ardente, qu'en quelque endroit qu'il allât, il y faisait du bien à tout le monde ; aussi les merveilles qu'il opérait dans la guérison des malades et dans la conversion des pécheurs étaient si fréquentes, qu'elles lui étaient devenues comme familières. Enfin, le temps arriva auquel il devait recevoir la récompense que la justice de son Juge réservait à ses travaux et à ses mérites. Il partit donc de ce monde le premier jour de juillet, l'an 533, et, si nous en croyons le premier qui a écrit son histoire, sa belle âme fut enlevée dans le ciel par le ministère des anges.

Le roi ayant reçu la nouvelle de sa mort, en fut sensiblement touché ; il se mit aussitôt en route avec la principale noblesse de sa cour, pour venir honorer la pompe funèbre de sa présence royale ; et pour donner les dernières marques de son respect et de sa gratitude envers cet illustre abbé, il voulut le porter lui-même au tombeau, se faisant assister de trois prélats d'une sainteté éminente : de saint Nicet, archevêque de Trèves ; de saint Hespert, évêque de Metz, et de saint Loup, évêque de Soissons, sans permettre qu'aucun autre touchât à son cercueil. Après la cérémonie, il demanda à Dieu que ses saintes dépouilles ne fussent jamais levées de terre qu'en présence et par le ministère d'un roi ; ce que Dieu lui a accordé.

On le représente : 1° ayant près de lui un aigle qui lui désigne l'emplacement du monastère qu'il devait fonder ; 2° guérissant le roi Thierry, menacé de perdre un œil.

Il est le patron de Reims.

CULTE ET RELIQUES.

L'archevêque Adalbéron, voulant tirer les reliques de saint Thierry du sépulcre, vers l'an 976, pour les placer en un lieu plus éminent et dans une châsse d'argent, il fut impossible de les remuer jusqu'à ce qu'un religieux du lieu, ayant donné avis de la demande que le roi Thierry avait autrefois faite à Dieu et dont il semblait qu'on voyait l'accomplissement, ce prélat alla supplier le roi Lothaire de vouloir bien se trouver à cette translation. Ce prince agréa cette prière ; et, pour rendre même la cérémonie plus auguste, il voulut que la reine Emme, sa femme, et fille de Lothaire II, roi d'Italie, y assistât avec lui. Ainsi, le roi et la reine, pleins d'humilité et de foi, mirent la main au sépulcre du Saint, qu'ils levèrent sans nulle difficulté pour le mettre dans la place qui lui était destinée.

Le tombeau de saint Thierry a toujours été une source de miracles. Les fidèles le visitent avec beaucoup de dévotion, à l'imitation de nos rois très-chrétiens, qui ne manquent pas d'y aller, comme nous avons dit, après qu'ils ont reçu l'onction sacrée dans la cathédrale de Reims. Flodoard raconte qu'une pauvre femme ayant eu la témérité de travailler un samedi au soir, auquel commençait en ce temps-là la solennité du dimanche, l'instrument qu'elle tenait s'attacha si fortement à sa main qu'il était impossible de l'en séparer. Le regret de sa faute et la honte de son châtiment la firent avoir recours à saint Denis, dont les reliques avaient été transportées à Reims par la crainte des Barbares ; mais, durant sa prière, ce grand Saint lui apparut avec un visage tout joyeux et lui commanda d'aller au tombeau de saint Thierry, où il l'assurait qu'elle serait délivrée de cette incommodité. En effet, après qu'elle y eut passé la nuit en oraison, le bois qui était attaché à sa main tomba de lui-même et la laissa libre : ce qui fut vu de plusieurs personnes qui étaient présentes.

En 1632, l'évêque de Châlons fit à Reims la translation du corps de saint Thierry dans une nouvelle châsse d'argent doré, en présence de la reine d'Autriche, qui était logée dans la maison abbatiale de Saint-Thierry. Cette abbaye fut réunie à l'archevêché de Reims en 1696 et supprimée en 1776. Quant aux reliques, elles furent renfermées dans une châsse de cuivre doré, en 1777, et transférées dans l'église de Saint-Thierry, où elles se trouvent encore.

Billy, conseiller et aumônier du roi et abbé de Saint-Thierry, a donné la vie de ce saint Abbé qu'il a dédiée à la reine Anne d'Autriche ; Flodoard l'a également écrite.

SAINT CALAIS OU KARILEF,

PREMIER ABBÉ D'ANISOLE, DANS LE MAINE

545. — Pape : Vigile. — Roi de France : Childebert Ier.

Fuge hominem et sæculi rumores, quia non potes satis esse Deo et hominibus.

Fuyez les hommes et le bruit du siècle : vous ne pouvez satisfaire à la fois Dieu et les hommes.

S. Bonav., *in Alphabet. religiosor.*

Calais était né au pays des Arvernes, de parents qui occupaient dans le monde un rang très-distingué, et qui servaient Dieu avec une grande ferveur. Parvenu à l'âge convenable aux études, il fut envoyé au monastère de Ménat, au diocèse de Clermont, peu éloigné du lieu de sa naissance, pour y faire son éducation. Là, les leçons et les exemples d'une florissante communauté le formèrent bientôt à la piété et à la science. Comme les qualités précieuses qu'il avait montrées tout d'abord avaient prévenu tous les moines en sa faveur, chacun s'empressait de hâter ses progrès dans les études et de le faire avancer dans la vertu. Il y avait du reste, dans le monastère de Ménat, une brillante école, et plusieurs moines s'y distinguaient à la fois par leur expérience dans les voies spirituelles, et par leur habileté dans les lettres.

Calais craignit les applaudissements que lui attiraient ses grandes qualités, il redoutait surtout le séjour d'un pays où ses proches étaient riches et honorés. Déjà il s'était consacré à Dieu dans le monastère de Ménat, mais il recherchait une plus complète solitude. Un jour il manifesta le désir qu'il éprouvait à Avit, moine du même monastère, et auquel la grâce avait inspiré une pensée semblable.

Avit avait conçu comme Calais un vif désir de la solitude. Charmés de se rencontrer dans une même pensée, ils cherchèrent à connaître aussitôt la volonté du ciel, dans leur impatience d'exécuter l'inspiration qu'ils croyaient en avoir reçue. Suivant un usage fort commun dans ces temps-là, et que pratiquaient même les plus graves personnages, ils ouvrirent les saints Evangiles pour y trouver la réponse à leur doute. « Celui qui aime son père, ou sa mère, ou ses frères, ou ses sœurs, plus que moi, n'est pas digne de moi ». Telles furent les paroles qui se présentèrent les premières à leurs yeux ; ils crurent y voir une confirmation de leur dessein, et ils se disposèrent à partir du monastère la nuit suivante.

Avit s'empressa de rassembler aussitôt les clefs des différents offices qui lui avaient été confiés, et il les plaça doucement sous le chevet de son abbé, pendant le sommeil de la communauté, puis il se mit en chemin avec son jeune compagnon ; car saint Calais était beaucoup moins âgé que lui. Après une longue marche, ils arrivèrent sur les bords de la Loire, passèrent le fleuve sur une barque et gagnèrent l'un des faubourgs d'Orléans.

Ils ne tardèrent pas à entendre parler de saint Maximin et du monastère qu'il dirigeait à peu de distance de cette ville. Sous la conduite de ce saint abbé, cette nouvelle communauté était devenue très-florissante ; les saintes psalmodies, une étude continuelle, et le travail des mains faisait

toute l'occupation des moines qui la composaient. Tel était le monastère de Micy où furent formés, aux vertus du cloître, un si grand nombre de religieux qui cherchèrent ensuite un profonde solitude dans le diocèse du Mans. Maximin reçut avec bonté les deux moines, et les engagea à demeurer dans les cellules qu'il venait de construire. Nos saints donnèrent dans ce monastère l'exemple de toutes les vertus, et y firent de nouveaux progrès dans la perfection.

Mais personne n'apprécia mieux leur mérite que saint Maximin, qui eut soin de les faire ordonner prêtres tous les deux. Il s'attacha même à Calais, et il le gardait presque toujours auprès de lui.

Cependant les deux saints amis ressentaient toujours le besoin de cette solitude, qui les avait portés à s'enfuir de Ménat. Pour obéir à cette inspiration, ils se retirèrent d'abord dans l'une des parties les plus désertes de la Sologne, et s'y bâtirent des cellules de branches d'arbre. Ils y passèrent plusieurs années dans les exercices de la plus austère pénitence, et de la plus douce contemplation. Ils se retirèrent ensuite dans les vastes déserts du Perche. Après avoir parcouru un assez grand espace de terrain boisé, ils arrivèrent presque à l'extrémité de ces forêts, dans le pays des Cénomans. Ayant trouvé près de la petite rivière de la Braye un lieu propre à leur dessein, ils s'y arrêtèrent.

Ils y construisirent un petit oratoire en l'honneur de saint Pierre, et quelques cellules pour eux-mêmes et pour un petit nombre de disciples qui les avaient suivis. Ils y restèrent quelque temps; mais ayant bientôt été connus et visités par les habitants du pays d'alentour, ils rentrèrent dans l'épaisseur de la forêt en retournant du côté du Perche.

En parcourant ces bois, ils rencontrèrent un endroit fertile qui portait le nom de *Piciacus* (Piciac), et qui s'appelle aujourd'hui Saint-Avit[1]. Le Seigneur fit jaillir miraculeusement en ce lieu une source pour étancher la soif de ses serviteurs; Calais bâtit un petit mur pour protéger cette fontaine, et plus tard la piété des fidèles y fit élever une construction plus importante. Ayant adopté cet emplacement comme désigné par la Providence, Calais et Avit y établirent leurs cellules.

Cependant, l'odeur de leur sainteté se répandait de plus en plus, et le bruit des œuvres et de la vie vertueuse de ces anachorètes parvint jusqu'aux oreilles du roi Childebert I[er]. Ce prince fit bâtir pour Avit, Calais et leurs compagnons, une basilique et un monastère qu'il dota avec une magnificence royale. Ce monastère fut depuis connu sous le nom de Saint-Avit-de-Châteaudun; on y suivit d'abord l'Institut de saint Paul et de saint Antoine. Il devint bientôt florissant par le nombre de moines qui y accoururent pour servir Dieu sous la conduite de l'abbé Avit.

Deux hommes d'une aussi éminente sainteté ne devaient pas rester dans un même monastère, et comme il entrait dans les vues secrètes de la Providence de multiplier ces pieux asiles dans le diocèse du Mans, les deux saints abbés durent se séparer. Toujours unis par les liens de la plus étroite amitié, Avit continua à demeurer dans le nouveau cloître, tandis que Calais, ayant avec lui Daumère et Gall, tourna ses pas vers le pays des Cénomans. Il vint en un lieu nommé par les anciens *Casa-Gaïani*, situé dans le canton de Lavardin, arrosé par la rivière d'*Anisola*, l'Anille, et alors au milieu d'une profonde solitude. Cette retraite lui plut, et il s'y arrêta avec ses compa-

1. Dans le Dunois, au diocèse de Chartres, canton de Brou, près du lieu où est aujourd'hui la ville de Châteaudun. On donne aussi au monastère que saint Avit bâtit en ce lieu le nom de Piciac. — Dom Rivet, *Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 266.

gnons. Ils ne tardèrent pas à reconnaître que le sol était très-fertile ; ils y trouvèrent aussi une fontaine d'eau vive et les murailles d'un antique édifice tombant de vétusté, et dont les ruines encore existantes plusieurs siècles après, attestaient l'importance première. Il y avait aussi tout près une petite vigne que Calais remarqua. A la vue d'une demeure si bien préparée pour leur retraite, le saint abbé et ses compagnons n'eurent point d'abord d'autre pensée que de rendre des actions de grâces à Dieu, et de lui demander qu'il leur fût donné d'y recueillir pareillement les fruits d'une moisson spirituelle. Après une première nuit entièrement consacrée à la prière, ils construisirent au milieu des ruines, en entrelaçant des branchages, un oratoire et des cellules pour chacun d'eux ; puis ils s'appliquèrent à cultiver la terre.

Dieu donna bientôt à son serviteur un signe des grandes destinées qu'il réservait à cette nouvelle solitude. Un jour que le saint abbé travaillait à la culture de sa vigne, il fut contraint par l'ardeur du soleil de déposer une partie de ses habits, et il les suspendit à un chêne voisin. Un passereau vint s'y cacher, et, en se retirant, y laissa un œuf. Calais ayant terminé le travail de la journée, sur le soir, vint à l'arbre pour y reprendre ses habits et découvrit l'œuf du petit oiseau : cette vue lui causa le joie la plus vive, et il passa la nuit à louer Dieu.

Dès que le jour fut venu, ayant pris avec lui Daumère, il alla trouver Avit pour le consulter, et lui faire part des avantages que présentait le lieu qu'il avait découvert. Dans leur pieuse conférence, Calais raconta au saint l'événement qui l'avait amené près de lui. Avit écouta son récit avec une vive émotion, et y reconnut un signe du ciel, puis il ajouta : « O mon frère, persévère dans tes travaux, ces promesses ne sont point vaines ; l'œuf que l'oiseau a mis au jour présage les abondantes moissons que ce lieu doit produire ; sache que le troupeau du Seigneur qui s'y réunira sera beaucoup plus nombreux que celui qui se presse autour de nous. Les habitants de ce lieu, comme de vaillants soldats, consacreront leur vie aux exercices du Seigneur, et après les triomphes remportés sur la chair, Dieu récompensera leurs travaux par des fruits incorruptibles ». Ensuite ils passèrent la nuit en de saints entretiens, et en des chants à la louange de Dieu ; mais dès que le jour reparut, Calais reprit le chemin de sa chère solitude.

La sainteté de Calais n'attirait pas seulement autour de lui les petits oiseaux, mais encore les hôtes les plus sauvages du désert : souvent le saint homme était visité par eux, en sorte qu'il semblait désigné spécialement par ces paroles du livre de Job : « Et les animaux de la terre seront pacifiques pour toi ».

Souvent un buffle, animal déjà rare dans ces forêts, venait vers le serviteur de Dieu, courbait devant lui sa tête énorme, comme s'il eût voulu l'adorer ; le saint abbé approchait sans crainte, promenait ses doigts entre les cornes de l'animal sauvage, sur son poil épais, sur son cou musculeux.

Le roi Childebert et la reine Ultrogothe étaient venus avec une suite nombreuse, passer quelque temps dans la ferme royale de Matovall, voisine du cloître nouveau bâti par Calais. Pendant que le roi se livrait avec les chefs de la truste, aux exercices qu'il chérissait par-dessus tout, la chasse, la pêche, la natation, on le prévint qu'un buffle se trouvait dans le désert voisin. Aussitôt il ordonne à ses piqueurs de préparer tout ce qui était nécessaire pour la poursuite de cette bête, parce qu'il voulait, dès le jour suivant, en faire la chasse. On fit tous les préparatifs avec la plus grande célérité, et le lendemain, dès avant l'aube, le roi et ses compagnons étaient à la recherche de l'animal. Les chiens l'eurent bientôt découvert ; mais le

buffle, sur le point d'être surpris, accourt vers le saint abbé, et se réfugie près de lui comme dans un asile assuré. Cependant les chasseurs, acharnés à la poursuite et dirigés par les aboiements des chiens, arrivent à la cellule du solitaire. Ce qui les frappe tout d'abord, c'est la vue de l'homme de Dieu occupé à la prière, et derrière lui l'animal paisible, mais tremblant. Troublés eux-mêmes par cette rencontre extraordinaire et inattendue, ils n'osent ni frapper la bête, ni causer la moindre peine au saint homme. Cependant le roi étant arrivé, demande la cause de ces retards, et accuse ses compagnons de paresse et de lâcheté. Ils répondent qu'ils ont fait leur devoir ; pouvaient-ils aller plus loin ? « Nous avons trouvé », disent-ils, « dans une cabane un homme qui nous est inconnu, et l'animal féroce se tenait comme apprivoisé près de lui. Cet homme qui dompte ainsi les animaux ne serait-il pas un serviteur de Dieu ? Pouvions-nous troubler son repos, frapper l'animal qu'il protége ? » A ces propos le roi entre en fureur : « Allons voir », dit-il, et toute la chasse se dirige vers la cellule de Calais.

Arrivé à la porte de l'humble demeure, et apercevant le Saint toujours occupé à sa prière, et le buffle près de lui, Childebert dit avec fureur : « D'où te vient, inconnu, tant de présomption et tant d'audace ? Oses-tu bien, sans ma permission, envahir des forêts qui sont à moi, et entraver ainsi le plaisir de ma chasse par ton importune présence ? » Calais n'opposa que de la douceur à cette fougue : « Ce n'est point pour vous braver, excellent prince », dit-il, « ni pour mettre obstacle à vos chasses que nous sommes venus ici, mais pour servir Dieu avec plus de dévouement ». Le roi, trop irrité pour entendre, ajouta : « Je t'enjoins de t'éloigner d'ici, toi et tes compagnons ; prends garde qu'aucun de vous ne s'y rencontre désormais ». Calais, sans s'émouvoir, répondit : « Nous, vos serviteurs, illustre roi, nous avons recueilli quelque peu de vin, produit d'une petite vigne que nous avons trouvée ici, et que nous cultivons de nos mains ; que votre Sérénité nous fasse la grâce d'en boire, afin qu'elle-même et les personnes qui l'accompagnent puissent plus gaiement retourner au palais ». La fureur du prince l'avait rendu sourd, il se détourna et lança son cheval dans la route qui devait le conduire au domaine royal.

Dieu fit un prodige pour consoler ses serviteurs et éclairer le prince barbare. Tout à coup, au moment où Childebert presse son cheval pour le faire marcher avec la plus grande vitesse, l'animal, frappé d'une stupeur soudaine, s'arrête, et l'éperon devient impuissant sur lui. Le roi étonné demande à ses compagnons quelle peut en être la cause ; l'un d'eux lui dit : « Cet homme que nous avons accablé d'injures et d'outrages est un serviteur de Dieu, et, si mes pensées ne me trompent pas, le Seigneur accorde cette merveille à ses vertus ; c'est parce que vous l'avez injustement traité qu'il vous est interdit de poursuivre votre route ». Cet avis parut sage, le roi y applaudit, et envoya quelqu'un de la troupe vers le serviteur de Dieu. Le messager ayant exposé à Calais l'accident qui venait d'arriver au roi, le Saint rendit grâces à Dieu et dit à l'envoyé : « Allez, mon fils, dites au roi de revenir, et, comme il est sorti d'ici sans notre bénédiction et plein de courroux, qu'il vienne recevoir la bénédiction de Dieu par l'entremise de son serviteur, et il regagnera ensuite son palais sans aucune mésaventure ». Cet ordre fut aussitôt porté à Childebert, qui, sans retard et avec une complète docilité, vint se jeter aux pieds du Saint, et, se frappant la poitrine, fit l'aveu de ses torts.

Calais montra autant de douceur que le roi faisait paraître d'humilité, il le releva, le serra dans ses bras et l'exhorta à se préserver désormais de

semblables emportements. Childebert demanda le premier de ce vin qu'il avait refusé, et Calais lui en offrit de sa main. Le roi en but et tous ses compagnons également ; mais, chose merveilleuse ! quoique Childebert et tous les siens eussent bu à discrétion et que la coupe fût petite, le vin ne se trouva point diminué.

Childebert dit encore à Calais avant de se retirer : « Maintenant je suis sûr, ô le meilleur des hommes, que vous êtes un vrai serviteur de Dieu et qu'il exauce vos prières ; c'est pourquoi je demande que vous vous rendiez à mes vœux en acceptant dans ce domaine qui m'appartient, une portion de terrain aussi étendue que vous le jugerez convenable, afin d'y construire un monastère que le Christ bénira ». L'homme de Dieu résista longtemps à cette offre, mais le roi insista et Calais dut se rendre. Toutefois, il déclara qu'il n'accepterait point un plus grand espace de terre que celui dont il ferait le tour, en voyageant sur son âne pendant une journée [1].

Childebert demanda la bénédiction du serviteur de Dieu et se dirigea vers son palais. Quand il eut revu Ultrogothe, et qu'il l'eut instruite de ce qui venait de se passer et des promesses qu'il avait faites au saint homme, elle s'associa à ses bons desseins et le pressa de les exécuter.

Calais se réjouissait moins de ces avantages temporels pour ce qui le regardait personnellement, que parce qu'ils le mettaient à même de soulager les pauvres et les voyageurs. Mais bientôt la Providence lui fit connaître par un nouveau signe qu'un grand monastère devait s'établir en ce lieu-là. Un jour qu'il travaillait seul à remuer la terre avec son hoyau, car la communauté manquait encore de charrue, pendant que les frères se reposaient, il découvrit un trésor. Cette rencontre lui offrit l'occasion de porter tous ses disciples à louer Dieu, et de leur donner de nouveaux encouragements à la perfection. Du reste, il leur fournissait lui-même l'exemple de toutes les vertus ; il était très-libéral dans ses aumônes, très-fervent dans les jeûnes, infatigable dans les veilles ; ses oraisons et ses austérités faisaient l'admiration de tous. La terre elle-même produisait des fruits à son commandement et sans culture ; mais ce que l'on admirait surtout, c'était de voir le buffle, dont nous avons déjà parlé, obéir docilement à sa voix.

Tant de merveilles ne purent rester longtemps cachées aux habitants du voisinage. Sept familles fort pauvres habitaient assez près des cellules de Calais et de ses compagnons ; leurs chefs vinrent s'adresser au saint abbé. Il soulagea leur indigence, en leur faisant part d'une partie du trésor qu'il avait découvert, et ceux-ci en retour aidèrent les moines dans la construction d'un plus vaste monastère, et ils contractèrent même envers les religieux des liens de vasselage, auxquels leurs descendants se montraient encore fidèles plusieurs siècles après.

Lorsque la basilique de la nouvelle abbaye eut été construite, elle fut consacrée sous l'invocation de saint Pierre et de saint Martin.

La reine Ultrogothe désirait depuis longtemps voir le saint abbé. Elle lui envoya quelques-uns de ses officiers pour le prier de la venir trouver à son palais de Matovall. Calais ne se rendit pas à sa demande : « Allez, mes bons jeunes gens », dit-il aux envoyés de la princesse, « et rapportez ces paroles à la reine : « Si je puis quelque chose, je prierai pour elle ; mais qu'elle sache que tant que je vivrai, jamais je ne verrai le visage d'une femme, et aucune n'entrera dans le monastère que j'ai fondé ». — « Cette Règle »,

1. Cette manière de déterminer les limites d'un territoire était assez fréquemment usitée pendant les temps mérovingiens; on en voit un exemple mémorable dans la vie de saint Remi, évêque de Reims. — Flodoard, *Historia Ecclesiæ Remensis*, lib. I, cap. 14.

ajoute le biographe de notre Saint, « a été par la grâce du Seigneur inviolablement observée dans ce monastère jusqu'à ce jour, c'est-à-dire pendant plus d'un siècle entier ». Pour l'épouse de Childebert, bien qu'elle ressentît de la peine de voir son projet anéanti, elle admira la sagesse du serviteur de Dieu, et craignit même de l'avoir inquiété.

Ce trait n'a rien de surprenant de la part de Calais, car il fuyait la société des hommes, et ne redoutait rien tant que leur estime ; mais, malgré toutes ses précautions pour cacher ses vertus, et les trésors que le ciel avait mis en lui, on voyait accourir vers sa solitude des âmes avides de contemplation et de science. En peu de temps, des chœurs nombreux de moines remplirent les cloîtres qu'il avait bâtis. Il leur distribuait à la fois, et la doctrine qui anime les âmes dans le service du Seigneur, et la science qui éclaire les esprits. Ces leçons du saint abbé attirèrent à l'académie qu'il avait fondée, de son vivant même, une réputation de savoir et de piété qui se répandit dans toute la Gaule. Les pèlerins de l'ascétisme et des lettres se dirigèrent dès lors vers ce monastère devenu promptement fameux. L'histoire nous a conservé le souvenir d'un des plus infatigables amis des études sacrées, qui vint séjourner quelque temps dans le cloître d'Anisole.

Plusieurs années avant la mort de Calais, l'existence de son monastère fut garantie par un acte royal, qui prouve en quelle recommandation l'illustre abbé était auprès de Childebert. Pendant un séjour que le roi faisait dans son domaine de Matovall, il y rassembla un plaid, et là il donna la charte de fondation du monastère d'Anisole. Le prince commence par déclarer qu'il obéit à la coutume des rois ses prédécesseurs, en assurant aux serviteurs de Dieu une demeure paisible ; puis il dit que Calais, venu du pays des Arvernes, lui a demandé pour lui et pour ses moines un lieu où ils puissent habiter en paix, et implorer pour le monarque et son peuple la miséricorde de Dieu. Comme cette demande lui a paru juste, et qu'il a reconnu d'ailleurs la sainteté de cet homme par les miracles qu'il opère, il a écouté favorablement sa requête. En conséquence, il lui a accordé dans le domaine fiscal de Matovall, au lieu désigné sous le nom de *Casa-Gaïani,* un terrain pour y bâtir un oratoire et une celle pour lui et les moines qui viendront ensuite, ainsi qu'un hospice pour recevoir les pauvres, et cette aumône il l'a faite pour le soulagement de son seigneur et père, le roi Clovis. Après avoir énuméré fort au long les lieux qu'il assigne pour limites à la dotation de l'abbaye naissante, il déclare qu'il donne toutes ces terres à Calais et à ses moines pour les cultiver, y planter et y construire des bâtiments. Ainsi il prend sous sa protection et défense spéciale l'homme de Dieu, tous ses moines et tous leurs biens. « Nous ordonnons par ce décret », ajoute-t-il en finissant, « que nul d'entre vous, nul d'entre vos successeurs, ni qui que ce soit d'entre nos féaux ne s'ingère dans les affaires de ce saint homme, ne diminue les biens et les terres que nous lui accordons, et ne lui nuise en quelque chose. Qu'on le laisse au contraire jouir en paix du privilége qu'il possède sous notre patronage, et que lui assure notre autorité ; qu'il en jouisse non-seulement lui, mais encore ses successeurs ».

Childebert pouvait avoir encore d'autres motifs dont il ne parle pas dans cette charte, pour accorder une dotation aussi magnifique au monastère fondé par Calais, car, quoiqu'il soit difficile de préciser toutes les limites qui y sont désignées comme bornant le domaine de l'abbaye, il faut reconnaître qu'il était d'une grande étendue, et d'une richesse peu commune. L'abbé d'Anisole, comme nous l'avons dit, appartenait à une famille puissante de l'Auvergne, et l'ambitieux roi de Paris, qui n'avait point abandonné

ses projets sur cette province, devait s'y ménager toutes les intelligences et toutes les sympathies.

Le monastère d'Anisole dès son origine ne dépendait en rien de l'évêque du Mans ; mais, étant de fondation royale, il était soumis à l'inspection de l'archichapelain du palais. Au reste, pour la discipline régulière, il ne relevait que de son supérieur régulier.

Calais, après une longue et laborieuse carrière, comprit que l'heure du repos approchait pour lui. Une fièvre violente finit d'épuiser les forces de son corps, mais son âme impatiente de s'unir à Dieu n'éprouva aucune défaillance, et la prière ne quitta point ses lèvres. Ses moines se pressaient en foule et dans une grande inquiétude autour de lui ; il les avertit que sa mort était proche, les pria de se souvenir de lui dans leurs oraisons, et ajouta dans un suprême effort : « Mes enfants, mon heure dernière est arrivée, c'est pourquoi, je vous en supplie, n'oubliez pas vos engagements envers le Seigneur ; soyez inébranlables dans votre foi, préservez-la de tout impur alliage ; suivez les préceptes du Christ, que la charité et l'obéissance s'unissent dans votre cœur et dans vos œuvres, afin non-seulement d'éviter les peines de l'enfer, mais encore de conquérir, avec l'aide de Dieu, les couronnes triomphales de l'éternité ». Il continua ces enseignements comme un dernier adieu qu'il offrait à ses frères, et rendit enfin son âme à son Créateur, le 1er juillet, vers l'an 545.

Après avoir donné quelque temps à leur douleur, les moines préparèrent la sépulture du serviteur de Dieu, et l'inhumèrent dans la basilique qu'il avait lui-même construite. Ce lieu devint bientôt célèbre par le nombre des miracles qui s'y opérèrent. Ne pouvant les rapporter tous, le biographe de notre Saint s'est contenté de donner le suivant.

Nous avons dit que Calais, suivant un usage qui se pratiquait alors dans plusieurs monastères de la Gaule, avait interdit aux femmes l'entrée non-seulement du cloître, mais même de l'église. Cette Règle fut inviolablement gardée pendant longtemps dans l'abbaye d'Anisole. Lorsque saint Siviard était abbé de ce monastère et qu'il écrivait la vie du saint fondateur, une femme nommée Gunda, qui était peu réglée dans ses mœurs, résolut d'éprouver si le Saint, du haut du ciel, s'intéressait encore au maintien de cet usage. A cet effet, elle se coupe les cheveux et se déguise sous des habits d'homme, afin de pénétrer ainsi dans le cloître sans être connue, et de tromper les serviteurs de Dieu. Elle choisit le moment où les frères venant à l'office, les portes de la basilique étaient ouvertes. Déjà elle se dirigeait vers la tombe du Saint, regardant de côté et d'autre avec effronterie, lorsque tout à coup elle se sent frappée de la main de Dieu ; elle perd subitement la vue, et le démon, s'emparant d'elle, fait jaillir de sa poitrine des flots d'un sang noir. En même temps, ell. poussait des cris si horribles, qu'ils attirèrent l'attention de tous ceux qui étaient dans l'église. On crut d'abord que c'était un homme qui venait visiter le tombeau du Saint, mais, quand on l'interrogea, elle fit l'aveu du crime qu'elle venait de commettre. Ce châtiment infligé par le ciel à l'impudente présomption de cette femme, produisit un salutaire effet ; il suffit longtemps pour arrêter les personnes qui auraient été tentées de prendre une semblable liberté.

On représente saint Calais : 1° priant dans sa solitude ; 2° creusant la terre et y trouvant un trésor au moment où il se demandait comment il pourrait nourrir les compagnons de sa retraite ; 3° un baril à la main. Ayant trouvé le roi Childebert dans une forêt où il chassait, le Saint voulut lui verser à boire par manière de réjouissance ; un petit baril suffit pour désal-

térer le roi et les chasseurs qui l'accompagnaient; 4° avec une espèce de buffle s'abaissant sous sa main. La bête, poursuivie par les chasseurs du roi, s'était réfugiée près de la cabane où vivait notre Saint dans un bois du Maine. Ce fut ainsi que les veneurs découvrirent la retraite du solitaire et que Childebert fit sa connaissance.

CULTE ET RELIQUES.

A l'époque de l'invasion des Normands, les religieux de l'abbaye de Saint-Calais, prévoyant le triste sort réservé à leur monastère, transportèrent à Blois, sous la sauvegarde du comte Robert, le corps de leur illustre fondateur. Le saint abbé obtint bientôt un culte spécial sur ce nouveau théâtre que le ciel avait destiné à sa gloire. Dès l'an 874, il reposait dans un oratoire bâti dans l'enceinte même du château et dédié sous son nom. En 1171, l'archevêque de Sens, Guillaume, qui passa depuis à l'archevêché de Reims, et qui était alors légat du Pape en France, fit l'ouverture du tombeau du Saint, à Blois, dont le comte Thibaut, son frère, gendre du roi Louis le Jeune, était le seigneur. Il en ôta une partie des ossements, dont il fit la translation le 25 août de la même année. La chapelle du château, ou l'église dédiée sous le nom de Saint-Calais, était alors desservie par des moines de Saint-Benoit. Elle fut depuis réduite en prieuré dépendant de l'abbaye de Bourgmoyen, qui appartenait aux Chanoines réguliers de la même ville. En 1653, l'évêque de Chartres, Jacques Lescot, ouvrit aussi la châsse de saint Calais en présence de Gaston, duc d'Orléans, comte de Blois, frère du roi Louis XIII. Il en tira quelques reliques consistant en une partie considérable de son crâne, et en quelques vertèbres qui furent transportées le dimanche 21 septembre, et déposées dans l'abbaye d'Anisole, que depuis longtemps l'on ne connaissait plus que sous le nom de Saint-Calais qu'elle conserve toujours, de même que la petite ville qui s'y est formée. Outre ces reliques, les habitants de Saint-Calais, au commencement de la Révolution, demandèrent que les reliques de leur patron, qui étaient à Blois, leur fussent restituées, et les obtinrent.

Tiré de l'*Histoire de l'Eglise du Mans*, par le R. P. Dom Paul Piolin, bénédictin de la Congrégation de France.

SAINT GAL Ier, MOINE A COURNON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT EN AUVERGNE

553. — Pape : Vigile. — Roi de France : Childebert Ier.

Injurias magnanimus debet parvipendere et a memoria repellere ; tunc in mente sua quietus erit.

L'homme magnanime doit faire peu d'attention aux injures et les chasser de sa mémoire ; c'est alors qu'il jouira de la paix de l'âme.

S. Antonin., *de Ira.*

Saint Gal, né vers l'an 489, eut pour patrie la ville d'Auvergne, connue depuis sous le nom de Clermont. George, son père, était issu d'une des meilleures maisons de la province. Léocadie, sa mère, descendait de la famille de Vettius Epagatus, célèbre Romain, qui versa son sang à Lyon pour la gloire de Jésus-Christ. Ils prirent l'un et l'autre beaucoup de soin de l'éducation de leur fils; et lorsqu'il fut en âge d'être marié, ils pensèrent à lui faire épouser la fille d'un sénateur, qui était un parti fort honorable.

Mais le Saint ne se prêta point à leurs arrangements ; animé d'un désir ardent de ne vivre que pour Dieu dans la retraite, il s'enfuit secrètement de la maison paternelle. Il pria l'abbé du monastère de Cournon, à trois lieues

de la ville de Clermont, de le recevoir parmi ses religieux ; ce qui lui fut accordé, lorsqu'il eut obtenu le consentement de son père. Il vit arriver avec joie le jour où il renonça à toutes les vanités mondaines pour embrasser la pauvreté monastique.

On le remarqua bientôt, entre tous les autres, à son zèle pour la mortification et à sa ferveur dans tous les exercices de la communauté. Sa piété et la douceur de sa voix dans le chant des psaumes charmaient tous ceux qui le voyaient et l'entendaient au chœur. Saint Quintien, évêque de Clermont, voulut se l'attacher et l'ordonna diacre. Il lui enseigna lui-même la théologie et fut son directeur dans la vie spirituelle.

Quelque temps après, Thierri, roi d'Austrasie, obligea Quintien à le lui céder. Il le fit venir à sa cour, et l'y retint jusqu'à l'an 527. Ayant un jour accompagné le roi à Cologne, notre Saint vit avec douleur les superstitions du peuple, et les abominations qui se commettaient dans un temple consacré aux divinités païennes. Le zèle qu'il avait pour la gloire de Dieu ne put souffrir ces impiétés, de sorte que la nuit suivante, n'étant accompagné que d'un clerc, il alla mettre le feu au temple alors désert. Les païens en voyant la fumée s'élever jusqu'au ciel, accoururent en toute hâte éteindre l'incendie. Saint Gal se réfugia dans le palais du roi ; mais les idolâtres l'y poursuivirent, se plaignirent au roi et lui demandèrent justice pour le tort qu'on leur avait fait. Le roi, ayant su ce qui s'était passé, apaisa les mécontents par des paroles pleines de douceur. Cependant saint Gal ne fut satisfait qu'à demi de ce qu'il avait fait, et il se reprocha bien des fois depuis, et toujours les larmes aux yeux, la timidité qui l'avait fait fuir devant ceux qui le poursuivaient, et qui l'avait empêché de répandre son sang pour Jésus-Christ en cette occasion. Le saint évêque d'Auvergne étant mort, le peuple lui demanda saint Gal pour pasteur, et il eut enfin la satisfaction de l'obtenir. L'humilité, la douceur, la charité et le zèle du nouvel évêque brillèrent du plus vif éclat.

On admirait surtout sa patience à supporter les injures. Un homme brutal lui ayant déchargé un coup sur la tête, il souffrit en silence l'affront qu'on lui faisait, et désarma, par sa douceur, celui qui l'avait insulté. Evode, qui de sénateur était devenu prêtre, s'oublia un jour au point de lui parler de la manière la plus indigne : le Saint se leva tranquillement sans rien lui répondre ; il traita son ennemi avec bonté, et s'en alla visiter les églises de la ville. Evode fut si touché d'une telle conduite, qu'il se jeta aux pieds du Saint, au milieu de la rue, et lui demanda pardon. Depuis ce temps-là, ils vécurent toujours dans une parfaite intelligence.

Saint Gal travailla au salut de ses peuples avec beaucoup de zèle et de vigilance dans tout le cours de son épiscopat. Il se trouva, autant qu'il lui fut possible, à toutes les assemblées que tinrent les évêques du royaume pour maintenir la pureté de la foi, et rétablir la bonne discipline dans l'Eglise. Il s'en tint une dans sa ville en 535, que l'on appelle communément le concile d'Auvergne, où on lui donne le premier rang après le métropolitain qui était Honorat, évêque de Bourges. Ne pouvant assister au troisième d'Orléans, que l'on assembla trois ans après, il y députa en son nom, comme il avait fait au second de cette même ville l'an 532. Mais il se trouva en personne au quatrième et au cinquième tenus dans la même ville : l'un en 541 et l'autre en 549, où il eut part à tout ce qui se fit pour la réformation des mœurs dans les Eglises de France.

Saint Gal fut favorisé du don des miracles. Il arrêta par ses prières les flammes d'un incendie, qui naturellement devait réduire toute la ville en

cendres. Une autre fois, il délivra, par le même moyen, son troupeau d'une maladie épidémique qui causait de grands ravages dans les provinces voisines. Ce fut à cette occasion qu'il institua des Rogations à la mi-carême, pour aller en procession à pied, en chantant des psaumes, jusqu'à Saint-Julien de Brioude.

La dernière maladie qu'il eut, fut si violente, qu'elle lui fit tomber entièrement la barbe et les cheveux ; mais elle ne servit qu'à faire éclater encore en ces derniers moments la patience qu'on avait admirée en lui dans tout le cours de sa maladie. Trois jours avant sa mort il fit assembler les fidèles dans sa chambre ; et par un effort où Dieu l'assista visiblement, il rompit encore à tous le pain de la communion. Le troisième jour, qui était un dimanche, étant venu, il voulut encore achever son office, qu'il termina par le psaume *Miserere*, et un autre de louanges et d'actions de grâces. Il rendit ensuite son esprit à Dieu, plein de bonnes œuvres et de mérites, vers l'an 553. Quatre jours après sa mort les évêques provinciaux firent ses funérailles, qui furent accompagnées d'une foule incroyable de peuple ; ils enterrèrent son corps dans l'église de Saint-Laurent. Il y demeura jusqu'en 1285, époque à laquelle Guy, évêque de Clermont, en fit la translation dans l'église cathédrale appelée Notre-Dame du Port.

Un grand nombre de miracles illustrèrent son tombeau ; on l'invoque principalement contre la fièvre.

On représente saint Gal : 1° avec un ange qui lui présente une aube ou une chasuble blanche comme signe de la grâce divine que sa sainte vie lui avait méritée ; 2° faisant cesser un incendie en y jetant le livre des Evangiles, peut-être pour rappeler son zèle contre les païens de Cologne dont il brûla le temple ; 3° priant Dieu pour la cessation de la peste : un ange dans le ciel remet l'épée dans le fourreau.

Tiré de Godescard, de saint Grégoire de Tours, *Vit. Patr.* c. 6, et *Hist. Franc*, liv. IV, c. 5. Voir les remarques de Mabillon, *sæc.* I, *Ben.;* le *Gallia christ. nova,* t. II, p. 237, et Sollier, un des continuateurs de Bollandus, t. I, *julii,* p. 103.

SAINT LÉONORE OU LUNAIRE [1],

ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE EN BRETAGNE

560. — Pape : Pélage Ier. — Roi de France : Clotaire Ier.

Renuntiandum est sæculo omnibusque rebus, ut nobis Deus portio sit.
Il faut renoncer au monde et à tous les biens, afin que Dieu soit notre unique héritage.
S. Hilar., *sup. psalm.* CXVIII.

Hoël Ier, surnommé le Grand, roi des Bretons, et sainte Pompée, donnèrent le jour à saint Léonore, qui naquit dans la Cambrie vers l'an 509, dans le temps qu'ils habitaient ce pays. Ils étaient l'un et l'autre d'une piété remarquable, et eurent tous deux quelques prédictions de la naissance de cet enfant et des présages de sa grandeur future ; ce qui les rendit plus soi-

1. *Alias :* Liénuer, Lénor, Léonor, *Leonarius.*

gneux de son éducation. A peine eut-il atteint l'âge de cinq ans, qu'ils le conduisirent à l'école de saint Iltut, où il eut pour condisciples saint Tugdual, son frère, saint Paul Aurélien, saint Samson et saint Magloire, et où il se disposa par une vie austère aux ordres sacrés et à l'épiscopat. On avait remarqué en lui de bonne heure les plus heureuses dispositions pour la vertu. Les pauvres, dès lors, lui étaient si chers qu'il se privait en leur faveur de tout ce dont il pouvait disposer. Une conduite si charitable fixa sur lui l'attention de son maître, qui, d'ailleurs, remarquait dans ce jeune homme un esprit solide, joint à une sagesse et à une capacité prématurées. Iltut, se voyant près de sa fin, présenta Léonore à saint Dubrice, évêque de Caerléon, afin qu'il fût admis et employé dans le ministère ecclésiastique. Le jeune serviteur de Dieu parcourut tous les degrés de la milice sainte. Dubrice, avant de mourir, crut devoir répondre au vœu que les peuples exprimaient et le sacrer évêque. Il fut promu de bonne heure, à cause de son mérite extraordinaire ; mais on ne peut croire ce que disent les Leçons de son office, dans l'ancien Bréviaire du diocèse de Léon, qu'il n'avait que quinze ans lorsqu'on l'éleva à l'épiscopat, quelque résistance que son humilité pût faire.

Le désir de se rendre utile à ses compatriotes, qui, ayant formé des établissements dans les pays de Vannes et de Quimper, avaient besoin de secours spirituels ; celui, peut-être aussi, de suivre son vertueux frère Tugdual, et de trouver un séjour plus paisible que ne l'était alors la Grande-Bretagne, occupée presque entièrement par les Saxons, déterminèrent Léonore à quitter la Cambrie et à passer dans l'Armorique, afin d'y vivre dans une plus grande retraite, pour laquelle les forêts qui s'y trouvaient offraient de grandes commodités. La grâce du Saint-Esprit et son inclination particulière le portaient efficacement à ce genre de vie ; car sa dignité épiscopale ne l'empêcha point de vivre toujours en solitaire, et il y a même apparence qu'il n'avait point de siége particulier, et que, sans l'obliger de sortir de son monastère, on lui conféra la dignité d'évêque pour le bien spirituel des peuples voisins ; ce qui semble avoir été fort ordinaire à la nation bretonne dans le pays de Cambrie. Léonore, voulant comme Abraham quitter tout pour suivre l'inspiration intérieure qui l'appelait hors de sa patrie, s'embarqua avec soixante-douze disciples et quelques domestiques, pour venir dans la Bretagne armoricaine, dont Childebert était souverain. Ce fut dans le nord qu'il prit terre, à la côte qui est entre les rivières de Rance et d'Arguenon [1], et il ne fut pas plus tôt arrivé dans ce pays, que lui et ses compagnons s'établirent dans ce lieu qui leur fut accordé par son frère Hoël ou Jona, second du nom, qui régnait alors en Bretagne. Léonore ayant trouvé dans ce lieu un oratoire en ruines, le rétablit et y plaça un autel qu'il avait apporté avec lui. Il se livra ensuite avec zèle au ministère de la prédication. Les habitants du voisinage, touchés de ses discours et édifiés de ses vertus, se déterminèrent d'un commun consentement à lui défricher la forêt dans laquelle il se trouvait, afin qu'il pût y construire un monastère.

Le roi Childebert, averti de la vie admirable de ces saints solitaires, et surtout de Léonore, l'invita d'une manière très-pressante à le venir voir à Paris. Le Saint y alla suivi de quelques-uns de ses disciples, et fut reçu du roi et de la reine Ultrogothe avec de grands témoignages d'estime et de

1. Près du lieu nommé depuis Pontual par abréviation, et qui signifie *pont de Tugdual*, appelé sans doute ainsi en mémoire de saint Tugdual. Il est situé à une lieue et demie de Saint-Malo et dans la paroisse de Saint-Lunaire.

vénération. Il ne demeura pas longtemps à la cour, parce qu'il y était trop honoré, et que le concours de ceux qui s'adressaient à lui l'empêchait de vaquer librement à ses exercices spirituels. Ce fut pendant son séjour à Paris qu'arriva, en 547, le cruel assassinat de son frère Hoël II, nommé aussi Jona. Quand Léonore fut de retour dans sa retraite, il passa les jours au travail, les nuits en prières ; et, vivant moins en homme qu'en ange, il édifiait par sa conduite et animait par ses exhortations sa sainte communauté.

Le monastère de Léonore n'était pas fort éloigné de la demeure des souverains de la Bretagne, où Conao ou Conomor, meurtrier de Jona, était alors avec la veuve de ce prince qu'il avait épousée. Judual, fils de Jona, se réfugia dans le monastère de Léonore, son oncle, qui ne jugea pas devoir le retenir dans sa maison, où il voyait bien que le jeune prince ne serait pas en sûreté. Mais, prenant d'autres mesures pour sauver la vie de son seigneur légitime que l'usurpateur, enfin démasqué, cherchait pour le mettre à mort, il fit embarquer Judual pour la Grande-Bretagne, sans craindre de s'exposer lui-même à toute la fureur de Conao. Il ne se contenta pas d'avoir tiré l'innocent du péril, il brava même le persécuteur, en lui montrant le vaisseau dans lequel Judual voguait à pleines voiles.

L'usurpateur, toutefois, ne fit pas mourir saint Léonore, soit qu'il n'aimât à commettre des crimes que lorsqu'il en pouvait retirer quelque avantage, soit qu'il redoutât cette fois de tremper les mains dans le sang de son frère, ou qu'il craignît de se perdre tout à fait dans l'esprit du roi et de la reine, et des peuples, qui aimaient et honoraient le saint évêque comme un homme tout divin. La légende de saint Léonore dit que Conao lui donna un soufflet, et qu'après cette insulte, tout hors de lui-même, il piqua son cheval ; que le cheval prit sa course avec tant d'impétuosité, qu'il ne put se retenir au bord d'un précipice, où il se cassa le cou ; que Conao se rompit la cuisse en trois endroits par cette chute, ne put jamais en être guéri, et mourut enfin misérablement après avoir souffert longtemps de très-cruelles douleurs. Mais ce fait n'est pas certain ; il paraît au contraire que ce mauvais prince, ayant soutenu Cramne révolté contre Clotaire, son père et roi de France, périt en 560 avec ce fils rebelle.

La mort de Conao ayant donné à Judual la possibilité de revenir en Bretagne, saint Léonore, qui joignait à l'affection naturelle qu'il avait pour son neveu, la charité dont sont animés les Saints, s'appliqua de tout son pouvoir à le faire rentrer dans la possession de ses Etats. Il ne survécut pas beaucoup à ce dernier événement, et termina, par une mort précieuse aux yeux de Dieu, sa sainte carrière, à l'âge de cinquante et un ans environ, vers l'an 560.

On représente saint Léonore : 1° une clochette à la main. Le roi Childebert lui avait concédé, dit-on, autant de terres qu'en pourrait parcourir le son de la clochette du Saint. Celui-ci appela les intendants royaux et monta sur une colline d'où il fit retentir sa sonnette. Les témoins déposèrent qu'on l'avait entendue à quatre milles à la ronde, et la prise de possession fut établie sur ce fait. — 2° Labourant avec douze cerfs, à défaut de bœufs. Les Bollandistes rapportent qu'au moment où, en compagnie de ses disciples, notre Saint se rendait à ses terres pour les labourer, ils aperçurent gisant à terre un cerf d'une grandeur extraordinaire. Saint Léonore ordonna de le dépouiller et sa peau seule servit à confectionner des rênes. Au même instant, douze autres cerfs se présentèrent à leurs yeux étonnés ; baissant la tête, ils se laissèrent attacher au joug, et pendant cinq semaines et trois jours, ils se rendirent régulièrement sur les terres du Saint pour

l'aider à les cultiver; seulement les jours de dimanche ils restaient dans la forêt voisine. L'ouvrage étant terminé, ils vinrent tous ensemble supplier leur maître de les laisser partir : celui-ci les bénit alors de la main et les congédia. — 3° Suspendant son manteau à un rayon de soleil. Les mêmes hagiographes prétendent qu'un jour le roi Childebert pria notre Saint de célébrer devant lui et toute sa cour les saints mystères. Le serviteur de Dieu, avant de revêtir les ornements sacerdotaux, se débarrassa de son manteau et voulut le suspendre quelque part; comme il cherchait à l'accrocher, soudain un rayon de soleil entra par la fenêtre de la chambre où il se trouvait et se chargea, à la grande surprise des spectateurs, de soutenir ce précieux fardeau.

CULTE ET RELIQUES.

L'ancien bréviaire de Léon marque la fête de saint Léonore au 1er juillet, et en donne l'office en neuf leçons. L'ancien bréviaire de l'abbaye de Saint-Méen en fait mémoire le même jour. Cette mémoire se faisait aussi à Paris jusqu'en 1607, époque à laquelle on la supprima. Son nom se trouve encore dans le martyrologe parisien au 1er juillet. On faisait sa fête à Dol le 16 février, à Saint-Malo le 16 juillet, et à Coutances le 3 du même mois. Il y a une paroisse, auprès de Saint-Malo, qui porte le nom du Saint, qu'on y appelle par corruption Saint-Lunaire. On voit dans l'église paroissiale son tombeau, élevé de deux pieds de terre, et l'on y conservait ses reliques, le chef à part dans un reliquaire d'argent, et les autres ossements dans deux reliquaires d'ébène. Une autre partie avait été portée à Paris dans le Xe siècle avec celles des autres saints bretons, et ensuite à Beaumont-sur-Oise, où saint Léonore était honoré dans un prieuré qui portait son nom, et avait été fondé, en 1185, par Mathieu, comte de Beaumont; ce seigneur avait à cette époque obtenu les reliques du Saint. Elles furent brûlées par les Calvinistes dans le XVIe siècle. Outre sa fête que l'église de Saint-Malo célébrait le 1er juillet, on y en faisait encore une autre le 13 octobre, sous le nom de Translation. Il y avait dans l'église de Rennes une chapelle dédiée à saint Léonore, et plusieurs paroisses le reconnaissent pour patron, quelques-unes sous les noms de Lunaire, Lourmel et Launeuc.

Nous avons tiré cette biographie des *Vies des Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau. — Cf. L'ancien *Bréviaire de Léon*; les Bollandistes, tome Ier de juillet; les *Propres de Dol* et *Saint-Malo*, et le *Bréviaire de Coutances* de 1741.

S. SIMÉON, SURNOMMÉ SALUS OU L'INSENSÉ,

SOLITAIRE DU MONT-SINAI

VIe siècle.

Nemo se seducat; si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat, ut sit sapiens : sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum.

Que personne ne se trompe soi-même : s'il y a quelqu'un parmi vous qui passe pour sage dans le monde, qu'il devienne fou pour devenir sage; car la sagesse de ce monde est une folie aux yeux de Dieu. *I Cor.*, III, 18.

Quand on est bien persuadé de cette vérité de l'apôtre saint Paul, que ce qui paraît une folie devant les hommes est souvent une véritable sagesse aux yeux de Dieu, on n'a pas de peine à croire les choses surprenantes que les historiens sacrés nous rapportent de plusieurs Saints; avides des plus grandes humiliations, afin de se rendre plus conformes à Jésus-Christ chargé

d'opprobres, ils ont fait des actions si extraordinaires et si fort contre la raison humaine, qu'ils ont passé quelque temps dans l'estime du monde pour des insensés. C'est ce que nous allons voir d'une manière éclatante dans la vie de saint Siméon, surnommé *Salus*, mot syriaque qui veut dire l'*Insensé ;* il a si bien su, par mille ingénieux artifices, cacher aux yeux des hommes sa sagesse et sa sainteté, découvertes néanmoins par l'éclat des miracles, que le nom de *fou* et *d'insensé* lui en est demeuré comme un titre très-honorable.

L'histoire ne nous apprend rien de son enfance ni de sa jeunesse, sinon qu'il naquit en la ville d'Edesse, dans la province de Syrie, de parents fort riches et catholiques, et qu'il se rendit très-savant dans la langue grecque, assez habile dans plusieurs sciences, jusqu'à sa parfaite conversion. Comme au temps de l'empereur Justinien l'aîné, les fidèles se portaient avec une singulière dévotion à visiter les saints lieux de Jérusalem à la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, deux jeunes hommes, dont l'un s'appelait Siméon et l'autre Jean, partirent ensemble pour faire ce pèlerinage en la compagnie de leurs parents. Quand ils eurent satisfait à leur piété, ils prirent leur chemin par la vallée de Jéricho pour s'en retourner en leur pays; et, parce que en cet endroit on découvrait un grand nombre de monastères, bâtis le long du fleuve du Jourdain, ils s'arrêtèrent à considérer attentivement cet agréable spectacle. Ils étaient dans l'admiration; Jean prit la parole et dit à Siméon : « Savez-vous bien qui sont les personnes qui habitent toutes ces cellules ? Ce sont des anges terrestres dont l'occupation n'est que de penser aux choses du ciel ». — « Peut-on les voir », répondit Siméon ? — « Oui, sans doute », repartit Jean, « pourvu que nous voulions nous rendre semblables à eux ». Leur désir s'enflammant de plus en plus, ils descendirent de leurs chevaux, comme pour se reposer, et, les ayant donnés à leurs valets, ils leur ordonnèrent d'aller toujours devant. Peu de temps après, ils aperçurent un petit chemin qui conduisait au Jourdain; Jean dit à Siméon : « Voici le chemin qui conduit à la vie, au lieu que celui où nous sommes conduit à la mort ». Ils se mirent donc tous deux à genoux, et prièrent Dieu de tout leur cœur qu'il leur fît connaître sa sainte volonté sur la route qu'ils devaient prendre. Puis ils tirèrent au sort : le chemin du Jourdain leur échut, ce qui les réjouit extrêmement; oubliant leurs parents et les grands biens qu'ils avaient dans le monde, ils tournèrent du côté des monastères. Le premier qu'ils rencontrèrent fut celui qui portait le nom de l'abbé Gérasime, dont ils trouvèrent la porte ouverte et un vénérable vieillard, nommé Nicon, qui les attendait, parce qu'il avait eu révélation de leur arrivée. Ainsi ils furent reçus l'un et l'autre comme des personnes envoyées de la part de Dieu.

Le lendemain, ce saint vieillard leur fit un beau discours au sujet de leur vocation; il les excita à entreprendre avec ferveur la vie pénitente des solitaires et à persévérer constamment dans leurs pieux desseins, sans jamais se relâcher dans la pratique de la vertu. Sa parole, trouvant leurs cœurs bien disposés, leur inspira un si grand désir de la perfection, qu'ils le supplièrent avec beaucoup d'instance de leur donner la tonsure monacale et de les revêtir de l'habit religieux. Cette sainte ardeur augmenta encore merveilleusement lorsque, le supérieur ayant fait venir en leur présence un jeune homme à qui l'on avait donné l'habit la semaine précédente, ils aperçurent sur sa tête une couronne tout éclatante de lumière : ils se jetèrent aux pieds du saint abbé, et le pressèrent encore plus fortement de les rendre semblables au novice qu'ils venaient de voir : il fut donc

obligé de leur accorder la grâce qu'ils lui demandaient avec tant d'ardeur et dont ils se rendaient si dignes. En effet, dès qu'ils furent vêtus, ils virent réciproquement sur la tête l'un de l'autre une semblable couronne, et leurs visages parurent même la nuit, au milieu des ténèbres, tout rayonnants d'une clarté céleste : mais, deux jours après, n'apercevant plus de couronne sur la tête du novice, ils furent fort étonnés de ce changement, et, craignant que le même malheur ne leur arrivât, ils délibérèrent entre eux sur ce qu'ils devaient faire. Siméon, prenant donc la parole, dit à son compagnon, par une inspiration divine : « Si vous me voulez croire, mon frère, nous mènerons encore une vie plus cachée que celle de ces solitaires, car je me sens tellement embrasé du désir de demeurer inconnu au monde, que je suis résolu de ne plus voir personne, de ne plus parler aux hommes, et, enfin, de ne plus écouter que la voix de mon Dieu ». Jean fut extrêmement touché de ce discours, et, se sentant intérieurement sollicité de le suivre, il acquiesça à sa proposition : de sorte qu'après avoir reçu la bénédiction du saint vieillard Nicon, à qui Dieu avait fait connaître par révélation que leur dessein venait du ciel, ils se retirèrent de ce monastère, et prenant leur chemin du côté de la mer Morte, ils trouvèrent sur le rivage la cellule d'un saint vieillard qui était décédé quelques jours auparavant; ils crurent que c'était là l'endroit que Dieu leur destinait; c'est pourquoi ils s'y logèrent comme dans un paradis terrestre, pour y mener une vie tout angélique.

Le démon ne manqua pas de les y tenter par toutes sortes de voies; pour leur faire regretter le monde, il leur remettait sous les yeux les plus chers objets de leur tendresse. Quelquefois il leur apparaissait sous des formes hideuses, pour les obliger d'abandonner leur solitude; d'autres fois il les excitait à la gourmandise; en un mot, s'y prenait de toutes les manières, ou pour les faire retourner en leur pays, ou pour les rendre lâches et paresseux dans leurs exercices, ce moyen étant le plus efficace pour faire succomber les grandes âmes. Mais les jeunes solitaires rendirent ses efforts inutiles, tant par leurs prières que par leur fidélité et par les continuelles exhortations qu'ils se faisaient l'un à l'autre pour s'animer à la persévérance. Dieu, d'ailleurs, les fortifiait tellement par des visions célestes qui remplissaient leurs cœurs d'une joie indicible, qu'après avoir été tourmentés par la pensée de leurs parents l'espace de deux ans, ils furent enfin entièrement délivrés de cette peine, et jouirent ensuite d'une très-grande tranquillité d'esprit.

Ils étaient en cette belle disposition intérieure, lorsqu'ils apprirent presque en même temps, par révélation, le décès des deux personnes qu'ils aimaient si chèrement; le bienheureux Siméon connut, dans une extase, que sa mère était à l'agonie et proche de la mort; il vint aussitôt annoncer cette nouvelle à son compagnon, afin de faire des prières ensemble pour lui obtenir une bonne mort. Après quoi, Siméon ne pouvant refuser à son cœur les sentiments de tendresse que la nature lui inspirait pour une si bonne mère, il adressa à Dieu ces paroles entrecoupées de soupirs et de sanglots : « Seigneur, qui avez reçu le sacrifice d'Abraham, l'holocauste de Jephté et les présents d'Abel, et qui avez honoré Anne du don de prophétie à cause de son fils Samuel, recevez, s'il vous plaît, l'âme de ma mère pour l'amour de votre pauvre serviteur, qui vous en prie très-humblement. Souvenez-vous, mon Dieu, des peines qu'elle a prises pour moi, et des larmes qu'elle a versées depuis que je l'ai quittée pour me consacrer entièrement à votre service. Vous savez le soin qu'elle a eu de mon éducation, dans l'es-

pérance que je la consolerais dans sa vieillesse, et cependant ma fuite l'a privée du fruit de ses travaux. Elle ne pouvait être un moment sans me voir : toute sa joie était de me tenir auprès d'elle, et elle n'a presque point joui de ces douceurs. C'est pour votre gloire, ô mon Seigneur, que je l'ai réduite en cet état. Elle n'a fait que gémir et pleurer depuis ma séparation; les nuits, qui donnent quelque repos aux plus affligés, ont été pour elle des années d'angoisses et de douleurs; la pensée qu'elle m'avait perdu lui navrait tellement le cœur, qu'elle était toujours plongée dans l'amertume. Faites-lui donc la grâce, ô mon Dieu, de mourir présentement en paix, en lui pardonnant toutes les fautes qu'elle a commises contre votre divine Majesté. Et, après l'avoir laissée si longtemps dans les pleurs et les gémissements, récompensez, s'il vous plaît, ses afflictions par les consolations célestes dont jouissent les Saints en votre présence ». Son oraison fut exaucée, ainsi qu'il fut révélé au bienheureux Jean, à qui Dieu, quelque temps après, fit savoir dans une vision, que sa femme était morte, et qu'elle jouissait de la même gloire que la mère de Siméon.

Ces bienheureux solitaires n'ayant plus rien au monde qui pût les obliger d'y retourner, passèrent vingt-neuf années ensemble en cette solitude, dans toutes sortes d'exercices de pénitence : à souffrir la faim et la soif, l'ardeur du soleil et les rigueurs de l'hiver, et à soutenir de très-horribles tentations que les démons ne cessèrent jamais de leur livrer pour les porter au relâchement. Mais, au bout de ce temps-là, Dieu, voulant confondre la vaine sagesse des gens du siècle par la folie apparente de Siméon, lui donna une forte pensée de paraître en public, afin d'y travailler, d'une manière nouvelle, au salut du prochain et à la conquête des âmes. Il fut d'autant plus confirmé dans son dessein, que le saint ermite Nicon lui apparut, et l'assura qu'à l'avenir il ne serait plus susceptible d'aucun mouvement de la chair. Il découvrit aussitôt sa pensée à son cher compagnon, qui, appréhendant prudemment qu'un prétexte si spécieux ne fût un piége de Satan pour lui ravir la couronne de la persévérance, lui remontra vivement tous les périls auquels il s'allait exposer, et fit tout son possible pour lui faire changer de résolution. Néanmoins, après avoir connu par ses réponses que ce n'était nullement une tentation du démon, mais une inspiration divine, il approuva son entreprise, et acquiesça enfin, quoiqu'avec beaucoup de regret, à une séparation qui lui fut d'autant plus sensible qu'il avait cru que la mort seule était capable de la faire, à condition pourtant qu'ils se reverraient encore une fois avant de mourir.

Siméon quitta donc sa solitude, et, laissant le bienheureux Jean dans les pleurs, il se rendit d'abord à Jérusalem pour y visiter de nouveau les saints lieux; il employa trois jours à cette dévotion; il demanda à Dieu, avec une incroyable ferveur, de cacher durant sa vie les merveilles qu'il ferait par lui, afin qu'il demeurât toujours inconnu aux hommes. Il obtint cette grâce peu commune. De Jérusalem il alla à Emèse, en Syrie, pour y travailler à la conversion des âmes, en contrefaisant le fou, selon le projet extraordinaire qu'il s'était formé dans l'esprit par une humilité tout héroïque; et il y fit des actions si extravagantes et si contraires aux règles de la prudence humaine, que, si Dieu ne les eût autorisées par des miracles, on aurait sujet de condamner une conduite si irrégulière. Jusqu'à sa mort, sa vie ne fut qu'une suite d'actions ridicules aux yeux des hommes, quoiqu'elles fussent dignes de l'approbation de Dieu et des Anges. En effet, ce n'étaient que de pieuses inventions de son humilité et de sa charité; de son humilité, pour cacher les miracles qu'il faisait continuellement; car, quand

il en avait opéré, il craignait qu'on ne lui en attribuât la gloire : c'était alors qu'il faisait des actions extravagantes; de sa charité, pour gagner des âmes à Jésus-Christ; soit par des paroles touchantes qu'il jetait à la traverse dans les compagnies par forme de raillerie : les plus libertins ne laissaient pas d'y faire réflexion, et elles servaient à leur inspirer de bons sentiments; soit en faisant à contre-temps, ce semble, des exhortations à la vertu ou des déclamations contre le vice, qui portaient coup dans la suite; soit en disant à chacun des vérités qui n'auraient pas été bien reçues s'il n'eût contrefait l'insensé pour les dire plus librement. Par ce moyen, il convertit presque toute la ville d'Emèse.

Voilà, en général, les artifices qu'il employait pour éviter les louanges et les honneurs des hommes et pour gagner les âmes à Dieu; mais il faut avouer que, quelque adresse qu'il eût pour faire ce personnage, l'éclat de ses miracles eût sans doute découvert sa profonde sagesse et son éminente sainteté, si Dieu, par une providence particulière, ne les eût cachées lui-même aux yeux des mondains; car, enfin, quelle estime ne devait-on pas faire d'un homme qui délivrait des énergumènes, qui portait des charbons ardents dans ses mains sans en être offensé, et dans sa robe sans qu'elle en fût nullement brûlée; qui prédisait les choses à venir, qui découvrait les secrets du cœur les plus cachés, qui multipliait les vivres, qui convertissait les Juifs et les hérétiques, qui guérissait les malades, qui retirait du crime les femmes débauchées, engageant les unes dans un légitime mariage, et faisant vouer à la chasteté les autres ? Quelle estime, disons-nous, ne devait-on pas faire d'un homme dont la vie était remplie de tant de merveilles ? Puisqu'il est toujours demeuré caché, ne devons-nous pas dire, avec l'auteur de cette vie, que si Dieu, dans sa conduite ordinaire, prend plaisir à faire éclater le mérite des Saints, il a pris, au contraire, un soin particulier d'empêcher que les hommes ne reconnussent la sainteté de Siméon, au milieu de tant de vertus qui étaient si évidentes? Cela, assurément, est admirable et fait voir la grande condescendance que Dieu a pour ses serviteurs, lorsqu'ils ont du zèle pour entrer dans les humiliations de Jésus-Christ. En effet, il a opéré de nouveaux miracles pour tenir notre Saint dans l'obscurité, quand l'éclat de ceux qu'il faisait donnait lieu aux hommes d'entrevoir quelques rayons de sagesse au travers de ses actions extravagantes. Un grand seigneur, qui demeurait près de la ville d'Emèse, avait reconnu la sainteté de Siméon, parce qu'il lui avait découvert les secrets de son cœur; comme il ouvrait la bouche pour publier cette merveille, sa langue demeura immobile, de sorte qu'il lui fut impossible d'en parler.

Cette folie apparente ne lui fit rien relâcher de l'austérité religieuse ni des autres exercices de la vraie sagesse qu'il pratiquait dans la solitude. Son jeûne était si rigoureux, qu'il passait des semaines et quelquefois même des quarantaines entières sans manger. Pour cacher aux hommes cette prodigieuse abstinence, quand il prenait quelque nourriture, il le faisait en public. Il n'avait pour lit qu'un peu de sarment et même le plus souvent il était toute la nuit en oraison et arrosait la terre de ses larmes. En un mot, il se rendait aussi exact à toutes ses pratiques de dévotion que les solitaires les plus retirés du monde et les plus réguliers dans leur conduite. Aussi, Dieu le comblait de toutes sortes de bénédictions, tant par les douceurs ineffables dont il remplissait son âme, que par les prodiges dont il accompagnait ses paroles et ses actions. Nous en avons parlé seulement en général; mais il est à propos d'en rapporter quelques exemples

en particulier, afin que l'on puisse bien juger de l'éminence de sa grâce.

Pendant que Siméon demeurait à Emèse, il logeait ordinairement chez un diacre de cette église, appelé Jean, qui l'avait retiré en sa maison par compassion pour sa pauvreté et pour sa folie. Il arriva que ce vertueux hôte fut accusé d'être l'auteur du meurtre d'un homme qui avait été assassiné et dont les meurtriers avaient jeté le cadavre dans sa maison, par la fenêtre. Sur cette accusation qu'un tel indice rendait recevable, le magistrat, sans autre information, le condamna à la mort comme coupable d'homicide. Lorsqu'on le menait au supplice, voyant que les moyens humains lui manquaient pour prouver son innocence, il eut recours à Dieu comme au puissant libérateur des opprimés, lui disant dans le fond de son cœur : « O Dieu de vérité, assistez-moi dans l'état où je suis ». Cependant Siméon, qui avait appris le danger où était son bienfaiteur, faisait sa prière, prosterné contre terre, pour demander à Dieu sa délivrance. Chose admirable ! comme on était sur le point de l'attacher à la potence, on vit paraître deux cavaliers qui criaient qu'on ne fît pas mourir cet innocent, parce que l'on avait découvert les vrais auteurs du crime dont il était injustement accusé : ce qui fit qu'on le mit en liberté. Dès qu'il se vit délivré, il vint trouver Siméon à l'endroit où il savait qu'il se cachait ordinairement pour faire son oraison, ne doutant pas que ce ne fût à sa charité qu'il était redevable de sa vie. En effet, il l'y trouva les genoux en terre, les larmes aux yeux et les mains élevées au ciel, et vit en même temps des globes de feu qui descendaient sur sa tête et des flammes ardentes qui l'environnaient de toutes parts. Il n'osa approcher de lui ni l'interrompre en cet état; mais notre Saint l'ayant aperçu, lui dit : « Mon ami, remerciez Dieu de votre délivrance, sachez que cette disgrâce ne vous est arrivée que parce que vous avez refusé l'aumône à deux pauvres qui vous la demandaient, bien que vous eussiez de quoi la leur donner : car il faut toujours vous souvenir, mon frère, que les biens que vous avez ne sont pas à vous, mais que vous les avez reçus pour assister votre prochain. N'êtes-vous pas encore pénétré des paroles de Jésus-Christ, qui a promis le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre à ceux qui feraient l'aumône pour son amour ? Si vous aviez cette croyance, que ne faisiez-vous la charité à ces pauvres ? et puisque vous ne l'avez pas faite, n'est-ce pas une marque que vous manquez de foi ? » On voit par ces belles paroles qu'outre une très-haute sagesse dont Siméon était éclairé, il avait encore le don de prophétie, par lequel Dieu lui avait fait connaître la dureté de son hôte envers les pauvres, et le véritable sujet de sa condamnation. C'est par ces lumières admirables qu'il se conduisait dans toutes ses actions, que le monde prenait pour des folies, comme autrefois celles des Prophètes dans l'ancienne loi; et si nous voulions les considérer en détail, nous verrions que chacune renfermait son mystère. Prévoyant par ce même esprit le grand tremblement de terre arrivé sous l'empereur Maurice, par lequel la ville d'Antioche fut presque toute bouleversée, il entra dans un édifice public qui était soutenu sur plusieurs colonnes, et avec un fouet à la main. Il commença à en frapper quelques-unes en leur disant ces paroles : « Ton Seigneur te commande de demeurer ferme », et il dit à une en particulier : « Pour toi, tu ne tomberas pas, mais tu ne demeureras pas non plus ». En effet, quand le tremblement de terre arriva, nulle de celles auxquelles le Saint avait ordonné de demeurer ne fut ébranlée, et cette dernière se trouva seulement un peu penchée et fendue depuis le haut jusqu'en bas : et alors on connut que ce qu'il avait fait n'avait pas été sans mystère.

Une autre fois, ayant eu révélation que la ville d'Emèse serait bientôt affligée d'une grande peste qui ferait périr beaucoup de personnes, il s'en alla par toutes les écoles, et là, choisissant quelques enfants entre les autres, selon que la grâce de Dieu le lui inspirait, il les saluait et leur disait : « Allez heureusement, mon cher enfant ». Puis se tournant vers le maître : « Pour Dieu », lui disait-il, « mon ami, gardez-vous bien de battre ces enfants que j'aime, parce qu'ils ont un grand chemin à faire ». Ces maîtres prenaient ces actions de Siméon pour des extravagances; mais l'événement fit bien voir qu'elles étaient autant de prophéties de ce qui devait arriver, parce que tous ces enfants, qu'il avait ainsi salués, moururent de la peste.

Quand il eut connu par une lumière céleste que le précieux temps de sa mort arriverait bientôt, il alla trouver le bienheureux Jean dans son ancienne solitude, selon la promesse qu'il lui avait faite en se séparant de lui. L'histoire ne nous apprend rien de l'entretien qu'ils eurent ensemble : elle dit seulement que notre Saint, à qui Dieu avait aussi révélé que la mort de ce cher compagnon était proche, lui dit ces paroles : « Allons, mon frère, allons-nous-en, le temps est venu » ; et il vit sur la tête de ce saint solitaire la même couronne dont nous avons parlé, avec cette inscription : « La couronne que mérite celui qui persévère dans les souffrances de la solitude ». Etant de retour de ce voyage, il entendit une voix qui lui disait : « Venez à moi, Siméon, Siméon, venez recevoir, non pas une seule couronne, mais autant de couronnes que vous avez gagné d'âmes à mon service ». Deux jours avant sa mort, il découvrit le secret de toute sa vie au diacre Jean, son hôte, auquel il ne l'avait pu cacher entièrement, à cause du long séjour qu'il avait fait chez lui; puis, lui ayant fait une pressante exhortation sur la miséricorde envers les pauvres et sur la parfaite dilection des ennemis, il se retira dans sa cellule, où il le pria de ne point entrer qu'au bout de deux jours, pour voir en quel état il serait. Il savait bien qu'on le trouverait mort; mais comme par une humilité ingénieuse il avait eu beaucoup de soin durant sa vie de cacher ses vertus et les grandes grâces qu'il recevait de Dieu, il voulut aussi mourir de la même manière. Afin qu'on ne fît pas plus d'honneur à son corps après son décès qu'il n'en avait reçu pendant sa vie, il se cacha sous les sarments qui lui servaient de lit, et en cet état il rendit paisiblement son âme à Jésus-Christ le 1er juillet, vers la fin de l'empire de Maurice.

Deux jours après, comme on ne le vit plus paraître à l'ordinaire, on vint à sa cellule pour voir s'il n'était point malade; mais comme on le trouva mort en l'état que nous venons de dire, on en conçut encore moins d'estime qu'auparavant, dans la pensée qu'il était mort en quelque égarement d'esprit; c'est pourquoi, ne croyant pas qu'on dût lui rendre les honneurs que l'Eglise a coutume de faire aux défunts, on porta son corps sans le laver ni réciter des psaumes, et sans luminaires ni encens, au cimetière des pèlerins; mais Dieu sait relever le mérite de ses serviteurs qui se sont abaissés pour son amour; il envoya une multitude d'anges pour suppléer à son enterrement au défaut des hommes; de sorte qu'on entendit dans les airs une multitude de voix célébrant ses obsèques avec beaucoup plus de solennité que n'eussent jamais pu faire tous les hommes de la terre. Le bruit de cette merveille s'étant répandu dans Emèse, ceux qui jusqu'alors l'avaient cru insensé, revenant pour ainsi dire d'un profond sommeil qui les avait empêchés de reconnaître sa sainteté, commencèrent à se raconter les uns aux autres les miracles qu'ils lui avaient vu opérer, et les actions vertueuses dont ils avaient été les témoins; ils avouaient que toute cette

fiction de folie ne s'était faite que par un mouvement du Saint-Esprit, et admiraient la conduite incompréhensible que Dieu tient sur ses élus. On remarque entre autres choses que, depuis qu'il était revenu de la solitude, ses cheveux et sa barbe n'avaient jamais crû, et que sa tonsure monacale était toujours demeurée dans le même état, sans qu'il fût nécessaire de la raser.

On le représente : 1° suivi par des troupes d'enfants que divertissaient tous les jours, dans les rues d'Alexandrie, ses façons étranges; 2° assis et jouant de la cornemuse : c'est une autre manière de rappeler les singularités dont cet homme de Dieu donna le spectacle, par mépris du monde.

La vie de saint Siméon fut écrite par le diacre Jean. Depuis, Léonce, évêque dans l'île de Chypre, la composa plus élégamment, telle qu'elle est rapportée par Métaphraste et par Surius. Le martyrologe romain en fait une très-honorable mémoire en ce jour, et le cardinal Baronius n'a pas non plus manqué d'en faire une illustre mention dans ses doctes *Remarques*.

SAINT CYBARD [1] OU ÉPARQUE, SOLITAIRE,

AU DIOCÈSE D'ANGOULÊME

581. — Pape : Pélage II. — Roi de France : Childebert II

Recordatio tenebrarum exteriorum facit non horrere solitudinem.
Le souvenir des ténèbres du monde ôte à la solitude l'horreur qu'elle pourrait inspirer.
S. Bern. *Ep.* I *ad Robertum.*

Saint Cybard, une des gloires du diocèse d'Angoulême, naquit en Périgord, vers l'an 504, d'une famille gallo-romaine. Son père s'appelait Félix, et avait aussi le surnom d'Auriolus ; sa mère se nommait Principie [2], et son aïeul paternel Félicissime. Ce dernier avait été établi par Clovis, comte ou gouverneur de Périgueux, lorsqu'à la suite de la bataille de Vouillé (Voulon), ce roi avait délivré tout le midi de la Gaule du joug des Visigoths ariens. Ce fut auprès de ce haut fonctionnaire que le jeune Cybard vint, à l'âge de dix-huit ans, s'initier aux secrets de l'administration ; et sans doute, le vieux comte, en recevant les utiles services de son petit-fils, se flattait de l'avoir un jour pour successeur. Mais les pensées de notre Saint étaient bien éloignées de ce souriant avenir, car plus il voyait le monde et ses plaisirs, et plus il en sentait le dégoût et la vanité, plus aussi il pénétrait dans l'embarras et les difficultés des affaires publiques, et plus sa délicatesse de conscience s'en alarmait, de même que son humilité en fuyait l'éclat et les honneurs. L'état monastique était l'objet de tous ses vœux ; aussi mit-il à profit une circonstance heureuse pour quitter secrètement la ville et la maison paternelle, et aller au monastère de Sessac *(Sedaciacum)* se jeter aux pieds du saint abbé Martin, le sup-

1. *Alias :* Ybar, Eparète, *Eparchius.*
2. Ils étaient l'objet d'un culte à *Trémolat*, en Périgord, où naquit saint Cybard et où demeuraient ses parents. Ils furent ensevelis dans l'église de ce lieu, dont ils étaient seigneurs, et plusieurs miracles furent faits à leur tombeau. — Le P. Dupuy, *Etat de l'Eglise du Périgord.*

pliant de l'admettre au nombre de ses religieux. Cette admission n'était pas sans difficulté, à cause de l'opposition de sa famille : mais, dit l'historien contemporain, la miséricorde de Dieu intervint, sans doute en calmant la douleur de ses parents, et en les faisant consentir, quoiqu'à regret, au bonheur de leur fils.

C'était en effet le bonheur que Cybard avait trouvé sous le toit d'un humble monastère ; et les rudes prescriptions de la Règle lui devinrent dès les premiers jours douces et faciles, parce qu'il les observa toujours avec amour et fidélité. Il avait alors trente-trois ans, et les forces du corps secondant l'ardeur de l'esprit, il acceptait de grand cœur et remplissait vaillamment les rudes travaux auxquels on l'assujétissait. Mais s'il était en cela l'édification des religieux, il n'était pas moins celle des séculiers qui venaient au monastère, car ils voyaient en lui un homme élevé dans le faste et la mollesse des grandes maisons, se couvrir d'un habit pauvre, vaquer aux labeurs de l'agriculture, se contenter, vers la fin du jour, d'un peu de pain et de légumes, et après les fatigues de la journée, donner encore à la prière la meilleure partie de la nuit. Un tel spectacle a toujours été puissant sur les âmes ; et aujourd'hui encore, cette pauvreté et ce travail volontaire qui s'unissent dans les Trappistes à la plus grande austérité de la pénitence monastique, leur concilient notre respect et nos sympathies. Quant à notre Saint, tout entier à ses devoirs, il ne s'étudiait qu'à se rendre inconnu aux hommes, et gémissait devant Dieu de la haute renommée que sa vertu éminente commençait à lui attirer. On disait, en effet, que les animaux se montraient dociles à sa voix, et que ce privilége était la récompense de sa douceur et de son innocence. Ainsi, il avait été vu arrêtant à la lisière d'un bois une jeune biche qui était venue lui baiser les mains et ne s'était enfuie qu'après avoir reçu sa bénédiction. Une autre fois, c'était un oiseau, une mère posée sur sa tendre couvée, et qui, effrayée à son approche, allait s'envoler, lorsqu'il lui demanda de l'attendre. L'oiseau ne bougea pas, et Cybard put à loisir caresser la mère et les petits, mais, on le présume bien, sans attenter à leur liberté.

D'un autre côté, les malades qui venaient au monastère chercher des soins, ne se louaient pas seulement de ceux que leur prodiguait sa charité, ils publiaient les guérisons qu'ils attribuaient à ses mérites, et que lui-même s'efforçait vainement de cacher. Mais ce fut précisément cette réputation de sainteté qui lui devint bientôt insupportable et qui, après un séjour de cinq ans, le décida à quitter son monastère. A cette époque, la profession monastique n'emportait point le vœu de stabilité. Saint Benoît ne venait que de l'introduire dans sa Règle, et il était encore inconnu dans les monastères des Gaules. Ainsi un moine, pourvu qu'il demeurât fidèle aux lois communes de sa profession, pouvait passer d'une maison dans une autre, et même abandonner la vie cénobitique pour embrasser celle des reclus ou anachorètes. Ce fut donc par un prudent usage de cette liberté que notre Saint, ayant secrètement quitté le monastère de Sessac, se mit en quête d'une solitude qui pût convenir à ses desseins, c'est-à-dire le cacher entièrement aux yeux des hommes. Il parcourut d'abord une partie du diocèse actuel de Bordeaux, et n'y trouvant point ce qu'il cherchait, il s'achemina vers Angoulême. Le siége de cette ville était alors occupé par saint Aphtone ou Aptone, qui venait de succéder à Lupicin ; celui-ci, chapelain du roi Clovis, avait par lui été placé à la tête de cette malheureuse Eglise, pour y réparer les maux immenses qu'avait accumulés, pendant un demi-siècle, la domination de l'hérésie arienne.

Les Saints devinent les Saints et savent se les attacher. C'est ce qui se vit dans cette circonstance ; car, dès qu'Aptone eut appris par quelques habitants qui le reconnurent, la présence de notre Saint dans sa ville épiscopale, il le fit prier de le venir trouver. Peut-être l'avait-il connu autrefois dans la maison du comte de Périgueux, ou du moins il en avait entendu parler. Il fut donc ravi de le voir ; mais quand un entretien avec le jeune solitaire, sur les choses de Dieu, la vanité du monde et les charmes de la solitude, lui eut permis d'apprécier plus complétement tous les trésors de sagesse et de piété que renfermait cette âme d'élite, il résolut de tout faire afin de le fixer auprès de sa ville épiscopale. C'est pourquoi il lui choisit et lui montra sur le penchant de la montagne où elle est bâtie, un lieu de retraite qui, inaccessible du côté de la cité et fermée au bas par la Charente, présentait toute facilité pour y vivre séparé du monde, comme au milieu du désert le plus reculé. Ajoutons qu'une fontaine, qui suintait du rocher, fournissait l'eau nécessaire à l'ermite et complétait le charme de cette solitude. Aussi, dit son historien, le saint homme ne l'eut pas plus tôt vue qu'il en fut épris, et ne pouvait assez exprimer la joie de son âme. Sans doute il lui eut été doux de s'y fixer immédiatement, mais, par un sentiment de délicatesse et de subordination religieuse, il ne voulut point le faire avant d'avoir obtenu l'agrément de son évêque et de son ancien abbé. Saint Aptone se chargea de cette négociation, et députa vers Sébauris, évêque de Périgueux, et vers Martin, abbé de Sessac (aujourd'hui Issigeac), les premiers prêtres de son diocèse : c'étaient l'archiprêtre Fronton, qui, plus tard, mérita d'être élevé à l'épiscopat ; l'archidiacre Arthémius, qui est appelé un parfait serviteur de Jésus-Christ ; et un autre Arthémius, qui avait le titre de défenseur, c'est-à-dire qui était chargé de soutenir les droits civils de l'église d'Angoulême.

Le choix des envoyés d'Aptone montre assez quel prix il attachait à l'heureux succès de leur mission : aussi accueillit-il avec grande joie leur retour et la réponse favorable qu'ils lui rapportaient. Toute la ville, certaine désormais de posséder saint Cybard, et appréciant ce riche trésor, témoigna à l'homme de Dieu le plus vif intérêt, et l'on s'occupa activement de préparer la grotte où il devait se renfermer ; il fallait, en effet, la clore du côté du nord, et y faire quelques autres indispensables appropriations. En attendant, Cybard demeurait dans la ville, sans doute auprès de saint Aptone, soupirant après le jour où il lui serait donné de s'ensevelir dans ce tombeau de son choix. La nuit qui précéda ce jour tant désiré, il se sentit pressé de visiter sa chère solitude ; quittant donc sa couche à l'heure de minuit, il s'y rendit seul et secrètement ; et, après y avoir longtemps prié, parce qu'il se sentait affaissé par le sommeil, il prit, nouveau Jacob, une pierre pour oreiller, et eut, comme le patriarche, une vision céleste. Un ange lui apparut et lui dit : « Cybard, demeure ici, et ne cherche plus d'autre solitude » : ordre divin qui, en l'affermissant dans ses pieux desseins, lui en fit vivement souhaiter la prompte réalisation. Il se hâta donc de revenir auprès d'Aptone pour lui raconter cette vision, et passa près de la prison où gémissait un grand nombre de prisonniers de guerre qui, n'ayant pu encore être rachetés, n'avaient d'autre perspective que d'être retenus captifs, ou vendus comme esclaves. On sait que la délivrance ou le rachat de ces infortunés était, dans ce temps-là, une des principales œuvres des Saints, et que l'Eglise y employait libéralement ses trésors et jusqu'aux vases de l'autel ; par ce noble usage, ces vases devenaient rédempteurs comme le sang divin qui se consacrait dans leurs coupes vermeilles ; et plus d'une fois aussi,

Dieu autorisa par des miracles le zèle compatissant de ses serviteurs. C'est ce qui arriva dans cette circonstance ; car notre Saint se sentit inspiré de prier pour ces captifs, et il eut à peine achevé, devant la porte de la prison, sa fervente prière, que soudain, sous les yeux mêmes du geôlier, cette porte s'ouvre, et que la barre de fer qui la fermait se brise et est lancée au dehors. Les prisonniers se précipitent alors vers l'église pour y chercher un refuge et remercier Dieu de leur délivrance. De son côté, le peuple accourt, et dans ses acclamations, unit au nom du Seigneur, qui a brisé les fers des captifs, celui de Cybard qui, sur le point de devenir le prisonnier volontaire de la pénitence, a voulu rendre à la liberté les victimes de la guerre et du malheur.

On comprend aisément qu'après un tel miracle, ce même peuple ait en foule accompagné notre Saint, lorsque l'évêque, suivi de son clergé, le conduisit à la grotte qui désormais devait être son séjour, et qu'il l'y renferma avec tout l'appareil des cérémonies sacrées. Et maintenant quelques-uns demanderont peut-être ce que pouvait faire le saint reclus dans son étroite et silencieuse cellule : il y faisait ce que depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de cent treize, fit saint Paul, ermite, au fond des déserts, et ce qu'ont fait dans tous les siècles tant d'hommes éminents qui ont passé, soit leur vie tout entière, soit de longues années dans la retraite la plus profonde, et qui n'étaient jamais plus éloquents que lorsqu'ils parlaient de leur chère solitude. C'est qu'ils s'occupaient de Dieu, qu'ils conversaient avec lui, qu'ils méditaient sa parole, et qu'ils y trouvaient une source inépuisable de pures et saintes joies. Ajoutons encore que, grâce à l'abondance de pénitences, de prières, d'expiations et de souffrances que saint Cybard multipliait chaque jour, il avait plus de faveurs réelles à distribuer, et plus de bienfaits à répandre que le plus opulent monarque. Saint Aptone le comprit tout d'abord, et pour étendre encore cette salutaire influence par la prédication et la direction des âmes, il éleva Cybard au sacerdoce, et permit à plusieurs de ses clercs de se mettre sous sa conduite. Lui-même venait souvent le visiter, et entre ces deux saints les heures s'écoulaient douces et rapides dans leurs suaves entretiens sur les choses spirituelles. De plus, à des jours et à des heures déterminées, les fidèles se réunissaient devant sa grotte, soit pour assister à la messe et recevoir la sainte communion qu'il leur donnait par une petite fenêtre grillée, soit pour écouter ses instructions, ou recueillir ses avis, et surtout ses consolations, car il possédait tout spécialement le don de soulager l'affliction des âmes, plus encore même que celui de guérir les maux du corps, quoique cependant le miracle lui fût comme familier. Son historien nous dit, en effet, qu'il guérit plusieurs lépreux, qu'il délivra des possédés, qu'il rendit la vue à trois aveugles et opéra beaucoup d'autres guérisons par l'onction de l'huile bénite qu'il conservait dans sa cellule. Parmi ces faits miraculeux, nous choisissons les deux suivants, qui nous ont paru particulièrement remarquables.

Une dame de noble naissance, nommée Clara, ou Arania, avait les membres tout contractés par une horrible maladie. Sur la réputation de saint Cybard, elle se fit amener vers lui, et le supplia à grands cris d'avoir pitié d'elle ; il la retint près de sa grotte une semaine entière, la recommandant vivement à Dieu, et puis la renvoya parfaitement guérie. Si sa reconnaissance fut grande, sa confiance en l'intercession de notre Saint ne fut pas moindre : on en jugera par le trait suivant : rentrée dans son pays et dans sa maison, qui était située sur le bord de la mer, elle vit un jour un navire prêt à périr au milieu des flots, elle invoqua aussitôt le secours de Dieu et les prières de

saint Cybard ; puis se rappelant qu'elle possède une lettre de lui, elle court la chercher, et l'étendant vers le rivage, elle s'écrie : « Cybard, serviteur de Dieu, cette lettre est un gage de votre charité ; daignez, par le nom de Jésus-Christ, la faire servir au salut de ces malheureux. Son espérance ne fut point trompée, car soudain le navire, malgré la violence des vagues, vint aborder heureusement, loin de tous les ports, au lieu même où elle se tenait en prières.

Le second miracle eut lieu sur la personne d'un jeune homme nommé Artémius, et il nous montre la vertu simple et modeste du véritable solitaire en opposition avec l'orgueilleux fanatisme d'un faux religieux. Artémius, de lui-même, sans écouter aucun conseil, et en dehors de l'autorité de son évêque, s'était fait reclus dans le pays de Saintonge ; mais ni sa vertu ni sa tête n'étaient assez solides pour un pareil genre de vie. Aussi, après quelques années d'une imprudente réclusion, on le vit tout à coup tomber en démence, et demander qu'on le conduisît au roi Childebert, parce qu'il devait, disait-il, prendre ses ordres afin de visiter ensuite et d'inspecter le royaume. Ses parents désolés, feignant d'entrer dans ses vues, se mirent en route avec lui, et, moitié par ruse, moitié par force, l'amenèrent à la grotte de saint Cybard. Mais, en présence du Saint, Artémius tomba dans un subit accès de fureur, ses cheveux qu'il portait très-longs, s'agitèrent en désordre, ses bras se tordirent violemment, et ses doigts se crispèrent convulsivement ; il s'écriait en même temps qu'il ne reconnaissait personne qui lui fût égal en sainteté, et qu'ainsi c'était lui faire outrage que de l'amener à un autre solitaire ; il mêlait en outre à ces inepties mille autres folies, et même des paroles de blasphème. Cependant notre Saint, touché de compassion, étendit la main par la fenêtre de sa cellule, et fit sur lui le signe de la croix. A l'instant tous ces cris et ces fureurs cessèrent ; le jour suivant il ordonna de lui couper les cheveux, ce qu'on ne put exécuter qu'avec peine, parce qu'Artémius y opposa une forte résistance, et le surlendemain saint Cybard déclara qu'il pouvait être admis parmi les clercs et recevoir la tonsure. Cela fait, le pauvre jeune homme demeura parfaitement tranquille, et après quelques jours, que le Saint employa à le consoler et à l'instruire, il revint auprès de sa famille complétement sain d'esprit et de corps. Sa guérison ne se démentit point jusqu'à sa mort, et on la jugea même si solide qu'Artémius fut plus tard élevé au diaconat.

La tendre compassion que saint Cybard avait toujours eue pour les prisonniers et les captifs l'avait suivi dans sa retraite : leur délivrance était encore son œuvre de prédilection, et il y employait l'or et l'argent que les aumônes des fidèles versaient à ses pieds. On ne porte pas à moins de deux mille le nombre de ceux qu'il rendit ainsi à la liberté. Sa charité s'étendait également envers les criminels eux-mêmes ; et souvent saint Cybard se servit avec bonheur auprès des juges, soit pour modérer la peine, soit pour obtenir une grâce entière, de l'ascendant que lui donnaient sa vertu et sa sainteté. Cependant un jour il se vit refuser par le comte, ou gouverneur d'Angoulême, la commutation de la peine de mort qu'il avait prononcée contre un voleur que la clameur publique accusait avec plus de violence que de justice. La sentence fut donc exécutée en présence du gouverneur et d'un peuple nombreux. Averti de l'heure de cette exécution, saint Cybard y envoya un de ses moines, lui disant : « Sachez, mon frère, que ce que l'homme nous a refusé, Dieu par sa grâce nous l'accordera ». Il se mit alors en prières, et lorsque le religieux arriva au lieu du supplice, tout était consommé, le voleur avait été pendu, et la foule se retirait satisfaite et insou-

cieuse. Cependant le moine, les yeux fixés sur la potence, attendait avec confiance l'effet des paroles de son saint abbé : et voilà que soudain la corde se rompt d'elle-même, ainsi que les chaînes qui liaient le pendu, et il tombe par terre, libre de tous ses membres. Le moine court aussitôt à lui, s'empresse de lui dire à qui il doit sa délivrance, et le conduit sain et sauf devant son libérateur. Celui-ci, après avoir remercié Dieu, fait prier le comte de se rendre à sa grotte, et lui présente vivant cet homme qu'il reconnaît parfaitement pour le même qu'il avait laissé pour mort peu d'instants auparavant. Frappé de stupeur, il se jette alors aux pieds du saint abbé, lui promettant d'être à l'avenir plus docile à ses requêtes, et de ne pas tant prodiguer la peine de mort.

Quelque extraordinaire que nous paraisse ce miracle, on ne saurait en révoquer l'authenticité, car saint Grégoire de Tours, qui le rapporte au sixième livre de son *Histoire des Francs*, déclare tenir ce récit de la bouche du comte lui-même. En outre, à moins de ne vouloir, de parti pris, croire à aucun fait surnaturel, ni à aucune intervention de Dieu dans les événements humains, on ne peut dire qu'un tel miracle fut indigne de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté, car il était une grande leçon donnée aux juges qui, en ces temps, condamnaient si légèrement un homme à mort, et au peuple qui, souvent, par caprice ou par une aveugle prévention, exigeait le supplice d'un innocent. Rien n'était donc plus digne de Dieu que de protéger, par un signe éclatant, la vie humaine contre de si effroyables excès.

Cependant quelques disciples étant venus se placer sous la direction de saint Cybard, il leur assigna d'abord pour habitation les quatre ou cinq grottes voisines de la sienne, et puis, comme leur nombre augmentait, il leur fit bâtir un monastère, au bas de la colline. Quoique renfermé dans sa cellule, il gouvernait par sa parole cette communauté avec autant de douceur que de force, car il savait au besoin reprendre sévèrement les religieux qui s'écartaient de la Règle. D'ailleurs ils venaient fréquemment, ou tous ensemble, ou chacun en particulier, recevoir ses instructions ; et nul ne se retirait sans avoir réchauffé sa piété, ou ranimé sa langueur au feu céleste de son âme. Une des prescriptions de la Règle ordonnait que les moines ne vivraient que des aumônes volontaires des fidèles ; et l'on présume facilement que plus d'une fois cette Règle les réduisit à de dures privations. Il arriva même un jour que le pain leur manqua absolument ; alors ils vinrent, tristes et abattus, crier famine à la grotte de saint Cybard. Mais celui-ci, les accueillant avec une aimable gaîté, leur dit : « Allons, mes enfants, la foi ne craint pas la faim »; et puis, pour ranimer leur courage et peut-être aussi pour charmer leur appétit, il se mit à leur raconter certains traits merveilleux de la vie des Pères du désert. Or, tandis qu'il leur parlait, on apporta au monastère des provisions si abondantes, qu'il y eut de quoi restaurer non-seulement toute la communauté, mais encore un grand nombre de pauvres.

Si nous entrons maintenant dans la vie intime de saint Cybard, nous dirons que l'austérité de ses jeûnes et de ses veilles paraît à peine croyable, qu'il ne but jamais de vin, que ses repas étaient si courts et si légers qu'on ne comprenait pas qu'il pût se soutenir, que son lit n'était qu'une natte placée sur le rocher nu, et que son vêtement pauvre et grossier était d'une rudesse qui en faisait un vrai cilice. Ses austérités s'augmentaient encore d'une manière effrayante pendant le Carême et à certains autres temps de l'année. D'ailleurs, sans cesse appliqué à la prière, donnant à la psalmodie

et à la récitation de l'office divin la meilleure partie des nuits, il n'interrompait ses entretiens avec Dieu que pour instruire des choses de la vie spirituelle les religieux de son monastère et les séculiers qui venaient lui demander des avis ou des conseils. Mais, quels qu'ils fussent, il les ravissait tous par son humilité et son inaltérable douceur. Enfin, après avoir passé trente-neuf ans dans cette réclusion sévère, sans en avoir jamais témoigné la moindre fatigue, ni le moindre ennui, il fut pris d'une petite fièvre et rendit paisiblement son âme à Dieu, le 1er juillet 581, et à la même heure qu'il avait entendu la voix céleste qui lui disait : « Cybard, demeure ici et ne cherche plus d'autre habitation ». Dès qu'il eut expiré, on retira son saint corps de sa cellule et on le descendit au monastère pour l'enterrer dans l'église. Il se fit à ses funérailles, que Dieu honora par plusieurs miracles, un grand concours de peuple. Mais ce qu'il y eut de plus touchant, ce fut la multitude des captifs qu'il avait délivrés, et qui y accoururent tous pour offrir à leur bienfaiteur ce dernier hommage de reconnaissance.

On le trouve représenté : 1° versant un sac d'argent sur une pierre devant un de ses disciples, pour lui apprendre le mépris des richesses ; 2° placé au milieu d'une gloire d'où partent des rayons où sont écrits les noms des vertus qui ont le plus honoré sa vie et contribué à sa canonisation ; 3° ayant près de lui une chaîne, ou mieux des prisonniers dont les chaînes se brisent : c'est la caractéristique ordinaire des saints qui, surtout à l'époque mérovingienne, interposèrent une protection souvent bénie de Dieu entre la race conquise et les envahisseurs qui la rudoyaient; 4° un vitrail de l'église de la Rochefoucauld (Charente) retrace la vision qu'il eut dans sa grotte.

Saint Cybard est, avec saint Pierre, le patron d'Angoulême.

CULTE ET RELIQUES.

Peu après sa mort, on commença à lui rendre un culte public, et l'évêque d'Angoulême Nicasien, monté depuis un an seulement sur ce siége, s'associant à l'élan des populations, donna le premier l'exemple de bâtir une église sous le vocable de saint Cybard. A son imitation, un grand nombre de paroisses dans les diocèses d'Angoulême, de Périgueux, de Saintes, de Poitiers et de Limoges le choisirent pour patron ; et le monastère qu'il avait fondé devint le but d'un pèlerinage, où l'on venait de très-loin vénérer le corps du Saint que la piété de ses enfants avait religieusement déposé sous le maître-autel de l'église. Mais, en 1568, les protestants, s'étant emparés du monastère, massacrèrent les religieux, violèrent les tombeaux de plusieurs comtes et évêques d'Angoulême qui y avaient choisi leur sépulture, et brûlèrent les reliques de saint Cybard. On n'en conserve plus aujourd'hui dans l'église cathédrale que quelques petits fragments. Quant au monastère, il se releva de ses ruines et subsista jusqu'en 1791, époque à laquelle il fut vendu, et en grande partie démoli. Cependant quelques portions subsistent encore, entre autres la salle capitulaire et la moitié des cloîtres ; et elles font partie de fabriques, d'usines et de maisons particulières. Il ne reste plus, pour consoler la piété de tant de pertes, que la grotte du Saint.

Cette grotte, pieusement fréquentée par la dévotion des fidèles, fut, en 1673, et par les soins de Henri de Reffuge, abbé commendataire de Saint-Cybard, un peu agrandie vers le fond, de manière à laisser en saillie le lieu où se tenait habituellement le Saint. C'est à cet endroit qu'on éleva un autel que François de Péricard, un des plus grands évêques d'Angoulême, consacra le 21 août de la même année. Il fit aussi sculpter dans le roc vif le bas-relief qu'on voit encore aujourd'hui et qui représente la vision de saint Cybard. Mais, au milieu du siècle dernier, un chemin, qui montait du pont de Saint-Cybard à la place du Palet, ayant séparé de l'enclos de l'abbaye le haut du côteau, la grotte fut trop négligée par les religieux, et ils cessèrent d'y célébrer la messe même le jour de la fête du Saint. Puis vint la Révolution de 1793 qui vendit l'abbaye et le terrain où se trouvait la sainte grotte. Le nouveau propriétaire l'utilisa en conservant des instruments de jardinage, et les choses restèrent en cet état jusqu'en l'année 1851, époque à laquelle Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême, eut la bonne inspiration d'acquérir cette grotte si pleine de religieux souvenirs et de la rendre au culte du pieux solitaire. C'est ce qui eut lieu le 1er juillet de cette année 1851, et le douze cent soixante-dixième anniversaire de la mort de saint Cybard. Depuis, Sa Grandeur ne manque jamais d'y venir tous les ans célébrer le saint sacrifice, et rien n'est plus touchant que cette messe dite dans ce lieu élevé et en même temps souterrain, qui rappelle à la fois les

catacombes de Rome et les cellules de la Thébaïde. Un autre projet de Monseigneur est de rétablir l'ancien monastère de Saint-Cybard en le plaçant au milieu du faubourg qui porte son nom ; déjà une élégante chapelle a été construite qui, plus tard, deviendra l'église abbatiale, et chaque dimanche on y dit la messe. Puisse cette œuvre sainte, qui projettera une gloire nouvelle sur l'épiscopat de Mgr Cousseau, se réaliser bientôt ! et puissons-nous ainsi voir refleurir parmi nous les grands souvenirs monastiques de saint Cybard !

Nous devons cette biographie à l'obligeance de M. J. Duchassaing, *chanoine honoraire d'Angoulême*, qui l'a extraite de la vie du saint publiée, en 1851, par Mgr Cousseau.

S. RUMOLD OU ROMBAUD [1], ÉVÊQUE ET MARTYR,

PATRON ET APOTRE DE MALINES

775. — Pape : Adrien Ier. — Roi de France : Carloman.

Veræ divitiæ sunt paupertas cupiditatum.
Les vrais riches sont ceux qui sont pauvres en désirs.
S. Clem. Alex., *lib.* II *Pædagog.*

Saint Rumold, Anglo-Saxon de naissance, quitta le monde dès sa jeunesse pour embrasser la pauvreté volontaire; convaincu que tout ce qui excède les besoins de la nature est un fardeau pesant et dangereux, il s'interdit l'usage de tous les plaisirs. Entraîné par le désir de la perfection, il partit pour Rome, afin de visiter le tombeau des saints Apôtres et tous les lieux consacrés par la religion dans la capitale du monde chrétien. Chemin faisant, il ne perdait aucune occasion d'annoncer la parole de Dieu. Pendant son séjour à Rome, il visitait continuellement les tombeaux des Apôtres et des Martyrs; il se représentait par l'imagination leurs vertus et leurs combats, et le désir ardent du martyre s'emparait de plus en plus de son âme.

Obéissant à un avertissement d'en haut, il se mit en route pour la Gaule, ayant obtenu la bénédiction du souverain Pontife, et il vint à Malines, où il fut reçu avec bienveillance par le comte Adon, à l'épouse duquel il annonça une heureuse fécondité. Il conféra le baptême à l'enfant qu'elle mit au monde, et lui donna le nom de Libert. Plus tard, cet enfant s'étant noyé, le Saint le rappela à la vie. En reconnaissance d'un si grand bienfait, les parents donnèrent une terre à Rumold, et le Saint commença la construction d'un monastère qui fut plus tard changé en un collége de chanoines réguliers.

Rumold établit la foi du Christ à Malines et dans les lieux du voisinage, avec tant de zèle et de fatigues, qu'il a mérité d'être nommé l'apôtre de Malines. Souvent il interrompait les fonctions extérieures du ministère pour aller se recueillir dans la solitude. Il y fut assassiné le 24 juin 775, par deux scélérats, dont l'un, coupable d'adultère, avait éprouvé les effets de son zèle. Les assassins jetèrent son corps dans une rivière; mais il fut découvert miraculeusement et enterré par les soins du comte Adon, dans l'église de Saint-Etienne; on transféra depuis ses reliques dans une église

1. *Alias :* Rimaud, Raimbaud, Roubaud, Grimbaut, Ramwold, Rumwold, *Rumoldus.*

de son nom, qui est à Malines, et que le pape Paul IV éleva à la dignité de métropole. Le 3 avril 1369, elles furent déposées dans une châsse d'argent doré qui fut fondue en 1578 pendant les troubles qui agitèrent les Pays-Bas. Cette perte fut réparée en 1631, au moyen d'une seconde châsse en argent; elle fut enlevée en 1794, à la seconde invasion des armées françaises, et portée à la monnaie de Bruxelles pour satisfaire aux exactions de l'ennemi. Enfin, en 1825, à l'occasion du jubilé semi-séculaire qui fut célébré à Malines, le diocèse contribua par des dons volontaires à la confection d'une nouvelle châsse d'argent qui existe encore aujourd'hui.

On le représente : 1° ayant une couronne sur la tête, parce qu'il passe pour le fils d'un seigneur écossais ou irlandais; 2° rendant la vie au jeune duc de Malines qui était noyé depuis trois jours; 3° prêchant dans un bois; 4° venant en France et guérissant un aveugle; 5° remettant au Pape les insignes de l'épiscopat pour se faire moine; 6° guérissant un possédé; 7° faisant bâtir un monastère; 8° protégeant par ses prières une religieuse enlevée par des pirates; 9° faisant sortir de la terre, en la frappant de sa crosse, une source d'eau vive; 10° assommé à coup de pioche, de pic, de hache et de massue par des ouvriers qu'il employait à la construction de son église et qu'il avait blâmés pour leur inconduite; 11° retrouvé dans l'eau par suite d'une lumière miraculeuse qui s'était élevée au-dessus de la place où son corps avait été jeté par ses meurtriers; 12° glorieux et foulant aux pieds ses assassins [1].

Acta Sanctorum, tome Ier de juillet; — *Cf. Propre de Malines,* Godescard, Rivet, etc.

SAINT THIBAUT [2] DE PROVINS,

DE L'ORDRE DES CAMALDULES, PRÊTRE ET ERMITE EN ITALIE

1017-1066. — Papes : Benoît VIII; Alexandre II. — Empereurs d'Allemagne : Henri II; Henri IV.

Per vitæ austeritatem vincitur hostis.
C'est par une vie mortifiée qu'on triomphe de l'ennemi.
Hugo card., *sup. psalm.* XXXIV.

Thibaut naquit à Provins, une des villes les plus considérables de la Brie : son père s'appelait Arnoul, et sa mère Gisle ou Guille; tous deux étaient d'une illustre famille et alliés aux plus grandes maisons du royaume ; quelques auteurs les font même descendre de nos rois, et d'autres prétendent qu'Arnoul était issu des comtes de Brie et de Champagne. Avant que cet enfant vînt au monde, Dieu fit connaître quelle serait sa sainteté par deux prédictions qui donnèrent beaucoup de joie à ses parents; car un jour, le bienheureux Thibaut, archevêque de Vienne, son grand oncle, s'entretenant

1. On peut voir ces diverses représentations : 1° dans les peintures murales exécutées dans l'église de Malines en 1590; 2° dans les *Acta Sanctorum,* tome Ier de juillet (édit. Palmé, 1867), ils donnent la figure du Saint en pied, et sa châsse, style XVIe ou XVIIe siècle, avec bas-reliefs représentant divers sujets de la vie de l'Apôtre de Malines.

2. *Alias :* Thibault, Thibert.

avec son aïeule, lui dit entre autres choses qu'elle avait grand sujet de se consoler, parce qu'elle aurait une fille dont le fils serait grand devant Dieu et devant les hommes, et surpasserait tous ses ancêtres en vertu et en mérite. Et un peu avant sa naissance, une pauvre femme ayant abordé sa mère l'assura que celui qu'elle portait dans son sein était prédestiné de Dieu, et qu'il serait la gloire de toute sa race et l'honneur de sa patrie.

Ayant reçu de ses parents des gouverneurs et des maîtres d'une sagesse et d'une probité singulières, il répondit si parfaitement à leurs soins, qu'on ne vit jamais rien de puéril en ses mœurs, ni de léger et d'enfantin dans sa conduite ; mais il fit toujours paraître beaucoup de retenue, de modestie, de piété et de dévotion. Le monde ne fut point contagieux pour lui. Il était au milieu des plaisirs et des grandeurs, et il avait dans sa maison tout ce qui peut flatter la convoitise et la vanité ; mais il ne laissa pas d'y conserver son innocence et d'y demeurer aussi détaché des choses de la terre que s'il eût vécu dans les déserts. On lui apprit à monter à cheval, à faire des armes et à dessiner des fortifications ; mais ce qu'il disposait dans son cœur, c'était de combattre le démon et ses passions par ces armes spirituelles que saint Paul appelle le bouclier de la foi, le casque du salut et l'épée ou le glaive de l'esprit. La cour même, toute dangereuse qu'elle est, ne servit qu'à lui découvrir la vanité de ce que les hommes recherchent avec tant d'ardeur, et qui les engage en tant de pensées et de désirs inutiles.

La plus forte inclination de notre jeune seigneur était pour la solitude. Il était charmé de la vie angélique d'Elie et d'Elisée sur le Mont-Carmel, de saint Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain, et il ressentait la plus grande joie au récit des vertus des Paul, des Antoine, des Hilarion et des Pacôme, dans les déserts de l'Egypte et de la Thébaïde ; la sévérité de leur silence, leur abstinence continuelle, leur assiduité à l'exercice de l'oraison et de la contemplation, leur amour pour la pauvreté et la familiarité qu'ils avaient avec les Anges étaient des attraits tout-puissants qui enlevaient son âme et lui rendaient les délices de la cour insipides. Il forma donc le dessein de les imiter ; mais, comme il était doué d'une grande sagesse et d'une prudence singulière, se défiant de ses propres lumières et des sentiments qu'il éprouvait dans son cœur, il prit la résolution de consulter un ermite nommé Burchard, qui vivait en solitaire sur les bords de la Seine, où il était en grande réputation de sainteté. Quelques-uns disent que cet ermite avait été son précepteur, et que, dégoûté des vices de la cour, il s'était retiré sur ces rivages pour faire pénitence, et qu'ensuite il se fit religieux à Sens dans l'abbaye de Saint-Pierre le Vif. D'autres croient que c'était le bienheureux Burchard, qui, d'ermite sur les bords de la Seine, en Bourgogne, fut fait archevêque de Vienne à la sollicitation de Rodolphe, roi de Bourgogne, et d'Irmengarde, son épouse ; Dieu a manifesté sa sainteté en nos jours, disait le père Giry en 1685, par un grand nombre de guérisons miraculeuses, qui ont été faites et se font continuellement à son tombeau : aussi Jérôme de Villars, archevêque et comte de la même ville, en informa-t-il le pape Paul V et le sacré collége des cardinaux.

Thibaut alla donc visiter ce saint ermite, et lui déclara le dessein que Dieu lui inspirait de quitter ses parents et toutes ses connaissances pour embrasser la vie solitaire. Burchard le retint quelques jours dans son ermitage ; et, pour éprouver sa vocation, il lui fit pratiquer pendant ce temps tous les exercices d'une vie pénitente. Il l'accoutuma à porter la haire, à ensanglanter son corps par de rudes disciplines, à jeûner souvent, à passer des heures entières en oraison, les bras étendus et les yeux levés vers le

ciel, à mortifier ses inclinations et ses appétits, en un mot, à se faire une guerre continuelle à lui-même. Quand il l'eut suffisamment éprouvé, reconnaissant la vérité de l'éminence de sa vocation, il l'encouragea à y obéir ; Thibaut s'y sentit porté plus que jamais, et il conçut un si grand désir de ce bienheureux état qui dégage l'âme de toutes les choses sensibles pour l'attacher seulement aux célestes et aux éternelles, que, depuis, nulle difficulté ni tentation, ni même toute la rage des démons n'ont pu l'arracher de son cœur. Dans ce sentiment, il demanda la bénédiction à Burchard, et, ayant pris congé de lui, il revint chez ses parents pour y attendre le temps favorable à l'exécution de son dessein.

A peine y fut-il arrivé, que son père, qui voulait l'engager dans le monde, et établir sa fortune par une grande alliance, lui parla de se marier. En effet, comme il était fort bien fait, et que ses bonnes qualités de corps et d'esprit, jointes aux avantages de sa naissance et aux richesses de sa maison, le rendaient un des meilleurs partis du royaume, il ne pouvait pas espérer moins qu'une grande princesse ; mais la personne la plus accomplie n'était pas capable de lui plaire, parce que s'étant consacré à la sagesse éternelle, il ne voyait rien sur la terre qui lui pût être comparé. « Toutes les beautés d'ici-bas », disait-il en lui-même, « passeront comme un songe, et nous passerons avec elles. Serais-je assez misérable pour m'y amuser ? Elles me quitteraient bientôt ; il faut donc que je les quitte le premier ». Cependant Eudes II, comte de Blois, à qui la reine Constance, femme du roi Robert, avait fait donner la ville de Sens, leva une grande armée pour se mettre en possession du royaume de la Haute-Bourgogne, qu'il prétendait lui appartenir après la mort de Rodolphe III (1032), et qui lui était disputée par l'empereur Conrad, dit le Salique. Arnoul, père de notre Saint, qui était parent et vassal d'Eudes, et en cette qualité obligé de le soutenir, leva quelques compagnies de soldats pour cette guerre. Il voulut en donner le commandement à son fils encore fort jeune, qui par ce moyen aurait été à la tête de la noblesse de Champagne. Mais notre Saint refusa cet honneur : il désirait servir Dieu et non les princes, se combattre lui-même au lieu de répandre le sang des autres. Après avoir passé encore quelques années dans la maison paternelle, il résolut d'abandonner définitivement le monde : il quitta sa famille avec un gentilhomme de ses amis, nommé Gauthier, et s'en alla à Reims, où il logea dans l'abbaye de Saint-Remi. Ils étaient tous deux à cheval, et avaient chacun un serviteur qui les suivait ; mais ayant laissé les serviteurs et les chevaux dans l'hôtellerie, ils sortirent à pied de la ville, changèrent d'habits avec deux pauvres pèlerins qu'ils rencontrèrent en chemin, et s'enfuirent ainsi nu-pieds et couverts de haillons : ayant passé le Rhin ils s'arrêtèrent dans la forêt de Petingen, en Souabe (1033), et s'y construisirent des cellules.

On ne peut rien concevoir de plus humiliant que leur manière de vivre en cette retraite. On dirait, à les voir, non-seulement des solitaires, mais aussi des pauvres et des mercenaires ; car, pour avoir de quoi se nourrir, ils vont de temps en temps dans les villages et les hameaux voisins, où ils portent des pierres avec les maçons, travaillent aux prés avec les faucheurs, font du charbon avec les charbonniers, nettoient les étables et les écuries avec les moindres valets et s'abaissent aux autres ministères les plus vils de la campagne. S'ils reçoivent quelque argent de leur travail, ce n'est que pour avoir un peu de pain, qui fait ordinairement tout le mets de leur table et toute la provision de leur ermitage ; tant que durent ces provisions, ils passent les jours et les nuits, tantôt à contempler les grandeurs de Dieu et les mys

tères de notre salut, tantôt à chanter des psaumes et des hymnes en l'honneur de leur souverain Seigneur, tantôt à affliger leurs corps par des disciplines sanglantes, des postures pénibles et de longues prières, la face contre terre. Que ces premières démarches de la vie de Thibaut sont admirables ! Que ces coups d'essai sont parfaits ! Que ce noviciat est digne de louange ! Thibaut, nourri dans les délices et élevé dans les plaisirs d'une maison riche et abondante ; Thibaut, qui, bien loin de souffrir aucune incommodité, a toujours été traité avec tant de délicatesse, est maintenant dans des souffrances continuelles et soupire sous la rigueur du froid et des glaces du Nord. Celui qui reposait sur la pourpre et sur le brocard, et qui mangeait les mets les plus délicieux, n'a pour lit que la terre, pour vêtements que de mauvais haillons et pour nourriture qu'un peu de pain noir et dur qu'il détrempe dans l'eau de ses larmes ; celui dont les exercices étaient nobles et agréables, qui ne conversait qu'avec les enfants des princes, et dont les oreilles étaient accoutumées à entendre les louanges, les caresses et les flatteries des courtisans, se voit abattu sous les travaux les plus vils, et n'a plus d'autre compagnie que les animaux des bois, ou de pauvres manœuvres qui n'ont pour lui que de l'insolence et de la dureté. Qu'il faut être vertueux pour vivre de la sorte ! Qu'il faut posséder une profonde humilité pour s'exposer ainsi volontairement et sans nécessité aux insultes, aux railleries et à l'insolence de gens incultes et grossiers ! Mais, d'ailleurs, que Thibaut est heureux de trouver dans ses ateliers, ses fourneaux, ses étables et son désert, l'accomplissement de ses pieux désirs et de la volonté de Dieu ! Il n'a fui la cour et la maison de son père que par aversion pour les grandeurs et les vanités du monde, et il se trouve dans un état si bas, qu'il n'a rien à craindre du côté de l'orgueil. C'est aussi ce qu'il disait à son cher compagnon pour l'animer à la patience et à supporter courageusement les peines qu'il endurait. « Que nous sommes heureux d'être à couvert de l'orgueil, de l'envie et de tant de désordres qui règnent dans le monde ! Pour moi, j'estime plus notre pauvreté, qui nous met à l'abri de tant d'orages, que les sceptres et les diadèmes qui sont exposés à une infinité de soins, de chagrins et de dangers ». Au reste, s'il n'embrassa pas d'abord une vie entièrement solitaire, ce ne fut que par le conseil de Burchard, qu'il avait consulté dès le commencement ; car ce saint homme, qui était fort expérimenté dans la conduite spirituelle, lui conseilla aussi de ne pas se séparer tout d'un coup du commerce des hommes, mais de se disposer à un état si difficile et si parfait par la pratique des vertus les plus austères, et surtout de l'humilité et de la sainte abjection.

Cependant il attira, dans la suite, tant de bénédictions sur les maisons des maîtres qui le faisaient travailler, qu'on commença, dans le pays, à l'honorer et à le considérer comme un saint. S'en étant aperçu, il en eut une peine extrême ; et, pour ne point perdre à Petingen ce qu'il avait voulu éviter en sortant de Provins, il prit la résolution avec Gauthier de faire les pèlerinages de Saint-Jacques de Compostelle, en Galice, de Saint-Pierre, à Rome, et des saints lieux de la Palestine. Ils partent donc pour Saint-Jacques, les pieds nus, et n'ayant qu'un peu d'argent, qui leur restait du salaire de leurs travaux. On ne peut s'imaginer combien ils souffrirent en chemin, du chaud, du froid, des cailloux, des épines, de la faim, de la soif, de la dureté de leurs vêtements et des autres choses qui ont coutume d'incommoder les voyageurs. Mais rien de tout cela ne fut capable d'affaiblir leur courage, ni de ralentir leur dévotion. Leur ferveur en ce lieu de sainteté fut admirable ; ils y passèrent plusieurs jours en prières : leurs corps

étaient sur la terre, mais leur esprit était dans le ciel. Leur conversation était avec les Saints et avec Jésus-Christ même ; et les consolations qu'ils en recevaient étaient si abondantes, qu'ils ne pouvaient cesser de bénir le jour qu'ils avaient quitté le monde pour se donner au service de Dieu. Au retour, le démon, à qui l'austérité de Thibaut était insupportable, lui apparut sous forme humaine, et, s'étant couché sur son passage, le fit tomber très-rudement ; mais le Saint n'en reçut point de mal, et ayant fait le signe de la croix sur lui et imploré l'assistance de Notre-Seigneur, il contraignit ce monstre à disparaître et à se retirer dans les abîmes. Ce qui lui fit plus de peine, ce fut, étant arrivé à Trèves, d'y rencontrer le seigneur Arnoul, son père, qui le cherchait de tous côtés, et était dans des douleurs extrêmes pour son absence. Il le reconnut aisément, mais ne fut pas reconnu de lui, parce que ses austérités et les fatigues de tant de travaux et de voyages l'avaient rendu méconnaissable. Ses entrailles furent émues à la vue de cet objet qu'il aimait tendrement, et dont il savait qu'il était infiniment aimé ; mais il s'éleva au-dessus de la nature, et étouffa tous ces sentiments humains, qui le sollicitaient de se déclarer. Pour n'être pas exposé à une pareille épreuve, il résolut avec son compagnon de s'éloigner de Trèves.

Ils se rendirent donc à Rome, et y honorèrent les cendres des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul. Ils y visitèrent aussi les autres lieux de dévotion, qu'ils baignèrent souvent de leurs larmes, et y passèrent les jours et les nuits en oraison. Après s'être acquittés de ces devoirs, ils résolurent de nouveau de faire le voyage de la Palestine pour y adorer les vestiges du Sauveur du monde et y révérer ces lieux qu'il a sanctifiés par sa présence et arrosés de ses pleurs et de son sang. Ils allèrent pour cela à Venise, dans le dessein de s'y embarquer ; mais, lorsqu'ils croyaient être près de faire voile, ils apprirent avec beaucoup de douleur que la guerre allumée entre les chrétiens et les Sarrasins fermait l'entrée de la Terre sainte et rendait ce pèlerinage impossible (1055). Dans cet accident, ils adorèrent les secrets de la Providence de Dieu, et, se prosternant devant sa majesté, ils la prièrent avec larmes de leur inspirer ce qu'ils devaient faire pour lui être plus agréable (1056). Leur demande fut exaucée, et Dieu leur fit connaître qu'il souhaitait qu'ils vécussent solitaires en un lieu appelé *Salanigo*, auprès de Vicence, en Italie. Ils y trouvèrent une vieille chapelle qui avait été dédiée sous le nom de Saint-Hermagore et de Saint-Fortunat, martyrs, mais qui étaient tellement en ruines qu'on n'y célébrait plus les divins offices. L'ayant jugée propre à leur dessein, ils en obtinrent le don de ceux à qui elle appartenait, et bâtirent tout auprès deux cellules pour se retirer chacun en son particulier.

Thibaut se voyant au lieu où Dieu voulait qu'il terminât toutes ses courses, s'anima d'une telle ferveur, qu'il semblait n'avoir encore rien fait jusqu'alors. Il se livra à de nouvelles austérités d'une rigueur telle qu'on ne peut y penser sans effroi. Il porta durant cinq ans un cilice qu'il ne quitta jamais que pour avoir le moyen de se mettre en sang, avec une discipline faite de longues courroies. Il s'interdit d'abord toute sorte de viandes, puis il se réduisit au pain d'orge et à l'eau ; enfin, ce qui est fort extraordinaire dans les pénitents les plus sévères, il se priva même de pain et d'eau, se contentant de fruits et d'herbes crues, tels qu'il les trouvait dans les champs. Son lit était, au commencement, un coffre ou une planche, son chevet un tronc d'arbre, et sa couverture l'habit même dont il était vêtu ; mais, sur la fin, il n'eut plus d'autre lit que le siége de bois où il avait coutume de s'asseoir.

Son sommeil était fort court, parce qu'il passait presque toute la nuit en prières; mais il avait l'adresse, pour cacher sa mortification, de se mettre en état de dormir avant que celui qui l'assistait se retirât, et de faire aussi la même chose quelques moments avant qu'il revînt.

Sindichérius, évêque de Vicence, prélat très-vigilant et très-soigneux du salut de son peuple, étant charmé de la sainteté de Thibaut et se persuadant qu'il serait encore plus utile à l'Eglise s'il était honoré du caractère de la prêtrise, voulut absolument l'ordonner prêtre. Rayer, chanoine et conseiller de Provins, qui a composé sa vie en notre langue, dit qu'il reçut seulement le diaconat et qu'il ne souffrit jamais d'être promu à la prêtrise ; mais nous avons de trop puissants témoignages de son ordination au sacerdoce, pour la pouvoir révoquer en doute. Son histoire assure qu'il guérit un religieux nommé Odon, en disant la messe pour lui et en le communiant de ses propres mains. Son éloge, en forme d'épitaphe, que l'on voit en sa chapelle, dans l'église cathédrale de Vicence, dit qu'il fut prêtre titulaire de cette église, comme le rapporte Ughellus, au tome v^e de l'*Italie sacrée*, au titre des évêques de Vicence.

Cette nouvelle dignité lui donnant encore plus de réputation et de crédit dans le pays, il s'assembla autour de lui un grand nombre de personnes qui désirèrent être instruites de sa bouche et imiter ses actions. A la place de Gauthier, son fidèle compagnon, que la mort lui enleva deux ans après son établissement à Salanigo, il se vit environné d'une troupe de disciples, qui marchèrent courageusement sur ses pas et composèrent un nouveau monastère dont il fut le père et l'abbé. Cependant le démon, ne pouvant souffrir les grands fruits qu'il produisait par sa parole et par son exemple, le tourmenta en diverses manières, dans l'espoir que, par l'importunité de ses tentations et de ses persécutions, il le contraindrait enfin à se relâcher dans ses pratiques spirituelles et à mener une vie plus aisée et moins sévère; mais le cœur de Thibaut était trop bien fortifié par la grâce, pour céder aux efforts du monstre infernal. Il le surmonta en toutes sortes de rencontres, et lors même que, par sa malice, il tomba dans une rivière, il en sortit non-seulement sans incommodité, mais aussi sans en être mouillé. D'ailleurs notre Saint fut souvent consolé par des visions et des révélations célestes. Les Anges le visitèrent plusieurs fois et se firent voir à lui sous des formes et des représentations pleines de douceur; et, un jour qu'il pleurait amèrement ses péchés, il y en eut un qui lui dit : « Ne pleure plus, car tes péchés te sont remis ». Vers le même temps, les saints martyrs Hermagore et Fortunat, dont il avait rétabli l'oratoire, l'honorèrent de leur entretien et le remercièrent du soin qu'il avait de les faire louer et vénérer en ce lieu.

Sa réputation, ne pouvant plus demeurer renfermée dans l'Italie, se répandit jusque dans la France, et vint aux oreilles de son père, de sa mère et de ses proches. On ne peut exprimer la joie qu'ils eurent de savoir que Thibaut, non-seulement n'était point mort, mais qu'il était monté, par la grâce de Dieu et par ses généreux efforts, à un si haut degré de sainteté. Ils allèrent exprès en Italie pour le voir, pour l'embrasser, pour se réjouir avec lui de l'heureux choix qu'il avait fait, et pour se recommander à ses prières. Ils ne purent arrêter leurs larmes en sa présence; mais c'étaient plutôt des larmes d'une sainte allégresse que de tristesse et de douleur. Son visage pâle et décharné, son corps tout rompu de travaux et d'austérités, son habit vil et méprisable ne leur donnèrent pas du dédain, mais au contraire une sainte envie de marcher sur ses pas et de faire une sérieuse pé-

nitence de leurs propres péchés. Sa mère fut tellement touchée de son exemple, qu'oubliant la splendeur et les richesses de sa maison et tout ce que le siècle lui avait présenté jusqu'alors d'agréable, elle pria instamment son mari de lui permettre de demeurer dans une cellule auprès de son fils. Elle l'obtint enfin par l'effort de ses prières, et Thibaut, qui la logea dans un petit ermitage écarté, prit un soin particulier de l'instruire de tout ce qui était nécessaire pour sa perfection; jusqu'à sa mort, jamais ni le chaud, ni le froid, ni les pluies, ni les neiges, ne le purent empêcher de lui rendre les visites dont elle avait besoin pour la fortifier dans un genre de vie si différent de celui qu'elle avait mené dans le monde.

Dieu récompensa ensuite la piété de son serviteur par une grâce fort extraordinaire : deux ans avant qu'il mourût, il fut affranchi de toutes sortes de tentations et d'illusions du démon, et des mouvements déréglés de la chair ; mais, comme il fallait qu'il sortît de ce monde aussi pur que l'or affiné sept fois dans le creuset, la Providence divine lui envoya une maladie terrible, qui lui causa d'extrêmes douleurs. Il n'avait pas un membre sain et dont il eût l'usage libre. Ses pieds étaient si faibles, qu'ils ne le pouvaient porter, et ses mains étaient si percluses, qu'il ne pouvait les lever jusqu'à sa bouche. Cependant, dans un si grand déluge de maux, il ne voulut jamais rien relâcher de son jeûne ni de ses autres austérités ordinaires. Voyant donc sa fin approcher, il envoya prier Pierre, abbé de Vangadice, de l'Ordre des Camaldules, qui était son fidèle ami et qui lui avait donné l'habit monastique, de le venir voir, et il lui recommanda sa mère, ses disciples, qu'il allait laisser orphelins par sa mort. Trois jours avant qu'elle arrivât, il se fit, par cinq fois, un grand tremblement de terre en sa cellule, marque de la présence de celui dont il est écrit : « Il regarde la terre, et il la fait trembler ». Ensuite, Thibaut entra dans une terrible agonie, où il souffrit beaucoup, selon le témoignage de ceux qui étaient présents; mais, en étant sorti victorieux, il reçut les derniers sacrements avec une ferveur et une dévotion admirables. Enfin, ayant répété souvent ces paroles pleines de charité : « Seigneur, ayez pitié de votre peuple ! » il rendit à Dieu son âme toute chargée de mérites, et disposée à recevoir la couronne de la gloire. Ce fut le dernier jour de juin, vers l'année 1066, quoiqu'on n'en fasse ordinairement mémoire, dans les divins offices, que le 1er ou le 4 juillet.

Son corps, après son décès, parut tout autre qu'il n'avait été durant sa vie, car on n'y vit plus de plaies ni d'ulcères, mais une beauté et un éclat surprenants, qui faisaient assez connaître qu'il était destiné à la résurrection glorieuse. L'abbé de Vangadice, dont nous venons de parler, et que l'on croit être l'auteur de la première histoire du Saint, dit que les habitants de Vicence, en Italie, et ceux des châteaux voisins, ayant appris sa mort, allèrent tous en foule à sa solitude et l'amenèrent à la ville, où il fut enterré dans l'église de Notre-Dame de Vicence. Il se fit ensuite beaucoup de miracles à son tombeau : un hydropique et un paralytique, cinq estropiés et douze aveugles y furent guéris.

On le représente : 1° avec l'habit de Camaldule sous lequel il mourut près de Vicence après un pèlerinage à Compostelle; 2° avec l'attribut de la très-sainte Trinité, parce qu'on prétend qu'il fut élevé pendant sa vie, à une connaissance extraordinaire de ce mystère; 3° priant dans sa solitude, pendant que son compagnon construit leur cellule ; 4° visité dans sa cellule par son père et sa mère qui le trouvent mourant et tout couvert d'infirmités, suite de ses mortifications; 5° partant pour la chasse ; il a la tête

couverte d'une toque et ceinte d'une auréole radiée comme le soleil [1]. Son manteau est violet; il a une robe brochée d'or, des bottines à retroussis et des éperons avec des étriers de bleu-clair. De la main gauche il porte un oiseau de proie et de l'autre il guide le cheval blanc sur lequel il est monté. Une meute de chiens de chasse l'entoure, et, au milieu des chiens, devant lui, est un lion privé, lancé à la course.

Les corroyeurs l'ont choisi pour leur patron, nous ne savons trop pourquoi. On l'invoque principalement dans le Luxembourg, à Huy, à Provins, à Thann, à Vicence. Il est patron de trois paroisses du diocèse de Troyes : Mesgrigny, Saint-Léger-sous-Brienne, Saint-Thibaut.

CULTE ET RELIQUES.

La question des reliques de saint Thibaut n'est pas sans quelques difficultés. Ughellus, qui écrivait au XVIIe siècle, dit que son corps reposa dans la cathédrale de Vicence; mais à la même époque, le vicaire général de Vicence (*Silvius Trissinus*) déclarait qu'il y avait seulement à Vicence une chapelle et un autel dédiés à saint Thibaut, et que, d'après la tradition, son corps, après avoir reposé dans cette chapelle, avait été depuis porté dans l'abbaye de Vangadice. Il paraît en effet bien certain que le corps d'un saint Thibaut a reposé dans l'église de l'abbaye de Vangadice. Ferrari dit que l'ermite de Vicence devint plus tard abbé de Vangadice, et qu'il y mourut. L'auteur de l'histoire des Camaldules (*Augustinus Florentinus*), le fait aussi mourir à Vangadice, mais simplement comme hôte de l'abbé, opinions formellement démenties par l'auteur de la vie de saint Thibaut, comme on a pu le voir plus haut. Aussi, pour résoudre cette difficulté, les Bollandistes admettent-ils, en outre de notre saint ermite, un autre saint Thibaut, abbé de Vangadice, mort en 1050.

Quoi qu'il en soit des reliques de saint Thibaut qui ont pu rester en Italie, il est incontestable qu'une partie notable de son corps fut apportée en France. Du Saussay, ainsi que les historiens des abbayes de Sainte-Colombe, et de Lagny, le disent formellement. Le culte de saint Thibaut se répandit de très-bonne heure tant en France qu'en Allemagne, et un grand nombre d'églises ou de chapelles y furent élevées en son honneur.

D'après l'opinion commune, c'est le propre frère de saint Thibaut, Arnoul, abbé de Sainte-Colombe-les-Sens et de Lagny, qui serait allé réclamer les reliques du Saint en Italie, l'an 1078. A son retour, passant par le prieuré de Beaumont, aujourd'hui Saint-Thibaut-aux-Bois qui dépendait de l'abbaye de Saint Germain d'Auxerre, il y laissa une partie de son précieux dépôt, sur les instances du prieur et des moines. Ces reliques transférées, en 1400, à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, y furent brûlées, en 1567, par les Calvinistes. Pendant qu'elles étaient encore à Beaumont, l'abbé de Saint-Germain en aurait, dit-on, donné une partie aux Cordeliers de Provins, en 1321; mais il n'en reste aucun vestige. Richer, archevêque de Sens, alla jusqu'à Joigny au-devant des saintes reliques qui furent reçues en grande pompe à l'abbaye de Sainte-Colombe. Arnoul ne pouvait oublier son abbaye de Lagny, et il est certain qu'il y apporta des reliques de son frère, notamment un bras. Mais les historiens ne sont pas d'accord sur l'époque de cette translation, que les uns placent en 1078, et d'autres en 1096.

Peu de temps après que ces reliques eurent été apportées à Lagny, par suite d'apparitions du Saint et de nombreux miracles, l'abbé Arnoul fit construire, près de son abbaye, au lieu dit le Bois du Fou (ou des Hêtres), une église où les reliques du Saint furent déposées. C'est l'origine du prieuré de Saint-Thibaut des Vignes, dont l'église fut érigée en paroisse par l'évêque de Paris, en 1543.

L'église actuelle remonte certainement au commencement du XIIe siècle. Mgr Allou, évêque de Meaux, faisant la visite des reliques de son diocèse en 1854, trouva, dans la châsse de saint Thibaut, deux os du bras droit (humerus et radius), quelques petits ossements et les restes d'un cilice. Les deux os du bras furent enveloppés dans une étoffe de drap d'or et déposés dans une nouvelle châsse de cuivre doré donnée par Monseigneur qui se réserva une partie du radius pour en donner des fragments aux églises de son diocèse où saint Thibaut est particulièrement honoré, et notamment à deux églises de Provins, Sainte-Croix et Saint-Quiriace, qui n'avaient plus aucune relique du Saint.

Nous avons composé cette biographie d'après l'abbé de Vangadice, Ughellus, Du Saussay, et Bayer; des *notes locales* nous ont permis de dresser avec moins d'incertitude l'état primitif et l'état actuel du culte et des reliques. Cf. *Vies des Saints du diocèse de Troyes*, par l'abbé Defer.

1. Vitrail de l'église paroissiale de Saint-Thibaut (diocèse de Troyes).

NOTRE-DAME DE BONNE-DÉLIVRANCE, A PARIS

Maria pia est exorantibus, dulcis diligentibus.
Marie est pleine de tendresse pour ceux qui la prient, pleine de douceur pour ceux qui l'aiment.
S. Bernard., *serm.* IV *in Assumpt.*

L'église Saint-Etienne des Grès a, de temps immémorial, tiré toute sa célébrité d'une Vierge noire, dite *Notre-Dame de Bonne-Délivrance*, placée dans une de ses chapelles ; et au XVIe siècle il s'y forma en son honneur une confrérie qui devint illustre, sous le titre de confrérie de Notre-Dame de Bonne-Délivrance.

En effet, on accourut de toutes parts à cette confrérie, et bientôt plus de douze mille confrères se firent inscrire sous l'étendard de Notre-Dame de Bonne-Délivrance. Ce seul titre parlait à tous les cœurs : car qui n'a pas besoin d'être délivré de quelque peine d'esprit, de quelque angoisse de cœur, de quelque infirmité de corps, de quelque passion qui tyrannise au dedans ou de quelque contradiction qui vient du dehors ? Mais ce titre touchait surtout les prisonniers pour dettes, les femmes à l'approche de leur terme, et les malades en danger de mort. Il touchait les étudiants des colléges eux-mêmes ; et ces jeunes gens, fidèles aux pieuses traditions du foyer domestique, venaient en foule s'enrôler au service de la Reine des vierges pour mettre sous sa garde l'honneur de leurs premières années. Ils se levaient avant le jour pour réciter l'office de Notre-Dame, et se réunissaient en commun autour de la statue vénérée pour dire le chapelet.

De ce nombre fut, en 1578, François de Sales, alors âgé de dix-sept ans. Ses plus délicieux moments étaient ceux qu'il passait aux pieds de l'image miraculeuse de Marie, lui racontant tout ce qui se passait dans son âme innocente, se nourrissant du souvenir de ses bienfaits et de la reconnaissance qu'ils faisaient naître dans son cœur. Ce fut là que, dans les saintes ardeurs de sa piété, il prit la ferme résolution de se consacrer à jamais à Dieu et à Marie et de garder la chasteté perpétuelle ; ce fut là surtout qu'il obtint la délivrance d'une tentation terrible qui faillit le conduire au tombeau. Ce saint jeune homme avait été saisi de la pensée que peut-être il ne serait pas sauvé, que peut-être il irait en enfer et serait privé toute l'éternité du bonheur de voir Dieu et de l'aimer, de voir et d'aimer Marie, sa tendre mère ; et cette pensée l'avait tellement accablé qu'il ne pouvait ni manger, ni boire, ni dormir ; il en desséchait à vue d'œil, et la jaunisse, envahissant tout son corps, lui càusait des douleurs aiguës. Enfin, un jour, revenant du collége, il entre dans l'église Saint-Etienne des Grès, va se prosterner devant Notre-Dame de Bonne-Délivrance, et lui dit avec beaucoup de larmes, plus encore du cœur que des lèvres : « Souvenez-vous, ô vierge Marie, ma tendre mère, que jamais il n'est arrivé à aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection et imploré votre assistance d'être rejeté. Animé de cette confiance, ô Vierge, mère des vierges, je cours à vous, je me jette à vos pieds, gémissant sous le poids de mes péchés. O mère du Verbe, ne méprisez pas mes prières, mais rendez-vous propice à mes besoins et exaucez-moi ». Puis s'adressant à Dieu, il lui demande, par l'intercession de Marie, que son esprit et son corps soient rendus à leur

premier état, fait vœu de chasteté perpétuelle et promet de réciter chaque jour, en mémoire de ce vœu, un chapelet de six dizaines. A peine a-t-il dit ces mots, qu'une pleine santé lui est rendue, et son âme, rassurée, rentre, après six semaines de souffrances inouïes, dans une paix profonde.

Plein de la même confiance en Notre-Dame de Bonne-Délivrance, le Père Bernard, surnommé *le pauvre prêtre*, dont le clergé de France a plusieurs fois sollicité la béatification, obtint devant la même statue une grâce non moins signalée. Revenu d'une vie d'égarement à une conduite chrétienne, il se trouva exposé à un péril imminent par l'arrivée dans la maison où il demeurait d'une personne très-dangereuse qui voulait y fixer son domicile. Dans cette crise, il court se jeter aux pieds de Notre-Dame de Bonne-Délivrance, la prie de toute son âme, rentre à son logis, et la personne en était déjà partie pour n'y plus revenir.

Ces faits et plusieurs autres accrurent la dévotion des fidèles pour ce religieux sanctuaire. Les souverains Pontifes l'enrichirent à l'envi des plus précieuses indulgences ; les plus illustres personnages, les rois et les reines, les princes et les seigneurs, les hommes d'armes et les femmes du monde, se firent inscrire dans le registre de la confrérie, et leurs noms y figurent à côté des noms les plus vulgaires. On y voit Louis XIII et Anne d'Autriche, Louis XIV, encore enfant, et, à son exemple, tous les enfants de France, inscrits dès leur naissance, le duc d'Orléans, frère de Louis XIII, et le duc d'Anjou, frère de Louis XIV, le grand Condé et la princesse de ce nom, le prince et la princesse de Conti, Marie-Thérèse d'Autriche, épouse de Louis XIV, et Louis, Dauphin. Nous n'en finirions pas si nous voulions dire toutes les célébrités qui venaient se confondre avec le simple peuple sous la bannière de Marie ; et leur piété se montrait généreuse à l'égal de leur vénération pour Notre-Dame de Bonne-Délivrance. Louis XIII donna pour la décoration de sa chapelle un présent en argenterie vraiment royal, Anne d'Autriche des chandeliers d'argent fleurdelisés, une magnifique lampe et un bénitier, l'un et l'autre d'argent, enfin un ornement complet de velours rouge. Excités par l'exemple de la cour, les uns donnaient de riches vêtements et des robes précieuses pour couvrir la sainte image aux grandes solennités ; d'autres versaient dans le trésor de la confrérie d'abondantes aumônes qui étaient consacrées à la délivrance des prisonniers pour dettes. De plus, une quête avait lieu à tous les offices pour cette belle œuvre ; et chaque année les gouverneurs de la confrérie se répandaient dans les diverses prisons de Paris, munis des dons faits à Notre-Dame de Bonne-Délivrance, en faisaient ouvrir les portes aux infortunés débiteurs, et les rendaient à leur famille attendrie et reconnaissante.

Cependant la ferveur de ces fidèles serviteurs de Marie ressort encore mieux des offices religieux que célébrait la confrérie, et dont la multiplicité, comme la durée, effrayerait si fort aujourd'hui la tiédeur de notre siècle.

Chaque dimanche, après la messe du chapitre, on célébrait en l'honneur de la sainte Vierge une messe solennelle avec diacre et sous-diacre, chapiers et orgues, et le célébrant y récitait un *De profundis* après l'offertoire, et un autre après la messe, pour les confrères décédés. De même, l'après-midi, les Vêpres du chapitre étaient suivies d'un office chanté à neuf psaumes et neuf leçons.

Tous les premiers dimanches de chaque mois, il y avait, le soir, les Vêpres de la sainte Vierge, procession autour de l'église, où l'on chantait les litanies, le *Salve Regina* ou une autre hymne, selon le temps, le *Domine, non*

secundum, l'*Exaudiat* avec l'oraison pour le roi, le *Languentibus* et le *De profundis;* puis un salut solennel.

Chaque lundi on chantait Laudes et messe solennelle de *Requiem* pour les confrères décédés. Chaque mardi, messe solennelle de saint Roch, avec mémoire de saint Sébastien, suivie d'une messe basse de Notre-Dame de Pitié. Chaque mercredi, messe solennelle du Saint-Esprit. Chaque jeudi, messe solennelle du Saint-Sacrement, suivie d'une messe basse de saint Etienne. Le soir, salut solennel, et, tous les premiers jeudis du mois, procession du Saint-Sacrement. Chaque vendredi, messe solennelle de la Sainte-Croix, suivie de la lecture de la Passion. Enfin, chaque samedi, messe solennelle de la sainte Vierge, suivie du *Stabat Mater*. On ne dérogeait à ces règles que dans les fêtes où la rubrique s'y opposait ; et à la fin de chaque messe on disait le *De profundis* pour les confrères défunts.

Outre cela, il se disait chaque jour une messe pour les bienfaiteurs de la confrérie. A toutes les fêtes de la sainte Vierge, on chantait tout l'office du bréviaire, à commencer par les premières Vêpres ; il y avait en outre deux grand'messes ; puis, soir et matin, exposition du Saint-Sacrement avec prédication. Aux fêtes de saint Pierre et de saint Jean-Baptiste, de saint Etienne et de saint Denis, de saint Roch et de saint Sébastien, de sainte Geneviève et de sainte Barbe, qui étaient les patrons de la confrérie, on chantait également tout l'office. Enfin, au décès de chaque confrère, on chantait Vêpres des morts, Matines à neuf psaumes et neuf leçons, Laudes et recommandations, trois grand'messes et l'absoute.

Mais ce qu'il y avait de plus remarquable, c'était la procession générale qui se faisait tous les ans, le 1er mai et le 24 août, depuis l'église Saint-Etienne jusqu'à une autre paroisse qu'on choisissait chaque année. On partait à huit heures du matin, et tous les confrères et sœurs y assistaient avec un nombreux clergé.

Cette procession comptait deux siècles d'existence et de gloire, lorsque, le 6 février 1737, le Parlement de Paris, possédé de la manie de s'ingérer dans les choses spirituelles, jugea à propos de supprimer cette solennité, qui réjouissait tous les cœurs chrétiens et ne molestait que le regard du jansénisme, alors en grande vogue, ou de l'impiété naissante alors au sein de la patrie. Mais si la puissance humaine pouvait supprimer une cérémonie extérieure, elle ne pouvait rien diminuer de la confiance et de l'amour des enfants de Marie pour leur mère. Aussi le sanctuaire de Notre-Dame de Bonne-Délivrance continua à être l'objet de la dévotion des fidèles et le but de leurs pieux pèlerinages.

Enfin arrivèrent les jours mauvais de la révolution et le triomphe suprême de l'impiété. On chassa les prêtres, on pilla les églises, et dans cette dévastation sacrilége, on n'eut garde d'oublier Saint-Etienne des Grès. Cette église offrait à la cupidité un appât trop séduisant pour échapper à la fureur des dévastateurs. Elle fut donc dépouillée de toutes les richesses que la foi des princes et des fidèles y avait amassées depuis plusieurs siècles : on enleva l'or, l'argent, le fer, les grilles, les marbres, les boiseries, tous les ouvrages d'art qui décoraient les murs, enfin la statue elle-même, pour vendre le tout aux enchères. Une pieuse dame, la comtesse de Carignan Saint-Maurice, informée du fait, court aussitôt à la municipalité de Paris, vient à bout d'acheter la sainte statue, la fait transporter à son hôtel, et là lui dédie un petit oratoire où un prêtre caché célébrait tous les jours les saints mystères. La pieuse comtesse jouissait de son trésor dans le secret, lorsque, selon la façon de faire d'alors, elle fut incarcérée comme suspecte

dans la maison de la rue de Sèvres appelée *les Oiseaux*, qui avait été transformée en prison supplémentaire ; mais la sainte statue, échappée aux regards des malfaiteurs, demeura toujours dans son petit oratoire ; et le 4 octobre 1794 la pieuse comtesse, mise en liberté par une protection de Notre-Dame de Bonne-Délivrance qu'elle avait invoquée tous les jours durant sa captivité, reprit ses prières devant la sainte image. Quatre mois après, apprenant que les dames hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve, qu'elle affectionnait singulièrement, étaient sur le point d'être chassées de leur communauté par le gouvernement, elle fit vœu de donner sa statue chérie à ces dames, si le gouvernement, renonçant à ses desseins hostiles, cessait de les inquiéter. De leur côté, les religieuses firent une neuvaine à Notre-Dame de Bonne-Délivrance ; tant de prières furent exaucées, et les religieuses restèrent tranquilles dans leur communauté. La comtesse de Carignan offrit alors d'accomplir son vœu : les dames de Saint-Thomas l'acceptèrent avec bonheur, s'empressèrent de bâtir une chapelle pour recevoir la statue ; et, le 1er juillet 1806, l'image miraculeuse fut transportée à Saint-Thomas de Villeneuve, où elle devint aussi l'objet d'un culte fervent et le but de nombreux pèlerinages. Ainsi fut remplacée la célèbre chapelle de Notre-Dame des Grès, qui tomba, ainsi que l'église, sous le marteau des démolisseurs.

Extrait de *Notre-Dame de France,* par M. le curé de Saint-Sulpice.

NOTRE-DAME DU MARAIS, A FOUGÈRES

AU DIOCÈSE DE RENNES

L'église Saint-Sulpice, à Fougères, possède, dans une niche, au-dessus de la porte d'entrée, et sous un petit édicule, tel qu'on en voit dans certaines églises de campagne, Notre-Dame du Marais, ainsi appelée du lieu où elle fut découverte. Cette célèbre statue était depuis des siècles, porte une tradition constante, enfouie dans le sol, au-dessous de l'endroit où elle est exposée à la vénération des fidèles. On la découvrit, en creusant les fondations de l'église Saint-Sulpice ; et, comme ce sol était primitivement un marais, depuis longtemps desséché, on la nomma Notre-Dame du Marais. Ainsi parle la tradition du pays ; et cette tradition s'accorde de tous points avec l'histoire ; car l'histoire nous apprend que, dès les premières années du XIe siècle, il existait une église, sous le vocable de Marie, dans l'enceinte même du château de Fougères, précisément en face, et à une distance de cinquante mètres, de l'endroit où la tradition place la découverte de la statue. L'histoire nous apprend, en second lieu, que le château de Fougères fut rasé de fond en comble en 1166 ; par conséquent, l'église renfermée dans son enceinte dut nécessairement être enveloppée dans sa ruine ; la statue en pierre honorée dans cette église dut rouler avec les décombres dans les fossés du château, où elle fut trouvée trois siècles plus tard, lorsqu'on fouilla le sol pour la construction de cette partie de l'église Saint-Sulpice ; et sans recourir au caractère de merveilleux que quelques-uns ont attaché à la découverte de la statue, ces faits si simples font ressortir clai-

rement l'antiquité du culte de Marie à Fougères; ils démontrent que, dès le xe siècle, la Vierge sainte était honorée comme patronne de la ville et protectrice de la contrée.

La statue ainsi trouvée dans les décombres du château est haute de quatre-vingts centimètres, et représente la Vierge assise, la tête ceinte d'une couronne à trois fleurons entièrement lisses, tenant de la main gauche l'Enfant Jésus debout sur ses genoux, pendant que de la main droite elle lui donne son sein. Le divin Maître semble sourire à sa Mère, et a la main levée comme pour bénir. Cette image est d'un seul bloc de granit, d'un grain extrêmement fin. Un malencontreux artiste du milieu du dernier siècle voulut la refaire selon ce qu'il appelait les formes du beau; heureusement il ne réussit qu'à moitié, et lui laissa, malgré lui, son caractère primitif; de sorte que, nonobstant les couches de dorures et de badigeon dont il la couvrit, le cachet de haute antiquité que lui attribue la tradition ressort de la pureté de l'expression et de la naïveté des poses, comme de la disposition simple des draperies.

Pendant le temps que cette statue vénérée demeura enfouie, le culte de Marie ne souffrit point de défaillance : on l'honorait d'un culte tout particulier dans une chapelle de l'église Saint-Sulpice; une confrérie en son honneur y florissait sous le nom de la *grande confrérie de Notre-Dame*, desservie par sept chapelains; et Dieu témoigna plusieurs fois aux habitants de Fougères combien lui étaient agréables les hommages qu'ils rendaient en ce lieu à sa sainte Mère. Nous lisons dans le compte des trésoriers de la paroisse des années 1494 et 1495 qu'il s'y opérait de fréquents et éclatants miracles, en considération desquels l'évêque accorda quarante jours d'indulgence pour tous les jours de la semaine. Nous y lisons que, le 19 septembre 1495, un grand cierge s'y alluma de lui-même, et demeura ainsi allumé durant vingt-quatre heures, que toute la ville fut témoin du prodige, et que deux sermons furent faits pour en faire ressortir la merveille.

Ces faveurs et merveilles diverses, par lesquelles Dieu glorifiait l'image de Marie, inspirèrent pour elle, aux habitants de Fougères, un attachement sans bornes; et toutes les fois qu'aux temps de guerres civiles l'ennemi s'approcha des remparts, le premier soin des habitants fut de transférer la statue dans un lieu sûr et bien caché. Ce n'était pas qu'ils doutassent de la protection de Marie, à qui ils avaient remis la garde de leur ville, en plaçant son image sur chacune des quatre portes qui en défendaient l'entrée : fait remarquable, dont on voit encore la preuve, non-seulement dans celle de ces portes qui existe aujourd'hui, et qui présente aux regards cette même image, mais encore dans les statues placées près des anciennes portes démolies, et dans celle qui fut transportée à l'église Saint-Léonard, où le marquis du Bois-Février fonda une lampe qui devait toujours brûler devant elle. Mais quoique Marie les eût si bien protégés, que jamais armée protestante n'avait pu pénétrer dans la ville, ils croyaient plus prudent de ne négliger aucune précaution.

Vers le milieu du xviie siècle, la dévotion à Notre-Dame des Marais prit un développement extraordinaire, et se propagea avec une expansion qui sembla tenir du prodige : ce n'étaient plus des personnes isolées qui venaient réclamer sa protection, mais bien des paroisses entières qui s'y rendaient, chaque année, en pèlerinage, et des paroisses étrangères au diocèse, telles que Montaudin, Larchamps et Landivy, toutes trois alors du diocèse du Mans, aujourd'hui du diocèse de Laval. Ces pieux pèlerinages se continuèrent jusqu'en 93; et aujourd'hui encore les habitants de Landivy, con-

servant religieusement les traditions de leurs pères, viennent, chaque année, le premier jour de juillet, se prosterner aux pieds de Notre-Dame du Marais, et y assistent au saint sacrifice, célébré par leur curé, qui dirige toujours ce saint voyage.

Pour faciliter aux pèlerins le recueillement de la prière, en les séparant des allées et des venues, et du dérangement que leur suscitait l'office paroissial, on construisit une chapelle du pèlerinage, où l'on plaça la statue vénérée sous une sorte de baldaquin, au-dessus de la baie par laquelle elle communique avec l'église. C'est là que Marie apparaît, dans son humble sanctuaire, comme autrefois dans sa modeste demeure de Nazareth, dépouillée de toute gloire mondaine et de tout éclat, mais toujours pleine de grâces, et les répandant sans réserve sur ceux qui l'invoquent. C'est là que se conserve toujours enracinée au cœur du pèlerin une dévotion qui a résisté à l'épreuve des siècles, et qui, loin de diminuer, au milieu des défaillances de la foi, semble se fortifier tous les jours davantage ; fait qui serait à lui seul un miracle, si les grâces insignes obtenues dans ce sanctuaire n'en donnaient l'explication.

Avant la Révolution, on voyait suspendues aux pieds de Notre-Dame deux chaînes de fer avec lesquelles on attachait les condamnés, et dont lui avaient fait hommage deux accusés qui avaient obtenu, par son intercession, que leur innocence fût reconnue. M. Paumier, mort curé de Saint-Sulpice, en 1715, raconte, dans une notice qui se conserve encore, la guérison subite d'une jeune aveugle de la paroisse de Saint-Sauveur des Landes, qui s'était fait conduire aux pieds de celle qu'on n'invoque jamais en vain. Enfin l'amiral comte du Boueis de Guichen, natif de Fougères, saisi, dans une de ses excursions maritimes, par la plus horrible tempête, fit vœu, s'il échappait au danger, de venir en pèlerin remercier Notre-Dame du Marais ; et à peine eut-il fait ce vœu, que la mer se calma. Lorsqu'il fut de retour en France, il se hâta de venir à Fougères, et se rendit pieds nus dans le sanctuaire de Marie, proclamant à la face du monde la faveur qu'il en avait reçue.

Notre-Dame de France, par M. le curé de Saint-Sulpice.

NOTRE-DAME DE LORETTE, A LILLE

AU DIOCÈSE DE CAMBRAI

Il y avait à Lille deux chapelles de Lorette : la première, près de l'ancienne église Saint-Etienne, fondée, en 1537, par l'intendant général des finances, était d'une construction élégante et gracieuse, riche de tableaux et de sculptures ; et la statue de la Vierge placée au-dessus de l'autel passait pour un chef-d'œuvre. Depuis 1651, elle possédait la statue du sanctuaire de Notre-Dame des Ardents, lequel, après avoir été, pendant quatre siècles, visité avec fruit par les malades atteints du feu Saint-Antoine, fut alors démoli ; et l'on continuait de venir prier devant cette image pour obtenir la guérison de la fièvre et du charbon. La seconde chapelle de Lorette, bien plus célèbre que la première, fut fondée par l'électeur de Cologne, Joseph-Clément, chez les dames de l'Abbiette. Ce prince, trouvant peu digne de la sainte Vierge l'humble chapelle où elle était honorée depuis deux siècles,

conçut le projet de la remplacer par une plus décente dont il posa la première pierre le 9 février 1708. Dans cette construction, il ne négligea rien pour faire de sa nouvelle chapelle une copie fidèle de la *Santa Casa*, vénérée à Lorette en Italie ; et, à la fin du mois de juin, l'édifice étant terminé, il alla, en grande solennité, chercher au couvent des dames dominicaines la statue de l'ancienne chapelle qu'il y avait fait déposer. Le 1er juillet, il fit la consécration de ce nouveau sanctuaire ; le 2 du même mois, il y célébra la messe, et Fénelon y vint, l'après-midi, faire ses prières. Les jours suivants, on célébra très-solennellement l'octave de la consécration de la chapelle. Tous ces jours, il y eut grand'messe, le premier jour par les dominicains, le second, par le clergé de Saint-Etienne, qu'accompagnaient les magistrats en corps et en robe, offrant un cœur d'or avec cette inscription : *votum populorum*, le vœu des peuples, et au dessus, les armes de la ville ; les jours suivants, par le chapitre de Saint-Pierre, par les paroisses de Saint-Sauveur et de Saint-Maurice et par les ordres mendiants. Tant que l'électeur resta à Lille, il fit dire le chapelet chaque jour dans la chapelle de Lorette, et y assista ; et depuis lors, cette sainte pratique s'y est toujours conservée.

Quelque temps après, la ville ayant été prise par les hérétiques, les habitants osèrent, en leur présence, manifester, comme auparavant, leur dévotion à Notre-Dame de Lorette. Tous les matins, on y venait entendre la messe ou y faire ses prières, en si grand nombre qu'on avait peine à y trouver place ; tous les soirs, on y revenait chanter les litanies de Notre-Dame de Lorette ; et des cœurs d'or et d'argent, des tableaux, des cierges offerts à l'autel, attestaient la piété des fidèles pour la Mère de Dieu.

Dès l'année qui suivit la construction du nouveau sanctuaire, des guérisons inespérées s'y opérèrent ; et le bruit s'en répandant au loin, les grands vicaires de Tournai jugèrent opportun de faire procéder à une enquête sur ce sujet. L'enquête, commencée le 6 février 1710, constata plusieurs guérisons miraculeuses, ainsi que deux résurrections, qui permirent d'administrer le baptême à deux enfants morts en naissant ; et les dépositions des témoins, les certificats délivrés par les hommes de l'art, aussi bien que les registres où étaient consignés ces faits miraculeux, se conservèrent, jusqu'à la Révolution, dans le monastère des religieuses de l'Abbiette.

La précieuse image, heureusement échappée à l'esprit de destruction de 93, se vénère maintenant chez les religieuses de l'hôpital Saint-Sauveur.

Notre-Dame de France, par M. le curé de Saint-Sulpice.

SAINT DOMITIEN, ABBÉ,

FONDATEUR DE SAINT-RAMBERT DE JOUX, AU DIOCÈSE DE BELLEY (440).

Domitien naquit à Rome d'une famille distinguée, vers l'an 347, sous l'empire de Constance. Philippe, son père, et Marcianille, sa mère, cultivèrent soigneusement les heureuses dispositions qu'il manifesta dès son bas âge ; ils veillèrent surtout à le préserver des erreurs de l'arianisme et mirent tous leurs soins à le fortifier dans la foi catholique.

A l'âge de douze ans, il fut envoyé dans une école chrétienne pour y apprendre les lettres sacrées et profanes. Sur ces entrefaites, il perdit son père qui fut mis à mort par les Ariens, en haine de la religion ; sa mère en mourut de chagrin peu de temps après. Domitien prit dès lors la résolution de quitter le monde : il se défit de son patrimoine, partagea toute sa fortune entre les

indigents de Rome, et se retira tout jeune encore dans une maison religieuse pour embrasser l'état monastique dans sa ville natale. Plus tard (426), les factions qui agitaient l'Etat troublèrent la solitude des cloitres : Domitien prit alors le parti de se retirer dans les Gaules. Il aborda à Marseille où il fit la rencontre d'un ecclésiastique pieux, nommé Salvien, qui le fit entrer dans l'abbaye de Saint-Honorat de Lérins, au diocèse de Fréjus. Saint Hilaire l'en retira pour lui conférer la prêtrise (428), mais il rentra à Lérins et n'en sortit que quelques années après pour fonder, dans l'endroit appelé alors Axance, aujourd'hui Bourg-Saint-Christophe (Ain), un petit oratoire qu'il dédia à saint Christophe.

Il s'y livrait au jeûne, à la prière, aux veilles et à la célébration des saints mystères. Le nombre de ses disciples croissant de jour en jour, il abandonna l'oratoire d'Axance qu'il confia à un prêtre avec les jardins qu'il y avait formés et la vigne qu'il y avait plantée, et bâtit, sur un plateau qui domine la fontaine de Bébron, un monastère et deux oratoires, l'un en l'honneur de la sainte Vierge, l'autre en l'honneur de saint Christophe, martyr. Quelque temps après, ayant converti de l'arianisme à la foi catholique un riche seigneur des environs, nommé Latinus, celui-ci donna à Domitien des terres et de l'argent, ce qui lui permit d'agrandir son monastère de Bébron. Saint Rambert ayant été percé d'une lance dans les environs, par les ordres du cruel Ebroïn, y fut enseveli, et depuis lors le monastère de Domitien prit le nom de Saint-Rambert de Joux.

Après de si beaux travaux, affaibli par l'âge et les austérités, Domitien rendit son âme à Dieu. Sa dépouille mortelle fut déposée dans un beau sarcophage que ses religieux placèrent près de l'autel dédié à saint Genès, martyr. Une partie des reliques de ce saint solitaire fut transportée au prieuré de Saint-André-en-Forez vers l'an 1078, sous l'épiscopat de saint Gébuin, évêque de Lyon. Il n'existe plus aujourd'hui de ces précieux restes que quelques fragments qui sont dans l'église de Saint-Rambert (Loire).

Abrégé de la vie qu'en donnent Mgr Depéry, dans son *Histoire hagiologique de Belley*, et les *Acta Sanctorum*, au tome 1er de juillet.

SAINT FLEURET OU FLOREZ,

ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE DE LA CONTRÉE DE L'AUVERGNE (VIIe siècle).

Saint Fleuret *(Floregius)* fut orné des qualités de l'esprit et des dons de la grâce dans une large mesure. Ni son berceau, ni sa généalogie, ni son existence ne nous sont connus, dit Du Saussaye. S'il était permis d'émettre une opinion, nous croirions pouvoir avancer que saint Fleuret vint au monde vers le VIIe siècle, qu'il vit le jour au sein même des montagnes dont il fut plus tard l'apôtre, et qu'il était peut-être issu de cette noble famille d'Estaing qui se faisait un honneur de le placer parmi ses parents, et dont elle a conservé le portrait dans la galerie de ses ancêtres.

La légende prétend que ce Saint était évêque dans l'Auvergne, ce qui semble indiquer Clermont ; mais on ne trouve pas le nom de ce prélat dans les listes des évêques de cette église. Nous croyons, avec un hagiographe du Rouergue, que saint Fleuret était évêque régionnaire de la contrée de l'Auvergne et des pays voisins. Dans le Ve siècle, on institua des évêques régionnaires sans siége fixe, mais ayant une certaine étendue de pays sous leur juridiction, comme des missionnaires apostoliques, afin de pourvoir aux besoins pressants de l'époque et afin d'extirper les hérésies que les malheurs des temps laissaient s'introduire.

Dès ce monde, Dieu glorifia son serviteur du don des miracles. On rapporte, entre autres, qu'un aveugle recouvra la vue en s'arrosant les yeux de l'eau dont le saint prélat s'était lavé les mains avant de célébrer les divins mystères. Plusieurs boiteux lui durent aussi leur guérison.

Quand notre Saint fut mûr pour le ciel, Dieu l'arracha doucement de la terre après une maladie de huit jours. De passage à Estaing, petite ville du diocèse de Rodez, il y laissa sa dépouille mortelle.

Aussi, sa mémoire a été toujours en vénération à cause de la sainteté de sa vie, et les miracles les plus éclatants sont venus la recommander, de plus en plus, à l'amour des peuples. Son corps presque entier repose dans l'église d'Estaing : tous les ans, le premier dimanche de juillet, il y est l'objet d'un culte solennel que rien n'a pu, jusqu'à ce jour, ni interrompre, ni diminuer ou affaiblir. Un concours d'étrangers, arrivés des paroisses voisines et des confins de la haute Auver-

gne, lui présente l'hommage de leurs prières, avec les offrandes que leur inspire le sentiment de foi qui les anime.

Aux portes d'Estaing, une chapelle a été construite sous le vocable de saint Fleuret et dédiée à ce patron béni ; et, à côté de cette même chapelle, coule une fontaine dont les religieuses populations du pays attribuent l'origine aux ferventes prières de saint Fleuret : elles sont même dans le pieux usage de puiser à cette source, dès qu'elles sont visitées, ou par les infirmités, ou par quelque maladie.

La veille de la fête de saint Fleuret, on expose à la vénération des fidèles ses reliques insignes : cette pieuse cérémonie qui a lieu, avec solennité, au milieu des chants de l'Eglise et de l'*Iste confessor*, l'hymne liturgique des confesseurs, s'appelle l'ouverture du « corps saint ». Le chant d'une antienne particulière consacre cette touchante cérémonie.

Saint Fleuret est invoqué pour obtenir de Dieu la préservation, au bétail, des diverses épidémies, la santé des malades et la conservation des fruits de la terre. Les nombreux pèlerins qui se rendent à son tombeau, pour demander à Dieu ces grâces, par son intercession, ont coutume de faire bénir du pain et du sel qu'ils emportent pour en faire un saint usage chez eux, et ils offrent, en outre, une messe à Dieu en l'honneur de saint Fleuret. L'un d'entre eux disait, dans un des derniers pèlerinages qu'il a accomplis au tombeau de saint Fleuret, « qu'il s'y était rendu, chaque année, depuis soixante ans, pour rester fidèle à la promesse qu'il avait faite à son vieux père sur son lit de mort ; et qu'il avait recommandé à son fils de suivre, après sa mort, son exemple, parce qu'il s'était trouvé bien de la dévotion qu'il avait été constant à montrer pour saint Fleuret ».

L'abbé Bousquet, secrétaire général de l'évêché de Rodez. — Extrait du *Propre de l'Eglise d'Estaing*, et du *Propre de Rodez ;* — Cf. L. Servières, *Les Saints du Rouergue*.

SAINT GOULVEN [1],

ÉVÊQUE DE L'ANCIEN SIÉGE DE LÉON, EN BRETAGNE (Xe siècle).

Saint Goulven naquit dans un pays de Bretagne appelé Odena ; son père se nommait Glaudon et sa mère Golaguen. Un riche propriétaire breton l'ayant adopté dans le dessein d'en faire son héritier, il ne négligea rien pour son éducation, et surtout il le fit appliquer à l'étude des lettres, où l'enfant réussit complétement. Son père et sa mère moururent, et Goulven, qui avait déjà renoncé au monde dans son cœur, fit de si grands progrès dans la perfection que tous les malades des environs, persuadés de son crédit auprès de Dieu, accouraient à lui de toutes parts pour être soulagés dans leurs maux. Plus attentif encore aux besoins de leurs âmes qu'à ceux de leurs corps, il instruisait en même temps qu'il guérissait ; et sa parole, secondée de la grâce de Dieu, portait la vie et la santé dans les cœurs, à mesure que l'imposition de ses mains chassait les maladies corporelles.

Les nombreux éloges que lui attiraient la reconnaissance et l'admiration générales finirent par alarmer sa modestie ; pour éviter la tentation de la vaine gloire, il alla se cacher dans des bois et des buissons qui bordaient les marais de son pays. Il y bâtit un oratoire qu'il appela *Peni-ti*, c'est-à-dire *Maison de pénitence*. Enfermé dans ce lieu solitaire, il s'y appliqua nuit et jour à la contemplation et aux louanges de Dieu. Il ne mangeait qu'une fois le jour ; sa nourriture n'était que du pain et de l'eau, et très-peu d'autres aliments. Il ne sortait qu'une fois le jour pour aller faire dans le bois une procession de trois ou quatre cents pas. Il y avait planté trois croix, et il s'arrêtait quelque temps au pied de chacune pour faire sa prière : c'est ce qu'on a depuis appelé les *stations de Saint-Goulven*.

Cependant le peuple et le clergé de Léon, charmés des vertus du pieux anachorète, voulurent le contraindre d'accepter la dignité épiscopale. Saint Goulven fit, pour leur échapper, le voyage de Rome. On ne chercha pas à le retenir lorsqu'il eut déclaré qu'il y était obligé par vœu ; mais on envoya au Saint-Siége le décret de son élection avec l'éloge de sa vie angélique. Le Pape donna avec joie l'onction sacrée à un sujet d'un si grand mérite et le renvoya en Bretagne pour gouverner le diocèse de Léon.

1. *Alias :* Goulchen, Goulchan, *Golvinus, Golvenus*.

Après quelques années d'épiscopat, notre Saint s'étant rendu à Rennes pour des affaires ecclésiastiques, il y fut attaqué de la fièvre : il en mourut après avoir prédit le jour et l'heure de sa mort.

Les religieux de Saint-Melaine enterrèrent son corps dans leur église, où Dieu a fait de grands miracles par son intercession. Dans la suite, son corps fut levé de terre, et quelques personnes du pays de Léon obtinrent une jointure d'un de ses doigts qu'ils déposèrent dans l'église de Saint-Goulven. Le reste fut mis, partie dans l'église cathédrale de Rennes, partie dans celle de Saint-Melaine (Ille-et-Vilaine), et une autre partie dans l'église paroissiale de Goulven (Finistère). Outre l'église bâtie auprès du *Peni-ti*, qui a depuis porté le nom de Saint-Goulven, les fidèles bâtirent une chapelle en son honneur à Odena son pays natal.

On le représente près d'une source d'eau vive qui jaillit de terre. On raconte que sa mère le mit au monde pendant un voyage qu'elle faisait avec son mari ; loin de toute habitation, elle craignait de manquer d'eau pour baptiser le nouveau-né qu'elle voyait en danger de mourir : une source jaillit miraculeusement de terre et servit ses desseins.

Abrégé de la biographie détaillée qu'en donne Dom Lobineau dans les *Vies des Saints de Bretagne*.

IIe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête de la VISITATION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE A SAINTE ELISABETH. L'an 1 avant Jésus-Christ. — A Rome, sur la voie Aurélienne, la naissance au ciel des saints martyrs PROCESSE et MARTINIEN, lesquels, ayant été baptisés par saint Pierre, apôtre, dans la prison Mamertine, sous Néron, eurent la bouche et les dents brisées avec des cailloux ; puis endurèrent le chevalet, les coups de bâton et de nerf de bœuf, la violence du feu et des scorpions, et furent enfin couronnés du martyre en perdant la vie par le tranchant de l'épée. Ier s. — Encore à Rome, le supplice de trois bienheureux soldats, qui, ayant été convertis à Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le martyre de l'apôtre saint Paul, s'en allèrent jouir avec lui du bonheur de la gloire éternelle. Sous Néron. — Le même jour, en Campanie, les saints martyrs Ariston, Crescentien, Eutychien, Urbain, Vital, Juste, Félicissime, Félix, Marcie et Symphorose, qui furent tous couronnés du martyre, au temps de la cruelle persécution de l'empereur Dioclétien. Vers l'an 285. — A Winchester, en Angleterre, saint Swithu, Swithun ou Swithin, évêque, dont la sainteté fut manifestée par les miracles qu'il opéra [1]. 863. — A Bamberg, en Bavière, saint OTHON, évêque, lequel amena, par ses prédications, les peuples de la Poméranie à la foi de Jésus-Christ. 1139. — A Tours, le décès de sainte MONÉGONDE, femme pieuse. Vers 570.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Avignon, le bienheureux Pierre de Luxembourg, cardinal et évêque de Metz. Tout jeune encore, il fut honoré de la pourpre et du caractère épiscopal. Son corps repose dans l'église des Célestins d'Avignon où il est entouré de la vénération des fidèles ; l'église des Célestins de Paris possède son manteau qui opère de grands miracles en faveur des malades qui demandent d'en être couverts. La ville de Ligny-en-Barrois, au diocèse de Verdun, en fait la fête le 5 de juillet [2]. — Dans l'église de la Sorbonne, à Paris, la translation des reliques de sainte Euphémie de Chalcédoine, dont l'illustre maison de Sorbonne possède quelques fragments [3]. — Au diocèse de Meaux, sainte Jéroche ou Géroche *(Gerundius)*, curé de l'ancienne paroisse de Saint-Pierre de Gilmoutiers, en Brie. Il est honoré à Rebais (Seine-et-Marne), et son corps se gardait autrefois à Fare-

1. Son chef fut apporté à la cathédrale d'Evreux sur la fin du XIVe siècle.
2. Voir ce jour. — 3. Voir au 16 septembre.

moustier *(Faræ Monasterium, Sancta Fara, Evoriacense)* qui était une abbaye de femmes, de l'Ordre de Saint-Benoît, fondée dans le diocèse de Meaux, vers l'an 617, par sainte Fare, fille d'Agnéric, l'un des principaux officiers de la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie. La tradition rapporte que saint Jéroche était le confesseur de sainte Fare, ce qui explique comment son corps fut déposé dans le monastère dont cette sainte fille était la fondatrice. Une église a été construite sous son nom à Dagny, près de la Ferté-Gaucher (Seine-et-Marne) où une partie de son chef se conserve religieusement de temps immémorial. VIIe s. — En Bretagne, saint OUDOCÉE ou OUDOTHÉE, troisième évêque de Landaff, en Angleterre. 564. — Au diocèse de Limoges, saint Amase, confesseur. On l'honorait autrefois dans l'abbaye de Saint-Martial de Limoges. La tradition rapporte qu'il remonte au temps même de saint Martial, apôtre de l'Aquitaine, et que les prédications et les vertus de cet homme apostolique ne contribuèrent pas peu à le convertir au christianisme. Son corps fut enseveli auprès de celui de saint Martial, dans un tombeau qu'il avait construit pour lui-même. IIIe s. — A la Voûte-Chilhac (Haute-Loire), au diocèse du Puy, fête de Notre-Dame Trouvée. C'est une petite statue de Marie que trouvèrent des enfants, en s'amusant à jeter des cailloux l'un contre l'autre. Un de ces cailloux s'étant fendu en deux par le choc, on aperçut dans l'intérieur une petite image de Notre-Dame, tenant l'Enfant Jésus sur le bras gauche, peinte or et azur, la tête découverte, avec cinq fleurs de lis sur la robe et une étoile sur la poitrine. On plaça l'image dans l'église où elle opéra plusieurs guérisons miraculeuses. La fête se célèbre avec grande solennité et attire un grand concours de prêtres et de fidèles. — A Lescure (Cantal), au diocèse de Saint-Flour, fête de Notre-Dame de la Visitation, dont la statue fut découverte, en 1717, par un pieux berger du pays qui fit bâtir pour l'y déposer un modeste oratoire que l'on remplaça, en 1725, par une chapelle plus digne qui sert de chœur à l'église actuelle. Le sanctuaire vénéré, qui voyait s'accroître tous les ans le nombre des pèlerins, fut vendu pendant la Révolution de 93; quand ces mauvais jours furent passés, les habitants le rachetèrent tout mutilé qu'il était, et s'empressèrent de le réparer. Depuis cette époque, outre plus de mille personnes qu'y envoient chaque année la ville d'Aurillac ou ses environs, il y vient des pèlerins, non-seulement des différentes parties du Cantal, mais de l'Aveyron, du Lot, de la Lozère, de la Haute-Loire, du Puy-de-Dôme, et même plusieurs paroisses s'y rendent en procession. — A Molompize (Cantal), au diocèse de Saint-Flour, fête de Notre-Dame de Bon-Secours. La paroisse de Molompize, sur laquelle elle est située, s'y rend en procession à pareil jour et y offre le saint sacrifice. Les voyageurs la saluent du plus loin qu'ils l'aperçoivent et ne manquent jamais, quand ils passent auprès, de s'arrêter pour y prier. — A l'est de Mauriac (Cantal), au même diocèse de Saint-Flour, fête de NOTRE-DAME DE LA FONT-SAINTE. — A Lille (Nord), fête de NOTRE-DAME DE LA TREILLE. — A Esquermes, près Lille (Nord), pèlerinage de NOTRE-DAME D'ESQUERMES. — A Verdelais, écart de la commune d'Aubiac (Gironde), au diocèse de Bordeaux, fête de NOTRE-DAME DE VERDELAIS. — A Torcé (Sarthe), au diocèse du Mans, fête de NOTRE-DAME DE TORCÉ. — A Saint-Martin-de-Connée (Mayenne), au diocèse de Laval, fête de NOTRE-DAME DU CHÊNE. — A Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), fête de NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE. — A Boëge (Haute-Savoie), au diocèse d'Annecy, pèlerinage de NOTRE-DAME DES VOIRONS. — A Aix-les-Bains (Savoie), au diocèse de Chambéry, fête de NOTRE-DAME D'AIX ET DES EAUX. — Sur la montagne d'Etang, près du village de Velars (Côte-d'Or), au diocèse de Dijon, fête de NOTRE-DAME D'ETANG. — A Besse (Puy-de-Dôme), au diocèse de Clermont-Ferrand, fête de NOTRE-DAME DE VASSIVIÈRE. — A Bollozeale, près Dunkerque (Nord), au diocèse de Cambrai, fête de Notre-Dame de la Visitation. Elle date du XIIIe siècle; on l'invoque principalement contre la peste et les maladies contagieuses. La princesse Isabelle, épouse du prince Albert, fit ce pèlerinage en 1621, et Marie-Thérèse, épouse de Jacques II, roi d'Angleterre, en 1687. Le pape Innocent XII attacha une indulgence plénière à la visite de ce sanctuaire, le jour de la Visitation ou pendant son octave, et Grégoire XVI la confirma en 1845. — Sur la crête des montagnes de Vailly (Haute-Savoie), au diocèse d'Annecy, pèlerinage de Notre-Dame d'Hermone, célèbre par les nombreux miracles qu'y opère tous les jours la sainte Vierge. L'ancien sanctuaire était jadis une chapelle d'un monastère de Cisterciennes. Elle fut presqu'entièrement reconstruite, en 1840, par les habitants qui firent ériger un chemin de croix sur la principale avenue qui y conduit. — A Plougoulm, près Saint-Pol-de-Léon (Finistère), au diocèse de Quimper, pèlerinage de Notre-Dame de Pra-Coulm, ainsi appelée de deux mots bretons qui signifient : *Chant de la colombe*, parce que, dit-on, une colombe blanche plane toujours au-dessus de son clocher. La foule se presse avec foi et recueillement dans ce sanctuaire vénéré, dont les murs sont tapissés d'*ex-voto*, souvenirs précieux de la confiance et de la reconnaissance des fidèles. — Au village de Weiler, près Wissembourg (Bas-Rhin), au diocèse de Strasbourg, pèlerinage de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Sa chapelle fut bâtie, au XIIe siècle, par les Bénédictins de l'abbaye de Wissembourg. Dévastée pendant les guerres qui désolèrent l'Alsace au commencement du XVIe siècle, elle fut reconstruite, en 1719, par le roi détrôné de Pologne, Stanislas Leczinski, qui donna six cents florins pour son entretien et la fondation d'une messe aux six principales fêtes de la Vierge. Le concours des fidèles croissant de jour en jour, en 1774, on allongea la nef de vingt-deux pieds, en y ajoutant un porche. Le pèlerinage a lieu, de nos jours, non-seulement le 2 juillet, mais aussi le jour de la Passion et tous les vendredis de l'année. — Au bourg de Roderen, près Thann (Haut-Rhin), au diocèse de Strasbourg, pèlerinage de Notre-Dame de Roderen. Sa chapelle

date de 1716. Pie VI accorda, en 1786, une indulgence de deux cents jours à ceux qui y réciteraient les litanies de la sainte Vierge. Restauré en 1843, ce sanctuaire est de plus en plus fréquenté ; les conscrits, avant de partir pour l'armée, y font dire une messe, et les soldats de Crimée y sont allés pieds nus, au retour de l'expédition, pour remercier Notre-Dame de les avoir protégés. — A Saint-Martin, écart de la commune d'Onet-le-Château (Aveyron), au diocèse de Rodez, fête de Notre-Dame de la Salvage, située dans une solitude, au milieu d'une vaste forêt. C'était autrefois un petit oratoire carré, avec une voûte à plein cintre, au milieu d'un grand enclos dont on voit encore des vestiges. On le remplaça plus tard par une nouvelle chapelle que détruisit la Révolution de 93, et que reconstruisirent, en 1838, les habitants de Saint-Martin. La belle statue qui se voit au-dessus du maître-autel est un don du cardinal de Bonald, archevêque de Lyon. L'église actuelle est longue de dix-huit mètres, large de douze, toute à proportion, et l'ancien sanctuaire lui sert de sacristie. C'est le rendez-vous des fidèles de l'Aveyron, de la Lozère, de l'Hérault et du Gard. — Près de Dournon (Jura), au diocèse de Saint-Claude, fête de Notre-Dame de Montaigu. Cet oratoire date de 1493 et fut bâti par le magistrat d'Arbois, en reconnaissance d'une victoire remportée sur les troupes de Charles VIII, roi de France, et attribuée par la voix publique à la protection de la sainte Vierge. Sa chapelle primitive, qui est la sacristie d'aujourd'hui, s'appelle Notre-Dame de Mont-Serrat. Victime des fureurs révolutionnaires de 93, ce sanctuaire béni a été rendu par les habitants à sa première splendeur. — A Cessales, près Villefranche de Lauragais (Haute-Garonne), au diocèse de Toulouse, fête de Notre-Dame de Clary. Son sanctuaire date du xe siècle. Démoli par les Albigeois au commencement du XIIIe siècle, il fut reconstruit sur la fin du XIVe, détruit de nouveau en 93, et restauré définitivement en 1854. La statue est au-dessus du rétable du maître-autel. Il y avait, dans l'église de Clary, une confrérie à laquelle se faisaient affilier la plupart des pèlerins et qui avait le privilége de plusieurs indulgences attachées, soit à la visite de l'église, soit au titre de membre de la confrérie. Pie IX, par son bref du 7 septembre 1855, a renouvelé ces indulgences.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Cisterciens. — La Visitation de la sainte Vierge à sainte Elisabeth. Le pape Urbain VI accorda des indulgences aux personnes qui assistent à l'office et à la messe pendant l'octave de cette fête. Boniface IX les a confirmées.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Italie, saint Hyacinthe, martyr. Il naquit en Phrygie, qui est une région de l'Asie-Mineure, et y reçut une éducation chrétienne. Il vint à Cumes, ville de Campanie, et y guérissait les malades au nom de Jésus-Christ ; mais des idolâtres s'emparèrent de sa personne et le conduisirent devant le préfet de la province. Celui-ci le fit tourmenter sur le chevalet, puis, après un miracle que notre Saint opéra devant lui, il se convertit au christianisme et rendit Hyacinthe à la liberté. Les habitants de Cumes se chargèrent alors de l'accabler de mauvais traitements. Le serviteur de Dieu fit sa prière et aussitôt un grand tremblement de terre ébranla la ville jusque dans ses fondements et abattit toutes les idoles. Cela valut à notre Saint d'avoir les membres rompus et d'être jeté dans une obscure prison. Enfin on lui ôta ses chaînes ; il parcourut alors de nouveau tout le pays pour guérir les malades jusqu'à ce qu'étant lui-même victime d'une fièvre maligne, il s'échappa doucement de la terre pour aller saluer son Bien-Aimé dans le ciel. 189. — Dans l'ancien monastère de Baume-les-Moines (*Balma*, Jura), saint Aldegrin, confesseur, déjà nommé au martyrologe de France du 5 juin [1]. Cette abbaye de Baume remonte, dit-on, au IVe siècle : elle fut reconstruite, l'an 926, par saint Bernon, fondateur et premier abbé de Gigny (*Gigniacum*, Jura). On dit que le même saint Bernon en tira quelque temps après des religieux pour établir l'observance dans le monastère de Cluny, alors nouvellement bâti. L'abbaye de Baume-les-Moines était située au milieu des montagnes du Jura, à quelques lieues de Lons-le-Saulnier. xe s. — A Sezza, près de Piperno, en Italie, saint Lidan ou Ligdan, appelé aussi Lindan et Lindane, abbé, de l'Ordre de Saint-Benoît. Il passa de longues années dans un certain monastère de Sainte-Cécile, et s'y fit admirer de tous par l'éclat de ses vertus. Les miracles qu'il fit pendant sa vie et après sa mort sont des témoins irrécusables de la sainteté et de la gloire dont il jouit dans le ciel. 1118. — En Phrygie, saint Quint, martyr, sous le règne d'Aurélien. — A Rome ou en Mésopotamie, les saints Hisique, Amide, Amigradin, Arixe et Jocundianille, martyrs, indiqués au martyrologe de saint Jérôme. — Au diocèse de Milan, saint Adéodat, prêtre et confesseur. — A Vicence, en Vénétie, le bienheureux Jean de Vicence, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Attiré par la renommée des vertus de saint Dominique, il se joignit à ses premiers disciples, prêcha avec fruit à Bologne, ville de la Romagne, en Italie, et dirigea le couvent de Padoue, ville forte du même royaume. C'est lui qui fut chargé de l'enquête pour la canonisation de saint Antoine de Padoue. XIIIe s.

1. Voir ce jour, et la note du martyrologe.

LA FÊTE DE LA VISITATION

DE LA SAINTE VIERGE A SAINTE ÉLISABETH

L'an 1 avant Jésus-Christ. — Empereur romain : Auguste.

Si Mariam diligitis, si contenditis ei placere, æmulamini modestiam ejus. Nec in sola tamen Mariæ taciturnitate commendatur humilitas, sed evidentius resonat in sermone ad angelum et ad Elisabeth.

Si vous aimez Marie, si vous cherchez à lui plaire, imitez sa modestie. Ce n'est pas seulement dans son silence qu'éclate son humilité ; ses paroles à l'archange Gabriel et à sa cousine sainte Elisabeth la proclament d'une manière plus frappante encore.

S. Bern., *Hom. de Prærogat. B. M. V.*

C'est ici le second mystère de l'économie de notre salut, et le premier après celui de l'Incarnation de Jésus-Christ dans le sein de la Sainte Vierge. La grâce de Chef et de Sauveur qui était en lui ne put demeurer longtemps renfermée : il fallut lui donner de l'air et la mettre en exercice, afin qu'il imitât en quelque manière, dans ses émanations surnaturelles, la fécondité de son Père éternel, qui n'a jamais été sans produire et sans se communiquer. Le premier sujet qu'il choisit pour exercer son office fut saint Jean-Baptiste, fils de saint Zacharie et de sainte Elisabeth, et désigné son précurseur. Ainsi, après le départ de l'ange Gabriel, qui avait annoncé à la glorieuse Vierge les merveilles qui se devaient accomplir en elle, et lui avait aussi révélé que sainte Elisabeth, sa cousine, était enceinte de six mois, Notre-Seigneur inspira à sa mère d'aller faire sa visite à cette chère cousine, afin de travailler sans délai à l'œuvre de la sanctification de son fils. Marie reçut cette inspiration avec un profond respect, et s'y soumit sans délai. « Elle se leva », dit l'évangéliste saint Luc, qui a eu la mission d'apprendre ce secret à l'Eglise chrétienne, « s'en alla en hâte sur les montagnes, en une cité de Juda, et, entrant dans la maison de Zacharie, elle salue Elisabeth ».

Nous voyons en cette action son obéissance, sa charité et sa gratitude. Son obéissance, puisque, sans raisonner sur la longueur et la difficulté du chemin, ni sur l'incommodité de la saison, qui était la fin de l'hiver, elle exécuta sans aucun retardement ce que l'Esprit de son Fils lui inspirait. Sa charité, puisqu'elle entreprit ce voyage dans le dessein d'assister sa cousine dans les besoins de sa grossesse, et de lui rendre tous les services que les femmes ont coutume de se rendre dans ces occasions. Sa gratitude, puisqu'elle le fit sans doute en partie pour reconnaître les assistances qu'elle-même avait reçues, dans son enfance, de cette sainte femme, laquelle ayant autorité dans les appartements du temple, comme épouse de l'un des principaux pontifes, avait eu un soin particulier, selon plusieurs docteurs, que rien ne lui manquât dans le temps qu'elle y fut retirée.

Mais la vertu qui éclate davantage en cette résolution, et que saint Ambroise y pèse aussi plus particulièrement, c'est l'humilité. Marie vient d'être élevée au-dessus de toutes les créatures du ciel et de la terre par la grâce

incomparable de la maternité divine ; elle vient d'être établie la Reine des anges et des hommes, et la Souveraine de tout l'univers ; cependant, elle ne fait point difficulté d'aller visiter cette sainte femme qui était infiniment au-dessous d'elle, et elle entreprend un long et pénible voyage pour se rendre, pour ainsi dire, sa servante pour le reste de sa grossesse. Quel prodige d'abaissement ! Il ne faut pas néanmoins s'en étonner : l'humilité ne pouvait être séparée de la maternité divine, et il était convenable qu'elle fût aussi profonde en Marie que sa dignité de Mère de Dieu était sublime, afin qu'elle ne ressemblât pas moins à son Fils dans l'excès de son abaissement qu'elle approchait de lui par la grandeur de son élévation. Aussi, nous pouvons dire que le mépris d'elle-même, qu'elle a fait paraître en cette conduite, est une des grâces les plus signalées qu'elle ait reçues de la libéralité divine, et la disposition par laquelle elle a été le plus agréable à Dieu et lui a gagné le cœur avec plus de force et de pouvoir.

C'est donc en cette disposition qu'elle partit de Nazareth et qu'elle s'avança vers la ville où demeuraient Zacharie et Elisabeth. Quelques auteurs ont cru que Joseph accompagna son Epouse dans le chemin, et que, l'ayant conduite chez Zacharie, il revint sur ses pas pour continuer son travail habituel, sans avoir rien su de ce qui s'était passé entre elle et Elisabeth dans le moment de leur salutation mutuelle. Il n'y a guère d'apparence, disent-ils, qu'une jeune fille de quatorze ans, telle qu'était la Vierge, eût voulu aller seule dans la campagne en un lieu si éloigné, et qui était distant de Nazareth de vingt-huit ou trente lieues. Mais ce voyage de Joseph est incertain ; l'Ecriture et la tradition n'en parlent point ; d'ailleurs, la Vierge a pu se faire accompagner dans son voyage par quelqu'une de ses parentes ou de ses voisines.

L'Evangile ne nomme point la ville où demeurait le saint pontife Zacharie ; mais on tient communément que c'était Hébron, parce qu'entre les villes sacerdotales il n'y avait que celle-là qui fût sur les montagnes de Juda. Cette ville était très-ancienne et des plus considérables de la Palestine : car elle avait été autrefois la ville capitale des Géants, si célèbre dans l'Ecriture sous le nom d'*Enakim*, et, depuis, elle était devenue très-illustre par la sépulture d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, par la translation des ossements de de Joseph et par le premier siége du règne de David. Il y avait, près de ses portes, un térébinthe que l'on disait être aussi ancien que le monde, et qui durait encore du temps d'Hégésippe et de saint Jérôme, c'est-à-dire après plus de quatre mille quatre cents ans. La Vierge, y étant entrée accompagnée invisiblement d'un grand nombre d'anges qui n'admiraient pas moins son humilité et son courage qu'ils n'adoraient sa maternité divine, salua sa cousine Elisabeth. Saint Luc ne rapporte point ce qu'elle lui dit, et quel salut elle lui donna. Il y a grande apparence que le Saint-Esprit, qui a conduit la plume de cet Evangéliste et lui a inspiré ce qu'il devait écrire, en a ainsi disposé pour favoriser l'humilité de la Vierge, dont toute l'inclination était de parler fort peu d'elle-même, et d'en laisser fort peu parler. On pourrait même penser que, comme ce fut elle qui apprit à saint Luc toute la suite de cette histoire sainte, elle lui cacha exprès cette circonstance, ne lui disant que ce qu'il était absolument nécessaire de découvrir aux fidèles pour leur édification, afin de confondre la vanité et la présomption des enfants d'Adam, qui ne peuvent s'empêcher de parler de leurs propres actions, bien qu'elles soient remplies de défauts et d'imperfections, et qu'elles portent, depuis le commencement jusqu'à la fin, les marques évidentes de leur dépravation et de leur faiblesse. Ne cherchons donc point curieusement avec

quelles paroles cette admirable Vierge aborda sa cousine ; et qu'il nous suffise d'en admirer les effets, qui sont tout à fait surprenants et montrent clairement que la Sagesse éternelle qui résidait en son sein, a parlé aussi par sa bouche, et donnait force et bénédiction à tout ce qu'elle disait.

Elle prononça deux ou trois mots, comme on a coutume de le faire en saluant un ami, et aussitôt l'Enfant qu'Elisabeth portait dans son sein tressaillit de joie, et cette sainte femme fut remplie elle-même du Saint-Esprit, et s'écria d'une voix forte : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où m'arrive cet honneur que la Mère de mon Seigneur me vienne visiter ? car voilà qu'aussitôt que votre salut a frappé mes oreilles, l'enfant que je porte a tressailli de joie dans mes entrailles. Vous êtes, en vérité, bienheureuse d'avoir cru ; car les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur seront infailliblement accomplies ». A ce moment, le petit saint Jean-Baptiste reçut la grâce et la raison, et son esprit fut élevé à la connaissance et à l'adoration du Seigneur tout-puissant qui était devant lui. Et ce fut par l'abondance de cette grâce et par la force de cette lumière qu'il eut un mouvement extraordinaire dans le sein de sa mère, soit qu'il se retourna comme pour saluer Jésus-Christ et la Vierge, selon ce beau mot de saint Augustin : *De utero in uterum salutabat ;* « d'un sein il le saluait dans un autre sein » ; soit qu'il fît seulement un bond miraculeux, afin de témoigner la grandeur de son allégresse pour leur aimable présence. Non-seulement il fut rempli de grâce et de lumière, mais il en remplit aussi sa mère, suivant cette autre parole de saint Ambroise : *Spiritu Sancto repletus, replevit et matrem :* « Ayant reçu la plénitude du Saint-Esprit, il la communiqua à celle qui le portait dans ses flancs » ; de sorte qu'Elisabeth, par une illumination toute divine qui lui fut donnée en considération de son fils, connut à cet instant les deux plus grands ouvrages qui soient jamais sortis de la main de Dieu : nous voulons dire l'Incarnation du Verbe divin dans le sein d'une Vierge, et l'élévation d'une Vierge à l'auguste qualité de Mère de Dieu ; et elle fut aussi la première qui rendit un hommage extérieur et public à ces deux mystères, en disant : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni ». Comme le remarque saint Ambroise, Elisabeth entendit la première la parole de Marie, mais Jean sentit le premier la grâce merveilleuse qui en coulait ; celle qui fut donnée à Elisabeth fut un rejaillissement de celle dont Jean avait été rempli ; Marie fut l'organe de l'une et de l'autre, et Jésus parlant par sa bouche, en fut le premier principe, ou plutôt Marie portant Jésus, et Jésus porté et appliqué par Marie en furent comme un seul principe, parce que Marie avait alors cet honneur incomparable d'être comme une même substance avec Jésus.

C'est donc ici un mystère de manifestation et de sanctification, mais d'une manifestation et d'une sanctification si extraordinaires, qu'elles n'ont jamais eu et n'auront jamais leur semblable. Des enfants, qui ne sont pas encore nés, éclairent leurs mères et s'entre-parlent par leurs mères. Jésus, encore résidant dans les entrailles de Marie, se fait sentir à Jean, renfermé aussi dans le sein d'Elisabeth ; il le purifie du péché originel, lui confère la grâce, le justifie et le sanctifie, le remplit du Saint-Esprit, l'élève à une haute contemplation de la divinité et du ministère de notre rédemption, lui fait connaître l'éminence de l'état où il l'appelle, et répand dans son âme les dispositions nécessaires pour en remplir tous les devoirs ; enfin, tout enfant qu'il est lui-même, il fait de cet enfant un prophète, un apôtre, un grand prédicateur et un prodige de sagesse et de sainteté. Et comment

opère-t-il ces merveilles ? Il les opère par un mot qu'il met dans la bouche de Marie : mot si puissant et si efficace que, passant par les oreilles d'Elisabeth, il entre jusque dans l'esprit et dans le cœur de son fruit, et que d'un vaisseau de colère, il fait un vaisseau de grâce et de toutes sortes de bénédictions. D'ailleurs, saint Jean répond à Jésus et à Marie : il leur parle par ses bonds, dit saint Jean Chrysostome : *Nondum nascitur, et saltibus loquitur.* Il leur témoigne sa joie et sa reconnaissance, il leur exprime le désir qu'il a de sortir de sa prison pour commencer son office de prédicateur, de prophète et de précurseur. *Quid hic sedeo vinctus?* lui fait dire cette bouche d'or : *exibo, præcurram et prædicabo omnibus : ecce Agnus Dei :* « Pourquoi demeurerai-je ici lié ? j'en sortirai, j'irai au-devant de mon Seigneur, et je prêcherai à tout le monde que l'Agneau de Dieu est venu ».

Mais comme il était encore muet, il se sert de sa mère pour déclarer ses sentiments. Il déverse dans l'esprit de sa mère une lumière prophétique, qui lui fait connaître les grandes merveilles qui étaient devant ses yeux : *Spiritus sui et gratiæ superabundantiam in eam refundit*, dit l'abbé Guerrier. Il fait naître dans son cœur, avec une joie inestimable, une singulière révérence pour la Vierge qui portait dans son sein son souverain Seigneur. Enfin, il lui met dans la bouche les paroles les plus obligeantes et les plus aimables que cette Vierge pût attendre de sa piété. Paroles d'une profonde humilité : « Et d'où me vient cet honneur que la Mère de mon Seigneur me daigne visiter ? » Paroles de louanges et de bénédiction : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni ». Paroles de remerciement et de congratulation : « Dès que votre voix a frappé mes oreilles, l'enfant que je porte a tressailli de joie dans mes entrailles ». Paroles d'applaudissement et d'admiration : « Vous êtes en vérité bienheureuse d'avoir cru ». Enfin, paroles de foi et de prophétie : « Les choses qui vous ont été annoncées de la part du Seigneur s'accompliront infailliblement dans la suite de tous les siècles ».

Il y a, dans toutes ces choses, de quoi admirer et de quoi imiter. Nous devons admirer les merveilles que fait le Tout-Puissant pour manifester son Fils et pour relever la bassesse de son état d'enfant ; mais nous devons imiter les vertus qui éclatent dans ces deux enfants et ces deux mères, qui sont, en quelques mots, l'humilité, la charité, le reconnaissance, la dévotion, la ferveur, et beaucoup d'autres que les âmes saintes y pourront remarquer par une pieuse méditation. Il est temps d'écouter la Vierge et de voir ce qu'elle répondit aux louanges qu'Elisabeth lui donnait.

« Mon âme », dit-elle, « glorifie le Seigneur ». Elisabeth loue Marie ; mais Marie s'élève au-dessus de ces louanges et s'applique uniquement à bénir Jésus-Christ, qu'elle portait dans son sein. Elle ne ressemble pas aux enfants d'Adam, qu'on ne peut louer de leurs actions et des dons mêmes qu'ils ont reçus de Dieu, sans qu'ils se préoccupent honteusement de ce qu'on leur dit, et qu'ils n'y prennent plaisir par un amour criminel et insupportable de leur propre excellence. Comme elle est toute retirée en Dieu, et toute remplie de la considération, ou, pour mieux dire, du sentiment et du goût de sa grandeur, de sa puissance et de sa bonté, devant lesquelles toute créature n'est rien, elle ne peut recevoir de louange que pour lui, elle lui renvoie toute sorte d'honneur ; et son âme, qui est véritablement sienne, parce qu'elle ne se la laisse pas dérober par les choses caduques et périssables, n'a d'action que pour le bénir et l'exalter. Elle le glorifie par ses paroles et par les profonds anéantissements de son cœur, elle le glorifie en reconnaissant devant le ciel et la terre que lui seul mérite les adora-

tions des anges et des hommes. « Elle le glorifie », dit saint Augustin sur le *Magnificat*, « par un respect plein d'amour, de tendresse et d'affection ».

« Et mon esprit », ajoute-t-elle, « s'est réjoui en Dieu, mon Sauveur ». L'âme et l'esprit dans l'homme font une même substance immatérielle : cette substance est l'âme en tant qu'elle anime; cette substance est l'esprit en tant qu'elle accomplit les opérations intellectuelles et se met par là en relation avec le monde immatériel, et s'élève vers Dieu. Dans l'état d'innocence, l'homme se portait à Dieu, non-seulement selon la partie raisonnable et intellectuelle, mais aussi selon la partie que nous appelons animale : car la grâce de cet état florissant, que l'on nomme justice originelle, était si douce et si puissante, qu'elle tenait la chair et tous les sens agréablement assujétis à l'esprit : ce qui faisait qu'ils tendaient à Dieu sous sa conduite sans aucune contradiction, et participaient même, en quelque manière, à la dignité de la partie raisonnable. Mais cette heureuse condition a été entièrement ruinée par le péché du premier homme; et, au lieu que la chair était alors un peu spirituelle, l'esprit, depuis cette chute, est devenu charnel et grossier, n'ayant plus que des pensées et des sentiments qui l'appliquent aux choses de la terre. Et, quoique notre nature ait été réparée par la grâce du Médiateur, cette parfaite obéissance de la chair à l'esprit n'a pas néanmoins été réparée, et les plus justes ont sujet de se plaindre, avec saint Paul, qu'ils ressentent en leurs membres une loi maudite et criminelle qui s'oppose à la loi de leur raison. Mais il n'en est pas de même de la Vierge sacrée : comme elle n'avait point eu de part au péché de notre père, et qu'elle était incomparablement plus pure et plus privilégiée, non-seulement qu'Adam innocent, mais aussi que les esprits célestes, son âme et son esprit n'étaient point opposés entre eux ; ils n'avaient l'un et l'autre qu'un même objet et une même fin ; ils se portaient l'un et l'autre à Dieu, et elle pouvait dire continuellement ce que le Roi-Prophète a dit une fois : « Mon cœur et ma chair se sont réjouis dans le Dieu vivant ». C'est ce qu'elle exprime admirablement dans les paroles de son cantique, lorsqu'elle dit que « son âme glorifie le Seigneur, et que son esprit s'est réjoui en Dieu, son Sauveur ». Car, par ce peu de mots, elle fait voir que son âme a les mêmes fonctions que son esprit, qui sont de glorifier Dieu, et que son esprit s'étend aussi aux fonctions de son âme, qui sont de se réjouir d'avoir un Fils d'un mérite si grand et si fort au-dessus du mérite de tous les hommes. Elle glorifie donc Dieu et elle se réjouit en lui par son esprit et par son âme, et sa joie est d'autant plus grande que les sujets qu'elle a de se réjouir, tant selon la nature que selon la grâce, sont éminents et surpassent tout ce qui peut donner de la joie à une créature. Au reste, c'est avec beaucoup de justice qu'elle appelle Dieu son propre Sauveur ; car il n'a été Sauveur des autres hommes que du salut de délivrance et de rédemption, tandis qu'il a été le sien du salut d'une préservation parfaite, en l'empêchant, par les mérites de son sang, auquel Dieu a eu égard dès le commencement du monde, d'avoir aucune part au péché d'Adam.

Elle dit ensuite : « Parce que Dieu a regardé l'humilité de sa Servante ». Quelques auteurs traduisent : « la bassesse de sa Servante », fondés sur ce que la Vierge était trop humble pour s'attribuer à elle-même la vertu d'humilité, et pour dire que cette vertu l'avait rendue digne d'être Mère de Dieu ; mais ils ne considèrent pas que Marie parlait comme d'elle-même et comme organe du Saint-Esprit, qui lui faisait dire des vérités auxquelles elle ne

s'attendait pas, et que son admirable modestie lui cachait; parlant comme d'elle-même, elle ne parlait que «de sa bassesse et de son néant», et le sens de ses paroles est qu'elle se réjouit en Dieu, son Sauveur, parce qu'il a jeté un regard de faveur et de miséricorde sur son indignité, et que sans nul mérite de sa part il l'a élevée à une gloire inestimable; mais parlant comme organe du Saint-Esprit, elle parle de son humilité prodigieuse, parce que le Saint-Esprit nous a voulu apprendre par sa bouche, sans qu'elle le prétendît, que c'est cette humilité qui l'a rendue agréable au Très-Haut, qui a attiré sur elle les regards de la très-sainte Trinité, qui a consommé les dispositions qui lui étaient nécessaires pour être Mère de Dieu, et qui l'a rendue digne de porter dans son sein Celui qui est le plus grand et en même temps le plus humble de tous les enfants des hommes. Ainsi, pour remplir toute la signification de ces mots : *Respexit humilitatem ancillæ suæ*, il ne faut pas traduire : *la bassesse de sa Servante ;* mais : *l'humilité de sa Servante :* parce que ce mot d'humilité signifie l'une et l'autre, c'est-à-dire la bassesse et la vertu d'humilité. On pourra dire que le mot grec ταπεινωσις, dont se sert le saint Evangéliste, ne signifie que *petitesse* et *abjection;* mais cela n'est pas véritable, puisque, selon l'observation de saint Jérôme dans sa *Lettre à Algasia*, il y a d'autres endroits dans l'Ecriture, comme en saint Matthieu, chap. II; en l'Epître de saint Jacques, chap. III, et en la première de saint Pierre, chap. V, où il signifie aussi *la vertu d'humilité :* parce qu'en effet la bassesse reconnue et ressentie est une véritable humilité. On peut voir là-dessus le savant Benzonius, dans l'explication de ce verset.

« Toutes les générations m'appelleront bienheureuse ». C'est là la continuation du même verset où notre auguste Reine, renfermée dans un coin de la Judée et dans la petite maison de Zacharie, fait une prédiction dont nous voyons tous les jours la vérité. Elle dit que « parce que Dieu a regardé la bassesse et l'humilité de sa Servante, et l'a regardée d'un œil si favorable, qu'il l'a exaltée jusqu'à l'éminente dignité de Mère de Dieu, toutes les nations et tous les siècles la proclameront bienheureuse ». C'est ce qui s'accomplit dans tous les lieux où l'Eglise est répandue : c'est ce qui s'est accompli depuis la naissance du Christianisme, et s'accomplira jusqu'à la consommation du monde : car, en quel lieu ne chante-t-on pas avec allégresse : « Bienheureuses les entrailles de la Vierge Marie qui ont porté le Fils du Père éternel, et bienheureuses ses mamelles qui ont allaité Jésus-Christ Notre-Seigneur ? » Mais bien que les paroles de Notre-Dame ne soient qu'au temps futur, nous croyons néanmoins qu'elles se peuvent et se doivent même étendre à tous les temps. Car, si l'Eglise chrétienne et tout ce qu'il y a eu de fidèles dans le Nouveau Testament l'ont appelée *bienheureuse :* ce qui se fera encore jusqu'au jour du jugement et dans l'éternité; il est constant que les Patriarches et les Prophètes de l'Ancien Testament, qui la voyaient en esprit, ont aussi applaudi à son bonheur. C'est ce qui lui a mérité l'union de la fécondité avec la virginité : car, si elle eût été Vierge et qu'elle n'eût pas été Mère, la synagogue, qui préférait les mères aux vierges et aux stériles, ne l'eût pas appelée singulièrement *bienheureuse*. Si, au contraire, elle eût été féconde et Mère et n'eût pas été Vierge, l'Eglise, qui estime beaucoup plus la virginité que la fécondité, n'eût pas préféré son bonheur à celui des vierges; mais unissant en elle les qualités de Mère et de Vierge, et les unissant si étroitement, que sa virginité honore sa fécondité, et que sa fécondité relève infiniment sa virginité, elle est l'objet de la vénération et des bénédictions de tous les âges, et il n'y en a point qui ne la

publie *bienheureuse* et la plus heureuse de toutes les vierges, de toutes les mères et de toutes les femmes.

Elle s'explique ensuite davantage, et ajoute : « Parce que le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses ». Expression merveilleuse, et où l'humilité de cette Reine des anges éclate encore admirablement : car elle ne dit pas que le Tout-Puissant a fait de grandes choses par elle, mais *pour elle : fecit mihi*. Cependant il est constant que c'est en elle et par elle que ces grandes choses ont été faites : car c'est par elle que le Verbe éternel a pris une chair humaine, qu'il a été conçu, et qu'il a été fait le Christ et le Sauveur des hommes. Ainsi, Marie ne peut ouvrir la bouche qu'elle ne donne des marques de sa modestie et de son humilité parfaite ; elle ne parle que pour louer Dieu. Et bien qu'il semble impossible qu'elle loue Dieu sans rapporter les choses qui la rendent infiniment recommandable, elle le fait néanmoins d'une manière si industrieuse, qu'elle renvoie toute la gloire à Dieu, et qu'elle ne s'attribue que le bonheur d'avoir reçu les effets de sa libéralité et de sa miséricorde. Au reste, les termes dont elle se sert : « Le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses », ont une signification infinie, et nous montrent que ce que Dieu a fait pour Marie, en Marie et par Marie est si grand, si auguste et si ineffable, qu'il n'y a point de paroles qui le puissent représenter. « Il a fait pour moi », dit-elle, « de grandes choses. Il m'a donné pour fils dans le temps celui qui est son Fils dans l'éternité ; il m'a fait concevoir dans mes entrailles Celui qu'il conçoit dans le sein de son entendement divin ; il m'a fait Vierge et Mère tout ensemble, et m'a fait porter cette Lumière éternelle sans nulle brèche à ma pureté virginale ». Le Saint-Esprit, dont elle est l'organe, lui fait encore exprimer par ces mots ce que son humilité profonde lui défend de nous rapporter. Il nous apprend que Dieu a réuni en elle tout ce que le ciel et la terre, la grâce et la nature, les anges et les hommes ont de rare et d'excellent ; qu'il lui a donné la foi des Patriarches, le zèle des Prophètes et les vertus de tous les justes qui seront dans le Nouveau Testament ; qu'elle surpasse les Trônes en beauté, les Chérubins en lumière et les Séraphins en ardeur ; que son innocence est parfaite, sa fidélité inviolable et sa charité consommée ; que, comme elle renferme le Saint des saints dans son chaste sein, elle est aussi revêtue de sa vie, de son esprit, de ses sentiments et de ses inclinations ; qu'elle participe éminemment à sa sainteté divine et humaine, et qu'elle est comme un autre lui-même ; qu'il n'y a point de réserve pour elle, et que tous les trésors de la grâce et de la gloire lui sont ouverts. Il nous découvre encore par ces termes que, comme les mères ont part à toutes les prérogatives de leurs enfants, Marie, enceinte du Verbe incarné, est élevée à trois sociétés avec lui : une société de grandeur, qui la doit faire reconnaître pour la Reine des cieux, la Dame et la Maîtresse des anges et la Souveraine de l'univers ; une société d'office, qui la fera appeler par les Pères et les Docteurs, « la Réparatrice du monde, la Rédemptrice du genre humain et la Réconciliatrice des pécheurs », en tant que c'est elle qui a fourni le corps et le sang par lesquels nous avons été rachetés ; une société d'influence, qui la fera coopérer jusqu'à la fin du monde à toutes les œuvres de grâce que Dieu opérera dans l'économie du salut. Elle n'avait garde de nous vouloir rapporter ces grandes choses d'elle-même ; mais l'Esprit de Dieu, entre les mains duquel est la langue et la voix des Prophètes, les a toutes renfermées sous les deux mots qu'elle nous a dits; de sorte que, par une conduite admirable de la divine Providence, Marie, en voulant louer Dieu sans se louer, nous a donné occasion de reconnaître ce qu'il y a de plus grand et de plus louable en elle.

Elle achève ce verset en disant : « Et son nom est saint ». Elle parle du nom de Dieu comme Dieu, qu'il n'était permis à personne de prononcer, et du nom de Dieu fait homme, que l'ange Gabriel lui avait déjà apporté du ciel, et qui était le nom de Jésus ; et elle appelle l'un et l'autre *Saint*, parce qu'ils signifient *la source de toute sainteté*. Mais elle n'en parle que comme d'un seul nom, parce que celui de Dieu est renfermé dans celui du Sauveur et de Jésus, comme nous l'avons dit à la fête de la Circoncision. Au reste, nous ne doutons point qu'elle ne représente ici la sainteté de son Seigneur par un nouveau secret d'humilité, afin de détourner les yeux d'Elisabeth de dessus ses perfections par la considération de la sainteté divine, devant laquelle toutes les perfections des créatures ne sont qu'une faible lueur qui s'éclipse et disparaît entièrement. Dans le reste de son cantique, elle s'étend d'une manière admirable et pleine de religion et de révérence sur les perfections de Dieu : principalement sur sa justice contre les riches, les superbes et les grands du monde qui abusent de leur puissance, et sur sa miséricorde envers les pauvres et les humbles qui marchent dans la crainte de l'offenser. Elle représente aussi qu'il n'y a plus lieu de se plaindre que les promesses de Dieu ne s'accomplissent point, puisqu'enfin cette Bonté souveraine s'est souvenue de sa miséricorde, et qu'il a regardé d'un œil favorable Israël, son serviteur, en l'associant à sa divinité, comme il l'avait promis aux saints Patriarches, et surtout à Abraham, le chef de la nation judaïque.

Voilà une faible expression des grands mystères renfermés dans le cantique que Marie prononça en présence de sainte Elisabeth, sa cousine. Disons encore en abrégé que son humilité s'oppose aux louanges que cette sainte femme lui avait données avec tant de justice. Elisabeth l'avait glorifiée, et son âme ne glorifie que le Seigneur. Elisabeth s'était réjouie de sa visite et de son salut, et son esprit ne trouve de joie qu'en Dieu son Sauveur. Elisabeth l'avait complimentée sur sa nouvelle dignité de Mère de Dieu, et elle ne prend point d'autre qualité que celle de *sa très-humble Servante*. Elisabeth avait attribué à sa foi les miracles qui s'étaient accomplis et qui se devaient encore accomplir en elle, et elle se contente de dire que « le Seigneur a bien daigné jeter les yeux sur sa petitesse, et qu'il l'a traitée avec beaucoup de libéralité ». Enfin, continuant encore dans le même style de son humilité, elle attribue à son bonheur, et non à ses mérites, les grandes choses que la puissance et la sagesse de Dieu avaient opérées en elle, et passe promptement aux louanges générales de ce Seigneur, qui est toute sa joie et tout l'objet de son amour. C'est ainsi que nous devons détourner adroitement les louanges qu'on nous donne, et au lieu de nous y occuper et d'y prendre plaisir, les renvoyer promptement à celui à qui tout l'honneur est légitimement dû.

Au reste, s'il est véritable que les deux mots que Marie proféra à la première rencontre de sa sainte cousine, furent si efficaces, qu'ils portèrent la sanctification et la lumière prophétique dans l'âme de saint Jean pour de là rejaillir sur l'esprit et sur le cœur de sa mère, que penserons-nous que furent les effets de ce beau cantique, composé de dix versets et prononcé par cette sainte Vierge dans les ardeurs d'un amour incomparable ? Car il ne faut point douter que le Saint-Esprit, qui en était le premier auteur et qui le mettait dans la bouche de notre chantre céleste, ne le fît aussi entendre au saint Précurseur et ne lui en expliquât le sens et tous les mystères. Oh ! quelle connaissance ne lui donna-t-il pas sur le grand sacrement de la Rédemption des hommes ! Quels actes de foi, d'adoration, de remercîment

et d'amour ne lui fit-il pas faire dans la considération des bontés du Tout-Puissant ! Quelle tendresse ne lui imprima-t-il pas pour cette auguste Mère qui était le sujet et l'organe de tant de miracles ! Enfin, quels nouveaux désirs ne lui inspira-t-il pas de s'employer au plus tôt à publier les grandeurs de son Fils, et à le glorifier partout, en disant aux Juifs qu'il n'était pas même digne de délier la courroie de ses souliers !

L'Evangile ne nous dit point ce qu'Elisabeth répliqua à ce cantique, ni quelle fut la conclusion de l'entretien de ces illustres mères. Il se contente d'ajouter que Marie demeura environ trois mois en la maison de Zacharie, et qu'elle retourna ensuite à Nazareth. C'est à nous à penser quelles bénédictions une si longue demeure attira sur cette maison. Nous lisons dans le second *Livre des Rois*, que l'Arche d'alliance ayant été mise par David dans la maison d'Obédédom, où elle demeura trois mois, toutes sortes de bénédictions tombèrent sur ce bon personnage et sur tous ses biens : ce qui fit résoudre David à la transporter dans Jérusalem. Or, Marie était incomparablement plus que l'Arche d'alliance, et elle portait dans son sein, non pas les tables de la loi, ni la verge de Moïse, ni un peu de la manne qui avait servi de nourriture aux enfants d'Israël dans le désert, comme cette Arche; mais elle portait le Seigneur de toutes choses, dont ces tables, cette verge et cette manne n'étaient que des figures très-imparfaites. Quelles furent donc les grâces spirituelles et temporelles que son séjour de trois mois procura à toute la maison de Zacharie, et quels progrès ne firent pas en ce temps, dans la vertu et la sainteté, les trois augustes personnes qui la composaient, nous voulons dire Zacharie, Elisabeth et saint Jean ? C'est ce que les âmes pieuses peuvent méditer, mais c'est ce que nous ne pouvons pas représenter par notre plume. Il y a des auteurs qui croient que la sainte Vierge assista aux couches de sa cousine, et qu'elle ne revint chez elle qu'après l'accomplissement des merveilles qui arrivèrent à la naissance et à la circoncision du saint Précurseur. Mais, comme saint Luc rapporte son retour avant de décrire l'histoire de cette naissance : « Marie », dit-il, « demeura trois mois avec Elisabeth, et retourna ensuite en sa maison ; et le temps des couches d'Elisabeth arriva, et elle mit au monde un fils », il est beaucoup plus probable qu'elle quitta cette sainte femme avant que les neuf mois de sa grossesse fussent achevés. Nicéphore Calixte dit qu'elle le fit, parce que c'était la coutume des vierges de se retirer en pareille circonstance. Siméon Métaphraste, dans son *Sermon sur saint Jean*, ajoute que ce fut pour éviter la multitude qui se devait trouver au temps de la nativité de cet enfant. Et l'abbé Rupert dit encore que ce fut de peur que sa grossesse ne parût aux autres avant que de paraître à saint Joseph. *Ne prius ab illis deprehenderetur in utero habens quam ab ipso beato Joseph.* L'auteur des *Homélies* attribuées à Eusèbe d'Emèse, dit que Zacharie et Elisabeth versèrent beaucoup de larmes, à son départ, de se voir privés d'une compagnie si sainte et si avantageuse, et que saint Jean même, auquel le Saint-Esprit le révéla dans le sein de sa mère, en ressentit beaucoup de douleur : mais il n'y a jamais eu de joie en ce monde qui n'ait été précédée et suivie de quelque affliction : et il semble que cette peine leur était nécessaire pour les disposer à cette grande joie, qui leur arriva bientôt après, lorsque le divin Précurseur parut au monde.

Au reste, ce mystère de la Visitation de Notre-Dame est si relevé et si plein de merveilles, qu'il méritait bien d'être honoré dans l'Eglise par une fête particulière. Celui qui a pensé le premier à l'établir a été saint Bonaventure, général de l'Ordre des Mineurs ; il en fit le décret par tout cet

Ordre, en son Chapitre général, tenu à Pise, en l'année 1263. Depuis, le pape Urbain VI étendit cette fête à toute l'Eglise; sa Bulle est de l'année 1389, mais elle ne fut publiée que l'année suivante, par Boniface IX, son successeur. Le concile de Bâle l'a aussi ordonné (1441) et a marqué son jour au 2 juillet. Quelques auteurs en ont inféré que la sainte Vierge ne partit de chez Zacharie que le lendemain de la circoncision de saint Jean, qui fut le 1er juillet; mais ces sortes d'arguments sont incertains, et il s'y faut bien moins arrêter qu'à ce que le sens naturel du texte sacré semble exiger. Outre cette fête, qui se célèbre avec solennité dans l'Eglise, Dieu a voulu encore honorer le mystère de la Visitation par un Ordre sacré de religieuses, qui en porte le nom. C'est saint François de Sales qui en est l'instituteur, avec sainte Jeanne-Françoise Fremiot, auparavant baronne de Chantal, et puis première religieuse et première mère de cette illustre Congrégation. Le grand nombre et la splendeur des maisons qui la composent, et qui ont été établies en si peu de temps, et surtout la bonne odeur de Jésus-Christ et la sainteté qui y règnent partout, font assez voir que ce n'est pas un ouvrage des hommes, mais de Dieu, et qu'il a part aux grâces dont la Visitation de Notre-Dame a été la source.

Pour le cantique *Magnificat*, que l'on appelle le *Cantique de la sainte Vierge*, on sait assez qu'on le chante tous les jours à Vêpres : ce qui est de très-haute antiquité, puisque le vénérable Bède, qui vivait au VIIIe siècle, en fait mention dans une Homélie des Quatre-Temps de l'Avent. Le savant Benzonius, qui en a donné un riche commentaire, croit qu'en sa langue originelle, qui était le syriaque, il était écrit en vers, comme les cantiques de Marie, sœur de Moïse; de Jaël, femme d'Haber; de Débora la prophétesse; d'Anne, mère de Samuel; de Judith et d'Esther, afin que la Mère de Dieu ne cédât en rien à ces illustres femmes de l'Ancien Testament. Il ajoute que sa prononciation seule est extrêmement redoutable au démon, et qu'on a vu souvent celui-ci à Lorette frémir de dépit à ces mots : « Il a regardé l'humilité de sa Servante »; et à ces autres : « Il a renversé les puissants de leurs siéges, et il a relevé les humbles ». Enfin, il rapporte plusieurs miracles qui ont été faits par la force invincible des paroles qui le composent; on les pourra voir dans ses ouvrages, livre Ier, chap. XXII.

Nous nous sommes servi, pour traiter ce sujet, de ce qu'en a écrit, après les saints Pères, Christophe de Castro, dans la *Vie de la Vierge;* Louis de Grenade, dans ses *Méditations,* et le P. Gibieuf, de l'Oratoire, dans sa seconde partie de la *Vie et des Grandeurs de Notre-Dame,* chap. II, III et IV, dont nous avons emprunté quelques pensées.

S. PROCESSE & S. MARTINIEN, MARTYRS A ROME

Ier siècle. — Pape : Saint Pierre. — Empereur : Néron.

Licet Christi passio nobis sufficiat ad salutem, tamen etiam Sanctorum martyrum nobis consulit ad exemplum.

Quoique la passion du Christ soit suffisante pour notre salut, cependant celle des martyrs est très-utile pour nous servir d'exemple.

S. Aug., *Serm.* II *S. Petri et Pauli.*

Lorsque saint Pierre eut remporté, sur Simon le Magicien, l'illustre victoire dont nous avons parlé en sa vie, il fut jeté dans la prison Mamertine,

avec l'apôtre saint Paul, par le commandement du cruel Néron. Parmi les soldats qui furent chargés de les garder, Processe et Martinien étaient des principaux. Comme ils furent témoins des merveilles que les Apôtres opéraient à tous moments sur les malades et les possédés qu'on amenait à leurs pieds, ils résolurent de se faire chrétiens. S'adressant donc à eux, ils leur dirent : « Il y a déjà neuf mois, vénérables serviteurs de Jésus-Christ, que nous vous tenons dans cette prison par ordre de l'empereur ; comme il y a beaucoup d'apparence qu'il ne pense plus à vous, vous pouvez donc vous en aller où il vous plaira ; nous vous demandons une grâce avant que vous sortiez : c'est que vous nous confériez le baptême au nom de Celui par la vertu duquel vous faites de si grands prodiges ». Les saints Apôtres leur dirent que s'ils voulaient croire de tout leur cœur en la très-sainte Trinité, ils pourraient eux-mêmes faire de semblables merveilles ; ce que les autres prisonniers ayant entendu, ils se mirent à crier tous ensemble : « Donnez-nous donc de l'eau par la puissance de Jésus-Christ, car nous sommes consumés de soif ». Saint Pierre leur répondit que s'ils croyaient en Dieu, le Père tout-puissant, en Jésus-Christ, son Fils unique, et au Saint-Esprit, ils obtiendraient tout ce qu'ils demanderaient ; et, faisant en même temps sa prière, il fit soudre, par le signe de la croix qu'il imprima sur la roche Tarpéïenne, où était située la prison, une fontaine d'eau vive qui n'a point cessé de couler jusqu'à présent ; et, avec cette même eau, il baptisa Processe et Martinien, et cinquante-sept autres prisonniers de l'un et de l'autre sexe.

Le bruit de cette conversion s'étant bientôt répandu par toute la ville, Paulin, magistrat très-illustre, fit arrêter Processe et Martinien, et les fit comparaître dès le lendemain devant son tribunal. Quand ils furent en sa présence : « Quoi donc ! » leur dit-il, « mes amis, avez-vous été si fous que d'abandonner les dieux de l'empire et le service de votre prince, pour cette religion nouvelle que les Romains ne connaissent point ? Revenez, je vous prie, à vous-mêmes, et rentrez dans le culte des dieux tout-puissants ; ne quittez point les ornements de votre milice, et rendez-vous recommandables par votre obéissance aux volontés de votre souverain ; renoncez à cette folie que l'on vous a mise dans l'esprit, et adorez les dieux immortels que vous avez reconnus dès votre enfance et dans la religion desquels vous avez été élevés ». — « Nous étions alors dans l'ignorance », répondirent les généreux confesseurs ; « mais, maintenant que nous avons été éclairés d'une lumière d'en haut, et que nous avons reçu les sacrements de la milice céleste, nous faisons profession d'être chrétiens, et nous vous protestons que nous serons toute notre vie les fidèles serviteurs du vrai Dieu, que les bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul nous ont annoncé, et ne vous attendez pas que nous soyons assez lâches pour abandonner un si juste parti. Vos menaces non plus que les supplices ne nous étonnent point, et nous sommes tous prêts à mourir pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont nous avons embrassé la foi ». Paulin voyant bien, par cette confession intrépide, qu'il ne gagnerait rien sur eux, et que ses paroles ne feraient aucune impression sur leur cœur, que la foi rendait invincible, leur fit casser les dents et rompre les mâchoires avec des cailloux. Mais ce supplice fut loin d'ébranler la constance des saints Martyrs ; au contraire, ayant les yeux élevés au ciel, ils chantaient de toute leur force des cantiques de louange, pour remercier Dieu de la grâce qu'il leur accordait de souffrir quelque chose pour la gloire de son nom. Ensuite, le tyran ayant fait apporter une idole de Jupiter, leur commanda de lui offrir de l'encens, sous peine d'en-

durer de nouveaux tourments. Mais les braves soldats de Jésus-Christ, méprisant les menaces de Paulin, au lieu de sacrifier à cette fausse divinité, la chargèrent d'injures et de crachats : le juge, irrité, les fit à l'heure même appliquer à la torture ; leurs membres furent disloqués avec une cruauté inouïe, leurs côtés brûlés avec des plaques de fer ardentes : ils furent si peu troublés que, dans le fort de ce supplice, ils chantaient ces belles paroles : « Béni soit à jamais le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a appelés à sa connaissance par les bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul ! » Parmi les personnes qui regardaient cet horrible spectacle, il se trouva une dame romaine nommée Lucine, qui les exhortait puissamment à la persévérance. « Généreux soldats de Jésus-Christ », leur criait-elle au milieu de la foule, « montrez que vous avez du cœur : n'appréhendez point des supplices qui passent en un moment, vous serez amplement récompensés de toutes vos peines ». Pour les empêcher d'entendre les pieuses exhortations de cette sainte femme, on leur criait aux oreilles, en déchirant leurs corps avec des scorpions : « Si vous voulez que nous cessions de vous tourmenter, obéissez aux ordres de l'empereur, ne refusez point de sacrifier aux dieux, et nous vous laisserons en repos ; ne différez pas davantage de reconnaître la religion de l'empire, et vous serez mis en liberté ». Mais Processe et Martinien, bien loin de se laisser toucher par ces paroles, se fortifiaient au contraire de plus en plus dans la foi et dans l'amour de Jésus-Christ, et se moquaient des cruels tourments qu'on leur faisait endurer. Cependant, Dieu ne laissa point cette cruauté impunie ; car, durant ce supplice, Paulin perdit l'œil gauche : et comme, au lieu de reconnaître la puissance du vrai Dieu, qui éclatait par ce premier châtiment, il fit resserrer plus étroitement les saints Martyrs en prison, pour les réserver à d'autres supplices, trois jours après, le démon s'étant saisi de son corps le fit mourir et emporta son âme dans les enfers. Pompinius, son fils, voulant venger son père, courut aussitôt au palais pour demander justice contre nos saints Confesseurs ; de sorte que Néron ordonna à Césaire, préfet de la ville, de ne plus différer leur condamnation. Ce nouveau juge n'eut pas plus tôt reçu cet ordre, qu'il l'exécuta : les ayant fait conduire hors des murs de Rome, il leur fit trancher la tête sur la voie Aurélienne, auprès de l'aqueduc, le 2 juillet de l'an 68 du salut, et la treizième année de l'empire de Néron. Leurs corps furent laissés au milieu de la campagne pour être dévorés par les chiens ; mais la vertueuse Lucine, qui les avait suivis avec toute sa famille, les ayant fait promptement enlever, les embauma avec de précieux parfums, et les enterra dans son héritage, d'où ils furent depuis transférés dans une église que l'on bâtit en leur honneur. Mais cette église ayant été ruinée, le pape Pascal Ier fit transporter, vers l'an 820, les reliques des deux Martyrs dans celle de Saint-Pierre, au Vatican, où elles sont conservées encore aujourd'hui.

Saint Grégoire le Grand, dans la trente-deuxième Homélie sur les Evangiles, qu'il prononça devant le peuple au jour de leur fête et en présence de leurs reliques, dit que les malades qui priaient à leur tombeau y trouvaient leur guérison ; que ceux qui avaient la témérité d'y faire de faux serments étaient à l'heure même saisis du démon, et que les énergumènes y trouvaient leur délivrance. Il rapporte aussi ce trait : une femme pieuse avait coutume de visiter souvent l'église des saints Martyrs ; comme elle en sortait un jour après avoir fait sa prière sur leur sépulcre, ils lui apparurent sous la forme de deux religieux, qui, s'approchant d'elle, lui dirent : « Vous nous visitez maintenant, et nous, au jour du jugement, nous vous cherche-

rons entre toutes les autres créatures pour vous rendre tout le service que nous pourrons ». Là-dessus ce grand Pape exhorte les fidèles à invoquer ces deux martyrs, afin de les avoir pour défenseurs en ce jour terrible, qui saisira de crainte les plus innocents.

On représente saint Processe et saint Martinien : 1° gardant dans la prison Mamertine saint Pierre et saint Paul, qui les convertirent à la foi ; 2° étendus sur le chevalet et frappés à coups de fouets armés de plomb ou de baguettes de jonc, nommées escourgées.

Acta Sanctorum. — Cf. *Histoire de saint Pierre,* par l'abbé Maistre.

SAINTE MONÉGONDE,

RECLUSE A CHARTRES, PUIS A TOURS

570. — Pape : Jean III. — Roi de France : Chilpéric Ier.

Qui elongant se in solitudine, qui secretum inhabitant, qui in silentio requiescunt, isti sunt qui vocem turturis audiunt.

Ceux qui s'enfoncent dans la solitude et vivent dans la retraite, la paix, le silence, ceux-là entendent la voix de la tourterelle.

Hugo a S. Vict., *Serm. de Assumpt. Virg.*

Sainte Monégonde naquit à Chartres, ville très-célèbre pour l'ancienne dévotion que ses habitants ont portée à Notre-Dame, avant même l'Incarnation ; car on croit que les Druides (c'est ainsi que les Gaulois appelaient leurs prêtres), firent ériger, bien avant la naissance du Sauveur, une statue qui portait cette inscription : VIRGINI PARITURÆ, c'est-à-dire, A LA VIERGE QUI ENFANTERA. Ce fut aussi en cette ville que, pour contenter l'inclination de ses parents, notre Sainte s'engagea dans le mariage : elle eut deux filles. Mais la joie qu'elle avait de se voir mère ne fut pas de longue durée ; car Dieu lui ayant enlevé ses enfants, peu de temps après leur naissance, elle fut privée, par leur mort, de toute la consolation qu'elle avait en ce monde. L'affliction qu'elle conçut de cette perte fut si grande, qu'elle ne cessa point de pleurer jour et nuit, sans que son mari, ses amis, ni aucun de ses parents pussent apporter aucun soulagement à sa douleur; mais enfin, rentrant en elle-même, et considérant que sa tristesse était excessive et pouvait déplaire à Dieu, elle prit la généreuse résolution d'essuyer ses larmes et de dire le reste de ses jours avec Job : « Le Seigneur me les avait données, le Seigneur me les a ôtées; il a fait ce qu'il a voulu : que son saint nom soit à jamais béni ! » Ensuite, ayant obtenu de son mari la permission de mener une vie retirée, elle se renferma dans une petite cellule qu'elle fit bâtir exprès : là, ne voyant le jour que par une lucarne, elle vivait dans un détachement général de toutes les vanités du monde et de toutes les délices des sens, pour ne plus penser qu'à son Dieu, en qui seul elle voulait mettre toute son espérance. En effet, tout son temps se passait à s'entretenir avec lui et à répandre son cœur devant sa divine majesté par de ferventes prières. Elle ne s'était réservée, pour tout secours temporel, qu'une

petite fille qui avait soin de lui apporter un peu de farine d'orge avec de l'eau; elle s'en faisait elle-même pour sa nourriture une espèce de pâte, dans laquelle elle mettait de la cendre : encore n'en mangeait-elle qu'après s'être auparavant affaiblie par de longs jeûnes.

Monégonde vivait ainsi contente dans sa retraite, lorsque Dieu, pour éprouver sa patience, permit que sa petite servante l'abandonnât : la Sainte resta ainsi cinq jours sans que personne lui apportât aucun aliment; mais, au lieu de s'en inquiéter, elle demeurait tranquille et unie à Dieu, espérant que, comme il avait autrefois envoyé la manne du ciel, et fait sortir de l'eau d'un rocher, pour nourrir son peuple dans le désert, il aurait la bonté de subvenir à sa nécessité, afin qu'elle ne fût pas contrainte de quitter sa solitude. Elle était dans ces pieuses pensées, quand elle s'aperçut qu'il tombait de la neige autour de sa cellule. C'était là tout ce qu'il lui fallait; car, étendant la main par sa fenêtre, elle en recueillit assez pour composer sa pâte ordinaire : elle passa par ce moyen encore cinq autres jours.

Il y avait auprès de sa cellule un petit jardin, dans lequel elle se promenait quelquefois pour donner quelque relâche à son esprit, qu'elle tenait toujours appliqué à Dieu. Un jour qu'elle y était entrée pour prendre un peu l'air, une femme, qui l'aperçut, s'arrêtant à la considérer avec trop de curiosité, fut frappée à l'heure même d'aveuglement. Elle reconnut bien que ce malheur lui était arrivé en punition de sa faute : elle vint trouver la Sainte, et, lui exposant sa disgrâce, elle la conjura de lui obtenir miséricorde. Monégonde, touchée de compassion, se mit à l'heure même en prière, disant : « Malheur à moi, vile créature et pauvre pécheresse ! faut-il donc que cette femme ait perdu la vue à mon occasion ! » Cette courte prière, qui partait d'une profonde humilité, pénétra aussitôt les cieux : car Monégonde ne l'eut pas plus tôt achevée, que, faisant le signe de la croix sur cette pauvre femme, elle lui rendit la vue.

Ce miracle, qui fut suivi de quelques autres, attira bientôt à sa cellule un grand concours de personnes qui venaient implorer l'assistance de ses prières : ce qui l'obligea de penser à une autre retraite. Comme elle ne s'était enfermée que pour fuir plus sûrement les honneurs du monde et pour mener une vie cachée, se voyant exposée dans son petit ermitage aux visites des créatures, elle quitta sa patrie, sa famille, son mari et toutes ses connaissances, et se rendit auprès du tombeau du grand saint Martin, à Tours, où elle se renferma dans une autre cellule. Mais l'honneur, qui n'est pas moins opiniâtre à suivre ceux qui le fuient, qu'à s'éloigner de ceux qui en sont avides, ne la quitta jamais, ni dans son voyage, ni dans son séjour : car elle guérit partout plusieurs malades par la vertu de son oraison, qu'elle ne fondait que sur la connaissance de son indignité; ces grands miracles ne manquèrent point de faire éclater de tous côtés son éminente sainteté. La réputation en vint même jusqu'à Chartres : ce qui fit que son mari l'alla trouver à Tours, et la ramena en sa première cellule. Cependant, peu de temps après, soit que son mari fût décédé, soit qu'il y donnât son consentement, elle le quitta une seconde fois pour reprendre celle de Tours, où elle passa paisiblement le reste de ses jours dans les jeûnes, les veilles et les prières, et sans aucun commerce avec les personnes du monde. Sa charité, néanmoins, ne pouvant se renfermer dans son cœur, elle reçut en sa compagnie quelques filles pieuses qui étaient attirées à la solitude : avec elles elle faisait tous ses exercices spirituels, afin que, travaillant de concert à la pratique de la vertu, elles pussent se rendre plus agréables à Jésus-Christ.

Nous ne rapporterons pas ici en détail le grand nombre de miracles que Dieu fit par son entremise; c'est assez de dire en général qu'elle a guéri un très-grand nombre de malades avec un peu de salive; qu'elle a purifié des personnes couvertes d'ulcères, et que, par le signe de la croix, elle a délivré les énergumènes, rendu la santé aux moribonds, donné l'usage des membres aux paralytiques et celui des yeux aux aveugles. Dieu ayant ainsi récompensé dès cette vie la piété de Monégonde par le don des miracles, il l'appela à lui pour couronner encore plus amplement dans le ciel son incomparable vertu. Ses pieuses compagnes, voyant que cette dernière heure était proche, lui dirent, en fondant toutes en larmes : « Est-ce que vous nous abandonnez entièrement ? Souvenez-vous que vous êtes notre mère, et que c'est vous qui nous avez assemblées ici pour servir Dieu ; dites-nous donc à qui vous nous recommandez après votre mort, nous qui sommes vos chères filles ». — « Si la paix règne parmi vous », leur dit-elle, « et si vous continuez à travailler à votre sanctification, Dieu même sera votre protecteur, et vous aurez pour pasteur de vos âmes le grand saint Martin, évêque de votre ville. Je ne m'éloignerai pas non plus de vous; mais dès que vous m'appellerez à votre secours, je me trouverai au milieu de votre charité ». — « Les malades », reprirent les saintes filles, « ne manqueront pas de venir, selon leur habitude, demander votre bénédiction; que ferons-nous quand nous ne vous aurons plus ? voulez-vous qu'ils s'en retournent d'ici sans aucun soulagement, après y avoir reçu tant de grâces par votre entremise ? Nous vous supplions de bénir au moins un peu de sel et d'huile, afin que, les appliquant sur eux, ils ressentent toujours les effets de votre intercession ». Monégonde ne put leur refuser ce qu'elles souhaitaient, et ce fut la dernière action de sa vie; car, après cette bénédiction, elle mourut en paix, le second jour de juillet, dans le sixième siècle de l'Eglise. Les choses qu'elle avait bénies servirent depuis à la guérison d'une infinité de malades.

Son corps fut inhumé dans cette même cellule qu'elle avait sanctifiée par ses larmes, par ses prières et par ses pénitences, et son tombeau fut honoré de plusieurs grands miracles que saint Grégoire de Tours rapporte, et d'une partie desquels il assure avoir été témoin. Nous nous contenterons d'un seul, qui fait voir la profonde humilité de notre Sainte après sa mort même. Un aveugle se fit conduire à son sépulcre, où, après une longue prière pour obtenir sa guérison, il fut surpris du sommeil : alors sainte Monégonde lui apparut et lui dit que, sans oser se comparer aux Saints, elle lui obtenait présentement l'usage de l'un de ses yeux; mais que, pour l'autre, il devait aller au sépulcre du grand saint Martin, et qu'il y serait parfaitement guéri. En effet, l'aveugle à son réveil se trouva guéri d'un œil, et s'étant rendu promptement au tombeau de saint Martin, il y reçut l'usage de l'autre : nous voyons par là que Dieu a pour agréable que nous ayons recours à quelque Saint particulier, pour obtenir, par son moyen, le soulagement que nous demandons. Le diocèse de Tours ne possède plus de reliques de sainte Monégonde. En 1562, les protestants, maîtres de la ville, pillèrent les églises et brûlèrent les corps des Saints. Celui de sainte Monégonde, conservé à Saint-Pierre-Puellier, dans le quartier de Saint-Martin, ne fut pas épargné. Le culte de sainte Monégonde n'a pas péri dans ce diocèse. Dans l'ancien Bréviaire, on célébrait sa fête le 2 juillet, au moins comme mémoire et par la récitation d'une neuvième leçon. Depuis que l'on a adopté la liturgie romaine, cette fête, renvoyée du 2 juillet, est fixée dans le calendrier propre au 7 du même mois, sous le rite *double :* trois leçons sont consacrées à sa légende.

On représente sainte Monégonde : 1° recevant sa nourriture par une fenêtre de sa cellule; 2° bénissant, sur son lit de mort, un vase d'huile et une provision de sel qui devinrent ensuite l'instrument de nombreuses guérisons.

Nous avons tiré la vie de cette illustre femme de ce qu'en rapporte saint Grégoire de Tours, en ses livres de la *Vie des Pères* et de la *Gloire des Confesseurs :* c'est à cette source qu'ont puisé Trithème, Surius et tous les autres.

NOTRE-DAME DE LA TREILLE, A LILLE

AU DIOCÈSE DE CAMBRAI

Notre-Dame de la Treille, le plus célèbre sanctuaire de la sainte Vierge à Lille, était situé autrefois dans l'église Saint-Pierre. La statue qu'on honore sous ce titre est environnée d'une treille de fer où les pèlerins attachaient leurs dons ; elle est de pierre blanche, artistement taillée ; sa pose est celle d'une reine assise sur un trône ; elle tient au bras gauche l'Enfant Jésus et dans la main droite un sceptre.

Le culte rendu à cette image est aussi ancien que la ville de Lille ; il est comme enraciné dans les bases de la cité, qui s'appelle avec orgueil la cité de Marie, *Insula civitas Virginis.* Il remonte donc au moins à l'année 1066. Baudouin V, comte de Flandre, et fondateur de la ville de Lille, qui, avant lui, n'était qu'un assemblage de maisons autour du château, sans murs de défense, bâtit l'église Saint-Pierre, y plaça l'image de Notre-Dame de la Treille, et en fit célébrer la dédicace, en présence de tout ce que le clergé avait de plus vénérable, la chevalerie de plus brillant, la Flandre de plus illustre.

Les chanoines honorèrent Notre-Dame de la Treille par une piété exemplaire, autant que par un zèle incomparable pour la magnificence de son autel et la splendeur de ses fêtes. Les uns la constituaient par testament leur héritière universelle ; les autres y faisaient des fondations propres à relever la gloire de son culte ; et lorsque, en 1214, Philippe-Auguste, vainqueur à Bouvines, eut réduit Lille en cendres, le chapitre, malgré les calamités dont il était une des premières victimes, entreprit la reconstruction de Saint-Pierre. Lorsque, en 1344, un autre incendie vint détruire les constructions commencées, le chapitre, sans se laisser décourager, se remit à l'œuvre ; il la poursuivit avec constance pendant un siècle que demanda l'achèvement de l'édifice.

Ce dévouement du chapitre à Notre-Dame de la Treille y attira d'illustres visiteurs. Saint Thomas de Cantorbéry vint la prier aux jours de son exil ; saint Bernard, qui accompagnait Innocent III, réfugié en France, vint la saluer avec cette piété filiale qui est un de ses plus beaux caractères, et nul doute que sa parole si puissante, si sympathique, n'ait allumé alors dans le cœur des Lillois ce tendre amour pour la sainte Vierge, qui a toujours été une de leurs plus belles gloires religieuses.

Aussi, en 1254, époque fameuse dans l'histoire de Notre-Dame de la Treille, Marie fit-elle éclater sa puissance et sa bonté envers un peuple qui lui montrait tant de dévouement. Le 2 juin, octave de la Trinité, une affluence extrême de pèlerins entourait la sainte image, demandant la guérison de maux réputés incurables, lorsque tout à coup aveugles, boiteux,

sourds, paralytiques, tous sont guéris en un instant. Aussitôt des cris d'allégresse éclatent de toutes parts, les louanges de Marie se répètent sur tous les points de la ville, et on les célèbre par une fête dite *de la festivité nouvelle.* Ce ne fut là cependant encore que le commencement ; les prodiges se continuèrent presque tous les jours ; et une puissance mystérieuse sembla, à dater de cette époque, attachée à la sainte image. Cette puissance qui s'est conservée à travers le cours des siècles, a pour garantie les preuves les plus irrécusables. L'évêque de Tournai , après une enquête faite selon les règles de l'Eglise, si sévère et si judicieuse en pareille matière, constata cinquante-trois prodiges.

Pour perpétuer le souvenir des miracles qui commencèrent, en 1254, à illustrer Notre-Dame de la Treille, on institua une procession annuelle dans l'enceinte de l'église collégiale ; mais au mois de février 1269, la comtesse Marguerite institua, par lettres patentes, la procession autour de la ville.

Chaque année suivante vit s'augmenter la splendeur de cette procession ; et le luxe, croissant avec les âges, ajouta de nouveaux ornements à la solennité précédente. La procession de 1749 fut remarquable entre toutes les autres : on y admira surtout une troupe d'anges qui ouvrait la marche, portant, sur des banderoles, ces mots : Qui est comme Dieu ? *Quis ut Deus ?* des soldats et des prêtres en costume hébreu, portant les uns le sceptre, l'épée, la couronne de Salomon, figure de Jésus-Christ, les autres les dépouilles de Goliath et le livre de la loi ; le prophète Nathan, avec un char représentant le sacre de Salomon, entouré des Vertus et des Dons du Saint-Esprit.

Aussi venait-on à ces fêtes de toutes les parties de la Flandre ; et l'immense basilique de Saint-Pierre suffisait à peine à contenir le flot incessant du peuple qui venait vénérer l'image miraculeuse. On priait jusqu'à une heure très-avancée de la nuit ; et, dès l'aurore, de nouveaux pèlerins assiégeaient les portes de Saint-Pierre. Ils épanchaient pendant de longues heures leur âme devant Notre-Dame, et quand la procession se mettait en marche, ils la suivaient, portant la plupart de petits drapeaux ornés de l'image ou du chiffre de Marie.

L'amour pour Notre-Dame de la Treille inspira aux Lillois, dès l'an 1237, la pensée d'ériger une confrérie en son honneur, sous le nom de la *Charité de Notre-Dame.* On distribuait aux associés des psautiers, des heures et autres livres de prières, si précieux à une époque où, l'imprimerie n'étant pas encore inventée, on ne pouvait avoir ces choses qu'en manuscrit. On s'aimait plus chrétiennement comme enfants de la même mère ; et chaque maison semblait un temple dédié à Marie, dont le père de famille était le pontife : c'était déjà un beau commencement pour la confrérie ; mais il lui manquait la sanction du Saint-Siége, sans laquelle les enfants de l'Eglise ne peuvent rien constituer de durable ni de régulier. Cette sanction ne tarda pas à arriver. En 1254, année si fameuse dans les annales de Notre-Dame de la Treille, arrivèrent des lettres du pape Alexandre IV, qui érigeait canoniquement la confrérie. Alors on ouvrit un registre ; et la comtesse Marguerite et son fils Guy de Dampierre s'y firent inscrire les premiers. Après eux, s'inscrivirent les chanoines de Saint-Pierre, toutes les grandes familles de la contrée, tout le peuple, qui voyait dans ce registre comme un autre livre de vie. Les parents y faisaient inscrire les nouveau-nés, les fiancés y renouvelaient leur enrôlement pour consacrer à Marie le nouveau ménage, et, au moment de la mort, tous recouraient à elle comme à une patronne et à une mère.

De la Flandre, la renommée de la confrérie se répandit bientôt par toute l'Europe. Des extrémités de la France, de l'Italie et de l'Allemagne, on demandait à être inscrit dans le registre des associés. Les Montmorency, les Croy, les de Lannoy, les d'Humières, les princes de la famille impériale d'Autriche, les universités les plus célèbres, foyers de science et de lumière, les villes entières, représentées par leurs magistrats, les Evêques et les Papes, Charles-Quint et Philippe II, demandèrent que leurs noms figurassent dans ces saintes annales, confondus avec les noms les plus obscurs, avec toutes les professions et tous les âges.

Parmi ces noms, il en est deux qui brillent d'un éclat tout particulier : le premier, c'est saint Louis, roi de France, qui, en 1255, fit à Notre-Dame de la Treille un pèlerinage dont les annales de l'époque ont gardé fidèlement le souvenir ; le second, c'est Philippe le Bon, duc de Bourgogne et comte de Flandre. Ce prince aussi sage au conseil que brave au combat, d'une piété aussi douce que ferme, affectionnait spécialement Notre-Dame de la Treille. Il contribua, avec une générosité princière, à l'achèvement de la collégiale de Saint-Pierre, et surtout de la chapelle qui devait recevoir l'image miraculeuse. En arrière du maître-autel, il fit placer la châsse contenant les reliques de la sainte Vierge dans un lieu élevé, d'où tous les regards pouvaient l'apercevoir. Dans la chapelle qui occupait le croisillon gauche, il éleva deux autels ; l'un entouré d'obélisques de pierres blanches, était un autel de Notre-Dame, au-dessus duquel on voyait la sainte image se détachant gracieusement sur un fond d'azur semé d'étoiles d'or ; l'autre était un autel de sainte Anne, qu'il avait placé là, pour associer la mère aux hommages que recevait sa fille bénie.

Philippe ne s'en tint pas là : il fit couvrir de boiseries sculptées les murs de la chapelle ; et sur la table d'autel de bois doré, il fit représenter les mystères de la sainte Vierge. Lorsqu'il créa l'ordre de la Toison d'or, cet ordre célèbre qui ne comptait que trente et un chevaliers, mais tous sans reproche et des plus illustres, tous engagés par serment à ne jamais sortir du champ de bataille que vainqueurs, ou morts, ou prisonniers, il le plaça sous le patronage de Notre-Dame de la Treille ; il voulut même en tenir le premier chapitre à sa chapelle ; après le service divin, pompeusement célébré, le souverain et les chevaliers se rendirent aux stalles des chanoines ; et là ils entendirent de la bouche du greffier la lecture des statuts de l'Ordre, de ces statuts, le plus beau code d'honneur et de vertus chevaleresques, qui prescrivaient à tous la fidélité envers la sainte Eglise, l'intégrité de la foi catholique, la loyauté envers le souverain, l'amitié entre les chevaliers et l'honneur dans les armes. Le prince fit lire ensuite, par son héraut d'armes, un écrit où il disait qu'il se vouait à Dieu et à la très-sainte Vierge, et qu'il engageait tous les chevaliers à faire de même. Ceux-ci répondirent de grand cœur à cette invitation : un d'eux, le seigneur de Pons, fit même le vœu singulier de ne séjourner en aucune ville jusqu'à ce qu'il eût trouvé un Sarrasin qu'il pût combattre corps à corps *avec l'aide de Notre-Dame*, pour l'amour de laquelle jamais il ne coucherait, le samedi, dans un lit, avant l'entier accomplissement de son vœu ; et, avant de se séparer, tous suspendirent autour de l'autel les écussons de leurs armes, comme un hommage perpétuel de leurs sentiments envers la sainte Vierge. Ainsi se termina le premier chapitre de la Toison d'or, de cet ordre illustre qui, dans le cours de deux siècles, devait compter dans ses rangs cent quatre têtes couronnées.

Pour perpétuer le souvenir de sa consécration, le prince fonda deux

messes par jour à l'autel de Notre-Dame de la Treille, et de plus, chaque samedi, une messe chantée par un chanoine de Saint-Pierre. Il obtint ensuite d'Eugène IV de nouvelles indulgences pour tous ceux qui viendraient prier devant la sainte image ; et, en 1450, il fit placer à côté de l'autel la statue de Notre-Dame des Douleurs ; les chanoines de Saint-Pierre furent autorisés à en faire l'office, lequel dans la suite s'étendit à toute l'Eglise. Plus tard on y érigea les sept stations douloureuses de la sainte Vierge, avec l'agrément de l'évêque de Tournai, qui y attacha des indulgences.

Entourée de tous ces témoignages d'honneur, Notre-Dame de la Treille faisait éclater de plus en plus sa puissance ; et les miracles se multipliaient, spécialement de 1519 à 1527, et de 1634 à 1638. A la vue de ces prodiges toujours renaissants, la piété des Lillois sembla prendre un nouvel élan ; toute la ville ne respirait que le dévouement à Marie ; partout brillait son image : on la voyait au coin des rues, où la femme pauvre, épargnant sur son salaire, déposait à ses pieds un cierge ou un bouquet de fleurs ; on la voyait au-dessus des portes de la cité, où elle semblait veiller à la garde des citoyens ; on la voyait à l'hôtel de ville, où était une chapelle en son honneur. Les uns portaient des médailles à son effigie, les autres des anneaux où elle était représentée. Au milieu de ce zèle universel pour l'honneur de Marie, une pieuse dame conçut le dessein de décorer plus splendidement l'autel de la Vierge vénérée. Dans cette vue, elle obtint du chapitre de Saint-Pierre qu'on déplaçât pour un temps la sainte image ; mais le travail fini, le chapitre crut, avant de la replacer sur son trône, devoir lui décerner un triomphe magnifique, par une procession générale et la consécration solennelle de toute la ville à sa patronne bien-aimée. Cette idée ravit tous les cœurs, et, le 28 octobre 1634, eut lieu cette touchante cérémonie. Ce fut un beau jour que celui-là. Dès le matin, le canon tonnait sur les remparts, les cloches sonnaient à toute volée, la ville avait revêtu ses habits de fête ; partout des tentures élégantes, partout des fleurs, partout la joie la plus pure. A neuf heures, les échevins sortent de l'hôtel de ville, en robe rouge, précédés du héraut tenant un labarum, dont un côté portait ces mots : *Le magistrat et le peuple consacrent Lille à Notre-Dame de la Treille*, et l'autre offrait la douce image de Marie, fixant ses regards bienveillants sur la ville de Lille figurée au bas du labarum avec ces mots sous l'effigie de la cité : *Dicet habitator insulæ hujus : Hæc est spes nostra ;* « L'habitant de cette île dira : Voilà notre espérance ». On se rend ainsi à l'église Saint-Pierre, magnifiquement décorée de draperies entrelacées de fraîches guirlandes de verdure ; au fond, l'autel apparaissait entouré d'une auréole de cierges ; et des flots d'encens entouraient la statue de nuages mobiles.

Au milieu de ces splendeurs, qui faisaient penser à celles du ciel, on commence la messe solennelle. A l'offertoire, les chants se taisent, il se fait un silence sublime. Alors s'avance le chef des échevins, tenant d'une main le labarum, de l'autre les clefs de la ville ; il les remet à l'officiant, qui les pose sur l'autel ; puis, devant tout ce peuple prosterné, il prononce la formule de consécration de la ville à Notre-Dame de la Treille. Le soir, une illumination générale reproduisit la scène du matin ; de toutes parts, on voyait sur les transparents ces mots chers à tous les cœurs : *Insula, civitas Virginis ;* « Lille, cité de Marie ».

L'année suivante, l'évêque de Tournai vint à Lille se consacrer lui-même avec tout son diocèse à Notre-Dame de la Treille ; Ferdinand II, empereur d'Autriche, lui consacra son diadème et se fit inscrire dans la confrérie. En 1659, la ville de Tournai tout entière vint en procession se con-

sacrer à une patronne si bonne, et renouvela cet acte tous les ans jusqu'en 1792. Plusieurs fois, il s'y est trouvé près de cinq mille pèlerins.

En 1667, lorsque la ville, assiégée par Louis XIV, fut réduite à capituler, elle exigea que le roi jurât, devant Notre-Dame de la Treille, de maintenir dans ses murs la foi catholique, de n'y envoyer ni gouverneur, ni officiers, ni soldats protestants, de respecter ses franchises, et de lui laisser son administration. Louis XIV le jura la main sur l'Evangile. Et lorsque, quarante ans plus tard, en 1708, la ville fut assiégée par le prince Eugène, à la tête d'une armée presque toute protestante, elle promit, si elle était préservée du pillage, de faire une procession spéciale, pour en remercier Notre-Dame de la Treille. Après cette promesse, on expose la statue miraculeuse au milieu de l'église Saint-Pierre, que criblaient les boulets ; et, chose merveilleuse, au bout de trois mois de siége, obligée de capituler encore, elle obtint du moins les conditions les plus honorables avec une liberté complète pour le culte catholique. Telle fut même l'incroyable bienveillance des ennemis, la plupart protestants ardents, que le soir même de leur entrée triomphale, le peuple poussa la confiance jusqu'à chanter publiquement les litanies de la Vierge devant ses images qui ornaient les maisons ; les autres soirs, il se rassembla dans les rues pour le même objet ; et, le 2 juin, on fit la procession générale, comme s'il n'y eût pas d'armée ennemie dans la ville. Quelques protestants essayèrent bien de pervertir la foi des habitants, mais loin d'y réussir, plusieurs furent gagnés à la vraie croyance, et se firent catholiques.

Une protection si visible de Marie lui attacha de plus en plus tous les cœurs ; et, lorsqu'arriva, en 1754, l'anniversaire cinq fois séculaire des premiers miracles de 1254, on y déploya une magnificence plus grande que jamais. Le programme de la fête portait le titre de *Triomphe de la sainte Vierge*, et il justifia pleinement son titre. La Renommée ouvrait la marche, portant, sur la banderole de sa trompette, ces mots : *Audite, insulæ, et attendite, populi de longe ;* des anges l'entouraient, le nom de Marie sur leur oriflamme. Venaient ensuite quatre chars : le premier portait les six sybilles qui avaient annoncé, en termes prophétiques, les principales gloires de la Mère du Verbe Incarné ; dans le second était Moïse, représenté sur le mont Oreb ; dans le troisième, les effigies des monarques qui étaient venus, à diverses époques, rendre hommage à Notre-Dame ; dans le quatrième, les Papes, cardinaux et évêques, protecteurs de la confrérie. Suivaient des groupes d'anges, portant le livre de la confrérie de Notre-Dame, avec les armes et les noms des villes ou des provinces consacrées à la Vierge de Lille. Les pèlerins de Tournai étaient représentés sur un char élégant ; un autre char tout couvert de lis offrait le double emblème de la monarchie française et de la Vierge sans tache ; venaient ensuite les figures historiques de Marguerite de Flandre, de Guy de Dampierre, de Philippe le Bon et des principaux chevaliers de la Toison d'or, tous revêtus de costumes aussi riches qu'exacts, tous environnés d'anges, et suivis des magistrats de la cité, des bannières de la ville et du chapitre, et du labarum offert en 1654. On voyait ensuite des anges portant des touffes de roses et de lis devant le char, où était la sainte image, entourée d'une treille.

Cette procession, qui se renouvela pendant neuf jours, au milieu d'une foule immense, fut le dernier éclat jeté par ce culte célèbre. Survinrent les jours néfastes de la révolution ; et l'antique collégiale de Saint-Pierre fut, en 91, d'abord fermée comme bâtiment inutile, puis livrée au public comme magasin ; en 92, cédée aux commissaires des guerres comme parc de mou-

tons ; en 93, vendue à d'avides spéculateurs, et bientôt démolie. Parmi les décombres qui jonchaient le sol, fut jetée la statue miraculeuse ; mais heureusement un généreux chrétien, Alain Gambier, l'ayant reconnue, l'acheta à prix d'argent du gardien des ruines, et l'emporta chez lui comme un trésor. Au rétablissement du culte catholique, il la donna à l'église Sainte-Catherine, que la révolution avait laissée debout comme un édifice sans importance.

Dans ce nouveau sanctuaire, Notre-Dame fut longtemps sans honneur, tantôt au bas de l'église dans la chapelle des trépassés, tantôt derrière le maître-autel : tant la génération nouvelle avait rompu le fil des antiques traditions et des pieux sentiments ! Mais, en 1842, le curé de Sainte-Catherine ayant consacré tout le mois de Marie à Notre-Dame de la Treille, la piété endormie sembla se réveiller. Peu après, les exercices d'un jubilé accordé par Grégoire XVI ayant été placés sous les auspices de Notre-Dame de la Treille, le succès fut complet : le nom de Notre-Dame de la Treille, si longtemps oublié, revint sur toutes les lèvres ; et son culte, si longtemps délaissé, reprit sa place dans tous les cœurs. La statue miraculeuse fut transportée à l'autel de la sainte Vierge ; des médailles de Notre-Dame de la Treille furent frappées ; et tous voulurent en avoir. A l'imitation de ce qui se pratique à Notre-Dame des Victoires de Paris, on établit un salut particulier sous le nom de salut de Notre-Dame de la Treille ; l'antique confrérie fut relevée par un rescrit de Grégoire XVI ; près du sanctuaire de Marie se forma une congrégation de religieuses dite de Notre-Dame, dans le but de favoriser le développement de son culte, de fournir des voix pour chanter ses louanges, et de se dévouer au soin des pauvres malades, à l'instruction des enfants pauvres, aux diverses œuvres de charité : car le culte de Marie bien compris incline à tous les dévouements. Enfin, la fête et la procession de Notre-Dame de la Treille recommencèrent le 9 juin 1834, dans l'enceinte de l'Eglise. Des conversions inespérées, des guérisons inattendues, des consolations soudaines apportées à des maux qui semblaient sans remède, rappelant à tous le pouvoir de Notre-Dame de la Treille, accrurent d'année en année l'antique dévotion pour la sainte image. Enfin, en 1853, le dévouement en vint à ce point, qu'on ne put plus souffrir qu'une image si vénérée n'eût qu'un sanctuaire emprunté. Tous, d'une commune voix, déclarèrent qu'ils voulaient remplacer l'antique église renversée dans des jours de vertige, et élever à la patronne de Lille une église monumentale. Tous, passant aussitôt de l'enthousiasme à l'action, s'engagèrent, par souscriptions volontaires, à y contribuer selon leur pouvoir.

Telle était la disposition générale des esprits, lorsque arriva 1854, anniversaire six fois séculaire du commencement des prodiges de Notre-Dame de la Treille. — Pour relever le plus possible l'éclat de cette fête traditionnelle, l'archevêque de Cambrai, après avoir obtenu du Saint-Siége la faveur d'un jubilé attaché à l'église Sainte-Catherine, réunit, pour en prêcher les exercices, les premiers prédicateurs de l'époque, et convoqua, pour les grandes cérémonies qui devaient avoir lieu, le plus qu'il put de cardinaux, d'archevêques et d'évêques. Toute la ville, de son côté, se mit en travail pour décorer les temples, les rues et les places. Les guirlandes de toute espèce, les draps d'or et d'argent, la soie, les peintures, les sculptures, les banderoles, les lustres, les riches costumes, tout fut mis en œuvre, sans parler de ce qu'y ajoutèrent d'attendrissant les chants, les prédications, les prières et les communions.

Les premiers jours, les paroisses voisines se rendirent processionnellement à l'église jubilaire, traversant la ville dans l'attitude du recueillement, et édifiant par leurs chants et leurs prières la population dont les flots se pressaient sur leurs pas. Puis vinrent les diverses paroisses de la ville, toutes préparées et ravivées dans l'esprit chrétien par d'éloquentes prédications.

Au milieu de ce merveilleux concours eut lieu une cérémonie qui remplit tous les cœurs d'allégresse : la pose de la première pierre de la grande basilique qu'on se proposait d'élever sous le double vocable de Notre-Dame de la Treille et de Saint-Pierre, et, pour mener l'œuvre à bonne fin, l'institution de deux commissions, l'une d'hommes, l'autre de dames, chargées de recueillir les fonds pour cette grandiose entreprise. Enfin, le dimanche 2 juillet, se célébra la grande fête : les décorations les plus splendides brillaient à toutes les façades, à toutes les fenêtres ; les murs disparaissaient sous les draperies et les fleurs, et les dômes s'élevaient au milieu des rues. Jusqu'alors le ciel avait été obscur, la pluie menaçante ; mais, au moment précis où l'image de Notre-Dame se met en marche pour la procession, un soleil radieux perce les nuages, et le cortége sort du temple ; en tête marchent les six paroisses de la ville ; viennent ensuite les hospices, les corps de métiers, les associations de charité, les corps religieux. Après cette longue file, apparaissent les reliques des principaux patrons du pays; les députations historiques de Tournai, Douai, Cambrai, Aire, portant chacune son *ex-voto* traditionnel : Tournai, un gros cierge ; Douai, les armes de la ville, ciselées sur argent, avec l'inscription : *Douai à Notre-Dame de la Treille ;* Cambrai, l'image de Notre-Dame de Grâce, ciselée en argent, avec l'inscription : *Cambrai, ville de la Vierge, à Notre-Dame de la Treille ;* enfin, Notre-Dame de la Treille, entourée d'une garde d'honneur, s'avançant dans une châsse octogone d'or, haute de sept mètres, et en style gothique fleuri, portée sur un brancard par douze ecclésiastiques en dalmatiques d'or, accompagnée des prêtres en habits sacerdotaux, des chanoines en habits de chœur, suivie des archevêques et évêques, vêtus de chapes d'or, avec la mitre et la crosse, et du cardinal de Reims, officiant. Dire tout ce qu'il y avait de gracieux et de magnifique dans cet immense cortége de plusieurs milliers de personnes, dont le défilé, exécuté dans l'ordre le plus parfait, dura plus d'une heure et demie ; dire le coup d'œil qu'offrait, sur la grande place, une population serrée qu'on estime à plus de quatre-vingt mille personnes ; dire toutes les émotions que produisirent tant de scènes saisissantes, répétées dans le cours de cette belle procession, serait chose impossible. L'ambassadeur d'Espagne à Bruxelles, délégué par sa souveraine pour la représenter dans cette cérémonie, disait : « J'ai habité Rome vingt ans, je n'y ai rien vu qui égale ce dont je viens d'être témoin ». — « J'ai été au sacre de Charles X », disait un colonel de hussards, « je préfère ce que j'ai vu aujourd'hui ».

Après cette belle fête, la ville de Lille s'empressa d'élever à Marie une superbe basilique.

Extrait de *Notre-Dame de France*, par M. le curé de Saint-Sulpice. — Cf. *Rosier de Marie.*

NOTRE-DAME DES VOIRONS, A BOËGE,

AU DIOCÈSE D'ANNECY

Au nord de la Savoie, sur les confins du Chablais et du Faucigny, on voit une vallée remarquable à bien des titres. C'était autrefois une immense forêt, que les Allobroges appelèrent *Boëge*, ou pays de bois. On la désignait aussi, au moyen âge, sous le nom de *Combe noire*.

Les chanoines de Saint-Augustin de l'abbaye de Filly vinrent la cultiver, vraisemblablement au XIe ou au XIIe siècle, et semblèrent en prendre possession au nom de la Reine du ciel, en dédiant à Notre-Dame leur prieuré de Burdignin.

Cette vallée, autrefois si sombre, compte aujourd'hui parmi les plus jolies et les plus curieuses de la Savoie. Les montagnes qui la bornent en tous sens ne sont pas comme ailleurs des rocs escarpés ; ce sont des prairies et des bois touffus, qui prennent en s'élevant dans les airs les formes les plus variées. Un torrent la traverse dans toute sa longueur, des bosquets charmants sont plantés sur les deux rives, et de part et d'autre s'étendent des vergers et de fertiles campagnes. Le bourg, qui est au centre, et un grand nombre de villages, surtout ceux qui se groupent auprès des clochers, ont un air d'aisance et de prospérité qui fait plaisir à voir. Elle eut, au moyen âge, plusieurs châteaux qui jouèrent un rôle important.

C'est au sein de cette vallée, et dans le bourg même de Boëge, en Faucigny, que fut rétabli, en 1852, l'un des plus célèbres pèlerinages de la Savoie, celui de Notre-Dame des Voirons, dont l'histoire se rattache à la destruction définitive de l'idolâtrie romaine dans ce pays.

Les Voirons sont une petite chaîne de montagnes, placée entre le Chablais et le Faucigny, à l'est de Genève et à l'ouest de Lausanne. Le *Calvaire*, qui est le plus haut point de cette chaîne, et près duquel s'élèvent les ruines de l'ancien couvent de Notre-Dame, offre un des plus beaux points de vue de l'Europe.

Du temps des Allobroges, les Voirons et la vallée de Boëge étaient consacrés aux divinités celtiques, et, selon toute apparence, à Teutatès, le dieu des forêts. Les noms de *grand* et de *petit Fayet*, donnés à deux bois qui s'étendent sur le versant oriental de la montagne, vis-à-vis de Boëge, ne permettent guère de douter que des *fées* ou druidesses n'aient habité ces anciennes solitudes.

Après la conquête de l'Allobrogie, les Romains, suivant en cela leur coutume, dédièrent à Jupiter les autels que les druides avaient élevés à Teutatès sur les Voirons et dans la *vallée des bois*. On trouve encore au centre de cette vallée un *mont Jovet* et, sur la montagne, deux forêts de *Jou* qui portent évidemment le nom du maître de l'Olympe.

Quoique la ville de Genève eût eu son siége épiscopal dès la fin du IIe siècle, et que les progrès du christianisme eussent été grands dans ce diocèse, sous l'évêque Eleuthère, ami de Constantin, le culte des idoles subsista longtemps encore dans quelques endroits reculés.

Les autels des faux dieux furent relevés à Genève sous Julien l'Apostat,

et, quand ils eurent été de nouveau renversés, plusieurs temples païens restèrent encore debout au sommet de quelques montagnes ou au fond de certains vallons ignorés. L'invasion des Barbares, qui fut si longue dans nos Alpes, favorisa cet état de choses, et, au xe siècle, Jupiter était encore adoré sur les Voirons, comme sur le Mont-Jou, qui devint si célèbre par le zèle de saint Bernard de Menthon.

On dit que l'idole des Voirons rendait aussi des oracles et exigeait un culte assidu et minutieux. Malheur à qui manquait aux cérémonies que prescrivait le dieu de la montagne ! Il inspirait une telle terreur, que les chrétiens du temps crurent que le démon animait cette étrange divinité, qui n'avait probablement d'autre âme que celle que lui prêtaient l'astuce de ses gardiens intéressés et la superstition de ses adorateurs.

Les évêques de Genève ne pouvaient voir plus longtemps ce foyer d'idolâtrie tout près de leur cité, et au milieu des plus belles contrées confiées à leur zèle. Ils firent donc raser le temple des Voirons, et mettre en poudre son idole. Le temple et l'idole du Mont-Jovet durent avoir le même sort.

Or, voici un horrible sanglier qui se montre sur la montagne, et la choisit pour sa demeure. Tout ce qui ose approcher est victime de sa fureur. Les dévastations augmentent de jour en jour, et l'épouvante grandit avec elles. L'effroi devient si grand dans tout le pays, que le peuple croit que le même démon qui animait naguère l'idole des Voirons a passé dans la bête farouche.

Il y avait alors au château de Langin, sur le versant occidental de la montagne, un seigneur courageux et dévoué. Il aurait cru compromettre sa réputation de bravoure s'il n'avait attaqué le sanglier, et il aurait manqué à un devoir s'il n'eût fait son possible pour en délivrer ceux que son bras devait défendre. La prudence ne lui permettait cependant pas d'affronter seul un si terrible adversaire, d'autant plus qu'il croyait avoir affaire à un démon bien plus qu'à une bête fauve ; c'est pourquoi il invita quelques amis à s'unir à son entreprise. Ils hésitent d'abord ; mais le fier châtelain les accuse de lâcheté et ils se déterminent à le suivre. Une grande chasse est organisée, on se réunit, on part et bientôt on arrive au sommet des Voirons. Le sanglier, qui cherchait une proie, se précipite sur la troupe ennemie. Les compagnons du sire de Langin se dispersent et fuyent en toute hâte ; il reste seul sur le champ du combat, et voilà le sanglier qui se jette sur lui avec fureur, qui le déchire cruellement, et le maltraite de telle sorte qu'il demeura comme mort sur la place.

Dans sa détresse, il jeta les yeux vers le ciel et fit vœu à la très-sainte Vierge de lui faire bâtir une châpelle au même lieu, si, par ses prières et son intercession, cette bête farouche pouvait être tuée ou chassée, et si lui-même pouvait échapper à tant de plaies dont il pensait que la moindre était mortelle. La sainte Vierge ne lui refusa pas son secours ; car, quoiqu'il fût sur le point de rendre l'âme, il recouvra assez de force pour se retirer à son château. Il guérit bientôt de ses blessures et le terrible ennemi disparut pour jamais de la contrée.

La grâce était trop signalée pour ne pas hâter l'accomplissement du vœu qui l'avait obtenue. Le seigneur de Langin fit bâtir la chapelle qu'il avait vouée à la Reine du ciel ; dans cette chapelle, il fit un autel, et, sur cet autel, il plaça l'image de sa libératrice. C'était une statue en bois : la Vierge tenait dans ses bras le divin Enfant, et un évêque de Genève l'avait bénite.

La chapelle des Voirons est le premier des sanctuaires de Marie, où nous trouvons une *Vierge noire.* Les plus anciennes statues de ce genre furent apportées du Liban, dès les premiers siècles du christianisme, par les pèlerins qui visitaient la Terre-Sainte. Elles avaient été faites par des solitaires qui avaient voué leur travail à la Mère de Dieu.

Le seigneur de Langin, ne pouvant assez témoigner sa reconnaissance à Dieu et à la Vierge pour la protection dont ils l'avaient couvert, fit construire près de la chapelle des Voirons un petit ermitage pour aller finir ses jours à l'ombre de l'autel de Marie. Il ne se réserva que le revenu nécessaire pour la vie pauvre et retirée qu'il embrassait, ordonna qu'à sa mort son corps serait inhumé dans la chapelle de Notre-Dame, et que les corps de ses héritiers, mourant à Langin, y seraient portés avant d'être ensevelis ailleurs. Il distribua de grandes aumônes, dit adieu au monde, et se retira avec un ami qui voulut le suivre dans la solitude.

Il se prescrivit une règle de vie rigoureuse qu'il fit approuver par son évêque... Il passa le reste de ses jours dans les oraisons, méditations, jeûnes, mortifications intérieures, macérations de corps, embaumant tout le voisinage de l'odeur de ses vertus, donnant l'exemple d'une solide dévotion, et laissant après sa mort la précieuse et très-suave mémoire de sa vie.

L'œuvre dont les fondements venaient d'être jetés était celle de Dieu, elle ne pouvait descendre dans la tombe avec son fondateur. Quand il ne fut plus, de nouveaux ermites vinrent rejoindre son ami, qui lui avait survécu ; d'autres succédèrent à ceux-là, et, pendant un grand nombre de siècles, on vit des chrétiens d'élite renoncer au monde pour venir chanter dans la solitude les louanges de Notre-Dame des Voirons.

Dès son origine, le saint ermitage commença à être fréquenté par un grand nombre de personnes qui venaient de loin, de tous côtés, tant pour remercier Dieu des faveurs qu'ils avaient obtenues par l'intercession de la glorieuse Vierge, que pour apprendre le chemin du ciel de la bouche des saints ermites.

La fête de la Visitation, que saint Bonaventure avait établie pour les Frères Mineurs, dès l'an 1263, et que le pape Urbain VI étendit à toute l'Eglise en 1389 [1], paraît avoir été la fête patronale des Voirons, dès la fin du XIVe siècle. Elle devint le jour du principal concours sur la sainte montagne, et ne fut plus connue en Chablais et dans le Faucigny que sous le nom de fête de Notre-Dame des Voirons.

La tradition populaire nous a conservé un trait qui se rapporte à l'époque dont nous parlons, et qui mérite de trouver place dans cette notice. Une jeune personne, qui était venue, sans doute, se mettre sous la protection de la Reine des vierges, se trouvait à quelque distance de la chapelle de Notre-Dame quand elle rencontra sur son chemin un de ces hommes perdus pour qui rien n'est sacré. Elle fuit épouvantée, mais l'homme farouche la poursuit. Dans le trouble qui l'agite, elle n'a pas vu un précipice sans fond qui se rencontre sous ses pas, ou, si elle l'a vu, elle préfère sa vertu à la vie, se jette dans l'abîme, et mérite de compter parmi les vierges les plus héroïques. On dit que la main de Dieu la soutint dans sa chute, et qu'elle se trouva au fond du précipice sans avoir aucun mal. Cette vierge intrépide méritait bien un monument : les peuples lui en élevèrent un qui restera longtemps debout ; ils donnèrent au roc perpendiculaire duquel elle s'était précipitée le nom de *Saut de la Pucelle*, qu'il conserve encore aujourd'hui.

1. Benoît XIV, *De Festis.*

Ce roc est à un kilomètre de l'ancienne chapelle, du côté de l'ouest.

En 1536, les Bernois établirent l'hérésie en Chablais les armes à la main, et y exercèrent mille ravages. Le saint ermitage du mont de Voiron n'en fut pas exempt ; ils y vinrent armés comme si c'eût été pour assaillir quelque forteresse, maltraitèrent et chassèrent les ermites, emportèrent par un horrible sacrilége les vases sacrés, habits, meubles, papiers de fondations, donations, ventes, priviléges, indulgences et autres droits, mirent le feu aux bâtiments, les ruinèrent et les démolirent entièrement, jusqu'à faire rouler les pierres par la montagne.

Les démolisseurs sacriléges croyaient avoir triomphé, mais Dieu ne laissa pas ces méchancetés impunies ; car, fort peu de temps après, ceux qui avaient coopéré à la démolition de ce saint ermitage périrent tous misérablement.

Toutefois, la statue de Notre-Dame fut miraculeusement conservée. Jean Burgnard, chablaisien, de la paroisse et village de Brens, en Chablais, ayant non-seulement embrassé l'hérésie des Bernois, mais de plus s'étant joint à eux pour les conduire à l'ermitage, se jeta de prime abord sur l'autel pour enlever la statue, comme il fit ; et, l'ayant attachée, la traînait derrière soi en descendant, avec toutes sortes d'ignominies, et disait par moquerie : « Viens après moi, ma petite Maure ! si tu as tant de pouvoir comme l'on dit, montre-le maintenant ! pourquoi te laisses-tu ainsi traîner ? que ne te défends-tu ? » Et voilà que, pendant qu'il vomit de tels outrages et blasphèmes, tout aussitôt la statue s'arrête et demeure immobile, quoique ce fût en un lieu où la terre était égale, au milieu d'un pré. Ce misérable, voyant qu'il ne la pouvait plus tirer, tourna la tête pour voir ce qui empêchait ; mais, par un double miracle, la tête lui demeura de la sorte toute contournée, et il fut au même instant perclus et estropié d'un bras et d'une épaule, sans que jamais il pût se retourner droit ; de sorte qu'il fut contraint de laisser la statue en ce même lieu, et descendit avec peine, portant sur lui, pour tout le reste de sa vie, la punition de son impiété et l'évident témoignage du souverain pouvoir de la Reine du ciel.

Mais voici encore une autre merveille : Il y avait une grande cloche que l'on pouvait entendre de Genève et de Lausanne ; les hérétiques l'ayant démontée, et ne la pouvant pas emporter parce qu'elle était trop pesante, ni la mettre en pièces, la roulèrent dans un vallon que l'on appelle le *Bois de La-Jou*, avec dessein de la revenir prendre le lendemain. C'était au commencement du mois d'août ; néanmoins, toute la nuit il tomba une si grande quantité de neige sur ce pan de la montagne, et non point ailleurs, que les soldats, étant de retour avec des cordes et marteaux pour rompre et entraîner la cloche, ne surent jamais reconnaître ni les sentiers, ni l'endroit même où ils l'avaient mise ; de sorte qu'ils furent contraints de s'en retourner. Quelque temps après, la neige étant fondue, un paysan de Boëge, nommé Chevalier, à qui la place appartenait, la trouva, et la fit transporter dans l'église paroissiale de Boëge, où fut aussi apportée la statue de Notre-Dame des Voirons.

Peu de temps après, un saint religieux, François Monod, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, ayant rétabli la chapelle avec l'ermitage, y replaça la statue miraculeuse de la Vierge que l'on conservait dans l'église de Boëge.

Dès lors, la dévotion recommença avec une si grande ferveur, que les hérétiques, en étant indignés, firent tout leur possible pour empêcher les saints exercices que le peuple du Faucigny y faisait ; mais les habitants de

Boëge et des paroisses voisines s'y rendaient en armes, surtout le jour de la Visitation, et donnaient ainsi le loisir de célébrer des messes et faire d'autres offices divins, à la consolation des pauvres catholiques.

Le 1er juillet 1595, la veille de la fête de la Visitation, l'*Apôtre du Chablais* prit le bâton de pèlerin et s'achemina vers les Voirons. Il avait compris qu'il lui fallait une force surhumaine pour accomplir la mission qu'il venait d'entreprendre, et il alla demander l'assistance de Celle que l'Eglise a si bien appelée *Reine des Apôtres*. Les hérétiques aperçurent l'homme de Dieu se dirigeant vers la sainte montagne ; ils le suivirent, l'attaquèrent et lui firent mille outrages. Saint François disait dans la suite qu'il ne s'était échappé de leurs mains que par une protection spéciale de la sainte Vierge. Il est à remarquer que ses travaux, qui jusque-là étaient restés infructueux, commencèrent à être couronnés d'un succès qui, allant toujours croissant, aboutit à la conversion de soixante-dix mille hérétiques.

Après le retour du Chablais à la foi catholique, l'ermitage des Voirons fut rétabli dans sa primitive splendeur, et, l'an 1620, saint François de Sales donna des Règles aux ermites de Notre-Dame, dont il fit une congrégation particulière.

Le Saint leur prescrivait, entre autres, d'avoir en très-grande recommandation l'hospitalité, et un soin tout particulier des pèlerins et des étrangers. Ils devaient faire une profession toute spéciale de dévotion envers Notre-Dame. Leur oraison du soir commençait par les litanies de la Vierge, et, tous les samedis après souper, les ermites devaient chanter en chœur l'hymne de ses joies devant l'image de la chapelle.

Charles-Auguste de Sales fut ermite des Voirons avant de devenir évêque de Genève. Il avait renoncé à la dignité de prévôt de la cathédrale et de doyen de la collégiale d'Annecy, pour se retirer sur la sainte montagne, où il mena la vie la plus mortifiée. Quand il eut été fait évêque, il détermina les ermites des Voirons à s'unir aux Frères Prêcheurs d'Annecy, et, dès cette époque, la garde du sanctuaire de Notre-Dame des Voirons fut confiée aux enfants de saint Dominique. Dom Luc de Lucinges, qui est célèbre dans l'histoire de Savoie, fut prieur du couvent des Voirons.

Il n'y eut plus alors, dans ces contrées, de pèlerinage qui pût rivaliser avec celui dont nous traçons l'histoire. Quoique la montagne des Voirons fût très-élevée, vingt-cinq processions, venues du Chablais et du Faucigny, s'y rencontraient quelquefois dans une même matinée.

En 1717, Michel-Gabriel de Rossillon de Bernex, l'un des plus grands évêques de Genève, se détourna du cours de ses visites pastorales, pour venir en pèlerinage à Notre-Dame des Voirons, à l'intention du roi Victor-Amédée II, et il y écrivit à ce prince une lettre de condoléance sur la perte qu'il venait de faire du royaume de Sicile.

Le 7 août 1769, un incendie consuma le couvent de Notre-Dame et sa chapelle vénérée. Les religieux de Saint-Dominique se retirèrent dans leur couvent d'Annecy, et les contrées qui s'étaient habituées aux touchantes solennités de leur Patronne, ne purent plus lever les yeux vers la sainte montagne sans les sentir baignés de larmes.

Les fidèles continuèrent cependant à venir prier sur les ruines de l'antique chapelle ; car il leur semblait que ces murs et ces pierres éparses qui avaient été les témoins muets de tant de merveilles, devaient conserver une vertu divine, et les paroisses d'alentour s'y rendirent encore chaque année en procession.

De leur côté, les Dominicains portèrent à Annecy le culte de Notre-Dame

des Voirons, lui élevèrent un autel dans leur église, et continuèrent à célébrer tous les jours une messe en son honneur.

Les bouleversements et les terreurs de la Révolution française ne réussirent pas à faire oublier complétement la puissante *Dame* des Voirons. Les prêtres fugitifs allaient célébrer les saints mystères sur la montagne qui lui était toujours consacrée, pour demander à Dieu, par l'intercession de Marie, d'abréger les épreuves de l'Eglise.

Le souvenir de Notre-Dame des Voirons ne se conserva nulle part plus vivace que dans la famille Burgnard, dont bien des membres portèrent, hélas ! jusqu'à ces derniers temps, des signes visibles de la malédiction qu'avait méritée leur ancêtre.

Il n'y a que quelques années, un membre de cette famille fit dresser une pierre creuse sur le bord d'un sentier qui traverse la montagne des Voirons et qui conduit de Boëge à Saint-Cergues, puis, dans le creux de cette pierre, il déposa l'image de la Mère de Dieu. Pauvre, il ne put élever qu'un monument bien pauvre, mais Celle qui regarde bien moins la valeur de nos offrandes que notre bonne volonté lui tiendra compte de son intention. Cette pierre brute, marquée au sceau de l'espérance et de l'amour, vaut un magnifique monument d'expiation qui ne peut manquer d'avoir son effet.

La statue de Notre-Dame des Voirons fut retrouvée dans un village de la paroisse de Boëge, le premier dimanche du mois de mai 1852, et solennellement inaugurée, le premier dimanche de juillet, dans l'église paroissiale qui lui avait servi d'abri au XVIe siècle. La Providence, en rendant cette image à la vallée de Boëge, voulut sans doute la récompenser du zèle qu'elle avait toujours montré pour le culte de Marie.

En 1855, le premier dimanche de juillet, consacré à Notre-Dame des Voirons, les habitants de Boëge posèrent la première pierre d'une église magnifique qui devait remplacer l'ancienne, tombant de vétusté ; et, deux ans plus tard, à pareil jour, elle fut bénite sous le vocable de Notre-Dame, dont l'image y fut portée en triomphe au milieu d'un concours immense de fidèles accourus de toutes parts.

Chaque année, la fête de Notre-Dame des Voirons se célèbre avec solennité, et au milieu d'un très-grand concours. Ce qui la distingue surtout, c'est un triomphe magnifique décerné à Marie. On place l'antique statue sur un trône brillant, et vingt ou trente jeunes filles, vêtues de blanc, la portent en procession au milieu des lis et des fleurs. Les rues du bourg de Boëge sont parées comme pour une réception royale. Un nombreux clergé et des milliers de fidèles accompagnent le pieux cortége, au chant des litanies et des saints cantiques, que l'airain accompagne de ses grandes voix.

Notre-Dame des Voirons ne tarda pas à se montrer aussi libérale dans le nouveau sanctuaire qui lui avait été consacré, que dans celui qu'elle avait habité sur la montagne pendant tant de siècles, et déjà de nombreux *ex-voto* y ont été déposés comme tribut de reconnaissance.

On distingue deux cœurs d'or parmi ces pieux témoignages. L'un fut envoyé à Notre-Dame des Voirons, le 15 août 1859, par une centaine de jeunes gens de Savoie. Il renferme leurs noms et un acte de consécration très-touchant à la Mère de Dieu. L'autre fut donné, on ne sait par qui, dès les premiers temps du rétablissement du culte de Notre-Dame des Voirons dans l'église de Boëge. Il contient un billet que nous voulons reproduire ici textuellement : « Une mère était désolée de voir qu'un enfant qu'elle aimait beaucoup ne marchait pas, quoiqu'il fût déjà âgé de quatre ans environ; la

faiblesse extraordinaire de ses jambes faisait même craindre à la mère qu'il ne marchât jamais bien. Elle vint avec son enfant au pied de l'autel de Notre-Dame, et, pendant qu'elle priait, il se mit à se traîner en montant les degrés de cet autel. Cependant, il ne marchait pas encore. Quand elle fut de retour à sa maison, l'heureuse mère trouva que son enfant était guéri, et il a continué à marcher de ce moment-là ».

En 1853, le souverain pontife Pie IX daigna accorder deux indulgences plénières à ceux qui visiteraient l'église dans laquelle venait d'être rétabli le culte de Notre-Dame des Voirons. On peut gagner la première le jour de la fête de la Visitation ou les dix premiers jours de juillet, et la seconde, en un jour quelconque de l'année, au choix du pèlerin.

Extrait de *Notre-Dame de Savoie*, par M. l'abbé F. Grobel.

NOTRE-DAME DE VASSIVIÈRE [1], A BESSE

AU DIOCÈSE DE CLERMONT

Au sein des cônes basaltiques qui appartiennent à la chaîne du Mont-Dore, et projettent leurs anneaux du côté de la Creuse, du Limousin et du Cantal, au-dessus de ces ravins abruptes, creusés par les déchirements du sol, entre le pic de Sancy dont l'aiguille perce la nue, et le lac Pavin dont les eaux couvrent des abîmes, il est un lieu où l'âme, fatiguée des bruits du monde, vient goûter les charmes de la prière. Parmi les accidents de ces sites alpestres, dans cette nature, tantôt riante, tantôt sévère, les hommes ont élevé à la Mère de Dieu un sanctuaire dont elle a fait le théâtre de ses merveilles.

C'est Notre-Dame de Vassivière, comprise dans la paroisse de Besse [2].

L'église, bâtie en laves du pays, est du XIe siècle : elle est sous le vocable de saint André. Son chevet et sa flèche dominent le paysage. A l'intérieur, des nefs romanes, des chapelles disposées dans un ordre régulier, un chœur gothique, des chapiteaux à sujets, tel est l'ensemble de l'édifice. Derrière le maître-autel est la chapelle qui reçoit le plus d'hommages : elle garde, pendant neuf mois, la statue de Notre-Dame de Vassivière.

Le culte de la sainte Vierge se répandit de bonne heure à Besse. De nombreuses confréries s'y établirent, et s'épanouirent autour du pèlerinage de Vassivière, comme les rameaux croissent et se développent autour du tronc qui les nourrit. On comptait les confréries de Notre-Dame, de Notre-Dame de Bethléem, de Notre-Dame de la Nativité, de Notre-Dame du Rosaire, de Notre-Dame du Carmel.

D'après une tradition authentique, Vassivière formait jadis une paroisse, et avait une église consacrée à Marie. L'image de la Vierge y était en grande

1. On donne deux étymologies au mot de Vassivière. Selon les uns, il viendrait du mot *Vacca*, à cause des troupeaux de vaches qui paissaient sur cette montagne, cinq ou six mois de l'année. Selon d'autres, il viendrait des mots *Vas-y-veire*, langage que tenaient ordinairement les habitants du pays à ceux qui refusaient de croire aux miracles opérés devant la sainte Image.

2. Besse est une petite ville située dans l'arrondissement d'Issoire, à l'extrémité occidentale du département du Puy-de-Dôme. Elle appartenait autrefois au duché d'Auvergne, et relevait de la maison de La Tour, une des premières familles de France et d'Europe.

vénération : les habitants et les voyageurs lui durent bien des grâces, dont on conservait un fidèle souvenir.

En 1369, les Anglais, en guerre avec la France, dévastèrent la ville de Besse, et montèrent jusqu'à Vassivière. Ils démolirent les habitations, renversèrent l'église, et ne laissèrent debout qu'une muraille.

A la vue de leurs chaumières détruites, de leurs autels abattus, les habitants s'enfuirent. Une joie secrète tempérait leur douleur : ils emportaient l'image de Marie qu'ils avaient sauvée du pillage. Quand la paix fut rétablie, ils revinrent sur leur plateau, élevèrent une croix sur les débris de la chapelle, et pratiquèrent dans la muraille une niche où fut placée la statue de Notre-Dame de Vassivière. C'était une Vierge noire, tenant l'enfant Jésus entre ses bras : on la disait semblable à Notre-Dame du Puy.

Elle demeura là près de deux siècles. Bien qu'elle fût exposée aux injures des saisons, rien ne l'endommagea, ni la rigueur des hivers, ni l'abondance des neiges. Cette circonstance, jointe aux grâces déjà obtenues à ses pieds, la fit regarder comme miraculeuse. Aussi les voyageurs, reprenant les habitudes des âges passés, avaient-ils coutume de s'y arrêter, et d'invoquer Marie. Le mépris que l'un d'eux fit de cette dévotion, fut l'occasion d'un miracle qui eut du retentissement.

Au mois de juin de l'année 1547, un habitant de Besse, nommé Pierre Get, allait à la ville de La Tour avec Guillaume de Chalus et quelques autres marchands. Quand ils furent à Vassivière, Guillaume de Chalus et les autres se dirigèrent vers la muraille. Arrivés au pied de la sainte Image, ils se mettent à genoux et font une prière. Pierre Get sourit de leur dévotion, la méprise, et continue sa route jusqu'au ruisseau qui coule au bas de la montagne. Là, il fut contraint de s'arrêter ; un éblouissement le saisit, et il perdit la vue.

Reconnaissant dans ce coup un châtiment du ciel : « Mon Dieu », s'écria-t-il, « qu'ai-je fait ? sainte Vierge, secourez-moi ». A ce cri plusieurs fois répété, ses compagnons accourent ; ils voient son malheur. Persuadés que son impiété seule en est la cause, ils l'excitent au repentir, lui inspirent des sentiments de confiance en Marie, et le conduisent par la main devant son image. Pierre Get se prosterne à ses pieds, et pousse de profonds soupirs. Il avoue sa faute, la déplore, et promet de l'expier. Il fait vœu de se consacrer, s'il recouvre la vue, au service de la sainte Vierge, et s'engage à donner cinq livres de cire, à la prochaine fête de la Visitation, pour être brûlées sur son autel dans l'église de Besse. Ses compagnons, unissant leurs prières aux siennes, conjurent Marie d'en avoir pitié, et de lui accorder la grâce qu'il implore. Elle se rendit à ces supplications, et vit d'un œil favorable le repentir du coupable. Pierre Get recouvra, en effet, la vue d'une manière aussi soudaine qu'elle lui avait été ravie. Son bonheur et celui de ses compagnons n'eut d'égale que leur reconnaissance. De retour à Besse, ils s'empressent de publier ce double prodige ; ils en font la déclaration devant les magistrats et les principaux citoyens, et on en dresse un acte juridique, le premier qui ait été fait des miracles de Notre-Dame de Vassivière.

A cette nouvelle, la vénération des peuples s'accrut pour la sainte Image : on voulut lui rendre de plus grands honneurs. Les habitants de Besse se réunissent en conseil, et arrêtent, avec les membres de la collégiale, qu'on ira en procession à Vassivière, deux fois chaque année, le 25 mars, jour de l'Annonciation, et le 2 juillet, fête de la Visitation. Ils firent plus. Comme ce plateau était inaccessible, une partie de l'année, à cause des

neiges, et que l'image de la Vierge ne recevait alors aucun culte, ils arrêtèrent qu'on la transférerait à Besse, afin qu'on lui adressât sans interruption de plus faciles hommages.

Au jour fixé pour la translation, le clergé, les magistrats, les officiers et presque tous les habitants vont processionnellement à Vassivière. On retire la statue du lieu où elle était, et on la porte, avec une allégresse triomphale, dans l'église de Saint-André, où elle fut placée au-dessus du maître-autel. Or, le lendemain, dit la légende confirmée par la voix publique, la statue avait disparu : on sut qu'elle avait regagné sa montagne chérie. Deux fois, on la rapporte avec les mêmes cérémonies, deux fois elle revient à son premier séjour. Les habitants désolés emploient la prière pour la retenir, et s'engagent à faire dire à perpétuité une messe au maître-autel tous les mercredis de l'année. Leur vœu plut à la sainte Vierge, et son image resta parmi eux. Ils l'invoquèrent avec confiance. Qu'un incendie éclatât dans la ville, que la sécheresse désolât les campagnes, près d'elle ils venaient conjurer tous ces fléaux.

Cependant Marie témoigna par plusieurs signes qu'elle voulait être honorée à Vassivière. On forma le projet d'y construire une chapelle. Malgré les difficultés de l'entreprise, les habitants de Besse consentirent à tous les sacrifices, et leur zèle aplanit tous les obstacles. On choisit pour l'emplacement de l'église le lieu où la croix s'élevait sur les ruines de l'ancienne chapelle. Tout le monde mit la main à l'œuvre : les uns creusèrent les fondements, les autres arrachèrent des blocs de lave du flanc des montagnes. Comme les pèlerins affluaient en grand nombre, on fit en bois une chapelle provisoire au-dessous de laquelle on construisit un petit oratoire (1550). Il y jaillit une source dont les eaux fraîches et limpides, quoique peu abondantes, ne tarissent jamais. Les pèlerins s'en lavent les yeux et les mains ; beaucoup en emportent, comme un souvenir de leur voyage.

La chapelle sortait à peine de ses fondements quand eut lieu, en 1551, un miracle qui donna plus de célébrité à ce pèlerinage. Un possédé ayant été amené vers l'oratoire, fut délivré du malin esprit, en présence d'un grand nombre de personnes, par l'intercession de la Mère de Dieu. Les populations voisines, en apprenant ce prodige, conçurent envers Marie de nouveaux sentiments de piété. Dès lors s'épanouit son pèlerinage : les villes et les bourgs vinrent en procession : des groupes de pèlerins gravirent la montagne à genoux ou pieds nus ; la confiance fut dans tous les cœurs et attira les peuples de plusieurs provinces. De nouveaux miracles favorisèrent cet élan.

Cependant les travaux de la chapelle avançaient. Les aumônes des pèlerins, et surtout les libéralités des habitants de Besse, en firent tous les frais. Comme les ressources abondaient, on refit en même temps le chœur de l'église de Saint-André, et on construisit, derrière le maître-autel, la petite chapelle qui existe de nos jours, et où réside depuis, dans les mois d'hiver, la statue miraculeuse.

Selon l'inscription qui se voit au-dessus de la porte d'entrée, la chapelle de Vassivière était terminée au mois de juin 1555. Les autels furent ornés, les murs se couvrirent des insignes de la reconnaissance, et un reliquaire, qui en fut le premier joyau, offrit à la vénération, sous le nom de Notre-Dame, des cheveux de la bienheureuse Vierge, et des ossements de plusieurs martyrs. Le 2 juillet, on transféra la sainte Image dans son nouveau sanctuaire.

Les familles de Besse furent les premières à invoquer Marie sur sa chère

montagne. Les paroisses voisines partageaient ce bonheur, et lui prodiguaient à l'envi les noms de Reine, de Protectrice et de Patronne. De ce plateau, conquis à la piété publique, elle étendit sa souveraineté sur les pays d'alentour. Parmi les fiefs qui, depuis trois siècles, lui rendent hommage avec une dépendance que les révolutions n'ont pas ébranlée, il faut nommer Eglise-Neuve, jadis chef-lieu de la baronie d'Entraigues, le Valbeleix, ancienne seigneurie, Murol, aux majestueuses ruines, le Chambon, assis sur les rives de son beau lac, Saint-Diéry, aux côtes abruptes, Saint-Victor, Espinchal, Compains, Collamine, Saint-Anastaise et une foule de hameaux qui, éparpillés au milieu de ces gorges, se confondent dans cette unité d'amour qui les rattache à son culte.

La chapelle est construite en lave taillée : elle a seize mètres de long sur huit de large. C'est un édifice roman, sans autre caractère particulier. Les piliers sont surmontés de chapiteaux qui rappellent le style du XIe siècle, et les nervures de la voûte ont à leur point de jonction des écussons dont l'un est aux armes de la maison de La Tour. A la naissance du chœur, à chaque côté de la nef, il y a une petite chapelle : dans celle qui est à gauche, on plaça la statue miraculeuse.

Aux origines de Notre-Dame de Vassivière se rattachent deux autres usages qui ont toujours existé. Le premier était de s'engager à se faire roi ou reine de sa dévotion, et à donner une certaine quantité de cire à la chapelle. Cette pieuse royauté conférait le privilége de marcher, un cierge à la main, derrière la statue, à la procession du 2 juillet. Le second usage consiste en ce que les paroisses environnantes viennent processionnellement à Vassivière, pendant le séjour de l'auguste Image.

Parmi les pèlerinages de France, celui de Notre-Dame de Vassivière fut un des plus fertiles en prodiges. Pour donner plus de célébrité à la sainte chapelle, les habitants de Besse songèrent à la faire consacrer et prévinrent de leurs intentions Mgr Antoine de Saint-Nectaire, alors évêque de Clermont. Celui-ci se hâta d'y répondre. Le 2 juillet 1571, il vint à Vassivière, et en consacra la chapelle, au milieu d'un concours immense de pèlerins. En 1633, la voûte de la chapelle menaçant ruine par suite de la rigueur des hivers et de la violence des orages qui l'avaient gravement endommagée, des réparations devinrent indispensables. On arrêta qu'on ferait les travaux nécessaires et qu'on bâtirait en outre les deux chapelles qui subsistent encore de nos jours. La générosité des fidèles facilita l'exécution de ce projet. Les travaux furent achevés en 1634, et la chapelle fut restaurée dans l'état où on la voit aujourd'hui. Elle fut aussitôt enrichie de nombreux présents dus à la piété des fidèles. Mgr Joachim d'Estaing, évêque de Clermont, n'ayant pas oublié quelles grâces il avait recueillies du pèlerinage qu'il avait fait à la sainte chapelle en 1631, à l'effet d'obtenir de la sainte Vierge que son troupeau soit délivré des maladies contagieuses qui le décimaient, vint avec une suite nombreuse, le 17 novembre 1634, rendre de publics hommages à la Protectrice de l'Auvergne.

En 1639, le pape Urbain VIII accorda au pèlerinage de Vassivière d'abondantes indulgences qui y attirèrent jusqu'à quinze mille pèlerins aux fêtes de la Pentecôte, qui, cette année, se célébrèrent avec la plus grande pompe. L'évêque de Clermont, qui ne perdait pas de vue ce pèlerinage qui était une des gloires religieuses de son diocèse, délégua, à deux reprises différentes, en 1641 et en 1648, des commissaires pour recueillir, dans des documents officiels, les faveurs accordées en ces divers temps.

Les populations entouraient d'une vénération croissante ce sanctuaire

illustré par des prodiges multipliés. L'année 1661 fut des plus fertiles en bénédictions. Chaque mois, pour ainsi dire, fut signalé par de nouvelles merveilles. Ainsi, dans les montagnes qui avoisinent Vassivière, il n'était pas un hameau qui n'eût souvenance de quelque miracle opéré par l'intercession de Marie. C'était là le fond historique de ces populations paisibles : de tels souvenirs y maintenaient, dans toute sa ferveur, le culte de Notre-Dame de Vassivière. Ses bienfaits ne restaient pas l'unique patrimoine de ces contrées, si heureuses d'un tel voisinage. La renommée les répandait sur d'autres terres, et lui gagnait des cœurs touchés de ces naïfs et glorieux récits. Aussi la reconnaissance multipliait les dons destinés à célébrer son patronage. Les croix, les reliquaires, les cœurs d'argent, les colliers, les chaînes de perles précieuses, mille objets offerts par des mains fidèles venaient successivement enrichir son sanctuaire.

Des richesses plus précieuses ornaient cette insigne chapelle : nous voulons parler des reliques qui étaient l'objet de la vénération publique. Outre les reliquaires qui y avaient été placés en 1553 et en 1571, il y avait ceux de saint Jean-Baptiste, de sainte Lucie, de saint Blaise et des saints Apôtres.

Dans le reliquaire de saint Jean-Baptiste, on voyait des reliques de ce Saint, de saint Jean l'Evangéliste, des saints Julien, Valentin, Valens, Hilarion, Léon et Athanase [1].

Dans le reliquaire de sainte Lucie [2], il y avait un ossement de cette Sainte, des reliques de saint Romain, de saint Roch, des saintes Marthe, Marie-Madeleine, Barbe, Agnès, Ursule, et une partie du voile de sainte Catherine.

Le reliquaire de saint Blaise contenait des reliques de ce Saint, et des saints Laurent, Sébastien, Protais, Antoine l'Ermite, Antoine de Padoue, Eloy, Félix, Valentin, Juste, Vincent, et de plusieurs autres saints, martyrs et confesseurs. Celui des Apôtres renfermait des reliques de saint André, de saint Jacques, de saint Paul, et de saint Timothée, son disciple.

On voit que la chapelle de Vassivière abritait le culte et la mémoire d'un grand nombre de Saints. Mais aucun nom n'y était prononcé avec plus d'amour que le nom de Marie : il n'en était pas que les multitudes fissent entendre avec plus d'enthousiasme aux échos que réveillaient dans la solitude les concerts de la piété publique.

Ce pèlerinage brillait alors de l'éclat le plus pur. L'affluence des peuples, l'abondance des grâces qu'on y recevait, la multiplicité des vœux qu'on y rendait, tout en faisait un coin de terre qu'on n'osait fouler, sans éprouver les sentiments d'une profonde vénération.

On aimait à visiter cette chapelle illustrée par mille prodiges, où s'étaient opérées des conversions innombrables, et où tant d'âmes égarées avaient retrouvé le chemin du ciel. L'art n'y avait pas, sans doute, déployé ses merveilleuses ressources : elle conservait toujours le caractère de simplicité qu'elle eut à son origine. Seulement, les pèlerins l'avaient, à chaque âge, enrichie de présents et d'ex-voto, et elle possédait de nombreuses richesses destinées à relever l'honneur du culte et la pompe des solennités.

La piété publique avait jusqu'alors protégé contre la cupidité tant d'objets sacrés. Mais, en 1669, dans la nuit du 4 au 5 septembre, un vol sacrilége dépouilla la chapelle de Vassivière d'une partie de ses richesses. Des malfaiteurs s'y introduisirent et enlevèrent, avec beaucoup d'autres objets

1. Ces reliques avaient été données, en 1616, par le P. Coyssard. *Archives de l'église de Besse.*
2. Ce reliquaire fut donné à la chapelle de Vassivière, en 1654, par les membres de la confrérie de Sainte-Lucie, établie à Besse.

précieux, un calice, deux ciboires, six lampes d'argent, des couronnes, des chandeliers d'argent et plusieurs reliquaires de même métal.

La consternation fut grande à Besse et dans les environs quand on apprit ce malheur. On se rendit en foule à Vassivière, afin d'adresser à Marie une amende honorable de l'outrage fait à son sanctuaire. De son côté, la justice fit des poursuites actives. Après deux jours de recherches, un des voleurs fut arrêté au village de la Vedrine, dans le Cantal. On trouva un tiers environ de l'argenterie : elle était fondue ou brisée. On ne laissa pas impuni un crime si odieux : le coupable fut pendu et brûlé à Saint-Flour.

La pauvreté, à laquelle la chapelle de Vassivière se trouva tout à coup réduite, provoqua la générosité des fidèles : on eut à cœur de faire une réparation solennelle du sacrilége par lequel elle avait été profanée. La duchesse de Noailles, Anne-Louise Boyer, donna la première l'exemple, et fit présent d'un grand ciboire d'argent, qui fut porté à Vassivière, par M. Garnier, official du diocèse. Peu après, le 16 septembre, un bourgeois de Clermont donna une lampe de cuivre argenté.

Gilbert de Veny d'Arbouze, qui avait succédé, en 1664, à Louis d'Estaing, apprit avec douleur le sacrilége qui avait été commis. Le 29 octobre, il écrivit aux curés des seize paroisses les plus voisines de Vassivière, et les invita à s'y rendre, les uns le dimanche, les autres le lundi, qui devaient suivre la fête de la Toussaint, pour prendre part aux cérémonies expiatoires de l'outrage fait au très-saint Sacrement. Le concours fut général ; chacun voulut expier par ses regrets et ses larmes la profanation dont Notre-Dame de Vassivière avait été l'objet.

Dans le cours de l'année suivante, on refit, avec l'argenterie qu'on avait retrouvée, deux grandes lampes, un encensoir et un reliquaire, à l'effigie de la Vierge, comme celui qui avait été dérobé. Mais la chapelle ne fut pas aussitôt rendue à son ancien éclat.

Avec les aumônes qu'on recueillit, on refit la voûte de la chapelle qui menaçait ruine, et on remit son trésor à peu près dans l'état où il se trouvait avant le vol de 1669. Pendant les années qui suivirent, on fit des dons particuliers.

Ainsi le pèlerinage de Vassivière réparait ses désastres, en même temps qu'il poursuivait le cours de ses bienfaits. La fin du XVIIe siècle fut marquée par plusieurs prodiges.

Dans le cours du XVIIIe siècle, l'affluence des pèlerins continua. Les prêtres de la collégiale de Besse, pour correspondre au zèle des peuples, ne cessèrent d'aller tous les ans, depuis les premiers jours de mai jusqu'à ceux de novembre, passer chacun quinze jours sur la montagne de Vassivière. Dévoués au salut des âmes et à la prospérité d'un pèlerinage qui faisait l'honneur et la joie de leur ministère, ils y opéraient chaque année des conversions admirables et propageaient par ce moyen le règne et la gloire de Notre-Dame de Vassivière.

Touché du bien qui se faisait en ces lieux, illustrés par tant de miracles, Bochart de Saron, évêque de Clermont, implora pour la chapelle les faveurs apostoliques. Clément XI, qui occupait le Saint-Siége au milieu des orages soulevés en France par le jansénisme, accorda, par un bref du 21 août 1713, une indulgence plénière pour sept ans, à quiconque visiterait, en remplissant les conditions requises, la sainte chapelle, depuis les premières Vêpres de la Nativité de la sainte Vierge jusqu'au coucher du soleil du jour de la fête.

Le pèlerinage de Vassivière jouissait, depuis trois ans, de ces grâces

apostoliques, quand lui arriva, du même Pontife, une autre faveur. Les prêtres de la collégiale de Besse, qui veillaient sur son sanctuaire avec un zèle dont le temps ne ralentissait pas l'ardeur, songèrent à y ériger une confrérie de la Visitation de la sainte Vierge. Pour donner plus d'importance à cette pieuse institution, ils firent demander au souverain Pontife qu'il daignât accorder une indulgence plénière. Clément XI céda à un désir si légitime, et promulgua, le 3 janvier 1716, un bref par lequel il concédait l'indulgence qu'on avait sollicitée. C'est un des documents les plus précieux qui concernent Notre-Dame de Vassivière.

Quand ils eurent reçu le bref de Clément XI, les prêtres de la collégiale et les officiers de la ville de Besse écrivirent à l'autorité diocésaine, pour en demander la publication. Le siége de Clermont était vacant. Bochart de Saron était mort, le 11 août 1715, et Massillon, son illustre successeur, ne devait être sacré que le 31 décembre 1718. La supplique fut adressée aux vicaires généraux. Le 12 mai, Chamflour, vicaire général, donna la permission de publier le bref de Clément XI. Il désigna et approuva pour principale fête de la Confrérie, le jour de la Visitation, et pour les autres quatre jours de l'année mentionnés dans le bref, il désigna le lundi de la Pentecôte, la fête de saint Louis, la Nativité de la bienheureuse Vierge, et le dimanche qui suit la fête de saint Matthieu.

Quelques jours après, on établit régulièrement la Confrérie de la Visitation. Chaque année, les pèlerins demandaient à y entrer. Prêtres et fidèles, familles et particuliers, seigneurs et villageois y inscrivaient leurs noms. Tous voulaient avoir part à l'union de prières et de mérites qui ralliait tant de cœurs dans un même culte et dans un même amour.

Les pèlerins se pressaient sans cesse autour de la chapelle, et aux jours de fête, ils couvraient de leurs pieuses multitudes la montagne d'où se répandaient sur eux, sans interruption, les grâces les plus abondantes. Les évêques de Clermont comprenaient ce sanctuaire parmi les objets de leur plus vive sollicitude. Massillon le visita le 17 juin 1727 ; Le Maistre de la Garlaye vint y payer le tribut d'un religieux hommage ; François de Bonal voulut prier au pied de ses autels. Les prêtres et les magistrats de Besse, de concert avec le peuple et les populations voisines, y maintinrent dans tout son éclat ce pèlerinage. Le peuple, indifférent aux sarcasmes des impies et aux railleries des faux sages, inondait de ses flots le parvis du sanctuaire, et faisait résonner de ses cantiques les échos de la sainte montagne.

La chapelle de Vassivière restait le rendez-vous habituel de la piété et de l'espérance, au milieu des paisibles montagnes de l'ouest ; de nombreux ex-voto, gages d'une généreuse reconnaissance, ornaient ses autels et ses murs, et l'Image miraculeuse, objet, depuis trois siècles, de la vénération publique, y recevait les plus fervents hommages.

Mais au moment où les habitants de ces monts pouvaient croire qu'aucune force humaine n'arrêterait l'élan de leur foi, et ne détruirait l'empire qu'avait conquis sur leurs âmes leur cher et vénéré pèlerinage, une révolution terrible éclata en France. Aveugle dans sa fureur, elle confondit dans sa haine le ciel et la terre, le sacré et le profane. Elle proscrivit le culte des aïeux, bannit de la patrie la foi qui avait tenu son berceau, renversa les temples où avaient retenti les chants de nos pères, et démolit les sanctuaires où le peuple venait en paix chercher dans la prière un remède à ses douleurs.

Le souffle de l'impiété, plus fort que celui des tempêtes, circula partout avec une violence inouïe. Le pèlerinage de Vassivière fut livré aux profana-

tions qui, pendant le cours de la révolution française, souillèrent les sanctuaires du culte catholique. Autels, calices, ornements sacrés, reliques, exvoto, tout disparut dans le pillage ou les flammes. La statue, qu'on vénérait de temps immémorial, fut mise en pièces et brûlée : on en sauva pourtant quelques débris qui sont restés l'objet d'un culte particulier. L'autre statue, qui était révérée à l'oratoire, fut préservée des atteintes du vandalisme par un habitant de Besse, qui la garda, dans sa maison, et la laissa en mourant à sa famille, qui lui rend encore de pieux honneurs. La chapelle, après avoir été dévastée, fut vendue comme propriété nationale, et livrée, pendant plusieurs années, à de vils usages. On ne saurait dire la consternation qui régna à Besse, et dans les populations voisines, quand on apprit un pareil attentat. Les fidèles gémirent en secret de ne pouvoir plus recourir à Notre-Dame de Vassivière, dans un temps où son intercession eût été si nécessaire pour détourner les maux qui désolaient la France et l'Auvergne.

Mais Dieu avait fixé un terme à ces insolents triomphes. Déjà, en 1796, quelques pèlerins reprenaient la route de Vassivière ; bientôt le Concordat proclama libre l'exercice du culte catholique ; les temples s'ouvrirent ; les pèlerinages furent rendus à la piété publique.

La ville de Besse n'avait pas oublié quelles grâces répandit sur elle Notre-Dame de Vassivière. Il tardait à ses habitants de regagner sa montagne, et d'y célébrer de nouveau ses fêtes vénérées. Quoique la chapelle fût encore une propriété particulière, le pèlerinage refleurit, grâce à la piété des fidèles, et par les soins de M. Seronde, curé de Besse, qui déploya une rare énergie pour la restauration du culte de Notre-Dame de Vassivière. Il rétablit ses processions et ses fêtes, et remit dans son ancien éclat la Confrérie de la Visitation dans laquelle on vit, dès l'année 1805, entrer de nombreux associés.

Une nouvelle statue, dans laquelle on mit des fragments de l'ancienne, reçut les hommages qui, comme dans les âges écoulés, devaient remonter à Marie : elle représente la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus sur ses genoux. L'église de Besse, restaurée avec décence, devint son premier séjour. On put bientôt la replacer, en été, dans la chapelle de Vassivière, rachetée par Mlle Marie Admirat, qui en fit don à la fabrique de Besse.

Lorsque Notre-Dame de Vassivière eut été rendue à elle-même, les beaux jours revinrent pour son pèlerinage. La générosité des fidèles pourvut sans retard à l'entretien et à l'ornement de la chapelle. Tandis qu'à Besse on réparait le chœur de l'église (1816), à Vassivière, on relevait les autels abattus, et on rendait aux murs du sanctuaire la décence et l'éclat dont ils brillaient autrefois. Ce qui toucha surtout les cœurs, et ce qui fit revivre la gloire de ce pèlerinage, ce fut la continuité des faveurs que Marie distribua du haut de la sainte montagne. Chaque année, les pèlerins rapportaient de leur voyage des grâces qu'ils gardaient avec soin.

La fête de la Visitation était, comme dans les siècles écoulés, la fête privilégiée de Vassivière. Mais la solennité la plus imposante avait lieu le dimanche qui suit le 2 juillet. En ce jour, les paroisses voisines vont processionnellement à la chapelle, et assistent, au pied des mêmes autels, à la célébration des divins offices. En 1841, et le 4 juillet, la présence de Mgr Féron donna à ces fêtes un éclat inaccoutumé. Quinze à vingt mille pèlerins, venus de tous les points de l'Auvergne et d'autres diocèses, couvraient le plateau de Vassivière.

L'année suivante, la fête du 2 juillet fut célèbre par la guérison d'un paralytique, dont le souvenir est resté dans beaucoup de mémoires. En 1851,

un nouveau prodige, arrivé le jour de la fête, accrut la célébrité de ce pèlerinage. La même année, le dimanche de la fête de la Visitation, on compta jusqu'à vingt mille pèlerins qui étaient venus de tous les coins de l'Auvergne et du Limousin, pour prendre part aux bénédictions que Marie répandait en ce jour, et assister aux solennités de Vassivière, auxquelles donnait un lustre nouveau la présence des évêques de Clermont et de Saint-Flour. La sainte Vierge y multipliait ses faveurs auprès de tous les âges. L'enfance et la jeunesse en particulier recevaient des gages de sa maternelle bonté.

Tandis que ces grâces particulières, accordées par Marie, relevaient son pèlerinage dans son antique éclat, les curés de Besse déployaient une grande activité pour restaurer ou embellir son sanctuaire. On décora le maître-autel dans l'état où on le voit, et le 9 juillet 1854, après en avoir reçu l'autorisation du pape Pie IX, on érigea un Chemin de la Croix, en présence d'une foule considérable que cette cérémonie avait attirée. Ces croix sont dressées sur un piédestal en pierre, où on a gravé, sur des tablettes de marbre blanc, les noms des personnes et des paroisses qui en ont fait don. Les pèlerins sont dans l'usage, en gravissant le plateau, de faire le Chemin de la Croix, exercice que l'Eglise a enrichi de si nombreuses indulgences. En 1856, la fabrique de Besse fit l'acquisition de la montagne qui entoure la chapelle.

En 1859, Pie IX enrichit la chapelle d'une indulgence plénière que pouvaient gagner, aux sept fêtes principales de Marie, et pendant leurs octaves, les personnes qui, s'étant confessées et ayant communié, prieraient, au pied de ses autels, aux intentions du souverain Pontife. Il accorda de plus trois cents jours d'indulgence à tous ceux qui visiteraient la chapelle de Vassivière, et y prieraient aux mêmes intentions.

Le cours des grâces accordées par Marie ne se ralentit jamais. Des différentes parties de la France, et souvent même des pays étrangers, on lui envoie des témoignages de reconnaissance. Tantôt, c'est un soldat qui, du fond de l'Afrique, lui fait parvenir ses hommages : tantôt, c'est un pilote, égaré sur les flots, qui lui adresse ses vœux. Aujourd'hui, une mère lui recommande son fils ; demain, une sœur lui enverra une offrande pour avoir obtenu le rétablissement de son frère. Il n'est pas de saison où ne montent, vers la sainte montagne, les prières d'une multitude d'âmes qui ont pour Notre-Dame de Vassivière un culte que ses bienfaits justifient et répandent.

Aujourd'hui, son pèlerinage a conservé son importance. La chapelle a revêtu une modeste élégance qui réjouit le pèlerin. L'autel principal, au-dessus duquel on voit l'image de la sainte Vierge, est orné d'un rétable. La statue est entourée d'une guirlande au sommet de laquelle deux anges tiennent un diadème suspendu sur sa tête. Les deux chapelles ont chacune un autel ; l'un, à droite, est dédié au Sacré-Cœur ; l'autre, à gauche, l'est à saint Joseph. Des cœurs nombreux, gages d'un filial amour et renfermant des noms destinés à immortaliser la reconnaissance, ornent l'autel du sanctuaire. Les murs sont aussi enrichis d'ex-voto, de tableaux et de médaillons qui contiennent le récit de faveurs extraordinaires. On remarque à droite un tableau donné par le monastère des Ursulines, de Clermont, et qui représente un parterre où croissent les fleurs les plus variées.

Autour de la chapelle, la nature étale comme autrefois ses âpres beautés, et les monts séculaires dressent toujours leurs pics qui servent d'éternels remparts à cette aimable solitude. Dans ces dernières années, on a dressé, au milieu de la montagne, vers le midi, un autel en pierre, afin qu'aux

grandes solennités de Vassivière, on pût y célébrer la messe, en présence des pèlerins, dont la chapelle ne pouvait contenir la multitude.

L'église de Besse, où la statue de Notre-Dame de Vassivière réside pendant neuf mois de l'année, a été restaurée et embellie. Une flèche récente domine, depuis quelques années, le paysage d'alentour. L'intérieur de l'édifice a été en partie revêtu de décorations polychromatiques qui s'harmonisent avec le style grave de son architecture. On a ornementé la chapelle où on vénère l'Image miraculeuse. L'autel est roman et orné de trois bas-reliefs qui représentent l'Annonciation, la Naissance du Sauveur et l'Adoration des Mages. Les murs sont décorés de peintures où figurent, dans divers médaillons, la Présentation de la sainte Vierge, sa Nativité, sa Purification et sa Visitation. Cette chapelle est, en tout temps, l'objet d'un culte spécial : le saint Sacrement y repose, on y célèbre la messe tous les jours, et tous les jours les fidèles de Besse ou des pèlerins étrangers viennent invoquer Marie.

Les fêtes de Vassivière ont un caractère particulier. Lorsque le plateau s'est dépouillé de son manteau de neige, et que les fleurs commencent à s'épanouir sous les chaudes brises de l'été, on se prépare à transporter l'Image miraculeuse de la Vierge à sa montagne chérie. Le 2 juillet est le jour de la translation, ou, selon le langage du pays, le jour de la *Montée*. On le consacre généralement au repos et à la prière. Pendant les neuf jours qui précèdent, on fait une neuvaine, dont on suit les exercices avec une vive piété. Quand le jour arrive, tous se réunissent : on donne, à sept heures, le signal du départ. Les rangs de la procession se forment : à sept heures et demie, on est en marche. On s'arrête un instant sur une esplanade, d'où on donne à la ville, en signe d'adieu, une bénédiction avec la sainte Image. Puis la procession reprend son cours. Ses longues lignes se déroulent dans le plus bel ordre, en suivant les gracieux contours de la route qui circule dans les flancs de la montagne. Le recueillement et la piété règnent dans tous les rangs : les bouches ne s'ouvrent qu'aux chants sacrés qui vont, d'écho en écho, réveiller dans ces montagnes le nom et le souvenir de la plus tendre des Mères. Tantôt, c'est le *Magnificat* qui redit, après dix-neuf siècles, les gloires qu'avait présagées à sa grandeur future celle dont on porte l'Image en triomphe ; tantôt ce sont les litanies de la Vierge, dont chaque invocation se termine par un immense *Ora pro nobis*, que les collines envoient jusqu'au ciel. D'autres fois, ce sont des cantiques consacrés à Marie, dont les touchantes harmonies ou les joyeux accents font oublier la longueur du trajet. Cependant, la procession, à mesure qu'elle avance, ouvre ses rangs à des foules de pèlerins qui sont venus l'attendre sur divers points de la route. Ainsi grossie, elle arrive au pied de la sainte montagne. Là, cessent les chants en l'honneur de Marie. On fait ensuite le Chemin de la Croix. Arrivé sur la montagne, on s'arrête en face de l'oratoire où est la fontaine ; on chante le *Te Deum*, et on bénit solennellement, avec la sainte Image, la foule prosternée. On porte la statue dans la grande chapelle, et on la place au-dessus du maître-autel. A onze heures, on célèbre la messe qui se termine par la bénédiction du très-saint Sacrement. Au sortir de l'office, on se groupe par familles, ou par connaissances, et, assis sur le gazon, autour du sanctuaire de Marie, on prend un frugal repas, douce image des agapes chrétiennes qui, après les saints Mystères, rassemblaient, autour d'une table commune, les fidèles de la primitive Eglise unis par les liens de la plus tendre charité. A trois heures, a lieu une cérémonie particulière : l'image de Marie est présentée à la vénération des pèlerins, et cha-

cun d'eux en baise les pieds avec amour. Vers le soir, la foule s'écoule, et s'en retourne processionnellement à Besse. Tous promettent au fond du cœur, de revenir souvent à Vassivière que bénit désormais la présence de l'Image miraculeuse.

Pendant ses trois mois de séjour, on vient la visiter fréquemment des paroisses voisines, et surtout de Besse. Beaucoup y font une neuvaine de prières, quelquefois aussi une neuvaine de communions. Les pèlerins ne viennent pas seulement des contrées voisines, il en vient des cantons de la Haute et Basse-Auvergne, de la Marche, du Limousin et du Velay. Leur affluence augmente d'une manière sensible, les dimanches et les fêtes, et bien plus encore aux quatre fêtes spéciales de Vassivière, qui sont le dimanche dans l'octave du 2 juillet, le dimanche après le 25 août, ou la fête de saint Louis, le 8 septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge, et enfin le dimanche qui suit le 21 septembre. Pendant ce temps, le clergé de Besse se partage, comme avant la Révolution, entre la ville et la sainte montagne. Depuis le dimanche qui précède l'arrivée de la statue miraculeuse jusqu'à celui qui suit son départ inclusivement, on y dit la messe tous les jours, à neuf heures, et les dimanches à onze heures. Là ne se borne pas le ministère des prêtres de Besse : ils entendent encore les confessions des pèlerins qui ne croiraient pas avoir sanctifié leur voyage, s'ils ne se confessaient et ne communiaient pas dans l'église de Notre-Dame de Vassivière.

Les quatre fêtes que nous venons d'énumérer attirent un grand nombre de pèlerins : la première et la dernière sont les plus remarquables.

Le dimanche, dans l'octave du 2 juillet, est appelé le dimanche des processions. Plusieurs paroisses voisines s'y rendent en effet processionnellement. Dès la veille, bien des pèlerins arrivent à Vassivière : ils reçoivent avec ferveur la bénédiction du saint Sacrement qui se donne le soir, envahissent les tribunaux de pénitence où s'opèrent les mystères de leur réconciliation avec Dieu, et passent la nuit au pied des autels de Marie. Le lendemain, on jouit des spectacles les plus variés et les plus édifiants. Le soleil dore à peine les monts que les pèlerins, venant de tous côtés, du Puy-de-Dôme, du Cantal, de la Corrèze et d'autres départements, animent de leurs groupes les sentiers et les routes.

Bientôt s'offre un nouveau spectacle. Au loin, des lignes de pèlerins se déroulent sur deux rangs, sous les bannières de leurs paroisses. Ce sont les processions qui arrivent. Les jeunes filles, vêtues de blanc, s'avancent sous des bannières aux couleurs et à l'effigie de la sainte Vierge. Des hommes de tout âge viennent ensuite, et mêlent leurs voix graves aux douces harmonies d'une pieuse jeunesse. La foule, qui couvre déjà le plateau, se presse au-devant des processions, et les accueille avec une religieuse allégresse. Elles ont gravi le plateau ; elles s'arrêtent successivement devant l'oratoire de la fontaine, où elles chantent une antienne à la louange de Marie, et entrent dans sa chapelle, où leurs chants expirent au milieu des prières que chacun adresse à la Reine de ces lieux.

A onze heures, la cloche convie les fidèles à la célébration des saints Mystères. Une foule innombrable se presse autour de l'autel dressé en plein air. Le clergé s'y rend précédé des croix, des étendards, des bannières de chaque paroisse, au milieu des chants où les strophes du *Veni Creator* se marient avec celles des cantiques. Le célébrant arrive au pied de l'autel orné de branches et de feuillages, et surmonté d'un dôme de verdure.

La messe terminée, le célébrant, précédé du clergé, revient à la chapelle. Le peuple se répand sur la montagne et consacre les heures suivantes

à la prière ou à une pieuse allégresse. Le sanctuaire de Marie se remplit jusqu'au soir de pèlerins qui viennent lui offrir leurs remercîments et leurs vœux. Les processions regagnent successivement la paroisse ; les pè erins s'écoulent, mais non sans jeter un dernier regard sur la sainte chapelle, et sans promettre de la visiter encore.

Trois mois se passent après la célébration de ces fêtes. Pendant trois mois, on vient à Vassivière, de tous les points de l Auvergne, vénérer la statue miraculeuse. Puis, lorsque l'automne a succédé aux splendeurs de l'été, quand la fin de septembre arrive, Notre-Dame de Vassivière quitte sa montagne, pour aller de nouveau à Besse fixer son séjour. C'est le premier dimanche, après la fête de saint Matthieu, qu'a lieu la cérémonie, vulgairement appelée la *Descente.*

Dès les premières lueurs du jour, les fidèles arrivent et remplissent la chapelle. Chacun assiste aux messes qu'on y célèbre, avec un sentiment de ferveur qui est accru par la pensée que, pour la dernière fois de l'année, on vient vénérer la statue de Marie, dans son sanctuaire. Tandis que, sur la montagne, on lui adresse ses derniers vœux, à Besse, on se prépare à la recevoir, en faisant, avec un religieux enthousiasme, les préparatifs d'une entrée triomphale. La statue, portée sur un riche brancard, s'avance derrière le clergé, au chant des Litanies de la Vierge, et de l'hymne *Salve, Regina.* Le cortége se déroule, parmi les scènes de cette nature alpestre, à laquelle les pâles feux de l'automne donnent une teinte plus mélancolique.

Les chants arrivent jusqu'aux premières portes de la ville, et annoncent la rentrée dans ses murs de Notre-Dame de Vassivière. La nuit a étendu son voile : mais les illuminations rendent bientôt à la ville les clartés du jour. Déjà la procession est arrivée vers la porte Notre-Dame : on place la statue sur un autel, et on la couvre d'un manteau en drap d'or. Les cierges et les torches brillent autour d'elle d'un vif éclat. On entre dans la ville au chant du *Salve, Regina.* Soudain des feux de mousqueterie saluent l'arrivée de la Vierge miraculeuse. Mille transports éclatent de toute part. Partout où passe l'Image, les maisons sont illuminées ; des guirlandes de fleurs s'enlacent d'une croisée à l'autre : des rameaux jonchent le sol et se dépouillent, en l'honneur de Marie, de leurs derniers feuillages.

On porte la statue dans l'église, envahie déjà par la multitude, et on entonne les derniers chants qui saluent son retour. On la dépose dans sa chapelle ; la bénédiction du saint Sacrement termine ces joyeuses fêtes, consacrées à la prière et à la reconnaissance.

Extrait de la *Vie des Saints et Saintes d'Auvergne,* par Branche, et de l'*Histoire de Notre-Dame de* Vassivière, par M. l'abbé Chaix.

NOTRE-DAME DE VERDELAIS,

AU DIOCÈSE DE BORDEAUX

Notre-Dame de *Verdelais*, c'est-à-dire des *Bordelais*, qui l'ont toujours vénérée ; ou mieux, selon d'autres, de la *Verte forêt*, à cause de celle qui couvrait le pays, existait au commencement du douzième siècle. L'il-

lustre famille de Pierre de Bordeaux lui donna le jour sur les confins de ses vastes possessions de Benauge. Les religieux de Grandmont furent appelés pour garder son berceau. C'est déjà une preuve qu'un seul prêtre n'eût pas suffi à l'affluence des visiteurs. Mais la jeune fondation ne tarda pas à voir s'élever les orages qui devaient manifester ses destinées providentielles. Après chaque ruine, Dieu lui réservait une résurrection.

En 1253, elle fut réduite à la dernière extrémité par la guerre du roi d'Angleterre contre les seigneurs gascons ; et sous le coup d'hostilités toujours renaissantes, malgré les efforts d'Assalhide de Bordeaux pour la relever, vers la fin du quatorzième siècle, le monastère fut détruit, l'église livrée aux flammes, les religieux forcés de fuir, après avoir caché dans la terre, et sous une pierre qui pût la faire retrouver, la statue de la sainte Vierge. Douze ans après, elle sortait triomphante de sa retraite.

Isabelle, comtesse de Foix, mariée depuis plusieurs années à Archambault de Grailly, n'avait pas d'enfants. Dans sa tristesse, elle eut recours à la sainte Vierge, s'engageant, par vœu, à lui bâtir une église, et à consacrer un de ses enfants au service des autels, si le ciel lui en donnait quatre. Au lieu de quatre, elle en eut cinq, et le quatrième devint le célèbre cardinal Pierre de Foix. Un jour, en 1390, elle traversait les bois de Verdelais, près des ruines de Notre-Dame du Luc, pour se rendre de sa seigneurie de Langon au château de Civrac en Benauge, et songeait aux moyens d'accomplir son vœu, lorsque tout à coup, disent les anciennes chroniques « sa mule s'arrête, sans pouvoir ni avancer ni reculer, et enfonce un de ses pieds, de la profondeur de quatre à cinq pouces, dans une pierre fort dure, où elle imprime la figure de son pied ». On lève la pierre ; et quelle n'est pas la surprise de la comtesse et de sa suite de découvrir une statue de la sainte Vierge ! C'était Notre-Dame de Verdelais. La volonté de Dieu est comprise ; la chapelle se relève, les Grandmontains sont rappelés, la statue reprend sa place, et l'on consacre la mémoire de ces faits par deux tableaux : l'un, où l'on voit la comtesse offrir son fils le futur cardinal, à la sainte Vierge ; l'autre représente la découverte de la statue.

Cette nouvelle ère de paix et de piété se prolongea jusqu'en 1582. Le 28 juin, les bandes calvinistes, chassées de Saint-Macaire, se ruèrent sur Verdelais. Tout y fut pillé et brûlé, couvent, église, bibliothèque, ornements, et la sainte Vierge même jetée dans les flammes comme tout le reste. Mais, ô prodige ! quelques jours après, lorsque l'armée calviniste, battue par Montluc, se fut retirée, et que les habitants rassurés vinrent visiter les ruines encore fumantes de leur église, ils trouvèrent, au milieu des décombres, leur Vierge, parfaitement intacte. A cette vue, pleins de respect et de joie, dit le plus ancien historien de Verdelais, « ils l'emportèrent et la cachèrent dans le tronc d'un vieil arbre, au bas d'une fondrière, non loin de la chapelle, pour qu'elle ne fût pas exposée dans la suite à de semblables outrages ; mais, n'ayant pas pris la précaution de laisser un mémoire ou une marque quelconque qui pût constater et faire découvrir le précieux dépôt, les personnes qui étaient dans le secret s'exposèrent à perdre pour toujours cette statue révérée ».

Dieu y pourvut. Vers l'an 1605, un homme qui menait chaque jour paître son troupeau dans ce lieu remarqua l'insistance singulière d'un de ses bœufs à descendre dans la fondrière, et à s'incliner en mugissant, comme s'il se fût prosterné devant une figure humaine. Cet homme descend à la suite de l'animal. Il découvre une statue : c'est la Vierge de Verdelais ! Il la prend avec respect, il la présente aux vieillards, qui la reconnaissent,

bien que noircie par les flammes ; on la porte en triomphe dans le reste de chapelle dont la solidité avait résisté à l'incendie, et auprès duquel habitait seul, pour y célébrer la messe et recevoir les pèlerins, le père Antoine Dugarsies, débris de l'ordre de Grandmont.

Tel était l'état de délabrement toujours croissant, au milieu des ronces et des broussailles, où le cardinal de Sourdis trouva, en 1609, l'antique sanctuaire. Le nettoyer, paver, clore et orner, y établir des religieux qui servissent jour et nuit Dieu et la sainte Vierge ; construire la voûte, le chœur, les chapelles latérales et les galeries qui règnent autour du sanctuaire, furent la sollicitude du pieux prélat ; il commença, et Mgr de Béthune acheva. Le duc d'Epernon, le duc de Foix, plusieurs illustres familles s'associèrent à la bonne œuvre par leurs largesses ; la sainte Vierge voulut, dit le père Salé, « que ce fût par les libéralités et les oblations volontaires de ses serviteurs qu'on ornât sa sainte chapelle, qu'on parât ses autels, qu'on bâtît un monastère, et que toutes ces choses fussent mises au nombre de ses miracles, afin que la postérité ne vît rien, dans l'établissement de sa maison, que les effets de son pouvoir ». Pour les rendre plus sensibles encore, un homme dont la vie et les écrits respirent une piété tendre envers Marie mit la dernière main à cette restauration. Le père Proust, l'un des Célestins de la maison de Verdelais, où il mourut en vénération dans l'année 1722, ajouta à l'édifice un portail, une façade, un clocher, un vaste plateau planté d'arbres, qui le prolongeait, sous une voûte de feuillage, pour cinq ou six mille personnes. Il travailla à rendre les abords de Verdelais plus faciles ; et de ses propres mains, il défrichait, nivelait et plantait. Des deux côtés de la grande allée, il pratiqua, dans l'épaisseur des bois, des sentiers tortueux qui aboutissaient à des grottes ; chacune de ces grottes renfermait la représentation, en sculpture, de divers mystères, l'Annonciation, la naissance de Jésus-Christ, son crucifiement et sa sépulture. L'ombre, le silence, tout favorisait la prière et la méditation.

La révolution de 93, qui aimait à s'abattre sur tout ce qu'il y a de sacré, décréta le dépouillement et le pillage de Verdelais. Son trésor, ses vases sacrés, les dons, les offrandes des fidèles, tout fut enlevé. On brûla les ornements, après en avoir arraché les galons, qui donnèrent plus de quatre cents marcs pesant d'or ou d'argent. On vendit à vil prix les biens du monastère ; on saccagea les grottes construites avec tant de soin par le père Proust. Une seule chose restait : la statue miraculeuse. Indigné de la voir encore debout, le chef de l'administration locale, suivi du conseil municipal, se rend sur les lieux et ordonne au sacristin Jean Michel de l'abattre. Le jeune homme, insensible aux promesses comme aux menaces, répond à l'agent républicain : « Je craindrais que Dieu m'écrasât dans le moment même ! et d'ailleurs, j'aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ». Un maçon, ancien soldat, nommé Etienne Gassies, résiste non moins hardiment aux mêmes injonctions : « Fais-le toi-même », dit-il, « citoyen maire, et monte, si tu l'oses : pour moi, jamais ! »

A ces mots, qui ont redoublé sa rage, le jacobin applique lui-même l'échelle et s'élance ; mais à peine a-t-il franchi quelques degrés qu'il est saisi de vertige, ses genoux fléchissent ; il tombe, et sans le secours des assistants, il se serait brisé dans sa chute. Le pieux sacristain Jean Michel cacha alors l'image vénérée sous une grossière tapisserie ; et, tant que dura la défense d'entrer dans l'église, qu'on avait fait fermer, il y introduisait de nuit les pèlerins qui venaient encore la visiter.

Il était réservé au cardinal Donnet de relever cette sainte maison, et de

lui donner de dignes gardiens. Les pères Maristes y furent installés en 1838, et y devinrent le signal d'une vie nouvelle. Une association de dames, à l'aide d'une vaste souscription par trois annuités de deux francs, répandue surtout dans les diocèses de Bordeaux et d'Agen, construisit la voûte et les tribunes de la nef, restaura le sanctuaire et les chapelles latérales, rétablit à neuf l'église et le couvent, ouvrit une maison d'école et de retraite aux sœurs de la Présentation, et fit faire le gracieux campanile qui couronne tout cet ensemble.

Il restait encore à faire revivre les stations créées par le père Proust; comme le mont Cussol offrait les plus heureuses dispositions à l'établissement d'un chemin de la croix et d'un calvaire, les terrains furent acquis; les pentes abruptes de la montagne adoucies ; sa cime surmontée de trois croix ; les petites chapelles construites sur un plan uniforme ; la dernière, celle du Saint-Sépulcre, beaucoup plus grande, avec un autel et une admirable scène en relief de la sépulture de Notre-Seigneur.

Un lieu si manifestement choisi par la Mère de Dieu ne pouvait manquer d'exercer sur tous les cœurs une douce attraction. A toutes les époques, on y a vu accourir tout ce qu'il y a de grand dans le monde, comme tout ce qu'il y a de petits et de malheureux ; après les rois d'Angleterre et les rois de France, les illustres familles de Grailly, de Candole, de Foix, d'Epernon, de Saluces; la duchesse d'Angoulême, qui venait appeler les bénédictions de Dieu sur l'armée française en Espagne, commandée par le prince son époux. Comme le cardinal de Sourdis, Mgr d'Aviau, de si sainte mémoire, y portait fréquemment aux pieds de Marie ses sollicitudes pastorales, et une fois entre autres, à la tête des élèves de son petit séminaire, il y obtint du ciel, malgré mille obstacles, la translation de cette maison de Cadillac à Bazas, où les besoins impérieux du diocèse lui assignaient sa place. En 1852, les évêques de Beauvais, de Périgueux, d'Agen ; Mgr Dupuch, premier évêque d'Alger, et plus de douze cents prêtres célébrèrent la messe à l'autel privilégié de Notre-Dame. On ne saurait dire le nombre de pèlerinages solennels que font à Verdelais les paroisses, les colléges, les écoles et les congrégations diverses. Aussi l'église et son trésor n'ont-ils pas cessé de s'enrichir de dons, tantôt simples, tantôt magnifiques, mais toujours précieux par le motif qui les inspire. On a pu piller et détruire, la piété a été plus persistante que le sacrilége ; et aujourd'hui encore elle enrichit le sanctuaire vénéré d'ornements, de vases sacrés et d'autres objets offerts par l'amour à la très-sainte Vierge.

Mais de tous ces hommages, aucun n'égale en valeur les priviléges accordés à Notre-Dame de Verdelais par les souverains Pontifes. Lucius III, Urbain VIII, Alexandre VII, Grégoire XVI, à diverses reprises ont puisé abondamment en sa faveur dans le trésor des indulgences. Sa Sainteté Pie IX y a ressuscité la confrérie de Notre-Dame Consolatrice, fondée par le cardinal de Sourdis. Il a couronné sa statue vénérable ; et le jour de ce couronnement est bien un des plus solennels de son histoire. C'était le 2 juillet : autour d'un autel dressé en plein air, sous un riche pavillon, se pressait une foule immense, où figuraient avec les autorités du département, cinq cents prêtres et huit prélats : le cardinal-archevêque de Bordeaux, l'archevêque d'Avignon, les évêques de Gap, de Nevers, de Périgueux, d'Agen, d'Angoulême et de Saint-Flour. Après la messe pontificale et la lecture du bref apostolique, la statue couronnée par les prélats parcourut en procession, au bruit des instruments et des chants de joie, la place environnante. Le cardinal archevêque consacra son diocèse à la sainte Vierge, et le soir,

de brillantes illuminations semblèrent prolonger la splendeur d'un jour trop tôt fini.

Tandis que les hommes honoraient ainsi Notre-Dame de Verdelais par leurs prières, Marie y répondait par des miracles. On priait, on honorait Marie, on était exaucé ; on la priait, on l'aimait encore plus, elle laissait tomber encore plus de grâces ; c'était une prière continuelle entre des miracles incessants.

Ce n'est pas seulement à des époques reculées, c'est aussi de notre temps que les prodiges s'opèrent à Verdelais. Cette gloire ne lui fait pas plus défaut aujourd'hui qu'autrefois.

Extrait de *Notre-Dame de France,* par M. le curé de Saint-Sulpice.

NOTRE-DAME D'ÉTANG, AU DIOCÈSE DE DIJON

En l'année 1435, un berger de Velars, qui conduisait habituellement son troupeau sur la montagne d'Etang, s'aperçut qu'un de ses bœufs allait chaque fois sur la crête escarpée, du côté de Dijon, et là s'agenouillait pour paître une touffe d'herbe toujours verdoyante qui, dès le lendemain, croissait plus haute et plus belle. Il en avisa d'autres bergers et résolut avec eux de sonder la terre en cet endroit : c'était le deuxième jour de juillet, fête de la Visitation. En creusant, ils découvrirent, à trois ou quatre pieds de profondeur, une petite statue de pierre qui représentait la sainte Vierge assise et tenant sur ses genoux l'enfant Jésus ; ils la révérèrent dévotement et l'apportèrent, en chantant des cantiques, au village de Velars, chez le maître boucher à qui le bœuf appartenait.

La sainte Vierge agréa les hommages qui lui furent rendus dans cette maison ; elle y délivra un possédé, guérit plusieurs malades et éclaira un enfant de douze ans, né aveugle au village d'Urcy.

La nouvelle s'en répandit promptement ; l'abbé de Saint-Bénigne, Etienne de La Feuillette, s'empressa de revendiquer le trésor trouvé sur ses terres, et le fit apporter en grande pompe dans l'église abbatiale où tout Dijon accourut pour le voir ; mais, tandis que la cité se réjouissait, l'image disparut de Saint-Bénigne et retourna d'elle-même sur la montagne d'Etang. A la vue de ce nouveau prodige, le pieux abbé s'humilia d'avoir contrarié les desseins du ciel et fit construire, sur la pointe de la montagne, à l'endroit où la statue miraculeuse avait été découverte, une petite chapelle avec une cellule pour un ermite chargé d'en prendre soin, et de satisfaire la dévotion des fidèles en leur faisant vénérer la sainte image. Cette chapelle étant de difficile accès, les religieux de Saint-Bénigne en bâtirent une autre sur l'esplanade qui s'élargit aux deux tiers de la montagne, avant que le sentier devienne trop rapide en s'engageant dans les rochers, et, le 25 mars 1526, ils y transportèrent la statue miraculeuse, en présence d'un peuple innombrable accouru des villages d'alentour. Trois ans après, cette chapelle fut consacrée, sous le vocable de l'Assomption, par Philibert de Beaujeu, évêque de Bethléem, le siége de Langres étant vacant.

Notre-Dame, honorée dans ce nouveau sanctuaire avec un empressement admirable, y prodigua ses plus riches faveurs. Le culte de Marie prit un ac-

croissement merveilleux dans toute la province. Pour le rendre plus glorieux encore à la très-sainte Vierge et plus salutaire aux pèlerins, l'abbé de Saint-Bénigne confia Notre-Dame d'Etang au zèle des religieux Minimes, en 1633. Son espoir ne fut pas déçu : dès 1638, il fallut agrandir la chapelle, l'hôtellerie et le monastère. Les autorités de Dijon applaudirent à ce projet, « comme important au service de Dieu et du public »; il fut permis aux religieux de quêter dans la ville, et les Etats de Bourgogne votèrent trois cents livres pour aider aux dépenses. Louis XIII prit l'établissement sous sa sauvegarde, en 1640, et le pape Urbain VIII l'approuva en termes élogieux.

Les religieux, à l'aide de leurs quêtes, élevèrent leur couvent et leur chapelle ; mais malheureusement, en raison de la modicité de leurs ressources, ils bâtirent si peu solidement, qu'en 1685, il fallut refaire la nef entière de la chapelle. Pierre Mathon, ancien fauconnier du roi, leur vint en aide, et ils purent relever les quatre autels qui la décoraient autrefois. Peu après, un habitant de Dijon releva à ses frais la chapelle primitive du sommet de la montagne, qui tombait de vétusté. Toutes ces restaurations firent que le culte de Marie fleurit à Notre-Dame d'Etang d'une manière admirable ; ce saint lieu fut très-fréquenté, tant des habitants que des pèlerins qui y abondaient de toutes parts ; une confrérie y fut établie, et elle réunit en très-peu de temps une multitude de membres qui, chaque année, visitent la chapelle et y reçoivent la sainte communion, et, à mesure que la dévotion s'accroît, les faveurs sont plus abondantes : l'amour, en augmentant aux cœurs des enfants, attire les bienfaits de la mère de la grâce divine. Notre-Dame était l'espoir et le refuge de nos aïeux. Quand les ennemis menaçaient le duché, quand des troubles l'agitaient, que la peste l'enveloppait ou que la famine le dévorait, ils se pressaient au pied de sa statue miraculeuse, ils la portaient en procession à Dijon, à Saint-Seine..., et les ennemis cédaient, les troubles s'apaisaient, la peste reculait et la pluie fécondait la terre desséchée, le soleil y ramenait la vie, l'ange de la colère remettait son épée dans le fourreau, et l'arc-en-ciel relevait les courages abattus.

Les fidèles de Velars, de Plombières et de Fleurey, plus voisins de la montagne d'Etang, regardaient Notre-Dame comme leur patronne et singulière protectrice ; « aussi en est-il fort peu », dit le Père Dejoux, « qui ne soient fort soigneux et fort exacts de venir chaque année en procession lui témoigner, par une protestation respectueuse, leur amour et leur fidélité. C'était », ajoute-t-il, « un spectacle aussi pieux qu'agréable de voir traverser les montagnes, les vallées, les champs et les campagnes, et aborder de toutes parts en ce saint lieu les habitants des villages circonvoisins, marchant en bel ordre, sous la bannière et la croix de leurs églises, suivis de leurs curés, et faisant retentir les airs de chants en l'honneur de Marie ». Ceux de Plombières obtinrent, en 1708, de l'évêque de Langres, François de Clermont-Tonnerre, l'ordonnance de chômer la fête de la Visitation comme un dimanche, avec la permission d'aller ce jour-là en procession à Notre-Dame d'Etang.

On sait que sainte Chantal aimait à faire ce pèlerinage, qu'elle y renouvela ses vœux plusieurs fois et les signa de son sang sur l'autel. En 1604, elle y amena saint François de Sales. A genoux aux pieds de Notre-Dame, le saint évêque épancha son âme si tendrement dévouée à la mère de Dieu, dans une prière que le Père Dejoux a transcrite tout au long : « Je vous salue, très-douce vierge Marie, reine des solitudes... Je vous conjure, par les merveilles que votre bonté a daigné opérer sur cette montagne qui conserve votre image miraculeuse, que, sans avoir égard à mes péchés, il vous

plaise... m'accepter pour votre fils et serviteur..., m'accorder toutes mes justes demandes, et toutes les demandes que vous fait madame de Chantal... »

Le 2 septembre 1604, sainte Chantal y prononça, selon ses propres expressions, le « vœu à la divine Majesté, en présence de la glorieuse vierge Marie, de perpétuelle chasteté et obéissance à Monseigneur de Genève, d'où il est vrai de dire que l'Ordre de la Visitation, qui répand dans l'Eglise un si doux parfum, est comme une plante dont le premier germe descend de la sainte montagne d'Etang ».

En 1660, Louis XIV et Anne d'Autriche, sa mère, y montèrent, puis Marie-Thérèse et le Dauphin, accompagné de Bossuet, que sa mère avait voué par deux fois à Notre-Dame d'Etang. Louis de Bourbon, prince de Condé, y venait souvent prier et entendre la sainte messe ; il orna l'autel de ses dons et il offrit à la Vierge miraculeuse un des drapeaux que sa vaillante épée avait conquis sur les ennemis de l'Etat. Magnifique hommage du héros chrétien à la Vierge, « terrible comme une armée rangée en bataille ».

La Révolution a vendu et démoli l'église et le couvent des Minimes, mais la chapelle primitive, restaurée à plusieurs reprises, veille encore au sommet de la montagne où la statue a été trouvée, et la statue elle-même, réclamée avec une égale ardeur par les chrétiens de Plombières et de Velars, a été accordée à ceux-ci et enrichit leur église.

Le pèlerinage, interrompu pendant les mauvais jours, se continue, le 2 juillet, comme une chaîne dont une main pieuse a rapproché les anneaux ; la confrérie reçoit de nouveaux membres, et la montagne entend les vœux des enfants de Marie, chaque année plus empressés.

Extrait de la *Vie des Saints du diocèse de Dijon*, par l'abbé Duplus. — Cf. *Notre-Dame de France*, par M. le curé de Saint-Sulpice; *Histoire de Notre-Dame d'Etang*, par le P. Dejoux.

NOTRE-DAME D'AIX & DES EAUX, A AIX-LES-BAINS

AU DIOCÈSE DE CHAMBÉRY

Après que les Romains eurent conquis l'Allobrogie, et furent venus fonder des établissements près des eaux qui donnèrent leur nom à Aix, en Savoie, cette ville eut un temple de Diane; mais quand elle eut été convertie au christianisme, elle fut dédiée à la Reine des vierges. On dirait que l'auguste Mère de Dieu, qui aida si puissamment les Apôtres à vaincre le paganisme, se montra particulièrement jalouse d'établir son culte sur les ruines des temples où le démon avait réussi à le fausser.

Les monuments nous manquent pour préciser l'époque où fut bâtie l'église de Notre-Dame d'Aix. Cette ville dut avoir son temple chrétien sous les premiers rois de Bourgogne et du temps du pieux Gondran, qui, vers le milieu du sixième siècle, se montra le protecteur de la religion dans ces contrées.

Cette église fut desservie anciennement par les chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui étaient des prêtres vivant en communauté, d'après une

règle, et selon l'exemple du saint évêque d'Hippone, qui avait établi la vie commune entre les ministres des autels. Ils eurent plusieurs maisons considérables dans l'ancien *décanat* de Savoie.

Les seigneurs d'Aix se montrèrent toujours très-dévoués pour l'église de Notre-Dame, et Claude de Seyssel, évêque de Turin, qui joua un rôle important, au commencement du seizième siècle, la fit ériger en collégiale insigne par le pape Léon X, en 1515. Le chapitre d'Aix se composait d'un doyen, d'un archidiacre, d'un chantre, d'un trésorier et de neuf chanoines.

Dès le temps des premières croisades, l'église de Notre-Dame d'Aix fut enrichie d'une relique considérable de la vraie croix, que lui avait apportée un seigneur au retour de la guerre sainte, à laquelle il avait pris part. Cette précieuse relique fut tout d'abord en grande vénération, et les miracles qu'elle opéra augmentèrent encore le concours des fidèles. Ils venaient de toutes parts se prosterner devant elle, et se rappeler, en sa présence, les souffrances du Dieu crucifié.

Le temps et les révolutions avaient, hélas ! dépouillé l'église d'Aix de ses titres et de son ancien éclat. Les reliques qui faisaient sa richesse avaient disparu, et la Vierge, à laquelle elle était dédiée, n'y recevait que le culte qui lui est rendu dans tous les temples catholiques. Cet oubli était d'autant plus regrettable, que le concours des étrangers qui viennent chaque année aux eaux d'Aix, de toutes les contrées de l'Europe, allait toujours croissant. Il semble que Marie, *Salut des infirmes*, ne devait être nulle part plus honorée que là où accourent toutes les infirmités, et que les saintes solennités de la *Vierge très-pure* ne devaient être en aucun lieu plus nombreuses que dans un rendez-vous où le monde étale la pompe de ses fêtes séduisantes.

Un pieux Lyonnais, M. Jacques Orsel, de Lyon, et un saint prêtre savoisien, M. l'abbé Humbert Pillet, chanoine de la métropole de Chambéry, qui étaient aux eaux d'Aix en 1852, comprirent qu'il y avait quelque chose à faire, et ils proposèrent de raviver le culte de Marie dans l'église qui lui avait toujours été consacrée.

Leurs cœurs charitables avaient du reste été vivement touchés en voyant les indigents qui venaient aux eaux, et dont la misère faisait un contraste pénible avec l'opulence des privilégiés de la fortune. Il eurent donc l'heureuse pensée d'unir les œuvres de la charité à celles de la piété, pour honorer la Mère de Dieu sous le titre de *Notre-Dame des Eaux.*

Le but proposé ne pouvait être plus sûrement atteint que par le moyen d'une association; elle fut créée avec l'autorisation de l'Ordinaire.

« La fête patronale est fixée au 2 juillet, jour de la fête de la Visitation de la sainte Vierge; les quatre autres fêtes de l'Association sont : Notre-Dame du Mont-Carmel, le 16 juillet ; Notre-Dame des Neiges, le 5 août; le dimanche dans l'octave de l'Assomption, et la Nativité, le 8 septembre.

« Pendant toute la saison thermale, on célèbre chaque jour, en l'honneur de *Notre-Dame des Eaux*, à l'heure la plus convenable pour les malades, une messe spéciale dans la chapelle de l'Œuvre. Cette messe est suivie de la récitation d'un *Ave*, *Maria*, et de la double invocation : *Marie, salut des infirmes, priez pour nous ! Marie, consolatrice des affligés, priez pour nous !*

« Tous les samedis soir, on chante, dans la même chapelle, les litanies de la sainte Vierge et quelques cantiques; on fait une instruction, et on donne la bénédiction du très-saint Sacrement.

« Les ressources de l'Œuvre, pour secourir les malades indigents et pour

l'entretien de la chapelle, consistent dans l'offrande volontaire que font les récipiendaires, le jour de leur admission; dans les quêtes; dans le produit du tronc placé dans la chapelle de l'Association; dans les dons et legs particuliers; dans une retenue à faire sur la rétribution des messes demandées à l'autel de *Notre-Dame des Eaux*, laquelle est fixée, dans ce but, à deux francs [1] ».

Dès l'an 1856, M. le marquis d'Aix avait cédé sa chapelle pour l'Œuvre de Notre-Dame, qui fut solennellement inaugurée le 27 juillet de cette année-là.

Un illustre confesseur de la foi, Mgr Marilley, évêque de Lausanne et Genève, présida la cérémonie, et M. Duquesnay, chanoine de Notre-Dame de Paris, fut l'orateur de cette fête.

Le 26 juin 1857, l'Association de Notre-Dame des Eaux reçut la plus haute approbation qui puisse être donnée à une œuvre catholique. Pie IX la bénit et l'enrichit, par un bref spécial, de nombreuses indulgences.

« Ayant reçu avis », dit-il, « que l'on a établi canoniquement dans la paroisse d'Aix, diocèse de Chambéry, une Association pieuse et charitable de fidèles de l'un et de l'autre sexe, en l'honneur de la Vierge immaculée, Mère de Dieu, sous le titre de *Notre-Dame des Eaux*, et dont les membres se proposent d'exercer les œuvres de charité qui seront déterminées par un règlement canonique; désirant voir cette Œuvre prendre chaque jour de nouveaux accroissements; après avoir placé notre confiance en la miséricorde du Dieu tout-puissant et dans l'autorité des apôtres saint Pierre et saint Paul, nous accordons à cet effet :

« 1° *Une indulgence plénière*, le premier jour de leur admission, à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe qui seront désormais agrégés à cette Association.....

« 2° *Une indulgence plénière*, à l'article de la mort, à tous les associés présents et futurs de ladite confrérie.....

« 3° *Une indulgence plénière* à tous les membres de ladite Association qui visiteront dévotement l'église, la chapelle ou l'oratoire de l'Œuvre, le jour de la fête patronale annuelle choisi par les associés et approuvé par l'Ordinaire.....

« 4° *Une indulgence de sept ans et sept quarantaines* à tous les associés qui, au moins contrits, visiteront — en priant aux intentions du souverain Pontife — l'église, la chapelle ou l'oratoire de l'Association aux quatre jours de l'année qui auront été choisis par les confrères et approuvés par l'Ordinaire ».

Pie IX, outre quelques autres indulgences partielles, accorde les faveurs de *l'autel privilégié* pour la chapelle de Notre-Dame des Eaux, et toutes les indulgences sont applicables aux âmes du purgatoire.

Extrait de *Notre-Dame de Savoie*, par M. l'abbé F. Grobel.

1. Extrait des Règlements de l'Œuvre de Notre-Dame des Eaux.

NOTRE-DAME DE TORCÉ, AU DIOCÈSE DU MANS

Notre-Dame de Torcé, dans le canton de Montfort, est située au fond d'un agréable vallon. Au VIe siècle, des solitaires étant venus se fixer en cet endroit, y élevèrent une chapelle à la sainte Vierge sous un gros chêne, à côté d'un autel druidique dont la pierre se voit encore aujourd'hui.

En 1063, un prieuré pour deux moines y fut fondé, et l'église paroissiale fut donnée à des religieux de Marmoutiers avec tous les droits qui y étaient annexés, à la charge par eux d'y entretenir un curé pour le service paroissial. A partir de cette époque, la dévotion des fidèles envers Notre-Dame de Torcé s'accrut chaque jour. Aux différentes fêtes de la Vierge, la foule des visiteurs encombrait le pieux pèlerinage. Les donations à la sainte chapelle allèrent toujours croissant, et avec l'aide des seigneurs de Montfort, on put reconstruire et embellir ce sanctuaire de Marie. Une confrérie s'y établit, dans le double but d'honorer la sainte Vierge par des exercices et des prières en commun, et d'unir les fidèles entre eux par les liens d'une charité plus intime. Les souverains Pontifes ayant enrichi cette confrérie de plusieurs indulgences, un grand nombre de fidèles voulurent s'y associer.

Les pèlerins devinrent bientôt si nombreux que pour les loger on fut obligé de construire des hôtelleries autour de l'église. Ils venaient non-seulement du voisinage, mais du Perche, de la Normandie, et des confins de la Bretagne les plus éloignés ; et ce n'était pas seulement des particuliers, mais souvent des paroisses entières qui y venaient chaque année sous la conduite de leur curé. Avant d'entrer à l'église, les pèlerins allaient se laver les pieds et les mains à une fontaine voisine, nommée la fontaine du Miracle ou la fontaine de Notre-Dame ; et, à leur départ, ils en remportaient de l'eau dans une fiole, pleins de confiance dans sa vertu surnaturelle.

Au XIVe et au XVe siècle, le pèlerinage prit de nouveaux accroissements. Les fidèles serviteurs de Marie se faisaient un bonheur de combler de leurs riches aumônes la sainte chapelle, et à venir s'y agenouiller humblement et prier dévotement. Les Dominicains du Mans enrichirent ce pieux sanctuaire de quelque chose de meilleur que toutes les offrandes des grands : ils y établirent le Tiers Ordre de Saint-Dominique, et cette institution y produisit des fruits merveilleux. Ceux qui en faisaient partie soignaient les malades, assistaient les pauvres, instruisaient les ignorants, et par l'exemple de leur sainte vie, ils ramenaient les pécheurs à la pratique du devoir, faisaient bénir et admirer la religion. Le nom de Notre-Dame de Torcé figurait à côté des pèlerinages de France les plus célèbres.

Dès le XIVe siècle on avait élevé, en avant du vieux portail, la tour qui est encore debout, et on avait ajouté, du côté du midi, un bas côté depuis le bas de la nef jusqu'à l'abside ; mais à la fin du XVe siècle, pour agrandir l'église, qui ne suffisait plus au nombre des pèlerins, on bâtit une abside à trois pans, deux chapelles rectangulaires, dont une faisait suite au bas côté précédemment construit, l'autre attendait le bas côté qu'on construisit plus tard : et ces constructions qu'on pourrait presque appeler une réédification entière, furent terminées au XVIe siècle.

L'image vénérée de Notre-Dame, que l'on voit aujourd'hui au grand

autel, fut couronnée de la part du Saint-Siége le 2 juillet 1855. Mais outre cette statue principale, il y en avait une sur chaque porte extérieure de l'église, afin de raviver l'espoir du pieux pèlerin, avant même qu'il eût passé le seuil du sanctuaire ; il y en avait aussi plusieurs autres dans les vitraux.

Ce sanctuaire était très-florissant, lorsque, au XVIe siècle, les protestants se répandirent comme un torrent, parcourant les campagnes, jour et nuit, à bandes armées, assassinant les catholiques, dévastant les églises, mais, chose remarquable, et qui dénote une protection visible du ciel, le sanctuaire de Torcé, au milieu de ce bouleversement général, non-seulement demeura debout et échappa à la profanation, mais fut visité, chaque année, comme dans les époques les plus pacifiques, par une foule innombrable de pèlerins et même par des paroisses entières. Le 8 septembre était le jour chéri des pèlerins : alors depuis la veille au soir jusqu'à la grand'messe du jour, plusieurs prêtres étaient occupés, les uns à réciter des Evangiles sur les fidèles, les autres à recevoir leurs offrandes.

La Mère de Dieu répondait à ces témoignages de piété par des faveurs insignes : tantôt elle faisait cesser la sécheresse et la stérilité, guérissait les malades, détournait la grêle, arrêtait la peste ; tantôt elle ramenait à l'Eglise les hérétiques les plus illustres, tels que le seigneur de Lorme, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi en 1685, de Mlle Le Blond en 1693. D'illustres visiteurs, parmi lesquels on comptait des rois, des évêques, des seigneurs, jaloux de faire louer la sainte Vierge dans son sanctuaire, même après leur mort, y fondèrent, les uns le chant des litanies de Lorette, les autres le chant du *Stabat Mater*, du *Sub tuum*, ou de quelque autre prière, de sorte que, chaque jour, la voix des vivants redisait, au nom des morts, l'amour qu'avaient porté à la sainte Vierge les générations précédentes.

Ces concerts journaliers à la gloire de Marie ne cessèrent qu'en 93 ; alors les prêtres furent exilés, les ornements, les vases sacrés, les ex-voto dispersés, vendus ou pillés, et l'église qu'avait respectée l'hérésie fut dévastée par l'impiété ; les murailles seules restèrent debout. Les fidèles n'en vinrent pas moins prier devant ses portes fermées ; et ni les sarcasmes, ni les menaces, ni les pierres même qu'on lançait contre les visiteurs ne purent arrêter la foi des peuples. Plusieurs paroisses continuèrent, même au plus fort de la terreur, d'y accomplir, au moins par une députation des principaux habitants, le vœu de leurs ancêtres, persuadés que sans cela la grêle et les orages ravageraient leurs moissons. Rarement le saint sacrifice y fut interrompu, grâce à l'intrépidité des prêtres qui, trompant leurs persécuteurs, venaient en secret offrir aux habitants des environs la consolation d'assister à la célébration des saints mystères.

Dès que la liberté fut rendue au culte, on rouvrit le pieux sanctuaire, on répara le mieux possible les dégâts de l'impiété, les saints offices y furent célébrés avec toute la pompe que comportait une pauvre campagne, et les processions des pèlerins recommencèrent. Encore aujourd'hui un grand nombre de paroisses y viennent en pèlerinage, à jours fixes ; les autres s'y rendent par bandes détachées, de telle sorte qu'on y compte ordinairement, le 2 juillet, de sept à huit mille fidèles et en égal nombre à diverses autres époques de l'année.

Extrait de *Notre-Dame de France*, par M. le curé de Saint-Sulpice.

NOTRE-DAME D'ESQUERMES,

AU DIOCÈSE DE CAMBRAI

Le pèlerinage d'Esquermes, entre Loos et Lille, est le plus ancien de tout le pays, puisqu'il remonte à l'an 1014. Selon une tradition constante recueillie par tous les historiens, la première image vénérée à Esquermes fut découverte par les signes de respect que faisaient paraître des brebis en passant près d'un buisson où elle était cachée. Alors, dit la légende, malgré les chiens qui les pressaient, ces brebis s'arrêtaient, et tombaient les genoux en terre, à la manière des suppliants. Les bergers, surpris de ce fait merveilleux, examinèrent le buisson et y découvrirent la statue. Pleins de respect pour la nouvelle image de Marie, ils prièrent tous les jours à ses pieds. Les grâces particulières qu'ils en obtinrent en engagèrent d'autres à y venir prier comme eux ; et bientôt le buisson devint un lieu de pèlerinage. Baudouin, comte de Flandre, qui, depuis dix-sept ans, souffrait d'un flux de sang, vint, comme ses sujets, se prosterner devant la sainte image, et il y fut guéri. Par reconnaissance, il bâtit, à l'endroit même du buisson, la chapelle qu'on y voit encore aujourd'hui, et y attacha un chapelain, avec charge d'y célébrer, chaque semaine, un certain nombre de messes, et d'y chanter les Vêpres, tous les samedis et jours solennels.

Les faveurs signalées que Marie répandait dans sa chapelle d'Esquermes y attiraient chaque jour une foule de pèlerins, qui venaient des endroits même les plus éloignés, souvent pieds nus, en procession, chantant les louanges de Dieu et de sa sainte Mère. On y venait surtout pour obtenir la pacification des différends ou la réconciliation des ennemis ; et ce pèlerinage était recommandé par les confesseurs comme un excellent remède contre les tentations de haine, de ressentiment ou de vengeance. Là, Marie se plaisait à répandre l'esprit de paix et de charité dans les cœurs ulcérés, et justifiait admirablement le titre de Notre-Dame de Réconciliation sous lequel on l'invoquait dans cette chapelle.

En voici quelques exemples : Saint Grégoire VII, ce défenseur intrépide des opprimés, informé de la dureté avec laquelle Robert le Frison traitait plusieurs de ses vassaux, qu'il avait condamnés au bannissement et à la perte de tous leurs biens, écrivit à ce prince, pour l'inviter à la miséricorde ; et afin de mieux assurer le succès d'un message aussi délicat, il en chargea saint Arnoul, évêque de Soissons, dont il estimait spécialement la haute prudence. Saint Arnoul, qui connaissait le caractère violent et inflexible du comte Robert, commence sa mission par un pèlerinage à Notre-Dame d'Esquermes. De là, il se rend auprès du prince, et lui remet la lettre du Pape. Pendant que celui-ci en prend lecture, voilà que quelques-uns des vassaux disgraciés arrivent inopinément, et tombent à ses genoux en suppliants. A cette vue, il pâlit, et la fureur étincelle dans son regard ; on tremble, on s'attend qu'il va sévir d'une manière terrible ; mais, chose merveilleuse, tout à coup son cœur est changé ; il pardonne à ses vassaux et les remet en possession de tous leurs biens.

Un autre trait non moins remarquable nous révèle encore la spécialité

de cette chapelle : Un particulier, nommé Pierre Borgne, avait un ennemi implacable appelé Baudouin Langlé : un jour, ce dernier, ayant appris que Pierre s'était rendu à la chapelle d'Esquermes, se met en embuscade sur la route, et au moment où Pierre s'en retournait sans défiance, il se précipite sur lui en furieux, brandissant son épée et brûlant d'assouvir sa haine. Mais, ô prodige ! son arme lui échappe des mains ; il tombe aux pieds de celui dont il voulait faire sa victime, et lui demande pardon. Pierre relève cet ennemi repentant ; tous deux s'embrassent, se jurent une amitié éternelle, et de concert ils font peindre le fait de leur réconciliation sur le portail de la chapelle, afin qu'à jamais la postérité sache le miracle de grâce opéré en leur faveur.

Ces faits, et autres semblables que racontent les historiens, mirent de plus en plus en vogue Notre-Dame d'Esquermes ; et la foule s'y pressa jusqu'au XVIIe siècle. Vers cette époque, l'empressement paraissant se refroidir, on confia aux Jésuites, en 1636, le soin de la chapelle, avec la mission de faire refleurir l'antique pèlerinage. Ceux-ci, pour attirer la piété des fidèles, imaginèrent de leur présenter la vie et la mort de la sainte Vierge sous une forme nouvelle, qui consistait à honorer les huit voyages dont se compose son histoire. En conséquence, sur le chemin qui conduisait à la chapelle, ils élevèrent, de distance en distance, de petits oratoires, dont le premier représentait le voyage de Marie au temple, à l'âge de trois ans, pour s'y consacrer à Dieu ; le second, son voyage chez sa cousine sainte Elisabeth ; le troisième, son voyage à Bethléem, pendant lequel naquit l'enfant Jésus ; le quatrième, son voyage à Jérusalem, pour la présentation de Jésus au temple ; le cinquième, la fuite en Egypte ; le sixième, le second voyage à Jérusalem, lorsque l'enfant Jésus avait douze ans, et le retour dans cette ville pour l'y chercher ; le septième, le voyage au Calvaire lors de la mort du Sauveur. Après ces stations, on arrivait à la chapelle ; et là se trouvait, au-dessus du portail, un tableau représentant le huitième voyage de la sainte Vierge, ou son départ pour le ciel : on y voyait les anges accourant à sa rencontre et son Fils venant au-devant d'elle, pour l'inviter à partager sa gloire, comme elle avait partagé ses opprobres.

Quand fut terminé tout ce beau travail, les Jésuites commencèrent par une fête pompeuse la prise de possession de la chapelle. Le soir du samedi après la Visitation, toute la jeunesse de leur collége de Lille vint processionnellement à Esquermes chercher l'image miraculeuse, et l'apporta, à la lueur des flambeaux et au son des plus délicieuses mélodies, dans l'église du collége. Le lendemain, la fête fut plus belle encore ; il y eut, dans cette église, de magnifiques offices ; la foule s'y pressa du matin au soir, avide de contempler et de prier la Vierge d'Esquermes ; et, vers la fin du jour, une nouvelle et splendide procession reconduisit la statue vénérée dans son antique chapelle. Cette fête réveilla la foi des fidèles, qui reprirent le chemin du sanctuaire d'Esquermes, et la piété s'y porta comme dans les plus beaux jours de sa gloire. Il en fut ainsi jusqu'à 93. Alors la sainte image disparut, les sept oratoires furent démolis ; resta seulement la chapelle qui, après avoir servi d'église paroissiale depuis la démolition de celle d'Esquermes par les révolutionnaires, jusqu'à sa reconstruction récente, est, comme autrefois, réservée uniquement au culte de la sainte Vierge ; on l'a magnifiquement réparée, et c'est aujourd'hui un des plus gracieux sanctuaires de la contrée. Une suite de peintures, le long des murailles, y reproduit les faits principaux du pèlerinage, en particulier l'apparition aux bergers, le vœu de Baudouin, la réconciliation de deux ennemis à la vue de la chapelle ;

et une grande fresque au fond du sanctuaire représente le couronnement de la Vierge dans les cieux. La chapelle, ainsi décorée, sert d'annexe à l'église paroissiale et de salle de catéchisme pour les enfants ; mais des obstacles qu'on espère soulever n'ont pas encore permis d'y rétablir le pèlerinage.

Extrait de *Notre-Dame de France*, par M. le curé de Saint-Sulpice.

NOTRE-DAME DU CHÊNE, AU DIOCÈSE DE LAVAL

Notre-Dame du Chêne, sur la paroisse de Saint-Martin de Connée, remonte aux dernières années du seizième siècle, et fut bâtie par sire de Belin, riche seigneur du pays, qui, poursuivi par un bœuf furieux, tomba à genoux au pied d'un chêne où était incrustée une statue de la Vierge, et fit vœu, s'il échappait au danger, de se convertir à une vie meilleure, et de bâtir, en ce lieu-là même, une chapelle à Marie. L'animal aussitôt s'apaise et devient inoffensif. M. de Belin fait élever la chapelle en renfermant le chêne entre ses murs ; il la dote et y établit un chapelain. Des pèlerins y accourent, et leur affluence fait bientôt surgir des hôtelleries pour les recevoir, des marchands pour leur vendre des médailles et autres objets pieux qu'ils faisaient toucher à la statue, enfin un village ou plutôt un bourg tout entier pour pourvoir à tous les besoins et à tous les vœux des voyageurs. Car ce n'était pas seulement des particuliers qui venaient visiter Notre-Dame du Chêne : des corporations en masse y venaient processionnellement : tantôt c'étaient des religieux, surtout les Bénédictins d'Evron ; tantôt c'étaient des paroisses entières, et chaque année en voyait arriver près de trente, dans le cours seul du mois de juillet. Non contents de prier eux-mêmes dans ce béni sanctuaire, les fidèles y faisaient fréquemment célébrer le saint sacrifice, tantôt pour les défunts, tantôt pour des intentions particulières ; et un grand nombre de testaments, dont plusieurs se sont conservés, stipulaient des messes à dire à l'autel de Notre-Dame du Chêne.

Ces saintes démonstrations de la foi furent nécessairement suspendues aux jours néfastes de 93. Le pieux sanctuaire fut profané, mis en vente et la sainte statue brisée. Heureusement un pieux habitant acheta la chapelle, recueillit religieusement les morceaux de la statue, les cacha dans le tronc du vieux chêne, et ouvrit le saint lieu aux fidèles qui continuèrent d'y venir prier tous les jours, surtout chaque dimanche. Quand la paix fut rendue à l'Eglise, l'évêque du Mans autorisa l'exercice du culte dans la sainte chapelle, les pasteurs y ramenèrent leurs troupeaux, et les pèlerinages recommencèrent : toutefois une chose manquait à la piété de tous, c'était la statue vénérée : le pieux acquéreur de la chapelle était mort emportant dans la tombe le secret du lieu où il en avait caché les morceaux brisés : enfin en 1860, le vicaire de Saint-Martin les découvrit, et les confia à un artiste habile qui refit la statue. Cette sainte image ainsi recomposée fut portée en procession depuis Saint-Martin jusqu'à la chapelle, au milieu d'une foule immense toute radieuse de bonheur, des arcs de triomphe élevés de distance en distance, et au chant des cantiques que redisait l'allégresse publique. Depuis cette époque, les pèlerinages sont devenus plus nombreux que ja-

mais ; les paroisses s'y rendent avec empressement, et les prodiges de la bonté toute-puissante de la sainte Vierge s'y multiplient. Les miracles à Notre-Dame du Chêne sont choses fréquentes depuis l'origine de la chapelle jusqu'à nos jours : si les preuves pour les temps anciens n'en sont pas conservées par écrit, parce que la révolution a brûlé toutes les archives de ce saint lieu, elles sont écrites dans la mémoire des peuples, et se traduisent par la vénération constante, la confiance sans borne et l'affluence prodigieuse des pèlerins. Quant à nos jours, d'innombrables témoins sont là pour attester des faits qu'on ne peut expliquer sans une intervention surnaturelle.

Voir *Notre-Dame de France*, par M. le curé de Saint-Sulpice.

NOTRE-DAME DE LA FONT-SAINTE,

AU DIOCÈSE DE SAINT-FLOUR

Le pèlerinage de la Font-Sainte, à l'est de Mauriac, n'était dans le principe qu'une source vulgaire dont les eaux avaient la limpidité du cristal, et que la religion dédia à Marie, en élevant au-dessus une petite chapelle à la sainte Vierge. Un testament trouvé aux archives de l'église d'Apchon, et daté de l'année 1555, contient un legs pieux de soixante-dix livres à la chapelle de la Font-Sainte : preuve évidente que cet oratoire existait antérieurement à cette date. En vain les protestants détruisirent la chapelle ; on n'en vint pas moins en pèlerinage à la source consacrée à la Vierge ; et, en 1744, on rebâtit l'oratoire comme il était autrefois. En 1837, on y ajouta une chapelle assez spacieuse pour contenir un bon nombre de pèlerins, et assez décente pour qu'on puisse y entendre les confessions et y célébrer les saints mystères : deux choses impossibles dans l'ancien oratoire, tant il était étroit et modeste. L'oratoire offre à la vénération des fidèles l'antique groupe représentant la Visitation, qu'on dit avoir été apporté d'Orient au temps des croisades ; et la chapelle possède une petite statue donnée autrefois par l'évêque de Clermont, qu'on appelle la statue miraculeuse de Notre-Dame de la Font-Sainte. L'érection de cette chapelle a attiré un grand nombre de pèlerins ; et chaque année ce nombre va croissant. Pendant les jours de neige et de frimas, c'est-à-dire pendant huit mois et demi de l'année, où l'accès de la montagne est presque impossible, on honore Notre-Dame de la Font-Sainte dans la chapelle qui lui est consacrée à l'église paroissiale de Saint-Hippolyte, et qui conserve, pendant ce temps, la statue miraculeuse ; mais le 2 juillet, lorsque les grands et beaux jours sont venus, le pèlerinage a lieu à la montagne où l'on transporte ce jour-là la statue, au milieu d'un concours immense de pèlerins. Dès la veille, ceux-ci arrivent à Saint-Hippolyte ; mais ne pouvant les loger tous, on les laisse passer la nuit dans l'église, où, comme les premiers chrétiens des catacombes, ils prient sans se lasser. Le lendemain, dès l'aurore, toutes les cloches annoncent le plus beau jour de fête de la montagne ; de toutes les paroisses d'alentour, on accourt se mêler aux étrangers venus de la veille ; l'église Saint-Hippolyte est encombrée. Vers cinq heures et demie on célèbre

une première messe où presque tous communient. Vers sept heures et demie commence la procession pour porter à la montagne sur un magnifique brancard la statue miraculeuse. Tous se groupent autour de l'image sainte, chantant des cantiques ou récitant des prières : arrivé au sommet, on n'aperçoit de toutes parts que des rangs de fidèles, si serrés qu'on dirait autant de processions s'avançant vers la chapelle par les divers chemins qui y conduisent. A onze heures, se célèbre en plein air la messe solennelle, qu'interrompt un discours touchant sur la sainte Vierge ; et le soir, après un repas frugal pris sur le gazon, on revient assister aux Vêpres, suivies de la bénédiction du Saint-Sacrement.

A dater de cette cérémonie, chaque jour est comme un jour de fête par l'affluence des pèlerins qui s'y trouvent ; les dimanches surtout, le 26 juillet, le 15 août et le 8 septembre, sont de vraies solennités, qui n'ont d'égales que celle de la mi-octobre, où se célèbre la fête du retour de la statue miraculeuse à l'église Saint-Hippolyte.

Notre-Dame de France, par M. le curé de Saint-Sulpice.

NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, A SAINT-BRIEUC

La chapelle de Saint-Pierre, à Saint-Brieuc, possédait autrefois Notre-Dame d'Espérance. Fondée vers le milieu du XIVe siècle, agrandie ensuite, vers 1375, cette chapelle fut enfin rebâtie, en 1717, par une congrégation de marchands et artisans, qui ne l'avait obtenue qu'à cette condition. Quand le nouvel édifice fut terminé, le 17 février 1719, il fut bénit sous le triple vocable de l'Immaculée-Conception, et des apôtres saint Pierre et saint Paul, et reçut, au mois de novembre suivant, deux cents membres de la congrégation pour leur retraite annuelle. En 1764, on y plaça, dans une niche gracieuse, une petite statue de saint Pierre avec une autre de saint Paul.

On trouverait difficilement un sanctuaire qui ait subi autant de vicissitudes, tour à tour retiré et rendu au culte, converti du sacré au profane et du profane au sacré, et, dans une de ces alternatives, servant de chapelle d'ordination, où Mgr de Quélen, depuis archevêque de Paris, reçut le sous-diaconat. En 1817, béni de nouveau, il fut rendu à la congrégation des marchands et artisans, qui y prospéra. Après 1848, dans ces jours d'incertitude et de terreur, où la société chancelait comme un homme ivre, et où le sol tremblait sous le pied, on y établit une association religieuse sous le titre de Notre-Dame d'Espérance, dans le but d'obtenir, par l'intercession de la Mère de Dieu, le salut de la France, la conversion des pécheurs, la persévérance des justes, enfin la grâce d'une bonne mort pour tous les associés.

Cette œuvre pleine d'actualité fut goûtée par tous, autorisée par l'évêque, érigée par le Saint-Siége en archiconfrérie et enrichie de nombreuses indulgences à toutes les fêtes de la sainte Vierge. Le sanctuaire, centre de la pieuse association, devint un lieu de pèlerinage. Les neuvaines de messes et de prières s'y succédèrent, et les communions s'y firent de plus en plus nombreuses. Les progrès de l'archiconfrérie nouvelle furent si rapides que, dès le mois d'avril 1847, plus de trente diocèses lui avaient fourni des associés ; bientôt on en compta dans tous les diocèses de France et jusque dans les colonies. La plupart des évêques de France eux-mêmes s'y associèrent ;

et de nombreux ex-voto, des cœurs d'or et d'argent, des tableaux et tablettes de marbre couvertes d'inscriptions vinrent attester les bienfaits signalés de Notre-Dame d'Espérance et la reconnaissance des fidèles. Touché d'une extension si merveilleuse, le directeur de l'archiconfrérie, avec l'agrément de l'évêque, institua une messe chaque jour dans la sainte chapelle pour les associés vivants et morts ; et au mois de juillet 1853, une belle statue de Notre-Dame d'Espérance, apportée en procession de la cathédrale, fut placée au sommet de la flèche du sanctuaire vénéré, à la grande joie de toute la ville.

Extrait de *Notre-Dame de France,* par M. le curé de Saint-Sulpice.

SAINT OTHON, ÉVÊQUE DE BAMBERG EN BAVIÈRE,

ET APÔTRE DE LA POMÉRANIE (1139).

Saint Othon était de Souabe, région de l'ancienne Allemagne, située à l'ouest de la Bavière, et appartenait, selon toute apparence, à la famille des comtes d'Andechs, autrement dit Heiligenberg. Dès sa première jeunesse, il trahit d'heureuses dispositions pour l'étude des belles-lettres et des sciences, et sa douceur, jointe à son humilité, lui attira l'affection de tous ceux qui le connurent. Il entra dans la cléricature, et l'empereur Henri IV le donna pour chapelain à la princesse Judith, sa sœur, lorsqu'elle épousa Boleslas III, duc de Pologne. Après la mort de cette princesse, Othon revint en Allemagne et Henri le fit son chancelier. Ce prince vendait les bénéfices vacants, et les Papes, surtout Grégoire VII, ayant condamné cette conduite comme simoniaque, pour s'en venger, il fit élire pour antipape, en 1080, Guibert, archevêque de Ravenne. Othon s'opposa fortement à ce schisme et fit d'énergiques remontrances à l'empereur, ce qui n'empêcha pas celui-ci de lui conserver son estime et sa confiance : il le prouva en le nommant à l'évêché de Bamberg, l'an 1103. Othon fit confirmer sa nomination par le pape Pascal II qui lui donna le pallium. Le nouvel évêque ne négligea rien pour éteindre le schisme qui désolait la chrétienté. Henri V, ayant succédé à son père en 1106, soutint le parti de l'antipape Albert, successeur de Guibert, ce qui ne l'empêcha pas de donner de grandes marques de considération à Othon qui restait attaché au Pape légitime.

Saint Othon fit plusieurs fondations pieuses qu'il appelait des hôtelleries sur la route de l'éternité. Comme il déployait le zèle d'un missionnaire pour la sanctification de ses diocésains, Boleslas IV, ayant fait la conquête de la Poméranie, le pria de venir évangéliser les idolâtres qui se trouvaient encore dans cette province. Le saint évêque, après avoir pourvu à l'administration de son diocèse pendant son absence, se mit en route à la tête d'un certain nombre d'ecclésiastiques, traversa la Pologne et la Prusse, et pénétra dans la Poméranie orientale. Il y opéra des conversions si nombreuses et y assit d'une manière si solide la religion de Jésus-Christ qu'il mérita le surnom d'apôtre de ces contrées.

En 1125, il retourna à Bamberg ; mais les villes de Stettin et de Julien étant retombées dans les superstitions païennes, il repartit, en 1128, pour la Poméranie, et, après avoir rétabli la profession du christianisme dans ces deux villes, il alla travailler à la conversion d'autres peuples barbares, ce qui l'occupa plusieurs années. De retour dans son diocèse, il y mourut fort âgé, le 30 juin 1139. Il fut canonisé par Clément III, en 1189. Ses reliques furent placées dans une châsse qui, depuis la Réforme, se garde dans le trésor de l'électeur de Hanovre.

On le représente : 1° prêchant la destruction des idoles ; 2° faisant forger en clous des fers de flèches. Les Bollandistes rapportent qu'un armurier lui avait apporté quantité de traits dont il voulait approvisionner les constructions élevées par l'évêque. L'homme de Dieu envoya le tout à ses moines pour qu'on en fit des clous destinés à la toiture de l'église.

Saint Othon de Bamberg est invoqué contre la morsure des chiens enragés, et l'on bénit en son nom du vin contre ce péril. Les Bollandistes qui rapportent le fait n'en donnent pas la raison.

Surius et les Bollandistes, tome 1er de juillet ; — Cf. Godescard, éd. de Bruxelles.

SAINT OUDOCÉE OU OUDOTHÉE,

TROISIÈME ÉVÊQUE DE LANDAFF, EN ANGLETERRE (564).

Saint Oudocée eut pour père Budic, roi des Bretons armoricains, et pour mère Anaumed, sœur de saint Theliau. Sa naissance fut un sujet de joie pour les Bretons ; mais cet enfant n'était pas destiné à les gouverner. Son père et sa mère l'avaient consacré à Dieu, avant même qu'il fût né, et le donnèrent à saint Theliau qui, lorsque la peste jaune fut entièrement dissipée, retourna dans la Grande-Bretagne et y rassembla son troupeau dispersé. Sous ce maître habile dans la science des Saints, le jeune prince eut non-seulement une éducation soignée, mais fut aussi formé à la vertu, et profita parfaitement des leçons qu'il en recevait. Il se distinguait entre ses condisciples par sa piété et ses talents. Son éloquence surtout était remarquable. Dans la suite, saint Theliau se voyant près de sa fin, désigna son neveu pour être son successeur, sans qu'aucune autre considération que celle du mérite d'Oudocée, et de l'avantage des peuples, eût part au choix qu'il fit de sa personne.

Oudocée fut sacré par le primat de l'église de Dorobern, aujourd'hui Cantorbéry, ou, selon d'autres, par l'évêque de Menew, primat de la Cambrie, et il fut reçu à Landaff avec un applaudissement général de tout le monde. Mouric, roi de Glamorgan, la reine son épouse, les princes leurs enfants, et généralement tous les grands seigneurs du pays, se firent un plaisir de donner au Saint, dans cette cérémonie, des témoignages de l'estime qu'ils faisaient de sa personne. Le roi même, pour marquer par des effets plus d'amitié et d'honneur au nouveau prélat, confirma par de nouvelles patentes toutes les donations et tous les priviléges que ses prédécesseurs avaient accordés à l'église de Landaff.

Cette bonne intelligence du saint prélat et du roi Mouric ne dura pas longtemps. Le zèle généreux du Saint ne put souffrir l'injustice du prince ; et la reconnaissance qu'Oudocée avait de ses bienfaits ne l'empêcha pas de le traiter, quand il le fallut, avec toute la rigueur que méritait son péché. Oudocée jugea qu'un mal extrême exigeait un remède proportionné, et que des lénitifs ne feraient qu'entretenir, ou même augmenter la plaie. Il assembla donc un synode des abbés et du clergé séculier de son diocèse, et de l'avis commun il excommunia solennellement le coupable, sans craindre ni sa vengeance ni son pouvoir.

Le prince fut deux ans entiers sans songer à s'humilier ; mais enfin la fermeté d'Oudocée, qui pendant tout ce temps-là le fit traiter en excommunié public, triompha de son insensibilité. Le roi Mouric, qui avait péché comme David, devint contrit comme lui, et satisfit par une pénitence canonique, dont les rigoureuses lois n'étaient pas encore abolies, au scandale public qu'il avait donné par son crime et par son endurcissement.

Saint Oudocée montra constamment le même caractère pendant tout le temps de son épiscopat. Toujours ferme et rigide observateur de la discipline ecclésiastique, toujours doux et charitable à l'égard des personnes pénitentes, toujours austère et rigoureux dans son genre de vie, retiré dans son monastère, où il contentait en liberté son amour pour la mortification, il consomma, en 564, une vie sainte par une sainte mort, que le martyrologe anglais marque au deuxième jour de juillet.

Extrait des *Vies des Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

SUPPLÉMENT

XVe JOUR DE JUIN

SAINT LOTHAIRE OU LOYER [1], ÉVÊQUE DE SÉEZ.

Le corps de saint Lothaire fut inhumé dans son oratoire. Bientôt il s'établit un pèlerinage à son tombeau, à cause des nombreux miracles opérés par le Saint en faveur des malades qui venaient réclamer son intercession. On éleva, près de la chapelle où reposait son corps, une église paroissiale qui fut dédiée sous le nom de Saint-Loyer. Lors de l'invasion des Normands, la plus grande partie des reliques du saint évêque fut transportée au monastère de Tholey, dans le diocèse de Cologne ; cependant une petite partie fut laissée dans l'ancien tombeau, pour ne pas dépouiller entièrement le diocèse de Séez de ce précieux trésor. Cette translation n'empêcha pas que l'église et la chapelle du Saint ne continuassent d'être en grande vénération dans ce diocèse. On y voyait accourir une foule de pèlerins : c'était surtout à la fête du saint Evêque, célébrée le 15 juin, qu'avait lieu le plus grand concours de fidèles. Le lundi de Pâques, il venait aussi beaucoup de processions pour visiter le saint tombeau, où il s'opérait de nombreux miracles.

L'invention des reliques du Saint eut lieu le 17 décembre 1675. Comme le tombeau du Saint était trop près de l'autel, Mgr Forcoal, évêque de Séez, permit de faire transporter la pierre du tombeau dans un autre endroit de la chapelle. Voici, d'après le procès-baverl dressé à cette occasion et conservé dans les archives de l'évêché, ce qu'il contenait : « Les deux os de la mâchoire inférieure, avec une partie de leurs alvéoles ; une partie de l'os innominé ; un fragment de l'humérus ; l'apophyse anchiroïde qui est attaché à l'omoplate ; une dent mâchelière ; une grande partie de l'os fémur droit, avec un autre fragment du même os ; la partie supérieure de l'os cubitus ; une partie de l'os petrus du côté gauche ; plusieurs fragments de côtes ; et un os entier du métatarse ». Une partie de ces reliques fut enchâssée dans deux reliquaires que l'on plaça des deux côtés de l'autel de Saint-Loyer ; l'autre partie fut déposée à la sacristie, où elle resta jusqu'en 1702, mais depuis cette époque on ignore ce qu'elle est devenue. Les reliques placées sur l'autel du Saint furent reconnues comme authentiques en 1702, par Mgr d'Aquin ; en 1721, par Mgr Barnabé Turgot ; en 1741 et en 1771, par Mgr Néel de Christot.

A l'époque de la Révolution, les saintes reliques, en danger d'être profanées, furent enlevées par la famille le Got, de la paroisse de Saint-Loyer, qui conserva chez elle ce précieux trésor avec un profond respect, jusqu'au moment où les églises furent rendues au culte. Les deux reliquaires ainsi conservés furent remis sur l'autel, des deux côtés du tabernacle. Ces reliques furent de nouveau déclarées authentiques par Mgr Rousselet, le 5 novembre 1864. Le lendemain, jour de la fête des saintes reliques, un des précieux ossements du saint Evêque fut porté à la cathédrale de Séez et exposé, dans un beau reliquaire, à la vénération des fidèles. A cette époque, quelques parcelles des reliques de saint Lothaire furent données à plusieurs ecclésiastiques de ce diocèse.

La dévotion à ce grand Saint est très-vive dans les environs d'Argentan, et un grand nombre de pieux fidèles, ayant eu recours à lui dans leurs maladies, ont éprouvé qu'on ne s'adresse jamais en vain aux amis de Dieu. C'est surtout pour les petits enfants et pour les personnes atteintes de la fièvre que l'on vient implorer avec succès sa protection. Après avoir visité l'église où sont conservées les précieuses reliques, les pèlerins n'oublient pas de visiter la chapelle bâtie sur l'emplacement de l'ancien oratoire du Saint. Au fond de cette chapelle se trouve un autel surmonté d'une petite statue en pierre, très-ancienne, représentant saint Loyer. Il porte un manteau gris, le capuchon et le bâton des ermites, et tient de la main droite son livre de prières, sur lequel il a les yeux fixés.

Extrait des *Vies des Saints du diocèse de Séez*, par M. l'abbé Blin, curé de Durcet.

1. Voir sa *Vie*, au 15 juin, t. VII, p. 61.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

JUIN

XIXe JOUR. Pages.

XXe JOUR.

XXIe JOUR.

XXIIe JOUR.

XXIIIe JOUR. Pages.

XXIVe JOUR.

XXVe JOUR.

XXVIe JOUR.

XXVIIe JOUR.

XXVIIIe JOUR.

XXIXe JOUR.

XXXe JOUR.

JUILLET

PREMIER JOUR.

IIe JOUR.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Q

R

S

T

V

SUPPLÉMENT.

FIN DES TABLES DU TOME SEPTIÈME.

Bar-le-Duc. — Typ. Schorderet et Ce.

